Du Catalogue
d'A. de Chateauvieux,
libraire au Molard,
à Genève.

L. C. Bouvier.

HF
M794c

COMMENTAIRES DE MESSIRE BLAISE DE MONTLVC, MARESCHAL DE FRANCE.

Où sont descris les combats, rencontres, escarmouches, batailles, sieges, assauts, escalades, prinses, ou surprinses de villes & places fortes, deffence des assaillies & assiegées, auecques plusieurs autres faicts de guerre signalez & remarquables, esquels ce grand & renommé Guerrier s'est trouué durant cinquante ou soixante ans qu'il a porté les armes: ensemble diuerses instructions, qui ne doiuent estre ignorées de ceux, qui veulent paruenir par les armes à quelqu'honneur, & sagement conduire tous exploits de guerre.

TOME PREMIER.

178930
21.3.23.

A PARIS,
Chez MATTHIEV LE BLANC, ruë des sept voyes, au Mont & Image sainct Hilaire.

M. DC. XXVI.

Du Cge
p'A.
libr

A LA NOBLESSE DE GASCOGNE.

MESSIEVRS, *comme il se voit de certaines contrees, qui produisent aucuns fruicts en abondance, lesquels viennent rarement ailleurs, il semble aussi que vostre Gascogne porte ordinairement vn nombre infiny de grands & valeureux capitaines comme vn fruict, qui luy est propre & naturel: & que les autres prouinces, en comparaison d'elle, en demeurent comme steriles. C'est celle là qui a faict naistre auec tant de reputation, ces redoutables & illustres Princes de la maison de Foix, d'Albret, d'armaignac, de Cominge, de Cãdale, & Captaux de Buch c'est elle qui a esleué Pothon, & la Hire, deux fatoles bien-heureuses colõnes, & singuliers ornemẽs des armes de la Frãce.*

C'eſt elle, qui en nos iours a faict cognoiſtre a toutes les nations eſtrangeres, le nom des ſeigneurs de Termes, de Belegarde, de la Valette, d'Oſſun, de Gondrin, Terrido, Romegas, Coſſains, Gohas, Sarlabous, & autres gentils-hommes du pur & vray terroir de la Gaſcogne, ſans mettre en conte ceux, qui viuent auiourd'huy, leſquels ardamment incitez des trophees & beaux geſtes de leurs predeceſſeurs, s'eſuertuent, comme ils ſuruiuent à leur belle memoire, d'en rapporter auſſi vne gloire pareille. C'eſt voſtre Gaſcogne, Meſſieurs qui eſt vn magazin de ſoldats, la pepiniere des armes, la fleur & le chois de la plus belliqueuſe nobleſſe de la terre, & l'eſſain de tant de braues guerriers, qui peuuent conteſter l'honneur de la vaillance, auec les plus fameux capitaines Grecs, & Romains, qui furent oncques.

Mais entre tous ceux, qui extraicts de voſtre nobleſſe ont iamais porté eſpée, nul a deuancé la proüeſſe, l'experience & la reſolution de ceſt inuincible cheualier BLAISE DE MONTLVC, *Mareſchal de France. Ceſte prerogatiue d'honneur ne luy peut eſtre diſputee, non plus que celle que le ciel luy auoit donné d'vne prompte & merueilleuſe viuacité d'entendemẽt, d'vne ſouple & neãtmoins tres-retenue prudance qu'il deſcouuroit ſur le chãp au maniemẽt des affaires: d'vne memoire admirable & ſeriche, qu'il ne s'en voit preſque point de*

ſemblable: d'vne parolle aiſee, forte & courageuſe, & pleine d'eſguillon d'hõneur parmy l'ardeur des combats & aux affaires d'eſtat, d'vn lãgage raſſis rehauſſé de pointes, de raiſons, & d'argumẽs le tout accompagné d'vn iugement ſi clair, & ſi vif, qu'ores qu'il fuſt deſtitué de la faueur des lettres, ſi eſt-ce que la lumiere de ſon eſprit offuſquoit la clarté de ceux, qui auoient ioint à vne longue experiẽce vne parfaicte & riche cognoiſſance d'icelles.

La plus part de vous, qui l'auez cogneu, & qui auez combatu ſous ſon enſeigne, n'en deſirez point de teſmoignage: mais la ieuneſſe qui n'a point veu ce grand homme, outre ce qu'elle en peut auoir aprins, l'entendra au vray par ces ſiens Commentaires, qu'il vous auoit de ſon viuãt vouez, & qu'il dicta eſtant malade, & languiſſant de ceſte grande arquebuſade, qui luy froiſſa le viſage au ſiege de Rabaſtens, ou pour ſa derniere main il ſeruit ſon Roy, de pionnier, de ſoldat, de capitaine & de general tout enſemble, ne pouuant ceſte ame genereuſe, entre le lict & le cercueil, encor trouuer repos. C'eſtoit, diſoit-il, ſon ennemy capital, auſſi tirant à la mort, il commenda qu'on mit ſur ſon tombeau ces vers,

Cy deſſous repoſent les os
De MONTLVC, qui n'euſt onc repos.

Il eſtoit raiſonnable, puis que ſouſtenu de l'effort de vos courages, il auoit ſi hautement paracheué

tant de glorieux faicts d'armes, què l'adresse vous en fut faicte, & que vous eussiez le fruict & le plaisir de le ramenteuoir dans ses escrits, & y voir tiré du crayon d'honneur le nom de vos ayeuls & de voz peres. Et si ie ne me trompe, il ne se trouuera point hïstoire plus diuerse, plus agreable & plus riche d'enseignemens, pour la conduitte & direction de la paix, & de la guerre, que celle cy. On y remarquera, comme ie croy, la defference qu'il y a d'vne qui est composee par vn hõme oyseux, nourry molement, & delicatement, dans la poussiere des liures & des estudes, à celle qui est escrite par vn vieux capitaine & soldat, esleué dans la poussiere des armées & batailles.

Ie ne sçay quelles hïstoires anciennes apportarent ce profit à aucuns, qui en firent soigneusement la lecture, de les rendre en peu de temps tres-sages & tres aduisez cõducteurs d'armées. S'il est ainsi, celle-cy sur toutes autres pourra aiseément obtenir ceſt aduantage, & vous instruire, ô genereuse noblesse de tous les bons & mauuais euenemens, qui suiuent l'heur & le mal-heur, la valeur ou lascheté prudence ou inconsideration, de celuy qui est chef ou general d'vne guerre, ou qui est Prince & maistre d'vn grand estat. Vous auez icy dequoy contenter vostre esprit, assagir vostre valeur, aguerrir vostre prudence, & former le vray honneur d'vne escole militaire. Les Cõmentaires de ceſt autre Ce-

ſar vous en apprendront la maiſtriſe ils vous y ſeruirõt de modele, de mirouer, & d'exemple. Ils n'ont point de poliſſeure, qui ſoit fardée, d'artifice qui ſoit exquis d'ornement qui ſoit eſtranger, de beauté, qui ſoit empruntée, c'eſt la ſimple verité, qui vous y eſt nuement repreſentée.

Ce ſont icy les conceptions d'vn fort, ſain & pur eſtomac, qui reſſantent leur origine, & leur terroer conceptions herdies & vigoureuſes retenant encores l'haleine, la vigueur, & la fierté de l'autheur. C'eſt luy le premier, qui eſtant paruenu au feſte de tous les degrez & dignités de la guerre, a grandement exalté voſtre patrie, & par ſes armes, & par ſes eſcrits, qui ferõt que le nom des MONTLVCS viura glorieux, dans la memoire longue & bien heureuſe de la poſterité, teſmoignãt ſans enuie aux ſiecles a-venir, que voſtre Capitaine & hiſtorien n'a ſçeu moins ſagement entreprendre hardiment executer, que veritablement & iudicieuſement eſcrire.

COMMENTAIRES DE Messire Blaise de Montluc, Mareschal de France.

LIVRE PREMIER.

M'ESTANT retiré chez moy, en l'aage de soixante & quinze ans, pour trouuer quelque repos, apres tant, & tant de peines par moy souffertes pendant le temps de cinquãte cinq ans, que i'ay porté les armes pour le seruice des Rois mes maistres, ayant passé par degrez, & par tous les ordres de Soldat, Enseigne, Lieutenant, capitaine en chef, Maistre de Camp, Gouuerneur des places, Lieutenant du Roy és prouinces de Toscane & de la Guyenne, & Mareschal de France: me voyant stropiat presque de tous mes membres, d'arquebuzades, coups de picque, & d'espée, & à demy inutile, sans force & sans esperance de recouurer gueriſon de ceste grande arquebuzade, que i'ay au visage: apres auoir remis la charge du gouuernemẽt de Guyéne entre les mains

l'occasiõ qui a esmeu le Sieur de Montluc d'escrire.

de sa Ma esté, i'ay voulu employer le temps, qui me reste, à descrire les combats, ausquels ie me suis trouué pendant cinquant & deux ans, que i'ay commandé, m'asseurant que les capitaines, qui liront ma vie, y verront des choses, desquelles il se pourrõt aider, se trouuãs en semblables occasions, & desquelles ils pourront aussi faire profit, & acquerir honneur, & reputatiõ. Et encor que i'aye eu beaucoup d'heur, & de bonne fortune aux combats, que i'ay entrepris, quelquefois (comme il sembloit sans grande raison, si ne veux-ie pas, que l'on pense, que i'en attribue la bõne yssue, & que i'en donne la loüange à autre qu'à Dieu. Car quand on verra les combats, où ie me suis trouué, on jugera que c'est de ses œuures. Aussi l'ay-ie touſiours inuoqué en toutes mes actions, auec grande confiance de sa grace. En quoy il m'a tellement assisté, que ie n'ay iamais esté defaict, ny surpris en quelque faict de guerre, ou i'ay commandé, touſiours rapporté victoire & hõneur. Il faut que nous tous, qui portons les armes, ayons deuant les yeux, que ce n'est rié, que de nous, sans la bonté diuine, laquelle nous donne le cœur & le courage, pour entreprẽdre & executer les grandes & hazardeuses entrepriſes, qui se presentent à nous.

Et pource que ceux, qui liront ces Commentaires, lesquels desplairont aux vns, & seront agreables aux autres, trouueront, peut estre, estrange, & diront, que c'est mal faict à moy, d'escrire mes faits, & que ie deuois laiſ-

ser prendre cette charge à vn autre, ie leur diray pour toute response, qu'en escriuant la verité, & rendant l'honneur à Dieu, ce n'est pas mal faict. Le tesmoignage de plusieurs, qui sont encor en vie, fera foy de ce que i'ay escrit. Nul aussi ne pouuoit mieux representer les desseins, entreprises, & executions, ou les faits suruenus en icelles, que moy mesme, qui ne desrobe rien de l'honneur d'autruy. Le plus grand capitaine, qui ait iamais esté, est Cesar, qui m'en a mõstré le chemin, ayãt luy-mesme escrit ses Commentaires, escriuant la nuict ce qu'il executoit le iour. I'ay doc voulu dresser les miens mal polis, comme sortans de la main d'vn Soldat, & encor d'vn Gascõ, qui s'est touſiours plus soucié de bien faire, que de bien dire: lesquels contiennent tous les faicts de guerre, ausquels ie me suis trouué, ou qui se sont executez à mõ occasion, cõmençant dés mes premiers ans, que ie sortis de page, pour mõstrer à ceux que ie laisse apres moy, qui suis auiourd'huy le plus vieux capitaines de France, que ie n'ay iamais eu repos, pour acquerir de l'honneur en faisant seruice aux Rois mes maistres, qui estoit mõ seul but, fuyãt tous les plaisirs & voluptez, qui destournẽt de la vertu & grandeur les ieunes hommes, que Dieu a doüez de quelques parties recommendables, & qui sont sur le poinct de leur auancemẽt. Ce n'est pas vn liure pour les gẽs de sçauoir, ils ont assez d'Hstoriẽs, mais bien pour vn soldat, capitaine: & peut estre qu'vn ieune lieutenant de Roy y pourra trouuer dequoy

Cesar.

Grande memoire du Sieur de Montluc.

apprendre: Pour le moins puis-ie dire que i'ay escrit la verité, ayant aussi bonne memoire à present, que jeux jamais, me resouuenant & des lieux, & des noms, combien que ie n'eusse jamais rien escrit. Ie ne pensois pas en ceste aage me mesler d'vn tel mestier: si c'est bien ou mal, ie m'en remets à ceux, qui me feront ceste honneur de lire ce liure, qui est proprement le discours de ma vie.

C'est à vous, capitaines mes compagnons, à qui principalement il s'adresse: vous en pourrez peut estre tirer du profit. Vous deuez estre certains, que puis qu'il y a si long temps, que ie suis esté en vostre degré, & ay si lõguement exercé la charge de capitaine de gens de pied, de Maistre de Camp par trois fois, & de Colõnel, il faut que vous croyez, que i'ay retenu quelque chose de ceste estat-là, & que par longue experience i'ay veu aduenir aux capitaines beaucoup de bien, & à d'autres beaucoup de mal. De mon temps, il en a esté degradé des armes & de Noblesses, d'autres ont perdu la vie sur vn eschaffaut, d'autres des-honnorez & retirez en leurs maisons, sans que jamais les Roys ny autres en ayent voulu faire plus compte. Et au contraire i'en ay veu d'autres paruenir, qui ont porté la picque à six francs de paye, faire de actes si belliqueux, & se sont trouuez si capables, qu'il y en a eu prou, qui estoyent fils de pauures laboureurs, qui se sont aduancez plus auant que beaucoup de Nobles, pour leur hardiesse & vertu. Et pource que toutes ces choses sont

Longue experié du Sieur de Montluc.

passee par-deuant moy, i'en puis parler sans mentir. Encores que ie sois Gentil-homme, si suis-je neantmoins paruenu degré par degré, comme le plus pauure soldat, qui aye esté de long temps en ce Royaume: car ie suis venu au monde fils d'vn gentil-homme, de qui le pere auoit vendu tout le bien, qu'il possedoit, hormis huict cens ou mil liures de rente ou reuenu. Et comme i'ay esté le premier de six freres, que nous auons esté, il a fallu, que ie fisse cognoistre le nom de Montluc, qu'est nostre maison, auec autant de perils & hazards de ma vie, que soldat, ny capitaine aye iamais faict, sans auoir eu en ma vie aucun reproche de ceux, qui me commandoient, ains autant fauorisé & estimé que capitaine, qui fust és armees, ou ie me suis trouué. Que s'il y auoit quelque entreprinse de grande importance & hazardeuse à executer, les Lieutenans du Roy, & les Colonnels, me la bailloient aussi tost, ou plustost qu'à capitaine de l'armee. L'escriture de ce liure vous en rendra tesmoignage.

Le Sieur de Montluc paruenu par degrez.

Or à l'heure que ie commençay à porter enseigne, ie voulus aussi sçauoir ce, que doit faire vn, qui commande: & me faire sage par l'exemple de ceux, qui faisoient des fautes: Premierement i'apprins à me chastier du ieu, du vin, & de l'auarice, cognoissant bien, que tous capitaines, qui seroient de ceste complexion, n'estoient pas pour paruenir à estre grands hommes: mais plustost pour tomber aux malheurs, que i'ay escrits. Qui fut cause,

que ie chasse de moy toutes ces trois choses, que la ieunesse engendre aisément : lesquelles apportent grand dõmage, & blessent la renõmee & reputatiõ d'vn chef. Le ieu est de telle nature, qu'il assubiectit l'hõme à ne faire iamais autre chose, n'y auoir autre pensement, soit en gain ou en perte. Car si vous gaignez, vous estes tousiours en peine, pour trouuer gens, à qui vous puissiez iouër, ayant opinion que vous gaignerez tousiours d'auãtage, & ne ferez autre chose iamais, iusques à ce, que vo⁹ aurez tout perdu. Et cõme vo⁹ serez reduict à ce poinct, vous voila au desespoir: & ne ferez que cercher iour & nuict ou vo⁹ pourrez trouuer de l'argent, pour reiouër & tanter, si vous pourriez regaigner ce, que vous aurez perdu. Or cõmẽt voulez vous doncques penser, que vo⁹ vo⁹ puissiez acquiter de la charge, que le Roy vo⁹ à baillee, veu que vo⁹ appliquez vostre tẽps en vn autre chose? Et au lieu de sõger à pipper vostre ennemy, vous pensez à pipper les cartes ou les dets. Cela vous diuertist du tout de vostre chage. Vous deuez estre ordinairement parmy vos soldats : afin de les cognoistre nom par nom, s'il vous est possible: D'autre part, pour empescher, qu'ils ne facẽt chose indigne, pour crainte qu'il ne vous en puisse venir reproche du Lieutenant de Roy, ny de vostre Colonel: d'auantage pour garder qu'entre eux n'y ay aucune murinerie. Car il n'y a riẽ plus pernicieux en vne compaignie, que les mutins. Comment voulez vous donc

Maux qui prouuient du ieu.

auoir le cœur à tout ce, qui eſt beſoin que vo⁹ faciez en la charge, que vous tenez, ſi voſtre eſprit eſt touſiours occupé au ieu, qui vous baille cent & cent eſcarmouches le iour, & vous met hors de vous meſmes? Fuyez cela, mes copaignõs, fuyez ie vous prie ce meſchãt vice, lequel i'ai veu cauſer la ruine de pluſieurs non ſeulement en leur honneur & reputatiõ.

Pour le regard du vin, ſi vous eſtes ſubiets, vous ne pouuez éuiter, que vous ne tõbez en auſſi grand mal'heur, que celuy, qui ioüe. Car il n'y a rien au monde, qui aſſoupiſſe tant l'eſprit de l'homme, & qui l'inuite tant à dormir que le vin. Si vous ne béuuez guere, par cõſequant vous ne mangerez pas trop, car le vin appelle le manger, pour plus longuement prendre le plaiſir de boire. Et à la fin auant que ſortir de voſtre repas eſtant plein de vin & de viandes il faut que vous vous mettez à dormir, & peut eſtre au tẽps que vous deuez eſtre parmy les ſoldats, & compaignons, & pres voſtre Colonel & maiſtre de Cãp, pour entẽdre touſiours quelque choſe de ce, qu'ils auront ſçeu du Lieutenãt du Roy: afin de regarder, ſi quelque occaſion ſe pourroit preſenter, ou vous puiſſiez employer voſtre hardieſſe & ſageſſe. Encore amene le vin vn autre peril, c'eſt que cõme le capitaine eſt yure, il ne ſe ſçait commander, & moins laiſſer commander les autres: & ſe mettra à frapper ſes ſoldats ſans aucune raiſon. Et encores qu'il y euſt raiſon, il deuroit chaſtier ſon ſoldat, premierement auecques remonſtrãces

Les deffaux qui viennent du vin.

Chaſtiement des ſoldats.

& menaces vn peu aigres, luy remonſtrant que s'il y retourne plus, il ne luy faut eſperer autre choſe, que le chaſtiment. Et ne trouuez vous pas meilleur le chaſtiment de voſtre ſoldat auecques paroles & menaces, que à coups d'eſpee, le tuant, & mutillant de ſes membres? ce que le vin vous contraindra faire. Et ne penſez pas eſtre craint d'auantage, ains hay mortellement de tous vos ſoldats. Et quelle faction pouuez vous eſperer de faire auec ſoldats, qui vous hayront? ie vous prie me croire: car i'en ay veu autant d'experiences qu'autre de mon aage. I'ay veu mourir quatre capitaines par la main de leurs ſoldats, les aſſaſinant par derriere, pour le mauuais traictement, qu'ils auoyent receu d'eux. Ils ſont hommes comme nous, & non pas beſtes: ſi nous ſommes gentils-hommes, ils ſont ſoldats: ils ont les armes en main, leſquelles mettent le cœur au ventre à celuy, qui les porte. Le vin vous faict ſouuant à la premiere faute acharner contre eux ſans diſcretion: car vous n'eſtes pas vous. D'ailleurs jamais le Lieutenant de Roy, ou voſtre Colonel, & maiſtre de Camp ne vous bailleront entrepriſe honnorable à executer, qui pourroit, peut eſtre, cauſer du tout voſtre aduancement: & diront, voulez vous bailler vne telle execution entre les mains d'vn tel, qui ſera yure à l'heure, qu'il faudroit, qu'il fut en bon ſens, pour auoir la diſcretion de cognoiſtre ce, que faut qu'il face? Il ne fera rien que perdre les hommes, & auec ſa faute cauſera voſtre perte. O

la mauuaiſe renommée, que ce vin vous donnera, puis qu'il faut qu'on n'eſpere de vous aucune choſe, qui vaille. Fuyez doncques, mes compagnons, fuyez ce vice auſſi meſchant, & plus vilain & ſalle, que le premier.

Le capitaine auſſi ne doit eſtre auare en façon du monde. Car encores que le vin, & le ieu ſe peuuent appeller compagnons, l'auarice leur tient bonne compagnie. C'eſt elle, qui cauſe vn milion de maux. En premier lieu l'auarice apporte à vn capitaine d'auſſi grands ou plus grands mal'heurs, que vice, qui ſoit. Car ſi vous vous laiſſez dominer à l'auarice, vous n'aurez iamais aupres de vous ſoldat, qui vaille. Car tous les bons hommes vous ſuyuront, diſant que vous aimez plus vn eſcu, qu'vn vaillant homme. De ſorte que vous n'aurez que gens de peu de valleur aupres de vous: & au premier lieu qui ſe preſentera, là où il vous faudra paroiſtre, vous ſerez abandonnés: & faudra que vous perdiez la vie, ou que vous fuyez. Et ne vous faut eſperer qu'é la mort, ny en la vie vous puiſſiez recouurer voſtre reputation. Car ſi vous mourez, encore que vous ayez faict voſtre deuoir, on dira que la grande auarice, qui eſtoit en vous, vous a amené à la mort, pour n'auoir eu de gens de bien en voſtre compagnie. Et ſi vous vous ſauuez en fuyant, aſſeurez vous, que vous mettez vn tel ſignal en voſtre front, qu'il vous ſera bien difficile de iamais l'oſter, à tout le moins, qu'il ne faille que vous hazardiés à tous perils voſtre vie, pour effacer la mauuaiſe

Les capitaines doiuent fuir l'auarice.

reputatiõ, que vous aurez acquiſe. Il ſera biẽ difficile, que vous n'y perdez ou la vie, ou quelque membre. Ceſt le paye ordinaire des hazardeux, & pour toute recompence on dira, que le deſeſpoir, ou vous ſerez tombez, de la faute qu'auez faicte, vous a conduis à faire ce, que vous auez faict, & non vn bon cœur, ou vne belle reſolution. O que tant d'autres, mal'heurs pourrois ie bien mettre par eſcript, qui ſont aduenus & aduiennent aux capitaines auares.

Ie ſçay bien que vous me direz: & que ferons nous ſi nous n'eſpargnons de l'argent, & gagnons ſur la paye des ſoldats? Quand la guerre finira nous yrons à l'hoſpital: car le Roy, ny perſonne ne fera comte de nous: & nous ſommes pauures de nous meſmes. Mais voulés-vous croire & que le capitaine vaillant & ſage, grand entrepreneur & executeur aille mourir de faim à vn hoſpital, comme s'il en y auoit en vn Camp à centaines? Ce ſeroit bonne choſe pour le Roy & pour toute l'armee, s'il en y auoit ſeulement vne douzaine. Doncques efforcez vous de mettre vne iambe dans ceſte douzaine, & efforcés vous d'y entrer par voſtre hardieſſe, ſageſſe, & vertu. Car ces douze ne peuuent pas touſiours viure: l'vn mort, ſi vous n'y pouuez mettre encores tout le corps, vous y en mettrez pour le moins la moitié: & au premier qui mourra apres, vous eſtes dedans. Et vou-

lez vous doncques croire que le Roy, ny les Princes, qui auront eu cognoissance de vostre valleur, vous laissent aller à l'hospital? Ceste crainte ne doit estre mise en auant par les sages & vaillans capitraines: Mais par les yurongnes, par les ioueurs, & par les auarés, & par les gens, qui ne vallent rien. Car s'ils occupent leur exercice aux choses grandes, esloignans tous ces vices auec leur diligence & vigillance, rien ne leur peut manquer. I'ay dit que ce seroit beaucoup, s'il en y auoit vne douzaine en vn Camp: mais quand bien il y en auroit vne centaine, le Roy est assez riche pour garder, que telles gens aillent à l'hospital. Et quand bien le Roy promptement n'y pourroit suppl r, il n'y a Prince, ny Seigneur, qui aye esté aux guerres, ou vous serez remarqué de la marque d'vn homme de bien, qui ne soit bien aise d'en retirer quelqu'vn aupres de soy, & qui ne cerche les moyens pour vous faire faire quelque bien au Roy, & vous auancer à quelque garde. Et d'autre part pensés vous, q'ue le Roy vous laisse tousiours en vn mesme estat ou charge? Ne le croyés pas: car on cherchera tousiours à bailles les grãdes charges à ceux, qui se seront bien acquittés des petites. Doncques fuyés ce vilain vice, qui vous conduira à tout mal'heur.

Vn bon cœur ne se doit iamais desesperer de sa fortune.

Qu'ay ie esté moy-mesmes qu'vn pauure soldat comme vous? Qu'ont esté & qui sont encores tant de vaillãs capitaines qui sõt

en vie, de qui le Roy, & tout le monde faict grand eſtime? Nous ſommes nous, qui ſõmes en vie, enrichis de la paye de nos ſoldats? auons nous achepté de grands biens des larrecins, que nous auons faict en nos charges? I'en pourrois nommer quelques vns de noſtre Guyenne, (pource qu'ils ne peuuent auoir rien acquis, que ie ne le ſçache, ny moy qu'ils ne le ſçachent) leſquels n'ont jamais acquis pour cinq cens eſcus de bien, & pour cela ſont ils meſpriſez? vont ils à l'hoſpital? le Roy, la Royne, Monſieur, & tous les Princes, & Seigneurs de la Cour font autant de compte d'eux pour l'eſtime, que tout le monde à de valleur, qu'ils gaignent le deuant à beaucoup de grands Seigneurs. Et quand ils ſont en leur partie (ou nul n'eſt prophete) ſi ſont ils honorés des grands, & des petits, non pour le lieu, d'ou ils ſortent, ne pour le bien, mais pour leur merite. Or peut eſtre, qu'il en y aura aucuns, qui diront, ſi ie ne deſrobe le Roy & les ſoldats, a preſent, que i'ay charge, comment achepteray-je des biens pour pouruoir mes enfans? Encores reſpondray-je à cela: voulez vous enrichir vos enfans de mauuaiſe renommee & reputation? O le mauuais heritage, que vous leur laiſſez! veu qu'il faudra que pour voſtre mauuaiſe renommee, & reputation ils baiſſent la teſte parmy les grands, d'où il faut qu'ils tirent des biens & charges honorables. Et qu'elle difference y aura il du recueil & du conte que fera le Roy, & tous les Princes, des enfans, qui ſe-

ront ſortis de tels peres que i'ay dict, aux voſtres qui n'ozeront paroiſtre deuant perſonne, & porteront la honte de leur pere ſur leur front ? Peut eſtre qu'il en y aura, qui diront, qu'aux charges que i'ay euës du Roy, i'ay faict de grands profits, & que i'en puis parler à mõ aiſe : i'atteſte deuant Dieu, & l'appelle en teſmoignage, qu'en ma vie ie n'ay eu trante eſcus plus que de ma paye : & quelque eſtat & honorables charges, que i'aye euës, ſoit en Italie, ou en France, i'ay eſté touſiours contraint d'emprunter de l'argent pour m'en reuenir. A mon retour de Sienne, ou ie commãdois, monſieur le Mareſchal de Strocy me dõna cinq cens eſcus. Quand ie reuins de Montalſin à la ſeconde fois monſieur Beauclair, qui eſtoit noſtre Treſſorier, chercha les bources de tout Montalſin pour me trouuer trois cens cinquante eſcus, pour me conduire iuſques à Ferrare : & ſi auois-je dix gentils-hõmes auec moy : Monſieur le Duc m'en accommoda, quand ie me iettay dans Verſeil, & puis pour me conduire iuſques à Lion, où ie trouuay entre les mains de Catherin Iean, maiſtre de la poſte deux ou trois mil francs, que Martineau luy auoit laiſſé de mes eſtats : & auec cela me conduis deuers ſa Maieſté. A vn homme de bien & vaillant jamais rien ne manque. Or ie voudrois fort ſçauoir, ſi pour cela ie ſuis allé à l'hoſpital, & s'il ne m'a cent fois plus profité d'auoir ſeruy mes Roys & maiſtres en toute loyauté, que tous les larrecins que i'euſſe ſceu jamais faire. O mes compagnons, pre-

Neceſſité du ſieur de Montluc pendant ſes charges.

nés exemple à ceux, qui pour estre loyaux en leur charges, leuent la teste deuant tout le monde: & sont estimez & honorés des petits & des grands: & non à ceux, qui par leurs vices baissent la teste en leurs maisons, ou bien leurs enfans, pour eux. Le bien vous vient lors que vous y pensez le moings: vn seul bien faict du Roy vous vaudra plus que tous les larrecins, que vous sçauriés faire.

O que bie heureux sont les soldats, qui suyuent tels Capitaines, lesquels pour leurs vertus & valeur, sont estimez par tout le monde? & combien leur vie & reputation leur est asseuree sous tels Capit.! Et en quels mal'heurs & oprobres tombent ceux, qui suyuent les autres. Car parmy ceux-là vous aprenez, & acquerez de l'honneur & reputation, pour paruenir au meme degré, que sont vos chefs. Et au contraire suyuas ceux, ou vous ne pouuez aprendre, que vices, & choses de peu de valleur, qui vous ameneront plustost à la ruine de vostre vie, que non à l'exaltation de l'honneur & de vostre nom, n'ayant peu apprendre d'eux autre chose, pour le peu de valleur, qui est en eux. Soubs vn mauuais maistre, on demeure long temps aprentifs, & encores après ne sçait on pas beaucoup. Que si vo' estes deschargés de ces trois vices, & que vous aues l'honneur deuat les yeux, il est impossible, que tout ne succede bien. Pour le moins aurez vous ce cõtentemẽt, si vous vous proposés de mourir en gens de bié. C'est la recõpense de la guerre, & ce que on doit desirer.

Instruction pour vn homme de guerre.

Il en y a vn quatrieſme, ſi vous ne le pouués euiter, au moins allés y ſobrement, ſans vous perdre, c'eſt l'amour des femmes. Ne vous y engagés pas, cela eſt du tout cõtraire à vn bõ cœur. Laiſſés l'amour au crochet lors, que Mars ſera en campagne: vous n'aurés apres que trop de temps: ie me puis venter que iamais affection, ny follie ne me deſtourna d'entreprandre & executer ce, qui m'eſtoit commãdé. A ces hõmes il leur faut vne quenouille, & non vne eſpee. Et outre la deſbauche & perte de temps ce métier amene vne infinité de querelles, & quelques fois auec vos amis. I'en ay veu plus combatre pour ceſte occaſiõ que pour le deſir de l'honneur. O la grande vilennie, que l'amour d'vne femme vous deſrobe voſtre honneur, & bien ſouuẽt vous face perdre la vie & diffamer! Quant à vous ſoldats, ie vous recommande ſur toutes l'obeiſſance, que vous deuez à vos capitaines: à fin que vous apreniez de bien commander quelque iour. Car il eſt impoſſible, que vn ſoldat ſçache bien commander, qu'il n'aye ſceu plûtoſt obeyr. Et notés, qu'en l'obeiſſance ſe cognoiſt la vertu & ſageſſe du ſoldat: & en la deſobeiſſance ſe perd la vie & la reputation. Vn cheual rebours ne fit iamais rien, qui vaille. Vous ne debuez reietter en arriere les remonſtrances, que ie vous fais, pour auoir veu tant de choſes en mon temps. Ie ſerois biẽ ignorãt & deſpourueu d'entendemẽt, ſi ie n'auois retenu l'heur de l'vn & le mal-heur de l'autre. Ce qui m'a occaſioné ſur mes

l'amour des femmes ruyne des gens de guerre.

Inſtruction pour le ſoldat.

L'obeiſſance du ſoldat.

vieux & derniers iours eſcrire ce liure.

Ayant eſté nourry en la maiſon du Duc Antoine de Lorraine, & mis hors de page, ie feus pourueu d'vne place d'archer de ſa compaignee, eſtant monſieur de Bayard ſon Lieutenant. Et bien toſt apres, il me print enuie d'aller en Italie, ſur le bruit qui couroit des beaux faits d'armes, qu'on y faiſoit ordinairement. Et ayant faict vn voyage en Gaſcongne, ie retiré de mon pere quelque peu d'argent, & vn cheual d'eſpaigne: & ſans y faire long ſejour ie me mis en chemin, pour executer mon deſſein, remettant à la fortune l'eſperance des biens & honneur, que ie deuois auoir. A vne iournee de la maiſon ie trouué pres Laitoure le ſieur de Caſtetnau vieux gentil homme, qui auoit longuement praticqué l'Italie. Ie m'enquis bien au lõg de l'eſtat de ce pays la: lequel m'en dit tant de choſes, & me racomta tant de beaux exemples de guerre, qui s'y faiſoient tous les iours, que ſans ſejourner ny arreſter en lieu, que pour repaiſtre, ie paſſay les mõts, & m'en allay à Milan, eſtant lors aagé de dix-ſept ans. Ie trouué la deux de mes oncles freres de ma mere, nommés les Stillats bien eſtimés & en bonne reputation, l'vn deſquels eſtoit à monſieur de Leſcut frere de monſieur de Lautrec, qui fut Mareſchal de France, & depuis touſiours appellé Mareſchal de Fois, lequel me donna vne place d'Archer en ſa cõpaignee: Ce qu'on eſtimoit beaucoup en ce temps là. Car il ſe trouuoit de grands Seigneurs, qui eſtoient aux compaignies, & deux

Commẽcement du ſieur de Montluc.

Le ſieur de Montluc en l'âge de 17. ans en Italie.

ou

ou trois en vne place d'Archer. Depuis tout s'eſt abaſtardy. Auſſi tout s'en va à l'enuers, ſans que ceux qui viuent, puiſſent eſperer de voir les choſes en meilleur eſtat.

La guerre recommença entre le Roy François & l'Empereur plus aſpre que iamais, luy pour nous chaſſer de l'Italie, & nous pour la conſeruer: Mais ce n'a eſté que pour y ſeruir de tombeau à vn monde de braues & vaillans François. Dieu fit naiſtre ces deux grands princes ennemis iurez & enuieux de la grandeur l'vn de l'autre. Ce qui à couſté la vie à deux cens mil perſonnes, & la ruine d'vn million de familles. Et en fin ny l'vn ny l'autre n'en ont rapporté qu'vn regret d'eſtre cauſe de tãt de miſeres. Que ſi Dieu euſt voulu que cés deux Monarques ſe fuſſent entendus, la terre euſt tremblé ſoubs eux: Et Soliman, qui à veſcu en meſme temps, euſt eu aſſez affaire à ſauuer ſon eſtat, au lieu que ce pendant il l'a eſtendu de tous coſtez. L'empereur a eſté vn grand Prince, lequel toutesfois n'a ſurmonté noſtre maiſtre que de bon heur pendant ſa vie, & de ce, que Dieu luy à faict la grace de pleurer ſes pechez dans vn conuent, ou il ſe rendit deux ou trois ans auant mourir. Or pendant ceſte guerre, qui dura vingt-deux mois i'y vis de treſ-belles choſes, pour mon apprentiſſage, & me trouuay ordinairement en tous lieux, ou ie pouuois penſer acquerir de la reputatiõ, quelque pris que ce fuſt: auſſi fut il tué ſoubs moy cinq cheuaux: & en dix iours deux que Mõ-

Ceſte guerre fut l'an 1521.

Cinq cheuaux tuez en dix iours ſous le Sieur de Montluc

ſieur de Rocquelaure couſin germain de ma mere me donna. De ce premier commancement ie gaigné tellement l'amitié de ceux de la compagnie qu'vn chacũ m'aydoit à me remonter ayant perdu mes cheuaux. Ie fus auſſi au combat faict priſonnier, & apres bien toſt deliuré par le moyen de mes amis.

Que ceux, qui deſirent auec les armes acquerir de l'honneur facent reſolution de fermer les yeux à tous perils & hazards aux premiers rencontres, où ils ſe trouueront. Car c'eſt ſur eux qu'õ iette les yeux, pour voir s'ils ont rien de bon au ventre. Que ſi au commẽcement ils font quelque acte ſignalé, pour monſtrer leur courage & leur hardieſſe, cela les marque pour iamais, & les fait recongnoiſtre, meſme leur donne le cœur & le courage de faire encores mieux. Or nous perdiſmes en ceſte guerre le Duché de Milan. Dequoy ie pourrois bien eſcrire au vray l'hiſtoire encores que ie ne ſois pas grand clerc. Et ſi le Roy me le commandoit, i'en dirois bien la verité, la ſçachant auſſi bien, qu'hõme de Frãce, encor' que ie fuſſe bien ieune en ce temps-là: i'entends des lieux ou i'eſtois, & non des autres. Car ie ne veux riẽ eſcrire par ouyr dire. Mais par ce que ie ne veux rien eſcrire par ouyr dire. Mais par ce que ie ne veux m'occuper à eſcrire les faicts d'autruy, ny les fautes par eux cõmiſes, auec beaucoup de particularitez, dõt i'ay la memoire auſſi freſche que i'auois lors: & que tout ce que ie fis pour lors en ce païs là, fuſt ſans aucune charge, eſtãt com-

Perte du Duché de Milan.

mandé d'autruy: Ie ne m'arresteray plus longuemét sur ce sujet assez triste, qui a esté traicté par autre: seulement ie diray ce mot, qu'il n'y eut point de faute de la part de monsieur de Lautrec, qui y fit tout le deuoir d'vn bõ & sage general: Aussi estoit il vn des plus grands hõmes de guerre, que i'aye iamais cogneu. Ie n'escriray aussi de la bataille de la Bicoque, ou ie me trouuay cõbattant à pied, cõme fit aussi monsieur de Monmorancy depuis Connestable: laquelle bataille ledit sieur de Lautrec fut forcé d'accorder, pour l'opiniastreté des Suisses. I'ay veu en mon temps le despit des gens de ceste nation estre cause de la perte de plusieurs places, & interrõpre grãdemẽt les affaires du Roy. Ils sont à la verité vrais gens de guerre: Et seruẽt cõme de rẽpars à vne armee: Mais il faut que l'argent ne marque pas, ny les viures aussi. Ils ne se payent pas des parolles.

Enbatille de la bicoque vers Pasques l'an 1522.

Les Suisses souuẽt cause des mal'heurs.

Apres la perte mal'heureuse de ce beau Duché de Milan tout es les forces reuindrent en France, ensemble la cõpagnie dudit sieur Mareschal de Foix : en laquelle i'eus vne place d'homme d'armes , & vn archer d'apoinctement. Quelque tẽps apres l'Empereur Charles dressa vne armee pour reprendre Fonterabie, à cause dequoy nostre compagnie & plusieurs autres furent mandees se trouuer à Bayonne prés monsieur de Lautrec , qui estoit lieutenant du Roy en Guyẽne: ledit Sieur de Lautrec pour pouuoir faire teste à l'ennemy,

Le Sieur de Lautrec lieutenant de Roy en Guienne.

qui faisoit mine vouloir entreprendre quelque chose sur la frontiere, fit dresser quatorze ou quinze enseignes de gens de pied. I'auois tousiours eu enuie de me jetter parmy les gens de pied. Ce qui me fit demander congé pour trois mois au capitaine Sayas, lequel portoit le drappeau en l'absence du capitaine Carbon son frere, pour accepter l'enseigne, que le capitaine la Clotte me presenta: lequel malaisement me l'octroya, apres auoir aussi enuoyé deuers le capitaine Carbon, pour l'obtenir. Soudain apres la Clotte fut commandé aller à Bayonne, par ce que les ennemis se renforçoient d'heure à autre. Quelques iours apres le capitaine Carbon print les compaignies de monsieur de Lautrec, & de monsieur le Mareschal son frere, auec cõpaignies de gens de pied, qui estoient celles de Megrin, Comenge, & la Clotte, pour nous conduire par les chemins des bois droict à sainct Iean de Lus, la ou le camp des ennemis estoit. Or comme nous fusmes à demy quart de lieuë de sainct Iean de Lus, sur le haut d'vne petite mõtaigne, ayant desia passé vne petite riuiere sur vn pont de bois distant d'vn demy quart de lieuë de ceste montaigne, au dessoubs de laquelle passoit vn ruisseau de quinze ou vingt pas de large, profond iusques à la ceinture, ioignant lequel y à vne pleine, qui s'estend comme en pante droict audit ruisseau, duquel lieu ou descouure sainct Iean de Lus, qui est vn des plus beaux bourgs de France sur le bord de la

Le Sieur de Montluc enseigne de gens de pied.

Carbon.

grand mer, le capitaine Carbon, qui commãdoit à la trouppe, laiſſa les deux cornettes ſur ceſte petite montaigne, l'vne deſquelles portoit le capitaine Sayas, qui eſtoit la noſtre, & le capitaine Ieannot d'Andouins celle de monſieur de Lautrec, tous deux en abſence, l'vn du capitaine Carbon, l'autre du capitaine Artigueloube: & laiſſa ſeulement vingt cheuaux à chacune, & nos deux compaignies de gens de pied: & print le reſte des gens d'armes, enſemble le Seigneur de Gramont, qui depuis mourut au Royaume de Naples, eſtant lieutenant de la compaignie de monſieur de Lautrec. Gramõt

Toute ceſte trouppe paſſa le ruiſſeau, cheminant au long de la plaine, droict à ſainct Iean de Lus, ayant deſparty leurs gẽs en trois trouppes, comme nous pouuions aiſement deſcouurir du haut de la montaigne, ou nous eſtions. Eſtans arriuez en la plaine, ils firent alte plus d'vne heure, ce pendant qu'vn trompette par deux fois alla ſonner la fanfare aux ennemis. Mais comme il ſe voulut retirer, ne penſant que perſonne ſortiſt du camp des ennemis, les cheuaux qu'il auoit enuoyé à la teſte de la plaine luy vindrent raporter, que tout le camp des ennemis marchoit. Et ſoudain apres nous commençaſmes à deſcouurir trois de leur ſcadrons de gens de cheual, qui marchoient les vns apres les autres. Le premier des leurs vint attaquer le premier des noſtres. Auquel lieu ſe rompirent beaucoup de lances, plus des noſtres toutes fois, que

des leurs: par ce que en ce temps-là les Eſpagnols ne portoient que des lãces gaies, lõgues & ferrees par les deux bouts. Pendant ceſte charge de capitaine Carbon retire les autre deux trouppes pas à pas deuers nous. En fin la ſeconde des ennemis ſe ioignit à la leur premiere: & rébarerẽt la noſtre iuſques à la ſecõde, que monſieur de Gramond menoit. Là il y eut vn grãd combat, & force gens portez par terre d'vn coſté & d'autre: Entre leſquels furent les Seigneurs de Gramõd, duquel le cheual fut tué ſoubs luy, de Luppe guydõ de mõſieur de Lautrec, de Poygreſi, qui depuis s'eſt faict huguenot, de la Faye de Xainctonge, qui eſt encores en vie, & pluſieurs autres. En meſme inſtant nous deſcouuriſmes vn' autre grãd trouppe de cauallerie venãt vers nous vn peu à main gauche. Ce qu'ayant apperceu nos capitaines portans nos enſeignes dirẽt ces mots nous ſommes tous perdus. Surquoy ie leur dis, qu'il valoit mieux hazarder quatre vingts ou cent hõmes de pied, pour ſauuer nos gens de cheual, qui eſtoient engagez Le capitaine la Clotte & Megrin me reſpondirent, que ce ſeroit double perte, ioinct auſſi qu'ils ſe doutoient, que les ſoldats n'y voudroient pas aller, voyant leur mort deuant les yeux. Or à tout ce propos il n'y auoit que les deux capitaines, auec les enſeignes des gens de cheual, & moy ayant laiſſé nos gens de pied à quinze ou vingt pas de nous: ie me doubte, que s'ils euſſent entendu ma propoſition, voyãt la gẽdarmerie perdue, que ie n'euſſe pas eſté ſuy-

Combat à S Iean de Lus.

Reſolution du ſieur de Mõtluc.

uy, comme ie fus. Il faut le plus qu'on peut desrober aux soldats la cognoissance du danger, qui se presente, si on veut, qu'ils allent de bon cœur au combat. Sur cela ie fis responce aux capitaines, que ie prendrois le hazaad de les cõduire, & que perdus pour perdus il vaudroit mieux hazarder & perdre quatre-vingts ou cent pietons, que non pas toute nostre gẽdarmerie. Et sur ce sans plus consulter (les lõgues consultations bien souuent font perdre beaucoup de bonnes entrepriſes) ie prins la courſe vers les soldats, ensemble les capitaines (car il se failloit haster) & leur dis seulement ces mots, Allons allons, mes amis, secourir nos gens darmes. Surquoy ie fus suiui de cent soldats tirez de nostre compagnie: & tous bien encouragez descẽdismes de la mõtagne, & moy à la teste de mes gens nous passasmes le ruisseau. Ce faict ie donnay vingt soldats au Bastard d'Auzan, pour les conduire, lequel n'a point faict de honte aux legitimes de ceste maison, qui ont tous esté vaillãs hommes.

Prudẽce d'vn chef

D'auzan.

Il faut noter, que la trouppe, que i'auois, n'estoit que arbalestiers, car encores en ce tẽps-là, il n'y auoit point d'arquebuziers parmy nostre nation. Seulement trois ou quatre iours auparauant six arquebuziers Gascons s'estoient venus rendre du camp des ennemis de nostre costé, lesquels ie retins, par ce que par bonne fortune i'estois ce iour là de garde à la porte de la ville, & l'vn de ces six estoit de la terre du Sieur de Montluc, que pleust à

Arbalestiers Frãçois.

Dieu, que ce mal'heureux inſtrument n'eüſt jamais inuenté, ie n'ẽ porterois les marques, leſquelles encores auiourd'huy me rendent languiſſant: & tant de braues & vaillans hõmes ne fuſſent morts de la main le plus ſouuent des plus poltrons, & plus laſches, qui n'oſeroient regarder au viſage celuy, que de loing ils renuerſent de leurs mal'heureuſes balles par terre. Mais ce ſont des artifices du diable pour nous faire entretuer. Apres donc paſſé le ruiſſeau, ie commandé au Baſtard d'Auzan de ne faire iamais tirer ſa trouppe, mais ſeulement faire mine de tirer: à fin de ſouſtenir & preſter faueur à la mienne, pour auoir temps de tirer, & tourner rebander. Or ainſi que i'eſtois au pied de la montaigne ie ne pouuois voir ce que faiſoit noſtre gendarmerie. Mais comme ie me fus acheminé plus auant, ie vis toutes les trouppes des ennemis aſſemblées à vn, & celle de main gauche marcher au tort droict aux noſtres qui auoient faict ferme, ne pouuant cheminer ny en auãt ny en arriere, à cauſe de quelques pierres. Le capitaine Carbon, qui n'eſtoit point armé, ayant eſté auparauant bleſſé d'vne arquebuzade au bras gauche vint à moy me voyant pres d'eux, & me diſt ces mots, O Montluc mon amy pouſſe hardiment, ie ne t'abandonneray pas. Prenez garde ſeulement luy dy-je mon capitaine à vous ſauuer, & ces gẽs d'armes, & en meſme inſtant ie crie compaignõs tirez à la teſte des cheuaux. Ie n'eſtois pas à douze pas des ennemis, lors que ie leur fis

Mal aduenu des arquebuzes.

Le capitaine Carbon occourage le ſieur de Montluc.

faire ceſte ſalue. Il ſe verifia au dire des prisõniers qui furent prins quelques iours apres, qu'il mourut ou fut bleſſé a ce rencontre plus de cinquãte cheuaux, & deux Caualliers tuez, ce qui fit faire ferme à leurs trouppes. Cependant le capitaine Carbon euſt loiſir de ſe retirer au grand galop auec ſa trouppe droit au ruiſſeau, ou i'eſtois paſſé: & ceux qui auoyent perdu leurs cheuaux ſe tenans à la queuë des autres ſe ſauuerent ainſi, & paſſerent tous le ruiſſeau: ce qui leur eſtoit force de faire, autrement la trouppe de main gauche leur donnoit par le flãc de noſtre coſté, à la faueur des vingt arbaleſtiers de Dauzan, qui ſouſtindrẽt: cependant nous rebandaſmes tous, & tiraſmes encores. Et comme le capitaine Carbon euſt paſſé le ruiſſeau auec la caualleri ie, & remonté Monſieur de Gramond, & chargé les autres en crouppe, il commanda audict Sieur de Gramond de courir au haut du couſtaut, & faire retirer au grand trot les enſeignes de gẽs de pied, & gens de cheual droit à l'autre riuiere, là ou eſtoit le pont tirant au chemin de Bayonne. Soudain il tourna vers moy, ayant en ſa compagnie vn Italien nommé le cheuallier Diomedes, & le Sieur de Mainahaut, & trouua que ie me retirois droit à vn foſſé, qui bordoit vn marais, duquel ie pouuois eſtre à dix ou douze pas. Ce qui l'ẽpeſcha de ſe ioindre à moy, de façon qu'il euſt aſſés affaire à ſe ſauuer. Si gaignè-ie en deſpit des ennemis le foſſé du marais à la faueur Dauzã, lequel ie fis paſſer en diligẽce, pour faire teſte. Ce qu'il fit.

Cependant les Eſpagnols faiſoient ſemblant de me vouloir charger, mais ils n'ozerẽt m'enfoncer. Tandis ces ſix arquebuziers faiſoyent merueilles de tirer. Et comme i'euz mes gens à cinq ou ſix pas du foſſé, ie les fis ietter dedans: & à la faueur dudit Dauzã nous montaſmes tous ſur la leuee de ce foſſé, ſauf trois ſoldats, qui y furent tuez à coups d'arquebuſe, pour n'auoir eſté ſi diſpos, que les autres. C'eſt là comme en vn petit fort ou ie leurs fis teſte. Or il faut notter, que la troupe des ennemis, qui eſtoient venus à main gauche, fit alte aupres du ruiſſeau, quand elle vit que noſtre gendarmerie eſtoit deſia à demy montaigne: & ceux qui auoient combattu, & leſquels i'auois arreſté ſur le bord du foſſé, faiſoient la leur retraicte, quand ils virent venir trois ſcadrons d'arquebuziers au long de la pleine, venant à eux le grãd pas. Ce qui leur mit le cœur au ventre, & leur donna courage de paſſer outre. Ayant deſcouuert ce nouueau ſecours, ie me mis au long du foſſé du marais, & m'eſtant deſrobé au moyen du deſtour de leur veuë, ie me iettay dãs vn pré fort eſtroit, & gaignay à la courſe le pied de la montagne, d'ou i'eſtois party: & apres auoir repaſſé le ruiſſeau, ie regaignay la montagne. Le danger ou ie m'eſtois veu, tant pour les gens de cheual, que i'auois en queuë, que pour ce bataillon d'infanterie, qui venoit à nous, ne me fit point perdre l'entendement au beſoing, pour prendre la cõmodité pour ma retraicte. Pendant laquelle ie fis touſiours tenir ceſte poi-

Belle reſolution du ſieur de Montluc à ſon premier commãcement.

gnee d'hõmes, que i'auois, ſerrez: & les acourageant, parlant à eux par fois, ie leur faiſois tourner viſage, & ſaluer les caualliers, qui me ſuiuoyent à coups de traict, & d'arquebuze. Et comme i'euz gaigné le haut, ie me mis dãs vn vergier fermant la clie ſur moy: afin que la cauallerie n'y peut entrer promptement. Et à la faueur de pluſieurs vergiers, qui ſont peuplez de pomiers, ie me retiray droit au pont, iuſques à vne Egliſe, qui s'appelle à Haitée, ou ie trouuay le grãd chemin tout couuert de leur cauallerie, y ayãt toutesfois vn grãd foſſé entre deux, d'ou ie leur fis retirer quelques arquebuzades, & quelques coups de tret, ſans qu'il y euſt guere de coups perdus. Et pource qu'ils ne pouuoyent venir à moy, ils furent forcez les vns tirer en auãt, & les autres ſe retirer. Alors ie fiz mettre dans le clos du cymetiere vne partie de mes gens, penſant faire encores teſte: qui fut la plus grand folie, que i'auois faicte en tout ce combat.

Or comme le capitaine Carbon euſt gaigné le pont, & que la gendarmerie, & les gens de pied furent paſſez, il dit à Monſieur de Gramond, qu'il s'en alloit au grand trop & galop. Car deſia il deſcouurit dans les vergiers l'infanterie ennemie. Ce que ie ne pouuois faire, & ne les apperceuz iuſques à ce qu'ils commancerẽt à me retirer. Alors ie fis ſigne aux ſoldats qui eſtoient dans le cimetiere de ſe ioindre auec moy dans le grãd chemin. Et parce que le capitaine Carbon ne me pouuoit deſcouurir, il me tint pour mort

ou perdu,& mes gẽs auſſi. Qui fut cauſe,qu'il laiſſa le capitaine Compai,qui eſtoit bon ſoldat, au bout du pont auec vingt-cinq cheuaux,& trente arbaleſtiers du capitaine Megrin,voyant toutes leurs trouppes de cheual à main gauche,& à main droicte venir droict au pont : ce qu'il fit pour voir, s'il y auroit quelque moyen de me ſecourir, ſi ie n'eſtois perdu:& cependant il faiſoit rompre le pont. Et parce que la trouppe des ennemis de main droicte alloit plus haſtiuement droict au põt, que celle de main gauche, ie laiſſay le grand chemin,& à la faueur d'vne haye ie m'en allay droict à la riuiere,ou il me fallut encor combattre la cauallerie. Toutesfois ie me fis faire large,& me iettay dans la riuiere, & en deſpit d'eux paſſay de l'autre coſté. Les bords de la riuiere eſtants haut me fauoriſerẽt beaucoup parce que les gens de cheual ne ſe pouuoient ietter bas:& cependant nos tireurs n'eſtoient pas oiſifs. En fin ie gaigne le bout du pont, ou eſtoit ledict capitaine Compai bien empeſché à le rompre. Deſlors qu'il m'euſt apperceu, il me perſuada par pluſieurs fois de me ſauuer, & me preſenta la crouppe de ſon cheual:mais il n'euſt autre reſponce de moy,ſinõ que Dieu m'auoit conſeruẽ & mes ſoldats auſſi,leſquels ie n'abandõnerois iuſques à ce,que ie les euſſe mis en lieu de ſeureté. Surquoy nous deſcouuriſmes l'arquebuzerie Eſpaignole venãt droit au pont. Nous n'eſtions aſſez forts pour ſouſtenir ce choc, voyla pourquoy Compai, & les arbaleſtiers de Megrin prennent le de-

Belle reſolution d'vn chef.

uant pour le retour, & ie demeure à la queuë, ayant gaigné vn fossé, qui bordoit vn pré, à la faueur duquel les gens de cheual ne me pouuoyent choquer.

Il ne restoit lors que mes six arquebuziers, car les arbalestiers auoyẽt employé tous leurs trets : Toutesfois pour monstrer qu'ils n'estoyent recreuz, ie leur fis mettre l'espée nuë à la main, & l'arbaleste en l'autre, pour leur seruir de bouclier. Or par-ce que les gens du capitaine Compai auant partir auoyent rompu la plus-part du pont, cela fust cause que la cauallerie ne fust si tost à nous ayant esté contrainɛte aller passer à deux arquebuzades plus haut à main droiɛte. Pendant que leurs gens de pied auec grand difficulté passoiẽt vn à vn par dessus les garde-fouz, qui estoient au põt, il m'estoit aisé de les deffaire, si ie n'eusse veu que la cauallerie me venoit enfermer. Nostre honneur despendoit de nostre retraiɛte. Gaignant donc touſiours chemin de fossé en fossé, ayant faiɛt enuiron demy quart de lieuë, ie fis alte: afin que mes gens ne fussent hors d'aleine, & vis que les ennemis auoyent faiɛt de mesme, & cogneuz à leur contenance qu'ils auoyent perdu l'enuie de me suyure : dequoy ie fus bien estonné, & aise quant & quant: car nous n'en pouuions plus, ayant prins vn peu d'eauë, & de pomade, & du pain de millet en quelques pauures maisons, que nous trouuasmes en chemin. Cependant le capitaine Compai enuoya quelques cheuaux pour sçauoir de nos nouuelles, me pensant mort ou pris.

Belle retraiɛte.

Nous voyla en fin en lieu de seureté, sãs auoir perdu que trois soldats dans le premier fossé, & le bastard Dauzan, qui s'amusa dans vne maisonnette pres l'Eglise.

Pendant tout ce rancontre, & ce combat, l'alarme vint à Monsieur de Lautrec, & la nouuelle, que nous estions deffaicts : Ce qui luy donna beaucoup de desplaisir, pour la consequence qu'apporte ordinairement, lorsqu'au cõmancement ont donne curée aux ennemis. Il fit mettre tout en bataille: mais cõme il fust vn peu esloigné de la ville, il vit venir noz enseignes de gens de pied, que le Seigneur de Gramond conduisoit, lequel luy raconta ce qui estoit aduenu: & me fit cest hõneur de lui tesmoigner, que i'estois cause de leur conseruation & salut, mais que i'y estois demeuré pour gaiges. Le capitaine Carbon n'estoit encor arriué: par ce qu'il attendoit le capitaine Compai pour sçauoir nouuelles du tout. A la fin il arriua: auquel Monsieur de Lautrec dist ces mots: Et bien Carbon estoit il tẽps de faire vne telle folie, cõme celle, que vo⁹ auez faict? Elle n'est pas si petite, que vous n'ayez mis en hazard de me faire perdre ceste place de Bayonne, qui est si importante. Il luy respondit, Monsieur, i'ay faict vne grande faute & la plus grand folie, que ie fis iamais. Iusques icy ne m'en estoit aduenue de pareille: mais puis que Dieu à voulu que no⁹ n'aions esté deffaicts, que ie seray plus sage à l'aduenir. Monsieur de Lautrec luy demande, s'il y auoit nouuelles de moy, lequel luy dist,

qu'il penſoit que ie fuſſe perdu: mais cepẽdãt qu'il ſe promenoit pres la ville, en attendant nouuelles, arriua le Capitaine Compai, lequel les aſſeura que i'eſtois ſauué, & leur racõta la belle retraicte, que i'auois faict en deſpit des ennemis, & à leur barbe, ſans auoir perdu que 4. hõmes: & qu'il eſtoit impoſſible que les ennemis n'euſſent ſouffert beaucoup de perte. Ie ne fus pas pluſtoſt arriué à mõ logis, qu'vn gẽtil hõme me viẽt chercher de la part de M. de Lautrec, lequel me fit auſſi grãd chere, qu'il euſt ſçeu faire à gentil-hõme de Frãce, me diſant ces mots en Gaſcõ: Mõtluc mõ amic, you n'oublideraï iamai lou ſeruice qu'abes fait au Rei, & m'en ſouuiera tant que you viuray. Il n'y a pas moins d'hõneur de faire vne belle retraicte, qu'aller à vn combat. I'ay ſouuent remarqué ceſte faute en luy: toutesfois pendant tout le ſouppper il me fit beaucoup de faueur laquelle touſiours deſpuis il me continua: meſmes quatre ou cinq ans apres ſe reſouuenant de moy, il m'enuoya de Paris en Gaſcongne vn courrier, auec vne commiſſion de gẽs de pied, me priant de l'accompaigner au voiage qu'il fit à Naples. Et depuis m'a touſiours plus eſtimé que ie ne valois. Voyla le premier lieu, auquel ie me trouué iamais commandant, & ou ie commancé à marquer ma reputation.

Vous capitaines, mes compaignons, qui me ferez ceſt hõneur de lire peut eſtre mavie, nottez, que la choſe du mõde que vous deuez

desirer le plus, c'est de chercher l'occasion, par laquelle vous puissiez mõstrer ce, que vo⁹ valez, quand vous commencerez à porter les armes: car si à vostre commancement vous demeurez victorieux, vous faictes deux choses entre autres, La premiere c'est que vous vous faictes louër & estimer aux grands, & par ce moyen par leur rapport vous serez cogneuz du Roy, duquel nous deuons tous esperer la recõpence de nos seruices & labeurs, La seconde est, que cõme les soldats cognoissent vn capitaine, lequel à son commencemẽt à fait quelque chose de bon, tous les vaillans hõmes recherchent d'estre à luy esperant que puis qu'il a eu si bon commancement, toutes choses luy doiuent succeder heureusement, & par ce moyen ils seront emploiez. Car c'est le plus grand despit qu'vn homme de bon cœur puisse auoir, lors que les autres prennẽt les charges d'executer les entreprinses, & cependant il mange la poulle du bõ homme aupres du feu. Ainsi vous trouuerez tousiours accompagnez de braues hommes, auecques lesquels vous continuerez à gaigner hõneur, & reputation. Et au cõtraire, si vous estes battus au commancement, soit pour vostre faute, ou pour lascheté, tous les bons hommes vous fuyront, & ne vous demeurera que gens de peu de valleur: auec lesquels, quand vous seriez le plus braue homme du monde, vous ne pouuez gaigner que mauuaise reputation. Mon exemple vous pourra seruir de quelque chose. Et encores que ce ne soit pas grand cas

Le commancement & apprentissage d'vn capitaine.

Le danger qu'il y a au cõmancemẽt qu'õ porte les armes.

de

de ce rencontre que ie vous ay descrit: si est-ce, que des petits fruicts de guerre, quelquefois on fait beaucoup de profit. Souuenez vous mes compagnons, quand vous vous trouuerrez en estat de voir vne grande force sur vos bras, laquelle vous pouuez tenir en bride par la perte de peu d'hommes, de ne craindre point le hazard. Peut estre que la fortune vous sera fauorable, comme elle fut à moy. Car ie puis dire, que si ie ne me fusse presenté pour la conduicte des cent hommes de pied, qui firent tres-bien leur deuoir, que toute la cauallerie des ennemys estoit sur nos bras, laquelle nous n'auions moyen de soustenir.

Il faut quelquefois hazarder vne partie pour sauuer le reste.

Incontinent apres, le camp des ennemys se retira en Nauere, & Monsieur de Lautrec casse la moytié de ses compaignies, & reserua les deux enseignes de monsieur de Cauna, & celle du Baron Iean de Cauna, estant chascune de trois cens hommes: qui fut la premiere fois que l'on les reduit à ce nombre. Car auparauant elles estoient toutes de cinq cens, ou de mil hommes: qui apportoit beaucoup de soulagement aux finances du Roy, par-ce que tant de Lieutenans, Enseignes, Sergens, & autres Officiers emportent beaucoup de paye, & que aussi le commandement d'vn bon nombre d'hommes appelle les gentils-hommes de sa maison à ces charges. Lesquels à present les desdaignent, voyant tant de capitaineaux, auspuels on voit donner ces charges sans iamais auoir donné coup d'espée.

Les anciennes compagnie de gens de pied.

Or Monſieur de Lautrec me donna la compagnie de mon capitaine, encores que pour lors ie n'euſſe attaint que l'aage de vingt ans. Et apres auoir laiſſé quatre compagnies dans Bayonne, il s'en alla en poſte à la Cour, qui enhardit nos ennemis à redreſſer le camp, & mettre le ſiege deuant Fonterabie, laquelle ils prindrent auant que Monſieur de Lautrec fuſt de retour. La perte de ceſte place procéda de la faute, ou meſchanceté d'vn nepueu du Conneſtable de Nauarre, nommé Dom Pedro de Nauarre, fils du feu Mareſchal de Nauarre, lequel ayant eſté banny d'Eſpaigne, parce qu'il ſouſtenoit le party du Roy Henry de Nauarre, fuſt mis dans ceſte ville auec quatre cens hommes bannis, comme luy : ou il fuſt depuis ſi biẽ ſollicité par ſon oncle, qu'il ſe tourna de ſon coſté. Ce qui fuſt cauſe de la perte de la place, laquelle eſtoit imprenable, encores que les ennemis euſſent faict deux grandes breſches. Et par-ce que ie n'y eſtois pas, & que ie ne veux parler par ouyr dire, ie n'en diray autre choſe, ſi ce n'eſt, que le capitaine Frauget qui la rẽdit, & qui s'en deſchargeoit ſur ledit Dom Pedro, fut degradé à Lyon.

La perte de cette place nous oſta vn grand pied, que nous auions en Eſpagne. Ce fuſt là ou quelques ans auparauant le Sieur de Lude acquiſt vne gloire immortelle, pour auoir ſouſtenu le ſiege vn an entier auec toutes les extremitez du monde. Celuy-là en

rapporta honneur, & Frauget honte & ruyne. Ainſi va le monde & la fortune. Cependant ſi quelque Prince, ou Lieutenant de Roy paſſe les yeux ſur mon liure, (peut eſtre, en pourra-il lire de plus inutilles) qu'il notte par ceſt exemple, & autres, que i'ay veu, & que peut eſtre, ie pourray cotter cy-apres qu'il eſt treſ-dangereux de s'aider de celuy, qui quitte ſon Prince & Seigneur naturel: nõ pas qu'on le doyue refuſer, quand il ſe vient ietter entre ſes bras, mais on ne luy doit donner vne place, auec laquelle il puiſſe faire ſa paix, & r'entrer en grace auec ſon Prince. Ou pour le moins, ſi on le faict, que le temps ait apporté vne telle aſſeurance, qu'il n'y ait nul doubte: car cependant il ſe ſera comme accouſtumé au pays, ou il vient exilé & fugitif, & aura acquis & receu des biẽs. Si on le veut employer, mettez le loing de ceux, auec leſquels il peut auoir practiqué. A ce que i'ay ouy dire aux capitaines de l'Empereur n'euſt pas fait ceſte faute, de la luy bailler en garde, quoy qu'il euſt promis. Mais paſſons outre.

Toutes les compagnies de gens de pied eſtant caſſees, ſauf celles, qu'on mit en garniſon, & ne voulãt m'enfermer dans des murailles, ie me remis dans la compagnie de M. le Mareſchal de Foix, iuſques à ce, que le Roy François entreprint le voyage pour aller cõbattre M. de Bourbõ, lequel eſtoit venu aſſieger Marſeille, auec le Marquis de Peſquere.

lequel Sieur de Bourbon pour pour vn deſpit s'eſtoit tourné du coſté de l'Empereur. Il n'y à rien qu'vn grand cœur n'entrepeigne pour ſe venger. Et par-ce que le Roy ne permit à Monſieur le Mareſchal de Foix de mener que vingt-hõmes d'armes de ſa compaignie, & qu'a mon arriuee ie trouué que ie n'eſtois du nombre des eſleus, ie me deſpitay, & m'en allay auec cinq ou ſix gentils hommes, leſquels me firent ceſt honneur de venir auec moy, pour nous trouuer à la auec reſolution de combattre auec les gens de pied.

Rãce de Cere gẽtil hõme Romain.

Mais Monſieur de Bourbon leua ſon ſiege apres l'y auoir tenu ſix ſepmaines. Le Seign. Rance de Cere, gentil homme Romain, des plus aguerris & experimentez, & le Sieur de Brion y eſtoient dedans, auec bonnes forces, que le Roy y auoit enuoyé. Ledit Sieur de Bourbon ſe trouua trompé, & ſes intelligences courtes. Le François ne ſçauoit lors, que c'eſtoit de ſe rebeller contre ſon Prince. Deſlors qu'il ſentit, que le Roy s'aprochoit, il ſe retira par les montaignes, & deſcẽdit au Piedmont par Salluſſes & Pignerol, nõ ſans beaucoup de perte. Il ſe ſauua à Milan, laquelle il fut contrainct, & le Viceroy de Naples auſſi de quitter, & ſortir par vne porte, pendant que nous entrions par l'autre.

Louange d'Antoide de Leue.

Le Seigneur Antoine de Leue, qui eſtoit l'vn des plus grands capitaines, que l'Empereur ait eu, & croy, que ſans les gouttes, qui le trauailloiẽt fort, qu'il euſt ſurpaſſé tous ceux de ſon aage,

il fuſt choiſi pour eſtre mis dans Pauie, auec vne trouppe d'Allemans, pour l'opinion, qu'on auoit, que le Roy donroit là, comme de faict il fit. Le ſiege dura ſept ou huit mois: cependant Monſieur de Bourbon s'en alla en Allemaigne, là ou il brigua tant auec l'argẽt, que Mõſieur de Sauoye luy auoit preſté, qu'il amena auec luy dix mil Allemans, & fit venir quatre ou cinq cens hommes d'armes de Naples. Et ayant dreſſé ſon camp à Lode, s'ẽ vint donner la bataille au Roy, vn iour de S. Mathias, eſtãt noſtre camp affoibly, tãt pour la longueur du ſiege, que pour les maladies, qu'il y auoit eu. Et encores par mal'heur le Roy auoit peu auparauant caſſé trois mil Griſons, qu'vn Colonel du pais meſme commãdoit, lequel s'appelloit le grãd Diant. Et croy que ce fuſt pour euiter la deſpence. He que ces petites meſnageries apportent quelques fois de perte. Auſſi quelques iours auãt Mõſieur d'Albanie auec beaucoup de forces, eſtoit allé par cõmandement du Roy à Rome, pour de là ſe ietter dans le Royaume de Naples: mais en fin tout alla en fumee. Car à noſtre grand mal'heur nous perdiſmes ceſte bataille, & toutes ces entrepriſes reuindrẽt à neant.

Siege de Pauie.

La crainte de la deſpenſe apporte quelques fois grãd mal.

Le diſcours de ceſte bataille eſt publié en tant de lieux, que ce ſeroit perdre tẽps à moy d'y employer le papier. Ie diray ſeulement, qu'elle ne fuſt guiere bien conduitte en pluſieurs endroits, de noſtre coſté, qui fut cauſe de faire perdre ceux qui faiſoient leur deb-

Morts & pris en la bataille.

uoir. Le Roy fut prins, Monſieur le Mareſchal de Foix prins, & bleſſé d'vne arquebuzade dans la cuiſſe, qui luy entroit dans le petit ventre, Monſieur de ſainct Paul prins, & bleſſé de treze playes, lequel auoit eſté laiſſé pour mort au camp, & deſpouillé tout en chemiſe: mais vn Eſpagnol luy couppant vn doigt pour auoir vne bague, qu'il ne pouuoit luy arracher, la fit crier, & ayant recogneu, fut apporté auec ledit ſieur Mareſchal dans Pauie, au logis de la Marquiſe de Scadalfol. Pluſieurs autres grands Seigneurs y moururent, comme le frere du Duc de Lorraine, Monſieur l'Admiral de Chabanes, & pluſieurs autres prins. Entre leſquels eſtoient le Roy de Nauarre, Meſſieurs de Neuers, de Monmorancy, de Brion, & autres. Ie ne veux taxer la memoire de perſonne, pour la perte de ceſte bataille, ne marquer ceux qui firent mal leur deuoir, meſmement en preſence de leur Roy. Pendant le ſeiour que ie fis en l'armee, ie fus touſiours auec vn Capitaine dit Caſtille de Nauarre, ſans prendre aucune ſolde. Lequel le iour de la bataille conduiſoit les enfans perdus. Il me pria luy faire compagnie, ce que ie fis que les cinq gentilshommes, qui eſtoient venus auec moy. Ie fus prins priſonnier par deux gentilshommes de la compagnie du Seigneur Antoine de Leue, leſquels le Samedy matin me laiſſerent aller, enſemble deux de mes compagnons: car ils voyoient bien qu'ils n'auroient pas grandes finances de moy. Les autres auoient

esté tuez, ie me retiray en la maison de la Marquise, ou Monsieur le Mareschal estoit blessé. Ie le trouuay auec Monsieur de sainct Paul, tous deux couchez en vn lict, & Monsieur de Montejan couché en la mesme chambre, estant blessé en la jambe : là où i'entendis le discours, & la dispute qu'il y eut entre le sieur Federic Bege, prisonnier, & le Capitaine Sucre, qui estoit à l'Empereur, sur la perte de ceste bataille, lesquels taxoient de grand faute nos François, mesmes plusieurs particuliers, au nom desquels ie pardonne. I'ay iugé leur opinion tres bonne, estans tous deux grands Capitaines. Ce que ie leur ouys dire m'a depuis seruy en d'autres executions, auec ce que i'en iugeay moy mesmes, comme doiuent faire tous ceux qui ont enuie de paruenir par les armes.

Vn homme qui suit les armes doit oüir les raisons des vieux Capitaines.

Il faut non seulement rechercher les occasions de se trouuer aux combats, & batailles : mais aussi estre curieux d'escouter, & retenir l'opinion, & raison de ceux qui sont gens experimentez, sur la faute, perte, ou gain, qui s'en est ensuiuy : car certes c'est grande sagesse de bien apprendre, & se faire maistre aux despens d'autruy. La France a long temps ploré ceste perte, & la prise de ce braue Prince, qui pensoit trouuer la fortune si fauorable, comme à la iournee des Suisses : mais elle luy tourna le dos, & fit voir combien il importe à vn Roy se trouuer luy mesme à la bataille, veu que bien souuent sa prise mene apres soy la ruine de son estat.

Il importe fort qu'vn

Royne se trouue à la bataille.

Toutesfois Dieu regarda le sien d'vn œil de pitié, & le conserua: car les victorieux perdirent le sens, esblouys de leur victoire. Que si Monsieur de Bourbon eust tourné vers la France, il nous eust mis à deuiner.

Le Lundy apres Monsieur de Bourbon commanda, que tous ceux qui estoient prisonniers, & qui n'auoient moyen de payer rançon, eussent à vuider le camp, & se retirer en France. Ie fus de ce nombre: car ie n'auois pas grand finance. Il nous donna vne compagnie de gens de pied pour nostre seureté, & vne de caualerie, mais sans viures ny moyẽ quelconque: de sorte que nous ne mangeasme iusques à Ambrun, que raues, & tronsons de choux, que nous mettions sur les charbõs. Auant partir Monsieur le Mareschal me cõmenda de porter ses recommandations au capitaine Carbon, & à tous ses compaignons, lesquels il prioit ne s'estonner pour cette perte, ains s'esuertuer pour faire mieux que iamais, & qu'ils eussent à se rendre prés de Monsieur de Lautrec son frere. Surquoy il me fit vne tres belle remonstrance, laquelle se passa sans beaucoup de larmes, ce qu'il prononça auec vne parolle ferme & asseuree, cõbien qu'il fust fort blessé: aussi mourut-il le vendredy apres. Ie m'en vins à pied sans lance iusques à la Redorte en Languedoc, ou estoit sa compagnie. Apres sa mort monsieur de Lautrec fit donner la tierce partie de sa cõpagnie vn capitaine Carbon, laquelle il ne commanda gueres: Car peu apres vn mes-

Rigueur d'vn Sieur de Bourbon.

Remonstrance du Sieur de Fsix à sa mort.

chant homme, natif de Montpeſlier, qui auoit fauoriſé le camp de Monſieur de Bourbon, le tua par derriere aupres de Lumel, courant la poſte. Ce fuſt vn auſſi grand dommage, que de capitaine qui ſoit mort y a cent ans: & cuide, s'il euſt veſcu aux guerres que nous auons veu depuis, qu'il euſt faict merueilles, & beaucoup de gens ſe fuſſent faicts bons capitaines aupres de luy. Car tous les iours on pouuoit apprendre quelque choſe à ſa ſuitte, eſtant vn des plus vigilans, & diligés capitaines, que iamais i'aye cogneu, grand entrepreneur, & grand executeur tout enſemble. De tierce partie fut donnée au capitaine Lignac d'Auuergne, qui ne la garda guieres longuement, par ce qu'il perdit la veuë, & mourut: Et l'autre tierce à Monſieur de Negrepelice, pere de ceſtuy-cy, qui vit auiourd'huy, duquel vn mien couſin germain, nommé le capitaine Serillac, portoit l'enſeigne.

Louange capitaine Carbon.

Negrepelice.

Serillac

Cependant Madame la regente mere du Roy, & tous les Princes liguez auec elle, traicterent, & moyennerent la deliurance du Roy, de ſorte, que ce grand Empereur, qui s'eſtoit forgé la conqueſte de ce Royaume, ne conquiſt vn ſeul poulce de terre. Le Roy en ſon affliction tira ſecours de ſes propres ennemis, leſquels auoyent ſuſpecte la grandeur de l'Empereur. Sa Majeſté eſtant de retour ſe reſouuenant des iniures & indignitez qu'il auoit receuës pendant ſa priſon, ayant tanté tous les moyens pour retirer Meſſeigneurs

1525.

ſes enfans, fuſt forcé de venir aux armes, & renouueller la guerre. Ce fut lors, que le voyage de Naples fuſt dreſſé ſoubs la charge de Monſieur de Lautrec, lequel m'enuoya vn Courrier en Gaſcogne, pour dreſſer vne compagnie de gens de pied. Ce que fis en peu de iours: & luy mené ſept à huict cens hommes, dont il y en auoit quatre, ou cinq cens harquebuziers: combien que en ce temps-là n'y en auoit encores gueres en France. Monſieur d'Auſun m'en demanda la moitié pour dreſſer ſa compagnie, ce que luy accordis, & fiſmes noſtre partage aupres d'Alexandrie, laquelle fuſt renduë audit ſieur de Lautrec, lequel enuoya Meſſieurs de Gramond, & de Monpezat aſſieger le chaſteau de Vigeue, deuant lequel en faiſant les approches & les tranchees, pour mettre l'artillerie, ie fus bleſſé d'vne arquebuzade par la iambe droicte, qui fut cauſe que ie demeuray boiteux fort long temps: de ſorte que ie ne peuz eſtre à l'aſſaut, qui ſe donna à Pauie, laquelle fuſt emportée & demy bruſlée. Ie me faiſois porter apres le camp dans vne littiere toutesfois auant que Monſieur de Lautrec partiſt de Plaiſance, pour marcher droict à Boulogne, ie commençay à cheminer.

Le ſieur de Lautrec va à Naples.

Le ſieur de Monluc bleſſé d'vne arquebuzade.

Pauie priſe & bruſlee.

Or aupres d'Aſcolly, il y a vne petite ville nommée Capiſtrano ſur le haut d'vne montagne, aſſiſe de ſorte qu'il falloit monter touſiours, ſauf de la part des deux portes, dans laquelle force ſoldats du pays s'eſtoient retirez. Le Comte Pedro de Nauarre qui

eſtoit noſtre Colonnel, commanda à nos compagnies de Gaſcons d'y aller. Ce que nous fiſmes, & aſſailliſmes la place. Nous fiſmes faire des mantelets pour approcher de la muraille, à laquelle nous fiſmes deux trous, par leſquels vn homme pouuoit paſſer facilement, à cinquante ou ſoixante pas l'vn de l'autre: & pource que i'en auois faict l'vn, ie voulus donner par là. Les ennemis d'autre part deſplancherent & oſterent les tables du deſſus d'vne ſalle, là ou le trou entroit, où ils auoient mis vne grande cuue pleine de pierres. L'vne des compagnies de Monſieur de Luppé noſtre Soubs-colonnel, & la mienne commancerent à donner par le trou. Dieu me donna ce que ie luy auois touſiours demandé, qui eſtoit de me trouuer à vn aſſaut, pour y entrer le premier, ou mourir. Lors ie me iettay à corps perdu dans la ſalle, ayant vne cotte de maille, comme les Allemands portoient en ce temps-là, vne eſpee au poing, vne rondelle au bras, & vn morion en teſte: mais comme ceux qui eſtoient à ma queuë, ſe voulurent ietter apres moy, les ennemis verſerent la cuue de pierres ſur eux, & les attrapperent ſur le trou, qui fut cauſe qu'ils ne me peurent ſuiure. Ie demeuray dedans combattant tout ſeul à vne porte, qui entroit dans la ruë. Mais du haut de la ſalle, qui eſtoit deſplanchee on me tiroit infinité d'arquebuzades, l'vne deſquelles me perça la rondelle, & le bras à quatre doigts

Pedrode Nauarre Colonnel.

Souhait du ſieur de Monluc.

Hardieſſe du ſieur de Monluc

de la main, & vn'autre me froissa tout l'os sur la ioincture de l'espaule & du bras, dont ie perdis le sentiment. Me tumbant ma rondelle à terre, ie fuz forcé de reculler deuers le trou, contre lequel ie fuz renuersé par ceux, qui combattoient à la porte de la salle, si heureusement toutes-fois pour moy, que mes gens eurent moyen de me tirer dehors par les iambes: mais ce fut si doucement, qu'ils me laisserent rouler de haut en bas iusques au fonds du fossé. Et tumbãt au trauers la ruine des pierres, ie me rõpis encor le bras enlieux. Et comme on m'eust releué, ie dis que mon bras m'estroit demeuré dans la ville: mais vn de mes gens le print me pendant en escharpe sur les fesses, & le mit sur l'autre: ce qui me reconforta vn peu. Voyant les soldats de ma compagnie autour de moy, O mes compaignons (di-je) ie ne vous auois par tousiours si bien traictez & tant aimés, pour m'abandonner à vn si grand besoing. Ce que disois, ne sçachant l'empeschement qu'ils auoient eu.

Le sieur de Montluc bleſſé de deux arquebuzades.

Alors mon Lieutenant, lequel auoit esté presque assommé sur le trou, nommé la Bastide, pere des Sauaillans, qui sont auiourd'huy, vn des vaillans gentils-hommes, qui fust dans nostre armee, dist à deux capitaines Basques, nommez Martin, & Ramonet, qui campoient tousiours aupres de ma compagnie, que s'ils vouloyent donner auec des eschelles par vn quanton, qu'il y auoit pres de là, qu'il donroit par le trou mesme, & qu'il

Le Baſti de Sauaillans.

vouloit mourir pluſtoſt, qu'il n'y entraſt. A quoy ie les accouragé tout autãt que ma foibleſſe me le pouuoit permettre. Les eſchelles apportees, & liees, par ce qu'elles ſe trouuerent courtes, la Baſtide donne par le trou, ayant mandé aux autres capitaines de donner par l'autre, mais il ne firent pas grands faicts d'armes. Cependant que la Baſtide combattoit, ayant gagné le trou, Martin & Ramonet donnerent l'eſcalade: tellemẽt qu'ils forcerent les ennemis, & entrerent dedans. Dequoy eſtant aduerty, i'enuoiay prier la Baſtide me garder autant de femmes & filles, qu'il pourroit, afin qu'elles ne fuſſent violee: ayãt cela en deuotion, pour vn veu que i'auois faict à noſtre Dame de Lorette, eſperant que Dieu pour ce bien-fait, m'aideroit: ce qu'il fit, & m'en amena quinze ou vingt, qui fuſt tout ce qui ſe ſauua: car les ſoldats animez pour me venger, & monſtrer & l'amitié, qu'ils me portoient, tuerent tout iuſques aux enfans, & mirẽt le feu en la ville. Et quoy que l'Eueſque d'Aſcoly (duquel elle deppẽdoit) priaſt Monſieur de Lautrec, les ſoldats ne voulurent iamais partir, qu'ils ne la viſſẽt en cendres. Le lendemain on m'apporta à Aſcoli, ou Monſieur de Lautrec m'enuoya viſiter par Meſſieurs de Gramond, & de Monpezat, menant deux Chirurgiens, que le Roy luy auoit donnez à ſon deſpart, l'vn nommé maiſtre Aleſme, & l'autre maiſtre George, leſquels apres auoir veu mon bras charpen-

Capiſtrano emporté d'aſſaut.

Veu de ſieur de Monluc

té, comme il estoit, dirent qu'il le falloit coupper pour me sauuer la vie : ce que fust remis au lendemain. Monsieur de Lautrec commanda ausdits sieurs de Monpezat & Gramond de s'y trouuer : ce qu'ils luy promirent difficilement, pour l'amitié qu'ils me portoient, mesmement le sieur de Gramond. quelques iours auparauant mes soldats auoient prins vn ieune homme Chirurgien, lequel auoit seruy Monsieur de Bourbon. Cestuy-cy ayant entendu la resolution de me coupper le bras (car ie l'auois retenu à mon seruice) ne cessoit de me remonstrer que ie ne l'enduraſſe pas, me disant que ie n'estois pas à la moitié de mon aage, & que cent fois le iour ie souhaiterois ma mort, me voyant sans bras. Le matin venu les susdits Seigneurs, & les deux Chirurgiens & Medecins arriuerent en ma chambre, auec tous leurs appareils, pour incontinent mettre la main à me coupper le bras, sans me donner loisir de me repentir, ayant receu commandement de la part de Monsieur de Lautrec, de me dire, que ie ne me souciasse de perdre le bras, pour sauuer la vie, sans desesperer de ma fortune : & que si le Roy ne me vouloit faire du bien, que sa femme & luy auoit quarante mil liures de rente, pour me recompenser, & ne me laisser iamais pauure, seulement que ie prinsse patience, & que à ce coup ie fisse paroistre mon courage. Or comme ils furent prests à me deslier le bras pour le coupper, le ieune Chirurgien ne cessoit de me prescher.

On veut couper le bras au sieur de Montluc.

eſtant derriere mon lict, le contraire. Et comme Dieu aide aux perſonnes, quand il luy plaiſt, encores que ie fuſſe reſolu de l'endurer, il me fit changer ma volonté, qui fuſt cauſe que tous les ſuſdits Seigneurs & Chirurgiens s'en retournerent faire le rapport à Monſieur de Lautrec : lequel leur diſt, comme eux meſmes m'ont aſſeuré pluſieurs fois, ces mots : Auſſi bien me repentois je de le luy faire coupper : car s'il fut mort, i'euſſe eu tout iamais cela ſur le cœur : & viuant ſans bras, i'euſſe eu regret de le voir en la ſorte, & qu'il falloit laiſſer faire à Dieu ſa volonté. Et ſoudain enuoya les ſuſdicts Chirurgiens examiner le mien, pour ſçauoir s'il eſtoit ſuffiſant, car autrement l'vn d'eux deuoit demeurer pres de moy : toutesfois ils le trouuerent capable, & l'inſtruirent encores mieux ſur les accidens qui me pouuoient ſuruenir. Le lendemain qui fuſt le quatrieſme de ma bleſſeure, Monſieur de Lautrec me fiſt porter apres luy à Termes de Breſſe, & me laiſſa dans ſon logis entre les mains de ſon hoſte, qui eſtoit Gentilhomme, & pour aſſeurance de ma perſonne, emmena deux des plus grands de la ville pour hoſtage : meſmement vn frere de l'hoſte, les aſſeurant ſi i'auois deſplaiſir de les faire pendre. Ie demeure en ce lieu deux mois & demy, ou ie couchay ſur les reins : tellement que tout le grand os, qui eſt le long de l'eſchine, me perſa la peau, qui eſt la plus grande douleur que ie penſe que l'on puiſſe ſouffrir en ce monde.

Propos du ſieur de Lautrec.

Et encores que i'aye mis par escrit, au discours, que i'ay faict de ma vie, que i'ay esté des plus heureux, & fortunez hommes, qui long-temps, ayent porté les armes, pour auoir tousiours vaincu la part, ou i'ay commandé: si n'ay-je pas esté exempt de grandds blesseures, & de grandes maladies: car i'en ay autant eu, que homme du monde sçauroit auoir sans mourir, m'ayant Dieu tousiours voulu donner vn bride, pour me faire cognoistre, que le bien & le mal deppend de luy, quand il luy plaist. Mais encore ce nonobstant ce meschant naturel aspre, faschoux, & collere, qui sent vn peu, & par trop, le terroir de Gascogne, m'a tousiours faict faire quelque traict des miens dont ie ne suis pas à me repentir. Or apres qu'il se fust faict vn petit de pourris au bras, on commença à me leuer, ayant vn cuissinet sous le bras, en le liant auec le corps tout ensemble. Ainsi ie demeuré quelques iours, iusques à ce que monté sur vn petit mulet, que i'auois, ie me fis mener deuant Naples, ou nostre camp estoit desia assis, ayant enuoyé vn gentil hõme des miens, à pied, à nostre Dame de Lorette, pour accomplir mon vœur puis que ie n'y pouuois aller. Le mal que i'enduray ne fust pas si insupportable ny si grand, comme le regret, que i'euz de ne m'estre trouué à la prise de Melpe, & autres places, & à la deffaitte du Prince d'Orange, lequel apres la mort de Monsieur de Bourbon (qui fust tué au sac de Rome) commandoit l'armee imperialle

rialle. (Si ce vaillant Prince, duquel la memoire eſt deplorable, pour le traict qu'il fit, ne fuſt mort lors de ſa victoire, ie croy qu'il nous euſt renuoyé les Papes en Auignon encor vn coup.)

Dõt faict au ſieur de Monluc.

Or Monſieur de Lautrec me fit tres-bonne chere, & tous les grands de l'armée, meſmement le Conte Petro de Nauarre, lequel me fit donner vne confiſcation vaillant douze cẽs ducats de rante, nommée la tour de la Nunciade, pres la tour du Grec, vn des plus beaux chaſteaux, qui ſoit en la terre de Labour, & la premiere Baronnie de Naples, qui eſtoit à vn riche Epagnol, nommé Ferdyno Ie penſois lors eſtre le plus grand Seigneur de la troupe, & à la fin ie me trouué le plus coquin, comme vous verrez par le diſcours de mon voyage. Ie deduyrois bien maintenãt comme le Royaume de Naples s'eſt perdu, lequel eſtoit preſque conquis. Pluſieurs en ont eſcrit: mais c'eſt grand dommage qu'ils ne veulent dire la verité, & qu'ils ne mettent en arriere toute la crainte qu'ils ont: car les Rois & les Princes y pourroyent prendre exemple, qui les feroit plus ſages, pour ne ſe laiſſer pas pipper & deceuoir, cõme ils font biẽ ſouuãt: mais parsõne ne veut, que nos Rois ſoyent ſi ſçauans: car ils ne faroyent pas ſi bien leur proffit, comme ils font, aupres d'eux. Ie lerray donc cela en arriere, pour n'auoir commencé à eſcrire ſur la faute des autres, joinct auſſi que ie n'en ay point de commandement: mais ſeulement m'attendray a eſcrire mes fortunes, pour ſer-

uir d'exemple à ceux, qui viendront apres moy: afin que les petits Montlucs que mes enfans m'ont laissé, se puissent mirer en la vie de leur ayeul.

Il ne se presẽta pas grande occasion, depuis que ie fuz arriué au camp: car on ne s'attendoit qu'au siege de la ville de Naples, qu'on vouloit auoir par famine, comme nous l'eussions euë bien tost, sans la reuolte d'André d'Oria, qui mãda au Conte Philippin son nepueu, qu'il ramenat ses galeres à Genes, auec lesquelles il tenoit la ville de Naples bouclée par la mer, tellement qu'il n'y eust sçeu entrer vn chat, ce qu'il fit & incontinent y entra force viures du costé de la mer, pendant que noz galleres tarderent à venir. Dieu pardoint à qui en fust cause: car sans cela la ville estoit à nous, & par consequant tout le Royaume. Ce Philippin Lieutenant d'Andre d'Oria gaigna pres Capo Dorsa vne belle bataille nauale, cõtre Vgo Moncado, & le Marquis de Guast, lesquels vouloyent secourir Naples: mais de ceste victoire vint nostre ruyne. Philippin ayant enuoyé les prisonniers à Genes à son oncle, & le Roy les voulant auoir, le Sieur André d'Oria ne les voulut rendre, se plaignãt qu'il auoit deliuré le Prince d'Orange au Roi sans recompence. Le Marquis de Guast homme fin, rusé, s'il en fut iamais, & qui a esté grand guerier, sçeut si bien esbranler l'esprit mal content d'Andre d'Oria, qu'en fin il tourna sa robbe, & se rendit à l'Empereur auec douze galleres. Le Roy nostre maistre

Bataille gaignée par Philippin d'Oria.

Le Marquis de Guast fin & rusé.

eſtoit bien aduerty de ſes pratiques : mais il auoit le cœur ſi gros, & ſentoit ſi offencé d'Oria, qu'il ne le vouloit recercher, dont il ſe repentit tout à loiſir: car depuis il fut cauſe de beaucoup de pertes, qui aduindrent au Roy, & meſmes de la perte du Royaumes de Naples, de Genes, & autres mal heurs. Il ſébloit que la mer redoutaſt ceſt homme. Voyla pourquoy il ne falloit pas, ſans grande & grande occaſion l'irriter, ou meſconter. Le Roy, peut eſtre, en auoit quelque autre occaſion.

Reuolte d'André d'Oria fort preiudiciable au Roy

Noz galleres arriuerent à la fin, & apporterent le Prince de Nauarre, frere du Roy Henry, auecques quelques gentil hommes de ſa ſuitte ſeulement, lequel ne veſquit que trois ſepmaines apres : car il arriua au commencement de noz maladies. A ſon arriuée & deſcente Monſieur de Lautrec luy enuoya Michel Antoine, Marquis de Salluſſes: pour luy tenir eſcorte, car il faiſoit ſa deſcente à demy mil de Naples, vn peu au deſſouz de la Magdeleine: & emmena vne grande partie de la gendarmerie auecques les bandes noires Italiennes, que le Conte Hugues de Genes commandoit, deſpuis la mort du Seigneur Horace Bailhon: qui eſtoient les compagnies du Seigneur Iean de Medecis, pere du Duc de Florance, qui eſt à preſent, lequel auoit eſté bleſſé en vne jambe d'vne arquebuzade deuant Pauie, eſtant au ſeruice du Roy, & de là apporté à Plaiſance. Auquel lieu la jambe luy fut couppée: dequoy bien toſt apres

Arriuée du Prince de Nauarre.

il mourut. Despuis ledict Seigneur Horace recueillit toutes ses compagnies. Il sembloit que Dieu vouloit quelque mal en ce temps à nostre Roy, lors qu'il estoit deuant Pauie. Car en premier lieu, on luy cõseilla d'en renuoyer les Grisons. Secondement d'enuoyer Monsieur d'Albanie à Rome auec partie de l'armée. Et pour acheuer le mal heur, Dieu enuoya la blesseure au Seigneur Iean, lequel à la verité entendoit plus à faire la guerre, que tous ceux qui estoient aupres du Roy, ayant soubs sa charge trois mil hommes de pied, les meilleurs qui furẽt iamais en Italie, auecques trois cornettes de gens de cheual: & croy fermement, comme aussi font bien d'autres que moy, que s'il se fust trouué sain à la bataille, les choses ne fussent pas allées si mal, comme elles allerent. Depuis le Sieur Horace creut le nombre, de mil hommes, qui furent quatre mil, lesquels pour le dueil du Seigneur Iean portoyẽt les enseignes noires: & eux mesmes alloyent vestus de noir. Aussi on les appelloit les bandes noires: & apres se ioignirent auec Monsieur le Marquis des Saluesses, qui tempora enuiron deux ans en Italie, & vers Florence: & apres se vint ioindre à nostre armée à Troye, ou bien à Nocera, ie ne sçaurois dire auquel lieu des deux, pour-ce que i'estois demeuré blessé à Termes de Brosse.

Louange du sieur Iean de Medicis.

Bandes noires.

Mais pour retourner à la descente de Monsieur le Prince de Nauarre, parce qu'il se fit là vne petite faction, ou i'eus ma part, ie la vous veux conter. Il fut commandé au capitaine

Artigueloube, qui estoit Colonel de cinq enseignes Gascones, lesquelles souloient estre soubs Monsieur de Lupé, & de cinq autres, que commandoit le Baron de Bearn, le tout soubs le Conte Pedro de Nauarre: il fut commandé aussi au Captau de Buch, fils aisné de la maison de Candalle de s'y trouuer. Ie fus aussi du nombre, tout malotru que i'estois Comme nous fusmes bas à la marine, Monsieur la Marquis laissa tous nos picquiers dernier vn grand rampart que le Comte Pedro de Nauarre auoit faict faire, qui duroit à main droicte ou à main gauche pres de demy mil. Tout ioignant il y auoit vn grand portal de pierre, par lequel dix ou douze hommes eussent peu passer de front: & croy, que autresfois il y auoit vne porte: car l'arc y estoit & les marques Ce rempart se ioignoit auec le portal à main gauche & à main droicte. Nostre bataillon estoit à cent pas du portail, & celuy des bandes noire estoit à trois cens pas plus en arriere, que le nostre, & la meilleure partie des gens à cheual encores plus en arriere. Monsieur le Marquis, Monsieur le Captau, le Conte Hegue, le capitaine Artigueloube, & presque tous les capitaines tant Italiens que Gascons allarent auec eux, pour fauoriser & veoir la descente du Prince. Ledict Seigneur Captau auoit six enseignes, trois Piedmontoises, & trois Gasconnes Ils firent leur demeure si lõgue à la descente, qu'ils demeurerent plus de deux ou trois grosses heures: car ils firent disner ledict Seigneur Prince,

Capitains Artigueloube.

Captau de Buch, fils aisné de Condalle.

Descente du Prince de Nauarre.

auant qu'il descendit de la gallere. Quelquefois vn peu de sejour apporte vn grand mal'heur. Il eust plus vallu, que luy & tout les siés eussent faict vn bon ieune: mais la vanité du monde est si grande, qu'il semble que c'est se rabaisser, si on ne marche tousiours auec toutes les pieces, qui appartiennent à la principauté: & cependant on faict force pas de clerc. Il vaut mieux marcher en simple gentil homme, & non pas faire le Prince, & faire bien, que non pas se tenir sur le haut bout, & estre cause de quelque desordre & mal'heur.

Cependant le capitaine Artigueloube m'auoit mis auec soixante ou quatre vingts arquebuziers, sur vn carrefour bien pres de la Magdeleine, qui est vne grand Eglise, à cent ou deux cens pas de la porte de Naples. Et à vn autre carrefour, à main gauche de moy, ou il y auoit vn petit Oratoire, furent mis trois ou quatre cens arquebuziers de bandes noires, & vne enseigne de picquiers. En ce mesme lieu aussi, & vn peu à costé fut mise la trouppe dudict Seigneur de Candalle, qu'estoit de deux ou trois cens arquebuziers, vis à vis de moy enuiron à deux cens pas.

Ceux de Naples. ortent.

Estant ainsi à mon carrefour, ie vis sortir de Naples gens de pied & de cheual, qui venoient gaigner la Magdaleine, la teste baissée. Ie montay lors sur vn petit mullet, que i'auois & m'en allay droict à la descente des galleres. Tous les seigneurs & gentils-hommes estoyent encor dedans s'a-

musans à faire accollades. Ie leur fis crier par quelques petits barquerots, qui alloient & venoiét, que les ennemis sortoient de la ville à trouppes, pour les venir embrasser & gaigner le dernier de la Magdaleine: & qu'ils pensassent au combat, s'ils vouloient. Il y en eust biẽ d'esbays: car tous ceux qui font bõne mine, n'ont pas tousiours enuie d'en manger. Incontinent ie m'en retournay à ma trouppe: & m'en allay auec deux arquebuziers au lõg d'vne haye, qui bordoit vn grand chemin, iusques aupres de la Magdaleine: de là i'apperçeuz que les ennemis sortoyent à pied, tenant la bride en vne main, & la lance en l'autre se baissans tant qu'il pouuoient, pour n'estre descouuerts, comme faisoient aussi les gens de pied, qui marchoient en tapinois dernier les murailles, qui sont dernier les l'eglise. Ie donnay soudain mon mullet à vn soldat afin qu'il courust aduertir Monsieur de Candalle, & le capitaine Artigueloube, lesquels il rencontra desia en terre. Sur mon aduertissement, ils auoyent faict mettre vne gallere au large, laquelle descouuroit tout ce, que ie leur auois mandée: ce qu'ils ne pouuoyent faire estant au port. Ceste gallere commença à tirer force vollées de canons, l'vne desquelles tua deux homme de ma trouppe, tout aupres de moy: de sorte que les cerueles de l'vn me sautarent au visage. Il y auoit bien là du danger: car toutes les balles venoyent où i'estois, tant de ceste gallere, que des autres,

leſquelles firent le meſme: de façon que voyant que les cougs renforçoyent touſiours, car ceux des galleres penſoyent que ie fuſſe des ennemis, ie fus contraint de me ietter dans les foſſez.

Retraicte du Prince.

Cependant on monta promptement à cheual Monſieur le Prince, & au galop le firent ſauuer droict au cãp, & tous ſes gentils-hommes auſſi, courant à pied apres luy. Ils n'eurent pas grand loiſir de s'arreſter auec nous: car ie croy, qu'ils ne vouloyent pas ſi toſt mourir, puis qu'ils ne faiſoyent qu'arriuer. Leur haſte ſi grande, qu'ils n'eurent pas loiſir de mettre à terre le lict, ny le bagage dudit Seigneur Prince: & ſi y en euſt qui demeurarent dans les galleres. Le Seigneur de Candalle, & le Comte Hugues ne firent pas ainſi: car ils s'areſtarent au carrefour, ou eſtoyent leurs gens. Le capitaine Artigueloube s'en alla au bataillon, dernier le rempart. La feſte commença à moy. Ie ne ſçay ſi c'eſt ou bonheur ou mal'heur, tant y a que touſiours ie me trouuois, ou les coups ſe donnoient, & là ou on commençoit. Or vne trouppe d'arquebuziers vint droict à moy, courant: & pource que i'auois mis dernier vne leuée du foſſé, qui regardoit tout au long du grand chemin venant de la Magdeleine, vne partie de mes arquebuziers, & l'autre dans les foſſez à main droicte, & à main gauche en fille, plus pour la crainte de noſtre artillerie, qui tiroit des galleres, que non pas des ennemis, ils s'approcherent de nous à moins de vingt pas: lors

nous tirasme tous à vn coup, qui fut cause que cinq ou six hommes tombarent morts par terre. Mes arquebuziers ne pouuoient faillir de tirer: car tout le chemin estoit plein. Ils prindrent la fuitte, & les menasmes iusques tout ioignant la Magdeleine. Alors il se renforcerent, & se mirent hors du chemin à droicte d'eux, & du costé, ou estoit Monsieur de Laual de Dauphiné auecques sa compagnie d'hommes d'armes, nepueu de Mõsieur de Bayard, & pere de Madame de Gordes, qui est a present fort vaillant gentil homme. Mõsieur de Candalle, qui auoit veu ma cargue, & voyoit que tout se descouuroit, & que l'ennemy à pied & à cheual entroit dans vn grand pré, ou estoit Monsieur de Laual, cinquante arquebuziers de renfort: & tout à vn coup vn bataillon d'Alemans se presenta à cent ou six vingts pas de moy, à main droicte. Cependãt l'arquebuzerie Espagnole tiroit de furie sur ceste gendarmerie, laquelle se tiroit au grand pas, droict au carrefour de Monsieur de Candalle, là où il se fist vne grande faute. Ie lavous veux escrire: afin que ceux, qui la liront, en puissent tirer proffit: car peut estre les hazards de la guerre les ietteront en mesme estat. Combat

Le Conte Hugues, & Monsieur de Candalle auoient mis sur le grand chemin des picquiers sans laisser place pour retirer la caualleries: il falloit que Monsieur de Laual en despit qu'il en eust passast par là: car entre Monsieur de Candalle & moy, il y auoit vn grand fossé, où les gens de cheual n'eussent sçeu

passer. Que s'ils eussent laissé le chemin libre, & qu'il se fussent mis en bataille dernier le fossé, ils eussent arresté sur cul la furie des ennemis: & ainsi Monsieur de Laual se fut sauué aisément au long du chemin, & eust faict vne honnorable retraicte. Comme les ennemis virent que Monsieur de Laual estoit contrainct de prendre le trot, ils le chargerent par gens de pied & gens de cheual de queuë & de teste. Et comme ledit Sieur de Laual se fust ietté dans le grand chemin pour passer outre, il rencontra ces piquiers au milieu d'iceluy, & outre son gré fust contrainct de passer outre: & en passant porta par terre tout ce qui ce trouua deuant eux: car noz picquiers ne pouuoyent faire largue. Cela mit tout en desordre, ie cuiday enrager, voyant vne telle incongruité. Il n'en faut donner le tort à Monsieur de Cendalle, pour ce qu'il estoit ieune, & ne s'estoit iamais trouué en telle feste: mais au Conte Hugues, qui estoit desia vieux soldat. Ie ne veux pas dire, qu'il ne fit bien vaillamment: mais ce n'est pas tout d'estre vaillant & hardy, il faut estre sage: il faut preuoir tout ce, qui peut suruenir, veu qu'aux armes, les faures sont irreparables. Vne bien legere traine souueut apres soy vne grande perte: comme il fit à luy-mesmes, qui n'auoit songé à tout. Car le Conte Hugues fust prins prisonnier, & monsieur de Candalle aussi aestnt blessé d'vne arquebuzade en vn bras. Trois iours apres, les ennemis le réuoia-

En la guerres les faures irreparables.

Le Conte Hugues prins.

rent à Mõsieur de Lautrec, duquel il estoit parent, voyant qu'il s'en alloit mourir, comme de faict trespassa le lendemain: & fut enseueli à Bresse.

C'estoit vn braue & honneste Seigneur, s'il en sortit iamais de la maison de Foix, s'il eust continué comme il auoit commence. Ie ne cognuz iamais homme si soigneux & desireux d'apprendre le faict de la guerre des vieux capitaines, que celuy là. Pour c'est effect il se rendoit plus subiet du Conte Pedro de Nauarre, que le moindre de ses seruiteurs. Il desiroit entendre la raison de toutes choses, & s'informoit de tout, sans s'amuser à ce que la ieunesse desire & aime On le trouuoit plustost au quartier du Comte Pedro de Nauarre, qu'a celuy de Monsieur de Lautrec. Aussi le Comte disoit tousiours, qu'il se nourrissoit là vn grand capitaine. Et à la verité quand on le porta, ledict Cõte le baissa la l'arme à l'œil. Ce fust vne grand perte. Tout ce, qui se trouua là fust mort ou prins, si ce n'est quelques vns qui se sauuerent par les fossé sautant de fossé en fossé, encor fust ce peu de chose. Les ennemis suyuirent de ce costé là tres bien leur victoire.

Mort de Mõsieur de Candalle, & ses loüanges.

Belle retraicte de Mõtluc.

De ma part, ie m'acheminai lõg d'vne haye, faisãt tousiours teste aux Alemãs le moins mal que ie pouuois, La bõne fortune vouluſt pour moy & pour ma trouppe qu'ils me suyuirent assez froidemẽt. A l'arriuée au portal, dont je vous ay parlé, ie trouué vne trouppe de gens

d cheual des ennemis, que le Seigneur Dom Ferrando de Gonſague conduiſoit, car c'eſtoit luy, qui fit la cargue: da ſorte que pour regaigner le portal, il me faluſt combattre reſolu paſſer ou mourir. Ie fis faire à mes ſoldats vne ſalue d'arquebuzades: car de moy, ie n'auois que la parole. Sur ceſte ſalue ils me firent place. Ainſi ayãt paſſé le portal, ie tournay teſte aux ennemis: & fit faire ferme à mes gens. Et en meſme inſtant arriua leur arquebuzerie, laquelle chargea tout à vn coup ſur nous enſẽble toutes les trouppes, tãt de pied que de cheual. Voyant ce choc venu ſur moy, ie gaigne le dernier de la trenchée auec mes arquebuziers ſeulement, qui s'eſtoyent ſeument, qui s'eſtoyent ſauuez. Mõſieur le Marquis ſe trouua en tel eſtat, qu'il tenoit le tout pour perdu. Ie combattis le portal vne grand demy heure du dernier de la tranchée: car le portal demeura libre tãt de leur coſté que du noſtre. Ils n'oſoyẽt paſſer, ny nous auſſi en approcher, ny enfoncer. Si iamais ſoldats firent acte de vaillans hõmes, ceux là le firent Tout ce, que i'auois, ne pouuoit eſtre plus haut de cent cinquante hõmes. Monſieur le Marquis vint au capitaine Artigueloube, pour le faire leuer, d'autant que tous eſtoient le genouil à terre, par ce qu'eſtans debout, l'arquebouzerie Eſpagnole les pouuoit veoir: & luy cria, Capitaine Artigueloube, ie vous prie leuez vous, & donnez: car il faut paſſer le portal. Mais il luy reſpondit, qu'il ne ſe pouuoit preſenter au portal ſans perdre

Diligence du Marquis de Saluſſes.

le meilleur de nos gens, comme il estoit vray : car toute l'arquebuzerie Espagnole estoit arriuée. I'estois cõtre le portal : & oyois tous ces propos. Monsieur le Marquis ne se contentant de ceste response, couruſt aux bandes noires, leur commandant marcher vers le portal ce qu'elles firent Ie cogneu à leur desmarche le commandement, qu'elles auoyent receu ce qui est cause, que i'auançay le pas, & crie au capitaine Artigueloube, Mõ compagnon, vous receuez icy vne escorne pour iamais, car voyla les bandes noire sur ma vie, qui viennẽt au portal, pour emporter l'honneur. Il se leua lors, car il n'auoit pas faute de cœur: donnãt la teste baissée au portal. Le voyant venir, ie me iette soudain sur le portal, passant auec tous mes gẽs, qui me suyuirent, marchant droit aux ennemis, qui n'estoyent esloignez de nous, plus de cent pas. Nous fusmes suiuis des trouppes, que le Seigneur Marquis enuoyoit: mais cõme la moytié estoit passée, Monsieur le Marquis fit crier de main en main, qu'on fit alte, sans s'auancer plus auant. Les ennemis voyant nostre resolution, & la cauallerie, qui venoit à nostre queuë, prind ent party de se retirer. Ie m'estois auancé nous saluaus à cinquante pas auec bonne arquebuzades, & auions enuie de nous mesler, lors que Monsieur le Marquis vint luy second à cheual pour m'arrester. Ie croy qu'il fit mal: car si tout fust passé, nous les eussions menez battans iusques aux portes de Naples. Il y eust là d'vn costé

Les Imperiaux se retirent.

& d'autres plusieurs portez par terre, qui n'é releueront iamais: & m'estonne, que ie n'y demeureray: mais mon heure n'estoit pas venuë.

Occasiõs qui firẽt retirer le Marquis des saluf-ses.

Ce qui occasiona Monsieur le Marquis de faire sa retraicte fust pour la crainte qu'il auoit de tanter vn second coup fortune. Il se contenta de la perte, qu'il auoit faicte, sans vouloir plus hazarder. Ainsi bien las & haraſſez nous retournasmes repasserpar ce portal, qui auoit esté tant combattu, ou meints bonshomme demeurarent. Celuy qui estoit auec Monsieur le Marquis, quand il me vint faire retirer, il ne me souuient de son nom, luy dist, car l'entendis, Monsieur ie cognois maintenant que le Prouerbe de noz anciens est veritable: qui dit: Qu'vn homme en vaut cent: & cent n'en valent pas vn. Ie le diz pour ce capitaine qui a le bras en escharpe, qui est appuyé contre cette terre. Aussi ie n'en pouuois plus: car il faut confesser, qu'il est seule cause de nostre salut. I'entendis, toutesfois semblant de l'ouyr, que le Marquis respondit: Celuy là fera tousiours bien, par tout ou il se trouuera. Encores que cecy soit à mon honneur & à ma loüange: puis qu'il est veritable, ie l'ay voulu mettre par escrit, sans pourtant estre ny glorieux, ny vantard. I'ay acquis assez de gloire sans cela. Cecy, peut estre donnera enuies aux capitaines, qui liront ma vie, quand ils se trouueront en quelquegrand besoin, en faire le semblable. Il faut

Hõneur au sieur de Mõtluc.

que ie die, que lors i'eſtimay plus la loüange, que me donna ce gentil-homme, & mondict Sieur le Marquis que s'il m'euſt donné la meilleure terre des ſiennes, encor que pour lors ie fuſſe bien pauure. Ceſte gloire me fiſt enfler le cœur: & encores plus, quand on me diſt, qu'en ſoupant on en auoit entretenu Monſieur de Lautrec & Monſieur le Prince. Ces petites pointes d'honneur ſeruent beaucoup à la guerre: & font que quand on s'y retrouue, on ne craint rien: il eſt vray, qu'on ſe trompe ſouuent: car on n'en rapporte que des coups. Il n'y a ordre, il en faut prendre & donner.

L'honneur enfle le cœur au ſoldat.

Capitaines, & vous Seigneurs, qui menez les hommes à la mort: car la guerre n'eſt autre choſe. Quand vous verrez faire quelque braue acte à vn des voſtres, louëz-le en public: contez-le aux autres, qui ne s'y ſont pas trouuez. S'il a le cœur en bon lieu, il eſtime plus cela, que tout le bien du monde. Et à la premiere rẽcontre il taſchera encor de mieux faire. Que ſi vous faictes comme pluſieurs font, qui ne daignent pas faire cas du plus beau faict d'armes, qui ſoit, & qui paſſent tout par meſpris, vous trouuerez, qu'il faudra que vous les recõpenciez par effets, puis que vo⁹ ne voulez faire de parole i'ay touſiours tracté ainſi les capitaines, qui ont eſté ſoubs moy voire les plus ſimples ſoldats: auſſi les euſſe faict dõner de teſte cõtre vne muraille & les euſſe arreſtez au plus dãgereux lieu, qui ſe fuſt ſçeu

Inſtruction aux chefs.

preſenter comme te fis là.

Voyla le premier mal'heur & la premiere diſgrace, qui nous eſtoit encores aduenue en tout ce voyage. Il ſembla à tout le monde, que le Seigneur Prince de Nauarre nous auoit apporté tout mal heur & mal'encõtre. Pleuſt à Dieu qu'il fuſt demeuré en Gaſcoigne : car auſſi vint-il finir ſes jours bien loing, ſans auoir rien faict que voir Naples Il mouruſt trois ſepmaines apres ſon arriuée, ou enuirõ & fuſt cauſe de la mort de ce braue ieune Seigneur (que ie regreteray touſiours) qui auoit ceſt honneur d'eſtre ſon parent. Mais encor ce ne fuſt pas tout: car comme on ſçeut, qu'vn tel Prince arriuoit, tout le monde entra en opinion, qu'il amenoit quelque beau ſecours & renfort, voire meſmes de l'argent, pour payer l armée, mais rien de tout cela : car ny luy ny les galeres ne nous amenerons vn ſeul homme de renfort, & rien que ſa maiſon, & quelques gentils-hommes volontaires. Cela oſta fort le cœur à toute noſtre armée grandement affligée. L'ennemy qui le ſçeut, redoubla ſon courage, & cognut par là, que les eauës Françoiſes eſtoyent baſſes, puis qu'vn tel Prince venoit en equipage, comme ſi c'eſtoit ſeulement pour venir veoir le monde. Il ne s'en falloit prendre à luy, mais à ceux qui l'enuoyoient.

Mort du Prince de Nauarre.

Aduis aux Roys & Princes.

C'eſt vne grand faute aux Roys & aux Princes, qui entreprenent de grandes choſes, de tenir ſi peu conte de ceux, qu'ils ſçauent engagez en entrepriſe de conſequance, comme

eſtoit celle dudict Sieur de Lautrec. Car la prinſe de Naples aſſeuroit fort l'eſtat de la France: laquelle euſt eu pour longues années les coudées franches Nous l'euſſions longuement diſputé, ſi vne fois il euſt eſté à nous: car noz pertes precedentes nous euſſent faict ſages. Vn'autre faute fit noſtre Roy, de n'enuoyer quelque belle trouppe de Nobleſſe, & de gens de pied auec ledit Seigneur Prince: car cela, comme i'ay dict, fit croire à noz gens ou qu'il ne faiſoit pas grand eſtat de nous, ou qu'il eſtoit empeſché ailleurs. Ce n'eſtoit pas la faute dudit Seigneur de Lautrec, qui ne ceſſoit de faire deſpeche ſur deſpeche, pour aduertir le Roy de tout, Mais ie retourne à moy: car, comme i'ay touſiours proteſté, ie ne veux faire l'Hyſtorien: i'y ſerois bien empeſché, & ne ſçaurois par quel bout m'y prendre.

Or voyla la derniere faction, ou ie me trouuay: & encores que ie ne fuſſe pas le chef, qui la commandoit, ſi auois ie charge d'vne bonne trouppe, & bonne part au combat qui fut rédu: lequel fuſt tres. beau, & non pour tous. Ie l'ay eſcrit pour m'aquitter de ce, que i'ay promis, qui eſt deduire ce qui s'eſt faict là ou i'ay commandé, paſſant le reſte bien legerement, comme ie fais le ſurplus de ce malheureux ſiege, lequel en fin nous fuſmes contraints de leuer, Monſieur de Lautrec eſtant mort, au grand mal'heur de toute la France. Laquelle n'a iamais eu capitaine doué de meilleures parties, que celuy-là: mais il eſtoit

mal'heureux, & mal secouru du Roy, apres qu'on l'auoit engagé, comme on fist à Milan, & puis à Naples De ma part auec ce, qui se sauua, qui fust presque rien, ie m'en reuins à pied la plus part du chemin, portant mon escharpe, ayant plus de trente aulnes de taffetas sur moy, pour ce qu'on me lioit le bras auec le corps, vn cuissin entre deux, souhetant la mort mille fois plus que la vie: car i'auois perdu tous mes Seigneurs & amis, qui me cognoissoyent, y estans tous morts, sauf Monsieur de Monpezat, pere de cestuy-cy, & le pauure Dom Pedro, nostre Colonel prins & mené prisonnier dans la Roque de Naples: ou on le fist mourir, ayant l'Empereur mandé qu'on luy fist coupper la teste, pour la recompence de ce, qu'ils s'estoit reuolté contre luy. C'estoit vn homme de grand esprit, auquel Monsieur de Lautrec, qui ne croioit guiere personne, auoit grande creance, si ie croy-ie, & ne suis pas tout seul, qu'il le conseilla mal en ceste guerre: mais quoy, nous ne iugeons que par les euenemens.

Pauure estat du sieur de Montluc

Mort de Dom Pedro de Nauarre.

En ce bel equipage i'arriuayen nostre maison, ou ie trouuay mon pere assez en necessité, pour n'auoir pas grands moyens de m'ayder: d'autant que son pere auoit vãdu les quatre parts les trois des biens de la maison, & le laissa encores chargé de cinq enfans d'vn second mariage: nous qui estions dix de nostre pere chascun peut penser cõme il a fallu que nous qui sõmes sortis de la maisõ de Montluc, ayans suiui la fortune du mõde en toute ne-

ceſſité. Et ſi noſtre maiſon n'eſtoit pas ſi petite, qu'elle ne fuſt de pres de cinq mil liures de rante auant qu'elle fuſt vanduë. Pour m'accommoder de tous points, ie demeuray trois ans, ſans pouuoir guerir de mon bras en aucune maniere. Et apres eſtre guerry, il faluſt faire tout ainſi que le premier iour que ie ſortis hors de page, & cõme perſonne incognuë, cercher ma fortune aux grands perils de ma vie, endurent beaucoup de neceſſité. Ie louë Dieu du tout: car quelque trauerſe que i'aye eu, il m'a touſiours aidé.

Inſtitution des Legioneres.

Au premier remuement de guerre, le Roy François dreſſa les Legionaires, qui fuſt vne tres-belle inuention, ſi elle euſt eſté bien ſuyuie (pour quelque temps noz ordonnances & noz loix ſont gardées, mais apres tout s'abaſtardiſt) car c'eſt le vray moyen d'auoir touſiours vne bonne armée ſur pied, comme faiſoyent les Romains, & de tenir ſon peuple aguerry: combien que ie ne ſçay ſi cela eſt bon ou mauuais. La diſpute n'en eſt pas petite: ſi aimerois-ie mieux me fier aux miens, que aux eſtrangers.

Faudouas.

Le Roy en donna mil au Seneſchal de Toulouſe, ſeigneur de Faudouas, lequel me fiſt sõ Lieutenant: & encor que ce fuſt de la legion de Languedoc, & qu'il en fuſt Colonel, ie luy dreſſay toute ſa compagnie en Guyenne, & luy fis ſes centeniers, cap deſcoades, & enſeignes grand bruit couroit lors par la Frãce, que l'Empereur, pour les grãdes intelligéces qu'il auoit, s'auançoit pour la conqueſte d'vn tel &

si grand Royaume, auec forcez inuincibles, pensant surprendre le Roy nostre maistre au despourueu, comme de faict il s'auançoit vers la Prouence. Le Roy pour s'opposer a vn tel, & si grand ennemy, manda ses forces de toutes parts, nous fismes vne telle diligence, aussi n'ay-ie iamais esté paresseux, que nostre compagnie fut la premiere qui arriua à Marseille: & y trouuasmes Monsieur de Barbezieux, qui estoit de la Rochefoucaut, & de Monpezat, que le Roy auoit fait ses Lieutenans, ayant autant d'authorité l'vn que l'autre & les Seigneurs de Botieres & de ville bon Preuost de Paris, les compagnies de Monsieur le grand Escuyer Galliot, & dudict Seigneur de Monpezat, qui venoient de Fossan tous desmontés, n'ayant chascun qu'vn courtaut: car la redition dudict Fossan, qui se perdit par l'enorme trahison, & peut estre inouie du Marquis de Saluces, il falluſt, qu'ils laissassent leurs grands cheuaux. L'Empereur estant bien tost apres arriué à Aix, nous eusmes incontinent les compagnies Legionaires de mil hommes de Monsieur de Fonterailles, pere de ceux-cy qui sont en vie, & de Monsieur d'Aubigeous, & celles de Languedoc, Christofle Goast, qui estoit d'Alexandrie, auec sept compagnies d'Italiens. Ie ne sçaurois dire si les compagnies de Monsieur de Botieres & de Villebon y estoient, bien me souuient de celle dudict Seigneur de Barbezieux. Et tant que l'Empereur demeura à Aix, nous demourasmes tousiours à Marseille, ou ne se fist aucune faction,

Les sieurs de Barbezieux & de Monpezat dans Marseille.

Descente de l'Empereur en Prouence.

1537.

que celle que ie vois descrire.

Comme l'Empereur eust demeuré long tẽps à Aix, attendant sa grosse artillerie pour nous venir battre, les viures luy diminuoient tousiours de plus en plus. Pendant ces entrefaictes le Roy arriua à Auignon, là ou sa Majesté fust aduertie, que si lon bruslloit quelques moulins, que l'Empereur tenoit vers Arles, & mesmes vn, qui estoit à quatre lieuës d'Aix nommé le moulin d'Auriole, le camp des ennemis seroit bien tost affamé, il fist faire l'execution du brãslement desdits moulins, qui estoyent vers Arles par le Baron de la Garde, qui auoit vne compagnie de gens de pied, & le capitaine Thorines guidon de Monsieur le Conte de Tandes, & autres, lesquels en vindrent à bout. Et neaumoins les espions raportoyẽt tousiours au Roy, qu'il falloit brusler ceux d'Auriolle, d'autant qu'ils nourrissoyent ordinairement toute la maison de l'Empereur, & les six mil soldats vieux Espaignols, lesquels il tenoit tousiours pres sa personne sa Maiesté manda plusieurs fois à Messieurs de Barbezieux & de Monpezat de hazarder vne trouppe d'hommes pour aller brusler lesdits moulins d'Auriolle : & le premier à qui il presenta l'execution, fut audit Cristofle Goast, lequel la refusa disant, qu'il y auoit cinq lieuë iusques ausdits moulins, ou il faloit combatre soixante hommes de garde qu'il y auoit dedans, & vne compagnie entiere dans la ville, & que par ce moyen il uy faloit faire cinq lieuës à aller, & autant

Moulins bruslés par les François

Le capitaines Goast refuse l'entrepriſe.

à reuenir: & que à cauſe de ceſte longue traitte, allant ou reuenant il ſeroit deffaict ſur les chemains: Car bien toſt l'Empereur ſeroit aduerty, pour n'y auoir que quatre lieuës dudit Auriolle iuſques à Aix: D'autre part que ſes ſoldats ne ſçauroient faire faire dix grandes lieuës ſans ſeiourner. Ceſte reſponce fut enuoyee au Roy, lequel ne la print pour argent comptant, ains contremanda plus viuement qu'on la preſenta à d'autres, & que quand biẽ milles hommes ſe perdroyent à ceſte entrepriſe, il ne s'en donnoit pas de peine: car le profit en le bruſlant ſeroit plus grand, que la perte (tant on fait bon marché des hommes.) Surquoy on la preſenta à Monſieur de Fonterailles, lequel vne fois eſtoit reſolu de l'entreprendre: mais il y euſt de ſes amis, qui luy remonſtrarent ſa perte, qu'ils luy firent toucher au doigt, qui fut cauſe qu'il ſe refroidit: & manderent le tout à ſa Maieſté, laquelle ayant ſouuent nouuelles du profit qu'auoit apporté la roupture des autres moulins, pourſuyuoit touſiours apres leſdits Seigneurs d'enuoyer rompre ceux-cy. Or vn iour apres que i'euz entendu le malcontantement du Roy, & les raiſons de ceux, à qui l'on auoit preſenté l'entreprinſe, leſquelles à la verité eſtoient iuſtes & raiſonnables, ie me mis à penſer en moy-meſmes comment ie la pourrois executer, & que ſi Dieu me faiſoit la grace d'ẽ venir à bout, ce ſeroit me faire cognoiſtre au Roy, & retourner en la meſme reputation & cognoiſſance des grands que i'auois auparauant acquiſe, la-

Fonterailie.

quelle les deux ans d'oyſiueté, & la longueur de ma bleſſeure, auoit fait eſuanouyr Ce n'eſt rien, mes compagnons : d'acquerir de la reputation, & vn bon nom, ſi on ne l'entretient & & continue. Ayant dõc prins en moy ceſte reſolutiõ de l'executer, ou de creuer, ie m'informay au long de mon hoſte, qui eſtoit du lieu, ou ces moulins eſtoient: il me dit que Auriolle eſtoit vne petite ville fermee de hautes murailles, là ou il y auoit vn chaſteau bien muré, & vn bourg compoſé de beaucoup de maiſons auec vne grãd rue par le milieu, & au bout dudit bourg eſtoit le moulin à main gauche, qui venoit de la ville, & que à la porte de ladicte ville y auoit vne tour, qui regardoit tout au long de la grand ruë du moulin, deuant lequel homme ne s'auſoit tenir ſans encourir peril d'eſtre tué ou bleſſé: & par delà le moulin, il y auoit vne petite Egliſe à plus de trente ou quarãte pas, me diſant qu'il falloit paſſer à Aubaigne deux lieuës de Marſeille, & de là iuſques Auriolle y en auoit trois, ſi on paſſoit par la montaigne, ce que gens à cheual ne pouuoyẽt faire aucunement : & que par le chemin des cheuaux, il y auoit pres d'vne lieuë dauantage, & ſi falloit paſſer vne riuiere, ou les cheuaux y auoyent touſiours eauë iuſques à demy ventre, à cauſe que tous les pons auoyent eſté rõpus. Apres que mon hoſte m'euſt dit cela, ie conſideray, que ſi i'entreprenois l'execution auec grande trouppe, ie ſerois deffait : car n'y ayant plus que quatre lieuës iuſques au camp de l'Empereur, il ſeroit incontinent

Conſideration d'vn entrepreneur.

aduerty,& enuoyeroit ſa cauallerie ſur le chemin de mon retour,comme il aduint. Car incontinent,que nous arriuaſmes au moulin, le capitaine du chaſteau aduertit l'Empereur. Ainſi ie penſay qu'il me valloit mieux l'entreprendre auec peu d'hommes, eſtans tous bien ingambe,& le pied leger, afin que ſi ie venois à bout de l'entrepriſe, i'euſſe le moyen de me retirer par vn chemin ou autre : conſiderant qu'encores que ie me perdiſſe auec petit nombre,la ville de Marſeille ne ſeroit aucunemẽt en dãger d'eſtre perduë, qui eſtoit ce que plus ſe diſputoit au conſeil. Car perdant mille ou douze cens hommes qu'on iugeoit neceſſaires pour ceſte entreprinſe, ladicte ville ſe mettoit en hazard : meſmes en attendant vn ſiege. Ie priay mon hoſte de me trouuer trois hommes qui me guidaſſent bien la nuict, & que à point nommé ils m'admenaſſent deux heures deuãt iour aux moulins. Ce qu'il feit: & apres auoir bien conſulté auec ces guides, ie le vis en doute. En fin mõ hoſte les fit reſoudre,& leur mit le cœur au ventre. Ie leur donnay à chacun vn couple d'eſcus, & les fis tenir à mon logis: cecy pouuoit eſtre enuiron midy. Et ayant diſputé auec mon hoſte combien d'heures duroit la nuict pour lors , nous trouuaſmes , que pourueu que ie partiſſe à l'entree de la nuict, i'auois le temps qu'il me falloit. Et pour ne diuulguer mon voyage, i'allay à Monſieur de Monpez at le premier, luy dire ce que ie voulois faire , & comme ie ne voulois prendre

que six vingts hommes choisis en la compagnie de Monsieur le Seneschal, de laquelle i'estois Lieutenant En quelque part que ie me suis iamais trouué, i'ay tousiours prins peine de discerner les bons des mauuais, & iuger les bons des mauuais. & iuger leur porte: car tous ne sont pas propres à toutes choses. Ledict Sieur de Monpezat trouua fort estrange mon dire. & pour l'amitié qu'il me portoit, me conseilloit de ne faire ceste folie: & qu'on m'en bailleroit cinq cens si ie les voulois. Ie luy dis, que ie ne le voudrois entreprendre auec cinq cens: ce que ie ferois bien auec six vingts. Ie le tourmenté tant, qu'il fut contraint d'aller parler auec Monsieur de Barbezieux, lequel le trouua encores plus estrange, & vouloit sçauoir de moy les raisons, & par quel moyen ie voulois executer ceste entrepri'e auec si peu de gens. Ie luy dis que ie ne voulois declarer à personne, comme i'ay voulois proceder. Monsieur de Monpezat luy disoit tousiours, Laisses l'aller, quand bien il se perdra & si peu de gens, la ville n'en sera pas perduë, & à tout le moins nous contenterons le Roy. Monsieur de Villebon, se mocquoit de moy, & disoit à Monsieur de Barbezieux, Laissez l'aller: car il prendra l'Empereur, & serons tous esbahis qu'il nous le menera demain matin en ceste ville. Or il ne m'aymoit guiere pour vne attaque que nous auions euë au portal Real: & ne me peux tenir de luy dire, Qu'il sembloit vn coigne festu, & qu'il ne vouloit rien faire, ne laisser faire les autres.

Bonne partie d'vn chef.

Le tout se passa en risée, encore que ie fusse à demy en colere. Il ne me falloit guieres picquer pour me faire partir de la main. Le Seneschal de Toulouse mon capitaine adheroit à mon opinion. Et sur l'heure il me fust donné congé d'aller choisir six vingts hommes sans plus, ce que ie fis, ne prenant que vn centenier, & les caps descoade, le surplus estoyent tous gentil-hommes, y en ayant vne bonne trouppe en ceste compagnie là, laquelle en valloit bien cinq cens. Ce n'est pas tout d'auoir des hommes vn grand nombre: quelque fois il nuict plus qu'il ne profite: car ie priay Monsieur de Barbezieux de faire fermer les portes de la ville, estant bien asseuré que beaucoup de gens me suiuroyent ce qu'il fist: & ne tarda vne heure que mon entreprinse ne fust sceuë par toute la ville. Iustement au Soleil couchãt ie me rendis à la porte auecques mes sixvingts hommes, ou il n'y auoit que le guischet ouuert. La rue estoit si pleine de soldats, qui vouloient sortir, que à peine pouuois je recognoistre les miens, & leur commanday se tenir tous par les mains l'vn à l'autre, ie les cognoissois tous, Et comme ie fuz pres de la porte Monsieur de Tauanes, qui a esté despuis Mareschal de France, vint, à moy, estant pour lors guidon de la compagnie de Monsieur le grand Escuier Galliot, auecques quinze ou vingt gentils-hommes de ladicte compagnie, tous de ce quartier de deça, lequel me dict vouloir venir auec moy. Ie

Vn petit nombre quelque fois est plus propre qu'vn grand.

Tauanes

le priay plusieurs fois de rompre son dessein, mais ie perdis mon temps luy persuadant cela car il en estoit resolu, & ceux qui estoyent auec luy.

Messieurs de Barbezieux, de Monpezat, de Botieres, de Villebon, & Seneschal de Toulouloufe estoyent hors la porte & sur le guischet, nous tirant l'vn apres l'autre. Et cõme Monsieur de Tauanes voulut passer, Monsieur de Barbezieux ne le vouloit permettre, luy disant, qu'il ne seroit pas de la partie, & là il y eust de la colere d'vn costé & d'autre mais quoy qu'il fist, il s'en fit acroire & passa le guischet, qui fust cause qu'on me retint quinze ou vingt hõmes de ceux, que i'auois choisis, mais ie ne perdis rien au change : & ce retardement fut cause, qu'il fut nuict cloze, auant que nous nous missiõs en chemin. Monsieur de Castelpers Lieutenant de monsieur de Monpezat, qui me portoit grand amitié, ayant entendu la mocquerie que lon faisoit de moy, se delibera de monter à cheual, ayant chascun vn bon cheual : lequel auoit parlé auec monsieur de Monpezat en sortant de la porte, & le pria n'estre mal content s'il venoit à l'entreprinse, luy disãt, que i'estoy Gascon, & que si ie n'en venois à bout, les François se mocqueroyent de moy. Monsieur de Monpezat le trouua vn peu aigre, en fin il le laissa venir : & courut monter à cheual, pouuant estre enuiron luy vingt ou trentiesme.

Castelpers.

Or pour deduyre ceſte entreprinſe, encores que ne ſoit pas la conqueſte de Milan, elle pourra ſeruir à ceux qui en voudront faire leur proffit. Comme nous fuſmes ſur le plan S Michel, ie baillay au capitaine Belſoleil, centenier de noſtre compagnie, ſoixante hommes, & i'en retins autre ſoixante, comprins monſieur de Tauenes auec ſa trouppe. Et luy baillay vne bonne guide, s'accordant auec les deux autres deux, luy diſant, qu'il ne falloit point qu'il s'approchaſt de moy de cent pas, & que nous marcherions touſiours à demy grand pas. Et comme monſieur de Tauanes & moy cõmençaſmes à nous acheminer, arriua monſieur de Caſtelpers, duquel nous n'auions iamais entendu la deliberation. Auſſi la fit il ſur l'heure que nous paſſions le guiſchet, ce qui nous retarda plus de demy heure. Mais en fin nous reſoluſmes, qu'il prendroit le chemin des cheuaux, & luy baillay auſſi vne de mes guides, qu'il fit monter en croupe: de ſorte que nous euſmes trois trouppes & chaſcun ſa guide. Ie luy dis, que quand il ſeroit au bout du bourg, qu'il s'arreſtat dernier l'Egliſe: car s'il entroit en la ruë la compagnie, qui eſtoit dans la ville, le tueroit, ou leurs cheuaux, parquoy qu'il ne s'approchaſt point qu'il n'entendiſt noſtre combat. Et ainſi nous departiſmes, & cheminaſmes tout la nuict : & iuſques à Aubaigne trouuaſmes beau chemin : & de là iuſques à Auriolle nous alaſmes par montaignes, ou ie croy qu'il ne paſſoit que des cheures. Et cõ-

Cõduite du Sieur de Montluc pour l'entrepriſe d'Auriolle.

me nous fuſmes à demy quart de lieuë d'Auriolle, ie fis alte, & dis à monſieur de Tauanes, qu'il m'attandit: car i'auois à parler à Belſoleil, lequel ie trouuay à cent pas ou plus pres de nous: & parlant à luy & à ſa guide, ie luy dis que quand nous arriuerions au bourg, qu'il ne me ſuyuiſt point, mais qu'il print le chemin qui alloit droit à la porte de la ville entre le bourg & ladicte ville, & qui s'arreſtaſt tout contre la porte d'icelle. Car il falloit qu'il gaignaſt deux maiſons des plus proches de ladicte porte, & que promptement il les perçat pour les garder que les ennemis ne peuſſent faire ſortie & nous nuyre: & que là il combatiſt ſans nous ſecourir aucunement. Et de main en main fis dire au ſoldats que nul n'euſt à abandonner le combat de la porte pour venir a nous au moulin, & qu'ils fiſſent ce que le capitaine Berſoleil leur commanderoit. Et alors eſtant retourné vers monſieur de Tauanes, nous nous acheminaſmes. Et pource qu'il nous falloit paſſer bien pres du chaſteau & de la muraille de la ville, leurs ſentinelles nous crierent par deux fois, qui va là: à quoy nous ne reſpondiſmes rien, ains cheminions touſiours, & cõme nous fuſmes bien pres du bourg, nous laiſſames le chemin du capitaine Belſoleil, & coulaſmes par derriere les maiſons dudit bourg: & arriuez que fuſmes au bout, ou eſtoit le moulin, il falluſt deſcendre trois ou quatre degrez de pierre pour entrer en la ruë, ou nous trouuaſmes vne ſentinelle, qui ne nous deſcouuriſt que

Deſſein pour le combat.

à la longueur d'vne pique de luy, & nous dict Qui viue : Ie luy reſpondis, Eſpaigne. Le cry n'eſtoit pas Eſpagne, mais Impery. Pourquoi il nous tira ſans rien toucher. Lors monſieur de Tauanes & moy, nous ietraſmes à coup perdu dans la ruë: & fuſmes bien ſuyuis, & en trouuaſmes trois ou quatre des ennemis hors ſur la porte du moulin, qui r'entrarent haſtiuement dedans. Ladicte porte eſtoit faicte à deux parties auec vne barre, qui fermoit le tout. A l'vne partie, il y auoit vn grand coffre dernier, & l'autre ladicte barre la tenoit preſque fermée & eux dernier. Ledict moulin eſtoit plein de gens, haut & bas: car ils eſtoyét ſoixante dedans auec le capitaine, lequel n'auoit rien que voir au Gouuerneur de la ville, ayant chaſcun ſa charge : & falluſt que nous entriſſions là l'vn apres l'autre. Monſieur de Tauanes ſe vouluſt ietter dedans : mais ie le prins par le bras, & le tirant arriere, i'y pouſſay dedans vn ſoldat, qui eſtoit dernier moy. Les ennemis ne tirarent que deux arquebuzades, pour-ce qu'ils n'auoyent le loiſir, eſtans tous endormis, ſauf ces trois ou quatre, qui eſtoyent en la ruë deuant le moulin, leſquels auoyent eſté mis là pour leurs ſentinelles. Et comme ledit ſoldat fut dedans, ie dis à monſieur de Tauanes, entrez a ceſt heure ſi vous voulez, ce qu'il fiſt, & moy apres luy: & cómençaſmes à mener à bon eſcient les mains, n'y ayant qu'vne ſeule clarté ſur le plancher. Ils gaignerét le haut par vn degré de pierre aſſez large, & defendoyent ce degré du haut du

hardieſſe du ſieur Tauanes.

planché. Cependant ie fis ſortir dehors vn ſoldat dire aux autres, qu'ils montaſſent ſur la couuerture du moulin, & que le deſcouurãt ils leur tiraſſent dedans, ce que promptement fuſt faict : tellement que comme les ennemis entendirent que nos gens eſtoient ſur ladicte couuerture, & deſia leur tiroient: ils commẽcerent à ſe ietter dans l'eauë par vne feneſtre, qu'il y auoit derriere ledit moulin. Neantmoins nous mõtaſmes l'eſchelle, & y tuaſmes ceux, qui reſtoient, ſauf le capitaine bleſſé de deux playes, & ſept autres tous bleſſez auſſi, qui furent prins. Ie manday au capitaine Belſoleil qu'il print courage de combattre la porte de la ville, car le moulin eſtoit à nous. L'alarme tandis eſtoit grande dans ladite ville, & ceux de dedans s'esforcerent par trois fois de ſortir: mais nos gens les tenoyent de ſi court, qu'ils n'oſerent du tout ouurir la porte. Ie luy enuoiay encores la plus part de nos gẽs pour le ſecourir, & nous attandiſmes à bruſler le moulin, & priſmes tous les ferremens d'iceluy, meſmes ceux, qui ſeruoyẽt à tourner les meules: afin qu'ils ne le peuſſent reffaire, & ne bougeaſmes de là que le moulin ne fuſt entierement bruſlé haut & bas: enſemble les meules roulees dans l'eauë. Or mõſieur de Tauanes fut marry quand ie le retiris en arriere, & me dit apres en no⁹ en retournãt, pourquoi ie ne l'auois laiſſé entrer le premier, penſant que ie vouluſſe donner l'honneur aux ſoldats, ie luy reſpondis que ie cognoiſſois biẽ qu'il n'eſtoit pas encores ruzé, & que ce n'eſtoit lieu,

qui meritaſt qu'vn ſi homme de bien que luy mouruſt: & ſe falloit garder pour vne bonne breſche, & non pour vn chetif moulin.

Sur ces entrefaites arriua mõſieur de Caſtelpers & laiſſa ſa trouppe derrier l'Egliſe, venãt à nous à pied, ſur-ce le iour commançoit à paroiſtre. Ie priay monſieur de Tauanes, & de Caſtelpers, de ſe retirer dernier ladicte Egliſe: car les arquebuzades tomboient fort eſpaeſſes au long de la ruë, ou lon pouuoit deſcouurir ceux qui paſſoyent: & leur dis que ie m'en allois retirer Belſoleil. Surquoy ils allarent dernier ladicte Egliſe. Et comme ie faiſois retirer noz gens les vns apres les autres courant deça & de là le long de la ruë, monſieur de Caſtelpers ſe preſẽta auec vingt cheuaux du coſté de l'Egliſe, qui nous fiſt vn grand bien: car peut eſtre qu'ils fuſſent ſortis. Ie n'euz que ſept ou huict homme bleſſez leſquels neantmoins cheminerent, ſauf vn gentil-homme nommé Vignaux, lequel nous chargeaſmes ſur vne aſne de ceux, que nous auions trouué dans le moulin. Et apres nous nous commençaſmes à retirer vers le haut d'vne montaigne, qui eſtoit preſque le chemin que monſieur de Caſtelpers auoit fait. Et comme les ennemis virent que nous eſtiõs ſi peu, ils ſortirent tous à noſtre queuë, mais nous euſmes deſia gaigné le haut de ladicte montaigne, quand ils arriuerent au bas. Et auant qu'ils fuſſent ſur le haut, nous eſtions au val de l'autre coſté, preſts d'en remonter vn autre, y ayant en ces quartiers là pluſieurs

Sortie des Imperatrix.

colines.

colines. Nous n'alions que le pas. Et ainſi cheminaſmes droit à Aubaigne. I'auois commandé aux ſoldats, qui eſtoiẽt auec no⁹, que chaſcun portaſt vn pain, lequel ils mangerent par les chemins i'en auois auſſi faict porter quelque peu, lequel ie deſpartis aux gens d'armes de monſieur de Tauanes : & nous meſmes en mangions cheminans touſiours. Ie mets cecy par eſcrit: afin que quãd vn capataine fera vn'entreprinſe de longue traicte, qu'il prenne exemple à faire porter quelque peu à manger pour refraiſchir les ſoldats : afin qu'ils puiſſent ſouſtenir plus longuement le trauail, car l'homme n'eſt pas de fer. Et comme nous fuſmes à Aubagne, 2. lieuës de Marſeille, nous entendiſmes l'artillerie des galeres & de la ville, qui ſembloit que ce fuſt vne ſalue d'arquebuzes: & penſions repoſer vn peu audict Aubaigne: mais nous fuſmes contraincts de paſſer outre, ſans autre refraiſchiſſement, entrans en diſpute de ce que nous deuions faire. Si eſt ce que nous nous aſſeuraſmes bien, que l'Empereur eſtoit arriué deuant la ville, & que de meſmes il l'aſſiegeroit, penſans d'ailleurs qu'ils nous ſeroit impoſſible d'y pouuoir rentrer. Ce qui nous faiſoit ſouuent deſpiter & maudire l'entreprinſe pour nous voir enfermez dehors. Et tout tomboit ſur moy qui en eſtois l'autheur. Monſieur de Caſtelpers s'eſtoit vnefois reſolu de s'en aller donner de cul & de la teſte à trauers le camp de l'ennemy, pour rentrer dans la ville: mais comme il nous vint dire ſon aduis nous luy remonſtraſmes,

L'Empereur deuant Marſeille

qu'il s'alloit perdre pour ſon plaiſir: & que puis que nous auionsfaict tous enſemble vne ſi belle faction, de laquelle le Roy auroit grãd contantement, nous deuions nous perdre, ou nous ſauuer tous enſemble. Le capitaine Trebous guidon de la compagnie de Monſieur de Montpezat luy remonſtra le ſemblable. Et ainſi reſolumes de laiſſer le grand chemin, en allant au trauers des montaignes à main gauche, pour aller tomber dernier noſtre Dame de la Garde, faiſans deſſeinque ſi nous ne pouuions entrer dans la ville, le capitaine de la Garde nous receuroit. Et ainſi deſtournaſmes noſtre chemin, qui fuſt bien pour nous: car Vignaux & les Bleres prindrent le grand chemin droict à Marſeille, & n'eurent pas faict cinq cens pas, qu'ils rencontrarent quatre ou ciuq cens cheuaux, que l'Empereur auoit enuoyé au deuant de nous, pour nous combattre, ayant eſté aduerty par ceux d'Auriolle de l'execution, que nous auions faicte. Et ſans que l'Empereur ſe trouua party la nuict pour venir deuant Marſeille, & que les meſſagers ne trouuarent de long temps à qui parler, ie penſe que nous euſſions eſté deffaits: mais l'Empereur ne le ſçeut iuſques au poinct du iour. Surquoy il enuoya promptement ces quatre ou cinq cẽs cheuaux au chemin d'Aubaigne, leſquels ne firent aucun deſplaiſir audict Vignaux, ny à ceux qui eſtoyent auec luy, ſinon qu'ils leur oſtarent les armes. En ceſte façon nous alaſmes tout le iour auecques le chaud, de montaigne en montagne, ſans trou-

uer de l'eauë tellement que nous cuidaſmes tous mourir de ſoif. Or nous pouuions touſiours voir le camp de l'Empereur, & entendions fort clairement les eſcarmouches monſieur de Caſtelpers, & ſes gend'armes alloyẽt à pied comme nous, tirant leur cheual par les brides. Et comme nous arriuaſmes pres noſtre Dame de la Garde, le capitaine du Chaſteau qui penſoit que nous fuſſions ennemis, nous fit tirer trois ou quatre coup d'artillerie qui nous contraignirent de nous ietter dernier des rochers. Nous luy faiſions ſignes des chappeaux, mais pour cela il ne ceſſoit de tirer. En fin luy ayant enuoyé vn ſoldat pour luy faire ſigne, il ceſſa de tirer, comme il entẽdit qui nous eſtions: & ainſi que nous fuſmes deuant noſtre Dames de la Garde, nous viſmes l'Empereur, qui ſe retiroit par là ou il eſtoit venu. Et Criſtofle Coaſt qui auoit tenu tout le iour l'eſcarmouche commença auſſi à ſe retirer deuers la ville. Lors nous commmençaſmes à deſcendre la montaigne: & comme mõſieur de Monpezat, qui eſtoyent ſur la porte de la ville, auecques quelques autres capitaines, nous eurent deſcouuerts, ils voulurent rentrer dedans, penſans que nous fuſſions des ennemis: mais à la fin quelqu'vn dict, que ſi nous en eſtions, ceux de la Garde nous tireroyent. Et auſſi ledict Sieur de Montpezat recogneut monſieur de Caſtelpers. Nous arriuaſmes donc à la porte de la ville, ou nous fuſmes fort careſſez, & meſmement quand ils entendirent que noſtre entreprinſe eſtoit ſi

bien reüſſie. Ils parlerent auec le capitaine du moulin, qui eſtoit bleſſé à la teſte & au bras, & apres chaſcun ſe retira dans la ville, Ie penſois bien que monſieur de Barbezieux, lors que le Roy arriua à Marſeille, me preſentaſt à ſa Majeſté, & luy dit comme i'auois faict l'entreprinſe : afin d'eſtre cogneu de ſa Majeſté mais tant s'en faut qu'il le fiſt, qu'au contraire, il s'attribua tout l'honneur, diſant que c'eſtoit luy, qui auoit inuenté ladicte entreprinſe, & qu'il la nous auoit baillée à executer. Monſieur de Mõpezat ſe trouua fort malade, qui n'en peut rien dire : de ſorte que ie demeureray autant incogneu du Roy, que iamais. Ce que ie ſçeuz par le moyen du Roy Henry de Nauarre, qui m'a dit auoir veu les lettres que ledit Sieur de Barbezieux en auoit eſcrit au Roy, par leſquelles il s'attribuoit tout l'honneur de ladicte entreprinſe. Monſieur de Lautrec n'euſt pas faict cela. Il n'y a rien, qui deſcourage tãt vn bon cœur. Monſieur de Tauanes, qui eſt en vie, peut teſmoigner de la verité, & ſi eſt-ce que ces ruptures de moulins, tant d'vn coſté que d'autre, meſmement de celuy-là mirent le cãp de l'Empereur en ſi grãde neceſſité, qu'ils mangeoyent le bled pillé à la Turque. Et les raiſins qu'ils mangeoient, mirent leur camp en vn ſi grand deſordre de maladie, & mortalité, meſmement parmy les Alemans, que ie penſe qu'il n'en retourna iamais mille en leur pays. Voila la fin de ceſte entreprinſe.

Le ſieur de Barbezieux s'attribue l'honneur de ceſte entrepriſe.

Doncques nottez Capitaines, qu'en ceſte entreprinſe, il y euſt plus d'heur que de la

raiſon, & que i'y allay comme à taton, ſi eſt-ce qu'elle fuſt fort bien compaſſée: & ne ſuis pas d'aduis que vous penſiez que cela procedaſt tant de mon heur, que vous ne regardiez biẽ auſſi, que ie n'oubliay aucune choſe de tout ce qu'il falloit faire, pour venir au bout de l'execution. Et d'ailleurs il faut, que vous nottiez, que mon principal fondement eſtoit, que l'ennemy eſtant dedans la ville, par la raiſon de la guerre, ne deuoit ſortir de ſon fort, iuſques à ce qu'il auroit recognu noz forces, ce que difficilement pouuoit il faire pour l'obſcurité de la nuict: & neantmoins ſi ne me fié-je pas tant en ceſte raiſon, que ie ne leur baillaſſe vne bride, qui fut Belſoleil & ſa trouppe. Il faut ſouuent hazarder, car on ne ſe peut pas aſſeurer de l'iſſuë. Ie tenois preſque aſſeuré la prinſe du moulin: mais ie iugé touſiours le retour dangereux.

Conſide rations pour vn capitaine

Or l'Empereur ſe rerira auecque ſa perte & ſa honte, ou ce grand capitaine Anne de Monmorancy lors grand Maiſtre, & deſpuis Conneſtable, acquiſt beaucoup d'honneur. Ce fuſt vne des plus grandes pertes, qu'il receut iamais: ſon grand capitaines Antoine de Leue mouruſt de regret à ce qu'on dict. I'ay autrefois ouy dire au Marquis de Guaſt, que ceſte entreprinſe eſtoit ſortie dudict Seigneur Anthoine de Leue ſeul. Luy & ſon maiſtre cogneurent que c'eſt, d'attaquer vn Roy de France dans ſon Royaume. Apres ceſte retraicte, ie ne voulus plus eſtre Lieutenãt de la compagnie de Monſieur le Seneſchal,

lequel s'il euſt peu me l'euſt entierement remiſe entre mes mains. Monſieur de Botieres me fiſt ceſt honneur de me preſenter ſon guidon, que ie ne vouluz accepter ayant mis mon opinion ſur les gens de pied, plus que ſur les gens de cheual. Et me ſembloit que ie paruiendrois pluſtoſt par le moiẽ de l'infanterie: qui fuſt cauſe que ie m'en retournay chez moy, ou ayant demeuré quelque temps, vouluz aller en Piedmont ſuyure monſieur de Botieres, qui auoit Lieutenant du Roy: & paſſay à marſeille, ou monſieur le Conte de Tande me retint ſix ou ſept mois. Quelque temps apres l'Empereur dreſſa vn camp pour aller aſſieger Theroane: le Roy en meſme temps en faiſoit dreſſer vn'autre pour la ſecorrir, Ie prins lors la poſte & m'en allay à la Cour, ou monſieur le grand Maiſtre me donna vne compagnie de gens de pied, & vn'autre au capitaine Guerre, leſquels nous dreſſames incontinant à Paris ou aux enuirons: & fuſmes tous deux de la garde de monſieur le Dauphin, qui deſpuis fut le Roy Henry ſecond. Le camp marcha à Hedin, & à Anchi le chaſteau leſquels furent prins par monſieur le grand maiſtre comme fuſt auſſi ſainct Venant & apres que noz ennemis n'eurent peu rien faire deuant Teroane, laquelle monſieur d'Annebaut refreſchit à la barbe des ennemis mais par malheur à la faute de quelques ieunes gentil-hommes, qui voulurent rompre leurs lances, ils cercherent leur ennemis leſquels les desfirent. Tout fut prins, le Sieur d'Annebaut & autres. Peu de ioure a

pres les Imperatrix se retirarent, cõme fist aussi le camp du Roy quand à moy, voyant qu'õ ne feroit pas grãd cas en ce quartier là, ie m'é retournai apres en Prouẽce, ou i'auois laſſé mes grands cheuaux & armes. Et huict ou quinze iours apres ie receuz vn pacquet dudict Seigneur grand Maiſtre, ou il y auoit vne commiſſion pour dreſſer deux enſeignes, & marcher en Piedmont, ou le Roy s'en alloit pour ſecourir Turin, eſtant monſieur de Botieres pedans. Et incontinent montay en poſte pour m'en venir en Geſcogne: de ſorte qu'en huict iours i'euz dreſſé les deux compagnies, deſquelles ie fis mon Lieutenant le capitaines Merens, & eſtant pres de Toulouſe, ie luy laiſſay la trouppe, & prins la poſte, ayant entendu que monſieur le grand Maiſtre eſtoit deſia arriué à Lyon, & qu'il marchoit en haſte pour aller gaigner le pas de Suze; ou il monſtra qu'il n'eſtoit pas apprentis à la guerre: & voyant que ie ne me pouuois trouuer auec les compagnies pres de luy à ce combat, ie m'y voulois trouuer ſeul. Ie ne ſçeuz toutesfois faire ſi bonne diligence, que ie trouuaſſe le Roy à Sorges, & monſieur le grand Maiſtre eſtoit deux iournées plus auant. Sa Maieſté me commanda m'en retourner au deuant de mes compagnies, & me rẽdre auecques Ambres, & Danpõs, qui en auoyent chaſcun autres deux, & que monſieur de Chauigni nous cõmanderoit: me mendant en outre, que nous alliſſions mettre le ſiege deuant Barſelonnette & nous ſaiſir de toutes les villes des enuirõs.

Comme ie fus à Marſeille, on m'aduertiſt, que mes deux compagnies s'eſtoient desbandees. Car comme l'ambition du monde eſt grande, mon frere monſieur de Lieux manda à mon Lieutenant, qu'il l'attandiſt, temporiſant par le pays, parce qu'il raſſembloit vne compagnie, & ſous vmbre des deux mienne il marcheroit. Mon Lieutenant mal aduiſé s'y accorda, nonobſtant la promeſſe qu'il m'auoit faicte de faire cinq lieues par iour. Mais mondict Lieutenant euſt laiſſé le grand chemin, & tourné deuers Albigeois pour temporiſer, il ſe rendit deuant vne ville nommee l'Iſle, ou les habitans d'icelle refuſerent les portes, qui fuſt cauſe, qu'il y donna l'aſſaut, & l'emporta. Mondict frere, qui eſtoit à vne iournee de luy auec ſa trouppe, ne ſçeut arriuer que cela ne fuſt faict. Et apres qu'ils eurent ſaccagé ladicte ville, ils eurent ſi grand crainte de marcher, que tous ſe desbandarent. Vn chef ne doit guieres abandonner ſa trouppe, ſi ce n'eſt par grande occaſion. Le deſir, que i'auois d'eſtre des premiers, me fit quitter la mienne, ce qui fuſt cauſe de ce deſordre. Ie fus contraint de redreſſer deux autres compagnies en Prouence, la cù mõſieur le Comte me fauoriſa fort, faiſant ma mõſtre à Villeneufue d'Auignon : & fis ſi grand diligẽce, que i'ariuay encores deux iours pluſtoſt que Ambres, ny Dampõs aux vallees: & prins le chaſteau & la ville de Mieulan, ou ie fis alte, attendant monſieur de Chauigny, & les compagnies de ſdicts ſieurs Dambres & Dam-

Le ſieur de Lieux frere du ſieur de Mõtluc.

pons qui combartoient le passage du Lauzet: lesquels n'y eussent sceu entrer, car toutes les valees estoient là, qui le deffendoient. Et comme les Espagnols qui estoient à Barselonnette, & qui estoient aussi allez deffendre le passage, entendirent que i'auois prins Mieulan, ils se retirarent par les montaignes, car ie tenois le grand chemin vers Barselonette, & les cómunes voyant que lesdits Espagnols s'en alloient, abandonnarent de nuict le passage, au moyen dequoy ils entrarent dedans. Nous alasmes assieger Barselonette, deuant laquelle nous demeurasmes trois sepmaines, ou i'euz vne arquebuzade par le bras gauche: toutesfois ne me toucha à l'os, ce qui fust cause que ie fuz bien tost guery. Puis apres le Roy ayant secouru Thurin, sa Majesté s'en retourna Et pour ne m'estre trouué en Piedmont, tous trois fusmes mandez d'en ramener nos compagnies Monsieur Daubres s'en alla trouuer sadicte Majesté en poste: & fit tant qu'il luy en laissa vne. Et comme i'entendis la grand difficulté qu'il y auoit eu i'en ramenay les miennes en Prouence, & me retiray en ma maison. Aussi fit on vne trefue pour dix ans, voyant qu'on n'auoit peu faire la paix. I'ay voulu mettre cecy par escrit, encore que ce ne soit rien qui vaille, pour monstrer à tout le monde, que ie n'ay iamais esté en sejour, ains touſiours prest au premier son de tabourin. Les iours de paix m'estoient annees. Sur la fin de ceste guerre, le Roy honnora Monsieur le grãd Maistre de l'estat de Conneſtable, lequel

Le sieur de Montluc blessé d'vne arquebuzade.

Trefue pour dix ans.

Le danger qu'il y a de

auoit touſiours vacque, cõme a faict iuſques icy, deſpuis la morr du Seigneur de Mommorancy. Ie gue nos Roys ont faict à mon aduis, pour oſter la ialouſie entre les Princes, & pour le danger qu'il ya de mettre vne ſi grand charge en la main d'vn ſeul, teſmoing ſainct Pol, & Iourbon. Ce dernier à eſté bien fidelle, & eſt mort au ſeruice de ſa Maieſté, s'eſtãt touſiours monſtré grand & ſage capitaine. La verité me force de le dire & non ſans obligation, que ie luy aye, car il ne ma m'a iamais aimé ny les ſiens auſſi.

Pendant ceſte trefue i'eſſais, mais en vain, d'eſtre courtiſan: ie fuz toute mavie mal propre pour ce meſtier. Ie ſnis trop franc & trop libre, auſſi y tooque ie peu d'acquit. Or apres le vilain & ſale aſſaſinat, qui fuſt faict és perſonne des Seigneurs Fregouſe & Riucon ambeſſadeurs du Roy, noſtre Maiſtre picqué d'vn tel outraga, & voyant qu'il n'en pouuoit auoir raiſon, delibera rompre la trefue: & pour ceſt effect daeſſa ſes armées, l'vne deſquelles il bailla à mõſieur d'Orleans, qui fuſt à Luxembourg: & l'autre a monſieur le Dauphin, qui vint en la Conté de Rouſſillon, pour la remettre en l'obeiſſance de ſon pere, ayant monſieur le Mareſchal d'Annebaut (qui deſpuis a eſté Admiral) auec luy. Et pour ce que i'entendis, que ledit Leigneur Matefchal menoit les compagnies de Piedmont, que monſieur de Briſſac commandoit, & encores auec luy vn ingenieux nommé Hieronimo Taain, qu'on eſtimait le plus grand homme d'Italie,

pour assieger places, il me print enuie d'aller au camp pour apprendre quelque chose dudit ingenieux. Et comme ie fuz là, ie me rendis pres de monsieur d'Assier, qui commandoit l'artillerie en absance de son pere, lequel ne bougeoit d'aupres dudict Hieronimo Marin. Et fuz aux approches qui se firent de la Cité de Perpignan, laquelle on assiegea: mais dans deux nuicts ie cogneuz qu'il ne faisoit rien qui valluſt, car il commença les tranches si loing, que de huict iours il ne pouuoit estre en batterie, ainsi que luy mesme disoit. Et ie luy respondis que dans ce terme-là les ennemis auroient faict leur ville quatrefois plus forte, qu'elle n'estoit par ce costé. Pour ceste entreprinse le Roy auoit dressé vne plus belle armées, que i'aye iamais veu. Elle estoit de quarante mil'homme de pied, deux mil'hommes d'armes, & deux mil' cheuaux legers, auec l'atiral necessaire. Monsieur de Monpezat en auoit esté l'autheur, mais l'Espaigne estoit toute abbreuuée de son entreprinse, Et encor que la ville fuſt bien munie, si peux-ie bien dire, que si mõsieur le Mareschal d'Annebaut m'euſt voulu croire, il en fuſt venu à bout. Ie l'auois tres-bien recogneuë, par-ce que monsieur le Connesteble estant allé à Leucate, traictant la paix quelques années auparauant auec Granuele deputé de l'Empereur, m'auoit enuoyé auec le General Bayard, & le Presidẽt Poyet, qui despuis a esté le Chancellier: auſquels le deputé de l'Empereur donna permiſsion de s'aller esbattre audict Perpignan,

pour trois ou quatre iours, par le moyen de monsieur de Veli Ambassadeur pour le Roy Ledict Seigneur Connestable me fit prendre les habillemens de cuisinier de monsieur Poiet, afin que souz ceste habitie recogneusse la place, & encores y cuiday-ie moy-mesme estre recogneu: si trouay-ie commodité par le moyen d'vn seruiteur dudict de Veli qu'estoit vn Flament, qui l'auoit laissé, auquel ie dis, que ie voulois aussi laisser le mien, de voir la place: car il me mena tout à l'entour de la ville, dehos & dedans de sorte que ie rapportay à monsieur le Connestable tout le fort & le foible de ladicte ville. Lequel me dit, que ie l'auois fort bien recogneuë, comme par d'autres, qui auoyent long temps demeuré dans icelle, il auoit esté fidellement aduerty. Or l'alée de Poyet, & Bayard estoit faicte en feinte, lesquels ne voulurent mener en leur compagnie l'ingenieur du Roy, comme monsieur le Connestable vouloit craignãt qu'il fust recogneu, & eux retenu prisonniers: & comptarent audit Seigneur la peur qu'ils auoient euë quand vn capiraine Espaignol me recogneust mais ie desauouay le debte contre-faisant & mon pays & mon langage, faignant sçauoir mieux manier vne lardouëre, qu'vne espée, disant estre cuysinier de monsieur le Presidẽt Poyet, lequel ne respondit mot de la grand peur qu'il auoit, si i'estois recogneu: mais le general bayard se print à rire à part auec luy, & luy dit, qu'il n'estoit pas le premier, qui auoit esté trompé: car celuy qu'il pensoit, estoit

Le sieur de Mõtluc recognoist Perpignã faignant estre le cuisinier de monsieur Poyet.

vn des bons capitaines que le Roy euſt. De tout ce compte monſieur le Conneſtable n'é faiſoit que rire : ſi eſt-ce, que ie luy dis, que tant qu'il viuroit, il ne me feroit plus ſeruir d'eſpion. C'eſt vn meſtier trop dangereux, & que i'ay touſiours hay: tant y a que ce coup là ie deuins cuyſinier, pour recognoiſtre la place ce que ie fis tresbien. Voyla pourquoy ie dis, que ſi monſieur d'Annebaut m'euſt creu, facillement il euſt prins la ville : mais il voulut adiouſter plus de foy àvn maſſon Gaſcon apoſté, que les ennemis auoyent jetté dehors, faignant ſe venir rendre, pour amuſer monſieur le Mareſchal a le faire venir aſſaillir la ville par le coſté qu'il l'aſſailliſt, & à ſon ingenieur que à moy. Tellement que nous ne fiſmes riẽ, qui vaille la peine de le dire, ny de l'eſcrire. Par mal'heur c'eſtoit le premier coup d'eſſay de monſieur le Dauphin, qui vouloit auſſi bien faire, que monſieur d'Orleans ſon frere qui print Luxembourg : mais ce n'eſtoit pas ſa faute. Deux iours auant que la camp deſlogeaſt, ledict Seigneur Mareſchal alla autour de la ville, ie monſtray à monſieur d'Eſtrée, qui eſt encores en vie, le lieu par ou ie voulois, q'uon l'attaquaſt, & de fort pres, encor que les canonades & arquebuzades, qu'ils nous tirerent, nous fiſſent bien tenir au large Et apres l'auoir veu, il dit ces mots, O mon Dieu qu'elle erreur nous auons faict. Mais lors il n'eſtoit plus temps de s'en repentir: car le ſecours y eſtoit entré, & le tẽps des pluyes approchoit qui nous euſt fermé le pas de no-

Mauuaiſe yſſue de Perpignan.

ſtre retraicte. Encores euſmes no⁹ aſſez affaire, tant ce pays eſtoit mauuais pour ſe tenir là.

Pendant ce ſiege, la compagnie de mõſieur de Boleues vacqua, laquelle monſieur le Dauphin enuoya demander pour Boqual, qui depuis s'eſt fait Huguenot, i'en eſcriuis à monſieur de Valéce mon frere, qui eſtoit à la Cour à Salers. Le Roy eſtoit ſi marry, pour le mauuais ſuccez de ceſte entrepriſe contre monſieur le Dauphin, & contre monſieur d'Annebaut, qui l'auoit auſſi enuoyé demander pour vn' autre, que ſa Maieſté ne la vouluſt accorder à l'vn, ny a l'autre, ains me la donna à moy. Le camp eſtant leué, monſieur de Briſſac euſt pour garniſon Capeſtaing, & Monſieur de l'Orge Colonel des Legionaires Tuchant, là ou on auoit retiré toutes les munitions des farines, qui eſtoient demeurees du camp. Et trois iours apres tous les Legionaires le laiſſerent, & ne luy demeura que les capitaines. Il manda à menſieur de Briſſac, que s'il ne l'alloit ſecourir bien toſt, il ſeroit contraint d'abandonner leſdictes munitions, & ſe retirer. Parquoy nous marchandaſmes diligemment ſans demeurer que la moitié d'vne nuict dehors, & le trouuaſmes qu'il ne luy eſtoit rien demeuré, ſi ce n'eſt Meſſieurs de Deneze, & Fonteraille auec leur train. Or il y auoit vn chaſteau ſur la montaigne, tirant a Perpignan à vne lieuë de Tuchan, & à main gauche de Millan. Et eſtans ſortis leſdits Seigneurs de Briſſac & de l'Orge dudict Tuchã, pour aller ouyr Meſſe à vne petite chappelle,

à vn iet d'arbaleſte de là, au ſortir de la Meſſe nous entendiſmes tirer force arbuzades audit chaſteau. Et deſcouuriſmes des gens autour diceluy, enſemble la fumée des arquebuzades. Ie dis à Monſieur de Briſſac s'il luy plairoit, que i'allaſſe iuſques là auec trente ou quarante de mes ſoldats: ce qu'il m'accorda. I'enuoiai ſoudain la Moyenne, qui eſtoit mõ Lieutenant, les charger: & me fis amener vn cheual, auec lequel ie marchay droit au chaſteau. Le Peloux, qui eſtoit Lieutenant de la compagnie de monſieur de Briſſac euſt enuie d'y venir, comme euſt auſſi Monbaſin, ſainct Laurens, qui eſtoit Breton, & Fabrice, eſtans tous lances paſſades dudict Seigneur, & cinquante ou ſoixante ſoldats de la compagnie dudict Seigneur de Briſſac. Ie fis grande diligence: & comme les ennemis me deſcouurirent, lors que ie commençois à monter la montaigne, ils ſe retirarent à vne plaine, qui eſt ou deſſouz de Tantauel, & ſe coucharent ſoubs des oliuiers attendans de leurs gens, qu'il auoyent encores laiſſé à autre le capitaide du chaſteau eſtoit Bareunes archier de la garde du Roy, lequel monſieur de Monpezat y auoit mis, & me monſtrant ledict Barenrenes les ennemis arriua ledit Peloux, & ſes ſoldats, & encores vn gentil-homme nõmé Chamant, fort braue gentil-homme: & bien que nous euſſions cognoiſſance qu'ils eſtoyent plus de quatre cẽs hommes bien & auſſi Barennes l'aſſeuroit, nous concluſmes de les aller combattre. Ce quartier la eſtoit

que nous auions faicte : laquelle s'il euſt ſuyuy, à la verité nous euſſions tous taillez en pieces: & euſſions emporté les deux drapeaux qu'ils auoient. Si eſt ce que ie cuide qu'il ne tint pas à luy, car il eſtoit vaillant, mais à la guide, qui les conduiſoit les menans par mauuais chemin, comme ledict Peloux nous dict deſpuis. Tant y a que le champ me demeura auec la perte de trois hommes ſeulement. Des gentil homme il n'en mourut vn ſeul. Bié toſt apres arriua le Baron de la Garde à Nice, auec l'armeé Turqueſque, conduicte par Barberouſe: laquelle eſtoit compoſée de cent ou ſix vingts galleres. Tous les Princes Chreſtiens, qui ſouſtenoient le party del'Empereur, faiſoyent grand cas de ce, que le Roy noſtre maiſtre auoit employé le Turc à ſon ſecours: Mais contre ſon ennemy on peut de tout bois faire fleches. Quād à moy ſi ie pouuois appeller tous les eſprits des Enfers, pour rompre la teſte à mon ennemy, qui me veut rompre la mienne, ie le ferois de bon cœur. Dieu me le perdoyent. Monſieur de Valence mon frere fut enuoyé à Venize, pour excuſer & couurir noſtre faict: car ces Meſſers crioyent plus que le Roy ne vouloit perdre leur alliance: lequel fit vne harangue en Italié que i'ay voulu mettre en François attendant qu'il nous face veoir ſon hiſtoire : car ie ne crois pas, qu'vn homme ſi ſçauant, comme on dit, qu'il eſt, veuille mourir ſans eſcrire quelque choſe: puis que moy, qui ne ſçay rien, m'é ſuis voulu meſler. Voycy ce qu'il dict,

L'Empe-

L'empereur eſtãt la cauſe de toutes les ruines, miſeres & calamitez aduenues à la Chreſtienté (Illuſtriſſimes Seigneur) c'eſt choſe que chaſcun doit trouuer bien eſtrange que ſes miniſtres ſoyent ſi impudens & effrontez d'en donner la coulpe au Roy tres chreſtien mon Seigneur, ne blaſmant de ce qu'il tient vn Ambaſſadeur a Conſtantinoble. Mais ie demanderois volontiers à ces gens là, s'ils penſent que les choſes tramées par le cõmandement de l'Empereur, & Roy des Romains, puis dix ans en ça, auec le grand Seigneur, ſoyent ſi ſecrettes, que la plus grande partie de Chreſtienté n'en ſoit abbreuuée. Ne ſçait on pas les trefues, les traictez d'accord & de paix non generale, mais particuliere, & les offres tant de fois par luy faicts de donner vn grand tribut, & le payer annuellement au grand turc pour le Royaume d'Hongrie, cõbien qu'il penſoit eſtre vn cas de conſcience, d'endurer qu'vn petit Roy commande à ce Royaume, ſoubs la faueur & appuy du turc luy ſemblant choſe bien peu conuenable aux Chreſtiens? A quoy auec la verité ie pourrois adjouſter, qu'au temps, que la paix fut conclue entre voſtre Sereniſſime Seigneurie & le turc, le Roy des Romains, par l'entremiſe ſecrette de ſes agens, s'eforça de tout ce qu'il peut, pour l'empeſcher, comme il fuſt clairement verifié par l'interception de leurs couriers & deſpeches. Les meſmes miniſtres de l'empereur eſtimoyent auſſi s'eximer de

tout blasme en faisant grand cas, & accommodant à leur poste, selon leur coustume, le sejour que larmée Nauale du grand Seigneur a fait quelques mois dans noz ports. Et toubs ce pretexte veulent par les calomnies passionnées forger vn nouueau article de foy, disant. Qu'vn Prince pour sa deffence ne peut, ny ne doit s'aider du secours de ceux, qui sont de contraire religion à la sienne, ne s'aduisans pas qu'en blasmant le Roy mon Seigneur, ils taxent Dauid, Roy valeureux & sainct Prophete, lequel se trouuant poursuiuy par Saul, s'enfuit vers le Roy Achis idolatre & ennemi de la Loy de Dieu. Et quelque temps apres luy-mesmes se rengea parmy les escadrons des infidelles, qui marchoient pour combattre le peuple de sa propre Loy. Et par mesme moyen ils blasment Aza, Roy des Iuifs, qui appella a son secours le Roy de Syrie idolatre pour se deliurer de l'oppression du Roy d'Israël. Ils blasment aussi Constantin Prince Tres chrestien, & celuy de tous les Empereurs, qui a mieux merité de la Republique Chrestienne, lequel en la plus grande partie de ses expeditions & armées conduisoit auec soy vn grand nombre de Gots idollatres. Ils taxent Boniface tant recommandé par sainct Augustin en ses Epistres, lequel pour sa deffence, & peut estre pour la vengence de quelque iniure receuë, appella en Affrique les Vandales, hõmes ennemis de nostre religion.

Ils mesdisent de Narses esclaue de Iustinian capitaine tres valeureux: mais sur tous religieux, comme on peut iuger par le tesmoignage

de S. Gregoire, & par les Egliſes, qu'il a edifiées dans ceſte illuſtriſſime Cité, & dans la ville de Rauenne, lequel appella à ſon aide les Lombars, qui en ce temps abhorroyét le nom des Chreſtiens. Arcadius l'Empereur de Conſtantinople iugé par tous les Hiſtoriens non moins religieux que prudent, voulant ſur ſes derniers iours laiſſer quelque tuteur & protecteur qui fut capable pour conſeruer la dignité & authorité de l'Empire, tourna ſa penſée deuers le Roy de Perſe idolatre: & le pria par ſon teſtament, de vouloir accepter la tutelle & deffence de ſon fils, & de l'Empire. Ce que fut ſingulierement loué par tous les Princes Chreſtiens de ce temps. Et d'autant plus que le Roy de Perſe n'accepta pas ſeulement la charge, mais s'en acquitta fidellement iuſques à ſa mort Deuant que Heraclius ſe laiſſa empoiſonner du venin de l'hereſie, il s'aida en vne infinité de guerres des ſoldats Sarrazins. Baſile & Conſtantin fils de gens Empereur de Conſtantinople prindrent la Pouille & Calabre par le moyẽ, & auec l'aide des forces Sarrazines, qu'eux meſmes auoyent chaſſé de l'iſle de Candie. I'en pourrois dire autãt de Federic, qui auec l'aide des Sarrazins ſeigneuria la plus grand part de l'Italie. Ie vous pourrois amener Henry & Federic freres du Roy de Caſtille, leſquels au temps du Pape Clement quatrieſme, accompagnez de Couradin, appelerent les Sarrazins tant par terre que par mer, non pour la tuition & deffence de leurs pays, mais pour chaſſer les

François de l'Italie : & en peu de temps auec l'armée des Barbares s'impatronerent de la plus grande partie de la Sicille. Ie pourrois parler de Ludouic Sforce, lequel auec plusieurs autres Potentats d'Italie employa les forces de Bajazet.

Que diray-ie de Maximilian de la maison d'Austriche, lequel non pour se deffẽdre, ains pour ruyner vostre estat (Tres illustrissimes Seigneurs) rascha de prouoquer & aigrir le Turc contre vous à vostre grand ruyne & dõmage? ce que se trouue fidellement escrit par le Seigneur Andrea Mocennigo qui est des vostres, ensemble les remedes, desquels vous vzates en tel necessité? Que si les raisons naturelles: si les exemples tirez de la S. Escriture, & des Hystoires Chrestienne sne suffisoyent, pour vous confirmer & persuader entierement la verité de ceste cause, ie pourrois l'accompagner de plusieurs autres, que ie laisse pour n'ennuyer voz seigneuries, & qu'aussi ie pense qu'il ne vous en reste aucun scrupule, veu que ie vous ay par les exemples cy-dessus alleguez, faict voir le foible fondemẽt de l'article de foynouuellement forgé par les Imperialistes. Et qui plus est, ie dis & maintiens, que le Roy Tres-chrestien mon Seigneur l'imitation de tant de signalez & religieux Princes, peut sans faire tort au rang qu'il tient ny au nom Tres chrestien, qu'il porte, s'aider en tous ses affaires & necessitez du secours & ayde du Grand Seigneur. Et si cela se peut auec la verité, & raison, entendre de tous ses

affaires neceſſaires, combien a plus forte raiſon doit eſtre nonſeulement excuſé, mais grãdement eſtimé le Roy Treſ-chreſtien, lequel non pour beſoin qu'il ait de ſe defendre, non pour vne iuſte vengeance, que ſa Maieſté euſt peu deſirer de tant de torts reçeuz, de tant d'iniures à luy faictes, de tant d'aſſaſinats & meurtres executez contre ſes ſubiects par l'Empereur, & à ſa ſuſcitation, n'a voulu accepter autre ſecours ſinon celuy que lon void par experience eſtre à tous les Chreſtiens plus vtile, que dommageable? Et ſi quelqu'vn de ceux, qui fauoriſent le party de l'Empereur, demandoit comment l'armée Turqueſque peut eſtre dans noz ports, non moins pour le bien de l'Italie, que pour noſtre proffit particulier, ie luy pourrois demander pour reſponce, par quel moyen on pourroit prouuer, que la Chreſtienté ait reçeu aucun dommage en ce, que nous auons reçeu & refraiſchy ceſte armée dans noz ports. A quoy ie ſuis aſſeuré que ne me pourroit reſpondre le plus aduiſé & le plus affectionné des partiſans Imperiaux, ſinon que ce fut quelqu'vn, qui print plus de plaiſir d'en ouyr cõter & diuiſer, que d'entreprendre le diſcours veritable, & la negotiation, & apprendre la raiſon. Mais pour ne laiſſer la moindre choſe du monde, qui peut engendrer quelque doubte en l'eſprit de ceux, qui ne ſont informez de ce fait entierement, i'en toucheray ce point le plus brefuement, que ie pourray. A toutes les fois, que voſtre Serenité à eſté recerchée par les ambaſ-

ſ..deurs de l'Empereur, pour donner paſſage par les terres de voſtre ſeigneurie à leurs ſoldats Tudeſques, Italiens, ou Eſpaignols, tout auſſi toſt on a entendu mille plaintes des aſſaſſinats & des bordemens de leur ſoldats, Et y a eu l'ement quelque mois que les Tudeſques qui diſoyent aller à Carignan faire leurs Paſques, pour ſurmonter ceux-là, qui auoyent ſi vilainement taſché l'onneur de voz ſubjects, & ſi meſchamment pillé leur bien, deſployerent vne partie de leur rage contre les Egliſes, coupant auec vn grand vitupere & meſpris de la Religion Chreſtienne, les oreilles, le nez, & les bras des Crucifix & des autres images, qui repreſentoyent les Saincts, qui ſont au ciel.

L'armee grande & puiſſante (Sereniſſime Prince) partit de Conſtantinpole, eſtant compoſée de ſoldats eſtrangers de noſtre Religion Et eſtant deſtinée & enuoyée pour le ſecours du Roy, mon Seigneur, paſſa au milieu de voz Iſles, s'arreſta au pays de l'Egliſe, trauerça les terres de Sienois & Geneuois (peuples qui plus volontiers .fouoriſent la grandeur de l'Empereur, que leur propre liberté) Mais il ne ſe peut ſçauoir ny ne ſe trouue perſonne, qui ſe plaigne, qu'aucun tort lui ait eſté fait, ains ont vzé de toute courtoiſie, & donne libre paſſage à tous ceux, qui ont eſté rencontrez en mer, & paié tout ce, qu'il à fallu prẽdre paſſãt pays pour leur prouiſiõ & auitaillemẽt de l'armée. Lequel bien ie ne crois pas qu'on puiſſe rapporter ailleurs, qu'a la ſeule preſẽce

du capitaine Polin Ambaſſadeur du Roy. De façon que iamais au paſſé, ny Turcs, ny Chreſtiens ne ſe ſont ſi modeſtement comportez.

Qui ſera celuy-la (Sereniſſime Prince) qui puiſſe ou veuille nier, que ſi l'armee n'euſt eſté retenue par la Maieſté du Roy mon maiſtre, pour la deffence de ſes frontieres, que la Chreſtienté n'en euſt eſté aſſaillie auec infinies pertes? Qui ſera celuy, qui ne iugera, que ceſte armee auec vne ſi grande puiſſance euſt triomphé d'vne infinité d'ames Chreſtiennes, & de quelque ville d'importance, ſi nous ne l'euſſions conuertie à noſtre profit? Ce qui auroit reuſſi au bien des affaires du grand Seigneur, & aduantage grand de ſes capitaines, ennemys de noſtre foy. Doncques ceſte armee eſtãt diſpoſee & capable pour faire quelque haut exploit, toute perſonne de bon iugement penſera qu'il a eſté plus vtile à la Chreſtienté, qu'elle aye eſté employee pour ſeruir à la Maieſté du Roy mon Seigneur, que non pas ſi de ſoy-meſmes elles ſans aucun frein euſt marché cõtre les Chreſtiens. Si biẽ qu'outre qu'il eſtoit beſoin & neceſſaire au Roy mon maiſtre, s'ayder de ceſte armee, pour reprimer l'inſolence des gens de l'Empereur, leſquels auoyent ia prins quatre de ſes galeres dans le port de Tolon, il ſe peut auſſi dire ſans replique, quien ce cy noſtre vtilité priuee eſtoit cõioincte auec le biẽ public de toute la Chreſtiẽté. Ie crois (Sereniſſime Prince) vous auoir repreſenté clairement, & confirmé par raiſons toutes eui-

dentes, & argumens certains, deux points principaux, Le premier, que le Roy ſans preiudice du nom & de l'honneur de Tres chreſtien a accepté les forces, qui luy ont eſté enuoiées par le grand Turc : Le ſecond, que ce ſecours a eſté plus vtile que dommageable à la Chreſtienté. Et i'adiouſteray le troiſieſme auec la briefueté, que l'importance de la matiere me permettra: C'eſt, Que la Maieſté du Roy non pour ambition de dominer, non pour ſe vanger des iniures receuës, non pour s'inueſtir du bien d'atruy, non pour recourer ce que iuſtement luy a eſté vſurpé, mais ſeulement à retenu ce ſecours pour ſe deffendre, i'entens (Illuſtriſſimes Seigneurs) pour deffendre ſon Royaume, lequel l'Empereur de touſiours auec des violences ouuertes, auec des cautelles ſecrettes, auec des intelligences, auec des trahiſons contre toute raiſon & iuſtice, a cerché de ruyner: & maintenant ſes miniſtres, cõme s'ils parloient par mocquerie, n'ont point hõte de dire, que ſa Majeſté Ceſarée n'a eſté eſmeuë par autre raiſon d'entreprendre contre le Royaume de France, que pour diſſoudre l'amitié qu'on dict eſtre entre la Maieſté du Roy & le grand Seigneur! O les delicates cõciences! ô reſponſes bien iuſtifiées, pour s'en ſeruir toutes fois enuers vous (Illuſtriſſimes Seigneurs) qui auec voſtre admirable & accouſtumée prudence, auant meſmes que i'aye parlé, auez en voſtre conſcience & en voſtre

eſprit iugé tout le contraire : & recognoiſſez que le fondement de la guerre n'a eſté autre, que le deſſein de ruyner ce Royaume-là : qui deſpuis mill'ans en ça, s'eſt monſtré le vray & prompt recours de toutes perſonnes oppreſſées, & le ſeul refuge de tous eſtats affligez. Ie voudrois entendre de ceux, qui inuentent de ſi ſubtils argumens, quel ſainct éguillon de la foy pouſſa l'Empereur ligué auec le Roy d'Anglettere, de venir aſſaillir la France par les coſtez de la Champaigne & de la Picardie, faiſant reuſſir finalement tout le fruict de ſon entrepriſe au bruſlement de ie ne ſçay quels villages, & ſiege de Mezieres pour luy fort honteux? Quelle religion l'eſpoinçonna au temps que l'Italie viuoit en repos & aſſeurance, pour eſtre Naples, Milan, Florence, & Genes poſſedez par diuers Princes, de venir mettre le tout en trouble & diſcorde? Quelle religion (diſ-ie) l'eſmeut de ſe ioindre & liguer auec le Pape Leon pour enleuer l'eſtat de Milan, lequel par droicte ligne appartient aux enfans de mon Roy? Quel ſi grand zele de la foy les conſeilloit de vouloir faire tuer le Roy par le moyen d'vn prince de France, lequel il auoit pour ceſt effect auec promeſſes & larmes ſuborné? & voyant que ceſte mal'heureuſe pratique (pluſtoſt qu'approcher de l'execution) eſtoit toute deſcouuerte, il enuoya le Seigneur de Bourbon en France auec vn nombre infiny de gẽs, ſoubs eſperãce de gaigner à force ouuerte ce que, la bonté & prudence de Dieu ne luy permettãt pas, il n'auoit

peu executer auec ſes trahiſons? Quelle inſpiration du ſainct Eſprit peut eſtre celle là, qui conduiſoit il y a ſept ans l'Empereur auec ſept mille fantaſſins, & dix mille fantaſſins, & dix mille cheuaux, pour aſſaillir la France, & y entrer par la Prouence, & par la Picardie? Quel commandement de l'Euangile ſe pourra iamais trouuer tel que l'ont trouué ceux cy, qui ſe monſtrent en apparence ſi grands zelateurs du nom Chreſtien, qui puiſſe iamais iuſtifier aux yeux de tout le monde la confederatiõ de l'Empereur & du Roy d'Angleterre, veu que ledit Roy Anglois à la ſuſcitation & pourſuitte de ſa Ceſaree Maieſté, a eſté par les Papes declaré ſchiſmatique, heretique & rebelle? Laquelle conſpiration ne ſe peut baptizer du nõ d'vn ſecours neceſſaire, ains vne iniuſte, meſchante, & deteſtable coniuration faicte entre eux deux, pour s'entre-partir vn Royaume Chreſtien & Catholique, lequel de tout tẽps, lors qu'ils s'eſt preſenté quelque occaſiõ pour l'agrandiſſement de noſtre foy, s'eſt touſiours monſtré prompt à employer & ſon ſang, & ſes moyens. Quelle immenſe charité pourra eſtre celle-là, qui en ſi peu de temps a induict l'Empereur d'embraſſer, fauoriſer, & ſe conioindre aux Princes Allemans, leſquels puis vingt ans en ça il auoit iugez heretiques, ſchiſmatiques, & alienez de noſtre foy?

Tout le monde (Sereniſſime Prince) ne luy baſtoit pas, tant il eſtoit enclin à l'ambition & à la vengeance. N'euſt-il pas ſenty le honteux ſcorne, qui luy fut faict par le Roy d'Angle-

terre en la perſonne de ſa tante, ſi ſon deſſein de ſubiuguer toute la Chreſtienté, ne l'euſt tranſporté a oublier ceſt outrage ? Combien de fois en vain pour obuier a l'entreprinſe Turqueſque, & à l'euidente ruyne de l'Hongrie & de l'Alemaigne a on tanté & cherché les moyens, pour mettre quelque paix & vniõ entre ces Princes ? Mais laiſſans à par toutes les haines particulieres, les intereſts priuez, le reſpect de la religion, le deſir de la commune liberté, l'obligation de tant de benefices anciennement receux des noſtres, & depuis quelque temps de nous, finalement à noſtre grand dommage ils ſe ſont conioincts & raliez: & firent tout ainſi que Herodes & Pilate, leſquels d'ennemis capitaux qu'ils eſtoyẽt, deuindrent amis, & s'aſſocierent pour perſecuter IESVS CHRIST. Ira doncques l'Empereur (Sereniſſime Prince) auec intention de s'ẽparer de la France, & d'offencer ce Roy, lequel apres auoir receu tant d'iniures accorda ſi volontiers & ſi amiablement la trefue de dix ans. S'en ira l'Empereur auec intention de ruyner ce Prince, lequel apres auoir eſté tant de fois indignement aſſailly dans ſon Royaume, & comme reuenant des obſeques de ceſt Illuſtriſſime & Sereniſſime Dauphin, qui luy fuſt ſi poltronement par les conceptions de l'Empereur empoiſonné, alla neantmoins auec tous ſes autres enfans & Princes, & & Ducs de ſon ſang iuſques en la gallere dudict Empereur auec peril de ſa propre vie, luy monſtrant combien la paix ne-

ceſſaire à tous les Chreſtiens, eſtoit continuellement deſiree de ſa Maieſté? S'en ira l'Empereur auec intention de ruyner, bruſler, & mettre en proye ce Royaume, paſſant par lequel il a eſté bien veigué, careſſé, & honoré, & non autremẽt, que ſi c'euſt eſté Dieu, qui fuſt deſcendu en terre? S'esforcera il auec des moyens indus & violens de ſe rendre Seigneur de ce Royaume, dans lequel durant cinquante iours par la courtoiſie & benignité du Roy mon Seigneur, il s'eſt trouué plus reſpecté que ſon naturel Seigneur: & auec tout pouuoir d'y commander plus qu'en ſa propre maiſon? Iront les Tudeſques auec intention de faire ſerfs & eſclaues ceux, qui pour conſeruer la liberté de la Germanie ſe ſont ſi liberallement employez aux deſpens & perte de leur cheuance, & effuſion de leur ſang? Iront les Alemans & les Anglois auec volonté de deſtruire ceſte religion, que nous auec nos valeureuſes armees, & auec la doctrine d'vn nombre infiny d'hommes excellens en ſçauoir, auons publiee par tout le mõde? Iront les Eſpagnols, qui ſi ſouuent & à force d'armes ont eſté par nous reduicts à la foy Chreſtienne auec intention d'en prendre la vengeance & pour nous cõtraindre à laiſſer la religion, laquelle auec ſi grand hõneur du nom de Chriſt, nous auons ſi long temps conſeruee? Que ſi nous ſommes contre tout deuoir abandonnez du reſte des Chreſtiens, (ce que Dieu ne permette) nous pourrons, nous ſubiects du Roy mon Seigneur, tres-iu-

ſtement demander vengeance à Dieu contte tous d'vne ſi grande ingratitude.

Ce ne ſeront pas les merites deuz à nos peres anciens, pour auoir par la grace de Dieu gaigné & acquis à la Chreſtienté tant de victoires ſous la conduitte de Charles Martel au temps qu'ils combattirent & taillerent en pieces cinquante mille Sarrazins venus d'Eſpagne.

Ce ne ſeront pas les merites que nos maieurs par la grace de Dieu ont acquis à la Chreſtienté au temps, que par leurs forces ſoubs la conduicte de Charlemagne, les infidelles & Sarrazins furent chaſſez des Eſpagnes, & d'vne partie de l'Aſie ? Ce ne ſeront pas les merites, que par la grace de Dieu les noſtres ont acquis au temps d'Vrbain ſecond lequel ſans beaucoup de peine ny contradiction, diſpoſa noſtre Roy, ſes Princes, noſtre nobleſſe, & generallement tout le Royaume contre les aduerſaires de noſtre Foy, ſi bié que tous enſemble, & par noſtre ſecours, cõquirent le Royaume de Hieruſalem, & la terre ſaincte. Pourront lire iamais les Chreſtiens ſans recognoiſſance de l'obligation que nous auons ſur eux, l'oraiſon prononcee par l'Eueſque Oliuienſe au temps de Calixte en preſence de voſtre Sereniſſime Seigneurie ? Le cõmancement de laquelle contient ces mots, Aucun de nous n'ignore (Illuſtriſſimes Seigneurs) qu'il y a vingt ans, que ce victorieux exercite des Gaulois paſſa d'Europe en Aſie, ou, par la benignité de Dieu, & par leur vertu

tout le pays de Baſtero iuſques en Syrie a eſté deſtourné de la foy de Mahomet. Ce ne ſerõt pas donc les recompances de merites de tant d'expeditions contre les aduerſaires de la foy heureuſement faictes par nos anceſtres au temps de Philippes & Charles de Valois. Et quand ſa ſainctеté verra tant denations enſéble conioinctes, & auec vn mal heureux deſir de ruiner le reſte de la Chreſtienté & reſolues d'opprimer ce Royaume, qui ſur tous les autres a bien merité de la republique Chreſtienne, ie ne croy pas qu'elle ne veuille pour noſtre tuition & deffence nous preſter l'ayde & ſecourt qu'elle iugera nous eſtre neceſſaire. Et quand ſadicte Sainctеté en vſeroit autrement, elle ſeroit ſon treſgrand dommage, & contre le deuoir d'Italien, de Chreſtien, & de Pontife. D'Italien, pour-ce que noſtre ſainct Pere ſçaict bien, que la ſeruitude & calamité de l'Italie ne peut naiſtre d'autre accident, que de la ruyne & deſtruction du Royaume de France: De Chreſtien, d'autant qu'ayant eſté de tout temps le Nom de Chriſt defendu & amplifié par ce Royaume, & eſtant à ceſt'heure combattu par le moien & ambition de l'Empereur, & de tant de nations alienes de noſtre religion, il ne pourra eſtre abandonné en ce beſoing, ſinon des mauuais Chreſtiens: De Pontife, par ce que ce ſera contre le deuoir de ſa Sainctеté, puis quelle eſt entieremeut, & en toutes ſortes eſclarſie & treſ aſſeurée, comme l'Empereur obſtiné en ſa volonté, reſolu de mettre ſoubs ſon ioug

Françoys & Italiens, & tous autres Chreſtiés n'a iamais voulu preſter l'oreille a aucune cõdition de paix, que ſa Saincteté luy ait propoſée. Au contraire le Roy mon ſeigneur deſireux d'icelle: & du repos des Chreſtiens, a voulu bien ſouuent remettre tous les droicts & differents au iugement du ſainct Pere, dõcques pour faire l'office de vray Pontife, & de vray iuge, ne pourra il pas prendre les armes contre celuy, qui ſans honte n'ozeroit nyer qu'il ne ſoit le ſeul peturbateur du bien, & du repos public? Et quand il ne fera cela, pour luy reprocher ſon ingratitude en ceſt endroit les os de Gregoire troiſieſme, d'Eſtienne ſecond, d'Adrian premier, d'Eſtienne quatrieſme, de Gregoire neufieſme, de Gelaſe ſecond, d'Innocent ſecond, d'Eugene ſixieſme, d'Innocent quatrieſme, d'Vrbain, & de pluſieurs autres Pontifes eſleueront tout à coup: leſquels eſtãs perſecutez, partie par les ennemis de la Foy, partie par les Empereurs ont eſté ſecouruz par les forces du Royaumes Treschreſtien & par le moyen de ceſte couronne, comme l'ancre ſacrée de toute la Chreſtienté, & ont eſté garentis & reſtituez au ſainct ſiege. Les os, les cédres du Pape Clemẽt s'eſleueroit lequel cõtre toute raiſon & iuſtice reduict en extreme calamité par l'Empereur lequel eſt allié & fortifié d'heretiques prepare tãt de tragedies aux bons & vrays Chreſtiens fuſt deliuré de toutes ſes oppreſſions par les forces du Roy mon Seigneur, auec vne notable perte

des nostres. Ie ne croy pas (Illustrissimes Seigneurs) que vous ayez du tout oublié l'vnion & confederation, qui depuis sept cens ans a esté inuiolablement gardée entre ceste illustrissime Seigneurie, & la Couronne de France.

Oublierez-vous l'estroite alliance, qui estoit entre vous & nous aux dernieres guerres? Vous n'aurez perdu la memoyre de ceste entreprinse, en laquelle vous & nous en si pou de temps conquismes Constantinople. Pourrez-vous supporter qu'vne nation, que voz majeurs ont tant aymée & honorée, demeure affoyblie par le moyen de voz ennemis, auec laquelle n'estans ny vous ny nous degenerez de la vertu de noz predecesseurs, vous pouuez encores esperer de faire d'autres entreprinses qui seront pour vostre accroissement auec le bien de toute la Chrestienté? I'espere, Illustrissimes Seigneurs, que vous considerez accoustumée prudence, que s'il auenoit (ce qu'à Dieu ne plaise) quelque sinistre accidét au Roy mon Seigneur, la liberté de vostre sereniſſime Republique seroit sans aucun remede exposée en proye à celuy, qui ne tend à autre fin, que soubmettre les deux à vn mesme joug, comme ceux qui se sont trouuez vnis touſiours pour la defféce de la commune liberté. Et quand vous ferez autrement en nostre faueur s'esleueroyent les os de noz anciens peres, lesquels voyans Phillippe maria Viconte auoir subjuguez Genes, & ja reduict toute la Toscane en vn miserable estat,

pour

pour ne vouloir ſouffrir vne choſe ſi iniuſte, & laiſſer enuironer le pays de Princes ſi puiſſans, reprindrent auec l'aide des Florentins Genes. Et par ce moyen non ſeulement repouſſerent l'ambition de ce tiran? mais auec vne ſinguliere loüange & obligation de l'Italie, reconquirent Breſſe, Bergame, & Cremone.

Pour la memoire de tant de braues actes, ie crois vous auoir oſté toutes les difficultez & empeſchemens, qui par les calomnies des Imperiaux, vous eſtoyent oppoſez. Et comme ſeruiteur de vous (Illuſtriſſimes Seigneurs) ie vous cõiure & ſupplie vouloir conſiderer en quel eſtat ſe trouue la miſerable Italie: & generallement toute la Chreſtienté. Et auant vous reſoudre & prendre party vouloir non ſeulement eſcouter le Reuerendiſſime & tres-illuſtre Cardinal de Ferrare: mais examiner par le menu, ce qu'il propoſera à voſtre ſublimité de la part du Roy mon Seigneur. Ie ſupplie encore vn coup voſtre Serenité vouloir auecſon accouſtumée prudẽce conſiderer comme l'Empereur eſt non ſeulement la cauſe de la ruyne & miſere de l'Italie: mais auſſi le recognoiſtre comme inſidiateur de la liberté de ceſte Illuſtriſſime Seigneurie. Recognoiſſez, recognoiſſez ie vous ſupplie, la maiſon d'Auſtriche, pour voſtre ennemie capitale, & comme celle qui de tout temps a fait tout effort d'eniamber & vſurper les biens & pays d'autruy, & ſpecialement ceux de voſtre Illuſtriſſime Seigneurie. Au con-

traire recognoiſſez la Maieſté du Roy Treschreſtien, Mon Seigneur pour voſtre ancien fidelle, & affectionné - my : & auec quelle promptitude il vous a deſparty ſes moyens, pour le recouurement devoz places occupées injuſtement par ceux de la maiſond'Auſtriche la reprinſe de Breſſe, & Veronne en peuuent donner aſſeuré teſmoignage. Et ſi ne vous faut craindre, qu'vne telle amitié ſe puiſſe diſſoudre ou violler en aucune ſorte: par-ce que n'y ayant entre la Couronne de France & ceſte illuſtriſſime Seigneurie aucuns differens ny anciens, ny recens, & ne tenant l'vn aucune choſe de l'autre, les occaſions defaillent auſſi, pour leſquelles les amitiés ſe peuuent diſſoudre entre les Princes : ains au contraire leur vnité, alliance, & conformité ſont telles, que la ruyne de l'vne menaſſe, & promet aſſeurement la diſſolution & calamité de l'autre.

IE ne ſçay pas, quelle opinion reſta à la Seigneurie d'vn ſi grand affaire, ny ſi l'eloquéce de mon frere leur fit trouuer bon, ce qu'ils trouuoyent ſi mauuais. Vne choſe ſçayie biẽ, que lors & deſpuis i'ay touſiours ouy blaſmer ce faict: & crois que noz affaires ne s'en ſont pas mieux portez : mais ce n'eſt pas à moy a demeſler de ſi grands fuzés. Ce grand ſecours du Turc arriué, tout le monde penſoit que la terre ne fuſt aſſés capable pour eux voyla que c'eſt des choſes qu'on n'a pas eſſayées. Monſieur d'Aguien qui eſtoit pour lors Lieutenãt du Roy en Prouence, aſſembla quelques en-

ſeignes de Prouenceaux, & vint ſe planter deuant Nice, ou apres auoir faict vne grande batterie, l'aſſaut fuſt donné par les Turcs & Prouenceaux enſemble : mais ils furent repouſſez, en fin la ville ſe rendit, non pas le chaſteau. Mõſieur de Sauoye ſolicitoit cependant le Marquis de Guaſt pour le ſecourir, lequel ſe miſt en campagne auec vne bonne armée. Les Turcs meſpriſoyent fort noz gens: ſi croy-ie, qu'ils ne nous battroient à forces pareilles. Ils ſont plus robuſtes, obeiſſans, & patiens que nous : mais ie ne croy pas qu'ils ſoyent plus vaillans: ils ont vn aduantage, c'eſt qu'ils ne ſongent rien qu'a la guerre. Barberouſſe ſe faſchoit fort, & tenoit des propos aigres & picquans: meſmement lorsqu'on fuſt contrainct luy emprunter des poudres & des bales. Tant y a qu'ils ſe rembarquerent ſans auoir fait de grands faits d'armes, auſſi l'hyuer approchoit. Ils ſe porterent bien modeſtement à l'endroit de nos confederez Les Prouenceaux auſſi ſe desbanderent.

I'auois oblié à vous dire, qu'apres le mauuais ſucces de la guerre de Perpignan : le Roy nous manda marcher droit en Piedmont, & monſieur d'Annebaut, qui eſtoit Admiral, alla mettre le ſiege deuant Cony, là ou nous fiſmes auſſi mal, qu'a Perpignan: & fuſmes bien frotez en donnant l'aſſaut, pour auoir mal recogneu la breſche : ou ie vis bien faire au braue & vaillant capitaine ſainct Petro Corſſe, qui fuſt preſque aſſommé. Ledict Sieur Admiral ſe voyant ſur l'hyuer s'en tourna en France

ayant prins quelque petites places: & laiſſa monſieur de Botieres Lieutenant du Roy, lequel l'enuoya en garniſon à Gauaret: & moy à Sauillan, ou monſieur de Termes eſtoit Gouuerneur, qui en fut bien aiſe: car il nous demandoit. Pendant noſtre ſeiour il ſe dreſſa pluſieurs entreprinſes tant ſur Thurin, que ſur nous: & nous auſſi ſur noz ennemis, eſprouuans tantoſt la bonne tantoſt la mauuaiſe fortune. Mais par ce qu'il n'y a rien de mõ particulier, ie m'en teray: auſſi ne ſeroit ce iamais faict, ſi ie voulois eſcrire tous les combats, ou ie me ſuis trouué.

Apres que les Turcs ſe furent retirez, comme nous auons dit, monſieur de Sauoye & le Marquis de Guaſt mirent le ſiege a Montdeui, ou le Seigneur de Dros Piedmõtois eſtoit Gouuerneur, ayant auec luy quatre compagnies de Suyſſes, des ſix de monſieur de ſainct Iulian, qui firent touſiours fort bien, encores que ce neſoit leur meſtier de garder places: & y fuſt donné deux ou trois aſſauts. Monſieur de Botieres n'auoit nul moyen de les ſecourir: car le Roy auoit lors peu de ſoldats en Piedmont. Les Suyſſes, qui auoyent perdu leurs Capitaines & Lieutenans de coups de canons, ſe commençarent à mutiner contre le Seigneur de Dros Gouuerneur, tellement qu'il fuſt cõtrainct de capituler pour luyoſter toute eſperãce de ſecours, le Marquis deguaſt le plus fins & ruſez capitaines de noſtre aage, fit contrefaire des lettres de monſieur

de Botieres, par lesquelles il luy escriuoit, qu'il print party, n'yaiant moyen de le secourir: il ne peut descouurir la ruze, & se rendit vies & bagues sauues, voiant la mutinerie des Suysses. Toutesfois la composition (à la grand hõte du Guast) fust mal gardée, & le Seigneur de Dros poursuiui, lequel se sauua sur vn cheual d'Espaigne, & bien pour luy: car tout l'or du monde ne l'eust sçeu sauuer, pour la haine que le Duc de Sauoye luy portoit, par-ce qu'estant son subiect, il s'estoit sauué habillé en Prestre,, par le moyen d'vn soldat Italien, qui auoit esté à luy. Ie croy toutes fois, qne ce fust comme i'ay dict. Ie puis dire sans mentir, que c'estoit vn des vaillans hommes & des meilleures esprits, qui sortit iamais de Piedmont. Il mouruſt à la bataille de Serisolles fort vaillamment, & le iour mesmes, que le Montdeui se perdit, i'estois party de Sauillan auec vingt cinq soldats, au grand regret de monsieur de Termes, pour essayer si ie pourrois entrer dedans: car auec grand trouppe il estoit difficile: & auois vne guide, qui me vouloit conduire par les baricades, & par vne riuiere qu'il y a au Montdeui, par dedans laquelle il falloit que nous allisions longuement n'y ayant eauë que iusques au genou: & crois que par là i'y eusse entré, ores qu'il n'eust de rien seruy, de tant qu'il m'eust fallu passer par le chemin des autres, veu que les estrangers nous donnoyent la loy: mais ils porterent la peine, car on en massacra plusieurs à l'yssuë de la ville. I'auois prins dix

ſoldats d'auantage, plus que des vingt-cinq, pour me tenir eſcorte à paſſer le Moupas, qui eſt vn lieu ainſi appellé, & à demy mil de Marennes : ou on ne faillolt guieres iamais de trouuer rencontre de la garniſon de Foſſan. Et au deſſus, & à main droicte de Maupas y auoit vne hoſteletie abandõnée, d'ou on pouuoit veoir tout ce, qui venoit deuers Sauillan droict à Cairas, & dudit Cairas audit Sauillan Comme ie deſcendis en la plaine, tirant droit à Maupas, il y auoit ſoixante ſoldats Italiens de Foſſan regardans touſiours vers ceſte hoſtelerie, qui eſt ſur vn lieu haut, ie vis partir la trouppe, qui alloit gaigner le Maupas du coſté de Cairas, pour m'aller combatre en ce deſtroict: qui fuſt cauſe, que ie tournay chemin à main droicte, & les allay prendre par derniere venant à l'hoſtelerie: mais ils m'aperçeurent, & voulurent gaigner le chemin de Foſſan, pour ſe retirer, ayant quatre cheuaux, qui les menoyent: toutes-fois ie les pourſuyuis de ſi pres, que ie les contraignis ſe ietter dans vne maiſon, ou il y auoit vn eſtable tout contre, à laquelle ie mis le feu: & ainſi qu'il ſe virent perduz, ils commençarent à crier miſericorde, ſe ietrans à coup perdu les vns par les feneſtres, & les autres par la porte: mes ſoldats en tuarent quelque vns, pour-ce qu'vn de leurs compagnons, qu'ils aimoyent fort, eſtoit mort, & deux bleſſez, le reſte ie les renuoia à Sauillã, tous attachez auec cordes d'arquebouſes, de tant que les miens, qui les met

noyẽt n'eſtoyent ſi grand nõbre qu'eux. Puis m'acheminay droict à Cairas, & au moulin deſſous Cairas, trouuay monſieur de Cental, gouuerneur dudict Cairas, qui me dict, que le Montdeui eſtoit rendu, ayãt encores en main les lettres, qu'on luy auoit eſcrit. Ie retournay tout court, pour regaigner Sauillan, & dire la perte à monſieur de Termes, pour en aduertir monſieur de Botieres: mais comme ie fuz au deça de Cairas, & au commancement de la plaine, pres des maiſons, qu'il y a, qui s'appellent Rodies, regardant en arriere, ie vis vne trouppe de gens à cheual, qui venoyẽt deuers Foſſan au long de la prairie tirãt à Albe qu'ils tenoyent pour lors: & m'arreſtay à ces maiſons, pour veoir ce, qu'ils feroyent: & eſtant aſſés pres de moy, me deſcouurirent, & me voulurent approcher, s'acheminans par vne petite montée qu'il y auoit, bordée de hayes aux deux coſtez, & comme ie les vis a demy montez, i'enuoyay au deuant quatre ou cinq arquebuziers, qui leur bleſſarent vn cheual, ſurquoy ils tournarent arriere. Ce que voyãt ie penſois, que ce fuſt de peur: qui fuſt cauſe, que ie m'acheminay dans la plaine, & n'euz faict cinq cens pas, que ie les deſcouuris en icelle: car ils eſtoyent paſſez plus bas, eſtans quatorze ſallades tous porte lances: & huict arquebuziers à cheual, & vn autre, qui venoit apres conduiſant le cheual bleſſé. Ie n'auois eu tout que vint-cinq ſoldats, deſquels y en auoit ſept picquiers, & le capitaine Fauas, & moy qui auois vne halebarde

au poing. Leur arquebuziers, vindrent pour me charger le grand trot, nous tirant, comme firent auſſi partie des noſtres à eux, & les lanciers firent ſemblant de vouloir enfoncer, mais aſſez maigrement: car des que noſtre arquebuzerie tira, ils s'arreſtarent, & firent largue: alors nous priſmes tous courage, & marchaſmes droict à eux à grands arquebuzades. Il en tumba vn par terre, lequel ils abandonnarent: & ainſi deſcendirent autre fois en la plaine, ſe retirant droit à Albe. Nous deſarmes le mort, & le cheual ſe ſauua auec eux, ainſi ie me retiray à Sauillan, eſtant deux heures de nuict auant que i'y arriuay. Cecy ay ie voulu mettre par eſcrit, pour vn exemple que les capitaines doiuent prendre: pour ce qu'ores que les gens à cheual viennent charger les gens de pied, ils ſe doyuent reſoudre à ne tirer que partie de leur arquebuzerie: & garder touſiours l'autre partie iuſques à l'extremité, ce que obſeruant il ſera difficile qu'ils ſoyent des faicts ſans tuer beaucoup des ennemis, leſquels n'ozent enfoncer, voyant les arquebuziers afuſtez, leſquels bien reſoluz à la faueur d'vn buiſſon arreſteront les caualliers bien longuement, tirant cependant que les autres rechargeront. Nous eſtiõs reſoluz de ne nous rendre point, & combattre pluſtoſt auec les eſpées, craignant qu'ils prinſent la reuanche de ce, que nous auions faict le matin: car les quatre cheuaux, qui ſe ſauuerent à Foſſan, leur portarent nouuelles de leur defaicte.

Des que monſieur de Termes entendit la prinſe de Montdeui, il delibera s'aller le matin ietter dans Beme : & y eſtant arriué trouua deux compagnies de Suyſſes, qui eſtoient là en garniſon, ayant reçeu les autres du Montdeui, qui abandonnoyent lors Beme & s'en venoient à Cairas, n'y demeurant plus que la compagnie du Conte, vn'autre Italiéne, & celle du capitaine Renouart. Monſieur de Termes me deſpeſcha vn homme à cheual m'eſcriuant, que ſi iamais ie voulois faire ſeruice au Roy, que incontinét ie partiſſe & c'eſtoit le lendemain que ledict Seigneur arriua à Beme, qui eſtoit vn Dimanche. Nous ne faiſions lors que ſortir de la meſſe. Apres auoir vn peu mangé, ie me mis aux chãps pour y aller toutesfois ie ne ſçeuz tãt faire, qu'il ne fuſt plus de trois heure de nuict auant que i'y arriuaſſe: car il me falluſt paſſer par des vallõs aſſées mal-aiſement, d'autant que l'on penſoit que la ville fuſt deſia aſſiegée, eſtant tout leur camp à Caru à trois petis mil de Beme, ayant eſté tout le iour l'eſcarmouche deuãt la ville. Et par fortune monſieur de ſainct Iulien Colonel des Suyſſes, ſe trouua audit Beme, parce que c'eſtoit ſa garniſon, & monſieur d'auſſun, qui l'eſtoit venu veoir pour entendre à quoy viendroit le ſiege de Montdeuy : & ne fuſt poſſible audict ſainct Iulien de retenir les Suiſſes : car ie trouuay toutes les quatre compagnies deſia à demy mil de Cairas, l'euz ceſte faueur, que monſieur le Comte, & Madame la Comteſſe ſa mere vindrent au

deuant moy aux portes de la ville, accompaignez de beaucoup de Seigneurs, ayant vne grande ioye de ma venuë, penſant que le matin le ſiege ſeroit deuant: mais deux iours apres, que ie fuz arriué leur camp marcha droict à la Trinitat, ayãt dreſſé vn pont ſur la riuiere pres Foſſan: & ce matin que le camp marchoit, cinq ou ſix cheuaux legers de monſieur de Termes, & quatre ou cinq gentilshommes du Comte de Beme, qui ſeruoient de guides, auec cinq ou ſix arquebuziers à cheual des miens, allerent à la ſuitte de leur camp. Il faiſoit vne brouée ſi eſpoiſſe, que à peine lon ſe pouuoit veoir l'vn l'autre, cela fuſt cauſe, qu'ils allerent iuſques à la teſte de leur artillerie: & prindrent le Commiſſaire, qu'ils nommoient le capitaine de l'artillerie: & le iour deuant Meſſieurs de Termes, d'auſſun, & ſainct Iulien eſtoyent partis, ayant eu aduertiſſement, que les ennemis dreſſoyent ce pont, Monſieur de S. Iulien tira droit à Cairas ou les Suiſſes ne voulurẽt demeurer: ains s'en allerent à Carignan: Monſieur de Termes qui craignoit auſſi, qu'ils allaſſent à Sauillan, dont il eſtoit gouuerneur, s'en alla: monſieur d'Auſſun s'en alla auſſi en haſte droit à Thurin Bref chaſcun auoit peur de perdre ce qu'il auoit en charge. Ledict pont eſtoit plus aduãcé qu'on ne penſoit: car ceux de Foſſan le faiſoyent pẽdant trois ou quatre iours, que leur cãp ſeiourna à Carru, & à l'heure que le commiſſaire fut prins, la plus par du cãp eſtoit deſia paſſée & ſe cãpoit vers Marennes: meſme-

mẽt la bataille des Alemans, qui cãpa au chaſteau & ez enuirons du palais de Miſſier Philibert Canebous gentil homme de Sauillan. Mõſieur de Termes auoit mené auec luy Beme monſieur Cailac, qui eſtoit Commiſſaire de l'artillerie, lequel vouloit demeurer auec moy, pour la bõne amitié que nous nous portions (cõme faiſõs bien encores) & penſames iamais rien tirer dudict Cõmiſſaire priſonnier iuſques à ce qu'il fuſt tard: lors il nous dict & aſſeura, que le Marquis alloit aſſieger Sauilã, dont Monſieur de Caillac & moy fuſmes demy deſeſperez: car ledict Seigneur de Caillac demeuroit plus audict Sauillan, qu'en autre lieu: & moy pource, que ceſtoit ma garniſon, & ou i'auois demeuré ſept ou huict mois. A la fin nous reſolumes tous deux de nous aller ietter dedãs à tous perils & fortune qui pourroyẽt aduenir: i'auois vingt-cinq ſoldats des mlens à cheual, leſquels ie prins auec quatre ou cinq de monſieur de Termes, qu'il auoit laiſſé à Beme au grand regret du Comte, qui ne vouluſt iamais permettre, que le capitaine Fauas, ne le reſte de la compagnie partiſſent: & arriuaſmes enuiron deux heures de nuit à Cairas, parlaſmes auec monſieur de Cental, lequel nous trouuaſmes faſché de tãt que les Suyſſes l'auoyent abandonné ce iour là: & nous dict, qu'il ſeroit grand cas, ſi ne trouuions le camp logé dans les granges de Sauillan, fors les Allemans, qui eſtoient, ou i'ay dict: & tenoient iuſques à Marennes, par ou il nous falloit paſſer. Car par autre lieu n'e-

ſtoit que foſſez & ruiſſeaux fort mal aiſez à paſſer, n'ayant auec nous aucune guide: pource que nous ſçauions aſſez le chemin: & paſſames par le milieu du village de Marennes, ſans trouuer aucun rencontre, pource ce que la cauallerie eſtoit demeuree encores vers Foſſan: & arriuaſmes ainſi à Sauillan enuiron deux heures apres minuict: & trouuaſmes à la porte de la ville le capitaine la Chareze frere de Boguedemar, lequel monſieur de Termes enuoyoit deuers mõſieur de Botieres, pour l'aduertir, qu'il attendoit à ce matin le ſiege. Nous enuoyaſmes nos recommendations à mõſieur de Botieres, & qu'il s'aſſeuraſt, que no⁹ mourrions tous, ou la place ne ſe perdroit point. Monſieur de Caillac & moy allaſmes trouuer monſieur de Termes à ſon logis, & deſcendiſmes ſans que ledit Seigneur entendit rien de nous, eſcriuant l'ordre, qu'il falloit tenir, & auoit le dos deuers la porte, qui eſtoit ouuerte, ne nous apperceuant iuſques à ce, que ie l'embraſſay par derriere, & luy dis, Penſez vous ioüer ceſte farce ſans nous? lequel ſe leua en ſurſaut, & me ſauta au col, ne pouuant quaſi dire mot de ioye: autant en fit à monſieur de Caillac, me diſant, Qu'il luy voudroit auoir auoir coſté la moytié de ſon bien, & que ma compagnie y fuſt. Ie luy dis, que ie la ferois voler, mais que promptement on trouuaſt vn homme, pour porter vne lettre au capitaine Fauas mon Lieutenant. Et ſur ce y deſpeſchames vn ſien laquay, qui arriua auant midy à Beme: & incontinant que ledit capitaine Fa-

uas euſt veu mes lettres, il alla dire au compte, qu'il luy falloit partir. Lequel luy fit encores grand inſtance de demeurer, neantmoins il ſortit enuiron trois heures apres midy: & laiſſa le drapeau de mõ enſeigne en paſſant à Cairas à monſieur de Cental, qui luy dit, Qu'il ne falloit point s'attendre de paſſer ſans combattre: & qu'il luy reſpondit, Que c'eſtoit ce qu'il demandoit. Nous auions dict au lacquay, que quand il ſeroit au bout de la plaine, il le menaſt droict au moulin dudit Meſſer Philibert, qui eſtoit à vn iet d'arquebuze de ſon palais, & que là il ſe ietaſt au long du ruyſſeau, s'appreſtant de combattre audict moulin, me doutant qu'il y trouueroit rencõtre des Allemãs: toutesfois que s'il pouuoit euiter le combat, qu'il le fiſt, s'attendant ſeulement à gaigner la ville. Ceſt aduertiſſement fuſt bien à propos: car les Allemans eſtoyent deſlogez le matin, que nous paſſames: & s'eſtoyent cãpez à Marennes. Et ainſi arriua enuiron deux heures apres minuict, qui redoubla la ioye, non ſeulement à monſieur de Termes, mais à tous les capitaines, ſoldats, & aux gens de la ville. Car à la verité dire, i'auois vne des meilleures, & des plus fortes compagnies de Piedmont. Ie n'ẽ eus iamais d'autres. Si ie cognoiſſois quelque beſongne, ie trouuois touſiours moyẽ de m'en deffaire.

Deux heures auant ſiiour, mõeur de Termes euſt nouuelles comme monſieur de Sauoye, & le Marquis de Guaſt eſtoyent arriuez à

Cauilimor deux mil pers Sauillan,le meſmes: qui nous fit encores croire, que le camp venoit nous aſſieger, pour ce qu'ils s'eſtoient mis ſur le chemin,par lequel on nous pouuoit donner ſecours. Et comme le iour ſe monſtra arriuarent des gens de Marennes nous aduertir, que toute l'infanterie prenoit le chemin du Mont-tiron,& deſcendoit en la plaine de ſainct Fré, prenant le chemin pluſtoſt vers Carignan,que de Sauillan: & de plus en plus nous en venoyent nouuelles. Ie priay mõſieur de Termes me laiſſer aller vers Cauilimor ſur la queue de leur cauallerie, ce qu'il m'accorda faiſant monter à cheual le capitaine Mons ſon enſeigne auecques cinquante ſalades. Or pendant que i'eſtois allé à Beme, mõſieur de Tais, qui eſtoit noſtre Colonel,auoit enuoyé en diligence à Sauillan les compagnies de Boguedemar,& du Baron de Nicolas. Et pour ce que la mienne eſtoit laſſe, ie ne prins que le capitaine Fauas,& ceux, qui eſtoient entrez auec moy, s'eſtans deſia refraiſchis, & quelques quarante des autres,qu'eſtoient venus la nuit, le capitaine Lyenard Lieutenant pour lors de Gabarret,auec trante ou quarante de ſa compagnie,& le capitaine Breuil de Bretaigne enſeigne du Baron,qui eſt encores viuant, ainſi qu'on m'a aſſeuré n'aguieres, lequel depuis fuſt bleſſé à la iambe d'vne arquebuzade,dont il eſt boiteux,comme l'on m'a dict, auec autãt de gens de la compagnie dudit Baron: & nous en allaſmes droict à Cauilimor le long d'vn grand ruiſſeau, qui va audit Cauilimor, & à

main gauche du grand chemin: & eſtant à demy mille de là, arriua vn des gens du capitaine Gabarret, qui venoit à moy de ſa part, me priant le vouloir attendre, qu'il montoit à cheual pour venir. Et comme il eſtoit long & tardif, il nous arreſta de plus d'vn grād quart d'heure: tellement que ſi i'euſſe ſuyui mon chemin sās l'attendre, ie rencontrois monſieur de Sauoye a vne petite chappelle hors Cauilimor, tirant à Sauillan, qui oyoit la Meſſe n'ayāt que vingt cinq cheuaux auec luy pour ſon eſcorte: & le Marquis eſtoit party auec toute la cauallerie, prenant le chemin de Rouy, diſtāt deſia à plus d'vn grand mille de là. Voyez comme vn peu de ſeiour quelque fois porte dommage. Peut eſtre euſſions nous eu là vne bōne fortune. Et comme ledit Gabarret fuſt arriué ie m'acheminay, & fuz incontinant à Cauilimor, ou les gens de la ville me dirent, que ledit Seigneur n'eſtoit encores à demy mil de là. Nous nous cuidaſmes le capitaine Mons & moy deſeſperer, enſemble tous les ſoldats, ayant perdu vne ſi grande fortune pour la pareſſe dudict Gabarret, lequel nous chargeaſmes de maledictions. Or apres auoir demeuré là vne grande piece ſans ſçauoir ce que nous deuions faire, nous nous miſmes ſur noſtre retour: mais lors il me ſouuint de l'aduertiſſement de Marēnes, qui fuſt cauſe, que nous priſmes le chemin à trauers des prez tirant à ceſte plaine. Cependant nous nous oyons touſiours les tabourins du camp, & ceux de derriere en meſme temps: car il n'y a pas demy mille de Cauilimor à la

veue de la plaine: & comme nous fusmes à la veue descouurismes trois ou quatre ragachs, qui suyuoyét le camp. Deux ou trois cheuaux legers les coururent prendre, qui nous dirent, qu'apres eux venoyent deux enseignes de gés de pied, & vne de gens à cheual, que monsieur de la Trinitat menoit. Lesdictes deux compagnies de gens de pied estoyent celles du Comte Petro d'Apport, gouuerneur de Fossan, qu'vn sien Lieutenãt nommé le capitaine Ascanio conduisoit: & les gens de cheual conduisoyent ledit Seigneur de la Trinitat, & les munitions de farines auec vne grande partie du bagage du cãp, là ou il y en auoit vne grand quantité de celuy des Alemans, & des Espagnols, que cinquante soldats Allemans conduisoyent, & autant d'Espagnols: tellement qu'ils pouuoyent estre plus de quatre cẽs cheuaux de bagage, & quatre vingts dix charettes chargees de viures, & de l'equipage de l'artillerie. Alors le capitaine Mons s'en alla descouurir monsieur de la Trinitat, tellement que sõ cheual luy fut blessé, & tourna incontinent à moy me disant ces paroles, Capitaine Montluc il y en a la à donner & à prendre. Soudain ie montay sur vne petite caualle d'vn de mes soldats, & prins vn moyen sergent ayant vint arquebuziers, & les allay descouurir, lesquels ne faisoyent conte de s'arrester pour les gens à cheual qu'ils auoyent veu: ains marchoient tousiours tabourin sonnant. Et comme ie fus aupres d'eux, ie voyois vne multitude de gens & cheuaux, qui marchoyent par la plaine, qui

estoit

eſtoit le bagage & les charettes: puis i'apperçeuz ſur le hrut du coſté ou i'eſtois marcher deux enſeignes & les gens à cheual, & nombray les gens de pied de trois à quatre cens hõmes? & pareillement les gens à cheual de trante a tranre cinq ſalades. Et tout incontinent m'en retournay au capitaine Mons, & luy dis, Qu'ayant failly vne grand fortune, il falloit qu'en tentiſſions vn'autre: lequel me fit reſponce, Qu'il eſtoit preſt à faire ce, que ie voudrois. Et ie le priay qu'il m'attendiſt là car i'allois parler a mes ſoldats, & couruz les trouuer. Le capitaine Gabarret eſtoit auec ledict capitaine Mons a cheual: & le capitaine Fauas, Lyenard, & le Breuil conduiſoyent les gens à pied: & moy arriué parlai a eux & a mes ſoldats leur diſant, Que comme Dieu nous auoit oſté vne bonne fortune, il nous en auoit baillé vne autre en main: & ores que les ennemis fuſſent trois fois plus forts que nous ſi nous les combattions, puis qu'il s'en preſentoit occaſion, nous n'eſtions dignes deſtre ſoldats, tant pour l'honneur, que pour la richeſſe, que nous auions deuant noz yeux car le butin n'eſtoit pas petit. Tous les trois capitaines me reſpondirent que de leur opinion on deuoit combattre. Alors ie hauſſis la voix, parlant aux ſoldats, Et bien mes compagnons ne ferez vous pas de l'oppinion des capitaines, quant à moy ie vous ay deſia donné la mienne, qu'il falloit combattre, & aſſeurez vous, que nous vaincrons: car le preſage que i'ay touſiours eu, le maſſeure, lequel

ne m'a iamais menty en quelque chose que i'aye entreprins, croyez mes amis, qu'ils sont desia a nous.

Or ay ie touſiours faict entendre aux ſoldats, que i'auois certain preſage, que quand cela m'aduenoit, i'eſtois ſeur de vaincre: ce que ie n'ay iamais faict, ſinon pour y faire amuzer les ſoldats, afin qu'ils tinſent desia la victoire pour gaignée, & m'en ſuis touſiours tres-bien trouué, car mon aſſeurance rendoit aſſeurez ouuertes les plus timides. Les ſimples ſoldats ſont aſſez a pipar, & quelque fois les plus habiles. Et lors d'vne voix commancerét tous a crier Combattons capitaine, combattons. Ie leur remonſtrois comme ie voulois laiſſer a noſtre queuë quatre picquiers, pour garder qu'aucun ne ſe raculaſt: & ſi aucun le faiſoit, qu'ils le tuaſſent. A quoy ils s'accorderent volontiers: & me fuſt fort difficile de pouuoir faire demeurer dernier, leſdits picquiers ſuyuant noſtre arreſt: de tant que tous eſtoyent affectionnez devenir les premiers au combat. Et notez que le deſordre vient touſiours plus toſt par la queuë que par la teſte: Ie commençay a marcher: & comme les ennemis deſcouurirent les gens de pied, ils firent halte a l'endroit d'vne grand baiſſe, que leauë auoit faict par ſucceſſion de temps laquelle alloit finir au deſſouz du mont, ou nous éſtions. Ie les vis dans la plaine portans leurs lances droites, ſans s'auancer: & vis, auſſi le capitaine Aſcaigne ſur vn petit cheual gris, qui faiſoit mettre ſes picquiers dans la baiſſe tous de

rang, puis alloit courant aux charrettes, pour les ranger pres du bout de la baisse, là ou ils estoient: & de la couroit au bagage, le faisant demeurer derriere, aux gés a cheual & cognuz bien a la diligence de ce capitaine que c'estoit vn braue homme, & me mit à deuiner ce, qui aduiendroit de nostre combat me mettãt lors en doubte, pour le bõ ordre de ce chef. Si est ce, que la volonté ne me chãgea iamais: & pẽdant que le capitaine Aicaigne dressoit sõ cõbat ie dressois le mien: & prins l'arquebuzerie la baillant au capitaine Gabarret, qui estoit à cheual. Et nottez que la leur estoit sur le haut de la baisse tirant a nous. Ie prins les trois capitaines auecques les picquiers, & deffendis aux arquebuziers ne tirer iamais qu'ils ne fussent de la lõgueur de quatre picques, & au capitaine Gabarret, qu'il fist tenir cest ordre, ce qu'il fist. Ie dis aussi au capitaine Mons, qu'il me prestast vingt cinq salades pour m'aider a ruer: car d'vn iour, encores qu'ils eussent eu vn bras attaché, à peine les eussions nous sçeu tuer: & le demeurãt pourroit combattre leur caualleric, encores qu'ils fussẽt plus forts que les nostres. A quoy il s'accorda, & donna cinq salades au ieune Tilladet (qui est apresẽt appellé mõsieur de Sainctorẽs) & au capitaine Ydrou, cheuaux legers de ladicte compagnie lesquels sont encores en vie, & beaucoup d'autres, qui estoient en ceste trouppe.

Toutes noz trouppes marcharẽt envn coup droict à eux: cõme ie pẽsois que leur arquebuzerie se ietteroit dãs la baisse, quãd ils verroiẽt

approcher la nostre, teste baissée, ce fust au cõtraire: car elle marcha droict à la nostre, & tout à coup se tirarent de plus pres que de quatre picques. I'auois dit aux nostes, que des qu'ils auroyent tiré, missent la main aux espées sans s'amuser plus a recharger & leur courussent sur ce qu'ils firent. Ie courus auec noz picquiers par le bout de la baisse, & nous iettames a coup perdu parmy eux. Ydrou & Tilladet chargerẽt monsieur de la Trinitat, & le rompirent: noz arquebuziers & les leurs se iettarent dans la baisse: toutes-fois les nostres demeurarẽt maistres, & noz picquiers auoient abandonné les picques, & estoyent aux espées: & ainsi combattans courageusement arriuasmes tous au charettes: comme aussi fist le capitaine Mons: lesquelles furent renuerſées, & tous leurs gens en fuitte vers deux maisons, qu'il y auoit bas en la plaine, & poursuiuans touſiours nostre victoire, & les gens acheual tuant parmy eux, bien peu arriuerent aux maisons. On en sauua quelques vns, mais des autres fort peu: car ce qui restoit en vie, estoit si blessé, que ie croy fermement qu'ils ne firent pas grand fruict. Noz gend'armes portoyẽt en ce temps là de grands coutelas tranchans pour coupper les bras maillez, & destrancher les morions. Oncques de ma vie ie ne vis donner si grands coups. Quant a la cauallerie tout fust prins, s'enfuyant droict a Fossan, sauf monsieur de la Trinitat, luy cinquiesme, pour estre mieux mõté que les autres Le ieune Tilladet les suiuit luy troisiesme iusſ-

ques a deux arquebuzades de Foſſan, & print vn qui ſuyuoit l'vn des drapeaux: car l'enſeigne qui la portoit, l'auoit ietté ſur le col de celuy qui ammenoit ſon cheual. Incontinent apres nous nous acheminaſmes, conduiſans les charettes & les bagages, & falluſt retourner par le meſme chemin, qu'ils eſtoyent venuz deuers Marennes: de tant que leſdictes charrettes ne pouoyent paſſer par autre lieu: & pour lors ie vis vn ſi grand deſordre en faict, que ſi vingt ſalades des ennemis fuſſent tournez à nous, ils nous euſſent deffaicts: par ce que les ſoldats à pied & a cheual eſtoyent ſi chargez de bagage, & de cheuaux, qu'ils auoient gaigné, qu'il ne fuſt poſſible au capitaine Mons de ralier vne ſeule ſalade aupres de luy, ny moy deux arquebuziers: de ſorte que laiſſaſmes les morts ſans eſtre recherchez & fouillez. Les vilains de Marennes incontinent apres y vindrent, & les deſpouillarent: leſquels deſpuis nous ont dit pluſieurs fois y auoir gaigné plus de quatre mil eſcus: car il n'y auoit que trois ou quatre iours que ces deux compagnies auoyent prins monſtre pour trois mois. Souuent le butin eſt cauſe de la perte. Voyla pourquoy les capitaines y doyuent prendre regarde: meſmement lors qu'ils ſçauent des garniſons voiſines, qui peuuent venir a eux: il eſt malaiſé d'y pourueoir, car l'auarice du ſoldat eſt telle, qu'il creue ſouuent ſouz le fais, ne voulant prendre aucune raiſon en payement.

Apres ceſte defaicte, nous retournaſmes à

Sauillan, ou trouuaſmes, que deux villains auoyent donné l'alarme à monſieur de Termes ayant porté nouuelles, comme nous eſtions tous deffaicts. Nous le trouuaſmes a demy deſeſperé: mais apres il euſt vne des plus grandes ioyes, qu'il euſt iamais Il y euſt lors bon marché de beſogne: car il ſe gaigna plus de vingt des Eſpagnols. Ceſte vilennie fuſt en partie cauſe de leur deſordre. Nous vouluſmes faire mettre tout au butin, & trouuaſmes que n'eſtions que cent quarante cinq hommes, & cinquante cheuaux me priant tous que chaſcun ſe tint auec ce, qu'il auoit gaigné, & qu'ils me feroyent vn preſent: par ce que ie ne m'eſtois amuzé a piller. ce que ie leur accorday, voyant tout le monde contant & me donnarent ſix cens eſcuz, comme firent auſſi les gens a cheual au capitaine Mons: mais ie ne ſçaurois dire combien. Voyla ce que nous fiſmes ceſte iournée à la queuë de leur camp. Il ne mourut ſur le lieu de noz gens, qu'vn ſoldat du capitaine Baron, & cinq ou ſix blecez, & vn mié corporal, leſquels gueriſtét. Il y a prou de gens de cheual, & de gés de pied en vie, qui ſeerouuarent au combat leſquels lors qu'ils liront ce liure, ne me deſmétiront. Ie ne ſçaurois dire dont ie meſtonne, ſi monſieur de Caillac s'y trouua, ou ſi monſieur de Termes le retint auec luy mais s'il ne s'y trouua il eſtoit dans Sauillan & luy ſouuiendra bien,

Or l'entreprinſe qu'auoit le Marquis de Guaſt ſe monſtra bien toſt: car c'eſtoit pour

s'aller ietter dans Carignan, & là faire vn fort, & y laiſſer vne bonne trouppe de gẽs de pied, comme il fit. Et le iour que ie fis ceſte deffaicte, il campa à vn village pres Carmagnolle à main droite du chemin de Reconi audit Carmagnolle. Il ne me ſouuient du nom : & à la minuit il enuoya la plus part de ſa cauallerie paſſer le pont à Lombriaſſe, ou vne heure ou deux parauant y eſtoient paſſez deux cheuaux legers de monſieur de Termes, qui s'eſtoient trouuez au combat : & s'eſtoient deſrobez auec leur butin, craignant que l'on leur fiſt mettre au blot: & aduertirent monſieur d'Auſſun, & le Seigneur Francisco Bernadin, qui eſtoyent à Carignan leſquels monſieur de Boſieres y auoit enuoyez expreſſément pour la deſmanteler, luy ſouuenant que monſieur de Termes, & ledict Seigneur Franciſco luy auoient dict trois ou quatre mois auparauant, que le Marquis feroit cela, & s'en empareroit pour la fortifier, qui ſeroit choſe fort preiudiciable au ſeruice du Roy.

Ie n'auois affaire d'eſcrire cecy, ſi n'eſtoit pour monſtrer aux ieunes capitaines, qui liront ce liure, qu'il n'attendent iamais a faire leur retraicte à la teſte d'vn camp, s'ils ne ſont aſſez fort pour donner la bataille. Mais comme ces cheuaux legers eurent parlé à mõſieur d'Auſſun, & dit la deffaicte, que nous auions faict, il luy print enuie, comme il auoit le cœur en bon lieu, de faire quelque choſe auant ſe retirer. Ledict Seigneur Franciſco ayant entendu par leſdits deux cheuaux

legers ou estoit l'ennemy, il iugea qu'au point du iour ils les auroyent sur les bras: priant instamment monsieur d'Aussun de se retirer, ce que ledict Seigneur ne voulut iamais faire: & ainsi qu'il fust iour, virent le Marquis de Guast toute l'infanterie, & partie des gens à cheual, qui marchoyent au long de la riuiere. Ledict Marquis s'aduança, & fit parler à monsieur d'Aussun, l'amusant tousiours, le Seigneur Francisco luy crioit, Que le Marquis ne faisoit cela que pour les amuser: mais il n'en voulut iamais rien croire (on ne peu fuyr son mal heur) iusques à ce, que deux cheuaux legers, qu'il auoit enuoyé sur le chemin de Lonbriast, luy firent le rapport de la verité: mais c'estoit trop tard: car la plus grand part de leur caualleric estoit passée. Il n'y auoit que deux batteaux, mais ils estoyent grands, & auoyent commencé passer vn'heure apres minuict, alors monsieur d'aussun dict au Seigneur Francisco Bernardin qu'il se retiraſt iusques aupres des Loges, & que là il fist alte, ce qu'il fit. De gens de pied, il n'auoit que le cheualier Absal auec sa compagnie seule, & luy dit, qu'il s'en allast le petit pas apres le Seigneur Francisco, & qu'il fist souent alte, pour le secourir s'il auoit besoin, ce qu'il fit: & tout à coup arriuirent cinquante ou soixante cheuaux des ennemis, attacquer l'escarmouche Bien est vray, qu'outre sa cõpagnie & celle du Seigneur Francisco, il auoit trãte salades de la compagnie de monsieur de Termes, que le vieux Tilladet commandoit, & estoyent

partis d'auec monſieur de Termes, il y auoit ſept ou huict iours, par le commandement de monſieur de Borierss, & priere qu'il luy fit de les y enuoyerr. Ce que ledict Seigneur regrettoit bien, ne les ayant à l'heure qu'il attendoit le ſiege. Ledict Seigneur d'Auſſun commença à faire ſa retraicte, & mit ſes gẽs en trois trouppes. L'ennemy le ſuiuoit de ſi pres: ſon Lieutenant, qui s'appelloit Hieronim Magrin menoit la premier trouppe: & aucunefois les ennemis le menoient iuſques à la trouppe, que conduiſoit monſieur d'Auſſun: autre fois ledit Hieronim rechargeoit les ennemis, auſquels arriuoit touſiours force gens: & comme ilz eurent plus fors, chargerent le capitaine Hieronim à toute bride, & le ramenerent dans la trouppe de monſieur d'Auſſun, lequel fit vne cargue: & ramena leſdicts ennemis iuſques dans leur grand trouppe: laquelle chargaa ledict Seigneurd'Auſſun, & le ramena ſur les bras du capitaine Tilladet. Vne autre trouppe d'ennemis qui venoyent encor au galop outre ceux-la chargea ledict Tilladet, qui eſtoit aduancé pour ſecourir monſieur d'Auſſun: de ſorte que l'ennemy eſtoit plus fort de gens à cheual quatre fois, que les noſtres. Et touſiours leur arriuoit refraiſchiſſement en meſme heure qu'ils paſſoyent la riuiere: tellemẽt que tout alla en deſordre & en routte, & fuſt porté par terre monſieur d'Auſſun, ſon Lieutenãt, & cinquante priſonniers: le capitaine Tilladet prins deux fois, & recouuert de ſes compagnons: leſquels

ſerez en trouppe tournoient viſage iuſques au pont des Loges. Le Seigneur Franciſco Bernardin, qui eſtoit en bataille aupres du pont, vit venir ſur bras tout ce deſordre: & voyant qu'il n'eſtoit ſuffiſant auec ſa trouppe dv remedier, print party, & paſſa le pont, & là fiſt teſte: qui fuſt cauſe, que beaucoup de nos gens ſe ſauuarent encores, & qui tournoient viſage ſur ſa faueur au bout dudit pont. Or le cheualier Abſal, qui auoit prins vn peu à main gauche, ſe retiroit le pas, & ſouuent fit faire halte, qui fuſt occaſion qu'il ne peut gaigner le pont. Car vne partie des ennemis voyant la victoire coururent à luy, qui auoit veu toute noſtre caualerie desfaicte & en route, chacun peut iuger quel courage luy & ſes gens pouuoient auoir: leſquels furent tous taillez en pieces, le drappeau prins, & il ſe ſauua ſur vn petit cheual.

Voila la routte qu'euſt monſieur d'Auſſun, plus pour vne ſuperbe de vouloir faire quelque choſe grande, que nõ pour faute de cœur, ny de conduicte: car en premier lieu il rangea bien ſes trois trouppes, de ſorte que toutes trois combattoient, & luy meſmes ayant eſté prins tenant l'eſpee ſanglante au poing, & ietté en terre: car ſon cheual eſtoit mort. Et s'il ſe fuſt voulu contanter de raiſon, il ne fuſt iamais entré en diſpute auec le Seigneur Franciſco Bernardin: car il y auoit faict ce, que bon capitaine deuoit faire, tant de ſa perſonne, que ſa conduicte.

Le Roy apres la deliurance dudit Seigneur

d'Auſſun les appointa: parce que le Seigneur Francisco le fit appeller pour luy reparer le tort, qu'il luy auoit faict, ayant dict au Marquis de Guaſt & ailleurs, qu'il l'auoit abandonné au beſoin. Ledict Seigneur d'Auſſun le rendit ſatisfait, & contant: & l'vn & l'autre auoyent bien fait leur debuoir: Mais ſi ledit Seigneur d'Auſſun euſt prins le conſeil dudit Seigneur Francisco, il n'euſt pas eſté deffaict. Il n'eſtoit pas raiſonnable qu'il ſe perdiſt auſſi ne pouuant reparer ſa faute d'auoir tant temporiſé a faire ſa retraicte à la teſted'vne armée. Si ie voulois mettre encores d'autres exéples de ceux, qui veulent combattre à la teſte d'vn camp ſe retirant, ie le pourrois faire: teſmoin Monſieur, ou monſieur le Mareſchal de Strozſe perdit la bataille, non pas à faute de cœur, car il y fuſt bleſſé: ny à faute de cõduite, car il auoit auſſi bien rangé ſes gens pour ſa retraicte droict à Luſignan, qu'homme euſt ſçeu faire: le Seigneur Marion de ſainct Flour qui me perdit preſque toute ma caualierie aupres de Piance, en voulant faire de meſmes à la teſte d'vn camp. Pluſieurs ſans conſideration tumbent en ces fautes, comme i'ay c'y-deuant eſcrit, & en pourrois eſcrire d'autres, qui ſeroyent longues à racompter. Ie vous prie, capitaines mes compagnons, ne meſpriſez mon conſeil, car puis que tant de vaillans & ſages capitaines ſe ſont trouuez mal de ces retraictes, on n'en peut eſperer rien de bon. Il faut vouloir ce, qu'on peut, & ce qu'õ doit,

& non pas à la reste d'vne armee attaquer vostre ennemy, & entreprendre vostre retraicte.

Le Marquis de Guast passa le pont à l'heure mesmes auec tout son camp, & se mist dans Carignan, ou il designa vn fort, enfermant le bourg. Ce qu'il eust bié tost faict: pource que les fossez, qui enfermoyent ledict bourg & la ville, luy aiderent beaucoup: & y laissa deux mille Espagnols & deux mille Allemans, & le Seigneur Pierre Colonne pour chef. A la verité il fist vne bonne election, & ne trompa personne de la bonne opinion, que l'on auoit de luy. Car c'estoit vn homme qui auoit beaucoup d'entendement & de valeur: laissant à Carmaignolle Cesar de Naples auecques quelques enseignes d'Italiens (du nõbre desquels ne me souuient) & deux mille Allemãs: à Reconis quatre enseignes d'Espagnols, c'est à sçauoir Louys Quichadou, Dom Iean de Guibare, Mandosse, & Agillere: la cauallerie à Pingues, & à Vinus, & Vigon: & puis s'en alla à Milan, apres auoir renuoyé le demeurant de son camp à Quiers, & monsieur de Sauoye à Verseil.

Quelque temps apres monsieur de Termes mena vne entreprinse, qui ne fut iamais descouuerte, qu'a mõsieur de Botieres, & à moy: non pas mesme à monsieur de Tais qui estoit Colonnel. Il y auoit vn marchant de Barges grand amy & seruiteur de monsieur de Termes, & bon François, nommé Granuchin, qui venant de Barges à Saullã fust prins des che-

uaux legers de la compagnie du Comte Pedro d'Apport gouuerneur de Foſſan, lequel Foſſan, lequel tantoſt on menaſſoit de pendre, & tantoſt de le mettre à rançon, de ſorte que le pauure homme demeura huict iours en deſeſpoir de ſa vie: à la fin il s'aduiſe de faire dire au Comte, que s'il luy plaiſoit qu'il parlaſt à luy, il luy diroit des choſes, qui ſeroient à ſon profit & honneur. Lequel Comte parla à luy, & ledict Granuchin luy propoſa qu'il ne tiendroit qu'à luy, qu'il ne fuſt Seigneur de Barges, & qu'il eſtoit en ſa puiſſance de luy mettre le chaſteau entre les mains, car la ville n'eſtoit forte. Le Comte curieux d'entendre à ceſte entreprinſe, conclud & arreſta, que Granuchin bailleroit ſon fils & ſa femme en oſtage: & ledit Granuchin propoſa la façon, diſant, Qu'il eſtoit grand amy du capitaine du chaſteau, & que les viures qu'on mettoit dedans, paſſoient par ſes mains: & qu'il auoit part à quelque traffic qu'ils faiſoyent enſemble, ſçauoir eſt, ledit capitaine du chaſteau nommé la Mothe, & luy, auſſi l'Eſcoſſois, qui gardoit les clefs du chaſteau eſtoit fort ſon amy, auquel s'aſſuroit de le conuertir, non toutesfois ledit capitaine la Mothe, mais qu'il eſtoit malade d'vne fiebure quarte, qui le tenoit quinze ou vingt heures, & ne bougeoit du lict, ains y demeuroit preſque touſiours: & comme il ſeroit hors de priſon il s'en yroit pleindre à mõſieur de Termes de deux hommes, qui auoient le bruit d'eſtre Imperiaux, qui l'auoyent vendu, & aduerty les ennemys de ſon allee, & qu'a-

pres auoir laissé sa femme & son fils pour ostage, il iroit demander raison à monsieur de Botieres par le moyen de monsieur de Termes, & puis il s'en yroit à Berges au chasteau, & qu'vn Dimãche matin il feroit sortir de quinze à vingt soldats, que la Mothe y auoit, ne reseruant sinon l'Escossois, le sommeiller, & le cuisinier, pour aller prendre ceux, qui l'auoiẽt vendu, ainsin qu'ils seroyent à la premiere Messe le matin: & ce pendant ceste nuict la le Comte feroit marcher quarante soldats, lesquels seroient embusquez deuant iour à vn petite taillis, qu'il y a loing vne arquebuzade de la fauce porte: & comme il seroit temps de venir, il dresseroit vn drap blanc au dessus de la fauce porte. Or il y auoit vn Preste de Barges qui estoit banny, & se tenoit à Fossan, qui estoit amy de Granuchin, lequel faisoit tout ce qu'il pouuoit pour sa deliurance, qui fust appellé à leur deliberation: pour ce que ledict Prestre auoit parlé souuent au Comte en faueur dudict Granuchin. Et fust conclud que le Prestre se rendoit vne nuict qu'ils arrestarẽt à moitié chemin de Fossan à Barges, en vn petit bois: & pour le recognoistre, feroit vn sifflet, & que s'il auoit conuerty l'Escossois, il le meneroit auecque luy, pour arrester ce, qu'il falloit faire. Ainsin Granuchin escriuit vne lettre à monsieur de Termes, par laquelle il le prioit demander le sauf conduict à monsieur de Botieres, pour faire venir sa femme & son fils à Fossan entrer pleges pour luy, car il auoit tant faict auecque l'aide de cerrains

amis, qu'il auoit moyenné que le Comte le laiſſoit aller moyennant ſix cens eſcuz: & que ſi luy meſmes n'eſtoit dehors & en liberté, ne trouueroit homme qui vouluſt achepter de ſon bien pour faire l'argent, & que s'il auoit le ſauf conduict, luy pleuſt le bailler à vn ſien amy, qu'il nomma à Sauillan, auquel il eſcriuoit, & prioit faire les diligences de faire venir ſa femme & ſon fils audict Foſſan, & cela fuſt arreſté. Ledict Granuchin ſortit, & vint audict Sauillan trouuer monſieur de Termes, auquel il compta toute l'entreprinſe, & ſa marchandiſe. Incontinent monſieur de Termes, qui commançoit deſia à tumber malade d'vne maladie, qui luy duroit chaſque fois quatorze ou quinze iours, m'enuoya querir & me communiqua le tout: & tous trois arreſtames que ledict Granuchin yroit parler auec mouſieur de Botieres, pour luy conter l'entreprinſe. Monſieur de Termes luy bailla des lettres addreſſantes audict Seigneur de Botieres, lequel apres l'auoir entendu, n'en fiſt pas grand cas: mais ſeulement reſcriuit à Monſieur de Termes, que s'il cognoiſſoit qu'on ſe deuſt fier audict Granuchin qu'il en fit comme bon luy ſembleroit. A laquelle reſponce monſieur de Termes euſt opinion, que monſieur de Botieres ſeroit bien aiſe qu'il receut quelque eſcorne, auſſi ne s'aimoiẽt guierres: de ſorte qu'il vouloit rõpre l'entreprinſe, mais voyãt ledict Granuchin deſeſperé, ſi elle ne ſe faiſoit, & moy encores plus de laiſſer eſchapper vne telle priſe ſur noz ennemis, ie

priay monsieur de Termes la me laisser conduire, lequel difficilement le me vouloit accorder, craignant tousiours que s'il en aduenoit mal, monsieur de Bottieres luy presteroit vne charité enuers le Roy, comme c'est la coustume. Car quand on porte quelque dent de laict à quelqu'vn, on est bien aise qu'il face tousiours quelque pas de clerc: afin que le maistre aye occasion de se courroucer & reculer celuy là, le blasmãt de n'auoir voulu croire les plus sages. Enfin par importunité il m'accorda ladicte entreprinse.

Ledict Granuchin partist pour s'en aller à Barges, & descouurist le tout au capitaine la Mothe, & à l'Escossois: auquels monsieur de Termes en escriuit aussi: & la nuict venue partirent tous deux seuls (car ledict Granuchin sçauoit bien le chemin) & se rendirent au bois là ou ils trouuarent le Prestre, & arrestarent, Que ledit Comte quitteroit la rançon audict Granuchin, & qu'il luy bailleroit autãt comme les soldats qui l'auoyent prins, luy auoyẽt osté: Et en outre luy bailleroit sa demeure au chasteau pres du capitaine, qu'il y mettroit auec certaine pension d'argent pour s'entretenir: & feroit espouser à l'Escossois vne fille heritiere, qu'il y auoit à Barges: luy dõneroit aussi certain entretenement, de tant qu'il ne pourroit iamais plus retourner ny en Escosse, ny en France Cela fust tout arresté & conclu, & que le Prestre luy apporteroit toutes ces promesses signees, & scellees des seing & armes du Comte, à vne cassine qui estoit au frere

dudict

du Preſtre, la ou venoit quelque fois la nuict & que le Dimanche apres l'executiõ ſe feiroit Granuchin vint à Sauillan apres auoir reçeu les obligations, & nous monſtroit tous. Or il n'y auoit plus iuſques au Dimanche que trois iours, il s'en retourna in continant, & arreſtames qu'il meneroit deux guides les meilleures, qu'il pourroit trouuer: non toutesfois qu'il leur deſcouuriſt rien, mais auecques des lettres feintes, ou il ne ſe parleroit que de quelque vin, qu'il m'auoit achepté. Les guides furent le ſamedy à midy à Sauillan, ie prins le capitaine Fauas mon Lieutenant, & dans ma chambre luy communiquai tout l'entteprinſe, & comme ie voulois que ce fuſt luy qui l'executaſt. A quoy ne contredict, eſtant homme de bonne volonté, & fuſt accordé qu'il attacheroit les guides par le corps, & qu'il n'entreroit en chemin aucun, ny carrefour: mais à trauers la campagne. Il euſt grand affaire à conuertir les guides, pour ce qu'il falloit paſſer trois ou quatre ruiſſeaux, & qu'il y auoit de la neige & de la glace par tout. Nous demeuraſmes plus de trois heures à diſputer ce chemin: à la fin tous deux les guides s'en accordarent, à chaſcun deſquels ie donnay dix eſcuz, & les fis tres-bien ſoupper. Nous aduiſames qu'il ne falloit mener gueres de gens pour ne faire grand bruit. Nous faiſions lors vn rampart pres la porte de Foſſan, ayant rompu vn peu de la muraille, & fait vn pont pour aller cercher la terre dehors, luy trente cin-

quiesme seulement. Et comme nous fusmes dehors attachasmes les guides pour crainte qu'ils ne se perdissent, & ainsi se mist en chemin. Or l'assignation des ennemis estoit en mesme heure, de sorte que Granuchin leur auoit baillé le chemin pour venir à ce taillis à main droicte, & aux nostres pourvenir passer aupres des murailles de la ville à main gauche & comme ils furent à la fauce porte, Granuchin & l'Escossois s'y trouuarent, qu'estoit l'heure, à laquelle l'Escossois auoit accoustumé faire sa sentinelle sur la fauce porte, & ne furent iamais descouuerts. Estants arriuez ils les mirent dans vne caue du chasteau, ou l'on leur auoit appresté du feu de charbon, du pain & du vin. Cependant le iour arriua, & cõme la cloche sonnoit pour dire la Messe bas à la ville, l'Escossois & Granuchin commandarét à tous soldats qui estoient dans le chasteau, d'aller prendre à la Messe ces deux, que Granuchin chargeoit l'auoir trahy, & n'y demeura que la Mothe, son valet de chambre, qui seruoit de soldat, celuy que faisoit la despence le cuisinier, l'Escossois, & Granuchin. L'Escossois leua le pont, & lors ils firent sortir le capitaine Fauas, le faisant mettre dernier des fassines qu'il y auoit au fons de la bassecourt, les genoux à terre: & apres allerent incontinent mettre le drappeau sur la fauce porte. Et bien tost apres le Prestre arriua & enuirõ quarante soldats auecques luy: & cõme ils furent dedans, l'Escossois ferma la fauce porte, & à l'instant le capitaine Fauas & sa trouppe leur

coururent sus, lesquels firent quelque peu de deffence: de sorte qu'il en mourust sept ou huict: Granuchin sauua le Prestre, & ne voulut endurer qu'il receut aucun desplaisir. Or il y auoit vn payſan, qui venoit d'vne maisonnette au dessoz du chasteau, lequel apperçeust entrer par la fauce porte ces soldats Espagnols portans la croix rouge, & couruſt bas à la ville donner l'alarme: & dire que le chasteau estoit trahy. Lors les soldats, qui auoient esté tirez dehors pour aller prendre les deux hommes à la Messe, voulurent retourner au chasteau, mais les nostres leur tirarent arquebuzades: toutesfois bien haut pour ne les toucher, faignant estre ennemis, crians touſiours Imperi, Imperi & Sauoye: qui fust cause, que lesdits soldats s'en fuirent à Pigneroi, & portarent nouuelles à monsieur de Botieres, que Granuchin auoit trahy le chasteau, & que l'ennemy estoit dedans Monsieur Botieres despescha bien en collere vn courier à monsieur de Termes pour l'aduertir de ces nouuelles. Et outre trois ou quatre marchans de Barges, qui tenoient le party du Roy, s'en vindrent fuyants à Sauillan, de sorte que nous tinſmes entierement que la trahiſon double estoit tourné contre nous, comme il aduient bien souuent. Ie n'osois aller veoir monsieur de Termes, qui estoit au lict malade quasi desesperé, & disoit ces mots suiuant, A monsieur de Montluc vous m'auez ruyné, pleust à Dieu ne vous auoir iamais creu: & ainsin demeurasmes iusques au Mercredy. Cependant ils mirent les

soldats qui estoyent entrez dans la caue prenant mes soldats les croix rouges, & mirent vn drappeau blanc aussi auec la croix rouge sur vne tour, criant autre chose dedans le chasteau Imperi, Imperi.

Or incontinant Granuchin fit signer vne lettre au Prestre, par laquelle il mandoit au Comte qu'il s'en vint prendre possession de la ville & du chasteau, Que Granuchin luy auoit promis: & manda venir vn païssan de son frere, auquel il fit bailler la lettre par le Prestre meimes, luy disant, Que s'il faisoit aucun signe en luy baillant la lettre ou autremẽt, qu'il le tueroit: Et aussi fit dire par ledit Prestre audit laboureur quelques autres paroles de bouche. Le païssan s'enva sur vne iument courant à Foltan, la ou il n'y a que douze mil. Et tout incontinant le Comte se resolut d'y enuoyer ceste nuict vn sien corporal nommé Ianin, auecque vingt cinq des plus braues de toute sa compagnie, lequel se rendit au point du iour à Barges. Et comme il arriua au chasteau, Granuchin, le Prestre, & l'Escossois le firent entrer par la meisme fauce porte: & ce pendant le capitaine Fauas s'alla mettre dernier les fassines, comme auparauant: Combié que Granuchin fit vn peu le long à ouurir la porte pour ce qu'il vouloit veoir clair & regarder si le Prestre feroit signe aucun: aussi vouloit-il, que ceux de la ville les vissent entrer. Et comme le iour fut clair, ils ouurirent la fauce porte, leur faisant entendre que les soldats du Prestre dormoyent pour le long du trauail

qu'ils auoyent souffert la nuict auparauant. Et comme ils furent dedans, l'Escossois ferma soudain la porte, & promptement le capitaine Fauas soit, courant à eux, sans leur donner loisir, que à bien peu de mettre le feu au arquebuzes, ce que les nostres firent: car ils les auoyent toutes prestes. Quoy que ce fust ils se mirent en deffence auec leurs espées de sorte qu'il y eust six soldats des miens blessez & en mourut de ceste trouppe quinze ou seize, desquels le corporal Ianin en fust vn, qui fust vn grand mal'heur pour noz entrepreneurs, & vn sien frere: le reste ils amenarent à la caue, les attachans de deux en deux: car ils estoyent desia dans le chasteau plus deprisonniers, que des nostres mesmes.

Et pour ce combat dura plus que l'autre, les ennemis crioyent combattant, Imperi, & les nostres France de sorte que la voix alloit iusques à la ville, & mesmement les arquebuzades qui furét tirées. Et pour n'estre encores descouuerts, parce que leur dessein estoit d'y attirer le Comte (car pour ceste occasion se ioüoit la farce) ils montarent tous sur les murailles du chasteau, & là crioient Impert & Sauoye, portans tous la croix rouge, comme i'ay desia dict. Or le païssant qui auoit porté la lettre au Comte ne vint pas auec eux aux chasteau, s'estant arresté à la cassine de son maistre, & fust incontinant renuoyé querir, & baillé vn'autre lettre pour la porter audict Comte à Fossan par les mains du Prestre, par laquelle il l'aduertissoit que le corporal Ianin

estoit tant las, qu'il n'auoit peu escrire: mais qu'il luy auoit donné charge de luy mander le tout & qu'il s'estoit mis à dormir. Le Comte apres auoir veu ceste lettre, se resolut de partir non pas le lendemain, qui estoit le mardy, mais le mecredy apres. Quand Dieu nous veut punir, il nous oste l'entendemet, comme il aduint au faict de ce gentil homme. En premier lieu le Comte estoit reputé pour vn des accors & autant sage & vaillant qu'il y eust en tout leur camp: & neantmoins il se laissa aueugler à deux lettre de ce Prestre, & mesmement par la derniere, de laquelle il ne deuoit rien croire qu'il ne vist lettre de son coporal. Et deuoit regarder si l'excuse estoit suffisante de dire que son dit coporal s'estoit mis à dormir. Mais nous sommes aueuglez quand nous souhaittons quelque chose. Croyez Messieurs, qui faictes des entreprinses, que vous deués sõger tout peser tout iusques à la moindre petite particularité: car si vous estes fin, vostre ennemy le peut estre autant que vous. A fin (dit-on) fin & demy. Ce qui le trompa encore le plus fut, que le Mardy ceux de la ville, qui pensoyent estre deuenuz Imperiaux, faisant encore quelque doubte pour les cris, qu'ils auoient ouys au combat, enuoyarent cinq ou six femmes au chasteau vandre des gasteaux, põmes, & chastaignes, pour voir si elles pourroient descouurir qu'il y eust de la trahison: car tous ceux qui estoyent demeurez dans la ville auoyent desia prins la croix rouge. Et comme noz gens les virent venir contre-

mont, ils se doubtarent bien que c'estoit pour quelque occasion, ce qui leur fit resoudre de faire bonne mine, & allarent abattre le petit pont leuis: & les firent entrer dedans. Lors mes soldats se mirent à promener en la basse-court auec leurs croix rouges, sauf trois ou quatre qui parloient bon Espagnols, lesquels parlarent ausdictes femmes, & leurs achaptarent ce, qu'elles portoient, faignant estre Espagnols. Et apres elle s'en retournarent à la ville, asseurãt les habitans qu'il n'y auoit point de finesse: & apporterent vne lettre aussi, que la Mothe escriuoit à vn sien amy à la ville, par laquelle il le prioit d'aller vers mõsieur de Botieres, pour luy dire, qu'il n'auoit iamais esté consent à la trahison de Granuchin, & la baillarent à vne de ces femmes, sçachant bien que celuy, à qui il escriuoit, ne s'y trouuoit pas, & qu'il seroient des premiers, qui s'en seroit fuis à cause qu'il estoit bon François. Mais il vouloiẽt que la lettre tũbast entre les mains deceux qui tenoient le party Imperial, cõme il aduint.

Ainsin que le Comte arriua lẽ Mecredy matin, noz gens du chasteau le descouurirent au long de la plaine. Les gens de la ville luy allarent audeuant à la porte ou estant il leur demanda si la chose estoit certaine, que ledict chasteau estoit entre ses mains. Auquel ils respondirent, qu'ils le tenoyent pour vray mais que à la premiere fois que ses gens y entrarent on y tira force arquebuzades dedans: & s'y fit vn grand bruit: & le lundy matin quand les autres y entrarent, ils ouy-

rent de meſmes vn grand bruit, lequel dura plus longuement que le premier, & qu'il leur ſembloit entendre vne fois crier, France, & vn'autre fois Imperi & Duco: toutesfois que hyer ils auoyent enuoié de leurs femmes audict chaſteau auec des fruicts, fouaſſes, & chaſtaignes: leſquelles ils auoient laiſſées entrer, & virent que tous les ſoldats portoyent la croix rouge. Surquoy le Comte diſt à ſon Lieutenant, qu'il deſcendiſt, & qu'il fiſt repaiſtre ſa compagnie: & diſt à ceux de la ville qu'ils luy appreſtaſſent promptement quelque choſe à manger: car dés qu'il auroit mis ordre au chaſteau, il viendroit diſner, & prẽdre leur ſerment de fidelité, & ce faict, s'en retourneroit à Foſſan. Or il y a vne montée fort malaiſée de la ville au chaſteau, que fuſt cauſe, que le Comte deſcendit à pied, accompagné d'vn ſien nepueu, d'vn autre gentilhomme & ſon trompette. Et comme il fuſt à l'entrée du pont, qui eſtoit baiſſé & la porte fermée, toutesfois le guiſchet eſtoit ouuert, de ſorte qu'vn homme y pouuoit paſſer, & vn cheual le tirant par la bride, Granuchin, & le Preſtre eſtans à la feneſtre, l'ayant ſalue, luy dirent, qu'il entraſt. Auſquels il reſpondiſt touſiours, qu'il n'en feroit rien, qu'il n'euſt parlé au coporal Iannin. Comme ils virent qu'il ne vouloit entrer, Granuchin diſt auſſi Preſtre, pour le faire oſter de là, qu'il allaſt dire au copporal Ianim que monſieur eſtoit à la porte, & luy meſmes s'oſta de la feneſtre, faignant d'aller en bas: alors le capitaine Fa-

uas & les soldats coururent ouurir la porte, qui n'estoit point fermée à clef, & tout à vn coup sauterent sur le pont. Le Comte, qui estoit vn des plus dispots hommes de l'Italie, qui tenoit son cheual par la bride, estant vn des bons cheuaux dudict pays, lequel ie bailla depuis à Monsieur de Tais, bondit par dessus vne petite muraille, qu'estoit pres du pont, en tirant le cheual apres luy, sur lequel il vouloit sauter, car il n'y auoit cheual si grãd pourueu qu'il peut prendre l'arson, qu'il ne se mist en selle armé de toutes pieces. Il fust poursuiuy du Bastard de Bazordan nommé Ianot, qui est encore en vie, estant pour lors de ma compagnie: lequel par malheur ne vouluſt ou ne peuſt passer la petite muraille, pour luy sauter au colet, mais luy tira vn arquebuzade, laquelle luy donna au defaut de la cuiraſſe, & luy entra dans le ventre perçant à trauers les boiaux iusques presque de l'autre costé dequoy tumba par terre. Le capitaine Fauas print son nepueu, vn'autre print la trõpette, l'autre se sauua contre bas criant, Que le Comte estoit prins ou mort; le Lieutenant & toute sa compagnie tournent remonter à cheual d'vn si grand effroy, qu'ils ne ceſſarent le galop iusques à Foſſan. Que Ianin à la secõde entrée n'y euſt esté tué, on euſt non seulement attrapé le Comte, mais peu à peu toute sa trouppe: car on l'euſt forcé de parler à eux luy tenant la dague aux reins, s'il euſt fait nul signe. Et peut estre euſſiõs nous eu moyen d'enfiller quelque entrepriſe sur Foſſan: car

vne en amene vn'autre. Ce faict sur la nuict, on me despecha le capitaine Milhais de ma cõpagnie, pour me porter les nouuelles, & me faire le discours, comme tout estoit passé, auec vne lettre du Comte, par laquelle il me prioit, que puis qu'il estoit mon prisonnier & de mes gens, pouuant plus gaigner à sa vie, que à sa mort, ie luy fisse ceste courtoisie de luy enuoyer à toute diligence vn medecin, vn chirugien, & vn apoticaire. Le capitaine Milhas me vint trouuer, estãt entré lors qu'on ouuroit la porte de la ville, & me trouua, que ie m'habillois. Lequel me comta le tout ayant demeuré despuis le Dimanche iusques au Mecredy en grãd peine & ennuy. Car ores que ie regretasse la place, ie regrettois encore plus mon Lieutenãt & mes soldats, la pluspart desquels estoyent gentils hommes. Or incontinent ie m'en courus au logis de monsieur de Termes, que ie trouuay dedans le lict malade. I'auzerois dire que luy, ny moy n'eusmes iamais vne plus grand ioye: car nous sçauions bien qu'on nous eust accommodez de toutes façons. Et soudain ie fis partir vn medecin, vn chirugien, & vn apoticaire, ausquels baillay irois cheuaux des miens, qui ne cesserent d'aller, iusques à ce qu'ils furẽt là: mais il n'y eut ordre de les sauuer: car il mourust à la mi-nuict, & fust porté à Sauillan, lequel tout le monde desiroit veoir, comme faisoit aussi monsieur de Termes tout malade. Il fust regretté beaucoup. Le lendemain i'enuoiai le corps à Fossan, & retins le nepueu, & la trompette, & les autres qui

eſtoyent priſonier à Barges, iuſques à ce qu'ils m'euſſent renuoyé la femme & le fils dudict Granuchin. Ce qu'ils firent le lendemain : & moy de meſmes leur deliuray tous les priſonniers.

Ie vous pries capitaines, qui lirez & verrez cecy, conſiderez ſi c'eſt entreprinſe d'vn marchant, vn vieux capitaine ſeroit bien empeſché de la conduire auec tãt de ruzes & fineſſes que ceſtuy cy fit. Et encores que le capitaine Fauas en fuſt l'executeur, neantmoins ce marchant fuſt non ſeulemẽt l'origine ce tour, mais auſſi l'executeur: ayant eu le cœur pour ſe vanger, de mettre en hazard & ſa fẽme & ſon fils. En liſant cecy, mes compagnons, vous pouuez apprendre la diligence auecques ſi grandes froidures, les ruzes & fineſſes qui furẽt iouées dans le chaſteau par l'eſpace de quatre iours, telles qu'homme ne les ſçeut deſcouurir ny des noſtres, ny des leurs, nous tenant nous en doubte. Le Comte s'y porta pour vn ſage cheuallier bien legerement lors de la ſeconde lettre: mais il repara ſa faute lors qu'il ne vouluſt entrer ſans veoir ſon homme. Tout cela ne lui ſeruit de rien, comme vous auez veu. Lors que vous dreſſerez ces entreprinſes, peſez tout, n'allez iamais à l'eſtourdy : & ſans vous precipiter ny croire de leger, iugez s'il y a de l'apparence. I'en ay veu plus de trompez qu'autrement. Et quelque aſſeurance, & quelque promeſſe qu'on vous donnes, faictes vne contrebatterie. Et ne vous fiez pas tant à celuy qui conduit la marchandiſe, que vous

n'ayez quelque corde en main pour sauuer vostre faict de l'autre costé. C'est mal fait de blasmer celuy qui conduict vne entreprise, si elle ne porte, pourueu qu'il n'y ait de la faute ou sottise, c'est tout vn. Il faut essaier & faillir car se fiant aux hommes on ne peut lire dans leur cœur mais allez y sagemẽt. I'ay touſiours eu ceste opinion, & croy qu'vn capitaine la doit auoir, qu'il vaut mieux aller attaquer vne place pour la surprendre, lors que personne ne vous tient la main, que si quelque traistre la conduict. Car pour le moins estes vous asseuré, qu'il n'y a point de contre trahison: & vous retirez si vous faillez, auec moins de dãger: car vostre ennemy ne vous peut dresser des empusches.

Cesar de Naples estãt ce iour à Carmagnolle fut aduerty de la mort du Comte, dequoy il fust bien faſché: & pour asseurer Fossan y voulut enuoier trois compagnies Italiennes, lesquelles d'autres fois y auoient esté en garnison, c'est à sçauoir, Blaise de Somme Neapolitain, & Baptiste Millanois, & Roussane Piedmontois, lesquels ne voulurent partir promptement (craignant que nous les combatissions) & qu'ils n'eussent vne bonne & forte escorte. Les Allemans, qu'il auoit auecques luy, n'y voulurent aller. qui fust cause, qu'il manda à Racodis, aux quatre compagnies Espagnoles, qui y estoyent en garnison: C'est à sçauoir, Dom Iean de Gueuare maistre de camp, Louys Quichedou, Aguilbert, & Mandosse: surquoy ils furẽt deux

iours, sans ozer mettre en chemin. Cependãt monsieur de Termes fust aduerty par son espion, que lesdictes compagnies Italiennes partoient le matin pour s'aller iettet dans Fossan, & que deux compagnies de caualerie leur tenoyent escorte. Or n'auoit il rien entendu, que les Espagnols y deussent aller. Ledict Seigneur ne faisoit que commancer à reueler de sa maladie, lequel me communiqua l'affaire le matin mesmes: & à la mesme heure que l'espion estoit arriué, concluſmes, que nous prendrions quatre cens hommes de pied de toutes noz compagnies: choisis & esleuz: sçauoir, deux cens arquebuziers, & deux cens picquiers portans corselets. Le capitaine Tilladet (qui n'auoit perdu de ses salades que deux ou trois) n'estoit encore reuenu à Sauillan, qu'estoit cause que la compagnie de monsieur de Termes n'estoit pas si forte. Et d'autre part monsieur de Bellegarde, qui estoit son Lieutenant, estoit à sa maison, & en auoit quelques vns auecque luy. Et à ceste occasion le capitaine Mõs ne peut amener que quatre vingts salades: & nous rapporta l'espion que les compagnies Italiénes deuoyent prendre le chemin mesmes que leur camp auoit tenu venant à Carignan, qu'estoit par la plaine, ou nous auions combattu les Italiens. Nous cõcluſmes que nous prendrions le chemin de Marennes, & que nous leur serions aduenant. Et ainsin que nous voulions sortir de la ville, arriua monsieur de Cental, qui venoit de Cental, ayant

auecques luy quinze sallades du seigneur Mauré & vingt arquebuziers à cheual. Ce que nous destourna vn peu, pource qu'il pria monsieur de Termes luy donner vn peu de temps pour faire repaistre ses cheuaux: car il falloit il qu'il passast par ce mesme chemin, que nous voulions, pour s'en aller à Cairas, qu'estoit sõ gouuernemẽt. Auquel nous dismes, que nous n'irions que le petit pas, & que l'attendrions à Marennes, mais qu'il se hastast: car si nous entendions que les ennemis fussent prests de passer, ne le pourrions attendre. Monsieur de Termes vne fois auoit enuie d'y venir: mais nous capitaines le priasmes de ne venir point, pour ce qu'il ne fairoit seule, & s'il aduenoit quelque inconuenient sur nous, seroit pour se perdre.

Estans arriuez audit Marennes nous fismes alte, attendans monsieur de Cental, ou nous ordonnasmes nostre combat en telle sorte: sçauoir est, que le capitaines Gabarret & Baron meneroient les deux cens corselets: & moy les deux cens arquebuziers. Et tout incontinent me misdeuant auecques mesdits arquebuziers venant les corselets apres moy, & sortismes hors du village. Le capitaine Mons fit deux trouppes de ses gens de cheual, ie ne sçay à qui il bailla la premier, pource que tous estoyent compagnons: mais ie pense bien que ce fut au Massés ou Mousserie, ou a Idron, ou au ieune Tilladet. Et cõme nous eusmes vn peu marché en auant, plustost que de nous monstrer à la

vallée par ou les ennemis deuoyent passer, fismes alte. Ie pris vn gentil homme nommé la Garde auecques moy estãt à cheual, & me mis vn peu deuant pour descouurir la vallée. Tout incontinent ie descouure de l'autre costé sur la plaine du Babe (qu'est vn chasteau appartenant au Chastelier de Sauoye) les trois cõpagnies Italiennes & la cauallerie, qui marchoient droit à Fossan, surquoy ie me cuiday desesperer, en maudissant monsieur de Cental & l'heure que iamais il estoit venu, cuidant qu'il n'y eust d'autres gens que ceux, que ie vois de l'autre costé lesquels desia estoient fort auant. Et comme ie m'en voulois retourner pour dire à la troupe qu'ils estoyent passez, ie regarday bas (car pardeuant ie ne regardois que à la plaine de l'autre costé) & descouuris les Espagnols, & les monstray à la Garde (qui ne les auoit aperçeuz, non plus que moy) portans presque tous chausses iaunes, & voyons contre le soleil reluire leurs armes: & cognuz qu'il y auoit des corselets. Nous ne pensions rencontrer rien que des trois compagnies Italiennes, & sans l'atente de monsieur de Cental eussions rencontré les Espagnols & Italiens ensemble, lesquels à nostre aduis nous eussent deffaits veu la deffence que firẽt les Espagnols seuls I'aduertis les capitaines qu'il ne falloit point qu'ils se monstrassent encore, car les Espagnols ne bougeoyent & faisoyent alte. Ie commençois aussi à perdre la veuë des Italiens, qui marcheoyent droit à Fossan. C'estoit

vne grande faute à eux de s'esloigner tant les vns des autres. La Garde retourne à moy, & me dist, que monsieur de Central commençoit à arriuer, venant auec ledit la Garde vn soldat à cheual, lequel ie fis demeurer sur le haut, tenant tousiours sa veuë vers les Italiens, & descendis bas auecques la Garde pour nombrer ces gens, lesquels me tirarent quelques arquebuzades: nonobstant ce, ie m'aprochay de si pres, que ie les peuz nombrer, & les cõptay de quatre à cinq cens hommes au plus: & incontinant retournay sur le haut & vis que que leur cauallerie retournoit à eux, ayant laissé les Italiens, qui desia estoyent fort auant, & hors de nostre veuë: Ie despeschay ce soldat deuers mes compagnons, pour qu'ils cõmençassent promptemẽt à marcher, car les Espagnols commençoient à sonner le tabourin, pour s'en retourner. Leurs compagnies de gẽs de cheual estoient celles du Côte de S. Martin d'Est, parent du Duc de Ferrare, lequel n'y estoit point mais bien son Lieutenant, & Rozalles Espagnol. Celles des Espagnols à pied, estoient Dom Ioan de Guybarre, Aguilliere, & Mandosse, & la moytié de celle de Louys Guichadou, lequel s'estoit mis auec l'autre moytié dans le Chasteau de Reconis. Or mõsieur de Central, & le Capitaine Mõs vindrent à moy seuls, & virent comme moy, que lesdits Espagnols se mettoient en file, laquelle nous iugeons de onze ou bien de treze par file. Cependant la cauallerie leur arriua.

Or nous auoyent ils desia descouuerts, encore

cõe qu'ils n'en euſſent veu que cinq, que nous eſtions: i'auois eſté recõgneu quand ie deſcendis bas par le ſergent de Mandoſſe, qui auoit eſté prins à la deffaicte des Italiens, & rendu trois iours apres. Ils mirent toute leur caualleríe deuant, & vingt ou vingt cinq arquebuziers ſeulement à la teſte de leurs picquiers, & le demeurant à la queuë: & ainſi commençarent à marcher tabourin battant. Ie prins mes deux cens arquebuziers, & les mis en trois trouppes: l'vne mendit le capitaine Lyenard, & l'autre la Pallu, Lieutenant à monſieur de Carces, qui auoit ſes deux cõpagnies à Sauillan: & moy ie prins l'autre, & me mis à leur queuë, les corſelets venoyent apres & de prime arriué me fut tué la Garde. Ils cheminoyẽt touſiours au grand pas, ſans iamais faire ſemblant de ſe rompre, tirant en grand furie ſur nous, & nous ſur eux: tellement que ie fuz cõtrainct de faire ioindre ledict capitaine Lienard à moy, pour-ce que de leur teſte eſtoit parry vne trouppe d'arquebuziers pour renfoncer le dernier. Et fis venir pareillement la Palu: & ainſin marcharent touſiours iuſques à ce, qu'ils furent à la veuë du chaſteau de ſainct Fré, qui fuſt trois mil ou plus touſiours combattant à arquebuzades. Ie les auois vne fois preſque mis en toutte paſſant vn foſſé, pres d'vne maiſon, où il y auoit vne baſſe-court: & les tins de ſi pres, que nous miſmes la main aux eſpées, & s'en ietta vingt ou vingt cinq dedãs la baſſe-court: & eſtans pourſuyuis d'vne partie de nos ſoldats furent taillez, en pieces: &

cependant ils acheuarent de passer le fossé nostre cauallerie les cuida charger, ce qu'elle ne fit: car ce qui les engarda, c'estoit les arquebuzades, lesquelles leur auoyent tué beaucoup de cheuaux. Et quaux capitaines, Gabarret & Baron firent vn'erreur: par ce que, comme ils nous virent à ce fossé pesle-mesle, ils mirent pied à terre, prenans leurs picques, mais ils n'y peurét arriuer. Que si les corselets eussent peu cheminer, cõme noz arquebuziers, ie les eusse deffaits-là, mais il n'estoit possible pour la pesanteur de leurs armes: & ainsi s'acheminarent gaignant pays. Et comme ils furent pres d'vn petit pont de brique, ie laissay noz arquebuziers combattans tousiours, & coureuz à nostre cauallerie, qui estoit en trois trouppes. Monsieur de Cental menant la sienne, qui se tenoit tousiours à la largue des arquebuzades, marchoit vn peu deuant, ou vn peu à costé. Auquel dis ces paroles: Ha monsieur de Cental ne voulez vous point charger? Ne voyez vous pas que les ennemis se sauuent, s'ils sont delà le pont: & incontinent gaigneront le bois de Sainct Fré? & s'ils se sauuent nous ne sommes dignes de porter iamais armes, & quant à moy ie les quitte des maintenant. Lequel me dist enragé de colere, Qu'il ne tenoit point à luy: mais que i'allasse parler au capitaine Mons. Ce que ie fis, & luy cammancé à dire ces mots: Ha mon compagnon, faut il que nous receuions ce iourd huy vne si grand honte, perdant si belle occasion, pour ce que vous autres

gens à cheual ne voulés charger lequel: me respondit, Que voulez-vous que nous facions: voz corselets ne peuuent arriuer au combat, voulez-vous que nous les combattions tous seuls? surquoy ie luy respondis en iurant de colere, Que ie n'auois que faire des corselets, souhaittant de bon cœur, qu'ils fussent à Sauillan, puis quils ne pouuoyent se ioindre au cõbat. Il me dit, Allez parlez à la premiere troupe: & ce pendant ie m'aduanseray. I'y couruz, & commençay à remonstrer aux gentils hommes de monsieur de Termes, qu'il n'y auoit que neuf ou dix iours que nous auiõs combattu les Italiens: & à ceste heure que nous deuiõs combattre les Espagnols pour acquerir plus grand honneur, faut il qu'ils nous eschappent lesquels me respondirent tous d'vne voix. Il ne tient point à nous, il ne tient point à nous. Or ie leur dis s'ils me vouloyent promettre de charger dés qu'ils verroyent que i'aurois faict mettre les espées aux mains aux arquebuziers pour leur courir sus, ce qu'ils m'accordarent à peine de leurs vies. Alors i'auois vn mien nepueu nommé Serillac, qui despuis fust Lieutenant de mõsieur de Cypierre à Parme, & prins prisonnier auecques lui, & despuis tué à monte-pulsianne. Et à la verité en ces trente salades il y auoit des meilleurs hommes, que monsieur Termes eust en toute sa compagnie. Ie dis audict Serillac, Serillac tu es mon nepueu, mais si tu ne donne le premier ie te desauouë, & dis que tu n'es poinct mon parent,

Alors il me dist promptement ces mots: Si ie donneray mon oncle vous le verrez tout à ceſt heure: & de faict baiſſa la veuë pour donner, enſemble tous ſe compagnons. Ie leur criay, qu'ils attendiſſent, que ie fuſſe âmes gens alors ie couruz aux arquebuziers, & à mon arriuée leurs dis, qu'il n'eſtoit plus queſtion de tirer arquebuzades car il falloit venir aux mains capitaines mes compagnons, quand vous vous trouuerez à telle nopces preſſez voz gens, parlez à l'vn & à l'autre, remuez vous: croyez que vous les rendrez vaillans tout outre, quand ils ne le ſeroyent qu'à demy. Tout à vn coup ils mirent la main aux eſpées. Et comme le capitaine Mons, qui eſtoit vn peu en auant & monſieur de Cental, qui eſtoit à coſté virent baiſſer la viſſier à la premier trouppe, & me virent courir aux arquebuziers, & en meſme inſtãt les eſpées au mains des ſoldats, ils cogneurent bien que i'auois trouué gens de bonne volonté & commençarent à s'approcher. De ma part ie mis pied à terre prenant vne halebarde à la main (c'eſtoit mon arme ordinaire au combat) & couruſmes tous à corps perdu nous ietter ſur les ennemis. Serillac tint ſa promeſſe: car il donna deuant, comme tous confeſſarent, ſon cheual fuſt tué à la teſte des arquebuziers & des gẽs à cheual de ſept arquebuzades. Tilladet, La-uit, Idron, Monſeliers, les Maurens, & les Maſſes tous gentils hõmes Gaſcõs, qu'eſtoyent en cette trouppe, compagnons dudict Serillac, chargearent de cul & de teſte dans les gẽs à cheual, leſquels ils renuerſerẽt tous ſur la teſte de gens de pied. Monſieur de Cẽtal donna

auſſi par le flanc à trauers des gens de cheual & des gens de pied Le capitaine Mons donna pareillement par l'autre coſté : de ſorte quils furent renuerſez tous, tant ceux de pied, que de cheual, lors nous commençaſmes à mener les mains, y demeurant morts ſur la place plus de quatrevingts ou cent hommes. Rozalles capitaine d'vne des deux compagnies de cheuaux legers ſe ſauua luy cinquieſme, cõme fit Dom Ioam de Guibarre maiſtre de cãp, ſur vn Turc auec ſon page ſeulement, qui ſe trouua à cheual, pour ce qu'il auoit eu vne arquebuzade à trauers d'vne main, dont il eſt demeuré eſtropiat, & cuide qu'il eſt encore viuant.

Voyla la verité de ce combat, comme il fuſt faict, y avant pour le iourd'huy beaucoup de gentils hommes en vie, qui s'y trouuarent. Ie n'en demande autre teſmoignage que le leur, pour ſçauoir ſi i'ay failly d'vn ſeul mot d'en eſcrire la verité. Monſieur de Cental mena priſonnier le Lieutenant du Comte ſainct Martin pource qu'vn de ſes gens l'auoit prins, quelques autres à pied & a cheual, qui eſtoient priſonniers de ſes gens : & auecques nous les capitaines Aguilliere, & Mandoſſe, le Lieutenant de Rozalles, celuy qui portoit ſa cornette, & celuy qui portoit celle du Comte S. Martin, non qu'ils euſſent les drappeaux, & tout le demeurant des gens de pied & de cheual, à Sauillan. Et dix iours toutes ces trois factions ſe firent, à ſçauoir la deffaicte des Italiens, la mort du Comte Petro d'Apport à Barges, & ceſte-cy des Eſpagnols. Ie

veux donc dire, pour-ce qu'il me touche, que si iamais Dieu a accompagné la fortune d'vn hõme, il a accompagné la mienne. Car il ne s'en falluſt d'vn quart d'heure, que ne rencontriſſions les Eſpagnols & les Italiens tous enſemble. Et croy fermemẽt que ſi Dieu n'y euſt mis la main, nous fuſſiõs eſté deffaicts. Mais il nous enuoya Cental, qui nous amuza bien à propos pour nous. Que ſi cela fuſt aduenu, on n'ouyt iamais parler d'vn plus furieux combat, que celuy-là fuſt eſté. Car s'ils eſtoyent braue & vaillans, nous ne leur deuiõs rien C'eſtoit vne belle petite trouppe que la noſtre. Et pour ne laiſſer rien en arriere, ie ne voudrois pas qu'on penſaſt, que les corſelets n'arriuaſſent au combat pour faute de cœur, ny ayant autre choſes qui les empeſchaſt de s'aduancer que la peſãteur de leurs armes. Car nous n'auions à peine acheué, qu'ils arriuarent au lieu du combat, maudiſſans leurs armes, qui les auoyent empeſchez d'auoir part au gaſteau.

Or ces trois cõpagnies & demie d'Eſpagnols deffaictes, & les trois, qui allarent à Foſſan, ce qui s'eſtoit retiré auec monſieur de Sauoye & le Marquis de Guaſt, les deux mil Allemans, & les deux mil Eſpagnols, qui eſtoyent dans Carignan, furent cauſe que le camp de l'ennemy s'afoiblit fort: de ſorte qu'au bout de quelque temps monſieur de Botieres ſe reſolut, ayant mõſieur de Tais, & de S. Iulian aupres de luy, d'aſſembler toutes les forces qu'eſtoyent dans les garniſons pour dreſſer vn cãp volãt. Et me manda que ie l'allaſſe trouuer à Pignerol auec

ma compagnie, les deux de monſieur de Carces, & celles du Comte de Landrian Italien. Mandoit auſſi à monſieur de Termes qu'il ne retint deux compagnies auec luy, ſçauoir celle du Gabaret, & du Baron de Nicolas. La garniſon eſtoit fort bonne, & furent bien aiſes leſdits gentils hommes, que mõſieur de Termes les priaſt de demeurer auecques luy. Ie veux eſcrire icy vn mot, pour tenir en ceruelle les capitaines, & pour leur monſtrer qu'ils doiuẽt penſer en tous les inconueniens, qui leur peuuent aduenir, & de meſmes aux remedes. Monſieur de Termes vouloit executer vne entrepriſe à Caſtilholle au Marquiſat de Saluſſes, ſur trois enſeignes d'ennemis qui s'eſtoient mis en trois palais l'vn aũpres de l'autre, ayant baſtiõné les ruës, tellement qu'ils pouuoyẽt aller de l'vn à l'autre : & penſoit ledit Seigneur faire d'vne pierre deux coups. C'eſtoit qu'il m'accompagneroit iuſques à Caſtilholle, & en emporteroit auec deux pieces qu'il amenoit les palais, & que de là ie m'en irois à Pignerol, & il s'en retourneroit à Sauillan, menant les deux compagnies du Barõ & Nicolas auecques luy, pour luy ſeruir d'eſcorte à r'amener l'artillerie.

Toute la compagnie des ennnemis eſtoit logee à Pinguons, Vinus, & Vigon, & en deux ou trois autres places circonuoiſines. Ie n'eſtois point d'opinion d'executer ceſte entrepriſe : pour-ce que les ennemis eſtoyent ſi pres dudit Caſtilholle, que en ſept ou huict heures ils pouuoyent venir à nous, & en

autant de temps estre aduertis. Monsieur de Termes qui estoit desireux d'executer ceste entreprinse, ne voulust prendre en payement aucune raison, que ie luy en donnasse: Et mesmement qu'il n'y auoit pas quatre mois que messieurs d'Aussun & de Sainct Iulien y auoient deffaict deux compagnies, & prins leurs capitaines ou i'estois auecques eux, de tant qu'ils m'auoient demandé à monsieur de Botieres & ma compagnie quant & moy: & luy disois que c'estoyent les mesmes capitaines, qui estoyent sortis de prison, apres auoir payé leur rançon, lesquels auoient cogneu la faute, par laquelle ils s'estoyent perduz, & y auoient bien remedié. Car despuis qu'vn homme a faict vne perte en vn lieu, il a bien la teste grosse, s'il se trouue en mesme hazard, s'il n'y pourueoit, & ne se faict sage à ses despens. Aussi ay ie ouy dire a de grands capitaines, qu'il est besoin d'estre quelquefois battu, & d'auoir soufflert quelque route: car on se faict sage par sa perte. Mais ie me suis bien trouué de ne l'auoir pas esté: & aime mieux m'estre faict aduiser aux despens d'autruy, qu'aux miens.

Toutes mes remonstrances ne seruirent de rien, & commençasmes à marcher sur l'entrée de la nuict: de sorte qu'vne heure deuant iour nous y arriuasmes. Monsieur de Termes mit son artillerie à cent pas d'vn des palais: le Baró & Nicolas s'offrirent incontinent à la garder: & falluſt que le capitaine la Palu, le Comte de Landriá & moy fissions ce cõbat. Ie gaignai l'vn des palais: non celuy, que l'artillerie battoit,

rompant les maisons d'vne à autre iusques à ce que ie fis vn trou au dict palais, par lequel on me garda bien d'entrer (il me souuenoit de ce trou ou i'auois esté si bien estrillé au voyage de Naples) Qui fust cause, que ie mi le feu à vne petite maison ioignant iceluy palais. Alors ils se retirarent dans l'vn des autres, ayant duré le combat iusques à trois heures apres midy, sans que personne s'en meslast, que noz quatre cõpagnies. I'y perdis quinze ou seize soldats. monsieur de Carces autant au plus, & le Comte de Landrian n'en demeura pas exempt. Et neantmoins nous les auions reduicts à quitter l'autre que l'artilletie battoit, & se remettre au troisiesme. Et pource qu'il falloit desmurer deux portes, on ne fust point d'opinion de tãter plus auant la fortune: mais que monsieur de Termes s'en doit retourner en diligence à Sauillan, & moy tirer mon chemin auecques les quatres compagnies droict à Pignerol à mõ grand regret Car ie youlois paracheuer, ou me perdre, & tout le demeurant de ma compagnie. On a touſiours remarqué ce vice en moi, qu'on die, ie m'en suis plustoſt bien que mal trouué. Qui fust cause que monsieur de Termes condescendit à ne faire rien d'auantage, craignant d'y perdre quelque capitaine, dõt il en eust peu auoir reproche: pource que le Lieutenãt du Royne sçauoit rié de ceste entreprinse, & m'acheminay droict à Baages. Ainsi que ie fuz au bourg la nuict me surprint: il falloit encores, que ie passasse trois grands mil de

plaine, auant que ie peusse arriuer à Cabours, ou ie voulois repaistre, & y sejourner trois ou quatre heures: & estans à l'entrée de la plaine, ie manday au capitaine Lyenard (qui estoit auecques moy) aller parler auecque monsieur de Botieres pour son capitaine, quel chemin y auoit iusques à Cabours (car ie n'auois iamais esté en ce pays là) lequel me dist que c'estoit vne plaine: alors ie fis alte, & commençay à discourir auec le capitaine Lyenard comme nous estions partys de Sauillan le soir auparauant, & que en sept ou huict heures Cesar de Naples pouuoit estre aduerty de nostre departement, & que deux iours deuant l'on sçauoit par tout Sauillan, que i'allois à Pignerol: dequoy aisément ledict Cesar pouuoit estre aduerty, & qu'il n'y auoit iusques à Vignon, que six ou sept mil, ou estoit la plus grand partie de la cauallerie, ne pouuant passer ceste plaine sans courir vn grand peril, & mesmement la nuict, qui n'a point de honte. Ledict capitaine Lyenard m'accordoit, que tout cela pouuoit estre: toutesfois ie n'auois autre chemin que celuy-là sinon que ie vouluisse allõger de trois ou quatre mil, & passer le pas aupres de la source, ou il pensoit y auoir de l'eauë. Mes guides entendoyent nostre discours qui me dirent, qu'il y auoit eauë iusques à demy cuisse. Ie ne trouuay homme qui ne fust contraire à mon opinion, & moy contre l'opinion de tous, ie tournay à main gauche: & prins le chemin droicte à la montaigne, & par bonne fortune

ie n'y trouuay eauë que iuſques au genouil, tellement que gaignaſmes le long de la montaigne tirant droit à Barges, la ou nous penſames arriuer que ne fuſt la poincte du iour ce que nous fiſmes ſans dormir le iour que nous partiſmes, le ſoir nous ne dormiſmes point, la nuict nous nous miſmes à cheminer, puis tous le long du iour à combattre le palais: & l'autre nuict apres à cheminer à Barges qui ſont quarante huict heures. I'ay pareille traicte ſans dormir cinq ou ſix fois en ma vie, & pluſieurs fois en ay demeuré trante ſix. Il faut mes compagnons de bonne heure s'accouſtumer à la peine, & à partir ſans dormir & ſans manger afin que vous trouuant au beſoing, vous portiez cela patiemment.

Or mon opinion n'eſtoit pas vaine: car Ceſar de Naples, ayant eſté aduerty de noſtre entreprinſe partiſt de Carmagnolle auec cinq cés cheuaux à Vinus & à Vignon, & vint faire deux embuſcades au milieu de la plaine, vn iet d'arbaleſte à coſté de mõ chemin, ou il demeura toute la nuict. Et comme ie fuz arriué à Bargesvn peu apres le ſoleil leuant, ie m'eſtois mis à dormir ſurquoy i'ouis l'artillerie de Cabours qui leur tiroit en ſe retirant, car il falloit qu'ils paſſaſſent par le faux bourg dudict Cabours. Ie ne fuz paz bien aduerty de ceſte embuſcade iuſques à ce, que trois iours apres mon arriuée à Pignerol monſieur de Botieres ſe miſt en cãpagne, & allaſmes à vignon, pour forcer la cauallerie qu'eſtoit dedans, car des gens à

pre ils n'en auoyent point auecques eux, & gaignasmes les maisons, qui sont aupres de la porte. Ce que n'avant peu faire nostre camp se retira a vn mil de la, & la nuict la caualleric abandonna la ville secrettement: & au point du iour, que nous y pensions aller donner l'assaut (ayant faict venir monsieur de Boieres deux canons de Pignerol) n'y trouuasmes personne ains la place vuide. Et de mesmes en firét ceux de Vinus, de Pingues: & tous les autres se retirarent à Carmagnolle.

I'ay voulu discourir cecy, & l'escrire, pour esueiller les esprits aux capitaines à bien considerer, que lors qu'ils se trouueront en vn tel affaire, ils compassent le temps, que l'ennemy peut estre aduerty, le tẽps aussi qu'il faut, qu'il ave pour sa retraicte. Et si vous trouuez que l'ennemy aye temps pour vous trouuer sur les champs, & que vous ne loyez assez forts pour le combattre, pour la peine de trois ou quatre lieuës d'auantage, ne laissez à destourner vostre chemin. Car il vaut mieux estre las, que prins ou mort. Il faut, mes capitaines, que vo⁹ ayez non seulement l'œil, mais aussi l'esprit au guet, c'est sur vostre vigilance que vostre troupe repose: songez ce que vous peut aduenir, mesurant tousiours le temps, & prenant les choses au pis, sans mespriser vostre ennemy. Si vous sçauez auec parolles allegres & ioyeuses flatter le soldat, & l'esueiller, luy representant par fois le dãger ou le peu de seiour vous mettra, vous en ferez ce que vous voudrez: & sans luy donner loisir de dormir vous le mettrez &

à vous auſſi en lieu de ſeurté, ſans engager voſtre honneur, comme pluſieurs, que i'ay veu attrapper couchez (comme on dict) à la Françoiſe, ont faict. Noſtre nation ne peut patir lõguement, comme fait l'Eſpagnolle, & Allemãde. La faute n'en eſt pas à la nation, ny à noſtre naturel: mais cela eſt la faute du chef, ie ſuis François impatient (dict-on) & encores Gaſcon, qui le ſurpaſſe d'impatience, & colere, cõme ie penſe qu'il faict les autres en hardieſſe: Mais ſi ay-ie touſiours eſté patient, & ay porté la peine autant qu'autre ſçauroit faire. Et i'en ay veu pluſieurs de mon temps, & autres que i'ay nourris, leſquels s'endurciſſoyent à la peine & au labeur. Croyez, vous qui commandez aux armes, que ſi vous eſtes tels, vous en rendrez auſſi vos ſoldats à la longue. Tant y a que ſi ie n'en euſſe ainſi vſé, i'eſtois mort, ou pris. Mais reuenons à noſtre propos.

Le lendemain nous allaſmes paſſer la riuiere du Pau, ſur laquelle fiſmes vn pont de charettes, pour paſſer l'infanterie: car la cauallerie n'y auoit eauë que iuſques au ventre, & la paſſames toute la nuict. Et au point du iour ie fus auecques vne trouppe d'arquebuziers tout au pres de la ville, lors que tout eſtoit preſque paſſé. Ie m'amuſay à attaquer l'eſcarmouche, ayant quelques gens à cheual, qui vindrent auec moy. Ceſar de Naples incontinant mis ſes gens en ordre pour abandonner Carmagnolle, & commença à prendre ſon chemin, ſe retirant pour paſſer vne riuiere qu'il y a, & gagner Quiers. Et ſans qu'il falluſt que noſtre caualle-

rie fist vn grand cerne pour passer les fossez, nous les eussions combattuz, & peut estre deffaits: Et, pour ne mentir point à noz compagnies, ny à monsieur de Tais. Monsieur le president Birague (s'il veut dire la verité) sçait bien à qui il tint : car il estoit alors au camp pres monsieur de Botieres: & vid bien ce qu'on disoit : & sçait bien que ie les suyuis auec deux cens arquebuziers, tousiours tirant sur leur retraicte plus d'vn mil & demy : creuant de despit, de veoir combien laschement on marcheoit: qui monstroit bien qu'on n'en vouloit pas manger.

C'estoit vne mauuaise chose, quand le chef craint de perdre. Qui va auec crainte, ne fera rien qui vaille. S'il n'y eust eu de moy en ceste trouppe sans marchander, i'eusse faict comme du combat des Espagnols, que i'auois deffaits, il n'y auoit que quinze iours. Il y eust beaucoup d'excuse de tous costez, pourquoy nous les aurions combattuz, & non seulement là, mais par tout le Piedmont, ou on parloit de nous (Dieu le sçait) fort honnorablement apres qu'on eust entendu la couionade autrement ne se peut elle appeller, monsieur de Botieres n'estoit guere contant en soy-mesme. Mais ie lairray ce propos pour en prendre vn'autre: aussi n'auoit-il pas grand creance, & estoit mal obey & peu respecté. S'il y auoit de la faute de son costé, ie m'en remets à ce, qui en est. Il y en a assez en vie, qui en peuuent parler mieux que moy: si estoit il sage, & bon Cheualier, mais Dieu n'a faict parfaict parfait de

tous points.

Trois ou quatre iours apres arriua le sieur Ludouic de Birague, qui proposa a monsieur de Botieres vne entreprise : qui estoit, que s'il vouloit laisser monsieur Tais deuers les quartiers de Boulongne (ou il estoit gouuerneur) auecques sept ou huict compagnies, qu'il luy bastoit de prendre Cassantin, sainct Germain, sainct Iago. Et pource que monsieur de Botieres estoit sur l'entreprinse de rompre le pont de Carignan, celle-cy estoit fort mal aisee à resoudre auant la rupture du pont.

Or estoit arriué monsieur de Termes auec sa compagnie, & les deux compagnies du Baron de Nicolas : & arrestarent entre eux, que monsieur de Tais s'en pouuoit aller auec le seigneur Londiné auecques sept enseignes, & qu'il en demeureroit encores cinq ou six, les trois compagnies de monsieur de Dros, qu'il auoit refaittes, & sept ou huict autres Italliennes. Ie ne n'ay pas bonne souuenance, si monsieur de Strossy estoit encores arriué. C'estoiēt les siennes.

Baste que nous faisions François ou Italiens dix huict enseignes, sans les Suysses. Et fust arresté au conseil, que auant que mettre la main à la rupture du pont, l'on verroit comme succederoit l'entreprinse dudict Seigneur Ludouic: car si elle succedoit mal, & qu'ils fussēt desfaits, le Piedmont deuroit en peril.

Mais quelques iours apres nouuelles vindrent à Monsieur de Botieres qu'ils auoient prins sainct Germain sainct Igo, &

trois ou quatre autres villates fermees. Ie ne veux oublier, que monsieur de Tais m'en vouloit mener, de sorte qu'il y eust de la contestation: mais monsieur de Botieres protesta de ne rompre le pont, que ie n'y fusse. Monsieur de Termes, monsieur Daussun, le President Birague le Sieur Francisco Bernardin tenoyent le mesme party de monsieur de Botieres, & fuz contrainct de demeurer à mon grand regret, ayant grand regret, ayant grand enuie d'aller auecques ledit Seigneur de Tais, pource qu'il m'aimoit, & auoit grand fiance en moy, autant que de capitaine qui fust en la trouppe, & qu'il cerchoit tousiours les lieux, ou les coups se donnoyent. Lesdictes nouuelles venues, ie fit la deliberation de la rupture du pont en ceste maniere.

Il fust ordonné, que i'irois auecques cinq ou six compagnies Gasconnes combattre les cent Allemans, & les cent Espagnols, lesquels toute la nuict estoient en garde au bout du pont, depuis que nostre cãp estoit à Pinguts. A quoy ie respondis, que ie ne voulois tant de gẽs: car il falloit que ie passasse par des lieux estroits: & menant si grand trouppe il en seroit vne si longue fille, que la sixiesme partie n'arriueroit pas au combat. Bref, que ie ne voulois que cent arquebuziers, & cent corselets, pour estre égaux aux ennemis: esperant que auant que le ieu se passast, ie ferois cognoistre, que nostre nation valloit autant, que celle des Allemans & Espagnols: & que Boguedemar, le Palu, & quelque autre capitaine, qu'il y auoit (dont ne me souuiennent

uient du nom) meneroyent le demeurant de toute la trouppe à trois cens pas de moy, pour me secourir, si les ennemis sortoyent de Carignan pour secourir les leurs, l'on remist cela à ma discretion. Il y auoit vne maison à main gauche du pont, & vis à vis, ou il fust ordonné que les Italiens, qui pouuoient estre de douze ou quatorze enseignes, iroyent à ceste maison pour me fauoriser, si les ennemis sortoyent, ou bien que monsieur de Dros auec lesdictes compagnies, s'il estoiét arriuée (dont ie n'en ay bonne memoire: toutesfois ie pense que non, & que c'estoyent les Italiens (& monsieur de Bonieres demeureroient à demy mil de nous auecques toute la cauallerie & les Suysses, qui estoyent à Carmagnolle, & le capitaine Labardac, auecques sa compagnie viendroit par de là la riuiere auecques deux canons, pour tirer vne volée ou deux à vne maisõnette, qui estoit au bout du pont de nostre costé, ou les ennemis faisoyent leur garde: & que monsieur de Salcede (qui s'estoit n'aguerres venu rendre à nous) entreprendroit de rompre le pont auecques soixante ou quatre vingts paysans portãs chascun vn hasche. Ausquels on bailleroit sept ou huict batteaux, pour se mettre dessouz ledict pont: & coupper les pilliers, non du tout mais seulement en laisser la grosseur de la iambe d'vn homme: & comme cela seroit faict, on couperoit les longues pieces de bois, qui tiennent se pont par dessuz: & cela se separant, les pilliers fondroyent d'eux mesmes, & se romproyent luy fust baillé aussi certains artifices à

feu. On luy faiſoit entendre qu'ils bruſleroiẽt les pilliers, ſi on les yattachoit Et comme chaſcun ſuyuit ſon ordre, ie m'en allay droit au põt auecques mes deux cens hommes choiſis de toutes noz compagnies, la teſte baiſſée: ou ie n'y ſçeuz eſtre ſi toſt que le canon n'euſt tiré vne volée à la maiſonnette, & donna dedans y tuant vn Allemant, que i'y trouuay à mon arriuée, lequel n'eſtoit encores du tout mort & quoy que ce fut la nuict il faiſoit vne lune ſi claire, que l'on voyoit aiſément deſpuis vn bout iuſques à l'autres, ſauf que d'heure à autre il tomboit vne nuée de brouillart de verglas, durant aucunes fois demy heure, autrefois moins. Quãd cela tumboit on ne ſe voioit à vn pas l'vn de l'autre.

Or, ou du coup de canon, ou du bruit, que ie faiſois à la maiſon n'eſtant à cent pas du pont les ennemis prindrent la fuitte, & ſe retirarent vers Carignan, ie leurs fis tirer quelque arquebuzades, mais ie ne paſſay plus outre le bout du pont. Et en meſme inſtant arriua monſieur de Salcede au deſſouz, auecques ſes payſans & ſes batteaux: lequel de plaine arriuée attacha ſes feuz artificiels aux pilliers: mais cela ne fuſt qu'autant de temps perdu: & falluſt qu'il fiſt mettre ſes gens à la hache. Ayant attaché leurs bateaux auſdits pilliers, cõmençarent au bout ou eſtoient les Suyſſes, venant touſiours droict à moy, qui tenois le bout du pont du coſté des ennemis. Ceſte furie de payſans dura trois ou quatre heures à coupper: de ſorte qu'encor-

res que les pilliers fussent de quatre en quatre & bien gros auant que nous eussions aucun empeschement, ils furent couppez iusques à l'endroit ou i'estois. Monsieur de Salcede en faisoit tousiours reposer vne trouppe au bord de la riuiere contre la terre, ou ils auoient faict faire vn peu de feu, & d'heure en autres les changeoit. Pendant ces entrefaictes les ennemis enuoiarẽt recognoistre par trẽte ou quarãte arquebuziers sur l'heure, que le verglas tũboit, lesquels ie ne peux apperceuoir ny ouyr, qu'il ne fussent à moins de quatre picques de moy, & tirarent à trauers de nous. Ce faict s'en retournarent tout incontinent : & si ne nous virent ils pas, à l'occasion du verglas & brouillar.

Or messieurs de Termes & de Moneins vindrent à nous, auecques trois ou quatre cheuaux, pour sçauoir que c'estoit de ces arquebuzades: puis enuoyarent deuers monsieur de Botieres, luy dire que ce n'estoit rien, & que nous n'auions point laissé pour cela l'execution, & demeurant tous deux seuls auecques moy. Et ne tarda pas vne heure apres, que le verglas recommença à retumber, & reuindrent les ennemis à nous: c'est à sçauoir six cens Espagnols choisis, & six cens Allemans picquiers, faisant son ordre le Seigneur Pierte Colonnie en ceste maniere car ie sçeuz tout despuis. que deux cens arquebuziers viendroyent la teste baissée droict à nous, choisis encores parmy les six cẽs les quatre cens à leur queuë, à cent pas d'eux, & à deux cens pas dernier, les six cens Alle-

mans. Or auois ie mis les capitaines, qui menoyent apres moy les enseignes au dernier de moy deux cens pas contre vne leuée de fossé: & aucunes fois le capitaines Fauas mon Lieutenant venoit deuers moy, & Boguedemar, veoir ce que nous faisions, puis s'en retournoyent à leur lieu. Du costé du pont deuers les Suysses, nous en auions rompu par aduenture vingt pas, ayant commencé de coupper par le dessus, & trouuasmes que comme le pôt se separa, il en tumba là quinze ou vingt pas, qui nous donna grande esperance. Cependant monsieur de Salcede faisoit tousiours encores coupper les pilliers, non du tout, mais vn peu d'auantage qu'au commancement qui estoit cause, qu'il auoit ses paysans despartis en trois trouppes, les vns dans les batteaux, d'autres dessus le pont à coupper les trauerses, & dix ou douze qu'il yen auoit aupres du feu. Cõme Dieu veut aider les hommes, il nous monstra ceste nuict vn vray miracle: En premier lieu les deux cens arquebuziers vindrent à moy me trouuant en telle sorte, q'ua peine y eust soldat qui eust le feu sur la serpentine: car ils alloyẽt par fois de dix à douze au feu des paysans pour eschauffer vn peu les mains, ayant deux sentinelles à cent pas de moy sur le chemin de la ville, me fiant que les Italiens y en missent de leur costé, car ils en estoyent encore vn peu plus pres que moy: mais c'estoit à costé. Ie ne sçay comme nous estions à l'entrée de l'alarme arriuerent les Espagnols, cria Espagne, Espa-

gne: & tirèrent sur nous tous les deux cens arquebuziers en vn coup. Messieurs de Termes & de Moncins, qui estoient tous deux seuls & à cheual, s'en coururent aupres de mõsieur de Botieres, qui auoit desia veu le commencemẽt du desordre. Et notez que presque tous les deux cens hõmes, que i'auois au bout du pont se mirent en fuitte droit aux enseignes: & tout à vn coup les enseignes se mirent aussi en fuitte & les Italiens qu'estoyent à main gauche en firent de mesmes, lesquels ne s'arrestarent qu'ils ne fussent à la teste de la caualerie, ou estoit monsieur de Botieres. Nostre mot estoit, sainct Pierre, mais ne me seruit de rien. Alors ie cõmençay à crier, Montluc, Montluc meschans mal'heureux m'abandonnerez vous ainsi? Et de fortune i'auois auec moy trente ou quarante ieunes gentils hommes, n'ayans encores poil de barbe. C'estoit la plus belle & braue ieunesse, qui fust iamais veuë en vne petite cõpagnie. Ils pensoyent, que ie m'en fuisse comme les autres, lesquels oyans mon cry tournerent incontinant à moy: & sans attendre autre chose, ie charge droict ou ils me tiroient, les arquebuzades nous passant au long des oreilles, mais de nous voir les vns les autres n'estoit possible, à cause du grand verglas, qui tõboit auec vne espesse fumée parmy. Et en courant droit à eux, mes gens tirarent tout à vn coup, criant aussi bien France comme, ils faisoyent Espagne. Et ozerois affermer à la verité que nous leur tirasmes les arquebuzades

à moins de trois picques. Dequoy leurs deux cens arquebuziers furent rẽuerſez ſur les quatre cens, & le tout renuerſé ſur les ſix cents Allemans: tellement que tout ſe mit en route & en fuitte droict à la ville, car ils ne nous pouuoyent recognoiſtre. Ie les ſuyuis enuirõ deux cents pas: & nous troubla le grand bruit que noſtre camp faiſoit, ie n'en ouys iamais vn pareil) vous euſſiez dict, que tous eſtoyent apoſtez, s'entre appellans les vns aux autres. Ces grands criards ne ſont pas pourtant les plus vaillans. Il en y a qui font les empreſſez, mais cependant pour vn pas qu'ils aduancent, en reculent deux. Ce grand bruit fuſt cauſe, que ie n'eus iamais cognoiſſance du deſordre des ennemis, ny eux auſſi du noſtre, à cauſe des grãds cris qu'ils faiſoyent à l'entree, qui n'eſtoit qu'vne fauce porte aupres du chaſteau, ou deux ou trois hommes ſeulement pouuoient paſſer de front. Et ainſi m'en retournay au bout du pont où ie trouuay monſieur de Salcede tout ſeul, auecques dix ou douze paysãs de ceux, qu'il refraſchiſſoit: car les autres, qui eſtoyent dans les batteaux coupparent leurs cordes, & s'en fuirent le long de la riuiere droict à Montcallier. Ceux qui coupoyent les trauerſes deuers les Suiſſes, laiſſarent leurs coignees & haches ſur le pont, ſe iettant dans l'eauë, ou ils n'auoyent l'eau que iuſques à la ceinture, pource qu'on n'eſtoit pas encores à la profondeur de la riuiere.

Les Suiſſes, qui ouyrent ce grand bruit, ſe mirent à courir vers Carmagnolle, ayant opi-

nion que nous & tout noſtre camp eſtions en route, & prenans les deux canons s'en allerent tant qu'ils peurent gaigner Carmagnolle. I'enuoyé vn de mes ſoldats deuers la fuitte, pour ſçauoir nouuelles du capitaine Fauas mon Lieutenant, lequel il trouua ayant raſſemblé trente ou quarante ſoldats, qui reuenoit vers le pont, veoir ce que i'eſtois deuenu, penſant que fuſſe mort: & incontinant deſpeſcha deuers Boguedemar, la Palu, & autres capitaines qui auoyent faict alte, ralliãt vne partie de leur gens, les faiſant marcher droict au pont à grãd haſte. diſant que i'auois repouſſé les ennemis, leſquels incontinant ſe mirent au grand pas pour me venir trouuer. Le capitaine Fauas arriua le premier tout deſchiré & rompu, par-ce que les ſoldats à foulle luy auoyent paſſé deſſus le ventre, comme il les penſoit rallier, lequel nous trouua monſieur de Salcede & moy au bout du pont, eſtans ſur le propos de ce, que deuions faire. Et comme il arriua nous compta ſes fortunes & de ſes compagnons: & le voyãt ainſi accouſtré tout noſtre cas ne fuſt que riſee. La huee de noſtre camp dura plus d'vne grand heure.

Les autres capitaines eſtans arriuez, nous cõcluſimes d'acheuer de rompre le pont, ou d'y mourir. Et promptemẽt ie prins cinquante ou 60. ſoldats, monſieur de Salcede ſes dix ou douze payſans, qui luy eſtoyent demeurez. I'ordõnay au capitaine Fauas, Boguedemar, & la Pelu, qu'ils demeuraſſent au bout du pont, & miſſent les ſentinelles iuſques aupres de la

ville. Ie penſois que les Italiens fuſſent encores à la maiſon, & ordonnay au capitaine Fauas qu'il yroit luy meſmes la recognoiſtre, veoir s'ils y eſtoyent: & à ſon retour trouua que i'auois faict prendre les haches, que les payſans auoient laiſſées ſur le pont, à quinze ou vingt ſoldats, & auecques les dix ou douze payſans nous couppions les trauerſes dudict pont. Et eſtant arriué le capitaine Fauas nous dit n'y auoir trouué perſonne. Ce que nous deuions faire: mais pour cela n'arreſtames d'executer noſtre premiere reſolution. Et apres que les cris furent paſſez, arriuarent Meſſieurs de Termes & des Moneins leſquels me commandarent de la part de monſieur de Botieres, que i'euſſe à me retirer. Ledict ſieur de Moneins mit pied à terre, car monſieur de Termes ne pouuoit à cauſes de ſes goutes, & nous vint trouuer, & vit que deſpuis le deſordre nous auions faict tumber plus de trente pas du pont & deux coupes que deſia nous auions faict, & commancions à la troiſieſme, qu'eſtoit à quinze ou ving pas chaſcune. Lequel s'en retourna vers mõſieur de Botiere, pour luy dire comme le tout eſtoit paſſée, ayant monſieur de Salcede perdu preſque tous ſes payſans, mais que noz ſoldats auoyent prins les haches, auec leſquels ils faiſoyent merueilles de coupper: & que tous les capitaines & ſoldats, monſieur de Salcede, & moy nous eſtions reſoluz de mourir pluſtoſt que de bouger de-là, qu'il ne fuſt couppé.. Alors monſieur de Botieres enuoya proteſter contre moy de la perte, qui pour-

roit aduenir contre ſon commandement. Ce que ledict ſieur de Moneins fit: & nous dict d'auantage, que ledict ſieur de Botieres auoit commencé prendre ſon chemin pour s'en retourner, cõbien qu'il fiſt alte à vn mil de nous. Ce que ie croy qu'il faiſoit: afin que ie me retiraſſe: car il n'auoit pas faute de cœur, mais il craignoit touſiours de perdre. Celuy qui eſt de ceſt humeur ſe pourra conſeruer, mais non pas faire grand conqueſte. Monſieur de Termes s'eſtoit arreſté au bout du pont, comme il entendit, que monſieur de Botieres s'acheminoit: lequel Sieur ne retourna pas en arriere pour apporter ma reſponſe auecques monſieur de Moneins, mais manda, incontinent à ſa compagnie, qu'ils ne bougeaſſent, d'où il les auoit laiſſés: & ainſi coupaſmes tout le demeurãt de la nuict, iuſques à ce qu'il fuſt pres d'vne heure de iour, que nous acheminaſmes iuſques à la petite maiſonnette: qu'eſtoit ſur la terre. Monſieur de Moneins retourna encores à nous à point nommé, lors que le dernier coup de hache ſe donnoit, & monſieur de Termes courut à ſa compagnie, pour l'aduancer vn peu deuers nous: afin de fauoriſer noſtre retraicte: monſieur de Moneins courut auſſi vers monſieur de Botieres, lequel il treuua attendant ſon retour: de ſorte que nous nous retiraſmes ſans empeſchement aucun, ayant oſté aux ennemis vne grande immodité. Or ay-ie voulu mettre cecy par eſcrit, non pour me loüer d'vne grande hardieſſe, mais ſeulement pour monſtrer à tout monde, comme Dieu a conduict ma for-

tune. Ie n'eſtois pas ſi fol, ny ſi vaillant, que ſi i'euſſe peu veoir les ennemis, ie ne me fuſſe retiré : & peut eſtre euſſe fuy, comme les autres. Ce ſeroit temerité & non hardieſſe. Il n'eſt pas mal ſeant d'auoir peur, quand il y a grande occaſion: car auecques trente ou quarante hommes, ie n'euſſe pas eſté ſi mal aduiſé d'attendre le combat.

En cecy les capitaines pourrõt eſtre inſtruits de ne prẽdre iamais fuitte, ou pour parler plus honneſtement vne retraicte, ſans auoir recogneu qui les doit chaſſer : & encore le voyant, cercher les remedes pour reſiſter, iuſques à ce qu'ils n'y voyẽt plus ordre. Car apres que tout ce, que Dieu a mis aux hommes, y eſt emploié, alors la fuitte n'eſt pas honteuſe ny villaine. Mes capitaines, mes compagnons, croyez que ſi vous n'y employez le tout, chaſcun dira, & ceux meſmes, qui auront fuy auecques vous, s'il euſt faict cecy, s'il euſt faict cela, le mal'heur ne fuſt point aduenu: la choſe euſt mieux ſuccedé. Et tel en braue & parle plus haut, qui fuit, peut eſtre, le premier. Et voyla l'honneur d'vn homme de bien (pour bien vaillant qu'il ſoit) en diſpute de tout le monde. Quand il ne s'y peut rien plus, il ne faut eſtre opiniaſtre, ains ceder à la fortune: laquelle ne rit pas touſiours. On n'eſt pas moins digne de blaſme lors qu'on ſe perte ſe pouuant retirer de la meſlée, & qu'on ſe voit perdu, que ſi du premier coup on prenoit la fuitte. L'vn eſt toutesfois plus vilain, que l'autre: l'vn vous faict eſtimer mal aduiſé, & de peu d'entẽdemẽt, & l'autre poltrõ &

c'eſtoit au temps que l'Empereur & le Roy d'Angleterre s'eſtoient accordez, & auoyent fait Ligue pour entrer dans le Royaume de France, lequel ils auoyent partagé. Ie demeuray à la court pres de trois ſepmaines, m'eſtant acquité de ma charge, qui eſtoit en ſomme de demander quelque ſecours, & congé de donner vne bataille. Et ſur la fin dudict moys arriuarent des lettres au Roy de la part de mõſieur d'Anguyen, par leſquelles il l'aduertiſſoit, cõme il eſtoit arriué à Milan ſept mil Allemans, leſquels eſtoient les meilleurs, que l'empereur euſt deuant Landrecy, ou il y auoit ſept regimãs mais il ne peut combrttre lors le Roy, & il cõmanda à tous les ſept Colonels de choiſir mil hommes chacun de leurs trouppes, leurs faiſant laiſſer leurs Lieutenans pour tenir leur regimans preſts. Et ainſi les enuoya en Italie ſe ioindre auec le Marquis de Guaſt. Et ſupplioit monſieur d'Anguy en ſa Maieſté, de me renuoyer incontinent deuers luy, auec priere de me faire quelque bien pour recompence de mes ſeruices, & pour m'accourager à faire mieux. Sadite Maieſté me donna vn eſtat de Gentil-homme ſeruant, (en ce temps-là ce n'eſtoit pas peu de choſe, ny a ſi bon marché cõme à ceſte heure) & me fiſt ſeruir à ſon diſner, me commandant qu'apres le diſner, ie fuſſe preſt pour m'en retourner en Piedmont, ce que ie fis. Et ſur le midy mõſieur l'Admiral me manda aller trouuer le Roy, qui eſtoit deſia entré en ſon Conſeil, là où aſſiſtoyent monſieur

gon, & autres lieux plus proches de Carignan. Et me semble que mõsieur d'Aussun y demeura chef, auecques douze ou quatorze enseignes Italiennes, & trois ou quatre de nostre, sa compagnie, & quelques autres de gens à cheual, desquelles ne me souuient. Les ennemis n'auoyent nul homme à cheual dans Carignã, qui estoit cause qu'ils estoyẽt tenuz à l'estroict d'vn costé & d'autre. Et partit monsieur de Botieres auecques messieurs de Termes, de sainct Iulien, President Birague & sieur Mauré: & alasmes nous reunir ensemble à sainct Iago, & sainct Germain : puis nous acheminasmes deuant Yuree, ou ne fismes rien : pource qu'il ne fust possible de rompre la chausee de l'eauë. Que si elle se fust peu rompre, nous estions dedans, d'autant que par ce costé là il n'y a forteresse autre que la riuiere, & fusmes contraincts d'aller assieger sainct Martin, lequel nous primes par composition, ayant enduré deux ou trois cents coups de canon, & autres places és enuirons de là, ainsi que nous en retournions vers Cheuas. Pendant le siege d'Yuree, monsieur de Botieres eust aduis, que monsieur d'Anguien venoit, pour commander en son lieu. Le Roy estoit mal contant de luy, de ce qu'il auoit auec tant de loisir laissé fortifier Carignan, auec d'autres occasions particulieres. Il faut cheminer bien droit, pour contanter tout le monde. Ledict sieur de Botieres en fust fort faſché. Et disoit-on, que par despit il auoit quittée Yuree, laquelle à la longue il eust prins : mais ie ne le croy pas. Tant y a

que monſieur d'Anguié arriua ammenãt pour renfort ſept compagnies de Suyſſes, qu'vn Colonnel nommé le Baron commandoit. Et croy que ce fuſt à c'eſt' heure là, que monſieur de Dros vint auec ſept ou huict enſeignes de Prouenceaux, ou Italiens. Monſieur de Botieres ſe retira en ſa maiſon en Dauphiné. Il y a bien des affaires en ce monde, & ceux qui ont de grandes charges, ne ſont pas ſans peine. Car s'ils hazardent trop, & qu'ils perdent, les voir la mal eſtimez & iuguéz pour fols & mal aduiſez : s'ils ſont longs & lents, on ſe mocque, voire le tient on à coüardiſe : les ſages tiendront vn entre deux. Mais cependant nos maiſtres ne ſe payent point de ces diſcours, ilz veulent qu'on facent bien leurs affaires. Tel caquets des autres, que s'il y eſtoit, ſe trouueroit bien faſché.

COMMENTAIRES DE Messire Blaise de Montluc, Mareschal de France.

LIVRE SECOND.

A LA venue de ce braue & genereux Prince, lequel promettoit beaucoup de luy pour estre doué d'infinies bonnes parties, estant doux, humain, vaillãt, sage, & liberal, tous les François & nos partisans s'esioüirent beaucoup, & moy particulierement, parce qu'il m'aimoit & estimoit plus, que ie ne meritois. Apres qu'il eust recogneu ses forces, ses munitions, & les places, que nous tenions, & qu'il eust pourueu au tout au moins mal qu'il eust peu, vers le commancement de Mars il me despescha deuers le Roy, pour l'aduertir du tout, & cõme le Marquis de Guast dressoit vn grande armee, & qu'il luy venoyent nouueaux Allemans de ranfort, & le prince de Salerne venoit aussi du costé de Naples, qui menoit six ou sept mil Italiens,

mité. Il faut venir à ces folles & deſeſperées reſolutions, lors que vous vous voyez tumbez ez mains d'vn impitoyable ennemy, & ſans mercy, c'eſt là ou il faut creuer & vandre bien cher voſtre peau. Vn deſeſperé en vaut dix. Mais fuir, comme on fiſt, ſans veoir qui vous chaſſe, cela eſt honteux & indigne d'vn bon cœur. Il eſt vray qu'on accuſe le François d'vne choſe, c'eſt qu'il fuit, & combat par compagnie. Auſſi font bien les autres. De toutes tailles bons ouuriers. Or apresque la place fuſt rendue, ie vous diray comme nous ſçeuſmes le deſordre des ennemis. Ce fuſt par les gens meſmes de Carignan, & par la bouche propre du Seigneur Pierre Colonne, qui me le Compta à Suſanne, en la preſance du capitaine Renouard, qui l'amenoit au Roy, par le commãdement de monſieur d'Anguien comme ſa capitulation portoit apres la bataille de Serizolles, que ie vous conteray en ſon lieu.

Ceſte rupture du pont ne fuſt faicte ſans grãde conſideration: car bien toſt apres les ennemis commençarent à partir, ne pouuant auoir aucun refraiſchiſſement de Quiers comme ils auoyent parauant de nuict à autre. Et ayant entendu Meſſieurs de Tais, & le Seigneur Ludouic de Birague le ſucces de l'entreprinſe du pont, mandarent à monſieur de Botieres, que s'il vouloit venir ez cartiers, ou ils eſtoyent, qu'ils penſoyent qu'on emportoit vurée.

Sur quoy monſieur de Botieres & ſon conſeil furent d'opinion qu'il y deuoit aller, & laiſſer garniſons à Pingues Vinus, Vi-

de sainct Pol, monsieur l'Admiral, monsieur le grand Escuyer Galliot, monsieur de Boissy qui despuis a esté grand Escuyer & deux ou trois autres, desquels il ne me souuient, & mõsieur le Dauphin, qui estoit debout derriere la chaire du Roy, & n'y auoit assis que le Roy, monsieur sainct Pol pres de luy, monsieur l'Admiral de l'autre costé de la table vis à vis dudict Sieur de sainct Pol. Et comme ie feus dans la chambre, le Roy me dict, Montluc ie veux que vous retourniez en Piedmont, porter ma deliberation & de mon conseil à monsieur d'Anguyen: & veux que vous entendiez icy la difficulté, que nous faisons, pour ne lui pouuoir bailler congé de donner bataille, cõme il demande, & sur ce cõmanda à monsieur de sainct Pol de parler. Alors ledit Sieur de sainct Pol proposa l'entreprinse de l'Empereur & du Roy d'Angletetre, lesquels dans cinq ou six sepmaines auoyent resolu entrer dans le Royaume, l'vn par vn costé: & l'autre par l'autre: & que si monsieurd'Anduyen perdoit la bataille, Royaume seroit en peril d'estre perdu: pour ce que toute l'esperance du Roy, quant aux gens de pied, estoit aux compagnies, qu'il y auoit en Piedmont: & que en France il n'auoit que gẽs nouueaux & legionnaires: estant beaucoup meilleur & plus asseuré de conseruer le Royaume, que non le Piedmont, auquel falloit seulement se tenir sur la defensiue, sans mettre rien au hazard d'vne bataille, la perte de laquelle perdroit non seulement le Piedmont, mais mettroit le pied à l'ẽnemy en

France de ce coſté-là. Monſieur l'Admiral en dict de meſme, & tous les autres auſſi, diſcourant chacun comme il luy plaiſoit. Ie trepignois de parler : & voulant interrompre lors que monſiuer Galiot opinoit monſieur de ſainct pol me fit ſigne de la main, & me dict, tout beau: ce qui me feit taire : & vis que le Roy ſe print à rire. Monſieur le Dauphin n'opina point, & croy que c'eſtoit la couſtume, mais le Roy l'y feit aſſiſter, afin qu'il apprint: car deuant ces Princes il ya touſiours de belles opnions : non pas touſiours bõnes, on ne parle pas à demy, & touſiours à l'humeur du maiſtre, ie ne ſeroispas bon là, car ie dis touſiours ce qu'il m'en ſemble. Alors le Roy me dis ces mots: Auez vous bien entendu, Montluc, lesraiſons, qui m'eſmeuuent à ne donnercongé à à monſieur d'Anguyen de combatre, & de rien hazarder. Ie luy reſpõdis, que ie l'auois bien entendu, mais que s'il plaiſoit à ſa Maieſté me permettre de luy en dire mon aduis, ie le ferois fort volontiers, non que pour ce ſa Maieſté en fiſt autre choſe ſinon ce qu'elle & ſon Conſeil en auoient determiné. Sa Maieſté me dit, qu'il le vouloit, & que ie luy en diſſe librement ce, que m'en ſembloit alors ie commençay en ceſte maniere, il m'en ſouuient, comme s'il n'y auoit que trois iours. Dieu m'a donné vne grande memoire en ces choſes, dont ie le remercie. Car encore ce m'eſt grand contantement à preſent, qu'il ne me reſtejrien plus, a me reſouuenir de mes for-

tunes pour les descrires au vray, sans rien adiouster: car soit le soit le mal ie le veux dire.

Sire ie me tiés bien heureux tant de ce, qu'il vous plaist que ie vous die mon aduis sur ceste deliberation, qui a esté tenuë en vostre conseil, que parce aussi, que i'ay à parler deuant vn Roi soldat, & non deuant vn Roy qui n'a iamais esté en guerre. Auant qu'estre appellé à ceste grand charge, que Dieu vous a donné, & despuis, vous auez autant cerché la fortune de la guerre que Roy qui iamais ayt esté en France, sans auoir espargné vostre personne non plus que le moindre gentil homme. Doncques ne doy-je craindre, puis que i'ay à parler à vn Roy soldat (Monsieur le Dauphin, qui estoit derriere la chaire du Roy, & vis à vis de moy me faisoit signe de la teste: qui me fit penser qu'il vouloit que ie parlasse hardiment, Ce qui me donnoit plus de hardiesse, de laquelle ie n'ay eu iamais faute, car la crainte ne me ferma jamais la bouche (Sire, dis-je, nous sômes de cinq à six mille Gascons compez, car vous sçauez, que jamais les compagnies ne sont du tout cõplettes aussi tout ne se peut iamais trouuer à la bataille: mais i'estime que nous serons cinqmil cinq cens, ou six cens Gascons comptes & de cela ie vous en respons sur mon honneur: tous capitaines & soldats vous baillerons nos noms, & les lieux d'ou nous sommes, & vous obligerons noz testes, que tous combattrons le iour de la bataille, s'il vous plaist de l'accorder & nous donner congé de combattre. C'est chose

que nous attendons & desirons il y a long tẽps sans tant conniller Croyez, Sire, qu'au monde il n'y a point de soldats plus resolus que ceux-là: ils ne desirent que demener les mains.

Il y a d'ailleurs treze enseignes de Suisses. Ie cognois les six de Iulien, mieux que celles du Baron, lesquelles Fourly commande. I'ay veu faire la monstre à toutes. Il y peut auoir autant d'hommes comptez parmy eux, que parmy nous.

Ils vous feront pareilles promesse que nous, qui sommes voz suiets, & vous enuoyeront les noms de tous, pour les enuoyer a leurs cantons afin que s'il y en a quelqu'vn qui ne face son deuoir, qu'il soit degradé des armes. C'est chose à laquelle ils se veulent tous mettre, comme ils m'ont asseuré à mon despart. Et puis que c'est vne mesme nation ie croy que ceux du Baron n en feront pas moins. Vostre Maiesté les à peu cognoistre à Landrecy, Voila donc, Sire, neuf mil hommes ou plus, desquels vous pouuez faire estat, & vous asseurer qu'ils combattront iusques au dernier souspir de leurs vies. Quant aux Italiens & Prouenceaux, qui sont auec monsieur de Dros, & aussi des Gruyens, qui nous sont venus trouuer deuant Yuree, ie ne vous en asseureray pas mais i'espere qu'ils feront tous aussi bien que nous, mesmement quād ils verront mener les mains. Ie leuois lors le bras en haut, cõme si c'estoit pour frapper, dõt le Roy se sous rioit. Vous deuez aussi auoir quatre cens homme d'armes en Piedmont, des-

quels il s'y en trouuerra bien trois cens, & autant d'archiers, qui ſont en meſme volonté que nous vous yauez Sire, quatre capitaines de cheuaux legers, qui ſont Meſſieurs de Termes, Dauſſun, Franciſco Bernardin, & Maure, chacun deſquels doit auoir deux cens cheuaux legers. Et entre tous quatre ils vous ſeruiront de cinq à ſix cens cheuaux. Tous leſquels deſirent faire paroiſtre l'enuie qu'ils ont de vous faire ſeruice. Ie ſçayce qu'ils valent, & cognois leur courage. Le Roy lors s'eſmeut vn peu, de ce qu'ils valent, & cognois leur courage. Le Roy lors s'eſmeu vn peu, de ce que toutes les compagnies de la gend'armerie ny celles des cheuaux legers n' eſtoient complettes: mais ie luy dis, qu'il eſtoit poſſible, & qu'il y en auoit qui auoyent obtenu cõgé de leurs capitaines pour aller à leurs maiſons ſe raffraiſchir, & d'autres eſtoyent malades: mais que s'il plaiſoit à ſa Maieſté donner congé aux Gentils-hommes, qui le luy demanderoient, pour ſe trouuer à la bataille, ils ſuppliroyẽt bien au deffaut qui pourroit eſtre eſdites compagnies. Puis doncques Sire, diſ ie lors, continuant mon propos, que ie ſuis ſi heureux que de parler deuant vn Roy ſoldat, qui voulez vous qui tue dix mil hommes & mil ou douze cens cheuaux, tous reſolus de mourir, ou de vaincre? telles gens que cela ne ſe deffont pas ainſi: ce ne ſont pas des apprentifs. Nous auons ſouuent ſans aduantage attaqué l'ennemy, & l'auons le plus ſouuẽt battu I'oſerois dire, que ſi nous auiõs tous vn bras lié il ne ſeroit encores en la puiſſance de

l'armée ennemie de nous tuer de tout vn iour, ſans perte de la plus grand de leurs gens & des meilleurs hommes Penſez donc quand nous aurons les deux bras libres, & le fer en la main, s'il ſera aiſé & facile de nous battre certes, Sire i'ay apprins des ſages capitaines pour les auoir ouy diſcourir, qu'vne armée compoſée de douze à quinze mil hommes, eſt baſtante d'en affronter vne de trente mille. Car ce n'eſt pas le grand nombre qui vaine, c'eſt le bon cœur. Vn iour de bataille la moitié ne cõbat pas Nous n'en voulons pas d'auantage: laiſſez faire à nous. Monſieur le Dauphin s'en rioit derriere la chaire du Roy, continuant touſiours à me faire ſigne de la teſte: car à ma mine il ſembloit que ie fuſſe deſia au combat. Non non Sire, ces gens ne ſont pas pour eſtre deffaits: ſi Meſſieurs qui en parlent les auoient veus en beſongne, ils changeroyent d'aduis, & vous auſſi ce ne ſõt pas ſoldats pour repoſer dans vne garniſon ils demandent l'ennemy & veulent monſtrer leur valeur: ils vous demandent permiſſion de combattre: ſi vous les refuſez vous leur oſterez le courage, & ſerez cauſe que celuy de voſtre ennemy s'enflera peu à peu voſtre armée ſe deffera. A ce que i'ay entẽdu Sire, tout ce qui eſmeut Meſſieurs qui ont opiné deuant voſtre Maieſté, eſt la crainte d'vne perte, ils ne diſent autre choſe ſi ce n'eſt ſi nous perdons, ſi nous perdons: ie n'ay ouy perſonne d'eux qui aye iamais dict ſi nous gaignons quel grand bien nous aduiendra? Pour Dieu Sire, ne craignez de nous

accorder noſtre requeſte, & que ie ne m'en retourne pas auec ceſte honte, qu'ondie que auez peur de mettre le hazard d'vne bataille entre nos mains, qui vous offrons volontiers & de bon cœur noſtre vie. Le Roy qui m'auoit fort bien eſcouté, & qui prenoit plaiſir à voir mon impatience, tourna les yeux deuers monſieur de ſainct Pol Lequel luy dit alors, monſieur, voudriez vous bien changer d'opinion pour le dire de ce fol qui ne ſe ſoucie que de combattre, & n'a nulle conſideration du mal'heur, que ce vous ſeroit, ſi nous perdions la bataille c'eſt choſe trop importante pour la remettre à la cerueſle d'vn ieune Gaſcon. Alors ie luy reſpondis ce meſme mot: Monſieur, aſſeurez vous que ie ne ſuis point brauache, ny ſi eſceruelé que vo⁹ me penſez. Ie ne dis point cecy pour brauerie: car s'il vous ſouuient de tous les aduertiſſemés que le Roy a eu deſpuis, que ſommes retournez de Perpignan en Piedmont, vous trouuerez, que à pied ou à cheual ou nous auons touſiiours battus ſi ce n'eſt lors que monſieur d'Auſſun fut rompu, lequel ne ſe perdiſt, que pour auoir combattu à la teſte d'vn camp, ce que vn bon Capitaine ne doit iamais faire. Il n'y a pas encores trois mois, vous l'auez entendu, car tout le monde le ſçait, les beaux cõbats, que nous fiſmes à pied & à cheual, en la plaine vis àvis de Samfre contre les Italiens premierement, & puis contre les Eſpagnols en dix iours: ayant monſieur d'Auſſun quinze iours auant qu'il fut prins combatu & deffait toute vne cõ

e d'Allemans. Regardez donc nous qui ...mes en cœur & eux en pœur, nous qui sõ- ... vaincœurs & vaincus, nous qui les deſeſti- ...s cependant qu'ils nous craignent, qu'elle difference il y a d'eux à nous? Quand ſera ce doncques que vous voulés que le Roy baille congé de combattre: ſinon lors que nous ſommes en l'eſtat, auquel nous nous trouuõs à preſent en Piedmont? Ce que ne ſera pas quand nous aurons eſté battus, qu'il le doiue faire: mais à preſent que nous ſommes couſtumiers de les battre. Il ne nous faut faire autre choſe, ſinon de bien aduiſer de ne les aller aſſaillir dans vn fort, comme nous fiſmes à la Bicquoque.

Mais monſieur d'Anguyen à trop de bons & de vieux capitaines, pour faire vn tel erreur: & ne ſera queſtion, ſinon de cercher le moyen de les trouuer en campagne raſe, ou il n'y ayt hayes ny foſſé, qui nous puiſſes garder de venir aux mains: & alors (Sire) vous entẽdrés des plus furieux combats, qui iamais ayent eſté. Et vous ſupplie treſ-humblement ne vous attendre à autre choſe, ſinon d'auoir nouuelles de la victoire.

Et ſi Dieu nous fait la grace de la gaigner (cõme ie tiens aſſeuré que nous ferons) vous arreſterez l'Empereur & le Roy d'Angleterre ſur le cul, & ne ſçauront quel party prendre Monſieur le Dauphin cõtinuoit plus fort en riãt à me faire ſigne, qui me donnoit encores vne grande hardieſſe de parler: tous les autre: parloyent

& disoyent, que le Roy ne se deuoit aucunement arrester à mes paroles. Monsieur l'Admiral ne dit iamais mot: mais se sous rioit, & croy qu'il s'estoit apperceu des signes que mõsieur le Dauphin me faisoit, estant presque vis à vis l'vn de l'autre. Monsieur de sainct Pol recharge encor, disant au Roy: quoy monsieur, il semble que vous voulez changer d'opinion, & vous attendre aux paroles de ce fol enragé? Auquel le Roy respondit, disant, foy de Gentilhomme, mon cousin, il m'a dit de si grãdes raisons, & me represente si bien le cœur de mes gens, que ie ne sçay que faire. Lors ledict Seigneur de sainct Pol luy dit: ie voy bié que vous estes desia retourné (Il ne pouuoit veoir les signes que monsieur le Dauphin me faisoit: car il auoit le dos tourné à luy, comme faisoit monsieur l'Admiral) Surquoy le Roy addressant sa parole audit Sieur Admiral se print encores à sous rire & luy respondit, Sire, voulez-vous dire la verité? vous auez belle enuie de leur donner congé de combattre. Ie ne vous asseureray pas, s'ils combattét, du gain ny de la perte, car il n'y a que Dieu qui le puisse sçauoir: mais ie vous obligeray bien ma vie & mon hõneur que tous ceux là qu'il vous à nommez, combattront & en gens de bien, car ie sçay ce qu'ils valent, pour les auoir commandez. Faictes vne chose, nous cognoissons bié que vous estes à demy gaigné, & que vous pendez plus du costé du cõbat, que au contraire, faictes vostre requeste à Dieu & le priez, que à ce coup vous vueille ayder & conseiller, ce que vous de-

uez faire. Alors le Roy leua les yeux au ciel & ioignant les mains iettant le bonnet ſur la table dict: Mon Dieu ie te ſupplie, qu'il te plaiſe me donner auiourd'huy le conſeil de ce, que ie dois faire pour la conſeruation de mon Royaume: & que le tout ſoit à ton honneur & à ta gloire. Surquoy monſieur l'Admiral luy demanda, Sire, quelle opinion vous prent-il à preſent? Le Roy apres auoir demeuré quelque peu ſe tourna vers moy, diſant comme en s'eſcriant, Qu'ils combattent, qu'ils combattent. Or doncques il n'en faut plus parler, dit monſieur l'Admiral: ſi vous perdez, vous ſeul ſeres cauſe de la perte, & ſi vous gaignez pareillement: & tout ſeul en aurez le contantement en ayant donné ſeul le congé. Alors le Roy, & tous ſe leuerent, & moy ie treſſaillois d'aiſe. Sa Maieſté ſe meit à parler auec monſieur l'Admiral pour ma deſpeſche, & pour donner ordre au payement, dont nous auions faute Monſieur de ſainct Pol m'accoſta & me diſoit en riant, fol enragé, tu ſeras cauſe du plus grand bien, qu'il pourroit venir au Roy, ou du plus grand mal. Ledict Sieur de S. Pol ne m'auoit rien dict pour hayne, qu'il me portaſt: car il m'aimoit autant que capitaine de France, & de longue main, m'ayant cogneu du temps que i'eſtois à monſieur le Mareſchal de Foix: & me dit encores qu'il falloit bien que ie parlaſſe à tous les capitaines & ſoldats, & que la grand fiance & eſtime, que le Roy auoit de nous, l'auoit fait condeſcendre à nous donner congé de combattre, & non la raiſon, veu l'e-

ſtat auquel il ſe trouuoit Alors ie luy reſpondis : Monſieur, ie vous ſupplie treſ-humblement ne vous mettez en peine ny crainte, que nous ne gaignons la bataille : & aſſeurez vous que les premieres nouuelles, que vous en entendez, ſeront que nous les auons tous fricaſſez: & en mangerons ſi nous voulons. Alors le Roy s'approcha & me mit la main ſur le bras, diſant Montluc recommande moy à mon couſin d'Anguien, & à tous les capitaines, qui ſont pardelà de quelque nation qu'ils ſoyent, & leur dis que la grand fiance, que i'ay en eux, m'a fait condeſcendre à leur donner congé de combattre, les priant qu'à ce coup il me ſeruent bien. Car ie ne penſe iamais en auoir tant de beſoin qu'à preſent, & que c'eſt à ceſte heure, qu'il faut qu'ils monſtrent l'amitié qu'ils portent, & qu'ẽ brief ie luy enuoieray l'argent qu'il demãde le luy reſpõdis, Sire, ie feray voſtre cõmãdemẽt, & ce ſera vn coup d'eſperõ pour les reſiouyr, & dõnes encore plus de volõté de combattre : & ſupplie treſ-humblement voſtre Majeſté ne vous mettre en aucun doubte de l'iſſuë de noſtre combat : car cela ne vous ſeruiroit que de trauail à voſtre eſprit Mais reſiouyſſez vous ſur l'attente de bien toſt auoir bonnes nouuelles de nous. Mon eſprit & mon preſage ne me trompa iamais. Et ſurce luy baiſay les mains & prins congé de ſa Majeſté Mõſieur l'Admiral me dict, que ie l'allaſſe attendre à ſa garderobbe. Ie ne ſçay ſi c'eſtoit monſieur de Marchemont, ou monſieur de bayart, qui deſcendit auec moy : & enſortant ie trouuay

ſur la porte Meſſieurs de Dampierre, de ſainct Andre, d'Aſſier, & trois ou quatre autres, qui me demanderent, ſi ie portois le congé à monſieur d'Anguyen pour combattre. Ie leur reſpondis, en Gaſcon, *baresy harem aux pics & patacs.* Entrez entrez promptement, ſi en voulez manger, auant que monſieur l'Admiral ſe deſparte du Roy. Ce qu'ils firent, de ſorte qu'il y euſt de la diſpute ſur leur congé: toutesfois à la fin ſa Majeſté leur permiſt: leſquels n'empirerent la feſte: car apres eux vindrent plus de cent gentils hommes en poſte, pour ſe trouuer à la bataille. Entr'autres les Sieurs de Tarnac, de Chaſtillon depuis Admiral, le fils de monſieur l'Admiral d'Anebaut, le Vidame de Chartres, & pluſieurs autres: deſquels n'y mouruſt que monſieur d'Aſſier, que i'aymois plus que moy-meſmes, & Chamans, qui auoit eſté bleſſé, quand ie combattis les Eſpagnols en la plaine de Perpignan. Quelques autres en y euſt de blecez, non qu'ils mouruſſent. Il n'y a Prince au mõde, qui ait la Nobleſſe plus volõtaire, que le noſtre. Vn petit ſous ris de ſon Meſchauffe les plus refroidis ſans crainte de chãger prez, vignes moulins en cheuaux & armes, on va mourir au lict, que nous appellons le lict d'honneur.

Eſtant arriué au camp ie m'acquitté de ma charge enuers monſieur d'Anguyen: & luy preſentay les lettres du Roy, qui fut grandement reſiouy: & me dit ces meſmes mots en m'embraſſant, ie ſçauois bien que tu ne nous apporterois pas la paix. Or ſus, mes amis dit il à ceux, qui eſtoyent aupres de luy, à ce que vous

yeyez, il faut faire. Ie luy racompté la difficulté qu'il y auoit eu d'auoir le congé, & que le Roy seul en estoit cause. Ce qui nous deuoit plus accourager à bien faire au combat. Il fust aussi tres-aise quand ie luy dis, que les Seigneurs susnommez venoyent apres moy, estant bien certain qu'encores plusieurs viendroyẽt apres eux, comme ils feirent, me recommandant ledit Seigneur, que ie m'allasse acquiter enuers tous les Colonnels, capitaines de gens d'armes, cheuaux legers, & de gens de pied, de la charge, que le Roy m'auoit donné. Ce que ie feis n'y ayant cognu hõme, qui ne se resioüist grandement, leur faisant bien au long entendre l'asseurance que i'auois donné au Roy de la victoire. Ie ne me contenté pas d'en parler aux chefs: mais en parlé aux particuliers, les asseurant que nous seriõs tous recompensez du Roy. Et faisois la chose plus grande qu'elle n'estoit, il faut souuent mõrir pour son maistre. Pendant mon seiour monsieur d'Auguyen boucla Carignan, ne le pouuant emporter de force sans beaucoup de perte campant cependant à Vimeus, & Carmagnolle: & bien tost apres l'arriuee de ceste Noblesse le Marquis de Guast partist auec son camp le Vendredy sainct, d'Ast, & vint loger à la montagne pres de Carmagnolle, & le iour de Pasques partist pour venir à Serizolles. La compagnie du Comte de Tande estoit Lieutenant, lequel manda à monsieur d'Anguyẽ, que le camp marchoit, & que l'on oyoit les tabourins clairement.

Monſieur d'Anguyen me commanda de monter à cheual, & que ie couruſſe deſcouurir le tout, pour en porter nouuelles certaines, ce que ie fis le capitaine Taurines me bailla vingt ſallades. I'allay ſi auant, que ie deſcouuris la cauallerie, qui paſſoit au long des bois de l'Abbaie D'eſtarffade, & oyois les tabourins les vns marcher en auant, & les autres en arriere. Cela me mit en peine de deſcouurir ce que pouuoit eſtre A mon retour ie trouuay monſieur d'Anguyen, Meſſieurs de Coſtillon qui a eſté Admiral, de Dampiurre, de S. André, Deſcars pere de ceux cy, d'Aſſier, & de Iarnac, dans la chambre dudit Sieur d'Anguyen parlant à luy, ayans faict porter leurs armes ſur les licts dãs ladite chambre: & luy rapportay ce que i'en auois veu A lors tous ces Seigneurs luy dirent, Allons monſieur, allons les combattre auiourd'huy qui eſt bon iour: car Dieu nous aydera lors, me commanda ledict Seigneur, que i'allaſſe dire à Meſſieurs de Tais, & de S. Iullien de mettre les regimens en campagne: & enuoya vn autre à la gend'armerie & cauallerie en faire de meſmes, ce qui fuſt faict tout incontinent, & nous miſmes hors Carmagnolle en vne plaine tirant à Serizolles, & là tout le monde ſe meit en bataille. Monſieur de Mailly Commiſſaire de l'artillerie fuſt auſſi toſt là auec l'artillerie que pas vn de nous. Nous oyons les tabourins des ennemys auſſi clair preſque comme les noſtres. Ie ne vis à ma vie camp ſi volontaire ny ſoldats ſi deſireux de combattre, que ceſtuy là, ſauf quelques vns des grands de l'armée, qui perſecutoyent tou-

siours monsieur d'Anguyen de ne hazarder point & luy mettoyent deuant, la perte que ce seroit au Roy, s'il perdoit la bataille, laquelle peut estre pourroit causer la perte du Royaume de France Autre luy mettoyent en teste qu'il deuoit combattre, de sorte qu'ils mettoyent en tel trouble ce pauure Prince, qui estoit encores bié ieune, qu'il ne sçauroit de quel costé se tourner vous pouuez penser si ie pationnois, & si i'eusse parlé haut, si c'eust esté bille pareille, encore ne me peus-ie tenir de parler. Les Seigneurs qui estoyent venus de France tenoyent tous le party de combattre. Ie pourrois bien nommer, qui estoyent & les vns & les autres, si ie voulois: mais ie ne le veux faire: car ie ne me suis pas mis à escrire pour dire mal de personne. Mais monsieur l'Admiral de Chastillon, & monsieur de Iarnac, qui sont encores en vie, le sçauent aussi bien, que moy. Les vns & les autres auoyent raison, & n'estoyent poussez d'aucune pœur: mais seulement crainte de perdre tout les retenoit en bride: & tel peut estre, comme i'ay veu souuent, contre sa volonté & contre la pluralité de voix: afin qu'apres il puisse dire, si la chose succede mal ie n'estois pas de c'est aduis: ie l'auois bien dict, mais ie n'en fus pas creu, he qu'il y a de tromperie au monde! & en nostre mestier, plus qu'en autre qui soit.

Ainsi que nous deuõs marcher pour aller cõbattre, il y eust quatre ou cinq qui tirarẽt à part monsieur d'Anguyen descendans à pied & l'entindrent se pormonant plus de demy heure.

Tout le monde grinsoit les dens de ce qu'on ne marchoit, en fin leur conclusion fut que tous les regimens de gens de pied se retireroyent à leurs logis, comme aussi l'artillerie & la gend'armerie, & que monsieur d'Anguyen auec quatre ou cinq cens cheuaux, & partie des capitaines qui estoyent de son conseil s'en iroiēt sur la plaine de Serizolles descouurir le camp de l'ennemy, que i'amenerois apres luy quatre cens arquebusiers, tout le demeurant au logis. Ie vis lors vn monde personnes desesperez: & croy que si Dieu eust tant voulu pour monsieur d'Anguyen, qu'il fust marché, il en eust emporté la bataille sans grād difficulté: car les tabourins, que i'auois ouy retourner en arriere, c'estoient tous les Espagnols, qui alloyent retirer deux canons, qui s'estoyent engagez sans pouuoir tirer auant ny arriere: & n'eussions trouué rien à combattre que les Allemans, Italiens & la cauallerie, laquelle ny le Marquis mesmes ne nous pouuoit eschapper. Et comme nous eusmes demeuré plus de trois heures vis à vis des ennemis, qui estoyent en vne plaine entre Sommeriue & Serizolles, lesquels ne pensoyēt rien moins, que de combattre (& dit le Marquis à monsieur de Termes despuis estant prisonnier, comme il m'a raconté, que iamais il n'auoit eu tant de pœur d'estre perdu, que ce iour là: car le meilleur de son esperance estoit en l'arquebuziers Espagnolle) monsieur d'Anguyen s'en retourna à Carmagnolle aussi mal content,

que Prince fut iamais: & à la descente d'vn bois retournant audit Carmagnolle ie luy dis en passant presens Messieurs de Dampierre, & de S. André, ces mots, Monsieur, Monsieur, ce matin quand vous vous estes leué, que pouuiez vous demander à Dieu autre chose, que ce qu'il vous à donné aujourd'huy, qui est de trouuer en plaine campagne sans haye ne fossé voz ennemis, ce que vous auez tant desiré? Ie vois bié que vous voulez plustost croire ceux, qui vous conseillent de ne combattre que ceux qui vous conseillent de combattre. Alors il commença à renier & dit qu'il n'en croyroit plus personne que soy mesmes, à quoi ie cognus bien que ie l'auois mis en colere: ie rechargay en cheminant disant non Monsieur non, de par Dieu n'en croyez personne que vous mesmes: car nous sçauons bien que vous ne desirez autre chose que le combat, & Dieu vous aydera: & m'en allay ainsi droict à Carmagnolle fort faſché, me souuenant de ce que i'auois tant asseuré le Roy en son Conseil, & dés que ledit sieur arriua à Carmagnolle il appella tous ceux, qui entroiét en son Conseil. Ie trouuay à mon arriuée tous les capitaines de nostre regiment mutinez iusques aux soldats, lesquels demandoyent paye: mais on les amusa sur l'arriuée de monsieur de Langey, qui portoit quelque argent. Ie fus prié par monsieur de Lamolle l'aisné, qui auoit deux enseignes, lequel fust tué le lendemain, que ie parlasse à monsieur d'Anguyen pour tous & ils maduoüeroyent. Nous voyla tous dans la

salle

salle: & par fortune Messieurs de Dampierre, & de sainct André n'estoient encores entrez, qui nous trouuerent tous mutinez & nous dirent ces mots, Ayez patience, ie vous prie iusques à ce que monsieur sera hors du Conseil: & ie croy qu'ils luy auoyent parlé par le chemin: car & ie trouuay M. d'Anguien au milieu d'eux & ainsi entrerent dãs la chambre, & ne tarda gueres qu'ils sortirent. Mõsieur de Dampierre sortit le premier qui nous trouua tous à la porte de la chambre & pource que monsieur d'Anguyen venoit apres luy, en me regardant il meit le doigt en la bouche, en signe que ie ne disse mot. Monsieur d'Anguyen passa tout en courrous droict à sa chambre, les autres Colonnels & capitaines chascun à son logis, & ne bongeasme point incõtinent apres Messieurs de Dampierre, & S. André sortirent en la salle, & nous dirent ces mots, Allez vous en à vos logis, preparez vous: car nous combattrons demain, en sortant nous regardions ceux, qui vouloyent qu'on combatit, lesquels se rioyent deuers nous autres, qui nous donna aussi esperance de combattre. Car le soir que i'accompagnay monsieur Dampierre à son logis, il me dit la proposition qu'auoit faict monsieur d'Anguyen au conseil, qui fut sur l'erreur qu'il cognoissoit auoit faict de ne combattre poinct, ayant perdu vn aduantage qu'il ne pourroit recouurer, & qu'il les prioit tous de le cõsiderer & se resoudre de combattre.

Alors il y en eust qui commencerent à dis-

courir ce, qu'ils luy auoyent dict auparauant, de la perte, que le Roy feroit, auec plusieurs autres choses & raisons pour l'empescher: d'autres tenoyent l'opinion qu'ils auoyent touſiours ſuyuie, qu'il falloit dõner la bataille. Mais mõſieur d'Anguyen, qui ſe veit eſtre tombé en meſme diſpute, qu'auparauant ſe meit en colere, & dit, qu'il eſtoit reſolu de combattre à quelque pris que ce fut: & que s'il y auoit homme qui voulut plus diſputer le contraire il ne l'eſtimeroit iamais tel, qu'il l'auoit eſtimé, Alors vn qui l'auoit tant empeſché, reſpondit, O monſieur eſt-ce vne reſolution, que vous auez prinſe de combattre Ouy dict monſieur d'Anguyen. Or donc reſpondit l'autre, il n'eſt pas queſtion de diſputer autre choſe: & arreſtarent que chacun ſe retireroit en ſa charge: & qu'vne heure deuant iour nous ſerions en la meſme plaine, qu'eſtions le iour deuant pour marcher droict, ou les ennemis ſeroyent rencontrez, ce qui fuſt faict, remonſtrant cependant aux capitaines & ſoldats que le paiement ſe feroit mal à propos à la teſte de l'ennemy, & qu'il falloit attendre. Ce fut vne ruze pour amuſer ceux, qui demandoient de l'argent. Et pource que le iour deuant nous les auions laiſſez en la plaine, qui eſt entre Serizolles & Sommeriue monſieur, d'Anguyen ne ſçauoit bonnement s'ils eſtoyent à Sommeriue ou à Serizolles, combien que le capitaine de Sommeriue luy auoit mandé, que le camp vouloit loger là le Seigneur Franciſco Bernardin enuoya trois de ſes cheuaux legers vers ledict Serizolles, &

allerent si pres qu'ils desurirent le camp, qui estoit en armes, & les tabourins cõmençoyẽt à sonner Ce qui les auoit fait tournet à Serizolles c'estoit pour attendre les Espagnols, qui estoient allez au deuant des deux canons cõme desia i'ay escrit monsieur de Termes en tourna réuoyer trois ou quatre des siens aussi & ce pendant nous marchions par dessous tirant à Sommeriue: & quand les cheuaux legers furent reuenuz: & porterent les mesmes nouuelles, no' tournasmes à main gauche, & montames sur la plaine, ou estoit toute l'armée, nous fismes alte, & la mõsieur d'Anguyé & monsieur de Tais me baillerent à conduire toutes l'arquebuzerie. Ie le remerciay tresshumblement de l'hõneur, qu'il me faisoit, & que i'esperois auec l'ayde de Dieu m'en acquitter si bien, qu'il auroit occasion d'en demeurer content: & autant en fis-ie à mõsieur de Tais qui estoit mon Colonnel: lequel vint cõmander aux capitaines & Lieutenans, que ie voudrois prendre, qu'ils m'eussent à obeïr cõme à luy mesmes. Or ie prins quatre Lieutenans, qui furent le Breuil, que i'ay cy deuãt nõmé le Guasguet, le capitaine Lienard, le capitaine Fanas, qui estoit le mié à Fauas & Lienard ie baillay le costé de main droite, moy & les autres deux allay à gauche tirant la maisõnette, qui fut cõbattue & fut ordõné que les Suisses & no' cõbattriõs ensẽble à l'auãtgarde, que monsieur de Botieres cõmandoit, lequel auant le bruit de la bataille auoit esté rappellé. La bataille deuoit estre conduite

par monsieur d'Anguyen, ayant sous sa cornette les ieunes Seigneurs venus de la court. En l'arrierregarde cõmandoit monsieur Dampierre, ou estoyent quatre mille Gruyens, & trois mil Italiens, conduits par les Sieurs du Dros, & des Cros, ensemble tous les guidons & archers des compagnies. Or il y auoit vn coutau en pendant du costé de Serizolles & de Somariue. C'estoit vn taillis non guere espoix. Les premiers des ennemis que nous vismes entrer en la plaine venir deuers nous, ce furent les sept mil Italiens, que le Prince de Salerne conduisoit, & à leur costé trois cents lanciers commandez par Rodolphe Baglion, qui estoient au Duc de Florence, l'escarmouche commença par ce coutau, & dans le pendant les ennemis auoyent faict alte deuant nous: & comme ceste escarmouche fut attaquée, ie baillay vne trouppe au capitaine Breuil, qui estoit celle du pres de moy, & au capitaine Gasquet la derniere, à deux cens pas les vnes des autres, & de la mienne ie baillay quarante ou cinquãte arquebuziers à vn mien sergent nommé Arnaut de Sainct clar, homme vaillant & qui sçauoit bien prendre son party & ie les soustenois. Estant à la maison ie descouuris trois ou quatre trouppes d'arquebuziers Espagnols, qui venoyent la teste baissée pour gaigner la maisonnette: & les capitaines Fauas & Lienard combattoyent les Italiens, au vallon à main droicte. L'escarmouche commença de tous les deux costez, & par fois me ramenoyent iusques à la maison, autre ie les

ramenois à eux iuſques à leur trouppe: car il s'en eſtoit meſlé vn'autre auec la premier: & ſembloit que nous ioüiſſions aux bartes. A la fin ie fus contrainct faire marcher le capitaine Brueil à moy: car ie voyois toutes les trouppes aſſemblées auec vne trouppe de cauallerie à leur coſté. Ie n'auois pas vn homme de cheual auec moy: toutfois i'auois aduerty monſieur d'Anguyen, que leur cauallerie eſtoit auec leur arquebuzerie, qui venoit à moy. Baſte que perſonne ne vint de long temps: de façon que ie fus contrainct quitter la maiſon, non ſans grand combat, qui dura long temps. Ie renuoyai le capitaine Breuil à ſon meſme lieu L'eſcarmouche dura de trois à quatre heures ſans iamais ceſſer. Iamais on ne viſt mieux faire. Monſieur d'Anguyen m'ennoya monſieur d'Auſſun, me commandant que ie regagnaſſe la maiſon, qui ne me faiſoit aduantage ny deſaduantage. Ie luy reſpondis, allez dire à mõſieur d'Anguyen qu'il m'enuoye de la cauallerie, qui eſt à coſté de leurs arquebuziers, laquelle il voyoit auſſi bien que moy, car ie ne ſuis pas pour combattre cauallerie & infanterie enſemble en campagne raze. Alors il me dict, il me ſuffit, que ie le vous aye dict: & tourne arrierre & le va dire à monſieur d'Anguyen, lequel de rechef m'ennoya monſieur de Moneins pour me dire, qu'en vne ſorte ou autre il vouloit que la regagnaſſe, auec lequel vint le Seigneur Cabry frere du Seigneur Mauré, menant ſoixante cheuaux tous lanciers, & monſieur de Moncins qui en pou-

uoit auoir enuirõ vingt cinq ne faisant encores que commencer à dresser sa cõpagnie. Ie respondis tout de mesme qu'à mõsieur d'aussun, & que ie ne voulois point estre cause de la perte de la bataille, mais que s'ils vouloyẽt aller combattre ceste cauallerie, qui estoit au costé de leurs arquebuziers, que ie regagnerois bien la maison. Alors il me respondirent que i'auois raison, & qu'ils estoyẽt tous prest & incontinent ie mande au capitaine Brueil, qu'il vint à moy, & au capitaine Gasquet qu'il se meit en sa place, & incontinẽt le capitaine Brueil se meit à main droicte, la cauallerie au milieu: & marchames le trot droict à eux: car nous n'estions pas à trois cents pas les vns des autres. Pour cela l'escarmouche ne cessoit iamais: & cõme nous aprochasmes de cent ou six vingts pas, nous commençames à tirer: & leur cauallerie tourna le dos & leur infanterie aussi: & vis tous leurs lanciers tout à vn coup tournet le dos se retirants dans leurs trouppes. Incontinent monsieur de Moneins & le Seigneur Cabry s'en allerent à monsieur d'Anguyen pour luy dire ce, qu'ils auoyent veu de leur cauallerie, & que s'il ne m'amenoit de la cauallerie pour me faire espaule, ie ne pouuois faillir d'estre rompu. Ie renuoye les capitaines en leurs lieux. Il y auoit vn petit marez aupres de Serizolles, & vn grand chemin creux, qui empeschoit qu'ils ne pouuoiẽt passer, pour venir à no^e en bataille le Marquis de Guast auoit fait passer six pieces d'artillerie lesquelles desia estoyent bien auant deça le

marez, & comme il viſt ſes gens repouſſez, il euſt crainte que tout le camp ſuyuit, & qu'il perditſon artillerie. Il fiſt paſſer promptemẽt les Allemans ce marez & chemin creuz: & comme il fuſt en la plaine, ils ſe remirent en bataille, car ils n'auoyent ſçeu paſſer qu'en deſordre: & cependant la cauallerie & arquebuzerie Eſpagnolle vindrent à moy, comme auparauant, & n'ayant point de cauallerie auec moy ie fus contraint leur quitter la place & me retiray d'où i'eſtois parti. Or ie deſcouuris leurs Allemans & leur artillerie: & en meſme temps que ie me retirois, mõſieur de Termes & le Seigneur Franciſco Bernardin ſe vindrẽt mettre à main droite de noſtre bataillon & ſur le bord du coutau, qui eſtoyent fort à l'eſtroict & vis à vis du bataillõ des Italiens, car leurs lanciers eſtoyent vis à vis de noz picquiers: Monſieur de Botieres auec ſa compagnie, & celle de monſieur le Comte de Tande à main gauche de noſtre bataille: les Suiſſes eſtoient enuiron ſoixante ou quatre vingts pas au derriere de nous & vn peu à coſté noſtre arquebuzerie, que les capitaines Fauas, & Lienard conduiſoyent, aucunesfois ils repouſſoyẽt les ennemis iuſques à leur bataille, autresfois les ennemis les repouſſoiẽt auſſi pres la noſtre. Ie ſçay bien qu'il me falloit courir deſarmer noſtre bataillon d'arquebuziers du coſté de Monſieur de Botieres qui faiſoyent le flanc, & leur bailler pour faire la cargue, ce qu'ils firẽt: & d'vne grãd furie les repouſſerẽt iuſques aupres de leur bataille

& fut bon beſoin, car leur arquebuzerie auoit preſque gaigné le flanc de noſtre cauallerie. Ie cours là, où ils eſtoyent, & commençames vne furieuſe eſcarmouche, grande & forte: car toutes les trois trouppes miennes nous meſlames, ce qui dura vne grand'heure. Or les ennemis auoient mis leurs pieces d'artillerie au coſté de la maiſonnette, qui tiroit en butte dedans noſtre bataille. Monſieur de Mailli s'auança auecques la noſtre, & ſe miſt aupres de nous, & commença tirer à eux vers la maiſonnette, car il ne pouuoit là où nous tenions l'eſcarmouche, ſans tuer des noſtres & regardant deuers noſtre bataille ie vis monſieur de Tais, qui commençoit à marcher les picques baiſſées droict aux Italiens ie courus à luy & luy dis, ou voulez vous aller, Monſieur ou voulez vous aller? Vous allez perdre la bataille: car voicy les Allemans qui vous viennent combattre: & vous prendront par le flanc. Les capitaines eſtoyent cauſe de cela, leſquels luy crioyent menez nous au combat monſieur, il nous vaut mieux mourir main à main, que d'eſtre tuez à coups d'artillerie c'eſt ce qui eſtonne le plus, & bien ſouuent fait plus de peur que de mal: mais ſi eſt-ce qu'il me creuſt & les priay mettre tous le genouil à terre & leur picques bas car ie veoiois les Suiſſes derriere couchez tout de leur long, qui ne paroiſſent rié: & de la ie m'en cours à l'arquebuzerie ſe retirer derriere la maiſon, & comme ie voulois marcher droict à eux, ie deſcouuris le front de la bataille des Allemans & ſou-

dain ie dix aux capitaines Brueil & Gasquet, qu'ils se retiraſſent peu à peu vers l'artillerie. Et faiſoit faire place aux picquiers pour venir aux mains. Et m'en cours à noſtre bataille, & à mon arriuee leur dis.

O mes compagnons, combattons bien, que ſi nous gaignons la bataille, nous nous pouuõs faire eſtimer plus que iamais les noſtres n'ont faict: Car il ne ſe trouuera aux hiſtoires, que les Gaulois ayent iamais cõbattu les Germains picque à picque, qu'ils n'ayent eſté deffaicts, & pour nous marquer de ceſte honnorable marque, que de valoir plus que nos predeceſſeurs n'ont valu, cela nous doit donner double courage de ſe battre pour vaincre, & faire cognoiſtre à nos ennemis ce que nous valons. Souuenez vous, compagnons, dece, que le Roy nous a mandé, & la gloire, que ce nous ſera de nous preſenter à luy apres la victoire. Or monſieur, diſ-ie à monſieur de Tais, il eſt temps de ſe leuer, comme il feit prõptement. Ie commençay à crier haut, Mes compagnons peut eſtre qu'il n'y a icy gueres de gens qui ſe ſoyent trouuez en bataille. Si nous prenons la picque au bout du derriere, & nous combattons du long de la picque au bout du derriere, nous ſõmes deffaicts: car l'Allemãt eſt plus dextre, que nous en ceſte maniere. Mais il faut prendre les picques à demy, comme faict le Suiſſe, & baiſſer la teſte pour enferrer & pouſſer en auant, & vous le verrez bien eſtonné. Alors monſieur de Tais me crioit, que ie conſeruſſe au long de la bataille leur faire prendre les

picques de ceſte ſorte, ce que ie fis. Les Allemans marchoient grand pas droit à nous. Ie m'en courus deuant la bataille, & mis pied à terre, car i'auois laiſſé vn miẽ lacquai touſiours deuant le bataillon auec ma picque. Et cõme monſieur de Tais, & les capitaines me virent deſcendu, tous criarent à vne fois, Remontez capitaine Montluc, remontez, & vous nous conduirez au combat. Alors ie leur reſpondis, Que ſi i'auois à mourir ce iour-là, ie ne pouuois mourir en vn plus honnorable lieu, qu'auec eux la picque au poing. Ie criay au capitaine la Burte Sergẽt Major, qu'il couruſt touſiours au tour du bataillon, quand nous nous enferrerions, & qu'il criaſt luy & les ſergens dernier & par les coſtez, Pouſſez ſoldats, pouſſez: afin de nous pouſſer les vns les autres, & ainſi vinſmes au combat, l'Allemand venoit à nous à grand pas & trot, de ſorte que leur bataille eſtoit ſi grande, qu'ils ne ſe pouuoyent ſuyure: & y voyons de grandes feneſtres & des enſeignes bien derriere. Et tout à coup nous nous enferraſmes au moins vne bonne partie: car tant de leur coſté, que du noſtre tous les premiers rancs; ſoit du choc ou des coups furent portez par terre. Il n'eſt pas poſſible pour des gens de pied, de veoir vne plus grande furie. Le ſecond rang & le tiers furent cauſe de noſtre gain: car les derniers les pouſſoient tant qu'ils furent ſur les leurs. Et comme noſtre bataille pouſſoit touſiours, les ennemis ſe rennerſoient. Ie ne fus iamais ſi habile & ſi diſpos, & me fut beſoin: car ie

donnay plus de trois fois du genoüil à terre. Les Suiſſes furent fins & accors: car iuſques à ce qu'ils nous virent de la longueur de dix ou douze piques, ils ne ſe leuarent point. Et apres coururent furieux comme ſangliers, & donnarent par le flanc: Mõſieur de Bonieres par le quanton: Monſieur de Termes, & le Seigneur Franciſco donnarent à Rodolphe Baglon en meſme temps, & le renuerſerent: ſa caualerie ſe miſt en route. Les Italiens qui virent leur cauallerie rompuë, & les Lanſquenets & Allemans renuerſez & en route, commençarent à prendre la deſcente du vallon, & gaigner tant qu'ils peurent droict au bois. Mõſieur de Termes eut ſon cheual tué au choc, lequel par fortune ſe trouua par terre engagé bien auant, de ſorte que les Italiens le prindrent & l'emmenarẽt, auſſi n'auoit-il gueres bonnes iambes.

Il faut noter que le Marquis de Guaſt auoit fait vn bataillon de cinq mille picquiers, qui eſtoient deux mille Eſpagnols, & trois mille Allemans, eſtant ceux là que le Comte Laudron auoit mené en Eſpagne du nombre de ſix mil, où ils auoient demeuré dix ans ou plus, n'ayant gueres qu'ils eſtoient reuenus, & qui parloient auſſi bon Eſpagnol, que Eſpagnols naturels. Il auoit fait ce bataillon pour abattre les Gaſcons: car il diſoit, qu'il craignoit plus noſtre baraillon, que pas vn des autres. Et auoit opinion que ſes Allemans, qui eſtoient tous hommes d'eſlite deffairoient nos Suiſſes. Et miſt à la teſte de ceſte bataille trois cens ar-

quebuziers seulement, comme enfans perdu lesquels il auoit reserués pour cet effect, & tout le reste tint l'escarmouche. Et comme il fut aupres de la maisonnette du ostcé des | Allemans, il veit les Gruyens qui estoyent tous armez à blanc. Il pensa que ce fussent les Gascons, & leur dict, Hermanos, hermanos, aqui estans tous Gascones, farrait à ellos. Ils ne furent iamais à deux cents pas de luy, qu'il apperçeust nostre bataille qui se leuoit, & cogneust son erreur: mais il n'y pouuoit plus remedier, nous portions tous armes noires. Ceste bataille de cinq mil picques s'en alla le grand pas droict aux Gruyens. Il falloit qu'ils passassent à costé de monsieur d'Aguyen, lequel Seigneur fust mal conseillé: car il donna auec la gend'armerie tout au trauers du bataillon, les autres par flanc. Et là fust tué & blessé beaucoup de gens de bien & des principaux, comme monsieur d'Assier, le Sieur de la Rochechouard, & plusieurs autres, & encores plus à la seconde recharge. Il en y eust qui passarent & repassarent au trauers, mais touſiours ils se r'alioyent: & vindrent en ceste maniere aux Gruyens, qui furent bien tost renuersé sans tirer vn seul coup de picque. Et la moururent tous leurs capitaines & lieutenans, qui estoyent au premier rang, & fuirent droict à monsieur des Cros. Mais ce bataillon d'Espagnols, & Allemans suiuoyent touſiours au grand trot leur victoire, & renuersarent ledict Sieur des Cros: & là il mourust, & tous les capitaines. Monsieur d'An-

guyen ne le peut ſecourir, pour ce que preſque tous les cheuaux de ſa caualleſie à ces deux furieuſes, mais trop incõſiderées, charges eſtoient bleſſez, & s'en alloyent le pas par la campagne à coſté des ennemis. Il eſtoit au deſeſpoir maudiſſant l'heure que iamais il auoit eſté né, voyant la fuitte de ſes gens de pied, & qu'a peine luy reſtoit-il cent cheuaux pour ſouſtenir le choc. Monſieur de Pignan de Montpellier qui eſtoit à luy me dit que deuxfois il ſe donnade la pointe de l'eſpée dãs ſon gorgerin, ſe voulant offencerſoy meſmes Et me diſt au retour, qu'ils s'eſtoit veu en tel eſtat lors, qu'il euſtvoulu qu'on luy euſt dõné de l'eſpée dans la gorge. Les Romains pouuoyent cela, mais non pas les Chreſtien, chaſcun en diſoit lors ſa ratelée. Nous eſtions à la paille iuſques au menton, & auſſi aiſes, que noz ennemis marris. Retournons aux coups: car il y en auoit à donner & à prendre. La laſcheté des Gruyẽs luy porta beaucoup de perte de ce coſté : ie ne vis iamais de plus grans grues que ces gens-là, indignes de porter armes, s'ils ne ſe ſont renduz plus courageuz. Ils ſont voiſins, des Suiſſes mais il n'y a non plus de comparaiſon, que d'vn aſne à vn cheual d'Eſpagne, Ce n'eſt pas tout d'auoir des hommes en conte, il faut auoir du bon creu, car cent en valent mille. Vn braue & vaillant capitaine auec miles hõmes, dont il s'aſſeure paſſera ſur le ventre à quatre mille.

Tout ainſi comme monſieur d'Anguyen voyoit maſſacrer ſes gens ſans les pouuoit

ſecourir, le Marquis de Guaſt voyoit faire le meſmes aux ſiens par vne pareille fortune. Voyez comme elle ſe mocquoit de ces deux chef d'armée. Car comme il vit Rodolphe Baglion renuerſé & ſes Allemans pareillement, il print ſa ceuallerie & ſe retira deuers Aſt, monſieur de ſainct Iulien, qui ſeruoit de Maiſtre de camp & de Colonnel des Suiſſes ſe trouua à cheual, & à la verité dire, il eſtoit foible de ſa perſonne, n'ayant pas grand force de porter grand fardeau d'armes à pied: il viſt renuerſer leur bataille de l'vn coſté, & la noſtre de l'autre. Et auant qu'aller à monſieur d'Anguyen, il nous viſt Suiſſes & Gaſcõs dans ces cinq mille Allemãs & Eſpagnols tuant à toutes mains. Et alors il tourna en arriere, & treuua monſieur d'Anguyen pres du bois tirant à Carmagnolle aſſés mal accompagné: & luy cria, Monſieur, Monſieur, faictes retourner viſage: car la bataille eſt gagnée: le Marquis de Guaſt eſt en routte, & tout ſes Italiẽs: & les Allemans en pieces. Or deſia ce bataillon d'Allemans & d'Eſpagnols auoyent faict alte, ſe tenants pour perduz, quand ils virent, qu'homme de pied ny de cheual ne venoit à eux: & cogneurent bien qu'ils auoient perdu la batalille, & commençarent à prendre à main droicte à la Mõta, d'ou ils eſtoiẽt partis le iour deuant. Ie penſois eſtre le plus fin capitaine de la trouppe, d'auoir inuenté de mettre vn rãg d'arquebuziers entre le premier & le ſecond rang, pour tuer les capitaines du premier. Et auois dict à

monſieur de Tais trois ou quatre iours auparauãt, que pluſtoſt que pas vn des noſtres, mouruſt, ie ferois mourir tous leurs capitaines du premier rang. Et ne luy vouluz dire le ſecret, iuſques à ce qu'il m'euſt baillé à cõduire l'arquebuzerie, & alors il appella la Burthe Sergent Major, & luy diſt, que incõtinant fit election des arquebuziers, & qu'il les y miſt. Et à la verité ie ne l'auois iamais veu ny ouy dire, & penſois eſtre le premier qui l'euſt inuenté: mais nous trouuaſmes, qu'ils auoyẽt eſté auſſi accors que nous, car ils y en auoyẽt mis, comme nous, leſquels iamais ne firent les noſtres, que ne fuſſient de la longueur des picques. Là ſe fiſt vne grande tuerie il n'y auoit coup, qui ne portaſt.

Or monſieur d'Anguyen ayant entendu le gain de la bataille qu'il tenoit pour perduë apres la routte de ceux de ſon coſté, & de ces laſches Gruyens, car pour les aſſeurer il s'eſtoit mis pres d'eux, ſe miſt à la queuë de ces Allemans & Eſpagnols. Cependant pluſieurs de ceux qui auoient prins l'effroy ſe r'alierẽt pres de luy. Tel faiſoit bien l'empreſſé, qui n'agueres fuyoit: tel auoit rompu la bride à ſon cheual, pour en ietter la faute ſur luy. Peu auant la bataille par bonne fortune il auoit mandé à Sauillan cercher trois compagnies d'Italiens fort bonnes, pour ſe trouuer à la meſlée, leſquelles eſtans à Reconis oüyrent l'artillerie, & cognurent que la bataille ſe dõnoit: ce qui fut cauſe qu'ils prindrent tous les arquebuziers à cheual, & vindrent touſ-

siours courans si à propos, qu'ils trouuarent monsieur d'Anguyen qui suyuoit les ennemis, n'ayant vn seul arquebuzier auec luy, lesquels mettans pied à terre, se mirent sur leur queuë, & ledict Seigneur d'Anguyen auec la caullerie, tantost aux coustez, tantost à la teste poussant la victoire. Il nous enuoya vn homme de cheual en diligence: afin que tourniſſions à luy, car il falloit encores combattres. Et nous trouuale messager à la chapelle pres la porte de Serizolles, ayant acheué de tuer auec vne telle furie, qu'il n'y demeura vn seul homme en vie, qn'vn Colonnel nommé Aliptand de Mandruce, frere du Cardinal de Trente, qui demeura dans les morts ayant sept ou huict playes. Caubios cheual leger de monsieur de Termes reuenant à trauers des morts le vit, qui estoit encores en vie, mais tout nud: lequel parla à luy, & le fist porter à Carmagnolle pour rachepter monsieur de Termes, s'il estoit en vie comme il fust faict. Les Suisses en tuant & ruant leurs grandes coutillades crioyent touſiours Mondeui, Mondeui, là ou on leur auoit faict mauuaise guerre. Bref tout ce, qui fist teste fut tué de nostre costé.

Apres auoir entendu ce que monsieur d'Anguyen nous mandoit incontinant la bataille des Suisses & la nostre tourna deuers luy, ie ne vis iamais deux bataillons si tost refaicts. Car de nous mesmes nous nous mismes en bataille en cheminant, & alions touſiours ioints coste à coste. Les ennemis, qui s'en

s'en alloyent le grand pas tirant touſiours arquebuzades, & faiſant tenir noſtre cauallerie au large, nous commençarent à deſcouurir. Et comme ils virent, que nous leur eſtions à quatre ou cinq cens pas, & la cauallerie ſur le deuãt, qui les vouloit charger, ils iettarent les picques ſe iettans entre les mains de la cauallerie. Les vns en tuoyent, & les autres en ſauuoyent, y en ayãt tel qui en auoit plus de quinze ou vingt autour de luy, les fuyãts touſiours de la preſſe pour crainte de nous autres, qui voulions tout eſgorger: mais ſi ne ſçeurent ils faire ſi bien, qu'il n'y en euſt plus de la moitié de tuez: car tant que noz gens en pouuoyent trouuer autant en eſtoit deſpeché. Or veux ie eſcrire ce, que ie deuins.

Monſieur de Valence mon frere m'auoit enuoyez de Veniſe vn cheual Turc, vn des plus braues coureurs, que ie vis iamais. I'auois vne opinion, laquelle tout le monde ne m'euſt ſçeu oſter, c'eſt que nous deuions gaigner la bataille & baillant mon cheual à vn ſeruiteur que i'auois, vieux ſoldat, auquel ie me fiois beaucoup, luy dis qu'il ſe tint touſiours derriere le bataillon de noz picquiers, & que ſi Dieu me faiſoit la grace, que i'eſchappaſſe de l'eſcarmouche, ie mettrois le pied à terre pour combattre auec noz picquiers, & s'il voyoit quand nous viendrions aux mains que noſtre bataille fuſt renuerſée, qu'il fiſt eſtat que i'eſtois mort, & qu'il ſe ſauuaſt ſur le cheual. Et au contraire s'il voyoit, que nous renuerſiſſiõs la bataille des ennemis qu'il ſuy-

uiſt touſiours, ſans ſe meſler à la queuë de noſtre bataillon: & comme ie cognoiſtrois la victoire, ie laiſſerois l'execution, pour venir à luy prendre mon cheual, pour aller apres la cauallerie veoir, ſi ie pourrois prendre quelque bon priſonnier. I'auois mis vne follie en ma teſte, que ie deuois prendre le Marquis de Guaſt, ou mourir me fiant en la viteſſe de mon cheual & m'imaginois d'en tenir vne bonne ranſon ou recompence du Roy. Comme i'eux ſuyui la victoire, ie demeuray derriere, penſant trouuer mon homme. Auſſi eſtois-ie ſi las de frapper & courir, & encore de crier, que ie n'en pouuois plus. Deux gros matins d'Allemans me cuiderent aſſommer: m'eſtãt deffaict de l'vn, l'autre gaigna au pied: mais ce ne fuſt guieres loing Certes ie vis là donner de beaux coups. Ie cerché mon pendard de valet, mais ce fuſt en vain: car comme leur artillerie tiroit à noſtre bataille & donnoit ſouuent par deſſus noſtre bataillon, & alloit donner ſur le derriere, cela fit oſter mon homme d'ou ie le penſois trouuer: lequel s'alla mettre derriere les Suyſſes. Et voyãt le deſordre des Gruyens & Prouenceaux, il penſa que nous eſtions de meſmes qui fuſt cauſe qu'il s'enfuit iuſques à Carmagnolle. Voyla comme on ſe trompe au chois, qu'on faict: car ie n'euſſe iamais penſé qu'il euſt eu ſi toſt la peur aux talons. Ie trouuay le capitaine Mons n'ayant qu'vn ſeruiteur qui auoit mieux faict que le mien: car il luy auoit gardé vne petite haquenée, ſur laquelle il me menta en croupe, car i'eſtois fort las, &

allasmes tousiours voyant tuer ces Allemans. Et comme nous fusmes mandez de monsieur d'Anguyen mismes pied à terre, allans à pied iusques à l'entiere deffaicte des Espagnols & Allemans: & soudain ie vis venir mon homme, & luy reprochay qu'il s'en estoit fuy: il me respondit qu'il n'estoit pas tout seul, ains auoit esté bien accompagné de plus grands que luy, & des mieux vestuz, & que ce qu'il en auoit faict estoit pour leur tenir cõpagnie. Sa plaisanterie appaisa ma colere: car il ne s'en falluſt guieres que ie ne iouasse des miennes. Nous nous rallia sme vingt ou vingt cinq cheuaux de monsieur de Termes, du Seigneur Francisco Bernardin, & du Sieur Mauré, & allasmes le grand galop apres le Marquis de Guast: & auec nous se mist vn gentil homme duquel ie ne sçay le nom, estant toutesfois de ceux, qui estoyent venuz de la Cour en poste pour se trouuer à la bataille. Et trouuasmes deux cheuaux legers qui emmenoient prisonnier le Seigneur Charles de Gonzague: & l'auoit prins à la queuë de leur trouppe qui nous donna encore plus de courage de picquer apres. Et comme nous descouurismes la trouppe & de bien pres nous visмes qu'ils s'estoiẽt recogneuz, & s'estoyent serrez s'en allans au trot les lãces en main ie dis à ceux, qui estoiẽt auec no⁹ ses gẽs se sont recogneuz, il ne feroit pas bõ dõner dedãs & me doute que pensant prendre vn prisonnier, ils nous prendroyent à nous, comme l'Anglois, & ainsi nous en re-

tournaſmes: & ay opinion encore que ſi mon poltron de valet ne m'euſt failly, i'euſſe prins quelque homme d'authorité. Et en nous en retournant, ce gentil homme s'accoſta de moy, & me dict Ieſus capitaine Montluc, en quel peril a eſté ceſte bataille d'eſtre perduë: moy qui n'auois veu ny ouy dire aucune choſe du deſordre & penſois que les derniers que nous auions deffaits eſtoyent ceux de Carignã qui fuſſent ſortis, pour ſe trouuer à la bataille alors ie luy reſpondis en quelle ſortes ſommes nous entrez en aucun peril? car tout auiourd'huy nous auons eu la victoire entre noz mains. Ie voy bien, dit-il, que vous n'auez pas veu le grand deſordre qui a eſté, & me conta ce qu'eſtoit aduenu à la bataille. Que comme ie prie à Dieu qu'il m'aide, s'il m'euſt donné deux coups de dague, ie croy que ie n'euſſe point ſaigné. Car le cœur me ſerra & eſt mal d'ouyr ces nouuelles: & demeuray plus de trois nuicts en ceſte peur, m'eſueillant ſur le ſonge de la perte.

Ainſi arriuaſmes au camp, ou eſtoit monſieur d'Anguyen ie couruz à luy, & luy dis ces mots, faiſant bondir mon cheual, Et penſez vous, Monſieur que ie ne ſois auſſi bon homme à cheual qu'a pied? Alors il me dit eſtant encores tout triſte, Vous ſerez touſiours bon en vne ſorte & en autre. Il ſe baiſſa & me fiſt ceſt honneur de m'embraſſer, & me fiſt ſur l'heure cheualier, dont ie me ſentiray toute ma vie honnoré, pour l'auoir eſté en ce iour de bataille, & de la main d'vn tel Prince

Mal'heureux ſur celuy qui nous l'oſta ſi pauurement. Mais laiſſons cela lors ie luy dis, Monſieur vous ay-ie auiourd'huy ſeruy à voſtre contantement? car monſieur de Tais luy auoit deſia dict, que i'auois combattu à pied auecques eux, Il me reſpondit, Ouy capitaine Montluc, ouy ie n'oublieray iamais ce que vous auez faict, & ne le celeray pas au Roy. Alors ie luy reſpondis, Monſieur il eſt en vous de me faire le plus grand bien, que vous ſçauriez faire a gentil-homme du monde. Alors il s'eſcarta me tirant à part afin que perſonne ne l'oüit, & me demanda qu'eſt ce que ie voulois qu'il fiſt pour moy. Ie luy dis que c'eſtoit qu'il m'enuoyaſt porter les nouuelles du gain de la bataille au Roy: & qu'il n'y auoit homme qui le deuſt faire ſi toſt que moy, veu que i'auois dit à ſa Majeſté & à ſon conſeil pour obtenir le congé de combattre: & que les derniers mots que i'auois dit au Roy, eſtoyent, qu'ils s'attendit ſeulement d'auoir nouuelles de la victoire. Il me tourna redire qu'il eſtoit raiſon que i'y allaſſe pluſtoſt que tout autre. Et ainſi retourna toute l'armée victorieuſe à Carmagnolle. Mais comme ie penſois eſtre deſpeſché pour partir la nuict, on me dit que monſieur Deſcars auoit gagné tout le monde, pour qu'il y allaſt monſieur de Tais m'auoit promis mais à la fin ſe laiſſa gaigner, comme mõſieur d'Anguyen, qui eſtoit le plus grãd mal'heur qui me pouuoit aduenir car ayãt vaincu le conſeil du Roi & leur deliberatió, & que le Roy m'auoit

faict ceſt honneur que de condeſcendre à mõ opinion, & luy apporter les nouuelles de ce, que ie luy auois promis & aſſeuré dans ſi peu de iours, ie laiſſe à penſer à vn chacun, ſi i'euſſe eſté le bien venu, & quel tort me fuſt faict, meſmement ayant commandé ce iour là vne grande & honnorable charge, & au contentement du Lieutenant du Roy. C'euſt eſté vn bõ heur à moy, & beaucoup d'honneur auſſi d'apporter au Roy, ce que ie luy auois promis & aſſeuré. Il n'y euſt ordre, il fallut paſſer par là: à peine me peut-on appaiſer. I'auois beau me faſcher & remonſtrer le tort qu'on me faiſoit. Cent fois depuis me ſuis ie repanty que ie ne me deſrobé le ſoir meſme, ie me fuſſe rompu le col, ou i'y fuſſe arriué le premier pour en porter la nouuelle au Roy, ie m'aſſeure qu'il ne m'en euſt ſenty que bon gré, & euſt faict ma paix auec les autres. Or quittay-ie alors toute ma fortune, n'eſperant iamais plus eſtre rien, & vins demander congé à monſieur d'Anguié pour m'en venir en Gaſcogne. Ledict Seigneur me promettoit beaucoup de choſes, me cognoiſſant faſché, mõſieur de Tais en faiſoit de meſmes me voulant retenir: mais ie fis tant qu'ils me donnerent congé auec promeſſes de retourner. Et pour eſtre plus aſſeurez de moy, ledict Sieur d'Anguyen me fiſt prendre vne commiſſion de luy, pour promptement mettre aux champs mil douze cens hommes pour amener en Piedmont: afin de remplir nos compagnies, car à la verité nous auiõs perdu beaucoup de gens.

Or il faut dire à presét dequoy seruit le gain de ceste bataille. Ie ne le sçay que par mõsieur de Termes mesmes, auquel le Marquis de Guast l'auoit raconté estant au lict blessé d'vne arquebuzade à la cuisse. Il luy dict, que l'Empereur & le Roy d'Angleterre s'estoyent accordez, qu'au mesme temps ils deuoient entrer dans le Royaume de France chascun par son costé: & que l'Empereur luy auoit enuoié les sept mille Allemans pour estre si fort, que monsieur d'Anguyen ne l'ozat combattre, & apres marcher droict à Lombrias pour dresser vn pont sur la riuiere, & mettre dans Carignã les viures, qu'il portoit auec luy, & tout ce qu'il pourroit assembler: & en tirer les quatre mil Espagnols & Allemans: & y laisser quatre mil Italiens, pour s'en reuenir vers Yuree. Et deuoit rẽuoyer à l'Empereur les sept Colonnels Allemans auec leurs gens Et qu'il luy demeureroit enuiron cinq mille Allemans, & autant d'Espagnols, & quatre mille Italiens. Et que en mesme temps que l'Empereur & & le Roy d'Angleterre entreroyent, il deuoit descendre par le val Doste, par ou il tiroit droit à Lion, ou auoit, que les gens de la ville, ny aucune forteresse: & estant entre les deux riuieres, pensoit dominer toutes les terres de Monsieur de Sauoye, le Dauphiné, & la Prouence. Tout cecy me conta monsieur de Termes, apres qu'il fust retourné, qui n'estoit pas entreprinse, qui ne fust bien aisee à estre faicte: si nous n'eussions gaigné la bataille, à laquelle moururent douze

mil hommes des ennemis. Le gain fuſt grand, tant pour les priſonniers, que pour le bagage, qui eſtoit tres-beau & riche. Et outre cela pluſieurs ſe rendirent d'effroy, & en fin Carignan: dequoy ie ne toucheray les particularitez, parce que ie n'y eſtois pas. Si on euſt ſçeu faire proffit de ceſte bataille, Milan eſtoit bien eſbranlé. Mais nous ne ſçaurions iamais faire valloir noz victoires. Il eſt vray, que le Roy eſtoit aſſés empeſché à garder ſon Royaume de deux ſi puiſſans ennemis.

Sa Majeſté eſtant aduertie du grand appareil, que faiſoit & l'vn & l'autre retira la plus part des forces de Piedmont, ou i'arriuay lors que monſieur de Tais auoit eſté mandé pour emmener tout ce, qu'il pourroit: car ie n'arreſtay guieres chez moy. Ie n'haiſſois rien tãt que ma maiſon & quoy que i'euſſe reſolu pour le tort qui m'auoit eſté faict, de n'aller plus en ce pays là: ſi eſt ce que ie ne peuz m'en empeſcher. Monſieur de Tais auoit faict election de vingt & deux enſeignes noz bandes furent bien remplies. Et encore ſe dreſſa vne compagnie nouuelle, que monſieur de Tais donna au capitaines Caſtergeloux pour l'amour de moy, qui m'auoit aidé à mener les gens, & qui auoit porté mon enſeigne au Royaume de Naples: & commençaſmes à marcher en France, deſpartans noz compagnies de cinq en cinq l'amenois la premiere trouppe, & m'en allay deuant à Suzanne, pour garder que les ſoldats ne ſe miſſent deuant, & pour mettre ordre aux eſtappes: & en trouuay

beaucoup par les chemins, qui fuſt cauſe que ie cheminay. La nuict i'arriuay à Villaume deux heures deuant iour: & à l'hoſtelerie, ou i'allay deſcendre, trouua le Seigneur Pierre Colonne, que le capitaine Renouard amenoit priſonnier au Roy, ſuyuant la capitulation de Carignan. Ils eſtoyent deſia leuez. Ledict capitaine Renouard me mena en la chambre dudict Seigneur, lequel me diſt à l'arriuée, qu'il ſçauoit bien, que c'eſtoit moy, qui auois rompu le pont de Carignan, & que i'auois conduit l'arquebuzerie à la bataille Et diſcourant dudict pont ie luy dis, que ſi ſes gens euſſent ſuiuy leur fortune, ils n'euſſent trouué à combattre que moy auecques quarante hommes au plus, & que noſtre camp auoit eſté tellement en deſordre, que s'ils l'euſſent pourſuiui nous eſtions tout deffaicts. Le capitaine Renouard luy confirmoit auſſi qu'il eſtoit vray. Alors il penſa vn peu, puis leua la teſte vers moy, & me dict: Evoi dicet che ſe la noſtra gente ſeguto haueſſi la ſua fortuna, no haueua à combatere piu di uoi co quarante ſoldati, & haueſſimo poſte in fuga tuta la voſtra gente. Io vi dico che ſi voi haueſti ſeguita la noſtra m'haureſti meſſo fuori di Carignano, per che la mia gente hauia pigliato il ſpauento coſſi forte che la cita no era baſtante di vaſſecurar li. Et nous cõpta le grand deſordre des ſiens: nous diſant qu'il auoit penſé autrefois que les Eſpagnols n'auoyét point de peur: mais que à ceſte heure il cognoiſſoit bien qu'ils en auoyent autant que les autres.

Et qu'il se trouua lors en telle extremité, qu'il fust contrainct luy mesme se ietter à la porte veoir s'il les pourroit arrester: mais ils le pensarent porter par terre. Et entrarent tous à telle foulle, qu'ils mirent la porte presque hors des gõs. Et comme ils furent tous entrez en ce desordre, & ie me iettay (disoit-il) sur la porte pour la fermer. Et cognoissant tous les çapitaines nom par nom les appellois à m'aider: mais iamais homme ne s'y presenta & sãs vn mien seruiteur qui m'entendist crier, ie ne l'eusse sçeu iamais fermer Et le desordre fust si grand dans la ville, qui s'en ietta plus de quatre cents par dessus les courtines, lesquels le matin mouroyent de houte s'en retournãt. Et voyla pourquoy ie vous dis que si vous mesmes eussiez suiuy vostre fortune, vous estiez maistres de la ville auecques quarante hommes. Ie cogneuz par ce qu'il me dist le vieux prouerbe estre veritable, qui dict, Que si l'ost sçauoit ce que fait l'ost, souuent l'on defferoit l'ost.

Or encores qu'apres la reddition de Carignan les gens de la ville nous asseurassent de ce grand desordre, nous n'y pouuions adiouster foy, & moy-mesmes le premier, au moins qu'il fust si grand: car cela est estrange. Mais puis que le chef mesmes le confessoit, faut doncques croire, qu'il estoit vray: & qu'ils estoyent poussez de quelque esprit, car nous ne leur faisions point de mal, ayant autãt de peur qu'eux, & peut estre plus la nuict est vne cho-

ſe effroyable, lors qu'on ne voit, qui vous aſſaut. Cecy me fait conclure, que le tout m'aduint d'vn grand heur: car hardieſſe ne ſe peut cela appeller, ains pluſtoſt la plus grand folie, que homme ſçauroit faire. Et croy qu'entre tous les heurs & fortunes, que Dieu m'a donné, celle là en eſt vne des plus remarquables, & plus eſtranges. Mais ſuiuons noſtre deſſein.

Le deſir de vengeance pouſſa l'Empereur à ſe ralier & ligner, contre la foy promiſe au Pape, auec le Roy d'Angleterre: lequel pour deſpit s'eſtoit faict Lutherien. Ces deux grands Princes auoyent party, à ce qu'on diſoit, le Royaume (comme le Marquis de Guaſt raconta au Sieur de Termes, & deſpuis ie l'apprins d'vn gentil homme Anglois à Boulongne) toutesfois c'eſtoit diſputer la peau de lours. La France bien vnie ne peut eſtre conquiſe ſans perdre vne douzaine de batailles, veu la belle nobleſſe qu'il y a, & les places fortes qui s'e trouuent. Et croy que pluſieurs ſe trompent de dire, que Paris prins la Frãce ſeroit perduë. C'eſt à la verité le threſor de ce Royaume, & vn ſac ineſtimable: car les plus gros du Royaume y apportent tout & croy qu'au monde il n'y a vne telle ville. On dit qu'il n'y a eſcu qui ne doyue dix ſols de rante vne fois l'année. Mais il y a tant d'autres villes & places en ce Royaume, qui ſeroyent baſtantes pour faire perdre trére armée: de ſorte qu'il ſeroit aiſé ſe ralier, & oſter celle là, auãt qu'ils en euſſent conquis d'autres

ſi le conquerant ne vouloit deſpeupler ſon Royaume pour repeupler ſa conqueſte. Ie dis cecy, parce que le deſſain du Roy d'Angleterre eſtoit de courir droict à Paris, cependant que l'Empereur entreroit par la Champagne. Leurs forces ioinctes eſtoyent de quatre vints mille hommes de pied, vingt mille cheuaux, auec vn nombre infini d'artillerie. Ie vous laiſſe à penſer ſi noſtre Roy auoit dequoy ſonger à ſes affaires. Certes ces pauures Princes ont plus de peine que nous: & croy qu'il fit biẽ de rappeller les forces de Piedmont: encor qu'il en y ait, qui diſent que l'eſtat de Milan eſtoit perdu, & que l'Empereur euſt rappellé ſes forces, pour le ſauuer. Cela deſpend de l'euenement. Tant y a, que Dieu vouluſt que ces deux Princes ne me peurent entendre entre eux, chacun voulant faire ſon profit. Aux choſes que i'ay veu & ouy dire, quand deux Princes entreprennent la conqueſte d'vn Royaume, iamais ils ne s'accordent: car chacun penſe touſiours que ſon compagnon le veuille trõper, & ſont en deffiance l'vn de l'autre. Ie n'ay pas fort veu les liures, mais i'ay ouy dire, qu'ainſi perdiſmes nous au commancement le Royaume de Naples: car celuy d'Eſpagne no⁹ trompa. Ceſte crainte & deffiance nous à ſauuez, & en a bien ſauué d'autres, comme les Hiſtoriens ſçauent. Ie craindrois plus vn grand ſeul, que non pas deux qui veulẽt partir le gaſteau. Touſiours il y a du reproche, & deux nations ne s'accordent pas volontiers, vous le verrez icy. L'Anglois s'arreſta deuant Boulo-

gne, laquelle luy fuſt laſchement randuë par le Sieur de Veruin, qui en perdiſt la vie. Ce tableau deuoit eſtre deuant ceux qui entreprennent de tenir les places. Cela ne plaiſoit pas à l'Eſpagnol, qui n'en rapportoit nul proffit, & voyoit bien qu'il vouloit faire ſes affaires.

Or monſieur de Tais noſtre Colonnel amena vingt & trois enſeignes au Roy, qui eſtoiẽt celles, qui s'eſtoyent trouuees à la bataille, ie tombé malade à Troyes, & arriuay au camp lors, qu'il eſtoit pres de Boulogne. Là où ledit Sieur de Tais me bailla la patante, que le Roy m'auoit enuoyee pour eſtre maiſtre de camp. Il ne ſe fiſt rien, à tout le moins que ie m'y veuille amuſer, iuſques à la camiſade de Boulogne. Comme nous arriuaſmes pres de la Marquiſe, monſieur le Dauphin, qui commãdoit l'armee, trouua qu'il y auoit trois ou quatre iours, que la ville eſtoit prinſe, combié que deſia il le ſçauoit, & que le Roy d'Angleterre s'eſtoit embarqué & auoit faict voile en Angleterre. Il eſt à preſumer, que ce Prince s'en alla pour fuyr le combat, pour-ce que nous trouuaſmes tout en deſordre. Premierement nous trouuaſmes toute ſon artillerie deuant la ville en vne prairie, qu'il y auoit à la deſcente de la tour Dordre. Secondement fuſt trouué plus de trente barriques pleines de corſelets, qu'eſtoit la munition, qu'il auoit faict venir d'Allemagne, pour armer les ſoldats, qu'il laiſſoit pour la garde de la ville. Tiercement il laiſſa toute la munition des viures, comme farines, vins, & autres choſes à manger. Nous

trouuaſmes tout en la ville baſſe : de ſorte que ſi monſieur de Teligny (on m'a dict, qu'il eſt encores en vie) pere de celuy, qui eſt Huguenot, & qui traictoit la paix pendant ces troubles, eſt celuy là, qui fuſt prins en la camiſade en la ville baſſe, dont n'en eſchappa homme que luy, il teſmoignera qu'il n'y auoit pas vures en la ville haute pour quatre iours : car luy meſmes le me compta.

L'occaſion de la camiſade, que nous dõnaſmes, fuſt telle. Vn beau fils de monſieur le Mareſchal du Bies, non pas ce beau monſieur de Veruin, mais l'autre, du nom duquel ne me ſouuient, vint à monſieur de Tais, & luy compta qu'vn ſien eſpion, qui venoit de Boulongne, luy auoit aſſeuré, qu'il n'y auoit encores rien à la ville haute, & que tout eſtoit bas : & que ſi on entreprenoit promptement d'aller prendre la ville baſſe (ce qui eſtoit bien aiſé) que dans huict iours, on auroit la haute, la corde au col Et que ſi monſieur de Tais vouloit, il le meneroit le matin recognoiſtre le tour. Et diſoit auſſi ceſt eſpion, qu'il n'y auoit encores nulle breſche de la ville remparee, & que toute la ville eſtoit ouuerte, cõme vn village.

Monſieur de Tais fuſt enuieux d'aller veoir le tout, & m'y emmena auecque luy, & ce beau fils de monſieur le Mareſchal. Nous pouuiõs eſtre cent cheuaux de toutes nos compagnies. Nous arriuaſmes iuſtemẽt à la pointe du iour deuant la ville, laiſſant la tour Dordre deux ou trois cents pas à main droicte, & viſmes cinq

ou six pauillons à la descente sur le grand chemin, qui va à la porte de la ville. Nous n'estiõs que cinq ou six cheuaux: car les autres monsieur de Tais les auoit laissez, dernier vne petite montagne, Ce beau fils de monsieur le Mareschal & moy descendismes iusques au premier pauillon, & passames à costé dans le camp à main gauche, & alasmes iusques au second, & de là nous descouurismes toute leur artillerie, n'en estant loing quatre vingt pas, & n'y vismes iamais, que trois ou quatre soldats Anglois, qui se promenoient aupres de l'artillerie, & audict second pauillon, nous oyons parler Anglois. Lors ce beau fils dudict Seigneur Mareschal m'en fist retourner vers monsieur de Tais, lequel incontinent que i'euz parlé à luy, descendit de là ou ie venois, & s'arresta auec ce gentil homme. Cependãt le iour commença à paroistre grand: de sorte que les sentinelles du pres de l'artillerie cogneurent que nous n'estions pas des leurs, & donnarent l'alarme: & pour tout cela nous ne vismes qu'homme sortir de la tour Dordre. Si est-ce que l'on ma dict depuis que Dondellat, que monsieur de sainct Pol auoit nourry page, estoit de garde à la tour. Et ainsi nous nous en retournasmes.

Monsieur de Tais s'en alla trouuer monsieur le Dauphin, & monsieur d'Orleans son frere auec ce dict gentil homme, & la arrestarent qu'il leur faloit donner le matin au point du iour vne camisade: & que monsieur de Tais auecques noz compagnies donneroit

le premier par trois breſches, qu'il y auoit à la muraille, qu'eſtoit du coſté de noſtre venue, & c'eſtoyent des breſches qu'on auoit faict pour plaiſir. Le Reingraue pria mõſieur le Dauphin que luy & ſa trouppe d'Allemans donnaſſent auecque nous : mais monſieur de Tais auoit deſia promis au Comte Pedemarie, qu'il prieroit monſieur le Dauphin de le laiſſer donner auecques luy, qui fuſt noſtre mal'heur entierement : car ſi les Allemans fuſſent venus auecques nous, iamais les ennemis ne nous en euſſent tirez, & euſſent conuié beaucoup de gens, à pluſtoſt nous venir ſecourir, qu'ils ne firent. Nous partiſmes de nuit auec des chemiſes ſur nos armes: & rencõtraſmes le Reingraue auec tous ſes Allemans preſts à paſſer vn pont de bricque, qu'il y auoit aupres de la Marquiſe, lequel ne vouloit abandonner, ains vouloit paſſer apres nous quelque promeſſe qu'il euſt faicte au Comte Pedemarie. Dequoy monſieur Tais aduertiſt monſieur le Dauphin. Cependãt monſieur l'Admiral d'Annebaut arriua, & fiſt tant que le Reingraue ſe retira en arriere, nous laiſſant paſſer, & les Italiens apres, & quant à luy ne vouloit bouger d'aupres de la bataille de la gend'armerie, qui eſtoit pres de la Marquiſe. Monſieur Dampierre, qui eſtoit Colonnel des Griſons vint iuſques aupres de la tour Dordre: ou il miſt en bataille ſes gens. Or m'auoit baillé mõſieur de Tais vne trouppe pour donner par le chemin, que le iour deuãt nous auions recogneu, qu'eſtoit à main droicte de luy. Ie donnay à l'artillerie: & ceux qui eſtoiẽt

demeurez

demeurez auec monſieur de Tais & les Italiens donnarẽt par ces trois breſches: & l'emportarent fort brauement. Et par là ou eſtoit l'artillerie, n'y auoit ny porte ny breche. Qui fuſt cauſe que ie m'en allay tout au long de la muraille, du coſté de la riuiere: & trouuay vne breche de dix ou douze pas: par là i'entray ſans reſiſtance aucune, & m'en allay droict à l'Egliſe, où ie ne vis vn ſeul capitaine des noſtres, ſauf vn qui courroit le long de la riuiere droict à ces breſches. Ie l'appellay, mais il ne m'entendit point.

Or il faut notter, que monſieur de Tais fuſt bleſſé & contrainct ſe retirer. Ie ne ſçay que deuint le Comte de Pedemarie: mais on me compta apres, que tous les capitaines Gaſcons & Italiens eſtoyent ſortis de la ville, & n'y auoyent point arreſté, pour vn bruit, qui leur vint, que les Anglois auoyent gaigné les breſches par dehors de la ville, comme il eſtoit vray: mais il n'y auoit pas deux cents hõmes, qui eſtoyent ſortis de la ville haute par le dehors. Et encore me dict on, que c'eſtoit Doudellet qui ſe ſauuoit de la tour Dordre droict à la ville. Toutes les enſeignes demeuratent dans la ville. Ie n'apperceuz iamais rien de tout cecy: car ie croy, que ſi ie me fuſſe apperçeu du deſordre, i'euſſe faict cõme les autres Ie ne veux pas faire le braue. I'y trouuay deux capitaines Italiens ſeulement auecques leurs trouppes & drapeaux deuant l'Egliſe: & quãd ie fuz deuãt icelle, ie m'amuſeray vn peu à cõbattre trois ou quatre maisõs, ou il y auoit

force Anglois dedans, & les prins par force, & la pluspart sans armes. Les vns auoyent des accoustremens de blanc & rouge: & les autres de iaunes & noir. Il y auoit bien des soldats aussi, qui ne portoyent pas ces couleurs: à la fin ie cogneuz que tous ces vestuz de liurée estoyent pionniers, pour ce qu'ils n'auoyent point d'armes, comme ceux, qui se deffendoiét s'y euſt il plus de deux cẽts hommes de morts en ces maisons: puis marchay droict à l'Eglise, ou trouuay lesdicts capitaines Italiens, l'vn nommé Cezar, & l'autre Hieronym Megrin, & monsieur Dandellot, & monsieur de Nouailles, qui estoit Lieutenant de monsieur de Nemours auec les Italiens: & leur demanday, ou estoyent tous noz capitaines: ils me respõdirent, qu'ils ne sçauoyent qu'ils estoyent deuenuz. Ie commençay à apperceuoir, qu'il y auoit du desordre ne voyant vn seul homme de noz compagnies, que ceux, qui estoient entrez auecques moy, & enuiron cinquante ou soixante d'autres, qui s'estoyent amusez à saccager & piller, & s'estoyent ralliez auecques moy au combat des maisons. Tout à vn coup voicy vne grand trouppes d'Anglois, qui venoyent la teste baissée droit à nous, qui estiõs deuant l'Eglise, & en la ruë ioignant à icelle criant, Vuho goeth there, c'est à dire, Qui va là? Ie leur respõdis en Anglois Afrind Afrind qui veut dire, Amis, Amis. car de toutes les langues qui se sont mestées parmy nous, i'ay apprins quelques mots, & passablement l'Italien & l'Espagnol, cela m'a par fois seruy.

Comme ces Anglois eurent faict d'autres demandes, & que ie fuz au bout de mon Latin ils pourſuyuirét en criant Qu'il, Qu'il, Qu'il: c'eſt à dire, Tue, Tue, Tue. Alors ie criay aux capitaines Italiens, Aiutate mi, & ſtate appreſome, perche io me ne vo aſſahlir li, non biſogno laſſiar mi inueſtiré. Ie tournay la teſte baiſſée droit à eux, leſquels tournerent viſage, & les menay battant iuſques au bout de la ruë & tournarent tous à main droicte au long de la muraille de la ville haute, de laquelle on me tiroit de petites pieces, & force coups de fleches.

Ie me retire iuſques aux Italiens, ou ie ne fuz pluſtoſt arriué, qu'il vindrent encores pour me recharger mais i'auoisvn peu de courage, de tant que les auois trouués aſſes aiſez à prendre la fuitte, & les laiſſay venir iuſques aupres de nous où ie les chargeay. Et me ſéble qu'ils la prindrent encores plus aiſément. Ie me retiray autrefois deuant l'Egliſe: & alors commença vne ſi grande abondance de pluye qu'il ſembloit que Dieu me vouluſt faire noier: & vint d'vne des breiches par là ou noz gens eſtoyent entrez dix ou douze enſeignes, qui n'auoient pas ſix ſoldats auecques eux, & auecques moy en pouuois auoir autant. Alors vn des enſeignes me dict que les breſches eſtoyent prinſes, & que les capitaines eſtoyent ſauuez. Et ayant entendu cela ie dis aux deux capitaines Italiens, qu'ils tinſent vn peu ce quantō, ou eſtoit l'Egliſe: car il y auoit vn muraille deuāt la porte d'icelle, & que i'allois cō-

battre la breſche par ou i'eſtois entré: & que dés que i'aurois gagné, ie les enuoyerois querir pour ie retirer a moy: & ſi d'aduenture les ennemis venoyent à eux, qu'ils leur ſouuient comme i'auois faict & qu'ils les chargeaſsét. Ie m'en allai à la breſche, ou ie vis deſia dix ou douze Anglois, deux deſquels baiſſarent la teſte: les vns ſautarent par la breche, les autres tirarent à main droicte au long de la muraille par dedans, & comme nous fuſmes dehors en viſmes encores quinze ou vingt, qui couroyent contre nous au long de la muraille par dehors: & tournarent à main droicte deuers les autres breſches par là ou nos gens eſtoyét entrez. Ie priay vn gentil homme de Bourgogne, il me ſouuient du nom, qui eſtoit mõté ſur vn cheual, qu'il auoit gaigné, qu'il allaſt cercher Cezar-port, & Ieronym Megrin, ce qu'il fiſt volontiers, pourueu que ie luy promiſſe de l'attandre. Ie luy aſſeuray ſur ma vie, que mort ou vif il me trouueroit à ceſte breſche. La pluye continuoit touſiours de plus en plus, ou eſtant ledict gentil homme de retour me dict, qu'il n'auoit peu paſſer iuſques à eux, & qu'ils eſtoyent retirez, dãs l'Egliſe, ou qu'ils eſtoyent morts. Et tout à vn coup voicy venir droict à nous le grand trot au long de la muraille trois ou quatre cens Anglois, & nous trouuarent ſur le poinct que nous voulions rentrer pour aller ſecourir les Italiens, mais comme nous les viſmes venir à nous, nous fuſmes contrainctz de changer de propos.

Messieurs Dandellot, de Nouailles, & ce gentilhomme de Bourgogne, & trois ou quatre autres ne m'abandonnarent iamais, depuis qu'ils m'eurent rencontré deuant l'Eglise, & bien leur en print: car ils fussent passez le mesme chemin des autres. Et comme les Anglois venoyent de ceste furie, il se print vn cry parmy nous, les vns me crioyent, que nous nous sauuissions vers la riuiere, les autres vers la riuiere, les autres vers la montagne: mais tout à vn coup ie me resolus de leur remonstrer, Qu'auez vous affaire d'aller à la montagne? il nous faut passer pres de la ville haute, car d'aller droict à la riuiere, ne voyez vous pas qu'elle croist, & est desia si haute, que nous nous noierions tous? que personne ne parle plus de cela, mais baissons la teste: car il faut combattre ceux-cy. Monsieur Dandelot me dict tout haut, he capitaine Montluc, ie vous prie combattons les: car ce party est le meilleur. Il estoit homme fort courageux, c'est dommage qu'il se feit apres Huguenot, ie croy que c'estoit vn des braues gentils-hommes de ce Royaume. Nous allasmes droict à eux: & dés que nous arriuames de la longueur de quatre ou cinq picques, ils nous tirarent force coups de flesches, & nous courusmes droict à eux pour les inuestir auec les picques: & n'y eust que deux arquebuzades de tirees, & tout incontinant tournarent visage, & s'enfuyrét de là, ou ils venoyent. Nous les poursuyuismes & de bien pres: & comme ils furent au quanton de la ville deuers leurs gens, qui tenoyent

preſque toutes nos enſeignes enfermees, leſquels les voyant venir & nous apres eux abãdonnerent les breſches pour les ſecourir, & lors ſe raliants tous enſemble, vindrent courant droict à nous, qui eſtions tout au pied de la montagne de la tour Dordre. Ie dis à monſieur Dandelot ſauuez vous contre la montagne, & aux enſeignes, & tous les ſoldats pareillement. Quant à moy ie voulus veoir le ſuccez de tout auec quatre ou cinq picquiers, me retirant vers vn ruiſſeau, qui eſtoit pres de l'artillerie. Et cõme ils eurẽt abãdõné les breſches pour venir à nous, nos enſeignes ſautarent dehors au pied deuers le vallon, par là où ils eſtoyent venus. Et ainſi qu'ils furẽt au pied de la montagne, ou monſieur Dandelot & les enſeignes montoyent, ils virẽt autresfois que nos enſeignes eſtoyẽt paſſees par les breſches, & que ledit Seigneur Dãdelot auec les autres enſeignes eſtoyent deſia à demy montagne. Ils cuiderent tourner autresfois apres les autres : & n'en peurent attaindre au plus haut que huict ou dix ſoldats qu'ils taillerent en pieces. Cinq ou ſix Anglois vindrent à moy: ie paſſay le ruiſſeau, ou il y auoit eau iuſques au genoüil deſſus le bord d'icelle. Ils me tirarent quelques coups de fleſches, & m'en donnarent trois dans la rondelle, & vne au trauers de la manche de maille, que i'auois au bras droict, leſquelles pour mon butin ie portay à mon logis. Puis allay monter la montagne au derriere de la tour Dordre. Monſieur le Dauphin ayant monſieur d'Orleans ſon frere, &

monſieur l'Admiral auec luy, faiſoit marcher les Lanſquenets pour nous ſecourir dans la ville, mais auãt qu'ils fuſſent pres, le deſordre eſtoit venu, & trouuarent Meſſieurs Dãdelot & de Noüailles auec les enſeignes, qui auoyẽt monté la montagne.

Pendant ceſte confuſion monſieur le Vidame de Chartres, & mõ frere mõſieur de Lieux eſtoyent venus iuſques à bas, veoir ſi on pouuoit entendre nouuelles de moy: mais ils furent bien ramenez: & dirent à mõſieur le Dauphin, qu'ils tenoyent pour tout certain, que i'eſtois mort dans la ville: pource qu'ils auoiẽt veu tous les capitaines ſinon moy. Monſieur Dandelot arriua au bout de demy heure, auquel monſieur le Dauphin demãda s'il ſçauoit ce que i'eſtois deuenu, il luy dict que ie les auois ſauuez & tous ceux qui eſtoyẽt auec luy: mais que ie ne m'eſtois pas ſçeu ſauuer moy-meſmes, ce que i'euſſe bien peu faire ſi i'euſſe voulu. Ledict Sieur Dandelot me tenoit pour mort, penſant que ie me fuſſe laiſſé attrapper aupres de leur artillerie, ou d'vn nauire qu'il y auoit ſur le ruiſſeau, que ie paſſay, mais ie n'eſtois pas ſi ſot, car i'appelle Dieu en teſmoin, qu'il me puniſſe, ſi de tout ce iour là ie ne perdis iamais l'entendement.

Et me ſeruit bien, que Dieu me le conſeruat car ſi ie l'euſſe perdu nous euſſions receu vne grãde eſcorne: laquelle n'euſſiõs ſceu couurir & i'euſſe eſté en grãd danger de n'eſtre iamais Mareſchal de France. Nous euſſiõs perdu toutes nos enſeignes, & ceux qui les portoyent

auec. Lesquels toutesfois Dieu me feit la grace de sauuer. Desiors qu'on est saisi de la peur, & qu'on pert le iugement, on ne sçait ce qu'õ fait, c'est la requeste principale, que vous deuez faire à Dieu devous garder l'entendement car quelque dãger qu'il y ait, encor y a il moien d'en sortir, & peut estre à vostre honneur. Mais lors que la crainte de mort vous oste le iugement, a dieu vous dis. Vous pensez fuir à poupe que vous allez a prouë. Pour vn ennemy il vous semble que vous en voyez dix deuant voz yeux, comme font les yurongnes, qui voyent milles chandelles au coup. O le grand heur que c'est à vn homme de nostre mestier quand le danger ne luy oste le sens, il peut prendre son party & euiter la honte. I'allay demãder le soir le mot à monsieur le Dauphin, pource que mõsieur de Tais estoit blessé : & comme ie vins deuant eux, monsieur d'Orleans, qui auoit tousiours accoustumé de se iouer auec moy, comme faisoit bien mõsieur le Dauphin, commença à chanter la camisade de Boulongne & l'assaut de Couy pour les vieux soldats de Piedmont, se mocquant de moy & me monstrant au doigt. Lors ie cõmençay à me courroucer, & maudire ceux, qui en estoyent cause. Monsieur le Dauphin rioit, & à la fin il me dit: Montluc, Montluc, vous autres capitaines ne vous pouués aucunement excuser, que vous n'ayez mal faict. Comment Monsieur, dis-ie, auriez vous opinion que i'eusse faict faute? Si ie le sçauois, ie m'enirois tout à ceste heure faire tuer dans la

ville. Vrayement nous ſommes bien fols de nous faire tuer pour voſtre ſeruice. Surquoy il me dict, non, non, ie ne le dy point vous: car vous eſtes le dernier capitaine, qui eſtes ſorty de la ville plus d'vne heures apres les autres. Il me feit bien cognoiſtre, quand il Roy, que ie n'auois point faillly, pour l'eſtime qui fit touſiours de moy. Car quand il s'en alla en Piedmont, il m'enuoya querir par vn courier expres à ma maiſon: ou ie m'eſtois retiré pour raiſon de quelque hayne que Madame d'Eſtãpes auoit conceuë contre moy, à cauſe de la querelle de Meſſieurs de la Chaſteigneraye & Iarnac. Touſiours à la Cour il y a quelque charité, qui ſe preſte, & par malheur les Dames peuuent tout: mais ie ne veux pas faire le reformateur. Madame d'Eſtampes en fit bien chaſſer de plus grands que moy, qui ne s'en vantarent pas, & m'eſtonne de ces braues Hiſtoriens qui ne l'oſent dire. Voyla le ſuccez de la camiſade de Bolongne, Que ſi le camp euſt marché à noſtre queuë, il ſe pouuoit tout loger dans la ville, & en quatre ou cinq iours, comme de ſia i'ay dit, la ville haute euſt eſté à nous, Que l'on le demande à monſieur de Teligny ſi c'eſt luy qui fut prins priſonnier: & l'on verra ſi ie mens. Ie ne ſçay qui fut cauſe que monſieur le Dauphin ne marcha: mais ie diray bien touſiours, qu'il ſe deuoit faire: & ſçay auſſi qu'il ne tint pas à luy: mais ce ne ſeroyent que diſputes d'en parler d'auantage. Il ne faut qu'vn poureux pour retarder tout le monde. S'ils fuſſent venus, les Anglois ne ſça-

uoyent quel party prendre ie les cognus gens de peu de cœur & croy qu'ils vallent plus sur l'eau que sur terre. Voyant l'hyuer sur les bras monsieur le Dauphin ayant laissé monsieur le Mareschal du Biez à Montreuil pour harraſſer Bolongne, alla trouuer le Roy, lequel auoit aussi appointé auec l'Empereur, s'estant vne si grande forte euanoüie, pour s'estre ces deux Princes mal entendus pour nostre bon heur, i'entens l'Espagnol & l'Anglois, honi soit il qui les aymera iamais ny l'vn ny l'autre. Trois mois apres ie quittay la maistrisse de camp, pour venir deffendre quelque bien, qu'vn mié oncle m'auoit donné. Ie fuz en peine d'obtenir congé du Roy pour y venir, mais en fin monsieur l'Admiral me le fit donner, pourueu que ie luy fisse promesse de reprendre ledit estat, si ledit Sieur Admiral conduisoit l'armée. Il ne fallit pas, & me somma de ladicte promesse, que ie luy auois faicte. Il obtint du Roy commission laquelle il m'enuoya, pour estre maistre de camp de cinquante ou soixante enseignes, que sa Maiesté fist leuer pour faire le voiage d'Angleterre. Lesquelles i'amenay au Haure de grace entre les mains de monsieur de Tais. Or nous nous misмes sur mer. L'armée estoit composée de plus de deux cẽts cinquante voiles, & des plus beaux vaisseaux du mondę auec les Galeres. Le desir que le Roy auoit de se venger du Roy d'Angleterre le fit entrer en vne extreme despence: laquelle en fin seruit de peu, quoy que nous eussiõs prins terre, & despuis combattu les Anglois sur

mer, ou d'vn coſté & d'autre il y euſt pluſieurs vaiſſeaux mis à fons. Deſlors que ie vis à noſtre deſpart embrazer le grand Carracon ,qui eſtoit,ce crois-ie,le plus beau vaiſſeau qu'il eſtoit poſſible,i'eus mauuaiſe opiniõs de noſtre entrepriſe. Et par-ce que pour mon particulier,ie ne fis rien,qui fut digne d'eſtre eſcript, & que le General eſt aſſez diſcouru par d'autres , ie m'en teray pour deſcrire la conqueſte de la terre d'Oye, auſſi noſtre fait eſt propre ſur la terre,que ſur l'eau,ou ie ne ſçai pas que noſtre nation ait iamais gagné de grandes batailles.

Comme nous fuſmes retournez de la coſte d'Angleterre & deſembarqués au Haure de Grace monſieur l'Admiral s'en alla trouuer le Roy & monſieur de Tais auec luy : & amena toutes les compagnies au fort de Outreau deuant Boulogne,ou le capitaine Ville franche eſtoit demeuré auec les vieilles compagnies maiſtre de camp, ayant en la place,que i'auois quitté. Le Mareſchal du Bies Lieutenant du Roy en ce pays là eſtoit bien empeſché,comme teſmoignera monſieur de ſainct Germain, que le Roy auoit baillé audict Sieur Mareſchal pour le ſoulager, car tous les pionniers l'auoyent laiſſé s'eſtans deſrobbez, cõme c'eſt l'ordinaire de ceſte canaille, qui ne veille ſur eux:& neãtmoins ils auoyent encore la courtine tirant au pont de Brique à faire. Or ie veux eſcrire cecy encore que ce ſoit matiere de cõbat:afin qu'il ſerue aux capitaines.

Monſieur le Mareſchal, qui eſtoit ordinairement ſollicité par le Roy de mettre ce fort en deffence pour bloquer Boulongne, me dit qu'il falloit que les ſoldats trauaillaſſent, puis que les pionniers manquoyẽt. Ie le remõſtray aux capitaines & eux aux ſoldats. Leſquels tous d'vne voix dirent qu'il ne trauailleroyẽt point, & qu'ils n'eſtoyent point pionniers. Dequoy monſieur le Mareſchal ſe trouua fort faſché & bien en peine, de tãt que ceſte courtine luy demeuroit ouuerte, & que le Roy d'Angleterre auoit enuoyé nouueau renfort de gens à Boulongne. Or ledit Sieur Mareſchal auoit enuoyé par tout le pays cercher pionniers. Mais ils n'en venoit point. Ie me reſolus de trouuer le moyẽ pour faire trauailler les ſoldats qui fut de donner à chaſcun qui trauailleroit cinq ſols comme aux pionniers. monſieur le Mareſchal me l'accorda fort volontiers: mais ie n'en trouuay pas vn, qui y voulut mettre la main. Voyant leurs refus pour les conuier par mõ exẽple, ie prins ma compagnie, celle de mon frere monſieur de Lieux, & celles des capitaines Leberon mien beau frere, & Labit mon couſin germain: car ceux là ne m'euſſent oſé refuſer. Nous n'auiõs pas faute d'outils, car monſieur le Mareſchal en auoit grande quantité, & auſſi les pionniers qui ſe deſroboyent, laiſſoient les leurs dans vne grand tante, que monſieur le Mareſchal auoit fait tandre, pour retirer leur ferremens. Comme ie m'en vins à la courtine, ie commẽçay à mettre la main le premier à remuer la

terre, & tous les capitaines apres : i'y fis apporter vne barique de vin enſemble mon diſner, beaucoup plus grand, que ie n'auois accouſtumé, & les capitaines le leur, & vn ſac plein de ſols, que ie monſtray aux ſoldats : & apres auoir trauaillé vne piece, chaſque capitaine diſna auec ſa compagnie & à chaſque ſoldat nous donnions demy pain, du vin, & quelque peu de chair, en fauoriſant les vns plus que les autres, diſant qu'ils auoyent mieux trauaillé que leurs compagnons : afin de les accourager. Et apres que nous euſmes diſné, nous nous remiſmes au trauail, en chantãt iuſques ſur le tard : de ſorte qu'on euſt dict, que nous n'auions iamais fait autre meſtier. Apres, trois threſoriers payarent à chaſcun cinq ſols: & comme nous retournions aux tãtes, les autres ſoldats appelloyent les noſtres pionniers, gaſtadours. Lendemain matin le capitaine Forcez me vint dire, que tous les ſiens y vouloyent venir, & ceux de ſon frere que eſt encores en vie auſſi leſquels ie receus tous & en fiſmes de meſmes comme le iour deuant, de ſorte que le troiſieſme iour tous y vouloient venir: & en huict iours nous euſmes dreſſé toute ceſte courtine. Tous les ingenieurs dirent & monſieur de ſaint Germain meſmes qui ne bougeoit de l'œuure, que noz ſoldats auoyent plus trauaillé en huict iours, que quatre fois autant de pionniers n'euſſent faict en cinq ſepmainas Et notez que les capitaines, lieutenans, & Enſeignes ne bougeoiẽt comme les ſoldats & ſeruoyẽt de ſoliciteurs.

I'ay voulu escrire icy ceſt exemple, pour monſtrer aux capitaines, qu'il ne tiendra aux ſoldats, qu'il ne facent tout ce, qu'on voudra. Mais auſſi il faut trouuer les moyens de les y faire faire de bonne volonté & non de force, mettez la main à l'œuure le premier, voſtre ſoldat de honte vous ſuiura, & fera plus que vous ne voudrez. Que ſi vous venez aux iniures & baſtonnades, ce ſera lors que deſpites ils ne voudront plus mettre la main à ce qu'ils ne ſont tenus, à quoy quelque fois la neceſſité nous force. O capitaines mes compagnons, combien, & combien de fois voyant les ſoldats las & recreus, ay-ie mis pied à terre: afin de cheminer auec eux, pour leur faire faire quelque grande traicte, combien de fois ay-ie beu de l'eau auec eux: afin de leur monſtrer exemple pour partir.

Croyez mes compagnons, que tout deſpẽd de vous, & que vos ſoldats ſe conformeront à voſtre humeur: comme vous voyez ordinairement. Il y a moyen en toutes choſes: par fois il y faut de la rudeſſe, mais ce ne doit eſtre contre le gros, mais contre quelque particulier, qui voudra gronder, ou empeſcher les autres, qui ſont en bonne volonte. I'ay fait ſentir ma colere à quelque retif & rebours; dont ie m'en repens. quelque temps apres monſieur le Mareſchal du Biez entreprint de ſe ſaiſir & ruyner la terre d'Oye, ayant tanté d'attirer l'Anglois en bataille, lequel n'en voulut manger. Toutes noz nouuelles compagnies marcherent: car les vieilles ne bougerent du fort, pour la gar-

de d'iceluy. Et amena monſieur le Mareſchal ſix ou ſept pieces de groſſe artillerie, & partiſmes le ſoir à l'improuiſte: & allaſmes repoſer la plus-part de la nuict en vn bois, là où il y auoit des petits villages, qui auoyent eſté bruſlez.

Ceſte entreprinſe ſe fiſt contre l'aduis de tous les Capitaines de l'armee, pour l'eſperance que ledict Sieur Mareſchal auoit de dõner vne bataille, ce qui attira pluſieurs Princes & Seigneurs à venir de la Court. Apres auoir perdu l'eſperance les Anglois en bataille Monſieur le Mareſchal delibera leur enleuer quelques forts en la terre d'Oye. Or comme ils furẽt fort pres de l'vn d'iceux mõſieur le Mareſchal, Meſſieurs de Briſſac & de Tais ſe mirent à part, il me ſemble que monſieur d'Eſtree y eſtoit, eſtant lors ſorty de priſon, monſieur de Bordillon, & trois ou quatre autres, il ne me ſouuient du nom, & ſe mirẽt ſur vn petit terre à l'ombre d'vn arbre regardans de-là en hors, lequel deſdicts baſtions qui faiſoyent teſte à nous, ils aſſaudroyent. Et cependãt ie fis faire alte, à toutes nos enſeignes, pour attendre les derniers, qui eſtoyent encores à vne lieuë derriere. Or ie n'auois iamais eſté là, comme n'ay eſté depuis, mais i'eſcriray, comme il m'en ſouuient, l'aſſiette de leur fort.

Il falloit que ie deſcendiſſe enuiron trente ou quarante pas pour entrer dãs vn grãd pré: & à main droicte il y auoit vn baſtion, & à vn grand iet d'arquebuze à main gauche, vn autre, & par conſequent tout au long d'vne

courtine tirant deuers Calais, laquelle courtine n'estoit que de terre, & de la hauteur enuiron de deux brasses il y auoit aussi deux grands fossez auec eaue iusques à la ceinture, & entre les deux fosses, il y auoit vne leuée de terre. Cependant qu'ils se mirẽt au conseil sous ceſt arbre estant à main gauche de moy, ie prins les capitaines Fauas & Lamoyenne ayant esté to⁹ deux mes Lieutenans, & enuiron trois cents arquebuziers, ausquels ie baillay la premiere trouppe. Ie demeuray à leur queuë il sortit du fort bien cent ou six vingts Anglois, qui vindrent dans le pré, lesquels auoyẽt mis cinq ou six mousquets sur leur terrace entre les deux fossez & nous tiroient fort & roide ayant laissé entre lesdicts bastiõs & fossez vn petit chemin, par lequel n'y pouuoit passer qu'vn homme de front, pour entrer & sortir dans leur fort, se fians qu'à la faueur des mousquets, qu'ils auoient dans icelui, que ceux qui estoiẽt sur la terrace, ne les oseroyent charger. Noz gens commançent à arquebouser, & eux à coups de fleches: il mesembla qu'ils tournoiẽt fort le visage vers leur retraicte: & estant sur vn petit courtaux ie vins aux capitaines, & leur dis ces mots: compagnons ces gens ont fort le cœur à leur retraicte, ie voy bien que c'est sous l'esperãce de leurs mousquets chargez à eux de queuë & de reste: car ie vous suiuray. Il ne le falut pas dire deux fois, car ie ne fus iamais retourné à ma trouppe, que ie les vis meslez & Anglois en fuitte i'arreste ma trouppe pour les soustenir, si rien sortoit d'auantage

Ce petit chemin estoit vn peu estroict, & ioignant le bastion, si en demeura-il vne trouppes, les autres se iettarent dans les fossés, de sorte qu'ils n'eurent pas le loisir de retirer tous leurs mousquets: car nos soldats se iettarent dans l'eau aussi tost qu'eux, & en emportent quatre: & il y eust quatre ou cinq desdits soldats, qui passarent ladicte terrace & l'autre fossé, iusques au pied de la courtine, qui me dirent que la grãd eauë estoit au premier fossé, car à l'autre qui estoit pres ladicte courtine n'en auoyent iusques aux genouils. Et tout incontinent ie dis aux deux capitaines Fauas & Lamoyenne qu'ils ioignissent ma trouppes & la leur ensemble: & trouuay le capitaine Aurioqui & presque tous les autres capitaines, lesquels ie priay de faire deux trouppes car dés que i'aurois parlé auec M. de Tais, ie leur voulois donner l'assaut. Ils me dirẽt qu'ils s'en falloit pres de la moitié de leurs soldats, qu'ils ne fussent arriués, & ie leur respondis qu'il n'importoit, veu qu'auec ce que nous estions, ie les emporterois, & promptement ils cõmencent se mettre en deux trouppes, & ie courus pârler auec mõsieur de Tais: lequel ie trouuay aupres de monsieur la Mareschal & les autres: & luy dis, allons mõsieur, allons au combat: car nous les emporterons, ie les ay tastez: & trouue qu'ils ont plus d'enuie de fuyr que de combattre. Alors monsieur le Mareschal me dict, dictes vous capitaine Montluc, pleust à Dieu, que nous fussions asseurez de les emporter promptement auec

toute nostre artillerie. Surquoy ie luy respondis tout haut, monsieur nous les aurons estraglez, auant que vostre artillerie soit icy. Prenant monsieur de Tais par le bras, luy dis, allons monsieur, vous m'auez creu en autres choses, dont vous ne vous repentirez pas de ceste-cy. I'ay cognu à ces approches que ce sont gens de peu Alors il me respondit, allons donc: & comme nous fusmes à l'entrée du pré nous trouuasmes desia nos deux trouppes de picquiers & arquebuziers à part. Ie luy dis monsieur regardez, lequel costé vous voulez combattre, ou de ceste enseigne iusques au bastion de dessous, ou bien de l'enseigne vers l'autre, que i'ay combattu: lequel me dict cõbattez celuy que vous auez desia attaqué: & ie m'en vois combattre l'autre, & ainsi nous departismes.

Monsieur le Mareschal de Biez, comme il nous vist commancer à marcher, dit ces mots, comme monsieur de Bordillon me dit apres, A present verrons si Tais est si braue comme il se dit auec ses Gascons or i'appellay tous les sergens de la trouppe, que i'auois, leur disant tout haut à la teste de nostre bataille: vous autres sergens auez tousiours accoustumé, quãd nous combattons, d'estre sur les flancs du derriere: & à c'est heure ie veux que vous combattiez sur le deuant les premiers. Voyez vous ceste enseigne, si vous ne la gagnez, sans que i'en trouueray deuant moy en allant, qui voudront faire le renard, ie vous couperay les iarrets. Vous sçauez ce que ie

ſçay faire, puis me retournant vers les capitaines leur dis, & vous mes compagnons ſi ie ne ſuis auſſi toſt qu'eux, couppez moy les miens: & couruz aux capitaines Fauas & Lamoienne qui pouuoient eſtre à trente pas de nous, & leur dis, marchez & iettez vous à coup perdu dans le foſſé : & en vn coup ie retournay aux noſtres, & ayant baizé la terre nous courumes droict aux foſſez faiſant touſiours marcher les ſergens deuant, & paſſames le premier & ſecond, & vinſmes au pied de la courtines. Lors ie dis aux ſergens aydez vous aydez vous auec vos hallebardes à monter: ce qu'ils firent promptement, d'autres les pouſſoyent par derriere, ſe iettant à coup perdu là dedans. I'auois vne hallebarde en la main. Cependant arriuerent tous les capitaines & picquiers, qui me trouuerent faiſant l'empreſſé de vouloir monter auec mon hallebarde: & me tenois auec la main gauche au bois. Quelqu'vn de ceux qui arriuoyent ne me cognoiſſant point me print par les feſſes, & me pouſſa de l'autre coſté. Lequel me fiſt plus vaillant que ie ne voulois eſtre: car ce que i'en faiſois, eſtoit pour dõner courage à tout le monde de ſe ietter de l'autre coſté: mais celui là mefiſt oublier la ruſe & afranchir vn ſaut, que ie ne voulois pas. Or ie ne vis à ma vie gens paſſer par deſſus vne courtine. Apres que i'eus franchy ce ſaut les capitaines fauas & Lamoienne, leſquels eſtoient dãs le foſſé du baſtion, ſe iettarẽt ſur le petit chemin, & paſſarent de l'autre coſté dans le baſtion, où ils tuerent tout ceux qui eſtoit

dedans. Monsieur de Tais qui alloit à son cõbat, nous voyant attachez à la courtine se ietta dans les fossez de l'autre fort & se mirent en fuitte vers Callais. Monsieur le Mareschal nous voyant si courageusement au combat, s'escria comme il me fust dict apres, ô mon Dieu ils sont dedans. Alors les Seigneurs de Brissac & Bordillon donnarent à toute bride, & ledit Seigneur de Brissac mist son cheual dans ce petit chemin, ou malaisement il ne pouuoit passer qu'vn homme, mettant ses iambes au long du col du cheual, à la misericorde duquel il se mist, & passa monsieur de Bordillon apres ledit Seigneur de Brissac general de la cauallerie: & auoit quarãte ou cinquante cheuaux auec luy, qui le suyuirent to' tirans leurs cheuaux par la bride. Monsieur de Brissac incontinent vers moy: & me trouua que ie faisois mettre tout le monde en bataille ayant opinion, que nous serions combattus, & que ceux de Calais viendroyent au secours: & me trouua que i'auois vne enseigne gaignée sur le col, laquelle ie randis en sa presence au sergent, qui l'auoit conquise, luy disant qu'il l'allast porter à monsieur de Tais: ce qu'il fist, & ledict Sieur de Tais l'ayant receuë l'enuoya par le mesme sergent à monsieur le Mareschal lequel fit grand diligence de faire abbatre la courtine, qui n'estoit que de terre auec les piõniers pour passer la gend'armerie: & nous voila tous dela auec l'artillerie & tout. Ou estant Messieurs de Brissac & de Bordillon auec les quarante ou cinquante cheuaux, qui passarent

quant & eux, prindrent à main droite, tirant aux escluses, qui separent le pays d'Artois & la terre d'Oye: & rencontrerent quarante ou cinquante cheuaux Anglois portants lances: lesquels se mirent à retirer au galop vers Callais. Monsieur de Brissac se douta, que ceux là s'en alloient pour l'attirer à quelque embuscade, & fit alte: & manda à Castegeac de descouurir vn petit vallon qui estoit vn peu à main gauche: ledict Castegeac luy rapporta, qu'il auoit veu plus de quatre cents cheuaux, & n'en y auoit mot. Car ce n'estoit que des paysans & femmes des villages circonuoisins; qui s'enfuioyent vers Callais: qui fut vn grãd mal'heur: car monsieur de Brissac les eust suyuis, & c'estoit toute la cauallerie, qu'ils auoiẽt dans Callais, ce n'eust pas esté vne petite deffaitte. Vn General sur tout doit enuoyer vn vieux routier, ou vn homme fort asseuré pour descouurir. Vn hõme non experimenté prendra bien tost l'alarme & s'imaginera que les buissons sont des bataillons ennemis. Ie ne veux pas dire, que Castegeac, ne fut soldat mais il fit vn pas de clerc.

Nostre cauallerie passa par la bresche que monsieur le Mareschal auoit fait faire, monsieur de Tais voulut mener l'arquebuzerie, & m'ordonna de demeurer à la bataille des picquiers. Il y auoit dix ou douze enseignes d'Anglois qui se retiroyent deuers Calais, lesquels venoyent pour empescher l'entrée: que s'ils eussent peu arriuer à temps il nous eussent bien donné des affaires

auec l'artillerie meſmes, cõme dit monſieur le Mareſchal, quand ie fus cercher monſieur de Tais, pour venir donner l'aſſaut: & encores que ie ſçache bien à quoy il tint que l'on ne combatit ces dix ou douze enſeignes, ie ne le veux point mettre par eſcrit. Car diſant la verité faudroit que ie diſſe mal de quelquesvns, & non pas des plus petits, ce que ie ne veux faire mais ſi mõſieur de Sainct-Cire, qui eſtoit Lieutenant de cinquante hommes d'armes de monſieur de Boiſſy, qui eſt mort grãd Eſcuier, eſtoit en vie, il pourroit dire à qui il tint: car il fut fort blecé, & ſon cheual tué, & plus de quarante cheuaux de la compagnie blecés ou morts. Il en ſortiſt vne grande querelle, qui preſque amena deux hommes à combattre en camp clos. Ceſte couïonade fut fort grande & de grand dommage, pour le ſeruice du Roy. Car cela deffait il n'eſtoit demeuré perſonne dedans Callais, que les vieilles gens, & les fẽmes: & comme ioüis dire deſpuis à monſieur le Mareſchal du Bies, il l'euſt emporté en deux iours, auec l'artillerie, qu'il auoit, ſi ceux-là euſſent eſté deffaicts. Voyant que ces gens eſtoyent retirez dans la ville, ils conclurent s'ẽ retourner: ce que nous fiſmes deux iours apres la prinſe: auſſi le temps ſe meit fort à la pluye.

Or capitaines vous ne deuez deſdaigner d'aprendre quelque choſe de moi, qui ſuis le plus vieux capitaine & qui me ſuis trouué en autant de combats, ou plus, que capitaine

de l'Europe comme vous iugerez à la fin de mon liure. En premier lieu ce qui me fiſt faire ce combat, fut que ie les auois eſſaiez à mon arriuée, & les auois trouués foibles de reins: le ſecond de ce qu'ils abandonnerẽt leurs pieces, que nous gagnames ayant le baſtion, qui leur ſeruoit de Hãc: pour le tiers que ie voyois venir au long de la pleine tirant vers Calais du petit tertre, dont ie fis faire alte auant que deſcendre au pré, force gens, qui venoient deuers Calais, & voyois bien que toutes les courtines eſtoyent remplies de gens: qu'il y auoit bien affaire, à les emporter. Et pour la quarte raiſon foſſé, qui eſtovent pres de la courtine, n'y auoit gueres d'eauë: & dudict foſſé à ladicte courtine, il y auoit plus de deux grands pas, ou les ſoldats ſe pouuoyent tenir, & pour peu d'ayde, des vns aux autres, n'eſtant icelle courtine de la hauteuede plus de deux braſſes nous l'emporterions. Donc capitaines, deſpuis que l'œil vous accompagne àvoir la force devoſtre ennemy & le lieu là où il eſt, & que vous l'auez taſté & trouué aiſé à prendre la fuitte, chargez le cependant qu'il eſt en peur, en laquelle vous l'auez mis: car ſi vous luy donnez loiſir de ſe recognoiſtre, & doublier ſa peur, vous eſtes en danger d'eſtre plus ſouuent battus, que non de battre l'ennemy. Par ainſi vous le deuez touſiours ſuyure ſur ſa peur ſans luy donner loiſir de reprendre ſon hardieſſe, & tenir touſiours auec vous la deuiſé d'Alexandre le Grand, qui eſt: ce que tu

peux faire annuicts n'attends au lendemain, car cependant beaucoup de choſes ſuruiennent, meſmement en la guerre: & puis il n'eſt pas temps de dire. Ie ne l'euſſe iamais penſé. Pluſieurs choſes executerez vous ſur la chaude, que ſi on vous donne loiſir de vous rauiſer vous y penſerez trois fois. Pouſſez donc, hazardez, ne donnez loiſir à voſtre ennemy de parler enſemble, car l'vn accourage l'autre.

Eſtans retournez au fort d'Outreau, il n'eſtoit gueres iour, que les Anglois ne nous vinſſent chatoüiller ſur le deſcendant de la mer, & bien ſouuent ramener nos gẽs iuſques aupres de noſtre artillerie, qui eſtoit à dix ou douze pas du fort: & eſtions tous abuſez ſur ce, que nous auions ouy de nos predeceſſeurs, qu'vn Anglois battoit touſiours deux François: & que l'Anglois ne fuioit iamais ny neſe randoit I'auois retenu quelque choſe de la camiſade de Boulongne, & de la terre d'Oye: & dis vn iour à monſieur de Tais que ie luy voulois monſtrer le ſecret des Anglois, & pourquoy l'on eſtime ſi hardis: pource qu'ils portent to⁹ armes courtes: & faut qu'ils courent à nous pour tirer de leur arc, & qu'ils s'aprochent pres de nous: car autrement leur fleche ne feroyent point de mal: & nous qui auions accouſtume de tirer des arquebuzades de loin, & auſſi que les ennemis n'en faiſoyẽt pas le ſemblable, trouuions eſtrãge ces approches qu'ils faiſoyent courant de ſorte, que nous cuidions entierement, que ce ne fut que hardieſſe: mais

ie leur veux faire vne embuſcade, & vous verrez ſi ie diray la verrité : & ſi vn Gaſcon vaut vn Anglois. Autrefois du vieux temps de nos peres auons nous eſté voiſins. Alors ie choiſis ſix vingt hommes picquiers & arquebuziers auec quelques halbardes parmy, & les mis dans vne baiſſe, que l'eau auoit faicte tirant contre bas à main droicte du fort : & enuoiay le capitaine Chaux à l'heure, que l'eauë eſtoit baſſe, droict à quelque maiſonnettes, qui eſtoient ſur le bort de la riuiere preſquevis à vis de la ville, pour leur dreſſer l'eſcarmouche: & luy dis, que comme il les verroit paſſer la riuiere commençaſt à ſe retirer, & ſe laiſſer faire vne cargue. Ce qu'ils fit mais la fortune porta qu'il y fut bleſſé en vn bras, d'vne arquebuzade : les ſoldats le prindrent & l'amenarent au fort, de ſorte que l'eſcarmouche demeura ſans chef. les Anglois s'en apperceuoyent bien : & leur firent vne cargue, & menarent battant nos gens iuſques aupres de l'artillerie. Les voyãs traictez de telle façon, ie ſortis de mon embuſche pluſtoſt que ie ne deuois, m'en allant la teſte baiſſée droict à eux, commandant aux ſoldats, qu'ils ne tiraſſent point, que ne fuſſions au iect de leurs fleches. Ils eſtoient deux ou trois cens aiant quelques arquebuziers Italiens auec eux : & me repantis bien que ie n'auois mon embuſcades plus forte, mais lors n'eſtoit pas temps : & comme ils me virent venir droict à eux, ils quittarent les autres, & vindrent chercher ſur moy nous

marchasmes droict à eux, & comme ils furent au iect de leurs fleches, nos harquebuziers commençarent à tirer tout à vn coup, & puis mirét la main aux espées, ainsi que ie leur auois commandé: & courumes pour les inuestir. Mais comme nous leur fumes pres de la longueur de deux ou trois picques, ils tournarent le dos aussi facilement, que nation que i'aye iamais veuë & les accompagnames iusques à la riuiere pres de la ville, laquelle ils passerent, dont il y eust plus de six de nos soldats, qui les suiuirent iusques à l'autre costé d'icelle. Ie fis alte aux maisonnettes rompuës ou ie reassamblay mes gens, quelques vns demeuratét par le chemins de ceux, qui ne pouuoient pas tant courir comme les autres M. de Tais auoit tout veu & estoit sorty du fort pour aller secourir l'artillerie & comme i'arriuay à luy, ie luy dis voyez vous, si ie ne vous ay dict verité? Où il faut dire que les Anglois du temps passé estoient plus vaillans que ceux icy, ou bien que nous le sommes plus que nos predecesseurs. Ie ne sçay quel des deux est veritable. Vrayement dict monsieur de Tais ces gens se retirent bien à la haste, ie n'auray iamais plus opinion des Anglois telle que i'ai eu par le passé. Non monsieur, luy dis ie, croyez vous les Anglois qui ont battu anciennement les François estoyent demy Gascons, car ils se marioyent en Gascongne, & ainsi faisoyent de bons soldats. Despuis ce temps nos gens n'en eurent plus l'opinion ny crainte, qu'ils en auoyent. Ostez ostez capitaines, tant, que

vous pourrez, ceſte opinion à vos ſoldats: car ils vont lors en crainte d'eſtre deffaicts. Il ne faut pas que vous meſpriſiez voſtre ennemy: ny auſſi que voſtre ſoldat aie opinion qu'il ſoit plus vaillant que luy. Deſpuis ceſte charge, ie vis touſiours mes gens aller plus franchement pour attaquer les Anglois, les approchant touſiours de plus pres: & que l'on ſe ſouuienne, quand monſieur le Mareſchal de Bies les combatiſt entre le fort de Dandelot ſi nos gens ſe firent prier à les aller inueſtir. Ledit Sieur de Bies fit là vn acte de vaillant hõme car comn e ſa cauallerie ſe miſt en fuitte, il s'en vint tout ſeul ſe ietter deuant noſtre bataillon, & deſcendit prenant vne picque en la main pour aller au combat, duquel il ſortit fort honorablement. Ie n'eſtois point là: voyla pourquoy ie n'en dis rien: car deux ou trois moys apres le retour de la terre d'Oye, ie demanday congé à monſieur de Tais pour venir à la cour Les hiſtoriens ſont bien deſloyaux de taire de ſi beaux actes, celuy là fut bien remarquable à ce vieux Cheualier. Eſtant à la Court ie fis tant auec monſieur l'Admiral, qu'il me fit donner congé au Roy, d'autant que ie n'auois point reprins la charge de maiſtre de camp, ſinon pour la commander durant le premier voyage, que monſieur l'Admiral entreprendroit. Et apres auoir demeuré vn moys à la Cour, ſeruant le Roy de Gentil homme ſeruant ce Prince eſtoit lors aſſez vieux & penſif il ne careſſoit point: tant hommes qu'il ſouloit vne ſeule fois il me demanda

le discours de la bataille de Serizoles estant à Fontenebleau) Ce fut lors que ie prins congé de sa Maiesté, & ne le vis oncques depuis ie m'en reuins en Gascogne: de là où ie ne bougeay iusques à ce que le Roy Henry fut Roy, ayant esté accablé d'affaires & de maladies. Voyla pourquoy ie ne vous puis dire de la redition de Boulougne laquelle le Roy d'Angleterre fut contrainct voyant l'obstination du Roy de quitter moyennant quelque argent. Peu de temps apres il mourut, & le Roy aussi le suiuit bien tost apres. Il faut tous mourir. Or ceste reddition de Boulogne aduint durãt le regne du Roy Henry mon bon maistre, qui succeda à son pere.

Nostre nouueau Roy ayant la paix auec l'Empereur, apres la reddition de Boulongne ayant aussi accordé auec le Roy d'Angleterre il sembloit que nos armes deussent demeurer longuement au crochet, comme aussi, si ces deux Princes ne remuent, la France à dequoy demeurer en repos. Apres auoir seiourné quelque temps chez moy, le Roy me r'appella: & me donna la charge de maistre de camp, & le gouuernement de Moncailier, sous monsieur le Prince de Melphe Lieutenant general en Piedmont, estant monsieur de Bonniuet nostre Colonnel (il se souuint bien de moy, & si ceux qui le gouuernerent depuis m'eussẽt aimé, i'en euſſe autant de bien & d'honneur, que Gentilhomme qui sortit pieça de Gascongne) Ie demeuray là dixhuict moys, sans que pendant ce temps ie fisse chose, qui soit digne

d'estre mise par escrit. Car ie ne veux escrire que ce ou i'ay eu quelque commandement. Ayant eu mon congé pour venir iusques à ma maison, i'arriuay en Gascongne, ou peu apres ie fus aduerty que de la vieillesse & maladie de monsieur le Prince de Melphe, le Roy y enuoyoit monsieur de Brissac, pour y estre son Lieutenant general. Qui fust occasion que le capitaine Tilladet qui auoit aussi eu congé, & moy nous en allasmes à la Cour: & trouuasmes, que ledict Seigneur auoit prins congé du Roy. Nous nous presentames à sa Maiesté, qui nous fit fort bonne chere, & à monsieur le Conneſtable, lequel estoit reuenu à la Cour en plus grand credit, qu'il n'estoit du temps du Roy François ce que plusieurs ne pensoiẽt pas les Dames auoient perdu leur credit, d'autres y entrarent & puis incontinent sadite Maiesté, laquelle estoit lors en vne petite villete entre Melun & Paris nommée Ville neufeue sainct George, nous commanda de nous en aller à Paris trouuer monsieur de Brissac. Et le lendemain que nous y fusmes arriuez, ledict Sieur de Brissac partist, ayant esté fort aise de ce, que nous l'estions venus trouuer, & ainsi allasmes mõsieur le Prince de Melphe qui s'estoit mis en chemin pour s'en venir mourir en France. Aussi trespassa il vn'heure apres nostre arriuée. Encor que i'aie esté quelque temps sous luy, ie n'en diray autre chose: car à grand peine eus-ie le loisir de le cognoistre, que par ouyr dire. C'est vn mal'heur à vn capitaine de changer si souuent de general: car

auant estre cognu de luy, vous estes vieux: les amitiez & cognoissance nouuelles sont fascheuses. Monsieur de Brissac despecha incontinent monsieur de Forqueuaux vers le Roy, qui l'aduertit du tout & promptement sa Maiesté le renuoya auec la parante de Mareschal de France, qu'elle luy donnoit. Nous demeurasmes cinq ou six moys sans guerre. Il est mal aisé que deux si grands Princes & si voisins puissent demeurer longuement sans venir aux armes: comme de faict peu de temps apres l'occasion s'é presenta, parce que le Roy print la protection du Duc Octaue, lequel le Pape & l'Empereur son beau frere vouloyent despouiller de son estat: & pour ceste effect le sieur Dom-Ferrand de Gonsague tenoit assiegée Parme, où estoit monsieur de Termes, & la Mirande, ou commandoit monsieur de Sansac: lequel y acquist vn grand honneur pour auoir tres bien fait son deuoir, & monstra qu'il estoit bon capitaine, comme à la verité il estoit il l'a bien monstré en tous les lieux ou il s'est trouué. C'estoit vn des bons hommes de cheual, qui fut en France. Et par ce, que ie ne puis parler de cecy, que par ouyr dire, n'y de ce qui se feit là, ie m'en deporteray.

Le Roy aduerty que les forces de l'Empereur estoyent empeschées au Parmesan, manda à monsieur le Mareschal de Brissac qu'il rompit la paix, & tantat sur la rupture d'emporter quelque ville, ce qu'il feit. Car il print Quiers & S. Damian. L'entreprinse de Cairas ne suc-

ceda point, comme les autres deux. Monsieur de Bassé alla executer Sainct Damian, qui la print à l'improuiste entre la pointe du iour & le soleil leuant & monsieur le Mareschal mesmes executa celle de Quiers en la sorte que ie vais escrire, puis que mon suiect n'a esté que de laisser par escript ce que i'ay veu, & ou i'ay eu quelque part. Ie cuide que mõsieur le President de Birague, qui y estoit, verra dans ce liure, qye ie n'auray pas guere failly à escrire ladicte prinse. Monsieur Daussun, fut esleu pour aller executer celle de Cayras : & mena auec luy le Baron de Cypi, & deux ou trois autres compagnies Françoises, auec quelques Italiens, & monsieur de Cental auec luy. L'escallade fut furieusement donnée: mais elle fut aussi bien deffenduë. Il mourust vn des freres du Sieur de Charry, qui estoit allé iusques à Sarillan, lequel se trouua là sur les lieux, quãd on marcha la nuict & y alla, & monta le premier vne eschelle, de laquelle il fut renuersé. Il fut assez mal suyui, comme l'on disoit. En mesmes temps monsieur de Bassé mena quelques compagnies auec luy, & arriua à demy mil de Sainct Damian au poinct du iour. Ils furent sur le point de tourner en arriere, veiãt qu'ils seroient descouuerts auant qu'ils fussẽt là: Toutesfois à la fin s'acheminerent pour tãter fortune. La coustume de Sainct Damian estoit, que les soldats ouuroyent la porte à la pointe du iour pour laisser sortir le peuple au trauail, & apres y mettoyent quelques sentinelles. La fortune porta si bien à mõsieur de

Baſſé, que le peuple eſtoit deſia ſorty, & les ſentinelles n'eſtoyent pas encores ſur la muraille: de ſorte que le Sieur de Baſſé auec ſes eſchelles entra dans leur foſſé, leſquelles fit dreſſer ſans qu'il fallur deſcouuert: & monterent les capitaines les premiers & auãt qu'hõme de la ville s'en apperçeuſt la moitié de nos gens, eſtoyent dedans, où il n'y auoit qu'vne compagnie, laquelle ſe retira dans le chaſteau auquel n'y auoit pas viures pour vn iour, & le matin ſe rendirent. Voicy capitaines combien il importe de ſe prendre garde à ne laiſſer iamais la muraille vuide de ſentinelle ou pour le moins en poſer touſiours ſur quelque tour ou portail, meſmement ſur là poincte du iour: car c'eſt lors que les executions ſe font, on eſt las de veiller & non pas l'ennemy de vous guetter.

Toutes ces trois entrepriſes de Cayras, S. Damian, & Quiers ſe deuoyent executer vne meſme nuict: auſſi faut-il, qui veut rompre la paix ou trefue qu'il face ſon eſclat tout à vn coup: car s'il y va piece, à piece, il perdra pied ou aiſle.

Trois iours auant monſieur le Mareſchal tint conſeil pour ceſte execution de Quiers, où eſtoyent Meſſieurs de Bonyuet, Preſident Birague, Franciſco Bernardin, de Baſſé Dauſſun, & ne ſçaurois bonnement dire ſi le Sieur Ludouic de Birague y eſtoit. Ie l'auſerois bien aſſeurer, car monſieur le Mareſchal ne faiſoit rien, qu'il ne luy communicaſt, parce que c'eſtoit vn entendement bien ferré. Il fut arreſté que nous dõnerions l'eſcalade par le haut des vignes

vignes venant comme d'Agnasse, à Quiers. Ie ne trouuay bonne n'y asseurée ceste escalade, & priay monsieur le Mareschal que puis que luy mesmes y venoit, & que c'estoit le premier lieu, qu'il assailloit estant venu nouuellement en la charge de Lieutenant de Roy, qu'il fit en sorte que l'honneur luy en demeurast: car si a la premiere fois il n'auoit bonne fortune, l'on prendroit opinion qu'il seroit plustost malheureux que heureux, ce qui apporte vn grād preiudice à vn capitaine & à vn Lieutenant de Roi (on iuges des choses par les euenemens) & qu'il falloit faire marcher secrettement toute ceste nuict là quatre ou cinq canons: afin qu'ils arriuassent en mesme temps, que l'escallade se donneroit à la porte Iaune: & ainsi il ne faudroit pas par vne sorte ou par autre à l'emporter: qu'il falloit tanter & l'vn & l'autre moyen. Or l'artillerie estoit toute preste deuāt le chasteau de Turin: car comme monsieur le Mareschal viſt, que le Roy auoit prins la protection du Duc de Parme, & que la guerre estoit ouuert en ces quartiers là, il se doutoit, que bien tost la tempeste viendroit à luy. Voylà pourquoi il auoit faict ses appreſts pour pourueoir au besoin: estant au reste vn dés plus auisez capitaines & Lieutenans de Roy, que i'aie cognu.

Il y eust sur mon aduis grand dispute: car on disoit que d'vne nuict l'artillerie ne pourroit estre à Quiers, & que toutes les trois entreprinses descouuertes par le bruit du charroy de l'artillerie à la fin il fut conclu que les

portes de Turin seroient fermees à vespres, & que les bœufs seroyent prins deuers Riuolle & Veillamie, & que tout le bestail se rendoit à vespres dans la ville, & grandes gardes aux portes, afin qu'homme du mode ne peust sortir. Fut aussi arresté que ie tirerois en mesme heure le canon & la grande couleurine du chasteau de Montcallier, & que ie prendrois le bestail des Gentils hommes & bourgeois de Moncallier, qui seroit de la le pont deuers les loges. Ils firent estat qu'a heure de nuict l'artillerie seroit à Montcallier par le chemin de delà le pont, & que monsieur de Caillac & moi demeurerions ensemble à conduire l'artillerie auec ma compagnie, & monsieur le Mareschal, Messieurs de Boniuet & Francisco Bernardin iroyent par le chemin, que i'ay dict auec le reste de noz gens de pied. Ledict Sieur Mareschal me laissa monsieur de Pequigni auecques sa compagnie & vn autre, lesquelles s'en iroyent deuant nous auecques les pionniers, & dix gabions, que nous prismes du chasteau de Montcallier, & arriuasmes les vns & les autres en mesme heure deuant Quiers. Mais la camisade tourna en fumée, pource que les eschelles se trouuarent courtes, & le fossé plus profond qu'on n'auoit rapporté à monsieur le Mareschal. Qui fust cause que ledict sieur Mareschal & tous tournarent à la porte Iaune, & nous trouuarent auoir desia remply les gabions, & prests à loger les canons pour battre. Le bon heur ne monsieur le Mareschal de Brissac commença à se monstrer là:

car si les eschelles se fussent trouuées assés longues, & qu'on eust donné l'assaut, toute la ville estoit deliberée de se deffẽdre ou ils nous eussent à mon aduis bien estrillez & repoussez pour ce qu'ils ne vouloyent estre prins de nuict, ny par force: & que nous n'auions sçeu faire nostre entreprinse si secrettement que le iour de deuant ils n'en eussent esté aduertis, de sorte qu'il leur eu esté facille de no⁹ repousser: & peut estre cela les eust descouragés de faire ce qu'ils firent. Le sieur Dom Ferrand à son despart yauoit laissé vn gouuerneur Italien auecques trois compagnies, & en auoit tiré les Espagnols pour les amener auecque luy à Parme.

Nostre batterie sans plus temporiser ayant faict son jeu, nous fismes bresche à main gauche de la porte Iaune: combien que la pluye suruint si grande, que presque tout nostre fait fut en desordre. Et enuiron les onze heures la bresche estoit de huict ou dix pas. Les gens de la ville qui ne demandoyent pas mieux, que vne bonne occasion pour se mettre en l'obeissance du Roy, pour le mauuais traictement, que les Espagnols leur faisoyent, commençarent à dire au gouuerneur, s'il se trouuoit assés fort auecques ses soldats, pour soustenir l'assaut. Lequel leur respondit, que ouy, pourueu que la ville print les armes. Ils luy respõdirent, qu'ils n'en fairoyent rien, & que les Espagnols ne les auoyent pas si bien traictez, qu'ils eussent occasion de prendre les armes contre les Frãçois. Alors le gouuerneur

monſieur & Madame: & craignoit plus que ceux de la ville luy donnaſſent à doz, que autrement il leur dict. Mes amis attandez vn peu & ie feray vne capitulation auecques mõſieur le Mareſchal, que vous n'aurez aucun deſplaiſir, ny nous autres auſſi. Et fiſt ſonner la chamade, faiſant ſortir vn homme dehors, pour prier monſieur le Mareſchal de luy enuoyer le Seigneur Franciſco Bernardin, & le Seigneur de Mombazin, & qu'il fiſt ceſſer, ce que nous fiſmes. Surquoy fuſt arreſté, que le gouuerneur mettroit deux ou trois hommes dehors pour oſtages, & que les deux ſuſdicts entreroyent pour capituler: & croy que monſieur le Preſident Birague y entra auecques eux, à cauſe qu'il neuſt pas voulu, que la ville euſt eſté ſaccagée: pour ce que ſa femme eſtoit filles de Quiers, & que la plus part des gentilshommes eſtoyent ſes parens: mais pour ne mentir point, ie ne ſçaurois aſſeurer s'il eſtoit des trois ou non. Mõſieur le Mareſchal n'euſt voulu aucunement leur faire deſplaiſir: car c'eſtoit exemple a tous les autres lieux, que les ennemis tenoyent, pour les attirer afin que ſe trouuant en pareil eſtat, pour le bon traictement qu'il auroit faict à ceux de Quiers, tous les autres euſſent enuie de faire comme eux, & prendre le party Frãçois. La plus grand diſpute, qui fuſt entre noz deputez le gouuerneur & les habitans, fuſt que ledict gouuerneur, de tant qu'il eſtoit deſia preſque nuict, diſoit qu'il ne pourroit gagner Aſt pour ſa retraicte & qu'il ſeroit en danger d'eſtre deffaict par les

chemins, par ce vouloit remettre au lendemain. Monſieur le Mareſchal qui ſechoit ſur ſes pieds, craignant que ceſte nuict il fuſt ſecouru d'Aſt, demandoit que lon luy baillaſt la Roquette, pour y mettre ſoixante hommes, & qu'ils eſſeuſſent vn de noz capitaines tel qu'il voudroient pour le mettre dedans, cependant il faiſoit touſiours approcher noz cõpagnies deuers la breſche. Le gouuerneur meſmes vint ſur la muraille de la Roquette & parla à moy, me priant de faire reculer les ſoldats, & qu'ils auoient accordé auecques monſieur le Mareſchal. La concluſion fuſt, qu'il s'en iroit bagues ſauues, enſeignes pliées, ſans ſonner tabourin l'endemain matin. Et pour aſſeurance il fut arreſté, que la Roquette ſeroit miſe entre noz mains. La ville m'enuoya demander à monſieur le Mareſchal pour me mettre dedans icelle, auecques ſoixante ſoldats: car en Piedmont i'auois acquis vne reputation d'eſtre bon politicq pour le ſoldat, & empeſcher le deſordre. Ie me gouuernay ſi bien, que hõme de la ville ne perdiſt vne paille. Lauarice de quelque peu de pillage deſgoute ſouuent ceux qui ont enuie de prendre party. Ce fait fuſt ſagement conſideré par monſieur le Mareſchal: car ceſte nuict là eſtoyent partis d'Aſt quatre cents arquebuziers pour eſſayer d'entrer dans la ville: mais ils furent aduertis par les chemins, que nous tenions la Roquette, qui les en fiſt retourner. Il fuſt fait là vn erreur: car au conſeil il fuſt propoſé que l'ennemy deuoit venir à nous au bruict de

ceſte occaſion, au meſme temps que la Roquette nous ſeroit renduë, il falloit enuoyer quelque belle trouppe pour aller battre l'eſtrade vers Aſt, ſi cela euſt eſté executé comme il deuoit, on euſt eſté executé comme il deuoit on euſt deffaict ce ſecours. Monſieur de Boniuet, qui eſtoit campé ſur le chemin d'Audezun, vint le lendemain auecques quinze ou vingt gentils-hommes en meſme heure que les Italiens ſortoyent de la ville: & eſtant entré s'arreſta à la porte pour les veoir ſortir. Et comme ils furent tous paſſez, mõſieur de Boniuet eſtant ſoubs la ſeconde porte pour aller dans la ville, & m'ayant commandé monſieur le Mareſchal, que ie n'y laiſſaſſe entrer homme du monde, qu'il ne fuſt dedans i'ouys mon Lieutenant, qui ſe courouſſoit à la breſche, ou ie l'auois mis pour garder, que perſonne n'y entraſt. Monſieur de Boniuet me dict, Il y a là quelque deſordre. I'y couruz, & trouuay que c'eſtoyent des larrons meſmes de quiers, qui vouloyent entrer pour ſaccager la ville: & voulant deſcendre de la breſche pour leur courir ſus, la muraille me fiſt glyſſer & tumbay ſur le coſté gauche dans les pierres de telle force, que ie me deſlouay la hanche. Ie cuide que tous les maux du monde ne ſont point pareils à celuy là, à cauſe d'vn petit nerf que nous auons dans ceſte ioincture, qu'eſt enchaſſée l'vne dans l'autre, qui s'alongea: & deſpuis ie n'ay cheminé droict, ains touſiours i'y ay douleur peu ou prou ſans que l'vſage de bains me l'aye peu oſter monſieur de Boniuet

me fiſt porter par les ſoldats dans vn logis i'auois faict entrer parauant les Mareſchaux des logis, qui faiſoient les quartiers monſieur le Mareſchal entra vn'heure apres, que ie fuz affolé : & me fiſt ceſt honneur de venir deſcendre deuant mon logis, pour me veoir monſtrãt en auoir autant de regret, queſi ie fuſſe eſté ſon propre frere: auſſi m'aimoit il de bon cœur, & faiſoit beaucoup d'eſtat de moy. Pendant noſtre ſejour par trois fois il vint tenir le conſeil au cheuet de mon lict, cõme peut teſmoigner monſieur le Preſident de Birague, qui eſt en vie. Il prenoit grand plaiſir d'ouir diſcourir en ſa preſẽce mais en peu de mots: & ſi quelqu'vn diſoit quelque choſe, ſoudain il en demandoit raiſon. Or audict quiers ou à Mõcallier ie demeuray deux mois & demy ſans pouuoir bouger du lict, de ceſte grande cheutte.

Le Sieur Dom Fernãd laiſſa la guerre de Parne & s'en vint en Aſt aſſembler forces pour dreſſer vn camp, ayant laiſſé au Parmeſam le Seigneur Caries, & le Marquis de Vins. Le Roy en eſtant aduerty commança à monſieur l'Admiral, qu'il enuoyaſt ſix de ſes compagnies à toute diligence à monſieur le Mareſchal de Briſſac, le capitaine Ynard lequel pour lors n'eſtoit que Sergent Maior, les mena. Monſieur Daumalle, qui eſtoit general de la cauallerie arriua auſſi, comme fiſt quelques, iours apres monſieur de Nemours, & bien toſt apres Meſſieurs d'Anguyen, & Prince de Condé freres, puis monſieur de Mõmorancy, qui auiourd'huy eſt Mareſchal de France, fils aiſné

de monſieur le Conneſtable, monſieur le Cõte de Charmy, & ſon frere monſieur de la Rochefoucaut, ayant vne grande ſuitte de Nobleſſe auecques eux tellement qu'il y auoit trois compagnies de gens de pied logez dans Quiers, leſquelles monſieur le Mareſchal fuſt contrainct de de ſloger, pour loger les Princes & Seigneurs de leur ſuitte. Ie croy qu'il n'y a telle Nobleſſe au monde, que la Françoiſe, ny plus prompte à mettre le pied à l'etrier pour le ſeruice de ſon Prince : mais il la faut employer lors, qu'elle eſt en ceſte bonne deuotion. Au bout de quelques iours qu'ils furent arriuez, monſieur le Mareſchal dreſſa vne entreprinſe pour aller prendre le chaſteau de Lans, qui portoit grand dommage ſur le chemin de Suze à Thurin, à cauſe d'vne vallee, qu'il y a depuis Lans iuſques au grãd chemin. Et les ſoldats dudict Lans eſtoyent preſque tous les iours-là, ayant vn petit chaſteau à moytié chemin pour leur retraicte. Monſieur le Mareſchal m'enuoya querir à Montcallier, ou ie m'eſtois faict apporter dans vne littere ſix ſepmaines apres, que ie me fuz ainſi briſé. Ie me fis monter ſur vn petit mullet, & auecque vne extreme douleur i'arriuay à Quiers, & tous les iours m'efforçois peu à peu de cheminer. Voyla le ſuccez de la prinſe de Quiers, & Sainct Damian. A preſent ie vois eſcrire la prinſe de Lans.

Monſieur le Mareſchal & tout le cãp marcha droict à Lans, ou eſtoyent tous les Princes & Seigneurs ſus-nommez. Et pource qu'il en

y a auiourd'huy, qui m'aiment, & autres qui me hayſſent, ie veux approcher de la verité ſelon la ſouuenance, que Dieu m'en a donné: afin que ceux, qui me hayſſent, ne me puiſſent reprendre, diſant la verité: & que les autres, qui m'aiment, prenent plaiſir à lire ce, que i'ai faict, & ſe ſouuenir de moy: car ie voy bien que les Hiſtoriens en parlent maigrement. Monſieur le Mareſchal ſe miſt deuant auecque tout le camp, & me baille à conduire l'artillerie auec cinq enſeignes de gens de pied, & les Commiſſaires d'icelle, qu'eſtoit Meſſieurs de Caillac & du Noguy, leſquels auſſi s'eſtoiét trouuez à la prinſe de Quiers. Ledit Seigneur arriua le lendemain, qu'il fuſt party de Quiers, à Lans, ſur le midy: & nous auecques l'artillerie arriuaſmes à l'entrée de la nuict. Le bourg, & aux enuirons de luy la gend'armerie & cauallerie. Tous les Princes & Seigneurs voulurent eſtre logez au bourg de Lans, enſemble quelques compagnies des François & Italiés: & meſmement monſieur de Boniuet & ſa cõpagnie Collonnelle. A leur arriué ils allarent au pied de la montagne à main droicte ſortant du bourg, le Sergent Maior auoit deſia gaigné le haut d'icelle mõtaigne derriere le chaſteau, à l'entour duquel ſont grand precipices, & ſpecialement ſur le derriere, par là ou il faiſoit, que monſieur la Mareſchal allaſt recognoiſtre. Il n'y a rien qui ne ſoit precipice, ſauf le deuant du chaſteau, qui reſpond à la ville. Il y a deux bouleuars aſſés grands, & la porte du chaſteau entre deux.

De mettre l'artillerie là, ce n'eſtoit que perdre temps: de la mettre du coſté de là, ou nous venions, il falloit mettre la teſte du canon contre-mon: de façon qu'elle ne pouuoit battre plus de la moitié de la muraille. Et ſi falloit monter plus de mil pas, auant que d'eſtre au pied de ladite muraille, auec la plus grande difficulté, qui peuſt eſtre. Et du coſté de main droicte eſtoit le ſemblable: & du derriere du chaſteau encores pis que tout: car tombant l'on alloit cheoir à vn quart de mil pas en la riuiere. Et à cauſe de la grande difficulté, qu'il y auoit de pouuoir mener l'artillerie au derriere dudict chaſteau, où y auoit vne petite plaine de vingt à vingt cinq pas, les ennemis n'y auoient rien remparé, ſinon taillé vn petit foſſé de la hauteur de demy picque dans le rocher, & deux moineaux aux deux coſtez, qui flanquoiét le foſſé, & n'y auoit pas trois mois, que deux ingenieurs de l'Empereur auoient eſté là, & dirent qu'il n'eſtoit poſſible aux hõmes de pouuoir mener l'artillerie par ceſt endroict, ny par aucun des autres: ſinon que l'on la miſt par la ville deuant la porte du chaſteau, qu'eſtoit autant de temps perdu.

Monſieur le Mareſchal à ſon arriuee, & tous les Princes & Seigneurs, & les Ingenieurs, que ledict Sieur Mareſchal auoit, allarent recognoiſtre le dernier du chaſteau, y ayant vne mõtee de plus de 100 pas, autãt malaiſee, que montee, qu'ils firent peut eſtre en leur vie. Et apres auoir recogneu & demeuré

là plus de deux heures, ils conclurent, qu'il eſtoit impoſſible de la prendre. I'arriuay le ſoir auec l'artillerie & me fuſt dict, qu'il s'ẽ falloit retourner le lendemain: dequoy ie fus fort eſbahy. I'eſtois ſi mal de cuiſſe, que ie me iettay incontinant ſur vn matelas, & ne vis monſieur le Mareſchal de tout ce ſoir: car il s'en eſtoit retourné en ſon quartier, bien mal contant contre aucuns, qui luy auoyẽt faict faille ceſte entreprinſe, & auoyent les moyens de l'executer, leſquels a preſent la luy ſaiſoyent impoſſible. Le matin il retourna, & allarent de nouueau recognoiſtre le meſme lieu: mais tãt plus ils la recognoiſſoient, plus ils trouuoient le lieu difficile. Comme i'eux diſné, meſſieurs de Piquigny, de Touchepied, & de Vinu me vindrent trouuer, & me dirent que la reſolution eſtoit faicte, pour s'en retourner & que ie n'auroys point de regret de le faire ſi i'auois veu le lieu: & me mirent tant de fanteſies en la teſte, qu'ils me montarent ſur mon mullet & me menarent au derriere de la croupe de la montagne, ou les arquebuzades eſtoyent à bõ marché, ſinon que lon print fort à main droicte vers la riuiere: & par là il eſtoit mal aiſé d'aller ny de recognoiſtre: & auoit fallu que monſieur le Mareſchal & tous les Princes fuſſent montez & deſcenduz, au hazard des arquebuzades. Ce que Dieu garde eſt bien gardé. Telle fois ay-ie veu tirer mil arquebuzades à cnet pas de moy, ſans eſtre offencé. Or tous quatre fiſmes tant que nous allaſmes iuſques au haut: & me menarent

par le meſme lieu, ou monſieur le Mareſchal & toute ſa trouppe eſtoyent montez & deſcenduz.

Ie veux eſcrire icy, pour en laiſſer exemple à ceux qui viennent apres nous, comme i'y trouuay la choſe faiſable: non toutes fois ſans vne tres-grande difficulté: mais quoy que fuſt nous deliberames que nous menerions l'artillerie haut, & la mettrions en batterie. En premier lieu l'on regardoit touſiours du pied de la montaigne iuſques au haut tout droict. Les Anges auroyent eu aſſés affaire à monter. Car outre que la mõtaigne eſtoit droicte, il y auoit grande quantité de rochiers. Ie commençay à notter, qu'en faiſant vn chemin, qui pouuoit durer cent pas, iuſques à vne petite place qui pouuoit tenir dix pas de rond, que nous aurions moyen d'arreſter là la piece. Car ce petit lieu eſtoit comme plain: puis ie regarday que nous pouuions faire vn'autre chemin trauerſant vers la main gauche & le chaſteau, iuſques à vne petite plaine, qui ſufizoit pour appuyer le canon. Puis apres qu'il falloit faire vn'autre chemin trauerſãt à main droicte iuſques à vne autre plaine, & de-là nous auions la montée vn peu droicte, iuſques au derriere du chaſteau: mais nous auions paſſé à tout le moins les rochiers. Et par tous ces trois repos nous deſcendiſmes au grand peril de noz vies: & leur mõſtray qu'il falloit que chacun d'eux entreprint de faire le chemin de l'vn repos à l'autre ce qu'ils notarẽt fort bien: & apres me remontarent ſur mon mullet, car auparauant

ils me menoyent en espousée souz les bras, & allames droict au logis de monsieur le Mareschal : ou ie les trouuay tous assis au conseil, pour arrester l'ordre pour nous en retourner Et à mon arriuée, monsieur le Mareschal me dict, D'où venez vous monsieur de Montluc? Ie vous ay enuoyé querir par deux fois pour venir au conseil, & pour entendre la coucluſion, que nous auons faict icy, de nous en retourner. Il faut que vous en rameniez l'artillerie par la ou vous l'auez conduicte. Alors ie luy respondis, Comment monsieur vous en voulez vous retourner sans prandre ceste place? cela n'est pas digne de monsieur de Brissac. Ie viens de la recognoistre, & par le mesme lieu ou vous l'auez recogneuë: & vous asseure que nous y menerons l'artillerie. Il me respõdit, qu'il faudroit donc que ce fust Dieu, qui le fist: car il n'estoit en la puissance des hõmes de le faire. Ie luy respondis, que ie n'estois point Dieu, & si la y amenerois. Alors il me dict, Ouy dans huict ou dix iours auec des engins, & cependant Dom Ferrãd, qui est à verseil, assemble toutes les forces, qu'il a hors & dans les garnisons, & nous veut venir donner la bataille. Il y a trois mille Allemans, & i'en n'ai suisse ny Allemand pour luy respondre. Ie vous oblige ma vie & mon honneur, dis-ie, de mettre quatre pieces d'artillerie dans deux matins, montées au cul du chasteau, Et touſiours il retournoit sur le propos de trois mille Allemans. Et à la fin de cholere ie luy commẽçay à dire, Et faictes vous si grand estat des

Allemands du Seigneur Dom Ferrand? Monsieur l'Admiral à six compagnies, que le capitaine Ynard commande, Monsieur de Boniuet luy en baillera quatre des siennes, il s'obligera de combattre auec lesdictes enseignes les Allemands. Monsieur de Boniuet auec le demeurant des siennes combattra les Espagnols. Nos Italiens s'obligent de combattre les leur: Vous auez d'vn tiers plus de caualerie auec la suitte des Princes, que le Seigneur Dom Ferrand. Et si le capitaine Ynard ayme mieux combattre les Espagnols, que les Allemans, monsieur de Boniuet & moy les combattrons: & luy baillerons au choix Le Capitaine Ynard respondit, qu'il estoit content de combattre l'vne trouppe, ou l'autre, & telle qu'il plairoit à monsieur le Mareschal. Monsieur de Boniuet dict aussi, que ce luy estoit tout vn, & qu'il les combattroit. Et alors ie combattroit. Et alors ie dis, Et faut il faire si grand estat de ces Allemans: Ie gageray que des trois mille, les quinze cents n'ont point de chausses: & que nos soldats, la pluspart ont chausses de velours & de satin, & si s'estiment tous Gentils-hommes. Se voyant si bien vestus, comme ils sont, craindront ils de combattre? Laissez les venir seulement à nous, car nous les traicterons de la mesme façon, que nous fismes à Serizolles. Alors Monsieur de Monmorancy parla, & dict, Monsieur, monsieur de Montluc est vieux capitaine, il me semble que vous deuez adiouster foy à ce, qu'il vous remonstre. A quoy monsieur le

Mareſchal reſpondit, Vous ne le cognoiſſez pas comme moy, car il ne trouue rien difficile: & vn iour nous fera tous perdre. Lors ie luy reſpondis, que quād ie verrois la choſe difficile, ie craignois autāt ma peau, qu'vn autre: mais que en cecy ie ne trouuois aucun inconuenient. Alors monſieurs de Nemours dict, Monſieur laiſſez le faire: & eſprouuez ſon dire. Meſſieurs le Prince de Condé, & monſieur d'Anguyen en dirent autant: monſieur Daumalle le ſemblable. Monſieur le Gounort, qui eſt maintenāt Mareſchal de France, monſieur de la Rochefoucaut, le Comte de Charny, les Sieurs de la Faverie, de Terride, ſuiuirent tous leur opinion. Et alors M. le Mareſchal dict, O bien, ie vois que tous vous autres auez enuie, que nous faiſions le fol. Faiſons le donc: car ie vous feray cognoiſtre, que ie le ſçay autāt que pas vn de vous. Et voyla ma bataille gaignee contre tout le conſeil. Alors ie dis à M. de Nemours, M. il faut, que vous autres Princes & Seigneurs mettez la main en ceſt affaire: que vous monſtrez le chemin aux ſoldats: afin que s'ils vouloiēt reculler à ce grand trauail, qu'il faut prēdre pour le faict, dōt eſt queſtiō, nous puiſſiōs leur reprocher, que les Princes & Seigneurs y ont mis la main pluſtoſt qu'eux. Cependant ie luy remonſtray auſſi qu'il ſeroit bon, s'il luy eſtoit agreable, qu'il allaſt prendre vn canon auec toute ſa trouppe, qu'il auoit mené quant & luy, pour le conduire au pied de la mōtagne. Ledict Seigneur reſpōdit, qu'il le feroit fort volontiers. Or falloit il

passer l'artillerie par dedãs la ville: & estoit-on contrainct de rompre trois ou quatre cantons de maisons, pour la tirer dehors, & applannir vne petite descente au sortir de la ville, de laquelle on tumboit en vn chemin planier iusques au pied de la montagne, ou estoit le chasteau, distant mil pas de la ville. I'en dis autant à Messieurs d'Anguyen, & Prince de Condé, lesquels fort volontiers s'y accordarẽt: & tout autant à monsieur de Montmorãcy, lequel s'y offrist de bonne volonté. Quant à la quartiesme piece, ie ne sçaurois dire, qui fust celuy, qui entreprint la conduire, car ce ne fust pas monsieur Daumalle, pource qu'il fallust qu'il s'en allast en son quartier à la cauallerie, auecques monsieur le Mareschal. Or, quoy que ce fust, ils ne reposarẽt de toute la nuict, iusques à ce, qu'a la clarté des torches ils eurent posé l'artillerie au pied de la montagne. Mais auant qu'ils sortissent du conseil, ie dis à Monsieur Daumalle, Monsieur voulez vous venir, & ie vous monstreray, comme nous menerons l'artillerie derriere le chasteau: & dis à monsieur le Mareschal, Aussi bien vous ne voudrez pas partir encore, pour vous retirer à vostre quartier. Monsieur Daumalle y vint volontiers, ayant seulement auec luy mõsieur de la Rochefoucaut, le Seigneur de Piquigny & moy. Encores que ma cuisse me vexat grandement, neantmoins ie m'efforçay pour leur faire veoir tout à l'œil. Et comme no⁹ eusmes monté la mõtagne, & recogneu la place, nous allasmes trouuer monsieur le Mareschal, qui attendoit

attendoit ledit Sieur Daumalle : qui luy dict, que ma raiſon eſtoit bonne, & que perſonne ne s'eſtoit aduiſé de ce, que ie m'eſtois apperçeu & de ces repoſades. Tous les Princes & Seigneurs eſtoient encores en la ſalle où monſieur le Mareſchal auoit diſné. Ie ne ſçay en quelle part monſieur de Baſſé eſtoit pour lors, car monſieur le Mareſchal le manda venir auec ſa compagnie, & deux compagnies Françoiſes, auec mandement au capitaine Tillader, & à Sauallan de s'auancer nuict & iour, pour ſe ioindre à eux, ce qu'ils firent.

L'endemain matin i'allay regarder en quelle façon ie pourrois faire les chemins en la montagne, ſans que fuſſions offencez du chaſteau. Et premierement ie deſcouuris cinq petites canonieres faictes pour arquebuze, qui nous deſcouuroyent tout le long du chemin. Pour brider cela, ie priay le capitaine Ynard de m'amener trois cens arquebuſiers des meilleurs de ſa trouppe: leſquels arriuez nous deſpartiſmes pour en eſtre mis dix à chaſque canoniere, qui tiroient, comme quand on tire au blanc l'vn apres l'autre, & tous au deſcouuert: & quand le dernier des dix acheuoit de tirer, le premier recommençoit. Dans la ville y auoit vne maiſon, de la couuerture & haut de laquelle on pouuoit battre au dedans & au long de la courtine: mais pour ſe courir d'elle ils auoient mis force tables l'vne ſur l'autre, en telle ſorte, que ceux, qui montoient ſur la maiſon, ne pouuoient rien veoir au long de la muraille. Or les tables eſtoient fort ſimples; &

fort simples : & auant le commencement de la guerre i'auois mis en teste à monsieur le Mareschal de faire forger à Pignerol quatre cens arquebuzes d'vn qualibre, qui portoit trois ou quatre cens pas de poincte, & que ces armes fussent mises au dessus du fogon afin que personne ne les peut tirer du Piedmõt desquelles il en pourroit distribuer vingt à chasque compagnie. & ordonner aux thresoriers de bailler douze francs de paye à ceux, qui les portoyent. Ces arquebuzes estoyent desia faictes & distribuées. Ie priay le capitaine Richelieu, qui depuis fust maistre de camp, de faire monter sur les maisons les vingt arquebuziers pour tirer au trauers les tables le long de la courtine : parmy lesquelles les arquebuzades passoient, comme par vn papier: de sorte, que tant les arquebuziers, qui battoyent de dessus la maison au long de la courtine que ceux-là qui tiroyent à dixaines, mirent les ennemis en tel estat, que personne ne s'auzoit hazarder à passer au dedãs de la courtine. Lors fust baillé vingt pionniers à chascun des trois qui auoyent recogneu le chemin, auec trois massons, portans de gros marteaux, & pics de fer, pour rompre quelques rochiers qui estoyent en chemin. Et ainsi commençasmes à trauailler à huict heures aux chemins, lesquels à deux heures apres midy furẽt acheuez. Et à vne heure de nuict on commença à monter la premiere piece auec quatre vingt soldats que i'auois de ma compagnie, car le re-

ſte eſtoit à Montcallier, leſquels la montarent celle là leur donna plus de peine, que toutes les autres trois. Comme nous eſtions au premier repos, nous tournions l'artillerie droict à l'autre, & de meſmes les ſoldats: car pour alonger, il falloit faire le chemin droict, aux fins que les ſoldats peuſſent monter vn peu droit, & puis apres tourner ſur l'autre chemin Mõſieur de Piquigny portoit vne petite lanterne, pour donner clarté au rouage. Les ennemis alors tiroyent, mais iamais arquebuzade ne no⁹ toucha. Meſſieurs de Caillac & de Duno s'attendoient à mettre les gabions, & les remplir au cul du chaſteau. Et à l'inſtant que les pieces arriuoyent haut, ils les venoient prendre pour les loger & iamais homme ne miſt la main à tirer leſdictes pieces, que mes ſoldats. Car cõbien que monſieur de Boniuet en euſt amené vne trouppe, & le capitaine Ynard vn'autre pour les aider, ſi eſt-ce, qu'ils leur dirent, qu'ils ne demandoyeut point d'aide: car puis qu'ils auoyent eu l'hõneur d'amener la premiere, ils vouloyent encores auoir ceſt aduantage, que d'y conduire toutes les autres. Dequoy ie fuz fort aize: car ils eſtoyent deſia inſtruicts aux deſtours. A trois heures apres minuict toutes les quattres pieces furent logées en batterie. Monſieur le Mareſchal, & monſieur Daumalle, eſtoyent venuz de leur quartier: car ledict Sieur Mareſchal auoit grand pœur, qu'il ne fuſt poſſible de conduire leſdictes pieces. Et le Seigneur Daumalles auoit aſſeuré apres

auoit veu le lieu, que ie les y monterois. Les Princes & Seigneurs qui auoient la nuict deuant trauaillé, reposarent iusques à ce, que monsieur le Mareschal les manda esueiller, qui fust à la relation, que luy alla faire le capitaine Martin Basque, qui estoit à luy, lequel l'asseura auoir laissé la dernier piece sur le haut de la montagne. Et cuyde ie, que ceste nuict-là ce capitaine Martin fist cinquante voyages: d'autant que monsieur le Mareschal l'enuoyoit veoir de quart d'heure en quart d'heure en quoy nous estions.

Arriué que fust monsieur le Mareschal, & tous les Princes & Seigneurs, ils trouuarent, que tout estoit logé pour commencer à battre. I'auois faict porter demy sac de pommes, qui est vn fort bon fruict, quatre flascons de vin, & du pain, pour faire mãger & boire mes soldats: mais monsieur le Mareschal le premier, & tous les Princes & Seigneurs me volarent les pommes, & à pot beurent deux flascons de vin, attendant le iour. Or ie laisse penser à ceux, qui liroit ceste histoire, si ie brauois mõsieur le Mareschal, voyant qu'il m'auoit tant repugné sur la conduicte de l'artillerie. Ie croi que ce fust vn des grands aises que i'eus iamais tant pour le contantement de monsieur le Mareschal, que les Princes & Seigneurs, qui estoyent là: tous lesquels auoyent prins leur part de la peine. Le matin au point du iour on tira trois ou quatre volées à la muraille, qui la perçoyent, & à trauers les escuries entroyent dans la basse court, & de-là donnoyent dans

le logis du chasteau, monsieur le Mareschal auoit faict mettre aussi trois canons bas au costé d'ou nous venions, battans contre mont pour intimider: car de dommage on ne leur en pouuoit faire. Mais comme nostre artillerie eust tiré trois ou quatre vollées, ils commençarent à faire la chamade, & puis se rendirent monsieur le Mareschal y laissa le capitaine Breuil, beau frere de monsieur de Salcede auec sa compagnie, qui estoit des capitaines de monsieur l'Admiral: & ce faict il s'en alla auec toute la caualerie & son infanterie vers la plaine de Caluge, pour veoir si le Sieur Dom Ferrand s'estoit point acheminé, pour secourir le chasteau, là il entendit, qu'il estoit encor à Verseil qui fut cause que ledit Sieur Mareschal se retira à Quiers, ie m'en allay à Montcallier. Auquel lieu ie demeuray quinze iours dans le lict malade de ma cuisse: & croy fermement que sans ce trauail ma cuisse ne se fut iamais peu redresser.

Cela vous doit faire sages mes capitaines, de ne vous fier iamais à vn ou deux, pour recognoistre vne place. Et sans arrester à vostre iugement employez y ceux, que vous penserez non seulement les plus experimentez, mais les plus courageux, ce que l'vn ne peut voir, l'autre s'en apperçoit. Ne craignez de prendre peine, pour quelque peu de difficulté, pour faire vn bel exploict: & aux despens de vos ennemis faites vous sages. Lors que vous aurez resolu de garder quelque place, prenez garde à escarper les reposades,

qui ſont aux auenuës parce que pour peu, que le canon puiſſe trouuer lieu, pour donner loiſir de prendre alaine, en fin on le monte. Sans cela, ie n'euſſe peu venir à bout de ce, que i'auois promis ceſte prinſe oſta beaucoup de cõmodité à nos ennemis, & nous ſeruit fort pour ceſte guerre. Quelque temps apres les Princes s'en retournarent pource qu'il ne voyoyent point d'apparence, que le Sieur Dom Ferrand de Gonſague ſe preparaſt pour donner bataille, ny pour aſſaillir aucune ville. Et peu de temps apres qu'ils s'enfurent retournez, monſieur le Mareſchal par le conſeil des Seigneurs Preſident de Birague, Sieur Ludouic, & Frãciſco Bernardin, delibera d'aller prendre certaines places pres d'Yurée, pour tenir ceux d'Yuree en ſubiection. C'eſtoit vn Lieutenãt de Roy treſ-digne de ſa charge, touſiours en action, iamais oiſif: & croy qu'en dormant ſon eſprit trauailloit touſiours, & ſongeoit à faire & executer quelque entreprinſe. Pour ceſt effect nous marchames auec le camp droit à S. Martin, ou il y auoit vne compagnie d'Italiens, Et le chaſteau fut battu & prins enſẽble les chaſteaux de Pons, Caſtelnelle, Balpergue, & autres és enuirons d'Yurée, & commençames à fortifier ledict chaſteau de Sainct Martin. Or meſſieurs de Baſſé & des Gordes auoyent prins Sebe: & comme le fort de Sainct Martin fut aduancé, Monſieur le mareſchal s'en alla à Quiers, pour eſtre plus pres de Monſieur de Baſſé, afin de le ſecourir s'il en auoit beſoin: car il auoit deſia entendu,

que le sieur Don Arbre de Cende assembloit le camp en Alexandrie: & cuidoit que le Sieur Don Ferrand estoit malade pour lors. Or se douta monsieur le Mareschal, qu'il prendroit le chemin de Sebe, & ainsi laissa le Sieur Francisco & moy: & fit retirer le Sieur Ludouic à Cheuas, & à Bourlengue, pour auoir le cœur à ces deux places, desquelles il estoit Gouuerneur. Il ne tarda pas huict iours, que monsieur le Mareschal manda monsieur de Boniuet & moy, aux fins de marcher en toute diligence iour & nuict droict au Montdeuy, auec cinq ou six compagnies Françoises, que nous auiõs à Sainct Martin, delaissant le Sieur Francisco en ce quartier pour faire aduancer la fortification. Ce que nous fismes & marchames iour & nuict, comme fut bon besoin: car monsieur le Mareschal mesmes s'estoit engagé dans Sebe, pour secourir monsieur de Bassé. Et cõme Don Arbre entendit nostre venue, & qu'en chemin nous auions prins vne compagnie à Sauillan, & qu'il nous vist arriués au coing de la ville, il faict largue, & ayant gaigné vn pont de brique, il commence à faire passer son bagage. Ie ne sçaurois dire, si le Seigneur Ludouic de Birague estoit en nostre compagnie, parce que nous auions quelque Italien en nostre trouppe. Monsieur le Mareschal, qui se vist desengagé, sort hors la ville auecques tout ce qu'il auoit amené, & alla attaquer l'ennemi au põt. Et pensoit se camper là: car nous trouuasmes des loges desia faictes. L'escarmouche,

fuſt grande & forte d'vn coſté & d'autre: toutes-fois i'ay opinion, que ſi nous l'euſſions chargé de queuë & de teſte, cauallerie & tout que nous luy euſſions fait pœur, & dommage. Car apres qu'il euſt paſſé le pōt il falloit monter vne montagne, de laquelle le chemin eſtoit ſi eſtroit qu'ils n'y pouuoyent aller, que vn à vn. Or il nous monſtra, qu'il eſtoit vray ſoldat, & homme de guerre: car il fiſt paſſer premierement toute ſa cauallerie, craignant que la noſtre la chargeaſt, & qu'elle la renuerſaſt ſur les gens de pied: puis fiſt paſſer ſes Allemās: & luy demeura derriere auecques mille ou douze cens arquebuziers, qui tindrēt touſiours le pont à la faueur de trois maiſons qu'il y auoit au bout d'iceluy, leſquelles nous ne ſçeuſmes iamais gaigner: car ils les auoient toutes percées, reſpondant l'vne à l'autre. Au haut de la montagne, il y auoit vne plaine, qui s'eſtendoit iuſques à vne villate, qu'ils tenoiēt eſtant de la longueur de mil pas ſeulement ou enuiron: là il fiſt faire alte à toutes ſes gens: & apres ſe retira. Mais en abandonnant les maiſons, nous nous penſames meſler. Auquel lieu y euſt quelques gens de morts d'vn coſté & d'autre. Nous les ſuyuions touſiours par ce petit chemin contre-mont à force arquebuzades: car nous ne voyons pas l'appareil qu'il nous auoit faict ſur le haut de la montaigne. Meſſieurs de Boniuet, de la Mothe gondrin & moy eſtions à cheual, & parmy les arquebuziers pour leur donner courage: & comme nous fuſmes ſur le haut, il nous

fiſt cargue de milou douze cents arquebuziers qui nous ramenarent droict au pont plus viſte que le pas : & ſur les bras de monſieur le Mareſchal Le cheual de monſieur de la Mothe fuſt tué, le mien bleſſé, qui mouruſt dans cinq ou ſix iours, & Dieu nous ayda pour nō auoir faict deſpartir nozſoldats en deux troupes à main droicte & à main gauche du chemin encore que la montée fuſt bien difficile, qui fuſt cauſe que nous ne perdiſmes que fort peu de gens. Car ſi nous fuſſions eſté tous enfillez dans le chemin, nous euſſions faict vne grand perte : & nous meſmes y fuſſions demeurez. Notez cela, iennes capitaines, quand vous vous trouuerez à meſme: car les vieux & auiſez, qui ſe ſont trouuez en tels marchez, ſçauant ces remedes. Monſieur le Mareſchal retira tout le camp au tour de Sebe, & le lendemain ramena les canons, que meſſieurs de Baſſé & de Gordes auoyent menez, quand ils la prindrent. Et y laiſſa trois compagnies, deux Françoiſes & vne Italienne: puis ſe retira par le Montdeui deuers Thurin, & quiers. Or il ne me ſouuient comme Sebe fut deſpuis perduë: car nous y retournaſmes vn an apres la recouurer, qui fuſt bien deffendue & combattue, que le premier coup: comme i'eſcriray icy apres.

Quelque temps apres le Sieur Dom Ferrand dreſſa vn camp ſurpaſſant toutes les forces de monſieur le Mareſchal : car ledit Seigneur n'auoit Suiſſe ny Allemand. Or fut-il aduerty par le Seigneurs Ludouic de

Birague, & Francisco Bernardin, que ce camp estoit dressé pour venir reprendre Sainct Martin & les autres chasteaux, ensemble pour prédre Cosal, à quatre mil de Thurin, & la fortifier : afin que Thurin ne receust aucun refraichissement des montagnes & valees de Lans, mesmes de Cazal, duquel lieu on tiroit la plus part des fruicts & bois, qui venoient à Thurin Or comme le camp du Seigneur Don Ferrand fust prest à marcher droict à sainct Martin monsieur le Mareschal tint conseil de ce qu'il deuoit faire de Cazal, veu qu'elle n'estoit point fortifiée ny renable: & conclurent qu'il la falloit abandonner, & la desmanteler, toutesfois que le desmantelement ne seruiroit de rien car le Seigneur Don Ferrand l'auroit bien tost refaicte Ie fus aduerty à Mõtcallier le soir mesmes de la conclusion, qui fut cause que le matin, ie m'en allay trouuer monsieur le Mareschal à Thurin & luy demandé s'il auoit arresté d'abandonner Cazal. Il me dict que ouy, parce qu'il ne se trouuoit homme, qui voulut hazarder sa vie & son honneur en se iettant dedans & qu'ils auoyent conclu au conseil d'y mettre vne compagnie d'Italiens, laquelle se rendroit incontinent qu'elle verroit approcher le Seigneur Don Ferrand. Ie luy dis alors que cela ne seruiroit de rien: car le capitaine mesme le diroit à ses soldats pour les y arrester, & qu'il falloit faire à bon escient, non en ceste sorte. Il me respondit, Et qui voudriez vous, qui fut si fol, & hors de sens, que d'entreprendre la deffence d'icelle? ie luy respondis, que ce seroit

moy. Alors il me dit, qu'il aymeroit mieux perdre beaucoup de son bien, que de permettre que ie m'engaiasse là dedans : veu que ceste place ne sçauroit estre fortifiée d'vn an, pour tenir contre le canon. Ie luy respondis lors, Monsieur le Roy ne nous paye, ny ne nous entretient, que pour trois raisons : l'vne pour luy gaigner vne bataille, afin que par le moyen d'icelle, il puisse conquerir beaucoup de pays: l'autre pour luy deffendre vne ville : car il n'y a ville : qui se perde sans amener grand perte de pays, & la troisiesme pour prendre vne ville, car le gain d'vne ville prise amene à suiection beaucoup de gens: & tout le reste ne sõt qu'escarmouches, ou rencontres, qui ne seruent qu'en particulier à nous, & pour nous faire cognoistre & estimer de nos superieurs, & acquerir de l'honneur pour nous. Car quãt au Roy il ne profite aucunement de cela, ny de tous autres effects de la guerre, que par ces trois choses, que i'ay dictes. Et par ainsi plustost que ceste place s'abandonne, i'y mourray dedans. Monsieur le Mareschal me contesta fort pour me diuertir de ceste intention: mais comme il me veit resolu, il me laissa faire. Il se payoit fort de raison, sans croire sa teste, comme faisoit monsieur de Lautrec, auquel on a remarqué ce defaut, comme ie pense auoir dit ailleurs.

Or Cazals est vne petite ville fermée de muraille de caillous, sans pierre aucune carré, vn fossé qui l'enuironne, & l'eauë s'y met &

s'en ſort, de ſorte que l'on ne peut aprofondir le foſſé, ny retenir l'eau en aucun endroit, pour le plus que iuſque à demy cuiſſe. Il n'y auoit trenchee aucune dedans, ny dehors : les quatre coings n'eſtoient aucunement remplis: de ſorte que quand on m'euſt battu vne courtine par le quanton, on me pouuoit battre par le flanc. Ie demanday à monſieur le Mareſchal cinq cens pionniers de la montagne, ce qu'il deſpeſcha promptement à leuer: & furent dãs quatre iours à Cazals : plus luy demanday vne grand' quantité d'outils & ferremens pour faire trauailler les ſoldats : ce que auſſi promptement il m'enuoya, auec grand' quantité de farines, lards, plomb, poudre & corde: plus luy demanday le Baron de Chipy, la Garde (qu'eſtoit parent du Baron de la Garde) le Mars, Martin, & ma compagnie. Toutes ces cinq compagnies eſtoient bonnes, & les capitaines auec, leſquels ayans entendu que ie les auois nommez de moy-meſmes, le prindrent à grãd loüange, & honneur. Ie luy demanday auſſi le Griti Venitien, qui auoit vne compagnie d'Italiens, le tout me fuſt accordé. Le matin donc ie m'allay mettre dedans : & le ſoir toutes les compagnies arriuarent. Monſieur de Gye, premier fils de monſieur de Maugiron, eſtoit là en garniſon auecque la compagnie d'hommes d'armes de ſon pere : auquel monſieur le Mareſchal manda, qu'il ſortiſt, & qu'il menaſt la compagnie à Montcallier. Il luy reſcriuit qu'il n'auoit pas demandé ſi longuement en garniſon à Cazals, pour l'abandon-

ner lors que le siege y venoit, & mesmement puis que vn si vieux capitaine que moy, entreprenoit de la defendre, qu'estoit cause qu'il auoit deliberé d'y mourir auec moy. Monsieur le Mareschal ne print pas cela pour argent cõptant, car le lendemain bon matin il vint à Cazals, ayant auecques luy monsieur d'Aussun, de la Mothe gondrin, & le Viscomte de Gordon. I'y auois desia faict tous les quartiers de gens de pied, sans desloger la gend'armerie, pource que ie voyois monsieur de Gye obstiné, & toute sa compagnie resoluë d'y demeurer, monsieur le Mareschal, arriué qu'il fust, ne sçeust iamais faire tant, qu'il en peut amener ledit sieur de Gye: ains respondit franchement, qu'il en pouuoit bien tirer sa compagnie, si bon luy sembloit, mais que pour son regard, il n'en bougeroit pas. Qui fust cause, que monsieur le Mareschal s'en retourna fort mal contant de m'auoir iamais accordé la demeure. Ie veux dire à la verité, que monsieur la Mothe-gondrin, & monsieur le Viconte de Gordon se mirent à pleurer, quand ils me dirent Adieu, & me tenoient tous, comme faisoit monsieur le President de Birague mesmes, qui est en vie, pour perdu, ou de la vie, ou de l'honneur. Et ainsi s'en allerent apres disner. Ie priay monsieur le Mareschal, & tous mes compagnons, qu'ils ne me vinsent plus veoir, car ie ne voulois estre empesché d'vn seul quart d'heure, pour diligenter ma fortificatiõ. Ie priay monsieur le Mareschal de m'enuoyer le Colonnel Charamõd, qui estoit à Riboulle,

pour m'aider à ladicte fortification, auec deux ingenieurs que ledict Seigneur Mareschal auoit, l'vn desquels fust tué à la prinse de Vlpian, & l'autre est le cheuallier Reloge, qui est en France.

Nous commençames à remplir les quatre quantons chasque capitaine des quatre en aiant prins le sien puis despartismes aux quatre courtines les deux autres compagnies, & les cinq cens pionniers: car tous ceux de la ville au dessuz dix ans portoient la terre auecques les quatre capitaines. Mais pour ne vouloir desrober l'honneur d'aucune personne, monsieur de Gye, auoit vn'Enseigne de Dauphiné, qui se nommoit Monfort, & le Guydon, qui se nommoit monsieur d'Estanc, lesquels estãt arriuez à Montcallier sur le soir, commençarent à se souuenir & plaindre leur capitaine: tellement que toute la compagnie se mutina & resolut d'aller mourir auprés de luy, & ne l'abandonner point Ainsi l'Estanc pria ledict capitaine Monfort, de vouloir demeurer: car pourroit estre, que monsieur le Mareschal les y l'aisseroit tous aller, quand il verroit qu'vne partie s'en seroit allée: & pour ne malcontenter ledit Sieur Mareschal, qu'il retint auec lui tous ceux, qui y voudroyẽt demeurer ce qu'éstant accordé ledict l'Estanc craignant que monsieur le Mareschal n'en fut aduerty, par à la minuict suyui de la compagnie: car ne vousist demeurer homme d'iceile compagnie, que deux gend'armes & trois archers auec ledict

de montfort. Ils laiſſarent leurs grands cheuaux & armes, ſauf la cuiraſſe, & ſallade montarent ſur vn courtaut chacun ſeulement, & laiſſans leurs lances à leurs logis prindrent des picques auec chacun vn valet à pied: & ainſi arriuarent au ſoleil leuant à Caza diſtant de Montcallier ſix mille. Monſieur de Gye, & le Baron de Chipy auoyent entreprins de terraſſer la porte, de laquelle ils virent venir ces gens.

O capitaines, le bel exemple, que vous auez icy, ſi vous voulez noter, pour entreprendre, quand l'occaſion ſe preſente, de tenir vne place. Ie veux encore dire, que i'auois donné tel ordre, qu'il ne ſe mangeoit vn morceau de pain, & ne ſe beuuoit vn verre de vin, que par ordre & auec raiſon. Et ſi vous voulez prendre exemple à Cazals, non ſeulement entreprendrez vous à garder vne place, pour foible qu'elle ſoit, mais vn pré enuironné de foſſez, pourueu que l'vnion y ſoit, comme ie l'auois là dedans. Toute eſtoit vne meſme volonté, vn meſme deſir & vn meſme courage: la peine nous eſtoit vn meſme plaiſir. Or la fortune mienne fuſt ſi heureuſe, que le Sieur Don Ferrand bailla à Cezar de Naples la moitié de ſon camp, preſque toute ſon infanterie, auec partie de la cauallerie pour la conduite à Riuero, ſept petits mil de Cazals, Vulpian entredeux: & demeura Ceſar vintg-deux iours aprẽdre ſainct Martin, & autres chaſteaux pendant ce temps-là, ie mis la ville en deffence,

auec vne extreme diligence, & fis faire de grãdes tranchees & rampars derriere tous nos coins & portails bien terraſſez, & rãpars derriere tous nos coins & portails bien terraſſez & tous les hauts gabions gabionnez à double gabionnade, bien deliberez de nous faire bien battre, & acquerir de l'hõneur. Or Ceſar ayãt prins ſain & Martin & les autres chaſteaux, arriua à Riuerol auec ſon camp, ou tout incontinent le Sieur Don Ferrand miſt en conſeil pour arreſter, s'il nous deuoit venir aſſaillir, ou nous laiſſer, veu que i'auois eu temps de me fortifier, & que i'auois acheué tout ce, que ie voulois faire, pour noſtre deffence: & auſſi mettoit en auant que nous eſtions ſix compagnies la dedans, tous reſolus de combattre, & qu'il doutoit qu'à l'aſſaut il perdroit plus de vaillans capitaines Eſpagnols & Italiens, que la ville ne valoit: & leur remonſtroit tout ce, que i'auois fait dedans. Les capitaines Eſpagnols & Italiens, qui furent appellez en ce cõſeil, voyant que le hazart tomboit ſur eux, firẽt remontre par leur maiſtre de camp, que l'Empereur auoit là des meilleurs capitaines, qu'il euſt en toute l'Italie, & deſquels il faiſoit autant ou plus d'eſtat que de tous les autres, & que pour ceſte cauſe ils prioyent le Sieur Don Ferrand de les vouloir conſeruer pour ceſte cauſe ils prioyent le Sieur Don Ferrand de les vouloir conſeruer pour vne bataille, ou pour quelque entreprinſe grande, & non pour ſi peu de cas que Cazal. Là deſſus y euſt grans diſputes, & trois iours tindrent conſeil ſur ce fait.

fait. Cezar de Naples & le Gouuerneur d'vulpian opiniaſtroyent, que lon nous deuoit venir aſſaillir. Or les ſoldats Eſpagnols qui entendirent ce qu'en diſoit Cezar de Naples dirent à leurs capitaines, qu'ils iroyent donc à l'aſſaut auec leur Italiens: car quant à eux, ils ne s'ytrouueroyent poinct, voulans maintenir ce que leur maiſtre de camp auoit propoſé. Toutes ces diſputes furent ſceuës par monſieur le Mareſchal, apres que le Sieur Dõ Ferrand fut leué de Riuerol, par des lettres qu'il eſcriuoit au preſident de Milan, leſquelles les gens du ſieur Ludouic de Birague prindrent, & ce endant qu'ils diſputoyent de la Chappe à l'Eueſque monſieur le Mareſchal leur fit deſrober Albe, par meſſieurs de la Mothe Gondrin, Franciſco Bernardin, & de Panau Lieutenant de la compagnie dudict ſieur Mareſchal & quelques autres, dont ne me ſouuient. Monſieur le Mareſchal fut aduerty de la prinſe au poinct du iour, car nos gens y eſtoyent entrez à vnze heures de nuict: & me deſpeſcha vn ſien Laquais auec vne lettre, qui diſoit mõſieur de Montluc, tout à ceſt heure i'ay eſté aduerty que noſtre entreprinſe d'Albe eſt ſortie à effet, & nos gens ſont dedans, qui eſt cauſe que ie monte à cheual & m'y en vois, à extreme diligence, Le Lacquay arriua enuiron les dix heures. Et pource que le Gouuerneur de Vlpian retenoit vn trompette de monſieur de monſieur de Maugiron, i'y enuoyé vn Tãbour du capitaine Gritty: & luy ayant monſtré la lettre de monſieur le Mareſchal, ie luy don-

nay ma charge de dire au gouuerneur de Vlpian, que le Sieur Don Ferrand ne ſe pouuoit mieux reuancher de la perte d'Albe que de nous venir attaquer. Et comme le Tambour fut à la porte de Vlpian, trouua que le Gouuerneur eſtoit allé au poinct du iour au Conſeil à Riuerol. Il dict aux ſoldats de la porte la prinſe d'Albe, leſquels ſur ces nouuelles le voulurent tuër, & de faict commencerent à l'attacher & garotter : mais cependant arriua le Gouuerneur, auquel ie mandois qu'il me rendiſt la trompette, veuque nous eſtions touſiours faict bonne guerre, & qu'il ne commençaſt point la mauuaiſe : car nos gens l'auoyent auſſi faict aux leurs, à la prinſe d'Albe. Ledict gouuerneur print le tambour & l'amena à ſon logis, & luy dict que ſi ce qu'il diſoit n'eſtoit vray, qu'il le feroit pendre, le tambour luy reſpondit que s'il eſtoit vray, il ne vouloit, qu'il luy donnaſt qu'vn teſton, & qu'au contraire s'il diſoit faux, il vouloit eſtre pendu, Le gouuerneur tourne remonter à cheual, & s'é va à Riuerol. Toute la nuict ils furent en conſeil, ſi cecy pouuoit eſtre verité ou non. Lendemain a midy arriua le capitaine du chaſteau de Montcaluo, qui leur porta nouuelles de la part du Gouuerneur d'Aſt, que la prinſe d'Albe eſtoit veritable. qui fut cauſe, que lendemain matin le Sieur Don Ferrand partit, & s'é alla paſſer la riuiere au pont d'Aſture en grãd diligence, pour aller droict audict Albe, veoir s'il le pourroit reconqueſter auant que monſieur le Mareſchal l'euſt fortifier d'auantage.

Comme ie me vis hors de la craincte du siege, i'enuoyai incontinent les pionniers, que i'auois audit Albe, qui firent grand plaisir à monsieur le Mareschal. Ie n'attendois pas là de commandement il est souuent necessaire, de faire auãt estre commandé, s'il n'y a du hazard. Monsieur de Boniuet, & le Colonnel sainct Pierre Corce se mirent dedans auec sept enseignes. Or dés l'arriuée du Seigneur Don Ferrand au pont d'Asture, & qu'il eust passé la riuiere, monsieur de Saluazon, qui estoit gouuerneur de Berruë m'en aduertit en diligence. Ie fis partir le Baron de Chipy, la garde & le mas soudainement, qui furent le lendemain au poinct du iour à Albe, dequoy monsieur le mareschal fut fort aise, comme fut biẽ aussi monsieur de Boniuet, pource qu'ils venoyent d'vn lieu, auquel ils auoient prins grãd peine de fortifier, esperant que ceux-là monstreroyent le chemin aux autres comme ils firent. Monsieur de Maugiron voulut demeurer à Cazal, car il y faisoit bon viure, pour les cheuaux, I'y laissé le capitaine Martin, auec luy, & enuoyai Grity à sa garnison: moy & le Collonel Charmond allasmes trouuer monsieur le mareschal à Turin, qui ne faisoit qu'arriuer d'Albe. Et ma compagnie s'en alla à Montcallier. Ie vous laisse discourir, si monsieur le Mareschal monsieur le President Birague, & toute la Court du Parlement, me firent grand chere: & si ie fus le bien venu.

Donc capitaines, quand de quelque entreprise sortira grande commodité & quelque

profit en pourra venir comme faiſoit de ceſte cy, veu que Turin, ſi Caſal euſt eſté prins, en ſouffroit grand dommage, n'arreſtes d'entreprendre & tanter hardiment. Et quand vous y ſerez, ſouuenez vous de la ſorte, que i'en vſay: car ainſi mettrez vous en crainte l'ennemi de vous attaquer. Il eſt plus en alarme de vous attaquer.

Il eſt plus en alarme de vous aſſaillir, que vous n'eſtes de vous deffendre. Il ſonge & cõſidere ce qui eſt dedans, & qu'il à affaire à gẽs qui ſçauent remuër terre, qui n'eſt pas peu de choſe à vn guerrier. Il eſt vray que le Sieur Ceſar fit vn pas de clerc de s'amuſer aux fort, & nous laiſſer cependant fortifier. S'il fut lors venu droict à nous, il nous euſt donné de la peine ie croy qu'il craignoit. Auſſi ma bonne fortune vouluſt, que le ſieur Don Ferranand ſepara ſes forces: s'il fut venu lors nous attaquer, il euſt emporté de bons hommes: mais nous euſſions bien, vendu noſtre peau.

Or comme le ſieur Don Ferrand fuſt en Aſt il euſt aduertiſſement que monſieur de Boniuet eſtoit fort dans Albe, & que de nouueau y eſtoyent entrez trois compagnies de celles, que i'auois à Cazal, auec grand quantité de pionniers. qui fut cauſe qu'il entra en auſſi grand diſpute, s'il y deuoit aller ou non, comme à Riuerol pour venir à Cazal il partit donc au bout de cinq ou ſix iours d'Aſt, auec toute ſa cauallerie pour recognoiſtre Albe. Et apres auoir demeuré vn iour aux enuirons, il s'en

alla camper deuant ſainct Damian. Parce qu'il auoit entendu, que monſieur le Mareſchal auoit prins preſque toutes les munitions, poudres, plombs & cordes, pour mettre dans Albe, & auoit donné charge à quelqu'vn d'ẽ y amener autant. Mais bien ſouuent la pareſſe & negligence des hommes, fait plus perdre, que gagner: car ie ne vis iamais homme long en beſongne, pareſſeux ou negligẽt à la guerre. qui fit beau fait, auſſi il n'y a rien au monde ou la diligence ſoit tant requiſe. Vn iour, vne heure, & vne minute faict euanouir de belles entrepriſes. Or monſieur le Mareſchal penſoit que le Sieur Don Ferrand ſe vint mettre pluſtoſt à Carmagnolle, que non ailleurs, pour la fortifier & prendre le chaſteau, penſant que Sainct Damian auroit recouuert des poudres: Ainſi s'en vint iuſques à Carmagnolle, monſieur de Boſſé, qui eſtoit Gouuerneur du Marquiſat de Saluſſe, vouloit entreprendre deffendre le chaſteau. monſieur le Mareſchal s'en alla apres à Carignan, & me laiſſa auec ledit Sieur de Baſſé, pour luy ayder à mettre les viures & munitions dans le chaſteau: & ce fut à la requeſte meſmes de monſieur de Baſſé: & le lendemain propre que monſieur le Mareſchal fut party il fut aduerty par vne lettre venant des pars de meſſieurs de Briquemaut, & de Chauigny, que le camp de l'eunemy ſe cãpoit deuant Sainct Damian: & qu'ils le prioiẽt les vouloir ſecourir de poudres plomp, & corde, pour l'arquebuzerie: car ils n'auoiẽt point

eu celle, qu'il leur auoit promis: dont monsieur le Mareschal se trouua le plus faſché du monde & y enuoya promptement ſix charges de poudre, & quatre de plomb & de corde: & mandoit au Gouuerneur de la Ciſterne diſtante de ſainct Damian deux petits mil, lequel auoit trois cõpagnies d'Italiens auec luy, qu'il hazardaſt de mettre ceſtenuict là ces munitiõs dedans, Monſieur de Baſſé & moy auions deſia entendu, que le camp s'eſtoit planté deuant S. Damian, par l'homme meſmes, qui en portoit les nouuelles à monſieur le Mareſchal: car il falloit qu'il paſſaſt à Carmagnolle, comme fiſt auſſi ceſte munitiõ trois ou quatre heures apres, qu'eſtoit ſur l'entrée de la nuict. Monſieur de Baſſé & moy exhortames celuy qui conduiſoit icelle munition, de remonſtrer aux capitaines, qu'il falloit que ceſte nuict la meſmes la poudre entraſt: car autrement elle n'y pourroit poinct enrrer, & falloit que celuy qui la conduiſoit, y entraſt luy-meſme, Nous le trouuaſmes ſi froid, que nous cognumes bien, qu'il ne feroit rien de bon. Il eſt aiſé de veoir à la care, ſi vn homme eſt eſpouuanté, & s'il luy baſte l'ame pour executer ce qu'il entreprend: & euſmes peur qu'il n'eſpouuantaſt pluſtoſt les capitaines, quand il ſeroit à la Ciſterne, que de leur donner courage Qui fut cauſe que ie me reſolus de m'y en aller pour taſcher par ce ſecours à ſauuer la place. Monſieur de Baſſé voulut que monſieur de Claſſe ſon fils vint auec moy & dix hõmes d'armes, car il eſtoit Lieutenant de la compagnie.

Nous partismes vn heure de nuict, & arriuai à vnze heure à la Cisternes: Auquel lieu trouuay le Gouuerneur & les capitaines bien empeschez, faisant ce grands difficultez sur la cõduicte de ceste munition, & comme elle se pourroit mettre dedãs & à la verité, il y auoit quelque raison: car Sainct Damian est petit, & le Sieur Don Ferrand, auoit en son camp six mil Allemans, six mil Italiens, & quatre mil Espagnols, douze cens cheuaux legers, & quatre cents hommes d'armes: & tout cela campoit ioignant la ville, au tour de laquelle le corps de garde se touchoyent: & d'y faire entrer la munition auec les cheuaux qui l'auoyent portée estoit chose impossible. Car il y auoit nege'iusques ou genou, & tous les chemins estoient pleins des soldats. Or incontinent ie fis assembler force sacs lesquels nous coupames en trois, & quelques femmes prõptement les cousoient dans lesquels ie fis mettre la poudre: puis i'eus trente paysans, ausquels ie fis lier les poudres, plomb, & corde à la ceinture, & leur fis bailler à chacun vn baston en la main pour se soustenir monsieur de Briquemaut Gouuerneur auoit enuoyé six Suisses de sa garde hors la ville, lesquels n'estoient peu rentrer dedans, ainsi se trouuarent à la Cisterne & prindrent leur par de la munition.

Estant donc prests à partir arriuarent les Seigneurs Pied-defou, & de Bourry, lequel on m'a dit s'estre faict Huguenot parant de monsieur de la Fayette, & trois [ou quatre autres

Gentils homme s'acheminans pour s'aller ietter dedãs, lesquels se mirent à pied & renuoiarent leurs cheuaux. Monsieur le Mareschal auoit escript à deux des capitaines, qui estoient à la Citerne, qu'ils entreprinsent de mettre les poudres dans sainct Damian. Lesdicts capitaines estoyent vieux soldats : ce qui ne m'en fist esperer aucune chose de bon. Car qui veut faire vne execution hazardeuse, & de grand combat, il se faut garder sur tout de vieux capitaine & de vieux soldat : Parce qu'ils apprehendent trop le peril de la mort, & la craignẽt & n'en tirerez iamais bõ ouurage: ce que i'experimentay là & en plusieurs autres lieux. Le ieune n'apprehende pas tant le danger, il est vray qu'il y faut de la conduicte: & entreprendra aisement quelque execution, ou il y faut de la diligence. Il est prompt, ingambe, & la chaleur luy enfle le cœur, qui est souuent froid au vieillard.

Or ils partirent enuiron deux heures apres minuict: & comme ils furent hors la ville, ie me mis sur vne plate-forme pres de la porte, duquel lieu ie descouurois tout le camp, sauf vn peu de l'autre costé de la ville. I'enuoyai le Lieutenant du Gouuerneur de la Cisterne pour donner l'alarme par le fons, à main gauche, ce qui ne porta pas grand profit : d'autant que les ennemis n'en firent nul compte. Et comme nos gens furent sur vn petit haut, pres de la ville, doù on descouuroit tous les feux & les gens mesmes à la clarté d'iceux, vn des capitaines Italiens dit à Monsieur de

Pie defou & aux autres, *vedete el campo occo la cauallerie, ecco li Tudeſci, ecco Eſpagnolli, ecco li Italiani*: leur monſtrant le tout auec le doigt, *non ſi intrarebbe vna gata, biſogna tornar in dietro*: ce qu'ils firent. Or ie demeuray touſiours ſur ceſte plate forme ayant mon mal de cuiſſe, qui me tuoit de laquelle ie n'eſtois encore guery, ny de deux ans apres. Voycy nos gens retournés ſur la poincte du iour: & me comptarent ce qu'ils auoient veu, dequoy ie ſuis bien marry. Soudain ie deſpeche vn homme en poſte deuers monſieur le Mareſchal qui ne ſçauoit pas que ie fuſſe à la Ciſterne, ains me penſoit à Carmagnolle auec monſieur de Baſſé, & luy manday tout ce qui en auoit eſté faict, & qu'il ne falloit point auoir eſperance, que ces capitaines là miſſent les poudres dans ſainct Damiã i'en auois deſia faict l'eſpreuue: le priant qu'il mandaſt en poſte à Montcallier, au capitaine Charry, qui portoit mon enſeigne, que ſoudain il partit auec cinquante des meilleurs ſoldats que i'euſſe, ſçauoit trente arquebuziers & vingt picqniers, & qu'il ſe rendit à la Ciſterne à la minuict. Monſieur le Mareſchal trouua eſtrange, qu'il entendit que i'eſtois là & deſpeſcha vn homme en poſte au capitaine Charry, auquel i'eſcriuois pareillement vn mot en haſte. Ce vaillant ieune homme plein de bonne volonté ne s'en fiſt pas prier: car incontinent il partit auec les cinquãte ſoldats, & ſe rẽdit enuirõ vn heure apres minuict à la Ciſterne. Auquel lieu ie luy auois faict

appreſter dans vne caue trois ou quatre feux decharbon, & vne table longue pleine de viures: & auois-ie faict enſerrer les vilains d'vn coſté: & pendant que les ſoldats beuuoient ie les faiſois charger auec les Suiſſes. Et ne voulus plus parler aux capitaines des Italiens, pour aller pour aller auec le capitaine Charry: mais en priay vn de me bailler ſon enſeigne qu'on nommoit Pedro Antonio, vn ieune fol eſuanté, que i'auois cognu à Montcallier & l'auois faict mettre en priſon deux fois, pour des folies, qu'il faiſoit dans la ville. Ie le tire à part & luy dis, Pedro Antonio, ie te veux faire plus d'honneur qu'à ton capitaine. Tu as veu la nuict paſſée qu'elle fautes vous autres auez faict de ne vous efforcerd'entrer dãs la ville, & vous en eſtes tetournez auec excuſes.

De ma part ie ne prens nulle excuſe en payement deſpuis qu'il y va de la perte d'vne ville, & des gens de bien qui ſont dedans. Ie ſçay bien que tu n'es pas ſage, & ſi tu veux eſprouuer ta ſageſſe à ce coup, comme tu as d'autresfois fai& ta hardieſſe ie, te promets ma foi de te faire donner vne compagnie à monſieur le Mareſchal, auquel l'occaſion ſe preſente luy faire cognoiſtre que comme tu és auſſi ſage pour commander. Ie veux que tu ailles prendre cinquante homme de la compagnie de ton capitaine, auquel ie veux dire tout à c'eſt heure qu'il te les baille, & au ſortir de la ville ie te mettray tous les payſans & les Suiſſes qui por-

tent la munition, au milieu de tous les cinquãte soldats : & veux que tu amenes deux ou trois sergens, que ie te feray bailler aussi, pour en mettre vn à chasque flanc, & sur le derriere afin de donner courage à tes soldats de te suyure, & garder que les payſans ne s'escartent. Mais comme le capitaine Charry ira ataquer vn corps de garde, passe outre, sans t'amuser à combattre, sinon que quelqu'vn se presentast deuant toy, & pousse tousiours en auant, soit que tu rencontres ou non, iusques à ce que tu sois à la porte de la ville. Il me respondit *credete signor, ch'io lo farò a pena di mourir, & voi conuoscereti che Pietro Antonio sera diuennto saggio.* L'ors l'embrassant ie luy dis, *io ti sera riconnescciuto il seruisio no mi mancar di gratia, io ti giuro per la nostra Madonna se tu non fai chello che vn huomo da bene debbe fare, io ti farò vn tratto di Mõluco, Tu sai como io ho manegiato non suono quindeci di vno d'elli nuostri facendo dil potrone, io non dimãdo seno vn puoco di ptudenzo con presteza.* Il me tint ce qu'il m'auoit promis, car il s'y porta bien sagement. Les capitaines luy baillarent tout ce qu'il demandoit estans bien aisez d'en estre deschargez. Ie priay aussi Pledefou & autre nommez, que puis qu'ils vouloient entrer dans la ville, il falloit qu'ils y entrassent pour l'ayder à conseruer, & non pour se perdre, ensemble ce qui estoit dedans : que la conseruation d'icelle ville, ne consistoit qu'à mettre les munitions dedans, & qu'il estoit necessaire qu'ils se despartissent

les vns aux flancqs, les autres sur le derriere, aux fins que quand le Capitaine Charry combattroit, ils donnassent courage aux gẽs de Piedro Antonio, & aux payſans de passer outre, ce qu'ils firent. Or tous, tant mes soldats, Italiens, que les payſans, furent aduertis par moy, de tout ce que les vns & les autres deuoyent faire, ainſi sortirent de la ville en ce meſme ordre. Ie dis au capitaine Charry, preſens mes soldats, que ie ne les voulois iamais plus veoir, s'ils n'entroyent, ou mouroyent tous tãt qu'ils eſtoyent de ma compagnie. Alors il me reſpõdit, que ie m'allaſſe ſeulement repoſer, & que bien toſt i'entendrois de ſes nouuelles. A la verité c'eſtoit vn ſoldat ſans peur. En ſa trouppe eſtoit vn de mes coporals nommé le Turc, Picard de natiõ, qui me dict & quoy faictes vous doute de nous n'entrions dedans? Par la mort bieu, nous aurions bien emploié noſtre temps ayans combattu plus de cent fois auec vous, & touſiours demeurez victorieux: & à ceſte heure cy vous faictes doute de nous? Alors ie le fautay embraſſer au col, & luy dis ces mots, mon Turc, ie te promets ma foy, que ie vous eſtime tant tous, que ie m'aſſeure que ſi gens au monde y entrent, vous autres y entrerez. Nous auions des chandelles baſſes, pour nous eſclairer: afin que les ſentinelles du camp, n'apperceuſſent aucun feu dans la Ciſterne, Et ainſi ils partirent: & ie m'en allay mettre ſur la plate-forme, ſur laquelle i'auois la nuict auparauant demeuré. Le demeuré. Le capitaine de là dedans me tenoit touſiours compagnie. Or au

bout de deux heures i'ouy vne grand allarme à l'endroict, par lequel il falloit qu'ils entrassent, & grandes arquebuzades, mais cela ne dura poinct: qui me fist mettre en crainte, que nos gens fussent repoussez, ou bié que les païsans se fussent mis en fuitte, lesquels cõme ils furent sur le haut, ou les capitaines Italiens auoyent dict, qu'il n'y entreroit vn chat, firent vn peu alte, les guides leur monstrarent les corps de garde, desquels, à cause de la grand froidure & de la neige, les sentinelles n'estoyẽt pas à vingt pas. Le capitaine Charry appella Messieurs de Pied-defou, Boutry, sainct Romain, & Pedro Antonio, & leur bailla deux guides, s'en reseruant vne, & leur dict, Voyla le dernier corps de garde des gens de pied, car le demeurant c'est cauallerie, qui de fera pas grands efforts, à cause de la grand neige. Dés quevous me verez attaquer ce corps de garde, passez outre le grand pas, & ne vous arrestez, quoy que vous trouuez sur vostre chemin, mais vous rendez à la porte de la ville. Tous d'vne volonté baissarent la teste. Le capitaine Charri aborde ce corps de garde, lequel il meit en routte sur vn autre corps de garde, & tous deux prindrent la fuitte. Puis passa outre droit à la porte de la ville, ou il trouua ja Pedro Antonio arriué. Incontinent deliurarent la munition sans y faire autre arrest, sinon que Messieurs de Chauigny & Briquemaut embrasserent le capitaine Charry, & le priarent de me dire, que puis que i'estois à la Cisterne, ils estoyẽt asseurez d'estre secourus de ce qui leur

faisoit besoin. Et qu'il seroit tres-necessaire de leur faire tenir de la munition encore d'auantage. Mais comme l'on s'amusoit à prendre les soldats des corps de garde, qui s'en estoyent fuys, dont le lendemain vn capitaine Charry, & Pedro Antonio, auec les payſans trouuarent les ennemis sur ces entre faictes, les chargearent & passerent outre. Ie n'y perdis vn seul soldat, Italien, ny François, & n'en y eust vn seul blessé, mesmes aucun payſant. Mais tous arriuarent à la Cisterne estant dessja grand iour, me trouuant encores sur la plate forme. Ie depeschay incontinent vers mõsieur le Mareschal pour le prier, qu'il m'enuoyast encore de la poudre: car de plomb & de corde ils en auoyent assez. Ce qu'il fit tout promptement de Quiers enhors, auquel lieu il s'estoit remué pour estre plus pres de moy.

Voyla l'aage que doyuent auoir les capitaines, à qui l'on baille les charges, pour executer vne entreprinse hasardeuse & soudaine. Ie puis asseurer auec la verité, que cent ans à ne mourut vn plus braue, plus sage, ny mieux aduisé capitaine de son aage, qu'estoit le capitaine Charry. Et m'asseure, que monsieur de Briquemaut n'en dira pas le contraire, encore qu'il soit de la Religion de ceux, que l'on a massacré depuis à Paris. La forme de sa mort, ie n'ay que faire de l'escrire: car le Roy, & la Royne, & tous les Princes de la Cour le sçauent assez: aussi est ce chose indigne d'vn François.

Et quant ie leuz perdu, enſemble mon fils le capitaine Montluc, qui fut tué à Medere appartenant au Roy de Portugal, il me ſembla que l'on m'euſt couppé mes deux bras. Parce que l'vn eſtoit le mien dextre, & l'autre le ſeneſtre. Il auoit nourry le capitaine Montluc touſiours aupres de ſoy deſpuis l'aage de douze ou treze ans. Et par tout où il alloit, ce ieune garçon luy eſtoit touſiours pendu à la ceinture. Ie n'euſſe ſçeu luy donner vn meilleur Precepteur, que celuy-là, pour luy apprendre qu'eſt-ce que de la guerre. Auſſi en auoit-il retenu beaucoup, pouuant dire ſans honte encore que ce fut mon fils, que s'il euſt veſcu, c'euſt eſté vn grand homme de guerre, prudẽt, & ſage, mais Dieu en a autrement diſpoſé. Laiſſant ces propos (qui me tirent les larmes des yeux) ie retourneray à noſtre faict.

Monſieur de Briquemaut me manda par le capitaine Charry, qu'ils n'auoyent nul ingenieur là dedans, ny homme, qui ſceuſt dire, ou falloit mettre vn gabion. Dequoy il me prioit en aduertir monſieur le Mareſchal: me prioit auſſi de luy vouloir faire retourner le capitaine Charry auec mes cinquante ſoldats, car il les eſtimoit autant, que la meilleure compagnie qu'il euſt là dedans, & qu'en recompenſe à iamais il ſe rendroit ſeruiteur mien, ce que ie fis. Monſieur de Gohas, qui eſt auiourd'huy, eſtoit lors de ma compagnie, & du nombre de cinquante, ieune de dixſept ans, & ſur ſon cõmencemẽt qu'il auoit prins les armes Mõſieur le Mareſchal enuoyaſt en poſte à Albe, pour

faire venir les ingenieurs, qui estoyent, dont le Cheuallier Raloge en estoit vn. Et comme le capitaine Charry fut arriué, les picquiers prindrét de la poudre en ceinture, ainsi que les autres auoyent faict auparauant. Et ne voulut escorte aucune: mais alla prendre le chemin vn petit à main droicte par le quartier de leur cauallerie, & donna à trauers: & passa sans perdre vn homme. Il sçauoit tres bien prendre son party. Incontinent qu'il fut arriué, il pria Messieurs de Briquemaut & de Chauigny, de luy laisser garder le fossé, ce qu'ils luy accordarent: & se couurit là dedans de bois, tables, & gabions. Et tout incontinent que les guides furent de retour à moy, ie despeschay vers monsieur le Mareschal luy donnant aduis de tout: le suppliant qu'il m'enuoyast le capitaine Caupenne mon Lieutenant auec autres cinquante soldats des miens, ce qu'il feit. Et deux iours apres son arriuée le feis hazarder pour leur apporter encore des poudres. Il alla du costé de la gend'armerie, ou les ennemis auoyent mis vn corps de garde de gens à pied, qui prindrent la cargue d'assez loin: mais il fit tant qu'il meit la poudre sur le bord du fossé de la porte, & par luy me mandarent les susdits Seigneurs recommandations, auec aduertissement d'asseurer monsieur le Mareschal qu'il n'eust plus craincte que la place se perdit: parce qu'ils auoient à ceste heure tout ce, qui leur faisoient besoin. Le Baron de chipy, qui estoit à Albe auec monsieur de Boniuet se vouluſt essayer d'ymettre des poudres du costé d'Albe

& chargea

& chargea de la sorte qu'auoient faict les miés mais il y perdit les poudres & les payſans, auec preſque tous ſes ſoldats, aumoins n'en y entra que luy quatorzieme ou quinzieſme. En toutes choſes il y a de l'heur.

Or le camp y demeura ſeze ou dixſepr iours. deuant, & la batterie dura ſept iours. Ceſar de Neples auoit deux mines, qui alloyent par deſſous le foſſé, à l'endroict de la breſche, leſquelles eſtoyent deſia pres de la muraille. Vn pionnier ſe ſauuant fut prins de nos Italiens, qui me dict le tout lequel incontinent la nuict venuë, ie baillay au capitaine Mauries (qui eſtoit pour lors mon ſergẽt & ceſte guerre derniere à eſté ſergẽt major à Bourdeaus, pres M. Mõtferrand (qui l'attracha: & ne vouſiſt, qu'vn autre ſoldat, & vne guide pour le conduire. Lequel le mena ſi bien qu'il ne trouua, que deux ſentinelles par le chemin, leſquelles ſoudainement ſe retirarent au corps de garde. Ainſi il paſſa & mena le pionnier dans la ville, dans laquelle il demeura tout le iour, & comme le iour fut grand, Meſſieurs de Chauigny, & de Briquemaut le menarent ſur la muraille de la batterie duquel lieu il recognuſt en quelle part ſe faiſoit la mine. Incontinent ils deſcendirent au foſſé & commençarent à le coupper & gratter tellement que bien toſt apres ils deſcouurirent les trous, & deſpuis nous entendiſmes qu'il ne s'en falluſt de gueres qu'ils n'y attrapaſſent Cezar de Naples, qui eſtoit là pour recognoiſtre la mine. Or les deux

iours derniers ils firent vne grand batterie, & auoit faict faire le Sieur Don Ferrand grand quantité de faſcines, que les ſoldats Eſpagnols Italiens & Allemans iettoyent dedans, ayant couppé la contre eſcarpe en deux ou trois lieux: mais autant qu'ils en iettoyent, le capitaine Charry, qui eſtoit dedans les retiroit dãs la ville par vn trou qu'ils auoyent au deſſous de la breſche, de ſorte que penſant que ledict foſſé fut remply, ils l'enuoyarent recognoiſtre en plein iour, eſtant en bataille pour donner l'aſſaut: mais ils trouuarent qu'il n'y auoit riẽ. Et alors firent grand diligence de la batterie deux iours, & ſi tiroyent vne bonne partie de la nuict à la clarté de la Lune. Voyans la bonne contenance que tenoyent nos gens là dedans, & que leurs mines, ny faſcines ne leur auoyent de rien ſeruy, deliberarent de ne dõner poinct l'aſſaut, ains de leuer le ſiege, Et la derniere nuict qu'ils eurent acheué la batterie i'y fis encores entrer le capitaine Mauries, qui entendit, que le camp ſe leuoit, & comme ils retiroient l'artillerie: car meſſieurs de Chauiguy, & de Briquemaut, autant qu'il partiſt de là, voulſirent qu'il entendit comme il ſe leuoit à laverité, pour m'en porter les nouuelles, ainſi paſſa & repaſſa tout à ſon aiſe, ſans trouuer perſonne, pource que toute le camp eſtoit deſia en bataille, & hors des loges, Comme il fut arriué deuers moy enuiron deux heures auant le iour, ie les depeſchay incontinent ſur cheuaux vers mõſieur le Mareſchal, lequel il trouua encores au lict: pource qu'il n'auoit dormy

vne ſeule goutte de toute la nuict, ayant demeuré tout le iour auec monſieur le Preſident Birague, & le Sieur Franciſco Bernardin au deſſus de Riue de Quiers. qui comme ils n'ouirent enuiron les deux heures apres midy plus tirer l'artillerie, ayant demeuré là iuſques à vne heure de nuict ſans rien entendre, tindrẽt la place pour perduë au capitulée. Mais le matin vn peu apres le Soleil leuant, & ainſi que le vallet de chambre euſt ouuert, comme le capitaine Mauries luy euſt porté les nouuelles, ie vous laiſſe penſer la ioye qu'il euſt. Il me manda ſoudain, que ie m'en reuinſſe le trouuer.

Or ie fis là vn tour de ieune capitaine, car comme le capitaine, Mauries me dict, que le camp ſe leuoit, ie m'en allay en grand haſte à Sainct Damian. Et auſſi toſt que le capitaine Charry, qui eſtoit ſur la muraille me viſt venir il ſortit dehors auec mes autres ſoldats: dequoy ie fus bien marry. Les ennemis s'eſtoiẽt mis derriere vne petite montagne le ventre à terre, & auoyent laiſſé quinze ou vingt arquebuziers à la deſcouuerte. Ie les allay attaquer & les chargeai: mais cõme ie fus à quatre pas des autres ils ſe leuarent & me chargerent de cul & de teſte, tellement qu'ils me menarẽt battant toute contre la ville, laquelle me ſecouruſt (bié pour moy) de deſſus la muraille à coups d'arquebuzades. Là le capitaine Charry fut prins, & bleſſé: ſans mon Lieutenãt, que i'auois laiſſé aux gabions, ils m'auoyent tail-

lé en pieces, auec tous les cinquante du capitaine Charry. Ie perdis sept ou huict soldats, desquels il en y eust trois morts, monsieur de Gohas fut vne fois enueloppé & puis eschappa. L'aise que i'auois de voir le siege leué, & l'enuie d'auoir quelque prinse sur les ennemis me feit mal à propos faire ceſt' escapade. Cela faict ie m'en retournay à la Cisterne, apres auoir veu messieurs de Chauigny, & de Briquemaut, & le soir me rendis à Quiers. Auquel lieu ie fus aussi bien venu de monsieur le Mareschal & de tous ceux, qui estoyent auec luy que homme eust sceu estre. Lequel Sieur Mareschal despecha monsieur de Biron deuers le Roy, pour luy porter le succez du siege, & lui demanda vne place de Geutil-homme de la chambre pour moy. Et aussi, pour la grand instance & supplicatiõ, que ie luy fis estant souuent en douleur de ma cuisse, il me deschargea de l'estat de Maistre de camp, encores que ceste requeste ne fut guere aggreable audit Sieur Mareschal: mais me gratifier de tout ce, que ie luy eusse sceu demander, il voulut me contenter. Et estant ledit Seigneur de Biron à la Court, le Roy ne voulut donner ledit estat de Maistre de camp, que preablement il ne fut mieux informé à qui il le deuoit donner: Et ordonna que monsieur le Mareschal nommeroit vn homme monsieur de Boniuet vn autre. Ie nommay monsieur de Chipy, qui fut cause que ledict Monsieur Biron fut longuement à la Court pour les allées & venuës qu'il falluſt faire: & cependant ie demeuray tou-

siours chargé dudict estat de maistre de camp iusques au retour dudict Seigneur de Biron(lequel lors portoit le guidon de monsieur le Mareschal) qui m'en apporta la descharge, ayant le Roy donné iceluy estat au Baron de Chipy que i'auois nõmé. Et de mesmes m'apporta la place de Gentil homme de la chambre car il ne vouluſt partir qu'il ne me viſt enroolé en vne place des vieilles, qui auoyent vacqué, & si me porta la patente du Gouuernement d'Albe, à quoy ie n'auois iamais pensé, & moins estimé que le Royme preferat à trois ou quatre autres, pour lesquels monsieur le Mareschal auoit escript. Voylà des seruices que ie fis au Roy & a monsieur le Mareschal, à quinze ou vingt iours l'vn de l'autre.

Or, mes compagnons, celuy est bien heureux, qui faict seruice à son Roy, sous vn sien Lieutenant, qui ne cele pas l'honneur de ceux, qui font quelque chose remarquable: comme ne faisoit pas monsieur le Mareschal de Brissac, car onques homme ne fit rien aupres de luy, qui fut digne que le Roy l'entendiſt, qu'il ne l'en aduertiſt, il ne desroboit pas l'honneur d'autruy pour s'en enrichir. Il ne celoit la valeur du plus grand, iusques au petit. Et comme Dieu voudra que vous serez emploié aupres de tels.

Lieutenans de Roy, ne craignez poinct à hazarder vos vies, & y mettre toute vostre diligence, & vigilance à leur faire seruice: i'entens si vous auez enuie de paruenir, par les

armes, & par la vertu, sinon retirez vous. C'est vn extreme regret à celuy, qui a exposé sa vie pour faire quelque chose de bon, quand on cele son nom à son Prince, duquel nous deuons tous dependre. Il n'y a larrecin qui excede celuy, qu'on faict de l'honneur d'autruy. Et cependant la pluſ-part des generaux des armees ne faict pas conscience de cela.

Pendant que le Seigneur de Biron estoit à la Court, demeurant chargé de l'estat de Maistre de camp, comme dit est, & au commencement de Iuin, que les bleds commençoient à meurir, le Seigneur Don Ferrand ne voulut point laisser ce grand camp, qu'il auoit, inutille, ains à la persuasion de mõsieur de la Trinitat frere du Comte de Benne, vint assieger Benne: Et luy fist entendre ledit Seigneur de la Trinitat qu'il coupperoit l'eauë, qui alloit dans la ville faire moudre les moulins, & qu'il n'y auoit poinct de bleds farines dans icelle pour vn mois, l'asseurant qu'il luy feroit gagner vne paye pour ses soldats faisant couper le bled, qui commençoit à estre meur, & soudain le faire battre par deux ou trois cents vilains, qu'il meneroit auec luy: Sçachant biẽ que ceux des Langues & de Bernisse la paille, le voudroyent achepter, & qu'ainsi dans vn moys ils rendroient la ville sans tirer coup de canon. Monsieur de Sauoye, qui estoit ieune & la premiere fois qu'il estoit entré en armée y estoit: & vindrent mettre leur camp aupres de Benne vn mil sur le bord d'vne riuiere, qu'il y a de laquelle ils coupparent l'eauë

de sorte qu'il n'en venoit pas vne goutte. Or par mal'heur monsieur le Mareschal auoit ordonné à vn gouuerneur, lequel ie ne veux nõmer, d'y faire apporter douze cents sacs de bleds, & farine, moytié de l'vn & moytié de l'autre de son gouuernement, comme il estoit de coustume. Ie ne veux point mettre par escrit l'occasion pourquoy ledict gouuerneur n'y enuoya lesdictes munitions, car il toucheroit trop à son honneur : aussi ne veux-ie dire mal de personne. Monsieur le President de Birague, sçait bien les raisons, pour-ce qu'il estoit au conseil, quand monsieur le Mareschal m'enuoya querir: ou il en fust fort parlé & disputé. Le camp de l'ennemy estoit desia deuant Benne, il y auoit huict iours, & ne faisoit pas grand semblant de l'assaillir, esperant qu'il l'auroit bien tost, par faute de viures, encores que la ville fust assés forte, & que le Comte & la Comtesse estoyent fort affectionnez au seruice du Roy, Il n'y auoit en tout que trois compagnies de gens de pied dedans, qu'estoit celle du Comte, celle du ieune la Molle, & celle de Louys Duc, qui est du Montdeui, faisant en tout deux compagnies Italiennes, & vne Françoise..

Ledit capitaine la Molle estoit malade, & par ordonnance des Medecins pour changer d'air s'estoit faict porter au Montdeuy, & n'auoit ledict Seigneur Comte auecques luy chefs, que ledict Louys Duc: & qui pis est n'ayant iamais esté assiegé, se voyoit bien empesché, n'ayant personne aupres de luy, qui

entendit à la deffence d'vn siege. C'est vn affaire, où les plus habiles se trouuent estonnez, quand ils voyent vne furieuse sonnerie, s'ils n'ont autres-fois veu vne telle dance, & d'autre part il se voyoit sans munition aucune: de sorte qu'il se resolut d'aduertir monsieur le Mareschal du tout. Et de la crainte qu'il auoit, que la place se perdit, comme il auoit iuste raison, estant celuy, qu'y auoit le plus d'interest, par-ce que la place estoit sienne, il despecha soudain le Lieutenant de la compagnie de Louys duc, lequel arriua au sortir du disner de monsieur le Mareschal estant pour lors à Carmagnolle, & auecques luy messieurs de Boniuet, President de Birague, d'Aussun, Francisco Bernardin, la Mothe gondrin, & quelque autre, duquel ne me peut souuenir. Comme M. le Mareschal ouit la creance du Comte, & entendant qu'il n'y auoit point de viures, & que le gouuerneur, que ie neveux nommer, n'en y auoit point fait apporter, comme il luy auoit ordonné, combien que touſiours luy faisoit entendre l'auoir faict, il entra, luy, & toute la compagnie en vn grand desespoir, tenans la place pour perdue, n'ayant monsieur le Mareschal moyen aucun pour la secourir: d'autãt qu'il n'auoit pas gens pour resister à la tierce partie du camp de l'ennemy. Or il demanda au Lieutenant quel capitaine desiroit le Comte, qui allast deuers luy pour le secourir: il luy dict qu'il m'aimoit fort, & disoit souuent que ie l'auois vne fois, secouru, & qu'il voudroit, qu'il luy eust cousté la moitié de son bien, &

que ie fusse là auecques luy. Ie ne faisois lors que sortir d'vne fiebure, dont i'en auois toutes les leures gastées & la bouche enleuée. Monsieur le Mareschal me manda par son vallet de chambre, venir à son logis: & le trouuay en ceste fascherie, Il me fist compter par ledict Lieutenant l'extremité, en quoy se trouuoit Benne, se complaignant du gouuerneur, qui l'auoit trompé: & me pria bien fort, me vouloir aller ietter dedans. Alors ie luy respondis, que voulez vous que i'y face, n'y ayant bled ni farines? Ie ne suis pas pour faire miracles. A quoy il me respõdit, qu'il auoit telle opinion de moy, ensemble toute la compagnie, que si ie pouuois entrer dedãs, la place ne seperdroit point, & que ie trouuerois quelque expedient.

Vn chascun sçait, comme ces Seigneurs, quãd ils veulent faire entreprẽdre à vn homme vne chose impossible, le sçauent bien loüer & flatter: car il m'alla representer Lans, Sainct Damian, & autres lieux, ou ie m'estois trouué, ayant trouué, ayant esté tousiours si heureux, que tout m'estoit succedé à mon desir. Monsieur le President Birague me commença à prendre de l'autre costé à persuader. Monsieur de Boniuet & les autres ne disoyent mot cognoissant bien que l'entreprise estoit hazardeuse, pour la perte de l'honneur: & que à la fin il faudroit venir à vne capitulation: comme monsieur le Mareschal mesmes me dict, que au dernier refuge il faudroit passer par la. Alors ie luy dis, que i'aymerois mieux estre mort, que si l'on me trouuoit en escriptures,

& que i'euſſe capitulé, ny rendu vne placey eſtant entré pour la ſauuer: mais que i'y ferois ce que Dieu me conſeilleroit en l'aide duquel ie me fiois. Alors monſieur de Boniuet commanda àdouze ou quinzeGentils-hommes des ſiens de venir auec moy dont leGouuerneur la Mothe rouge en eſtoit vn du nombre, qui eſt encores en vie: & en prins autant des miens, faiſans en tout trente cheuaux, ſans mener aucun vallet, que mon cuiſinier, & vn vallet de chambre: & eſcriuit au Viſconte de Gordon à Sauillan, qu'il me baillaſt vne bonne guide, & du capitaine Theodor Bedeigne, qu'il me fiſt eſcorte auecque ſa compagnie c'eſtoit vn Samedy. Le Dimanche matin au point du iour i'entray dans Benne. Que qui fera ouyr le Comte en ſa conſcience, s'il eſt en vie, il dira que ce fuſt vne des plus grandes ioyes, qu'il euſt iamais: & en teſmoignera autant Madame la Comteſſe ſa mere, & toute la ville. Ie me mis ſoudain àdormir au chaſteau: & deux heures apres nous diſnames. Monſieur le Comte aſſigna tous les grands de la ville, maſſons, & charpentiers auſſi, & les fiſt à la maiſon de la ville auquel lieu monſieur le Comte, Madame la Comteſſe, auſſi & tous nous rendiſmes.

La ie propoſay tout ce, qui nous eſtoit beſoin de faire. Monſieur le Comte propoſa le peu, qu'il y auoit de munitions qui n'eſtoyent que cinquante ou cinquante deux ſacs de bled. La ville remonſtra, qu'elle n'en auoit pour huict iours, de ſorte qu'encore que la

ville ſoit aſſize en bon lieu ils ſe trouuarent à l'extremité pour eſtre au bout de l'année : & d'autre part ils auoient vendu tous leurs bleds aux Geneuois, & à ceux deuers Sauonne : car il ſe vendoit trois eſcuz ſol le ſac. Monſieur le Comte, qui touſiours a eſté homme de grand deſpence, auoit vendu tous les ſiens ſur l'eſperance des douze cents ſacs, que le Gouuerneur, que ie ne veux nommer, y deuoit mettre. Nous diſputames, quand bien nous aurions des bleds, comment nous les ferions moudre. Mais dez incontinent que monſieur le Comte m'euſt dict, ou eſtoit le camp, ie comprins que ie recouurois des bleds, combien que ie n'en vouluz rien dire à perſonne, iuſques au retour du conſeil, que ie le dis à monſieur le Comte, & à Madame ſeulement. Au conſeil ſe preſenta vn petit homme maſſon, aagé plus de ſoixante ans, qui dict auoir tiré pluſieurs pierres pour mettre ſur les foſſes des morts, d'vn rocher qu'il nomma pres de là, & qu'il penſoit que qui tireroit ce deſſus les morts, qu'elles ſeroyent quelque peu bonnes pour faire des meules, du tout non. Alors nous deputames deux de la ville auec madame la Comteſſe, qui y vouluſt aller pour en faire l'eſſay auec les maſſons. Ladicte Dame arriua auec grand ioie & s'offrit elle meſmes de prendre la peine de faire faire des meulles.

Ie ne le voulois pas endurer : mais à la fin il falluſt qu'elle fut creuë. Et fiſt ſi grand diligence que en deux iours & deux nuicts, elle en euſt vnze complettes : leſquelles fu-

rent distribuees à ceux de la ville, qui s'obligerent de nourrir les soldats, mais qu'on trouuast moyen d'auoir des bles. Or nous arrestames auec ceux de la ville, qu'à vne heure de nuict il me rendoient cinq ou six cents hommes, & femmes, les vns portans de petites cordes: les autres, ferrements seruans à couper les bleds: & que les portes de ville seroient fermees: aux fins que personne ne peust sortir pour donner aucun aduis à l'ennemy Car mõsieur de la Trinitat auoit quelques amis dans dans la ville, dequoy monsieur le Comte mesmes se doutoit. Puis depeschay deux hommes de la ville, qui allarent porter vne lettre au capitaine Hieronym, fils du Colonnel Iean de Thurin, qui estoit à vne petite ville, de laquelle ne me souuient, mais estoit à vn mil, du lieu ou les ennemis auoyent coupé l'eauë, & le priois que ceste nuict là il s'essaiat en vne sorte ou autre, de racontrer ce, que les ennemis auoyent rompu: & qu'il s'efforçast de no⁹ faire venir de l'eauë, s'il estoit possible lequel ceste nuict là mesmes excura mon aduertissement, combien qu'il fust vn bien ieune gentilhomme. Et croy-ie qu'il n'auoit pas vingt ans alors. Or nous nous retirasmes attendant la nuict. Et comme nous fusmes au chasteau, ie dis à monsieur le Comte, qu'il falloit que no⁹ en alisions tous seuls par dessus les murailles pour regarder le chãp de bled, qui seroit pres de la ville, lequel il nous falloit couper toute ceste nuict là, pendant que ie ietterois deux cẽts soldats, & le capitaine Theodore dehors

pour donner l'alarme fort & redde aux corps de garde, qui gardoyent que ceux de la ville ne peuſſent prendre du bled. Comme donc nous en euſmes choiſi vn, nous retournaſmes ſoupper, & apres nous menaſmes le capitaine Theodore, & deux chefs des compagnies, qui eſtoyent ſur la muraille de la ville, pour luy monſtrer la part, ou ils deuoyent aller donner l'alarme, & les autres combattre le corps de garde, Puis ordonnaſmes dix hommes de ceux de la ville ſur vn cheual chaſcun pour commãder ce peuple, qui coupperoit les bleds, pour le faire haſter.

A vne heure de nuict toutes ces gens ſortirent: les gens de guerre à combattre, & le peuple à coupper: de ſorte que toute la nuict vous n'euſſiez ouy que alarmes, tant au camp, que au corps de garde. Cõme le peuple auoit couppé, & lié, ils couroyent deuant la porte de la ville, & là deſlioyent leurs fardeaux: & incontinent s'en retournoyent: car les vns eſtoyent ordonnez pour coupper les autres pour lier, & porter. Cependant le iour vint: & on fiſt retirer la gerbe à ceux, à qui appartenoit le bled dudict champ. Auſſi il ne le perdiſt vn ſac de bled de toute ceſte nuict. Les ennemis, qui virent ceſte compaigne toute couppée, & emportée, y mirent encor des gardes plus fortes, & plus pres. Le peuple qui commença à recognoiſtre ſon gain, ſe delibera de ſe hazarder à retirer de leurs bleds, pluſtoſt que les ennemis les euſſent: de ſorte que à l'entrée de la nuict ils ſortirent plus de deux cens hommes de la

ville. Les vns alloyent loing, & les autres pres. Or Benne eſt preſque enuironné de vallons, qui ſont aſſés couuerts de taillis, & arroſez de force ruiſſeaux. Et comme ils ſentoyent venir gens ils ſe cacheoyent là auec leurs bleds: puis le matin ſe rendoyent à la ville à l'ouuerture des portes. Le lendemain matin, que ie fuz arriué, l'eauë commença à venir aux moulins par la diligence du capitaine Hieronym, & nous dura deux iours & deux nuicts. Il y auoit vne grande confuſion aux moulins, mais nous fiſmes vn ordre que nul ne moudroit que ſeulement pour faire dix ou douze pains. Et ainſi & deux nuicts de là, le capitaine Salines Eſpagnol vint recognoiſtre l'eauë, laquelle la nuict meſmes nous perdiſmes. I'aduertis le capitaine Hieronym du lieu, auquel ils l'auoyẽt tourné coupper, qui ne ceſſa iuſques à ce, qu'il l'euſt remparé: mais il ne ſçeuſt faire ſi bien, qu'il nous vint de l'eauë que vn iour durant.

Car d'heure en autre les ennemis l'alloiẽt recognoiſtre. Madame la Comteſſe euſt paracheué auſſi ſon œuure, qui fuſt cauſe que ne nous ſouciaſmes plus d'eauë.

Or par le moyen des eſcarmouches, qui furent faictes auſſi belles en ces lieux, qu'en toute autre place, que ie me trouuay iamais, & auec la diligence qu'on metroit de coupper de nuict, nous euſmes autant de bleds qu'eux le Seigneur Don Ferrand, qui ſe viſt fruſtré de la promeſſe, que monſieur de la Trinitat luy

auoit faicte, commença d'estre fort mal contant contre ledict Seigneur de la Trinitat. Le capitaine Theodore s'en retourna à Sauillan l'autre nuict, apres que nous eusmes faict la premiere couppe, en laquelle il se trouua, & eust quatre cheuaux ou hommes blecez de sa trouppe, lesquels demeurarent à Benne. Il aduertist monsieur le Mareschal de ce, que i'auois faict à mon arriuée. Alors il se commença à resiouyr, & tous ceux qu'estoyent auecque luy, & à prendre quelque esperance de la conseruation de la place. I'ay opinion, à ce que i'en vis, que s'il l'eust attacquée auec l'artillerie, il est tout certain, qu'il falloit qu'ils se rendissent: mais l'on l'amusoit tousiours sur ceste eauë, & sur ce, qu'il n'y auoit point de bled, dequoy il demeura fort mal contant, & satisfaict contre ceux, qui l'auoyent conseillé d'envser de ceste sorte. Qui fust cause qu'il entra en quelque soupçon de monsieur de la Trinitat: & leua son camp le vingt-troisiesme iour apres que ie fuz arriué-s'y estant parqué auparauant l'espace de huict iours. Monsieur le Comte est en vie, comme l'on m'a dict Monsieur le President Birague est encores viuant, & prou d'autres qui tesmoigneront, si ie couche rien icy qui ne soit veritable. Il ne me peut souuenir si monsieur de Cossé estoit encores reuenu pres de monsieur le Mareschal: car il estoit allé en France. Or voyla comme la ville se sauua: & quelques iours apres le Baron de Chipy reuint, de la Cour remercier le Roy de la donation, qu'il luy auoit faict de sondit

eſtat, & ayant prins ſa charge de maiſtre de camp, ie m'en allay à Albe prendre poſſeſſion de mon Gouuernement.

O capitaines, que de grandes choſes fait vn homme, pour peu d'eſprit & d'experience, qu'il aye: quand il ne veut occuper ſon eſprit en autre choſe qu'à ce, en quoy il ſe trouue, pour en ſortir a ſon honneur, & au profit de ſon maiſtre. Auſſi c'eſt vn grand mal'heur à celuy qui l'occupe en plaiſirs, & voluptez, jeuz, & feſtins. Car il eſt impoſſible, que l'vn ne vo⁹ face oublier l'autre. Nous ne pouuons pas ſeruir tant de maiſtres. Doncques quand vous vous trouuerez là, deſpouillez vous de tous vices, & bruſlez tout: aux fins que vous demeurez auecques la robbe blanche de loyauté & affection que nons deuons tous à noſtre maiſtre. Car Dieu n'aide iamais les vitieux, & voluptueux mais au contraire il aſſiſte touſiours auprès de celuy, qui eſt veſtu de la robbe blanche, pleine de loyauté. Ie vous conſeille ce, que ie me ſuis touſiours conſeillé: & voyla pourquoy Dieu m'a touſiours tant aidé & fauoriſé, que ie n'ay iamais eſté deffait: & n'ay iamais eſté deffait: & n'ay iamais combattu (ſi ie commandois) que la victoire ne m'en ſoit demeuré.. Et ne pouuois faillir: car Dieu me conſeilloit touſiours me mettant en memoire tout ce, qu'il m'eſtoit beſoin de faire. Et voyla pourquoy i'ay eu tout iamais ſi bonne fortune. Comme il vous aidera auſſi bien. qu'il a faict à moy, ſi n'employez voſtre eſprit en autre choſe, qu'à ſeruir voſtre maiſtre en loyauté, &

loyauté, & fidelité, que nous luy deuons. Puis quand nous ſerons en repos, alors nous pouuons prendre tous nos plaiſirs: car cela ne portera aucun dommage au Roy, ny à celuy, que nous ſeruons ſoubs luy. Lors vous iouyrez d'vn doux & plaiſant repos, quand vous retournerez chez vous chargés d'honneur, & que vous vous preſenterez à voſtre Prince, auquel on racontera ce que vous aurez faict. Tout le bien du mõde ne vaut pas cela. Mirez vous donc en moy mes compagnons, qui n'ay iamais ſongé autre choſe qu'à faire ma charge. Il eſt impoſſible, faisãt cela, que vous ne raportiés de l'hõneur. Mais cependãt voꝰ qui aurez la charge d'attaquer & boucler les places, lors que vous voudrez par la faim renger & forcer les aſſiegez ſi vous voyez que vous ne puiſſiez du tout les empeſcher d'emporter des bleds voiſins, donnez y le feu: car leur deſrobant ceſte commodité, les voyla bien en peine. Car de dire que vous gardés cela pour vous, il faut conclure que vous eſtes bien improuidẽt de vous engager à ataquer vne place ſans auoir le moyen de vous paſſer de ce qui eſt prés de la ville que vous attaquez, & à ſa veuë. En ces choſes il ne faut point eſtre pitoyable : car c'eſt affaire à mauuais medecins.

Quelque temps apres monſieur le Mareſchal entreprint d'aller prendre Courteuille, qui eſt vn chaſteau, & vne petite ville au Langues: le chaſteau eſt fort, & la riuiere paſſe par le milieu de la ville, ſur laquelle y a vn grand pont de bricque, & vn bourg tout ioignant,

Ledit Seigneur Mareſchal paſſa à Albe, & m'amena auecques luy, & la moitié de ma compagnie, qu'il print pour ſa garde: le reſte il laiſſa dans Albe. Lequel eſtant arriué audict Courteuille ſe logea de là la riuiere au bourg. Au deça de laquelle, & bien prés du chaſteau y auoit vn Monaſtere, auquel il logea trois enſeignes: toutesfois ceux du chaſteau dominoient plus les noſtres, que les noſtres eux. Monſieur de Salcede auoit tenu ceſte place lors qu'il eſtoit auecques les Eſpagnols. Monſieur le Mareſchal miſt du coſté de deça le pôt huit ou dix canôs pour battre la courtine, qui reſpôdoit deuers le Monaſtere, dãs lequel durant la batterie, monſieur de Boniuet ſe logea. Et combien que ie ne fuſſe plus Maiſtre de camp, neantmoins ie ne l'abandonnois ny de nuict, ny de iour. Or en deux ou trois iours ſe tira douze cens coups de canon contre ceſte courtine, & finalement on n'y fiſt rien: pource qu'ils auoient faict vn grand rampart fort eſpois par derriere la muraille. Et comme elle fuſt abbattuë, la place demeura plus forte qu'elle n'eſtoit à cauſe dudict rampart. Monſieur le Mareſchal demeura trois iours qu'il ne ſçauoit s'il deuoit enuoyer querir de la munition dauantage, ou s'il s'en deuoit retourner. Le capitaine Richelieu auoit gaigné la ville, & s'eſtoit logé dedãs auec deux autres compagnies: mais comme ie vis monſieur le Mareſchal en ceſte peine, ie paſſay la riuiere du coſté du Monaſtere: car encore que ie ſuiuiſſe monſieur de Boniuet, ſi eſt-ce que le ſoir ie me retirois prés de monſieur le Mareſchal.

Il y auoit vne porte au Monaſtere qui ſortoit ſur vn grand chemin, ſur lequel on pouuoit marcher aſſeurément, & à couuert, ſans eſtre veus du chaſteau : mais de la porte du Monaſtere iuſques au chemin, il y auoit quinze ou ſeize pas, leſquels falloit depeſcher bien viſte, car toute la courtine battoit ſur ceſte porte. Puis il falloit aller la teſte baiſſee iuſques au prés du pont de l'entree de la ville, & courir iuſques à ce qu'on eſtoit dedans. Comme i'eus paſſé le danger, & fus dans le chemin, ie commençay à regarder s'il ſeroit poſſible mener le canon dãs la ville. Ce que ie trouuois fort difficile : qui fuſt cauſe que ie m'en allay dans la ville pour prendre le capitaine Richelieu, auec lequel i'allay deſcouurir le derriere du chaſteau qui reſpondoit ſur vne grande place inhabitable, eſtant entre la muraille de la ville & le chaſteau. Il y auoit vne petite maiſonnette tout auprés de la muraille de la ville, dans laquelle nous nous miſmes pour regarder à noſtre aiſe, ſi le chaſteau eſtoit gueres fortifié en cet endroit. Or ie voyois des fentes & creuaſſes dans la muraille, à trauers leſquelles on voyoit le iour. Et monſtray au capitaine Richelieu, que ſi par quelque inuention nous pouuions mener trois canons à ceſte part, que nous emporteriõs le chaſteau, à cauſe qu'ils ne l'auoiẽt point fortifié en cet endroit, pour l'impoſſibilité qu'il y auoit d'amener l'artillerie.

Ce qu'on iuge impoſſible, eſt poſſible aux autres : & fait perdre beaucoup de places. Or ie m'en retournay ſur le chemin prés l'Ab-

baye, le capitaine Richelieu auecques moy: & commençasmes à discourir s'il y auoit aucun moyen. Surquoy il me va incontinent entrer en fantasie de faire sonder la riuiere, & veoir s'il y auoit bon fonds. Ie fis appeller vn soldat de l'Abbaye, & comme il fust venu à moy, ie luy presentay dix escus, pourueu qu'il allast sonder la riuiere: & luy monstray qu'il luy falloit aller pieds & mains par terre, iusques à ce qu'il seroit dans l'eau, & y estant qu'il se mist en eau iusques au col. Ie fis appeler vn autre soldat, & manday aux capitaines qui estoient en l'Abbaye, qu'ils fissent sortir quinze ou vingt soldats, qui allassent iusques au pied de la muraille en maniere d'escarmouche. Ce qui fust faict. Et ainsi ie sauuay le soldat, que les ennemis ne s'apperceurent iamais, qu'il fust dans l'eau. Premierement il alla droit à la muraille de la ville, ou l'eau donnoit contre, puis alla tout cõtre mont iusques au gué, que nous passions, allant de l'Abbaye au logis de monsieur le Mareschal, & par derriere l'Abbaye il entra dedans, où nous courusmes pour euiter le danger, & le trouuasmes desia dans l'Abbaye, les soldats de l'escarmouche retirez, il y auoit desia grand piece: & me compta que le fonds de la riuiere estoit fort bon, & qu'il n'y auroit eau que iusques au majeul des rouës. Et incontinent montay à cheual, & allay dire à monsieur le Mareschal ce que i'auois veu, presens les deux Cõmissaires de l'artillerie nommez Balazergues & Duno. Car monsieur de Caillac n'y estoit point. Duno contesta contre

moy qu'il auoit tout veu: & moy contre luy le contraire. A la fin monſieur le Mareſchal dit que c'eſtoit leur meſtier: & que d'entreprendre cela, & n'en pouuoir venir à bout, ce ne ſeroit que perdre temps, & faire mourir des gens ſans raiſon. Alors ie me commençay à eſmouuoir, l'eſtant deſia contre Duno: & dis à monſieur le Mareſchal, Monſieur, il y a long temps que i'ay cogneu monſieur de Briſſac, & ne le vis iamais auoir tãt de crainte des arquebuzades, qu'il laiſſaſt de recognoiſtre vne choſe qu'il vouloit veoir. Ie croy que vous eſtes celuy-là meſmes, & que pour eſtre Lieutenant de Roy vous n'eſtes point coüard. Montez à cheual, & ie vous feray confeſſer, apres l'auoir veu, que vous prendrez le chaſteau, ſans qu'il vous couſte dix coups de canon. Alos tous en colere montaſmes à cheual, & menaſmes Duno, & laiſſa Balazergues, & allaſmes paſſer la riuiere au deſſus de l'Abbaye, dans laquelle nous entraſmes. I'auois amené auecques moy le ſoldat qui auoit ſondé la riuiere. Or pour aller au chemin, il falloit ouurir promptement la porte, où les ennemis tenoient touſiours l'œil, & courir quinze ou vingt pas, iuſques à ce qu'on eſtoit dans le chemin a la courtine du chaſteau. Et tout à vn coup la porte fuſt ouuerte. Ie paſſay & courus: monſieur le Mareſchal de meſmes. Quand il paſſa, ils tirerẽt trois arquebuzades, deſquelles ie penſois qu'il fuſt attaint: car i'auois ouy le bruit de la bale, comme quand elle frappe quelqu'vn: & comme il arriua à moy, ie le regarday au viſage, & vis

qu'il secoüoit la teste en riant. Il s'assit contre terre auprés de moy, car il se falloit tenir bas, & me dit, Ie lay failly belle, car les balles m'õt donné entre les iambes. Vous estes mal sage (luy dis-ie) monsieur, de me suiure: Ne voyez-vous pas que ie veux estre Lieutenant de Roy si vous mourrez? Voila pourquoy ie me veux depestrer de vous, & vous ay amené icy: dequoy il ne fist que rire, voyant en mon visage que i'estois tres-aise qu'il eust eschappé ceste fortune: car on eust ietté ce malheur sur moy: mais ie n'y eusse sceu que faire. Car qui va à telles nopces, en rapporte bien souuent des liurees rouges.

Cependant arriua Duno & le soldat, auquel monsieur le Mareschal promist de donner les dix escus que ie luy auois promis: mais qu'il y faloit retourner en sa presence, & qu'il luy en donneroit encores dix. Ce que le soldat promit. Duno se fait oster les bottes, & s'en va en pourpoinct auec le soldat entrer dans l'eau par derriere l'Abbaye. Il n'auoit pas faute de cœur. Il faut que les gens de ce mestier se soucient des arquebuzades, comme de pommes cuites. Nous les vismes venir l'vn apres l'autre tout contre bas la riuiere: & vindrent iusques à la muraille de la ville, dans laquelle ils passerent estãs sortis tout auprés de la porte. Ce qui ne fust pas sans grand danger & peril, tãt pour eux, que pour nous: car il y faisoit bien chaud. Souuent ie desiray monsieur de Brissac à son logis, ayant plus de peur de luy que de moy. Voyant Duno & le soldat passez, nous prismes

la courſe à la mercy des harquebuzades, & regaignaſmes la ville. Ce que Dieu garde eſt bien gardé: car c'eſt merueille que quelqu'vn de no⁹ n'en euſt ſa part. La peur où l'affection me faiſoit aller plus droit & plus viſte: de ſorte que ie ne ſentois gueres mon mal. Lors ie monſtray à M. le Mareſchal tout ce que le capitaine Richelieu & moy auions veu: & apres auoir veu la relation de Duno, meſmes du fonds de la riuiere, & veu la verité de ce que ie luy auois dit, il ſe miſt à courroucer cõtre Duno. Alors ie lui dis qu'il ne ſe faloit plus courroucer, mais qu'il ſe faloit attendre à prendre le chaſteau. Il n'y a ſi ſçauant qui ne ſe trompe. Surquoy il donna charge au capitaine Richelieu d'aſſembler trẽte ou quarante groſſes pippes, & que ſur l'entree de la nuict il les fiſt porter au lieu que Duno luy monſtreroit: & à l'autre capitaine de ruiner vne maiſon, pour auoir des tables pour mettre ſur les pippes, apres qu'elles ſeroiẽt rẽplies de terre: afin de hauſſer encores dauãtage à cauſe de la grande tour du chaſteau qui pouuoit veoir le recul du canon. Il cõmanda auſſi à l'autre capitaine d'aſsẽbler des pieces de bois, & faire le tout ſi haut, que de la tour on ne peuſt veoir le recul du canon. Et auãt que partir de la maiſonnerte qui eſtoit au cul du chaſteau, ie monſtray à M. le Mareſchal vn rocher là où trente ou quarante harquebuziers pouuoient demeurer au couuert, qui pouuoient tirer aux carneaux de la tour, quand les ennemis ſe preſenteroient pour tirer à l'artillerie. Car il falloit, qu'ils ſe monſtraſſent

de la ceinture en haut.

Apres nous allasmes à la muraille de la ville contre l'eau, mesurer la hauteur qu'il falloit que le canon montast pour aller dans la ville: & trouuasmes qu'il n'é y auoit pas deux pieds, pource que le chemin estoit fort bas. Vn Gentil-homme de monsieur le Mareschal arriua à nous, ayant ledit sieur Mareschal deffendu qu'homme ne passast l'Abbaye, auquel ie fis bailler la charge de rompre la muraille, & la faire tomber du costé de l'eau. Puis nous en retournasmes, & Duno demeura auecques le capitaine Richelieu. Sur l'entree de la nuict vn Gentil-homme y arriua auecques trente ou quarante pionniers : & puis vn autre Gentilhõme dudit sieur aussi auecques quatre vingts ou cent. Ils trouuerent que le capitaine Richelieu auoit desia plus de la moitié des pippes sur le lieu. Monsieur de Boniuet & moy accompagnasmes Balazergues qui amenoit trois canons auecques des cheuaux. Car monsieur le Mareschal en auoit recouuert, pour en amener six pieces: & allasmes à cheual plus de vingt pas dans la riuiere auec le canon, comme fist aussi le sieur de Balazergues, & les charretiers en eau iusques au dessus de la braye. Puis nous tournasmes descendre derriere l'Abbaye, & nous en allasmes dans la ville. Et encores que les ennemis tirassent fort, ils ne pouuoiẽt rien veoir, à cause de la grãde obscurité de la nuict: & tiroient à coup perdu, & à la fortune, laquelle nous rit pour lors. Elle ne fait pas touſiours ainsi: au moins à moy. Il y en a de si heu-

reux que iamais le coup ne porte. Ce braue cauallier monſieur de Sanſac (ie croy qu'il n'y a pas deux Gentils hommes viuans, qui ſe ſoient trouuez en plus de combats, que nous auons fait luy & moy) iamais il ne fuſt bleſſé, qu'on ſçache qu'à la bataille de ſainct Denys. Ie n'ay pas eſté ſi heureux en cela que luy.

Or comme nous arriuaſmes au lieu où ce Gentil homme eſtoit, nous trouuaſmes deſia la muraille ouuerte, & dans l'eau: puis fiſmes rompre aux pionniers deux coins de maiſons, qui empeſchoient de paſſer le canon, lequel tout incontinent arriua à la muraille, par où les cheuaux entrerent dans la ville: & auecques l'ayde que les ſoldats firent, nous miſmes le canon dedans: & apres Balazergues s'en retourna chercher les autres deux, & de meſmes les menaſmes là où Duno auoit remply les tonneaux: & deux heures auant iour tout fuſt preſt à tirer: & les ſoldats logez derriere le rocher pour tirer haut aux carneaux. Monſieur le Mareſchal fut aduerty que Don Arbre de Cende eſtoit arriué à Sainct Stephe cinq mil de nous, qui marchoit la nuict pour ſecourir le chaſteau, qui fuſt cauſe que ledit ſieur Mareſchal nous manda, qu'ils'en alloit gaigner vne montagne, pour eſtre à ſon auantage pour le combattre, & que nous fiſſions le mieux que nous pourrions auecques les ſix compagnies que nous auions à l'Abbaye, & dans la ville. Ledict ſieur gaigna de nuict la montagne, & rangea ſes gens pour deffendre le paſſage & venuë.

A la poincte du iour, comme nous pensions mettre le feu au canon, le tambour du chasteau commença à faire la chamade. Il y auoit vn Espagnol qui en estoit gouuerneur, nõmé Dom Diego, aussi glorieux & superbe qu'vn autre eust sceu estre. Aussi il en portoit le nom. Mõsieur de Boniuet fist la capitulation. Ie me mis dans la maisonnette sur vn matelas que ledict sieur de Boniuet auoit fait porter pour lui, puis me fist esueiller pour signer la capitulation, car Don Diego me cognoissoit. Il auoit esté Lieutenant de l'vne des quatre compagnies d'Espagnols que le Roy auoit quand nous prismes la terre d'Oye. Monsieur le Mareschal enuoya courir de la cauallerie au deuãt de Don Arbre, lequel ils trouuerẽt sur sa retraite, à cause qu'il auoit esté aduerty que M. le Mareschal auoit gaigné le passage: & enuiron vne heure apres midy ledit sieur arriua à nous: & trouua que Don Diego & ses trois compagnies, dont l'vne estoit Espagnole, estoient partis il y auoit plus de deux heures. Plusieurs demanderẽt ce Gouuernement là audit sieur Mareschal, car il estoit en fort bon lieu, pour y faire bon seruice au Roy, & son profit: mais monsieur de Boniuet & moy nous accordasmes ensemble pour le faire donner au capitaine Richelieu, qui estoit Lieutenant d'vne de ses compagnies Colonnelles. Et à nostre requeste monsieur le Mareschal le luy donna, & escriuit au Roy pour luy confirmer le don. Ce que sa Majesté fist. Monsieur de Boniuet luy laissa sa compagnie pour quelque temps.

Capitaines, ſont-ce deux choſes qu'on doiue laiſſer en arriere ſans eſtre miſes par eſcrit, la priſe de Lans, & celle de Courreuille ? Peſez bié tout ce que nous fiſmes, & à l'vn, & à l'autre : l'aduis que ie donnay, ſans m'arreſter au rapport qu'on faiſoit. Et vous Princes & Lieutenans de Roy, ne craignez pas tãt voſtre peau que vous ne vouliez ſçauoir que c'eſt. Pourquoy auez-vous ces grandes charges, pour demeurer en voſtre cabinet? Voyez comme mõſieur de Briſſac fiſt. Il ne le falloit pas preſſer d'aller recognoiſtre, mais pluſtoſt de s'arreſter. Il eſtoit tout plein de cœur. Et vous qui vous trouuerez engagez, faites-vous ſages aux deſpẽs de ces brauaches, qui ſe rẽdent au premier coup de Matines, & cependãt font les Rolãds. Celuy qui le fait de parole, le doit eſtre au double par effet. Ie m'aſſeure que ſi ce Don Diego euſt voulu, il nous euſt donné de la peine. Car perdre vne place, & n'apporter, ou auec la mort, ou auec la vie, de l'honneur, celuy qui vous y a mis, vous faict tort, s'il ne vous faict couper la teſte. Sans doute il pouuoit eſtre ſecouru, & pour le moins deuoit-il endurer vn aſſaut : car nous ne l'euſſions pas emporté du premier coup, qu'il ne nous euſt coſté cher. Quelque pauure place que vous ayez, ſi vous reſoluez d'attaindre le canon, depuis qu'elle a enduré faire la breche, il faut que celuy qui commande, pour ſon honneur endure vn aſſaut, s'il n'a faute de toutes choſes, & moyen de faire le moindre retranchement.

Quelque temps apres monſieur le Mareſ-

chal vouluſt aller prendre Seue, & meſcrivit à Albe, que ie me tinſſe preſt, & qu'il paſſeroit par Albe. Et comme il m'euſt donné aduis de ſon départ, & que ie tiraſſe trois enſeignes d'Albe pour les amener auecques luy, ie les tins preſtes, & deux coulevrines, comme il m'auoit auſſi eſcrit. En l'attendant i'allay aſſieger Saruenal, qui eſt vne petite ville a quatre mil d'Albe tirant vers les Langues, & deux autres petites villettes ſur le meſme chemin, où les ennemis auoient garniſon meſmement a Saruenal, où il y auoit cent hommes eſtrãgers. Apres l'auoir battuë vers la porte, ceux de dedans ſe mirent à parlementer auec moy: mais cependant mes gens entroiẽt par vn autre coſté, par vne feneſtre auec des eſchelles: de ſorte que cependant que leur capitaine marchandoit ſur la capitulation auec moy, ceux de dedans ſe virent prins, & furent forcez ſe rendre à diſcretion. Les heures d'vn parlement ſont touſiours dangereuſes: c'eſt lors qu'on doit mieux border ſa muraille, pour euiter les ſurpriſes. Car lors entre la poire & le froumage, on tante le gué. I'en ay veu pluſieurs ſottement ſurprins. Croyez l'Italien qui dit: *No te fidar, & no ſerai inganato.* Vous deuez fort eſtudier ceſte leçon gardiens des places, car depuis qu'vne femme parlemente & vous eſcoute, à Dieu vous commẽt. Vous auez deſia le pied en l'eſtrieu. Auſſi quand vne place commence à ouurir l'oreille à la compoſitiõ, tenez la hardiment pour perdue. Il eſt vray qu'il ne faut pas leur donner loiſir de ſe rauiſer: car il y a des

amuse fouz, & qui font mine de parlementer: mais c'est pour venir à leur point. Si vous craignez secours, ou vous voyez foible, prenez-les au mot: faictes profit du temps: ayez des ostages de bõne heure, si vous pouuez. Et vous d'autre costé qui les voulez garder, sur tout n'ouurez iamais la bouche pour le parlement, si vous n'en auez enuie, ou n'estes pressez. Car soudain vostre ennemy en tire vn merueilleux aduantage. Il vaut mieux que ce soit quelque particulier, qui en face l'ouuerture. Elle est plus seante aux assiegeans, qu'aux tenans: & l'vn & l'autre doit faire bonne mine: il se cognoistra bié tost qui a mauuais ieu. A ces heures ayez touiours l'œil au guet. Dessors le bruit court par tout, qu'on se rend. Cependant ceux de dedans, au lieu de songer à se deffendre, pensent à sauuer, qui son argent, qui ses armes: & ceux de dehors qui voyent que l'esperance du butin est perduë pour eux, si la capitulation s'ensuit, taschent à vous donner vn croc ingambe. Car lors on s'approche plus aisément de la muraille, parce que volontiers il se fait quelque trefue. Souuenez-vous donc touiours que l'heure des parlemens est dangereuse.

Les autres deux villettes se rendirent & m'enuoyerent les clefs. Monsieur le Mareschal arriua le lendemain bien aise de mon exploict: & marchasmes droit à Seue. Or Seue est vne petite ville bien iolie, & bien fermee de muraille. Vne riuiere passe, ou bien par dedans la ville, ou contre les murailles, car ie n'y ay ia-

mais eſté, que quand monſieur de Boniuet & moy vinſmes ſecourir monſieur le Mareſchal, & à ce coup que nous la repriſmes: & n'y couchay qu'vne nuict. Car M. le Mareſchal m'en fiſt retourner le lendemain matin, pource que Don Arbre eſtoit auec ſes forces à cinq mil de là, & dans Albe n'eſtoit demeuré que mõ Lieutenant auecques la moitié de ma compagnie. Or il y a vne montagne au deſſus de la ville, au ſommet de laquelle il y a vne Egliſe, & dans le rocher vn hermitage, dans lequel on entroit par deſſus vne table, depuis l'Egliſe iuſques à l'entree du rocher: & dedans y auoit des Autels pour dire Meſſe, & vne chambre pour l'Hermite: & n'y auoit autre clarté que par la porte où l'on entroit, qui reſpondoit vers la ville. Ils auoient bien percé l'Egliſe, & ne falloit que tirer la table à eux: tout le monde ne les euſt ſceu prendre. Ils auoient encore faict vn autre fort à quinze ou vingt pas à main droite, & l'auoient fait en maniere d'vn foſſé, & les contre-eſcarpes fort hautes: de ſorte que comme on venoit ſur la contre eſcarpe, homme ne pouuoit monſtrer vn doigt de la teſte, ſans eſtre deſcouuert & tué: & encores auoiẽt fait vne tranchee, qui prenoit depuis ce fort iuſques l'Egliſe.

Comme nous arriuaſmes pour camper auprés de là, le ſieur Frãciſco Bernardin & moy, qui eſtions Mareſchaux de camp, eſtans ſur le poinct de loger l'armee, deux ou trois cens hõmes ſortirent, tant du fort que de la tranchee, & de l'Egliſe: & nous attaquerent. Ie n'auois

que le capitaine Chary auecques moy, & cinquante harquebuziers, quelques gens à cheual auions nous pour tenir ſcorte. Le Baron de Chipy Maiſtre de camp m'enuoya renforcer de cent harquebuziers. Ie fus contraint de luy mander qu'il m'en enuoyaſt encore : car nous eſtions aux mains de bien prés. Sur ce, voicy arriuer mõſieur de Boniuet en poſte, qui reuenoit de la Cour, lequel oyãt l'eſcarmouche, dit au Baron de Chipy ſans deſcendre: Faictes alte icy, iuſqu'à ce que M. le Mareſchal ſera arriué, & ie m'en vois trouuer monſieur de Montluc: Les capitaines le ſuiuirent & quelques harquebuziers à cheual: & en nous embraſſant, les ennemis firẽt vne cargue aux noſtres. Alors ie dis à M. de Boniuet, Monſieur, pour voſtre bien venuë mettez tous pied à terre : & allons faire vne cargue à ces gens: & rembarrons-les iuſques dans le fort. Incontinent tout le mõde miſt pied à terre, & me dit: Dõnez, vous, droit à ceux qui voudront regaigner le fort. Il prẽd vne rondelle à la main, & moy vne hallebarde, car i'ay touſiours aimé à ioüer de ce baſton. Et alors ie dis au ſeigneur Franciſco Bernardin: Mon compagnon, cependant que nous ferons la cargue, faictes les quartiers. Il me reſpondit, eſt-ce tout ce que vous voulez faire de la charge que monſieur le Mareſchal nous a donnee? Or ie feray le fol auſſi bien que vous: & pour ce coup ie ſeray Gaſcon. Il miſt pied à terre, & s'en vint à la cargue auec moy. Il eſtoit armé d'armes fort peſantes: & de luy-meſmes l'aage le rendoit peſant. Voila pour-

quoy il ne peut pas venir si viste que moy. Il me sembloit en ces banquets que mon corps ne pesoit pas vn once, & que ie ne touchois pas en terre. Il ne me souuenoit gueres de ma hanche. Ie chargeay droict à ceux qui tenoient le costé de la tranchee, monsieur de Boniuet en fist autant de son costé bien brauement: & les rembarasmes de telle sorte que ie passay la trãchee pesle-mesle auecques eux, & les menay tuant iusques à l'Eglise. Iamais pour vn coup ie ne frappay tant. Ceux qui estoient dedans voyant leurs gens en desordre, & ainsi massacrez l'abandonnerent, & se mirent au lõg d'vn petit chemin, tout au long du rocher de la mõtagne, qui alloit descendre bas à la ville: & vn des miens coiffa celuy qui portoit l'enseigne: mais il se desfit brauement de luy, & sauta dans le chemin, gaignant à haste la ville. I'y courus, mais il fust plus viste que moy: aussi il auoit la peur aux talons. Le capitaine fust tué sur la porte, qu'ils estimoient beaucoup, & estoit hõme de soixante ans: car il estoit tout blãc. Tous ne peurent pas gaigner le chemin: car il en rentra vne partie dans l'Eglise qui se deffendoient fort bien. Ils auoient fait vn rauelin deuant la porte, lequel nous leur gaignasmes: & alors ils se retirerent tous deux dans l'hermitage, & tirerent la table à eux comme vn pont-leuis.

Monsieur de Boniuet fut mal traicté, de tãt qu'il perdit pour le moins vingt hommes des meilleurs qu'il eust, & plus de trente de blessez. Car comme nos gens se voulurent ietter à coup perdu dans le fort de dessus la contr'escarpe,

carpe, auant que pouuoir découurir le fort, ils eſtoient tuez : & en perdit entr'autres quatre de ceux qu'il auoit mené de Frãce, qui ne vindrent que trop toſt pour eux, dõt il y en auoit deux Baſques auſſi vaillãs ieunes hommes que la terre en porta iamais. Ie les auois veus ailleurs. Ces gens ont les noms ſi reuers, qu'il ne m'en ſouuient, dequoy ie ſuis marry. Ledict ſieur fut contraint de laiſſer ce fort, & venir à moy à l'Egliſe. Monſieur le Mareſchal auoit fait faire alte à tout le camp, à vn mil de là, attendant quand le ſeigneur Franciſco & moy luy porterions les cartiers, ou falloit que le camp ſe logea. Et comme il vid qu'il n'auoit point de nouuelles de nous, enuoya vn Gentil homme pour ſçauoir que nous eſtions deuenus : lequel nous trouua à l'Egliſe : & nous dit que monſieur le Mareſchal eſtoit mal content & fort faſché, ne ſçachant où loger, ny ou les cartiers eſtoient faits. Alors ie luy dis, retournez vous-en, & luy dites, qu'il a fait deux ſages Mareſchaux de camp, qui n'ont ſongé autre choſe qu'à le loger, & l'armee : mais ça eſté à enuoyer des gens au royaume des taupes. Le Gentilhomme cogneuſt bien qu'il n'y auoit rien de faict, & s'en retourna eſtãt preſque nuict : de ſorte qu'il faluſt que la caualleríe ſe miſt dans vn vuallon à main gauche, & noſtre infanterie en vne autre à main droicte. Monſieur le Mareſchal arriua à nous, qui ſe fuſt volontiers courroucé : mais ayant veu ce que nous auions fait, ne s'en ſoucia plus, ains ſe miſt à rire de ſes Mareſchaux de camp qu'il

auoit faicts. Le ſieur Franciſco Bernardin s'excuſoit ſur moy, & moy ſur luy: mais monſieur le Mareſchal dit, ie ſçay bien que la teſte blanche eſt trop ſage, & que ce ſont des boutades de Gaſcogne.

Or le Colónel ſainct Petro Corſſe vint auec monſieur le Mareſchal. Ceux de l'Hermitage le demãdoiẽt, pource qu'il y auoit des Corſſes: & le capitaine qui fuſt tué ſur la porte en eſtoit. Le Colonnel ſainct Petro les aſſeura de la mort dudit capitaine, & que ſi vn ou deux vouloient ſortir, il le luy monſtreroit mort. Ce qu'ils firent. Monſieur le Mareſchal y eſtoit touſiours: car il ne ſçauoit ou aller loger: & toute la nuict demeura auecques nous. Il y en euſt bien de mal couchez, & qui me donnerent force bon-ſoirs. Apres qu'ils eurẽt recogneu leur capitaine mort, ils ſe rendirẽt ſur la promeſſe dudit Colonnel de les laiſſer ſortir vies & bagues ſauues: & entra ledit Colonnel là dedans auecques cinq ou ſix. Et comme vint le iour, ils ſortirent dehors, & ſe mirent preſque tous auecques ledit Colonnel: & enuoyerent leur tambour à ceux du fort leur denoncer qu'ils eſtoient rendus: & qu'ils les conſeilloient d'en faire le ſemblable. Ce qu'ils firent à meſme compoſition: car le Colonnel ſainct Petro menoit tout cela. Puis deſcendiſmes là bas, & incontinent le Gouuerneur ſe rendit: & à meſme inſtant deſlogea auec le reſte des ſoldats qui luy eſtoient demeurez: & monſieur le Mareſchal ſe logea dedans auec quelques-vns ſeulement, pour ne manger les viures, & met-

tre desordre en la ville. De laquelle fist gouuerneur le capitaine Loup, y laissant quatre enseignes auecques luy, & quelques cheuaux legers. Et apres se retira ledit sieur par mesme chemin, & moy comme i'ay desia dit, me rendis à Albe à vne heure apres midy.

Voila tout ce que ie fis en Piedmont, pendãt que ie demeuray prés monsieur le Mareschal de Brissac. Que si ie voulois escrire toutes les escarmouches ausquelles ie me suis trouué, il me faudroit double papier pour l'escrire, & mesmes celle d'Andesan: qui fust la plus forte, & la plus grande escarmouche que ie me trouuay iamais. Car c'estoient tous les gens de pied des deux camps, entre lesquels ie n'auois que trente & quatre soldats de ma compagnie, pource que i'estois en garnison à Sauillan. Et monsieur de Termes ne vouloit permettre que la compagnie en sortist. Ie fis couurir de taffetas iaune les morions à mes soldats, pour l'amour de monsieur de Termes qui portoit le iaune: lesquels estans si petite troupe executerent de si beaux faicts d'armes, & si esmerueillables, que tant qu'il y aura memoire d'hõme qui fust alors en vie, il se parlera en Piedmont des braues morions iaunes de Montluc. Car à la verité ces trẽte quatre en valoiẽt cinq cens: & me suis cent fois estonné de ce que ces gens firent lors. Ie pouuois bien dire que c'estoit petit & bon. I'ay essayé que cela sert fort de marquer vos gens de quelque chose particuliere. Car se voyans recogneus, cela leur redouble le courage. Ceux-là firent tres-bien,

& se marquerent d'vne reputation telle, que tout le monde les monstroit par les compagnies, monstrant par merueilles ces morions iaunes qui auoient fait de si beaux faicts d'armes. Depuis aussi ie me suis trouué en plusieurs autres escarmouches, lesquelles ie ne me veux amuser à escrire: Ie ne ferois que trop long: tant y a, que sans bataille ce fut vn beau combat. Ie me suis trouué en vn autre tres-beau, dequoy le Baron de la Garde se souuiendra quand il mena les galleres, nous estans deuant Bolongne. La grande escarmouche se fit, quand il descendit, qui dura deux heures. Auquel lieu les coups de canon nous tiroient si menu, qu'il sembloit salué d'arquebuziers. I'auois sur les bras toutes les forces de Bolongne, nonobstant lesquelles ie fis vne des plus belles & honorables retraictes, qu'homme sçauroit faire. Feu monsieur de Guise veid le tout, lequel n'auoit que vingt cheuaux, & ne me pouuoit secourir aucunement. Car il eust falu qu'il se fut ietté sur la plaine, dans laquelle l'artillerie l'eust deuoré incontinent: & n'y auoit homme qui pensast que ie peusse faire retraicte sans nous mettre en fuite. Mais ie la fis estant touſiours de la longueur de quatre picques, & tournant visage à tous propos. Et veux dire que ie ne fis iamais chose de laquelle ie retiraſſe plus de loüange que de ceste-cy. Monsieur de Guise la fit bien valoir, & ne m'en loüa que trop. Mais ie me contente d'escrire ce que i'ay fait en commandant, en quoy ceux qui me feront cet honneur de lire mon

liure, pourront apprendre quelque choſe pour le faict des armes, qui n'eſt pas ſi aiſé qu'on penſe. Il faut auoir de grandes & leüables parties pour eſtre bon capitaine. Ce n'eſt pas tout d'eſtre vaillant & courageux, il y faut tant d'autres pieces en noſtre harnois : ie ne veux pas dire que ie ſois des premiers : mais eſtant auiourd'huy le plus vieux de ce Royaume, encores trouuera mon opinion voix en chapitre. Ce qui ſeruira à ceux qui en ſçauent moins que moy. Quant aux autres il ne leur faut pas de Precepteur.

Ie quittay donc le Piedmont pour me venir rafraiſchir vn peu, & me repoſer, à cauſe d'vne grande maladie en laquelle i'eſtois tombé. Et quelque iuſte occaſion que i'euſſe, à peine peux-ie auoir mon congé de monſieur de Briſſac, lequel en fin me le donna, auec promeſſe de reuenir bien toſt. A mon arriuee ie me trouuay honoré & eſtimé des plus grands Seigneurs du pays. Mon nom eſtoit en reputation bien grande: & pour vne choſe que i'auois faicte, on m'en vouloit faire accroire quatre. Les bruits vont touſiours en augmentant. Auſſi en ce temps pour vne eſcholle de guerre, il ne ſe parloit que de Piedmont. Or ie ne demeuray gueres oiſif, ou ſur les cendres. On ne m'en donna pas le loiſir, comme auſſi ie n'en auois pas de volonté, m'eſtant touſiours propoſé de paruenir par la voye des armes, à toutes les poinctes d'honneur, que les hommes peuuent atteindre. Songez, vous qui eſtes

nays Gentils-hommes, que Dieu vous a faicts naistre, pour porter les armes, pour seruir vostre Prince, & non pas pour courre le lievre, ou faire l'amour. Quand la paix viendra, vous aurez vostre part du plaisir. Toutes choses ont leur temps & leur saison.

COMMENTAIRES DE Messire Blaise de Montluc, Mareschal de France.

LIVRE TROISIESME.

CEpendant que la guerre se faisoit en Piedmont, comme i'ay escrit cy dessus, sous ce grand guerrier monsieur le Mareschal de Brissac, qui y establit vne tres belle discipline militaire, aussi pouuoit on dire que c'estoit la plus belle escole de l'Europe, on ne dormoit pas du costé de Picardie, Châpagne & Mets, qui fut assiegé par l'Empereur. Ce fut là où ce grãd Duc de Guise acquist vne gloire immortelle. Ie n'ay eu iamais plus grãd regret, que de n'auoir veu ce siege. Mais on ne peut estre en tant de lieux. Le Roy qui desiroit troubler les affaires de l'Empereur en Italie, fit tãt par les pratiques & menees de quelques Cardinaux ses partisãs, & de monsieur de Termes, qu'il fit reuolter les habitans de la ville de Siene, qui est vne tres-belle ville, & importante en la Toscane,

de sorte que les Espagnols qui estoient dedãs en furent chassez, & la citadelle ruinee. Comme ce peuple se veid iouyssant de la liberté, ayant leué les enseignes Françoises, il ne fit faute d'implorer l'ayde & secours du Roy, lequel en donna la charge à monsieur de Strossy, qui fut depuis Mareschal, lequel auec l'ayde des alliez du Roy mist des forces en campagne, assisté des sieurs Cornelio, Bentiuollo, Fregouse, & autres sieurs Italiens, des sieurs de Termes, & de Lansac. Ledit seigneur Strossy, quoy qu'il eust les forces & de l'Empereur & du Duc de Florence sur les bras, si est-ce qu'il s'y porta fort vaillamment & prudemment, pour faire teste au Marquis de Marignan, dit Medequi, lequel faisoit la guerre à toute outrance. Toutesfois en despit de luy, le sieur Strossy print plusieurs petites villes, lesquelles dépendent de l'estat de Siene: dequoy ie ne veux particulierement parler, parce que ie n'y estois pas. A ce que i'ay entendu, il s'y fit de beaux exploicts. Car l'Empereur & le Duc de Florence ne desiroient rien tant, que chasser le Roy d'Italie, pour la crainte qu'ils auoiẽt qu'y ayant vn pied, il n'y mist tout le corps. Mais nous ne sçaurions iamais garder nos cõquestes, ie ne sçay pas si à l'aduenir on fera mieux. Ie me doute fort que non: pour le moins il me le semble ainsi. Dieu vueille que ie me puisse tromper.

Or monsieur de Strossy manda au Roy qu'il ne le pouuoit seruir tenant la campagne, & commandant dans Siene: & qu'il le supplioit

tres-humblement vouloir faire eſlection de quelque perſonnage, de qui ſa Majeſté ſe peut fier, pour y commander tant qu'il ſeroit en campagne. Le Roy ayant receu ceſte depeſche appella monſieur le Conneſtable, monſieur de Guiſe, & monſieur le Mareſchal de ſainct André, pour en nommer chacun vn. Par les mains de ces trois tout paſſoit. Tous les Roys ont eu touſiours cela: ils ſe laiſſent gouuerner à quelques-vns, peut eſtre trop. Certes il ſemble par fois qu'il les craignent. Monſieur le Conneſtable eſtoit plus fauory, & plus aimé du Roy, qu'autre fut iamais. Monſieur le Conneſtable nomma le ſien, monſieur de Guyſe le ſien, & monſieur le Mareſchal de ſainct André auſſi le ſien. Alors le Roy leur dit: Vous n'auez point nommé Montluc. Monſieur de Guyſe luy reſpondit, il ne m'en ſouuenoit point: monſieur le Mareſchal de ſainct André en dit de meſme. & encores luy dit monſieur de Guyſe, ſi vous nommez Montluc, ie me tais, & ne parleray plus de celuy que i'ay nommé: ny moy auſſi, dit monſieur le Mareſchal, lequel depuis m'a fait tout ce diſcours. Alors monſieur le Conneſtable diſt, que ie n'eſtois pas bon pour faire ceſte charge, parce que i'eſtois trop bizarre, faſcheux & cholere. Le Roy reſpondit, qu'il auoit touſiours veu, & cogneu que la cholere & bizarrerie qui eſtoit en moy, n'eſtoit ſinon pour ſouſtenir ſon ſeruice, lors que ie voyois qu'on le ſeruoit mal. Or iamais il n'auoit ouy dire que i'euſſe prins querelle auec perſonne pour mon particulier. Monſieur de Guyſe, &

monsieur le Mareschal respondirent qu'aussi ne l'auoient-ils iamais ouy dire, & que desia i'auois esté gouuerneur de Mõtcallier & d'Albe, sans que iamais homme se soit plaint de moy. Et d'autrepart que si i'estois tel, mõsieur le Mareschal de Brissac ne m'eust pas tant aimé & fauorisé, ny ne s'en fut tãt fié, comme il faisoit. Monsieur le Conneſtable repliqua encores fort : car il vouloit que celuy qu'il auoit nommé y allast. Il se faschoit de ceder, & aussi il ne m'a iamais gueres aimé, ny les siens aussi. Monsieur le Cardinal de Lorraine y estoit, qui a meilleure souuenance que moy, de celuy que monsieur le Conneſtable auoit nommé: Toutesfois il me semble que c'estoit Boccal, lequel depuis s'est faict Huguenot. A la fin le Roy s'en fit accroire ayant monsieur de Guyse & monsieur le Mareschal de sainct André de son costé, & enuoya vn courrier deuers monsieur le Mareschal de Brissac, pour me faire venir en Auignon, auquel lieu i'attendois vn Gentilhomme, que sa Majesté m'enuoyoit, lequel apportoit ma depesche pour m'en aller à Siene.

Or monsieur le Mareschal quelques iours deuant m'auoit donné congé pour m'en venir à ma maisõ, à cause d'vne maladie qui m'estoit suruenuë, comme i'ay dit: lequel n'auoit nulle enuie de ce faire, comme luy-mesme m'a confessé depuis, & m'a fait cet honneur de me dire que s'il eust cogneu l'importance, que celuy fut de m'auoir perdu, qu'il eust encores escrit au Roy plus de mal de moy, qu'il n'auoit fait:

& qu'en ſa vie ne ſe repétit tant de choſe qu'il euſt faite, que de m'auoir laiſſé partir d'auprés de luy: car il m'auoit bien trouué à dire depuis que i'eſtois party de Piedmont. Monſieur de Coſſé, monſieur le Preſident de Birague, & autres peuuent teſmoigner combiẽ de fois ils luy ont ouy regretter mon abſence, meſmement quand les choſes ne luy ſuccedoient, cõme il vouloit. Et ſi lon regarde bien ce que i'auois fait eſtãt ſous luy, on trouuera que ce que ie dis eſt veritable: & qu'il auoit raiſon de me regretter. I'eſtois touſiours à ſes pieds, & à ſa teſte. Ie croy toutesfois que pour ma preſence il ne ſe fut rien fait de mieux: mais ſi ſuis ie contraint de dire le vray. Il y en a qui en dirõt dauantage s'ils veulent.

Or il eſcriuit vne lettre au Roy, & vne autre à monſieur le Conneſtable, par laquelle il mãdoit à ſa Majeſté qu'il auoit fait vne eſlection fort mal à propos pour commander à Siene: car i'eſtois vn des plus choleres hommes du monde, & le plus bizarre, & tel qu'il falloit que la moitié du temps il enduraſt de moy, cognoiſſant mes imperfectiõs: Mais que i'eſtois bien bon pour faire tenir la police & la iuſtice en vn camp, pour cõmander à la campagne, & pour faire combattre les ſoldats. Mais que cõſideré les humeurs des Siennois, c'eſtoit feu contre feu, qui ſeroit le vray moyen de perdre cet eſtat, qu'il faloit conſeruer par douceur. Il prioit monſieur le Conneſtable auſſi de le remonſtrer au Roy: & cependant il me depeſche vn courrier, lequel me trouua fort mala-

de: & me mandoit que le Roy me vouloit enuoyer à Siene: mais que comme amy mien il me conseilloit de n'accepter point ceste charge, me priant de ne l'abãdonner pour aller ailleurs, sous vn autre, & m'asseurant que si rien vacquoit en Piedmont, que i'aimasse mieux que ce que i'auois que ie l'aurois. Tout cela estoient des artifices pour me retenir.

O qu'vn sage Lieutenant de Roy doit veiller, & prendre garde qu'il ne perde celuy auquel il a beaucoup de fiance, & qu'il cognoist de valeur. Il ne doit rien espargner pour le retenir: car bien souuent vn homme seul peut beaucoup. Il faut mãger beaucoup de sel pour cognoistre vn homme, & cepẽdant vous estes priué de celuy auquel vous auiez fiance: car vous auez ja esprouué sa fidelité. Or auoit mandé aussi ledit sieur Mareschal au Roy que i'estois en Gascongne malade: & comme le matin ses lettres furent leuës, monsieur le Cõneſtable qui en fut bien aise, dit au Roy, qu'il luy en auoit bien dit autant, & qu'homme ne me pouuoit mieux cognoistre que monsieur le Mareschal de Brissac qui m'auoient souuent veu en besongne. Le Roy, qui de son propre naturel m'aimoit, & m'a touſiours aimé, depuis qu'il m'eust remarqué à la camisade de Boulongne, dist, comme monsieur le Mareschal de sainct André m'a dit plusieurs fois que quand bien tous ceux de son conseil luy diroient mal de moy, qu'ils ne gaigneroiẽt rien: car son naturel estoit de m'aimer, & qu'il ne vouloit quiter son eslection, quoy que l'on en

parlaſt. Monſieur de Guyſe print la parole, & dit, voila vne lettre qui contrarie fort. En premier lieu, mõſieur le Mareſchal de Briſſac dit, que Montluc eſt cholere & bizarre, & qu'il ne s'accommodera iamais auec les Siennois: mais qu'il gaſtera tout voſtre ſeruice, ſi vous le leur enuoyez: d'autrepart il le louë des choſes qui requierent d'eſtre en vn homme de commandement, & qui a en charge des choſes grandes: car il dit qu'il eſt homme de grande police, & grande iuſtice, & pour faire combattre les ſoldats en grandes entreprinſes & executions. Qui a iamais veu qu'vn homme doüé de toutes ces bonnes parties n'euſt auec luy de la cholere? Ceux qui ne ſe ſoucient gueres que les choſes aillent mal ou bien, ceux là peuuent eſtre ſans cholere. Au demeurant, Sire, puis que vous meſmes auez faict l'eſlection, il me ſemble que ne la deuez reuoquer. Monſieur le Mareſchal de ſainct André reſpondit apres, ce que monſieur le Mareſchal de Briſſac dit, facilement vous le pouuez rabiller en eſcriuãt à Montluc, que vous meſmes l'auez eſleu, & que pour l'amour de vous il laiſſe tant qu'il pourra ſa cholere, ayant affaire auec cerueaux bizarres, tels qu'eſtoient les Siennois. Le Roy dit lors, qu'il n'auoit point de crainte qu'apres qu'il m'auroit eſcrit vne lettre, ie ne fiſſe ce qu'il me commanderoit: & ſoudain me depeſcha vn courrier à ma maiſon, par lequel me manda que quand bien ie ſerois malade, que ie me miſſe en chemin droit à Marſeille, auquel lieu ie trouuerois ma depeſche, & m'embar-

querois auec les Allemans, que le Rincroq menoit, & dix compagnies Françoises, où il m'enuoyeroit aussi de l'argent pour faire mõ voyage, & que ie laissasse vn peu ma cholere en Gascongne, m'accommodant à l'humeur de ce peuple. Le courrier me trouua à Agen entre les mains des medecins bien malade: toutesfois ie luy dis que dans huict iours ie me mettrois en chemin: ce que ie fis, & cuiday mourir à Thoulouse, duquel lieu, par le conseil des medecins, ie deuois retourner arriere: ce que ie ne voulus faire: ains me fis trainer iusques à Montpellier, là où ie fus encore conseillé par les medecins de ne passer plus outre, s'asseurãs que si ie m'hazardois, ie n'arriuerois iamais à Marseille en vie: mais quelque chose qu'ils me sceussent dire, ie me resolus de cheminer tant que la vie me dureroit, à quelque prix que ce fut. Et comme ie partois, m'arriua vn autre courrier pour me faire haster. Et de iour à autre ie recouurois ma santé en allant: de sorte que qand ie fus à Marseille, ie me trouuay sans comparaison mieux que quand i'estois party de ma maison.

Certes le Roy mon bon maistre auoit raison de deffendre ma cause: car iamais ma cholere ne porta nul preiudice à son seruice, ouy bien à moy, & à quelque autre, qui n'a sceu esquiuer, ny se garder de mon humeur: Iamais ie ne luy perdis place, bataille, rencontre, ny ne fus cause de luy faire perdre vn seruiteur. La cholere ne m'a iamais ietté tant hors de moy, de me faire chose preiudiciable à son seruice. Si

elle eſt violente & prompte, auſſi elle endure moins. I'ay touſiours cogneu qu'il vaut mieux ſe ſeruir de ces gens-là que d'autres. Car il n'y a point d'arriere boutique en eux: & s'ils ſont plus prompts, plus vaillans que ceux qui veulent auec leur froideur ſe faire eſtimer plus ſages. Mais laiſſant ce propos ie retourneray à mon voyage.

Ie trouuay que le Baron de la Garde eſtoit party auec l'armee pour aller en Arger, faire auec le Roy d'Arger qu'il luy baillaſt ſon armee: pource que ledit ſieur Baron auoit eſté aduerty que le Prince d'Orie l'attendoit auec vne grande armee ſur le chemin pour le combatre. Et l'armee du Roy n'eſtoit pas aſſez forte, qui fut cauſe que nous temporiſaſmes quelques iours. Comme donc le Baron fut arriué ayant l'armee d'Arger auec luy, nous nous embarquaſmes à Tollon, & par le chemin rencontrames huict ou neuf nauires chargez de bleds qui venoient de Sicile, & l'apportoient en Eſpagne: leſquels ledit Baron fiſt bruſler, ſauf deux qu'il amena pour fournir ſon armee. Et ainſi allaſmes iuſques à Porte-Herculé: auquel lieu nous fut impoſſible de faire deſcẽte: à cauſe que le Marquis de Marignã auoit ſon camp prés du chemin qu'il nous faloit tenir pour aller à Siene: qui fut cauſe qu'il nous falut rembarquer pour reculer en arriere', & faire la deſcente aupres d'Eſcarlin, où monſieur de Strozſy eſtoit auec ſon camp. Là trouuaſmes que le Prieur de Capue auoit eſté tué en recognoiſſant Eſcarlin, il y auoit deux iours,

qui fut vn grand dommage: car c'estoit vn vaillant hóme, s'il en y auoit en terre, ou sur mer, & vn bon seruiteur du Roy. Il estoit frere de monsieur de Strossy: & me dit-on qu'il fut tué de la main d'vn paysan, qui luy tira vne arquebuzade de derriere vn buisson. Voyez quel mal-heur! qu'vn grand capitaine meure de la main d'vn vilain auec son baston à feu. Nous marchasmes ainsi iusques à Boncomuant, allant tousiours monsieur de Strossy vn peu deuant nous à cause des viures, & là tout le camp fut assemblé.

Auant que les Allemans & François fussent arriuez audit Boncomuant, mõsieur de Strossy se mit deuant le matin, auec les trois mil Grisons, desquels monsieur de Forcauaux estoit Colonnel, & auec les Italiens: afin de faire place aux Allemans & François qui auoient besoin de loger & reposer deux heures. Ie vins trouuer le soir deuant monsieur de Strossy: Et le matin partis auec luy pour arriuer de bonne heure à Siene, cù nous trouuasmes monsieur de Lansac, qui à nostre arriuee donna à disner à monsieur de Strossy, à monsieur de Forcauaux, & à moy. Sur l'arriuee des Grisons & des Italens se dressa vne grande escarmouche à saincte Bonde, vn Monastere de Nonnains prés sainct Marc, qui est vn autre Monastere de Religieux. Le Marquis de Marignan auoit son camp au Palais du Diau, qui est sur le chemin de Florence, prés Sienne vn mil: & ce matin mesmes il estoit party pour aller à saincte Bonde assaillir le capitaine Bertholomé de

Peiere,

Peſere, lequel monſieur de Stroſſy auoit mis dedãs auec ſa compagnie. Ledit Marquis auoit laiſſé ſes Italiens audit Palais du Diau, & mené tous les Eſpagnols & Allemans auec luy : & comme nous diſnions l'eſcarmouche ſe commença fort & roide à ſaincte Bonde. Les Griſons & les Italiens firent alte au Palaſſot prés Siene demy mille, & nos Italiens auſſi par le commandement de mõſieur de Stroſſy: pource qu'il vouloit aduiſer pluſtoſt où il mettroit tout le camp, & qu'il vouloit auſſi qu'auant que ceux là fuſſent logez, les Allemans & Frãçois fuſſent arriués: pource que tout à vn coup ſe logeroient enſemble: mais n'ayant point encores paracheué de diſner, nous oüiſmes quelques petites pieces tirer à ſaincte Bonde, que le Marquis y auoit mené. Alors ie dis à monſieur de Stroſſy ces mots, Monſieur, ceſte eſcarmouche eſt grande & roide, meſlee auec de l'artillerie, ils vous emporteront le capitaine Berthelomé de Peſaro: ie vous prie allõs voir que c'eſt. Ledict ſieur reſpondit, allons donc, auſſi faut-il que nous allions regarder où nous logerons le camp. Mõſieur de Lanſac me preſta vn cheual turc poil gris, car ie n'auois point amené mes cheuaux par mer. Lors ie dis à mõſieur de Stroſſy, s'il trouueroit bon que i'allaſſe voir que c'eſtoit de ceſte eſcarmouche, pendant qu'il iroit regarder auec meſſieurs de Lãſac & de Forcauaux où il logeroit le camp. Il me dit qu'il le trouuoit bon, & ſortiſmes par la porte ſainct Marc. Ie tiray droit au lieu de l'eſcarmouche, & eux vn peu à main droite pour

regarder où ils mettoient le camp : Comme i'arriuay delà la Treſſe, où ſe faiſoit l'eſcarmouche, ie n'y trouuay aucun capitaine : & eſtoit comme vne eſcarmouche faicte en deſordre : & les ennemis auoient gaigné aduantage ſur les noſtres, car ils les auoient tirez des cottaux prés ſaincte Bonde, & ramenez iuſques aux prez qui ſont ioignant la riuiere de la Treſſe. Et à mon arriuee ie demanday les capitaines, & n'en trouuay vn ſeul qui ſe diſt capitaine: dont s'enſuiuoit vn grand deſordre. Sur cela i'en vis venir vn ſur vn cheual gris: & courus à luy, pour luy demander s'il eſtoit capitaine: lequel me diſt qu'ouy. Ie luy demanday ſon nom, il me reſpondit, *ïo mi chiamo Marioul de ſanta Flior*, & ie luy dis, *ſignor capitan, ïo mi chiamo Montluco, andamo inſieme.* Or tout le camp auoit deſia entendu que ie venois auec le ſecours: & encore que nous ne nous fuſſions iamais veus, ſi eſt-ce que nous nous recognuſmes au nom. Ie le priay de r'allier ſes gens, pour donner vne cargue aux ennemis, & les ramener contre-mont, ce qu'il fit: & ramenaſmes iuſques au haut. Cependant tout au long d'vn cottau l'eſcarmouche tiroit, & au long des vignes droict au Palaſſot, qui eſt vn petit Palais, au derriere duquel eſtoient les Griſons. Et au dos de la montagne, vn peu auant l'artillerie que le Marquis auoit à ſaincte Bõde, tiroit. Là tous les capitaines Italiens, & le ſieur Cornelio Bentiuolio qui en eſtoit Colonnel, eſtoit au coing des vignes tirant à ſaincte Bonde, & à ſainct Marc, derriere vn petit

Oratoire, au couuert de l'artillerie.

Or depuis le Pallaſſot iuſques au petit Oratoire, il y pouuoit auoir trois cens pas. Le ſeigneur Marioul & moy fiſmes tant que nous menaſmes tout au long du coteau des vignes l'eſcarmouche ſur leurs bras. I'auois amené auec moy le capitaine Charry, qui eſtoit mon Lieutenant à Albe, auec trente bons ſoldats, tous leſquels preſque eſtoient Gentilshommes, n'eſtant voulu demeurer auec mon frere monſieur de Lioux, à qui le Roy auoit donné le gouuernement d'Albe, à la ſupplication & requeſte que monſieur de Valance mon frere & moy luy en auions faicte. Surquoy il y euſt grande diſpute : car monſieur le Mareſchal de Briſſac differoit de l'accepter, iuſques à ce qu'il euſt reſponce de moy. Et comme il entendit que le Roy eſtoit reſolu de m'enuoyer à Siene, il m'enuoya vn courrier de nouueau, me priant que ie ne quittaſſe point le gouuernement d'Albe, & que ie nommaſſe mon Lieutenant, ou autre pour commander au gouuernement iuſques à mon retour, m'aſſeurant qu'il accepteroit celuy que ie nommerois, & que cependant il feroit garder mes gages, tellement que ie ne perdrois rien : & au ſurplus, que ie conſideraſſe que la charge que le Roy me donnoit à Siene, ne ſeroit point de ſi longue duree que le gouuernement d'Albe. Mais ie le ſuppliay tres humblement d'auoir mon frere pour aggreable, l'aſſeurant qu'il luy ſeroit auſſi affectionné ſeruiteur que moy : & que quand bien ie

retournerois de Siene, que ie iurois de l'aller trouuer, pour luy faire seruice en simple soldat, encore que le Roy ne me baillast aucune charge pour estre prés de luy. Or pour monstrer la complexion de monsieur le Marescal, ie veux dire & maintenir que c'estoit vn des bons seigneurs & maistres que cinquante ans a fut en France, pour ceux qu'il cognoissoit auoir bon zele & affection au seruice du Roy: & si monsieur le President de Birague met la main à la conscience il en iurera comme moy. Il aimoit plus le profit d'autruy que le sié propre: on ne perdoit rien prés de luy, il faisoit part, & des biens-faicts, & de l'honneur. Au reste il aimoit & honoroit iusques aux simples soldats. Les bons hommes il les cognoissoit par leur nom: prenoit l'aduis de tous sans croire sa teste seule, comme faisoit monsieur de Lautrec. Or pour retourner à l'escarmouche ie trouuay à l'Oratoire le sieur Cornelio, le Colonnel Charamont, que ie n'auois encores veu. Entre ledit Oratoire & saincte Bonde il y a vn grand chemin, & au long d'iceluy deux petites maisons à dix ou douze pas l'vne de l'autre. Nous fismes vne cargue aux ennemis au lõg de ce chemin: & leur ostasmes les deux maisons. Le capitaine Chary se ietta dans l'vne, nos Italiens dans l'autre. Ils demeurerent là enuirõ trois quarts d'heure touſiours presque aux mains, de sorte que le Marquis y desbanda toute l'arquebuzerie Espagnolle & les Italiens mesmes, qui estoient à leur fort de S. Marc: & mist six enseignes Espagnolles tout

au long du grand chemin, pour ſouſtenir l'eſcarmouche. Or la grande eſcarmouche eſtoit à main droite, & à main gauche dãs les vignes, de ſorte que la caualierie n'y pouuoit rien faire. Le ſeigneur Cornelio par l'aduis des capitaines ſe voulut retirer: ie luy remonſtray qu'il ne falloit point qu'il commençaſt ſa retirade qu'il n'euſt de la caualerie, enſemble les Griſons pour le ſouſtenir, vers leſquels ie m'en irois pour les prier de marcher iuſques à moitié chemin du Palaſſot à l'Oratoire: & que de meſmes i'irois prier le Comte de la Mirande, qui eſtoit Colõnel de la caualerie, & auoit fait alte du coſté du Palaſſot, en vn vallon derriere vn petit bois: ce qu'ils trouuerent bon: ainſi ie courus aux Griſons, & les priay de vouloir marcher ſeulement deux cens pas. Le Colonnel qui commandoit ſous monſieur de Fourqueuaux n'y voulut entendre. Ie courus au Comte, & le priay de laiſſer venir quatre cornettes de gens de cheual, ce qu'il fit: qui furent le Comte de Fontauala, Cornelio, Ioby, le Baron de Rabat, & Serillac mon nepueu, qui cõduiſoit la compagnie de monſieur de Cipierre. Or comme les cornettes marcherent au galop, ie vis le ſieur Cornelio qui commençoit à ſe retirer à l'inſtance des capitaines: & courus à luy, & luy remonſtray que les ſix enſeignes marchoient: & que c'eſtoit des Eſpagnols, car les drapeaux eſtoient trop grands, qui eſtoit ſigne que le Marquis eſtoit là auec tout le cãp: lequel les chargeroit dés qu'il commenceroit à prendre la deſcente, le priant de tourner au

meſme lieu. Ce qu'il fit, n'en eſtant pas à trente pas. Ie tournay aux cornettes, & les arreſtay à moitié chemin du Pallaſſot à l'Oratoire, puis retournay autresfois aux Griſons: leſquels apres que ie leur eus remonſtré noſtre perte, ſe leuerent, & commencerent à ſonner les tabourins, & marcher iuſques au coſté de la cauallerie. Le Marquis qui viſt que la cauallerie & les Griſons ſe monſtroient, il voulut retirer les ſix enſeignes du grand chemin. Il n'y auoit chef aucun des noſtres qui fut à cheual que moy, & le ſeigneur Marioul, qui ne m'abandonna iamais. Auſſi ie pouuois veoir tout ce que l'ennemy faiſoit. Alors ie luy dis, voila les enſeignes Eſpagnolles qui tournent viſage, ayant veu noſtre cauallerie & les Griſons, faictes leur, ſeigneur Cornelio, vne cargue: car il eſt temps maintenant. Le ſeigneur Marioul deſcend, & mit vne rondelle au bras, & l'eſpee en la main. Ie dis au capitaine Charry, qu'il monſtraſt ce qu'il auoit touſiours eſté, & qu'il fit paroiſtre à ces eſtrangers ce qu'vn Gaſcon ſçauoit faire, & qu'il gaignaſt le deuant de tous. Monſieur de Fourqueuaux auoit amené quatre cens harquebuziers Italiens de Parme, braues hommes, qui eſtoient ioincts à l'Oratoire. Ie ne me feray point plus vaillant que ie ne ſuis, car ie ne deſcendis pas. Ie faiſois deſia le Lieutenant de Roy. Et departiſmes les ſoldats à main gauche, & à main droicte, & au long d'vn grand chemin: & là fiſmes la cargue, qui fut braue, s'il s'en eſt iamais faict, & telle que nous les ramenaſmes

iuſques à vne deſcente à main gauche de ſaincte Bonde où eſtoit le Marquis, & le demeurant de ſes Eſpagnols & Allemans. Et pource que les Eſpagnols tenoient iuſques ſur le bord de la montee ceux qui auoient prins la fuitte, donnerent au trauers d'eux : & le ramenerent les vns & les autres iuſques ſur le bras des Allemans. Le Marquis qui viſt ce deſordre ſur ſes bras, commença à ſe retirer par vne vallee, tant qu'il pouuoit, ſans ſonner trompette, ny tabourin : Ceux qui eſtoient ſortis de S. Marc ſe retirerent auſſi en haſte, & en ramenerent les quatre petites pieces, deſquelles ils battoient ſaincte Bonde, dans leur fort de ſainct Marc. Et me dit le Marquis, lors que ie ſortis de Siene, en m'accompagnant enuiron deux mille de la ville, que ſi nous euſſiõs pouſſé outre, nous mettions ſon cãp en deſordre & fuite, & les deffaiſions : mais nous ne voyons pas ſon deſordre. Le prouerbe des anciẽs eſt vray. Si l'oſt ſçauoit de l'oſt, mal iroit de l'oſt. Nous nous tinſmes tous heureux d'auoir eſchappé vne ſi grande fortune : & nos ennemis encore plus. Monſieur de Stroſſy qui eſtoit de l'autre coſté de la porte ſainct Marc, en des vallons qu'il y a, diſcourant touſiours auec Meſſieurs de Lãſac & de Fourqueuaux pour l'aſſiette du camp, oyoit bien qu'il y auoit vne grãde eſcarmouche: mais il ſçauoit auſſi que tous les capitaines y eſtoient : & ie m'en y eſtois auſſi allé. Ils ne penſerent iamais que la choſe fut ſi aſpre qu'elle eſtoit : à la fin comme ils entendirent le rencontre ſi fort, ils laiſſerent là tout, &

coururent à nous : toutesfois ne peurent arriuer à la cargue, dequoy fut bien marry ledict seigneur de Strossy, mesme de ce que l'on ne l'auoit aduerty de ce combat, aussi fut bien monsieur de Fourqueuaux, d'autant que les Grisons, desquels il estoit chef, estoient venus iusques à combattre, & que les arquebuziers auoiẽt combattu. Ie luy dis que ie n'auois nul homme à cheual auec moy, sinon le sieur Marioul, & que cestuy-là estoit trop homme de bien, pour laisser sa cargue & l'escarmouche, car il auoit trois ou quatre enseignes sous luy. Parquoy ie ne leur pouuois enuoyer personne pour les aduertir. Or mõsieur de Strossy auoit mandé le sieur Robert son frere au sortir de table en diligence pour faire auancer les François & Allemans, ce qu'il fit: & les trouua, qui commençoient à boire, lesquels il ne peut tirer promptement des tables: car ledit sieur de Strossy auoit fait mettre à mãger dans le grãd chemin: & si l'on ne leur eust rien appresté là, ainsi comme ainsi, ils fussent passez outre, & à poinct nommé fussent arriuez sur la chaude du combat, ainsi la bataille estoit gaignee: mais il faut dire comme l'Italien, *Fa me indouino, & io te daro danari.* Voila ce qui se fit le premier iour que i'arriuay à Siene estant si bien remarqué des Sienois, & de tous les capitaines Italiens qui ne me cognoissoient pas, que cela me porta vne grande faueur parmy les Siennois, & parmy tout le camp, courant à cheual parmy les gens de pied, ores ça, ores là: disposant ceux cy d'vn costé, ceux-là de l'autre, ie leur

monſtray que ce n'eſtoit pas la centieſme eſcarmouche où ie m'eſtois trouué.

Or monſieur le Mareſchal logea ſon camp entre porte Noue & porte Tuffe dãs de beaux bourgs qu'il y auoit. Et non ſeulement en cet endroit-là eſtoient beaux les bourgs, mais i'oſerois bien dire que ſi les bourgs de Siene euſſent eſté tous enſemble, ils euſſent ſurpaſſé la ville de grandeur. Car dans les bourgs y auoit de plus beaux Palais, de plus belles Egliſes & Monaſteres qu'il n'y auoit dãs la ville. Le lendemain matin monſieur de Stroſſy nous mena ſur la muraille de la ville tirãt au camp de l'ennemy: & là diſputaſmes s'il ſeroit bon de le cõbattre. Les vns le trouuoient bon, les autres mauuais: ceux qui le trouuoient mauuais diſoient que nous ne pouuions paſſer pour aller au Palais du Diau, ſans paſſer à la veuë d'vn petit fort que le Marquis auoit fait entre la petite Obſeruance & le Palais du Diau: auquel lieu il y auoit trois ou quatre pieces de groſſe artillerie, comme il eſtoit vray, & que laiſſant ceſtuy-là derriere, nous laiſſions pareillemẽt leur fort de Camolie. Ie propoſay que pour le dõmage que l'artillerie du petit fort nous pouuoit faire, nous paſſerions vn peu deuant le iour, & laiſſerions vn enſeigne ou deux pour brider le petit fort, & quant au fort de Camolie, nous y pouuions laiſſer trois ou quatre cõpagnies de la ville. Et de ma part, qu'auec le demeurant de la ville, ie paſſerois à porte Fonte-brande, & aurois monté vne montaignolle au poinct du iour pour me rendre à la plaine,

& tellement à propos, que tout ainsi que nostre camp arriueroit prés du leur, à mesme temps ie me rendrois si prés d'eux, qu'il faudroit qu'ils entrassent en crainte de nous veoir arriuer l'vn d'vn costé, l'autre d'vn autre. Les Siennois faisoit estat de tirer quatre mille bõs hommes dehors. Il y en eust qui tindrent ma proposition, & des Siennois aussi, qui estoit de les combattre, d'autres le contraire. Le ieu ne pouuoit estre qu'il ne fut bien disputé, car le Marquis auoit trois tierces d'Espagnols, sçauoir la tierce de Sicille, celle de Naples, & celle de Corsegue (c'est ce que nous appellons regimens) les deux premieres composees de soldats vieux, & celle de Corsegue de nouueaux: mais si est-ce qu'il y auoit de bons soldats, & deux regimens d'Allemans, en chacun desquels y auoit douze enseignes, auec quatre ou cinq mille Italiens. Quant à la cauallerie, ie pense que la nostre eust battu là leur: car nous auions de bons capitaines, & de braues cheuaux legiers. Au reste nostre camp estoit de dix enseignes d'Allemans, dix de Grisons, quatorze de François, & de cinq à six mil Italiens. De tout ce iour mõsieur de Strossy ne peut resoudre ce qu'il feroit, pour la diuersité des opinions: toutesfois ie pense que le lendemain il se fut resolu de les aller combattre: car les Siennois en auoient grande enuie, & croy que ces gens qui eussent combatu pour leur liberté, eussent faict rage: mais le Marquis en fut aduerty, ou son dessein n'estoit pas de demeurer plus là: car il partist vne heure deuant le

iour, & ſi Dieu euſt voulu inſpirer monſieur de Stroſſy, à ce que ce iour il les fut allé combattre, nous les trouuions le matin deſlogez, & les combattions ſur leur retirade, & en deſordre. Mais il faut touſiours retourner à ce que i'ay dit cy-deuant, *Fâ me indeuino & io ti daro dinare.*

Le Marquis print le chemin deuers Mauchaut, auquel lieu mõſieur le Mareſchal auoit laiſſé quatre enſeignes, ou bien le Marquis la tenoit, qui s'en alla à vn autre lieu prés de là, & monſieur de Stroſſy droit à Mauchaut, ie n'ay bonnement ſouuenance lequel c'eſtoit: mais ſi eſt-ce qu'ils demeurerent huict ou neuf iours ayant leurs camps à ſept ou huict mille : l'vn allant pour prendre quelque place, & l'autre ſuiuant pour ſecourir. Toutesfois le Marquis arriua deuant Mauchaut, & commença à la battre pour la prendre, ou bien pour la reprẽdre. Ie n'y eſtois point : car i'eſtois demeuré à Sienne ſuiuant l'intention du Roy, & ſuiuãt ma charge. Et ſans vne maladie, ou ie commẽçois d'entrer, ie cuide que monſieur de Stroſſy m'euſt mené auec luy, & euſt laiſſé monſieur de Lanſac gouuerneur, comme il faiſoit auparauant: mais à la fin, comme monſieur de Stroſſy partiſt, monſieur de Lanſac print ſon chemin à Rome, pour faire ſa charge d'Ambaſſadeur.

Comme le Marquis ſentiſt approcher monſieur de Stroſſy, il luy fit place, & leua ſon artillerie : & ſe miſt vn peu à main droicte de la ville, à cent cinquante, ou deux cens pas:

& s'ayda de trois petites montaignolles, dans lesquelles il se retrancha, & du costé où estoiét les fontaines. Monsieur de Strossy se vint camper entre le Marquis & la ville, au long d'vn grand chemin creux qu'il y auoit. Or mõsieur de Strossy se mettoit si prés, pour combattre le Marquis, s'il le pouuoit tirer hors de son retranchement. Là demeurerent sept ou huict iours, regardans à qui deslogeroit le premier. Le Marquis cognoissoit biẽ que s'il deslogeoit le premier, monsieur de Strossy le combatroit, ce que le Marquis ne vouloit faire : car il luy estoit deffendu expressément de rien hazarder, comme il nous a esté dit depuis par Don Iean de la Lune mesmes qui estoit auec le Marquis, lequel estoit vn braue Espagnol.

Or entre les deux armees n'y auoit qu'vn champ, qui ne duroit pas cent cinquante pas, dans lequel se faisoient les escarmouches des gens de pied, lesquelles les nostres perdoient presque tousiours à cause de l'artillerie que le Marquis auoit mis sur ces trois montaignolles, de sorte que monsieur de Strossy perdist plus de gens par leur artillerie, que par leurs arquebuzades. Ledit sieur de Strossy ne tenoit qu'vne fontaine, vers laquelle l'artillerie d'vne des montaignolles tiroit, & y endommageoit beaucoup de gens, tellement qu'il faloit que la nuict l'on allast prendre l'eau. Monsieur de Strossy ne pouuoit mettre aussi sa caualerie en bataille, que l'artillerie des montaignolles ne l'endommageast : & me dit on qu'en trois ou quatre iours il y auoit esté tué pl° de six vingts

hommes, ou cheuaux, de ſorte que la caualle-rie en eſtoit toute eſpouuantee, & nos gens de pied en eſtoiẽt de meſmes. Monſieur de Stroſ-ſy s'opiniaſtroit à ne vouloir deſloger le pre-mier, ſur l'eſperãce qu'il auoit que le Marquis deſlogeroit, afin de le combattre, & auſſi qu'il ne luy vouloit donner cet aduantage qu'il le fit partir le premier. L'vn & l'autre auoit bon cœur, & la gloire en recommandation. Mais il vaut mieux faire les affaires de ſon Maiſtre, ſans ſe mettre ſur le poinct de l'honneur. I'en-tens ſi ce n'eſt vne honte toute deſcouuerte. Il m'aduertiſſoit tous les iours de tout ce qui ſe faiſoit, enſemble le Senat. Auſſi tous les iours nous eſtiõs au conſeil pour diſputer de ce que monſieur de Stroſſy nous eſcriuoit. Ie l'aduer-tiſſois à toute heure, & priois de ne ſe cõſom-mer là en la perte, pour laquelle les ſoldats des ennemis demeureroient en cœur, & les ſiens en peur. Autant luy eſcriuoient les ſeigneurs du Senat: mais il auoit ſi grande enuie de com-battre le Marquis, que ceſte enuie luy oſtoit la cognoiſſance de la perte qu'il faiſoit. Ie mou-rois d'enuie d'y aller : mais le Senat n'en fut d'aduis. A la fin il m'eſcriuit que dans deux iours il ſe retireroit à la veuë de ſon ennemy droit à Luſignano. Ie luy depeſchay inconti-nent vn Gentilhomme qui eſtoit prés de moy, nommé le ſieur de Lecuſſan, & le priay de ne faire point ſa retraite de iour, puis que la perte des eſcarmouches eſtoit tombee ſur les ſiens (car par mal-heur les deux iours derniers nos gens auoient plus perdu que tous les autres.)

Et quelque choſe que l'on luy ſceuſt conſeiller au contraire, ie le ſuppliois de me croire, & de faire ſa retraicte de nuict : car il n'y auoit que deux mille iuſques à Luſignano : & le priois qu'il ſe ſouuint que le Roy François ſe retira deuant Landrecy en ceſte ſorte : & tant s'en faut qu'il en fut blaſmé, qu'au contraire, il en fut eſtimé, & luy fut attribué à la plus grande ſageſſe qu'il fit iamais, par tous les Princes & Potentats de la Chreſtienté. Et neantmoins il n'auoit fait aucune perte aux eſcarmouches, l'aduertiſſant que iamais iuſques icy ie n'auois veu faire vne bonne retraicte en ceſte ſorte aux amis & ennemis, ſi ceux qui la faiſoient eſtoient ſuiuis de prés. Et luy mis en auant la retraicte que voulurent faire Meſſieurs de Montegean & Boiſi à Brignolles, leſquels ne ſe voulurent retirer ſans voir l'ennemy, quelque conſeil que les capitaines qui eſtoiét eux leur donnaſſent, qui fut cauſe qu'ils furẽt desfaicts à vn quart de lieuë du logis, monſieur Dannebaut, qui pour lors eſtoit Mareſchal de France à Teroüanne, monſieur Dauſſun à Carignan : & preu d'autres que ie luy nommois. Et puis qu'vn ſi grand Roy que le noſtre, & grand guerrier, comme il eſtoit, en auoit eſté loüé de tout le monde, qu'il en deuoit prendre exemple, attendu auſſi que tant de vaillans capitaines s'eſtoient perdus en faiſant la retraicte à la teſte de l'ennemy : que par telle perte, ſi elle aduenoit, il pouuoit penſer que deuiendroit la ville de Siene. Bref, monſieur de l'Eſcuſſan me rapporta qu'vne fois

mõſieur de Stroſſy s'eſtoit reſolu de la faire en ceſte ſorte: & ſans vn homme mal-heureux qu'il auoit auprés de luy nõmé Thomas d'Albene, il ſe retiroit en la façon que ie luy conſeillois. Mais comme il y a des gens au monde que Dieu a faicts heureux, il en a faict d'autres pour eſtre malheureux, comme eſtoit ce Thomas. Car il luy remonſtra tant de choſes, que finalement il fiſt changer l'opinion à monſieur de Stroſſy, qui me manda qu'il eſtoit reſolu de ſe retirer à la veuë de ſon ennemy. Et pour monſtrer qu'il ſe vouloit retirer ainſi que ie luy conſeillois, ledit ſieur fit partir à vne heure de nuict deux canons qu'il auoit droict à Luſignano : auquel lieu ie cuide que les canons eſtoient deſia arriuez, car il n'y auoit que deux petits mille, auant qu'il changeaſt l'opinion qu'il auoit prinſe. Et il eſtoit quatre heures de nuict auant que monſieur de l'Eſcuſſan le laiſſaſt, qui m'apporta ſa reſolution, & arriua enuiron les ſept heures du matin à la mode de France. Or c'eſtoit en Aouſt, ſoudain ie manday à la Seigneurie que ie les priois de ſe vouloir trouuer tous au Palais : parce que i'auois à leur communiquer quelque choſe d'importance, ce qu'ils firent. Or ma maladie me croiſſoit de plus en plus : car elle ſe tourna en fievre continuë auec diſſenterie : neantmoins ie me rendis au Palais enuiron les neuf heures: & alors ie commençay à leur dire en Italien, lequel lors ie parlois mieux, qu'à preſent ie ne ſçaurois eſcrire. Voila pourquoy ie l'ay couché en François : afin auſſi que les Gentils-

hommes Gascons qui n'entendent gueres ce lãgage, & qui liront comme ie m'asseure, mon liure, n'ayent la peine de se le faire interpreter, me resouuenant à peu prés de ce que ie leur dis. Et croy, certes, que ie n'y manque pas dix mots: car tout mon discours faict, estoit autant que la nature m'en auoit peu apprendre sans nul art.

Messieurs, ie vous ay prié de vous assembler, pour vous remonstrer quatre choses qui sont de grande importance, & ce à cause que monsieur de Strossy m'a mandé ceste nuict par le seigneur de Lecussan, la resolution qu'il auoit prinse de se retirer à ce matin de plein iour à la veuë de sõ ennemy iusques à Lusignano. Vous sçauez les prieres que nous luy auons faites de vouloir prendre garde à ceste retraite, & mesmement ce que ie luy enuoyé dire par le seigneur de Lecussan. Ce qu'il a bien gousté au commencement, ayant vne fois resolu de faire comme le Roy François fist deuant Landrecy. Toutesfois par ie ne sçay quel mal-heur, il se laisse gouuerner à vn homme qu'il a prés de luy, nommé Thomas d'Albene, lequel luy a fait changer d'aduis: parce qu'il luy fait accroire que ceste retraite de nuict luy sera honteuse. Dieu vueille que le mauuais conseil de ce Thomas ne luy soit honteux & dommageable, & à vous aussi. Or attendant, Messieurs, quel succez aura ce combat, i'ay à vous remonstrer quatre choses, La premiere, & qui plus vous touche, c'est qu'il vous souuienne que vous estes souuerains en vostre republique:

que

que vos predeceſſeurs vous ont laiſſé cet honorable tiltre de pere en fils : que ceſte guerre ne vous amene autre choſe que la perte de voſtre ſouueraineté. Car ſi les ennemis demeurent victorieux, il ne vous faut eſperer rien plus, ſinon que comme vous eſtes ſouuerains, vous demeurez eſclaues & ſubiets: qu'il vous vaut beaucoup mieux mourir les armes en la main, pour ſouſtenir cet honorable tiltre, que viure, & le perdre ignominieuſemẽt: La ſeconde, c'eſt que vous conſideriez l'amitié que le Roy mon Prince vous porte, lequel ne pretẽd autre biẽ de vous, ſinon que voſtre amitié ſoit reciproque à la ſienne : & que comme liberalement il vous a prins en ſa protection, que vous ayez ceſte ferme fiance en luy qu'il ne vous abandonnera pas. Car ſi pour vn petit coup de fortune vous vouliez changer d'opinion, regardez au peu d'eſtime que l'on auroit de vous autres. Il n'y auroit Prince ſur la terre qui vous voulut aider ny ſecourir, ſi vous vous monſtriez legers & muables. Et pour toutes ces conſiderations, ie vous prie vouloir eſtre conſtans, & vous monſtrer magnanimes & vertueux en l'aduerſité, lors que les nouuelles vous viendront de la perte de la bataille : laquelle ie crains beaucoup, veu l'aduis que monſieur de Stroſſy a prins, toutesfois Dieu vueille deſtourner tout mal-heur. La tierce eſt, que vous cõſideriez l'eſtimation en laquelle vos predeceſſeurs ſont morts: & laquelle ils vous ont laiſſé pour heritage, pour s'eſtre dits tout à iamais les plus vaillans & belliqueux

de toute l'Italie, laiſſans honorable memoire des batailles qu'ils ont gaignees, nation contre nation. Vous vous dites auſſi eſtre ſortis des anciés belliqueux Romains, & vous vous dites leurs vrais enfans legitimes, portãs leurs armes anciennes, qui eſt la louue auec Remus & Romulus fondateurs de leur ſuperbe Cité, la capitale du monde. Doncques Meſſieurs, ie vous prie vous vouloir ſouuenir qui vous eſtes, & qu'ont eſté les voſtres. Et ſi vous perdez ce beau tiltre, quelle honte & infamie ferez-vous à vos peres, & quel argument dõnerez-vous à vos enfans, de maudire l'heure qu'ils ſeront ſortis de tels peres, qui de liberté les auroẽt mis en ſeruitude? La quarte ſera pour vous remonſtrer, que comme i'ay parfaite fiãce que vous vous monſtrerez vertueux & magnanimes, & que vous prendrez en bonne part toutes les remonſtrances que ie vous ay faites, qu'auſſi vous vous reſoudrez promptement à donner ordre à tout ce qui ſera neceſſaire pour la conſeruation de voſtre ville: car de la bataille ie la vous baille pour perduë, non qu'il vienne de la faute de monſieur de Stroſſy, mais pour la perte que nous auons déia faite aux eſcarmouches. Car il eſt impoſſible que noſtre camp ne ſoit demeuré en crainte, & celuy de l'ennemy en courage. C'eſt l'ordinaire à celuy qui eſt victorieux d'auoir le cœur enflé, & au battu de trembler de peur. Les petites pertes aux eſcarmouches, qui ſont auant-couriers de la bataille, ne preſagent iamais que perte & dommage. Et d'autrepart, il

faut que ceux qui ſe retirent monſtrent le dos à l'ennemy. Et encores que l'on tourne quelquesfois viſage, touſiours faut il s'acheminer. Il n'eſt poſſible que l'on ne rencontre quelque haye ou foſſé, là où il faut que l'on paſſe ſouuent en deſordre. Car en matiere de retraicte on veut eſtre des premiers: parce qu'ordinairement la peur & la crainte ſont aux deux coſtez, qui accompagnent ceux qui ſe veulent retirer. Et pour peu que l'on ſoit haſté, tout eſt perdu, ſi l'ennemy à ſeulement la moitié du courage que doiuent auoir les hommes. Souuenez-vous, Meſſieurs, de la bataille que Hannibal gaigna contre les Romains à Cannes prés de Rome. Les Romains qui eſtoient dans la ville ne penſerent iamais qu'il fut poſſible que les leurs fuſſent vaincus, & ne pourueurent, ny donnerent aucun ordre à leurs affaires: tellement que quand les nouuelles leur vindrent de la perte, ils entrerent en vne ſi grãde peur, que les portes de Rome demeurerent trois iours & trois nuicts ouuertes, ſans qu'hõme oſaſt aller les fermer. Et ſi Hánibal euſt ſuiuy ſa victoire, ſans aucune difficulté il eſtoit entré dedans. Tite Liue a deſcrit ceſte hiſtoire. Or doncques, Meſſieurs, donnez ordre tout à ceſte heure à vos portes: & eſliſez des hommes pour en prendre la charge. Et faictes que l'eſlection ſoit des plus gens de bien, & des plus fidelles qui ſont parmy vous. Faictes crier par la ville dés à ceſte heure que tous ceux qui ont bleds & farines aux moulins, ſe haſtent de les faire moudre, & d'apporter tout dans la

ville. Faites que tous ceux qui ont grains, ou autres viures dans les villages, les retirent incontinent dans la ville, à peine que l'on les bruſlera, ou qu'on les donnera au ſac, ſi dans demain à l'entree de la nuict tout n'eſt retiré: & ce afin que nous puiſſiõs auoir viures, pour attendre le ſecours que le Roy nous enuoyera. Car il n'eſt pas ſi petit Prince, que comme il a eu la puiſſance de vous enuoyer ſecours, qu'il n'en aye encores pour vous en enuoyer dauantage. Faites commandement à vos trois Gonfaloniers de tenir toutes leurs cõpagnies preſtes à l'heure qu'ils ſeront mãdez. Et pource que ma fievre me trauaille, ie ſuis contraint me retirer au logis, attendant les nouuelles de ce que Dieu nous dõnera. Et vous pouruoyez tout incontinent à ce que ie vous ay remonſtré, vous offrant pour le ſeruice du Roy noſtre Maiſtre, & le voſtre particulier, non ſeulement ce peu d'experience que Dieu a mis en moy, mais ma propre vie.

Ainſi me départis d'eux, leſquels incontinent reſolurent de prendre patience en la fortune que Dieu leur enuoyeroit, & de manger iuſques à leurs enfans, auant que de ſe deſiſter, pour quelque mal-heur qui leur ſceuſt aduenir de la protection & amitié du Roy. Ie cogneus deſlors à leur carre, & à leur langage, que ces gens eſtoient bien reſolus de garder leur liberté, & l'amitié qu'ils m'auoient promiſe & iuree. Et à la verité leur reſolution me reſiouyt fort. Ils firent faire tout incontinent crie. Tout le monde couruſt aux champs reti-

ret ce qu'ils y auoient. Et ſur les cinq heures, comptant à la mode de France, du ſoir, arriua le capitaine Combas, maiſtre de camp de l'infanterie Françoiſe, qui me vint diuertir, que la bataille eſtoit perduë, & que mõſieur de Stroſſy eſtoit bleſſé à mort, lequel on auoit mis ſus des perches pour l'emporter à Montalſin: & que la nuict meſmes tout ce qui eſtoit eſchapé du cãp ſeroit aux portes de Siene. Ie vous laiſſe penſer en quel eſtat ie me trouuay, eſtant malade d'vne fievre continuë, & d'vne diſſenterie, voyant le chef mort, ou autant valoit, n'ayant que quatorze ou quinze iours que i'eſtois arriué parmy ceſte republique, n'y cognoiſſant perſonne du monde, & ne ſçachant qui eſtoit bon François ou on. Il faut tant de temps pour cognoiſtre les hommes. Monſieur de Stroſſy ne m'auoit laiſſé que cinq cõpagnies Italiennes, deſquelles ie n'en cognoiſſois vn ſeul capitaine. Il les auoit laiſſez dans la citadelle, & dans le fort de Camolie, qui eſtoient les clefs de la ville. I'enuoyay le capitaine Combas, pour en dire des nouuelles à la Seigneurie au Palais, leſquels ne s'en eſbahyrent aucunement, ains dirent au capitaine Cõbas, qu'il y auoit deux ou trois iours que ie leur diſois que ceſte retraicte eſtoit dangereuſe: Et qu'encores aux remonſtrãces que ie leur auois faictes, ils tenoient la bataille pour perduë: mais que pour cela ils ne changeroient point de la bonne volonté qu'ils portoient au Roy, ny de l'eſperance qu'ils auoient d'eſtre ſecourus de luy.

Ne trouuez eſtrange, capitaines mes compagnons, ſi preſageant la perte d'vne bataille, ie l'aſſeurois ainſi aux Siennois. Ce n'eſtoit pas pour leur deſrober le cœur, ains pour les aſſeurer : afin que la nouuelle venant tout à coup ne miſt vne eſpouuante generale par toute la ville, cela les fait reſoudre: cela les fait aduiſer à ſe pouruoir. Et me ſemble que prenant les choſes au pis, vous ferez mieux que non pas vous aſſeurer par trop. Chacun ſur ce que ie leur auois dit, s'eſtoit reſolu. On trainoit tout dans la ville. Le matin au poinct du iour arriua l'infanterie. Car la cauallerie en auoit amené mõſieur de Stroſſy: auſſi n'y auoit il rien à manger pour les cheuaux. Le Colonnel Reincroc, & le ſeigneur Cornelio Bentiuollio vindrent à mon logis. Nous arreſtaſmes que le Reincroc feroit ſix enſeignes de dix qu'il en auoit, le ſeigneur Cornelio ſix Italiennes, & le capitaine Combas ſix des Françoiſes : & tout le reſte s'en iroit à Montalſin. Les trouppes n'entrerent iamais dans la ville, que l'eſlection ne fuſt faicte, & auec le reſte nous fiſmes auſſi partir les cinq enſeignes d'Italiens, pour s'en aller audit Montalſin, auquel lieu eſcriuis à monſieur de Stroſſy, ſur l'aſſeurance que m'auoit donné le ſeigneur Cornelio qui auoit encores eſperãce en ſa vie, pour l'aſſeurer de l'ordre que i'y auois donné: lequel il trouua fort bon. Le Marquis ne ſceuſt pourſuiure ſa victoire: car s'il l'euſt faict, tout le cãp eſtoit mis en pieces. Et tout le monde n'euſt ſceu ſauuer monſieur de Stroſſy, que le Duc de

Florence ne l'euſt faict mourir cruellement. C'eſt la faute ordinaire des victorieux. Vous Seigneurs generaux des armees qui viendrez apres nous, faictes vous ſages aux deſpens de tant d'autres: & ne vous laiſſez ainſi trãſporter à la ioye pour vne bataille gaignee. Suiuez voſtre pointe, ne donnez tãt de loiſir à voſtre ennemy de ſe r'auoir. Le Marquis n'arriua iuſques au lẽdemain à Luſignano: car il craignoit que monſieur de Stroſſy ne r'alliaſt encores ſon camp, veu qu'il n'auoit point perdu de ſa caualerie, ne ſçachant point que ledit ſeigneur de Stroſſy fuſt bleſſé. Le Marquis ne vint de trois iours deuant Siene. Ie ne mets point icy comme la bataille fuſt combattuë, ny perduë, pource que ie n'y eſtois point, & qu'auſſi il y auoit de la diſpute, qui auoit bien fait, ou mal fait. Cecy eſt comme vn procés, il faut ouyr toutes parties, auant qu'en donner arreſt. Car i'ay ouy les Griſons & les Italiẽs, que les François & les Lanſquenets accuſent d'auoir mal fait (mais ils le nient) & encore pis la caualerie. Autres diſent, & aſſeurent qu'il y euſt de la trahiſon. Or ie n'en ſçay rien, ie n'en parle que pour ouyr dire. Ie retourneray touſiours à noſtre propos, que ces retraictes de iour à la barbe de l'ennemy ſont ſi dangereuſes, qu'il les faut euiter, ſi l'on peut, ou pluſtoſt hazarder le combat tout entier.

Monſieur de Stroſſy demeura iuſques au treizieſme iour que l'on le tenoit pour mort: toutesfois il n'arreſtoit pour cela d'enuoyer capitaines deuers la Romanie pour auoir des

gens, & garnir toutes les places de la Marine, & ce qui estoit aux enuirons de Montalsin de gens de pied, & de gens de cheual. C'estoit vn homme fort prudent & sage: mais il est impossible d'estre tousiours suiuy du bon-heur. Or me voyant à l'extremité, & prés de la mort, estant abandonné des Medecins, ie baillay la charge de commander au seigneur Cornelio. Monsieur de Stroſſy entendant mon extremité, depesche en poste à Rome pour faire venir monsieur de Lansac pour y commãder: lequel arriué qu'il fust à Montalsin, l'on luy conseilla de s'en venir de nuict à pied auec deux guides, & vn seruiteur, hors des grands chemins, & que plus facilement il se sauueroit. Mais comme il fust prés de Siene, des soldats qui alloiẽt à la guerre le rencontrerent, lesquels le prindrent, & l'amenerent au Marquis, & du Marquis à Florence, là où il demeura prisonnier tant que la guerre dura, & dauantage. Ledict sieur de Lansac fut là mal conseillé: car il auoit assez de moyen de passer, s'il eust bien sceu cõduire son affaire: s'il fust venu, ie croy que ie fusse mort, car ie n'eusse eu rien affaire. I'auois l'esprit tant occupé à ce qui me faisoit besoin, que ie n'auois loisir de songer à mon mal. Mõsieur de Fourqueuaux fut prisonnier & blessé à la bataille, & le capitaine Balleron Colonnel de l'infanterie Françoise, & plusieurs autres de quatre à cinq mille. On me dit que de sa personne, ledict sieur de Stroſſy fit acte d'vn preux & vaillant capitaine. Voila le succez du mal heur de la bataille.

Ceſte hiſtoire pourroit bien ſeruir à ceux qui ont tant d'enuie de faire des retraictes à la veuë de l'ennemy. Ie conſeillerois touſiours que l'on ſongeaſt pour combattre, comme i'ay dit, mais non pour ſe retirer. Car ie ne trouue point au faict des armes choſe ſi difficile qu'vne retraicte. Celle de monſieur le Conneſtable à ſainct Quentin nous en donne encores ſuffiſante preuue. Lequel ſçauoit en ſon temps enſeigner & monſtrer aux capitaines ce qu'ils deuoient faire: neantmoins le malheur porta qu'il ne ſceuſt prendre pour luy ce qu'il auoit de couſtume de départir aux autres. Et veux dire que s'il euſt eſté bien ſecouru des capitaines de gens de pied, qui eſtoient demeurez dehors auecques luy, que peut eſtre il euſt fait ſa retraicte. Car il ne falloit qu'hazarder trois ou quatre cens arquebuziers auprés de monſieur le Mareſchal de ſainct André, leſquels euſſent bien gardé au Comte Dayguemont de recognoiſtre le deſordre qui eſtoit parmy le bagage, lequel eſtoit encores meſlé parmy la cauallerie. Car il n'euſt iamais chargé ledict ſieur Mareſcal, s'il euſt eſté ſecondé des harquebuziers. De tant que ledit Comte n'auoit pas vn homme de pied: & monſieur le Conneſtable euſt eu vne grande demie heure de temps à s'acheminer, comme il auoit deſia commencé de faire: & cependant euſt gaigné le bois pour ſauuer ſon infanterie: & ſe fuſt retiré auec toute ſa cauallerie à la Fere. Et ainſi ne ſe pouuoit perdre que les arquebuziers auec partie de la cauallerie de monſieur le Mareſchal: & valoit

mieux que cela se perdist, que le chef & le tout, comme il fist. I'en ay parlé à des capitaines de gens de pied, qui sont encores en vie, & leur remonstray comme on n'auoit eu l'entendement de cõprendre cela: Que moy n'ayant que dixhuict ou dixneuf ans, i'auois bien cogneu à sainct Iean de Lus, à la retraicte du capitaine Carbon, & de monsieur de Gramont, qu'il falloit hazarder vne petite partie pour sauuer le tout. Et en fis l'experiẽce, comme i'ay au commencement escrit. Ils s'excusoient sur le maistre de camp, & le blasmoient fort. Tous ces exemples ay-ie mis par escrit, qui peuuent seruir à l'aduenir. Et suis contraint redire souuẽt ceste mesme faute, qui se fait sur les retraictes pour les grands inconueniens qui en aduiennent, pour causer la perte d'vne bataille. Elle ne seroit pas tant à regretter lors que la bataille & le combat est resolu, & qu'vn chacun sçait ce qu'il peut. Mais d'estre batu en se voulant retirer, cela est insupportable.

Voyez, Lieutenans de Roy, combien ces fautes importent. Celle de sainct Quentin mit ce Royaume en danger: & fut cause qu'il fallut quitter toutes nos conquestes: celle-cy mit les affaires du Roy en Italie en mauuais estat. N'ayez donc hõte aucune de vous couurir de la nuict. Tant s'en faut que cela soit honteux, qu'il est honorable de se ioüer & mocquer de l'ennemy qui vous attend, lequel au iour ne trouue que le giste: il vous sera biẽ plus vilain & plus honteux d'estre battus en tournant le dos. Si vous auez tant de honte, combattez de

par Dieu à bon eſcient. Tenez-vous de pié coy dans voſtre fort, ſi vous l'auez tant ſoit peu aduantageux: & là attendez, ou que voſtre ennemy ſe laſſe, ou qu'il vous vienne combattre, & vous attaquer: & ainſi vous ioüerez à boule-veuë, comme on dit.

Or le Marquis logea le terzo de Corſegue à la petite Obſeruance, & le terzo de Secille à la Chartrouſe, & les retrancha bien fort, de ſorte que nous ne pouuions aller à eux. Et luy auec tout le demeurant de ſon camp demeura à Arbierotte, & partie de ſa caualerie à Bonconuét. Il ſe fioit que la garniſon qu'il auoit au fort de S. Marc, battroit toutes les nuicts l'eſtrade du coſté de Fontebrãde: afin qu'il n'entraſt viures dedans Siene: mais il ne ſceuſt ſi bié faire qu'il n'y entra des vaches & des bœufs par l'eſpace de ſix ſepmaines. Ie pẽſe que ce qui retenoit là le Marquis, eſtoit qu'il attendoit ma mort, & celle de monſieur de Stroſſy, ſe fiant que Meſſieurs de Lanſac & de Fourqueuaux prins, nos gens eſtans ſans chef François, prẽdroient party de ſe retirer: toutesfois monſieur de Stroſſy guerit. Et pource qu'il fuſt aduerty que i'eſtois mort, à cauſe qu'on me tint trois iours en cet eſtat, n'entrant perſonne dans ma chambre que les Preſtres, pour auoir ſoin de mon ame, car le corps eſtoit abandonné des Medecins, on manda à monſieur de Stroſſy que i'eſtois mort. Monſieur de Stroſſy qui viſt monſieur de Lanſac prins, & moy mort, ſe hazarda de Montalſin en hors, ſe venir ietter dãs Siene: & partiſt à l'entree de la nuict de Mõtalſin, auec-

ques six enseignes de pied,& deux compagnies de gens de cheual, l'vne desquelles Serillac mon nepueu conduisoit, lequel aduisa auant que partir,d'emprunter trois ou quatre trompettes de ses compagnons, se craignant qu'il aduiendroit ce qu'il aduint. Car monsieur de Stroſſy ne sceust faire son partement si secret, que le Marquis n'en fust aduerty:& le vint attendre auec tout son camp vers Fontebrande, & au long de la riuiuiere de la Tresse. Mõsieur de Stroſſy auoit mis tous ses gens de pied deuant,& sa cauallerie derriere,lequel estoit mõté sur vn fort petit cheual, ayant sa iambe en escharpe à l'arçon de la selle, & l'Eueſque de Siene auec luy. Et comme nos gens de pied Italiens arriuerent auprés de l'embuſcade des ennemis,les ennemis leur coururent sus,auec telle espouuante,que sans faire gueres de resistance se mirent en fuite,& porterent par terre monsieur de Stroſſy, lequel se ietta, & l'Eueſque auec luy, parmy des ruines de quelques maisons rompuës,tenãt son cheual par la bride. Le bruit fust si grand que l'on le pouuoit ouyr à Siene : car il n'y auoit pas du tout vn mil. Les ennemis executoient leur victoire, à trauers desquels Serillac donna auec ses trompettes. Et comme ils entendirent tant de trompettes: & voyant nostre cauallerie parmy eux, tournerent visage en routte & en fuitte sur le Marquis,qui estoit derriere auec ses Allemãs, qui fust contraint voyant le desõrdre se retirer à Arbietorte. Or ceux qui auoient faict la cargue,& qui aussi l'auoient prinse, c'estoient

Eſpagnols & Italiés enſemble, & ainſi les noſtres s'enfuirét d'vn coſté, & les ennemis d'vn autre. Deux ou trois cens Italiens des noſtres gaignerét les murailles de Siene, d'autres s'enfuirent à plus de douze mil de là, & des vieux capitaines que mõſieur le Mareſchal eſtimoit beaucoup. Mais les plus vaillans hommes du monde ayans perdu le iugement, penſant tout perdu, ne ſçauent où ils en ſont. Voyez combien les hazards de la guerre ſont grands, & combien il eſt vilain de prendre la fuitte, ſans voir le danger apparent. Sur ces entrefaites le iour commence à venir. Serillac ſe trouue n'ayant perdu que trois ou quatre de ſa compagnie, qui s'en eſtoient fuys auec les gens de pied : & croy que de l'autre compagnie n'en demeura pas beaucoup : car il n'y auoit qu'vn Lieutenant qui la commandaſt. Monſieur de Stroſſy qui ſe viſt ſans ouyr aucun bruict, remonte à cheual aſſez mal aiſément, & commẽce à recognoiſtre noſtre caualerie qui auoit fait alte, & regardoit Serillac s'il le trouueroit parmy les morts. Et comme il le voit venir à luy, ie vous laiſſe penſer quelle ioye eurẽt l'vn & l'autre: & ainſi s'acheminerent droit à la ville. Or ie veux dire que monſieur de Stroſſy fit là vne des plus grandes folies que iamais homme de ſon eſtat ait fait, comme ie luy ay dit cẽt fois depuis. Car il ſçauoit bien que s'il eſtoit prins, tout le monde ne l'euſt ſceu ſauuer, que le Duc de Florence ne l'euſt faict mourir honteuſement, pour l'inimitié iuree qu'il luy portoit. Et encores que Serillac fuſt mon nepueu,

luy donneray-ie ceſte loüange & reputation auec la verité, qu'il fuſt cauſe du ſalut de monſieur de Stroſſy. Ie le puis biẽ eſcrire, quis que le ſieur de Stroſſy meſme me le diſoit. Sa compagnie eſtoit fort bonne, eſtãt la pluſpart Gaſcons & François: car c'eſtoit la vieille compagnie de monſieur de Cipierre. Il n'arriua à la ville des capitaines que Caraffe, qui depuis a eſté Cardinal, & vn autre, comme l'on me dit, du nom duquel ne me ſouuient: & deux ou trois cẽs ſoldats, leſquels monſieur de Stroſſy ne voulut point qu'ils entraſſent dans la ville: ains la nuict apres les en renuoya auec ce capitaine, & retint Caraffe auec luy.

Or comme monſieur de Stroſſy fut dans la ville, il demãda nouuelles de moy: l'on luy dit que depuis quatre iours on cõmençoit à auoir quelque peu d'eſperance de ma vie. Monſieur de Stroſſy vint deſcendre deuant mon logis, & l'Eueſque, & ledit Gentil-homme, & me trouua ſi extenué, que les os m'auoient percé la peau en pluſieurs lieux: & me reconforta le plus qu'il peuſt: & là demeura douze iours, attendant ce que Dieu feroit de moy. Et comme il veid que de iour à autre ie recouurois ſanté, delibera le treizieſme à l'entree de la nuict ſortir ſans en dire mot à perſonne qu'à moy. Et vn peu deuant qu'il montaſt à cheual, luy & l'Eueſque me vindrent dire à Adieu, ſçachant bien que ſa preſence feroit opiniaſtrer dauantage le Marquis: & auſſi qu'eſtant dehors il auroit le moyen de me ſecourir, qui luy promis d'attẽdre iuſques aux derniers abois. Le Mar-

quis auoit ietté des gens par tous les chemins. Et par là où ledit Marquis ne penſa iamais qu'il paſſaſt, il print ſon chemin ſortant à la porte Camollia, & deſcendit à main droicte dans le vallon, laiſſant le fort de Camollia au deſſus, & s'en alla au long du ruiſſeau, tirant au Palais du Diau. Monſieur de Stroſſy s'acheua là de guerir: car il s'arma, & monta ſur vn bon cheual. Il rencontra quarante ou cinquante ſoldats à pied ennemis, qui luy donnerent l'alarme: toutesfois il marcha touſiours, & ne ſe perdit que quelques valets, d'aucuns qui eſtoient ſortis de la ville pour s'en aller auec luy. Ce ne fuſt pas ſans dãger. En peu de iours il eſchapa trois grãdes fortunes. Peu apres ſon départ ie recouuray ma ſanté, & me fis porter par la ville ſur vne chaire. Le Marquis ne perdant point temps nous brida de toutes parts. Tous les iours il ſe faiſoit de belles eſcarmouches. Ie cogneus bien que le Marquis me vouloit auoir par faute de pain. Voila pourquoy ie fis ceſte Harangue aux capitaines que i'aſſemblay.

℣ Meſſieurs, ie croy qu'il n'y a nul de nous qui ne deſire ſortir à ſon honneur & reputation de ce ſiege. Le deſir de l'honneur nous y a amenez. Vous voyez que nous ſommes icy pour long temps: car il ne faut pas que nous pẽſions que l'ennemy ſe leue iamais d'icy qu'il ne nous aye d'vne façon, ou d'autre. Car de la priſe de ceſte place dépẽd ſa victoire. Or vous voyez que le Roy eſt bien loin de nous, & qu'il ne nous peut ſecourir qu'auec vn long

temps. Car il faut qu'il prenne noſtre ſecours d'Allemagne & de France: parce que les Italiens ſans autre nation ne ſeroient aſſez forts pour faire leuer le ſiege aux ennemis qui ont non ſeulement des Italiens, mais de toutes nations. Et pour attendre le ſecours, il nous faut auoir vne longue patience en eſpargnant nos viures, tant qu'il nous ſera poſſible. Et pour ceſte occaſion i'ay à vous remonſtrer que ie veux faire amoindrir le pain, qui eſt de vingt-quatre onces, à vingt. Ie ſuis certain que les ſoldats en crieront: ſi ce n'eſt que vous leur remonſtrez combié nous ſommes loin du Roy, & que ſa Maieſté ne nous peut ſi toſt ſecourir, & que vous voulez pluſtoſt mourir de faim, que ſi l'on vous reprochoit, que ſi vous euſſiez eu la patience d'amoindrir le manger, la ville ne ſe ſeroit pas perduë. Ce ſeroit vn vilain reproche, pour réplir le ventre perdre ſon honneur. Vous ne vous y eſtes point enfermez pour la perdre, mais pour la conſeruer. Repreſentez-leur qu'ils ſont parmy des natiõs eſtrãgeres, où ils peuuent marquer la leur d'vne marque honorable. Quel honneur gaignẽt les hommes de ſe faire non ſeulement honorer, mais encores honorer la natiõ de là où ils ſortent? C'eſt ce qu'vn cœur genereux ſe doit propoſer. Vous, Allemans, vous vous en retournerez glorieux, & nos François auſſi. Quant à vous, qui eſtes Italiens, vous nous rẽdrez touſiours ceſte gloire d'auoir d'vn cœur inuincible combattu pour la liberté de voſtre patrie. Laquelle choſe nous ne pouuõs faire que par

vne

vne longue patience : afin de donner temps au Roy de nous ſecourir. Croyez que ſa Maieſté Treſchreſtienne n'obmettra rien de l'amitié qu'il vous a iuree. Si vous remonſtrez tout cecy à vos ſoldats, & qu'ils voyent & cognoiſſent que vous meſmes eſtes en ceſte deliberation, ie m'aſſeure qu'ils prendront le meſme chemin que vous tiendrez. Ne vous excuſez pas, Meſſieurs, ſur eux. Ie n'ay iamais veu mutinerie, & ſi en ay veu ſouuent aduenir pour les ſoldats, ſi les capitaines ne leur portoient le manton. Si vous leur monſtrez le chemin, il n'y a rien qu'ils ne faſſent. Il n'y a incommodité qu'ils ne ſouffrent. Faictes-le donc, ie vous ſupplie, ou reſoluez-vous de bonne heure de deſcouurir ce que vous auez au fonds du ſac: à fin que ceux qui aimeront mieux ſans hõneur aller manger leur ſaoul s'en aillent, & ne deſtournẽt la belle reſolution des autres. Et parce que les Allemans n'entendoient point mon iargon, ie dis au truchement du Reincroc qu'il remonſtraſt à ſon maiſtre ce que i'auois dit. Ce qu'il fit. Le Reincroc dit que luy & ſes ſoldats prendroient la meſme patience que nous meſmes prendrions. Et qu'encore que l'on die que les Allemans ne pouuoient pâtir ſans boire & manger leur ſaoul : luy & tous ſes gens feroient cognoiſtre le contraire à ce coup. A la verité ces gens me faiſoient peur, parce qu'ils aiment plus à faire chere que nous. Quant à l'Italiẽ il eſt plus accouſtumé à pâtir que nous. Et ainſi ſe retirerent chacun en ſon quartier aſſembler leurs compagnies, auſquelles firent

ſemblable remonſtrance que ie leur auois faicte à eux. Les ſoldats l'ayant entenduë leuerẽt tous la main, & iurerent qu'ils pâtiroient iuſques au dernier ſouſpir de leur vie, auant que ſe rendre, ny faire rien indigne de gens d'honneur. Apres ie manday au Senat que ie les priois d'aſſembler le lendemain matin tous les plus grands de la Cité au Palais, pour entendre vne remonſtrance que ie leur voulois faire, qui touchoit à eux, & à leurs affaires : ce qu'ils firent : & leur fis ceſte remonſtrance en Italien.

Seigneurs, ſi pluſtoſt Dieu m'euſt rendu vn peu de ſanté & de memoire, pluſtoſt euſſay ie penſé à ce qu'il nous faut faire pour la conſeruation de voſtre liberté, & de ceſte cité. Vous auez tous veu comme la maladie m'a conduit iuſques au dernier ſouſpir: & à la fin Dieu, pluſtoſt par miracle, que par œuure de nature, m'a reſſuſcité, pour faire encor ſeruice à ceſte republique, en vne telle & ſi grande extremité. Or Seigneurs, ie voy bien que la conſeruation de la Cité, & de voſtre liberté ne conſiſte, ſinon à prolonger les viures : car ſi par les armes le Marquis ſe veut efforcer de nous auoir, i'eſpere que nous le rendrons ſi mal content, qu'il maudira l'heure de nous eſtre venus aſſieger. Ie voy qu'il n'eſt pas reſolu d'en manger: au contraire il veut à faute de viures nous forcer. A quoy il faut obuier, s'il eſt poſſible. Hier i'aſſemblay le Colonnel des Allemans & ſes capitaines, le ſeigneur Cornelio, que voila, auecques les ſiens, Combas pareillemẽt auec-

ques les capitaines François, auſquels ie remonſtray que pour prolonger le temps, & donner loiſir au Roy Treſchreſtien de nous ſecourir, il falloit amoindrir le pain des ſoldats qui eſtoit de vingt-quatre onces, & le faire reuenir à vingt. Et que comme tout le monde entendra, meſmenét le Roy, que nous ſommes deliberez de tenir iuſqu'au dernier morceau, cela incitera ſa Maieſté à mettre la main à leuer noſtre ſecours, pour ne perdre tant de gens de bien, & n'abandonner au beſoin ceux qu'il a prins ſous ſa protection. Or ſelon que i'ay entendu, vous auiez fait, eſtant moy à l'extremité la deſcription des viures, & n'auiez trouué à manger que iuſques au quinzieſme de Nouembre. Dequoy vous auez donné aduis à ſa Maieſté. Cela luy pourroit bien auoir donné occaſion de ſe refroidir à nous enuoyer le ſecours, veu le long chemin qu'il y a: & auſſi que nous nous approchons de l'Hyuer. Les armees ne volent point, & ne vont point en poſte: ſon ſecours ſera, & digne d'vn grãd Prince, & reſpondãt à l'amitié qu'il vous porte, & baſtãt pour forcer vos ennemis. Voila pourquoy c'eſt choſe qui ne peuſt eſtre ſi toſt preſte. Or, ſeigneurs, apres auoir fait la remonſtrance aux capitaines, ie les trouuay tous de bõne volõté à pâtir iuſqu'au dernier ſouſpir de leurs vies: & nation pour nation s'en allerent faire la remonſtrance aux ſoldats, leſquels ils trouuerẽt tous de bonne volonté de prendre patience: & ainſi l'ont promis & iuré. Regardez donc ce que vous autres deuez faire, puis qu'il y va de

la perte de voſtre liberté, de vos Seigneuries, & parauanture de vos vies. Car il ne vous faut eſperer aucun bon traictement, veu que vous vous eſtes mis ſous la protection du Roy. Ie vous prie doncques, puis que nous qui n'auõs icy rien à perdre, qui n'auons ny femmes, ny foyers, vous monſtrons le chemin, aduiſez de regler voſtre deſpence, & ordonner commiſſaires pour faire deſcription de tous les bleds que vous auez dans la Cité, auec la deſcription des bouches: & ce faict, commencez à amoindrir voſtre pain iuſques à quinze onces. Car il n'eſt poſſible que vous n'ayez quelque peu plus de commodité en vos maiſons que n'ont pas les ſoldats. Et de tout ce bon ordre i'en aduertiray les Miniſtres du Roy qui ſont à Rome, & de là feray paſſer outre vn Gentil-homme, afin qu'il iuge le temps qu'il pourra auoir pour noſtre ſecours. Du ſurplus, repoſez vous-en ſur moy, qui ne veus auoir plus de priuilege que le moindre citadin. Ce ieuſne que nous ferons, ſera non ſeulement pour nos pechez, mais auſſi pour redimer vos vies, pour la conſeruation deſquelles ie dépendray volontiers la mienne. *Credete ſignori, que fin à la morte, io vi gardaro quello che vioi promeſſo: ripoſate vi ſopra di me.*

Alors ils me remercierent bien fort de la bonne exhortation que ie leur faiſois, qui ne tendois qu'à leur conſeruation: & me prierent que ie me retiraſſe à mon logis, pource qu'ils vouloiẽt entrer en la grand' ſalle, là où tous les plus grands Seigneurs de la ville eſtoiẽt aſſem-

blez: auſquels ils firent entendre ce que ie leur auois remonſtré, & que dans deux heures ils m'enuoyeroient deux de leur Seigneurie pour m'en rendre reſponce : & ainſi me départis d'eux. Ce qu'ils firent. En ceſte aſſemblee, ma propoſition ayant eſté repreſentee, en fin tous d'vne voix prindrent reſolution de mãger iuſques aux femmes & enfans, pluſtoſt qu'ils n'attendiſſent la volonté du Roy, ſur l'eſperance qu'ils auoient en luy qu'il les ſecoureroit : & que tout incontinẽt ils alloient donner ordre au retranchement des viures, & à faire la deſcription des bleds. Ce qui fuſt faict dans cinq ou ſix iours. Et apres ie fis partir le ſeigneur de Leſcuſſan à grande difficulté. Car le Marquis faiſoit faire garde, pour empeſcher qu'on ne nous portaſt aucuns viures. Et tant de payſans qui eſtoient prins, eſtoient pendus ſans remiſſion. Leſcuſſan alla à Montalſin aduertir du tout monſieur de Stroſſy, pour à Rome donner aduis du tout à meſſieurs les Miniſtres du Roy: & de là il s'en alla vers ſa Maieſté luy repreſenter le miſerable eſtat des Siennois, ſelon que ie l'auois chargé. Cecy pouuoit eſtre enuiron la my-Octobre.

Depuis ce temps ie ne peuz faire aucune choſe digne de memoire iuſques à la veille de Noël, ſauf qu'vn peu apres le partement dudit Leſcuſſan, nous rabaiſſaſmes le pain des ſoldats à dixhuict onces, & de la ville à quatorze. Il ſe fiſt pendant ce temps de fort belles eſcarmouches. Or la veille de Noël enuiron quatre heures apres midy, le Marquis de Marignan

m'enuoya par vn ſien trompette la moitié d'vn cerf, ſix chappons, ſix perdrix, ſix flaſcons de vin excellent, & ſix pains blancs, pour faire le lendemain la feſte. Ie ne trouuay pas eſtrange ceſte courtoiſie, de tant qu'à l'extremité de ma grande maladie, il permiſt que mes Medecins enuoyaſſent vers les Siennois au camp, pour recouurer de Florence certaines drogues. Et luy meſme m'enuoya trois ou quatre fois des oiſeaux tres-bons, qui ſont vn peu plus grands que les beque-figues qui ſe prennent en Prouẽce. Me laiſſa auſſi entrer vn mulet chargé de petits flaſcons de vin Grec que monſieur le Cardinal d'Armaignac m'enuoya, pource que mes gens luy auoient eſcrit, que ie ne parlois d'autre choſe en ma grande maladie, que de boire vn peu de vin Grec. Et ledit ſeigneur Cardinal fiſt tant que le Cardinal de Medicis en eſcriuit audit Marquis ſon frere. Et faiſoit entendre ledit ſeigneur Cardinal, que c'eſtoit pour me faire vn bain. Le vin arriua ſur le poinct que i'abbayois à la mort, & ne m'en fuſt pas baillé: mais en départirent la moitié à des femmes enceintes de la Cité. Et quand monſieur de Stroſſy entra, ie luy en dõnay trois ou quatre flaſcons, le reſte ie le beuuois comme l'on boit de l'hypocras le matin. Toutes ces courtoiſies auois-ie receu du Marquis, ce qui ne me fit point trouuer eſtrange le preſent qu'il m'enuoyoit. I'en enuoyay partie à la Seigneurie, partie au Reincroc, & le reſte ie le garday pour le ſeigneur Cornelio, le Comte de Gayas, & pour moy: parce qu'ils

mangeoient ordinairement auec moy. Toutes ces courtoiſies ſont tres-honneſtes & loüables, meſmes au plus grands ennemis, s'il n'y a rien de particulier, comme il n'y auoit entre nous. Il ſeruoit ſon maiſtre, & moy le mien. Il m'attaquoit pour ſon honneur, & ie ſouſtenois le mien. Il vouloit acquerir de la reputation, & moy auſſi. C'eſt affaire aux Turcs & Sarrazins de refuſer à ſon ennemy quelque courtoiſie. Il ne faut pas pourtant qu'elle ſoit telle, & ſi grande, qu'elle rompe, ou recule voſtre deſſein.

Mais cependant que le Marquis me careſſe auec ces preſens, leſquels ie payois en grands-mercis, il penſoit bien à me faire vn autre feſtin. Car la nuict meſmes, enuiron vne heure apres minuict, il donna l'eſcalade auecques toute ſon armee à la citadelle, & au fort de Camollia. C'eſt vne choſe eſtrãge, que plus d'vn mois auparauant mon eſprit me diſoit, & ſembloit me pronoſtiquer que le Marquis me donneroit vne eſcalade, & que le capitaine S. Auban ſeroit cauſe de la perte du fort. Cela m'eſtoit touſiours deuant les yeux, & qu'auſſi les Allemans ſeroient cauſe de la perte de la citadelle où il entroit toutes les nuicts vne enſeigne en garde, qui fuſt cauſe que ie mis vne enſeigne de Siénois en garde dans vne maiſon vis à vis de la porte de la citadelle. Le ſeigneur Cornelio fit tant auec le Reincroc, qu'il promiſt que s'il venoit vne alarme, & que le camp s'efforçaſt de donner eſcalade à la citadelle, que le capitaine Allemãd, qu'il y mettoit

tous les soirs de garde, auroit commandemẽt de luy, de laisser entrer la compagnie Sienoise, pour ayder à deffendre la citadelle. Ce que luy oublia, comme ie pense, ce soir là. Tous les soirs i'allois voir entrer en garde vne compagnie Françoise dans le fort de Camollia, & vne autre Sienoise entre le fort & la porte de la ville, sous vne grande halle qui estoit enuironnee aux deux costez d'vne petite tranchee. Mais à la teste, qui alloit droit au fort, n'y auoit rien: ains tout estoit planier: & y pouuoit auoir du corps de garde au fort, soixante ou quatre-vingts pas, & autant iusques à la porte de la ville. Ceste enseigne demeuroit là pour deux occasiõs, L'vne pour secourir le fort, s'il en auoit besoin: comme l'autre compagnie Sienoise, la citadelle: & l'autre pour garder que l'ennemy nẽ vint donner vne escalade à la muraille de la ville: pource que du costé de main gauche sortant de la ville, la muraille estoit fort basse, & encores vne partie tombee. Or plusieurs fois auparauant auois-ie dit au seigneur Cornelio & au Comte de Gayas ces mots, voyant entrer la compagnie du capitaine sainct Auban dans le fort: Croiriez vous qu'il me va tousiours deuant les yeux, que nous deuõs perdre ce fort par la faute du capitaine sainct Auban, & sa compagnie. Ie ne la vois iamais entrer, que la fievre ne me prenne du mauuais presage que i'en ay. Ie ne le pouuois estimer dans mon cœur, pource qu'il n'auoit iamais vingt hommes d'apparenec en sa compagnie: car il aimoit mieux vn teston qu'vn homme de bien. Et de

luy-meſmes ne vouloit bouger de ſon logis, quelque choſe que ie luy remonſtraſſe, & ſes compagnons luy remonſtroient auſſi. Ie l'euſſe voulu loin de là, tãt ie l'auois à contrecœur: La neceſſité me forçoit. Cela eſtoit cauſe que mon eſprit me dictoit touſiours que cet homme me cauſeroit quelque mal-heur. Or noſtre fort de Camollia eſtoit enuironné d'vn foſſé large d'vne picque, & profond autant, & non gueres plus, par trois coſtez: & à la teſte qui venoit droict au corps de garde des Siennois, n'y auoit rien qu'vn petit rampart de la hauteur de ſix ou ſept pieds, & non dauantage: Et y auoit vn petit relais à moitié du rampart, là où les ſoldats ſe pouuoient tenir à genoux. Les ennemis auoient vn autre fort trois fois plus grand que le noſtre, & vis à vis du noſtre, à cét cinquante pas l'vn de l'autre. De ſorte qu'eux ny nous n'oſions leuer la teſte, ſans eſtre bleſſez de ces quartiers-là. Et au noſtre y auoit vne petite tour vis à vis du leur, là où nous teniõs, pour aſſeurer mieux noſtre faict, touſiours trois ou quatre ſoldats qui nous ſeruoient de ſentinelle: & y montoient auecques vne petite eſchelle à main, tout ainſi que l'on monte à vn pigeonnier. Ladite tour auoit eſté percee du coſté du fort des ennemis: & nous y auiõs mis quelques barriques pleines de terre: car ce trou auoit eſté fait par l'artillerie de leur fort. Lequel fort monſieur de Termes auoit faict faire, mais quãd il s'en alla, n'eſtoit pas du tout acheué: neantmoins quand le Duc de Florence ſe rompiſt auecques le Roy, le Marquis fit

vne nuict vne grande traicte menant force pionniers auecques luy, & s'en saisist, car l'on n'y faisoit point de garde, & incontinent le mit en deffiance.

Or comme i'ay desia dit cy-dessus à vne heure apres minuict le Marquis me donna l'escalade tout à vn coup à la citadelle, & au fort de Camollia, où la compagnie de sainct Auban estoit par mal heur ceste nuict-là de garde. Le Marquis donna à la citadelle auecques les Espagnols & Allemans: & ne se trouua par bonne que trois eschelles qui fussent assez longues: & de prime arriuee ils chargearent si fort ces trois-là, que l'vne se rompist. Les Allemans se deffendoient, & les Siennois se presentoient à la porte, comme il leur estoit ordonné. Le capitaine des Allemans qui auoit la charge de la porte, ne les vouloit laisser entrer. Ceste dispute dura plus de demie heure: cependant cinq ou six des ennemis entrerent, & forcerent les Allemans, lesquels commencerent à prendre la fuite. Alors l'on cuuriſt les Siennois, qui coururent à la teste de la citadelle, où les ennemis commençoient à entrer: & rencontrerent ces cinq ou six qui estoient entrez, lesquels ils mirent en pieces: & y en auoit deux qui estoient parens du Marquis, dont l'vn ne mouruſt pas soudainement. Cela refroidit les autres, qui estoiét sur le poinct d'entrer. En mesme temps on donne l'escalade au fort de Camollia. Sainct Auban estoit dans la ville dans son lict bien à son aise, & son Lieutenant nommé Comborcie estoit au fort, qui

eſtoit vn ieune homme non experimenté : ie croy que s'il euſt eu de bonnes gens en ſa compagnie, qu'il euſt fait ſon deuoir, tous deux ſe ſont faits Huguenots depuis. Dés que les ennemis preſenterét les eſchelles par trois courtines, toute ſa compagnie ſe met en fuitte & routte: & voila les ennemis dedans: & des quatre qui eſtoient en la tour, les trois ſe ietterent à corps perdu bas, & l'autre abbatit les barricques du trou: & tiroit les ennemis dedans. Ce meſchant auoit eſté prins quelques iours auparauant: & auoit demeuré plus de dix iours priſonnier. Et penſe que ſur ſon entreprinſe le Marquis ſe reſolut de donner l'eſcalade : car il s'en alla auecques eux, & depuis ne le viſmes. Or le ſieur Cornelio & Cõte de Gayas eſtoiẽt logez pres de la porte de Camollia, leſquels coururent incontinent à la porte, où trouuerent que la pluſpart de la compagnie Siennoiſe eſtoit contre icelle, & l'autre partie tiroit encores aux ennemis qui ſortoient du fort pour venir à eux. Le ſieur Cornelio laiſſa le Comte de Gayas à la porte de la ville, & courut à moy m'aduertir: & me trouua que ie ſortois du logis auecques deux pages qui portoiẽt chacun deux torches: & lui dis qu'il courut ſortir dehors luy & le Cõte de Gayas pour garder ſur tout que les Siennois n'abandonnaſſent leur corps de garde, & qu'ils leur donnaſſent courage. Car ie m'en allois ſortir apres luy Ce qu'il fit: & arriue ſi bien apoinct, qu'il trouua tout abandonné : & leur fit vne cargue auecques les Siennois: & les repouſſa iuſques

dans le fort gaigné. L'alarme estoit desia par toute la ville, qui couroit à la citadelle, & qui couroit à la porte de Camollia. Comme i'arriuois à la porte, vint à moy la Moliere & l'Espine, tous deux à cheual, l'vn Contrerolleur des guerres, & l'autre Threſorier, comme de preſent eſt encores la Moliere Contrerolleur, auſquels ie commanday l'vn courir à la porte S. Marc, & l'autre à la porte Noue: & qu'en allant criaſſent touſiours victoire, les ennemis ſont repouſſez. Ie faiſois cela, craignant que quelques vns de la ville euſſent intelligence auec les ennemis, & que quand ils entendroiét ces cris, ils ne s'oſeroient deſcouurir. Cependant i'eſtois à la porte de la ville: & faiſois ſortir les capitaines & ſoldats François, pour ſecourir le ſieur Cornelio. Comme ie vis qu'il y auoit aſſez de gens dehors, ie commanday au Lieutenant du capitaine Luſſan de ſe tenir à la porte, & fermer le guichet quand ie ſerois dehors: & que ſi i'eſtois repouſſé qu'il n'ouurit point, ains qu'il nous laiſſa tous tuer dehors, & à moy-meſme le premier. Et ſortis auec mes quatre torches: & trouuay le ſieur Cornelio Comte de Gayas, & les capitaines que i'auois mis dehors qui auoient gaigné le rampart, & les ſoldats ſur ce petit relais le genoüil à terre, qui leur tiroiét dans le fort, & eux aux noſtres, qui ne pouuoient leuer la teſte ſans eſtre deſcouuerts. Et par les autres deux coſtés les ennemis donnoient l'aſſaut, & les noſtres deffendoient. Or comme ie iettois les gens dehors par le guichet, ſainct Auban paſſa outre,

ſans que ie l'apperceuſſe. La porte pour entrer dans le fort que nous auions perdu, eſtoit faite comme vn trou, ayant vn pas en auant, & vn autre à coſté, faite en onde, ou en ſerpẽt. Et n'y pouuoit paſſer qu'vn homme de front. Là ie trouuay dans ceſte entree le capitaine Bourg, qui eſt encores en vie, lequel portoit l'enſeigne du capitaine Charry, le ſieur Cornelio, & le Comte de Gayas contre luy. Monſieur de Baſſompierre commiſſaire de l'artillerie eſtoit touſiours aupres de moy, & quelque canõnier des ſiens. Ie voyois bien que le combat dureroit: & craignant que la poudre nous faillit, ie dis à monſieur de Baſſompierre qu'il depeſchaſt deux de ſes canõniers pour en aller querir: ce qu'il fit. I'oſerois dire qu'il fut autant cauſe de noſtre ſalut, que tout le combat, comme vous entendrez. Ceux que nous combattions eſtoient les Italiens: car les Eſpagnols & Allemans donnoient à la citadelle. Ie courois touſiours aux vns & aux autres, leur criãt, courage mes amis, courage mes amis, & tout à vn coup au coſté de la main droite de la porte, où eſtoient les trois ſuſ-nommez, i'apperceus S. Auban, auquel ie mis l'eſpee à la gorge: & luy dis, paillard, meſchant, tu es cauſe de nous faire perdre la ville, ce que ne verras iamais, car te tueray tout à ceſte heure, ou tu ſauteras dedans. Alors tout eſpouuanté me diſt, ouy monſieur i'y ſauteray: & appella Luſſan, Blacon, & Combas, qui eſtoient de ſes compagnons, leur diſant, hélmes amis ſecõdez moy. Ie vous prie, ſautez apres moy: les autres luy reſpondi-

rent saute seulement, nous te suiurons. Alors ie luy dis, ne te soucie de rien, car ie te suiuray moy-mesme, & mismes tous les pieds sur le relais comme luy. Et tout à coup, comme il fut sur ledit relais, sans marchander, car s'il l'eust faict, il estoit mort, il se ietta à coup perdu dedans, ayant vne rondelle à la main, & ses compagnons aussi. Il ne fut iamais en l'air que les autres n'y fussent, & ainsi tous quatre sautérent dedans : c'estoit à deux pas de la porte que combattoient le Bourg, le sieur Cornelio & le Comte Gayas : & tout à vn coup ie fis sauter quinze ou vingt soldats apres les quatre capitaines : & comme tout cela se ietta à coup perdu dedans, le Bourg, le sieur Cornelio, & le Comte de Gayas passerent & entrerét dedans. Ie fis mettre les deux torches sur ce relais: afin que nous vissions, pour ne nous entretuer les vns & les autres : & entray par là où le sieur Cornelio estoit. Or les piques, halebardes, n'harquebuzes ne nous seruoient de rien : car nous estions tous aux espees & aux dagues : & les fismes sauter pardessus les courtines par où ils estoient entrez, sauf ce qui mourut dedans. Il y en auoit qui estoient encores demeurez à la tour : le capitaine Charry arriua à nous, encore qu'il n'y eust que huict iours qu'il auoit eu vne harquebuzade par la teste, lequel nous tenions pour mort: toutesfois ie le veis l'espee & la rondelle en la main, vn morion sur son couurechef, qui luy couuroit sa playe. Le bon cœur se monstre tousiours là où il est. Encore extrémement

bleſſé, vouloit il auoir part au combat. I'eſtois au pied de l'eſchelle, & auois dit au ſieur Cornelio, & au Comte de Gayas de ſortir hors le fort, donner courage à ceux qui deffendoient les flancs, & que l'vn print vn coſté, & l'autre vn autre: ce qu'ils firent, & y trouuerent encore prou d'affaires. Ie prins par la main le capitaine Charry, & luy dis, capitaine Charry, ie vous ay nourry pour mourir, faiſant grand ſeruice au Roy. Il faut que vous montiez le premier. Luy plein de bonne volonté & ſans marchander, commence à monter par l'eſcheile, laquelle ne pouuoit eſtre de plus de dix ou douze degrez: & falloit entrer par vne fauſſe trappe, comme i'ay deſia dit. I'auois de bons arquebuziers, & touſiours les faiſois tirer à ce trou de la fauſſe trappe: & fis mettre ſur l'eſchelle deux deſdicts arquebuziers qui montoient apres luy. I'auois les deux torches auec moy: car les autres deux le ſieur Cornelio & le Comte les auoient emportees: & voyoient ſi clair, que nos arquebuziers n'offençoient point le capitaine Charry, qui montoit degré par degré, donnant touſiours loiſir à nos arquebuziers de tirer. Et cõme il fut à ſe monſtrer ſur le haut, ils tirerent deux arquebuzades qui luy percerent la rondelle & le morion, ſans luy faire mal à la teſte. L'arquebuzier qui eſtoit apres luy, tira par deſſous la rondelle, qui fut cauſe que le capitaine Charry s'aduança de monter, & les voila tous trois dedãs l'vn apres l'autre. Ils y tuerẽt trois des ennemis, & le reſte ſauta par le trou.

Ceux des flancs furent auſſi repouſſez: & ainſi noſtre fort fut regaigné de tous coſtez.

Or le Marquis auoit donné le mot à celuy qui eſtoit chef à l'eſcalade du fort, qui eſtoit le gouuerneur de leur fort de Camollia, que s'il entroit le premier par la citadelle, qu'il vint à luy auec tous les Italiens: & que ſi auſſi il gaignoit le fort, qu'il le viendroit ſecourir auec les Allemans & Eſpagnols. Et comme ledict Gouuerneur du fort euſt gaigné le noſtre en aduertit le Marquis: mais pource qu'il y a des vallons entre la citadelle & le fort de Camollia, ledict Marquis ne peuſt venir ſi toſt qu'il euſt voulu. Et nous qui penſions auoir tout acheué, viſmes venir tout leur camp, ayãt plus de cent cinquante torches: & par bonne fortune les deux canons de Baſſompierre arriuerẽt auec la poudre: & tout à vn coup, & à grãd haſte nous la departiſmes aux harquebuziers, car ils n'en auoient plus, & ie tournay mander audit Baſſompierre de renuoyer à la poudre. A meſme inſtant m'arriua la Moliere & l'Eſpine: & tout à vn coup i'en renuoyay la Moliere au Gonfalonier de ſainct Martin, qu'il m'enuoyaſt deux cens arquebuziers les meilleurs qu'il euſt, conduits par le fils de Miſſer Bernardin, bonne enſeigne, vn ieune homme qui portoit vne enſeigne de ſon regimẽt, plein de bonne volonté: car ie l'auois cognu, & bien remarqué aux eſcarmouches. Il vint haſtiuement, & nous trouua aux mains auec tout le camp. Ie laiſſay le ſieur Cornelio, & le Comte de Gayas auec les autres capitaines deffendre le fort,

le fort, & moy, Baſſompierre, & le Commiſſaire ordinaire des guerres allions au long des flancs, ne faiſant autre choſe que courir d'vn coſté & d'autre pour donner courage à nos gens. Il pouuoit eſtre trois heures apres minuict quand nous recommençames à combattre, qui dura iuſques à ce que le iour les en tira. Et firent la plus grande folie que gens pouuoient faire: car à la lumiere des torches, nous les voyõs plus clair que s'il euſt eſté iour: s'ils fuſſent venus à la faueur de la nuict auec peu de lumiere, ils nous euſſent donné plus d'affaires. Les deux cens arquebuziers Siennois que nous mena le fils de Miſſer Bernardin nous firent vn grand bien, comme fit auſſi la poudre que Baſſompierre auoit réuoyee querir: car le tout nous fit beſoin, auant que nous nous ſeparaſſions, pour la longueur du combat: où il fut bien aſſailly, & encores mieux defendu.

Voila le ſuccez du combat, qui fut le plus grãd & le plus long, où ie me ſois iamais trouué ſans bataille, & là où ie tiens que Dieu m'a autant ou plus aydé & gardé l'entendement: car ſi i'euſſe failly d'vn pas ſeulement à commãder, nous eſtions perdus, comme eſtoit auſſi la ville: car par cet endroit là nous n'y auions rien fortifié. Et toute noſtre fiance eſtoit en ce fort: ie promets à Dieu que trois mois apres pour le moins, les cheueux me dreſſoient en la teſte, quand ie m'en ſouuenois. Les ennemis perdirent donc là ſix cens hommes morts ou bleſſez, comme nous diſoient les priſonniers

que nous preniõs. Nous ne perdismes en tout cinquante hommes morts ou blessez. Et ce qui leur en fit tant perdre à eux, fut la lumiere des torches, qui faisoit que les nostres ne pouuoient faillir, & mesmement estant prés les vns des autres d'vne picque ou deux au plus : qui fut vne grande incongruité au Marquis, comme i'ay dit. Car nous qui auions peu de lumiere les descouurions à eux, & donnoit grand aduantage, comme i'ay dit. Et comme il fut iour nous vouluſmes recognoistre nos morts dans le fort parmy les leur, i'y trouuay mon valet de chambre, & mõ palefrenier, qui estoient sautez apres les capitaines : de ma vie ie n'eus deux meilleurs seruiteurs. Le sieur Cornelio & le Comte de Gayas allerent veoir la citadelle, car ie ne me pouuois plus soustenir estant encores si foible de ma grande maladie, que qui m'eust soufflé, m'eust ietté par terre : & m'estonne comme il fut possible que ie prinsse ceste peine. Dieu au besoin me redoubla les forces : car à la verité pendant ce grand & long combat, ie ne cessay de courir & sauter, ores ça, ores là, sans me trouuer iamais las, si ce n'est lors que ie ne vis plus les ennemis. Ils me rapporterent comme tout s'estoit passé, & y trouuerent vn parent du Marquis, qui n'estoit encores mort, lequel ils firent apporter à leur logis & penser.

Or ie ne veux oublier à mettre icy, pour monstrer exemple aux autres, que si iamais homme fut secouru en tel besoin que ie le fus: & ne voudrois pour riẽ desrober l'hõneur des

chefs qui eſtoient là: ny aux ſoldats, car depuis que le ſieur Cornelio & le Comte ſortirent auant moy, & firẽt la cargue: & depuis que i'y fus arriué, le Lieutenant de Luſſan que i'auois laiſſé à la porte, me iura n'auoir iamais veu hõme qui y fut venu pour r'entrer, que les deux canonniers de Baſſompierre en allãt querir les poudres. Toute la ville demeura touſiours en armes, tant que le combat dura: & veux donner ceſte loüange aux Siennois, auec la verité, comme Dieu eſt veritable, qu'il ne ſe trouua iamais vn ſeul homme qui demeuraſt dans les maiſons, & qui ne print les armes, vieux, & ieunes, ny ne ſe trouua vn ſeul homme qui monſtraſt porter aucune affection à l'Empereur, qui me donna vne grande aſſeurance de deux choſes, l'vne de la loyauté, & l'autre de la hardieſſe. Trois iours apres le Marquis m'enuoya vn trompette, celuy-meſme qui m'auoit apporté le preſent, voir s'il y auroit aucun en vie de ceux qui eſtoient entrez dans la citadelle, & qu'il ne me vouloit point nier qu'il n'y euſt deux de ſes parens. Le ſieur Cornelio luy mena recognoiſtre celuy-là qui eſtoit en vie, & trouua que c'en eſtoit vn. La trompette retourna incontinent le dire au Marquis, lequel il me renuoya en meſme inſtant, me priant de le luy vouloir rendre, me reſpondant de la rançon; ce que ie fis dans vne litiere qu'il m'enuoya: mais il mourut trois iours apres qu'il fut en leur camp.

Vous Gouuerneurs des places, il me ſemble que vous deuez prendre icy vn beau exem-

ple à vous presenter vous-mesme au combat. Car il y en a qui disent qu'vn gouuerneur ou Lieutenant de Roy ne doit iamais hazarder sa personne: & mettent en auãt que s'il est mort, tout est perdu. Ie leur accorde qu'il ne doit pas hazarder à toutes choses, & à toutes hurtes, comme vn simple capitaine: mais puis qu'il y va de la perte du tout, que sera-ce que vous deuiendrez Gouuerneurs & Lieutenans de Roy? & combien y aura-il de dispute sur vostre honneur & renommee? Serez-vous quittes en disant, ie ne voulois m'hazarder au combat pour la crainte, auec ma perte de perdre tout, mesmement de prendre ce hazard la nuict de secourir, ou vn fort, ou vne citadelle, veu que ie pouuois defendre la ville? cela ne vous sauuera pas. Iugez que la prinse d'vn fort est de telle consequence, que vostre ennemy a vn pied sur la gorge. Il faut creuer plustost, ou reconquerir ce que vous auez perdu, comme ie fis, ayant au sortir fait fermer la porte pour nous oster toute esperance de retraicte, estant resolu de mourir ou repousser les ennemis: car les laissant là aussi bien estois-ie perdu.

Et vous capitaines mes compagnons, mirez-vous, & prenez exemple sur sainct Auban: afin que vous aimiez plus les vaillans hommes que l'argent: car l'argent vous menera à la perte de vostre vie & de vostre reputation: & les vaillans hõmes que vous aurez prés de vous, vous sauueront l'vn & l'autre: & ne vous feront porter la honte sur le front. Admirez & suiuez quant & quant le grand cœur de Charry, le-

quel demy mort vint encore au combat, & ſe preſenta pour entrer le premier & paſſer auec vne eſchelle par vn trou. Ie croy qu'il n'y peut auoir paſſage plus dangereux: car voſtre ennemy a grand prinſe ſur vous. Toutesfois nul danger n'arreſta ce braue ſoldat de prendre ce hazard. Pour cõcluſion de cecy, ie vous diray, Gouuerneurs des places, que lors que quelque mauuaiſe opinion vous entrera dans la teſte, que vous y pouruoyez, comme ie fis, ayant mis les compagnies prés des forts. Mais i'euſſe mieux faict, puis que ſainct Auban m'eſtoit à contre-cœur, de l'employer en quelque autre lieu, ne m'en pouuant du tout deffaire. Cela m'a depuis fait ſage, & m'en ſuis bien trouué, n'ayant depuis donné charge à homme qui me vint à regret. Il y a aſſez de moyen de s'en depeſtrer, ſans pourtant offencer perſonne, ne luy oſter le courage.

Peu apres arriua vn Gentil-homme de la chambre de l'Empereur, comme depuis nous entendiſmes, portant lettres au Duc de Florence, & audit Marquis, par leſquelles leur mandoit qu'il trouuoit fort eſtrange qu'on fit tant durer ceſte guerre, & qu'il ſçauoit bié que Sienne n'eſtoit pas pour reſiſter contre l'artillerie, mais que c'eſtoit la couſtume du Marquis de faire durer la guerre. Le Marquis remõſtroit qu'il auoit fait tout ce qui eſtoit poſſible en luy: & qu'il cognoiſſoit bien qu'auec l'artillerie on ne la prendroit pas, car i'auois de vaillans hommes là dedans, & la ville reſoluë de combattre auec moy, me rendant plus

d'honneur que ie ne meritois, me loüant de grande vigilance, & de pouruoyance: de sorte qu'il cognoissoit bien à l'ordre que ie tenois dans la ville, qu'il perdroit le temps de faire batterie. Toutesfois estant venu cedit Gentilhõme pour cet effet, de la part de l'Empereur, & ayant desia parlé au Duc de Florẽce Cosme de Medicis, ils firẽt resoudre le Marquis à faire batterie. Il n'auoit rien obmis de ce qu'vn homme de guerre deuoit, nous tenant bridez sans esperãce de secours: & toutesfois on l'accusoit de vouloir faire durer la guerre. C'est l'ordinaire, lors que les choses ne sont pas cõduites à l'appetit de ceux qui en parlent à leur aise: le desir de ceux que nous seruons, va plus viste que nous ne pouuons.

Vers le vingtiesme de Ianuier nous fusmes aduertis que l'artillerie partoit de Florence en nombre de vingt-six ou vingt-huict canons, ou grandes coulevrines. Les Siennois furent curieux d'enuoyer espier, pour en sçauoir la verité: & trouuerent qu'elle arriuoit à Lusignano, qui mit la Cité vn peu en trouble: & à la fin le lendemain de l'aduertissement ils se resolurent d'assembler toute la noblesse & citoyens au Palais, pour resoudre entr'eux s'ils deuoient endurer l'assaut, ou composer auec le Marquis. Or là il ne me falloit pas faire le mãuais: car ils estoient plus forts que moy: & faloit touſiours gaigner ces gens-là auec remonstrances & persuasions douces & honnestes, sans parler de se courroucer. Croyez que ie forçay bien mon naturel cõtre l'aduis de mon-

ſieur le Conneſtable, qui m'auoit repreſenté & dépeint au Roy, comme il m'auoit veu en mon aage boüillant. Il faut qu'vn capitaine & gouuerneur ſage, & aduiſé, quand il eſt parmy les nations eſtrangeres, taſche tant qu'il peut, ſe conformer à leur humeur. Parmy les Allemãs & Suiſſes il faut faire carroux: auec les Eſpagnols tenir leur morgue ſuperbe, & faire plus le Religieux & deuotieux qu'on n'eſt: parmy l'Italien eſtre diſcret & ſage, ne l'offencer, ny careſſer leurs femmes. Quant au François il eſt à tout faire: tant y a que Dieu me fit la grace, qui ſuis Gaſcon, prompt, cholere, faſcheux, & mauuais patient, de me comporter ſi bien parmy ceſte nation ſoupçonneuſe & deffiante, qu'il n'y euſt citadin qui ſe peuſt plaindre de moy. Or cõme toute la nobleſſe & ſeigneurie de la ville alloit au Palais, Miſſer Hieronim Eſpano, qui eſtoit Gentil-homme Siennois, & des plus grands de la ville, & des huict de la guerre, auant qu'aller au Palais, vint haſtiuement parler auec le ſieur Cornelio, & luy diſt comme tous les ſieurs qui eſtoient de la Cité, eſtoient appellez à ſe rendre au Palais incontinẽt, & que c'eſtoit pour reſoudre s'ils deuoiẽt attendre la batterie, ou entrer en compoſition auec le Duc de Florence & le Marquis de Marignan, & qu'il auoit deſia entendu que la pluſpart balotteroient qu'on deuoit entrer en compoſition, & non endurer la batterie & l'aſſaut, pour la crainte qu'ils auoient d'auoir pis, & qu'il s'en y alloit, & le pria de m'aduertir. Tout incontinent le ſieur Cornelio vint à

moy, & me trouua que ie voulois monter à cheual pour aller voir les gardes: & comme il m'euſt dit cela, montaſmes tous deux à ma chambre, & diſcourumes longuement quels moyens il y auroit de rompre ce coup. Et en meſme inſtant arriua le ſeigneur Bartholomé Caualcan, qui m'en dit autant, & qu'il penſoit bien que deſia la reſolution eſtoit prinſe par toute la ville, & qu'ils n'alloient au Palais, ſinon pour balotter. Et que s'ils l'auoient vne fois balotté, il n'en falloit plus parler.

Or tous trois eſtions bien empeſchez, eux de me donner conſeil, & moy de le ſçauoir prendre. A la fin ie m'aduiſay d'aller au Palais, & emmener auec moy le Reincroc & ſes capitaines, le ſeigneur Cornelio auec les ſiens Italiés, & Combas auec les capitaines François. Nos Allemans commençoient fort à pârir de vin, & le pain bien petit, car de chair il ne s'en parloit plus, ſinon de quelque cheual, ou quelque aſne, qu'on mettoit en vente à la boucherie, & d'argent il ne s'en parloit plus du tout: car mõſieur de Stroſſy n'auoit nul moyen d'en y faire entrer: qui nous mettoit en crainte que les Allemans ſe ioindroient auec la ville pour entrer en compoſition. Qui fut cauſe que ie priay le ſieur Cornelio d'aller parler auec le Reincroc, & le priay de me faire compagnie au Palais, & amener ſes capitaines auec luy, & qu'il laiſſaſt les Lieutenans & Enſeignes en leur quartier chacun: afin qu'eſtãt au Palais il n'aduint quelque ſurprinſe au tour des murailles, & luy qu'il en fit de meſme: & manday au capitaine

Combas que pareillement il vint: & enuoya le ſieur Bartholomé diligemment au Palais, pour regarder s'il pourroit gaigner quelqu'vn ſecrettement pour ayder à rompre ceſte boutee. Car il me ſembloit biẽ aduis que ſi ie pouuois rompre ce coup, ie pratiquerois tant de gens, que la balote blanche ſeroit la plus forte: & ainſi s'en allerent tous hors de ma chambre, & ne leur dis rien de ce que ie voulois faire.

Or i'eſtois encore ſi tres-extenué de ma maladie, & le froid eſtant grand & aſpre, i'eſtois contraint d'aller ſi enueloppé le corps & la teſte de fourures, que quand l'on me voyoit aller par la ville, nul ne pouuoit auoir eſperance de ma ſanté, ayant opinion que i'eſtois gaſté dans le corps, & que ie me mourois à veuë d'œil. Que ferons-nous, diſoient les Dames & les paoureux (car en vne ville il y en a d'vns & d'autres) que ferons-nous, ſi noſtre Gouuerneur meurt? Nous ſommes perdus: toute noſtre fiance apres Dieu eſt en luy. Il n'eſt poſſible qu'il en eſchappe. Ie croy fermement que les bonnes prieres de ces hõneſtes femmes me tirerent de l'extremité & langueur où i'eſtois, i'entens du corps: car quant à l'eſprit & entendement ie ne le ſentis iamais affoiblir. Ayant donc accouſtumé auparauant d'eſtre ainſi enbeguiné, & voyãt le regret que le peuple auoit de me voir ainſi malade, ie me fis bailler des chauſſes de velours cramoiſi que i'auois apportees d'Albe, couuertes de paſſement d'or, fort découpees & biẽ faites: car au tẽps que ie les auois faites faire, i'eſtois amoureux. Nous

eſtions lors de loiſir en noſtre garniſon, & n'ayant rien à faire, il le faut donner aux Dames. Ie prins le pourpoint tout de meſme, vne chemiſe ouuree de ſoye cramoiſie, & de fillet d'or bien riche (en ce temps-là on portoit les collets de chemiſes vn peu auallez) puis print vn collet de buffe, & me fis mettre le hauſſecol de mes armes, qui eſtoient bien dorees. En ce temps-là ie portois gris & biãc, pour l'amour d'vne Dame, de qui i'eſtois ſeruiteur, lors que i'auois le loiſir: & auois encore vn chappeau de ſoye griſe, faict à l'Allemande, auec vn grãd cordon d'argent, & des plumes d'aigrette bien argentees. Les chappeaux en ce temps-là ne couroient pas grands, comme ſont à ceſte heure: puis me veſtis vn cazaquin de velours gris, garny de petites treſſes d'argent à deux petits doigts l'vne de l'autre, & doublé de toile d'argent, tout decoupé entre les treſſes, lequel ie portois en Piedmont ſur les armes. Or auois-ie encore deux petits flaſcons de vin Grec, de ceux que monſieur le Cardinal d'Armaignac m'auoit enuoyez. Ie m'en frottay vn peu les mains: puis m'en lauay fort le viſage, iuſqu'à ce qu'il euſt prins vn peu de couleur rouge, & en beus, prenant vn petit morceau de pain, trois doigts, puis me regarday au miroir. Ie vous iure que ie ne me cognoiſſois pas moy-meſme, & me ſembloit que i'eſtois encore en Piedmõt amoureux comme i'auois eſté. Ie ne me peux contenir de rire, me ſemblant que tout à coup Dieu m'auoit donné tout vn autre viſage.

Le premier qui arriua à moy auec ſes capitaines fut le ſieur Cornelio, & le Comte de Gayas, monſieur de Baſſompierre Commiſſaire, & le Comte de Biſque que i'auois enuoyé querir. Et comme ils me trouuerent de ceſte ſorte, ſe prindrent tous à rire. Ie brauois par la ſalle plus que quatorze, & n'euſſe pas eu la puiſſance de tuer vn poullet, car i'eſtois ſi foible que rien plus. Combas & les capitaine François n'arriuerent auſſi. Toute ceſte farce ne tendoit qu'à faire rire les vns & les autres: & le dernier ce fut le Colonnel Reincroc & ſes capitaines, qui comme il me viſt de ceſte ſorte, il ſe miſt à ſanglotter de force de rire: & ie le prins par les bras, & luy dis: & quoy ſeigneur Colonnel, penſez-vous que ie ſois ce Montluc qui va tous les iours mourant par les ruës? Nanny, nanny: car celuy-là eſt mort: & ie ſuis vn autre Montluc. Son truchement le luy diſt, qui le faiſoit encores plus rire: & déia le ſieur Cornelio luy auoit dit la reſolution pourquoy ie l'enuoyois querir, & qu'il falloit que nous oſtiſſions par vne ſorte, ou par autre ce doute qui eſtoit parmy les Siennois. Et ainſi nous nous en allaſmes tous à cheual au Palais: & comme nous euſmes monté le degré, nous trouuaſmes la grãde ſalle toute pleine de nobleſſe & de bourgeois de la ville, qui eſtoiẽt du conſeil. Or à main gauche il y a vne petite ſalle, en laquelle n'entre que le Capitaine du peuple, les douze Conſeillers, & les huict de la guerre: tout cela ſe nomme le Magiſtrat. I'engray ainſi en la grande ſalle, & leur oſtay mon

chapeau. Ie ne fus cogneu de perſonne de prime abordee, ains penſerent tous que ie fuſſe quelque Gentil-hõme que monſieur de Stroſſy euſt enuoyé dans la ville pour commander l'aſſaut. A cauſe de ma foibleſſe i'entray dans la petite ſalle, & tous les Capitaines, & Colõnels apres moy, leſquels demeurerent debout auprés de la porte: & ie m'allay aſſeoir auprés du capitaine du peuple, ou ceux qui tenoient le lieu du Roy auoiét accouſtumé ſe ſoir, comme i'auois fait ſouuent. Et en entrãt mon chapeau à la main, ie me ſouſriois vers l'vn & vers l'autre: tous s'eſmerueilloiét de me voir: deux deſia auoient commencé d'opiner. Et alors ie commençay à leur parler en Italien en ceſte ſubſtance.

Seigneurs, i'ay eſté aduerty que depuis que vous auez entendu à la verité, que les ennemis amenoient l'artillerie, vous eſtiez entrez en quelques diſputes, qui engẽdrent parmy vous pluſtoſt la peur & la crainte, que quelque belle reſolution de combattre, & defendre voſtre ville & liberté auec les armes. Ce que i'ay trouué fort eſtrange, & m'en ſuis eſmerueillé ne me le pouuant perſuader. Toutefois à la fin ie me ſuis reſolu de venir vers vous auec les Colõnels & Capitaines de toutes les trois nations que le Roy a en ceſte ville, pour vous viſiter en ce lieu, & entendre de vous la verité de tout ce qui ſe paſſe. Or Meſſieurs, ie vous prie conſiderez & peſez bien ce conſeil où vous eſtes tous appellez. Car de ce conſeil, & de la reſolution que vous prendrez dépend tout

l'honneur, grandeur, authorité, & aſſeurance de voſtre eſtat, de vos vies, de vos hõneurs, & conſeruation de voſtre liberté ancienne: & au contraire, toute la honte, deshonneur, reproche, auec vne infamie perpetuelle à vos enfans, des hõneur à vos peres, qui vous ont laiſſé pour heritage vne telle grandeur que vous tenez, l'ayant deffendue touſiours par batailles les armes en la main, contre tous ceux qui leur ont voulu oſter. Et à preſent que vous deuez acheter l'occaſion qui ſe preſente, de la moitié de vos biens, pour monſtrer à toute la Chreſtiẽté que vous eſtes les vrais enfans legitimes de ces anciens Romains belliqueux, les enfans legitimes de vos peres qui ont tant combattu pour ſouſtenir voſtre liberté, eſt il poſſible que cœurs Siennois, cœurs ſi genereux ſoient entrez en frayeur, pour ouïr parler l'artillerie? Voulez vous entrer en crainte pour cela? Ie ne puis pẽſer que cecy procede de vous qui auez fait preuue de voſtre generoſité. Ce n'eſt pas auſſi faute d'amitié que vous portiez au Roy Treſchreſtien, ny de la bonne eſperance que vous auez en luy. Ce n'eſt pas auſſi pour vous defier les vns des autres, pour les partialitez qui ſont dans voſtre Cité. Car ie n'ay iamais cogneu que vous fuſſiez diuiſez, mais au contraire bien vnis pour la conſeruation de voſtre liberté & Seigneurie. Ie vous ay veu touſiours reſolus de mourir les armes au poing, pluſtoſt que de la vous laiſſer rauir. I'ay touſiours veu grands & petits marcher d'vn meſme pied, & auoir vne meſme reſolution. Ce n'eſt pas auſſi

pour faute d'hardieſſe : car ie n'ay iamais veu faire ſortie aux eſcarmouches, que touſiours quelqu'vn de voſtre ieuneſſe ne ſe ſoit remarqué pardeſſus les noſtres, encore meſme qu'ils ſoient plus vieux ſoldats qu'eux, pour auoir faict des actes dignes d'eſtre loüez & eſtimez d'vn chacun. Ie ne puis croire que gens qui font ſi bien, puiſſent pour le bruict du canon, qui faict plus de peur que de mal, entrer en crainte, & prendre reſolution de ſe rendre eſclaues de ceſte nation inſupportable des Eſpagnols, ou de vos voiſins vos anciens ennemis. Or puis que cela ne procede de vous, il faut donc qu'il procede de moy, qui ay ceſt honneur d'eſtre Lieutenant du Roy de France voſtre bon amy & protecteur. Que ſi vous le faictes pour crainte, que ie n'aye la ſanté pour prendre la peine, qu'il conuient ſupporter à l'heure que les ennemis nous aſſaudront, pour la foibleſſe où ie ſuis encores, à cauſe de ma grande maladie, cela ne vous doit faire entrer en deffiance. Les bras & les iambes ne font pas tout. Ce grand capitaine Anthoine de Leue goutteux & impotent a plus gaigné de victoires dans ſa chaire, qu'autre de noſtre aage n'a faict à cheual, Dieu m'a reſerué touſiours le iugement pour vous conſeruer : m'auez-vous iamais veu manquer? Eſtois ie croupy dans vn lict lors de la grande camiſade & eſcalade que voſtre ennemy vous donna? Mais voyez, ie vous prie, Meſſieurs, la grande grace que Dieu m'a fait tout à vn coup, m'ayant rendu la force, autant que ie ne fuſſes eſté mala-

de. Et par là vous pouuez cognoiſtre que Dieu nous ayme, & qu'il ne veut pas que vous ny nous nous perdions. Ie me ſens aſſez fort pour prendre le harnois, vous ne me verrez plus fourny, ny emmaillotté. Que ſi vous le faictes pour crainte de mon inſuffiſance, & peu d'experience, en cela vous faictes vn grand tort au Roy. Car c'eſt autant, comme de donner à entendre à tout le monde que ſa Maieſté vous a enuoyé icy vn homme deſgarny de toute ſuffiſance, & mal experimenté pour ſçauoir ordonner ce qu'il faut faire pour la deffence de voſtre ville. Quoy penſez-vous que le Roy vous ayme ſi peu, que de m'auoir enuoyé icy, s'il n'auoit grande aſſeurance de moy, & qu'il n'euſt eſſayé en autre lieu qu'eſt-ce que ie porte, & ce que ie puis? Ie ne vous diray rien de moy, cela ſeroit honteux à moy-meſme, vous en auez veu vne partie, l'autre, vous la pourrez entendre. Vous pourrez doncques iuger que le Roy ne m'a pas choiſi parmy tant de Gentils-hommes qu'il a en ſon Royaume, & ne m'a pas enuoyé auprés de vous, ſans auoir bien peſé ce que ie ſçay faire, par la longue experience qu'il en a touſiours eu, non ſeulement pour eſtre politique, comme vous m'auez veu iuſques icy, mais pour pourueoir, lors que de force on veut emporter vne place. Craignez-vous, Seigneurs, que la hardieſſe me faille au beſoin? Et dequoy me ſeruiroit tant de preuues, que i'en ay faict depuis que ie ſuis icy auec vous eſtant malade? Vous m'auez veu

ſortir dés que i'ay peu monter à cheual, allant voir les eſcarmouches de ſi prés, que moy-meſme les commandois. Et ne vous ſouuient-il pas du iour que i'entray en ceſte viile, & de la grande eſcarmouche que ie rendis? vos gens l'ont veu. Ils y ont eu part: & la nuict de Noël encores plus, où le combat dura ſix groſſes heures. Ne vins ie pas moy-meſme aux mains? ne cogneuſtes vous pas alors que ie ne perdis point l'entendement à ordõner, ny la hardieſſe à cõbattre? I'ay honte de le dire, mais puis que vous le ſçauez, ie n'en dois pas rougir. Ie ne vous veux dire que ce que vous auez veu: ie ne ſuis pas Eſpagnol ventart. Ie ſuis François, & encore Gaſcon, qui eſt de noſtre nation le plus franc & libre. Or meſſieurs, il me ſemble que vous auez aſſez d'experiẽce de vous meſmes, qui vous rendra dignes d'vn perpetuel reproche, ſi vous prenez autre reſolution, outre le dommage que vous en receurez. Il me ſemble que vous me deuez auoir cogneu, depuis que ie ſuis auec vous autres, & que ie n'ay rien oublié de ce que le Roy s'eſt promis que ie ſçaurois bien faire, quand la neceſſité ſe preſentera. Toutes ces remonſtrances que ie vous ay faites, tant de ce qui vous touche en particulier, comme de ce qui touche le mié, vous doit faire oublier toute crainte, & prendre tout le cœur & la magnanimité qu'ont touſiours eu vos predeceſſeurs, & vous meſmes qui eſtes en vie. Parquoy ie vous prie que vous preniez tous enſemble vne reſolutiõ telle que les vaillans hommes, comme vous eſtes, doiuẽt prendre:

dre : c'eſt de mourir les armes en la main, pluſtoſt que de laiſſer perdre voſtre ſouueraineté, & liberté. Et de moy, & de tous les Colonnels & capitaines que voila, nous iurons Dieu que tous mourrons auec vous, comme nous vous en donnerons à ceſte heure l'aſſeurance. Ce n'eſt pas pour noſtre biẽ, & pour acquerir des richeſſes: ce n'eſt pas pour nos aiſes, car vous voyez que nous pâtiſſons, & la faim & la ſoif: ce n'eſt donc que pour noſtre deuoir, & pour nous acquitter du ſerment: afin qu'on puiſſe dire, & vous quelque iour, que c'eſt nous qui auons deffendu la liberté de ceſte Cité, & qu'on nous puiſſe appeller les conſeruateurs des Siennois.

Alors ie me leuay, & dis au truchement Alleman, qu'il retint bien ce que ie voulois dire, pour le redire au Colonnel Reincroc, & à ſes capitaines. Et alors commençay à parler aux Colonnels, & leur dis : *Signori miei & fratelli, iuriamo tutti & prometiamo inanſi Iddio che noi moriremo tutti l'arme in mano con eßi loro per adiutar li a deffendere lor ſicureſſa & liberta: & ogni vnò di noi s'obligi per li ſoi ſoldati : & alſate tuti le voſtre mani.* Alors chacun hauſſa la main, le truchement le dit au Colõnel, lequel incontinent leua la main, & tous ſes capitaines crians, *ïo, ïo huerlic*, & les autres, ouy, ouy, nous le promettons, chacun en ſon langage. Surquoy le capitaine du peuple ſe leua, & tout le Conſeil, me remerciant infiniment: & apres tourna le viſage deuers les capitaines, leſquels il remercia bien fort, & d'vne grande volonté. Lors ils me

prierent me vouloir retirer à mon logis, iusques à ce qu'ils eussent parlé à tout le Conseil qui estoit dans la grande salle, & donné à entendre toute la remonstrance que ie leur auois faict. Ce que ie fis: & à la sortie de la petite salle, ie trouuay Misser Bartholomé Caualcan, qui ne sçauoit pas la proposition que i'auois faite, car il n'entra pas dans la salle du Conseil, lequel me dist à l'oreille qu'il pésoit que tous auoient prins resolution de n'endurer point la batterie. Alors ie l'en ramenay à mon logis: & trois heures apres arriuerét quatre des Magistrats, dont Misser Hieronim Espano en estoit l'vn, ayant charge de toute la Seigneurie generalement de me remercier infinimét: & me dit que Misser Ambrosi Mitti auoit parlé en la chaire accoustumee, qui est au milieu de la grãde salle, contre la muraille, leur faisant entendre la remonstrãce que ie leur auois faite, lequel n'en oublia riẽ, car c'estoit vn homme sage, & bien aduisé, & le fermẽt qu'auoiẽt fait tous les Colõnels & capitaines, les exhortant de se resoudre tous au combat. Il ne me souuient s'ils se mirent à la deliberation de la ballotte, ou si tous leuerent la main, comme nous auions fait: mais les quatre nous rapporterent que iamais ils n'auoient veu vne plus grande ioye qui s'estoit mise entr'eux, apres la proposition dudit Ambrosi Mitti. Et me dirét aussi qu'apres que ie fus en ladite salle, & faict lesdites remonstrances, les deux Gentils hommes qui auoient opiné qu'il falloit capituler, & entrer en compositiõ auec l'ennemy, auoiét

prié le Senat leur vouloir faire ce bien que de raver leurs opinions, & n'y auoir eſgard, & les laiſſer encore opiner: ce qui fut faict: & opinerent qu'il falloit combattre, & n'entrer en aucune compoſition, ains pluſtoſt mourir les armes à la main. Ie dis à Miſſer Hieronim Eſpano que ie m'en allois retirer pour tout ce iour, & pour toute la nuict pour eſcrire l'ordre qu'il falloit tenir pour le combat, & par toute la ville, & qu'incontinent ie l'enuoyerois, comme ie ferois auſſi aux Allemans en leur langue: aux François en la leur.

Gouuerneurs & capitaines, vous deuez prendre quelque exemple icy, pource qu'il y en a qui diſent quand ils ont rendu vne place que les ſoldats n'ont point voulu combattre, autres que les gens de la ville les vouloient trahir, & les ont forcez d'entrer en capitulation & compoſition. Ce ne ſont qu'excuſes. Ce ne ſont qu'excuſes, croyez moy. Ce qui vous force, c'eſt voſtre peu d'experience. Meſſieurs, mes compagnons, quand vous vous trouuerez en telles nopces, prenez vos beaux accouſtremens, parez vous: lauez vous la face de vin Grec: & la faictes deuenir rouge: & marchez ainſi brauemẽt parmy la ville & parmy les ſoldats, la care leuee, ne tenant iamais autre propos, ſinon que bien toſt auec l'ayde de Dieu, & la force de vos bras & de vos armes, vous aurez en deſpit d'eux la vie de vos ennemis, & non eux la voſtre: qu'ils ne ſont pour vous venir attaquer dans voſtre fort: que c'eſt ce que vous deſirez le plus: car de là dé-

pend leur ruine, & voſtre deliurance. Et de ceſte ſorte iuſques aux femmes prendront courage, & les ſoldats pareillemẽt: mais ſi vous allez auec vn viſage paſle, ne parlant à perſonne, triſte, melancolique & penſif, quand toute la ville, & tous les ſoldats auroient cœur de lyõs, vous le leur ferez venir de mourons. Parlez ſouuẽt auec ceux de la ville en quatre ou cinq paroles, & pareillemẽt aux ſoldats, leur diſant, & bien, mes amis, n'auez vous pas courage? Ie tiens la victoire noſtre, & la mort de nos ennemis deſia pour aſſuree: car i'ay ie ne ſçay quel preſage en moy, que quand il me vient, ie ſuis tout aſſeuré de vaincre, lequel ie tiẽs de Dieu, & non des hommes. Parquoy, repoſez vous ſur moy, & reſoluez vous tous de combattre, & ſortir d'icy auec hõneur & reputatiõ. Vous ne pouuez mourir qu'vne fois: c'eſt choſe qui eſt deſtinee. Si Dieu l'a ordonné, vous auez beau fuyr. Mourons donc auec honneur: mais il n'y a nulle apparence de dãger, ains pluſtoſt pour nos ennemis, ſur leſquels nous auons tout aduantage. Et que voulez-vous gouuerneurs & capitaines, qui oſe dire qu'il a peur, vous voyant reſolus en ceſte ſorte? Ie vous dis que quãd ils en trembleroient, ils la perdroiẽt: & deuiendra le plus poureux auſſi hardy que le plus courageux de la troupe. Iamais les ſoldats ne s'eſtonneront tant qu'ils verrõt la hardieſſe de leur chef durer. Et tout ainſi que le chef rapporte la loüange, & que le reſte n'a rien, ſinon celle que leur chef leur donne deuant le Prince: ainſi doit le chef ſe reſoudre de

ne monſtrer iamais auoir peur. Car en faiſant cela, les ſoldats meſmes en porteront bon teſmoignage: & ainſi la reputation qu'il aura acquiſe, luy demeurera, ſans que iamais aucun y contrediſe. Ie ne vous conſeille donc rien que ie ne l'aye eſprouué moy-meſme, non ſeulement là, mais en pluſieurs endroits, cõme vous trouuerez dans ce liure, ſi vous auez la patience de le lire. Or voicy l'ordre que ie fis pour le combat, & pour toute la ville. Ie vous repreſente toutes ces particularitez, ſans me cõtenter de dire que Siene fut aſſiegee, où ie ſouſtins le ſiege neuf ou dix mois: & puis ie capitulay, forcé de famine: Car de là le capitaine, le Lieutenant de Roy, le ſoldat n'en peut pas faire profit. C'eſt l'Hiſtorien. De ces gẽs il n'y en a que trop. Ie m'eſcris à moy meſme: & veux inſtruire ceux qui viendront apres moy. Car n'eſtre nay que pour ſoy: c'eſt à dire en bon François, eſtre nay vne beſte.

I'ordonnay donc en premier lieu, que la Cité ſeroit diuiſee en huict parties, & que les huict de la guerre en auroient chacun la ſienne: que chacun des huict cõmettroient vn perſonnage, de qui ils reſpondroient. Lequel perſonnage feroit la deſcription de tout le quartier qui luy ſeroit baillé en charge, combien d'hommes, de femmes, & d'enfans: il y auroit en leur quartier de l'aage de douze ans, les maſles iuſques à ſoixante, & les femmes iuſques à cinquante, & qui fuſſent pour porter la hoſte, la barelle, les picqs, les palles, & les ſappes: & que chacun de ſon quartier feroit des capitai-

nes de chaque art sans qu'ils soié: meslez: qu'il seroit fait commãdement à peine de la vie, que dés que leur capitaine les manderoit venir là où ils seroient commandez, d'y venir tout incontinent, & les femmes & enfans: que chacun fera prouision prõptement de ce que leur office portera, & que les maistres des seruiteurs & chambrieres, ou maistresses, seront tenus de promptement donner ordre que leurs seruiteurs & chambrieres soient garnis des outils seruãs à trauailler, chacun en son estat, à peine de deux cens escus: & la Cité d'en fournir aux pauures qui n'auront dequoy en auoir, aux dépens du tresor public, & que lesdicts deputez feront leurs roolles, & iront de maison en maison pour enrooller leurs gens, & que dés que les capitaines crieront chacun en son quartier, force, force, que tous, & toutes courõt à leurs outils: & se rendront où leur capitaine les menera: & les deputez bailleront les roolles de tous ceux & celles qu'ils auront trouuez en leurs quartiers, à chacun des huict de la guerre, quartier pour quartier: que les vieux, ou vieilles qui excederont l'aage susdit demeureront aux maisons de leurs maistres, pour leur accoustrer à manger, & garder la maison: que lesdicts deputez feront roolle de tous les massons & charpentiers qui seront en leur quartier: lequel roolle bailleront à celuy des huict de la guerre qui les aura commis. Voila l'ordre pour les pionniers & manœuures.

L'ordre de ceux qui portoient les armes, estoit que les trois Gonfaloniers, qui est de

ſainct Martin, de Ciotat, & de Camollia, ſeroient incontinent la reuerẽ de toutes leurs compagnies, qui eſtoient vingt & quatre: & regarderoient les armes d'vn chacun, ſi elles eſtoient bien en ordre pour combattre: & ſinon incontinent les contraindroient de les faire accouſtrer. Qu'ils feroient reaffiner toutes les poudres: & qu'on feroit grand quantité de boulets, & de cordes. Que leſdits Gõfaloniers ſe tiendroient chacun en ſon quartier, ſans en bouger, iuſqu'à ce qu'vn des huict de la guerre viendroit commander ce qui leur faudroit faire: que les Gentils hommes vieux qui ne pourroient porter armes, ny trauailler, ſe rendroient à ſolliciter les pionniers du quartier là où ſeroient leurs maiſons, & ayder aux capitaines deſdicts pionniers. Or auois-ie touſiours deliberé que ſi l'ennemy nous venoit aſſaillir auecques l'artillerie, de me retrancher loin de la muraille où ſe feroit la batterie, pour les laiſſer entrer à leur aiſe: & faiſois eſtat touſiours de fermer les deux bouts, & y mettre à chacun quatre ou cinq groſſes pieces d'artillerie, chargees de groſſes chaiſnes, & de gros cloux, & pieces de fer. Derriere la retirade, ie deliberay mettre tous les mouſquets de la ville, enſemble l'arquebuzerie: & comme ils ſeroiẽt dedans faire tirer l'artillerie, & l'arquebuzerie tout à vn coup. Et nous qui ſerions aux deux bouts, venir courant à eux auec les picques, hallebardes, eſpees à deux mains, & eſpers & rõdelles. Cecy faiſois-ie, pource que ie voyois bien qu'il n'eſtoit poſſible au Roy de nous en-

uoyer secourir, à cause qu'il estoit engagé en tant de lieux, qu'il n'estoit possible de pouuoir leuer gẽs suffisans, pour leuer le siege par mer, ny par terre. Monsieur de Strossy n'auoit le moyen de nous secourir. Et parainsi ie les voulois laisser entrer, & faire peu de deffence à la breche: afin de leur donner la bataille dans la ville, apres estre passez par la furie de nostre artillerie & arquebuzerie. Car de deffendre la breche, il eust esté à mon aduis bien aisé: mais nous n'eussions apporté tãt de dommage à nos ennemis, comme en leur laissant l'entree, laquelle nous eussions feint d'abandonner, pour les tirer au combat.

Cinq ou six iours auant que l'artillerie vint, ie faisois sortir de la ville deux payſans, & vn capitaine, ou sergent, dés que la nuict venoit, comme pour sentinelles perduës. C'est vne chose fort bonne & asseuree: mais regardez bien qui vous enuoyerez: car elle vous peut faire mauuais party. Et comme la nuict estoit venuë, le capitaine mettoit le payſan en sentinelle à cinquante ou soixante pas de la muraille, & dans vn fossé, ou derriere vne haye: ayant aduis que dés qu'il entendroit aucune chose, il viẽdroit trouuer le capitaine au pied de la muraille. Lequel capitaine auoit charge de moy, que tout incontinent que le payſan auroit parlé à luy, de se mettre tous deux l'vn apres l'autre à quatre pieds, & s'en aller en auãt iusques au lieu où le payſan auoit ouy le bruit: & qu'il falloit que plustost ils se couchassent le ventre à terre, pour descouurir s'ils aduiseroiẽt point

trois ou quatre qui recognuſſent ce lieu là: & voir ſi apres ils s'aſſembleroient pour parler: car cela eſt le vray ſigne qu'ils recognoiſſent cet endroit pour y amener l'artillerie. A quoy faire ils ne deuoient eſtre, que le maiſtre ou Commiſſaire de l'artillerie, le Colõnel ou maiſtre de camp de l'infanterie, ou l'ingenieur, le maiſtre charretier, & vn capitaine des pionniers : afin que ſelon la reſolution qu'auroit prinſe le Commiſſaire, le Colonnel & l'ingenieur, le maiſtre charretier recognoiſſe auſſi le lieu par là où il pourra mener l'artillerie. Et l'ingenieur doit monſtrer au capitaine des piõniers ce qu'il faudra faire pour faire l'eſplanade, ſelon que les tous auront reſolu. Et voila la recognoiſſance qui ſe doit faire la nuict, apres que vous auez recognu de iour vn peu de loin. Car ſi ceux de dedans valent rien, ils doiuent par eſcarmouches, ou par l'artillerie vous garder de recognoiſtre de prés. Le capitaine me deuoit incontinẽt venir aduertir de ce que nos payſans, & luy auroient veu: & laiſſer encores les payſans en ſentinelle, & vn ſoldat en ſon lieu, iuſques à ſon retour. Or par trois fois ils furent deſcouuẽrts en ceſte maniere: & tout incontinent que i'eſtois aduerty, ayant auſſi le roolle des huict quartiers, & des huict de la guerre, qui commandoiẽt leurs quartiers, ſoudain i'aduertiſſois le ſeigneur Cornelio, lequel promptement me ſçauoit dire le quartier où c'eſtoit, & le ſeigneur des huict de la guerre qui le commãdoit. Ie n'auois iamais dit à homme quelle eſtoit mon intention, ſinon au ſei-

gneur Cornelio. C'estoit vn homme sage & aduisé, & vaillant, auquel me reposois bien fort. Et comme il sceust que ie leur voulois liurer la bataille dans la ville, de tout vn iour nous ne fismes que donner le tour dedans & dehors, & recogneusmes fort bien tous les endroits où l'ennemy nous pouuoit faire barrerie: & pareillement recogneusmes l'endroit où nous falloit faire la retirade. Et tout incontinent que l'aduertissement me venoit du capitaine qui demeuroit en sentinelle hors la ville, soudain i'aduertissois le seigneur du quartier, & il aduertissoit son commis, & son commis le capitaine des pionniers: de sorte que dans vne heure vous eussiez veu pour le moins mille ou douze cens personnes à commencer la retirade. Or auois ie ordonné aussi que la Cité feroit grãde prouision de torches: de sorte que ceux qui auoient recogneu, n'estoient guetes de retour au Marquis, qu'ils voyoient tout cet endroit par le dedans de la ville couuert de torches & de gens: tellement qu'au poinct du iour nous auions fort aduancé nostre retirade: & renuoyons le matin reposer ceux la, en faisant venir d'vn autre quartier iusques au midy. Et d'vn autre depuis midy iusques à la nuict: & par consequẽt d'autres iusques à la minuict, & au poinct du iour: de façon que nous faisions en peu d'heure vn si grand labeur, que ne pouuions estre en aucune maniere surprins. Ie fis en cette sorte tourner la ville au Marquis, lequel estoit logé chez Guillot le songeur. Et me dit le seigneur

Hernandon de Selue, frere du ſeigneur Rigomes, qui commandoit le coſté de la petite Obſeruance; auquel ie parlay le Vendredy, auant que nous partiſſions de la ville à fiance, entre leur logis, & le fort de Camollia. que le Marquis eſtoit entré vne fois en tel ſoupçon, qu'il penſoit qu'il y euſt quelqu'vn en leur Conſeil qui m'aduertiſt de leurs deliberations: voyant que deſlors qu'il auoit deſſeigné de nous battre, deſlors on trauailloit en cet endroit. Car la nuict on entend aiſément le bruit. Vn ſi grand remuement ne ſe peut cacher. Et pource qu'il me dit qu'il auoit fait vn liure du ſiege de Siene, il me pria que ie luy voulusſe dire comment ie pouuois deſcouurir leur intention. Ie luy en dis la verité.

Mais pour retourner à noſtre propos, à la fin le Marquis vint mettre ſon artilleric ſur vne petite montagne, entre porte Ouille, & la grãde Obſeruance. Ce lieu là me cuida mettre à deuiner à moy-meſme, qui penſois eſtre fi fin: parce qu'à la porte Ouille il y a vne grande antiporte fort large: & que les maiſons de la ville ſe touchent preſque, n'y ayant que la ruë entre deux, n'eſtant poſſible de long temps y faire la retirade neceſſaire: car il falloit abattre plus de cent maiſons. Cela me faſchoit extrémement: car c'eſt autant acquerir d'ennemis dans nos entrailles, parce que le pauure citadin qui voit enleuer ſa maiſon perd patience. Ie baillay au Comte de Biſque la charge de faire terraſſer ceſte porte: nous prenions la terre dans des iardins vacans, qu'il y a vn peu à

main gauche. O le bel exemple que voicy, & que ie veux coucher par escrit: afin de seruir de miroir à ceux qui voudront conseruer leur liberté.

Tous ces pauures habitans, sans mõstrer nul desplaisir, ny regret de la ruine de leurs maisons, mirent les premiers la main à l'œuure: chacun accourt à la besogne. Il ne fust iamais qu'il n'y eust plus de quatre mille ames au trauail: & me fust monstré par des Gentils hõmes Siennois vn grand nombre de gentil femmes portans des panniers sur leur teste pleins de terre. Il ne sera iamais, Dames Siennoises, que n'immortalise vostre nom, tãt que le liure de Montluc viura: car à la verité vous estes dignes d'vn mortelle loüange, si iamais femmes le furent. Au commencement de la belle resolution que ce peuple fit de deffendre sa liberté, toutes les Dames de la ville de Siene se departirent en trois bandes: La premiere estoit cõduite par la Signora Forreguerra, qui estoit vestuë de violet, & toutes celles qui la suiuoiẽt aussi, ayant son accoustrement en façon d'vne Nymphe, court, & monstrant le brodequin: La secõde estoit la Signora Picolhuomini, vestuë de satin incarnadin, & sa troupe de mesme liuree: La troisiesme estoit la Signora Liuia Fausta, vestuë toute de blanc, come aussi estoit sa suitte, auec son enseigne blanche. Dãs leurs enseignes elles auoient de belles deuises: ie voudrois auoir donné beaucoup, & m'en ressouuenir. Ces trois escadrons estoient composez de trois mille Dames, gentil-femmes, ou

bourgeoiſes. Leurs armes eſtoient des pics, des palles, des hotes & des facines. Et en cet equipage firent leur monſtre, & allerent commencer les fortifications. Monſieur de Termes, qui m'en a ſouuent fait le compte (car ie n'y eſtois encor arriué) m'a aſſeuré n'auoir iamais veu de ſa vie choſe ſi belle que celle là Ie vis leurs enſeignes depuis. Elles auoient faict vn chant à l'honneur de la France, lors qu'elles alloient à leur fortification. Ie voudrois auoir donné le meilleur cheual que i'aye, & l'auoir pour la mettre icy.

Et puis que ie ſuis ſur l'honneur de ces femmes, ie veux que ceux qui viendront apres nous, admirent, & le courage, & la vertu d'vne ieune Siennoiſe, laquelle encor qu'elle ſoit fille de pauure lieu, merite toutesfois eſtre miſe au rang plus honorable. I'auois faict vne ordonnance au temps que ie fus creé Dictateur, que nul, à peine d'eſtre bien puny, ne failliſt d'aller à la garde à ſon tour. Ceſte ieune fille voyant vn ſien frere, à qui il touchoit de faire la garde, ne pouuoit y aller, prend ſon morion, qu'elle met en teſte, ſes chauſſes, & vn colet de beuffle: & auec ſon hallebarde ſur le col, s'en va au corps de garde en cet equipage, paſſant lors qu'on leuſt le roolle ſoubs le nom de ſon frere: fit la ſentinelle à ſon tour, ſans eſtre cognuë, iuſques au matin que le iour eut poinct. Elle fut ramenee à ſa maiſon auec honneur. L'apreſdiſnee le ſeigneur Cornelio me la monſtra.

Or pour retourner à nos moutons, il ne fuſt

possible de ce iour-là, ny de la nuict suiuante, que le Comte peust faire son terre plain, ny nous aussi la retirade, à laquelle nous trauaillions, laissans enuiron quatre vingts pas au Marquis, s'il y vouloit entrer. Nous auions faict vne trauerse aupres de porte Ouille: & là nous auions mis trois grandes couleurines, chargees de ce que i'ay dit. Auquel lieu estoit le seigneur Cornelio, & le Comte de Gayas, & trois canonniers qu'auoit laissé monsieur de Bassompierre. A main droicte, sur vn haut estoit la grande Obseruance: Entre icelle & les murailles, nous auions mis cinq canons farcis de mesme: lesquels ledict Bassompierre commandoit. Or l'vn & l'autre estoient si cachez, que l'ennemy n'y pouuoit rien voir de dessus les colines Bien s'apperceuoient ils, que haut à l'Obseruãce il y auoit des gens: car touſiours ils tiroient là quelque coup: mais nous estions tous derriere vne tranchee qu'auions faicte entre l'Obseruance & la muraille de la ville, tapis & couchez: de sorte que ne pouuions estre veus. Les soldats estoient tous contre les maisons, ayant fait force trous en icelles, pour aller & venir au couuert Derriere la retirade, qui n'estoit gueres plus haute que la hauteur d'vn homme, ils estoient aussi au couuert, sans pouuoir estre veus. Le seigneur Cornello estoit aussi couuert, à cause qu'il estoit en bas lieu, & à la couuerte d'vne forte espaisse muraille qui touchoit à porte Ouille. L'ordre du combat estoit tel.

Le seigneur Cornelio auoit auecques luy

vne enseigne d Allemans, deux de François, quatre d'Italiens, & quatre de Sienois, ayant le Comte de Gayas auecluy pour le soulager: & auec moy à l'Obseruance, le Reincroc auec trois compagnies d'Allemans, deux de François, deux d'Italiens, & quatre enseignes Siennoises En toutes les deux troupes du seigneur Cornelio, & de moy, il n'y auoit vne seule arquebuze, sinon picques, hallebardes, espees à deux mains, encores n'y en auoit il pas beaucoup, espees & rondelles, toutes armes pour nous ioindre incontinent collet à collet. Ce sont les plus furieuses armes: car s'amuser à ces escoperteries, c'est temps perdu, il faut se ioindre. Ce que le soldat ne veut faire, tant qu'il y a des armes à feu: car il veut tousiours porter de loin. Toute la nuict ils mirent leurs ganions pour vingt & six, ou vingt & sept pieces: & au poinct du iour ils en eurent placé douze, comme ils eussent faict tout le reste, n'eust esté qu'il leur falloit monter sur ceste montagne leur artillerie à bras. La muraille est assez bonne, laquelle il n'y a pas long temps vn des Papes Pie, qui estoit de la maison de Picolhomini, & de l'ordre du peuple auoit fait faire. Au poinct du iour ils commencerét leur baterie à vn pied ou deux pieds de terre tousiours de loin, & bien pres de cent pas. Ce qu'ils faisoient pour couper la muraille par le bas. Et le lendemain matin pensoient auecques le reste de l'artillerie abbattre en peu d'heure toute la muraille: mais pour cela le Comte de Bisque ne cessoit de réplir tousiours

ceſte antiporte, & nous laiſſoit des flancs : de ſorte que nous pouuions voir au lõg de la breche. Enuiron midy ils laiſſerent ceſte batterie de bas, & commencerent à battre au milieu de la muraille. Et comme ie vis qu'ils commençoient à faire iour, ie laiſſay le ſeigneur Cornelio, qui alloit d'vn lieu à autre : & prins monſieur de Baſſompierre, & nous en allaſmes au fort de Camollia: & de là nous voyons tout le recul de leur artillerie. Ie laiſſeray ce propos pour acheuer l'ordre.

Ie laiſſay vne compagnie Françoiſe au fort de Camollia, vne autre à la citadelle, ayãt deux compagnies de Siennois à chacune : plus les deux compagnies d'Allemans à la grande place, chacune à part : à la porte ſainct Marc vne d'Italiens. Et tout au long de la muraille vers Fonde-brande des Siennois, & de meſme vers la porte Noue : ayant donné le mot aux deux compagnies Françoiſes, que ſi i'auois beſoin d'eux, ie les enuoyerois querir, laiſſans les Siénois dans la citadelle & dans le fort. Et autant en auois-ie dit aux Allemans : & auois mis en l'ordre que nous changerions de mot de ſix heures en ſix heures, tant le iour que la nuict: afin que quand nous ſerions au couuert, s'il y auoit aucun traiſtre qui allaſt en nul endroit, où il pourroit auoir intelligence auecques les ennemis, tirer les gens de là pour affoiblir cet endroit, & s'en aller ailleurs, qu'homme ne ſeroit creu, s'il ne portoit le mot changeant, lequel ſeroit porté aux Siénois par deux des Seigneurs des huict de la guerre, l'vn par vne moitié

moitié de la ville, & l'autre par l'autre. Et ſi ceux-là meſmes n'apportoient le mot, ils ne bougeroient point. I'auois touſiours peur que le Marquis euſt quelque intelligence à la ville. Voila pourquoy i'y mis cet ordre. Les Allemans qui eſtoient à la place auoient le meſme commandement. Et encores falloit qu'vn chef ou ſergent des autres le vint querir. Il fuſt eſleu ſix ſergens de nos compagnies Italiennes & Françoiſes, leſquels auoient charge, cependant que la batterie & l'aſſaut ſe donneroient, d'aller touſiours au long de la courtine de la muraille aux quartiers que ie leur auois ordonné, leſquels n'abandonneroient iamais leur quartier. Fuſt auſſi ordonné qu'à peine de la vie il n'y auroit homme de quelque nation que ce fuſt, ny les Siennois pareillement, qui s'hazardaſt d'abandonner la retirade, eſtant du nombre de ceux qui y eſtoient ordonnez pour le combat. Et autant en fuſt fait tout au long des murailles de la ville. Fuſt ordõné auſſi que des huict ſeigneurs de la guerre, les quatre demeureroiẽt touſiours auecques moy, ou bien auecques le ſeigneur Cornelio : afin que les deux qui demeureroient auecques luy, allaſſent tous à cheual chercher le ſecours que le ſeigneur Cornelio leur diroit, auecques le mot, pour le ſecourir s'il en auoit beſoin : & les deux miens en feroient le ſemblable: c'eſt à ſçauoir des compagnies Siennoiſes : & les autres quatre iroient aux lieux où les quatre ſergens eſtoient ordonnez : afin que tous enſemble donnaſſent courage aux gens, ſi la neceſſité

le requeroit. Et là où ne se presenteroit aucun besoin, & qu'aucun viendroit à eux auecques le mot demander des gens pour secourir, il leur en bailleroit partie, & l'autre se garderoit tousiours pour deffendre cet endroit. Que les officiers du Roy, comme contreroolleurs, commissaires des viures, thresoriers, ou commis seroient ordinairement partie du iour, & partie de nuict tous à cheual, allant tousiours par la ville : & que d'heure en autre vn d'eux m'apporteroit nouuelles, comme tout se portoit dans le corps de la ville, & autour des murailles, nous portans tousiours asseurance d'auoir parlé aux quatre de la guerre, & aux sergens qui estoient deputez auecques eux. C'est l'ordre que ie donnay, à tout le moins, dõt i'ay souuenance, n'oubliant tous les iours à visiter les compagnies, & encourager les habitans de bien faire.

A present ie retourne à ce que nous fismes au fort de Camollia. Monsieur de Bassompierre courust chercher vn canon qu'il y auoit à la citadelle: mais comme il le pensa remuer, le roüage se desfit, & amena vn demy canon, qu'vn Siennois que ledit Bassompierre auoit mis à l'artillerie, tiroit: & en tiroit comme d'vne arquebuze. Il fust aydé d'vne troupe de soldats François & de Siennois, qui estoient à la citadelle pour l'amener. Et quant à moy, ie faisois faire vne plate-forme aux soldats du fort, ayant vne compagnie de pionniers, que ie manday soudain querir. Nous l'eusmes faite en moins d'vne heure & demie, où ie mon-

tay le demy canon. Ie donnay dix eſcus à noſtre Siennois: afin qu'il fiſt de ſi bons coups de ceſte piece-là, comme il faiſoit à la citadelle. Ils auoient mis des gabions au flanc venant deuers nous. Baſſompierre & moy nous nous miſmes à main droite. Nous regardions la bale en l'air, comme vn chapeau en feu, donnant fort à main droite, le ſecond à main gauche. Ie fremiſſois de deſpit. Monſieur de Baſſompierre m'aſſeuroit touſiours que bien toſt il prendroit la mire: & alloit, & venoit à luy. Le troiſieſme donna au pied des gabions, & le quatrieſme dans leur artillerie, & y tua force gẽs: car tous ceux là qui aydoient, s'enfuirent derriere vne petite maiſonnette qu'il y auoit au cul de l'artillerie. Et alors ie l'allay embraſſer: & le voyant bien affuté, luy dis, *Fradel mio da li da ſeno, per dio facio ti preſente d'altri diece ſcoudi, & d'vn bichier de vino greco.* Ie luy laiſſay le capitaine François qui gardoit le fort, pour touſiours le fauoriſer de ce qu'il auoit beſoin: & nous retiraſmes monſieur de Baſſompierre & moy à noſtre lieu. Il y vint vne enſeigne d'Allemans, qui venoit au long de l'autre gabionnade, enſeigne deſployee. Cela pouuoit eſtre ſur les quatre heures. Nous la pouuions voir marcher du derriere de l'Obſeruãce: & ne fuſt iamais arriué à l'artillerie, que noſtre piece tira: & tua l'Enſeigne: & ſoudain Allemans en fuite, ſe retirans là où ils eſtoient auparauant. Et fiſt ce Sienois de ſi grands coups, qu'il leur deſmonta ſix pieces de canon: & demeura leur artillerie toute abandõnee, iuſques à l'en-

tree de la nuict, sans iamais tirer que deux canons, qui estoient couuerts des gabions, qui tenoient le flanc vers Camolia: lesquels nostre artillerie ne pouuoit atteindre: parce qu'elle donnoit par dessus, à cause de la hauteur des gabions. Et entre chien & loup tirerent sept ou huict coups à l'Obseruance où nous estiõs, & aux maisons prochaines: & de toute la nuict ne se tira rien plus. Nous fismes grande diligence toute la nuict d'acheuer nostre retirade, & le Comte de Bisque l'antiporte: de sorte que deux heures deuant iour tout fust paracheué, & chacun en son lieu où il deuoit combattre. Ce qui nous faisoit tant haster, c'estoit que nous oyons mener vn grand bruit à leur artillerie: & pensions qu'ils y menassent l'autre: qui fust cause que ie iettay vn homme dehors pour recognoistre leur batterie: lequel nous rapporta qu'ils auoient coupé plus de quatre vingts pas de muraille à vn pan ou deux de terre, & qu'il pésoit qu'en peu d'heure ils l'auroient toute abbattuë. Dequoy nous ne nous souciasmes pas beaucoup: car nous esperions leur vendre bien cher l'entree. Et enuiron vne heure deuant iour ils cesserent de faire bruit, qui nous fist penser qu'ils n'attendoient que l'aube du iour pour donner feu. Ie montay sur la muraille, ayãt le capitaine Charry auecques moy: lequel à toute force m'en vouloir faire descendre, quand l'aube du iour commença à paroistre. Et bien tost apres i'apperceus qu'aux fenestres des gabiõs n'y auoit point d'artillerie, & qu'en lieu d'auoir mise

l'autre, ils auoient oſté celle qui y eſtoit. Et alors ie criay au ſeigneur Cornelio, que nous eſtions hors d'aſſaut, & que les ennemis auoiẽt retiré l'artillerie. Tout le monde commença à monter ſur la muraille: & les Siennois à belles iniures contr'eux, diſant en leur Italien. *Coioni marrani, Venete qua vi meteremo per terra vinti braßi di muri.* Ils furent contraints de demeurer trois iours au deſſous de la montagne pour r'habiller leurs roüages, que le demy canon que nous auions mené à Camollia leur auoit gaſté.

Or comme i'ay eſcrit, ce Gentil homme de la chambre de l'Empereur auoit touſiours fait le mauuais, mais comme il euſt bien recogneu le tout, luy eſtant remonſtré par le Marquis, que la retirade, & tout ce que ie faiſois, eſtoit pour les laiſſer entrer, & leur donner la bataille dãs la ville. (Car ſi ie ſçauois ce qu'il faiſoit, il ſçauoit auſſi ce que ie faiſois. Touſiours il y a quelque traiſtre parmy) il fuſt auſſi bien d'opinion auec le Marquis & les autres capitaines, que la ville ne ſe prendroit iamais par force, mais qu'il la falloit auoir par famine: & fuſt d'aduis que l'on renuoyaſt l'artillerie à Florẽce. Lequel s'en retourna deuers ſon maiſtre, pour luy conter ce qu'il auoit veu, & que le Marquis ne pouuoit faire autre choſe, ſinon ce qu'il auoit fait. Ie ne ſçay s'il luy conta la peur qu'il y auoit euë: laquelle le Marquis meſme me recita lors que ie ſortis de Sienne, qui m'accõpagna plus de deux mil, & me diſt que lors que leur artillerie fuſt abandonnee,

pour le fracas que nostre demy canon faisoit, il estoit tout au costé de la maisonnette dans sa lictiere, ayant la goutte, & la lictiere estoit à terre: & ce Gentil-homme de l'Empereur parloit à luy ayant les mains sur la courtine d'icelle, & la teste dedans, parlant en secret audit Marquis. Nostre canonnier voyant que l'artillerie estoit abandonnee, & que tout le monde estoit retiré au costé de la maisonnette, tira vne volee contre icelle, de laquelle vne partie de la muraille qui estoit de brique, tomba sur la lictiere, dans laquelle ledit Gentil-homme se trouua sur les iambes du Marquis, si estonné que rien plus, & me iura qu'en sa vie il ne pensa mourir qu'alors: & le luy tirerent hors de dessus ses iambes, & luy-mesme à bien grand peine: car toute la lictiere estoit pleine de la couuerture de ladite maison. Et me dit outre ledict seigneur Marquis, qu'il y eust si grande peur, que la goutte le laissa. Car tout ce fracassement tomba sur luy tout à coup, ensemble sur ce Gentil homme qui pensoit estre mort. I'ay ouy dire que l'apprehension de la mort a guery des maladies. Ie ne sçay si depuis ses gouttes l'ont reprint: mais ledit seigneur Marquis m'asseura qu'il ne l'auoit euë depuis. S'il est vray ou non, ie m'en rapporte.

Cecy pouuoit estre vers la my-Ianuier: & ne tarda pas huict iours, que nous commençames à cognoistre que les Allemans se faschoient fort du peu de pain qu'ils mangeoiét, n'ayant vne goute de vin, qui estoit le pis. Le Reincroc mesmes, qui estoit maladif, ne pou-

uoit pâtir. Il ne ſe trouuoit rien, ſinon quelque peu de cheual, ou d'aſne. Et commençames à regarder le ſeigneur Cornelio & moy, quel nous pourrions trouuer pour faire ſortir ces Allemans : & regardions que s'ils eſtoient dehors, nous pourrions tenir encores la ville plus de deux mois, là où s'ils ne ſortoient, nous ſerions contraints de la rendre. Et aduiſames tous deux d'enuoyer vn homme ſecrettement à monſieur de Stroſſy, pour luy remonſtrer le tout, & le prier de les enuoyer querir auecques les meilleurs moyens, dequoy il ſe pourroit aduiſer, dont ie luy fis l'ouuerture : & luy enuoyay le capitaine Coſſeil, qui auiourd'huy porte mõ enſeigne, bien embouché. Il le falloit faire paſſer à grande difficulté : car il falloit combattre deux corps de garde, à cauſe que le Marquis auoit deſia faict grande quantité de tranchees qui venoiẽt iuſques auprés de la ville de tous coſtez. Le capitaine Charry en combatiſt vn, & le Comte de Gayas auecques vne troupe d'Italiens l'autre: de ſorte qu'ainſi qu'ils combattoient, il ſauça la tranchee, & gaigna le derriere du camp auec ſes guides: & deux iours apres retourna en cõpagnie d'vn Gentil-homme Italien, nommé le capitaine Flaminio, lequel portoit des lettres au Reincroc, & auſſi à moy, m'eſcriuant que ie le luy enuoyaſſe auec ſes compagnies : & qu'il dreſſeroit vn camp, là où il auoit force cauallerie, & gens de pied Italiens. Et que s'il n'auoit vn nerf de tramõtane, il ne me pouuoit ſecourir: & qu'il proteſtoit contre moy, ſi la Cité ſe

perdroit,& au Reincroc de fort belles lettres, ayant fort bien fait le bec au capitaine Flaminio. Cet homme là se mist à lamenter, disant que monsieur de Strossy le reduisoit à toute extremité,& qu'il luy estoit impossible de passer sans estre desfait : mais qu'il en parleroit à ses capitaines : & y eust grande dispute parmy eux. A la fin vn de ceux en qui il auoit plus de fiance,& qui le seruoit de maistre de camp,luy dist qu'il valloit mieux s'hazarder les armes en la main pour se sauuer, que non de demeurer pour mourir de faim, ou se rendre à leur discretion soubs vne capitulation, laquelle ainsi cõme ainsi falloit que se fist dans peu de iours. Car il n'y auoit rien plus à mãger, & leurs soldats commençoient à murmurer, & n'attendoient que l'heure qu'vne grande troupe s'en iroient rẽdre aux ennemis:qui fust cause qu'ils se resolurent de partir. Le Reincroc n'auoit pas grand tort,estant vn perilleux voyage: car au sortir de la porte il falloit combattre force corps de garde d'Espagnols. Et à demy mil de là vn autre à vne tranchee que l ennemy auoit fait auprés d'vn moulin. Ie fis defendre qu'hõme du monde ne parlast de ceste sortie : & fis fermer les portes de la ville. Et à l'entree de la nuict tous arriuerent auecques leurs bagages à la grande place de porte Noue.

Les Siennois qui n'auoient rien entendu de cecy, commencerent de s'en aller au Palais tous desesperez. Ie fis sortir trois trouppes, deux de François,& vne d'Italiés. La premiere menoit le capitaine Charry:la seconde le capi-

taine Blacon, qui eſt mort à preſent en Xaintonge, Huguenot: & la troiſieſme le Comte de Gayas. Le capitaine Charry auoit charge de cõbattre le premier corps de garde, qui eſtoit au long d'vne grande ruë du faux-bourgs: le ſecond eſtoit aux Auguſtins ſur la ruë meſme: & le troiſieſme auprés de S. Laze. Ils auoient commandement de moy, de ne ceſſer iamais, iuſques à ce qu'ils euſſent combattu tous les trois corps de garde. Et le Comte de Gayas prenoit par dehors le faux bourgs à main droite, tout au long des maiſons, allant touſiours le petit pas pour les recueillir. La terzo de Cecille eſtoit à la Chartreuſe, ayant de fort bõs ſoldats: & le Reincroc au ſortir de la porte prenoit à main droite, entrant dans vn vallon, & le Comte de Gayas demeuroit ſur le haut, allant touſiours le pas, qui faiſoit deux effets pour ſecourir les noſtres, comme dit eſt, & le Reincroc, s'il en auoit beſoin: & ainſi cõmençames à ouurir la porte, pouuãt eſtre vne heure de nuict. Le capitaine Charry ſe miſt deuant. C'eſtoit luy qui menoit touſiours la feſte, Blacon apres, & le Comte de Gayas apres, & puis les Allemans qui furent incontinent deſcendus au vallon. Et tout à vn coup nous entendiſmes le combat de nos François contre les Eſpagnols. Le capitaine Charry miſt en route les deux corps de garde l'vn apres l'autre, iuſques à celuy de ſainct Laze. Surquoy ſortirent ceux de la Chartreuſe ſecourir leurs gens: & vindrent aux Auguſtins, où Blacon auoit fait alte, attendant le capitaine Charry:

& là se mirent entre deux. Le capitaine Charry cuida retourner, entendant bien que l'on combattoit Blacon : & rencontra les ennemis, qui redoubla le combat. Le Comte de Gayas ne le pouuoit secourir, à cause que ie luy auois deffendu expressément qu'il ne s'engageast point au combat, iusques à ce qu'il auroit cogneu que les Allemans estoient sauuez : mais à la fin il falluſt que tout se meslast : car nos deux troupes Françoises luy tomberent sur les bras. Le combat dura plus d'vne grande heure. Le seigneur Cornelio & moy estions hors la porte au rasteau, & n'y auoit rien d'ouuert que le guichet. Et comme les soldats venoient l'vn apres l'autre, nous les mettions de dans : & tout à vn coup ouysmes venir le combat à nous, qui crioit France, qui crioit Espagne. Voila tout arriué auprés du rasteau, meslé. Nous auions les torches dans les portes, & par le guichet voyons vn peu de clarté, & tirions les soldats dedans. Il falloit bien dire qu'en l'vne partie, & en l'autre y auoit bien de vaillans hommes. Car iamais François, ny Italien ne se ietta de furie sur nous, ains tournoient touſiours visage deuant ce rasteau : & iamais ne se retirerent, sinon à mesure que nous les tirions dedans. Tous les trois chefs y furent blessez : & y perdismes de morts, ou blessez plus de quarante des meilleurs soldats que nous auiõs François & Italiens. Et à la fin nous eusmes le reste de nos gens dedans. Et pource qu'auant la sortie les Siennois estoient estonnez

de ce que les Allemans s'en alloient, ie fi aller le ſeigneur Cornelio tout autour des gardes, & par les forts, pour reconforter nos gardes: car perſonne ne ſçauoit que les Allemans s'en deuſſent aller: & moy m'en allay au Palais, & trouuay tous les Seigneurs bien eſtonnez. Et alors ie commençay à leur remonſtrer ce qui s'enſuit:

Ie voy bien, Seigneurs, que vous vous eſtes aſſemblez icy pour la ſortie des Allemans, & que vous eſtes entrez en crainte & en ſoupçon, que pour leur départ la Cité ſe perde, ie vous dis que c'eſt la conſeruation d'icelle, & non la perte. Car leurs ſix enſeignes dépendoient plus, que les douze Italiennes & Françoiſes. D'autre part, vous auez entendu que leſdits Allemans commençoient deſia à murmurer, ne pouuant plus pâtir. Ie preuoyois aſſez que leurs capitaines meſmes n'en fuſſent pas eſté maiſtres, ayant crainte qu'ils ſe rendiſſent aux ennemis. Vous auez entendu depuis cinq ou ſix iours que les ennemis crioyent auprés de nos murailles que nous eſtiõs perdus, & que nos Allemans ſeroient bien toſt auecques eux. Cela ne venoit pas des capitaines: mais du cõmun qui ne pouuoit plus pâtir. Or, Seigneurs, ſi vous vous eſbahyſſez à preſent pour leur allee, on diroit que voſtre hardieſſe, ny la noſtre ne dépẽdoit que de la leur: & pour le honorer à eux, nous nous deshonorerions nous-meſmes. A quoy ie ne conſentiray iamais: car vous ſçauez que tous les grands combats qui ſe ſont faits en ce ſiege, vous & nous

les auons faits, & ne ſont iamais ſortis dehors qu'vn ſeul coup, que malgré moy le Colonnel Reincroc vouluſt faire ſortir ſes gens ſoubs la conduite de ſon nepueu, & de ſon maiſtre de camp, qui ne vouloit auoir perſonne d'autre nation que de la ſienne: & vous viſtes comme bien toſt ils furent renuerſez iuſques au dedans du foſſé du rauelin de porte Noue. Et ſi par fortune ie ne m'y fuſſe trouué, qui fis ſortir le corps de garde Italien, il n'en fuſt eſchapé vn ſeul. Ie ne les veux pas blaſmer, mais ils ſont meilleurs pour vne bataille, que pour vn ſiege. Or doncques, Seigneurs, pourquoy entrez-vous en crainte pour leur ſortie. Ie vous veux dire encore vne autre choſe, que quand i'en aurois enuoyé les douze compagnies qui me reſtent en ceſte ville, encores entreprendray-ie de garder voſtre Cité, auecques vous autres ſeulement, pourueu que les chefs me demeuraſſent pour me ſoulager. Il faut faire par tour vos enſeignes, n'ayãs que deux nuicts de franches, & les noſtres n'en auron qu'vne: & que nous commencions à retrancher noſtre pain à quatorze onces, & vous autres à dix. Et faut mettre les bouches inutiles hors la ville, & commettre ſix perſonnages, pour faire la deſcription d'icelles demain meſmes, ſans eſpargner perſonne quelconque, & promptement les mettre dehors: & ainſi nous prolongerons noſtre pain trois mois, qui ſera le tẽps que le Roy nous pourra ſecourir, meſmement à preſent que le Printemps vient. Ceſſez donc d'auoir peur, ains au contraire, prenez ce que

i'ay faict, pour voſtre ſalut. Si ie l'ay faict ſans le cõmuniquer au Senat, ce n'eſt pas par mauuaiſe volonté, mais pour tenir ſecret ce deſpart, qui eſtoit fort dangereux, comme vous auez peu voir, ayant eſté forcé de faire ioüer ce perſonnage à monſieur de Stroſſy, pour me deliurer de ces gens qui ayment trop leur ventre.

Ayant entendu ma remonſtrance, ils me prierent d'aller repoſer, & qu'ils mettroient le tout en deliberation, me remerciãt bien fort du bon confort & conſeil que ie leur dõnois. Le matin toute la harangue que ie leur auois faicte fuſt ſceuë par la Cité, & ne ſe parla plus de crainte aucune. Or ils ne ſe peurent bonnement accorder aux bouches inutiles, pource que l'vn vouloit fauoriſer l'autre: & me creérent par balotte leur Dictateur general pour l'eſpace d'vn mois: de ſorte que le capitaine du peuple, ny le Magiſtrat, pendant ce temps, ne commanderent iamais rien, ains moy abſolument tenois le rang & l'eſtat que faiſoient anciennement les Dictateurs Romains. Ie crea ſix Commiſſaires, pour faire la deſcription des bouches inutiles, & apres baillay ce roolle à vn cheualier de ſainct Iean de Malte, accompagné de vingt cinq ou trente ſoldats pour les mettre dehors: ce qui fuſt fait dans trois iours apres que i'eus baillé le roolle. Et ſi n'eſtoit que i'ay bon teſmoignage des Siennois, & des officiers du Roy, & capitaines qui eſtoient dãs Siene, ie ne mettrois cecy par eſcrit, craignant qu'on diſt que ie fuſſe vn menteur: c'eſt choſe

qui eſt veritable. Ie vous dis que le roolle des bouches inutiles ſe mõta à quatre mil & quatre cens ou plus: que de toutes les pitiez & deſolatiõs que i'ay veu, ie n'en vis iamais vne pareille, ny n'en verray à l'ad enir, à mon aduis. Car le maiſtre falloit qu'il abãdonnaſt ſon ſeruiteur, qui l'auoit ſeruy lõg temps: la maiſtreſſe ſa chambriere, & vn monde de pauures gens qui ne viuoient que du trauail de leurs bras. Et par trois iours ceſte deſolation & pleurs dura. Ces pauures gens s'en alloiét à trauers des ennemis, leſquels les rechaſſoient vers la Cité: & tout le camp demeuroit nuict & iour en armes pour cet effect : car ils les nous reiettoient iuſques au pied des murailles : afin que nous les remiſſions dedans, pour pluſtoſt mãger ce peu de pain qui nous reſtoit, & voir ſi la cité ſe voudroit reuolter, pour la pitié de leurs ſeruiteurs & chambrieres : mais cela n'y fiſt rien, & ſi dura huict iours. Ils ne mangeoient que des herbes, & en mouruſt plus de la moitié: car les ennemis les tuoient, & peu s'en ſauua. Il y auoit vn grand nombre de filles & belles femmes : celles-là auoient paſſage : car la nuict les Eſpagnols en retiroient quelques-vnes de ceux-là pour leur prouiſion: mais non que le Marquis le ſceuſt, car il leur alloit de la vie, & quelques hommes forts & vigoureux, qui paſſoient & eſchappoient la nuict, mais tout cela ne venoit pas à la quarte part : car le demeurant mouruſt. Ce ſont des loix de la guerre. Il faut eſtre cruel bien ſouuent, pour venir à bout de ſon ennemy. Dieu doit bien

eſtre miſericordieux en noſtre endroit, qui faiſons tant de maux.

Vous, Gouuerneurs & capitaines des places, ſi vous ne le ſçauez, apprenez ces ruſes. Ce n'eſt pas tout d'eſtre vaillant & ſage, il faut eſtre fin & aduiſé. Si i'euſſe prié le Reincroc de ſortir, il en euſt eſté mal content, & m'euſt reproché que ie l'enuoyois à la boucherie. I'y proceday plus ſagement, m'aydant de l'authorité de monſieur de Stroſſy. Ie ne laſchois qu'à gaigner temps, pour ennuyer mon ennemy, & donner loiſir au Roy de nous ayder: mais, comme i'ay dit, il courroit au plus preſſé. Plus touche la peau, que la chemiſe. Ne craignez de vous deſcharger des bouches inutiles: eſtoupez les oreilles aux cris. Si i'euſſe creu mon courage, ie l'euſſe faict trois mois pluſtoſt: peut-eſtre que i'euſſe ſauué la ville: ou pour le moins, i'y euſſe amuſé mon ennemy plus longuement. Cent fois ie m'en ſuis repenty.

Le Marquis ayant veu que i'auois mis les Allemans dehors, leſquels furent la pluſpart deffaicts par les chemins, & à leur grande faute, laquelle ie ne veux eſcrire icy, car ils ne furent pas deffaicts aux enuirons de Siene, mais ailleurs par les chemins, où la peur leur print ſans grād raiſon: Voyāt auſſi que i'auois ietté les bouches inutiles dehors, & que toutes ces deux choſes prolongeoient le ſiege lōg temps auecques le retranchement de noſtre pain, qu'il ſceuſt par ceux qui eſtoient ſortis, cela le fiſt penſer à quelque autre remede

pour nous auoir, craignant que sur le Printemps il suruint quelques neiges, comme souuent il aduient en ce temps en ce quartier là: & que si cela aduenoit, il falloit qu'il leuast le siege, s'en allant par les villes, pour mãger: car presque il estoit en aussi grande necessité que nous: & mangeoient les soldats de son camp des mauues & autres herbes aussi bien que nous: parce que bien souuent la munition ne pouuoit arriuer à temps: car elle venoit deuers Florence, là où il y a trente mil, & sur de petits asnes, sauf cent mulets: & falloit qu'ils portassent à manger pour aller & venir, qui estoit cinq ou six iours. Et à chaque voyage en mouroit touſiours vne partie par le chemin. Car de trouuer vne seule herbe, ny foin, ny paille, ny grain, il ne s'en trouuoit plus, & moins personne qui y habitast, ny à dix mil prés du chemin. Et toute sa cauallerie estoit encores dix mil par delà Florence, sauf la compagnie du seigneur Cabri, nepueu du Marquis, qui estoit de cinquante cheuaux: & falloit que de quinze en quinze iours se rafraischit des autres cinquante, qui se tenoient à Bonconuent. Et si Dieu nous eust voulu donner vn peu de neige, seulemẽt pour huict iours, leur camp estoit contraint de se rompre. Toutes ces choses mirent le Marquis, pour abbreger la guerre en vne opiniõ, c'est de trouuer le moyen de mettre diuision entre les parts dans la ville, nous voyant foibles, sçachant bien qu'encores que nous euſſions douze enseignes, il n'y auoit pas dixhuict cens hommes, & par l'aduis des Sienois

nois bannis de la Cité, qui eſtoient prés du Marquis, fuſt trouué inuention de gaigner vn citadin de la ville, nommé Miſſer Piedro, qui eſtoit borgne, & de l'ordre du peuple, qui eſtoit l'ordre de qui nous nous fions le plus, ioint auec l'ordre des reformateurs, & ce par le moyen des petits garçons qui alloient chercher des herbes au long des prez de la riuiere de la Treſſe, auecques des petits ſacs: & fiſt tãt le Marquis, qu'il le conuertiſt à eſtre traiſtre. Et la forme de ce faire fut que Miſſer Piedro receuroit pluſieurs blancs ſignets de ces Siennois qui eſtoient auecques le Marquis, là où luy-meſme coucheroit les lettres.

Le fonds de ce faict eſt tel, qu'il falloit que ledit Miſſer Piedro couchaſt dans les lettres ces mots, Comme ils trouuoient eſtrange, qu'ils ſe laiſſoient tromper ſi ouuertement au ſeigneur de Montluc: & que les enfans pouuoient bien cognoiſtre que toutes les aſſeurãces qu'il leur donnoit que le Roy les ſecourroit, n'eſtoient que bayes & tromperies, & qu'encores qu'il fuſt eſté banny de la Cité, neantmoins il regrettoit infiniment de la voir perdre, les larmes aux yeux: & que s'ils vouloient faire ſortir vn homme pour aller iuſques à Rome entendre ſi le Roy faiſoit armee pour les ſecourir, ils cognoiſtroient la tromperie & cautelle dont i'vſois en leur endroit: & qu'il les prioit de ne ſe laiſſer conduire au dernier morceau: & que s'ils le faiſoient, ils n'en eſchaperoient que par leurs teſtes, & la ruine de leurs biens, femmes & enfans: & qu'il

y auoit moyen encores de faire leur appointement auecques l'Empereur par le moyen du Marquis, s'ils le vouloient mettre dãs leur ville, qui estoit chose aisee, s'ils se vouloient tenir & accorder auecques aucuns de la Cité, qui desia leur auoient promis: & que pour sçauoir qui estoient ceux de l'intelligence, il falloit qu'ils allassent voir à vne telle ruë: & là où on verroit vne petite croix blanche au bas de la porte de la maison, celuy-là estoit de leur intelligence. Ce meschant borgne faisoit bien son office, & addressoit les lettres à vn de ceux de qui nous auions fiance, estant bien certain que celuy-là porteroit la lettre au Magistrat, & qu'incontinent le Magistrat enuoyeroit le matin en la ruë qu'il nommoit en la lettre, & qu'il prendroit le Gentil-homme de la maison où la petite croix se trouueroit. Touſiours il s'addressoit de faire la croix à quelque maison de l'ordre des Noues, & des Gentils hommes, pource que les autres deux ordres les tenoiẽt pour suspects. Et pensoit le Marquis que tout incontinẽt que celuy-là seroit prins, cognoissant l'humeur des Siennois, & la grande hayne qu'ils se portoient les vns aux autres, ils l'ameneroient sans autre forme de iustice, sur l'eschafaut: & que par ce moyen-là ces deux ordres de Noues & Gentils hommes entreroiẽt en vne grande contention & desespoir, & que pour sauuer leurs vies seroient contraints de prendre les armes, & se rendre maistres d'vn canton de la ville prés les murailles, pour tenir la main aux ennemis: afin qu'ils peussent

entrer dans la ville.

Or commença ledit meſchant borgne à forger la premiere lettre : & de nuict la va mettre ſous la porte de la maiſon d'vn des Gentils-hommes, qui n'eſtoit point ſoupçonné : & fit la croiſette en vne autre ruë à la maiſon d'vn des plus riches Gentils hommes de l'ordre des Noues : & le matin le Gentil-homme à qui la lettre s'addreſſoit, trouua icelle dans l'entree de ſa maiſon, & ſoudain la leuſt, & la porta au Magiſtrat : & incontinent qu'ils l'eurent veuë, me l'enuoyerent par Miſſer Hieronim Eſpano, & me manderent qu'ils auoient mis en deliberation d'aller prendre ledit Gentil-homme, & l'amener tout droict à l'eſchafaut. I'enuoyay les ſieurs Cornelio & Bartholomé Caualcan deuers eux le prier de ne mettre point la main ſi toſt au ſang, & que cecy pourroit bien eſtre des inuentions du Marquis, pour nous mettre en diuiſion, & qu'ils le pouuoient bien mettre en priſon. Ce qu'ils firent. Deux iours apres, voicy vne autre lettre trouuee en meſme ſorte à la maiſon d'vn Gentil homme de l'ordre des Noues, qui n'eſtoit point ſuſpect, & la croiſette à vn de l'ordre des Gentils-hommes. Alors la furie commença ſi grãde, qu'il me falluſt aller au Palais moy-meſme, & à peine peus-ie obtenir ceſte grace, que pour cinq iours on dilayaſt, pour voir ſi pendant ce tẽps Dieu nous enuoyeroit la cognoiſſance de ce faict. Toute la ville eſtoit emeuë, & ne ſe parloit d'autre choſe que de faire couper teſtes. Comme ie veux que Dieu m'ayde,

il m'alloit touſiours au deuant, que c'eſtoit vne cautelle du Marquis, car ie ſçauois à qui i'auois affaire. Ie priay Miſſer Bartholomé Caualcan, qu'il ne ceſſaſt iour & nuict d'aller voir leſdits Gentils hommes & bourgeois de l'ordre des Gentils-hommes, & des Noues, à qui le mal-heur touchoit, les prier qu'ils ne ſe deſeſperaſſent point, & que ie garderois bien qu'on ne mettroit point la main au ſang, & que ie n'adiouſterois point de foy à toutes ces lettres, ny croix. Le ſieur Cornelio m'y ſecouroit fort auſſi: car il auoit bien bonne part en la Cité, à cauſe de monſieur le Cardinal de Ferrare, prés lequel il auoit touſiours demeuré, tant qu'il demeura en la Cité.

Or à trois ou quatre iours de là, penſant que la furie ſeroit paſſee, voila vne autre lettre, & vne croix trouuee en meſme forme des autres: & alors tout le monde perdiſt patience: & les vouloit-on mener tous trois ſur l'eſchafaut Ie courus au Palais, menant le ſieur Cornelio, & le ſieur Bartholomé auec moy. Allant au Palais, il me vint en l'eſprit qu'il falloit rõpre ce coup, par le moyen de la deuotion: & comme ie fus au Palais, trouuay deſia preſque toute la grande ſalle pleine de gens de l'ordre du peuple, & des reformateurs. Et dés que i'entray en la ſalle du Magiſtrat, tous commẽcerent à me crier, qu'il n'eſtoit plus temps de diſſimuler, & qu'il falloit faire iuſtice. Et alors ayant prins place ie parlay à eux en telle maniere en langage Italien, comme les autres fois.

Seigneurs, depuis le temps que i'ay eu cet honneur de commander en voſtre Cité, par le commandement du Roy mon maiſtre, vous n'auez rien entreprins, ſoit pour le faict de la guerre, ſoit pour la conduite de voſtre ville, ſans me le communiquer, & prendre aduis & conſeil de moy. Enquoy i'ay eſté ſi heureux, par la volonté de Dieu, que ie ne vous ay conſeillé choſe aucune, qu'elle n'ait reüſſi à voſtre bien, honneur & profit, comme ie ne voudrois faire, n'ayant pas plus à cœur mon ſalut & ma vie, que la voſtre propre. Or, Meſſieurs, puiſque i'ay eſté ſi heureux & ſi fortuné, que de vous auoir touſiours donné des conſeils ſalutaires & profitables : ie vous ſupplie en auoir la meſme opinion, & me croire en vne affaire ſi importãte qui ſe preſente, lequel à mon aduis trouble grandement vos entendemens. Ie vous demande vn don les mains iointes, & au nom de Dieu, que vous vous gardiez ſur toutes choſes de mettre la main au ſang de vos citoyens, iuſques à ce que la verité ſoit du tout deſcouuerte. Laquelle ne peut eſtre longuement cachee. On a beau couurir le feu, la fumee en ſortira. Auſſi on a beau maſquer & déguiſer ce faict, la verité paroiſtra. Tout le mõde (& croyez moy) ne me ſçauroit faire croire que cecy ſoit autre choſe qu'vne ruſe & cautelle du Marquis. Il conſidere que la peau de Lyon ne luy ſert de rien : il a veſtu celle du renard, afin de pouuoir venir à bout de ſon deſſein. Or il ne ſçauroit mieux faire, ne plus finement en vſer, qu'en iettant la diuiſion parmy

voſtre Cité. Et comment la peut-il mieux ſemer, ſi ce n'eſt en vous perſuadant qu'il y a des traiſtres parmy vous, & dans vos murailles, ſçachant bien que cela vous occaſiõnera, non ſeulement de les empriſonner, mais encore de les faire mourir, & par leur mort mettre la Cité en trouble: car le ſang ne peut mentir. Les parens porteront la mort de leur parent, quãd bien elle ſeroit iuſte, auec douleur & deſplaiſir, & taſcheront à ſe venger. Bref, vous voila des ennemis domeſtiques plus dommageables que ceux de dehors: vous voila en peine de ſonger à la mort des voſtres, au lieu de penſer à celle de vos ennemis. Voyez doncques, Meſſieurs, quel aiſe, quel plaiſir, & quel contentement vous donnerez à vos ennemis, quãd ils ſçauront que vous ſongez à faire couper teſtes, & encores de ceux que i'oſerois dire & iurer ſur mon ame eſtre innocens. Quoy qu'il en ſoit, l'attente ne vous peut eſtre dommageable: car ils ſont en vos priſons. Vous eſtes aſſeurez d'eux: vous faictes bonne garde. Ie veilleray de mon coſté, pourquoy vous haſterez-vous de les faire mourir? A l'honneur de Dieu, croyez moy, vous ne vous en repentirez pas. Ie n'y ay point d'intereſt que le voſtre, avons recours à Dieu en vne telle neceſſité. Commandez que tout le Clergé de voſtre ville dés demain, ordonne vne Proceſſion generale par toute la ville, & qu'il ſoit enioint à tout le monde de s'y trouuer, & qu'on ſe mette en prieres: afin qu'il plaiſe à Dieu nous faire tant de graces de deſcouurir la verité de ce faict, &

la trahiſon, s'il y en a, ou l'innocẽce de ces priſonniers. Ie m'aſſeure que Dieu nous exaucera: & que bien toſt vous en ſerez eſclarcis: lors vous pourrés faire iuſtice ſi la cauſe y eſcheoit, & proceder contre les coulpables. Mais auant cela, ſur la cholere mettre la main au ſang de vos citoyens, ſans auoir bien peſé toutes choſes, il me ſemble que vous ferez tres-mal: & ſerez cauſe d'vn grand mal-heur en voſtre Cité. Meſſieurs, la ſeule affection que i'ay au bien de voſtre ſeruice, & à voſtre ſalut & conſeruatiõ, me fait tenir ce langage: & vous ſupplie me faire ce plaiſir, de ſuperceder pour quelques iours. Leſquels cependant nous employerons en prieres & oraiſons.

Vn murmure courut lors par la ſalle, les vns diſans ouy, les autres non: car touſiours y a-il des contrediſans. Mais en fin mon aduis fut ſuiuy: & ſoudain les Egliſes aduerties, & tout le peuple, afin de s'appreſter pour aller le lendemain en Proceſſion generale faire prieres à Dieu: car de ieuſnes nous en faiſions aſſez. Ie me trouuay à la Proceſſion, & tous les capitaines, enſẽble tous les Seigneurs & Dames de la ville: les parens des priſonniers ſuiuans pleuroient, bref toute la ville ce iour-là, & le lẽdemain fut en deuotion & oraiſons, faiſant chacun prieres à Dieu qu'il nous fit la grace de deſcouurir la verité de ceſte trahiſon. Cependant ie ne dormois pas: car la nuict le ſieur Cornelio & moy diſcourumes comment ceſte pratique du Marquis ſe pouuoit faire. I'arraiſonnois à part moy, puis qu'il

en eſtoit venu ſi auant, que celuy qui menoit la marchandiſe, ne s'arreſteroit pas là, & que le conſeil de la ville ne ſeroit pas ſi ſecret, qu'il n'euſt aduis de ce qui auoit eſté conclu, car à ces grandes aſſemblees, il y a touſiours quelque parleur: & cogneus bien que i'auois faict vn erreur d'auoir tout haut dit que i'eſtois aſſeuré que c'eſtoit vne ruſe du Marquis: car il eſtoit à craindre que cela ne fit tenir en ceruelle ſon conducteur. Or puis qu'il y auoit apparence qu'il nous donneroit auec ſes lettres & buletins quelque nouuelle alarme, ie m'aduiſay de faire aller de nuict par la ville quelques hommes, le plus coyement qu'on pouuoit, pour voir ſi rien ne ſe deſcouuroit. Et ainſi fiſmes faire la ſentinelle deux nuicts. Le iour ie faiſois amuſer le peuple aux Proceſſions par les Parroiſſes. Et lors que quelqu'vn de la Seigneurie me venoit dire que c'eſtoit perdre temps, qu'il falloit faire iuſtice, ie le priois d'auoir patience, l'aſſeurant que ie commençois à deſcouurir quelque choſe: car il en falloit ainſi vſer, pour retenir la fureur du peuple.

Or la troiſieſme nuict apres, enuiron vne heure auant minuict, voicy paſſer ce Miſſer Piedro, qui s'arreſta deuant vne maiſon, & mit la main à la feneſtre, laquelle eſtoit baſſe, & la trouua fermee. Or l'vne des trois lettres ſe trouua auoir eſté miſe par vne feneſtre baſſe, comme eſtoit celle-là. Lors il mit le genoüil à terre, & par deſſous la porte, mit la lettre tant auant qu'il peuſt allonger le bras, puis s'en va au long de la ruë. Vn Gentil-homme qui eſtoit

au guet, incontinent va apres luy: & le prenant par le bras, luy dit, *che ſete ỽoï* : l'autre luy reſpond, *ïo ſon Miſſer Piedro.* Il ne me ſouuient du ſurnom de ce meſchant. Il le recognut, & luy diſt, *doue andate*, lequel luy reſpondit, *me ne ỽo a la guardia*, le Gentil homme luy reſpõdit, *adio, adio* : Puis ayant heurté fit ouurir la porte, & trouua la lettre qui parloit comme les autres. Incontinent il la porta au Magiſtrat : lequel m'enuoya deux de leur conſeil, me faire entendre le tout. Ils allerent faire leuer le ſiẽur Cornelio, qui vint auec eux : & fut arreſté que les portes ne s'ouuriroient point le matin : ny les gardes & ſentinelles ne bougeoiẽt qu'il ne fut prins. Et ſur le matin le ſieur Cornelio s'en iroit enuironuer la maiſon auec cent hommes par deuant & par derriere. Le ſieur Cornelio le cognoiſſoit : & comme il euſt départy ces gens, il heurta à la porte, & le trouua encores au lict: & tout incontinent ils m'aduertirẽt de la prinſe. Et pource que le terme de ma dictature eſtoit paſſé, i'vſois de prieres, comme auparauant, & leur requis que tout incontinent il fut mis ſur la gehenne, car il nioit la lettre, & n'auoir veu auſſi le Gentil homme de toute ceſte nuict. Et comme il fut ſur la gehenne, il pria de ne le tourmenter plus, car il vouloit confeſſer la verité. Ce qu'il fit tout au long, & les pratiques du Marquis pour mettre la diuiſion dans la ville. Sur la chaude l'on le vouloit faire pendre aux feneſtres du Palais: mais ie les priay de ne le faire encores, & fut mis en vne baſſe foſſe. Et priay le capitaine du peuple de

me vouloir bailler les trois Gentils-hommes prisonniers, car ie voulois parler à eux à mon logis, ce qu'ils firent.

Le sieur Cornelio & Bartholomé Caualcan les amenerent. Et comme ils furent au logis, ie leur remonstray qu'ils ne deuoient aucunement sentir mauuais gré au Senat de ce qu'ils les auoient faits prendre, estans les affaires reduits à tels termes, que le pere ne se deuoit fier du fils, ny le fils du pere, puis qu'il y alloit de leurs vies, & de leurs biens, & qu'ils allassent au Magistrat le remercier affectueusement de ce qu'ils n'auoient pas faict iustice d'eux, ains qu'ils auoiét eu la patience iusques à ce que Dieu auroit fait cognoistre la verité. Ils me respondirent qu'ils ne feroiét pas cela: car ce n'estoient pas eux, qui leur auoient sauué la vie, mais que c'estoit moy, & qu'ils vouloient remercier Dieu & moy, & non eux. Il nous cousta à tous trois plus d'vne heure à les conuertir. Ie leur remóstray que s'ils ne le faisoient, ce seroit accomplir ce que le Marquis desiroit, qu'ils demeurassent en haine mortelle & en diuisió Et tout ce que ie pouuois imaginer, qui pouuoit seruir à les y faire aller, ie leur disois pour les humilier. A la fin se recognoissans grandement obligez à moy de ce que ie leur auois sauué les vies, ils me promirent de le faire, & les y accompagnerent le sieur Cornelio & Misser Bartholomé à ma requeste, car ie craignois qu'ils s'en desdissent par les chemins. Et comme ils furent deuât le Magistrat, vn d'eux parla pour trois, remonstrant leur in-

nocence, & le tort qu'on leur auoit faict, duquel ils ne ſe vouloient reſſouuenir, veu la neceſſité du temps, & l'eſtat de la Cité, les ſuppliant affectueuſement les vouloir tenir pour leurs bons citadins & amis, & pour loyaux à leur republique. Et afin qu'à l'aduenir eux & leur poſterité n'ẽ fuſſent remarquez, qu'il leur pleuſt leur en bailler patentes ſeellees de leur grand ſeel. Et alors le capitaine du peuple leur fit vne grande remonſtrance, par laquelle il les prioit les excuſer : qu'eſtant queſtion du ſalut public, ils auoient eſté contraints fermer les yeux à l'intereſt particulier : & veu l'importãce de l'affaire en faire la recherche, mais qu'on les tenoit pour gens de bien & bons citoyens. Surquoy ils deſcendirent tous de leur ſiege, & les embraſſerent. Miſſer Bartholomé Caualcan me dit que la pluſpart s'eſtoiẽt mis à pleurer: ainſi ſe retirerent en leurs maiſons.

Et pource que ce meſchant borgne eſtoit de l'ordre du peuple, qu'eſtoit la plus grãde part, & là où il y auoit plus de gens de guerre, i'eus crainte que ſi l'on le faiſoit mourir, que ceux de ſon ordre nous leuaſſent quelque bruit par la ville, diſant qu'on cognoiſſoit bien à ceſte heure de quel ordre eſtoient les traiſtres, & que cela pourroit eſtre cauſe de leur faire faire mettre la main aux armes. Qui fut cauſe que ie fis requeſte à tout le Senat me donner ſa vie: & le bãnir à perpetuité: afin d'aſſoupir toutes choſes : & que le Marquis ne peuſt dire que riẽ de sõ deſſein euſt ſuccedé nõ plus que ſes entreprinſes par les armes. Et voila cõ-

me le tout fut descouuert & assoupy: car le Senat m'accorda ma priere. Ie me suis souuent estonné comment ie fus si sage & si moderé en vne affaire si importãte, veu qu'il estoit raisonnable d'en faire vn exemple. Mais cela eust apporté, peut-estre, plus de mal que de bien. Il ne faut pas tousiours estre si aspre: voyant les autres si eschauffez apres le sang de ces prisonniers: cela me refroidissoit. Ne vous laissez pas mes Gentils-hommes, qui aurez charge des places, emporter à la premiere apparence des choses qu'on vous dira. Songez & pesez les circonstances: rompez les desseins du peuple, que vous commanderez sous quelque pretexte, comme ie fis, l'amusant à nos processions, non que cela fut mal fait, mais ie voulois voir si le temps descouuriroit quelque chose. Si i'eusse permis la mort de ceux-cy, leurs parens eussent, peut-estre, esté poussez de quelque esprit de vengeance. Taschez par tout à entretenir l'vnion de ceux que vous commãdez, comme ie fis en ceste ville, là où tout fut r'appaisé & accommodé. Et aussi songez à quel ennemy vous auez affaire: car vous pouuez penser qu'il ne laisse pierre à remuer, ny artifice pour mettre de la diuision dans la ville. Ainsi ay-ie ouy lire autresfois dans Tite Liue, qu'Annibal, ce grand capitaine, faisoit pour mettre de la diuisiõ parmy les Romains. Il faut que vostre prudence & sagesse, Gouuerneurs des places, sçache discerner si cela a de l'apparence, si celuy qui est accusé est hõme de pratique, de moyẽ, & s'il a rien faict qui puisse approcher de cela.

Si en le prenant on pourra cognoiſtre à ſa contenance quelque peur, ou en ſes reſponces quelque variation. Vous deuez en cela eſtre ſages & diſcrets: & penſer qu'il n'y a rien plus aiſé que de calomnier vn homme. Dieu mercy tout ſe paſſa auec douceur: & les priſonniers & leurs parens me vindrent remercier.

Or apres que le Marquis euſt perdu toute ſon eſcrime, & toutes ſes ruſes, il nous laiſſa en paix, ne s'attendant nous auoir, qu'au dernier morceau de pain: & commençames à entrer au mois de Mars, nous ayãt tout failly: car de vin il n'y en auoit vne ſeule goute en toute la ville, dés la my-Feurier. Nous auions mangé tous les cheuaux, aſnes, mulets, chats, & rats, qui eſtoient dans la ville. Les chats ſe vendoient trois & quatre eſcus, & le rat vn eſcu. Et en toute la Cité n'eſtoit demeuré que quatre vieilles iumens, ſi maigres que riẽ plus, qui faiſoient tourner les moulins, deux que i'en auois, le Contrerolleur la Moliere le ſien, & l'Eſpine Threſorier le ſien, le ſieur Cornelio vne petite hacquenee baye, qui auoit perdu la veuë de vieilleſſe, Miſſer Hieronim Eſpano vn cheual Turc, qui auoit plus de vingt ans. Voila tous les cheuaux & iumens qui eſtoient demeurez dans la ville en ces extremitez plus grandes que ie ne vous ſçaurois repreſenter. Car ie croy qu'il n'y a rien ſi horrible que la famine. De Rome en hors l'on nous donna quelque eſperance de ſecours, & que le Roy enuoyoit monſieur le Mareſchal de Briſſac nous ſecourir. Qui fut cauſe que nous accour-

cismes nostre pain à douze onces, les soldats & les gens de la ville à neuf, cependant peu à peu nous perdions plusieurs habitans & soldats, qui tomboient morts sur la place en cheminant, de sorte qu'on mouroit sans maladie. A la fin les Medecins cogneurent que c'estoit les mauues qu'on mangeoit: pource que c'est vne herbe qui lasche l'estomac, & garde de faire digestion. Or n'auiõs-nous autres herbes au lõg des murailles de la ville, car tout estoit mangé, & encores n'en pouuoit-on auoir, sans sortir à l'escarmouche: & alors tous les enfans & femmes de la ville sortoient au long des murailles. Mais ie vis que i'y perdois force gens, & ne voulus plus laisser sortir personne. Or d'ouyr plus nouuelles de monsieur le Mareschal, n'y auoit plus remede: car les tranchees venoient iusques auprés des portes. Lesquelles tranchees le Marquis auoit fait redoubler, pour crainte que nous sortissions à la desesperade sur luy, & luy dõnissions la bataille, comme autrefois auoient fait les Siennois és guerres qu'ils auoient eu, comme eux-mesmes racontoient.

En cet estat nous trainasmes iusques au huictiesme d'Auril, que nous eusmes perdu toute esperance. Alors la Seigneurie me pria ne trouuer mauuais, s'ils commençoient à penser à leur salut. Et voyant qu'il n'y auoit plus remede, si ce n'est de nous manger nous-mesmes, ie ne le leur peus desnier chargeãt de maledictions ceux qui engagent les gens de bien, & puis les laissent là. Ie n'entendois pas parler

du Roy mon bon maiſtre, il m'aimoit trop, mais bien de ceux qui le conſeillent mal à ſon aduantage. I'ay touſiours veu plus de mauuais conſeils, que de bons, prés les Roys. Ils enuoyerent vn des leurs deuers le Marquis, pour le prier de leur donner vn ſaufconduit, pour deux de leurs gens qu'ils luy vouloient enuoyer: ce qu'il fit, & commencerent à capituler. Le Marquis leur y ayda fort, & commécerét à entrer en grãde fiãce de luy: car il voyoit que de faire ſaccager ceſte ville, & la faire ruiner, cela n'apportoit profit à l'Empereur, ny au Duc de Florence, & que cela ne ſeroit que le gain des ſoldats. D'autre part il craignoit que ſi les Siennois ne pouuoient auoir aucune compoſition, que nous ſortiſſions ſur luy à la deſeſperade, ayant deſia perdu plus de la tiercé partie de ſes gens, leſquels eſtoient mórts, pour le long ſiege, & autres qui s'eſtoient deſrobez: de ſorte qu'il n'auoit preſque point d'Italiens, leſquels logeoient dans le fort ſainct Marc. Et demeura le Marquis vn mois durãt, n'ayãt auprés de luy que ſix enſeignes: & tout le reſte eſtoit aux tranchees: & ne pouuoit iamais rafraiſchir ſes gens que de dix enſeignes, leſquelles n'auoient plus d'vne nuict franche: & telle garde y auoit, qu'elle ne ſe remuoit de ſix iours. Voila où il fut auſſi bien reduit dehors, que nous dedans, & ne ſe pouuoit ayder de ſa cauallerie, ny monſieur de Stroſſy non plus de celle qu'il auoit, à cauſe qu'il n'y auoit choſe du monde ſur la terre, pour donner à manger aux cheuaux depuis Montalſin

iuſques à Siene, & de Siene iuſques à Florence.

Or parleray-ie à preſent de moy, comme ie viuois. Ie n'auois non plus dauantage que le moindre ſoldat : & mon pain ne peſoit que douze onces, & ne s'en faiſoit de blãc, que ſept ou huict, dequoy les trois venoient à mon logis: & le reſte ſe gardoit pour quelque capitaine, qui eſtoit malade. Ny la ville, ny nous ne mangeaſmes iamais depuis la fin de Feurier, iuſques au vingt-deuxieſme d'Auril, qu'vne fois le iour. Ie ne trouuay iamais ſoldat qui en fit plainte. Et aſſeurez-vous que les remonſtrances que ie leur faiſois ſouuent, nous ſeruoient de beaucoup. Car s'ils s'en fuſſent voulu aller au camp de l'ennemy, le Marquis les euſt fort biẽ traitez: car les ennemis eſtimoiẽt fort nos ſoldats Italiens & François: & aux eſcarmouches ils cognoiſſoient leur valeur. I'auois acheté trente poules & vn cocq, pour me faire des œufs: & en mangions le ſieur Cornelio, le Comte de Gayas & moy: parce que tous trois mãgions touſiours enſemble en vn quartier le matin, & en vn autre le ſoir: mais vers la fin du mois de Mars, cela fut tout mangé, & le cocq & tout. C'eſt dommage qu'il n'y en euſt dauãtage. Ainſi ie demeuray ſans chair & ſans œufs : & ne mangions plus que noſtre petit pain, & vn peu de poix, auec du lard & des mauues boüillies, vne fois le iour ſeulement, Le deſir que i'auois d'acquerir de l'honneur, & de faire ſouffrir ceſte honte à l'Empereur, d'auoir arreſté ſi longuement ſon armee, me faiſoit

faiſoit trouuer cela ſi doux, qu'il ne m'eſtoit nulle peine de ieuſner. Ce chetif ſouper auec vn morceau de pain, m'eſtoit vn banquet lors qu'au retour quelque eſcharmouche ie ſçauois les ennemis eſtre frottez, ou que ie ſçauois qu'ils eſtoyent en meſme peine que nous.

Mais pour retourner à la capitulation, le Marquis enuoya deuers le Duc de Florence & Dom Iohan Mauricou, qui eſtoit Ambaſſadeur pour l'Empereur vers le Pape, lequel ſe tenoit à Florence à cauſe du ſiege. Ledict Duc enuoya vn ſauf-conduict, les Sienois auſſi enuoyarent deuers le Pape, qui eſtoit Pape Iulle, qui mourut deux ou trois iours apres, duquel ils eurent mauuaiſe reſponce leur reprochant leur obſtination, & qu'ils ſe retiraſſent au Duc de Florence & luy baillaſſent la carte blanche. C'eſtoit vn terrible Pape. Le Duc vſa de plus grande honneſteté, & ſe monſtra plus courtois, comme doit faire vn Prince qui deſire attirer & gagner le cœur d'vn peuple. C'eſtoit auſſi vn des plus ſages mondains, qui ait eſté de noſtre temps. Il luy a bien ſeruy ayant à eſtablir ſa principauté au temps des deux plus grands & ambitieux Princes, qui furẽt iamais, leſquels auoient grand' enuie mettre le pied en Italie. Mais l'Eſpagnol à eſté plus fin, que le noſtre: & ce Duc s'eſt tres-bien gouuerné. Il s'appelloit Coſme, & croy qu'encores il eſt en vie. Pendant tous ces pourparlers alarent & reuindrent huict iours durant de Florence au

camp. Or le Lundy sur le soir la capitulation fut apportée, & le matin le Marquis m'auoit enuoyé vn trompette me priant que ie luy enuoyasse deux Gentils hõmes, en qui i'eusse fiãce, pour leur dire quelque chose, qu'il vouloit que i'entẽdisse: & estoit venu à S. Lazare pour ceste effet. Ie luy enuoyay le Sieur Cornelio, & le capitaine Charry, ausquels il dit ce que portoit la capitulation, laquelle deuoit arriuer ce soir mesmes à la cité, & que entre autres choses il y auoit vn article, qui disoit que le Sieur de Mõtluc auec les compagnies Italiennes & Françoises, & tous officiers du Roy sortiroyẽt bagues sauues enseignes desployées, les armes sur le col & tabourin sonnant, & que c'est article là ne me seruoit de rien, car nous n'estions pas aux Sienois ains au Roy. Et puis que nous n'estions a eux ils n'auoient aussi puissance de capituler pour nous? & qu'il falloit qu'õ capitulast de la part du Roy pour nous & que ie capitulasse seulement de la part du Roy, qu'il m'asseuroit que i'aurois tout ce que ie demandois & que hors le seruice de l'Empereur il feroit autant pour moy, que pour le Cardinal son frere: & que luy & moy estions deux pauures Gentilshommes, qui auec les armes estions paruenus aux degrez d'honneur que des plus grãds de Frãce & d'Italie seroyent bien aises d'auoir nos places: & leur dict qu'il attendroit là ma responce. Ils me trouuarent à porte Noue, ou ie me pourmenois auec Messer Hieronim Espanos: & apres auoir entendu ce quil me

mandoit, ie leur dis, qu'ils luy allaſſent dire, que ie ſçauois biẽ qu'il auoit les hiſtoires Romaines, ou il pouuoit auoir trouué que du tẽps des anciens Romains belliqueux ils enuoyarent vne de leurs colonies habiter en Gaſcongne pres de mõts Pirenées d'ou ieſtois natif & que s'il ne ſe vouloit contenter de ce que les Sienois m'auoyent comprins en leur capitulation, à la ſortie ie luy monſtrerois, que i'eſtois ſorty & extraict des Belliqueux Romains qui aimoiẽt mieux perdre cent vies ſi tant en pouuoyent recouurer qu'vn doigt de leur hõneur & reputation & que i'aymois mieux que les Sienois capitulaſſent pour moi que ſi ie capitulois pour eux & que pour moi le nom de Montluc ne ſe trouueroit iamais en capitulatiõ. Et ainſi s'en retournarẽt vers lui & cõme ils luy eurent fait la reſponce, il leur dict en Italien, *che vol dir queſto? mi pare che vo iocar à la diſperata. Altre volte io reſe due forteresſe con ragione, ne per queſto ne fui mãi ripreſo de l'Imperatore, & no reſta ſu Maieſta à ſeruir ſi di me* Alors le Sieur Cornelio luy dict, que i'eſtois reſolu en cela, & que i'aymois mieux mettre le tout au hazard de l'eſpée qu'au hazard d'vne capitulation. Et alors il leur dict, or bien recommandez moy à luy, & dictes luy, que ie luy monſtreray que ie ſuis ſon amy hors le ſeruice de l'Empereur & du Duc de Florãce, & qu'il ſortira en toute aſſeurance ſelon la capitulation des Sienois ou comme il luy plaira: & ainſi s'en retournarent vers moy.

O Capitaines, que vous pouuez prendre prendre icy vn beau exemple? c'eſt que cõme vous vous trouuerez en tels affaires, ne monſtrez iamais auoir peur. Car il n'à choſe au monde, qui mette tant l'ennemy en crainćte, quand il cognoit que le chef, contre qui il à affaire, ne s'eſtonne de rien, & qu'il luy monſtre touſiours en ſes parolles, qu'il ſe rengera pluſtoſt au combat, qu'à la capitulation. Car il n'y a rien, qui mette pluſtoſt l'ennemy à deuiner. Ce qu'il doit faire, & vſer de ceſte ſorte, afin de donner aux ſiens grãd courage. I'auois autant de peur qu'en autre, me voyãt bien engagé, & nulles nouuelles de ſecours, ny de viures, ny d'hommes: mais que l'on demande à ceux qui ſont encore en vie, ſi iamais ils cognurent que ie m'eſtonaſſe, nõ plus que le premier iour, que i'y entray. Et au dernier que nous eſtions reduits en extreme neceſſité de toutes choſes, ce fut alors, que ie fis plus le reſolu de combattre, qu'auparauãt. Et croy que cela ſeruit de beaucoup aux Sienois & à nous d'auoir toute telle cõpoſition, comme ſi nous l'euſſions faićte des le premier iour, que les ennemis nous aſſiegerent. Le ſoir arriua la capitulation, biẽ tard & le Mardy matin quatre de la ſeigneurie portarent la noſtre, ou ie trouuay vn article, qu'vn chacun de quelque bas eſtat & condition qu'il fut ſortiroit auec leurs bagues ſaues, femmes & enfans, qui voudroyent ſortir, ſauf & reſerué les banis & rebelles de l'eſtat de l'Empereur, du Roy d'Angleterre, qui

estoit le Roy Philippe, & du Duc de Florence. Alors ie cognus bien, que c'est article tũboit sur les pauures Florentins estoient dans la cité auec nous, & qui auoient esté bannis pour la part de monsieur de Strossi. Il y auoit aussi des Neapolitains & Milanois, de façon que ie voyois là perdre plus de cent homme, & mettre leur testes sur l'eschaffaut. Alors ie dis aux Seigneurs, qu'il s'en retournassent, & que dans vn'heure ie m'en yrois à eux, & leur monstrerois la trõperie qui estoit dans leur capitulation, & que promptement ils assemblassent les plus grands de la cité, ce qu'il firent : & prins le Sieur Cornelio & Bartholomé Caualcan, qui pensa mourir de peur, quand il entendit ma proposition, car il estoit Florentin.

Seigneurs i'ay veu vostre capitulation, qui tend plutost à vous faire coupper la teste que non à la conseruation de vos vies & biens. Vous voyez vn article, que tous generallement iouiront de la capitulation, leurs bagues sauues, sauf & reserué les rebelles de l'estat de l'Empereur, du Roy d'Angleterre, & du Duc de Florence. Or vous sçauez, que l'Empereur vous à faicts declarer rebelles à la chambre Imperialle, cõme suiets de l'Empire pour vous estre rebelles contre luy. Par la donc vous voyez que vous estes declarez suiets: & vous autres dictes que non, & que vous estez seulement recommandez à l'Empire. Le procez n'est point encores iugé, pour voir si vous estes suiets ou recommandez: &

dez: & quād les ennemis serōt icy bedās, & que vous serez en leur puissance, quels iuges voulez vous qui iugent ce procez, sinon les bourreaux, auec vos testes, ceserōt les pieces qu'ils visiterōt. Or messieurs, ie vous vois tous morts vos biens confisquez, vos fēmes & vos enfans en perdition. Quant à moy & aux soldats, ils nous laisseront sortir seurement: car les gens de guerre passent par tout: & tousiours auec meilleur marché que les autres Ils sçauēt que nous n'auons rien à perdre que nos armes: & que nous sōmes tenus d'obeyr à nostre Prince. Que s'ils nous font quelque outrage, à nostre tour, nous en aurons la raison, car les hōmes se rencontrēt plustost que les mōtagnes. Mais tout le mal-heur tombera sur vous, veu l'inimitié que l'Empereur & le Duc vous porte. Vn Prince ne pardonne guere à son suiet, qui s'est rebellé: & s'il à moyen d'y trouuer à redire il ne faudra d'en prendre l'occasion. Et pource que nous auōs vescu si longuemēt ensēble iamais auoir eu vne seule parole de collere entre nous. Et moy qui ay receu tāt d'hōneur de vous autres, si vous me voulez croyre, nous ferons pēser au Marquis chose à laquelle peut estre n'a il encores pensé, c'est que nous sortions les armes à la main au combat, & luy donnions la bataille, & faut croyre que Dieu nous aydera & sera pour nous, veu la cruauté, qu'ils veulent executer en vostre endroict. Et de moy, ie vous offre ma vie & de tous mes capitaines & soldats, pour mourir auecvous: afin que tous mouriōs & viuōs ensemble, plustost que de vous voir ainsi trahis & vendus.

Or m'aſſeurois ie bien, que ceſt article n'y auoir pas eſté mis pour eux, mais ſeulement pour ceux que i'ay nommé : & trouuay ceſte inuention, afin d'amener les Sienois au combat auec nous : car i'aymois mieux mettre le tout au hazard, que de perdre vn ſeul homme de ceux, qui eſtoyent dedans la ville, & qui ſous ma parole s'y eſtoyent opiniaſtrez. Ils prindrent cela pour argent comptant, & ſe reſolurent tous, apres que i'en fus party, à combattre. Et tout incontinent leur manday ce qu'il falloit faire, qu'eſtoit que les Gonfaloniers commanderoyẽt de faire affiner les poudres de leur gens, & eſmoudre leurs eſpées, hallebardes, fers de picques, & qu'à peine de la vie, il n'euſt homme de ceux, qui pourroyẽt porter les armes, qui ne fut pres dans deux iours, & que tous les Preſtres & Religieux, qui auoyent prins les armes pour deffendre la cité à la batterie, les euſſent à prendre ſous les meſmes Capitaines qu'ils eſtoyent, & croy que pour deux ou trois iours il ne ſe vit vn plus grand remuement de gens en ville. Les deux deputez qui auoyent ſauf-conduit du Duc de Florence, & du Marquis, tournarent vers les trois heures apres midy au Marquis, & luy monſtrarent ceſt article, qui auoit mis en deſeſpoir toute la cité, & les ſoldats meſmes: & luy dirent la deliberation : & par quelques aduertiſſement il entendit le remuemẽt, & appareil qui ſe faiſoit dans la cité pour le combattre. Ce qui fut cauſe, qu'il deſpecha

toute la nuict vers le Duc de Florence, & Dom-Ioan Mauricou, lequel ie vis depuis pres la Royne d'Espagne à Bayonne, les aduertir du tout, & qu'il les prioit qu'à present qu'il estoit sur le poinct d auoir la ville, pour ceste article là, ne le missent au hazard de perdre le tout: & qu'ils considerassent, qu'il auoit affaire auec vn bon chef & vieux soldat, me louant deux fois plus que ie ne valois: & que comme ils sçauoiét eux mesmes, il auoit perdu pres de la moytié de son armée, & encores en auoit-il beaucoup de malades, & qu'il n'auoit pas vingt hommes de cheual, car il n'auoit rien pour les nourrir, ny moyé de les y faire venir: qu'ils cósiderassent & pesassent bien ceste affaire: que quand à luy il se deschargeroit sur eux. Et comme le Duc de Florence & Dom Iean virent la deliberatió, ils luy enuoyarent le Cousignou, Secretaire & principal du Duc auec la carte blanche, & qu'il y mit tout ce, que nous voudrions: car il luy tardoit qu'il ne fust maistre de la ville. Ce fut le Mercredy matin, que le Cousignou arriua: & enuoya chercher ledict Marquis les deux deputez, qui estoient rentrez le Mardy au soir dans la ville: & coucherent dedás les articles, que tous ceux, qui seroyét banis & rebelles de l'estat de l'Empereur & l'Empire & du Duc de Florence, sortiroyent en toute seureté comme les autres: & ainsi allames iusques au Dimanche matin, qui estoit le vingt-deuxieme d'Auril, que nous sortismes ainsi que s'ensuit.

Auant que perſonne de nous ſortit, ie remis la citadelle & le fort de Camolia entre les mains des Sienois là ou ils meirent vne enſeigne en chaſcun: & leurs fis mettre vne enſeigne en chaſque porte de la cité, que nous tenions ouuerte puis reuins a porte Noue. Le Marquis auoit fait mettre toute ſon infanterie Eſpagnolle tout au long de la ruë, qui va à S. Lazare deça & de là ſes Allemans en bataille vn peu a main droicte dans vn champ. Et à S. Lazare eſtoit le Sieur Cabry ſon nepueu auec cinquante ou ſoixante cheueux, qui eſt tout ce qu'ils auoyent, comme deſia i'ay eſcrit & trois cẽts arquebuſiers Italiens, qu'il auoit prins dans les forts de S. Marc, & Camollia, qui eſtoit la garde que le Marquis auoit ordõné, pour nous faire compagnie. Le Sieur Cornelio & le Comte de Gayas armez, la picque ſur le col coſte & coſte vne trouppe d'arquebuziers apres eux & apres deux capitaines, qui amenoiẽt la teſte des picquiers là ou il y auoit force corcelets & au milieu des picquiers les enſeignes deſployées & hauſſées & à la queuë des piequiers, le demeurant des harquebuziers, & deux capitaines à leur queuë. Le Samedy i'auois enuoyé prier le Marquis qu'il voulut vſer d'hõneſteté enuers les femmes anciẽnes & les enfans, qui ſortoyent auec nous, de nous preſter quarante ou cinquante mulets de ceux de ſa munition, ce qu'il fit: & auant ſortir les fis diſtribuer aux Sienois leſquels chargerent les anciennnes femmes & quelque enfans ſur les genoux. Tout le reſte eſtoit à

pied : ou il auoit plus de cent filles ſuyuant leurs peres & meres & des femmes qui portoient des berſeaux ou eſtoient leurs enfans ſur leurs teſtes & euſſiez veu beaucoup dhómes qui tenoient en vne main leur fille & en l'autre leur femme & furent nombrez a plus de huict cents hommes, femmes, & enfans. I'auois veu vne grande pitié aux bouches inutiles mais i'en vis bien autant a la deſpartie de ceux qui s'en venoient anec nous, & ceux qui demeuroyent. Oncques à ma vie ie n'ay veu deſpartye ſi deſolée. Et encores que nos ſoldats euſſent paty iuſques a toute extremité ſi regrettoyent ils infiniemeut ceſte deſpartie & qu'ils n'euſſent la commodité de ſauuer la liberté de ce peuple & moy encores plus qui ne peus ſans larmes voir toute ceſte miſere regrettant infiniement ce peuple, qui s'eſtoit monſtré ſi deuotieux a ſauuer ſa liberté. Et apres que le Sieur Cornelio fut dehors tous les Italiens ſortirent & les citadins a la queuë des italiens. Puis ſortit à la teſte de nos François Sainct Auban & Luſſan armez les picques ſur le col, & apres eux vne trouppe d'arquebuziers, & a la teſte des picquiers deux capitaines. Pl⁹ vne trouppe d'arquebuziers, auec le capitaine Charry & Blaeon commandoit, ayans chacun vne halebarde a la main les enſeignes au milieu des picquiers, tout ainſi que les Italiés apres ie ſortis armé & Meſſer Spanos coſte a coſte de moy car ie craignois que l'on le print car il eſtoit vn des principaux autheurs de la reuolte de

la cité, il eſtoit ſur vn cheual turc vieux, & moy ſur vn autre bien maigre & haraſſé encor faiſois ie bonne mine. Ie laiſſay deux enſeignes Sienoiſes a la porte & les priay de la fermer incontinent apres moy, & ne l'ouurir iuſques a ce que le Marquis luy meſme arriuaſt a icelle. Ledit Marquis alloit & venoit & le Seigneur Chiapin Vitellō auec luy tout au long des files, pour garder que perſōne ne touchaſt aux Sienois. Car quant a noſtre bagage, il eſtoit ſi petit qu'il ne faiſoit poinct de nombre. Les trois Maiſtres de cāp des Eſpagnols me vindrēt ſaluer & tous leurs capitaines Les Maiſtres de camp ne deſcendirent poinct, mais tous les capitaines deſcēdirent & me vindrent embraſſer la iambe, puis remontarent a cheual & m'accompagnarent iuſques àce que nous trouuaſmes le Marquis, & le Sieur Chiapin, qui pouuoient eſtre a trois cents pas de la porte de la ville: & là nous nous embraſſames, & me mirent au milieu d'eux. Et allaſmes touſiours parlāt du ſiege & des particularitez, qui eſtoyent ſuruenuës nous attribuant beaucoup d'honneur meſmes medict qu'il m'auoit beaucoup d'obligation car outre qu'il auoit aprins beaucoucoup de ruſes de guerre i'eſtois cauſe qu'il eſtoit guery des goutes: & me conta la peur qu'il auoit eu, & le Gentil homme de l'Empereur. Cela ne ſe paſſa pas ſans rire, ie luy dis qu'il m'auoit bien faict pluſ de peur la nuict de l'eſcallade: & ſi pour cela ie n'eſtois pas guery de ma fiebvre. Surquoy ie luy dis, qu'il auoit faict vne grande faute d'eſtre ve-

nu a moi comme firent les Iuifs pour prendre noſtre Seigneur car ils auoient apporté lanternes flambeaux qui me donnoit grand auantage. Il me reſpondit baiſſant la teſte, car il eſtoit fort courtois, *ſignor vn altra volta ſero piu ſauio.* Apres ie luy racompté que s'il euſt continué ſa batterie il n'en euſt pas eu ſi bõ marché que les Gaſcons eſtoient d'vne nation opiniaſtre mais qu'ils eſtoient de chair & d'os comme les autres qu'il falloit manger. Sur ce propos & autres nous nous entretinmes iuſques a ce que nous fuſmes vn mil au de là S. Lazare, & la il dict au Sieur Ciapin Vitello, qu'il allaſt a la teſte de nos gens, & qu'il parlaſt au Sieur Cabry, qu'il gardaſt bien qu'aucun deſordre ne ſe fit & que ſi perſonne faiſoit ſemblant de rien prendre du noſtre qu'il tuaſt tous ceux qui mettroit la main & qu'il commanda le meſme le meſme au Capitaine des trois cens arquebuziers. Et comme le Sieur Ciapin ſe fut departy de nous le Marquis m'ébraſſa me diſant ces paroles en auſſi bon François que i'euſſe ſçeu dire, Adieu monſieur de Montluc, ie vous prie recommandez moy treſ-humblement à la bonne grace du Roy. Aſſeurez le que ie luy ſuis treſ-humble & affectionné ſeruiteur autant que Gentil-homme, qui ſoit en Italie, mon honneur ſauue. Alors ie le remerciay de la bonne volonté qu'il portoit au Roy, & courtoiſies que i'auois receues de luy, deſquelles ie porterois teſmoignage par tout, & m'en reuencherois là ou i'aurois moyen de luy faire ſeruice. Il

m'en offrit de meſmes, & ainſi nous tournaſmes rembraſſer. Il n'auoit pas auec luy alors que quatre ou cinq cheuaux car tout eſtoit derriere en meſme ordre qu'il auoit laiſſé, & s'en retourna & bien toſt apres reprins leſieur Chyapin Vitello & nous embraſſames & diſmes a Dieu.

Nous allaſmes a Arbierroute, qui eſt vn petit village ſur la Treſſe ou bien la riuiere meſmes s'appelle Arbie, & là trouuaſmes dix-huit aſnes chargez de pain, que le Marquis y auoit enuoié pour le nous diſtribuer en paſſant parmy les eſpagnols les ſoldats auoient porté des pains tout expres & en donnoyent aux noſtre Ie veux dire au teſmoignage de ceux, qui eſtoyent auec moy que ce pain la ſauua la vie à plus de deux cens perſonne & s'en trouuera prou qui diront a plus de quatre cents. Et encores ne ſe peut il faire, qu'il n'en mourut pl⁹ de cinquante ce iour là meſme car nous auiõs demeuré depuis le Mercredi iuſque au Dimãche ſans manger que ſix onces de biſcuit, le iour pour homme. Et le Ieudy de deux cheuaux que i'auois i'en fis tuer vn qui vaudroit a preſent plus de deux cens eſcus, il eſt vray qu'il eſtoit pour lors bien maigre & le deſpartis par toutes les compagnies Frãçoiſes & Italiennes, & fis prendre tout l'huille des lampes des Egliſes & le diſtribuay pareillement aux ſoldats, & auec des mauues & orties faiſoyent cuire ceſte chair & huilles & ainſi ſe ſuſtentarent iuſques au Dimanche matin, qu'il n'y auoit homme quand nous ſortiſm

qu'eust mangé vn morceau. Le Marquis me fit apporter quatre flascons de vin, auec cinq ou six pains blancs: & comme nous fusmes à Arbierreute fismes halte, au long de la riuiere sous des saules qu'il y auoit mãgeans ce pain. Ie donnay deux des flascons de vin au Sienois les autres deux nous les beusmes chascun vn peu & apres nous misme en chemin droict à Montalsin. Et comme nous fusmes pres de Bonconuent, qu'estoit la garnison, le Sieur Cabry en fit retourner l'escorte a pied & iusques à ce qu'il veit monsieur de Strossi, qui venoit au deuant de nous auec trouppe de gens à cheual, il ne nous abandonna & alors il me dict a Dieu & nous embrassa comme il fit les sieurs Cornelio, Comte de Gayas & to⁹ nos capitaines, car il estoit vn fort honneste Gentil homme, & braue soldat s'ils en auoiẽt en leur camp Et ainsi arriuasmes à monsieur de Strossi, & nous embrassames sans nous pouuoir dire mot. Ie ne sçay lequel de nous deux auoit le cueur serré, pour le souuenir de nos fortune. Et ainsi arriuasmes tous descharnez & presque ressemblans des morts à Montalsin, qui estoit le Dimanche: & le Lundy & le Mardy demeurasmes enfermez auec les Thresoriers & Cõtreroolleurs, pour regarder à la despence, & a ce que i'auois emprunté pour prester aux soldats: trouuasmes que le Roy nous deuoit quatre mois. Et me dõna ledit Sieur de Strossi du sié propre pour m'en retourner en France cinq cents escuz. Ie iureroisqu'il ne lui endemeura pas la moi-

tié autant. Car le Sieur Cornelio & moy fuſmes contraincts d'éprunter quatre cẽts eſcus pour deſgager ſon grand ordre qu'il auoit engagé chez vn Iuif au cõmencement, qu'il arriua a Siene. Ie luy voulus rendre depuis & meſmes à Thiomuille, mais il ne les voulut reprendre & ſe mocquoit, voila la fin du ſiege.

O mes compagnons qui me ferez ceſt hõneur que de lire mon liure ne m'accorderez vous pas ce que i'ay dict cy deſſus que Dieu auoit accompagné autant ma fortune qu'il feit iamais à capitaine de mon aage. Vous auez noté les grandes aduerſitez, que i'euz en ce ſiege, & le peu de moyen que i'auois, ſans qu'on m'en peuſt donner de dehors, pour eſtre le Roy fort engagé de tous coſtez. Vous auez entendu que aucun n'eſpargneroit rien vous auez auſſi veu la grande famine, que i'y enduray les trauerſes que me donnoit le marquis l'extremité ou ie fus reduict. Et ſi bien le conſiderez, trouuerez, que i'ay eſté autant ſecouru de Dieu, que homme, qui ait porté les armes, il y à cent ans. Ie ne peux mentir en mon liure: car il y a trop de teſmoings, qui ſont en vie. Cognoiſſez vous ſi ie vous ay dict la verité, quand i'ay eſcrit qu'il faut employer tout ce que Dieu a mis aux hommes, auant que ſe tenir pour vaincu? Cognoiſſez vo⁹ s'il me falluſt rié oublier, & que ſi i'euſſe rien oublié en quel eſtat ie me trouuois, & mettois ceſte pauure cité: & mettois encores l'honneur du Roy, & ſa reputation,

en disputé par tout le monde. Il ne m'en souuient iamais, que ie n'en demeure en tristesse pour la follie que i'auois faicte d'auoir mis la cité, & tous nous autres iusques au dernier morceau & a la discretion des ennemis & perte de l'honneur & reputation du Roy: car il ne vouloit pas que ie me laissasse reduire à cela: & que l'on le demande a monsieur de la Chapelle aux Vrsins que sa Maiesté despescha expressement pour m'aduertir que ie ne me laissasse mettre a telle extremité, de sortir auec vne reputation honneuse pour luy. Les Princes sont glorieux & combattent plus pour la gloire & l'honneur, que pour acquest Et veux dire, que ce ne fust pas œuure d'hõmes mais œuure de Dieu, d'en eschaper en ceste sorte. Deux iours auant que nous sortissions de Siene, le Senat me baillast mon acquist en patante signée de leur grand seel, cõfessant la dedans que ie n'auois point voulu capituler pour la ville ny pour nous mais aussi que veu l'extremité en quoy ils estoient reduicts si ie ne les auois pas voulus empescher, m'appellant en tesmoignage de la loyauté & fidelité qu'ils auoient monstré au seruice du Roy n'ayant aucunement failly au serment qu'ils luy auoient donné & que ie sortois sur leur capitulation & non eux sur la mienne. Or ou trouuerez vous liure qui parle, que iamais homme soit sorty d'vne place sans capitulation, sinon qu'il en sortit de nuict a la desrobee: mais non de la sorte que i'en sortis. Car chascun confessera que ie n'estois pas

aux Sienois, & par conſequent ils ne pouuoient pas capituler pour moy, comme dict le Marquis au Seigneur Cornelio & au capitaine Charry. Si eſt ce, que par la volonté de Dieu, i'en ſortis en ceſte ſorte: & ſe trouuera la patante dans le threſor du Roy, comme ie diray cy apres.

Ie ſçay bien Meſſieurs les Gouuerneurs, que pluſieurs d'entre vous prendrez plaiſir à ce, que i'ay à vous dire ſur le Gouuernement & conſeruation des places, & que d'autres l'eſtimeront fort peu parce qu'il en y a de ſi bon naturel, qui penſent ſçauoir toutes choſes d'eux meſmes, & n'eſtimeut rien le ſçauoir ny l'experience d'autruy, comme ſi Dieu les auoit faicts naiſtre ſçauans dez le ventre de leur mere, comme ſainct Iean Baptiſte. Voila pourquoy il ne ſe faut pas eſtonner, ſi on voit tumber tant de gẽs en mal-heur. Car l'outrecuidance les y mene par la main: & aptes les faict tumber du haut en bas vn ſi grand ſaut, qu'ils ne ſe peuueut releuer. Ce ne ſeroit riẽ, ſi la cheutte ne faiſoit mal, qu'a eux: mais le Roy & le peuple s'en ſentent. Ne deſdaignez donc d'apprendre. Et encore que vous ſoyez biẽ experimẽtez, cela ne vous peut nuire d'eſcouter & lire les diſcours des vieux capitaines. Eſtant en l'aage de vingt cinq ans ie prenois plus de plaiſir à ouyr diſcourir les vieux guerriers, que ie ne fis iamais à entretenir la plus belle dame, que i'aye iamais aimé. Eſcoutez donc ce, que i'ay à vous dire.

Quand voſtre maiſtre vo⁹ baille vne place en

garde vous deuez considerer trois choſes : la Premiere l'honneur qu'il vous faict de ſe fier tant en voſtre ſageſſe, valleur, & bon entendement, de faire choix de vous pour vous bailler vne charge de telle importance. L'hõneur qu'il vous faict, n'eſt pas petit: car il honore non ſeulement voſtre perſonne, mais toute voſtre race vous baillant en charge vne clef de ſon Royaume ou quelque ville qui luy importe grandement : comme eſtoit celle dont ie vous ay repreſenté le ſiege. C'eſt honneur (dis ie) qu'il vous faict, trainer vne queuë ſi longue, que non ſeulement voſtre renommée s'eſtend par tout le Royaume d'ou vous eſtes ſorty, & aux enuirons de la place, que vous deffendrez: mais auſſi par tout le monde nous sõmes curieux d'entendre ce, qui ſe faict bien & mal, qui eſt bon & mauuais. Et encor que nous n'y ayons intereſt ſi voulons nous ſçauoir toutes choſes, c'eſt le naturel de l'homme. Et ainſi par tous les païs eſtrangers, voſtre nom ſera cogneu pour iamais, en bien ou mal. Car tout ce qui ſe faict, eſt mis par eſcrit & ſans les eſcriptures qui ſe font parmy le monde, la pluſpart des gens d'honneur ne ſe ſoucieroyent d'acquerir de la reputation: car elle couſte trop cher. Iamais homme n'en euſt à pire marché que moy. Mais l'honneſte deſir que nous auõs de perpetuer noſtre nom, comme on faict par les eſcrits, eſt cauſe, que la peine ſemble biẽ douce à celuy, qui a vn cœur genereux. Il me ſembloit lors, que ie me aiſois lire Tite

Liue, que ie voyois en vie ces braues Scorpions, Catons, & Ceſars. Et quand i'eſtois à Rome voyant le capitole, me reſſouuenãt de ce que i'auois ouy dire (car de moy, i'eſtois vn mauuais lecteur) il me ſembloit, que ie deuois trouuer là ces anciens Romains. Doncques les hiſtoriens, qui ne laiſſent rien à mettre en leurs liures, marqueront voſtre nom en blanc, & en noir, auec gloire ou auec honte, comme vous voyez qu'ils ont faict de tant de capitaines, qui nous ont deuancés.

La ſeconde choſe, que vous deuez mettre deuant voz yeux, c'eſt, que vous deuez penſer ſi vous perdrez voſtre place, quel dommage vous apportez premierement au Roy: car c'eſt ſon bien & ſa maiſon, n'y ayant aucune place de garde, que ce ne ſoit proprement la maiſon du Roy: outre que les reuenuz ſont ſiens, ſon ennemy augmentez ſon honneur, & faictes honte à voſtre maiſtre: qui voit dans les hiſtoires eſcrit pour iamais, que ſous ſon regne vne telle place s'eſt perdue. Puis vous deuez penſer au dommage que vous portez à ſes pauures ſubjects. Combien de maledictions vous donnerõt ceux, qui ſeront voiſins de la place que vous aurez perduë? car ils ſeront deſtruicts. par voſtre nonchalance ou faute de cœur ils ſont ruynez & perduz. Ils maudiront l'heure que vous fuſtes iamais né, & ſur tout les pauures habitãs, qui ont par voſtre faute chãgé de Roy & de maiſtre, ou bien chargeant

leurs enfans sur les espaules, ont esté cõtraints d'aller cercher domicille ailleurs. O que ces pauures Anglois, qui s'estoyent accasez despuis trois cents ans dans la ville de Callais doyuent maudire la lascheté & poltronnerie de celuy qui si l'aschement laissa perdre vne si bonne place! Comment pourrez vous leuer les yeux si vous tumbez en tel mal-heur? Auparauant vous esties honoré & estimé. Tout le monde se resiouissoit de vostre venue priãt Dieu pour vous qu'il vous conseruast. Que si ce mal-heur vous aduient au lieu de louanges, vo⁹ aurez des iniures, pour prieres maledictions & vous donneront à tous les diables. Et au lieu de vous caresser, on vous tournera le dos: chascun vous monstrera au doigt de sorte que cét fois le iour vo⁹ maudirez l'heure que vous n'estes mort dans vostre place, plustost que de la rendre honteusement.

Non seulement vostre maistre les Princes & Seigneur vous verront de mauuais œil: mais les femmes & les enfans. Et veux encore passer plus outre que vostre propre femme, encores qu'elle face semblant de vous aimer elle vous hayra & estimera moins dans son cœur. Car le naturel de toutes les femmes est tel, qu'elles hayssent mortellement les couards & les poltrons encore qu'ils soyent bien peignez. Et aymét les hardis & courageux, pour laids, & difformes qu'ils soyent. Elle participent à vostre honte Et quoy qu'elles soyent entre voz bras dedãs le lict, faisant semblant d'estre bien aises de

voſtre retour elles voudroyent que vous fuſſiez eſté eſtouffé, ou qu'vne canonade vous euſt emporté. Car tout ainſi que nous penſons, que la plus grand honte d'vn homme eſt d'auoir vne femme putain les fẽmes auſſi pẽſent que la plus grand honte qu'elles ayẽt eſt d'auoir vn mary coüard. Ainſi vous voila biẽ accommodé monſieur le Gouuerneur qui aurez perdu voſtre place veu que dans voſtre propre lict on vous maudira.

Mais que dirons nous de vos enfans on leur reprochera, qu'ils ſont fils d'vn pere laſche, & verront ſon nom par eſcrit, & les malheurs, dont il aura eſté cauſe. Car il n'y euſt iamais perte de place ſi petite ſoit elle, qui n'apporte vne infinité de maux. Il court vn ſi grand mal-heur pour vos enfans qu'il faut, que pour eſteindre voſtre vilaine renommée & mettre la leur en credit ils hazardent leur vie à tout propos ſans diſcretion & bien peu eſchappent ſans mourir de ceux qui par ce moyen ſe veulent faire remarquer cõbien en ay ie veu en mon temps, leſquels aiãt faict quelque ſignalée faute, la voulant reparer, ſe ſont perduz voyre expoſez à la mort au premier hazard, aiant regret de viure? Que ſi vos enfans eſchappent de ce mal'heur, encor craindra le Roy, quelque grande reputation qu'ils ayent acquiſe, de leur bailler vne place en garde craignant que les enfans ne reſſemblent au pere, comme il aduient ordi-

nairement. Ainſi vous ne vous ruynez pas ſeulement, mais toute voſtre poſterité.

Pour euiter & rompre le col a voſtre mauuaiſe fortune, & à tous ces malheurs, il y a bon remede, lequel ie me ſuis appris moy-meſme: & ſuis contant de le vous enſeigner, ſi vous le ſçauez. Premierement vous deuez conſiderer tout ce, que ie vous ay dict: & mettre d'vn coſté la honte, de l'autre l'honneur, que vous aurez, ſi vous deffendez courageuſement voſtre place, demeurant victorieux, ou pour le moins aiãt fait tout ce qu'vn homme de bien peut faire, de ſortir triumphant, & comme vainqueur, encore que vo⁹ ſoyez vaiucu, comme vous voyez que ie fis en ce ſiege. Songez touſiours, que vous voyez voſtre Prince & voſtre maiſtre deuant vous: & quel viſage nous deuez eſperer, ſi par voſtre laſcheté vous perdez ſa place. Et pource, qu'il n'y a eu iamais commencement en vne choſe, qu'il n'y aye auſſi ſa fin, ſongez des l'entrée qu'elle doit eſtre la fin: & penſez que voſtre maiſtre ne vous a pas baillé ceſte place, pour la rendre, mais pour la ſauuer: qu'il ne vous l'a pas donnée pour y viure ſeulement, mais auſſi pour y mourir, s'il eſt beſoing, en combattant. Si vous luy demandiez à voſtre départ, voulez vous que ie meure auant la rendre il vous dira que vous deuez combattre tous iuſques au dernier iour de voſtre vie: car puis que vous eſtes ſon ſubiect, elle eſt à luy. Le Seigneur de Iarnac diſoit quelque iour au Roy noſtre maiſtre, que

c'eſtoit la plus grande ruze & fineſſe dont les Roys ſe ſoient iamais aduiſez d'auoir faict accroire à leurs ſuiects que leur vie eſtoit à eux & que leur plus grãd hõneur eſtoit de mourir pour leur ſeruice. Mais auſſi ſçauoit eſté vne grande ſottiſe à nous de le croire, ny faire tant d'eſtat de ce beau lict d'honneur. Sy eſt-il vray pourtant, car noz vies & nos biens ſont à noz Roy l'ame eſt à Dieu, & l'hõneur à nous. Car ſur mon honneur mon Roy ne peut rien.

Pour retourner à ce, que ie vous ay dict, ſi vous n'auez ceſte reſolution en vous meſmes acceptant la charge, qu'on vous donne, vous ferez mieux de vous excuſer. Il y a aſſez moyen de ſe deſcharger & en y a prou qui prendront volontiers ce, que vous refuſerez. Que ſi vous l'acceptez en ceſte deliberation, pour en venir bien à bout faictee vne choſe, ne penſez iamais à voſtre mort. C'eſt affaire à vn ſot d'auoir pœur de mourir, s'il ne la voit à trois doigts de luy: Encor faut-il qu'il penſe lors, qu'elle eſt à cent lieuës. Songez, au contraire, comment vous la pourrez donner à vos ennemis: car ſi vous entrez en l'apprehenſion & crainte de la mort, tenez hardimẽt voſtre place pour perdue. Car ceſte peur vous deſrobe le ſens & l'entendement qui eſt la meilleure piece de tant voſtre harnois. Vous auez beau eſtre vaillant, ſi cela vous manque au beſoin. Dõcques ſi vous la voulez conſeruer, il ne faut pas que vous entriez en craincte de mourir. Car la peur ne vient que

trop d'elle meſmes, & de noſtre naturel, ſans que nous l'aidions à venir par nos imaginiõs. Il la faut reietter, ſi elle s'offre deuant vous. Ayez ſoudain recours à l'intention du Roy, & pourquoy il vous a mis là. Songez au deshonneur & honte, ou vous allez entrer Liſez ou faictes vous lire ſouuent les liures, qui parlent de l'honneur des gaand capitaines, meſmes ceux, qui ont eſcrit de noſtre temps, cõme Langey, & vn autre, qui a eſcrit en Italien: Ie ne ſçay comme il s'appelle, qui à ſi biẽ eſcrit deſpuis le Roy Charles huictieſme. Souuent ie me le ſuis faict lire. C'eſt vn bon autheur. Pleuſt à Dieu, que nous, qui portons les armes, prinſions ceſte couſtume d'eſcrire ce que nous voyons, & faiſons. Car il me ſemble, que cela ſeroit mieux accommodé de noſtre main (i'entends du faict de la guerre) que non pas des gens de lettre: car ils deſguiſent trop les choſes: Et cela ſent ſont clerc. Liſez donc ces liures: & ſongez en vous meſmes. Si ie fay comme Antonie de Leue à Pauie, le Sieur de Lude à Fonterabie, le Seigneur de Bouillon à Peronne, le Seigneur de Sanſſac à la Mirande, & Montluc à Seine, que dira on de moy? quel honneur rapporteray-ie à ma maiſon? & au contraire ſi ie me rends, quelle honte & infamie pour moy & pour les miens? Ayes apres voſtre recours à Dieu: & le priez, qu'il vous garde de tumber en ces malheurs, luy remettant le tout entre les mains. Apres cela aidez vous de tout ce, qu'il

a mis en la puiſſance des hommes, cõme vous voyez que i'ay faict en ce ſiege. Et ſur tout ſoyez diligens & vigilans, ſongeant touſiours à voſtre charge. Si vous faictes cela auec l'oubly de la mort & du dãger, vous auez le moyẽ de conſeruer voſtre place, quand ce ſeroit vn pigeonnier. Et quand bien elle ſe perdra, y ayãt faict voſtre deuoir, croyez qu'alors Dieu y à mis la matin. Il faut touſiours tanter: car i'ay veu ſouuẽt perdre ce, qu'on n'euſt iamais penſé, & ſauuer tel qu'on tenoit pour perdu. Si vous y mourez, vous ne vous deshonorerez ny voſtre poſterité: & ſi vous vous enterrez auec vne immortelle reputation: qu'eſt tout ce, que les hommes, qui portent les armes, doyuent deſirer. Car l'homme qui a peur de mourir, ne doit iamais aller à la guerre puis qu'au monde il y a tant d'autres exercices, ou l'homme peut appliquer ſon eſprit & ſon entendement meſmement en ce Royaume de France, ou il y à tant d'ordres, ſoit de Iuſtice, ſoit des finances, & trop pour le bien du Roy, & de ſon eſtat. Car tant de belle ieuneſſe vit inutile, laquelle ſeroit propre à porter les armes. Entrant quelque fois aux Parlemẽs de Thoulouſe & de Bourdeaux, deſpuis que ie fus Lieutenant de Roy en Guyenne, ie me ſuis cent fois eſtonné, cõme il eſtoit poſſible, que tant de ieunes homme s'amuſaſſent ainſi dans vn palais, veu que ordinairement le ſang bout à la ieuneſſe. Ie croy que ce n'eſt que quelque accouſtumãce. Et le Roy ne ſçauroit mieux faire, que de

chaſſer des gens de là, & les accouſtumer aux armes. Et pour retourner à vous, qui commãdez dans les places, & vous, qui vous y voulez enfermer, ſi vous craignez tant la mort, ny allez pas combien que ce ſoit vne folie de la craindre. Ceux qui ſoufflent les charchons en leurs maiſons n'en ſont pas plus exempts que les autres. Et ne ſçay pas quel chois il y a de mourir d'vne pierre dans les reins, ou d'vne balle par la teſte. Si Dieu me donnoit le chois ie n'aurois pas grand peine de le prandre.

Sur tout mes compagnons, il faut auoir l'eſprit tẽdu à eſpier ce, que voſtre ennemy peut faire: & iour deux roolles, diſant à par vous, Si i'eſtois l'aiſſance que ſerois-ie quel coſté pourrois-ie entreprendre, car croyez que le plus ſouuent voſtre iugement & celuy de voſtre ennemy ſe rencontrent. Communiquez en à ceux, que vous auez cognu perſonnes d'entendement, tanſtoſt en commun, afin de ne mettre perſonne en ialouſie, & le plus ſouuent en priué. Que ſi vous trouuez ſouz vne nation, ou il faille manger du chou, & que vous ne ſoyez le plus fort, compoſez vous ſelon leurs humeurs. Mordez vous la langue puſtoſt que trop parler. Ramenez les par douceur & courtoiſie: & ſur tout mõſtrez leur le chemin lors qu'il faudra partir. Car ſi vous monſieur le Gouuerneur, voulez viure à chere ouuerte, & cependant retrancher le manger des autres, vous tirerez ſur vous la hayne de vos capitaines & ſoldats. Il eſt raiſonnable que vous, qui auez plus d'honneur,

ayez plus de part à la peine.

Ie vous veux aduertir d'vn autre choſe, c'eſt que lors que l'extremité vous preſſera, vous ne demeuriez guiere enfermé en voſtre cãbinet : mais monſtrez vous aux capitaines & ſoldats, voyre au peuple auec vn viſage aſſeuré. Voſtre ſeule preſence leur redoublera le cœur. I'ay cogneu en mon temps prou de Lieutenans de Roy, qui eſlognoyent d'eux les gentils-hommes, pour les faire attendre quelque fois trop en leurs ſalles, & ne parler à eux. Le gentil-homme veut eſtre careſſé, meſmement le Gaſcon. Et cependant ceux-là font les empreſſez. I'en ay cogneu vn, vne fois en ma vie, parce qu'il auoit de tres-belles parties ie ne le veux nommer: car nul n'eſt parfaict au monde. Celuy cy deux heures du iour s'enfermoit dans ſon cabinet, feignant faire quelque depeſche d'importance : mais c'eſtoit pour lire Rolland la Furieux en Italien. Son ſecretaire meſme nous le diſoit. Ce que nous faiſoit deſpite Car cependant nous eſtions à arpanter ſa ſalle ou ſa court. N'en faictes pas ainſi. Vos heures de plaiſir doyuent eſtre à vous promener ſur les rempars, viſiter vos magaſins, & regarder ſi rien vous deffaut,

Si vous vous trouuez en lieu, ou vous ſoyez preſſez, n'oubliez à vous ſeruir du moyẽ, que ie tins pour me deffaire des Allemãs: & prenez exẽple à ma faute: car ie tardày trop: mais ie pẽſois touſiours, que Marquis me vouluſt forcer

par l'eſpée, & non par la faim. Mais il fuſt auſſi fin que moy. Que ſi vous vous doubtez de quelque trahiſon, & que vous n'en puiſſiez ſçauoir le fons, faictes vous donner des aduis ſuppoſez, & ſans nommer perſonne, dites que vous eſtes aduerty, qu'il y a entrepriſe ſur vous & que vous eſtes ſur le point de la deſcouurir. Faignez auſſi auoir quelque intelligence en l'armée de voſtre ennemy, encores que vous n'en y ayes pas: car ce ſera vne contremine. Ie ne vous diray que ce mot, que vous vous repreſentez, & la bonne grace de voſtre Prince & ſon inimitié: car vous auez le choix. Elle ne s'efface pas comme la noſtre: les Roys ont autre cœur que nous. Ils ne pardonnent guieres à ceux qui leur font perdre quelque choſe: car ils veulent touſiours gaigner. Quel mauuais viſage euſt ce braue Seigneur de Lautrec à ſon retour de Milan? & Dieu ſçait s'il en eſtoit cauſe. Il ſouloit dire que ce fuſt le plus grand ennuy qu'il euſt de ſa vie. Souffrez doncques toutes les extremitez. N'obliez rien de ce que doit faire vn homme de bien. Ie ſçay bien qu'il faut perdre, qu'il faut gaigner, & n'y a rien d'imprenable. Mais deſires cent mille fois pluſtoſt la mort, ſi tous moyens ne vous deffaillent que dire ce meſchant & vilain mot, *ie la rends*.

Monſieur de Stroſſi me preſta vne gallere pour me ramener en France: & enuoya vn ſien parent, ieune homme de vingt ans, cheualier de ſainct Iean, à Ciuitauechia, pour l'appreſter: & vouluſt, que le cheualier meſ-

mes m'amenaſt à Marſeille le Mecredy matin ie prins la poſte & vins à Rome, ou i'arriuay enuiron les quatre heures apres midy, & fis aller les capitaines Luſſan, Blacon, & ſaint Auban, m'attendre à Ciuitauechia: car monſieur de Stroſſi leur donna congé pour quatre mois. Les autres demeurarent auec ledict ſieur. Monſieur le Cardinal d'Armiagnac me logea: & fuz auſſi bien reçeu de tous les miniſtres du Roy, que gentil homme ſçauroit eſtre. Ils auoyent deſia entendu ma ſortie: car le Marquis l'auoit mandé par vn courrier, à ſon frere monſieur le Cardinal. I'y trouuay monſieur le Cardinal de Guyſe, & monſieur le Duc de Ferrare pere de ceſtuy cy eſtant là encores deſpuis la creation du Pape Marcel Sa ſainctеté demanda à monſieur le Cardinal de Guiſe, ſi i'eſtois arriué comme l'on auoit dict que ouy. Et alors il le pria de me faire venir deuant luy: car il auoit grande enuie de me veoir. Et monſieur le Cardinal me trouua pres le logis de monſieur d'Auanſon Ambaſſadeur lequel me dict que i'allaſſe faire la reuerence à ſa ſainctеté, qui auoit enuie de me veoir mõſieur d'Auanſon me preſta ſon coche. Ie trouuay le Pape leué ſur vne chere pres ſon lict, ſi mal, qu'a peine pouuoit il guierre parler. Mais nonobſtant il me feit fort bon accueil. Ie luy dis que ie ne le voulois importuner de parolles, mais que i'eſperois que Dieu luy enuoyeroit la ſanté dãs deux ou trois iours, & que apres ie luy viendrois rendre compte, cõme les choſes eſtoiẽt

passées à Siene. Il me dict, qu'il en estoit biẽ informé : mais qu'il seroit encores bien aisé de l'entendre de moy & me dict ces mots que ie pouuois dire, qne iamais homme de quelque nation, qui fust, n'auoit eu tant de credit, ny n'auoit encores auecques les Sienois, que moy. Là ie prins congé de luy, pour ne le fascher : & trouuay monsieur le Cardinal de Guise au logis de Monsieur d'Auanson, auquel ie dis, qu'ils pouuoyent bien rentrer au conclaue pour faire vn autre Pape: car celuy-là ne seroit pas en vie le lendemain au soir, comme il fust vray. Car lendemain enuirõ vespres il trespassa: & le iour apres ie prins congé de tous : & m'en allay à Ciuitauechia, qui fut vn Vendredy: & le Samedy à la pointe du iour ie m'embarquay. Les pompes, les plaisirs, les delices, la curiosité de ceste ville, ne me peut arrester vn iour pensant que peut estre ailleurs ie pourrois faire seruice à nostre maistre. Vne chose veux ie dire, encore qu'elle soit à ma louange, qu'allant par les ruës & allant au chasteau sainct Ange, tout le monde couroit aux fenestres, & sur les portes, pour veoir celuy qui auoit si longuement deffendu Siene. Cela ne me faisoit, que d'autant plus esleuer le cœur pour acquerir de l'honneur. Et encore que ie n'eusse pas presque d'argent pour m'en retourner, si me sembloit il que i'estois plus riche que Seigneur de France.

Or nous fismes voile enuiron la pointe du

iour & euſmes auſſi bon vent, que nous l'euſſions ſçeu deſirer. Et vinmes à Capocorée ſur l'entrée de la nuict, La donnaſmes ſonde : & deux heures deuant iour nous paſſames ledeſtroict, qui eſt entre la Corce & la Sardaigne: & fuſmes à Boniface, ou eſtoit monſieur de la Mole, vers les neuf heures du matin. I'auois ſçeu à Ciuitauechia, que le prince d'Orie eſtoit party deuers Plombin auec trois ou quatre mil ſoldats, qu'il auoit embarquez dãs cinquante deux galleres: & qu'il alloit pour combattre Monſieur de Termes, qui battoit Caluy. Ce qui fuſt cauſe que ie paſſay à Boniface, pour en aduertir ledict Sieur de la Molle. Lequel incontinent deſpeſcha vers ledict Sieur ſi à propos qu'à peine peut il eſtre leué aſſez à temps, qu'il n'y fuſt ſurprins : & fuſt contrainct, comme il me dict deſpuis, de mettre trois canons dans la mer leſquels deſpuis il retourna peſcher. Ie luy fis la vn bõ tour, & vn bon ſeruice à mon maiſtre. Vous qui portez les armes, & qui voulez bien ſeruir vos Princes, ayez touſiours l'œil à ce, qui les concerne, pour donner aduis de ce, que vous iugez propre pour leur ſeruice. I'en ay veu de ſi bons amis, qui s'eſiouiſſoyent de la perte de leurs cõpagnons pourpencer augmenter leur gloire de leur honte. Ie n'ay iamais faict cela, ny ne le voudrois faire au plus grand ennemy, que i'aye au monde. I'en pourrois bien dire de grands & notables exemples mais ie les laiſſe pour reuenir à mon propos. Le Baron de la Garde eſtoit auſſi en

vn port de mer, pres du lieu, ou estoit monsieur de Termes il fut aduerty promptemẽt, que l'armée du Prince d'Orie estoit en mer: mais il ne sçauoit de quel costé. Si est ce, que par opinion il se leua promptement tenant la routte de Marseille qui fust cause de la salutation de monsieur de Termes: car comme le Prince d'Orie pensoit surprendre le Baron de la Garde à ce port de mer, ou il estoit il fust aduerty qu'il estoit party, il n'y auoit pas cinq ou six heures ce qui l'occasionna de le suyure tenant mesme route. Cela estoit le Samedy mesmes, que i'auois eu ce bon vent: & le suiuit iusques aux isles Dieres. Le Baron sans s'arrester vogua vers Marseille: car s'il se fut arresté aux isles, il estoit trouſſé: d'autant qu'il n'auoit que quatorze ou quinze galleres Ie me despartis de monsieur de la Molle le Dimanche enuiron dix heures: & tout le iour ie ne peuz faire chemin, pource que le vent m'estoit contraire. Et enuiron deux heures auant iour le mesme vent qu'auoit couru le Samedy, retourna: & nous mismes en chemin qui estoit le Lundy.

Or sus la poincte du iour ie dis au cheuallier, s'il auoit plus grand voyla: que celle là il me dict, que c'estoit la plus grande s'enquerant alors pourquoy ie le demandois si ie voudrois faire plus grand diligence, ie luy dis que ouy. Et tout incontinent il mist vne voile sur la courcie pres la pouppe: & sur la pointe du iour il furuint vn brouillard, qui dura iusques à ce que le Soleil fut haut: & commença le

méça le brouillard à paſſer. Et alors la garde de la gabie cõméça à crier velle, velle: & bié toſt apres cõméça à crier gallere, gallere. Alors le Cheualier me diſt, que ce ne pouuoit eſtre autre que le Prince d'Orie, ou le Baron de la Garde. Et tout à coup le brouillard s'abbatiſt & nous trouuames au milieu de cinquante deux galleres, quatorze qui s'eſtoient deſparties de la trouppe prenoyent le chemin vers la Sardaigne & nous fuſmes au milieu. Tout le monde commença à ſe deſeſperer dans la gallere. Les pilottes vouloyent gaigner la coſte de Barbarie, pour nous ſauuer le Comite n'eſtoit pas de ceſt aduis: ains que nous deuions tirer outre à forces de rames & de voiles. Sainct Auban & les autres capitaines auoyent les plus belles affres, que gens eurent iamais diſant que apres eſtre ſortis d'vne ſi grande extremité, que du ſiege de Siene, ils eſtoient ſur le point d'eſtre reduicts à ce malheur, de ſe veoir attachez à la cadene: qui pluſtoſt, que ſe veoir reduits à ce mal'heur, le valloit mieux mourir les armes à la main. Quelque mine que ie fiſſe, ie n'eſtois guieres plus aſſeuré & euſſe bien voulu eſtre à planter de schoux. Tout àvn coup quatre des quatorze commençarent à tourner les voyles à nous pour nous donner deſſus: & les autres amenarent iuſques à la moytié de l'arbre, pour attendre ceux cy. Et comme les quatre eurent hauſſé la voile pour venir ſur nous à rame cancade, la pointe de leurs galleres fuſt à l'endroit de noſtre fougon. Et pour ce que

le cheualier ne disoit mot, & que tout le mõde crioit dans la gallere, auec vne miserable confusion, ie luy dis, O cheualier, il semble que vous vous perdez. Vous auez esté nourry auecques vn des vaillans hommes qui iamais monta sur la mer, qu'estoit le Prieur de Capue. Alors il me respondit, *no me perdo, no me perdo per Dio: mas io gardo la mie.* Les galleres ennemie cependant vindrent à vne portee d'arquebusade de nous pour nous inuestir. Et lors le cheualier allant de poupe en prouë accourage tout le monde, faisant tirer à voile rancade, tirant tant que nous pouuions: de sorte, que quand ils nous cuidarent inuestir, nous fusmes plus de cinquante pas deuãt eux & leur commençames à tirer harquebuzades ils nous suyuirent enuiron mil pas: & à cause de ces trois voiles que nous auions auec la peur qui nous donnoit des aisles il nous sẽbloit, que nostre gallere volloit deuant les leurs: de façõ que tout au coup ils haussérẽt les rames. Et nos mariniers lors à belles iniures firent à qui mieux mieux. Ainsi nous sauuasmes en despit d'eux, pour la grãd diligẽce de nos gens. Et pour ce que nous n'eusmes pas de vent vers le soir, qui nous cõmença vn peu à changer ne peusmes estre à Marseille iusques au Mardy à souper. Et trouuay monsieur le Comte de Tande, madame la Comtesse, & le Baron de la Garde, qui souppoient au iardin de monsieur de Sainct Blancart. Lesquels furent tous esbahis de me veoir aiãt faict estat que i'estois mort, & Siene fac-

cagée & bruſlée. Car ils ſçauoyent nouuelles, eſtant en Corſegue de iour à autre, de la Romalne & que i'eſtois à l'extremité, ſans eſperance d auoir iamais compoſition & tenoit touſiours le Baron de la Garde ceſte opinion, quand il eſtoit auecques Monſieur de Termes en Corſegue, & à Marſeille, lors qu'il fuſt arriué, & que ie iouerois à la deſeſperade ſur la ſortie, ſi le Marquis ne nous faiſoit telle compoſition que ie voudrois autres diſolent que i'auois perdu l'entendemẽt & que Dieu me vouloit punir de ma trop grande temerité & folie. Ils parloyent de moy, ainſi que i'entray dans le iardin. Ils ne voulurent que ie leur diſe rien, iuſque à ce, que i'euſſe ſouppé: car ils auoyent preſque acheué. I'euz bien toſt faict: car il m'eſtoit deffendu de ne manger guieres apres auoir tant ieuſné: & croy que cela fuſt cauſe de la mort de pluſieurs, apres eſtres ſortis, car il faut peu à peu remettre nature. Apres ie leur contay tout de poinct en poinct, comme i'auois faict Ils tindrent cela pour vne choſe eſtrange. Le baron ſe trouua fort esbay, quand ie luy dis, que le prince d'Orie l'auoit ſuiuy iuſques aux iſles Dieres, & remercioit Dieu de ce, qu'il n'auoit creu aucuns de ſa troupe qui vouloyent, qu'il dõnaſt ſonde aux iſles & tint monſieur de Termes pour perdu, à tout le moins ſon artillerie: mais ie luy dis, que ſur ma relation monſieur de la Moile auoit enuoyé à toute diligence vers luy pour l'aduertir. Ie deſpeschay le lendemain matin

le Sieur de Lecussan en poste deuers le Roy, pour luy donner aduis de mon arriuée: car Monsieur le Comte me dict, que sa Maiesté estoit fort mal contante de moy, de ce que ie m'estois laissé reduire au dernier morceau, & qu'il n'en pouuoit esperer, que la perte mienne, & la ruyne de la cité d'ou dependoit toute sa reputation en Italie. Voyez les dangers qu'on court de seruir les Princes. Il n'y a ordre. Ils sont nez pour commander & vous pour seruir & obeir: & Dieu sçait si i'auois occasion de me plaindre d'auoir esté ainsi abandonné, & mis en proye. Mais c'est tout vn. Il leur semble, que encore ce nous est trop d'honneur de mourir pour leurs querelles. Le baron me pressa fort d'y despescher & fist promettre au Sieur de Lecussan, qu'il courroit nuict & iour. Ce qu'il feit ie demeuray auec eux iusques au Vendredy matin, que ie prins la poste: & arriuay à saint Maturin le neufiesme ou le dixiesme iour de May, ou ie trouuay ledict Sieur de Lecussan, qui m'attendoit, pour me dire la grand ioye, que le Roy auoit eu, quand il luy eust le tout racompté, s'esmerueillant sa Maiesté de ma fortune: & disoit à tout le monde, qu'il croyoit, que i'estois le plus heureux hõme du monde, apres vn tel & si long siege, sans esperance de secours estre sorty si hõnorablement, aiant affaire non seulemẽt à l'Empereur mais aussi au Duc de Florence, qui desiroit se venger des Sienois. Il tenoit pour vn grand heur l'escapade, que i'auois fait sur

la mer, des pattes du Prince d'Orie. Le lendemain matin ie fuz au leuer de monſieur de Guyſe, qui ne ſe pouuoit ſaouller de m'embraſſer: & m'amena en la chambre du Roy lequel eſtoit encores au lict, toutes fois eſueillé. Et à l'entrée de la chambre il commença à crier tout haut, me tenant la main, Sire, voicy voſtre homme [illegible] alors ie m'approchay pour [illegible] mains. Il m'embraſſa de tous ſes deux bras & Me tint la teſte cõtre ſa poictrine preſque autãt comme on demeureroit à dire vn patynoſtre, me diſant par deux fois en me tenant de ceſte ſorte: He M. de Montluc vous ſoyez le bien venu. Ie ne vous penſois iamais veoir. Alors ie luy dis, que Dieu m'avoit conſerué pour luy faire encores en ma vie vn bõ ſeruice. Il me dict, qu'il le croyoit: & eſtoit bien aſſeuré, que pour ce faire, ie n'y eſpargnerois ma vie: & me retourna encores r'embraſſer, Puis ſe leua. Ie me retiray au logis, que le Mareſchal des logis auoit baillé audict Sieur de Lecuſſan par le commandement du Roy meſme, auſſi contant du bon viſage de mon maiſtre, comme s'il m'euſt donné quelque riche preſent: car i'ay eſté touſiours glorieux: auſſi ſuis-ie Gaſcon. Cela ſeul eſtoit baſtant pour me faire paſſer toutes impoſſibilitez. Monſieur le Cardinal de Lorraine, & monſieur le Conneſtable eſtoient pour lors à Ardres traictant quelque paix entres l'Empereur & le Roy.

Apres que ſa Majeſté euſt diſné vers l'v-

ne houre apres midi, il se retira dans la gallerie monsieur de Guyse seulement auec luy Il me fist appeller monsieur de Guise ferma la porte apres que ie fut entré. Lors il voulut, que ie luy rendit compte par le menu de ce, qui s'estoit passé durant le siege, despuis le premier iour, que i'entray dans Siene, iusques au dernier tellement que le propos en dura si longuement, que les capitaines qui estoyent venuz auecques moy, qui estoient demeurez sur la terrasse me dirent, qu'ils auoient ouy sonner l'orloge cinq fois. Il print vn grandissime plaisir au retranchement du pain, & de la sorte que i'en auois vsé, & des remonstrances, qu'auois faict aux Capitaines & au Senat. Print aussi grand plaisir à la deliberation, que i'auois prins de leur donner la bataille dans la ville, & sur tout à l'ordre, que i'auois faict, duquel il me souuenoit beaucoup mieux lors qu'a present: car il fut imprimé en Italie. Et la derniere fois, que ie suis retourné de la Tuscane, le Duc d'Vrbin me dict à Pesero, qu'il l'auoit: & que iamais n'auois trouué chose, qui plus lui pleust que celle là. Sa Maiesté voulut aussi que ie le misse par escrit. Il en fist donner la coppie à plusieurs Gouuerneurs: & me souuient bien qu'il commanda qu'on l'enuoyast à Mariambourg, ou Monsieur le Mareschal de Cossé estoit, ou bien monsieur de Funel. Il eust grand pitié, quand il entendist le faict des bouches inutiles. Et sur la fin il me demanda deux choses la premiere cõme i'auois peu fai-

re d'accorder les quatre parts & nations, ennemis mortels les vns des autres. Car to⁹ generallement, comme l'on luy auoit dict, s'eſtoyent comportez ſi bien les vns auec les autres ſans deſordre, qu'il n'eſtoit poſſible de mieux: ayant paſſé Eſpagnols & Flamés auec ſauf conduict. Ce qu'on tenoit à choſe miraculeuſe cõme faiſoit bien l'Empereur meſmes, s'eſtonnant que i'euſſe peu accommoder ces gens là de ceſte ſorte. Et des Italiens meſmes, qui venoient d'Italie, luy en faiſoiẽt le recit, comme d'vne choſe non ouye. Alors ie luy reſpondis, que c'eſtoit vne choſe que i'puois trouuée facile. Et comme ie le vis affectionnà à la vouloir entendre cognoiſſant qu'il prenoit plaiſir d'en ouyr conter, ie luy dis, que ie m'en eſtois allé vn Samedy au marché, & qu'en preſence de tout le monde i'auois achepté vn ſac & vne petite corde pour lier la bouche d'iceluy, enſemble vn fagot, ayant prins & chargé tout cela ſur le col, à la veuë d'vn chaſcun: & comme ie fuz à ma chambre, ie demanday du feu pour allumer le fagoa & apres ie prins le ſac, & là i'y mis dedans tout mon ambition, tout mon auarice, mes haynes particulieres, ma paillardiſe, ma gourmandiſe, ma pareſſe, ma partialité mon enuie, & mes particularitez, & toutes mes humeurs de Gaſcongne bref tout ce que ie peus pencer, qui me pourroit nuire à conſideret tout ce, qu'il me falloit faire pour ſon ſeruice: Puis apres ie liay fort la bouche du ſac auec la corde afin que rien n'en ſortiſt

& mis tout cela dans le feu : Et alors ie me trouuay net de toutes choſes, qui me pouuoyent empeſcher en tout cequ'il falloit que ie fiſſe, pour le ſeruice de ſa Maieſté. Et ſi dis que to⁹ ſes miniſtres, àqui il bailloit les charges, vouloiẽt faire de ceſte ſorte, qu'il n'ateindroit pas à ce, que Dieu a reſerué pour ſoy, qui eſt le ciel: mais ſi feroit bien à tout ce que Dieu à faict ſur la terre & mis en la puiſſance des hommes. Car mon eſprit eſtoit touſiours demeuré libre, ſans qu'aucune choſe m'empeſchaſt à conſiderer ce qu'il me falloit faire, pour venir à bout de mon deſſeing, qui eſtoit de ne ſortir iamais de là, qu'auecques le dernier morceau en la bouche. Et veux dire que to⁹ ceux qui ſe deſpouillerõt & bruſlerõt ce, que i'ay dict cy deſſus, que Dieu aſſiſtera touſiours auec eux: & l'ayant ainſi fauorable l'homme ne peut faillir de faire ce, qu'il voudra. Car Dieu demeure touſiours auec ceux-la: & au cõtraire fuit ceux qui ne ſeruent leur maiſtre de ceſte ſorte. Car ils faucent tous le ſerment qu'ils ont faict, ayant iuré de le ſeruir loyallemeut & fidellemẽt. Ce que l'on ne peut faire, eſtant garny & plein de tous ces vices & fautes. Sa Maieſté ſe print à rire : & me commanda de dire la verité, & ne luy mẽtir point. Ie luy dis, que ie ne luy mentirois non plus qu'à Dieu. Il me demanda, ſi monſieur de Stroſi me pouuoit ſecourir: car ſes miniſtres de Rome luy auoient mandé pluſieurs fois qu'il le pouuoit faire, & qu'il n'auoit tenu qu'à lui, que ie ne fuſſe ſecouru alors ie lui

reſpondis, qu'il me demandoit vne choſe, qu'il ſçauoit mieux que moy. Surquoy il me dict, que ce ne pouuoit eſtre: car il n'eſtoit pas où luy & moy eſtions. Lors ie luy dis. Vous autres Roys & Princes, auez les oreilles ſi longues, que vous entendez tout ce, qui ſe faict, encores que vous en ſoyez à cent lieuës: toutesfois ie luy dis que ſa Majeſté eſtãt engagée en Eſcoſſe, à Calais, à Mariambourg, & autres chaſteaux voiſins, à Mets, en Piedmont, en Dorſegue, elle deuoit mieux ſçauoir que moy, ſi apres auoir fourni à tout ce, qui eſtoit beſoing en ces lieu-là, ou il eſtoit engagé, il pouuoit enuoyer argent audict Seigneur de Stroſſi, pour faire vne leuée de gens de pied & de cheual, pour combattre vne ſi grande force que le Marquis auoit deuant Siene, & s'il ne l'auoit, en quelle ſorte vouloit-il, que monſieur de Stroſſi me peut ſecourir: lequel n'auoit pas vn homme pour reſpondre aux Eſpagnols, & Allemans. D'Italiens il n'en euſt trouué que prou: mais cela n'eſtoit pas ieu parti: que monſieur de Stroſſi eſtoit plein de bonne volonté, mais qu'on ne peut voler ſans aiſles: que par trois fois il auoit couru beaucoup d'hazard, pour ſon ſeruice: de quoy il luy fis le conte. Alors ſa Majeſté me diſt que ma reſponce l'auoit contanté, & ſatisfaict, & qu'il croyoit ledict Seigneur de Stroſſi eſtre ſon ſeruiteur, & trop homme de bien, pour tenir à luy: & s'excuſa grandement à moy de ce, qu'eſtant engagé en tant de lieux, il ne luy auoit eſté poſſible d'enuoyer

gens en Italie, audict Sieur de Strossi, qui fussent esté assez forts pour leuer le siege, & combattre le Marquis. Alors ie luy dis, Or doncques, Sire ne Vous en faut prendre à monsieur de Strossi, ny à vous auec. Car l'vn & l'autre auez faict tout ce, qui estoit en vostre puissance: mais cela vous aduisera vn'autre fois à pouruoir mieux à vos affaires. C'estoit vne charité qu'on prestoit audict Sieur de Strossi, qui estoit autant picqué & plus que le Roy, pour le faict de Siene, pour la hevne qu'il portoit au Duc de Florence. Apres cela, il sortist, & s'en alla trouuer la Roine, & madame de Sauoye, qui est de present & leur compta ce que ie luy auois dict, principallement de monsieur de Strossi. Dequoy la Royne fust tres-aise: & le lendemain me fist cest honneur de me remercier du bon office d'amy que i'auois faict audit Sieur de Strossi, qui luy appartenoit. Ie n'auois garde de faire autrement: car outre que i'eusse mëty, i'honorois trop ledict Sieur de Strossi. Il m'aimoit & estimoit plus qu'homme, qui sortist iamais de Gascoigne.

Cecy fust faict le Lundy, le Mardy, madame de Valentinois me dist, qu'elle n'auoit iamais veu reuenir homme d'vne charge, dont le Roy fust plus contant & satisfaict, que de moy, & qu'il me louoit grandement. Ie ne sçay si elle le disoit pour me flatter: mais elle le sçauoit mieux que tout autre: car elle auoit fort gaigné le cœur du Roy nostre maistre: elle dict, que i'estois bien heureux. Com-

me ie parlois auec elle, le Roy arriua, & me remit encores ſur quelques propos de mõ voyage. Or auois ie la patante & declaration, que les Sienois m'auoyent donnée, ſeellée de leur grand ſeau, declarant que ie n'auois iamais voulu conſentir à la reddition de Sienne, ny capituler au nom du Roy: mais auſſi qu'ils m'appelloyent en teſmoing, s'ils auoyent iamais voulu entendre a aucune capitulation, iuſques à ce qu'ils s'eſtoyent veuz reduicts à extremité, & au dernier morceau de pain, Sa Maieſté print la patante, & la leut: & apres me demanda, pourquoy ie n'auois voulu capituler pour moy & pour les ſoldats: & qu'il trouoit eſtrange, que le Marquis ne m'euſt deffaict à la ſortie. Alors ie luy reſpondis, que c'eſtoit pour deux raiſons: l'vne que i'auois prins vne reſolution de rendre iamais place, ains mourir pluſtoſt: & que le nom de Montluc, pour moy ne ſe trouueroit iamais pareſcrit rẽdre ny capituler ne m'eſtant iamais mis dans place pour la rendre ains pour la deffendre ou y mourir, comme i'auois mandé au Marquis par le Seigneur Cornelio, & le capitaine Charry: & auſſi pource que ſi ſa Maieſté, ou vn, qui viendroit apres luy, venoit à reconquerir Siene, & que les Sienois ſe vouluſſent ayder de la protection enquoy ils s'eſtoient mis, qu'il demeuraſt en cela à ſa diſcretion & liberté. Car il n'auroit plus puiſſance de dire, que ſon Lieutenant, qui eſtoit Montluc, auoit conſenty à leur reddition eſtant

signé en leur capitulation, & qu'il ne deuoit poinct quitter sa fortune, ny celle de ceux qui viendroyent apres luy à la Couronne de France. Les fortunes de la guerres sont diuerses & variables. Milan & Naples ont esté deux & trois fois à nous Siene Sire, le sera peut-estre encores: Ie n'ay rien faict, qui vous puisse preiudicier. Il trouua ma raison si bonne, qu'il en demeura fort contant: & me cõmanda de faire mettre la patante dãs mes papiers: & garder qu'elle ne se perdist iamais. Madame de Valentinois luy respondit que les archiues d'vn pauure Gentil-homme n'estoyent pas si asseurez, que le Thresor d'vn Roy, & que cela luy estoit de si grande consequence, qu'il deuoit commander estre mis dans le sien. Il me la reprint de ma main: & la bailla à vn valet de chambre sien, ou bien de Madame de Valentinois, pour la donner à monsieur le Garde des Seaux, qui depuis a esté monsieur le Cardinal de Sens: & luy commanda qu'il la mist en son thresor, ou sont to⁹ les titres du Roy. Or de cecy ne peut auoir que seize ou dixsept ans s'il plaisoit au Roy son fils, qui regne à present de commander à monsieur de Fizes, qui estoit oour lors Secretaire dudit Sieur Cardinal, qu'il fit cercher la patante ie m'asseure qu'elle se trouuera, & en voudrois auoir donné cinq cens escus d'vn double pour laisser memoire de moy, & l'inserer dans ce liure. Car cela tesmoignera que ie suis sorty hors de Sienne sans capitulation

aucune, enſeignes deſployées, les armes ſur le col, & tabourin ſonnãt. Ce qui ne ſe trouuera en liure quelconque, & que iamais hõme aye faict vn pareil traiſt. De ſorte qu'il ne faut trouuer eſtrange, ſi ie deſire tant d'en auoir vn double. Il ne faut pas que le Roy mepriſe tant cela, qu'il ſoit hors d'eſperance, qu'il ne s'en puiſſe ſeruir quelquefois ſa Maieſté doit eſtre curieuſe de la faire cercher pluſtoſt que moy. Il y a plus d'intereſt.

Le iour apres, qui fut le Mecredy au ſoir, monſieur de Guyſe me dict, que le Roy s'eſtoit reſoulu de me bailler l'endemain l'ordre qui eſtoit en ce temps là choſe ſi digne & recerchée, que le plus grand Prince de France ne ſe fut tenu pour contant, s'il ne l'euſt eu: & euſt mieux aimé, que le Roy ne luy fit iamais aucun bien. Par ce que c'eſtoit vne marque d'honneur, qui n'eſtoit pas profanée, comme il eſt à preſent. Le lendemain, qui eſtoit le Ieudy matin, le Roy m'en honnora, & apres diſner ie luy demanday congé pour m'aller mettre en ordre, & ſeiourner vn peu à Paris: car i'eſtois tout deſchiré & rompu pour vn nouueau Cheualier de l'ordre. Ce qu'il m'accorda, & me donna auant que ie partiſſe trois mil francs de penſion prins à l'eſpargne, trois mil liures de rante ſur ſon domaine, ou la Comté de Guare, ou i'ay partie de mon bien, eſtoit comprinſe. Bregeyrac faiſoit le reſte. Ie iouys deux ans de la Comté, mais non de Bregeyrac: pource qu'il eſtoit ypothequé ailleurs: & ie deſirois fort trouuer les moiens de

le desengager à cause que monsieur de Vallé-ce mon frere y auoit vn Prieuré: & faisoit estat de demeurer là plus qu'ailleurs. I'eusse bien empesché ce que depuis s'est monopolé en ce lieu là. Sa Maiesté me donna aussi deux mil escus argent comptant: & encores me dit que ie luy demandasse quelque autre chose, qui me seroit besoin. Ie luy demanday deux places de Conseiller au Parlemẽt de Toulouse, pour ayder à payer le mariage de ma fille, que monsieur le Fontenilles à espousée, m'ayant mandé M. de Vallence de Paris que ie luy demandasse cela, dont ie retiroispluſtost argent que d'autre chose. Lesquels ladicte Maiesté me dõna & de ceſt argent, ie mariay madicte fille auec quelque peu d'autre, que ma femme en auoit ladicte Maiesté me promist la premiere compagnie de gend'armes, qui vacqueroit. Ie n'eus pas la premiere, ny la seconde, mais i'eus la troisiesme. Car les Rois promettant tant, qu'il n'est pas possible qu'ils trouue tout. Cecy aduint apres mon retour de Montalsin, à la seconde fois qu'il m'enuoia par de là c'estoit la compagnie de mõsieur de la Guische. Voylà les bien faicts que i'eus du Roy pour lors qui ne furent pas petits. En somme i'eus ce que ie demanday. Et depuis la mort de ce bon Prince mon maistre, i'ay souhaitté la mienne cent fois, veu les grandes trauerses, que l'on m'a donné. Il n'eust esté en la puissance des hommes de me les donner, s'il fust esté envie: car il n'oubliroit iamais les seruices que l'on luy faisoit tant petits fussent

ils & n'eſtoit en la puiſſance des hommes de luy oſter la bonne opinion, qu'il auoit des perſonnes quand ils luy faiſoyent ſeruice. Et au contraire, quand vn homme auoit faict qualque choſe mal à propos en ſon ſeruice, quelque bon viſage qu'il fit pour complaire à ceux qui luy vouloient oſter la mauuaiſe opinion qu'il en auoit prins cela ne luy partoit iamais du cœur comme monſieur le Mareſchal de ſainct André m'a pluſieurs fois dict, & declaré ſa complexion. Il eſtoit fort ſon priué & le cognoiſſoit tres-bien. Or ſa Maieſté vint à Paris cinq ou ſix iours apres auquel le demanday congé pour aller iuſques chez moy pour veoir ma famille ce qu'il m'accorda volontiers. Ie ne cacheray iamais les biens & honneurs que mes maiſtres m'ont faict, car cela eſt à faire à vn cœur vilain & ingrat.

COMMEMTAIRES DE *Messire Blaise de Montluc, Mareschal de France.*

LIVRE QVATRIESME.

APEINE auois ie demeuré trois sepmaines à ma maison, que sa Maiest me depescha vn courrier, me mandant que ie l'allasse trouuer là ou il seroit, sans marchander ny attédre autre commandement. Ce que ie fis incontinent, n'ayant presque veu ma maison. & mes amis mais la gloire de l'honneur est vn poignant esguillon. A mon arriuée sa maiesté me dict, qu'il falloit, que ie m'en allasse en Piedmont trouuer monsieur le Mareschal de Brissac, lequel m'auoit enuoié demãder, pour commander les gens de pied, faisant estat que pour secourir Sainct Iago, ou monsieur de Boniuet s'estoit enfermé il luy faudroit donner vne bataille. On me despecha deux iours

apres

apres que ie fus arriué, me monſtrant le Roy beaucoup de ſignes d'amitié: & d'auoir aggreable mon ſeruice. Ie trouuay Monſieur le Mareſchal de Briſſac à Turin malade de la goutte: & le lendemain i'allay trouuer monſieur Daumalle, qui commandoit l'armée à Sainct Valant pres Vulpian. Laquelle eſtoit compoſée de cinq mil hommes de pied, mil hommes d'armes, & douze cents cheuaux legers. Le Roy me donna à mõ depart vn courſier des ſiens, qui eſtoit tresbon. Ie faiſois venir mon train apres moy: car ie m'en allay en poſte. Le méme iour, que i'arriuay vers Monſieur Daumalle, ie voulus aller recognoiſtre Vulpian, pour y mettre le ſiege, car le Duc d'Albe ayant mal faict ſes beſongnes, auoit quitté S. Iago. Ledit Sieur Daumalle me preſta vn petit cheual gris. En plein iour i'allay recognoiſtre la ville à moins de cinquante pas: car ie voulois monſtrer que pour auoir veu ma femme, ie n'auois rien oublié de ce que ie ſoulois faire. Ceſte recognoiſſance ſe fit à ſa veuë, & de pluſieurs autres. Ie luy en rendis ſi bon compte, qu'il trouua que du tout ie luy auois dict la verité. Lendemain il m'ſt partie de l'armée vers le chaſteau, ou les ennemis auoit fait vn grand terre-plein enuironné d'vn grand foſſé, auec vne renaille qui couuroit le chaſteau: & entre la renaille & le chaſteau y auoit quatre vingts pas ou plus, & vne tranchée, qu'ils auoient faict encores au milieu: afin que s'ils perdoyent la teſte de ce grand baſtion & renaille, auãt qu'ils

fussent au chasteau, se peussent retirer à ceste tranchée. Monsieur Daumalle auoit pour lors pour Commissaire de l'artillerie Duno & Balasergues, qui firent cõmancer les tranchés à plus de cinq cents pas de la ville, & trouuarent que la terre estoit pleine de petits cailloux, de sorte que cents hommes n'eussẽt pas faict en vn iour vingt pas de tranchée: & amusarent deux iours ledict Sieur en ceste besongne. I'estois fort mal contant que nous ne faissons ce que ie voulois a la fin M. Daumalle se resolut de veoir luy mesme ce que ie luy conseillois de faire: & ailleurs à vn'heure de nuict par le costé du coing de la ville à main gauche & par derriere vne petite chappelle, qui estoit à quinze ou vingt pas de la contre escarpe. Il ne mena homme du monde auec lui que moi, & Fequieres, qui depuis à ce que i'ay entendu, à tourné le visage à la maison de Guyse, combien que ledict Seigneur luy faisoit autant d'hõneur ou plus, qu'à gentil hõme qui fut pres de luy. Ledit Seigneur & moi marchasmes par dessus la contre-escarpe & Fequiere par dessous. Nous mesuriõs cõbien de contre-escarpe nous falloit coupper pour mettre l'artillerie sur le bord du fossé, & voir aussi si le recul du canon seroit veu de l'arquebuzerie des ennemis, & nous aussi, si nous logions contre la cõtre escarpe. Nous en allasmes par dessus icelle & tout le loug des fossez plus de sixvingts pas passasmes deux sentines pés leurs, sans qu'elles nous dissent mot parlans à l'oreillet que si nous eussions porté

ceux eſchelles, il euſt faict tenter la fortune pour voir ce qu'il en fut aduenu. Car elle ſe preſente ſouuent ſans y penſer, & lors que moins on y ſonge. Et quād ſe vint à la troiſieſme, elle cria & eſueilla tous les autres leſquelles à ce que ie penſe dormoient & ainſi ledit Seigneur & moy auec luy no⁹ retiraſmes vers la petite chapelle, beaucoup mieux accōpagnez au retour, qu'aller mais c'eſtoit de bōnes arquebuzades: & fuſmes cōtraincts nous ietter dans la chappelle, le derriere de laquelle Fequieres gagna. Or icelle chappelle eſtoit ouuerte deuers la ville: & là ou la porte ſe tenoit quand il y en auoit, c'eſtoit vn pillier de pierre carré de la groſſeur d'vn hōme, qui ne fut pas eſté guieres gros: & nous haſtoyēt tant les arquebuzades, que M. Daumalle fut contrainct ſe ietter tout en vn coup derriere le pilier tout droict & moy dernier luy: car toute la chappelle eſtoit ouuerte. Ie n'ouys à ma vie de plus grandes arquebuzades, ie ne ſçay ſi c'eſtoit la peur. Il y auoit dequoy en auoir: car les balles preſque touſiours touchoyent le pillier duquel monſieur Daumalle ſe couuroit. Il me ſeruoit à moy de pauois: car ie lui tenois ma teſte & mon corps contre le ſien. Ils nous tindrēt la aſſiegez plus d'vne grand demy heure: & faut bien dire qu'ils nous auoient ouis, quād nous nous eſtions ietteż dans la chappelle: nous les oyons crier, *iuro à Dios ellos ſon en la capilla: io los e entendidos* Monſieur Daumalle m'a depuis ſouuent faict le comptes des bel-

les offres que nous euſmes. Car ie croy que plus de cent arquebuziers ſe vindrent affuſter pour nous tirer. Ils iettoient des brandons de paille allumez dans le foſſé. Nous voicy bien, dict-il, s'ils font vne ſortie, taiſons nous, mõſieur, luy diſ-ie, Ceux de Lorraine ne ſont pas ſi mal-heureux que d'eſtre pris en tapinois. Le droict de la guerre ne veut pas qu'ils ſortent ſans ſçauoir que c'eſt. Nous auons icy vn bon bouclier Barcelonnois. Les belles donnoyent touſiours cõtre la pierre. Il nous ſeruoit bien de ſerrer les feſſes. Fequieres fit vn tour mal habille: car ne ſçachant ou nous eſtions, il ſiffloit comme pour nous appeller. Ie croy que cela les fit opiniaſtrer à tirer tant. Cependant l'alarme ſe donna par tout. A la fin ils ſe faſcharent autant de tirer, cõme nous d'auoir patience, puis ſortiſmes: & trouuaſmes Fequieres derriere la Chappelle qui auoit eſté plus habille que nous: & là Mõſieur Daumalle conclud, qu'il meneroit la nuict enſuyuant l'artillerie ſur le bort du foſſé, & toutes nos enſeignes. Et par là ie gagnay la bataille contre les Commiſſaires de l'artillerie, qui diſoyent, que tout le monde y mouroit: & qu'il faudroit abandonner l'artillerie, & par bonne fortune arriua Monſieur Daumalle luy conta tout ce, que nous auions veu la nuict, moy preſent: & luy bailla Fequieres pour aller recognoiſtre par derriere la chappelle: car la nuit meſmes ledit Sieur ordonna deux enſeignes, qui eſtoient loin de a chappelle, pour s'aller camper au derriere

d'icelle, les aſſiegez firent là vne incongruité: car ils ne ſe deuoient contanter de l'ouurir: mais deuoient la raſer. Et apres le retour de Monſieur de Caillac, il fut de noſtre opinion. Monſieur Daumalle permiſt à Monſieur de Caillac & à moy d'aller mener les pionniers coupper la contre-eſcarpe: & ordonna que Duno & Balaſergues meneroient l'artillerie apres nous: & fit faire vne gabionnade dans le pré à quarante ou cinquante pas de la contre-eſcarpe, pour mettre les poudres, & au poinct du iour nous euſmes couppé la contre-eſcarpe, les canons placez, pour tirer: de ſorte que la bouche du canon entroit dans le foſſé. Commençant à faire la batterie, Monſieur de Boniuet alloit & venoit à la teſte du baſtion, & là ou Monſieur Daumalle ſe tenoit, auſſi faiſoit bien Monſieur le Mareſchal de Coſſé. Deux nuicts, deuant qu'on fit les tranchées à la teſte du baſtion, qui couuroit le chaſteau, pour s'approcher du foſſé, le Baron de Chipy Maiſtre de camp fit mettre en camiſade ſes ſoldats, & à coup perdu ſe ietta dans le foſſé peſle meſle auec eux: & gagna deux cazemattes, qui flanquoyent le foſſé, & tua ceux qui eſtoient dedãs. Car ils ne ſe peurent retirer: & en meſme inſtant Monſieur Daumalle commanda les ingenieurs, qu'ils fiſſẽt des mines à la teſte du baſtion. Ce qu'ils firent, & en firent trois. Monſieur de Coſſé couroit au baſtion voir ſi les mines eſtoient preſtes: & puis reuenoit à Monſieur Daumalle à la batterie que nous faiſions. Iuſques

icy ie n'ay peu nommer monsieur d'Anguyẽ monsieur le Prince de Condé son frere, ny monsieur de Nemours, pource qu'ils y estoiẽt pour leur plaisir, & n'i auoiẽt point de charge estant accourus de la court au bruit d'vne bataille, qu'on disoit se deuoit donner bien tost : parce qu'on n'eust iamais pensé que le Duc d'Albe s'en fut retourné sans cour ferir. Ils ne s'abandonnarent iamais : & à l'assaut allerent ensemble, & monsieur de Boniuet auec eux il vint plusieurs autres Seigneurs entre autres monsieur de Vantadour, de Lude, de Laussun, de Malicorne, de la Chasteneraye. Or les deux mines firent vn grand exploict: car elles renuerserent presque toute la voute du bastion dans le fossé: & sur la grãd pousiere qui se fit le Baron de Chipy, qui estoit Maistre de camp, & tous les capitaines qu'il auoit auec luy sur la ruine, vindrent aux mains auec quatre vingt ou cent Espagnols, qui estoiẽt entrez quatre ou cinq iours deuant, non sans perte de beaucoup des leurs à l'entrée, & bien deux ou trois cents d'auantage : tous lesquels estoyent hommes esleus & choisis parmy toutes les compagnie Espagnolles. Et là y en mourut plus de quatre vingts : & leur gagnarent encores nos gens ceste tranchée, qu'ils auoient faicte par le milieu: car ils se voulurent retirer à ceste tranchée, & les nostres les suyuirẽt de si pres qu'ils y entrarẽt aussi tost qu'eux. Il se voulurent ietter fuiãt droit au chasteau, celui qui le gardoit ne voulut pas abbattre le pont : & là

furent acheuez de tuer. Et voylà le ſuccez du baſtion, qui fut brauement emporté. La fut tué vn neueu du Duc d Albe Ceſar de Naples: entre les priſonniers le Sieur Sigiſmõd de Gonſague, & le capitaine Lazare Lieutenant de la garde du Duc d Albe, & pluſieurs autres deſquels ie n'ay pas retenu le nom. Il faut retourner à la breſche, qui n'eſtoit pas à la verité dire trop irraiſõnable. Elle fut aſſaillie en meſme heure, que le baſtiõ, ainſi le falloit il faire. Et quoy que tous ces Princes & Seigneurs y fiſſent tres bien leur deuoir y eſtans mõtez pour donner courage aux ſoldats ſi eſt ce, que les ennemis la deffendirent fort brauement & nous renuerſarent bien battus. La fut tué le Comte de Creance, & pluſieurs autres lui tindrent compagnie. Sçachant l'effect que d'autre coſté auoit eſté fait, cela nous conſola & donna eſperance à tout le monde que nous viendrions à bout de noſtre deſſein. Eſtant monté ſur le terre-plein du bouleuart, qui eſtoit demeuré entier, ie dis à Duno, qu'il allaſt dire à monſieur Daumalle, qu'il falloit loger trois ou quatre canons ſur ce terre plein, pour foudroyer les ennemis dans la ville. Ce qui fut tout auſſi toſt faict, de ſorte que le matin tout ioua.

Cela eſtonna ceux de dedans, de ſorte qu'il commençarent à penſer à leur conſcience, & parlementer. En fin la capitulation fut faicte & auſſi pour le chaſteau, contre lequel pour ſaluer l'honneur de celuy, qui eſtoit dedans, on fit tirer cinquante coups de canon

Cependant les nouuelles vindrent comme Monſieur de Termes s'en venoit auec charge du Roy. Cela fut cauſe, que pluſieurs parloiẽt diuerſement de cela: & en diſoit on diuerſes raiſons. Vn Secretaire de Monſieur le Mareſchal de Briſſac, nommé Verbin, arriua le lendemain à midy auec des lettres à tous les Princes, s'excuſant que ceſte charge de Monſieur de Termes n'eſtoit iamais venuë de luy, ce que ie fis, encore que ie n'euſſent pas, peut eſtre, autãt de credit que beaucoup d'autres: mais ie ne ſçay que c'eſt, i'en ay touſiours eu plus que ie n'auois eſperé. Or pour vn mot ſeulement que ie dis à ce Verbin, qui eſtoit qu'il ſembloit aduis à Monſieur de Gounort Vicomte de Gourdon & à moy, que Mõſieur le Mareſchal deuoit mander au Roy qu'il pleuſt à ſa Maieſté retarder la venuë de Monſieur de Termes, pour quelques iours, car peut eſtre ces Princes feroient difficulté d'obeir à vn Gentil homme, par ce que ledict Sieur de Termes n'auoit lors autre titre, & que cela peut eſtre les occaſionneroit de quiter l'armée. Ce qu'ils ne pouuoient faire ſans que beaucoup de gens les ſuiuiſſent, qui pouuoit apporter beaucoup de preiudice à ſon ſeruice. Leſdicts ſieurs de Gounort, de Gourdon, & moy, n'auions tenu le ſoir auparauant autre langage, mais ceſt homme de bien alla dire à Mõſieur le Mareſchal, que ie luy auois declaré, que ie n'obeyrois point à Monſieur de Termes, à quoy ie ne penſay iamais: car autresfois ie luy auois obey: & n'eſtois pas ſi

haut monté ſur mes mulets de coffres, que ie vouluſſe faire le Prince. Il a touſiours eſté mon amy & de tous mes freres, autant ou plus que de Gentil-homme de la Guienne: & tout iamais auons veſcu ainſi. Cela ſe paſſa en ceſte ſorte: & marchames droict à Moncaluo attendant la venuë de Monſieur de Termes, qui arriua au ſiege, & en vſa fort ſagement, auſſi eſtoit-il fort aduiſé, car il ne ſe voulut iamais entremettre de commander. Nous miſmes le ſiege au chaſteau, car la ville fut emportée, auſſi n'eſtoit-elle pas forte, & le battiſmes par le cul d'vn baſtion à main droicte de la porte. Il ne fut poſſible y faire breſche, car il euſt fallu monter auec des eſchelles, de ſorte que nos gens l'ayant voulu tanter furent repouſſez. I'allay la nuit recognoiſtre le foſſé iuſques ſous le pont leuis tout contre la muraille, pour veoir, s'il y auoit poinct de flanc qui deffendit la porte: & trouuay qu'il y en auoit vn bas, qui battoit au lõg du foſſé, ils me ietterent des cercles à feu, & m'y bleſſerent vn ſergent de la compagnie de monſieur de Lieux mon frere: & ſi n'eſtions que trois, qui entraſmes dans le foſſé.

Ie fis vne conſultation auec monſieur de Caillac, que nous miſſions deux canons ſur la contre-eſcarpe, vis à vis de la porte: afin de tirer droict aux pieces de bois ou les chaiſnes eſtoient attachées: afin que le pont tombaſt d'vn autre coſté, & ainſi nous mettrions bien toſt en pieces la porte, qui eſtoit par le dedãs. Nous diſmes tout à monſieur Daumalle, qui

nous en laiſſa faire. La nuict ſuiuante nous logeaſmes les gabions, & trois canons ce qui fut faict àvne heure apres minuict. Tous les Princes vindrent veoir noſtre beſõgne: & monſieur d'Anguyen me prenant par le faux du corps me dict, Vous auez eſté mon ſoldat autresfois, à preſent ie veux eſtre le voſtre M. diſ-ie, vous ſoyez le bien venu: vn Prince ne ſe doit pas deſdaigner au beſoing de ſeruir de pionnier, voicy beſongne pour tous. Monſieur de Coſſé y arriua peu apres, lequel ie prins par la main & l'amenay veoir tout noſtre faict. Apres que ces princes & Seigneurs eurent veu tout, ils s'en allarent repoſer attendant le iour. Ie demeuray la. Le matin cõme le capitaine du chaſteau ſe vit bridé de ceſte ſorte, il commença à faire ſonner la chamade, & ſe rendit vies & bagues ſauues, auec permiſſion de traiſner vne petite piece d'artillerie, pour luy ſauuer ſon hõneur, & s'en alla droict au pont d'Aſteure, ou eſtoit Dom Arbre leur Maiſtre de camp, qui ne luy donna pas le loiſir d'entrer en aucune maiſon pour compter ſa fortune, car ſoubdain il le fiſt pendre & eſtrangler, comme il meritoit: car pour le moins deuoit il attendre vn aſſaut il nous eut donné prou d'affaires.

Vous qui vous enfermez dans les places, aduiſez à ne prendre pas ſi toſt l'effroy, & encore que voſtre ennemy ait bien accommodé tout ſon faict, & que vous ayez occaſion d'entrer en quelque ſoupçon que le voſtre aille mal, ſi eſt ce que s'il y a tant ſoit peu d'appa-

ſence de vous pouuoir deffendre, eſuertuez vous retranchez vous. Et penſez que voſtre ennemy à plus de peur à vous attaquer, que vous n'auez à vous deffendre : car la place eſt bien chetiue, ſi vous n'auez quelque moyen de ſouſtenir : puis que vous auez oſé attendre le canon. Ne penſez pas ſauuer voſtre honneur pour emporter ou voſtre enſeigne ou quelque piece d'artillerie, comme fit ceſtuy-cy: car tout cela en fin n'eſt pas grand cas. Et celuy qui vous aſſiege le vous accorde aiſément, pourueu qu'il en ait le profit, & vous la honte & le dommage. Songez les regrets que ce pauure capitaine qui ſe rendit ſi legerement faiſoit eſtant ſur la potance, & s'il n'euſt pas mieux aymé mourir ſur la breſche. Lors que vous aurez faict tout ce qu'vn homme de bien peut faire, il n'y a point d'ordre, il ſe faut rendre.

Ceſte prinſe importa fort: car Montcaluo bridoit & tenoit ſuiet non ſeulement le pôt d'Aſteure, mais toutes les places le long du Pau & de la plaine du Marquiſat de Monferrat, & auec cela aſſeuroit fort Cazal. L'armée ſe iourna là ſept ou huict iours, pendant leſquels arriuerent les nouuelles aux Princes & à monſieur Daumalle que le Roy auoit quelque meſcontentement pour la deſobeiſſance, dont i'ay faict mention cy deſſus. Ie fuz meſlé parmy ceſte belle hiſtoire, m'aiant preſté quelque bon perſonnage ceſte bonne charité, dedire que ie mettois le feu aux eſtouppes. Et vint la choſe ſi auant que

monsieur le Connestable m'enuoya vne lettre, par laquelle il me mandoit que le Roy lui auoit commandé m'escrire, que ie me retirasse chez moy, & que pour ceste guerre il ne vouloit plus que ie m'en entremise. Cela ne m'estonna pas fort, car ie sçauois que le Roy me feroit cest honneur de m'ouyr Monsieur le Mareschal de Brissac enuoya son frere mõsieur de Cosse à la Cour, lequel asseura le Roy du contraire de ce qu'on luy auoit faict entendre de moy, dont le Roy m'en tinst quitte à mon arriuée. Car cela fut cause que ie m'en allay à la Cour: & me fit aussi bonne chere que de coustume, s'informant bien particulierement des affaires du Piedmont, mesmes des Princes qu'il y auoit en nostre armée desquels le Roy n'estoit gueres contant, mais ie n'auois garde de trop parler: car apres, ou monsieur le Connestable, ou Madame de Valentinois l'eussent sceu, & de main en main il eust esté dict que c'estoit Montluc qui en auoit compté.

O qu'vn homme qui vit parmy les grands, doit estre sage, les rapporteurs n'ont rien de bien au ventre, autant en voulut on faire de monsieur de Strossi au retour d'Italie, biẽ me seruit d'en parler sagement. Car la Royne & luy m'en sentirent bon gré. Il faut biẽ si vous sçauez quelque chose fort importante en aduertir vostre maistre, mais pour l'aller entretenir en diſant, Sire, vn tel faict mal, vn autre va laschement en besongne, vn autre faict cecy & cela, vous meritez qu'on vous donne

des poignardades. Car il faut parler autremẽt des grands, celuy qui auoit dict au Roy que i'eſtois cauſe du trouble, c'eſtoit vn meſchant homme: car il n'en eſtoit rien. Il ne faut pas trouuer eſtrange ſi l'on preſte des charitez à moy, qui ſuis pour ce Gentil homme: l'on en preſte bien aux Princes & aux autres, pour bien grands Seigneurs qu'ils ſoient. Ce ſont choſes ordinaires à la Cour des Princes. C'eſt là ou on faict profit: car le recullement d'vn fert d'auancement à l'autre: ils iouent aux boutehors. Il n'y a ordre, il faut paſſer par là: car vn bon cœur ne peut demeurer chez ſoy: & qui ſe veut chauffer, il faut qu'il s'approche du feu ou du Soleil. Noſtre Soleil c'eſt le Roy, qui nous eſclaire & eſchauffe de ſes rayons, quelque part que nous ſoyons. Si quelqu'vn ſe met au deuant, il faut prendre patience, auec la deuiſe de monſieur de Guiſe, *Chaſcun ſon tour.* Apres auoir quelque peu ſeiourné à la Cour, ie prins congé de ſa Maieſté: & m'en vins à ma maiſon, ou ie demeuray cinq ou ſix mois en repos. Lors que i'eſtois occupé pour accommoder les affaires de ma maiſon, laquelle ie n'auois eu le loiſir iamais de recognoiſtre, ſa Maieſté me deſpecha vn courrier, pour me faire venir, la ou il ſeroit, en poſte, m'eſcriuant que i'enuoyaſſe mon train droit à Marſeille, ſans me mander, la ou il me vouloit enuoyer. Ce que ie fis: car ie n'ay iamais eſté retif: & eſtant arriué à la cour ie trouuay deux Gentils-hommes Sienois qui eſtoient venus ſupplier ſa Maieſté de

la part de tout leur pays, me vouloir enuoier par delà, pour les commander, faisant de grands plainctes contre monsieur de Soubise non qu'il les tyrannisast, ny fit aucun desplaisir, mais pour quelques places qu'estoyent perdues de leur estat: & croy que monsieur de Soubise y auoit fait ce qu'il auoit peu, mais nul ne prend en gré aucune perte. Tout le monde juge les choses par l'euenement. A mon arriuée le Roy dict, qu'il falloit que ie retournasse à Montalcin, pour y estre son Lieutenãt general. Ie contestay vne grãd piece pour n'y aller point, non que la charge ne fust honnorable: mais i'auois crainct de m'y ambarquer sans biscuit. Et à la verité qui veut bien faire ses affaires, il ne faut aller si loing: car on s'en souuient pas: & si quelque chose se presente pour vostre aduancement, vous n'en auez nulle nouuelle. Mais pour l'honneur & la reputation il vaut mieux estre souuent loing que pres. Vostre renõmée croist plustost: & les estrangers vous reuerẽt plus que les vostres. D'ailleurs ie desirois estre employé aux guerres en la France, pres de sadicte Maieste: mais il ne fust possible m'en pouuoir excuser: aussi ie n'euisse sçeu refuser mon bon maistre. Les Sienois des que ie fus arriué, pressarent sa Maieste encore, pour me faire partir preschant plus de loüanges de moy que ie n'en meritois. Or sans plus seiourner ie partis: & prins mon chemin à Marseille ou ie trouuay sept enseignes de gẽs de pied que le Roy enuoyoit à Rome lesquel-

les M. de la Mole commandoit: & mon fils Marc Antoine eſtoit vn des capitaines auec le capitaine Charry le Baron de la Garde nous embarqua & nous deſcendit à Ciuitauechia & prins la poſte & m'en allay à Rome.

Or le Cardinal Carraffe qui eſtoit venu en France, ſupplier le Roy de commander, que s'ils auoyent affaire à Rome pour le ſeruice du Pape, que ie m'y arreſtaſſe pour quelque temps. Ce que ſa Maieſté me commanda: & trouuay ledict Cardinal deſia arriué à Rome: & fus fort bien venu de monſieur le Mareſchal de Stroſſi, dudict Sieur Cardinal, & du Duc de Palliane ſon frere: & le lendemain me menarent baiſer les pieds du Pape, lequel me fit fort grand chere, s'enquerãt de moy des particularitez de la France. Le Duc d'Albe auoit deſia ſon camp à vingt mil pres de Rome. Ledict Cardinal auoit fait vne leuée de trois mil Suyſſes, qui deſia eſtoient arriuez à Rome, I'eſtois touſiours d'opinion, que nous ſortiſſions à la campagne à dix mil de Rome, & que là nous nous campiſſions en attendant que le Duc d'Albe s'approchaſt des murailles de la ville craignant touſiours qu'il aduiendroit, ce qui aduint: mais le Sieur Camille Vrſin, qui gouuernoit les affaires de la guerre pour le Pape, n'y voulut iamais entendre, & commença à deſigner des fortifications par dedans la ville pres des murailles, & me fut baillé vn quartier. Plus de trois ſepmaines s'eſcoullarent ſans que le Duc d'Albe s'approcha de plus de cinq à ſix mil. Et ſe donnoyent toute la

nuict les Romains l'alarme entr'eux meſmes, de ſorte qu'on ne voyoit que fuyr gens vers ſainct Pierre, autres aux maiſons des Cardinaux, qui tenoient le party du Roy d'Eſpagne: & ne vis iamais tel deſordre. Ce peuple n'eſt gueres aguerry : auſſi eſt-il compoſé de diuerſes nations. Ie croy que ce n'eſt pas la race des Ceſars, Catons, Scipions & autres. Il y a là trop de delices & voluptez pour produire grand nombre d'hommes de guerre. Et parce qu'il ſembla aduis à Meſſieurs les Cardinaux d'Armagnac, & du Bellay, de Lanſac, & d'Auanſon, que ſi ie faiſois vne remonſtrance aux Capitaines commandans en la cité, pour leur apprẽdre l'ordre que i'auois tenu à Siene, qu'il le prendroyent en meilleur part de moy, que de tout autre, leur ſouuenãt & à toute la cité de la reputation, que i'auois acquiſe audict ſiege. Monſieur le Mareſchal de Stroſſi & monſieur le Cardinal Carraffe le trouuerent bon: & firent venir tous les principaux, & tous leurs Capitaines enſeignes & Lieutenans dans la baſſe-court du logis de monſieur d'Auanſon, qui pour lors eſtoit Ambaſſadeur: & là ie leur fis la harangue, qui s'enſuit en la preſence deſdicts Sieurs en langage Italien. Monſieur de Lanſac eſt en vie, qui me dict, qu'il n'euſt iamais penſé, qu'vn Gaſcon fut deuenu bon Italien.

Meſſieurs, depuis que le Duc d'Albe s'eſt approché vn peu de voſtre cité, il nous ſemble à nous qui ſommes François, que vous auez conçeu quelque nouuelle peur, & ſans grand

grãd occaſion: de ſorte que pour la moindre choſe, vous entrez en vn merueilleux effroy. Que ſi les ennemis s'approchoyent de vos murailles, lors que ceſte confuſion eſt parmi vous ils entreroyent dedans, tout à leur aiſe, ſans grande contradiction: pource qu'au lieu que vous deuiez tenir vn ſilence dans voſtre cité, meſmement la nuict, & que vous deuiez pluſtoſt courir aux murailles, que de vous mettre au grand deſordre, que vous faictes: car on voit vne partie courir à ſainct Pierre, autres aux Egliſes, autres aux maiſõs des Cardinaux Eſpagnols auec toute la confuſion du monde. Cela ne peut proceder, que d'vne de deux choſes, ou bien faute de cœur, ou faute que vous ne commandez pas bien l'ordre, qu'il faut que vos gens tiennent, quand les affaires ſe preſentent, tant la nuict que le iour ſi vous le faictes par faute de cœur, c'eſt donc ſigne, que vous n'auiez pas bien conſideré quelles gens ſont vos ennemis, & que peuuẽt ils eſtre autres, qu'hommes comme vous? ne portõs nous pas les armes pareilles aux leurs & auſſi bonnes que les leurs? ne ſont ils pas ſuiets à receuoir la mort de nos coups, comme nous dés leurs? la querelle du Pape n'eſt-elle pas iuſte & ſaincte, & meilleure que la leur? Ce que no⁹ doit faire eſperer, que Dieu eſt auec nous. Et quelle part ny portion à le Roy d'Eſpagne à Rome ny aux terres du Pape, ny en vos maiſons, pour faire que Dieu le vueille ayder plus qu'à nous? Qu'eſt deuenue la hardieſſe de vos anciens Romains qui vous

ont laiſſé ceſte grande renommee qu'ils ont acquiſe en leurs vies? Quelle autre nation habite auiourd'huy à Rome pour vous auoir oſté le cœur, que vous ont laiſſé ceux de qui vous deſcendez de toute ancienneté, comme vous dictes? ô Meſſieurs, que vous faictes vn grand tort à la renommée de vos predeceſſeurs, de monſtrer que vous ayés crainte des gens, qui ne ſont que hommes comme vous? Vous faictes beaucoup pour les ennemis, de ce, qu'ils ſe pourront vanter auoir fait peur à ceux, qui anciennement faiſoyent trembler toutes les natiõs du monde. Si ceſte peur procede du mauuais ordre, que vous y auez donné à voſtre commancement iuſques icy, il n'y a rien encores tant gaſté qu'en vn ſeul iour vous n'y puiſſiez remedier. Vous en allant tout à ceſte heure aduiſes d'ou procede ce deffaut, & promptement y remedies. Et ainſi vous ferez cognoiſtre à tout le mõde que ce n'eſt pas faute de cœur: mais que c'eſt faute de l'ordre. Et ainſi tout voſtre peuple reprendra courage ſe voyant dans le bon ordre, que vous y aurez donné. Ne trouuez pas eſtrange, ſi ie m'eſbais de ce, que ie veois dans voſtre cité, m'eſtant trouué dans Siene commandant au peuple, avant le Marquis de Marignan plus de force deux fois, que n'a le Duc d'Albe. Ie puis dire auec beaucoup d'honneur pour les Sienois, que ie ne cogneuz à ma vie vn ſeul citoyen auoir peur. Bien-heureux ſont les Sienois, qui ont monſtré eſtre extraicts & vrais enfans legitimes

de vos anciens peres qui ont fondé ces murailles & les leurs auſſi, à ce qu'ils m'ont aſſeuré: auſſi portent ils meſmes armez quevo⁹ & encore que la cité ſoit perduë leur renommée & valleur n'eſt pas pour cella enterré, qui donnera touſiours eſperance à vn chacun, qu'elle ſe pourra quelque iour recouurer par leur vertu & hardieſſe. Que ſi vous ne faictes autremẽt, que comme i'ay veu iuſques icy, ie veux dire, que ie ſeray touſiours plus aſſeuré de deffendre Siene n'ayãt que les femmes Sienoiſes auec moy pour combattre que non deffendre Rome auec les Romains, qui y ſont. Excuſez moy, ie vous prie ſi ie vous dis la verité: car ie ne le fais pour aucune commodité, que ie penſe en pouuoir reuenir au Roy mon maiſtre, ny à moy: mais pour voſtre bien & pour eſuiter la ruyne totalle de voſtre ville: laquelle ſi elle eſt enuaye par vos ennemis vous ſerez miſerablement ſaccagez, & la ville pirement traictée qu'elle ne fut du temps de monſieur de Bourbon. Croyez Meſſieurs, que ſi i'eſtois aiſe de voſtre perte, ie ne vous ferois pas la remonſtrance en la preſence de ces Seigneurs, que ie vous fais. Mais en eſtant mary comme voſtre ſeruiteur, puis que vous eſtes bons amis & cõfederez du Royde France mon maiſtre, & deſirãt mourir auec vous pour voſtre conſeruaution, cela m'a contrainct vous faire entendre ce que ie vous ay dict. Et auſſi que Meſſieurs les miniſtres du Roy, qui ſont icy, m'ont aſſeuré, que vous

la prendrez en meilleur part de moy, que de tout autre. pour l'eſtime que vous auez de moy depuis le ſiege de Siene, Ce que ie vous prie de ma part vouloir faire: & ſi en aucune chote ie vous y puis ayder, me le faiſant ſçauoir, ie me tranſporteray incontinent à voſtre conſeil. Ie croy que le ſouuenir du ſac de voſtre ville faict par le Seigneur de Bourbon vous met en doubte. Vous fuſtes lors ſurpris à preſẽtvous auez les armes aux mains n'aiez peur, ne craignez vos ennemis, ains départez voſtre ville, donnez à chaſcun ſon lieu, pour ſe rendre au beſoin: affin que voſtre confuſiõ ne nous oſte le moyen de vous ſecourir, ſi l'ennemy ſe preſente. Et chaſſez la peur de voz citoyens, s'il en y a: qu'on ne voye nulle confuſion: & ne vous faſchez du reſte. Vous verrez bien toſt vos ennemis forcez de ſe retirer ſçachant le bon ordre que vous y aurez mis. Ils me remerciarent bien fort. Et ainſi ſe diſpartirent de nous, nous aſſeurant qu'ils y alloyent donner tel ordre, que les accidens, qui eſtoient ſuruenus, n'y aduiendroyent pl^s me priant bien fort me vouloir trouuer en leur conſeil le lendemain matin: & que là ils me monſtreroyent l'ordre, qu'ils y alloiẽt donner, pour prendre là deſſus mon aduis & conſeil. Ce qui fut faict: & regardaſmes tous enſemble ſi bien à leurs affaires, qu'il ne ſe parla plus de crainɛte, ny de deſordre. Ie m'accoſtay des principaux du peuple, & leur monſtray ce qu'il falloit faire. Ie les cognus de bonne volonté: toutesfois ceſte grande

multitude eſt formée de diuerſes humeurs. Il y a moyen de les ramener toutes à vne, quand c'eſt pour leur bien & ſalut. Bref toutes choſes ſe porterét mieux, dequoy le Pape me ſçeut bon gré.

Or le Duc d'Albe quelques iours apres remua ſon camp: & print ſon chemin vers Tiboly à douze mil de Rome. Ie ne ſçay ſi ce fut qu'il entédiſt, que la ville ſe gardoit mieux qu'elle ne faiſoit, & que les choſes eſtoyent changées: ou bien que ſon opinion n'eſtoit de s'approcher plus pres de la ville. Et pource que dans Tiboly eſtoit le Sieur Franciſco Vrſin auec cinq enſeignes Italiennes, & que la ville n'eſtoit poinct forte, Meſſieurs le Mareſchal, Cardinal de Carraffe, & Duc de Paliane eurent craincte, que le Duc d'Albe s'en allaſt prendre Tiboly, & mettre en pieces ce qui eſtoit dedás, ce qui fut cauſe qu'ils me priarent de partir toute la nuict, pour aller retirer le Sieur Franciſco, me baillant les deux compagnies de cheuaux legers de la garde du Pape, & les deux compagnies à cheual du Duc de Paliane, que les capitaines Ambros & Bartholomé commandoyent, & quatre cents arquebuziers, qui eſtoient ſous la charge de mon fils Marc-Anthoine, & du capitaine Charry. Le Cardinal Carraffe, m'auoit aſſeuré ſur ſon honneur, que les ennemis ne pouuoient paſſer le Tybre, & que ie pouuois faire la retraicte, ayant touſiours le Tibre entre les ennemis & moy. Ie fus au Soleil leuant auec les gens à cheual à Tiboly.

& les gens de pied arriuarent deux heures apres moy, & trouuay que le sieur Francisco ne sçauoit aucunes nouuelles des ennemis: & apres l'auoir entendu, ie me doutay de ce qu'il m'aduint: car ie sçauois bien auant que partir de Rome, que le Duc d'Albe auoit prins le chemin de Tiboly, & qu'il venoit à la desrobée surprendre le Sieur Francisco, puis qu'il n'enssçauoit aucunes nouuelles. Ie ne fis que manger bien peu, & faire repaistre mes cheuaux, & manger vn peu nos gens de pied. I'ordonnay au Sieur Francisco de faire sonner le tabourin, pour desloger & mettre aux champs & le priay de me prester vn cheual ou deux de ses gens, qui cognoissoyent le pays: car moy-mesmes ie voulois aller faire la sentinelle, cependant que tout le monde s'appresteroit pour partir, dont bien m'en print: car le Sieur Francisco auoit enuoyé deux de ses gens pour descouurir: & auoient rapporté cependant que nous disnions, qu'il n'y auoit aucunes nouuelles d'ennemis en tout le pays: mais ie ne me voulus pas arrer là, & m'en allay auec ces deux mesme: & comme ie fus hors Tiboly au long d'vn costau, ie me mis sous vn arbre, car il commançoit à faire grand chaud, & tout en vn coup l'apperçeuz au lõg d'vn petit bois taillis force gens à cheual, qui alloient droict au Tibre contrebas & d'autre que ie voyois au long d'vn vallon, qui venoyent droict à moy & au milieu d'vne plaine au deça de ce bois taillis, ie voyois quelque chose, ne pouuant

diſcerner que c'eſtoit. Ie manday promptement au Sieur Franciſco, que i'auois deſcouuert le camp, & que à toute diligence il fiſt ſortir ſes gens, & s'acheminaſt par l'autre coſté du Tibre. Iamais le ſoldat, qui l'alla aduertir ne fuſt dans la ville que voyla dixhuict ou vingt enſeignes d'Eſpagnols qui eſtoyent couchez dans la plaine, leuez & marcher. Ie m'en vois au galop, & trouuay qu'il n'y auoit encores vn ſeul homme dehors: & fis diligẽce de faire cheminer les enſeignes Italiennes faiſant fermer la porte de la ville: & fis là le tour d'vn fin homme: car i'emportay les clefs auec moy, penſant que les ennemis ne peuſſent de long temps rompre les portes. Car le Tibre paſſe par le milieu de la ville, ou il y a vn pont, & de beaux & bons moulins dans la ville meſmes, leſquels i'auois cõmencé à faire rombre dez mon arriuée, mais cela ne peuſt eſtre acheué. I'auois laiſſé le capitaine Charry à la porte, & mon fils Marc Antoine au pont, pour le ſouſtenir, & i'allois & venois faire haſter les Italiens de cheminer. Et comme ils furent tous dehors la porte, i'allis retirer le capitaine Charry, & commẽçames à rompre le pont, qui eſtoit de bois: & tout incontinent les ennemis furent dans la ville, ie mis des arquebuziers dans des maiſons, qui regardoyent au long de la ruë. Les ſoldats firent extreme diligence d'acheuer de rompre le pont: puis m'acheminay droict à la porte. I'auois mis la cauallerie deuant les Italiens: & falloit que nous paſſiſions par le

destroit des rochers, ne pouuant aller que vn à vn. Iusques à ce que nous fusmes à la sortie de la porte, nous eusmes les ennemis sur les bras, & n'y a pas cinquante pas iusques au destroict du chemin. Et voyant qu'eux mesmes ne pouuoient venir que vn à vn, ils nous laissarent: & retornarent saccager la ville. Leur Italiens venoyent apres les Espagnols, & pensoyent entrer dans la ville, pour auoir leur part du sac: mais les Espagnols ne leur voulurent iamais ouurir: & s'amusarent à la porte, & les Espagnols à saccager. Et comme nous fusmes à la pleine, ie fis prendre à mon fils, & au capitaine Charry auecques les quatre cens arquebuziers, à main droicte au lõg du coustau, à plus de mil pas de nous, & les deux compagnies du Duc de Paliane: & leur dis le secret, que si les ennemis passoyent le Tibre, qu'ils gaignassent touſiours au long du coustaut, tirãt à Rome, & qu'ils ne se souciassent point de moy. Autant eust valu perdre toutes les enseignes qu'auoit monsieur de la Mole, comme ces quatre cens arquebuziers. Car c'estoit la fleur de toutes les compagnies. Ie ne fuz iamais à demy mil dans la plaine que voy la toute la cauallerie sur le Tibre, & leurs Allemans qui commençarent à passer, mesmement quelque gens à cheual aupres du moulin, qui ne pouuoyent passer qu'vn à vn. Ie tenois tout pour perdu: car il me falloit retirer douze mil deuant tout le camp: & pensois bien que la cauallerie passeroit forse arquebusiers en courpe: mais si ie

perdois les vns, ie ne voulois pas perdre les autres. Or le ſieur Franciſco marchoit touſiours le grand pas à vne arquebuzade du tibre, & les autres au long du couſtaut vis à vis de nous. Voicy arriuer cinquante ou ſoixante cheuaux des leurs. Ie prins l'vn des capitaines de la garde auecques ſa cornette, & l'autre ſuyuoit touſiours les gens de pied, & les faiſoit haſter: & tournis viſage droict aux ennemis, leſquels firent alte: & moy faiſant ſemblant de les charger, ils me tournarent le dos pour ſe retirer, ne ſçay pourquoy: Et ie retournay à mon chemin. Deſpuis ne firent ſemblant de venir à moy: combien que touſiours arriuoyent de leurs, gens, mais c'eſtoyent trois ou quatre. Et comme ils me virent bien auant ils tournarent en arriere, & s'allarent amuſer à prendre du beſtail dans des preds. Il faut ſçauoir qu'elle eſtoit ma deliberation, & voir ſi ie me voulois perdre auec ceux là, ou ſi me voulois ſauuer vers les noſtres. Le Duc de Paliane m'auoit donné vn turc gris, qui volloit ſur terre. I'eſtois deliberé de meſler les cartes là: & n'y voyant aucun ordre de ſe ſauuer, ie me voulois retirer iuſques aux noſtres, qui alloient droict à vn chaſteau, qui tenoit pour le Pape, & y auoit garniſon: & faiſois eſtat de ſauuer la pluſpart de la cauallerie, Car il n'y auoit que cinq mil iuſques au chaſteau. Vn trompette nous dict deux iours apres que iamais le Duc d'Albe ne vouluſt laiſſer paſſer le Seigneur Aſcanio de la Corne, pour ce qu'il n'auoit là

vn ſeul arquebuzier, que des Allemãs car tou-
les Eſpagnols & Italiens eſtoyent à Tiboly.
Et ainſi me retiray droict à Rome: & me mã-
day à nos gens venir à nous: & nous r'aliaſ-
mes au pont, qu'eſt le plus pres de Rome, ou
paſſames eſtant trois heures de nuict quand
nous arriuaſmes à Rome. Voylà la fortune,
que i'euz à ceſte retirade.

Ne vous fiez iamais, capitaines mes com-
pagnons, quand vous arriuerez en quelque
lieu, ſi vous eſtes tant ſoit peu en doubte, à
ce qu'on vous dira: car c'eſt touſiours la cou-
ſtume, quand vous arriuez, on vous careſſe,
on vous prie de repoſer. Ne faictes pas cela.
Voyez le lieu ou vous eſtes. Recognoiſſez le
tout vn des plus grands capitaines, que l'Em-
pereur euſt iamais, qui fuſt le Seigneur Peſ-
raire, pour s'eſtre fié à ſon arriuée en vne vil-
le d'Italie, fuſt prins & ſi auoit trois ou quatre
mille hommes, qui fuſt vne grand honte à vn
ſi grand capitaine. Il en iettoit la faute ſur vn
autre, cõme luy meſme m'a dict. Si i'en euſſe
faict ainſi, le Seigneur Franciſco m'euſt faict
ſouffrir vne eſcorne, & peu eſtre perdre la
vie.

Deux nuicts apres leſdicts Seigneurs me
baillerent deux compagnies Italiennes pour
les mener à Beliſtre au Duc de Somme, qui
eſt au de là de Marin au long de la mer
ſix ou ſept mil. Ie cheminay toute la nuict,
ayãt auec moy les deux compagnies du Duc
de Paliane: & commanday que nos cheuaux
euſſent repeu dãs vn'heure & demie. Le Duc

de Somme me vouloit arreſter à toute force ceſte nuict là mais ie n'y vouluz iamais entẽdre, car ie pẽſois bien, que le Duc d'Albe n'eſtoit pas ſans eſpions à Rome, veu qu'il y auoit tant d'Eſpagnols & gens, qui tenoient le party du Roy d'Eſpagne: & me mis, apres auoir repeu en chemin, qui fuſt quarante cinq, ou quarante ſix mil à aller ou venir: & arriuay à trois heures de nuict à Rome, dont bien m'en print. Car deux heures auant iour arriuerẽt ſix cens cheuaux, & cinq cẽs arquebuziers à cheual à Marin & trouuerent les nouuelles que i'eſtois repaſſé. Et voylà vn' autre fortune. qui m'aduint, ou il ne me fuſt pas beſoing auoir laiſſé l'entendement au logis. Or il faut, que i'en mette par eſcrit vn autre, qui m'arriua ſix iour apres: & ne fuſt ce, que pourfaire rire ceux, qui liront ce liure, & le diſcours de ma vie.

Cinq ou ſix iours apres ce rencontre, eſtant touſiours le camp du Duc d'Albe à Tiboly, le Baron de la Garde manda à monſieur le Mareſchal de Stroſſi de Ciuitauechia, que s'il luy vouloit enuoier quatre cens arquebuziers qu'il les embarqueroit dans les galleres & qu'il les iroit deſcendre a Neptune qui eſt vne place plus forte ſur le bord de la mer, laquelle entre dedans les foſſez, & qu'on pourroit bruſler, les batteaux, que le Duc d'Albe y auoit faict amener pour faire vn pont à Oſtie, afin de paſſer le Tibre du coſté de deça, comme il fiſt apres. Or monſieur le Mareſchal m'en laiſſa la charge. I'y enuoyay mõ fils

Marc-Anthoine, & le capitaine Charry auec les quatre cens arquebuziers, lesquels y allerent par enuie. Et comme il furent à Ciuitauechia il les embarqua, & les alla descendre audict Neptune. Mais il ne fust possible de les brusler: car il les auoit mis dans le fossé, & les deffendoient de la forteresse. Et comme les affaires de la guerre sont incertains il m'auint que le iour mesmes qu'ils arriuerent à Neptune, ou ils demeurarent deux iours, ie m'allay promener le soir hors la porte de Rome, qui va à Marin, & trouuay vn homme, qui venoit de Marin. Ie luy demanday qui il estoit, il me dict, qu'il estoit l'hospitalier de Marin: & cogneuz à sa langue, qu'il n'estoit pas Italien. Ce qu'il me confessa: car il me dit, qu'il estoit François, & qu'il estoit pauure homme, reduict à cest hospital de Marin. Ie luy demanday, qui estoit à Marin, il me dict, que le matin le Sieur Marc Antoine Collonne y estoit arriué auec sa compagnie de cinquante hommes d'armes, n'ayant rien auec luy d'aduantage homme de pied ny de cheual. Les compagnies d'hommes d'armes en Italie n'ont point d'archiers, comme les nostres. Marin est audict Marc-Antoine: & par ce que i'auois entendu à Rome qui il estoit l'on le m'auoit dépeinct vn ieune Seigneur de vingt à vingt deux ans, plein de bõne volonté, & riche de quatre vingts mil escus de rente. Paliane estoit à luy que le Pape luy auoit osté & donné à son nepueu que lõ appelloit despuis le Duc de Paliane. Le tiltre

ne luy dura guieres: car il la recouura apres. Ayant laiſſé ceſt hoſpitalier, il me va en l'entendement, que facilement ie prendrois priſonnier ce Seigneur Romain, & que ſi ie le pouuois attraper, i'eſtois riche à iamais: car pour le moins i'en aurois quatre vingts mil eſcus de rançon, qui eſtoit ſon reuenu d'vn an. Ce n'eſtoit pas trop. Ie vais diſcourir en moy meſmes, que monſieur de la Molle viendroit auec moi, menant trois cens arquebuziers ſeulement & les laiſſerois à moytié chemin aupres d'vne tour, ou il y auoit des cabanes, retirer le beſtail, car i'auois recogneu le chemin allant & retournant à Beliſtre, & que ie prendrois le capitaine Ambroſi, lieutenant d'vne compagnie du Duc de Paliane auec vingt cinq cheuaux des meilleurs & les plus courans de ſa compagnie & que i'enprunterois du Seigneur Aurelio Fregouſe ſon Lieutenant & ſa Cornette auec trente cinq ſalades ſeulement des meilleurs qu'il euſt, & les meilleurs cheuaux: & que ie laiſſerois à vne portée d'arquebuzade de mõſieur de la Molle tirant vers Marin, le capitaine Ambroſi auec les trente cinq ſallades, & moi ie m'en irois auec celle du Sieur Aurelio me mettre en embuſcade aupres de Marin ſoubs les vignes, & vn peu à main gauche du grand chemin, & que i'enuoyerois ſix ſallades donner l'alarme vn peu deuant le iour à Marin, & qu'eſtant le Sieur Marc-Antoine ieune & plein de bonne volonté, il ne feroit point de

faute de sortir. Ie faisois estat, que a point nommé il sortiroit au point du iour, & que les sallades l'ameneroient a nostre embuscade, & que ie prẽdrois la fuitte auec les six sallades a sa veuë & qu'il me suiuroit a toute bride, voyant vne cornette, laquelle luy feroit ioye de la pouuoir prẽdre pour auoir pl⁹ de reputation de sa victoire. Or comme i'euz tout cela discouru en mon entendement ie le tenois aussi asseuré, mon prisonnier, comme si ie l'eusse eu entre mes mains & m'en retournay dans la ville, & parlay au Sieur Aurelio, lequel me presta son Lieutenant & son Enseigne auec les trente cinq sallades. Pareillement i'en par'ay a monsieur de la Molle & au capitaine Ambrosi. Le Lieutenant du Seigneur Aurelio qui estoit Grec, s'appelloit le capitaine Alexis. Nous nous assignasmes a l'entrée de la nuict a la porte & ne vouluz riẽ dire de mon entreprinse a mõsieur le Mareschal, n'y a personne de ceux, que i'amenois iusques a ce que nous fusmes hors la ville. Et alors ie tiray à part Monsieur de la Molle & les capitaines Ambrosi, & Alexis, & leur dis mon entreprinse: laquelle ils trouuerent tous trois bonne; & en cela, nous eusmes aussi bon entendement les vns que les autres. Il nous tardoit que nous n'y fussions. Et eux me faisoient l'entreprise bien aisee affermant. Et eux me faisoient l'entreprinse bien aisee affermant les deux, qui le cognoissoiẽt, qu'il sortiroit. Et le capitaine Ambrosi ayãt couru 7. mil apres moy, no⁹ asseuraſt que nous l'ẽporterions & toutes ses gẽs. Et ainsi

nous no⁹ en alaſmes chaſque trouppe à part la mienne touſiours la premiere. Et comme nous ſuſmes pres de la tour, i'y l'aiſſay monſieur de la Molle, & plus auant derriere la petite chapelle & le capitaine Ambroſi. Or cõme nous fuſmes le capitaines Alexis, & moy au fons des vignes pres marin, il vouluſt, que l'enſeigne menaſt les ſix & bailla le drappeau à vn autre. Ie luy baillay vn gentil-homme des miens : & nous nons miſmes dans vn mares, ou l'hyuer l'eauë croiſſoir, & l'eſté n'en y auoit point, car en autre lieu nous ne nous pouuions cacher, & ainſi s'en allerent les ſix droict à la porte de la ville. Et comme le iour commança à venir, nous n'auions poinct nouuelles, que nos gens euſſent donné l'alarme. Ie penſois, ou bien que le Seigneut Marc-Antoine ne vouloit poinct ſortir, ou bien qu'il s'en eſtoit retourné. Or à main gauche de nous, il y auoit vn grand vallon. Ie m'eſtois mis ſur vn petit haut, ou il y auoit des pierres d'vne ruyne de ma maiſon, ou bien de chappelle, & commençay à voir par de là le vallon ſur la montée trois ou quatre cheuaux, leſquels vne fois paroiſſoiẽt d'autres fois non. Ie les monſtray au capitaine Alexis, qui eſtoit plus bas, que moy. Il fiſt partir deux ſallades tout au long des vignes, ou le vallon commençoit. Ie n'aurois iamais encore jetté les yeux dans le vallon: pour ce que le iour ne faiſoit que commencer à ſortir & ie regardois touſiours vers la mõtagne, ou ſe monſtroient ces trois ou quatre cheuaux

à cinquante pas de nous. Quand ie tournay ma veuë dans le vallon, ie vis trois trouppes de gens de cheual: à la premiere y pouuoit auoir plus de cent cheuaux, à l'autre plus de deux ou trois cents, & en la grande sept ou huict cents. Or il faut dire la raison pourquoy ils y estoyent. Comme le Baron de la Garde faisoit la descente de noz gens à Neptune, ceux de Neptune firent partir deux cheuaux en poste vers le Duc d'Albe à Tiboly: lequel incontinent despescha le Sieur de la Corne auecques douze cens cheuaux & douze enseignes de gens de pied, qui cheminarent toute la nuict. Et vn'heure deuant le iour il arriua à ce vallon, & les gens de pied, à la crouppe de la montée ils auoient faict alte là, iusques à ce que le sieur Marc Antoine seroit prest, luy ayant enuoyé vingt cinq sallades, pour le faire monter à cheual. Et comme ils furent à la porte de la ville, ils trouuarent nos six sallades l'aube du iour ne faisoit que commencer à poindre & se demandarét les vns aux autres qui viue: & au cry ils chargearent les nostres de telle sorte qu'il ne fust possible, qu'ils reprinsent leur chemin à no⁹ & prindrent la fuitte vers le chemin, qui viét de Belistre à Rome, & au long de la plaine Romaine les chassarent iusques aupres de Rome: & donnarent l'alarme à monsieur le Mareschal, & à toute la ville: & dirent qu'ils n'estoit possible que ie ne fusse prins, & toutes les gens que i'auois auec moy perduz. Or comme le capitaine Alexis eust rappelle ses deux

deux cheuaux, nous priſmes la retraicte par le chemin qne nous eſtions venuz. Et voyla les cent cheuaux apres nous lesdeux ou trois cents apres qui venoient le trot & les enſeignes de gens de pied venoient apres le pas: & ainſi nous menarent ſept mil, iuſques au capitaine Ambroſi, les lances touſiours ſur la crouppe de nos cheuaux. I'eſtois ſur ce cheual turc gris, que le Duc de Paliane m'auoit donné, vn des viſtes cheuaux, que ie montay iamais, & qui bondiſſoit le mieux vn foſſé. Aucunes fois ie ſautois en chemin dans le champ à main droicte, autrefois à main gauche. Quand nous fuyons par le grand chemin, le capitaine Alexis eſtoit touſiours a la queuë, comme moy, & celuy qui portoit la cornette deuant. I'allois touſiours parlant aux ſoldats, qu'ils ne s'eſbahiſſent point ores du coſté de main gauſche, ores du coſté de main droicte. Le plus que nous pouuions auoir deuant eux, eſtoit de la longueur de trois ou quatre lances. Or le capitaine Ambroſi, comme nous approchaſmes de luy, ſort de dernier la chappelle: & ie commence à crier, volte, volte, à nos gens, qui tournarent incõtinent & tout en vn coup ie leur fis vne cargue, & les rambaray iuſques dans l'autre crouppe: laquelle ayant veu noſtre embuſcade, auoit faict alte pour voir que c'eſtoit, & toutes les deux crouppes ſe ſerrarent, faiſant ſemblant de nous vouloir faire la cargue. Ie cogneuz bien, que i'auois faict vn pas de clerc, d'auoir faict ceſte cargue: & penſay v-

ne fois estre perdu. Mais par bonne fortune monsieur de la Molle se monstra sur le chemin auec l'arquebuzerie, qui fust cause que les ennemis ne me firent la cargue: ains s'arrestarent. Alors le capitaine Alexis me dict, *Quelli primi che ci sequitano, Greci, per thelo ò inteſi à loro gridi. Me ne vo à vedere, se potero fermar li, per tratener mi con essi loro.* ce qu'il fist leur demandant parler à fiance. Et ce pendant ie faisois cheminer monsieur de la Molle, & gaignai vne petite descente: de sorte que les ennemis ne pouuoyent plus veoir, ce que nous faisions: & leur fis aller gaigner les pilliers des aqueducs, qui estoient par la, ou anciennement les Romains faisoyent venir l'eauë à Rome: & de mesmes commandai aux gens à cheual de les suiure au grand pas. Ainsi s'acheminarent allant le plus grand pas qu'ils pouuoient. Puis ie retournay au Sieur Alexis ayant rafreschy la bouche de mon cheual dans vn fossé aupres de la tour, lequel ie trouuay apres aussi frais que s'il n'eust point couru. Or cõme les deux trouppes furent ensemble, & eurent faict alte, la grande fist de mesmes alte, & les gens de pied pareillement. Le capitaine Alexis parloit touſiours à eux. Ie pouuois descouurir touſiours les nostres: & comme ie les vis pres des aqueducs, ie m'approchay du capitaine Alexis, & luy dis, *retir amo si capitano, retiriamo si.* Ils luy demanderent qui les menoit, il me nomma: & cõmencerent à faire des exclamatiõs, disans qu'en huit ou neuf iours ils

m'auoient failly trois fois. C'eſt la retraicte de Tiboly, & au retour de Beliſtre, & à ceſte heure, dont le capitaine Alexis ſe rioit d'eux, touſiours ſe retirant. Or a la deſpartie du capitaine Alexis pluſieurs d'eux me criarent, *à Dio ſignor di Montluc à Dio*: & moy auſſi ie leur criay, *à Dio*, *à Dio*. Et de la tournarent tout court droict à Marin, ou trouuarẽt nouuelles, que le Barõ de la Garde auoit renbarqué nos gens, & retourné à Ciuitauechia. Le Seigneur Aſcanio me renuoya trois ſallades que i'auois perdu: mais non les cheuaux, car comme leurs cheuaux bronchoient, ils tomboient par terre: & moy ie ſautois en chemin auec mon Turc, & leur donnois ſur la croupe du plat de l'eſpée: de ſorte qu'ils s'enfermoit dans la trouppe. Il les renuoya par vn ſien trompette, lequel nous faiſoit rire, parlãt de ſon maiſtre, qui diſoit, Que s'il euſt ſçeu, que ie fuſſe eſté en ceſte troupe, il m'euſt accõpagné iuſques aux portes de Rome, pour me prendre: mais en courant ne demandarent iamais à ces priſonniers qui les conduiſoit, iuſques à la fin, que nous fuſmes ſauuez. Et me diſoit le trompette que ſi i'euſſe eſté prins il ne me falloit pas auoir craincte, qu'on m'euſt fait deſplaiſir: car l'on m'euſt autãt ou plus careſſé & honoré, que dans noſtre camp auſſi peut-on dire que iamais priſõnier n'eſt ſorty de mes mains, ou de lieu, où i'euſſe puiſſance, qui fuſt mal contant de moy. Cela eſt in ſigne de les eſcorcher iuſques aux os, quand ce ſont perſonnes d'honneur, qui por-

tent les armes : meſmement quand c'eſt vne guerre de Prince à Prince, c'eſt pluſtoſt vn eſbat, qu'vne inimitié.

Ainſi ie m'en retournay à Rome : & apres m'eſtre deſarmé, i'allay trouuer monſieur le Mareſchal, monſieur le Cardinal Carraffe, & Duc de Paliane, leſquels ie trouuay enſemble, en vn logis à la ville, ou ils eſtoient reuenuz du Palais ſainct Pierre : & me commencerent à dire tous trois qu'il ſembloit, que ie me vouluſſe perdre pour mon plaiſir, & que s'ils euſſent ſçeu ma ſortie, ils m'euſſent empeſché. Ils voulurent entendre l'occaſion de mon entreprinſe : laquelle ie leur racontay de poinct en poinct, & leur dis, que la nuict en allant, ie tenois auſſi aſſeuré priſonnier le Sieur Marc-Antoine, comme i'eſtois aſſeuré de mourir, & que deſia i'auois fait eſtat, de tirer de ſa rançon quatre vingts mil eſcus. Ce n'eſtoit pas trop, de prendre ſon reuenu d'vn an, & que i'en voulois donner les quarante mil à monſieur de la Molle, aux capitaines, & aux ſoldats : & que ie voulois garder les autres quarante mil, pour m'achepter du bié en France, pour eſtre pres du Roy, car la Gaſcogne en eſt trop eſloignée, & qu'il me ſembloit deſia, que i'auois du bien pres de Paris : de ſorte que toute la nuict, ie ne peux oſter oſter ceſte opinion de la teſte. Et comme ils entendirent mes raiſons ils ſe mirent à rire ſi fort, que ie croy, qu'ils ne rirent iamais tant pour vn coup, de ce que i'auois deſia faict eſtat de la prinſe, de la rançon, & d'achepter

terres & chaſteaux. Et monſieur le Mareſchal quand il vouloit gaber parloit touſiours en Italien. Il me diſt de bonne grace.

Seignor, quando che vi andaremo viſitar, farete voi à noi altri tre bona chiera nei caſtelli, que volete comprare à preſſo Parigi? Ils en rirent à mes deſpens.

Or eſtoient-ils ſur vne deſpeche, qu'ils faiſoient au Roy, & enuoyoient deuers ſa Maieſté monſieur de Porrieres de Prouence, lequel auoit prins ſa part du rire & tous ceux qui eſtoient auec eux. Et comme il y a des gens qui ſont ſubiets à faire plus mal que biẽ il y euſt qu'elqu'vn qui eſcriuit par la voye de la banque à Lion, comme i'auois perdu toute la cauallerie du Pape en la plaine Romaine, & que ie m'en eſtois fuy: & ne ſçauoit on que i'eſtois deuenu Ie croy que ce ſont gens appoſtez, pour faire courir quelque mauuaiſe nouuelle: afin de degouſter nos partiſans. Cela fuſt eſcrit de Lion par la poſte à monſieur le Conеſtable, lequel le dict au Roy, qui ouit ces nouuelles auec beaucoup de deſplaiſir. Monſieur de Porrieres, qui venoit par le pays des Griſons, ne peut eſtre ſi toſt à la Court, que les nouuelles n'y euſſẽt couru quatre iours auparauant. Et comme monſieur le Mareſchal, & les autres auoient ry de ma folie, le Roy reſtoit autant mal-cõtant contre moy, diſant que c'eſtoit la plus grand folie que iamais homme entreprint, ayant touſiours eſté heureux, mais qu'à preſent i'auois perdu mon heur & ma repurati

eſtant bien mary que cela me fuſt aduenu, meſmes aux portes de Rome. Ces nouuelles ne furent ſi cachées qu'on ne les eſcriuit tout incontinent en Gaſcogne. Ie vous laiſſe à pencer comme ie fuz accouſtré de ceux, qui ne m'aimoyent guieres: car il faut eſtre Dieu pour n'auoir point d'ennemis & enuieux, ou bien ne ſe meſler que de faire ſon jardin, ou ſon vergier. Et comme monſieur de Porrieres fuſt arriné, le Roy le fit venir en ſon cabinet, & apres auoir leu les lettres & ſa creance, dans leſquelles ne ſe parloit rien de cela, ny monſieur de Porrieres n'en parloit auſſi. Le Roy luy dict, Et bien monſieur de Porrieres, Montluc s'y eſt il trouué? il a fait vne belle beſoigne. Lequel luy reſpondit, qu'il m'auoit laiſſé à Rome: & le Roy luy dit, qu'il ſçauoit bien que i'aurois perdu toute la cauallerie du Pape, & que ie m'eſtois ſauué. Surquoi mõſieur de Porrieres fuſt fort eſbahy de ces nouuelles: & luy dict, que ſi cela eſtoit aduenu deſpuis ſon partement, qu'il pourroit biẽ eſtre: mais qu'il n'auoit demeuré que neuf iours à venir. Sa Maieſté fit regarder cõbien il y auoit que ces nouuelles eſtoit venuës: & trouuerent qu'il y auoit quatre iours. Alors le Roy dict qu'il penſoit que c'eſtoit vne baye & nouuelles de banquiers, & ſur-ce il va ſouuenir à monſieur de Porrieres de ma follie & luy dit, comme depuis il me conta, Sire, ie vous vais dire que c'eſt: dequoy vous rirez autant, comme nous auons faict: & luy conta toute mõ entrepriſe, & ce

que i'auois reſpondu à mon arriuée a meſſieurs le Mareſchal de Stroſſi, Cardinal Carraffe,& Duc de Paliane,& que en leur cõtant mon entreprinſe, il ſembloit que ie tenois priſonnier le ſeigneur Marc-Antoine, l'argent & tout. Et aſſeurez vous, qu'à ce qu'on me dit deſpuis, on n'auoit veu rire le Roy ſi fort, il y auoit long temps, Monſieur le Conneſtable & tous tant qu'ils eſtoient: & me dit on, que le Roy plus de huit iours apres voyant Porrieres, luy diſoit, Et bien Porrieres Montluc à il achepté encores ces places autour de Paris? & ne luy en ſouuenoit iamais, qu'il n'en rit. Et pour ce que i'eſcris en mon liure, que cent ans a hõme n'a eſté plus heureux, ny mieux fortuné à la guerre que i'ay eſté, regardés donc, ſi vous le cognoiſtrez à ces trois occaſions, qui me vindrent en huict ou neuf iours l'vne apres l'autre outre autres que vous y trouuerez, d'auoir eſchapé ſans perte ces dangers qui n'eſtoyent pas petits.

Quelques iours apres le Duc d'Albe entendit que M. de Guyſe alloit en Italie pour ſecourir le Pape, qui fut cauſe, qu'il ſe retira vn peu vers la mer auecques ſon camp & puis vint aſſieger Oſtie. Monſieur le Mareſchal ſortit de Rome auecques quelque enſeignes Italiennes,& deux d'Allemans,& cinq ou ſix de François: & vouluſt le Pape qu'il luy laiſſaſt pour ſa garde, Marc Antoine & le capitaine Charry auecques leurs compagnies monſieur le Mareſchal s'alla camper

deça le Tibre vis à vis d'Ostie, & la se retrancha Le Duc d'Albe auant qu'il y arriuast, auoit faict faire son pont, & fait vn fort au dessus d'Ostie du costé mesmes, ou monsieur le Mareschal s'estoit campé. Ie manday à monsieur le mareschal s'il vouloit que ie m'é vinse deuers luy auecques cinq ou six enseignes Italiennes ou Françoises, lequel ne le voulut, pour craincte que l'entreprinse de Montalsin ne fut pas encores du tout descouuerte. Et pour ce que monsieur le Mareschal auecques les compagnies Italiennes & Françoises qu'il n'auoit sçeu faire recognoistre le fort des ennemis veoit s'il y auoit eauë dans le fossé ou non, & en estoit demy desesperé, cas le Duc d'Albe s'estoit reculé d'Ostie, tirant vers le Royaume de Naples, & n'auoit laissé que quatre enseignes d'Italiens dans le fort & quatre dans Ostie, ledict Seigneur Mareschal auoit faict sortir de l'artillerie de Rome pour batre le fort, & auoit enuoyé prier le Pape luy laisser venir mõ fils, & le capitaine Charry. Ce qu'il fist à mon grand mal heur, & de mon pauure fils. Comme il fust arriué & le capitaine Charry deuãt monsieur le Mareschal, ledict Sieur se plaignoit à eux, de n'auoir peu faire recognoistre le fort à son aise. Le lendemain au soir, toucha la garde à mondict fils, lequel delibera de venir abourd de ce, que les autres auroiẽt failly, & communiqua son dessein au capine Charry, & au Baron de Beynac, qui estoit aussi ce iour la en garde. Il ne faillit pas car

le lendemain voyant les ennemis ſortir ſelon leur couſtume pour chercher des faſcines, il les ſuiuit, & mena battant ſans crainte des arquebuzades iuſques au bort du foſſé, qu'il recognuſt auſſi ſagement & curieuſement, comme ſi c'euſt eſté quelque vieux capitaine mais s'en retournant, vne meſchante arquebuzade luy donna dans le corps. Toutesfois de ſon pied, il ſe porta iuſques au logis dudit Seigneur Mareſchal: par ce qu'il diſoit que auant mourir il luy vouloit rendre compte de ſon faict Ledict Sieur Mareſchal le fiſt mettre ſur ſon lict, ſur lequel ce pauure garçon rendant preſque l'ame, luy dict ce qu'il auoit veu l'aſſeurant que le foſſé eſtoit à ſec, quoy qu'on luy euſt dict le contraire. Bien toſt apres il rendit l'ame. Ledict Sieur Mareſchal enuoya le corps le lendemain à monſieur le Cardinal d'Armagnac, & à monſieur de Lanſac à Rome, leſquels le firent auſſi honorablement enſeuelir, comme s'il euſt eſté fils d'vn grand Prince. les Cardinaux, & tout le peuple Romain teſmoignarent le regret, qu'ils auoient de ſa mort. Si Dieu me l'euſt ſauué i'en euſſe fait vn grãd homme de guerre: car outre qu'il eſtoit fort vaillant & courageux, ie cogneuz touſiours en luy de la ſageſſe, qui excedoit la portée de ſon aage. Nature luy auoit faict vn peu de tort, car il eſtoit demeuré petit, mais fort & apilé, les eſpaules groſſes, au reſte eloquent & deſireux d'apprendre. Monſieur le mareſchal de Coſ-

ſé eſt en vie, Marc-Antoine eſtoit auec luy à Mariambourg, il pourra porter teſmoignage s'il luy plaiſt, ſi quelqu'vn contreroolle ce que i'en eſcrits, ſi ie ments. Et encor qu'il ne ſied pas bien aux peres de loüer leurs enfans ſi eſt-ce que puis qu'il eſt mort, & qu'il y à tant de gens, qui en peuuent teſmoigner, ie ſeray excuſable, & digne de pardon.

Or pour executer la charge, que le Roy m'auoit donné en la Toſcane, ie demanday congé au Pape, pour m'en aller à Montalſin, lequel ne me le vouluſt donner, que pour quinze iours ſeulement, apres luy auoir faict grand inſtance: & me fit laiſſer mes grands cheuaux & tout mon bagage, leſquels monſieur le Mareſchal de Stroſſi fut cõtraint faire ſortir, diſant qu'ils eſtoyent à luy & par ſes ſeruiteurs meſmes monſieur le Cardinal d'Armagnac me fit ſortir mes mulets de coffres auecques ſes couuertes, diſant qu'il les enuoyoit à la maiſon d'vn autre Cardinal, ou il alloit quelque fois demeurer douze ou quinze iours. Et ainſi ie retiray de Rome tout ce, que i'y auois. Pendant le ſeiour, que ie fis de par delà, ſa Saincteté me fit bien ceſt honneur de monſtrer euidemment à tout le monde, qu'il auoit grand fiance en moy.

Deſlors ie fus à Montalſin, monſieur de Soubiſe partiſt, & s'en alla à Rome. Ie trouuay que Montalſin eſtoit comme aſſiegé: car à S. Cricou, il y auoit des Allemans: à la grãd hoſtelerie, au deſſouz de Montalſin deux arquebuzades, il y auoit auſſi des ennemis

& à vn Palais à trois arquebuzades à main gauche pareillement y auoit ennemis: & à vn autre tirãt à Groſſette, vn mil pres de Mõtalsin il y en auoit encore. Et tout cela ſe trouua ſaiſi des ennemis, quãd la trefue vint. Et ne tenoit le Roy rié iuſques aux portes de Siene par ce coſté là: & croi que cela fut la principalle cauſe, que les Sienois eurent en peu d'eſtime mõſieur de Soubiſe. Il y a grãd peine à contanter tout le monde: & encor que l'on face ce, qu'õ peut ſi tout ne va comme on ſouhaitte, on n'a rié fait. Ie ne le veux ny accuſer, excuſer auſſi du tout la trefue duroit encores entre le Roy & l'Empereur, laquelle eſtoit pour dix ans les affaires de ces Princes eſtoient ſi embrouillez & confuz, qu'il ne fuſt poſſible pouuoir faire paix voyla pourquoy on fit ceſte trefue: mais i'auois entendu que M. de Guiſe auoit prins congé du Roy, & s'en venoit en Italie. Qui me fit penſer, que encores que le ſecours qu'il menoit, fut pour le Pape, la trefue ſeroit rompue auſſi du coſté du Roy, & fis vne entrepriſe pour aller donner vne eſcalade aux Allemans à ſainct Cricou, qui eſt vne petite villete, quatre mil pres Montalsin, & de la voulois aller attraper tous les autres lieux, que i'ay nommez. Ie ne ſçay ſi les Allemans furent aduertis, ou bien s'ils furent commandez de ſe retirer de la: car quand ie fuz hors de la ville, deux heures de nuit vn gentil homme Sienois, qui auoit ſa maiſon dans Cricou, lequel i'auois enuoyé la, me vint dire, qu'ils eſtoient partis à lentrée de la nuict. I'enuoiay de meſ-

mes sçauoir nouuelles de ceux, qui estoient à l'Hostelerie, & au Palais : & trouuay qu'à la mesme heure tout auoit vuidé. Et ainsi nous eusmes liberté de sortir vn peu au large iusques à Alteſſe, vn chasteau asses fort à trois mil de Montalsin, & pres du chemin de Siene Puis m'en allay à Grossetre, ou le Collonnel Cheremon estoit gouuerneur, lequel faisoit de ce pays là, tout ainsi que s'il fust esté à luy ne recognoissant le Sienois. Dequoy ils estoyent desesperez : & la nous accordasmes, que les habitans recognoistroient la seigneurie, & non luy, & qu'il n'auoit pas en ce pais la plus d'auantage que le Roy n'auoit voulu pour luy mesmes. Et ainsi en peu de iours tout fust changé au contentement des Sienois.

Le Cardinal Burguos commandoit à Siene pour le Roy d'Espagne & auoit entreprinse sur Montalsin, laquelle il pensoit emporter facilement, & se deuoit executer la mesme sepmaine, que i'arriuay. Et comme il entendit mavenuë, il surçoya quelques iours, pour voir si rien se descouuriroit. Et voyant que rien ne s'estoit descouuert il enuoya querir le capitaine Mantillou Espagnol, & gouuerneur du Port hercule, pour executer l'entreprinse. En mesme temps ayant enuoyé quelque gens à cheual pour faire venir des viures ils le rencontrerent & le prindrent luy & vn secretaire du Cardinal Burguos & quatre seruiteurs, & me les menarent Il se vouloit deffendre, disant qu'il auoit esté prins con-

,tre la trefue, car encor il ny auoit rien de ſõ-
pu à deſcouuert. Ie fis donner ſecrettement
la geyne a vn ſien ſeruiteur, lequel dict, qu'il
penſoit, que le Cardinal Burguos: auoit man-
dé ſon maiſtre pour executer vne entreprinſe
qu'il auoit ſur Montalſin. Nous ne pouuiõs
deſcouurir ce, qu'en pouuoit eſtre. Et com-
me on entendit a Siene la prinſe du capitaine
Mantillon, cela ſe commença a diuulger: de
ſorte qu'vn gentil-homme Sienois m'enuoia
ſon ſeruiteur m'aduertir du lieu, par la ou l'õ
vouloit donner l'eſcalade, & vint a la porte
de la ville, ne voulant entrer dedans, mais
ſeulement qu'il vouloit parler a moy. Ie me-
nay Meſſer Hieronim Eſpanos, & nous dict
le tout & qu'il y auoit des ſoldats François
des compagnies qui eſtoient en garniſon,
qui eſtoient de l'intelligence, & que ſi nous
cherchions bien les maiſons prochaines de
ceſt endroit là, nous trouuerions par aduen-
ture les eſchelles. Nous donnaſmes dix eſcus
au ſeruiteur qui s'en retourna. Meſſer Hie-
ronim & moy allaſmes ſecrettement voir le
lieu & croy que i'y amenay monſieur de Ba ſ-
ſompierre auecques auecques nous, & regar-
daſmes que la muraille eſtoit bien baſſe mais
qu'il y auoit vne tourelle, la ou l'on mettoit
touſiours deux ſentinelles, leſquelles eſtans
de l'intelligence, l'entreprinſe eſtoit facile,
& plus que facile. Or Meſſer Hieronim qui
eſtoit pour lors du Magiſtrat depura prom-
ptement deux hõmes, pour chercher les mai-
ſons voiſines du lieu & ne tarda trois heures

qu'ils nous apporterent plus d'vne charge de cheual d'eſchelles de corde, les mieux faictes, que i'euſſe encores iamais veu. Dans ceſte maiſon n'y habitoit perſonne, il y auoit long temps: mais nous cognoiſſions biẽ, qu'il y entroit des gens, & autre choſe ne peuſmes deſcouurir. Et lors i'arreſtay auec le Sergent Major, qu'il mettroit tous les ſoirs quatre ſentinelles dans la tourelle, leſquelles ſeroiẽt prinſes au ſort. Ie croy que s'il l'euſt voulu executer le iour il euſt peu faire: car auſſi biẽ, ou mieux que la nuict, du grand Palais, où il n'y auoit que trois arquebuzades, il pouuoit venir par vn vallon couuert de petits bois iuſques aupres de la muraille. Enuiron vn mois apres, vn Sienois nommé Phebus Turc ſe vint addreſſer à moy, me voulãt dire quelque choſe en ſecret. Ie le fis venir dans ma garde-robe. Ie n'auois rien qu'vne dague au coſté: & comme il entra, ie le vis armé de jac & manches de maille: oncques en ma vie ie n'ay veu viſage d'homme plus farouche, que le ſien. Vne fois i'auois enuie d'appeller quelqu'vn: mais il me diſoit touſiours qu'il ne vouloit que perſonne entendiſt ſon affaire que moy. A la fin ie m'aſſeuray, me ſentant aſſez fort pour le colleter, s'il auoit entrepris de faire quelque mauuais coup, il me racõpta que pluſieurs fois le Cardinal Bourgos l'auoit faict rechercher de tenir la main à vne entrepriſe qu'il auoit ſur Montalſin, & que par importunité il luy auoit accordé, & qu'il eſtoit allé parler à luy deux fois de-

guiſé, & auoit trois ſoldats, qui eſtoient de l'intelligence, leſquels il luy deuoit nommer vn iour deuant ladite execution, & qu'il la venoit executer, auant que Don Arbre de Sandé fuſt arriué, lequel venoit à Siene, pour commander les armes: & que ſi ie voulois il meneroit l'entrepriſe ſi eſcortement, qu'il me les ameneroit tous entre mes mains. Nous arreſtames que ce ſeroit dés quatre iours & qu'il s'en retourneroit la nuict meſmes à Siéne arreſter le tout: & le fis mettre hors la ville, car la porte eſtoit deſia fermee: & de matin deſpechay vers le Collonel Charemon à Groſſette à Montalſin. Et ce iour meſmes que i'auois deſpeché au Collonnel, ie fis venir les Capitaines, qui eſtoient à Chuſe, & à Montizel, à l'Hoſpitalet pres Piance: & la les fis iurer ſur le Crucifix de ne dire rien de l'entrepriſe. Et s'en retournerent appreſter leurs cas pour eſtre preſts, quand ie leur manderois: & fis aller ma compagnie de cheuaux legers à la Roque de Baldoc feignant d'y tenir garniſon, & lendemain allay parler au Collonnel à Pagamegura, & arreſtames qu'il tiendroit quatre cents arquebuziers preſts. Mon entrepriſe eſtoit, que comme les ennemis donneroit l'eſcalade, le Collonnel Cheremond viendroit par derriere eux, & la garniſon de Chuſe & Montizel ſe mettroit entre eux, & le Palais, & ma compagnie auſſi. Ie deuois ſortir auec quatre cents hommes de la ville ſur

euxquand ils seroient repoussez, & au retour de Pagamegura ie trouuay que ledict Phebus estoit de retour, & ne parla à moy de tout le soir, qui me donna mauuais soupçon Le matin il me vint dire, que le Cardinal ne vouloit point que l'affaire s'executast dequelque iour il me menoit de iour à autre. A la fin ie fuz conseillé de le prendre prisonnier, & luy faire dire la verité: d'autant que c'estoit vne fourbe pour me trahir ce que ie fis. Et les fis mettre dans vne basse fosse au chasteau, ou par mal heur il trouua vne piece de bois ou fer. Or pour ce qu'il estoit Sienois, ie voulois voir si les Sienois mesmes le pourroient conuertir à dire la verité. Voyla pourquoy ie tins l'affaire en quelque longueur. Mais cependant auecques ceste piece de fer il perça le muraille, & se sauua à Siene. Et ainsi ie ne peus rien faire, qui valust, sur ceste entreprinse. Il fust plus fin que moy: toutesfois ie luy dois cela, qu'il m'a aprins en faict de telle importance, de n'espargner vn prisonnier, ains en sçauoir soubdain la verité. Car sans doubte c'estoit vn traistre.

Des que i'arriuay a Montalsin, ie pourchassay de faire reuenir au seruice du Roy le Sieur Marioul de Santa-Fior, & son frere le Prieur lesquels par quelque mal-contentement s'en estoient ostez. Nous estions fort grands amis, despuis l'escarmouche de Siene: en fin ie les gaygnay. Ils vindrent a la Court, ou le Roy leur fist fort bonne chere. Sa Maiesté luy donna vne compagnie de

cheuaux

cheuaux legers, & au Prieur quelque penſion, & ſe tindrent touſiours depuis aupres de moy. Or Don Arbre de Sandé fiſt vne entreprinſe, pour venir prendre Piance, vne petite ville pres Montizel, que i'auois fait reparer le mieux que i'auois peu, & y auois vne compagnie d'Italiens. Ie baillay au Sieur Marioul ma compagnie, & ce qu'il auoit aſſemblé de la ſienne, & partie de celle du Comte de Petillane: & l'enuoyay à Piane pour retirer la compagnie Italienne, & l'amener à Montizel, ou eſtoit le Capitaine Bartholomé de Pezero. Quelque iour auant que Don Arbre ſortiſt de Siene, le Capitaine Serres, qui eſtoit Lieutenant de ma compagnie de cheuaux legers, & mon parent, auoit combattu à la veuë de Montalſin le Capitaine Carillou, gouuerneur de Bonconuents, qu'auoit auec luy dix hommes d'armes de la compagnie du Marquis de Peſquiere, & l'enſeigne de la compagnie menoit huict ſalades d'vne compagnie de cheuaux legers, & huict arquebuziers à cheual, qui eſtoient venus brauer deuant Mõtalſin bas au long de la pleine deuers l'Hoſtelerie, lequel ne penſoit pas, qu'il y euſt cauallerie dans Montalſin. Car i'en auois emmené ma compagnie auecques moy à Groſſette: & auois enuoyé le Capitaine Serres courir auec dix-huict ſallades par le coſté de main gauche vers Siene: & s'eſtoient battus aupres de Chuſe: de ſorte que les miens en eurent le meilleur. Et au retour le Capitaine Serres ſe vint repoſer vn iour ou deux à Montalſin,

pour puis apres me venir trouuer à Grosset-te, & m'en ramener à Montalsin. Le capitaine Serres sortit auec les dix huict sallades, deux gentil hommes Sienois armez de jac & manches, & deux soldats à pied qui les suiuirent: & comme le capitaine Carrigue vist les sallades, il se voulut retirer, & le capitaine Serres luy estoit tousiours en queuë. Et comme ce Capitaine Carrigue voulut passer vn ruisseau estroict, le Capitaine Serres le chargea à toute bride, & les print tous, sauf vn Capitaine, qui auoit sa compagnie dans Bonconuent. Ces arquebuziers à cheual estoient à luy. Il eust vne arquebuzade à trauers le corps d'vn des deux arquebuziers, qui estoient sortis auec le Capitaine Serres, lequel ils auoient fait passer le ruisseau, & vn autre auec luy, qui l'amenoit deuers Bonconuent: & mourut à l'entree de la porte de Bonconuent. Ie tenois tous ces gens prisonniers à Montalsin. Don Arbre s'achemina droict à Piance auecques trois canons & deux coulouurines. Ie me doubtay bien qu'il n'ameneroit pas tant d'artillerie pour Piance: car il n'estoit pas fort pour l'artillerie. Et comme le Sieur Marioul entendit, qu'il estoit trois mil pres de Piance, il s'en va audeuant auecques toute la cauallerie: & commanda au Capitaine, qui estoit deuant, qu'il commençast à faire sortir ses gens, pour gaigner Montizel, la où il n'y a que deux petits mil. Il attaqua l'escarmouche si forte, & se mesia si bien, qu'il ne se peust apres démesler: & fust chargé à toute bride de trois

troupes de leurs cauallerie. La il fuſt prins douze ou quatorze cheuaux legers de ma compagnie, dont le Capitaine Gourgues, qui eſtoit à la ſuitte de Monſieur de Stroſſi, eſtoit du nombre: & du Comte Petillane, ou du Sieur Marioul autant ou plus. Or comme il fiſt alte deuant Piance, il trouua que le Capitaine n'auoit pas vn homme dehors. Les ennemis ſuiuoient touſiours: & la ſe rompirent encores quelques lances, cependant que ce Capitaine faiſoit ſortir ſes gens: & à la fin il fut de nouueau chargé de toute leur cauallerie: & fut contrainct ſe retirer à Montizel.

Le Capitaine Serres, & le Baron de Clermon mon nepueu, qui portoit ma cornette, ſe ſauuerent vers l'Hoſpitalet. Le Capitaine des gens de pied perdit la tierce partie de ſa compagnie de ceux qui auoient faict le pareſſeux à ſortir, & luy ſe ſauua auecques ſon enſeigne & ſa troupe, qui luy demeura: & fiſt teſte au paſſage d'vn ruiſſeau, donnant loiſir au Capitaine Bartholomé de le venir ſecourir: car c'eſtoit à la veuë de Montizel, & le ſieur Marioul, qui retira encore de la cauallerie. Voyla ce que l'on gaigne à aller attaquer vne eſcarmouche à la teſte d'vne armee, comme i'ay dict cy deuant, & ſe vouloir retirer de iour, eſtant le plus foible.

Cõme Dom Arbre euſt demeuré trois iours à Piance, il part à l'entree de la nuict auec les torches: & print ſon chemin au long d'vne

vallee, tirant à la Roque de Baldoc. Le Seigneur Marioul estoit allé en poste à Rome faire venir quelques sallades, qu'on luy auoit promis pour refaire sa compagnie. Le Prieur demeura auecques moy le soir, que Don Arbre partist. Nous estions sortis le Prieur & moy hors de Montalsin à cheual: & comme la nuict commença à venir, nous nous retirames, discourant en chemin de ce, que Don Arbre vouloit faire de ceste grosse artillerie. Il me tomba en l'entendemẽt, que c'estoit pour aller attacquer la Rocque de Baldoc, la où il y auoit vn Capitaine Florentin, que monsieur de Soubise y auoit mis, lequel ie soupçonnois vn peu, pource que les Gentils hommes Sienois m'auoient dit, qu'ils auoient esté aduertis, qu'il auoit enuoyé deux fois à Florence. En nous retirant aupres de la porte de Montalsin, ie dis à deux cheuaux legers de ma cõpagnie, qu'ils allassent descouurir tout au lõg des colines d'entre Piance & la Rocque, & qu'ils n'en bougeassent, qu'il ne fust la poincte du iour. Or quelques iours auant, monsieur de Guise, qui estoit venu à Rome, & desia s'estoit acheminé vers le Royaume de Naples, auoit enuoyé querir Cheremon auec sa compagnie à la requeste des Sienois, qui ne se pouuoient accorder auecques luy: & m'auoit enuoyé monsieur de la Molle, le Capitaine Charry, & trois ou quatre autres compagnies. Aussi en auoit-il enuoyé querir de celles que i'auois. Il auoit donné le gouuernement de Grossette à Monsieur de la Molle.

Comme ie fus au lict, voicy reuenir les deux cheuaux legers, leſquels me dirent, que Don Arbre marchoit auec les torches au long de la valee, que i'ay dict, tirant à la Rocque. I'aduerris incontinent le Prieur, & montaſmes à cheual auec tous ceux que nous peuſmes recouurer. Ie commanday au Capitaine André Caſteaux, nepueu de monſieur le Cardinal de Tournon, qu'il marchaſt auec ſa cõpagnie ſans bagage à extreme diligence apres moy, & qu'il marchaſt par des bois: & luy baillay deux Gentils-hommes Sienois pour le conduire. Cependant i'arriuay vne heure deuant iour à la Rocque de Baldoc. Et comme le iour vint, arriua André Caſteaux auecques ſa compagnie. A peine fut il dedans, que les paſſages furent prins, & prindrent les guides, qui m'auoient mené, s'en retournant, & le fourrier de ma compagnie, par leſquels ils ſçeurent, que ie m'eſtois mis dedans. I'enuoyay à Groſſette deux payſans par les bois, eſcriuant à monſieur de la Molle, qu'il s'en allaſt jetter à toute diligence dans Montalſin, & qu'il commandaſt au Lieutenant de Roy: car ie m'eſtois enfermé: & voulois deffendre la place. Don-Arbre logea ſon camp à Auignon, vis à vis de la Rocque: & la demeura trois iours playdant s'il me viendroit attaquer ou non. A la fin il print party de ſe retirer ſçachant à qui, il auoit affaire, diſant, *Iuro à Dios, aquel capitan tiene alguns diabolos en ſu poder, e ai algum trahidor tras nos otros, y ſi lo puedo, ſaber; yo tengo de cortar li los braſſos, y los piernos*

Mais toutes mes intelligences estoient à songer, & iour & nuict qu'est ce, que ie ferois, si i'estois à la place de mon ennemy. Il a de l'entendement comme vous, songeant à ce qu'il songe souuent vous vous rencontrerez & pouruoyrez à ce qu'il vous brasse. Que si vous attendez les effects, vous serez souuent surprins. Il faut & iour & nuict estre en ceruelle, & souuent considerer, que veut faire vostre ennemy, s'il attaquera cecy ou cela. Si i'estois en son lieu, ie ferois cecy & cela: & souuent discourez en auec vos capitaines: car tel que vous estimez peu, a souuent le meilleur aduis. Or Don Arbre s'en retourna, & se vint mettre auec son armee à l'Alteſſe, qui n'est que à trois mil de Montalsin, ou voyant son dessein, ie m'en retournay, renuoyant monsieur de la Molle à Grossette. Don Arbre mist trois compagnies dans Piance, deux Italienne, car le gouuerneur, qu'il y auoit laissé, laissé estoit Espagnol, & le Sieur Bartholomé de L'estephe, nepueu du Sieur Cyapin Vitellou, qui auoit vne des meilleures & des plus fortes compagnies, qui fust en Italie, tenoit tous les prisonniers dans le Palais, lesquels pouuoient estre de cinquante à soixante. Au bout de quelques iours, il se retira à Siene auecques son camp, s'estant toutes ses entreprinses esuanoüies en fumee. L'enseigne du Marquis de Pesquere alloit & venoit pour leur deliurance en eschange des nostres. Il se mocquoit de moy, disant, *No sera dicho, que ye renda vn Frances, que yeno*

tenga tres Eſpagnoles y per eſtas yo haure l'os mios: & elles non hauran los ſuos. Le Cardinal Bourguos eſtoit marry de tout cecy, & euſt voulu que nous euſſions laiſſé aller tous les priſonniers d'vn coſté & d'autre, car ie tenois les Capitaines Mantillou & Carrillou gouuerneurs de Porthercule & de Boncouuent, & plus de vingt autres, là où il y auoit douze Eſpagnols naturels, ſans les gouuerneurs. Ie portois impatiemment les reſponces qu'il me faiſoit: & auois preſque touſiours nouuelles des noſtres, qu'ils les faiſoient mourir de faim: Et moy au contraire. Car ie faiſois bien traicter les ſiens. Sur ceſte colere ie fis vne entrepriſe pour donner l'eſcallade à Piance, car i'auois eſté aduerty, que le Roy d'Eſpagne auoit baillé Siene au Duc de Florence, & tout ce qu'il tenoit en la Toſcane, & que ledit Duc enuoyoit trois de ſes compagnies à Piance, & vne compagnie de gens à cheual. Ie preuoyois bien, que s'il y mettoit le pied, que nous ne la pourrions recouurer ſans nous rompre auec le Duc de Florance. Ce que ie n'auois iamais voulu faire: afin que Monſieur de Guiſe ne fuſt contrainct de affoiblir ſon camp, pour m'enuoyer ſecours. Et ainſi ie m'eſtois touſiours contenu auec le Duc de Florãce ſans rien gaſter. Il faut en ces affaires aller prudemment & ſagement: car peu de ſubject ſert pour rompre l'aliance des Princes: ce qui ne ſe peut apres reparer. Pluſieurs ieunes fols ont mis pour leur indiſcretion

des Princes en guerre, sans qu'ils eussent enuie d'y entrer.

Le Capitaine Faustau de Peyrouze, qui estoit dans Piance, m'auoit dict, qu'il y auoit vn trou à la muraille du costé de la, ou ie deuois venir de Montalsin, qui l'estoit par la ou sortoient les immondicitez de la ville, & que par cest endroit la où il y auoit deux murailles, celle de dehors estoit hors d'eschelle, & celle de dedans de quatorze ou quinze degrez. Et comme l'on estoit passé par ce trou, il falloit passer de ventre à terre, & dans l'ordure on se trouuoit entre deux murailles. I'auois faict faire vne petite eschelle de la hauteur, qu'il falloit: mais elle estoit foible, & desliee: afin qu'elle peust passer par ce trou: de sorte que mal aisement vn homme se pouuoit tenir dessus. Il y auoit dans ce pan de muraille vn bastion au coing de la ville, que Don auoit fait acheuer, lequel estoit assez haut. Et entre le trou & le bastion il y auoit vne porte, que les ennemis auoient muree de bricque, & ce auecques de la terre, sans s'estre souciez de la faire de meilleure matiere, pource qu'ils auoient fait par derriere vn grand & puissant rampar de terre. Ie ordõnay que le Capitaine Blacon auecques sa compagnie, & vne compagnie d'Italiens, que i'auois faict venir de Grossette, & le Baron de Clermon mon nepueu, auecques ma compagnie & quelques vingt sallades de celle du Comte Petillano, & trente ou quarante Gentils-hõmes Sienois s'en iroient mettre entre Piance

& Montapulſiane, pour combattre les gens du Duc de Florance, qui ſe venoient mettre dedans. I'auois faict venir trois cens hommes de Chuſi, que le Duc de Somme m'auoit enuoyé, lequel s'en eſtoit reuenu du camp de Monſieur de Guyſe, pour quelque bruit, qu'il auoit eu auec le Cardinal Carraſſe. Et ceux-là deuoient donner par le coing de la ville, du coſté, de la où ils venoient: Le Capitaine Barthelomé de Pezero droict à la porte, qui venoit de ſon coſté de Montizel, laquelle les ennemis tenoient ouuerte, pour ſortir & ennemis tenoient ouuerte, pour ſortir & entrer. Ils deuoient mettre le feu à la porte, s'ils pouuoient: & moy ie donnois auecques les foſſez n eſtoient encore faicts. Le haut de la porte muree flanquoit le baſtion. Et auec moy i'auois les deux compagnies Dabanſon, & André Caſteaux, c'eſt aſſauoir la moitié de chacune: car le reſte ie l'auois laiſſé à Montalſin, & la moitié de celle du Capitaine Luſſan, qui eſtoit à Caſtellotie. Eſtant le plus loin de tous, il fiſt ſi grande diligence, qu'vne maladie le print par le chemin, de ſorte qu'il fut contrainct de demeurer à l'Hoſpital. Il m'enuoya ſon fils, qui eſtoit ſon Lieutenant. Ledit Capitaine Luſſan mouruſt cinq ou ſix iours apres de ceſte maladie. Il m'enuoya auſſi la moitié de la compagnie du Capitaine Charry: lequel i'auois laiſſé dans Montalſin à ſon grand regret, car ie n'auois homme pour y laiſſer, à cauſe que le ſieur Maroul eſtoit allé à Rome, & le Prieur ſon frere eſtoit allé iuſ-

ques à leur maiſon. Bref ie pouuois auoir de mon coſté en tout quatre cens hommes, & les trois cens qui vindrent de Chuſi, & cent hommes qu'auoit le Capitaine Bartholomé. Voyla tout ce que i'auois à l'aſſaut.

Nous auions arreſté tous enſemble, que les Italiens du Duc de Somme ſeroient de la partie, lequel Duc deſiroit fort de s'y trouuer: mais ie ne la voulois mander, par ce que Chuſi, d'où il eſtoit gouuerneur, eſtoit de grande importance, & auſſi que ſi i'eſtois tué, ie ne voulois pas que les places demeuraſſent ſans quelque bon chef, qui peut tenir, iuſques à ce que Monſieur de Guyſe euſt enuoyé homme ſuffiſant, pour commander le pays. Il faut touſiours pouruoir à tout, comme ſi on deuoit vaincre, & eſtre vaincu. Ainſi vous ne ferez rien mal à propos allant executer vne entreprinſe. Nous auions aſſigné de nous trouuer deux heures deuant le iour chacun au lieu, qu'il deuoit combattre: & deuoient donner les gens du Duc de Somme & le Capitaine Bartholomé pluſtoſt que moy: afin de diuertir les forces du coſté, ou ie attaquerois la place: pour ce que le coſté, ou ie donnois eſtoit le plus fort, à cauſe du baſtion & des flancs de deſſus la porte. La muraille, ou eſtoit le trou, faiſoit vn peu de coing. Ie baillay la charge de porter l'eſchelle aux Gétils-hommes, qui eſtoient à ma ſuitte, que le Roy payoit: & les priay d'entrer par le trou. C'eſtoit le Capitaine la Trappe, qui eſt auiourd'huy pres Monſieurs l'Admiral, les Au-

ſillons, nepueux tous deux de ma feuë femme, le Capitaine Coſſeil, qui porte auiourd'huy mon enſeigne, le Capitaine la Motte, Caſtet-Sagrat, le Capitaine Bidonnet, le Capitaine Bourg, qui eſt enuie, lequel a vne compagnie de gens de pied, & deux ou trois autres: & apres eux vingt Italiens, que le Capitaine Fauſtin de Peyrouſe, qui auoit eſté rẽpu au ſortir de Piance, auoit amenez auec luy, tous hommes choiſis qui deuoient monter l'eſchelle, apres que les miens ſeroient montez. Ledit Capitaine & vn autre des ſiẽs deuoient paſſer les premiers par le trou, & tirer l'eſchelle, à cauſe qu'il ſçauoit ce qu'eſtoit en ce lieu là, & ne faiſoient pas les miẽs. I'arriuay à vn quart de mil pres la ville Le Baron de Clermon & Blacon paſſerent outre, & s'allerent mettre à vn mil de la ville ſur vn chemin tirant à Montepulſiane: & comme i'eus attendu vne heure là, ſans entendre que les Italiens commençaſſent, comme il auoit eſté ordonné, cognoiſſant que le iour s'approchoit, i'enuoyay vne de mes guydes recognoiſtre le plus ſecrettement qu'il pourroit faire: & mon vallet de chambre, qu'eſt encore enuie, alla iuſques à vingt pas du baſtion, & n'ouyrent rien dans la ville non plus que s'il n'y euſt eu perſonne. Vn petit chien ſeulement ouyons nous abayer. Ils ſçauoient ma venuë dés la nuict, & m'attendoient ainſi ſans faire aucun bruict, le feu ſur la ſerpentine. Ie ne ſçeus faire ma ſortie ſi ſecrettemẽt, encores que i'euſſe faict fermer les portes 3. heures auãt, qu'il ne ſortiſt quelqu'vn, qui les

allaſt aduertir. Et comme ils m'eurent r'apporté qu'ils n'entendoyent aucun bruict, i'y voulus moy meſmes aller auecques eux deux: & cõme nous fuſmes vn peu en auant à quinze ou ſeize pas du baſtion, i'aperçeus vn hõme à cinq ou ſix pas de nous, qui s'en alloit ſe baiſſant, & ſe retiroit vers le baſtion: & croy, qu'il rentra par ledict baſtion, dans lequel nous ouiſmes alors parler: & nous ſembla qu'ils parloyent Allemant: mais c'eſtoit des Albanois: car le ſieur Bartholomé de l'Eſteffe en auoit en ſa compagnie: lequel ſieur Bartholomé auoit prins le baſtion à deffendre. Et comme ie vis que bien toſt le iour viendroit, ayant perdu l'eſperance de nos Italiens, leſquels eſtoyent arriuez, comme ie ſçeus depuis. Mais le Duc de Somme en auoit baillé la charge à quelqu'vn, qui ne vouloit pas mourir des premiers, ou bien me vouloit faire ceſt honneur de me laiſſer donner le premier, comme lieutenant de Roy: mais ceſt homme de bien ne le faiſoit pas par hõneur. Le capitaine Bartholomé attendoit auſſi que les vns ou les autres donnaſſent: & ainſi ſur ce delayement ie fus contrainct de donner le premier, car encor qu'à ceſte ſentinelle perduë & à ce ſilence ie cognuſſe biẽ que mes gens auoient ſenty le vent, ſi eſt ce que puis que i'auois prins la peine de venir, ie voulois tanter fortune.

Tout ces Gentils-homme Italiens & François, que i'ay nõmé cy deſſus, prindrent l'eſchelle, & nous autres priſmes les autres eſ-

chelles, pour donner au baſtion. Ie les fis prẽdre au capitaines, lieutenans, ſergens, caporals, & lance paſſades Et ainſi marchay droit au baſtion: & de prime arriuée nous fuſt tiré vne grande ſalue d'arquebuziers: mais pour cella nous n'arreſtaſmes de dreſſer nos eſchelles. Et i'auois faict vne ordonnance que tous les commiſſaires des guerres & des viures, Treſoriers, Contrerolleurs euſſent à auoir de grands cheuaux & armes, car ces gẽs ont touſiours argẽt, leſquels i'amenois touſiours auecques moy ſoubs ma cornette, pour faire troupe & parade, & tromper l'ennemy. Mõſieur de Guyſe auoit enuoyé mõſieur de Malaſſiſe, qui eſt aujourd'huy Seigneur de Royſi, pour ſuperintendant des finances. Ie luy donnay vn cheual Turc: ſi i'en auois maintenant vn ſemblable, ie ne le donnerois pour cinq cens eſcus. Il me rendit fort mal ce plaiſir, & de l'amitié que ie luy portois, car il fiſt tãt qu'il me miſt en la mauuaiſe grace de mõſieur de Guiſe, comme il faict aujourd'huy auec la Royne, tant qu'il peut, comme l'on m'a eſcrit de la Court. Auſſi ie m'en ſuis bien apperçeu, & voudrois que Dieu m'euſt faict la grace de faire ſouuenir à la Royne, quel ſeruiteur ie luy ſuis, & quel i'ay eſté le paſſé, là ou les occaſions ſe ſont preſentées, & les plus grandes, que iamais Royne ſe trouuaſt ſur les bras: & ſa Majeſté cognoiſtroit, qu'il ne faudroit pas, qu'elle creuſt legerement mes ennemys, & ceux qui luy ont faict, ny ne feroit iamais tant de ſeruices,

de seruices, que ie luy ay faict. ? Mais ie prendray patience auec Dieu, ayant ma conscience nette de cela, & de toutes autres choses concernant le seruice du Roy & de la couronne. Pour lors ie n'auois rien descouuert des menees dudict Sieur de Malassisse, qui pourchassoit, que Monsieur de Guyse m'appellat aupres de luy, & qu'il baillast ma charge à Monsieur de la Molle. Car il auoit opinió qu'eux deux ensemble manieroiét mieux les affaires que moy, & à leur profit. Ie ne veux point mettre icy les raisons pour ce que l'on pourroit dire, que c'est pour l'inimitié qu'il me porte, & moy par consequent à luy, qui suis mal endurant, & qui porterois volontiers en ma deuise si ie n'en auois vne autre, ce qu'vn de la maison de Candalle portoit, *Qui m'aymera, ie l'aymeray*. Mais il y a beaucoup de gens de bien, qui sont encores enuie, qui sçauent l'occasion, & s'ils la disoient elle ne seroit guiere à son aduantage.

Mais pour laisser ces propos ne me souciant pas fort qu'il me vueille mal ou bien, ie le laissay auecques le Capitaine Charry, combien qu'il fist grande instance de vouloir venir auec moy: mais ie faisois estat que luy estant dans la ville, si ie mourois, ayderoit fort les citoyens, afin de ne perdre cœur, attendãt celuy que Monsieur de Guyse y enuoyeroit, car il est homme d'entendement & persuasif.

Pour reuenir à mes Thresoriers & commis ie les fis rondoyer autour de la ville en courant, (ils sont plus propres à faire peur que

mal,)pour par ce moyen diuertir les habitans d'vn lieu à l'autre. Or nous donnaſmes l'eſcalade tous en camiſade, & furent nos gens par trois fois repouſſez, & nos eſchelles rompuës, ſauf vne ou deux. Il faut dire à quoy ſeruit la prinſe du trou. Tous entrerent par dedans iceluy l'vn apres l'autre. Et comme ils eurent dreſſé l'eſchelle à la petite muraille, pour entrer dans la ville, les Gentils hommes miens monterent, & de deſſus la muraille en hors ſe jettoient ſur vn fumier. Et comme le Capitaine Fauſtin & ces vingt hommes virent les noſtres dedans, ils ſe voulurent haſter de monter, & chargerent tant l'eſchelle qu'elle rompiſt. Souuent ces ardeurs inconſiderees perdent les entreprinſes. Le trou eſtoit à quatre ou cinq pas de la porte muree, & les ennemis qui eſtoient ſur icelle ne s'attendoient à autre choſe qu'à tirer aux noſtres, qui donnoient l'eſcalade au baſtion : & tournant le dos aux noſtres du trou, ils n'endirent iamais aucune choſe de l'entree de nos gens. Les Italiens s'eſſayerent de racouſtrer l'eſchelle auec des ceintures, mais il n'y eut ordre. Ils furent contraincts s'en ſortir par le meſme trou. Et me vint dire le Capitaine Fauſtin la malefortune de tous mes gens : & me voyla en deſeſpoir, voyant que pour penſer recouurer ceux qui eſtoient priſonniers dans la ville, i'auois eſté ſi mal heureux de perdre tous les Gentils-hommes de ma ſuitte : & commençay à jouër à la deſeſperade : le iour eſtoit deſia, & le Soleil parroiſſoit

à son leuer, & tous nos gens repoussez derriere des murailles qu'il y auoit. Et en mesme temps le Capitaine Bartholomé me manda qu'ils estoient aussi tous de son costé repoussez. Ie me jettay lors à terre, car ie n'estois encor descendu, & assemblay tous les Capitaines, sauf Auanson fils de monsieur d'Auanson, qui auoit esté ambassadeur à Rome, qui fut blessé d'vne arquebuzade à la main. Et la ie commençay à leur remonstrer, que ie n'estois pas venu que pour prendre la ville, ou creuer, & que ie leur monstrerois le chemin, s'ils me vouloient suiure: que resolumẽt ie tournerois la teste contre ceux qui feroiẽt le rerif, & en tuerois tant qu'il s'en trouueroit deuant moy. Allons donc mes amis, leur dis ie, suiuez vostre Capitaine, & vous verrez que nous aurons de l'honneur. Lors ie baissay la teste ayant l'espee en la main, & mon page, qui portoit mon halebarde aupres de moy, tirant droict à la porte. I'auois douze Suisses de ma garde, qui me suiuirent, aussi fit tout le reste Et cogneus bien à ceste heure là, comme i'ay faict d'autres fois, qu'est-ce, que peut le chef, quand il se met deuant monstrãt le chemin aux autres. Ie me mis dessous leur porte, ou trois ou quatre hommes pouuoient demeurer à couuert des flancs du bastion. Les ennemis, qui estoient sur la porte tiroient à grands coups de pierres sur nos gens. Les Suysses auecques leurs halebardes faisoient leur deuoir contre ceste muraille de brique. I'auois l'espee à la main gauche, & la dague à droicte:

droicte: & auecques la dague ie briſois & coupois la brique. Et comme nous euſmes faict vn trou, dans lequel ie pouuois mettre le bras, ie baillay mon eſpee & ma dague au Capitaine de mes Suiſſes: & mis mes deux bras dedans. La muraille n'eſtoit que de l'eſpeſſeur ſeulement d'vne brique: & y auoit encore bien peu de terre, car c'eſtoit comme vne muraille ſeche. Et comme auecques les mains i'eus trouué le bort de la muraille & eſpeſſeur d'icelle, ie tiray à moy la muraille de telle roideur que tout le deſſus d'icelle tomba ſur moy, & me couurit tout, de maniere qu'il falluſt que le Capitaine de ma garde me tiraſt de deſſous la brique, & me releuaſt. Et tout incontinent auecques les halebardes acheuaſmes de la mettre par terre. Ils n'auoient pas acheué la terraſſe qu'ils auoient mis derriere ceſte porte: & s'en falloit enuiron deux pieds, qu'elle ne ioignit au haut de l'arc. Là me furent tuez deux Suyſſes, & le Capitaine bleſſé d'vne arquebuzade à la cuiſſe, & quatorze ou quinze ſoldats morts ou bleſſez. Ie faiſois encore donner aux enſeignes l'aſſaut au baſtion auecques les deux eſchelles, qui n'eſtoiét pas rompuës: mais pour cela des flancs du baſtion ils ne ceſſoient de tirer. Or du baſtion à la porte, où ie cõbatois, il n'y auoit pas plus de trente pas. Ie criay aux ſoldats, qu'ils m'allaſſent chercher les eſchelles, qui eſtoient rompuës contre le baſtion, & que les plus courtes ſeroient les meilleures: car la hauteur du terrain n'eſtoit pas plus que

de deux aulnes, n'y encore, ce croy-ie, de tant. Et tout incontinent ie les dreſſay coſte à coſte, & mis vn arquebuzier ſur vne eſchelle, & moy ſur l'autre, & trois l'vn apres l'autre apres le ſoldat premier, & deux de mes Suiſſes apres ces trois-là. Ie dis à celuy qui eſtoit deuant, & qui montoit le premier, que tout à vn coup il ſe dreſſat, & qu'il tiraſt vne arquebuzade dedans. Ce qu'il fit: & à meſure qu'il tira, ie le prins par la fourrure de ſes chauſſes, & pouſſay dedans, ie luy fis faire vn ſault, où il n'auoit penſé. Les deux eſchelles ſe touchoient. Ie commençay à crier à ceux, qui eſtoient deſſus l'autre: & les pouſſe, leur diſant, ſautez ſoldats, ie me jetteray apres vous dedans: & pouſſe celuy-là & l'autre encore. Et comme ils eſtoient tombez dedãs, celuy qui ſe pouuoit releuer, mettoit la main à l'eſpee. Mes deux Suiſſes ſe jetterent apres. Et alors ie ſautay à terre de noſtre coſté, & commençay à crier, pouſſez Capitaines, pouſſez Capitaines, nous ſommes dedans. Et les voyla les vns apres les autres ſe jetter à coup perdu là dedans. Les Gentils-hommes miens, qui eſtoient entrez par le trou, auoient eſté apperçeus ſur la pointe du iour, & chargez: & auoient gaigné vne maiſon, la porte de laquelle ils deffendoient. Ce que me fit vn grãd bien: car vne partie de ceux, qui gardoient la porte, y eſtoient couruz, ne penſant iamais qu'il fuſt poſſible, que i'entraſſe par là. Et cõme les ennemis, qui donnoient l'aſſaut aux Gentils-hõmes, entendirent ce cry de

France, dernier eux, ils les abandonnerent & voulurent courir à la porte: les Gentil-hõmes ſortent apres eux, leſquels entendant le meſme cry de France, France, ils cogneurent que nos gens eſtoient dedans. Et de fortune ils furent mis au milieu de nos deux troupes, & la tous tuez. Or apres en meſme inſtãt que ceux-la furent tuez, vint vne Enſeigne des leurs, qui eſtoit à la place, courant droict à la porte: & les Gentils-hommes de ma ſuitte eſtoient deſia raliez auecques ceux qui entroiens. Ladite Enſeigne trouua bien à qui parler, & les accouſtrerent comme les autres. Et en meſmes que nos gens entroient, ie leur criay qu'ils donnaſſent l'aſſaut au baſtion par dedans la ville, ce qu'ils firent: Mais ils y trouuoient vne bien grande reſiſtance, à cauſe que la pluſpart de la compagnie des gens de cheual eſtoit dedans qui cõbattoient à merueilles. Or cõme le cœur croiſt aux hommes, qui ſe voyent en eſperance de victoire, de n'oublier rien de leur deuoir à bien & furieuſemẽt aſſaillir. Les ayant encouragez ie laiſſe la porte, & cours aux Enſeignes qui eſtoient ſur les eſchelles du baſtion: & leur crie, que tous nos gens eſtoiẽt dedãs, & qu'ils ſe iettaſſent à corps perdu dãs le baſtion. Ce qu'ils firent. Et pour lors n'y trouuerẽt pas la reſiſtence telle, qu'ils cuidoient, pource que nos gens les tenoient de ſi court, qu'ils ne pouuoient reſpõdre dedans & dehors. Et comme ie vis les enſeignes dedans, ie remonte à cheual, & auecques les Commiſſaires & Treſoriers m'en

allay au long des murailles : & tous ceux qui sautoient par dessus pour se sauuer, ie les faisois tuer. Et pour reuenir à nos premiers prisonniers, nos gens executarent iusques à la place, où ils trouuerent le Sieur Bartholomé de l'Estephe auecques le demeurant de sa cõpagnie, lequel ne fit pas grand deffence. Car desia nos gens couroient tout au long des ruës de la ville, & mesmement au long des murailles d'icelle. Les Italiens vindrent entrer par la muraille, qui n'estoit pas trop haute, & s'aydoient les vns aux autres. Le Capitaine Bartholomé de Pezero auoit bien mis le feu à la porte, comme il auoit promis, mais il y fust blessé d'vne arquebuzade par les fesses, & n'y auoit ordre d'entrer par là, à cause du grand feu, qui estoit en icelle porte. On auoit baillé dixhuict ou vingt Espagnols pour la garde des prisonniers, qui estoient dans le Palais, en nombre de cinquante ou soixante: & les auoient attachez deux à deux : comme ils me dirent puis apres. Et en mesme instant qu'ils entendirent le cry de France, France, France, en la place, à laquelle le Palais est ioignant, ils commencerent a se secouër les vns & les autres, & mesmes le Capitaine Gourgues, qui se deslia le premier. Et s'estans destachez se mirent de telle furie sur ceux qui les auoient en garde qu'auec leurs armes mesmes, & à coups de pierre, ils en tuerent sur le lieu la plus part, & le surplus tindrent prisonniers, & les emmenarent auec eux. Et voyla la deliurance heureuse, & non esperee

de nos priſonniers.

Maintenant il reſte ſçauoir, quelle fut l'yſſuë du commandement que i'auois baillé au Baron de Clermon, & au Capitaine Blacor. Les compagnies du Duc de Florence, de pied & de cheual eſtoient ſorties de Monte-porciano, & s'en vindrent à Piance, n'y ayant que trois mil de l'vn à l'autre. Et comme ils furẽt à moitié chemin, & qu'ils entendirẽt l'arquebuzerie, enuoyarent ſix cheuaux courir tout au long du chemin, pour ſçauoir que c'eſtoit. Les trois donnarent dans noſtre embuſcade, & furent prins: & les trois ſe ſauuarent, qui firent tourner en arriere leurs gens plus viſte que le pas: de ſorte que le Baron de Clermon, & le Capitaine Blacon ne les peurent cõbattre. En ladite faction & prinſe de ville, le ſieur Bartholomé de l'Eſtephe, ſon Lieutenant, & ſon Enſeigne furent prins, le Gouuerneur qui eſtoit Eſpagnol auſſi: toutesfois ſõn Enſeigne fut tué. Le Capitaine Piſtoye, lequel on appelloit ainſi, pource qu'il eſtoit de Piſtoye, ſon Lieutenant & ſon Enſeigne pareillemẽt furent prins, enſemble le Lieutenant & l'Enſeigne d'vn Capitaine Italien, qui s'appelloit Aldet Placit, qui eſtoit Sienois: lequel eſtoit party deux iours deuant pour aller pourchaſſer leur payement, auant qu'ils ſortiſſent de la ville. Et voyla l'execution de l'eſcallade de Piance, qui fut la nuict de S. Pierre, & de laquelle on a fait depuis en ça ſi grand cas par toute l'Italie. Tous les Capitaines & ſoldats Italiens & François, diſoient, que i'auois pris

moy ſeul la ville, & non eux. Et que ſi ie n'euſſe fait ce que ie fis, & ſans la hardieſſe & reſolution, en laquelle ils me virét, ils ne ſe fuſſent iamais plus approchez des murailles, en ayãt eſté repouſſez par trois fois biẽ viuemẽt. Et ſi Dieu euſt voulu permettre, que les gens, que le Duc de Florence enuoyoit de Mõte-pulſiano à Pianſe fuſſent partis vne heure pluſtoſt, ils n'euſſent point entendu par le chemin le bruit de mõ arquebuzier: de ſorte qu'ils fuſſent tombez dãs la troupe, que menoient leſdits Capitaines Blacon, & le Baron de Clermon, leſquels eſtoient auſſi bien en camiſade comme le reſte de mes gẽs, & les euſſent aiſément deffaicts & taillez en pieces. Car incontinẽt qu'ils entendirét le rapport, que leur firent les trois, qui eſtoiẽt eſchappez, ils tournerent viſage, & ſe mirẽt en deſroute, tirant le chemin de Monte-pulſiano. Ie laiſſay dedans pour cõmander le capitaine Fauſtin, qui eſtoit auparauãt, & auoit encores 50. ou 60. ſoldats de ſa cõpagnie, leſquels le capitaine Bartholomé de Pezero luy auoit touſiours gardez. Et luy preſta encores le Capitaine Bartholomé ſon Lieutenãt, auecques 100. ſoldats de ſa cõpagnie, & ſur le midy, cõme ie montois à cheual, pour m'en retourner à Montalſin, & que ie renuoyois chacun en ſa garniſon, les Capitaines auec leurs Lieutenans & Enſeignes me menerent cent ou ſix vingts cheuaux de ſeruice, qui auoient eſté gaignez en ceſte faction, outre les courtaux & mulets, me priãt d'en prendre ceux, que bon me ſembleroit

Et entre autres le Capitaine la Trape me pria prendre vn courſier de Naples, le plus beau & le meilleur cheual, qui fut en Italie. Ie n'en acceptay de tous ceux qui me furent offerts, que celuy du Capitaine la Trape. Lequel depuis Monſieur de Guyſe m'enuoya demander: & le luy donnay. I'arriuay à Montalſin auecques la moitié ſeulement des trois compagnies de gens à pied, que i'auois amenees, apres leſquels ie faiſois marcher tous les Capitaines priſonniers, & quelque peu de ſoldats auſſi priſonniers: car il ne s'en ſauua pas beaucoup. Apres les priſonniers, ie marchois, & tous nos Capitaines auec leurs enſeignes deſpliees: & derriere moy les Gentils-hommes de ma ſuitte portoient la cornette de gens de cheual, & les trois enſeignes gaignees. Et apres toute l'Infanterie, marchoit le Baron de Clermon auecques ma compagnie, & les Gentils-hommes Sienois, qui eſtoient tous à cheual derriere. Et croy qu'il ne demeura homme ny femme dedans la ville: car tous ſortoient dehors pour me voir entrer, ſauf le Capitaine du peuple, le conſeil & le magiſtrat, vers leſquels i'auois enuoyé pour les prier de ne bouger du Palais, au deuant duquel i'allay deſcẽdre. Et entray dedans iceluy armé, leſdites enſeignes gaignees deuant. Et leur fis entendre au commencement en peus de mots, de quels moyens il m'auoit fallu ayder pour venir à bout d'vne entrepriſe ſi hazardeuſe, & comment la ville auoit eſté prinſe: & cogneuz bien à leurs contenances qu'il

auoient en admiration vne telle execution. Puis les exhortay de continuer en la fidelité, qu'ils auoient promise au Roy, & ne perdre point l'esperance de recouurer leur liberté & ville capitalle, leur aiant Dieu monstré & tesmoigné par vne si bonne & heureuse iournée, qu'il ne les vouloit perdre ny abandonner, & moins ceux, qui combattoient pour eux. Et pour les asseurer que ie portois les armes pour leurs vies, & pour le recouuren ét de leur patrie, ie leur donnay la cornette des gẽs de cheual, & les trois enseignes gaignées lesquelles, apres m'auoir remercié & loué, plus qu'ils ne firent iamais homme, ils mirẽt à mesme instant dans la grand salle du Palais toutes despliées. Ce que n'amoindrist pas la reputaion, que i'auois acquise, soit parn y eux, soit à Rome. & par tout ailleurs, ou les nouuelles de ceste entreprinse & execution coururent.

Despuis ne se presenta aucune occasion, qui merite estre escrite, sauf deux, qui fut que Don Arbre alla assieger Chuzi, que le capitaine Moret Calabres, qui estoit à Montepescayo, auoit desrobée par intelligence aux ennemis. Ledit Don-Arbre y auoit trente enseignes de gens de pied deuant, & trois canons, & six cens cheuaux. Ie partis de Montalsin vn peu apres midy, auecques cinq enseignes, & enuiron quatre vingts ou cent cheuaux: & arriuay à Montepescayo sur le point du iour: & la fis accoustrer de petits sacs, pour porter de la poudre iusques au nõ-

bre de vingt y pouuant auoir en tout trois cens liures. De Montepeſcayo à Chuzi y a ſix mil L'artillerie ne leur eſtoit pas encores arriuée, mais elle arriua le matin que i'en partis: & ſur le midy ie partis de Mõtepeſcayo: & m'en allay camper vis à vis de leur camp, à vn quart de mil, & autãt de la ville, car ils eſtoiẽt campez deuant: & ne me vindrent oncques recongnoiſtre. La place ne valloit rien, car nous n'auions pas eu loiſir de la fortifier. Et à l'entrée de la nuict ie prins le Lieutenant du capitaine Auanſon nommé ſainct Genies, auecques trente picquiers & trente arquebuziers, que ie vouluz hazarder, võir ſi i'auois moyen de la ſauuer. Et par ce qu'il y auoit vn petit ruiſſeau qui ne contenoit trois pas entre eux & moy, ie fis aller ledict ſainct Genies, & le capitaine Charry, auec cent arquebuziers pour l'accompagner: & moy par le coſté du camp, ie leur allay donner l'alarme auecques les gens a cheual & cent arquebuziers. Sainct Genies entra auecques la poudre, & tous les ſoldats, ſauf quatre ou cinq picquiers. Et toute la nuict ie les tins en alarme, pour leur donner à penſer, que le matin ie me repoſerois: & que m'aiant recogneu ils me viendroient combattre, veu que ie n'auois autres forces, que cinq enſeignes. Et ſans repoſer aucunement, ſans ſonner tabourin ny trompette, ie commençay à me retirer au long des bois, & prins mon chemin droit à Montalſin: & fis douze mil ſans repoſer. Et aupres d'vn ruiſſeau, ie fis alte, ou tous à

à pied & à cheual repeuſmes des viures, que i'auois fait apporter ſur des aſnes: ou ne demeuray pas vne heure & demie pour m'acheminer droit à Montalſin. Or le iour que ie partis de là enuiron midy, ils mirent leur artillerie en eſtat, ſans pouuoir faire batterie aucune iuſques au lendemain matin.

Le iour meſme que i'eſtois party de deuant Chuzi, i'arriuay le ſoir à Montalſin, là où il y auoit trente mil, & toute la nuict ie fis appreſter vn canon & vne grand' couleuurine que nous auions. Et enuiron neuf heures ie m'en allay battre l'Alteſſe, qui eſt entre Bonconuent & Montalſin, vn chaſteau fort. Et le battis par la porte, où ils l'auoient le moins remparé. Et ſur le ſoir ſe rendirent la vie ſauue ſeulement. Il y auoit ſoixante ſoldats. Puis lendemain matin i'allay prendre trois ou quatre cheuaux qu'il y auoit autour de là, qui n'eſtoient pas forts, & ſe cõſeruoient à la faueur de la forteresſe de l'Alteſſe. De tout ce iour l'artillerie ne bougea de l'Alteſſe. Cependant ie prins les chaſteaux. On me conſeilloit d'aller battre Bonconuent. Ie l'allay recognoiſtre, & fis faire des gabions promptement là deuant, faiſant ſemblant de l'aſſieger. Ce que ie faiſois pour diuertir Don Arbre à ne tirer plus outre: car ie craignois, qu'apres qu'il auroit prins Chuzi, ce que ie penſois bien qu'il feroit, il allat aſſieger Montepeſcaillo, ou eſtoit le Capitaine Moret, & deux ou trois autres places, qui ſe conſeruoient à la faueur de Mõtepeſcaillo: & le iour que ie faiſois ſemblãt

d'aſſieger Bonconuent, i'enuoiay le Sieur Marioul de Sata-Fior, le capitaine Serres, mon Lieutenant, & le Baron de Clermon mon Enſeigne, courir iuſques deuant Siene. Ils rencontrerent vne compagnie de gens de pied, qui eſtoit ſortie de Siene, pour s'aller mettre en deux chaſteaux, qui eſtoient pres de ceux, que i'auois prins, laquelle ils taillerent toute en pieces, ſauf le capitaine, le lieutenant & l'enſeigne, qui ſe ſauuerent à cheual. Tout cecy fut faict en trois iours, comptant deſpuis le iour que ie partis de deuant Chuzi. L'alarme fut ſi grande à Siene de ceſte deffaite, que le Cardinal Burguos manda en diligence à Dõ Arbre, qu'il laiſſat tout, pour retourner à Siene, & qu'il craignoit, que les Sienois ſe reuoltaſſent, & qu'ils me miſſent dedans, veu l'amitié que les citoyens me portoient. Et ſi ceux de Chuzi euſſent peu tenir vn iour d'aduantage, il les abandonnoit: mais le deuxieſme iour apres auoir faict vne grand breche, car la muraille ne valloit rien & n'y auoit guieres de gens, ils ſe rendirent. Le lieutenant du capitaine Moret Calabres eſtoit dedãs auec partie de la cõpagnie dudit Moret & enuiron cinquante hõmes qui entrerẽt auec S. Genies de ſorte qu'en tout n'y auoit que cent hõmes Lendemain matin que le Sieur Marioul euſt deffaict ceſte cõpagnie, tous les capitaines qui eſtoient auecques moy, eſtoient d'opinion, que i'allaſſe battre Bonconuents. Mais ie leur dis ces mots, vous ſçauez que deſpuis hier deux heures apres midy nous n'auons ouy

tirer l'artillerie à Chuzi, laquelle nous oions de l'Alteſſe en hors. Or faut donc dire, qu'ils ſont rẽduz, on biẽ prins par force. S'ils sõt rẽduz dõ Arbre ne ſeiournera pas là vne heure, pour aſſayer s'il nous pourra ſurprendre en campaigne: car il ne faut point doubter, qu'il n'aye eu l'alarme de ſes gens, que vous autres desfites hier aupres de Siene, & que le Cardinal Burguos ne l'aie mandé retourner pour conſeruer le demeurant des chaſteaux, qui ſont les plus pres de Siene. Car ie faiſois en meſme inſtant que ie prenois les autres, le tout deſmanteler & ruyner, & comme auſſi fis-je l'Alteſſe. Or peſons vn peu les choſes, ſi noz gens ſont renduz, le camp ne demeurera deuant Chuzi plus de deux heures: s'ils ſont prins par force, la ville eſt pauures, les ſoldats n'y auront demeuré que ceſte nuict paſſée au ſac; & à ce matin ſera party deux heures deuant iour. Et encore qu'il y aye trente mil, l'artillerie ſera icy auant que ne ſoit midy: car Don Arbre ſçait bien, que ie n'ay point cent cheuaux en toute ma puiſſauce, ny plus de ſix cens hommes, en ces cinq enſeignes. Parquoy la raiſon de la guerre nous donne aſſeurance, qu'il doit faire, ce que ie vous dis. Par ainſi ie vous prie commençons à retirer noſtre artillerie, & l'infanterie. Et prenez vous en tous à moy, ſi vous ne voyez que les affaires iront ainſi. Le Lieutenant du capitaine Moret & Sainct-Genies eurent telle compoſition, qu'ils voulurent, pour la haſte que

Don Arbre auoit de tourner en arriere, car ils ſortirent bagues ſauues. D'enſeigne ils n'é auoient point. Or fis je mettre le feu au demeurant de l'Alteſſe, qui ne s'eſtoit peu prõprement ruyner: & l'aiſſay le capitaine Serres auecques vingts cheuaux ſur vn petit haut pres de l'Alteſſe qui pouuoit deſcouurir iuſques à vn bois, ou eſtoit le chemin, que Don Arbre deuoit tenir, pour s'en retourner. Et comme ie fuz a vn mil pres Montalſin, le capitaine Serres m'enuoya deux cheuaux a toute bride, me dire qu'il commençoit à deſcouurir leur cauallerie ſortant du bois. Ie laiſſay les capitaines des gens de pied auecques des cordes, & les ſoldats pour ayder à tirer l'artillerie aux bœuf. Et retournaſmes le Sieur Marioul & moy auecques noz gens à cheual.

Mais comme nous fuſmes pres le capitaine Serres, ſur vn autre petit mont, nous découuriſmes toute leur cauallerie deſia en la plaine, qui auoit fait alte, ie crois que c'eſtoit pour attẽdre vne trouppe, qui ſortoit du bois Ie laiſſay le Sieur Marioul là, pour ſouſtenir le capitaine Serres: & manday au capitaine Serres, qu'il ne s'engageaſt point à combattre, ny ſe laiſſaſt approcher, ains començat à ſe retirer peu à peu: & autant en dis-je au Sieur Marioul, & m'en couruz à l'artillerie, laquelle ie trouuay à vn quart de mil pres la montée, & la fis haſter, & cõme ie l'euz ſur le cõmencement de la montée de Montalſin, ie vis venir le Sieur Marioul au trot, & le capitaine Serres vn peu derriere, luy, qui faiſoit le ſem-

blable. Ie fis tirer touſiours l'artillerie contre mont: & ne peut arriuer à cinquante pas pres de la porte de la ville, qu'il ne falluſt faire oſter les bœufs, & les ietter dedans la ville, & toute noſtre arquebuzerie au long des vignes & deſſus la muraille, & noſtre cauallerie dans la ville: car elle ne pouuoit plus ſeruir de rien & vindrent les ennemis iuſques au pied de la montaigne. Voyla comme ie ſauuay tout ſans rien perdre, pour compaſſer le temps, qu'il leur falloit à venir de Chuzi ſur nous, & pour la grande diligence, que ie fis à ma retraite dõc capitaines ſouuenez vo⁹ quand vo⁹ vous trouuerez en lieu, ou il vous faudra retirer, & que l'ennemy ſera beaucoup plus fort que vous de compaſſer le temps, qu'il luy faut à vous venir combattre: & meſurez le auec vne grand diligence, ſoit iour ou nuict, & vous ne ſerez aiſément ſurprins. Prenez touſiours au pis: & croyez que voſtre ennemy veille pour vous ſurprendre, comme vous à luy. La raiſon de la guerre vouloit que i'en fiſſe ainſi: & faut touſiours eſtre aux eſcoutes, quand on eſt pres de l'ennemy. Et s'il à trois heures pour venir à vous, redoubles le pas: & faictes en deux, s'il eſt poſſible, ce qu'il peuſt faire en trois. Ainſi ayant le deuant ſans vous mettre en honteuſe fuitte, vous luy lairrez le logis vuide. Ouy, mais peut eſtre il ne viendra pas à moy & cependant ie me retire ſans voir l'ennemy? Si tu attens cela tu es deffait & perdu, meſmement lors, que tu traines du canon, lequel tu ne peux abãdõner, ton hõneur

ſauue. Ie fis vne autre diligence pour ſecourir monſieur de la Monjoye vn mien parent que i'auois mis dans Tallamon. Les galleres du Roy d'Eſpagne eſtoyent parties de Gayette, pour ſurprendre ceſte place : & vindrent ſe mettre contre le mont Argentan. Et comme monſieur de la Monjoye les vid le matin à l'aube du iour, ayant donné ſonde, me deſpeſcha vn homme en poſte, pour m'aduertir. Lequel fiſt ſi grand diligence, qu'il fuſt à Mõtalſin enuiron les quatre heures apres midy, encores qu'il y aye trente cinq mil. Sans ſejourner vn'heure, ie partis auecques quatre cents arquebuziers, & ma compagnie de gens à cheual: & marchay toute la nuict: & ne m'arreſtay iuſques à vn village, qui eſt trois mil pres Groſſettet & fiſmes ſans repoſer vingt ſept mil : de ſorte que i'y fuz au Soleil leuant. Et la fis manger les ſoldats, & repaiſtre nos cheuaux. Ie couruz à Groſſette, ou i'entendis que les ennemis eſtoient autour de Tallamõ: & ſoudain ie fis paſſer vne riuiere, qu'il y à, a demy mil de Groſſette, trois cents arquebuziers de ceux de la garniſon de Groſſette, auecques aſnes & cheuaux : de ſorte que quand nos gens, que i'auois laiſſé repaiſtre, furent arriuez à la riuiere, les trois cents furent paſſez & acheminez. I'enuoiay deux hommes de cheual audict Sieur de la Monjoye, l'aduertiſſant qu'il tint bon, que i'eſtois là pour le ſecourir. Lequel s'en eſmerueilla comme il eſtoit poſſible, & penſoit que l'on luy mandat cela pour luy donner

courage. Les ennemis auoient mis trois ou quatre cents hommes en terre : & deux galleres luy vindrent tirer force canonades. Et comme i'entendis l'artillerie, ie me mis deuant auecques mes gens à cheual, & les trois cents arquebuziers, qui estoient passez : & laissay le Capitaine Charry, qui faisoit passer ceux que i'auois amené. Et comme ils virent que cela alloit à la longue, & que ie m'estois mis deuant auecques les trois cents, ils se iettèrent tous dans l'eau : & ainsi passerent de ceste furie. Il faisoit grand chault: & prou en y auoit que l'eau leur venoit iusques au dessus de la ceinture. I'auois fait estat de les combattre forts ou foibles, car i'estois asseuré, qu'ils n'auoient point de gens de cheual. Et trouuay, que l'vne partie des galleres au dessus de Talamon, & au port ancien rembarquoient les soldats : & auant que i'y peusse estre ils furent tous rembarquez : & se mirẽt tous à la largue, tirant au mont Argentan, ou estoient les autres galeres, qu'est vis à vis de Talamon. Et pense qu'ils cuidoyent, que Mõsieur de la Monjoye se rendroit pour les canonades, que les galeres luy tirarent : mais il estoit trop homme de bien, pour s'estonner si legerement, comme ils pensoient. Il a esté tué à Auberterre, en ces dernieres troubles, aupres de Monsieur de Caussens, qui tesmoignera de sa valeur.

Capitaines, mes compagnons, il ne faut pas que vous trouuez estrange, si ie n'ay iamais esté desfaict, ny surprins, ou i'aye commandé,

comm

commevous ne ſerez,ſi vous voulez vſer d'vne ſi grand prouidence & diligence, que i'ay faict toute ma vie. I'ay faict faire aux ſoldats ce que paraduenture homme ne leur à faict faire iamais: car i'ay eu touſiours la parole à commandementpour leur remonſtrer(quand i'eſtois au lieu la ou il falloit, qu'ils fiſſent diligence, l'honneur & le ſeruice du Roy: & auſſi que par diligence il nous falloit conſeruer nos vies. C'eſt ce que met les aiſles aux tallons & le cœur au ventre, quand l'vn & l'autre eſt neceſſaire. Toutes ces remonſtrances ne me manquoient iamais: & s'il falloit faire vne grand courbée, ie faiſois touſiours porter pain & vin, pour les rafraiſchir. Car ſi vous voulez faire faire grands couruées aux ſoldats,& n'apportes rien pour les ſubſtanter les corps humains ne ſont point de fer,il faudra qu'ilsvous laiſſent par les chemins:ou bié quand vous viendrez au combat, ils ſeront ſi foibles,qu'ils ne vous pourront ſeruir que de bien peu. Mais apportant auecques vous pour les rafraiſchir,accompagnez des remõſtrances,vous ne les ferez pas ſeulement cheminer, mais courir, ſi vous voulez. Et par ainſi il ne faut point, que l'on s'excuſe iamais ſur les ſoldats: car il n'y à homme en la chreſtienté,qui l'aie plus experimenté que moy & n'ay veus iamais aduenir faute par eux, ouy bien par les capitaines.Car vn bon & ſage capitaine rendra de bons & ſages ſoldats. Parmi vne grand trouppe dix ou douze poltrons & couars s'enhardiſſent,& ſe font vaillans:mais

vn capitaine poureux, mal ſage, & improuident pert tout & guſte tout. Et voyla en ſõme tout ce qui s'eſt faict, tant que ie demeuray à Montalſin. Monſieur de Guiſe eſtant aduerty que i'auois cuidé eſtre ſurprins à l'Alteſſe, m'eſcriuit vne lettre de courroux & me mandoit qu'il ſembloit, que ie Vouluſſe me perdre & le pays & tout, de ſortir en ceſte ſorte à chaſque occaſion, qui ſe preſentoit, en cãpagne: & que ſi i'eſtois desfaict, le pays ſeroit perdu, car il eſtoit deſia ſi foible de gens qu'il ne pouuoit le ſecourir: & que c'eſtoit fait en bon capitaine, mais non pas en lieutenant de Roy, qui ne ſe doit ſans grãd occaſiõ mettre en hazard auquel i'eſcriuis que i'eſtois contrainct de ce faire autrement Don Arbre me prẽdroit tout pied à pied & qu'ils s'aſſeuraſt, que ie me leuois ſi matin, & faiſois ſi bõnes diligence d'autre coſté, que ie le garderois bien de me ſurprendre, & qu'il ne ſe miſt point en peine de moy: car encores que Don Arbre euſt touſiours trente enſeignes en cãpagne, & que ie n'en euſſe que cinq ou ſix pour y reſpondre, ie ferois ſi bon guet & ſi bonne diligence, que ie le garderois bien de faire ce qu'il voudroit faire. Apres ie me retiray à l'abbaye S. Saluadour, qui eſt à quinze ou ſeize mil de Montalſin tirant vers Rome. A vn mil pres du chemin Romain ya vne petite villate fermée & vne abbaye d'Auguſtins que le petit Roy Charles fonda à ſon retour de Naples. On y ſeiourna quelque tẽps toute l'Egliſe eſt couuerte de fleurs de lys, & la fon-

dation eſtoit en parchemin, les religieux fort gens de bien.

Eſtant là ie receuz vne lettre de monſieur le Cardinal de Ferrare, lequel pour lors eſtoit à Ferrare. Il m'eſcriuoit la triſte nouuelle de la desfaicte de monſieur le Conneſtable à ſainct Quentin, & qu'il eſtoit plus de beſoing, que ie penſaſſe plus que iamais aux affaires du Roy, & que ſi Dieu n'aydoit le Roy tout eſtoit perdu en France : car toutes les forces, que le Roy auoit s'eſtoient perduës auecques monſieur le Conneſtable. Ie partis tout incontinent, & m'en allay à Mõtalſin, pour craincte, que les Sienois ne ſe deſconfortaſſent du tout: & par remonſtrances & perſuaſions ie les aſſeuray tant que ie peuz, & apres i'eſſayé à me conſoler moy-meſmes. I'en auois bon beſoing, car ie tenois le Roiaume pour perdu. Auſſi fut il plus conſerué par la volonté de Dieu qu'autrement. Car Dieu oſta par miracle l'entendement au Roy d'Eſpagne & au Duc de Sauoye de ne ſuiure leur victoire droit à Paris : car ils auoiẽt aſſez de gens pour laiſſer au ſiege de S. Quentin contre monſieur l'Admiral, & pourſuiure leur victoire : ou bien encore apres qu'ils eurent prins ſainct Quentin, ils auoiẽt autant de temps que iamais : & ne ſçeurent prendre le party qu'vn ſimple capitaine euſt faict. Et par ainſi il nous faut tous confeſſer, que Dieu aymoit noſtre Roy & ne vouloit perdre le royaume. Ie ne faiſois portant aux Sienois le mal ſi grand qu'il eſtoit : & leur

disois que les aduis que i'auois de Frãce asseuroiẽt la perte petite. Que le Roy y dressoit vne armée en personne. M. de Guyse estant à Rome, par ce que le Roy l'auoit r'appellé pour le venir secourir, me manda le venir trouuer. Ce que ie fis en poste: & là il me demanda ce que i'auois besoing qu'il me laissat pour conseruer ceque nous tenions de la toscane. Ie luy respondis que i'auois besoing de ce qui n'estoit en sa puissance de me bailler: car il n'auoit argent pour me laisser, ny guiere de gens, qui ne fissent plus de besoing en France, qu'en la Toscane: mais que ie ferois comme Dieu me conseilleroit: & que i'esperois tant en Dieu, qu'il ne m'abandonneroit point, non pl⁹ qu'il auoit faict iusques icy, & que ie le suplyois tres-humblement s'en aller en France le plus hastiuement qu'il pourroit: car si Dieu ne sauuoit le Royaume, les hommes y pouuoient bien peu, veu que toutes les forces estoient perdues. Monsieur le Mareschal de Stroſi trouua ma responce fort sage, & m'ẽ loua fort: parce que plusieurs eussent demandé & hommes & argent, dequoy i'auois bon besoing: mais la France pesoit plus au Roy que la Toscane, ou ie voulois essayer à tirer moyen du Pays, & auec la guerre, faire la guerre. Ie fis requeste à monsieur de Guyse, de suplier tres-humblement le Roy de m'enuoyer querir pour m'en aller en France ayder à deffendre le Royaume: car ie n'auois rien à perdre en la Toscane: & auec grandes requestes & prieres il me promist de

faire en ſorte que le Roy m'enuoieroit querir, auec promeſſe qu'il me fit faire que des que ie ſerois en France, ie me rendrois aupres de luy. Il n'auoit pas adiouſté foy à tous les faux rapports, il me cognoiſſoit trop, & m'a touſiours aymé tant qu'il à veſcu. Ce que ie luy promis faire. Et ainſi il s'alla embarquer à Ciuitauechia, & ramena en France ſes forces entieres en quoy il monſtra que c'eſtoit vn grand & ſage capitaine. Quand à moy ie m'é retournay à Montalſin.

Auant que mon congé vint à la requeſte du capitaine Carbayrac, que monſieur de Guyſe auoit enuoyé à Groſſette pour gouuerneur, car il en auoit tiré monſieur de la Molle auec ſept ou huict compagnies de gens de pied, qu'il auoit & l'enuoya à Fer rare: & en lieu de luy, me fit venir monſieur de Giury auec treize compagnies de gens de pied, qu'il auoit. Ie ne perdis au change, ie m'en allay en diligence à Groſſette veoir vn deſordre, qu'eſtoit aduenu, c'eſt que toutes les munitions des bleds, que i'y auois mis, ou il y en auoit pour plus d'vn an, ſe trouuarent deſrobées: & en tout ne ſe trouuoit pas cent ſacs de bled. Il y auoit vn garde des munitions, qui s'appelloit Loubeajat, lequel chargeoit Monſieur de la Molle. Ie manday en poſte à monſieur de la Molle ce que l'autre auoit dépoſé, monſieur de la Molle au rebours chargeoit ledict Louberjat. Ie couchay la nuict dans vn lict, duquel les draps eſtoient humides, & c'eſtoit en hyuer n'aiãt pour lors

porré mon lict de camp, pource que ie laiſſois ſejourner mes mulets pour m'envenir en France: & là ie prins vne fieure continue, laquelle dans dix iours me miſt iuſques à perdre la cognoiſſãce de mes ſeruiteurs propres. Et ſans ma maladie i'euſſe gardé Louberjat de deſrober iamais les munitions du Roy, auſſi bien que ie fis à Siene celuy, qui les auoit en garde, qui en auoit faict autant. Et comme ie commençay vn peu à prendre cognoiſſance des hommes, mon congé arriua: & m'eſcriuoit ſa Maieſté, que ie paſſaſſe à Ferrare, & que ie fiſſe ſejour aupres de M. le Duc pour luy conſeiller en ſes affaires, car il auoit la guerre ſur les bras. De la grand ioye que i'euz voyant mon congé arriué ie prins courage de telle ſorte que quatre iours apres ie partis: & me fis porter ſur vne chaire à ſix hommes à Montizel, ou eſtoit le capitaine Bertholomé de Pezero: & la demeuray trois iours attendant vne litiere, que le ſieur Marioul de Santa Fiour m'enuoyoit. Et ainſi m'en allay, ne pouuant faire que cinq ou ſix mille iour iuſques à Pezero, ou ie trouuay le Duc d'Vrbin, qui m'ennoya cinq ou ſix gentils-hommes au deuant, pour me faire venir loger à ſon chaſteau. Ie fis reſponce que ie m'en allois deſcendre à la maiſon du capitaine Bertholomé de Pezero car ledict capitaine auoit eſcrit à ſa mere, que i'yrois loger là, & que ie le remerciois treſ-humblement. Ie trouuay la mere du capitaine Bertholomé vne bien fort honneſte damoy-

ſelle, & autant eſtimée dans la ville, que gentilfemme qui y fut. Comme i'arriuois au logis on me mettoit dans le lict, car i'eſtois ſi fort extenué, que ie n'auois que la peau & les os, & mourois touſiours de froid quelques fourreures que l'on me ſçeuſt mettre deſſus. Monſieur le Duc incontinent me fit c'eſt honneur de me venir veoir: & me voyãt ſi mal, encores me contraignit de ſejourner la quatre iours: & ne vouluſt que ie deſpendiſſe vn ſol: & me fit touſiours ſeruir à deux plats de ſon chaſteau enhors. Il me ſembla que i'eſtois vn peu amendé, & en renuoiay la litiere au Sieur Marioul. Monſieur le Duc voulut que ie prinſe vn courſier de ſon haras vn des plus beaux courſiers que i'aye gueres iamais veu, & des plus forts ſelon ſa hauteur & vouluſt prendre de moy vn petit Frizon fort de ſa taille, & fort beau, & ainſi me mirent ſur vne petite hacquenée, que monſieur de Giury me donna à mon partement de Mõtalſin ou il commanda iuſques à ce que le ſieur Don Franciſco d'Eſt fut arriué, lequel le Roy fit ſon lieutenant general, comme i'eſtois: & ainſi me trainay iuſques à Ferrare, là ou ie fuz auſſi biẽ venu & receu de meſſieurs le Duc, Cardinal, & de madame la Ducheſſe, que ſi i'euſſe eſté leur frere propre. Ils voulurent que ie logeaſſe dans le chaſteau, me faiſant ſeruir de ſa cuiſine comme ſa perſonne propre.

Quatre ou cinq iours apres mon arriuée, i'eus enuie d'aller veoir monſieur le Cardinal

de Tournon, & Monſieur de Dax, lequel ſieur de Dax eſtoit Ambaſſadeur à Veniſe: & demeuray quatre iours auecques eux regrettant fort, que ie n'auois la ſanté pour pouuoir veoir toute la ville de Veniſe, car i'eſtois encore ſi mal, qu'à peine peux-ie aller iuſques à l'Arcenal: puis m'en retournay à Ferrare. A preſent que tout eſt mort ie ne feray tort à nul d'eſcrire ce que i'ay veu faire, qu'eſt que Monſieur le Cardinal de Mantouë ſe monſtra grand amy de monſieur le Duc de Ferrare: car il l'aduertiſt, que le ſieur Don Ferrand ſon frere alloit aſſieger Verſel, & qu'il auoit fait partir ſix canons d'Alexandrie, auec leſquels auoit prins de chemin droict à Cremone, menant grand quantité de poudres & boulets: & luy aſſeuroit que c'eſtoit pour Verſel: & par deux fois queuë ſur queuë luy donna ceſt aduertiſſemẽt. Il fuſt aduerty auſſi de Cremone en hors, que le ſieur Don Ferrand faiſoit appreſter encores d'autres artillerie: & auoit faict arreſter quatre-vingts grands bateaux des marchands trafiquans ſur le Pau, ſur lequel Verſel eſt aſſis, comme Cremone: & que partie des compagnies Eſpagnoles, qu'eſtoient vers le Piedmont commençoient à marcher droict à Cremone, & qu'il ſe faiſoit des compagnies Italiennes aux enuirons de Milan. Le Duc de Ferrare ayant receu tous ces aduertiſſemens ſe trouua fort faſché, n'eſtant la place encores en gueres bon eſtat, pour ſe deffendre, car il n'y auoit nul boulleuart couuert, & les courtines fort

baſſes, comme auſſi eſtoient bien les eſperons, n'eſtans que demy terraſſes, ny encores demy remplis, tous les flancs deſcouuerts. Monſieur le Duc aduertit du tout monſieur le Prince ſon fils, qui eſtoit à Rege auecques ſon camp, & luy mandoit qu'il enuoyaſt le ſieur Cornelio Bentiuolle ſe mettre dedans. Monſieur le Prince luy manda, que ſi le ſieur Cornelio eſtoit hors d'aupres de luy, il ne pouuoit donner ordre à ſon armee, car le ſieur Cornelio commandoit en ſon abſence, & n'auoit autre ſoulagement, que de luy: mais qu'il luy pleuſt de faire electiõ de quelque autre. Monſieur le Duc depeſcha incontinent vers Monſieur de la Molle, qui eſtoit au camp pres Monſieur le Prince, le priant d'y vouloir aller, pour deffendre la place: Monſieur de la Molle luy fiſt reſponce, que le Roy ne luy auoit pas commandé de s'enfermer dans aucune place: mais bien faire ſa charge à la campagne. Ledict ſieur Duc ſe trouua fort faſché, comme eſtoit auſſi Monſieur le Cardinal ſon frere, qui eſt auiourd'huy, pour n'auoir nul homme auquel il ſe fut ſur l'heure fié, pour la deffence de ceſte place.

Ie commençois à recouurer vn peu de force, & ces allees & venuës ſe faiſoient fort ſecrettement, tellement que ie n'en entendois aucune choſe. A la fin vn gentil homme de Monſieur le Duc, auquel il auoit commandé ſe tenir pres de moy, pour veoir ſi i'auois beſoin de quelque choſe, me deſcouurit le tout

vn ſoir bien tard: & me dit en outre, que Mõſieur le Duc tenoit preſque la place pour perduë : car celuy qui eſtoit dedans gouuerneur n'eſtoit pas ſoldat, n'y n'auoit iamais porté les armes en faction de conſequence : bien eſtoit il homme de bien : & Monſieur le Duc ne ſe defioit aucunement de ſa loyauté, mais bien de ſon experience, & que pis eſtoit, nul ne ſe preſentoit à Monſieur le Duc pour ſe mettre dedans. Toute la nuict ie prins conſeil auecques ma ſanté, car de bonne volonté ie n'en auois que trop. Il me ſembla le matin, que i'auois quelque peu de force, & m'en allay trouuer Monſieur le Duc, lequel trouuay au lict, car il ſe leuoit tard. Il auoit commandé qu'à quelque heure que i'arriuaſſe à la porte de ſa chambre, qu'on m'ouuriſt, encore qu'il fuſt dedans le lict. Ie hurtay, & par vn de ſes vallets de chambre fus ouuert, & le trouuay dãs le lict, & deux Secretaires, qui eſcriuoient ſur vne petite table tout aupres de ſon lict. Et comme ie luy eus donné le bon iour, ie luy dis ce que l'on m'auoit dict le ſoir, ne nommant point celuy, de qui ie le tenois. Il me raconta tout ainſi que le Gentil-homme m'auoit dict, & la peine en quoy il eſtoit, & ne me vouluſt pas nommer le Cardinal de Mantouë, iuſques à mon retour, de qui il tenoit les plus aſſeurez aduertiſſemens. Et alors ie luy dis en ceſte maniere, Monſieur voudriez vous fier à moy de la garde de voſtre place ? Il me reſpondit, en vous Monſieur de Monluc, ouy plus qu'en homme qui ſoit auiourd'huy en

Italie. Or doncques Monſieur leuez vous: & promptement eſcriuez à Monſieur le Prince, qu'il me baille vne compagnie de Frãçois, celle que ie luy demanderay, & quelques gens à cheual, pour m'accompagner à mettre dedans. Et eſcriuez au ſieur Pierre Gentil qu'il s'accorde bien auecques moy pour la deffence de la place: & que vous ne m'y enuoyez pas pour luy oſter le gouuernement: mais pour ce que ie ſuis plus experimenté en telles choſes, que luy, & qu'il face faire promptement tout ce, que ie luy ordonneray. Alors il tendit ſes bras, & m'embraſſa au col bien eſtroittement, me tenant le viſage contre ſa poitrine, & dict à vn de ſes vallets de chambre, qu'il allaſt chercher Monſieur le Cardinal ſon frere, qui eſtoit logé en ſon Palais bien loin du chaſteau. Le vallet de chãbre y couruſt, & luy dict ce qu'il auoit entendu. Monſieur le Cardinal fuſt incontinent à nous: & dés ſon arriuee il m'eſtendit ſes bras, & m'embraſſa, me diſant ces mots, ô Monſieur de Montluc, que tous tant que nous ſommes de ceſte maiſon, vous ſerons tenus. Et alors commençerent faire leurs lettres: & ie m'en allay appreſter pour partir, car il ſe falloit haſter, pour ce que Verſel eſt aſſis en tel lieu, que ſi vn cãp eſt deuãt, il eſt impoſſible d'y entrer, pourueu que l'on aye ſeulemẽt 2. ou 3. bateaux ſur la riuiere. Et m'en allay coucher à Final, & le lendemain diſner à Modene, & coucher à Rege, ou M. le Prince eſtoit

auec ſon camp. Lequel me bailla le Baron Daurade auecques ſa compagnie, celuy qui fuſt tué à la feneſtre de la chambre de Monſieur de Nemours à Vienne, & vne compagnie de gens à cheual. En ceſt equipage arriuaſmes enuiron vne heure apres midy. Il y auoit dedans vne compagnie de Suyſſes, & cinq d'Italiens, & puis celle du Baron Daurade, qui fut bien aiſe de venir auecques moy, & fut la ſeptieſme. Le Duc de Parme, depuis qu'il ſe fut racointé auecques le Roy d'Eſpagne, auoit rappellé ſes deux compagnies de cheuaux legers, qui eſtoient auecques nous à Rome, que les Capitaines Bartholomé & Ambrois commandoient. Et ſept ou huict iours deuant le Capitaine Ambrois auoit eſté prins & mené priſonnier dans le chaſteau de Verſel: & le trouuay preſt à s'en aller, pource que Monſieur le Prince l'auoit changé auecques vn autre. Il fut tout eſbahy de me veoir là: & luy dis que nous portions, n'auoit gueres, enſemble la croix blanche, & à ceſte heure ie le voyois auecques la croix rouge. Il me reſpondit *que beſognaua far ie commandamento del ſuo padrone*, & me demanda, qu'eſt-ce que ie venois faire là. Ie luy dis, que i'eſtois là pour leur ſeruir de Mareſchal de Camp: & que ie leur appreſterois les cartiers pour loger leur Camp à leur aiſe. Le Capitaine Pierre Gentil luy dict, & aſſeura que i'eſtois venu là pour deffendre la place. Alors il dit, *O queſte non ſono baye donque a la ſede che io porte cotin e noue al mio patrone*, & ainſi me dit à Dieu.

Or le Duc de Parme tenoit vne place aſſiegee du Duc de Ferrare dependante de Rege. A cinq ou ſix mil pres de Verſel, ie ne trouuay foin ny paille, ny choſe du monde à manger pour les cheuaux, ny farine aucune, & bien peu d'outils pour trauailler, ny vin, ſinõ quelque peu, qu'on bailloit aux Suyſſes, & bien peu de farines & bleds. Et crois que ce deffaut amenoit pluſtoſt le ſieur Don Ferrand à l'aſſieger, qu'autre occaſion. Il me ſembla que i'eſtois arriué encore vn' autre fois à Siene, que tout me faudroit en vn coup. Le matin la compagnie de gens à cheual s'en vouloit retourner, car ils n'auoient rien mãgé de toute ceſte nuict. Il y auoit trois bourgs aſſez grands ſur le chemin qui tiroit à Parme: & me ſemble qu'on m'a dict, qu'ils eſtoient au ſieur de Sainct Sourin, que i'ay veu à la Court, portant le bonnet rond: & eſtoient à demy mil l'vn de l'autre, & à deux mil de Verſel: & y auoit quelques ſoldats Italiens en garniſon, pour garder que ceux de Verſel n'en tiraſſent aucune commodité. Ie ſortis auecques la compagnie des Suyſſes, celle du Barõ Daurade, trois cents arquebuziers Italiens: & fis que le ſieur Pierre Gentil commandaſt que tous les hommes, femmes, & enfans me ſuiuiſſent & tous les cheuaux qui eſtoient dãs la ville auec force cordes & ſacs. Et m'en allay droit au premier village. Les ennemis qui y eſtoient, l'abandonnerent, & ſe retirarent à l'autre: & moy touſiours à les ſuiure. Ils abandonnerent tout, & ſe retirerent en

diligence vers Parme. I'auois deffendu à peine de la vie, que personne ne saccageast rien, que les viures. Et laissay le Baron Daurade, & la compagnie de gens à cheual au premier village, tirant à Parme, les arquebuziers Italiens au second, les Suysses au troisiesme tirãt à Versel, ayant tous charge de ne laisser passer chose aucune, que victuailles : & moy i'allois d'vn village à autre, pour faire haster : car ie ne pensois iamais sortir de là sans combattre. Les bourgs n'estoient pas fermez : & y auoit grands viures. Il y eust tel homme qui fist cinq & six voyages à porter viures dans Versel : & à la fin n'y demeura personne qui ne vint chercher des viures. Et embarquions les vins sur des batteaux, & les portions au long d'vne petite riuiere, qu'il y a : ie crois, que c'est vn bras du Pau : & l'allions descharger à demy mil de Versel contremont, car ce ruisseau n'approchoit plus dudict Versel. Cecy dura depuis le Soleil leuant iusques au couchant. I'oserois-ie dire, qu'il ne demeura que bien peu de toute sorte de viures dans ces villages. Les hõmes & les femmes estoiẽt là tous estonnez. Ie leur promettois de les faire recompenser : & ainsi se passa tout le iour : & y fust porté tant de viures pour les hommes, & pour les cheuaux, que de trois mois, nous n'en pouuions auoir faute. Et alors le Capitaine des gens à cheual vouluſt demeurer encore quelques iours auecques moy : & le lendemain le sieur Pierre Gentil sortit auecques tous les hommes, femmes &

enfans de huict ans en ſus, & s'alla ietter ſur vn taillis à demy mil de Verſel, faire faire des faſſines, & les apporter deuant la ville. Cela ne faſcha aux gens de la ville d'y aller: & y mena les Suiſſes, & preſque tous les ſoldats Italiens, & ie luy tenois eſcorte auecques le Baron Daurade, & la compagnie de gens à cheual. Et firent auſſi grande diligence à ce taillis, comme ils auoient faict le iourdeuant au village, des viures, & venoient deſcharger à vn traict d'arbaleſte dans la taillade, à la veuë de noſtre artillerie, & portee de noſtre arquebuzerie. Et iuſques à ce que la nuict nous en ietta, nous ne ceſſames: & deux iours apres nous y tournaſmes touſiours: & cuide qu'en ces trois iours il fut faict plus de ſoixãte milliers de faſſines: puis nous les allions prendre, enſeignes deſpliees: & les mettions dãs la ville: & en rempliſmes l'Egliſe & beaucoup de murailles vuides. Et commençaſmes à fortifier tous ſans nul excepter: & portions le ſieur Pierre Gentil & moy le bayart, pour donner exemple à tous les autres. Ie ne ſçaurois dire mal de ce Gentil-homme là: car ie cogneus bien qu'il n'auoit pas faute de bonne volonté, ains ſeulement d'experience. Tout ne ſe peut acquerir ſans eſtre mis en beſongne. Et comment voulez vous iuger d'vn homme s'il n'eſt mis à laiſſay? Peut eſtre que ſi on l'euſt attaqué, il euſt fait ſon deuoir: mais qui n'a veu iamais ſiege, s'eſtõne fort, quand il entend vne telle ſonnerie: & luy eſtonné tout eſt perdu. Et cõme nous euſmes

nos faſſines dedans, ie fis vne autre entrepriſe d'aller ſaccager les viures de deux villages aupres de Gaſtalde, qui eſt au ſieur Don Ferrand, dans lequel y auoit deux compagnies d'Allemans, & trois d'Italiens. I'enuoyay le Capitaine des gens à cheual, & tous les Gentils-hommes, qui eſtoient auecques moy courir iuſques au deuant la Graſtalde. Et le Baron Daurade, qui leur tenoit eſcorte au long d'vne haye. Et moy auecques les Suyſſes & quatre cens Italiens m'attendois à faire charger les viures. Ils enuoyarent douze cheuaux courir deuant la Graſtalde: & le reſte s'eſtoit mis en embuſcade aupres, en vn petit bois. Les Capitaines Allemans ſortirent, & grand nombre de gens: & donnarent la chaſſe à nos coureus. Noſtre embuſcade ſe deſcouurit trop toſt: car autrement tous les Capitaines eſtoient pris: & les chaſſerent iuſques dans la ville: & y fut tué quarante ou ſoixante Allemans: car le Baron Daurade s'y trouua, & l'embuſcade de gens de pied, & gens de cheual pres l'vn de l'autre. Et prindrent priſonnier vn qui portoit vne enſeigne des Allemãs, & vingt ou vingt quatre Allemans: & ainſi nous nous retiraſmes auecques les viures, que nous auions chargez: & le lendemain ie donnay congé à la compagnie de gens à cheual, pour s'en retourner: car ie craignois que Monſieur le Prince fuſt marry de ce qu'ils demeuroyent tant. Quant à eux ils ne ſe faſchoient point de demeurer aupres de moy: car ils euſſent bien voulu y demeurer. Ie les

euſſe ſouuent mis aux mains auec les ennemis. I'ay touſiours taſché à ne laiſſer les ſoldats ou gendarmes croupir: & fors ou foibles les mettre aux priſes auecques les ennemis, pour les faire recognoiſtre. Il y faut aller prudemment pour ne perdre: mais qui ſe tiédra touſiours ſur cela, le ne veux perdre mes gens, trouuera en fin qu'il ne faict pas grand cas Il en faut prendre, & en faut donner.

Monſieur le Duc de Parme eſtoit touſiours deuant ceſte place, qu'il battoit: & cependant ie faiſois mes affaires. Le Capitaine Balfernie-re, & vn'autre compagnie Françoiſe eſtoient dedans, qui firent ſi bien, qu'ils les amuzaſent dix ou douze iours. Le ſieur Don Ferrand, qui eſtoit à Cremone, eſtant aduerty des viures & des faſſines, que nous auions mis dedans, & du grand deuoir que nous faiſions, refroidir ſon entrepriſe: car comme i'ay dit cy-deuant, ie luy auois fait teſte à Cazal, & ſçauoir bien l'ordre & diligence, que ie faiſois en la fortification. Pareillement il ſe reſſouuenoit de ce que ie luy fis à Benne, & à S. Damian. Tout cela luy donna à penſer, qu'il n'emporteroit pas ceſte place ayſément: & retira ſes munitions & artillerie, qui eſtoit ſur le bord de la riuiere du Pau preſt à l'embarquer: & licentia les batteaux, qu'il auoit retenus pour embarquer l'artillerie, & les gens de pied. Car le camp du Duc de Parme ſe deuoit ioindre auec luy deuant Verſel. Et encore que cecy ſoit à ma loüange, ſi diray-ie, que Monſieur le Duc de Ferrare diſoit pa-

bliquement,& me donnoit bien ceſte gloire, que ma preſence arreſta l'ennemy, qui ne voulut rien hazarder, ſçachant bien comme i'ay dit, ce que ie ſçauois faire, pour la garde d'vne place. C'eſt beaucoup d'acquerir ceſte reputation, de ſe faire craindre & eſtimer à ſon ennemy. Ledit ſieur Don Ferrand eſtoit bon Capitaine, il ne vouloit tanter ceſte place, ou i'euſſe remué terre. Auſſi ayant dequoy manger ie luy euſſe faict ſouffrir vne honte.

Pendant ce temps là le Duc de Florence pourchaſſoit la paix du Duc de Ferrare enuers le Roy d'Eſpagne, par le bon aduis & conſentement du Roy: car autrement ledict ſieur Duc ne l'euſt faict, pour mourir. Il eſtoit trop François. Et comme la paix vint, qui fut au bout de vingt cinq iours, que i'eſtois entré dãs Verſel, ie m'en retournay à Ferrare: & prins congé de Monſieur le Prince à Rege: & ne faut point demander, ſi ie fus le bien venu de Monſieur le Duc, de Monſieur le Cardinal, & de Madame la Ducheſſe. Car ie ne péſe point qu'ils careſſaſſent iamais homme, de quelque eſtat que ce fuſt, & ſçauoit eſtre, plus que moy. Et quand il mourut, ie pouuois bien dire, comme ie fais encore, que i'auois perdu vn des meilleurs amys que i'auois en ce monde: & quand ie partis de Ferrare pour aller à Verſel, Monſieur le Duc s'informa d'vn mien Secretaire, ſi i'auois guere d'argent, il trouua que ie n'auois que deux cens eſcus. Il enuoya cinq cens eſcus à mondict Secretaire, qui faiſoit ma deſpence, & trois iours apres mon

retour ie prins congé de luy, de Monſieur le Cardinal, & de madame la Ducheſſe. Ledict ſieur Duc voyant que i'auois beaucoup de Gentils-hommes ſignalez aupres de moy, cognuſt bien que ie n'auois pas aſſez d'argent pour faire mon voyage, qui fut cauſe, qu'il m'en enuoya encor cinq cens. Et voyla comment ie m'en vins riche de ma charge, que i'auois en Toſcane: c'eſt argent me mena iuſques à Lyon, ou ie trouuay deux mil quatre cens francs, que le Roy m'auoit faict payer de deux annees de mon eſtat de Gentil-homme de la chambre, que Martineau m'apporta audit Lyon entre les mains de Cathelin Iean, maiſtre de la poſte, qui me conduict iuſques à Paris. Et eſtant arriué i'allé baiſer les mains au Roy, qui eſtoit à Creſſi: & fus auſſi bien venu de ſa Majeſté, comme quand ie reuins de Siene. Et fuſt fort aiſe de ce que i'auois faict pour le Duc de Ferrare. Monſieur de Guyſe qui ne m'auoit encore veu m'en embraſſa deux ou trois fois, deuant le Roy meſme. Sa Majeſté commanda audit ſieur de Guyſe de me faire bailler mil eſcus pour m'en retourner à Paris ſejourner vn peu. Ce que ledit ſieur fit promptement. Et voyla mon retour de l'Italie en France, la derniere fois, que i'y ay eſté, & les ſeruices que i'y ay fait: deſquels ie ne puis mentir: car il y a trop de gens, qui ſont encores en vie, qui en porteront vray teſmoignage.

Or Capitaines, vous deuez icy prendre

exemple, qu'eſt-ce que c'eſt de la reputation, laquelle quand vous l'auez acquiſe, vous ne deuez perdre, ains pluſtoſt mourir. Et ne faictes pas comme aucuns qu'il en y a, qui dés qu'ils l'ont attainte vn peu, s'en contentent & penſent, que quelque choſe, qu'ils facent, l'on les eſtimera touſiours vaillans. N'en croyez rien: car d'heure à autre les gens jeunes deuiennent grands: & ont le feu à la teſte: & combattent comme enragez. Et comme ils verront que vous ne faictes rien qui vaille, ils diront que l'on vous a donné ce tiltre de vaillant iniuſtement: & vous eſtimeront moins: & parleront de vous à leur plaiſir, & auecques iuſte raiſon. Car ſi vous ne voulez continuer touſiours de bien faire, & entreprendre de plus en plus, il vaudroit mieux pour voſtre honneur, que vous vous retiriſſiez à voſtre maiſon, auecques la reputation, que vous auez acquiſe, & non ſuiure encore les armes, pour la perdre & eſtre aux eſcoutes, lors que les autres ſont aux priſes. Si vous deſirez monter au bout de l'eſchelle d'honneur, ne vous arreſtez pas au milieu, ains degré par degré taſchez à gaigner le bout, ſans penſer que voſtre renom durera tel que vous l'auez acquis. Vous vous trompez, quelque nouueau venu le vous emportera, ſi vous ne le gardez bien, & ne taſchez à faire de mieux en mieux.

Le meſme iour que ie partis de Creſſi, Monſieur de Guyſe en partiſt, pour s'en aller à Mets, pour executer l'entrepriſe de Triom-

uille. Le Roy l'auoit choiſi pour eſtre ſon Lieutenant general en tout ſon Royaume dés qu'il fut arriué d'Italie. Auant mon arriuee, ie trouuay qu'il auoit prins la ville de Calays, & renuoyé les Anglois delà la mer, enſemble Guines: & que lors il eſtoit ſur le deſſein de ce ſiege de Triomuille. Il ne tarda pas deux iours, que le Roy me manda de le venir trouuer à Creſſi, ſans me mander qu'eſt-ce qu'il vouloit faire de moy: & ouys dire que le lendemain matin, que i'en fus party, le Roy auoit faict prendre Monſieur Dandelot, ſur quelque reſponce, qu'il luy auoit fait, touchant la religion, & comme ie fus arriué ſa Majeſté me fit venir en ſa chambre, ou eſtoit Monſieur le Cardinal de Lorraine, & deux ou trois autres, il ne me ſouuiẽt de leur nom, bien me ſemble, que le Roy de Nauarre, & Monſieur de Montpenſier y eſtoient. Et alors le Roy me dit, qu'il falloit que i'allaſſe trouuer Monſieur de Guyſe à Mets, pour commãder les gens de pied, deſquels Monſieur Dãdelot eſtoit Colonnel. Ie luy fis tres-humble requeſte de ne me vouloir point faire exercer la charge d'autruy, & que ie m'en yrois pluſtoſt luy faire ſeruice aupres de Monſieur de Guyſe, comme ſoldat priué, ou bien que ie luy commanderois les pionniers pluſtoſt, que de prendre ceſte charge. Le Roy me dit que M. de Guyſe meſmes me demandoit pour commander en ladite charge, apres qu'il euſt eſté aduerty de la prinſe dudit ſieur Dãdelot. Et comme ie vis, que ie ne gaignois rien en

excuſes, ie luy dis que ie n'eſtois pas encore guery d'vne diſſenterie, que ma maladie, m'auoit laiſſé, & que ceſte charge requeroit la grand' ſanté & diſpoſition, pour l'exercer, & que cela ne pouuoit eſtre en moy. Sa Majeſté me dit, qu'il tiendroit mieux ceſte charge biẽ commandee de moy en vne litiere, que d'vn autre qui fuſt bien ſain, & qu'il ne la me bailloit pas pour l'exercer pour vn autre, car il vouloit que ie l'euſſe pour touſiours. Ie luy reſpondis alors, que ie le ſuppliois tres-humblement, ne trouuer mauuais ſi ie ne la voulois point. Alors ſa Majeſté me dit ces mots, ie vous prie prenez la pour l'amour de moy. Et M. le Cardinal me dit alors c'eſt trop conteſté contre ſa Majeſté: c'eſt trop conteſté cõtre ſon Maiſtre. Alors ie ne luy dis, que ie cõteſtois point pour mauuaiſe volonté, que i'euſſe à ſon ſeruice, ny que ie n'euſſe volonté d'aller trouuer M. de Guyſe, car des que i'eſtois arriué à Paris i'auois baillé de l'argent pour m'achepter quelques tantes & autre equipage, pour m'aller rendre aupres dudit Sieur de Guyſe, luy ayant promis à Rome de me rendre aupres de luy. Alors le Roy me dict, qu'il n'é falloit plus parler, & qu'il falloit que i'y allaſſe. Surquoy ie ne ſçeus plus que dire: car il me ſemble que le Roy de Nauarre, & Monſieur de Monpenſier ſe meſlarent au propos, pour me faire prendre ceſte charge, pour ce qu'il me ſouuient que le Roy me dit, il n'y a plus d'excuſe: car vous voyez que tout le monde eſt contre vous. Et commanda

à M. le Cardinal de me faire dõner autres mil eſcus, pour m'ayder à achepter l'equipage qu'il me falloit. Ce qu'il fit promptement. Ie m'en retournay à Paris, & n'y demeuray que deux iours, pour me pouruoir de ce qu'il me falloit, puis allay trouuer Monſieur de Guyſe à Mets. Ie le trouuay qui montoit à cheual pour aller recognoiſtre Tiomuille, & ne vouluſt que i'y allaſſe, pour ce que i'auois faict vne grande traicte. Et à la verité ie n'eſtois gueres ſain, & y retourna le ſoir meſmes, & me dict, que ſi Dieu nous faiſoit la grace de la prẽdre, qu'il y auoit à gaigner de l'hõneur. Il m'appelloit touſiours ſe joüant à moy. Mõſeigne: & me dict en riant, courage monſeigne, i'eſpere que nous l'emporterons: & le matin partiſmes: car tout ſon cas eſtoit preſt. Ie veux dire vne choſe, & à la verité, ſans flaterie, que c'eſtoit vn des plus diligens Lieutenans de Roy, que i'euſſe encore ſeruy, des dixhuict, ſous qui i'auois faict ſeruice au Roy. Il auoit vne imperfection, qu'il vouloit eſcrire preſque toutes choſes de ſa main, & ne s'en vouloit fier en Secretaire, qu'il euſt. Ie ne veux dire, que cela ſoit mal faict, mais cela le tenoit vn peu en longueur. Et les affaires de la guerre requierẽt la diligẽce ſi ſoudaine, qu'aucunefois vn quart d'heure fait beaucoup de mal de la perdre. Vn iour ie venois des trẽchees, pour luy demãder 4. enſeignes d'Allemans, pour entrer en garde auec nous, & nous tenir eſcorte: car nous nous commencions fort approcher de la ville. Et à cauſe

que l'artillerie l'auoit tiré hors de ſon premier logis, il s'eſtoit logé en vne petite maiſonnette baſſe, là où il n'y auoit qu'vne petite chambre, qu'auoit la feneſtre, qui ſortoit ſur la porte: & la ie trouuay Monſieur de Bourdillon, qui depuis a eſté Mareſchal de France: auquel ie demanday, ou eſtoit Monſieur, il me dit qu'il eſcriuoit. Alors ie dis, au diable les eſcritures: il ſemble qu'il vueille eſpargner ſes Secretaires: c'eſt dommage qu'il n'eſt Greffier du Parlement de Paris: car il gaigneroit plus que du Tillet, ny tous les autres. Monſieur de Bourdillon ſe miſt fort à rire, pour-ce qu'il cogneuſt, que ie ne penſois pas, qu'il m'entendiſt: & pour ce qu'il voyoit que Monſieur de Guyſe m'entendoit, il m'aiguillonnoit touſiours pour me faire parler ſur ce Greffier? iamais ie n'eus tant de honte, & me courouſſay contre Monſieur de Bourdillon de ce, qu'il m'auoit faict ainſi parler: mais ils n'en faiſoient que rire: & me bailla le Comte Rocquendolf auec quatre enſeignes. Mais pour retourner à ſa diligence, il n'y auoit hõme, qui ne le iugeaſt vn des plus vigilans & diligens Lieutenans de Roy, qui ait eſté de noſtre temps, au reſte ſi plein de iugement à ſçauoir prendre ſon party, qu'apres ſon opinion, il ne falloit pas penſer en trouuer vne meilleure. C'eſtoit au reſte vn Prince ſi ſage, ſi familier & courtois, qu'il n'y auoit homme en ſon armee, qui ne ſe fuſt volontiers mis à tout hazard, pour ſon commandement, tant il ſçauoit gaigner le cœur. Ses depeſches l'a-

muſoient vn peu, quelquefois trop. Ie croy, qu'il craignoit eſtre trompé: car ceſte maniere de gens nous fait bien du mal. C'eſt vne choſe rare d'en trouuer vn fidele.

Or il aſſiegea la ville du coſté de delà l'eau, la riuiere entre deux, laquelle il fit ſonder, ſi elle eſtoit gueres profonde, par cinq ou ſix ſoldats, que i'amenay: & ne fuſmes que cinq ou ſix auecques luy, dont Monſieur de Bourdillon & Monſieur de Ciré en eſtoient: & trouuames qu'aucuns en y auroient iuſques à la braye, & d'autres iuſques à la ceinture. Ie luy dis que ſi de ce coſté là eſtoit le plus foible, qu'il n'erreſta point d'y faire la batterie: car ie ne craignois pas, que ie n'y fiſſe paſſer les ſoldats, pour aller à l'aſſaut: & que moy-meſmes leur monſtrerois le chemin. La nuict apres nous miſmes les gabions ſur le bord de la riuiere: & le matin au point du iour l'artillerie commença à tirer à la tour, laquelle fut ouuerte du coſté de main gauche tirant à vn rauellin, qui flanquoit ladite tour: & auſſi fuſt ouuerte vne petite tourelle, qui eſtoit entre la grand tour & le rauelin. Voyla tout ce qui ſe peut faire en ceſt endroit là. Les ennemis mirent dix ou douze pieces groſſes vis à vis de noſtre artillerie: & commencerent à faire vne contrebatterie ſur les vnze heures auant midy: & auant les deux heures ils nous eurent mis nos gabiõs en pieces, ſauf vn & la moitié d'vn autre, là où nous tenions le ventre en terre dix ou douze que nous eſtions. Car tous les ſoldats &

pionniers furent contraincts de s'oster de là & s'aller mettre derriere vne autre tranchee, plus de six vingts pas derriere nous: & si les ennemis se fussent hazardez de passer l'eau, il nous ostoient l'artillerie, & l'eussent peu jetter à leur aise dans la riuiere: car les soldats, qui s'estoient retirez à l'autre tranchee, ne nous pouuoient venir secourir, qu'à la mercy de leur artillerie & de leur arquebuzerie: de tant que la riuiere n'estoit pas de plus de soixante dix pas de large: & alloit à quatre pas de la muraille. Monsieur le Marquis d'Elbœuf ne m'abandonna iamais, & quatorze ou quinze Gentils-hommes de la suitte de Monsieur de Guise. Et ainsi demeurasmes iusques à la nuict, que l'on remit autant de gabions: & les doublasmes: mais ce fut pour neant, car nous ne pouuions faire aucune chose à la muraille, de nostre batterie: parce qu'elle auoit de grandes terrasses par derriere, de sorte que deux ou trois charrettes y pouuoient aller de front, & tout à l'entour de la ville. Ie ne vis iamais fortereſſe mieux pourtraicte que celle-là. Monsieur de Guyse tint conseil: & sur tout le monde d'opinion, qu'il deuoit oster l'artillerie de là, & loger toute nostre infanterie & Allemans de là la riuiere: & faire commencer les tranchees au plus pres, qu'elles se pourroient faire. Ledict sieur faisoit faire vn pont à extreme diligence: & passames la riuiere par dessus iceluy, encor que les aix ne fussent pas encore cloüez. Et nous campasmes en vn village, qui pou-

uoit eſtre à cinq ou ſix cens pas de la ville, tout plain & tout deſcouuert, de façon qu'vn oyſeau ne pouuoit paroiſtre, qui ne fuſt veu. Et nous battoient à coups de canon dans le village: de ſorte qu'il n'y laiſſoit maiſon qu'il ne miſt par terre: & eſtions contraincts de de nous tenir dans les caues. I'auois mis entre deux murailles mes pauillons: mais ils me rompirent & les murailles & les pauillons. Ie ne vis iamais vne plus furieuſe contrebatterie. La nuict enſuiuant Monſieur le Mareſchal de Stroſſi paſſa la riuiere auecques Monſieur de Guyſe, & commençaſmes à faire les trenchees au long de ceſte plaine: & demeuraſmes ſept ou huict iours auant que nous fuſions à deux cens pas de la ville, pource que les nuicts eſtoient courtes: & dés que le iour venoit, ils nous fouldroyoient dans les tranchees, & n'y auoit ordre d'y trauailler que la nuict. Monſieur le Mareſchal n'en bougea iamais, ſinon que quelquefois il alloit à ſes pauillons, qu'eſtoient demeurez de là l'eau, pour changer d'habillemens, & cela pouuoit eſtre de trois iours en trois iours. Il me laiſſa faire les tranchees à ma fantaſie, car nous les auions au commencement commencees vn peu trop eſtroictes, à l'appetit d'vn ingenieur. Ie faiſois de vingt pas en vingt pas vn arriere coing, tantoſt à main gauche, & tantoſt à main droicte: & le faiſois ſi large, que douze ou quinze ſoldats y pouuoient demeurer à chacun auecques arquebuziers & hallebardes. Et cecy faiſois-ie, afin que ſi

les ennemis me gaignoient la teſte de la tranchée, & qu'ils fuſſent ſautez dedans, que ceux qui eſtoient au rierre coin les combatiſſent: car ceux des arriere coins eſtoient plus maiſtres de la trenchée que ceux qui eſtoient au long d'icelle. Et trouuarent monſieur de Guyſe & monſieur le Mareſchal fort bonne ceſte inuention. Monſieur de Guyſe me dit, qu'il falloit que i'enuoyaſſe recognoiſtre ce qu'auoit fait noſtre artillerie à la tour, & que ce fuſt par des gens bien aſſeurez. Ie prins les capitaines Sarlabous, le ieune Millac, ſainct Eſtephe, Cipierre, & mon fils le capitaine Montluc & y alaſmes. Et comme nous eſtiõs pres de la tour, ils nous falloit paſſer de petits ponts, que les ennemis auoient faict pour paſſer le marés, & pour approcher de la tour. A laquelle eſtãs arriuez trouuaſmes vne palliſſade de bois, comme la cuiſſe, qui alloit depuis la tour iuſques à ſept ou huict pas dans la riuiere, & falloit aller au long de la palliſſade iuſques au bout par l'eau, & puis pardeuãt la palliſſade reuenir à la tour. Nous auions fait porter deux picques à deux ſoldats. Ie ne me mis point dans l'eau: mais tous, reſerué moy, paſſerent de ceſte maniere la palliſſade. Et l'vn apres l'autre recognoiſſoient la batterie qu'auoit eſté faicte à la tour: & y firent deſcendre vn ſoldat auec vne picque, & trouuarent que dans la tour y auoit eau iuſques au deſſous les eſſelles. Et pource que la riuiere faiſoit bruit en ceſt endroit là, a cauſe de la palliſſade, leurs ſentinelles n'entendoient

rien, encore que la tour fuſt a quatre pas de la muraille de la ville. Cela fait nous no⁹ en retournaſmes. Et le matin i'allay rendre comte à monſieur de Guyſe de ce qu'auions veu, lequel ne trouua pas bonne noſtre recognoiſſance: & me dit qu'il ſçauoit bien qu'il n'y auoit point de palliſſade: & que des gens, qui n'auoit gueres eſtoient ſortis de la, l'en auoit aſſeuré, & qu'il falloit la nuict enſuiuant la faire mieux recognoiſtre. Ie fus fort faſché de ceſte reſponce: & ne luy reſpondis ſinon, que le teſmoignage des capitaines me ſembloit eſtre ſuffiſant: mais puis qu'il ne s'en contentoit qu'on recognoiſtroit mieux la nuict enſuyuant. Il me dit, qu'il n'entendoit pas que i'y alaſſe moy-meſmes. Ie luy dis, qu'auſſi ne ferois-ie. Monſieur le Mareſchal cogneut bien que i'eſtois faſché: & dit au ſieur Adrian Baillon, & au Cõte Theophile, ie cognois que Montluc eſt faſché de la reſponce que luy a faict monſieur de Guyſe. Et vous verrez s'il neva ceſte nuict recognoiſtre d'vne terrible ſorte: car ie cognois la complexion de l'homme.

Monſieur de Guyſe retint ce ſoir là monſieur le Mareſchal & comme il fut nuict, ie prins quatre cens arquebuziers, & allay mettre les quatre cens corſelets le ventre à terre à cent pas de la porte de la ville, & ie m'en allay auec les quatre cens arquebuziers droit à la palliſſade. Les capitaines meſmes qui auoient recogneu, eſtoient autant faſchez de la reſponce, que m'auoit faict monſieur de

Guyse, que moy mesme. Ils passerent les premiers la palliſſade. Or ie cuide, que les ennemis le matin s'estoient apperçeuz, qu'il estoit passé de gens par le bout de la palliſſade, car nous y trouuasmes vn corps de garde de vingt ou vingt cinq hommes, desquels la plus-part furent tuez, & le reste se sauua dans le rauelin, ou nos gens les poursuiuirent: & entrerent dedans apres eux: mais la porte du rauelin, qui entroit dans la ville, estoit fort petite: & n'y pouuoit passer, qu'vn homme. qui fut cause, que nos gens s'arresterent: car les ennemis deffendoient la porte. Si est-ce qu'ils iettrerent vne moyenne hors du rauelin en terre de nostre costé. Et pource qu'apres de la tour, nostre artillerie, qui auoit battu delà la riuiere auoit abbaissé la muraille, de sorte qu'auecques quelques picquiers qui estoient venus auecques nous nous vinmes aux mains & dura plus d'vn'heure le combat. Monsieur de Guyse, qui voyoit tout de l'autre costé de la riuiere, enrageoit de ce qu'il voyoit. Mõsieur le Mareschal estoit auecques luy, qui rioit auecques le Sieur Adrian, & Cõte Theophile, & leur disoit, ne vous disois-je pas, qu'il en feroit vne? I'auois faict porter cinq ou six coignées aux soldats: & pendant que le combat duroit ie fis coupper toute la palliſſade, ou arracher, & ne nous falluſt plus entrer en l'eauë pour nous en retourner, car l'eauë s'escoula. Le capitaine sainct Estephe y fut tué, & l'enseigne de Cipierre, &

vne autre enſeigne: non pas qu'ils euſſent les drappeaux, car ie n'en auois point apporté, & dix ou douze ſoldats, qui furent morts ou bleſſé. Le capitaine Sarlabous eſt encore en vie & pluſieurs autres, qui atteſteront, que ſi nous euſſions porté auecques nous cinq ou ſix eſchelles de la hauteur de ſept ou huict pieds ſeulement, nous eſtions dedans. Car ils faiſoient mauuaiſe garde, qu'ils auoient mis dehors. De façon qu'ils demeurerent vn longs temps auant venir deffendre c'eſt endroit: & montarent cinq ou ſix ſoldats ſur la muraille, s'aydant les vns aux autres. Et ne falloit que mettre les eſchelles ſur la muraille qui eſtoit demeurée de la batterie, & monter ſur le terre plain. Ie croy que la fortune nous euſt ry: car on dict qu'elle ayme les audacieux.

Le matin i'enuoiay dire à monſieur de Guyſe par le capitaine Sarlabous, ce que nous auions veu, car ie n'y vouluz pas aller, eſtant certain qu'il eſtoit mal content. Monſieur le Mareſchal eſtoit touſiours aupres de luy, & diſoit, Voulez vous mieux recognoiſtre vne breche qu'en donnant vn aſſaut? C'eſt vn traict de Gaſcogne, que vous ne ſçauez pas. Ce qui eſtoit occaſion que monſieur de Guyſe eſtoit mal-content, eſtoit que l'on manderoit au Roy, que nous auions donné l'aſſaut & que nous auions eſté repouſſez: car autrement il ne s'en fut pas ſoucié. Son incredulité & mon deſpir firent perdre là de bõs hõ-

mes. Et comme nous fusmes à cinquante pas de la tour, vn matin à la poincte du iour, mõsieur le Mareschal se voulust retirer, pour aller changer de chemise, & moy aussi. Or cõme nous vinsmes à nous approcher de la ville ie faisois tousiours faire les arriere coins de main droicte, vn peu longs : afin qu'il y peut entrer en deux vne compagnie. I'auois tousiours opinion, que les ennemis feroient vne sortie sur nous: mais iamais monsieur le Mareschal ne le peut mettre en son entendement & me disoit tousiours, voulez vous, qu'ils soient si fols de sortir pour perdre des gens? Iamais gens d'entendement ne le firent. Et ie luy respondis, pourquoy ne voulez vous qu'ils sortent? car en premier ils deffendront leurs gẽs de la muraille en hors à leur retraitte : d'autre costé ils sont douze enseignes de gens de pied, quatre cents Espagnols choisis parmy toutes les compagnies Espagnolles, vn bon chef, qui les y a amenées, qui est Ioan Gaytan, homme, qu'ils estiment plus, que nul autre capitaine, cent hommes à cheual. Et la ville seroit bien gardée seulement auecques la moytié des forces, qui y sont. Iamais il ne luy peut entrer en l'entendement. Ie ne sçay pourquoy : car la raison de la guerre estoit pour moy. Ce matin là i'aucis mis le capitaine Lago l'aisné aux deux arriere coings longs à main droite. Et les y faisois entrer deuant le iour: afin que les ennemis ne s'en apperceussent. Et estoit autant, comme par maniere de parler, vn'embuscade. Les capitaines qui entroient

troiét en garde, auoiét charge, que ſi les ennemis faiſoient ſortie, & s'ils dõnoient à la teſte de la tranchée, qu'ils ſe iettaſſent à la campagne: & qu'ils couruſſent leur donner par flác. Et ceux de la teſte de la tranchée auoient auſſi charge, que s'ils venoient donner aux arriere coings, y ſortiſſent & donnaſſent pareillement par flanc. Nous auions tous les ſoirs quatre enſeignes d'Allemans, là ou nous auions commencé les trenchées pour nous ſecourir au beſoin: & ne me ſçauroit ſouuenir, quel regiment eſtoit ceſte nuict la de garde. Et auant que nous fuſſions au bout des trenchées le iour commença à eſtre clair. Monſieur le Mareſchal s'amuſa vn peu a parler auec vn capitaine des Allemans: & auſſi pour attendre vn cheual que ie luy auois enuoyé appreſter, pour aller rapaſſer le pont & s'en aller à ſe tentes. Et comme nous fuſmes aupres du village à l'endroit d'vne croix de pierre, arriua le cheual, que ie luy preſtois. Et comme mon laquais deſcendoit, tout a coup nous ouiſmes vn grand bruit: & viſmes les ennemis à la teſte de la trenchée aux mains auecques les noſtres: & ſautoient a corps perdu dans les trenchées, & ſans les arriere coins ils nous auoient gaigné les trenchées. Auecques eux eſtoient ſortis cinquãte ou ſoixante cheuaux. Le capitaine Lago mõſtra la, qu'il eſtoit vaillant homme, & bié aduiſé: car il cria à ſon Lieutenant, qui eſtoit à l'arriere coin derriere luy, qu'il couruſt à la caualleríe les picques baiſſées: & luy couruſt

au flanc des ennemis, qui combattoient la teſte de la trenchee. Ie montay ſur le cheual & monſieur le Mareſchal demeura à la croix, voyant le tout : & n'arreſtay que ie ne fuz auec les noſtres, qui eſtoient peſle-meſle auec les ennemis. Et comme Lago arriua à eux, ils ſe voulurent retirer : & tous nos gens ſortirent des trenchées, & leur coururent ſus. Et ainſi les menaſmes battant & tuant iuſques aupres de la ville, qui eſtoit a main droicte. Ie renuoiay incontinent le cheual à monſieur le Mareſchal, lequel trouua monſieur de Guyſe, & tous les gentils hõmes qui eſtoient logez prés de luy à cheual, qui nous venoyent ſecourir, mais il leur dict, qu'il n'eſtoit nul beſoin & qu'il auoit veu tout le combat, & que la victoire nous eſtoit demeurée. En nous retirant tout le demeurant de leur arquebuzerie eſtoit ſur les murailles. Il ſembloit que ce fuſt vne ſalue d'arquebuziers ſur nous. I'eſtois ſeul à cheual au milieu de nos gens. Ie laiſſe a penſer a vn chacun, ſi Dieu par miracle ne me ſauua parmy tant d'arquebuſades, veu la prinſe, qu'ils auoient ſur moy. Les capitaines me crioyent de prendre le large, mais ie ne les vouluz point abandonner. Et arriuay auecques eux iuſques ſur le bord des trenchées, la ou ie deſcendis & promptement baillay mon cheual a mon lacquais pour l'amener à monſieur le Mareſchal comme dict eſt & me iettai dans les trenchées, comme les autres : & trouuay vn Capitaine & vn Lieutenant des

noſtres morts, il ne me ſouuient de leurs nõs, car ils eſtoient François, & n'auoit pas long temps que ie cõmandois, & douze ou quatorze morts dans la tranchée des noſtres ou des leurs. Et quelque ſalue d'arquebuzerie qu'ils tirraſſent de la muraille, nous n'euſmes pas 10 hõmmes de bleſſez. Et voyla cõme leur ſortie ne nous porta pas tant de dõmage, pour beaucoup a nous qu'à eux les capitaines peuuẽt prendre icy vn bon exemple, pour les tranchées & pour l'ordre, que ie tenois, pour la ſortie, que pouuoient faire les ennemis : & le proffit, qui nous en vint: car n'allez pas philoſopher: les tenãts ont beſoing d hõmes doncques ils ne ſortiront pas pour forcer vos tranchées. Si vous vous endormez la deſſus, vous ſerez ſurprins Prenez garde auſſi quand vous ferez faire vos trãchées qu'elles ſoient hautes & en baiſſant: & qu'il y ait des encoigneures, pour pouuoir loger des gens : car ce ſont comme des forts, pour rembarer l'ennemy. Il ne ſe parla plus de la collere de monſieur de Guyſe contre moy, car monſieur le Mareſchal & luy ne tindrent autre propos en leur diſner, que du combat, & ſur tout de la prouidence, dont i'auois vſé. Et diſoient, qu'il eſtoit bien difficile, que ie fuſſe iamais ſurprins. Auſſi à la verité le plus ſouuent ie veillois, lors que les autres eſtoient en repos, ſans crainɛte du froid, ny du chaud. I'eſtois endurcy à la peine. C'eſt à quoy le ieunes gentils-hommes, qui veulent paruenir par les armes, ſe doyuent eſtudier & à ſouffrir

afin que lors qu'ils se feront vieux, ils ne le trouuent pas si insuportable. Car depuis que la vieillesse est du tout arriuée, à Dieu vo⁹dis.

Or dans deux ou trois nuicts apres nous eusmes conduict nostre tranchée, iusques au pied de la grand tour. Et apres monsieur de Guyse amena ses mineurs, veoir si la tour se pourroit miner: mais il trouua qu'il estoit impossible: & commençerent lesdicts mineurs à percer la muraille à deux ou bien trois pieds de terre: & comme les ennemis entendirent, que nous percions la muraille, ils commençerent à faire par dedans la tour des casamattes: de sorte que leurs canonieres respondoient à nostre trou. Et demeurasmes trois nuicts à pouuoir perçer la muraille. Et en mesmes que les mineurs picquoiét par le dehors, les ennemis picquoient par dedans à leurs casamattes. Et toutes les nuicts monsieur de Guyse nous enuoyoit quatre gentilshõmes, pour nous ayder à veiller. Et me souuient, que monsieur de Montpezat, & monsieur de Randan y vindrent coucher vne nuit Et comme le trou fut presque perçé, monsieur de Guyse me fit amener vn canon, pour aider à perçer la muraille, car nous cognoissions bien, que le picquier qu'ils faisoient, c'estoit des casamattes. Et que des que la muraille de la tour seroit percée, qu'ils nous tireroient des casamattes. Le iour deuant que le canon fust amené, M. le Mareschal de Strossi s'en estoit allé à ses tentes delà l'eauë, pour se rafreschir, & changer de chausses & de che-

miſe, car nous eſtions tous terre.

Monſieur de Guyſe des que les mineurs commencerẽt à picquer la muraille, fit venir quantité de pionniers, & commença à faire vne trauerſe de terre & faſcines droit contre-mon la tour, & y faiſoit laiſſer vn petit chemin: de ſorte que ladicte trauerſe fuſt auſſi toſt acheuée comme le trou de la tour. Les ennemis y auoient mis grand quantité de tables ſur la tour en maniere de tranchée. Et le ſoir deuant que nous donniſſions l'aſſaut, montant par ce petit chemin de la trauerſe, & auec des eſchelles, nous en portaſmes les tables de leur trenchée du haut de la tour, qui nous feit plus de mal, que de bien. Car comme les tables furent oſtées, la grand plate-forme, qui eſtoit tout ioignant la tour, n'y ayant que cinq ou ſix pas d'entre deux, nous voyoit, des que nous monſtrions la teſte. Or comme i'ay dict, monſieur le Mareſchal s'eſtoit allé rafreſchir: mais monſieur de Guiſe le feit ſouper auecques luy, & à grand inſtance l'arreſta ceſte nuict-là, qui fut ſon mal'heur: car monſieur de Guyſe l'arreſtoit, pour lendemain voir ou ils mettroient quatre couleurines du coſté ou ils eſtoient, pour battre aux deffences, quand nous donnerions lendemain l'aſſaut. Monſieur le Mareſchal le pria pluſieurs fois l'en laiſſer retourner: & luy diſoit, s'il me venoit ceſte nuict la quelqu'affaire, il auroit grand deſplaiſir s'il ne s'y trouuoit. Et a grand regret en fin ledict ſieur Mareſchal demeura: de ſorte que cõme il fut

retiré en ſes tantes, il demanda au ſieur Adrian Baillon, & au Comte Theophile, s'ils auoiét le mot du guet pour paſſer par les Allemans, car pour les noſtres il ne s'en ſoucioit point, & paſſeroit bien ſans mot. Ils luy dirent qu'ils ne l'auoient point. Et leur dit ces mots: Il me vient en l'eſprit, que monſieur de Montluc aura ceſte nuict des affaires, & que les ennemis le viendront aſſaillir par deſſus la contre eſcarpe du foſſé de la ville. Et ſi cela aduenoit, ie regretterois toute ma vie, que ie ne m'y fuſſe trouué. Les autres luy reſpondirent. Il ne faut pas que vous ayez crainte de cela: car il met vn corps de garde de quatre cens hommes iuſques a vingt pas de la porte de la ville, & faudroit qu'ils combattiſſent cela auant que venir à luy. Alors monſieur le Mareſchal leur dit, ie ne ſçay que c'eſt: mais il me prend vne opinion de quelque malheur ceſte nuict icy. Les autres luy oſtoyent cela de la teſte tant qu'ils pouuoient: car il faſchoit au ſieur Adrian de repaſſer la riuiere, & venir la nuict a la tour: a cauſe qu'il auoit eſté fort malade, & n'eſtoit gueres ſain encores. Car s'il euſt dict, comme eux meſmes me dirent apres qu'il paſſeroit, bien par les Allemans ſans mot, eſtant cogneu de tous les capitaines Allemans, auſſi bien que des noſtres, il ſe fuſt mis en chemin, quelque promeſſe qu'il euſt faicte à mõſieur de Guyſe: mais quand l'heure eſt venue ie crois que Dieu veut, que la mort s'en enſuiue, ona beau fuir & ſe cacher. Il leur dict

ces mots, monſieur de Montluc n'eſt pas bien cogneu du Roy ny de la Royne, encores bien que le Roy l'aime fort: Mais ſi i'eſchappe de ce ſiege, ie feray cognoiſtre au Roy & à la Royne ce qu'il vaut. Et comme lendemain il fut mort, le Sieur Adrian & le Comte Theophile me dirent, que i'auois perdu le meilleur amy, que i'auois en ce monde. Ce que ie creuz bien, & le crois encore. Et pouuois dire qu'ayant perdu le Duc de Ferrare & luy, i'auois perdu les deux meilleurs amis, que i'auois en Italie, & en France. Il fut tué lendemain regardant auec monſieur de Guyſe, ou ils mettroient les quatre couleurines. Ils y auoient regardé deuant diſner longuement: mais monſieur de Guiſe eut opinion d'y retourner apres diſner: pour mieux reuoir, ayant monſieur de Salcede aupres d'eux d'eux. Vne mouſquetade le tua venant d'vn petit bouleuard, qui eſtoit tout au coin de la ville, qui tire deuers Mets au long de la riuiere. Et voyla comme quand l'heure eſt venuë, nous ne la pouuons euiter. Ce pauure Seigneur eſtoit paſſé par plus de ſix mille canonnades ou mouſquetades, & plus de cinquante mille arquebuſades, leſquelles ne luy ſçeurent donner la mort: & ceſte meſchante mouſquetade luy fut tirée de plus de cinq cens pas, eſtant monſieur de Guyſe, pres de luy. Or le Roy y perdit vn bon ſeruiteur: & mourut vn vaillant homme, s'il en y auoit en la France. Deux heures apres monſieur de Guyſe vint à la tour & defendit qu'õ

ne me dit point sa mort. Et comme ie vis le sieur Adrian, & le Cõte Theophile, ie leur demãday ou il estoit, ils me dirent qu'il s'estoit trouué mal la nuit passée: mais qu'il viendroit ceste nuit-là. Et ayant veu monsieur de Guyse tout triste, & tous ceux, qui estoient auecques luy, le cœur me iugea, qu'il y auoit quelque mal-heur. Et comme monsieur de Guyse s'en fut retourné, & m'eust laissé, monsieur de Bourdillon en la place de monsieur le Mareschal, ie le priay de me dire qu'estoit deuenu monsieur le Mareschal. Alors il me dit, aussi si vous ne le sçauez aujourd'huy, vo⁹ le sçauriez demain. Lors il me conta sa mort, & comme monsieur de Guyse leur auoit deffendu de ne le me dire, craignant que le regret, que i'aurois me gardast de faire lendemain ce, que ie deuois au combat. Alors ie luy dis, qu'il n'y auoit homme dessous le ciel, qui le regretast plus, que moy: & que ie mettrois peine de l'oublier pour ceste nuict-là, & pour lendemain, mais que tant que ie viurois apres ie ne me sçaurois tenir de le regretter. Le comte Tecphile & le sieur Adrian demeurarent auecques moy toute ceste nuit, durant laquelle nous passasmes ensemble nos regrets. Et à la poincte du iour nous commençasmes à faire tirer le canon au trou. Monsieur de Guyse auoit faict faire des engins de table espoisse de plus d'vn grand pied, pour mettre deuant le canon quand il auroit tiré: afin que les ennemis estans aux casamattes, ne tuassent nos canonniers. Il y auoit

deux petites rouës à chaque bout, qui touchoient en terre: & auecques vne petite cordette l'on tiroit ceſt engin, & couurit le deuant du canon: de ſorte, que les arquebuzades ne pouuoient paſſer. Et ainſi tiraſmes quinze ou vingt coups à ce trou: ſi bien qu'vn homme tout à ſon aiſe y pouuoit paſſer. Le canon ne pouuoit porter dommage à leurs caſamattes, pource qu'elles eſtoient vn peu à main droicte, & homme ne pouuoit s'approcher du trou ſãs eſtre bleſſé ou mort mõſieur de Guyſe me manda, que ie regardaſſe, ſi ie pourrois loger trois ou quatre cents hõmes deſpuis la tour iuſques au rauelin, & qu'il m'enuoyoit des gabions & des pionniers. Il auoit faict faire des mantelets, pour mettre deſpuis la tour, iuſques à la riuiere, ou il y pouuoit auoir ſept ou huict pas. Et de là nos arquebuziers tiroiẽt a ceux quiſe monſtroiẽt a la courtine. Nos enſeignes ſe mirent au lõg de la muraille dépuis la tour iuſques au rauelin. Et ceux de la plate-forme voyoient au long de la courtine: & les noſtres, qui eſtoiẽt contre ſe rauelin acoſté de la canonniere leur tiroient. Et moy ie faiſois tirer de dernier les mantelets. Monſieur de Neuers pere de ces trois filles qui ſont en vie, eſtoit venu la, & ſe tenoit contre ceſte trauerſe au pied de la tour monſieur de Guyſe eſtoit de l'autre coſté de la riuiere a l'artillerie. Poton Seneſchal d'Agenois, commandoit l'vne des quatre couleurines, qui faiſoit de fort bons coups & nous faiſoit vn grand bien: car il tiroit touſiours au

haut de la courtine, & a la plate forme, a ceux, qui monſtroient la teſte, pour tirer a nos gens contre bas. Cela dura plus de quatre ou cinq heures. Monſieur de Guyſe me manda par monſieur de Cipierre, que ie regardaſſe ſi l'on pourroit mettre les gabions, qu'il m'auoit enuoyé entre la muraille & le trou: mais tous ceux qui ſe monſtroient, pour poſer les gabions eſtoient morts ou bleſſez. Ie m'aduiſay de mettre cent ou ſix vings pionniers dans l'eauë contre le bord de la riuiere, pour faire vne tranchée au long d'icelle tirant au rauelin. Monſieur de Cipierre vid la grand difficulté & impoſſibilité, qu'il y auoit & trouua le capitaine la Bordeziere mort, ſon enſeigne bleſſé, qui mourut apres. Vous n'euſſiez veu que ſoldats bleſſez, leſquels on amenoit penſer, les mantelets tous en pieces de coups de pierre: de ſorte que nous eſtions tous au deſcouuert, tirant les vns contre les autres, comme l'on tire à la butte. I'auois bien rangé nos affaires: car i'auois fait mettre la pluſpart de l'arquebuzerie à centaines. A meſure que nos gens n'auoient point de poudre, i'en faiſois touſiours venir d'autres. Et tout le peril & mal tomboit la ou i'eſtois: car tant les couleurines, qui tiroient de l'autre coſté de la riuiere, que ceux des noſtres qui tiroient au deſcouert, tenoient les ennemis en telle crainte, que nul n'oſoit ſe hauſſer, pour tirer contre bas aux noſtres, eſtans contre la muraille: mais tiroient touſiours à nous qui eſtions en butte. Monſieur de Bordillon

par le commandement de monſieur de Neuers, me vint prendre par derriere auec les deux bras, & me porta plus de ſix pas en arriere, me diſant, He que voulez vous? he que voulez vous faire? ne voyez vous pas ſi vous eſtes mort que tout cecy eſt perdu? & que ces ſoldats perdront cœur? Alors ie me desfis de luy: & luy dis. Et ne voiez vous pas auſſi que ſi ie ne ſuis là auecques les ſoldars, que tous abandonneront ce coin: & les ennemis tueront tout ce qui eſt au long de la muraille? Car lors il ſe hauſſeront a leur aiſe pour tirer contre bas. Monſieur de Neuers me crioit auſſi de l'autre coſté du trou, pour me faire retirer. Ce que ie ne vouluz faire, & dis à Monſieur de Bourdillon telles paroles. Il eſt dict auiourd'huy, ce que Dieu voudra faire de moy ie ne le puis eſchapper. I'ay beau fuyr, ſi ce lieu doit eſtre mon tumbeau. Sans dire plus mot ie m'en retournay au lieu, dont il m'auoit tiré. Et ſoudain ie m'aduiſe de traicter vne entreprinſe, diſant au capitaine Volumat, qu'il print ſix arquebuſiers & deux hallebardiers: & qu'il s'allaſt mettre derriere vn canton de muraille, qui eſtoit reſté de la tour, quād on l'abatit: & qu'il aduiſa tout a vn coup partant du dernier de ceſte muraille, s'il ſe pourroit ietter à corps perdu ſur les caſamates, faiſant mon fondement qu'elles ne pouuoient eſtre couuertes que de table, car ils les faiſoient tout ainſi, que nous faiſions le trou, ou bien qu'elles eſtoient deſcouuertes. Quoy qu'il en fuſt, ie

le priay qu'il se jettast, sans marchander, dessus, l'asseurant que i'allois faire donner vn autre Capitaine par le chemin de la trauerse, qui montoit iusques sur la tour, & que tous deux se ietteroient à corps perdu, & en mesme tẽps sur les casamates. Ie fis venir vn Capitaine François, il ne me souuient de son nõ, pour rafraischir les autres: & luy dis, presens Monsieur de Neuers, & Mõsieur de Bordillõ, ce que i'auois dit au Capit. Volumat, & que soudain qu'il seroit monté, sans marchander il se ietta sur les casamates, disant à Monsieur de Neuers, & à Monsieur de Bordillon, qu'ils donnassent courage aux soldats de suiure ce Capitaine, & que ie m'en allois faire donner au Capitaine Volumat. Mais comme ce pauure Capit. monstra seulement la teste, voy-le la tué par ceux de la grand plate-forme, & vn autre apres luy: de sorte qu'ils tomboient entre les iambes de Monsieur de Neuers, & Monsieur de Bordillon. Ie crie au Capitaine Volumat, estans esloignez quinze pas l'vn de l'autre, que le Capitaine qui donnoit par la trauerse estoit desia au haut de la tour, pour le mettre en ialousie: car cela point ordinairement les bons courages. Ledit Capitaine Volumat se dresse, car ils estoient à genouil derriere ce canton de muraille, & court iusques sur le bord. Il y auoit vne autre muraille entre les casemates, & le canton de la tour: de sorte que quand bien il se seroit ietté là, il n'eust rien faict. Si est-ce que cela

fut cauſe du gain de la place, car la caſematte eſtoit toute deſcouuerte, & fort baſſe. Et cõme ilsvirent le capitaine. Volumatſur le bord faiſant ſemblant de ſe vouloir ietter entre deux il abandonnarent les caſamattes, & ſe mirent en fuitte au long de la courtine, de la muraille, & du terre-plein, entre lequel & la muraille cinq ou ſix hommes pouuoient aller de front. Et alors vn ſoldat du capitaine Volumat en deux ſauts fuſt a moy & me dict haſtiuement que les ennemis auoient abandonné les caſamattes. Tout a coup ie me iette au coſté du trou, & prins vn ſoldat, & crie, ſaute dedans, ſoldat: ie te donneray vingt eſcus. Il me dict, que non feroit: & qu'il eſtoit mort & ſur-ce il ſe vouloit deffaire de moy a toute force. Mon fils le capitaine & ces capitaines que i'ay nommés auparauãt leſquels me ſuiuoient eſtoient derriere moy. Ie cõmence a renier contre eux, pourquoy ils ne m'aidoient a forcer ce galand. Alors tout a vn coup nous le iettames la teſte la premiere dedans, & le fiſmes hardy en deſpit de luy. Comme in vis-que les caſamattes ne tiroient, nous iettames deux autres arquebuziers dedãs, partie de leur gré, partie par force, & leur preniõs les flaſques, & le feu, car il yauoit eau iuſques deſſoubs les eſſelles: & peu apres le capitaine Montluc ſe ietta dedans. Les Capitaines Coſſeil, la Mote Caſtet Segrat, les Auſillions, ayans tous rondelles arrent le ſaut pour ſauuer mon fils, & trois ou quatre

arquebuziers apres eux. Et cõme ie vis qu'ils estoient neuf ou dix, ie leur criay, courage compagnons, monstrez que vous estes vrays soldats Gascons, donnez le tour aux casamattes. Ce qu'ils firent. Les ennemis qui estoient sur leur terre plein tiroient des pierres aux leurs pour les faire retourner dans les casamatte. Et comme le capitaine Montluc fust aupres de la porte de la casematte, il rencontra les ennemis, lesquels y vouloient rentrer: & vn arquebuzier des nostres tua le chef qui estoit armé d'vne escaille couuerte de velours verd, vn morion doré en teste, & vne hallebarde dorée à la main. Deux autres y furent tuez de coups de main. Et alors nos gens se iettarent dans la casematte & me criarent par le trou de la canonniere, Secours, secours, nous sommes dans les casemattes. Alors monsieur de Neuers & monsieur de Bourdillon m'ayderent promptement à mettre soldats dedans. Nous leur prenions leur flasques & le feu: & comme ils estoient en l'eau, ils les reprenoient en la main, & passoiẽt se iettant dans les casemates. Et despuis monsieur de Neuers m'appella tousiours son capitaine, tant qu'il à vescu, disant qu'il m'auoit là seruy de soldat.

Il y auoit deux capitaines de la garnison de Mets, nommés le Baron d'Anglure & Valen-ville, qui auoient eu congé à ma requeste de monsieur de Guyse, pour se trouuer à l'assaut, auecques chacũ vingt cinq arquebusiers lesquels ie tins tousiours au dessoubs de

la trauerſe: ils n'auoient encore tiré. Ie les appellay, & à vn ſaut furent à moy, & ſe iettarent dans le trou, & leurs ſoldats apres. Et à meſure qu'ils entroient ie les faiſois courir à la porte de la caſematte, & entrer dedans C'eſtoit vne porte fort baſſe & petite. Les ennemis n'oſoient plonger les arquebuzades contre bas, pour-ce que les noſtres eſtans au long de la muraille les voioient comme ils ſe hauſſoient. Auſſi faiſoient bien ceux qui eſtoient là ou i'auois touſiours demeuré. Ils auoient grand quantité de pierres: mais pour cela on n'arreſtoit point d'entrer & ſortir dans les caſemattes. Or comme les ſoldats du Baron d'Anglure & de Valen-ville entroient en la caſematte, ie faiſois ſortir ceux qui l'auoient gaigné, on n'y pouuoit demeurer plus de quarãte ou cinquãte perſõnes Et comme Dieu veut donner l'heur aux hõmes les Eſpagnols qui eſtoient en la ville, vouloiẽt garder les caſemattes: mais les Hãnuiers ou Flamans ne le vouloient ſouffrir & voulut le gouuerneur que ceux de ſa compagnie la deffendiſſent: & en demeura en priſon long temps: de ſorte que le Roy d'Eſpagne le vouloit faire mourir. Car les Eſpagnols le chargeoient d'y auoir mis ſes gens apoſtes, pour faire perdre la place. Le gouuerneur ſe defendoit, & diſoit qu'il auoit veu faire ſi mal à Ioan Gaytan, & a ſes Eſpagnols, qu'il ne s'y eſtoit oſé fier. Et ainſi ſe chargeoient les vns & les autres. Nous ſçeuſmes tout cecy par des gens de monſieur le Conneſtable

& de monsieur le Mareschal de sainct André quand ils sortirent hors de prison, lesquels laisserent encores ce gouuerneur prisonnier. En mon temps i'ay touſiours veu les Eſpagnols ſeueres puniſſeurs de ceux, qui par laſcheté & coüardiſe rendoient ou perdoiét les places. Ce ſera treſ-bien & ſagement fait à vn Prince, de punir ceux, qui commettront des fautes ſi importantes au public, au moins par le degradement des armes, qui eſt pis que la vie. Mais il en faut faire iugement ſans paſſiō: car i'ay veu ſouuent tel blaſmé par celuy qui n'euſt ſçeu faire mieux.

Pour retourner a noſtre ſiege, monſieur de Guyſe eſtant aux couleurines, & faiſant tirer aux deffences apperceut que les gens des trenchées couroient droit à la tour: c'eſtoiét les deux capitaines Anglure & Valen ville, que ie faiſois venir, & Lunebourg Colomnel d'vn regiment d'Allemans qui eſtoit au commencement des trenchées, auquel ie manday qu'il m'enuoyaſt cent arquebuziers des ſiens en diligence: car les noſtres n'auoient plus de poudre. Il courut luy meſmes auec cét arquebuſiers & cent picquiers, à moy, qui eſtois à la tour. Monſieur de Guyſe le vid partir courāt, & voyoit auſſi les autres, qui eſtoient pres de la tour courir au trou. Il feit vn grand cry, comme l'on medit apres, O mon Dieu la tour eſt prinſe. Ne voiez vous pas que tout le mōde y court? Et ſoudain monta ſur vn courtaut bay, qu'il auoit là, & courut à toute bride paſſer le pont, & vint touſiours courant iuſques

aux

aux trenchées. Soudain que ie vis, que Anglure & Valen-ville furent dans la tour, ie dis a vn gentil-homme, courez à monſieur de Guyſe luy porter les nouuelles que la tour des Puces eſt prinſe & qu'a ceſte heure ie croi qu'il prendra Thiomuille: mais iuſques icy ie ne l'auois iamais creu. Le gentil homme courut & le trouua deſia qui commençoit entrer dans les trenchées. Le gentil homme luy dit monſieur monſieur de Montluc vous mande que la tour eſt prinſe. Et en courant luy reſpondit he mon amy i'ay tout veu, i'ay tout veu & a cinquante ou ſoixante pas de la tour, il mit pied à terre & abandonnant ſon cheual, vint a nous courant. Et comme il arriua, ie me mis à ſouz rire contre luy, & luy dis, ho monſieur, c'eſt a ceſt'heure, que ie croy, que vous prendrez Thiomuille. *Mas bous hazets trop bon marcat de noſte pet, & de boſte mouſeigne.* Il me ietta le bras droit au col diſãt telle parolles, Mouſeigne, c'eſt à c'eſt heure, que ie cognois, que l'ancien prouerbe eſt veritable que iamais bon cheual ne deuint roſſe. Or Lunebourg eſtoit deſia dedans, & quinze ou ſeize Allemans & les autres entroient à la file. Mõ. ſieur de Guyſe ſe ietta dedans, & va entrer à la petite porte dans les caſemattes. Et comme il fut dedans, il me cria par vne canonniere, que ie luy fiſſe mettre des pionniers dans la tour, pour abattre les caſemattes, & que ie gardaſſe qu'il n'entra plus perſonne, car il ſe touchoient tous dedans. Alors ie iettay des pionniers dans la tour, & commencerent a

rompre la muraille des caſemattes. Et comme les Allemans virent, que ces vilains ne trauailloient point de force, ils leurs prindrẽt les pics, & commencerent à coupper ladite muraille Monſieur de Guyſe feit ſortir Lunebourg, pour garder qu'il n'en entraſt plus dans la tour, & qu'il haſtaſt ſes gens pour coupper les caſſemattes. Et en moins d'vne demye heure toute la caſſemattes. Et en moins d'vne demye heure toute la caſematte fut renuerſee ſur l'eau qui eſtoit dans la tour, laquelle ruine beut toute l'eau. Et lors fuſmes au large, & tout le monde y entroit, qui vouloit. Monſieur de Guyſe s'en ſortit les Allemans, & retourner en leur lieu. Et alors ie retiray le Capitaine Sarlabous & tous ſes compagnons, leſquels eſtoient au long de la courtine, & contre le rauelin, & ſe mirent dans les trenchees.

Or comme les ennemis virent la tour perduë, ils ne tiroient plus de bon cœur: & cogneuſmes bien, qu'ils eſtoient eſtonnez. Les mineurs Anglois, qu'auoit Monſieur de Guyſe n'eſtoient iamais bougez d'aupres de moy. Monſieur de Guyſe auant qu'il partiſt de la tour, regarda auecques eux, ou eſt-ce qu'ils pouuoient faire les mines, & trouuerent que c'eſtoit deſſous la grande plate forme: & marquerent les lieux, où ils la deuroient faire, ſe retirant auec Monſieur de Guyſe: lequel me dict, Monſeigne, ie m'en vois courant à mon logis pour aduertir le Roy de la prinſe. Et aſſeurez vous, M. de Monluc, que ie ne luy celeray pas le deuoir, que vous auez fait. Ie vous

renuoyeray les Mineurs ſur l'entree de la nuict. Ie vous prie, baillez leur des Gentils-hommes, qui ne bougent d'aupres d'eux: afin que par eux ils vous mandent, ce qu'ils aurõt beſoin. Et s'en alla deſpeſcher vn courrier au Roy: car il tarde aux grands, que les nouuelles ne volent. Sa Maieſté faiſoit lire les preſages de Noſtradamus le iour deuant, & liſoiẽt pour le lendemain bonnes nouuelles au Roy. Le courrier y arriua ce iour meſmes: & le lendemain y auoit ville renduë. On dira que ce ſont des reſueries: mais ſi ay-ie veu pluſieurs telles choſes de ceſt homme. La tour fut prinſe entre les quatre ou cinq heures apres midy. Nous auions combatu depuis les dix heures, & comptions que le combat auoit duré de ſix à ſept heures. Ce combat, & celuy du fort de Camolia à Sienne ſont les plus longs, & les plus perilleux combats, où ie me ſuis iamais trouué, bataille, ou ſans bataille. Car il y faiſoit bien chaud: auſſi pluſieurs y demeurarent. A l'entree de la nuict arriuerent les mineurs, & moy-meſmes allay voir leur commencement. De toute la nuict ie ne dormis: pource que ie les voyois ſi diligẽs, que ie ne voulois pas que rien mãquaſt, mais que tout leur fuſt baillé promptement: afin que pour faute de quelque choſe, ils ne perdiſſent vn quart d'heure de temps. De ſorte qu'à l'aube du iour ils eurent fait deux mines, mis la poudre preſte à y mettre le feu: & la troiſieſme deuoit eſtre preſte ſur les dix heures. Ma preſence ne ſeruit pas de peu

faire vne telle diligence, ayant non plus enuie de dormir, que de danſer. Monſieur de Neuers, & monſieur de Bourdillon s'en eſtoient allez auec monſieur de Guyſe, & retournerent le lendemain au ſoleil leuant. Ledit ſieur de Neuers ſe fit apporter ſon diſner ſur les huict heures. Comme nous mangions ſur trois tambours, ou ſes gens auoient mis la nappe eſtant aſſis ſur autre trois, a peine euſmes nous beu chacun vn coup que les ſentinelles me vindrent dire, qu'au coin de la ville vn trompette ſonnoit en chamade. Ie baillay le tãbour ſur lequel i'eſtois aſſis, a ſon maiſtre afin qu'il luy allaſt reſpondre. Le tambour me rapporta, que le trompette luy auoit dit, que i'aduertiſſe mõſieur de Guiſe, qu'ils vouloiẽt parlementer: car ils ſçauoient que ie commãdois là. Et comme monſieur de Neuers & monſieur de Bourdillon l'entendirent il laiſſerent le manger, & allerent monter a cheual courant vers monſieur de Guyſe. Ledit Seigneur y enuoya incontinent vn ſien trompette: auquel ils donnerent charge de dire à mõſieur de Guyſe, que s'il luy plaiſoit leur enuoyer quatre gentils hommes pour parlemẽter, ils en bailleroiẽt autres quatre pour oſtages. Monſieur de Guyſe y enuoia monſieur de la Broſſe, monſieur de Bourdillon, ou bien monſieur de Tauannes, & Eſclabolle & vn autre, dont ie ne ſuis recors. Ils firent la capitulation, qu'ils ſortiroient auecques l'argent qu'ils pourroient porter ſur eux: & pour ne mentir point il ne me ſouuient des autres ar-

ticles. Ie ne me ſuis iamais gueres meſlé de ces eſcritures, eſtant aſſez empeſché à pourueoir, que ſur ces entrefaites, il n'y eut quele qu'vn tué mal à propos, comme il aduiét ſouuent. Mais ils ſortirent le lendemain, & veux dire, que des quatre parts les trois eſtoient bleſſez, & preſque tous a la teſte. Et cela ſe faiſoit, quand ils ſe hauſſoient pour nous tirer la ou i'auois affuſté nos arquebuziers. Car a ceux, qui eſtoient contre la muraille, ils ne pouuoient tirer, qu'ils ne monſtraſſent de la ceinture en haut. Et tout leur malheur vint des noſtres qui eſtoient contre le rauelin, & de ceux que ie commandois, ou nous tirons en butte. Et des le ſoir meſmes, que la capitulation fuſt faicte, monſieur de Guyſe deſpeſcha monſieur du Freſne. Ie ne ſçaurois dire s'il eſtoit encores alors Secretaire des commandemens, bien me vint dire à Dieu tout a cheual: & me demanda ſi ie voulois riẽ mander au Roy. Ie luy dis, vous meſmes auez veu comme tout s'eſt paſſé, & que i'auois tant de fiance en monſieur de Guyſe, qu'il ne le celeroit point a ſa Maieſté. Alors il me dict qu'il auoit charge expreſſe de compter tout par le menu au Roy, comme le combat eſtoit paſſé, & que entre autres choſes il luy auoit donné charge de dire au Roy que trois hommes auoient eſté cauſe de la prinſe de Tiomuille, que i'en eſtois l'vn de ceux la, & qu'il m'en deuoit ſçauoir bon gré. Et cogneuz biẽ qu'il n'auoit rien celé au Roy: car il m'apporta lettres de ſa Maieſté, par leſquelles il me

mandoit beaucoup de bonnes choſes : & entr'autres qu'il n'oublieroit iamais ce ſeruice, que ie luy auois fait. Ie ne veux pas deſrober l'honneur des autres, contant ce que ie fis. Ie croy que les hiſtoires, qui n'eſcriuent que des Princes & Grands, en parlent aſſez, & paſſent ſous ſilence ceux qui ne pas d'vne ſi grande taille.

Voyla donc la ville de Tiomuille prinſe. Aucuns qui n'aymoient guiere Monſieur de Guyſe, auoient mis en placards à la porte du Palais à Paris, & par les carrefours, qu'il ne trouueroit pas à Thiomuille, ce qu'il auoit trouué à Calais, n'y ayant trouué que les vilains. Cela eſtoit en rime, de laquelle il ne me ſouuient point. C'eſtoient des enuies qu'on portoit à ce braue & vaillant Prince, pour la charge honnorable, que le Roy luy auoit donnee : mais ie n'ay affaire de traitter cela: car ie ne me veux embrouïller en ces fuſees. Auant nous, ces enuies ont regné, & regneront encores apres nous, ſi Dieu ne nous vouloit tous refondre. Il y en auoit qui creuoient de deſpit, que Monſieur de Guiſe euſt eu ceſte bonne fortune. Car il en y a, & trop de ſi bonne paſte, qui ayment mieux la ruyne & perte de leur maiſtre, que l'honneur, non pas de leur ennemy, mais de leur compagnõ. Et ſi quelque diſgrace luy ſuruient, car les hommes ne ſont pas Dieux, ils ſe rient, & font d'vne mouche vn elephant. Laiſſons les creuer leur ſoul. Ce pendant Thiomuille fut nous, auec beaucoup d'honneur. Le ſoir de-

uant que les ennemis s'en fuſſent allez, M. de Guyſe mit dedans la ville, M. de Vieille-ville, lequel n'y voulut entrer, que ie ne fiſſe auecques luy : pource qu'il ne ſeroit pas, diſoit-il, maiſtre des ſoldats, qu'ils n'entraſſent par force par deſſus les murailles. Ie prins deux ou trois cens ſoldats, & trois capitaines, & me mis dedans auecques luy, ayant ſa compagnie de gens-d'armes : & toute la nuict nous fallut faire la ſentinelle, pour garder que les ſoldats n'entraſſent par la muraille, & ne dormiſme vne ſeule goutte. Ie m'eſtonne de ce qu'on lit aux hiſtoires Romaines, de ceux qui auãt le iour des batailles aſſignees, dormoient auſſi profondement, que ſi c'eſtoit le lendemain de leurs nopces. Ie n'ay iamais eſté ſi peu aprehẽſif. Bien ſouuẽt ay-ie paſſé 3. nuicts de ſuitte, & 3. iours ſans dormir, voire ſans en auoir que peu d'enuie. Ie conſeillay le lendemain à M. de Guyſe de remuer ſon cãp hors de là. Car autrement on ne pouuoit eſtre maiſtre des ſoldats. Et à laverité dire, ilsmeritoiẽt qu'on leur dõnaſt le ſac : car c'eſt leur oſter le cœur, ſi on ne leur donne quelque curee. Et peu de choſe qu'ils gaignent de l'ennemy, les contente plus, que quatre payes. Mais Monſieur de Guyſe diſoit touſiours, qu'il falloit garder la ville, pour le ſeruice du Roy : & qu'à l'occaſion de ceſte ville, le Roy tireroit d'Allemagne toutes les forces qu'il voudroit : & que le Duc Iean Guillaume de Saxe paſſeroit par là : & qu'il falloit qu'il y trouuaſt des viures ; & en renuoya le camp, & le mit à demy

lieuë de là. Monsieur de Vieilleville y demeura dedans auec trois ou quatre enseignes de gens de pied, & sa compagnie de gens-darmes.

Or capitaines mes compagnons vous auez icy vn exemple, si vous le voulez retenir, & cognoistrez dequoy sert vne grande promptitude: car ceste place se gaigna pour la hastiueté, dont i'vsay incontinent que le soldat du capitaine Volumat m'eust dict, que les ennemis abandonnoient les casemattes. Ie n'euz pas la patience d'y mettre plus de neuf ou dix hommes sans les enuoyer combattre. Tous aussi tost i'y feis mettre mon fils le premier, & les gentils hommes, qui m'auoient suiuy au siege de Siene & a Montalsin. Il me seruit bien de m'haster, & les faire aller au combat: car si i'eusse demeuré iusques, à ce qu'il en y eust eu autant dans la tour, qu'il en faisoit besoin par apparence, les ennemis fussent rentrez dedans, & on les eust promptement renforcez: de sorte que iamais il n'eust esté possible de la prendre. Ie me suis trouué en beaucoup de sieges: mais ie ne me trouuay iamais sans quelque peu d'esperence de prendre la place, que celle là. Car ayant veu & touché auecques le doigt, tout ce qui s'y pouuoit faire pour la prendre, ie m'en trouuay aussi eloigné, que du Ciel à la terre. Et ne faut point qu'on donne la louange de la prinse, qu'à Monsieur de Guyse seul, qui s'y opiniastra de telle sorte, que le combat dura six ou sept heures: & cuide que sans la solicitation

qu'il me faiſoit d'heure en autre, nous nous fuſſions retirez, cognoiſſant qu'autant valloit combattre contre le ciel. Il faut croire que par ſon heur & bonne fortune, & l'aide de Dieu, qu'il le vouluſt ainſi, elle ſe gaigna, & non par la force des hommes: Eſtant certain qu'il fut tiré plus de canonnades par ceux de dedans, que nous n'en tiraſmes dehors.

Doncques mes compagnons, comme vous verrez la commodité, haſtez l'execution: & ne donnez iamais loiſir à l'ennemy de ſe recognoiſtre. Ie le vous conſeille. I'ay eu touſiours trois choſes en moy, c'eſt de bien nombrer les gens. Iamais ie n'ay trouué ſergent Major, ny autre qui m'ait ſurpaſſé en cela Et pourueu que l'ennemy ne fuſt partie en pandant & partie en plaine, encor que le bataillon fuſt grand, ie le nombrois à cinquante hommes pres de demy mil loin: Et la ſeconde de cognoiſtre à la façon de faire des ennemis, s'ils ont peur, ſoit à leur deſmarche, à leur train, ou à la façon de tirer, car de la vous tirez vn grand aduantage. Deſlors que i'apperceuois mon ennemy, tant ſoit peu, en branſle, ie le tenois pour perdu: Et la troiſieſme la haſtiueté de les combattre ſur leur peur fort ou foible. Car ſi vous ne vous ſçauez ayder de la peur de voſtre ennemy, il ne vous faut eſperer de ſçauoir vous ayder de la voſtre. Et ay touſiours eu en ma teſte la deuiſe d'Alexandre, encore que ie ne la porte pas, qui eſt, *Ce que tu peux faire aujourd'huy n'attends*

au l'endemain. Et tiens qu'apres l'ayde de Dieu toutes les bonnes fortunes, que i'ay euës, m'ont procedé de ces trois choſes. Que ſi vous n'auez le iugement voyant voſtre point de preſſer & ſoliciter vos gens: & ſans vſer de conſultation de gaigner pays, vous ne ferez iamais rien qui vaille, ny pour vous, ny pour celuy que vous ſeruirez. Ne craignez en vn ſaut perilleux d'hazarder la vie du ſoldat. Il n'y a ordre. Il faut que quelqu'vn ſe ſacrifie pour le public, autrement le monde ſeroit trop peuplé, pourueu que ce ſoit en lieu, d'où il ne ſe puiſſe retirer, cõme ie fis aux ſoldats, que ie pouſſay dans les caſemattes. Car lors ſe voyant perdus ils prennent courage: & font de neceſſité vertu. Si ie me fuſſe retiré, lors que M. de Bourdillon me print par le faux du corps, ie croy que noſtre entrepriſe euſt eſté remiſe. I'en ay veu bien ſouuent qui ſont biẽ aiſes, quand on les force ſe retirer, lors que l'hazard y eſt, & font les empreſſés ailleurs. Ie cognois ces gens à la mine. Mes compagnõs, mes amis, apres auoir dit voſtre *In manus*, ne vous ſouuenez plus que de bien faire. Si voſtre heure eſt venuë, vous auez beau conniller, puis qu'il faut mourir, il vaut mieux mourir en gens de bien, & laiſſer vne belle memoire de ſoy.

Ie perdis à la relation des Capitaines plus de cinq cens ſoldats morts ou bleſſez: & fiſmes apporter tous les bleſſez à Mets, ou Monſieur de Vielleuille, qui eſt à preſent Mareſchal de Frãce, les enuoya recommander, car il

eſtoit Lieutenant de Roy là, & leur fis diſtribuer de l'argent de l'hoſpital, que M. l'Admiral auoit dreſſé, lequel a eſté cauſe de la ſaluation d'vn grand nombre de ſoldats blecez, & auſſi de faire hazarder les ſoldats plus hardiment au combat, ayant eſperance que s'ils eſtoient bleſſez, ils auroient ſe cours de de l'argent de l'hoſpital, pour ſe faire guerir. Certes, Sire, & vous qui eſtes appellez aux grandes charges, vne des principales charges, dont vous deuiez auoir ſoin, c'eſt d'eſtablir des lieux pour les pauures ſoldats & eſtropiats & blecez, tant pour les penſer, que pour leur donner quelque penſion. Pouuez vous moins faire, puis qu'ils vous font preſent de leur vie? Ceſte eſperance leur fait prẽdre le hazard plus volontiers. Certes vos ames en reſpondront, car elles n'auront pas plus de priuilege que les noſtres, & ſi vous en porterez encores plus: car vous nous faites faire les maux que nous faiſons, pour plaire à vos paſſions. Et ſi Dieu n'a compaſſion de vous & de nous ce ſera vne grãde pitié. Sire, à l'honneur de Dieu pouruoyez aux pauures ſoldats, qui perdent bras & iambes, pour voſtre ſeruice. Vous ne les leur auez pas donnez, c'eſt Dieu. Pouuez vous moins faire que les aider à nourrir? Penſez-vous que Dieu n'oye pas les maledictions qu'ils nous donnent, puis que nous les rendons toute leur vie miſerables? I'ay ouy dire que le grand Seigneur a vne belle police là deſſus. Auſſi eſt il mieux ſeruy, que Prince du monde.

Trois iours apres la prinse de Tricmuille, l'armee marcha droit à Arlon, qui est vne petite ville, fort belle, de ce qu'elle contient. Cest vne grande faute à vn Lieutenant de Roy, apres la prinse d'vne place de seiourner, comme ie vois qu'on fait bien souuent. Cela accourage vos ennemis, & donne à vos gens loisir de se retirer au lieu que l'honneur leur commande de demeurer, lors qu'ils se voyẽt employez. I'entends si l'armee n'est du tout rompuë ou ruynee: car lors la necessité vous force. Mais de se reposer apres vne prinse, & perdre le temps tant petit soit il, cela est fort preiudiciable au seruice de vostre maistre. Ie campay tout à l'entour de ladite ville auecques nos gens de pied François Monsieur de Guyse campa vn quart de lieuë en arriere: & me dit qu'il estoit tout assoupy d'enuie de dormir, car il n'auoit dormy depuis le commencement du siege, ce qu'il auoit accoustumé de dormir en vne nuict (& moy encores moins) me priant de faire les approches ceste nuict là: & qu'il m'enuoyroit les commissaires de l'artillerie auecques quatre canõs pour aduiser là où il les faudroit mettre: & qu'il vouloit donner ceste ville à sac aux soldats en recompense de Tionuille: & se retira dans les logis couuerts de paille où il se logeoit. Il y auoit dans la ville cent cinquante Allemans, & quatre cens Vvallons. Les Allemands gardoient vne porte, & les Vvallons l'autre. Et comme i'euz mis les sentinelles & les corps de garde bien pres les vns des autres, pource

que lon diſoit, qu'il y entreroit des gens ceſte nuict-là, ils faiſoient fort bonne mine la dedans. Ce qui nous faiſoit penſer, qu'ils eſperoient ſecours. Ie commençay à faire faire l'eſplanade par les iardins pour mener l'artillerie Et voulois faire la batterie par la porte & vn peu à main gauche, pour m'ayder à l'aſſaut auecques des eſchelles d'vne petite breche qu'ils auoient fait, pour porter la terre ſur la terrace, qu'ils faiſoient en ceſt endroit là. Ils auoient fait des degrez dans la terre meſmes à la deſcente du foſſé, & pareillement à la montee, iuſques ſur le terrain. Ie m'approchay iuſques aupres du foſſé de la ville, & iuſques à vn petit foſſé, qu'il y auoit pres du chemin, lequel ie fis recognoiſtre par vn ſoldat. I'auois trois ou quatre Capitaines auecques moy, dans ce petit foſſé. Le ſoldat trouua ces degrez, dans leſquels il deſcendit, puis en monta trois ou quatre autres de ceux qui montoient ſur le terreplein : & la s'arreſta ſans eſtre apperceu. Et comme il y eut demeuré vn peu, il retourne à moy, & me dit, qu'il n'y auoit point de ſentinelle par le terre plein: & qu'il penſoit que ſi lon s'alloit jetter à coup perdu ſur le terreplein, que nous emporterions la ville. Ie fis approcher vn corps de garde qui eſtoit fort, plus que les autres : à cauſe que ie voulois qu'il ſeruiſt de garder l'artillerie : & faiſois venir le ventre en terre, les ſoldats ſe mettre dans le foſſé. Puis fis retourner le ſoldat au foſſé & trois ou quatre arquebuſiers, & deux Capitaines auecques

les rondelles, dont Monsieur de Goas en estoit vn. La nuict estoit obscure si fort, qu'on ne se voyoit point à vn pas l'vn de l'autre. Ce soldat estoit Flamand. Il descend au fossé, les Capitaines apres luy, & trois ou quatre arquebusiers apres. Et comme ils estoient dans le fossé, ils se mettoient contre le bord d'iceluy deuers la ville & au plus prez des degrez. Les ennemis entendirent le bruit & commencement à crier, *Var dar*, c'est à dire qui va là. Ce soldat leur respõdit en leur langage *frind, frind*, amis amis: & luy demanderent qu'il estoit, il leur dict qu'il estoit Flamant, & qu'il regrettoit, pour estre de leur pays, leur perte, & qu'au point du iour toute l'artillerie qu'auoit Monsieur de Guyse, seroit en batterie, & qu'il ne falloit point qu'ils se fiassent aux Allemands, qu'ils auoient auec eux: car ils estoient asseurez de n'auoir aucun mal, & de n'estre aucunement offencez par les nostres, comme desia ils leur auoient promis, & qu'vn Allemand estoit sorty à l'entree de la nuict, pour aller parler aux nostres: de façon que tout le meurtre tomberoit sur eux, s'ils ne se rendroient, & qu'il ne seroit pas temps quãd l'artillerie auroit tiré. Ils enuoyarent incontinent au quartier des Allemands, & trouuarent qu'vn soldat, qui parloit Allemand, pres là où ils estoient, parloit aux leurs, & comme leur messager fut de retour, ce soldat entendit qu'ils estoient en garboueil la dedans: & commença à leur dire s'ils luy vouloient donner à boire, ils luy dirent qu'ouy, &

qu'il montaſt ſur leur foy,& à fiance. I'oyois tout cecy, car ie n'eſtois pas à ſix pas du bord du foſſé:& fis aller les autres deux Capitaines l'vn apres l'autre dans le foſſé:& puis trois ou quatre ſergens auecques des hallebardes. Ce ſoldat monta les degrez iuſques à ce qu'il fuſt ſur le bord du terreplein : & parloit àeux diſant que Monſieur deGuyſe auoit fait bonne guerre à ceux de Tiomuille, & qu'il la feroit a eux: & les amuſoit touſiours de paroles. Ils luy firent porter à boire. Monſieur de Goas eſtoit apres le ſoldat, & trois arquebuſiers apres luy, les vns apres les autres : car ils n'y pouuoient monter que l'vn apres l'autre. Ce ſoldat les couuroit de ſorte qu'ils ne pouuoiẽt voir au long du degré de la montee. L'autre Capitaine ſe mit apres les trois arquebuſiers, les ſergens apres, de ſorte que tout ce degré iuſques au haut fut plein : Et comme Monſieur de Goas vid qu'ils eſtoient tant, pouſſa le ſoldat,qui eſtoit deuãt luy ſur le terreplein: & l'autre Capitaine pouſſa les trois arquebuſiers. Ce ſoldat commence à crier *goute k ich*,c'eſt à dire bonne guerre,bonne guerre. Les arquebuſiers tirarent : les Capitaines ſe jettarent ſur la contr'eſcarpe, & tout le monde apres: & ces pauures gens s'enfuirent tous à leurs logis, les ſoldats les couroient par les ruës. Ie me jettay dans le foſſé auecques tout le demeurant, montant les ſoldats les vns apres les autres. Les Allemans qui ſe virent prins par derriere, à la requeſte de ce ſoldat,qui parloit Allemand ils ouurirẽt à la mercy des ſoldats, qui fut vn acte digne

d'eſtre loüé aux noſtres, & que lon peut bien cognoiſtre à cela qu'ils eſtoiét vieux ſoldats. Car il ne ſe trouua pas quatre hommes de morts: ains eux-meſmes menoient les noſtres faire butin par les maiſons. Voyla comme la ville fut prinſe.

Monſieur de Guyſe, qui auoit defendu, qu'on ne l'eſueillaſt point, mais qu'on le laiſſaſt dormir à ſon aiſe ceſte nuict là, n'en ſceut rien, iuſques au point du iour qu'il demanda, ſi l'artillerie auoit encore commencé à tirer: & on luy reſpondit que la ville eſtoit deſia priſe dés la minuict: & que lon auoit retourné l'artillerie en ſon lieu: ce qui luy fit faire le ſigne de la croix, diſant, c'eſt allé bien viſte. Ledit ſeigneur monta à cheual & nous vint trouuer. Or par malheur le feu ſe print en deux ou trois maiſons, à cauſe de la poudre que lon y trouua: & en la prenant le feu s'y mit & bruſla quatre ou cinq ſoldats. Ceſte ville là eſtoit preſque pleine de lins preſts à eſtre filez, le vent eſtoit grand: & n'y ſceut on iamais donner ordre, que plus de la moitié de la ville ne ſe bruſlaſt, qui fut cauſe que les ſoldats ne gaignerét pas tant, comme ils euſſent fait. Le lendemain Monſieur de Guyſe marcha auec tout le camp: & ne s'arreſta, iuſques à ce qu'il fuſt à Pierrepont. Il ſe logea dans la ville, & toute la nobleſſe de ſa ſuitte, laquelle eſtoit grande: & nous campaſmes les vns delà l'eau & les autres deça. Et là arriuerent les Suyſſes, & le Duc Iean Guillaume de Saxe, qui amena vne belle & grande troupe de Reiſtres

Reiſtres auec luy : & me ſemble qu'il vint auſſi auecques luy quelque regiment d'Allemans. Le Roy y arriua auſſi & ſe logea à Marche, maiſon de Monſieur le Cardinal de Lorraine. Ie croy que ce fut la plus belle & grande armee de cauallerie & d'infanterie, que iamais Roy de France euſt. Car comme le Roy la vouloit voir toute en bataille, le camp duroit vne lieuë & demie. Et quand on commençoit à marcher par la teſte, auant qu'on fuſt au bout & retourné il y falloit trois heures.

Deux houres auant iour Meſſieurs de Bourdillon & de Tauannes Mareſchaux de camp ſe rendirent au lieu, ou tout le camp eſtoit aſſigné: & a meſure que nous arriuiõs, ils nous bailloient le lieu, où il falloit que nous fuſſions: & auant que tout le camp fuſt en bataille, il fut plus de huict heures, il faiſoit vn grand chaut. Monſieur de Guyſe ſe rendit à l'aube du iour: & aydoit à mettre en bataille l'armee. Ie fus mis auec les François entre les Suyſſes & vn bataillon d'Allemands. Et paſſant Monſieur de Guyſe par deuant noſtre bataillon, il dit, pleuſt à Dieu, qu'il y euſt icy quelque bon compagnon, qui euſt vn flaſcon de vin & du pain pour boire vn coup: car ie n'auray pas temps d'aller à Pierremont diſner, auant que le Roy ſoit arriué. Ie luy dis Monſieur, voulez vous venir diſner à mes tãtes? Il n'y auoit pas plus d'vne arquebuſade. Ie vous donneray de fort bon vin François & Gaſcon, & force perdriaux. Alors il me dit,

ouy monſeigne, mais les perdriaux ſeront de voſtre pays, des aulx & des oignons. Ie luy reſpondis, que ce ne ſeroit l'vn ny l'autre: mais que ie luy donnerois ſi bien à diſner, que s'il eſtoit dans ſon logis, & le vin auſſi froid, qu'il en pourroit boire, & vin de Gaſcogne, & de la bonne eau. Alors il me dit, vous mocquez vous point, monſeigne? & ie luy dis, non ſur ma foy. Ouy, dit il, mais ie ne puis laiſſer le Duc de Saxe. Ie luy reſpondis, amenez le Duc de Saxe, & qui vous voudrez. Il me reſpondit que le Duc ne viendroit pas ſans ſes capitaines. Et ie luy reſpõdis, amenez capitaines & tout, car i'ay prou à mãger pour tous. I'auois promis le ſoir deuãt à Meſſieurs de Bourdillon & de Tauannes de leur dõner à diſner, apres qu'ils auroient mis le camp en bataille: mais ils n'y peurent venir, pource qu'vne partie de la cauallerie, qui eſtoit logee loing, n'eſtoit encore arriuee: & d'autre part i'auois vn des bons viuãdiers de l'armee. Mõſieur de Guyſe alla chercher le Duc de Saxe, enſemble les capitaines. I'enuoyay en diligẽce à mon maiſtre d'hoſtel, afin que tout fuſt preſt. Mes gens auoient fait faire vne caue dans terre, dans laquelle le vin & l'eauë y demeuroient auſſi frais que glace, & de bonne fortune, ie me trouuay force perdriaux, cailles paons d'Inde, leurauts, & tout ce que l'on eut peu ſouhaitter, pour faire vn beau feſtin, auec patiſſerie & tartes: car ie m'aſſeurois biẽ que Meſſieurs de Bourdillon & de Tauannes ne viendroient pas ſeuls, leſquels ie voulois

bien traicter: pource que i'eſtois bien aymé d'eux. Ils furent ſi bien traittez, que mõſieur de Guyſe demanda au Duc de Saxe par ſon truchement, qu'eſt ce que luy ſembloit du Colomnel des François: & s'il ne nous auoit pas bien traittez & dõné de bon vin? Le Duc leur reſpondit, que ſi le Roy leur euſt donné à diſner, il ne les euſt pas mieux traittez, ny donné de meilleur vin, ny plus frais. Les capitaines du Duc de Saxe ne l'eſpargnoient, beuuans touſiours à nos capitaines François, leſquels i'auois auſſi mené auec moy. Et encore que meſſieurs de Bourdillon & de Tauannes fuſſent venus, ſi ne m'euſſent ils pas ſurpris. Car apres la table de mõſieur de Guiſe, il n'en y auoit vne ſeule en tout le cãp plus longue, ny mieux fournie que la mienne. Et touſiours i'en ay vſé ainſi, en quelque charge que i'aye euë. Car pour honorer la charge que i'ay euë de mes maiſtres, i'ay voulu faire croiſtre ma deſpence. I'ay veu touſiours ceux qui ont veſcu ainſi, eſtre plus en credit que les autres, & mieux ſuyuis. Car tel gentilhomme eſt ſorty de bon lieu, qui ne ſçait biẽ ſouuuent où aller diſner. Et ſçachãt quelque bonne table, volontiers il s'y rendra. Et s'il vous ſuit à table, volõtiers il vous ſuiura ailleurs, s'il eſt tant ſoit peu bien nay, & nourry. pour retourner à mes hoſtes, quand ils ſortirent de la table, M. de Guyſe me dit: comment mes gens pouuoient faire blanchir le linge, ſurquoy ie leur auois donné à diſner. Ie luy dis, que c'eſtoient deux hommes,

que i'auois, qui le blanchiſſoit ni. Vrayemẽt, dit-il, vous eſtes ſeruy en Prince. Et la deſſus entretint le Duc de Saxe, en diſant plus de bien de moy, qu'il n'y en ſçauroit auoir. Ie dis à Monſieur de Guyſe, qu'il me fiſt donner de l'argent au Roy, pour faire de la vaiſſelle d'argent: afin que vn'autrefois, quand ils me feroient ceſt honneur de venir manger à mes pauillons, ie les fiſſe ſeruir, comme il leur appartenoit. Monſieur de Guyſe le dit au Duc de Saxe, lequel dit, qu'il le vouloit dire au Roy: & comme ils voulurent monter à cheual, pour retourner au camp, on leur vint dire, que le Roy eſtoit party de Marches, & qu'il s'en venoit au camp. Eux deux s'en allerent au deuant: & nous retournaſmes chacun en ſa place, tant les Capitaines du Duc que nous autres, qui tous eſtions ie vous aſſeure bien ſouls, & la teſte pleine. Ils rencontrarẽt le Roy à vn quart de lieuë des batailles. Sa Maieſté leur demanda s'ils auoient diſné. M. de Guyſe luy reſpondit qu'ouy, auſſi bien qu'ils euſſent diſné il y auoit vn an: & pource qu'ils venoient deuers les batailles, ſa Maieſté leur dit, qu'ils n'auoient pas diſné à Pierrepont. Monſieur de Guyſe luy dit, vous ne ſçauriez deuiner, qui nous a donné à diſner, ny qui nous a ſi bien traittez. Alors le Roy luy demanda, & qui? c'eſt, reſpond Monſieur de Guyſe, Montluc. Ie croy qu'il vous a donné des viandes de ſon pays, dit le Roy, des aulx & des oignons, & le vin bien chaut. Surquoy Monſieur de Guyſe luy compta, comme

ils auoient eſté traittez. Le Roy le demãdant au Duc par ſon truchement lequel reſpondit que ſi ſa Maieſté leur auoit donné à diſner, ie ne leur euſt ſçeu donner de meilleures viandes, ny de meilleur vin, ny plus frais : qui puis que i'eſtois ſi bon compagnon, qu'il falloit que ſa Maieſté me donnaſt de l'argent pour faire de la vaiſſelle d'argent : car rien ne leur auoit manqué que cela: & que monſieur de Guiſe & luy m'auoient promis de luy faire ceſte demande. Le Roy leur promit, qu'il le feroit, & que puis que ie dependois ſi honorablement il m'en vouloit donner le moyen, plus qu'il n'auoit fait iuſques a ceſte heure là.

Encores que cecy ne ſerue de rien a mon eſcriture, ſi l'ay ie voulu dire pour faire cognoiſtre à vn chacun que l'auarice ne m'a iamais tant dominé qu'elle m'aye gardé d'honnorer les charges que i'ay euës de mes Roys & maiſtres: & vous conſeille, capitaines mes compagnons, qui commandez à beaucoup de gens d'en faire de meſmes, & que l'auarice ne vous commande. Ce peu que vous dépẽdrez vous acquerra beaucoup. La table honneſte d'vn capitaine attire d'honneſtes hommes, & meſmes celle du Lieutenant de Roy, ou la nobleſſe ſe iette, pour eſtre incommodée de logis. Peut eſtre ſouuent d'autres incommoditez les preſſent que ſi le Lieutenant de Roy eſt chiche & auare, on le fuira comme vn vilain. Ie n'ay iamais fait ainſi, & au contraire plus deſpendu que ie n'auois, aiant

cogneu que celà m'y a plus profité que nuy, non ſeulement en cela, mais auſſi à donner, des cheuaux & des armes, & bien ſouuent à tel qui auoit mieux dequoy que moy. Si le Roy vo⁹ cognoiſt de ceſt humeur ou le Prince qui vous commande, il ne faudra à vous donner auſſi. ſçachant que vous eſtes liberal, & que vous n'auez rien qui ſoit à vous.

Or comme ie fus à noſtre bataillon & chacun de nos capitaines en ſa place, le Prince de Ieinuille, qui eſt à preſent monſieur de Guyſe: vint à la teſte de noſtre bataillon, & le fils de monſieur d'Aumalle tous deux ieunes enfans, beaux à merueilles, ayant leurs gouuerneurs auec eux, & trois ou quatre gentilshommes apres. Ils eſtoient montez ſur des petites haquenees. Ie leur dis, ça, ça mes petits Princes. ça mettez pied à terre: car i'ay eſté uourry en la maiſon, de la où vous eſtes ſortis, qu'eſt la maiſon de Lorraine, où i'auois eſté page. Ie veux eſtre le premier qui vous mettra les armes ſur le col. Leurs gouuerneurs deſcendirent & les firent mettre pied a terre. Ils auoient des petits robons de taffetas leſquels ie leur oſtay de deſſus, leur mettãt la picque ſur le col, & i'eſpere que Dieu vous fera la grace de reſſembler à vos peres, & que ie vous porteray bonne fortune, pour eſtre le premier, qui vous a mis les armes ſur le col. Elles m'ont iuſques icy eſté fauorables. Dieu vous rende auſſi vaillãs, que vous eſtes beaux & fils de tresbons & genereux peres. Ainſi ie les fis marcher coſte a coſte, & les picques ſur

le col, à la teſte du bataillon eſtant au deuant, & retourner au meſme lieu. Leurs gouuerneurs eſtoient ſi aiſes, & tous nos capitaines de veoir ces enfans marcher, comme ils faiſoient, qu'il n'y auoit nul qui n'en euſt bon preſage. Mais i'ay failly en l'vn qui eſt celuy de monſieur d'Aumalle, car il mourut bien toſt apres. Et toutesfois, à ce que l'on me dit, ce petit Princes eſtoit auſſi ſain dãs le corps, qu'enfant pouuoit eſtre. Mais ie croy que les Medecins tuent les princes, pour les vouloir trop difficillement traitter en leurs maladies. Ils ſont hommes comme nous: & toutesfois on veut qu'ils ayent quelque choſe de plus particulier, que les autres. Monſieur de Guyſe eſt en vie, i'eſpere qu'il accomplira ce bonheur, que nous luy deſiraſmes ce iour là. Le commencement en eſtoit bon, i'eſpere que la fin de la le couronnera. Et ainſi il ſera demeuré heritier de la bõne fortune, qu'alors nous ſouhaittaſmes à ſon couſin & à luy, puis que Dieu en a voulu prendre l'vn. I'ay touſiours fort eſperé en ce peu que i'ay cogneu, de ce ieune Prince. Auſſi euſt-il iamais de poltron en ceſte braue race. Ce qui ne ſe voit gueres, quand il y a grand multitude. Bref noſtre armee fut tres-belle: & à laquelle le print tres-grand plaiſir.

Quelques iours apres, ſa Majeſté fut aduertie, que le Roy d'Eſpagne marchoit auec ſon armee, & faiſoit grand diligence. Le Roy ſe douta qu'il alloit ſurprendre Corbie,

ou Dourlan ou bien Amiens, ou il n'y auoit en garnison que deux enseignes en chacune. Le soir que ces nouuelles luy vindrent, ils ne firent que disputer sur les moyens de les secourir: mais ils trouuoient qu'il estoit impossible veu que le Roy d'Espagne estoit fort auant monsieur de Guyse demeura ceste nuict la a Marches: & en renuoya messieurs de Tauanes & de Bordillon à Pierrepont. Ma coustume estoit d'aller donner le matin le bon iour a monsieur de Guyse peis m'en retournois a mes pauillons: & de tout le iour ie ne m'esloignois de ma charge, & ne m'amusois a faire la court ce n'a iamais esté mon mestier dequoy le Roy, monsieur de Guyse, & tous les Princes du camp m'en estimoient d'auantage, disans que de nostre costé, il ne pouuoit venir aucun desordre. Or donc le lendemain matin ie m'en allois donner le bon iour à M. de Guise pensant qu'il fut retourné le soir a Pierrepont: mais a l'entrée de la ville ie trouuay messieurs de Bourdillon de Tauannes & d'Estiée a cheual, & leur demanday, ou ils alloient: ils me dirent, qu'ils retournoient au conseil a Marches, & que le soir deuant ils n'auoient peu resoudre sur les moyens de secourir Corbie: Car le Roy d'Espagne marchoit en grand haste en ceste endroit la & que monsieur de Guyse estoit demeuré ceste nuit la a Marches. Alors ie leur demanday, combien il y a d'icy iusques a Corbie? Il me semble qu'ils me dirét trente lieuës ou plus: alors ie leur dis ie vous prie picquez au galop: &

dittes au Roy, qu'il n'eſt point temps de s'amuſer a conſeils, ny conſultations, & que peut eſtre ce pendant qu'ils s'amuſent a diſcourir ſur le tapis, l'ennemy marche: mais que promptement il ſe faut reſouldre, & que s'il luy plaiſt, ie prendray ſept enſeignes, & m'en iray iour & nuict me mettre dedans. Dites luy que ie l'aſſeure de faire ſi grande diligence, que i'y arriueray pluſtoſt que le Roy d'Eſpagne ny ſon camp. Et dittes a monſieur de Guiſe que ie ne luy demande que vingt cinq mulets chargez de pain. Ie feray mener quatre charettes de vin de marchans volontaires, qui ſont a noſtre regiment, pour faire manger & boire les ſoldats en cheminant ſans entrer en ville ny village: & qu'il mande a monſieur de Serres, que promptement il m'enuoye les mulets chargez de pain. Ie m'en vois courir au regiment, pour eſlire les ſept enſeignes: & a voſtre retour vous me trouuerez tout preſt a partir. Mais il faut, que vous courez en diligence, & que le Roy ſe reſolue en poſte: & que ſi promptemẽt on ne prenoit entiere reſolution, ie ne le voudrois entreprendre: ſans vſer de remiſe. Alors monſieur de Bourdillon me commença a dire, que le Roy trouueroit difficile, que le ſecours y peuſt eſtre ſi toſt que le camp du Roy d'Eſpagne. Et lors ie ſautay en colere, & dis en iurant, ie voy bien que quand vous autres ſerez la vous mettrez tout le iour en diſpute: en deſpit des diſputes & conſultatiõs que le Roy me laiſſe faire ie creueray, ou ie le ſecouray. Monſieur d'Eſtrée

dit alors, allons, allons, laissons le faire, car le Roy ne le trouuera que bon: & se mirent à picquer droit à Marches: & moy droit à mon regiment. Et soudain ie fis election de sept enseignes, lesquels promptement: & leur dy, que sans bagage il falloit partir, pour faire vn bõ seruice. Ie ne leur donnay pas demy heure de temps à manger: puis les fis mettre tous sept à la campagne, vne partie de l'arquebuzerie deuant, & vn autre à la queuë des picquiers. Ie prins quatre charretees de vin de ceux, qui auoyent les meilleurs cheuaux, & les mis à la teste des capitaines: & puis commãdat aux chartiers d'apporter deux ou trois sacs d'auoines, sur les poinçons de vin, & vn peu de foin: puis m'encourus à mes tentes, lesquelles estoyent derriere le regiment: & commançay à manger, & amenay les capitaines des sept enseignes mãger auecques moy. Messi. de Tauãnes, de Bourdillon & d'Estree. allerent à grãd haste qu'ils trouuerẽt le Roy, qui ne faisoit que sortir du lict: & promptement luy proposerent le party que ie leur auois dit. Le Roy voulut appeller tout le conseil: monsieur d'Estree commença à renier, à ce qu'il me dit apres, car il s'en sçait aussi biẽ ayder que moy, & dit, Montluc nous a bien dit, Sire, la verité, que vous mettriez tout aujourd'huy à disputer, s'il se peut faire ou non. Et si vous vous fussiez au soir resolu, & prõptement: comme il s'est resolu, le secours seroit à dix lieuës d'icy. Il m'a dit promptemẽt

on ne luy enuoye ce qu'il demande, il ſe deſdira: car il ne veut pas que les Eſpagnols tryomphét de luy. Monſieur de Guyſe embraſſa chaudement ceſt affaire, Meſſieurs de Tauannes & Bourdillon pareillement: & tout à coup, ſans autre conſeil, monſieur, de Guyſe à monſieur de ſerres de m'enuoyer les vingt-cinq mulets chargez de pain à toute diligence. Le Roy me manda par monſieur de Broilly, qui ſuiuoit monſieur de Guyſe, qu'il auoit trouué bõne mon opinion, ſauf qu'il ne vouloit point que i'y allaſſe: car il n'auoit perſonne, pour commander les regimens, s'il luy failloit donner bataille, car on ne ſçauoit ſi le Roy d'Eſpagne la viendroit preſenter, faiſant mine de vouloir attaquer quelque choſe, mais qu'ils alloyent faire election d'vn qui ameneroit le ſecours, & que cependant ie fiſſe tout appreſter. Ledit Broilly s'en retourna en poſte dire au Roy, qu'il auoit veu toutes les ſept enſeignes aux champs, pour marcher, & que ie n'attendois ſinon le pain. Et à meſmes que Broilly retournoit vers le Roy, les vingt-cinq mulets arriuerent: & ſur ſon chemin trouua le capitaine Brueil gouuerneur de Rue, & beau frere de Salcede, qui luy dit, que le Roy l'auoit eſleu pour amener le ſecours. Ledit capitaine Brueil ne mangea que quatre ou cinq morceaux attendant deux ſiens ſeruiteurs, qu'il auoit mandé querir, qui arriuerẽt incõtinẽt: & ainſi s'achemina. Ie les accompag. plus d'vne grãde lieuë

parlant touſiours a luy, & aux capitaines, leur remonſtrant que Dieu leur auoit preſenté vne belle occaſion laquelle ils deuroient achepter de la moitié de leur bien pour monſtrer au Roy la bonne volonté, qu'ils portoient à ſon ſeruice: & auſſi pour faire voir leur valleur & qu'ils auoient en main le moyen de ſe faire remarquer au Roy, qui ſeroit preſt pour les ſecourir, & donner vne bataille, pluſtoſt que de les laiſſer perdre. Ie trouuay touſiours a leurs reſponces: qu'ils yalloient d'vne grande gayeté de cœur puis m'en allois au lõg des files des ſoldats, & leur remonſtrois, qu'il ne tiendroit qu'a eux, qu'ils ne ſe ſignalaſſent pour iamais: & que le Roy les cognoiſtroit tant qu'il viuroit & que ie leur auois fait vn grand honneur de les eſlire par deſſus les autres du regiment, les priant de ne me faire perdre la bonne opinion, que i'auois d'eux: que ie donnerois le nom au Roy, de ceux qui feroient leur deuoir pour obeyr a ce qui leur commandé. Ie leur fis hauſſer la main, & iurer que tous cheminеroient iour & nuict. Et ainſi les accompagnay plus d'vne grand lieuë puis m'en retournay a la teſte embraſſer le capitaine Prueil, & tous les capitaines, lieutenans & leur promis d'aller incontinent dire au Roy l'election que i'auois faite d'eux. Et ſi ie laiſſay les capitaines ioyeux & bien reſolus de faire ceſte coruée, i'en l'aiſſay autant ou plus les ſoldats. Souuenez vous leur diſoy-ie, mes amis, des diligences., que vous m'auez veu autre fois faire en Piemond & en Italie,

car pluſieurs auoient porté les armes ſoubs moy: & croiez que de voſtre diligence depéd voſtre vie & voſtre honneur. Et pource que ie ne ſuis pas du pays, & que ie n'y fus iamais qu'alors, ie neſçaurois limiter la traitte, qu'ils firent: mais le Roy, & tous ceux qui cognoiſſoient le pays, diſoient que iamais gens de pied n'auoient fait vne telle coruée. Et n'entrarent iamais en ville ny en village mais cõme ils rencontroient quelque ruiſſeau le iour ils faiſoient alte: & mangeoient, & ſe rafraiſchiſſoient ceux heures au plus dormant vn peu: mais ils cheminoient toute la nuict. Ils ne demeurarent que deux nuicts dehors: & arriuarẽt au Soleil leuant à vn quart de lieuë de Corbie: & trouuarent vn gentil-homme, qui alloit aduertir le Roy en toute diligence, que le camp du Roy d'Eſpagne arriuoit deuant la ville, & qu'ils couruſſent, s'ils y vouloient entrer: car la cauallerie commençoit deſia a arriuer. Ils ſe mirent au grand pas & au trot. Le gentil-homme retourna iuſques aupres de la ville, pour ſçauoir dire au Roy, s'ils eſtoient entrez. Et comme ils furent a deux ou trois cent pas de la ville, la cauallerie de l'ennemy commença à ſe monſtrer: & les noſtres de courſe ſe iettarent deuant la porte & ſur le bord du foſſé & la firẽt teſte. Ils tua ſept ou huit ſoldats ſur le dernier, qui n'auoient peu courir tant, que les autres. Et voyla tous nos gens dans la ville: & ne perdirent rien des mulets, ny des charrettes du vin car ils acheuarent de manger & boire ce

qu'ils auoient à quatre lieuës de là, & les auoient renuoyez. Ie leur auois baillé vn de mes six coffres, que i'auois faict faire pour porter de la poudre, que trois cheuaux tiroient. Il arriua aussi toft à la porte de la ville, que les soldats. Il y a des Princes & Seigneurs qui estoyent au conseil du Roy, qui porterõt tesmoignage, si ie dis verité, ou nõ & sur tout messieurs de Tauanes & d'Estree, qui apporterent au Roy ma deliberation.

Mes compagnons, quand le Roy ou son Lieutenant vous baillera à faire vne diligence, pour secourir vne place, vous ne deuez perdre vn seul quart d'heure. Car il vous vaut beaucoup mieux trauailler vostre corps & vos iambes iusques au dernier de vostre force, & entrer dedans la place, & demeurer en vie, que d'aller à vostre ayse, & estes tué, & n'y entrer poinct. Car vous-mesmes estes cause de vostre mort: & que la place sera perduë: & comme vous gaignerez vne grande reputation auecques vostre diligence, vous finirez vos iours & vostre renommee ensemble allant à vostre ayse. Et ne vous excusez iamais sur les soldats, ny ne leur faictes iamais l'entreprinse difficile: mais tousiours facile. Et sur tout faictes, que vous ayez tousiours des prouisions, & principalement du pain & du vin auecques vous, pour leur donner quelque peu de rafraichissement. Car comme i'ay desia dict cy deuant, le corps humain n'est pas de fer. Parlez tousiours par chemins ioy-

euſement auecques eux, leur donnant touſiours grand courage, & leur mettrez au deuant, le grand honneur qu'ils gaigneront, & le grand ſeruice qu'ils feront au Roy. Et ne faictes aucune doute, que les hommes ne facent touſiours plus de chemin que les cheuaux.

Ie ne vous conſeille choſe que ie n'aye faicte, & faict faire pluſieurs fois, comme vous trouuerez dans ce liures. Car apres que les cheuaux ſont recreus, vous ne pouuez à coups d'eſperon leur faire faire vn pas: mais les hommes ſont portez du cœur. Il ne leur faut tant de temps pour ſe rafraiſchir. Ils mãgent en cheminant, & ſe reſiouyſſent. Il ne tiendra qu'à vous Capitaine: faictes comme i'ay fait ſouuent. Quittez a botte, & à pied à la teſte de vos gens nomlez leur que vous voulez prendre la peine comme eux. Il n'y a diligence, que vous ne faciez: & ſerez ſuyuis faiſant enfler le cœur & redoubler les forces aux plus recreus.

Deux ou trois iours apres, le Roy s'achemina auecques ſon camp droict à Amiens: & à la premiere iournee ou bien à la ſeconde arriua vn gentil-homme du gouuerneur de Corbie, qui trouua ſa Maieſté en campagne marchant auecques le camps, & luy porta les nouuelles comme le Capitaine Brueil eſtoit entré dedans Corbie: qui donna vne grand ioye à ſadicte Maieſté, & à tout noſtre cãp, pour ſçauoir ceſte place aſſeuree Sa.

Maiesté se jouant disoit à monsieur de Guyse qui sera le premier, qui dira à Montluc ceste nouuelle? Ie ne la luy veux pas dire: ny moy aussi, disoit monsieur de Guyse: car comme il l'entendra il criera apres nous. Ils disoient cecy, pource qu'ils auoient eu tousiours opinion, qu'il estoit impossible, que les soldats fissent vne si grande coruée. Le lendemain apres sa maiesté fut aduertie, que le Roy d'Espagne auoit fait halte a vne petite lieuë de Corbie: & qu'il ne faisoit nul semblant d'assieger la place. Le Roy pensa, qu'a cause du secours il ne l'assiegeroit pas: & promptement il print opinion, qu'il marcheroit droit a Amiens. Il n'y auoit qu'vne compagnie ou deux dedans. Et fit partir monsieur le Marquis de Villars, qui est auiourd'huy en vie, auec trois cens hommes d'armes, pour s'aller ietter a extreme diligence dedans: & me cõmanda de faire partir autres sept enseignes, pour s'en aller apres luy, a toute haste. Ce que promptement ie fis: & baillay la charge de les conduire au capitaine Forcés, qui est encores viuant. Et comme les capitaines & les soldats auoient entendu la loüange, que le Roy & tout le camp donnoit au capitaine Brueil, de la diligence, qu'ils auoient faicte allant secourir Corbie, ils voulurent faire le semblable & arriuarent aussi tost à Amiens, que ledit sieur Marquis Il n'y a rien qui picque tant les gens de nostre mestier, que la gloire ou l'enuie de faire aussi bien ou mieux qu'vn tel n'a fait. Deux ou trois iours deuant

ſa Majeſté en auoit enuoyé trois ſe ietter dans Dorlan : & par ainſi il pourueut facilement à tout.

Comme le Roy arriua à Amiens, le camp du Roy d'Eſpagne arriua à vne lieuë pres, la riuiere entre-deux : & là ſe commença à traitter la paix, de laquelle monſieur le Conneſtable & monſieur le Mareſchal S. André auoient fait l'ouuerture. Et me ſemble qu'il ne fit quelque tẽps de Trefue, pource que de leur coſté, ny du noſtre on ne fit rien, à tout le moins, que i'en aye ſouuenance. Car ie vins fort malade d'vne fieure double tierce, pour les excez que ie faiſois, non en plaiſirs & dances, mais a paſſer les nuicts ſans dormir, tantoſt au froid, tantoſt au chaud, touſiours en action, iamais en repos. Il m'a bien ſeruy d'eſtre fort & robuſte : car i'ay mis autant mon corps à l'eſpreuue, que ſoldat ait faict de mon temps. Apres toutes ces allees & venuës, qui durerent plus de deux mois, la paix ſe feit, au grand malheur du Roy principalement, & de tout ſon Royaume. Car ceſte paix fut cauſe de la reddition de tous les pays & conqueſtes, qu'auoient faict les Roys François & Henry, qui n'eſtoient pas ſi petites, que l'on ne les eſtimaſt autant que la tierce partie du Royaume de France. I'ay leu dans vn liure eſcrit en Eſpagnol, que le Roy auoit rendu cent quatre vingts dix huict forteresſes, où le Roy tenoit garniſon. Ie laiſſe à penſer à chacun combien il en y auoit d'autres ſous l'obeyſſance de celles-là. Nous tous, qui portons les armes, pouuons dire à la verité, que Dieu nous

auoit donné le meilleur Roy, pour les soldats, qui eut iamais commandé en ce Royaume. Et quant à son peuple, il luy estoit fort affectionné, que nul n'espargnoit ses moyens, pour l'aider à soustenir tant de guerres, qu'il auoit sur les bras. Ie ne veux pas blasmer ceux qui la firent: car chacun peut bien penser, qu'ils la firent à bonne fin, & que s'ils eussent sçeu, que ceste paix eut porté tant de malheurs, ils ne l'eussent iamais faicte. Car ils estoient si bons seruiteurs du Roy, & l'aymoient tant auec bonne & iuste raison, qu'ils se fussent plustost laissé mourir dans la prison, que de l'auoir faicte. Ie dis cecy, par ce que monsieur le Conneſtable en fut le premier motif, & monsieur le Mareschal de sainct André. Eux mesmes ont veu la mort du Roy: & eux-mesmes ont eu leur part des malheurs, qui sont aduenus en ce miserable Royaume: & y sont morts l'espée en la main. Peut estre seroient-ils auiourd'huy pleins de vie. Et par là peut on bien iuger, qu'ils ne firent pas la paix, pensant qu'elle portast tant de malheurs, comme elle a porté. Il faut que nous considerions qu'elle bonne fortune Dieu auoit enuoyé à ce Royaume, luy donnant vn tel Roy, si hardy & magnanime, volontaire à conquerir, & le Royaume riche, aymé de ses suiets, qui ne le pouuoient rien refuser, pour l'aider en ses conqueſtes: tant de grands Capitaines, la plus part desquels seroiẽt auiourd'huy en vie, s'ils ne se fussent entremãgez en ces guerres ciuilles. O que ce bon Roy eusse vescu, ou si ceste paix ne se

fut faite, qu'il eut bien rembarré les Lutheriens en Allemagne. Au reſte noſtre bon maiſtre auoit quatre enfans maſles, Princes d'vne belle eſperance, ſi que ſa Maieſté chargé d'années pouuoit eſperer trouuer en eux le repos de ſa vieilleſſe, & des inſtruments propres pour executer ſes hautes & genereuſes entrepriſes. Les autres Rois ſes voiſins ne ſe pouuoient vanter de cela: car le Roy d'Eſpagne n'auoit qu'vn ſeul fils, duquel on n'a iamais eu guere d'eſperance, comme il s'eſt cogneu par ſa fin. Le Royaume d'Angleterre eſtoit en quenoüille. Le Royaume d'Eſcoſſe voiſin, tenoit pour nous, & eſtoit à nous ayãt la France vn Roy dauphin. Chacun peut iuger, que ſi la paix ne fuſt aduenuë, le pere ou les enfans euſſent dominé toute l'Europe. Le Piedmont ſeroit à nous, où tant de braues hõmes ſe ſont nourris. Nous aurions vne porte en Italie, & peut eſtre le pied bien auant. Et n'euſſions veu tout renuerſé, ſans deſſus deſſous. Ceux qui ont braué & rauagé ce Royaume, n'euſſent oſé leuer la teſte, ny remuer, ny ſeulemẽt penſer à ce qu'ils ont executé depuis. Mais cela eſt fait, il ne s'y peut aucunement remedier: & ne nous en demeure que la triſteſſe de la perte d'vn ſi bon & vaillãt Roy, & à moy d'vn ſi bõ maiſtre, & des malheurs qui ſont aduenus dãs ce miſerable Royaume, ainſi le pouuons nous appeller miſerable, en contre eſchãge de ce que nous l'appellions par le paſſé, le plus grand & le plus opulent Royaume en armes, en capitaines, en obeïſſance du peuple & en richeſſes, qui fuſt en tout le monde.

Apres cette mal-heureuſe & infortunee paix, le Roy ſe retira à Beauuais: monſieur de Guyſe demeura encore au camp, pour licencier l'armée. Auant que ſa Maieſté en partit, ie luy remis la charge, qu'il m auoit faict prendre par force. Et ne faut pas trouuer eſtrange ſi tant ie conteſtois, à ne la vouloir accepter. Car ie me doutois bien qu'il m'en aduiendroit, ce qui m'en eſt aduenu, qui eſt d'en auoir pour tout iamais la malle grace de la maiſon de Montmorency, plus que celle de Chaſtillon, à qui le fait touchoit plus qu'à eux. Mais il n'y a ordre, on ne peut viure en ce monde, ſans acquerir des ennemis. Il faudroit eſtre Dieu. I'accompagnay monſieur de Guyſe iuſques à Beauuais, & me retiray à Paris, m'ayant promis ledit Seigneur, qu'il me feroit auoir mon congé pour m'en aller en Gaſcogne, & qu'il me feroit donner de l'argent pour m'y conduire, eſtant bien certain, que ie n'auois pas vn ſol. Ce que ie m'aſſeure qu'il euſt faict: mais comme il arriua à Beauuais, il trouua vn nouueau changement, c'eſt que d'autres s'eſtoient mis en ſa place touchant le credit. Ainſi va le monde, & fut vn changement bien ſoudain. Et le trouuay eſtrange autant que ceux qui l'auoient ſuiuy aux conqueſtes qu'il auoit fait, ayant rabillé tout le deſaſtre qu'eſtoit aduenu aux autres, & monſtré au Roy d'Eſpagne, que ny la perte de la bataille de S. Quentin ny celle de Graueli-nes, n'auoit pas rendu le Roy en tel eſtat, qu'il n'euſt encore vne ou deux armées plus fortes, ayant au reſte conquis des places preſque im-

prenables. Mais à eux de la diſpute, ſe ſont choſes qui aduiennent ſouuent en la Cour des Princes. Ie ne m'eſtonne pas ſi i'en ay eu ma part, puis que les plus grands ont paſſé par là paſſeront à l'aduenir.

Or le Roy de Nauarre auoit mené quelque entrepriſe en Biſcaye, qui ſe trouua à la fin double. Il ſupplia le Roy de me donner congé pour aller auec luy, & que luy meſme la vouloit executer, ayant opinion, que monſieur de Burie l'auoit faillie par ſon deffaut : & ainſi m'en vins auecques luy : ſans en rapporter que promeſſes, & à la verité vne bonne volonté du Roy mon maiſtre. Mais on le deſtournoit de me faire du bien, & à d'autres qui l'auoient auſſi bien merité, & peut eſtre mieux que moy. Nous allaſmes à Bayonne, & trouuaſmes que celuy qui auoit mené ceſte marchandiſe, qui s'appeloit Gamure, la traittoit double, & qu'il vouloit faire prendre le Roy de Nauarre meſme. Il enuoya monſieur de Duras auec les Legionaires, lequel il auoit fait venir, auſſi les Biarnois. I'auois amené ſoixante cinq Gentils-hommes tous armez & montez, qui eſtoient venus pour l'amour de moy. Et comme ie fus de retour à ma maiſon, bien peu de iours apres m'arriua le don que le Roy m'auoit fait de la compagnie de gens-d'armes, pour la mort de monſieur de la Guiche: & couſta prou au Roy de ſe pouuoir demeſler des trauerſes que l'on me donnoit à me garder de l'auoir : toutesfois le roy s'en fit accroire plus par collere, qu'autrement. Car à la fin il

fut contrainct de dire, qu'il m'auoit promis la premiere vacãte, & qu'il la me vouloit tenir: & qu'hõme ne luy en parlaſt plus. Ie fis ma premiere mõſtre à Beaumon de Loumaigne, de laquelle vn nommé la Peyrie eſtoit commiſſaire.

Pendant ce tẽps ſe firẽt ces malheureuſes nopces, & ces infortunez triõphes & tournois à la Cour. La ioye fut biẽ courte, & dura bien peu. Car la mort du Roy s'en enſuiuit courant cõtre Mõtgomery: que pleuſt à Dieu qu'il ne fuſt iamais né, auſſi n'a il fait que du mal, & malheureuſe fin. Eſtãt vn iour à Nerac, le Roy de Nauarre me mõſtra vne lettre que M. de Guiſe luy auoit eſcrit, par laquelle l'aduertiſſoit des iours du tournoy, & que le Roy s'y trouuoit, & eſtoiẽt des tenãs auec luy meſſieurs les Ducs de Guiſe, de Ferrare, & de Nemours. Ie n'ay iamais oublié vne parolle que ie dis au Roy de Nauarre, que i'auois tout iamais ouy dire, que quãd vn hõme penſe eſtre hors de ſes affaires, & qu'il ne ſonge qu'à ſe donner du bon tẽps, que c'eſt lors qu'il luy vient de plus grãs mal'heurs, & que ie craignois la ſortie de ce tournoy. Il n'y auoit iuſtemẽt que 3. iours, iuſque au iour du tournoy, cõptant par la datte de la lettre, ie m'en retournay le lendemain chez moy: & la nuict propre venãt au iour du tournoy, à mon premier ſommeil, ie ſongeay que ie voïois le Roy aſſis ſur vne chaire, ayãt le viſage tout couuert de goutes de sãg. Et me ſembloit que ce fut tout ainſi que l'on peint Ieſus Chriſt, quand les Iuifs luy mirent la couronne, & qu'il tenoit ſes mains ioinctes. Ie luy regardois, ce me ſẽbloit, ſa face, & ne po-

uois deſcouurir ſon mal, ny voir autre choſe que ſang au viſage. I'oyois, comme il me ſembloit, les vns dire, il eſt mort: les autres, il ne l'eſt pas encores. Ie voyois les medecins & chirurgiés entrer & ſortir dedans la châbre: & cuide que mon ſonge me durera longuemét: car à mõ reſueil ie trouuay vne choſe, que ie n'auois iamais pẽſée: C'eſt qu'vn homme puiſſe pleurer en ſongeãt. Car ie me trouuay la face toute en larmes, & mes yeux, qui en rẽdoient touſiours: & falloit que ie les laiſſaſſe faire: car ie ne me peus garder de pleurer longuement apres. Ma feuë fẽme me penſoit reconforter: mais iamais ie ne peus prendre autre reſolution, ſinon de ſa mort. Pluſieurs qui ſont viuans, ſçauent que ce ne ſont pas des contes: car ie le dis dés que ie fus eſueillé. Quatre iours apres vn courrier arriua à Nerac, qui porta lettres au Roy de Nauarre, de M. le Conneſtable, par leſquelles il l'aduertiſſoit de la bleſſeure, & du peu deſperance de ſa vie. Le Roy de Nauarre me deſpecha vn ſien valet de chambre, pour me dire le malheur, & qu'incontinẽt ie mõtaſſe à cheual. Il eſtoit party ſur l'entrée de la nuict, & biẽ toſt fuſt a moy: car il n'y a què quatre lieuës de Nerac chez moy: & me trouua que ie me mettois au lict. Ie partis incontinent, & allay prendre ſur mon chemin vn mien voiſin, nommé M. de Beraud, & nous en alaſmes le grand trot droit à Nerac. Il eſt en vie. Ie luy dis & predis tous les malheurs au plus pres, & tout ce que i'ay veu venir depuis en la France. Et autant en dis au Roy de Nauarre: & ne demeuray à Nerac que

deux heures, & m'en retournay passer mes tristesses en ma maison. Et ne tarda pas huict iours, que le Roy me manda sa mort, à laquelle ie n'ay rien gaigné. Car depuis ie n'ay eu que trauerses, comme si i'eusse esté cause d'icelle, & que Dieu m'ait voulu punir. A grand peine en fusse ie esté cause: car i'ay souhaitté cinquante fois la mienne depuis qu'il fut mort. Et touſiours m'est allé au deuant, que ie n'aurois iamais plus que mal heurs. Comme à la verité ie n'ay eu autre chose Car depuis on me soupçonna que i'estois de l'intelligence du Roy de Nauarre, & de monsieur le Prince de Condé. Ie ne fus en ma vie de leur conseil, ny n'auois iamais cogneu ce qu'ils auoient dedãs le cœur. Ie l'ay bien monstré au bon du faict. Bien se plaignoient souuent ces deux Princes à moy du mauuais traittement qu'ils receuoient. Quand ils m'en parloient, ie leur reiettois le tout si loing que ie pouuois. Dieu par sa saincte grace m'a aidé a faire cognoistre à tout le monde, que ie n'ay eu iamais intelligéce qu'auecques le Roy & la Royne, & auecques ceux qui les ont seruis fidellement & loyaument. Et ay veu que ceux qui auoient la plus conceu ceste opinion, ont esté & sont encores les meilleurs seigneurs & amis que i'aye eu, ny que iaye encores. Il en y a qui sçauent les propos, que ie tins à monsieur le Prince de Condé à ce beau colloque de Poissi qui se fit depuis, lors qu'il me vouloit attirer à son party. Apres les premiers troubles, la Royne de Nauarre s'en alla à Rouſſillon, qui apporta à leurs Maiestez

vn ſac d'informations, là ou il ne ſe parloit que de trahiſons & intelligences que i'auois auec le Roy d'Eſpagne, pour luy mettre la Guyenne entre ſes mains, forcemens de femmes & filles, concuſſions, impoſitions, pillages des finances du Roy Toutesfois leurs Maieſtez eſtans venus à Thoulouſe & en Guienne, ne trouuerent iamais homme ny femme d'vne religion ny d'autre, qui ſe plaignit de moy. Et trouuerét la Guienne ſi remplie de viures, que toute la Cour le trouuoit eſtrange, veu qu'en Languedoc tout le monde y eſtoit cuidé mourir de faim, comme monſieur le Chancelier meſmes diſoit, & qu'il auoit demeuré trois iours en Languedoc, que ſon maiſtre d'hoſtel ne luy donna en ces trois iours qu'vne poulaille: & le diſoit en table, là ou il donnoit à diſner à quelques Preſidents & Conſeillers. Monſieur le Premier luy dit qu'il trouueroit la Guyenne toute pleines de viures. Et il luy reſpondit, Et que veut dire cela, car l'on a voulu faire entendre au Roy & à la Royne, qu'ils ne trouueroient rien à manger en la Guyenne, & que monſieur de Montluc auoit ruïné tout le pays? Alors tous ceux qui eſtoient à table luy atteſtarent du contraire, & qu'il trouueroit le pays bien policé, comme il fit à ſon dire propre. La Royne auſſi qui craignoit que les viures luy failliſſent à Bayonne, vid qu'à la fin il fallut ietter les chairs par les ruës. Et auant leur venuë, la Grauiere Seneſchal de Quercy reuenant de la Cour paſſa à ma maiſon de Stillac, ou il ſe couëffa ſi bien du bon vin que ie

donnay, qu'il songea la nuict que ie luy auois dit, que ie voulois rendre la Guienne au Roy d'Espagne, & que monsieur le Cardinal d'Armaignac, messieurs de Terride, de Negrepelice & beaucoup d'autres estoiét de mon intelligẽce: & que s'il en vouloit estre, ie le ferois le plus homme de sa race. Et s'en alla auec ce bonnet de nuict dire cela à mõsieur de Marchastel, lequel despecha incontinent Rappin à la Cour, pour porter ces nouuelles au Roy, & fut creu pour quelques iours, car la Royne me despecha du Plessis en poste, pour m'aduertir que ie ne misse point en crainte, car ils n'en auoiét riẽ creu. Desia en auois je esté aduerty. A quoy ie ne faisois pas grãd fondemẽt, ayant tant de fiance en la Royne, qu'elle ne croiroit pas legerement cela. Le Plessis valet de chambre du Roy me trouua à Agen, que ie dansois (encores se faut-il quelque fois douer du bon tẽps) en cõpagnie de quinze ou vingt damoiselles, lesquelles estoient venuës voir ma belle fille, madame de Caupine, laquelle encore n'estoit venuë en ce pays. Et voila comme ma trahison se trouua veritable. Nous en demandasmes raison à leurs Maiestez: mais no⁹ ne la sçeusmes iamais auoir. Et voila pourquoy il se trouue tant de rapporteurs & calomniateurs en ce Royaume: car l'õ n'en fait iamais aucune iustice, non plus qu'aux Cours de Parlement des faux tesmoins. Mais i'espere que Dieu en donnera quelque iour la cognoissãce au Roy du tout, & en fera coupper tant de testes, qu'il reglera son Royaume, & chassera toute ceste vermine. Encores que tou-

tes choſes qui m'ont eſté ſuppoſées, ſe ſoient trouuées fauces, & ſans nulle apparence de verité, ayant mes faits teſmoigné tout le contraire, tant du paſſé que du preſent: ſi n'a-on iamais peu faire, que la Royne n'en aye creu quelque choſe, ou à tout le moins elle s'eſt miſe en doubte: car ie m'en ſuis bié reſenty. Ie croy toutesfois, que c'eſtoit pour ne me faire donner aucune recompence au Roy, des ſeruices que i'ay faits, leſquels elle ſçait bien. Et ſçait bien auſſi que ie ne ſuis pas Eſpagnol, & n'ay nulle pratique hors le Royaume, ny autre que pour le ſeruice du Roy. Elle ne croyoit pas cela, lors qu'elle m'entretint à Thoulouſe auec larmes ſur vn coffre où elle eſtoit aſſiſe, entre Meſſieurs les Cardinaux de Bourbō, & de Guiſe. Sa M. s'en ſouuiendra s'il luy plaiſt: car encore que beaucoup de choſes paſſent par ſa teſte, elle a bonne memoire. Ce fut elle meſme qui me dit, qu'ayāt reçeu la nouuelle de la perte de la bataille de Dreux (car quelque braue lance fuït des premiers, & alla porter ceſte fauce nouuelle) elle entra à part ſoy en conſeil, qu'eſt-ce qu'elle feroit. En fin elle print reſolution, ſi le boiteux portoit nouuelle certaine de ceſte perte, de ſe deſrober à peu de trouppe auec le Roy & Mōſieur: & tacher de gaigner la Guienne paſſant par l'Auuergne, pour l'eſperance qu'elle auoit en moy: car auſſi la Guiēne eſtoit nette: & puis que le Roy & elle euſſent aiſeément au ſecours d'ailleurs. Dieu ſoit loüé, que leurs Maieſtez n'en ſont pas venuës là. Mais ceci ſe verra mieux cy apres. Si faut-il que ſa Maieſté ſçache

que iuſques icy ie ne l'ay pas fort preſſée de demandes, ny eux auſſi ne ſont pas fort tourmentez de m'en donner, m'ayant refuſé la Comté de Gaure (qui ne vaut que douze cens liures de rente) apres les premiers troubles. Vn chacun ſçait le ſeruice que ie fis au Roy, & à la cõſeruation de la Guienne, non que ie me plaigne de ſa Maieſté: car ſon pere & luy m'ont fait plus d'hõneur, & à la conſeruatiõ de la Guienne, non que ie me plaigne de ſa Maieſté: car ſon pere & luy m'ont fait plus d'honneur, & plus de bien que ie ne merite. Ie n'eus iamais eſperance d'eſtre recompenſé de ſeruice que i'euſſe faict, ny que ie ſçaurois faire, ayant eſté reſpondu à vn perſonnage qui eſt encore en vie, que i'eſtois deſia trop grand en ce pays lors qu'on parloit pour moy. Ce que ie confeſſe, non pas en biens, mais en amitié de tous les trois eſtats de la Guienne, pour la loyauté & fidelité qu'ils ont cogneu, que i'ay touſiours porté au ſeruice du Roy & à ſa courõne: & auſſi que i'ay touſiours taché de ſoulager le pays de garniſons, & de tous autres ſubſides, là ou i'ay peu auoir le moyen de les garder. Et eſpere qu'au retour des Commiſſaires, qui ſont par deça, ſe verra la verité. Ie ne les ay pas gaignez: car ie n'ay pas ſeulement voulu parler à eux Qu'ils facẽt à pis faire. Et quãt a eſtre riche pour les biens, il y a cinquante ans que ie commande, ayant eſté trois fois Lieutenant de Roy, trois fois maiſtre de camp, gouuerneur de places, capitaine de gens de pied, & de gens de cheual: auecques tous ces eſtats, ie n'ay

iamais ſçeu tant en faire, que i'aye acquis, que trois meſtairies, & rachepté vn moulin, qui a eſté de ma maiſon. Et tout cela ne monte, que de quatorze à quinze mil francs. Voila toutes les richeſſes & acquiſitions, que i'ay iamais faict. Et tout le bié que ie poſſede auiourd'huy ne pourroit eſtre affermé à plus de quatre mil cinq cens francs de rente. Ie voudrois bié que l'on m'euſt reproché, que i'eſtois trop grand, pour les grands biés, que le Roy m'auoit faicts & non pour ne m'en auoir donné, & eſtre demeuré pauure, comme ie ſuis. Dieu ſoit loué du tout, de ce qu'il m'a fait homme de bien: & m'a touſiours maintenu portant la teſte leuée. Ie ne crains homme, qui ſoit deſſus la terre. Ie n'ay iamais fait acte, que d'homme de bié, & loyal ſubjet, & ſeruiteur de mon Roy: & ne l'ay iamais ſeruy en maſque, ny en deſſimulation: car mes faits & ma parolle ont touſiours cheminé par vn chemin. Et n'eus iamais intelligéce ny amitié auec les ennemis de mon Roy & maiſtre. Et qui ſera roigneuz, ſi ſe gratte hardiment: car ie ne me demange ny dans le cœur, ny dehors, ayant touſiours porté les ongles ſi accourſies, que ie n'ay eu iamais beſoing d'elles. Dõt i'en loue Dieu, & le remercie treshumblement, qui m'a conduit & aidé iuſques icy, ſans reproche aucun. Et eſpere qu'il me fera ceſte grace, que, comme il a accompagné ma fortune aux armes iuſques icy, il accompagnera ma renommee iuſques à mon enterrement. Et apres ma fin mes parens & mes amis n'auront point de honte de m'auoir eſté parens a-

amis, & compagnons. Et eſpere qu'auec ceſte belle robbe de fidelité, & loyauté, ie me marqueray pour iamais en deſpit de ceux, qui m'ōt touſiours porté enuie. Tant y a que le Roy Hēry mon bon maiſtre euſt veſcu, tous ces malheurs ne me fuſſent pas aduenus, ny au Roiaume, qui eſt pis. Ie lairray donc ces propos, eſtāt, peut eſtre, entré trop en collere, pour la mort & perte du meilleur Roy, que la France aura iamais.

Ie ne me veux meſler d'eſcrire les inthimez, & rebellions, qui ont eſté faites depuis iuſques à la mort du Roy François ſecond, encores que i'en ſceuſſe bien eſcrire quelque choſe, pour eſtre de ce temps-là. Car ie ne fuis point hiſtorien, n'y n'eſcris ce liure par maniere d'hiſtoire mais ſeulement afin que chacun cognoiſſe, que ie n'ay pas porté les armes ſi long temps inutilement. Et auſſi afin que mes compagnons & amis prennent exemple en mes faicts. Il y en a prou, dont ils ſe pourroient bien aider, quand ils ſe trouueroient en tels affaires. Et auſſi que mon eſcriture ſera cauſe, que ma memoire ne mourra pas ſi toſt. Qui eſt tout ce que les hommes, qui ont veſcu en ce monde, portant les armes en gens de bien, & ſans reproche doiuent deſirer. Car tout le reſte n'eſt rien. Tant que le monde durera, ie croy qu'on trouuera nouuelles de ces braues vaillās capitaines, de Lautrec, Baïard, de Foix, de Briſſac, de Stroſſi, de Guiſe, & de tant d'autres, qui ont veſcu depuis l'aduenement du Roy François premier à la couronne, parmy leſquels, peut eſtre, le nom de

Mõluc pourra eſtre en credit. Et puis que Dieu m'a oſté mes enfans, qui ſont tous morts faisãs ſeruice aux Rois mes maiſtres, les ieunes Monlucs, qui en ſont ſortis, taſcheront de deuancer leur ayeul. Ie ne veux dõc rien eſcrire du regne du Roy ſecõd: & comme on ioüa au boutehors à la Cour, auſſi ne fut ce que rebellions & ſeditions. I'en ſçay bien des particularitez pour auoir eſté fort priué du Roy de Nauarre, & de M. le Prince de Condé: mais comme i'ay dit, ie laiſſe ce ſubiet aux hiſtoriens, pour paracheuer le reſte de ma vie. Et commencerai à eſcrire les combats, où ie me ſuis trouué durant ces guerres ciuiles, eſquelles il m'a fallu, contre mõ naturel, vſer non ſeulement de rigueur, mais de cruauté.

Fin du premier Tome.

COMMENTAIRES

DE MESSIRE BLAISE DE MONTLVC, MARESCHAL DE FRANCE.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez la veufue REMY DALLIN, demeurant au Mont, & Image sainct Hilaire.

M. DC. XXVI.

COMMENTAIRES DE MESSIRE Blaiſe de Montluc Mareſchal de France.

LIVRE CINQVIESME.

LE Roy François deuxieſme eſtant mort à Orleans, où i'eſtois, i'allay trouuer la Roine, mere du Roy. Et encore qu'elle fut bien malade, elle me fit cet honneur de commander qu'on me laiſſaſt entrer. I'auois cogneu les menees qui ſe faiſoient, leſquelles ne me plaiſoient gueres: & meſmement ſur les eſtats, qui ſe tindrent. Si que ie cognus bien que nous ne demeurerions pas long temps en paix. Ce qui me fit reſoudre de me retirer de la Cour afin de n'eſtre embaraſſé parmi les vns ou les autres. Car on m'y auoit ia trouué, contre toute raiſon, ainſi que ie veux, que Dieu m'aide. Qui fut cauſe que prenant congé de ſa Maieſté, ie luy dis ces mots, ne la voulant entretenir longuement, à cauſe de ſõ mal: Madame ie m'en vois en Gaſcogne: auec deliberation de vous faire toute ma vie tres-hũble ſeruice. Ie ſupplie tres-humblement voſtre

Majesté croire que s'il y aduient quelque chose, qui merite que vous ayez affaire de vos seruiteurs, ie vous promets & vous dõne ma foy, que ie ne tiendray iamais autre party que le vostre & celuy de Messieurs vos enfans : & seray si soudain à cheual, que vous me le commanderez. Le iour propre que le ROY François estoit mort, la nuict ie luy en auois dõné toute telle asseurãce. Alors elle me fit cét honneur de me remercier. Madame du Curſol, qui estoit au cheuet de son lict, luy dit, Madame, vo⁹ ne l'en deuriez pas laisser aller: car vous n'auez point de plus fidelles seruiteurs, que ceux de Montluc. Alors ie respõdis, Madame, vous ne demeurerez iamais sans auoir des Montlucs : car il vous en demeure encores trois, qui sont mes deux freres & mon fils. Nous mourrõs tous à vos pieds pour vostre seruice. Sa MAJESTÉ me remercia fort. Elle qui auoit beaucoup d'entendement, & là bien monstré, voyoit bien qu'ayant tant d'affaires sur les bras parmy la ieuneſſe de ses enfans, qu'elle auroit affaire des personnes. Elle se resouuiendra de ce qu'elle me dit : & si i'ay manqué d'executer ce qu'elle me commanda, ce sont lettres closes. Et ainsi ie prins congé d'elle. Madame de Curſol vint apres moy iusques à demy chambre, & là me dit à Dieu : & Madame de Courton pareillement. Et ainsi m'en vins en ma maison.

Quelques mois apres mon retour, i'entendois de toutes parts de terribles langages, & d'audacieuses parolles, que les Miniſtres, qui portoient vne nouuelle foy tenoient, meſmement contre l'authorité Royalle. I'oyois dire qu'ils impo-

ſoient deniers, d'autre part qu'ils faiſoient des capitaines, enroolemens de ſoldats, aſſemblées aux maiſons des Seigneurs de ce pays, qui eſtoiẽt de ceſte religion nouuelle. Ce qu'à cauſé tant de maux & maſſacres qui ſe ſont faits les vns ſur les autres. Ie voyois croiſtre de iour à autre le mal, & ne voyois perſonne qui ſe monſtraſt pour le Roy I'oyois dire auſſi que la pluſpart de tous ceux qui ſe meſloient des finances, eſtoient de ceſte religion: car le naturel de l'homme eſt d'aimer les nouueautez. Et le pis, d'où eſt procedé tout le malheur, que les gens de Iuſtice aux Parlemens, Seneſchauſſées, & autres Iuges abandonnoient la religion ancienne, & du Roy, pour prẽdre la nouuelle. Voyois auſſi des noms eſtrãges, de Surueillans, Diacres, Conſiſtoires, Sinodes, Colloques, n'ayant iamais eſté des-jeuné de telles viandes. I'oyois dire que les Surueillans auoient des nerfs de bœuf, qu'ils appelloiẽt *Iohanots*, deſquels ils maltraittoient & battoient rudement les pauures païſans, s'ils n'alloient à la preſche, le peuple abandonné de la Iuſtice. Car comme ils s'alloient plaindre, ils n'eſtoiẽt payez que d'iniures: & n'y auoit ſergẽt qui oſaſt entreprẽdre de faire executiõs pour les Catholiques, ſinon pour les huguenots ſeulemẽt (car ainſi les appella-on, ie ne ſçay pourquoy) demeurant le reſte des Iuges & Officiers du Roy, qui eſtoient Catholiques, ſi intimidez, qu'ils n'euſſent oſé commander faire vne information, à peine de leurs vies. Tout cecy ne me preſageoit autre choſe, que ce que i'en ay veu aduenir depuis. Et m'ẽ reuenant d'vne maiſon mienne à celle de Stillac,

ie trouuay la ville de la Plume assiegée de trois ou quatre cens hõmes. I'auois le capitaine Mõtluc mon fils auec moy, & luy dis qu'il allast auec toutes gratieuses paroles parler à eux: car ie n'auois que dix ou douze cheuaux. Il fit tant, qu'il gaigna les Brimonts, principaux chefs de ceste entreprise, estant faicte pour oster deux prisonniers de leur religion que ceux de la Iustice de la Plume tenoient. Mon fils leur promit, que s'ils se vouloient retirer, que ie leur ferois rendre, ce qu'ils firent. Et le lendemain i'allay parler auec les officiers de ladicte ville, ausquels remonstray que pour ces deux prisonniers, ils ne deuoient pas permettre, que l'on commençast vne sedition: de sorte qu'ils me les amenerent, & les laisserent aller.

Monsieur de Burie, qui commandoit en ce tẽps en l'absence du Roy de Nauarre en Guienne, estoit à Bordeaux, où il y auoit autant de cõmencement de besongne, qu'en vn autre lieu du païs. Ie n'oyois point dire qu'il se remuast beaucoup: & croy qu'il estoit bien estonné. De ma part ie n'auois charge de riẽ, que de ma compagnie, & m'en estois voulu vne fois mesler, à la requeste de la Cour Presidialle d'Agen, & Consuls, pour vn Ministre, que la Iustice tenoit prisonnier, dont toute la ville estoit esmeuë les vns contre les autres. Et me vindrẽt iusques à la gorge les vns aux autres. Ce que ie fis. Et à mon arriuée la peur print aux huguenots d'eux mesmes de sorte que les vns se cachoient dans les caues, & les autres sautoiẽt par dessus les murailles, nõ que ie leur en donnasse occasion, car encor ie ne

leur auois fait iamais mal. Ie ne fis qu'aller prendre le Ministre en vne maison pour le liurer entre les mains de la Iustice, & apres m'en retournay : mais ces gens ont tousiours eu peur de mon non en Guienne, comme ils ont en France de celuy de Guyse. Le Roy de Nauarre me sentit si mauuais gré de ce que ie fis, qu'il m'en voulut mal mortel : & escriuit au Roy, que ie l'auois depossedé de l'estat de Lieutenant de Roy, le priant de luy mander, s'il m'en auoit donné la charge. Dequoy il deliberoit de se vanger à quelque pris que ce fust. Cecy aduint, viuãt encores le Roy François, car dés ce temps-là ces nouuelles gens commencerent à remuer besongne. Monsieur de Guyse me manda par mon fils le capitaine Montluc, que ie recerchasse tous les moyens que ie pourrois, pour me remettre en sa bonne grace, & qu'encores que le Roy eust trouué bon, ce que i'auois fait: neantmoins il ne le vouloit monstrer, & qu'il falloit qu'il en vsast ainsi Ceste lettre cuida estre cause de ma ruine: car sans cela ie ne m'y fusse iamais racointé: car i'aimois mieux me tenir sur mes gardes & en ma deffence, que non me trouuer meslé en aucune chose, qu'en ce que le Roy me commanderoit. Mais il me sembloit que ie ne pouuois faillir suiuant le conseil de monsieur de Guyse : car il gouuernoit entierement tout à la Cour.

Or pour retourner à mon principal, ayant veu & entendu toutes ces besongnes, & ces nouuelles choses, qui se dressoient encores beaucoup plus, depuis mon retour, & apres la mort du Roy (car lors on parloit ouuertement) ie deliberay

m'en retourner à la Cour, pour ne bouger d'aupres de la Royne & ſes enfans, & là mourir à leurs pieds contre tous ceux qui ſe preſenteroiẽt pour leur eſtre contraires, tout ainſi que i'auois promis à la Royne: & me mis en chemin. La Cour eſtoit pour lors à ſainct Germain en Laye. Ie ne demeuray que deux iours à Paris: & ne trouuay perſonne de la maiſon de Guyſe, ny autres que la Royne, le Roy de Nauarre, monſieur le Prince de Condé, & monſieur le Cardinal de Ferrare là où ie fus le bien venu de ſa Maieſté, & de tous. La Royne, & le Roy de Nauarre me tirerent à part, & me demanderent comme les affaires ſe portoient en Gaſcogne Ie leur dis qu'ils ne ſe portoient pas encore trop mal: mais que ie craignois qu'ils iroiẽt de mal en pis. Et leur dis les raiſons pour leſquelles il me ſembloit auoir cogneu, que l'on ne demeureroit pas long temps ſans venir aux priſes. Ie n'y demeuray que cinq iours, dans leſquels arriua la nouuelle, que les huguenots s'eſtoiẽt eſleuez à Marmande, & auoient tué les Religieux de ſainct Frãçois, bruſlé le Monaſtere. Tout à coup d'autres nouuelles du maſſacre que les Catholiques auoient fait à Cahors ſur les huguenots, & celuy de Grenade pres de Thoulouſe, puis apres arriua la nouuelle de la mort de monſieur de Fumel, qui fut maſſacré fort cruellement par ſes propres ſuiets, qui eſtoient huguenots. Cela donna plus de trauail à l'eſprit de la Royne, que tout le demeurant: & ce grieut bien la Maieſté qu'on ne demeureroit gueres ſans venir aux priſes, eſtoit veritable. On demeura deux iours ſans ſe pouuoir re-

soudre, par quel bout on pourroit commencer à esteindre ce feu. Le Roy de Nauarre vouloit que la Royne escriuist des lettres à monsieur de Burie, pour y donner ordre. La Royne disoit que si autre que luy n'y mettoit la main, qu'il ne s'y en donneroit point. La Royne monstroit qu'elle auoit quelque soupçon de luy. Et sçay bien qu'elle m'en dit. Il faut peu de chose pour nous rendre suspects. Ie cogneus aussi que le Roy de Nauarre ne me faisoit pas si grãd chere, comme auparauant. Et croy que cela venoit de ce que ie ne me rendois pas si sujet à luy, & ne bougeois d'aupres de la Royne. A la fin ils se resolurent de m'enuoyer en Guyenne auec patentes & permission de leuer gens de pied & à cheual, pour courir sus aux vns & aux autres, qui prendroient les armes. Ie reiettay tant que ie peus ceste charge, cognoissant bien que ce n'estoit pas œuure acheuée, mais œuure qu'il s'alloit commencer : & qu'il faudroit vn bon maistre pour y donner ordre : & demeuray pour ce coup là constant à ne la prendre point. Le lendemain matin la Royne & le Roy de Nauarre m'enuoyerent querir : & commanda la Royne à monsieur de Valence mon frere de me conuertir à prendre ceste charge. Et comme ie fus deuant eux, apres plusieurs remonstrances qu'ils me firent, ie fus contrainct de l'accepter, pourueu que monsieur de Burie fust compris en la commission. Ie voulois qu'il eust part au gasteau. La Royne ne le vouloit iamais, ne disant que trop de choses. Tout leur est permis. Mais ie luy dis, que si elle ne luy comprenoit, que

luy eſtant Lieutenant de Roy, comme il eſtoit, qu'il me dõneroit toutes les trauerſes qu'il pourroit par deſſous main, pour me garder que ie ne fiſſe rien qui valut, ce qu'à la fin ils trouuerent bon. Et la meſme charge qu'ils baillerent, ils en baillerent autant à monſieur de Curſol, pour la Prouince de Languedoc: & nous commanderẽt à tous deux que celuy qui auroit fait le premier, allaſt ſecourir ſon compagnon, s'il en auoit beſoin. Monſieur de Curſol n'eſtoit non plus que moy de ceſte religion nouuelle: & croy qu'ils s'en fit pluſtoſt pour quelque mal-contẽtement que par deuotion: car il n'eſtoit pas grãd Theologien non plus que moy. Mais i'en ay veu pluſieurs par deſpit ſe faire de ceſte religion, & apres il leur tomboit deſſus, & s'en ſont bien repentis Nous priſmes congé de la Royne & du Roy de Nauarre tous deux enſemble, & allaſmes à Paris, & monſieur de Valence auec nous. Ie demanday deux Conſeillers de ce pays-là de France, pour faire les procés, me craignant, que ceux du pays ne feroient rien qui vaille: à cauſe que les vns voudroient ſouſtenir les Catholiques, & les autres les huguenots. Et me fut baillé les deux plus meſchans hommes du Royaume de France, qui eſtoit vn Compain, Conſeiller du grand Conſeil, & vn Gerard, Lieutenant du Preuoſt de l'Hoſtel, qui depuis n'ont pas acquis meilleure reputation qu'ils auoient auparauant. Ie me repentis d'en auoir demandé: mais ie penſois bien faire. Ainſi ie m'en vins en Gaſcogne en diligence.

Or ie trouuay monſieur de Burie à Bordeaux

& luy baillay la patente. Toute la ville estoit bandée les vns contre les autres, & le Parlement aussi. Pour ce que les huguenots vouloient que l'on preschast ouuertement dedans, disant que par le Colloque de Poissi, il leur estoit permis, les Catholiques tout au contraire : de sorte que monsieur de Burie & moy demeurasmes tout vn iour à les garder de venir aux mains, & arrestasmes que nous leurions quelques gens : & que comme les Commissaires seroient venus, nous marcherions droit à Fumel : car nostre patente portoit, que nous cõmencerions par là. Or i'auois la puissance de leuer des gens, & les commãder. Et arrestasmes de leuer deux cens arquebuziers. & cent argoulets desquels ie baillay la charge au ieune Tilladet, qui est auiourd'huy seigneur de Sainctorens. A peine eus-ie demeuré quatre ou cinq iours en ma maison d'Estillac, qu'vn Ministre nommé la Barelle me vint trouuer de la part de leurs Eglises, me disant que les Eglises auoient esté fort aise de ma venuë, & de la charge que la Royne m'auoit baillé, & qu'ils s'asseuroient d'auoir iustice de ceux qui les auoient ainsi massacrez. Ie luy respondis, qu'il se pouuoit tenir pour certain, que ceux qui auroiẽt tort seroient chastiez. Apres il me dit qu'il auoit charge des Eglises de me presenter vn bon present, duquel i'aurois occasion de me contenter. Ie luy dis, qu'il n'estoit pas besoin d'vser de presens en mon endroit : car auecques tous les presens du mõde, on ne me sçauroit faire faire chose contre mon deuoir. Alors il me dit que les Catholiques disoiẽt, qu'ils n'endureroient pas, que

l'on fist iustice d'eux, & qu'il auoit charge de me presenter de par toutes les Eglises quatre mil hommes de pied payés. Ceste parole me commença à mettre en furie: & luy dis, & quelles gens & de quelle nation seront ces quatre mil hommes? Alors il me respondit, de ce pays icy, & dés Eglises. Surquoy ie luy demanday s'il auoit puissance de presenter des subiets du Roy, & les mettre aux champs, sans commandement du Roy, ou de la Royne, qui gouuerne auiourd'huy le Royaume, selon les Estats qui ont esté tenus à Orleans? O meschans, luy dis-ie, ie voy bien là où vous voulez venir: c'est de mettre le Royaume en diuision. Vous autres Messieurs les Ministres faites tout cecy, sous couleur de l'Euangile. Ie commence à iurer, & l'empoignay au collet, luy disant ces parolles, ie ne sçay qui me tient, que ie ne te pende moy-mesmes à ceste fenestre, paillard: car i'en ay estranglé de mes mains vne ving-taine de plus gens de bien que toy. Alors il me dit tout tremblant, monsieur, ie vous supplie laissez moy aller trouuer monsieur de Burie: car i'ay charge de par les Eglises d'aller parler à luy, & ne vous en prenez pas à moy, qui porte la parole: nous ne le faisons que pour nous deffendre. Ie luy dis, qu'il allast à tous les diables, luy & tant de Ministres qu'ils estoient. Et ainsi se departit de moy ayant eu aussi belle peur qu'il eust iamais. Celà me descria fort parmy ces Ministres: car c'estoit crime de leze Maiesté d'en toucher vn.

Toutes-fois quelque temps apres arriua vn autre Ministre appellé Boënorman, autrement

la Pierre, enuoyé de la part de leurs Egliſes, cõme il diſoit, pour me prier que ie vouluſſe accepter le preſẽt & l'offre que Barrelle m'auoit fait, diſant que ce n'eſtoit pas pour l'intention, que i'auois penſé: & que ſans qu'il coutaſt au Roy vn ſeul liard, ie pouuois rendre iuſtice à l'vne partie & à l'autre. Alors ie cuiday du tout perdre patience : & luy reprochay la leuee des deniers qu'ils faiſoient, & les enrollemens de gens. Lequel me nia tout. Surquoy ie luy dis: & ſi ie vous prouue que hyer meſmes vous enrolliez des gens à la plume, que diriez vous? il me reſpondit que celà n'eſtoit pas de ſon ſceu. Or il auoit vn ſoldat auecques luy, qui auoit eſté de ma compagnie en Piedmont, nõmé Antraigues, ie tournay viſage à luy, luy diſant, Voulez vous nier, capitaine Antraigues, que vous n'enrolliſſez hyer des hommes à la plume ? Alors il ſe vid prins & me dit, que l'Egliſe de Nerac l'auoit fait leur capitaine, Surquoy ie luy commençay à dire, & quel diable d'Egliſes ſont ceey, qui font les capitaines ? Ie luy reprochay le bon traittement, que ie luy auois fait, eſtant de ma compagnie : & leur deffendis de ne venir plus deuant moy, pour me tenir le langage qu'ils m'auoient tenu & que s'ils le faiſoient, ie n'aurois plus la patience, que ie ne miſſe les mains ſur eux: & ainſi s'en allerẽt. Ils commencerent apres à s'eſleuer à Agen, & à ſe faire maiſtres de la ville, où eſtoient les Seigneurs de Memy, & Caſtel Segrat, Monſieur le Seneſchal d'Agenois Poton, y eſtoit auſſi, qui faiſoit tout ce qu'il pouuoit à pacifier les choſes: & vindrent deuers moy me priãt d'aller à Agen,

& qu'on me presteroit toute obeyssance. Il y auoit vn Ministre auecqu'eux, qui en respondoit sur son honneur, sur lequel ie ne faisois pas grãd fondement. Monsieur le Seneschal y alloit à la bõne foy: & croy qu'il luy eust cousté la vie, aussi bien qu'à moy si i'y fusse allé: car il m'eust voulu deffendre. Or ils firent tant, que ie leur promis d'y estre le lendemain matin. Les sieurs de la Landa & de Nort me despecherent vn homme secrettement, pour m'aduertir, que ie n'y allasse point, sur tout tant, que ie pouuois desirer sauuer ma vie: car si i'y allois, i'estois mort. Qui fut cause que ie leur manday, que ie ne voulois point passer la riuiere: mais que s'ils vouloient venir en vne maison au Passage, que i'estois content de m'y trouuer. Et comme ils virent qu'ils ne m'y pouuoient auoir, ils accorderent de se trouuer au passage, là où i'allay auec vingt cinq soldats, qui se tenoient touiours sur le Passage: & disnasmes là ensẽble. Et apres disputasmes de ce qui estoit besoin de faire. Ie leur dis qu'auant tout œuure, il falloit qu'ils se contentassent de l'Eglise que monsieur de Burie leur auoit baillée pour leur preſche, qui estoit vne parroisse. Et qu'ils abãdonnassent les Iacobins, & y laissassent r'entrer les Religieux, dire leurs offices, mettant bas les armes, & qu'ils acceptassent la moitié de la compagnie du Roy de Nauarre en garnison dãs la ville, & l'autre moitié demeureroit à Cõdon. Iamais id ne les sceus faire condescendre à cela. Ie tiray le Seneschal d'Agen à part, & luy dis Ne cognoissez vous pas bien, qu'ils veulent faire vne subuersion, & se faire maistres des vil-

les? Ie ne vous conseilleray pas de demeurer auecques ces gens: car il faudra que vous les laissiez faire, ou qu'ils couppẽt la gorge. Nous auõs bon exemple de monsieur de Funel: à Dieu vous comment. Et soudain me departis d'eux, sans vouloir plus contester: & m'en reuins à Stillac, où ie trouuay vn mien fermier de Puch de Gontaut, nommé Labat, qui me vint dire de la part de leurs Eglises, que ie n'auois pas voulu auoir la patiẽce de biẽ entendre ce, que les Ministres Barelle & Boënormand me vouloient dire & presenter: & que i'estois trop collere, qui estoit que les Eglises m'offroient trente mille escus, pourueu que ie prinse point les armes contr'eux, & que ie les laissasse faire, ne voulant aucunement que pour cela ie changeasse de religion: & que dans 15, iours au plus tard, ils m'apporteroient l'argẽt chez moy. Ie luy dis, que si ce n'estoit l'amitié que ie luy portois, & aussi qu'il estoit mon fermier, ie le traicterois autremẽt que ie n'auois fait Barelle & Boënorman, & que ie luy donnerois d'vne dague dans le sein: qu'il sçauoit bien que ie sçauois iouër des mains. Et que luy ny autre ne fussent plus si hardis à me tenir tels propos: car ie les ferois mourir. Et quant & quant bien estonné, il me laissa pour s'en retourner à Nerac, pour leur rendre la responce.

Il ne tarda pas huict iours que le capitaine Sédat m'en vint encores parler, haussant le cheuet: car il m'offroit quarante mil escus lequel leur auoit donné parolle d'estre auecques eux, si ie ne prenois poinct les armes cont'reux: & luy donnoient à luy deux mille escus. Et comme le capi-

taine Sendat veit qu'il ne me pouuoit conuertir à les prendre, il me dit & conseilla que ie les prinsse, & que ie les presterois au Roy, pour leur faire la guerre. Alors ie luy respondis, que ie cognoissois bié, qu'il ne sçauoit pas que c'est, que de mettre l'honneur d'vn homme de bien en dispute. Premierement ils ne les me bailleroient pas sans me faire faire serment, que ie ne prendray pas les armes contre eux : & faudra qu'il apparoisse par escrit, pour le monstrer à leurs Eglises? à fin qu'elles leuent & baillent l'argent. Or il faudra que cela se sçache: car le feu n'est iamais si profond que la fumée n'en sorte. La Royne trouuera estrange que ie demeure à ma maison sans rien faire. Elle me sollicitera de prendre les armes. Si ie ne les prens, ne voulez vous pas qu'elle & tout le monde croye que i'ay prins argent, & que ie suis vn corrõpu? Or quãd ie le bailleray au Roy, son conseil regardera, que i'ay fait serment de ne prendre point les armes: & neantmoins ie l'ay fait au Roy prenant l'ordre. Qu'enuers tous & contre tous ie deffendray sa personne & sa couronne. Comment voulez vous, que la Royne ny le Roy, quand il sera grand me tiennent en reputation d'homme de bien, veu que i'auray fait deux sermens l'vn contre l'autre? Les vns diront que i'ay prins l'argent volontairemẽt: mais qu'apres ie me suis repenty, & que ie voulois couurir ma meschanceté en baillant l'argent au Roy. Les autres diront que la Royne ne se deuoit iamais plus fier de moy, puis que i'auois faict deux sermens contraires l'vn à l'autre : & que puis que i'auois

trompé

trompé auec ſerment les huguenots, ie trompe-rois bien le Roy. Et voylà mon honneur en diſpute, & condamné auec iuſte raiſon de iamais eſtre plus digne d'eſtre au rang des gens de bien, & loyaux ſuiets & ſeruiteurs du Roy. Que deuindray-ie puis apres que i'auray perdu mon honneur, moy qui n'ay iamais combattu que pour en acquerir? Ie ne veux pas dire ſeulement que les gentils-hommes ne me voudroient voir aupres d'eux: mais les vilains propres ne me voudroient voir en leur compagnie. Or voy-là, capitaine Sendat, ce que ie deuiẽdrois, ſi ie ſuiuois voſtre conſeil. Ie vous prie ne les hantez plus. Vous vous eſtes touſiours nourry, & porté les armes auec les Montlucs. Ie vous prie reſoluez vous de les prendre à preſent pour le ſeruice du Roy. Et ne vous mettez point en ceſte religion là Nos peres eſtoient plus gens de bien qu'eux: & ne puis croire que le ſainct Eſprit ſe ſoit mis parmy ces gens, qui s'eſleuent contre leur Roy. Voylà vn beau commencement. Ce qu'il me promit faire.

Or ie ne deſcriray poinct où le conſeil fut tenu, ny moins veux nommer les perſonnes: Car le Conſeil & la propoſition n'en vaut rien: & en y a depuis qui ſe ſont faicts gens de bien. Or il m'enuoy prier qu'il me parlaſt ſecrettement entre le Sampoy & Condon: & m'aſſigna l'heure. Ie ne menay auecques moy qu'vn lacquay, & luy vn autre: car ainſi l'auions arreſté. Et nous trouuaſmes au deſſus de la maiſon de monſieur de Sainctorens dans

vn pré, où il me dict tous les propos, qu'auoient eſté tenus au conſeil, & la concluſion, qui en auoit eſté faicte. Que comme ie veux que Dieu m'aide, le poil me dreſſoit en la teſte d'ouyr tels langages. Et me fit vne remonſtrance d'homme de bien, me diſant qu'il ſe preſentoit vne occaſiõ pour m'honorer & tout ce qui deſcendoit de moy à iamais: c'eſt de prendre les armes de cœur hardy & magnanime, & expoſer ma vie à tous perils, pour ſouſtenir ces pauures enfans, qui eſtoient fils d'vn ſi bon Roy: & qu'ils eſtoient encore en tel aage, pour ſe deffendre, comme s'ils eſtoient dãs les berceaux: & que Dieu m'aſſiſteroit voyãt que ie deffendois les innocens. Et me fit ce bon homme de ſi grandes remonſtrances, que comme ie veux que Dieu me ſauue, les larmes me venoient aux yeux: & me pria de ne le deceler point: car ſi ie le faiſois, il eſtoit mort: Et me dit, que pour le regard de ma perſonne, ils auoient tenu vn conſeil deliberé de me ſurprendre en quelque lieu: & s'ils pouuoient venir au deſſus de moy, faire pis qu'ils n'auoient faict de monſieur de Fumel Rien n'eſtoit celé à ce-dit Lieutenant, pource qu'ils penſoient le tenir pour aſſeuré de leur coſté faiſant bonne mine: mais apres il leur monſtra le contraire. Car il expoſa pluſieurs fois ſa vie dãs la ville de Condõ les armes en la main, pour deffendre l'authorité du Roy Et quoy qu'il ſoit, il eſt mort de poiſon, ou d'autre choſe pour cela. Ie penſois qu'il ne ſe fuſſe iamais deſcouuert qu'à moy: mais ie trouuay qu'il en auoit dit autant à monſieur de Gondrin, qui luy eſtoit fort amy, & à monſieur

de Maillac receueur de Guyennne: car tous deux eſtoient comme freres. Ie ne le dis iamais qu'à la Royne à Thoulouſe, contre la chemmee de ſa chambre, dequoy ſa Majeſté s'eſmerueilla fort. Auſſi c'eſtoit des entrepriſes endiablees : & des plus grands y eſtoient meſlez.

Ayant entendu toutes ces meſchantes conſpirations, ie m'en retournay à ma maiſon au Sampoy: & la ie me reſolus de mettre en arriere toute peur & toute crainte, deliberé de leur vẽdre bien ma peau : car ie ſçauois bien, que ſi ie tombois entre leur mains, & àleur diſcretion, la plus grãd piece de mon corps, n'eut pas eſté plus grande qu'vn des doigts de ma main. Et me deliberay d'vſer de toutes les cruautez que ie pourrois, & meſmement ſur ceux là, qui parloient contre la Maieſté Royalle. Car ie voyois bien que la douceur ne gaigneroit pas ces meſchans cœurs. M. de Burie partit de Bordeaux, & me manda le iour qu'il ſe rendroit à Clairac : afin que nous regardiſſions où eſt-ce que nous deuions le pluſtoſt aller commencer. Il m'enuoya des lettres, que les commiſſaires luy auoient eſcrit, la ou ils nous aſſignoient à Cahors, pour là commencer contre les Catholiques. Ie luy eſcriuis, qu'il regardaſt bien la patente : & que là il trouueroit que la Royne nous commandoit d'aller commencer à Fumel. Les lettres eſtoient bien ſi audacieuſes, que par icelles ils faiſoient cognoiſtre, qu'ils eſtoient les principaux Commiſſaires, & que nous n'auions authorité aucune, ſinon de leur tenir main forte à l'execution de leurs ordonnances.

Or il y auoit vn village à deux lieuë d'Eſtillac, qui ſe nomme ſainct Mezard, dont la plus grand partie eſt au ſieur de Rouillac, gentil-homme de huict ou dix mille liures de rente. Quatre ou cinq iours auant que i'y allaſſe, les huguenots de ſa terre s'eſtoient eſleuez cõtre luy, pource qu'il les vouloit empeſcher de ropre l'Egliſe & prendre les calices: & le tindrẽt aſſiegé vingt-quatre heures dans ſa maiſon. Et ſans vn ſien frere nommé monſieur de S. Aignan, & gentils-hommes voiſins qui l'allerent ſecourir, ils luy euſſent couppé la gorge: & autant en auoient fait ceux d'Aſtefort aux ſieurs de Cuq, & de la Monioye, & deſia commençoit la guerre deſcouuerte contre la nobleſſe. Ie recouuray ſecrettement deux bourreaux, leſquels on appella depuis mes laquais, parce qu'ils eſtoient ſouuẽt apres moy: & manday à mõſieur de Fontenilles, mon beau fils qui portoit mon guidon, & eſtoit à Beaumõt de Lomaigne auec toute ma compagnie, eſtãt là en garniſõ, qu'il partit le Ieudy à l'entrée de la nuict, & qu'à la pointe du iour il fut audit S. Mezard, & qu'il print ceux là que ie luy enuoyois par eſcrit dont il y en auoit vn, & le principal qui eſtoit nepueu de l'Aduocat du Roy & de la Royne de Nauarre à Lectoure, nommé Verdery. Or ledit Aduocat eſtoit celuy qui entretenoit toute la ſedition: & m'auoit on mandé ſecrettement qu'il s'en venoit le Ieudy meſmes à S. Mezard, car il y a du bien. I'auois deliberé de commencer par ſa teſte, pource que i'auois aduerty le Roy de Nauarre en Cour, que cedit Verderi & autres officiers, qu'il auoit audit Lectoute, eſtoiẽt les prin-

paux autheurs des rebellions, & en auois autant escrit à la Royne, des officiers du Roy, laquelle m'auoit respondu, que ie m'attaquasse à ceux-là les premiers. Et le Roy de Nauarre m'auoit escrit par sa lettre, que si ie faisois prẽdre aux basses branches d'vn arbre les officiers du Roy, que ie fisse pendre les siens aux plus hautes. Or Verderi n'y vint pas, dont biẽ luy en prit: car ie l'eusse fait brancher. Monsieur de Fontenilles fit vne grãde couruée: & fut au point du iour à S Mezard: & de prime arriuée il prit le nepueu de ce Verderi, & deux autres & vn Diacre les autres se sauuerent, pource qu'il ny auoit personne qui sceut les maisõs, car il n'y auoit hõme d'armes ny archer, qui eut cognoissance du lieu. Vn gentil-hõme nommé monsieur de Corde, qui se tient audit lieu, m'auoit mãdé, que comme il leur auoit remonstré en la compagnie des consuls, qu'ils faisoient mal, & que le Roy le trouueroit mauuais, alors ils luy respondirent, quel Roy? nous sommes les Roys. Celuy là que vous dites est vn petit reyot de merde: no⁹ luy dorons des verges, & luy donnerõs mestier, pour luy faire apprẽdre à gaigner sa vie comme les autres. Ce n'estoit pas seulement là qu'ils tenoient ce langage: car c'estoit par tout. Ie creuois de despit: & voyois biẽ que tous les lãgages tendoient aux propos, que m'auoit tenu le Lieutenant du Franc, qui estoit en somme de faire vn autre Roy. Ie m'accorday auec monsieur de Sainctorens, qu'il m'en print cinq ou six d'Astefort, & sur tout vn capitaine Morallet, chef des autres, sous couleur qu'il leur vouloit donner leur enseigne, & que s'il

le pouuoit prendre, luy & ceux que ie luy nommois, auec belle parolles, il me les amenaſt à ſainct Mezard, en meſme iour que ie faiſois l'execution, qui eſtoit vn iour de Vendredy, lequel ne le peut faire ce iour là: mais il les attrapa le Dimanche enſuyuant, & les amena priſonniers à Ville neufue. Et comme ie fus arriué à S. Mezard, monſieur de Fontenilles me preſenta les trois, & le Diacre tous attachez dans le cimetiere, dans lequel y auoit encores le bas d'vne croix de pierre, qu'ils auoient rompuë, qui pouuoit eſtre de deux pieds de haut. Ie fis venir monſieur de Corde, & les Conſuls: & leur dis, qu'ils me diſſent la verité à peine de la vie, quels propos ils leur auoient ouy tenir contre le Roy. Les Conſuls craignoient, & n'oſoient parler. Ie dis audit ſieur de Corde, qu'il touchoit à luy de parler le premier, & qu'il parlaſt. Il leur maintint qu'ils auoient tenu les propos cy deſſus eſcris. Alors les Conſuls dirent la verité, comme ledit ſieur de Corde. I'auois les deux bourreaux derriere moy bien equipez de leurs armes, & ſur tout d'vn maraſſau bien trenchant. De rage ie ſautay au collet de ce Verdier, & luy dis, ô meſchand paillard, as tu bien oſé ſoüiller ta meſchante langue contre la Majeſté de ton Roy? il me reſpondit. Ha! monſieur, à pecheur miſericorde. Alors la rage me print plus que deuant, & luy dis, meſchant, veux tu que i'aye miſericorde de toy: & tu n'as pas reſpecté ton roy? Ie le pouſſay rudement en terre: & ſon col alla iuſtement ſur ce morceau de croix. Et dis au bourreau frape vilain, ma parole & coup fut auſſi toſt l'vn que

l'autre: & encore emporta plus de demy pied de la pierre de la croix. Ie fis pendre les deux autres à vn orme qui estoit tout contre. Et pource que le Diacre n'auoit que dix-huict ans, ie ne le voulus faire mourir, afin aussi qu'il portast les nouuelles à ses freres: mais bien luy fis ie bailler tant de coups de fouët aux bourreaux, qu'il me fut dit qu'il en estoit mort au bout de dix ou douze iours apres. Et voylà la premiere execution, que ie fis au sortir de ma maison sans sentence ny escriture, car en ces choses, i'ay ouy dire, qu'il faut commencer par l'execution. Si tous eussent fait de mesme, ayant charge és prouinces, on eut assoupy le feu, qui a depuis bruslé tout. Cela ferma la bouche à plusieurs seditieux qui n'osoiẽt parler du Roy qu'auec respect: mais en secret ils faisoient leurs menees.

Le lendemain ie partis d'Estillac: & m'en allay trouuer monsieur de Burie à Carillac: & là debatismes du lieu, là où nous deuions commencer, ou bien à Fumel ou à Cahors. Ie le trouuay gaigné pour aller à Cahors trouuer les commissaires, qui estoient arriuez: & auoient commencé à faire le procés des Catholiques, sans vouloir prendre quelque raison en payement. Ie fis porter la patente: & luy monstray, que l'intention de la Royne estoit d'aller commencer à Fumel alors il ne peut plus contrarier: & luy monstray comme sa Maiesté entendoit que nous fussions les vrays Commissaires, & que Girard & Compain estoient tenus devenir à nous, & non point nous à eux. D'autre part, que i'auois esté aduerty depuis que i'estois party de la court, que c'estoient

les deux plus grands huguenots du Royaume de France, & qu'il falloit bien que nous prinſſions garde a eux, & pareillement à noſtre reputation: afin que l'on ne nous bailla point vne trouſſe, nous declarant eſtre huguenots: car de moy ie ne voulois point qu'on me marquaſt de ceſte marque. Et pour dire la verité, il me ſembla cognoiſtre, quand i'arriuay à Bordeaux, que mõſieur de Burie pendoit quelque peu du coſté de ceſte religion, & auſſi par autres aduertiſſemens qu'on m'en auoit donné Nous nous rendiſmes le Lundy à Ville-neufue où monſieur de Sainctorens nous vint trouuer auec ſa trouppe d'Argoulets, & deux cens arquebuſiers: & m'amena le capitaine Morallet auec autres quatre, & deux autres que des gentils hommes auoiẽt prins dans ſaincte Lieurade, leſquels ie fis prẽdre le Mardy, ſans tant languir. Ce qui cõmença à mettre vne grande peur & frayeur parmy eux, diſans, comment il nous fait mourir ſans nous faire aucun procés? Or leur opinion eſtoit, que s'il eſtoit pris, il faudroit venir par teſmoins, & qu'il ne s'en trouuoit pas vn qui oſaſt dire la verité, à peine d'eſtre tuez & auſſi qu'il n'y auoit iudicature grãde ny petite, qu'il n'y eut de leur religion: & que ceux là ne feroient coucher rien par eſcrit. ſinon ce qui ſeroit à leur aduãtage, pour leur iuſtification. Et ainſi paſſoit la iuſtice, ſans qu'il fut iamais faict aucune punition d'eux: & comme ils auoiẽt tué quelqu'vn, ou rõpu les Egliſes, ſoudain ces meſchans officiers (ainſi les doit-on nommer auec iuſte raiſon) ſe preſentoient promptement à faire les informations, & icelles faites, on trouuoit

touſiours que les Catholiques auoient commẽcé, & que les battus auoiẽt tort, & qu'iceux meſmes rompoient les Egliſes de nuict: afin que l'on dit que c'eſtoient les huguenots. Ie ne quide, que l'on trouue en aucuns liures, que iamais telles pipiperies, ruſes & fineſſes fuſſent inuentées en royaume, qui iamais aye eſté. Et ſi la Royne eut encore plus tardé à m'enuoyer auec ceſte patente ſeulemẽt trois mois, tout le peuple eſtoit contraint de ſe mettre de ceſte religion-là, où ils eſtoiẽt morts. Car chacun eſtoit tãt intimidé de la iuſtice qui ſe faiſoit contre les Catholiques qu'ils n'auoiẽt autre remede, que d'abandonner leurs maiſons, ou mourir, ou ſe mettre de leur party. Les Miniſtres preſchoient publiquement, que s'ils ſe mettoiẽt de leur religion, ils ne payeroiẽt aucun deuoir aux gentils hõmes, ny au roy aucunes tailles, que ce qui luy ſeroit ordonné par eux. Autres preſchoiẽt, que les Rois ne pouuoiẽt auoir aucune puiſſance, que celle qui plairoit au peuple. Autres preſchoient, que la nobleſſe n'eſtoit rien plus qu'eux. Et de fait, quand les procureurs des gentils hõmes demandoient les rentes à leurs tenanciers, ils leurs reſpondoient qu'ils leur monſtraſſent en la Bible, s'ils le deuoient payer ou non, & que ſi leurs predeceſſeurs auoient eſté ſots & beſtes, ils n'en vouloient point eſtre.

Quelques vns de la nobleſſe ſe commençoient à ſe laiſſer aller, de telle ſorte qu'ils entroient en compoſition auec eux, les priant de les laiſſer viure en ſeureté en leurs maiſons auec leurs labourages: & quant aux rentes & fiefs, ils ne leur

en demandoient rien. D'aller à la chasse il n'y auoit homme si hardy qui y osast aller: car ils venoient tuer les leuriers & les choses au milieu de la campagne. Et n'osoit on dire mot, à peine de la vie: & si on touchoit vn d'entr'eux, toutes leurs Eglises incontinent estoient mandees: & dans quatre ou cinq heures vous estiez mort: ou bien falloit fuyr vous cacher dans quelque maison de ceux-là, qui auoient pactisé auec eux, ou dans Tholouse: car en autre lieu ne pouuiez esté asseuré. Et voyla l'estat auquel la Guyenne estoit reduicte. Ie suis cõtraint escrire toutes ces particularitez, pour vous monstrer, si c'est à tort que le roy m'ait honoré de ce beau nõ de Conseruateur de la Guyenne, & s'il a esté necessaire d'y mettre la main à bon escient. Que si i'eusse faict le doux, comme monsieur de Burie, nous estions perdus. Il leur promettoit prou, & ie ne tenois rien, sçachant bien, que ce n'estoit que pour nous tromper: & peu à peu se rendre maistres des places. Bref ces nouueaux venus nous vouloient donner la loy: & n'y auoit si petit ministre, qui ne fit le monsieur, comme s'il eut esté vn Euesque. Voy-là les beaux commencemens de ceste belle religion, & comme elle apprenoit à viure.

Au partir dudict Ville-neufue, nous allasmes à Fumel, où nous trouuasmes, que madame de Fumel, monsieur de Cancon son frere, & autres gentils-hommes parens de la maison s'estoient mis aux champs, quand ils entendirent que nous y estions, ayant pris vingt & cinq ou trente de ceux qu'auoient massacré le sieur de Fumel

Monſieur de Burie manda aux commiſſaires de venir proceder à la commiſſion : leſquels luy firent reſponſe qu'il n'en feroient rien: mais que nous alliſſions là. On me manda qu'ils auoient dit, que puis que ie faiſois iuſtice ſans procedure, qu'ils me feroient à moy meſmes le proces, apres l'auoir faict aux autres. Ie cogneus bien qu'il falloit venir aux priſes, & aux mains auecques eux Car autrement nous tombions au plus grand mal heur, que gens pouuoient faire. Et que ſi nous ne tenions les gens & le peuple en crainte de nous ſans qu'ils euſſent frayeur de ces commiſſaires, tout s'en alloit en ceſte Religion. Il ne tenoit pas à le remonſtrer à monſieur de Burie: mais ie cognoiſſois bien à ſes reſponſes, qu'il eſtoit en quelque crainte de faillir, ou comme i'ay dit, qu'il pendoit quelque peu du coſté de ladicte Religion. Sa fin nous en a donné la cognoiſſance. Et comme nous viſmes, que ne pouuions auoir les Commiſſaires: nous mandaſmes, venir des Conſeillers du ſiege du Seneſchal d'Agen, leſquels commencerent à faire le procez à ces gens : & les trouuerent ſi coulpables, qu'ils confeſſerent, qu'eux meſmes auoient eſté au maſſacre de leur ſeigneur, car c'eſtoient ſes propres ſubiets, qui auoient commencé & enuoyé querir leurs Egliſes voiſines, pour faire ce beau exploit, maſſacrant d'vne infinité de coups ce ſeigneur. Et encore demy mort, ils le mirent contre vn carreau ſur le lict: & tiroient à la butte contre ſon cœur, pillant & ſaccageant tout. Et apres ces bonnes gens crioient, Viue l'Euangile. Bref vn iour il en fut pendu, ou mis ſur la touë

trente ou quarãte: & de là nous nous en allasmes à Cahors, où no⁹ trouuasmes ces venerables Seigneurs, qui auoient commencé & estoient desia bien auant à faire le procez aux Catholiques: & tenoient prisonnier monsieur de Viole, Chanoine & Archidiacre de Cahors, & Chancelier de l'Vniuersité, gentilhomme de maison de sept ou huict mil liures de rẽte, appartenant à messieurs de Terride, Negrepelice & à d'autres sieurs du pays. Le sieur de Caumond des Mirandes auoit marié sa sœur en ceste maison: & estoit là solicitant pour ledict de Viole son beau-frere, auecques ses enfans, neueux dudit de Viole, madame de Bugua sœur dudit de Viole: mõsieur Daussun y vint aussi, pource qu'il estoit parent de sa femme, Toute la ville estoit pleine de noblesse, pour solliciter pour ledit sieur de Viole. Ils auoient si bié fait, qu'ils auoiẽt appellé neuf iuges ou lieutenãs des sieges, dont les six estoient huguenots & les trois ils les auoiẽt si fort intimidez de leur grãd puissance & authorité, qu'ils disoient auoir en leur charge, que nul d'eux n'osoit dire sinon comme les autres. Et mesmes le iuge Mage propre, qui est personne timide, n'osoit rien dire, sinon ce qu'ils vouloiẽt. Ils iugerent quatorze ou quinze hommes. Il n'en y auoit pas trois, qui fussent au massacre: Mais pour vengeãce de la iustice, que nous auions faite à Fumel, ils en vouloiẽt faire mourir tant qu'ils pourroient iustemẽt ou iniustement: & les firent executer à la place de la ville. La iustice & l'Eglise entrerent en si grãd peur qu'ils se tenoient tous pour perdus, voyant que l'on faisoit le procés à monsieur de Viole, &

à plusieurs autres, qui ne s'y estoient point trouuez. Toutes ces dames estoyent tousiours apres moy: & ne pouuoient pas auoir responce de mõsieur de Burie, qui les contentast. Monsieur de Caumond qui est auiourd'huy, vint parler à mõsieur de Burie: & croy que c'estoit plus pour auoir querelle auec moy, qu'autre chose, pource que i'auois dit qu'il enduroit qu'vn Ministre parloit en plaine chaire contre la personne du Roy & son authorité à Clairac, dont il est Abbé: & le me demanda en pleine sale deuant monsieur de Burie. Ie luy dis que ie l'auois dit, & qu'il estoit tant obligé au Roy des biens qu'il en auoit receus, qu'il ne le deuoit point endurer. Il me respondit, qu'il n'auoit pas presché deuant luy, & quand bien il l'auroit fait, ce n'estoit pas à moy, à qui il en deuroit rendre compte. Ie luy cuiday sauter dessus la dague en la main. Il mit la main sur son espee, & tout à vn coup luy sauterent au col quinze ou vingt gentils-hommes des miens, & eu assez affaire à garder que l'on ne le tuast. M. de Burie fut de mon costé & le braua fort, de sorte qu'aucuns le pousserent hors de la salle, pour le sauuer: car tout le monde auoit la main aux espees, & luy n'auoit pas force pour respondre pour lors aux miennes. Et voy-là l'occasion de la hayne qu'on dit qu'il me porte. Car parauant nous estions bons amis, mais c'est le moindre mes soucis.

Or pour retourner à la Iustice, madame la Cõtesse d'Arien, qui estoit à Assier, m'escriuit vne lettre par vn sien gẽtil-homme nommé le Brun, par laquelle me prioit vouloir tenir la main, que

Iuſtice ſe fiſt. Ie luy reſpondis que ie ne l'empeſcherois point, où ie cognoiſtrois que la raiſon le permettroit: & que monſieur de Burie & moy n'eſtions là pour autre choſe. Le lendemain il retourna à moy, & en ſecret me dit, & me pria, que ie tinſſe la main, à ce que le iugement des Commiſſaires ſortiſt à effect: & que dix mil francs ne me faudroient point. Ce fut deuant vn marchand qui vendoit des piſtoles, & luy meſmes les me choiſit: & me dit qu'il s'y entendoit, & qu'il les vouloit deſmonter. Il me fit grand plaiſir: & les luy laiſſay entre ſes mains m'en allant ſoupper auec monſieur de Burie. Son logis eſtoit bien pres de là. Et en allant ie commençay à diſcourir en moy-meſmes, d'où pourroient ſortir ces dix mil frãcs: & ne peuſt entrer en mon eſprit, d'où ceſt argent pourroit venir, bien penſois-ie qu'il y deuoit auoir de la malice & cautelle. Le ſoir ie me retiray à mon logis chez l'Archidiacre Redoul: & me retirant, mes-dames du Longua & de Viole me rencontrerent pres du logis, leſquelles ie trouuay pleurantes, & me dirent ces mots: Monſieur, monſieur de Viole s'en va mort, ſi vous ne luy aidez, car ſa ſentence eſt arreſtee: & ceſte nuict le doiuent eſtrangler dans la priſon: & au matin le doiuent mettre ſur l'eſchaffaut. Tous ces ſeigneurs auoyent enuoyé en poſte deuant le Roy: mais le meſſager eſtoit arriué trop tard, ſi ne n'y euſſe mis la main. Ie les renuoyay auec eſperance, que ie l'engarderois. Et toute la nuict ie fis promener des gens-d'armes de ma compagnie au deuant de la priſon & deuant le logis des Commiſſaires: & moy-meſ-

mes ne me deſpoüillay de ceſte nuict là. Il fut fort tard quand l'Archidiacre Redoul reuint au logis. Et comme ie ſceuz qu'il fut dans ſa chambre, ie le manday. Il eſtoit allé ſecrettement deſcouurir des affaires de monſieur de Viole, & des autres priſonniers, qui eſtoient gens de maiſon & de qualité: & me porta la reſolution, qu'ils eſtoient tous condamnez à mourir, & que pour crainte de ſcandalle, & qu'il n'y vint eſmotion, ils deuoient eſtre deffaits ſecrettement en priſon auec les torches. Et que par leur procés & iugement ils auoient departy la ville en trois corps: c'eſt à ſçauoir l'Egliſe en vn, la Iuſtice en vn autre, & le tiers Eſtat en l'autre, & que tous ces trois corps eſtoient condamnez en ſix vingts mil francs. Alors il me va au cœur, que ces dix mil francs, dont le Brun m'auoit parlé, deuoient venir de-là. Et pleuroit ledit Archidiacre, me diſant que la ville de Cahors eſtoit deſtruitte à iamais: & que quand on auroit vendu tous les biés de la ville, meubles & immeubles, il ne s'en ſçauroit trouuer ceſte ſomme. Alors ie luy dis, ne vous donnez point de melancolie: laiſſez faire à moy. Car pour l'amour de monſieur de Viole & des autres, i'y feray faire ſi bon guet que les attraperay auant qu'ils facent leur execution: & quand à ces amendes que vous ditez, le Roy ne voudra iamais, que voſtre ville ſoit ruinee: car elle eſt à luy: & aſſeurez vous, qu'il la vous donra. Alors il me dit, Monſieur ſi les amendes alloient en la bource du Roy, nous aurions eſperance que ſa Maieſté ne nous voudroit pas veoir deſtruicts: mais il n'en tire pas vn ſol. Et qui donc,

luy dis ie? c'est le Cõte Reingraue, qui a prestéau Roy cinquante mil francs sur la Comté: & nous auons eu procés auec ledit Cõte pour les amendes à Thoulouse, & l'auons perdu. Et a esté dit qu'il tireroit les amẽdes, aussi bien que l'autre reuenu. Voylà pourquoy nous n'auõs autre remede, que dabãdoner la ville, aller habiter ailleurs, & luy laisser tous nos biens. Et comme i'emẽdis cecy, ie pensay enrager de ce que ie voyois que ces deux meschans destruisoyent vne cité qui estoit au Roy, pour vn particulier. Ie passay toute ceste nuict en collere: & au matin monsieur de Burie m'enuoya querir, pour entendre le iugement des procez. Et m'en allant ie pensay à les garder de prononcer leur sentence: car si elle estoit prononcee vne fois, il n'y auoit plus d'ordre de sauuer la ville, que le Comte Reingraue n'en eust les amendes, & qu'il estoit estranger, dont le Roy auoit tousiours affaire de luy. En en ceste collere i'arriuay à la chãbre de monsieur de Burie: & trouuay qu'ils estoient desia tous assis les sacs sur la table. Ils virent bien à ma mine ce que ie portois sur le cœur. Ie pris vne petite escabelle, & la me mis au bout de la table, car ils tenoyent tout l'enuiron d'icelle, & là commença ledit Compain à faire de grandes remonstrances de ce forfait, qui estoit aduenu en la ville: & que tant de femmes & enfans y auoient perdu leurs maris & leurs peres: & que le Roy & la Royne nous auoyent enuoyez la, pour faire ceste iustice iuste & raisonnable (son harangue dura pour le moins demy heure) & que ce n'estoit rien de ceux qu'ils auoyent fait mourir, si les principaux autheurs ne perdoyent la vie, qui seruiroit d'xẽple à

ple à tout le Royaume de France: & quils vouloient lire leur ſentence deuant nous, pour puis apres faire l'execution en la priſon, nous priant de leur preſter la main forte. Et commença de tirer la ſentence du ſac. Ie regarday monſieur de Burie s'il diroit rien : car il touchoit à luy de parler premier qu'à moy Et comme ie vis qu'il ſe laiſſoit aller ſans reſpõdre & que l'autre commençoit à ouurir la ſentence, pour me faire lecture ie luy dis, hola monſieur de Compain, ne paſſez pas plus outre que vous ne m'ayez reſpõdu ſur ce que ie vous veux demander. Alors il me dit qu'apres qu'il auroit leuë la ſentence, il me reſpondroit à ce que ie luy demanderois: & qu'il la vouloit lire, auant que faire autre choſe. Surquoy ie dis à monſieur de Bũtie, en iurant, Monſieur, dés le premier mot qu'il ouurira la bouche ie le tueray, ſi premierement ne me rend raiſon de ce que ie luy demanderay en voſtre preſence. Alors monſieur de Burie luy dit, Monſieur de Compain il faut que vous entẽdiez ce qu'il vous veut dire: car peut eſtre, qu'il a entendu des choſes que ie n'ay pas entendu. Alors ie vis mon homme pallir : il auoit raiſon. Ie luy dis, A qui eſt la ville de Cahors? il me reſpondit, elle eſt au Roy, A qui eſt la Iuſtice ? Elle eſt au Roy, A qui eſt l'Egliſe? il me reſpondit qu'il n'en ſçauoit rien. Alors ie luy dis, Niez vous, que l'Egliſe ne ſoit au Roy, auſſi bien que le demeurant. Il me reſpondit qu'il ne ſe ſoucioit point de cela. Alors ie luy dis, auez vous departy la ville en trois corps, c'eſt à ſçauoir l'Egliſe, la Iuſtice, & la ville ſeparément, & ſur chacune declaré les

amendes? Il me dit lors que i'escoutasse leur sentence: & alors ie le sçaurois. Surquoy ie luy cõmence à donner du tu, luy disant, Tu declareras icy deuant Monsieur de Burie & deuant moy, ce que ie te demande, où ie te pendray moy-mesmes de mes mains: car i'en ay pendu vne vingtaine de plus gens de bien que toy, ny que ceux qui ont assisté à la sentence: & me leue de dessus l'escabelle. Monsieur de Burie luy dit, Parlez Mõsieur Compain, & dites si vous l'auez fait. Il respondit, Ouy Monsieur. Alors ie luy dis, O meschant paillard, traistre à ton Roy, tu veux ruyner vne ville, qui est au Roy, pour le profit d'vn particulier. Si ce n'estoit la presence de Monsieur de Burie, qui est icy Lieutenant du Roy, ie te pendrois toy & tes compagnons aux fenestres de ceste maison. Et dis à Monsieur de Burie, Hé Monsieur, laissez moy tuer tous ces meschans traistres au Roy, pour le profit d'autruy, & le leur. Surquoy ie tiray la moitié de mõ espee. Ie les euſſe si bien gardez de faire iamais sentence ny arrest: mais M. de Burie me sauta au bras, & me pria de ne le faire point. Et alors tous gaignerent la porte & se mirent en fuitte crians, si estonnez qu'ils sauterent des degrez sans conter. Ie voulois aller apres les tuer: mais Mõsieur de Burie & Monsieur du Courré son nepueu me tindrent, que ie ne peus eschapper. La colere où i'estois, ne me permettoit estre maistre de moy. Il ne faut pas donc trouuer estrange, si ie les appelle meschans dans cet escrit. Monsieur le Burie, Monsieur du Courré & moy entrasmes dans vn iardin. Ledit Sieur de Burie me dit, qu'outre

que i'auois gardé que ceste ville fust ruynee, ie luy auois sauué son honneur: Car le Roy & la Royne, & tout le monde eussent touſiours dit, qu'il auoit pris argent: & que iamais il n'auoit rien entendu de tout cecy. Et alors ie luy dis, comme ie l'auois descouuert: & ay opinion qu'il n'y auoit nulle intelligence du costé de Mõsieur de Burie. Ie disnay auec luy: & croy qu'il ne mãgea iamais quatre morceaux. Et tout ce iour là ie le vis triſte, & en colere: & leur manda de ne proceder aucunement en choſe que ce fust, iusques à ce que le Roy seroit aduerty du tout. Et manda au Iuge Mage & aux autres, que s'ils assistoient en aucune choſe de ce que Compain & Girard feroient, il leur iroit de leur vie. L'vn apres l'autre, le soir, ils venoiẽt s'excuſer à luy, i'entẽs ceux qui auoient assisté, confessant audit Sieur, qu'ils n'auoient iamais pensé en la ruyne que portoit le iugement de ce procez, que c'estoit la ruyne d'eux-meſmes, & de leurs enfans, ils n'oſoient parler à moy, ny ſe trouuer là où i'estois. Monſieur de Burie me diſoit le tout: mais quoy que ce fust, pas vn n'oſoit ſe trouuer deuant moy. Ie croy que i'en euſſe estranglé quelqu'vn. Au bout de cinq ou ſix iours arriua le courrier que les parens & parentes de Monſieur de Viole auoient enuoyé deuers le Roy, qui porta interdiction aux Commiſſaires de ne tirer plus outre en aucune maniere que ce fust au faict dudit Sieur de Viole, ny de ce qui dependoit de ceste ſedition, commandant d'eſlargir ledit Sieur de Viole & autres priſonniers, auec pleiges de ſe preſenter toutesfois & quantes qu'il en ſeroit ordonné. Il

ne faut pas trouuer estrange, si la ville de Cahors m'aime. Car il semble, qu'ils voyent à la bonne chere qu'ils me font, le Roy, ou vn de mes Seigneurs ses freres.

Voy là la deuxiesme fois qu'on m'a voulu corrompre par argent: mais l'on ne me trouuera iamais par escrit au liure de telles meschãcetez: & n'en crains personne du monde, non seulement en Guyenne, mais en Italie, là où i'ay ou de grandes & honnorables charges. Où ie pouuois gaigner deux cens mil francs pour le moins, si i'eusse voulu, comme ont bien fait d'autres, qui ne s'en sont pas mal trouuez. Et eusse esté biẽ mieux recogneu, que ie n'ay esté. Mais ie puis dire & à la verité, que iamais ne m'en suis reuenu de charge aucune, qu'il ne m'ait fallu emprunter de l'argẽt pour venir en ma maison, & me suis voulu ruiner & patir tous les iours pour espargner la bourse du Roy, & non pour m'enrichir non seulement moy, mais encore ceux qui estoient sous ma charge: & en y a prou qui sont en vie, comme le Thresorier Beaucler, le Contrerolleur la Molliere, & autres, qui en porteront bon tesmoignage, qui s'en sont reuenus aussi coquins que moy, Si quelque ville m'a fait quelque present pendant ces troubles ç'a esté pour soustenir la grand despence qu'il me conuenoit faire pour entretenir les gens, & les Seigneurs de ce pays. C'estoit ouuertement & non en cachette. Voylà la fin de la procedure de cahors.

Or ayant monsieur de Burie mesmes cogneu que ces deux braues cõmissaires n'alloient point franchement en besongne, & qu'ils ne tiroient

qu'à faire Iuſtice des Catholiques, & non des Huguenots, il enuoya en diligence à Bordeaux, faire venir Meſſieurs d'Aleſme le vieux, & Ferron Conſeiller en la Cour de Parlement: afin de bailler à ces Commiſſaires, pour contrecarre gens qui entendoient bien le chemin, qu'il faudroit prendre & nous acheminaſmes droit à Villefrance de Roüergue, entẽdans de toutes parts, que les Huguenots s'aſſembloient. Monſieur de Burie fit venir les cõpagnies de monſieur le Mareſchal de Termes, de Meſſieurs de Randan, de la Vauguyon, & de Iarnac: car nous n'auions que les noſtres deux. Et trouuaſmes à Villefranche monſieur le Cardinal d'Armagnac, qui nous y attendoit, pour ſe plaindre des Egliſes que l'õ luy auoit rompuës & meſmemẽt à Villefranche, qui eſt de ſon Eueſché de Rhodez. Et comme ils nous ſentirent approcher, les conſuls ſe ſaiſirent de quatre ou cinq des principaux ſeditieux: & les trouuaſmes priſonniers. Et le lendemain que nous fuſmes arriuez, vindrent les ſuſdits Sieurs d'Aleſme & de Ferron, leſquels les Commiſſaires ne vouloient approuuer, diſant, qu'ils n'auoient point de patentes du Roy: mais à la fin nous en fiſmes accroire. Monſieur de Burie m'auoit prié de ne leur faire point de mal au depart de Cahors car ils ne deſiroient que s'en aller. Ils commencerent à faire le procés de quatre ou cinq que monſieur le Cardinal d'Armagnac auoit faict prendre, & ne fut poſſible de faire condeſcendre les deux Compain & Girard à faire iuſtice, nonobſtant qu'on prouuoit par les plus grands de la ville, vne infinité de raps & volemens, outre la

rupture des Egliſes. Ils demeurerent huict ou dix iours en ceſte diſpute: & concluoient touſiours, qu'ils deuoient eſtre relaxez. Et encores que Monſieur de Ferron euſt ſa femme & famille de la religion, neantmoins il concluoit touſiours comme Mõſieur d'Aleſme, qu'ils deuoient mourir. Mõſieur le Cardinal d'Armagnac & tous les officiers ſe deſeſperoient de ce que Iuſtice ne ſe faiſoit point, & qu'ils n'attendoient que tous malheurs, apres que nous ſerions paſſez s'il ne ſe faiſoit quelque Iuſtice. A la fin Meſſieurs d'Aleſmes & de Ferron vindrent à mon logis me dire, qu'il ne falloit point eſperer que ces gens fiſſent iamais iuſtice contre ceux de la religion, & qu'ils ne feroiẽt riẽ qui vaille auec eux, & qu'ils s'en vouloient retourner. Ie les priay de ne nous laiſſer point. Alors Monſieur d'Aleſme me dit, Voulez-vous faire vn tour digne de vous, enuoyez les faire pendre aux feneſtres de la maiſon de ville, là où ils ſont priſonniers: & vous nous ietterez de debat, car autrement il ne faut point eſperer que iuſtice s'ẽface. Eſtes-vous tous deux de ceſte opinion, dis-ie? ils me reſpondirent ouy. C'eſt aſſez dit. I'appellay le Sergent de Monſieur de Sainctorens, & luy dis en leur preſence, Sergent, va moy faire venir le geolier: ce qu'il fit, auquel ie dis, Baille luy ces priſonniers que tu tiens. Et vous, Sergent prenez mes deux bourreaux, & les allez pendre aux feneſtres de la maiſon de ville Et incontinẽt partit, & en moins d'vn quart d'heure nous les viſmes attachez aux feneſtres. Leſdits Commiſſaires cuiderent enrager, & le vouloient faire trouuer mauuais à Mõ-

ſieur de Burie. Et le lendemain ie leur reprochay, & leurs dis, preſent ledit Sieur de Burie, M. de Buie & moy ſerons d'accord: & m'aſſeure que ie vous feray pẽdre vous-meſmes, auant que le ieu ſe departe, & que nous ſortirons de ceſte cõmiſſion. L'on fait bruit que M. le Prince de Condé a pris les armes, & s'eſt ſaiſi d'Orleans: ſi celà eſt vray n'eſperez autre choſe ſinõ que ie vous tiendray ce que ie vous ay promis. Il ne tarda pas deux heures, que Rance Secretaire du Roy de Nauarre arriua & porta les nouuelles à Mõſieur de Burie, que Mõſieur le Prince de Condé auoit pris les armes, & s'eſtoit ſaiſi d'Orleans: & contoit merueille des grandes forces qu'auoit ledict Sieur Prince, eu eſgard à celles du Roy: & que le Roy de Nauarre, Monſieur le Conneſtable, Monſieur de Guyſe, Monſieur le Mareſchal de Sainct André eſtoiẽt tous enſemble, qui ne pouuoient pas trouuer vn homme, de mille menſonges. Ledict Sieur de Burie deffendit de tenir ce langage, & qu'il ne luy alloit que de la vie, ſi i'en entendois aucune choſe. Et manda ſecrettement ledict Sieur aux Commiſſaires, qu'ils ſe ſauuaſſent auant que le bruit fuſt publié: car autrement il ne me pourroit garder que ie ne les fiſſe mourir, comme i'euſſe faict. Ils ne le ſe firent pas dire deux fois: car ils s'acheminerent ſecrettement. Et ne ſceus leur partemẽt iuſques au lendemain. Ie faiſois chercher Rance, que ſi alors il me fut tombé entre les mains, ie luy euſſe appris de porter telles nouuelles, qu'il auoit porté. Or nous fuſmes d'opinion de nous en aller droit à Montauban, & nous ietter dans la ville, auant qu'elle

ſe reuoltaſt, car nous entendions que la ville d'Agen eſtoit reuoltee, & auoient pris les officiers & conſuls Catholiques: & les Chanoines: & allaſmes à S. Antony penſant entrer le lendemain à Montaubã: mais auant que nous fuſſions à moitié chemin, on nous dit, que la ville eſtoit reuoltee. Et nous acheminaſmes droit à Villeneufue d'Agenois: & trouuaſmes le tout reuolté Puis vinſmes à vn village nommé Gallapian pres du Port Sᵉ. Marie, & trouuaſmes auſſi le Port ſaincte Marie reuolté: car ces gens auoient faict leur entrepriſe de longue main. Ils eſtoient fort ſecrets. Et là arreſtaſmes que monſieur de Burie s'en iroit ietter dans Bordeaux auecquatre compagnies de gens-darmes, & moy auec celles du Roy de Nauarre, qui eſtoient demeurees à Condon, de monſieur le Mareſchal de Termes, & la mienne paſſerois la Garonne vers la Gaſcogne, & me tiendrois dãs le plat pays vers Thoulouſe, & Beaumond de Lomagne. Et ainſi que nous voulions departir, arriua le capitaine Saincte Geme, qui m'apporta lettres du Roy, leſquelles eſtoiẽt de ceſte teneur, *Monſieur de Montluc, ie vous prie ſi vous deſirez iamais me faire ſeruice, qu'incontinent & en diligence vous me veniez trouuer auec la compagnie de monſieur le Mareſchal de Termes & la voſtre, & auec ſix compagnies de gens de pied, dont ie vous enuoye les commiſſions, laiſſant les noms des Capitaines en blanc: car vous cognoiſſez mieux ceux qui le meritent que moy. Et laiſſant toutes choſes, ie vous prie, vous acheminer. Car il faut ſauuer le corps de l'arbre: parceque le corps ſauué, les branches ſe recouureront touſiours.* Voy-là le contenu de ma lettre. Celle de monſieur de

Burie faiſoit mention de ce qu'il m'eſcriuoit: & luy mandoit qu'il dõnaſt le meilleur ordre qu'il pourroit en Guyenne, n'eſtant point encore aduertie ſa Maieſté de la reuolte d'icelle. Mõſieur de Burie print ſon chemin droit à Thonẽs, où il trouua Meſſieurs de Caumond, & de Duras. Lequel Sieur de Caumond eſtoit preſſé de leurs Egliſes d'eſtre chef: mais il n'en voulut oncques prendre charge. Auſſi ne faiſoit pas monſieur de Duras: mais à la fin fut contraint de la prendre, à la perſuaſiõ d'vn perſonnage plus grãd que luy: leſquels firent grand chere à monſieur de Burie, & ne luy demanderent rien, car ils taſchoient touſiours à le gaigner: mais il eſtoit homme de bien. Il s'en alla droit à Bordeaux. Et le mal fut qu'il en enuoya toutes les quatre compagnies vers Sainctonge: & luy demeura ſeul dans Bordeaux, n'ayant que vingt-cinq arquebuſiers de garde: & le meſme iour que nous nous departiſmes, ie me vins camper à la maiſon de monſieur de Beaumond pres d'Agen, & aux villages voiſins, où ie departis les commiſſions, que le Roy m'auoit enuoyé: ſçauoir au Capitaine Charry deux, au capitaine Bazordan autres deux, vne au Baron de Clermon mon nepueu, & l'autre au capitaine Aorne. Les Sieurs de Cancon, de Monferan, toute la nobleſſe d'Agenois Catholiques s'eſtoient rendus aupres de moy. Et en la ſale commencerent à murmurer les vns & les autres, que ſi ie les abandonnois, ils eſtoient perdus, & leurs femmes, leurs enfans, & leurs maiſons en ruyne & perdition. Lectoure place forte eſtoit reuoltee: de ſorte que

la Nobleſſe de Gaſcoigne n'auoit où ſe retirer: & tous ſe rendoient à moy. Leſquels entr'eux firent vne cõcluſion, que ſi ie prenois deliberatiõ de m'en aller trouuer le Roy, comme il me mandoit, ils demeureroient ſans chef, & qu'il me falloit prendre, comme priſonnier, & ne me laiſſer partir. Sur le tard i'aſſemblay tous ces Seigneurs, & leur remonſtray, qu'il falloit que ie depeſchaſſe en diligence deuers le Roy, pour l'aduertir de la reuolte de toute la Guyenne, ſauf Thouloufe & Bordeaux, & que ſi celles-là n'eſtoient ſecouruës, qu'elles eſtoient en branſle d'eſtre perduës, auſſi bien que le reſte. Et le trouuerent tous bon. Et ie depeſchay incontinent le Capitaine Couſſeil pour donner aduis au Roy & à la Royne de tout. Et apres ſa depeſche faicte, Monſieur de Maſſes, qui eſt dernierement mort à Limoges, qui pour lors portoit la cornette de Monſieur le Mareſchal de Termes, me dit en preſence de tous, que i'auois fort bien faict de prendre ceſte reſolution: car ils auoient fait vn arreſt entr'eux, de me retenir par force. Le matin nous paſſaſmes la riuiere à deux ou trois ports mal aiſémẽt: car Leyrac eſtoit reuolté, comme eſtoit auſſi tout le pays de Bazadois, ſauf la Reolle, & iuſques aux portes de Thouloufe, ſauf Auuillar & Condom, où le capitaine Aorne eſtoit auec la compagnie du Roy de Nauarre. Et auant qu'elle y fut, ladite ville s'eſtoit reuoltee par deux fois: mais le Lieutenãt general nommé du Franc, que i'ay cy deſſus nommé, auoit pris les armes pour deffendre l'authorité du Roy, & eſtoit demeuré maiſtre. Toutesfois à la fin il ne fuſt pas eſté le

plus fort, ſans ladite compagnie que i'enuoyay dedans. Ie mis ma compagnie à la Sauuetat de Gaure. Monſieur de Terride auoit la ſienne aux enuirons de ſa maiſon, en ſes terres propres. Car Beaumon eſtoit auſſi reuolté. Monſieur de Gondrin & moy parlaſmes enſemble à ma maiſon, au Sampoy en Gaure, là où ie l'auois aſſiegé : & la concluſmes de faire amis tous les gentils-hommes Catholiques : afin que nous fuſſions tous vnis enſemble. Et pource que les Seigneurs de Firmarcon & de Terride, tous deux ſortis d'vne maiſon, ne s'entr'aimoient point, nous arreſtames de les faire amis, & les aſſignaſmes à ſe trouuer à Faudouas : où il ſe trouua vne bonne compagnie de nobleſſe. Et comme nous y fuſmes, les fiſmes bons amis. Le Capitaine Charry partit en diligence, pour s'aller jetter dans Puymirol, pource que ie fus aduerty, que les ennemis l'auoient abandonnee, & print l'artillerie, qu'y eſtoit, pour porter à Agé. Ledit Capitaine Charry alla paſſer la riuiere à la Magiſtere : & fut au point du iour dans la ville : car les bonnes gens l'ouurirent : & n'y auoit que dix ſoldats au chaſteau, leſquels ſe rendirent. Soudain chacun des autres Capitaines print incontinent ſon party, pour aller dreſſer leurs compagnies. Et comme nous euſmes diſné, vint vn homme à cheual qui eſtoit party en poſte de Cahors, ayant cheminé toute la nuict, & prins vn cheual de loüage à la Magiſtere, là où il luy fut dit, que i'eſtois à Faudouas : & me porta vne lettre de Monſieur de la Roque des Ars, pres Cahors, vn mien parent : laquelle lettre ſe trouuera enregiſtree au regiſtre

du Parlemẽt de Thoulouſe, dont la teneur eſtoit telle. *Monſieur, auiourd'huy enuiron midy eſt arriué icy vn gentil-hõme venãt de la Cour à grãd iournee, lequel ayant demandé à l'hoſtellerie, s'il y auoit homme qui vous cogneuſt. L'hoſte luy a dit, que i'eſtois à la ville, & que ie vous appartenois de parenté. Surquoy il m'a enuoyé ſoudain querir par l'hoſte. Et comme i'ay eſté deuant le logis, il a dit audit hoſte, qu'il n'entraſt dans ſa maiſon. Ie l'ay voulu embraſſer: mais il m'a fait ſigne, que ie ne le touchaſſe point. Et eſtant luy & moy ſeuls, il m'a dit, qu'il eſtoit de la Comté de Foix, & au Roy de Nauarre. Et qu'à Orleans luy eſtoit mort vn Medecin de peſte à ſon coſté, dont il eſtoit encores peſtiferé e M'ayant dit en outre que i'allaſſe incontinent cercher d l'ancre & du papier. Ce que promptement i'ay faict, & deuant le logis meſmes m'a fait eſcrire ceſte lettre, & m'a prié de la vous enuoyer en poſte* Ladite lettre diſoit ainſi, *Monſieur m'en reuenant de la Cour ie ſuis, paſſé à Orleans, où i'ay laiſſé Monſieur le Prince de Condé qui aſſemble de grandes forces, & des-ia en a beaucoup. Il y a vn Capitoul de Thoulouſe, qui s'en vient à grandes iournees apres: & penſe qu'il paſſera ceſte nuict icy: lequel a promis audit Seigneur Prince, de luy rendre à ſa deuotion, dans le dix-huictieſme de ce mois* (qui eſtoit en May) *la ville de Thoulouſe. Ledit Capitoul s'eſt deſcouuert à moy. Ie vous en ay voulu aduertir en extreme diligẽce: à fin que vous y pourueoyez, s'il vous eſt poſſible. Et pour les raiſõs, que vous eſcrira M de la Rocque, ie n'ay point voulu ſigner ceſte lettre: mais ie l'ay fait ſigner audit ſieur de la Rocque.* Voylà le contenu des deux lettres, leſquelles ayãt veuës, ie tiray a part les ſuſdits Seigneurs, & leur ayant communiquees leſdictes lettres, ie les enuoyay inconti-

nent par homme expres en poſte à Monſieur le premier Preſident Manſencal: & fis pröptement trois depeſches aux Capitaines, Bazordan, Barö de Clermon, & Aorne, leur mandant par icelles, Que iour & nuict ils fiſſent diligéce d'aſſembler leurs compagnies de gens de pied, que ie leur auois baillees: & qu'ils s'approchaſsét le plus pres de Thoulouſe, qu'ils pourroient. M. de Terride s'en retourna en diligence pour tenir preſte la ſienne de genſdarmes. Les Sieurs de Gondrin, de Fimarcon, & moy nous en retournaſmes en diligence, pour aſſembler de la Nobleſſe. Or le meſſager ne peut arriuer à Thoulouſe de ceſte iournee là, qu'il ne fut trois heures de nuict. Et Monſieur le Preſident ſe trouua couché, & ne luy peut bailler les lettres iuſques au lendemain matin, qui eſtoit le douzieſme de May. Enquoy Monſieur le Preſidét fit vne erreur, d'autant que le matin il alla aſſembler toutes les châbres, & là en preſence de tous, leſdites lettres furent leuës. Et moy i'en fis vne autre, n'ayant eſté ſi aduiſé de luy mander, qu'il la communicaſt à peu de gens. Cela fut cauſe, que ceux de leur compagnie, qui eſtoiét de la religion nouuelle, & de l'entrepriſe au ſortir du Palais, aduertirent tous les autres de leur intelligence, pour les faire haſter de ſe ſaiſir de la maiſon de la ville, & de l'artillerie, & n'attendre point iuſques au 18. dudit mois. Car i'eſcriuois auſſi par madicte lettre, que ie mandois en diligence aux Capitaines Bazordan, & Baron de Clermon, qu'en faiſant les compagnies, ils marchaſſent deuers ladite ville de Thoulouſe, laquelle plus de huict iours au-

parauant estoit entree en grand soupçon, pource que ceux de dedans y voyoient arriuer de iour à autre beaucoup de gens estrangers & incogneus de ladicte ville. Et lesdictes lettres arriuerent sur ceste peur. I'auois ne sçachant encores rien de cecy, enuoyé ma compagnie à la Monjoye pres la Plume. Et le lendemain mesmes qui fut le dixhuictiesme m'en estant retourné au Sampoy, ie receus deux lettres, tout à vn coup : l'vne de Monsieur de Terride, & deux autres d'aduertissemens, que lon luy donnoit. En l'vne y auoit, *Monsieur, quatre enseignes de gens de pied sont arriuez dans Montauban, qui viennent deuers les Seuenes, & sont entrez à la pointe du iour, ayant cheminé toute la nuict.* En l'autre lettre y auoit, qu'il estoit passé vne enseigne noire sur le pōt du Buzet au delà de Thoulouse, portant vne escharpe blanche, qui tenoit le chemin de Montauban. Monsieur de Terride me mandoit que ie tinsse l'aduertissement pour tout seur. En mesme instant i'auois reçeu vne autre lettre du Vicaire d'Auch, & des Consuls de ladicte ville, lesquels me prioient de vouloir aller en toute diligence audit Auch, ou autrement que tous se mettoiēt en pieces les vns & les autres. I'escriuis en la ruë mesmes en haste quatre lignes à Mōsieur de Terride, le priant tenir sa compagnie preste, & assembler le plus de gens, qu'il pourroit. Et apres ie montay à cheual, ayant Mōsieur de Fontenilles, auecques moy, & m'en allay en toute diligence droict à Auch, cōbien que ie n'estois Lieutenant du Roy, ny n'auois aucune puissance de commander : ains tout ce, que i'en faisois, n'estoit que pour l'affection

& volonté particuliere, que ie portois au seruice du Roy. I'estois bien asseuré, que faisant bien, tout seroit trouué bon de ceux, qui tenoient le party du Roy. Pour les autres, ie ne m'en suis pas fort soucié. Ie les ay touſiours mieux aymé auoir pour ennemis, que pour amis.

Arriuant à Sezã, vne lieuë du Sampoy, il m'arriua vn homme de Thoulouſe, que Monſieur le Preſident Manſencal m'enuoyoit, par lequel il me mandoit qu'il auoit reçeu mes lettres, me priant d'aller ſecourir ladite ville de Thoulouſe: parce que les Huguenots s'eſtoiẽt ſaiſis de la maiſon commune d'icelle, & de l'artillerie qui eſtoit dedans. Ie deſcendis deuant le village ſous vn orme, & là depeſchay vers Monſieur le Preſident, qu'il aduertit en diligence les Capitaines ſuſnommez, qu'ils s'allaſſent ietter dans Thoulouſe: & que i'allois faire marcher la compagnie de Monſieur le Mareſchal de Termes, qui eſtoit à Peſſan, pres d'Auch: afin qu'elle ſe rendit au point du iour à Thoulouſe, & qu'ils euſſent courage ſeulemẽt: car ie ſerois bien toſt à eux. Et baillay quatre ou cinq blancs ſignez à mon Secretaire pour dreſſer lettres à Mõſieur Gondrin & autres, afin de les faire partir & acheminer deuers Thoulouſe. Puis m'en allay courant à Auch apres auoir mandé à ma compagnie, qu'elle s'en retournaſt en diligence à la Sauuetat. Et eſtant arriué tout à ieun à vne heure apres midy à Auch i'eſcriuis en diſnãt deux lettres: l'vne à Monſieur de Bellegarde, n'y ayant que deux lieuës iuſques à ſa maiſon, & l'autre au Capitaine Maſſes, qui en eſtoit à demy lieuë, mandant à Monſieur de

Bellegarde, qu'il partit incontinent en poſte, & qu'il s'allaſt ietter dãs Thoulouſe, pour cõmander aux armes, faisãt aller apres luy iour & nuict ſes armes & grands cheuaux. Monſieur du Maſſes partit dés qu'il eut parlé à moy: & n'arreſta qu'il ne fut dans Thoulouſe le lendemain matin au point du iour. Et Monſieur de Bellegarde y eſtoit arriué deux heures apres minuict. Le Baron de Clermon entra le meſme matin. Et à l'inſtant que les ſoldats entroient, ils alloient au cõbat, qui eſtoit depuis la place S. George, iuſques aux deux portes de la ville, qui tirent vers Montauban, leſquelles portes les ennemis tenoient. Le Capitaine Aorne entra enuiron deux heures apres midy, comme fit auſſi en meſme temps le Capitaine Bazordã. Et cõme i'eu pacifié Auch, il me ſouuint des lettres de Mõſieur de Terride: & penſay que ces enſeignes, qui eſtoient arriuees à Montauban, n'eſtoient-là, ſinon pour ſecourir leurs gens, qui combattoient à Thoulouſe. Surquoy ie depeſchay ſoudain vn ſoldat ſur vn bõ cheual, luy cõmandant qu'il print le chemin droict à Caudecoſte, & qu'il paſſaſt la riuiere à las Peyres. I'eſcriuis au Capitaine Charry, qu'incontinent ma lettre receuë, il s'acheminaſt iour & nuict droict à Thoulouſe, & qu'il fit alte à Fronton. De meſmes i'en depeſchay vn autre deuers M. de Terride, pour faire paſſer ſa compagnie à Borret, luy mandant auſſi qu'elle gaignaſt Fronton: & qu'ils demeuraſſent nuict & iour à cheual, & en entendant le Capitaine Charry, qu'ils gardaſſent, que ceux qui viendroiẽt de Montauban, ne peuſſent gaigner Thoulouſe.

Vne

Vne heure apres ces deux depesches, il me prit vne opinion, que si le soldat ne pouuoit passer à les Peyres, ou qu'il fut prins, le Capitaine Charry ne pourroit estre aduerty: & la ville demeureroit en dãger d'estre perduë. Qui fut cause, qu'incontinẽt i'en depeschay vn autre, qui prit le chemin vers la Magistere. Et estoit le lendemain midy auãt qu'il y peut arriuer: car le premier auoit esté chassé plus de trois lieuës. Le Capitaine Charry partit incontinẽt, se faisant porter pain & vin, comme ie luy auois escrit, & comme il auoit appris sous moy: afin que les soldats n'entrassent en aucune maison. Il entendoit aussi bien qu'hõme de France, comme il falloit executer ces diligences. Et arriua auec deux ou trois cens hommes enuiron deux heures apres minuict, à Fronton, où il trouua la compagnie de Monsieur de Terride: tellement qu'auant se recognoistre, ils se cuiderent battre. Et cõme le Capitaine Charry fut à vne lieuë de Fronton, deux ou trois cheuaux huguenots, qui estoient des gens du Vicomte de Bourniquel, se meslerent la nuit parmy eux. Et entendans que c'estoient des nostres, ils prindrent le chemin droit à Montaubã, & trouuerẽt les cinq enseignes, qui estoiẽt desia à moitié chemin de Fronton à Montauban: & ne pouuant nombrer nos gens à cause de l'obscurité de la nuict, ils leur dirẽt, que les nostres estoiẽt trois fois plus de gens qu'eux, & que c'estoit le Capitaine Charry, qui les menoit. Qui fut cause qu'ils s'en retournerent en arriere, & moy ie m'acheminay auec ma compagnie. Monsieur de Gondrin me vint trouuer aupres de Faudoas:

& le lendemain matin nous en allasmes à deux lieuës de Thoulouse, & en vn village nommé Daux, attendans touſiours des Gentils-hommes, qui nous ſuyuoient en poſte. Ledict Sieur de Terride s'y rendit le ſoir ſeulement, à cauſe qu'il n'eſtoit peu paſſer auec ſa compagnie. I'aduertis Monſieur le premier Preſident, & Monſieur de Bellegarde de noſtre arriuee, & que le matin au Soleil leuant nous ſerions auec eux, mais que cependant ils me gardaſſent la porte ſainct Subran libre, & qu'ils ne ſouciaſſent d'autre choſe, ſinon que ie peuſſe entrer. La haſte que i'auois, fut cauſe que i'oubliay de leur eſcrire, que i'auois enuoyé à Fronton ſur le chemin de Montaubã, pour combattre le ſecours, qui pourroit venir de ce quartier-là. Et eux ayant entendu, auſſi bien que nous, l'arriuee de cinq enſeignes, qui eſtoiẽt à Montauban, craignans que ceſte nuict-là ils entraſſent par les deux portes, qu'ils tenoiẽt, furent d'opinion d'entrer en compoſition. A quoy Rapin eſtoit deputé pour les ennemis, & Monſieur du Maſſes pour la ville. Cependãt les eſcarmouches ceſſerent trois ou quatre heures: & en ces entrefaictes arriuerent à Meſſieurs le Preſident, & de Bellegarde, les lettres que ie leur eſcriuois d'Auch. Mais par fortune Monſieur le Preſidẽt enuoya la ſienne à Monſieur du Maſſes, afin qu'il la leur monſtraſt, pour leur donner plus d'enuie de faire paix. Contre le ſçeu de Monſieur de Bellegarde, ledit ſieur du Maſſes, qui deſia s'eſtoit departy de Rapin, ayant veu ma lettre, tourna deuers luy pour monſtrer ladicte lettre. Lequel l'ayant veuë, fut fort triſte, diſant au Ca-

pitaine Maſſes, qu'ils ſe tenoient pour perdus, puis que i'eſtois ſi pres. Ils auoient entendu, que leurs ſecours s'en eſtoit retourné à Montauban: mais les noſtres n'en auoient rien ſceu. A la fin ils ſe reſolurent, que le lendemain matin ils en parleroient encores. Et en meſme inſtant s'allerent preparer, ſans que ceux de la ville en entendiſſent rien, en ſorte qu'ainſi que la nuict ſe fermoit, ils cõmencerent à abandonner les ramparts, qu'ils auoient faicts par les quantons des ruës. Nos Capitaines s'en apperceurent, & commencerent à charger de ruë en ruë: mais la nuict les empeſcha, qu'ils ne peurent cognoiſtre la ſortie des portes: & gaignerent les vignes en fuitte & route. Ils y perdirent cinq enſeignes. Nous auions fait noſtre ordre de combattre en ceſte maniere, que Meſſieurs de Terride & de Gondrin deuoient paſſer outre, ſans s'arreſter dans la ville, menant ma compagnie & la Nobleſſe auec eux, & ſe ietter au deuant des portes, qu'ils tenoient hors la ville. Et moy ie deſcendrois à pied combattre auec la compagnie de Monſieur de Termes, laquelle ie voulois faire deſcendre, ayant nos gens de pied, & de ceux de la ville. Et voulois arriuer & combattre de iour. Or le matin vne heure auant iour, comme nous commencions à marcher, nous arriua vn Capitoul de Thouloufe, nommé M. Durdes, qui m'apporta lettre de Monſieur le Preſidẽt, & de Mõſieur de Belle-garde, nous mandant la ſortie & fuitte des ennemis, dequoy ie fus biẽ marry: car s'ils m'euſſent attendu, il ne s'en fuſt pas ſauué vn coüillon. Et Dieu ſçait ſi i'auois enuie d'en faire belle

depeſche, & ſi ie les euſſe eſpargnez. Ceux qui eſtoient venus de Foix, s'en retournerent vers ledit pays de Foix en deſordre & en route: car les payſans meſmes en tuerent beaucoup, & les autres s'en allerent chacun du coſté d'où ils eſtoient venus. Et voylà comment la ville fut ſecouruë, où le combat dura trois iours & trois nuicts, pendant lequel ſe bruſlerent de plus de cinquante maiſons, les vnes ſur les autres. Et y mourut beaucoup de gens de tous coſtez. Entre autres deux freres de Monſieur de Sauignac de Commenge. A noſtre arriuee nous allaſmes deſcendre deuant le Palais tous armez, mon Enſeigne & Guidon deſpliez. Et pour cent cinquante ou deux cents Gentils-hommes que nous pouuions eſtre enſemble, auec ma compagnie, c'eſtoit vne belle trouppe. Il la faiſoit fort beau voir. Nous trouuaſmes toute la Cour aſſemblee, laiſſant penſer a vn chacun, ſi nous fuſmes les biens receus. Ie leur dis, qu'encor que ie ne feuſſe pas Lieutenant de Roy, ſi eſt-ce que le ſeruice, que i'auois de long temps voüé à leur ville, & particulierement à la Cour de Parlemẽt, eſtoit cauſe qu'apres l'aduertiſſement receu, i'auois aſſemblé le plus d'amis, que i'auois peu, pour la conſeruation de leur ville, ſeconde de la France: & que ie fuſſe venu meſme deſlors: Mais meſſieurs (dis-ie) au long temps que i'ay porté les armes, i'ay appris qu'ẽ tels affaires, il vaut mieux ſe tenir au dehors, pour y faire acheminer le ſecours, ſçachant bien que ceſte canaille n'eſtoit pas pour forcer ſi toſt voſtre ville: que s'ils m'euſſent attendu, iamais entrepreneurs n'euſſent eſté

mieux accommodez Puis que Dieu vous a deliurez, c'eſt à preſent à vous, à faire des voſtres : & faire puir les cantons des charoignes de ces meſchans traiſtres à Dieu, au Roy, & à leur patrie. Monſieur le Preſident Manſencal me fit vne remonſtrance fort honorable, & me remercia bien fort, & toute la compagnie. Meſſieurs les Capitouls nous baillerẽt incontinent logis. Et a meſme inſtant ſe mirent à informer contre ceux qui eſtoient demeurez dans la ville, & ceux qui auoient eſté pris à la ſortie : & dés le lendemain commencerent à faire iuſtice. Et ne vis iamais tant de teſtes voller que là. I'eſtois cependant aſſez occuppé ailleurs: car il ne s'en falloit guere, que la ville ne fuſt ſaccagee des noſtres meſmes: parce que comme ceux des enuirons entendirẽt, que ladite ville eſtoit ſecouruë, ils vindrent courant tous au pillage, payſans & autres. Et ne leur baſtoit de ſaccager les maiſons des Huguenots: car ils commençoient à s'attaquer à celles des Catholiques. Et la maiſon de Monſieur le Preſident de Paulo meſme, cuida eſtre ſaccagee : à laquelle moy-meſmes courus à cauſe que quelqu'vn ſema vn bruit, qu'il y auoit dedans vn eſcollier ſien parent, qui eſtoit Huguenot. Toutesfois il ne ſe trouua point. Et fus contrainct pour rompre le deſordre, de faire monter à cheual la compagnie de Monſieur de Termes, & la mienne : dont la moitié marchoit de ſix heures en ſix heures dans la ville, armez & montez de ſix en ſix par les ruës.

Le troiſieſme iour on me vint dire, que Monſieur de ſainct Paul de la Comté de Foix arriuoit,

venant dudit Foix auec trois ou quatre mil hommes,& Monſieur de Lamezan de Comenge auec ſept ou huict cens, leſquels s'ils fuſſent entrez, il ne m'eut eſté poſſible,ne à tous ceux qui eſtoient dedans,de garder que laville ne fut eſté ſaccagee. Au moyen dequoy ie manday en diligence aux Capitouls fermer les portes. Et toute la nuict nous demeuraſmes à cheual par les ruës & toutes les compagnies de gẽs de pied toutes en garde au portes, enſemble toute la ville en armes: tout ainſi comme quand ils eſtoient au combat. Le Capitaine Charry, & la compagnie de Monſieur de Terride ne bougeoient des deux villages qui ſont entre Fronton & Thouloufe. Monſieur de ſainct Paul ſe logea auec ſes gens, aux fauxbourgs,& Mõſieur de Lamezan auſſi, bien marris,de ce que l'on ne les laiſſoit entrer, menaçant qu'vne autrefois ils ne viendroient pas ſecourir la ville. Toutesfois leur ſecours n'apportoit que mal-heur, veu qu'ils n'eſtoient arriuez au temps qu'il falloit arriuer. Ie fis ſortir Mõſieur de Bellegarde le lendemain, pour leur dire qu'ils perdoient temps,car ils n'y entreroient point Monſieur de ſainct Paul s'en retourna auec ſes gens:& Monſieur de Lamezan en renuoya les ſiens entrant dedans auec ſes ſeruiteurs ſeulement. Meſſieurs les Capitouls, & moy nous accordaſmes de chaſſer tous ceux qui eſtoient venus des enuirons: & auec les trompettes de la ville & nos tabourins les scriees furent faites. De ſorte qu'en fin nous demeuraſmes maiſtres. Neantmoins il ne fut poſſible, que touſiours quelque choſe ne s'y remuaſt, qui fut cauſe que ie fis ſortir tous nos

gens de pied, & gens de cheual dehors la ville: & remis le tout entre les mains des Capitouls. Ie donnay vne compagnie au Capitaine Maſſes frere de l'aiſné, pour demeurer dans la ville: & à M. de Grepiat, fils de Monſieur le premier Preſident Manſencal vn'autre, lequel l'auoit deſia preſque faicte. Et ainſi fis vuider la ville, en laquelle ne demeura ſinon les citoyens, & ces deux compagnies.

Capitaines mes compagnons, conſiderez combien peu s'en fallut, que ceſte opulente cité, la ſeconde de France, ne fut deſtruicte & ruinee pour iamais. Il y a vn Gentil homme aux portes de Montauban, qui s'appelle Monſieur de la Serre, auquel les Huguenots bruſlerent la maiſon, qui me dict auoir veu vn Sinode, où il fut arreſté, que s'ils pouuoient venir à bout de leur entrepriſe, qu'ils vouloient entierement deſtruire ladicte ville, & prendre les ruines qui leur ſeroient neceſſaires, pour les porter à Montauban: afin d'agrandir leur ville plus qu'elle n'eſt, y comprenant les faux-bourgs: & vouloient mettre dedans vn ruiſſeau, qui fait moudre le moulin dudit ſieur de la Serre: afin qu'il ne fut iamais memoire de Thouloufe. Outre le teſmoignage du Gentilhomme, cent autres le m'ont cõfirmé dãs Thouloufe. Ce ſont des diſcours des Sumeillãs: car les grands qui tenoient la queuë de la poiſle, ſe fuſſent bien gardez de deſtruire vne telle ville, laquelle le Roy n'eut iamais recouuert, à mon aduis. Doncques vous pouuez notter la grande & extreme diligence que ie fis, commençant à l'aduertiſſement du Capitoul, qui auoit promis à

Monsieur le Prince de Condé de luy liurer la ville: puis la diligẽce que ie fis faire aux cõpagnies, qui n'estoiẽt pas à demy complectes, pour se ietter dedans apres la diligence de Monsieur de Bellegarde, & celle du Capitaine Masses, auec sa compagnie: D'ailleurs la diligẽce, que ie fis d'aduertir le Capitaine Charry, & la pouruoyance d'enuoyer vn autre messager apres le premier, pour mander la compagnie de Monsieur de Terride passer à Borret: en outre la diligẽce d'aduertir Mõsieur de Gondrin & autres. Toute laquelle conduicte se fit en trois iours & trois nuicts. Partant si vous voulez prendre cest exemple, & le retenir, il vous seruira à cẽ que vous ne perdiez point vne heure de temps. Et encores que i'aye escrit au commencement de mon liure, que mes diligences & pouuoyances promptes estoiẽt cause de la reputation, que Dieu m'a donnee en ce fait, comme aux autres, l'on le peut icy cognoistre Car si i'eusse failly d'vne minute, la Cité estoit entierement perduë. Vous ne deuez donc vous desdaigner d'apprendre quelque chose de moy, qui suis auiourd'huy le plus vieux Capitaine de France, & à qui Dieu a autant enuoyé de bonnes fortunes, qu'à tout autre. Mais vous deuez ce me semble, fuyr d'apprendre de ceux qui ont esté battus, & qui ont fuy la pluspart du tẽps par tout, où ils se sont trouuez. D'autant que si vous apprenez aux escolles de ceux-là, à grand peine deuiendrez vous iamais gueres bons docteurs en armes. Si i'eusse consideré, & que ie me fusse arresté en cõsultations, pour sçauoir si auãt entreprendre, ie deuois enuoyer deuers Mõsieur

de Burie, qui eſtoit Lieutenant du Roy, ie vous laiſſe à penſer, ſi les Huguenots euſſent eu le loiſir de faire leurs affaires. Il ſembloit quand ils oyoient parler de moy, qu'ils auoiẽt le bourreau à la queuë Auſſi m'appelloient ils ordinairement le tyran. Quãd vous vous trouuerez en quelque lieu pour faire vn ſeruice notable, n'attendez le commandement, ſi c'eſt choſe preſſee: car cependant vous perdez tout. Et perdu pour perdu, tentez fortune, apres on trouue que tout eſt bien faict. Ie ſçay qu'il y a beaucoup de gẽs, qui trouuent eſtrange, que la ville de Thouloufe m'aime tant. S'ils faiſoient autrement, ils degenereroiẽt de toute bonne nature: car ils vous confeſſeront, que ie ſauuay la cité, enſemble leurs vies & leurs biens, auec l'honneur de leurs femmes: car ſans mon prompt ſecours, & des amis, pluſieurs euſſent peut eſtre, prins l'effroy. Au moyen dequoy i'eſpere, qu'ils ne me ſeroient iamais ingrats du bon office, qu'ils ont receu de moy en ceſte occaſion. Et ſi aucun vouloit dire que tout ce que i'en fis, eſtoit pour le ſeruice du Roy. Ie reſpondray à cela, que pour lors ie n'auois charge aucune de ſa Maieſté, ſinon ma compagnie d'hommes d'armes. Car Monſieur de Burie eſtoit Lieutenãt de ſadite Maieſté, cõme i'ay dit, en Guyenne: & Monſieur le Conneſtable en Lãguedoc. Ie ne veux pas nier auſſi que ie ne le fiſſe, pour l'enuie, que i'ay de faire ſeruice au Roy: non ſeulement pour obligation, à cauſe de l'eſtat, mais auſſi pour l'affection, que i'ay touſiours porté au ſeruice de ſa Maieſté: & encore pour l'amitié que ie portois, & porte à ceſte cité. Car le deſeſpoir,

auquel i'eſtois de la voir en branſle d'eſtre ruynee, me fit prendre la peine que i'y pris. Et ne faut pas donc trouuer eſtrange, ſi ceſte cité veut mal à ceux de ceſte religion nouuelle: & ſi elle leur eſt ennemie. Car il n'y a ville en France, qui aye couru vn ſi grand peril, que ceſte ville là, ny qui ſe ſoit touſiours monſtree plus affectionnee au Roy, ny à ſon ſeruice, ny qui plus aye combattu pour ſe conſeruer ſous ſon obeyſſance. Rouan ſe laiſſa prendre ſans combattre, Lyon, Bourges, Poictiers, Paris ne s'eſt pas trouué en ceſte extremité, eſtant auſſi autre choſe que les autres. Bordeaux ne ſe deffendit pas: car ce ne fut qu'vne ſurpriſe qu'ils vouloient faire au chaſteau Trompette, le tenant pour tout aſſeuré, d'autant que Monſieur de Duras le iour meſmes eſtoit aux portes de Bordeaux. Doncques nous pouuons tous confeſſer auec la verité, qu'il n'y a ville qui aye combattu, & couru fortune, cõme celle là, ayãt vertueuſement repouſſé les Huguenots qui s'eſtoient ſaiſis de la maiſon de ville, & tenoient des portes, par leſquels ils pouuoient faire venir ſecours de Montauban.

Ie fus conſeillé d'aller deuant Mõtauban, plus pour tirer les ſoldats des enuirons de Thouloufe & de de dans la ville, & manger le pays ennemy, que pour eſperãce que i'euſſe de la prendre. Car ie ſçauois bien, qu'il y auoit dedãs beau coup de gens qui s'y eſtoient aſſemblez, pour l'entrepriſe de Thouloufe. Et m'y acheminay, n'ayant que ſix enſeignes de gens de pied: qui eſtoient celles de Monſieur de Sainctorens, de Bazordan, Barõ de Clermon, Aorne & Charry, & me baillerent

ceux de Thoulouſe deux canõs, & vne couleurine: & firent vne honneſteté aux ſoldats, car ils leur donnerent vne paye. Et comme ie fus deuãt Montauban, ie trouuay qu'il y auoit deux mil & deux cens ſoldats eſtrangers: & mil ou douze cẽs hommes de la ville, tous bien armez. Et i'en pouuois auoir huict ou neuf cẽs, la pluſpart deſquels n'auoient iamais porté armes: car tous les bons ſoldats s'eſtoiẽt retirez auecques les Huguenots, apres la malheureuſe paix, & ce par contrainɛte: car ils ne ſçauoient meſtier aucun, ayant duré les guerres longuement, & ayant eſté entretenus en Italie, & aux autres conqueſtes du Roy. Les bons miniſtres leur promettoient non ſeulement des richeſſes, mais à ce que i'oyois dire, Paradis: cõme s'ils en euſſent eu la clef. Voylà encore vn autre malheur, que nous amena ceſte paix, d'auoir demeuré lõg temps ſans pouuoir dreſſer de bons ſoldats. Et comme ie fus deuant Montauban, ie fus contraint de tenir tous mes gens de pied au bourg de l'Eueſché: car de les ſeparer, ils me faiſoient de ſi grandes ſorties, qu'ils me ramenoient les noſtres ſur les brac de la gendarmerie, ſans laquelle ils eſtoient plus forts que moy, & m'euſſent taillé en pieces. Et pour vn que les noſtres eſtoient, il en ſortoit dix: tellement que le deuxieſme iour, ie fus contraint partir de l'Eueſché, pour aller ſecourir Mõſieur de Terride, que i'auois laiſſé aux fauxbourgs, qui tirẽt vers Moiſſac, auquel i'auois baillé la compagnie de Monſieur de Bazordam, & trouuay que les ennemis les auoient ietez hors du bourg pres d'vne tuilerie: & parlay aux ſoldats, auſquels ie fis baiſſer

la teſte pour regaigner le bourg, leur faiſant la cargue. Et pource que i'eſtois venu là en courãt, & que tout à coup ie dõnay la cargue, ie ne trouuay pres de moy, que le Capitaine Gabarret, qui eſt en vie, Mõſieur de Clermon qui eſt de la maiſon de Faudoas, Monſieur de Beaucaire, qui eſt mort, & trois ou quatre de ceux de M. de Terride, ſans plus: & dõnaſmes de telle ſorte, que nous les ramenaſmes battans dans le guichet de la porte de la ville: la pluſpart deſquels ne peurent rentrer: car ils prindrent à main gauche droit au pont, les autres à main droite. Et ſi la grand porte euſt eſté ouuerte, nous euſſions peu entrer dedans: car le cheual de Monſieur de Beaucaire fut tué ſur la porte, pres le guichet, & le mien bleſſé tout aupres. Et ainſi nous retiraſmes: car toute la muraille eſtoit bordee d'arquebuziers, & furent bleſſez deux cheuaux en nous retirant, de ceux de la cõpagnie de M. de Terride, qui nous auoient ſuiuis. Le troiſieſme iour, ie prins reſolution de nous retirer, car la gendarmerie ne pouuoit plus tenir eſcorte aux gens de pied. Et d'autre part, quand bien i'euſſe fait batterie, ie n'euſſe oſé donner l'aſſaut, au nombre qu'ils eſtoient dedans, & au peu que i'en auois dehors. Et renuoyay l'artillerie à Thouloufe, & les Capitaines aux lieux qu'ils me demanderent, & pour paracheuer de faire leurs compagnies. Monſieur de Terride s'en alla à Beaumont de Loumaigne, & aux enuirõs de ſa maiſon: car les ennemis auoiẽt abandonné Beaumont, quand ils nous ſentirent approcher. Ie repaſſay la riuiere à la pointe de Moiſſac, auecques la compagnie de Monſieur le

Mareſchal de Termes & la mienne, & la compagnie de Monſieur de Sainctorens d'arquebuziers à cheual & à pied, que ie tenois touſiours pres de moy, pour ma garde. I'enuoyay le Capitaine Charry à Puymirol, pour acheuer de faire ſes deux compagnies, pour faire la guerre à ceux qui tenoient Agen. Et comme i'euz paſſé la riuiere du coſté de Gaſcogne, ie renuoyay la cõpagnie de Mõſieur le Mareſchal de Termes vers Auch: afin de tenir en crainte tout ce quartier-là M. de Gõdrin en Armagnac auecques la nobleſſe, qu'il auoit amené, pour garder que rien ne ſe reuoltaſt. Or i'auois laiſſé le Capitaine Arne à Cõdom, pour tenir ce païs-là en crainte, lequel pouuoit auoir quatre-vingt ſallades. I'euz aduis que Meſſieurs de Duras & de Caumont tenoient vn conſeil à Agen, & que M. de Caumont venoit le ſoir coucher au paſſage, Sçachant celà, i'enuoyay vn homme au Capitaine Arne, afin qu'il ſe rendit deux heures apres minuict à Aſtafort, & qu'il n'entraſt point dans la ville, mais qu'il m'attendiſt là en bataille, ce qu'il fit. Et comme ie voulois partir à l'entree de la nuict, Monſieur de S. Paul, où ie m'eſtois retiré tout aupres de Donzac, me demanda où ie voulois aller. Alors ie luy dis en ſecret que i'allois porter vne chemiſe blanche à Monſieur de Caumont au paſſage. Il me dit & aſſeura qu'il s'en eſtoit party le iour deuant apres les concluſions faites: & baillay les chages à des Capitaines, pour leuer d'autres gẽs. Qui fut cauſe, que ie m'arreſtay, laiſſant repoſer nos cheuaux, & la compagnie de Monſieur de Sainctorens. Et cõme ceſte entrepriſe me fail-

loit, vne autre se presenta : parce que ce mesme matin que i'allois dõner la camisade à Monsieur de Caumont, il est sorty six cens hommes de Nerac pour aller donner vne autre camisade au Capitaine Molia, qui s'estoit jetté dans Francis-cas auec soixante ou quatre vingts hommes, & les gens de la ville. Et auoient prins ceux de Nerac quatre cens corselets du magasin du Roy de Nauarre : & luy donnerent trois assauts sur la pointe du iour, queuë sur queuë : mais ils furent tousiours repoussez. Par mal-heur i'arrestay là iusques à la nuict. Car si ie fusse party le soir, cõme i'eusse fait, sans ce que me dit Monsieur de sainct Paul, ayant failly Monsieur de Caumont, ie venois assez à temps pour combattre les six cens hommes de Nerac. Ma diligence me faillit à ce coup. Et à la pointe du iour nous fusmes ensemble, le Capitaine Arne & moy, & marchas-mes droit à Moyracs, pource que le Capitaine Arne me dit, qu'il auoit esté aduerty, que ce matin mesmes que ceux de Nerac sortoient, & qu'ils auoient prins toutes les armes du chasteau : mais il ne sçauoit, où ils deuoient aller. Et encores les eussions nous rencontrez, & si ce ne fust esté, que Monsieur de Sainctorens s'alla amuser à vne escarmouche contre ceux de Layrac, qui estoient sortis bien auant vers les vignes : & me cousta plus d'vne heure auant que ie le puisse faire retirer à cause qu'il leur vouloit faire vne cargue, iusques à la porte de la ville, s'il les eust peu tirer des vignes Et comme nous fusmes pres Moyracs, eusmes aduis que les ennemis estoient deuant Francis-cas, ce qui nous fit mettre au trot

ſans ceſſer, iuſques à ce que nous fuſmes aupres dudit Franciſcas. Et enuoyay ſix cheuaux pour recognoiſtre là où ils ſeroient. Leſquels me mãderent, qu'il y auoit pres d'vne heure, qu'ils eſtoient retirez deuers Nerac, pour auoir entendu le partement du Capitaine Arne la nuict, de Cõdon, car ils ne ſçauoient aucunes nouuelles de moy. Ie commanday aux coureurs, qu'ils s'acheminaſſent touſiours apres eux, & que ie les ſuiuois comme ils firent, & les deſcouurirent à demy quart de lieuë de Nerac, & nous touſiours au grand trot apres: mais ce fut pour neant, car ils ſe ſauuerent dans la ville. I'auois grand enuie de trouſſer ces armes pour armer nos gens nouueaux & mal armez. Et voilà le chetif commencement de noſtre guerre de la Guyẽne, en laquelle les Huguenots nous prindrẽt au deſpourueu. De façõ que c'eſt choſe miraculeuſe, comme ce pays s'eſt peu ſauuer, veu les intelligences qu'ils auoiẽt ſecrettes en toutes les villes: mais ils mõſtrent qu'ils eſtoient apprentifs, auſſi eſtoient ils conduicts par leurs Miniſtres. Que ſi auant que faire tant de ſurpriſes, ils euſſent tẽté Bourdeaux & Thouloufe, ils n'euſſent failly à emporter l'vne ou l'autre, & peut-eſtre toutes deux. Mais deſja on ſe tenoit ſur ſes gardes. Dieu a conſerué ces deux forts bouleuars en Guyenne: afin de garder le reſte. Ie rompis fort leurs deſſeins, enuoyant gens de tous coſtez, & ne demeurerẽt gueres en vn lieu: car faiſant ainſi, vn Lieutenant de Roy tiendra tout le monde en ceruelle: parce qu'on ne ſçait pas ſon deſſein. Et chacun penſe qu'il viẽt à luy, & a peur: au lieu que s'il croupit tou-

ſiours en meſme endroit, il ne pourra pouruoir à tout, ny arriuer à propos. Et ſi voſtre ſeiour donne aduantage à voſtre ennemy, qui a ſes coudees frãches. D'auantage par lettres & meſſages i'entretenois tout le monde. Croyez moy vous qui auez ceſt honneur, d'eſtre gouuerneurs de Prouinces, que c'eſt vne belle choſe, & vtile à voſtre maiſtre, d'entretenir par lettres ceux que vous ſçauez auoir tant ſoit peu de credit. Ie m'aſſeure que ſi ie n'en euſſe ainſi vſé, que la pluſpart euſt prins le party de ces gens nouueaux, qui nous apportoient tant de belles choſes.

Bien toſt apres arriua le Capitaine Coſſeil auecques lettres du Roy & de la Royne, par leſquelles il me commandoit de demeurer en Guyenne & faire le mieux que ie pourrois, pour leur ſeruice, & pour la conſeruation du pays, & me recommandoit bien eſtroittement leurs affaires, auec des mots plus honneſtes, que ie ne meritois. Ie vis bien que les pauures Princes n'eſtoient pas ſans peine, & la Royne ſur tout, laquelle me mit de ſa main des mots pitoyables. Les Grands ont quelquefois, & quand Dieu le veut, beſoin des petits. Il faut qu'ils recognoiſſent qu'ils ſont du monde. Ceſte pauure Princeſſe en a eu ſa bonne part. Il eſt par-fois beſoin qu'ils en ſentent. Car ſi tout leur vient à ſouhait, ils ne ſe ſoucient pas tant de ceux qui leur font ſeruice, comme quand ils ſe voyent en affliction: & ſe donnent du bon temps aux ieux, maſcarades, & triomphes, qui ſont cauſe de leur ruyne, comme mon bon maiſtre, lequel courut pour ſon plaiſir, à la lice, fut tué. Ce qu'il n'euſt ſçeu eſtre en guerre:

car

car il eust esté trop bien gardé. On dit qu'on se gratte tousiours là où on se demange. Et moy aussi là où ie me dueil, qui est à la perte de mon bon Roy, que ie pleure, & pleureray tant que ie viuray.

Il ne tarda pas long temps, que Monsieur de Duras print son chemin au long de la riuiere de Garonne. Et assembla son camp à Clairac, Tonens & Marmande, qui estoit de treize enseignes de gens de pied, & sept cornettes de gens de cheual. Et comme les Pardaillans, Sauignac, Capitaine de la garde de M. de Burie, Salignac, & autres chefs furent prests d'executer l'entreprise sur le chasteau Trompette, Monsieur de Duras marcha vers Monsegur, & aux enuirons de Cadillac auec grand quantité de batteaux là où il auoit mis le meilleur de ses soldats, pour se rendre à l'entree de la nuict deuãt le chasteau Trompette, où ceux là auoient fait estat de se trouuer dedans, & par là les faire entrer dans la ville. Mais l'entreprise leur succeda mal: car Monsieur de Vaillac le pere, fut bien aduisé, & ne voulut pas laisser r'entrer le Puch de Pardaillan, son beau-frere, qui feignoit auoir peur, disant, que ceux de la ville vouloient prendre. Et seruit bien là le Capitaine de Salle, qui estoit à Monsieur de Vaillac. Or c'estoit à vne heure de nuict, toute la ville fut esmeuë. Monsieur de Burie estoit à la Mairie. Les habitans prindrent les armes, & chacun courut sus aux Huguenots. Ledit Sieur se tint dans la Mairie auec quelques Gentils hommes de sa garde, ne luy en estant demeuré que bien peu. Car la plus-part estoient de l'entreprise: & se sauoien-

lesvns par dessus les murailles, les autres par dessous vne palissade, qui tire à la riuiere. Ils n'estoient pas plus de deux ou trois cens de l'entreprise. Et en furent pris quelques vns. Et comme les gens de Monsieur de Duras, qui estoient dans les batteaux, furent au dessous de Cadillac, ils trouuerent le Comte de Candalle, fils de Monsieur de Candalle, qui s'en venoit de Bordeaux audit Cadillac, lequel ils prindrent prisonnier, & l'enuoyerent à la Royne de Nauarre, qui estoit à Duras, ne faisant qu'arriuer de la Cour. Elle luy fit promettre qu'il porteroit les armes pour leur religion, luy promettant monts & merueilles. Et sur ceste promesse le laissa aller. Et demeura quelques iours, faisant semblant de vouloir aller trouuer Monsieur de Duras: mais c'estoit pour attendre quand ie m'approcherois, pour se venir rendre aupres de moy, comme il fit. Car il dit, que c'estoit vne promesse forcee, & qu'il n'estoit prisonnier de guerre. Depuis ce temps, ce Comte a tousiours esté ennemy de la maison de Duras.

Monsieur de Burie me depescha Razé son Secretaire en poste, me priant que ie le vinse secourir: car autrement la ville estoit perduë: & qu'il n'auoit aucunes forces auec luy. Et d'autre part qu'il n'y auoit vn grain de bled dans la ville, & estoient à la faim: à cause que les ennemis tenoient toute la riuiere de Garonne & celle de Dordoigne, qui sont les deux mammelles qui allaittent Bordeaux: Et qu'il y auoit long temps, qu'il n'estoit descendu vn grain de bled audict Bordeaux. Ie luy depeschay incontinent ledict

Razé, l'aſſeurant que ie ſerois bien toſt à luy, & que ie ſecourrois dans huict iours. I'enuoyay incontinent querir les compagnies du Capitaine Charry, du Baron de Clermon, Arne, & le Sieur Baradachin, à qui i'auois donné vne compagnie. Monſieur de Sainctorens eſtoit ſur le lieu auec moy. I'enuoyay querir le Capitaine Maſſes auec la compagnie de Monſieur le Mareſchal de Termes, & le Capitaine Arne, qui me bailla quarante ſallades de celles de la compagnie du Roy de Nauarre, luy commandant qu'il ne bougeaſt de Condom, pour tenir en crainte tout ce pays, & garder que la ville ne ſe reuoltaſt. Manday auſſi au Capitaine Bazordan, qu'il ne bougeaſt auec ſes deux compagnies de Beaumõt de Lomaigne, & des enuirons pres de Monſieur de Terride, auquel i'eſcriuis ſe mettre dans Grenade auec ſa compagnie, & que ie luy laiſſois le Capitaine Bazordan, pour ſe tenir pres de luy. Manday pareillement à Monſieur de Gondin qu'il ralliaſt auec luy ſes parens & voiſins, & qu'il aſſemblaſt quelques ſoldats, pour ſe ietter à Euſe, & que ie m'en allois ſecourir Monſieur de Burie à Bordeaux. Ie n'eſtois Lieutenant de Roy, ſi eſt-ce, que tout le monde m'obeiſt d'auſſi grande volonté, qu'ils euſſent ſçeu faire à perſonne du monde. Voylà que c'eſt de ſe faire aymer à la Nobleſſe, comme ie faiſois. Qui ne fera cela, ne fera iamais rien qui vaille: car d'elle preſque tout depend, veu que la Gaſcoigne & l'Armagnac en ſont fort peuplez. Le cinquieſme iour apres que Razé ſe fut departy de moy, m'arriua Monſieur du Corré, nepueu de Monſieur de Burie, & Lieu-

tenant de ſa compagnie, qui venoit encores me haſter: & me mandoit ledit Sieur de Burie, que ſi dans ſix iours il n'eſtoit ſecouru, la ville s'en alloit perduë. Auſſi me dit ledit Sieur du Corré, qu'il n'eſtoit venu que de nuict: & preſque à chaſque pas il auoit rencontré ennemis: & que tout le pays eſtoit eſleué contre nous, les vns par force, & les autres de leur gré. Ie r'enuoyay ledit Sieur du Corré paſſer par les Landes. Il auoit vingt-cinq ſallades bien armez: & l'addreſſay par des maiſons des Gentils-hommes, qui eſtoiẽt mes parens. Et le lendemain i'eus raſſemblé tous mes gens de pied, & de cheual: & commençay à marcher droit à Bordeaux. La premiere iournee fut à Bruch, qui eſt à Monſieur de Gondrin, & à vn autre village à vn quart de lieuë de là, nommé Feugarolles, qui eſt à la Royne de Nauarre, où ie logeay la compagnie de Monſieur de Termes, & là compagnie de Monſieur de S. Saluy, frere de Monſieur de Terride, qui eſtoit vne compagnie nouuelle. Et incontinent qu'ils furent logez vindrent trois enſeignes de Nerac conduictes par vn nõmé le Capitaine Douazan, qui pouuoient eſtre en nombre de cinq à ſix cens hommes. Ie n'auois pas repeu à demy, qu'on me vint dire, qu'à vn chaſteau qu'il y auoit pres de moy, nommé Caſtet-vieil, y auoit des gens qui ſe deffendoient. Ie m'y en allay, & manday le Capitaine Bardachin auec cent de ſes bandolliers, qu'il fiſt mettre le feu aux portes, & donner l'aſſaut. Nous l'emportaſmes: & comme nous entrions dedans, voylà l'alarme, qui me vint de Feuguarolles, que les ennemis com-

battoient auec les compagnies de Meſſieurs de Termes & de ſainct Saluy. Ie laiſſay ce chaſteau, & courus à Feugarolles, & manday au Capitaine Charry, qui eſtoit logé auec ſa trouppe à coſté de moy (ie ne l'en eſloignois guere: car s'il falloit frapper, il eſtoit des premiers aux coups) qu'il s'auançaſt auec ſes gens pour venir au combat. I'auois quelques hommes, & bien peu auec moy, pource qu'ils ne s'oſoient encores declarer, voyant que les ennemis eſtoient maiſtres: & entr'autres auois auec moy le gouuerneur la Mothe Rouge, le Capitaine Poy, & quinze ou vingt autres. Ie dis au Capitaine Bardachin, qu'il fit ceſſer le ſac à ſes ſoldats, & qu'il me ſuiuiſt au trot. Il en laiſſa la charge à ſon Lieutenant, & vint auec moy, & cinq ou ſix cheuaux des ſiens. Or de Caſtet-vieil iuſques à Feugarolles, n'y a qu'vn quart de lieuë. Et comme ie fus là, ie trouuay la compagnie de Monſieur de Termes en bataille par le bourg, & celle de Monſieur de S. Saluy auſſi, l'vne pres de l'autre. Les ennemis eſtoient à l'autre bout, qui nous virent arriuer, & commencerent à prendre leur chemin pour s'en retirer. Ie dis au Capitaine Maſſes, qu'il print dix ſallades, & que le triſte ſe logeaſt à la compagnie de Monſieur de S. Saluy, car nous auions fait vne grande traitte, & voulois partir vne heure deuant iour, à cauſe de la chaleur extreme, qu'il faiſoit. Le Capitaine Charry, m'arriua auſſi auec cinq ou ſix cheuaux. Le reſte venoit tant qu'il pouuoit, car ie me mis à la queuë des ennemis.

Il y a vne montee auprés du village, tirant à

Nerac : & cõme nous fusmes au pied de la montaigne, ils furent à demy, & sur le haut : & là me firent feste. Ie n'auois pas grand enuie de combattre, pource que mon dessein estoit d'aller secourir Bourdeaux : & ne me voulois engager en combat, craignant que quelque malheur aduint, & que ie ne peusse secourir Bourdeaux. Toutesfois comme ie les vis sur la montaigne, ie mõray apres eux. Et comme ie fus sur le haut, ie les vis au long d'vn grand chemin entre d'eux taillis, qui s'en alloient le petit pas, & en bon ordre, ce Capitaine Douazan, auec quatre ou cinq cheuaux derriere, & dix ou douze arquebuziers aussi. Nous pouuions estre entre tous, compris les dix sallades, cinquante cheuaux bons ou mauuais. Ie fis descendre les arquebusiers : & commencerent à ce mettre sur leur queuë. Ie cogneus qu'ils commençoient à se haster de se retirer, plus qu'au commencement. Alors ie dis au gouuerneur la Mothe Rouge, & à Monsieur de Sainctorens, au Capitaine Charry, & aux autres Gentilshommes, accostez les de pres, car sur ma vie ces gens ont peur : ie les cognois à leur demarche (leur retraitte est longue) & ie vous seconderay auec le Capitaine Messes. Le Capitaine Bardachin manda à ses bandouliers, qu'ils courussent tousiours. Et ne cheminasmes pas ainsi deux cens pas, que ie vis que nos coureurs se mettoient parmy leurs gens de pied. Et commencerent nos arquebusiers à la haste vn peu. Et comme ie vis, que leurs cheuaux passoient par les files de gens de pied, pour gaigner le deuant (c'estoit que le cheual de Douazan estoit blessé) ie passay à la teste des no-

ſtres, & leur monſtray que ces gens de cheual gaignoient la teſte de leurs gens pour les faire arreſter & combattre, ou bien ils s'en alloient de peur: Ie crois dis-ie, que c'eſt de peur, car leurs gens de pied ſe haſtent de s'acheminer, chargeõs les, mais que le Capitaine Meſſes ſoit auec nous, lequel pouuoit eſtre deux cẽs pas derriere. Ie luy manday, qu'il vint au galop. Et comme les ennemis virent venir nos gens au galop, ils commencerent s'acheminer en haſte, & ceſſerent de tirer. Alors ie crie, donnons, donnons: car ils ſont en peur. Ce que nous fiſmes: & ſans aucune reſiſtance les paſſaſmes d'vn bout à l'autre par deſſus le ventre. Leurs cheuaux prindrent la fuitte droit à Nerac. Ces gens comme poltrons, ſe iettoient dans les taillis & dans les foſſez le ventre à terre. Les bandoüillers les cerchoient par les bois, & leur tiroient, comme quand on tire au gibier. Et vne partie de ce qui ſe ſauua, ſe ietterent dans la riuiere de la Bayſe: & s'en noya quelques vns. Les autres paſſoient à trauers les bois, & gaignoient les vignes. Nous eſtions ſi peu que nous ne pouuions ſupplir à tuer tout: car de priſonniers il ne s'en parloit point en ce tẽps là. Et ſi le Roy eut fait payer les compagnies, ie n'euſſe permis en ces guerres, d'introduire les rãçons, qui ont entretenu la guerre. Mais le gendarme ny le ſoldat n'eſtoient payé. Il eſt impoſſible d'y pouruoir: encores n'en y eut-il gueres. C'eſt cela ſans doute, qui a entretenu la guerre. Ce n'eſt pas cõme aux guerres eſtrangeres, ou on combat comme pour l'amour & l'honneur. Mais aux ciuiles il faut eſtre ou maiſtre ou vallet, veu

qu'on demeure sous mesme toit. Et ainsi il faut venir à la rigueur, & à la cruauté. Autrement la friandise du gain est telle, qu'on desire plustost la continuation de la guerre, que la fin. Pour tourner à nos fuiarts, l'alarme alla par tout nostre cãp. Tous à pied & à cheual venoient au galop : mais à leur arriuee ils trouuerent, que tout estoit fait. Et si i'eusse voulu suiure la victoire iusques à Nerac, tout le monde estoit en fuitte : & nous fussions emparez de la ville aysément : mais mon dessein n'estoit que de secourir Bordeaux. En ce rencontre moururẽt plus de trois cens hommes, lesquels le iuge de Vienne fit entrer, comme depuis il m'a asseuré, sans en ce comprendre ceux qui moururent aux vignes, & ceux qui se noyerent, qui pouuoit estre en tout de quatre à cinq cens hommes. Et ladicte rencontre fut vn iour de Vendredy. Cela estonna fort les freres: & donna courage aux Catholiques. Car si vne fois vous commencez à estriller vos ennemis, croyez que vous auez l'aduantage des ieux, & leur mettez la peur au ventre, & ne vous attendront iamais.

Le lendemain ie m'acheminay vne heure deuant iour, & pensois entrer au Mas d'Agenois: mais i'y trouuay trois enseignes des leurs : & me fallut loger à la Gruer, & à Calonges, tout aupres du Mas, à cause de la grand traitte, que i'auois faite le iour de deuant: & aussi qu'vn Secretaire de la Royne de Nauarre, nommé Barbant me porta des lettres de ladite Dame, qui estoit à Duras, par lesquelles me mandoit, que ie n'auois que faire de tirer outre: car Monsieur de Burie, &

elle auoient pacifié le tout, & qu'elle estoit partie de France expressement, pour appaiser ces troubles, & faire laisser les armes à ceux de sa religion. Ie dis à Barbant que ie ne pouuois retourner arriere, que ie n'eusse mandement de monsieur de Burie, & que si la ville se perdoit, tout cela tomberoit sur mes coffres. Nous debatismes plus de deux heures à la campagne: & tousiours il me mettoit en auant, si ie pensois que la Royne de Nauarre fust contre le Roy: & si ie pensois qu'elle vouluſt faire perdre au Roy la ville de Bordeaux. Ie parlay sobrement: car ainsi le falloit faire. Mais tout ce qu'il peust auoir de moy, ce fut que ie luy baillerois deux gentils-hommes, pour aller deuers la Royne de Nauarre, voir en quel estat estoient les affaires entre elle & mõsieur de Burie, & que cependant, ce que i'auois deliberé de faire de chemin en deux iours, i'y en mettrois quatre, pour donner temps à ladicte Dame de paracheuer ce qu'elle auoit commencé auec monsieur de Burie: & luy baillay les capitaines Pug & Sendat. On les cuida tuer plus de deux fois par les chemins: car en tous les coings & villages les huguenots auoient des corps de garde, pour estonner tout le mõde. Le soir ie prins conseil auec tous les capitaines. Et tous furent d'opinion, que ie ne m'attendisse pas aux lettres ny parolles de la Royne de Nauarre, & que si elle me failloit de promesse, la perte de la ville de Bordeaux estoit de grande importance, que quelque excuse que ie peusse dire, elle ne seroit suffisante pour effacer le blasme, qu'on me donneroit. Et d'autre part s'il estoit question de m'en

deffendre par les armes, ie ne combattrois pas la Royne de Nauarre, & on se mocqueroit de moy & elle mesme la premiere: bref tousiours le tort seroit de nostre costé. Ie suis bien aise, que tous fussent de ceste opinion: afin que s'il eust esté trouué mauuais i'eusse peu dire, que tous les capitaines auoient esté de cet aduis. Si on fait quelque faute, pour le moins est elle excusable, quād elle est faite par aduis & par conseil. Car croire tousiours sa teste, ce n'est pas bien fait. Le matin ie partis deux heures deuant iour: & passay par le haut des vignes, laissant le Mas à main droicte: & fus enuiron la pointe du iour seulement à l'endroit de Caumon. A cause des passages, qui estoient estroits, ie ne voulois pas laisser le bagage derriere: car toute la nuict entra force gens dedans le Mas, qui venoient du costé de la riuiere. Ceux du chasteau de Caumon sortirent: & vindrent par les vignes où nous ne les pouuiõs charger, à cause des fossez: & ainsi nous acheminasmes tousiours iusques à l'endroit de la Reolle: & là ie trouuay monsieur du Courré qui à son retour à Bordeaux auoit prins le demeurant de la compagnie de monsieur de Burie, & m'estoit venu au deuant. Quelque iour auparauant i'auois enuoié à monsieur Deymet mon cousin, qui desiroit deux compagnies, afin qu'il se iettast dans la Reolle, comme il auoit faict. Les huguenots l'auoient assiegee auparauant, que i'y arriuasse & battu de quelques pieces de campagne: mais ils ne firent rien, & leuerent le siege. Par là on pouuoit iuger, qu'ils estoient maistres de la campagne, puis qu'ils osoient mener le canon.

Et ſi Dieu ne m'euſt inſpiré à m'oppoſer à eux & faire pendre ceux qui tomboiẽt entre mes mains ie croy que tout le pays eſtoit perdu. Car la douceur de monſieur de Burie n'eſtoit pas de ſaiſon. Ie me campay aux maiſons qui ſont vis à vis de la Reolle. Et ceux de la ville nous apporterẽt là des viures : & à la minuict ſans ſonner trompette ny tabourin, nous achemina ſmes, pour quelque ſoupçon que me dit monſieur du Courré : & ne ceſſayiamais que ie ne fuſſe à deux ou trois lieuës de Bourdeaux où ie fis cãper nos gens par les villages : puis m'en allay droict à Bourdeaux, ou ie trouuay meſſieurs de Cancon, & Monferran, Vicomte Duza, Ciurac, & autres qui m'attendoiẽt. Et pour la grand faute de viures, qu'il y auoit dans la ville, ie n'y peus ſeiourner, que trois iours & arreſtaſmes monſieur de Burie & moy, que le quatrieſme ie paſſerois la riuiere, & que nous irions combattre monſieur de Duras, qui eſtoit aux terres de monſieur de Candalle en la Comté de Benauges. Et commençay à paſſer la riuiere. Vers midy nous euſmes paſſé les gẽs de pied, ma compagnie, & les quarante ſallades du Roy de Nauarre. Et voyant qu'il ſe faiſoit tard, ie fus d'aduis que le capitaine Maſſes s'en retournant au logis, auec la compagnie de monſieur le Mareſchal de Termes, qu'à la minuict il paſſaſt. Ie retournay en la ville arreſter encores, auecques monſieur de Burie, qu'à la minuict il commenceroit à paſſer. Il auoit faict appreſter quatre pieces de campagne, leſquelles eſtoient deſia ſur la graue. La compagnie de monſieur de Randan, que monſieur d'Argence commandoit, eſtoit arriuee

& celle de monsieur de la Vauguyon, que monsieur de Carlus commandoit. Et comme il fut nuict, monsieur de Burie fit retirer tous les batteaux sous le chasteau Trompette, & deffendit qu'on ne passast sans son congé: & à la nuict le Capitaine Masses se rendit sur le bord de la riuiere. Et ne fut possible de recouurer batteaux, pour passer. Ie ne veux point icy mettre par escrit le dire des vns & des autres, & à quoy l'on disoit qu'auoit tenu, que la riuiere ne s'estoit passée au temps, que nous ruiõs promis: car tout n'en vaut rien mõsieur de Masses s'excusoit & bien parloit haut sans craindre rien. Ie m'estois logé a demy lieuë de Bourdeaux. Et deuant iour vne bonne heure ie montay a cheual: & manday au capitaine Charry qui estoit maistre de camp, qu'il attendit monsieur de Burie auecques les compagnies de gens de pied, sauf celle du Baron de Clermon, & de monsieur de Sainctorens: & cheminay iusques à ce que ie fus a la Seuue, mandant à monsieur de Burie, que ie luy laissois les gens de pied pour accompagner l'artillerie. Le messager passa la riuiere & le trouua encores en sa chambre n'estant du tout habillé. Il estoit pourtant plus de six heures. Ie pensois qu'il fut desia passé, & comme ie fus à Seuue, monsieur de la Seuue, oncle de monsieur Daudaux, me dict, que les ennemis estoient Targon, & qu'ils ne sçauoient encores nouuelles, que nous passissions la riuiere: & me presta vn sien seruiteur pour aller aduertir monsieur de Burie, le priant par ma lettre de se vouloir aduancer, & que les ennemis estoient en fort beau lieu, pour les cõbattre. Or de la Seuue ius-

ques à Bourdeaux il y a enuiron trois lieuës. Et comme l'homme de monsieur de la Seuue arriua au bord de la riuiere, il vied que la compagnie de monsieur de Termes s'embarquoit. Ie manday au capitaine Charry, qu'il sollicitast monsieur de Burie de s'aduãcer. Le capitaine Charry qui vied que l'on tardoit tant à passer, & que i'allois trouuer les ennemis comme ie luy mãdois, prins soixante argolets, qu'il auoit, & laissa les autres Capitaines afin qu'ils attendissent monsieur de Burie & l'artillerie. Et cõme ie fus à la veuë de Targon, qui est vn village, lequel, comme ie pense est a monsieur de Candalle, monsieur de Sainctorens & monsieur de Fontenilles se mirent deuant, droict à quelque maisons: & là tuerent quatorze ou quinze hommes. L'alarme fut grande en leur camp? & se mirent tous leur gens de pied en bataille en vn grand camp: & leur caualerie au long d'vn ruisseau, qu'il y a, laquelle ie ne pouuois descouurir, pource qu'il y auoit des bois entr'eux & moy: & estoiẽt en vn vallon. Le chãp où estoient leurs gens de pied, estoit vn peu plus auant que du ruisseau. Et lors que monsieur de Sainctorens les attaqua il pouuoit estre sept heures du matin. Ils ne bougerent iamais de ce chãp, où ils s'estoient mis en bataille. I'estois sur vn haut en trois ou quatre maisons, qu'il y auoit par delà. Ie depeschay encore deuers Monsieur de Burie, le prier de se haster, & que i'estois à la teste de l'ennemy, pensant qu'il ne fust guere esloigné. Le Comte de Candalle, qui estoit bien ieune alors, & de bonne volonté, m'y vint trouuer auec dix ou douze Gentils-hommes. Entre au-

tres y estoit le Sieur de Seignan, qui estoit capitaine des gens de pied au Royaume de Naples, auec moy, auquel temps nous l'appellions le capitaine Moulaur: il amena aussi deux de ses enfans, tous trois vaillants & courageux. Monsieur le Comte me conta la promesse que la Royne de Nauarre luy auoit fait faire: car autrement ne pouuoit eschapper de leurs mains. Ie luy dis que ie luy ferois donner l'absolution à Monsieur de Bourdeaux. Aussi ceste promesse ne le pouuoit obliger. Car il n'auoit pas esté pris en guerre: & puis elle estoit faict à la Royne de Nauarre, laquelle se disoit tres-humble seruante du Roy, & tres-affectionnee à son seruice. Enuiron midy arriuerent deux des messagers, que i'auois enuoié vers monsieur de Burie, qui me dirent, qu'ils ne pouuoyent estre acheuez de passer à midy: & que seulement la compagnie de Monsieur le Mareschal de Termes estoit passee. I'auois r'enuoyé tous nos gés de cheual repaistre à la Seuue: & seulemét m'auois retenu vingt, ou vingt cinq cheuaux. Et là ie faisois la sentinelle: & faisions repaistre nos cheuaux la bride en la main contre vne haye. Les ennemis me voyoient, & moy eux. Et comme nos gens eurent repeu, ils me vindrét trouuer: & en mesme temps, qu'ils arriuerent, les ennemis commencerent à deplacer, & à prédre le chemin droict à moy. Nous voyós bien qu'ils s'acheminoiétpar trouppes. Alors nous cogneusmes qu'ils prenoient autre chemin, que de venir à nous: & entrasmes en cóseil, si nous les deuions combattre ou non. La pluspart disoyent, que si nous les combattions, nous mettions toute la

Guyenne en hazard pour le Roy, car pour vn que nous eſtions, ils eſtoient vingt: & qu'il valloit mieux attendre monſieur de Burie, que de faire vn tel erreur, qui ne ſeroit trouué bon du Roy, ny de perſonne du monde. Surquoy ie leur accorde que leur opinion eſtoit veritable, toutes fois que nous voyons la nobleſſe de la Guyenne toute en crainte. Et qu'il ſoit vray, leur dis je, vous n'eſtes pas icy guere plus de trente gentilshommes. Le peuple eſt ſi intimide qu'il n'oſe s'eſleuer contr'eux pour nous aider. Et quand ils entendront que nous ſommes approchez ſi pres ſens les combattre, leur peur augmentera: deſorte qu'auant huict iours nous aurons tout le pays contre nous. Or perte pour perte, il me ſemble que nous deuons haſarder de nous perdre en combattãt, pluſtoſt que de nous perdre en diſſimulãt, & que tout eſtoit entre les mains de Dieu. I'ay commencé à taſter ces gens là, où ie les ay trouuez: mais ie les ay cogneus de peu de cœur: croyez qu'ils n'attendront pas, & que nous les enfoncerons. Que ſi nous n'auons enuie de combattre, nous ne deuions pas faire les approches de ſi pres. De plus dilayer vous voyez qu'ils ne veulent que couler & eſchapper. Pour noſtre perte, ſi elle aduenoit, Bordeaux pour cela ne ſera pas perdu. Monſieur de Burie y eſt, & vne Cour de Parlement. Alors monſieur de Seignan, qui eſtoit le plus vieux, reſpondit, que cela eſtoit biẽ vray, que nous aurions le pays contre nous, & que puis que nous eſtions reduicts à ceſte neceſſité, & que nous auions perdu l'eſperance, que monſieur de Burie peuſt arriuer à nous, quel'on

deuoit cõbattre. Alors tous generalement commencerẽt à crier. Allons combattre, allons combattre: & comme nous montions à cheual, arriua le Mareſchal des logis de monſieur le Mareſchal de Termes nommé Moncorneil, qui me dit, que ſa compagnie auoit eſté a cheual dés la nuict, & qu'ils auoient eſté contraints de repaiſtre a la Seuue. Alors ie cuidai perdre toute eſperance. Les deux compagnies de gẽs de pied marchoient tant qu'elles pouuoient: mais il faiſoit vne ſi extreme chaleur, que nous bruſlions. Alors Moncorneil, qui vid que nous allions au combat courut à la Seuue, faire monter a cheual le capitaine Maſſes. Nous nous acheminaſmes à main gauche: & comme nous fuſmes à deux arquebuſades pres d'eux, ie fis deux, trouppes de nos gens à cheual. Entre tous nous pouuions eſtre de cent a ſix vings maiſtres, car ie n'auois pas trente ſallades en ma compagnie: à cauſe que c'eſtoit la compagnie de monſieur de la Guiche: & s'en eſtoient allez preſque tous a leurs maiſons, ſauf bien peu, & ie n'auois peu pourueoir en leurs places. Touſiours peu à peu les ennemis montoient ce tertre. Ils enuoyerẽt la pluſpart de leur arquebuſerie au deſſous dãs des taillis, qu'il y auoit fort eſpais & pour aller à eux, il failloit aller par vn grand chemin bordé de vignes de tous coſtez: & fis aller le capitaine Charry ſur la queuë & baillay l'vne des trouppes au capitaine Montluc mon fils, & Fontenilles auec la cornette des Guidons: & me retins l'autre cornette des gens-darmes, que monſieur de Berduſan, Senechal de Baſadois portoit. Et comme nous fuſmes pres

des

des vignes, ie cognus, que nous ne pourrions passer, pour les aller combattre : & prins à main gauche au dessous des vignes. Le Capitaine Mõtluc auoit enuiron deux cens pas deuant moy : & comme ils virent que nous ne preniõs qu'à main gauche, ils marchoient tousiours par le haut de la montee au deuant de nous. Et comme nous fusmes hors de vignes, & de quelques fossez, qu'il y auoit, le Capitaine Montluc alloit tousjours gaignant le haut. Ie fis ioindre Monsieur de Sainctorens auec ses arquebusiers à cheual : & ie me retins le Baron de Clermon, qui en auoit quelques-vns.

Or comme nous fussmes à vingt ou trente pas au plus, ils commencerẽt à tirer, & non plustost. Et comme ils commencerent à nous saluër, les arquebusiers de Monsieur de Sainctorens tirerẽt aussi. Cependant le Capitaine Montluc donne de cul & de teste au milieu de tous leurs gẽs de cheual. I'auois l'œil sur luy, & moy ie donne en mesme instant vn peu à main gauche à trauers de leurs gens de pied, & les missmes tous en route & en fuitte, non sans auoir de pied ferme attendu nostre choq, & soustenu sur le haut. Leurs gens à cheual fuyoiẽt contre bas au lõg du taillis voyãt leur perte : & i'enfermay leurs gens de pied dedans le taillis. Or pource que nous n'auions point de gẽs de pied pour tuër, car l'on sçait bien que les gens à cheual ne s'amusent pas à tuër, mõ à suiure la victoire, il n'y mourut pas beaucoup de gẽs. Mais encore que la perte ne leur fut pas grande, si est-ce que la reputation nous seruit de beaucoup : & la honte leur porta dõmage.

Et commença tout le monde à prendre cœur, & eux à le perdre, & la Nobleſſe à prẽdre les armes, & le peuple pareillemẽt. On tua à mon fils deux cheuaux ſous luy: & fut bleſſé en deux lieux. Tous les deux cheuaux eſtoient à moy. I'y perdis mon cheual turc, que i'aymois apres mes enfans plus que choſe du monde, car il m'auoit ſauué la vie ou la priſon trois fois. Le Duc de Palliane me l'auoit donné à Rome. Ie n'eus ny n'eſpere iamais auoir vn ſi bon cheual que celuy-là. Monſieur le Prince de Condé me l'auoit voulu fort auoir, mais ie m'en desfis comme ie peux. Ie voyois bien que telle marchandiſe ſeroit difficille à trouuer. Monſieur de Seignan perdit difficille Vicomte d'Vza, & le Comte de Candalle auſſi. Bref nous nous r'alliaſmes apres la cargue au lieu propre, où nous l'auions faicte. Et nous trouuaſmes en telle neceſſité, que nous ne ſçeuſmes aſſembler vingt cheuaux pour combattre, s'ils ſe fuſſent r'alliez: car tous les cheuaux eſtoiẽt morts ou bleſſez, & des hommes plus de la tierce partie. Mais il n'auoient point le iugement de ſe recognoiſtre, ny nous auſſi. Ie veux dire que c'eſtoit vne des plus rudes cargues, & la plus furieuſe, ſans bataille, là où ie me ſois iamais trouué. Et ne faut point dire, qu'ils s'en allaſſent de peur ſans eſtre combattus: car ils nous vindrent au deuant pour nous faire la cargue, ou bien pour l'attendre. Ie ne les penſois pas ſi gens de bien. Nous n'y perdiſmes pour lors pas vn Gẽtilhomme qu'vn nommé Monſieur des Vignaux: mais depuis il en mourut deux ou trois, qui auoient eſté blecez. Du haut de ceſte montee nous deſ-

couuriſmes les ennemis, qui s'en alloient tant qu'ils pouuoient: & s'en allant nous voyons bien qu'ils ſe r'allioient, s'eſloignãt touſiours de nous. Et à lors nous nous commençaſmes à retirer, les vns à pied, car leurs cheuaux eſtoient morts, & les autres la pluſpart les tiroiẽt par la bride, pource qu'ils eſtoient blecez. Ie me trouuay en telle neceſſité, que l'on ne peuſt trouuer cheual des miens pour me remonter. Et ſi ſeulement cent cheuaux fuſſent retournez à nous, i'eſtois mort, & tous ceux qui eſtoient là. Car de moy il ne falloit pas eſperer que tout le mõde m'eut peu ſauuer. Ces nouueaux Religieux m'en vouloiẽt trop. Or voilà le combat de Targon, qui fut fort honteux pour les Huguenots, veu qu'ils ſe laiſſerent battre à vne poignee de gens. Et comme nous nous en retournions, les deux compagnies de gẽs de pied arriuerent, leſquelles tout le iour auoient couru: & cuiderent creuer de la grand chaleur, qu'il faiſoit. La compagnie de Monſieur de Termes, qui eſtoit venuë au grand trot, n'y peut arriuer: car auant que Moncorneil fut arriué à la Seuue, qui eſt à vne grand lieuë, & eux montez à cheual, & fait vne autre & demie, qu'il leur falloit faire, ne fut poſſible d'y arriuer, eſtant deſeſperez, & ſur tout le Capitaine Maſſes. Ie ne vis iamais homme ſi faſché que celuy-là. Ie fus contrãint de le prier de ne parler point, & ſe taire, car il auoit grand enuie de parler plus que ie n'euſſe voulu: & ainſi nous en retournaſmes droict à la Seuue, où nous trouuaſmes Monſieur de Burie, qui ne faiſoit qu'arriuer: & pouuoit eſtre entre quatre ou cinq heures apres midy. Il fut bien

aise d'entẽdre que la victoire nous estoit demeuree. Ie croy qu'il auoit fait la diligẽce qu'il auoit peu: mais il estoit vieux, & les gens vieux ne peuuent estre si diligẽs, que les ieunes. Nous ne pouuõs estre deux fois: ie le cognois par moy-mesme.

Nous arrestames qu'il s'en retourneroit à Bourdeaux pour amener trois canons, pour aller battre Monsegur & les autres places, que les ennemis tenoient au long de la riuiere de Garonne, & faire que la riuiere fut libre: afin de faire venir viures à Bourdeaux, car ils estoient à la faim, & qu'il en rameneroit les quatre pieces de campagne, cognoissant bien que nous n'estions plus sujets à bataille, à cause de l'attaque que les ennemis auoient receu: & que cependant ie m'en irois auec le camp contremont la riuiere vers Monsegur & la Reolle, attendant que ledit Sieur de Burie fut arriué auec les canõs, mais plustost que de nous separer il falloit tourner visage vers Bourg: parce qu'vn des fils de Montandre s'en estoit saisi, qui gardoit qu'aucuns viures ne pouuoient descendre à Bourdeaux par la Dordogne: & comme nous fusmes aupres de la riuiere pres Cusac, nous fismes passer de là nostre cauallerie & Monsieur de Sainctorens. Ils coururent iusques au deuant. Ledit de Montandre l'abandonna. Nous y mesmes quelques peu de gens qu'on y fit venir de Bourdeaux. Et auãt le partemẽt dudit sieur de Burie, pour aller audit Bourdeaux, ie luy remonstray, que nous courions vne grande fortune, & qu'il seroit bon qu'il print le chasteau de Blanquefort, qui estoit à M. de Duras, pour sa retraicte & de sa maison, & que ie prisse le cha-

steau de Caumon, ce que nous fismes, & en passant ie mis dans ledit chasteau de Caumon garnison. Ce que Monsieur de Caumon trouua fort mauuais, ayãt opinion que ie m'en vouluſſe emparer du tout: mais il s'en falloit beaucoup que ie le fiſſe à ceſte intention. On l'a peu aiſément cognoiſtre: car il y auoit plus de cent mil frãcs vaillant: & s'y il ne s'y perdit pas vn ſol, ſauf ſeulement, que le Comte de Candalle & le Capitaine Montluc prindrent quelques patenoſtres de corail, du Procureur du chaſteau, auec receu, & à la charge de les rendre. Si i'euſſe voulu i'euſſe peu prendre tout ce qui eſtoit dedãs: & euſt eſté bien prins, & de bonne guerre, d'autant que là dedans y auoit vne troupe de Huguenots, qui firent vne ſortie ſur les noſtres, s'en venant de Bourdeaux, & y fut tué vn cheual au Capitaine Sendat entre ſes iambes, qui eſtoit vne ſuffiſante raiſon. Car c'eſtoit ſe declarer ennemis.

En meſmes temps nous fuſmes aduertis, qu'ils auoient abandonné Bazas, ayant eu peur que nous paſſiſſions la riuiere, pource qu'ils entendirent, que Monſieur de Burie arriuoit à Bourdeaux, & ie m'en montois à la Reolle, & ainſi on commença à apporter quelque peu de bleds, & farines à Bourdeaux. Ie fus aduerty qu'à Gironde y auoit ſoixante ou quatre-vingts Huguenots, qui s'y eſtoiẽt retirez lors de la routte de Mõſieur de Duras. Ie les fis attraper, & pendre ſoixante & dix aux pilliers de la halle, ſans autre ceremonie, qui donna vne peur ſi grande par tout le pays, qu'ils abandonnerent tout le long de la riuiere deuers Marande & Thonens, où Monſieur

de Duras s'eſtoit retiré, pour y recueillir ſes gens, & refaire ſes trouppes : & fut contraint ſe retirer vers la Dordogne. On pouuoit cognoiſtre par là où i'eſtois paſſé: car par les arbres ſur les chemins on trouuoit les enſeignes. Vn pendu eſtonnoit plus que cent tuez. La Royne de Nauarre qui eſtoit à Duras apres auoir entendu la routte de Monſieur de Duras ſe retira au chaſteau de Caumon (c'eſtoit auant que ie m'en fuſſe ſaiſi) où elle ne fit point d'arreſt: car elle ſe retira en Bearn : & nous vinſmes apres audit chaſteau de Caumon, comme i'ay dit. Dieu ſçait ſi elle me vouloit mal, & cõme elle me baptiſoit m'appellant le Tiran, auec toutes les iniures du monde. Elle eſtoit Princeſſe, & d'ailleurs hors de combat. Eſtant ſeruiteur du Roy, & Catholique ie faiſois mon deuoir, que ſi tout le monde euſt fait ainſi, on n'eut pas veu ce que nous auons veu depuis. I'ay touſiours eſté, & les miens tres-humble ſeruiteur de ſa maiſon: mais ç'à eſté lors qu'il n'a point eſté queſtion du maiſtre.

Monſieur de Burie eſtant arriué à la Reolle auec les canons, nous allaſmes aſſieger Monſegur, & logeaſmes vne nuict à Sauueterre, où i'en prins quinze ou ſeize: leſquels ie fis tous pendre, ſans deſpendre papier ny ancre, & ſans les vouloir eſcouter, car ces gens parlent d'or. Or dans Monſegur il y auoit de ſept à huict cens hommes. La ville eſt petite, mais bien forte de murailles, auſſi bonnes qu'il eſt poſſible, & l'aſſiette tres-bonne. Nous l'aſſiegeaſmes du coſté de la tanerie, où ils habillent les cuirs. Monſieur de Burie ſe logea aux maiſons deuant la porte, qui

vient de la Sauuetat Deymet,& où ſont les grandes tours, & moy aupres de là Monſieur Dortubie & Fredeuille commiſſaires de l'artillerie voulurent recognoiſtre laville de plein iour:& n'euſmes pas faute d'arquebuſades. Or nous concluſmes qu'il la falloit attaquer par ladite tanerie. Il y auoit vne porte de la ville, laquelle ils auoiét fermee de muraille, n'auoit guieres, & auoient abbattu le raſtean,lequel la muraille couuroit: & au dedans ils auoient fait vn rampart de terre & de fumier. Ie fis les approches de nuict : & fis mettre la compagnie de Bardachin à la tanerie. Nous laiſſaſmes repoſer Monſieur de Burie, & à la nuit noſtre artillerie fut miſe ſur vn petit haut, vis à vis de la porte, à cent cinquante pas de ladite porte. Contre l'opinion deſdits commiſſaires, ie voulus eſſayer ce qu'il y auoit derriere la muraille neufue, qui couuroit la porte, & euſmes des fagots leſquels ie fis allumer pres de la porte. A la clarté du feu ie fis tirer à ladicte porte cinq ou ſix coups de canon, qui abbattirent toute ceſte muraille neufue. I'enuoyay recognoiſtre l'enſeigne du Capitaine Bardachin tout ſeul. La tanerie eſtoit entre l'artillerie & la porte:& y auoit vn grand noyer entre ladicte tanerie & la porte. Il y pouuoit auoir cinq ou ſix pas iuſques à la porte, où le Capitaine Bardachin & moy, nous miſmes derriere le noyer. Et nous rapporta l'Enſeigne que ce que nous voyons de blanc, c'eſtoit le raſteau. Nous luy fiſmes retourner monter ſur le raſteau, au deſſous duquel il nous dict qu'il auoit apperceu vn terre-plein, mais qu'il eſtoit vn peu abbaiſſé, & qu'vn homme paſſeroit cou-

ché sur le ventre. L'on ne pouuoit veoir à luy, à cause du feu, mais si faisions bien nous, qui estions derriere le noyer. Ils donnerent plus de vingt arquebusades. Ie manday en diligence au Capitaine Charry, qui menast toutes les compagnies sans sonner tabourin, ny faire aucun bruit. Et à leur arriuee les fis mettre le ventre à terre derriere l'artillerie, & dis à Monsieur Dortobie, qu'il commençast à tirer, encore qu'il ne fut pas du tout iour, à l'endroit de la porte en batterie, & comme il eut tiré deux volees, ie fis partir l'enseigne dudit Bardachin, nommé le Capitaine Vinos, qui auoit vne rondelle en la main, & vn morion en teste: iac & manches, deux arquebusiers apres luy sans morion: & alloient presque le ventre à terre. Le Capitaine Vinos commença à monter le rasteau, Bardachin & moy nous estiõs aduancez derriere de noyer. L'aube du iour commençoit à paroistre, M. Dortobie tiroit tousiours à eux, & eux s'aduançoient à se retrãcher derriere la batterie qui estoit au costé de la porte: & ne prenoiẽt garde à la porte: car ils ne pensoient pas que la muraille, qui la couuroit fut par terre. Et cõme le Capitaine Vinos fut au haut du rasteau, il bailla sa rondelle à vn des arquebusiers, & mõta sur le rampart: puis se fit bailler sa rondelle. & tira l'vn des arquebusiers, & puis l'autre: & comme ie vis qu'il y en auoit trois, au bruit du canon ie courus à la tanerie, & fis marcher les arquebusiers dudit Bardachin, l'vn apres l'autre droict au noyer: & retournay incontinent derriere iceluy. Et à vne autre vollee ie fis approcher Bardachin du rasteau, ayant vne rondelle & vn morion, &

les arquebuſiers l'vn apres l'autre cachant le feu. Et comme Bardachin en eut cinq ou ſix pres de luy, il monte le raſteau, ſon enſeigne le tira & les arquebuſiers l'vn apres l'autre : & à meſure que les arquebuſiers venoient derriere le noyer, ie les faiſois couler. Et comme ie vis qu'il y en auoit vne vingtaine, ie m'approchay lors du raſteau. Ils entroient dans vne petite chambre de la tour, où il y auoit deux petites portes & des degrez de pierre à main droitte & à main gauche, par là où on montoit & deſcendoit du coſté de la ville en la tour. Ie faiſois cependant monter l'vn apres l'autre Bardachin me manda qu'il commençoit eſtre aſſez fort pour eſtre maiſtre de la tour: & qu'il n'eſtoit pas encore deſcouuert. Et alors ie manday au capitaine Charry & au Baron de Clermon, qu'ils ſe leuaſſent, & qu'ils vinſſent courãt tout au long d'vn grand chemin, qu'il y auoit tirant à la porte. Ce qu'ils firent : & auant qu'ils y fuſſent, Bardachin fut deſcouuert, & commencerent à cõbattre & deffendre les degrez. Surquoy arriuerent tout en vn coup les enſeignes du Capitaine Charry & Clermon, & monterent leurs enſeignes apres. Les ennemis deffendirent ces degrez : mais les noſtres gaignerẽt le haut de la tour par vne petite eſchelle à main, qu'ils trouuerent: & furent maiſtres du deuãt de la porte: & à corps perdu les Capitaines à droicte & à main gauche ſe ietterent au long des degrez, & vindrent aux mains en la ruë. Les ennemis repouſſerent vne fois les noſtres: mais à la fin la foulle les emporta: & allerent peſle-meſle iuſques à la place, là où ils trouuerẽt trois cens hõmes en bataille, qui firent

teſte, & combattirent là. Toutesfois à la fin ils ſe mirent en route. Ie demanday le tout à monſieur de Burie, & trouuay qu'il en auoit deſia eſté aduerty: & auſſi que le tirer de l'arquebuſerie luy monſtroit que l'on combattoit. Il enuoya quelques gens-darmes à l'entour de la ville: mais ils n'y pouuoient rien faire. Ie prins quatre vingts ou cens ſoldats, & m'en allay autour des murailles & tãt qu'il en ſautoit par deſſus, cela eſtoit mort. La tuerie dura iuſques à dixheures ou plus, pource qu'on les cerchoit dans les maiſons: & en fut prins quinze ou vingt ſeulement, leſquels nous fiſmes pendre: & entre autres tous les officiers du Roy, & les conſuls auec leurs chapperons ſur le col. Il ne ſe parloit point de rançon, ſinon pour les bourreaux. Le capitaine qui commandoit là, s'appelloit le capitaine Heraud, qui auoit eſté de ma compagnie à Montcallier, vn braue ſoldat, s'il y en auoit en Guyenne, & fut priſonnier. Beaucoup de gens le vouloient ſauuer pour ſa vaillance, mais ie dis, que s'il eſchappoit, il nous feroit teſte à chaque village, & que ie cognoiſſois ſa valeur. Voila pourquoy ie le fis pendre. Il penſoit touſiours que ie le ſauuaſſe, pource que ie ſçauois bien qu'il eſtoit vaillant: mais cela le fit pluſtoſt mourir, car i'eſtois bien aſſeuré qu'il ne ſe tourneroit iamais de noſtre coſté, parce qu'il eſtoit fort opiniaſtre, & coiffé de ceſte religion, ſans cela ie l'euſſe ſauué. On conta les morts, & s'en trouua plus de ſept cens. Toutes les ruës, & le long des murailles eſtoient couuertes de corps morts: & ſi ie ſuis bien aſſeuré qu'il en mourut vn grand nombre de ceux qui

se ietterent par les mur illes, que ie faisois tuer. Voila la prinse de Monsegur. Ie pense qu'il y eut eu grand dispute d'entrer par la breche que nous faisions, & si eust cousté plus de cinq cens coups de canon auant que l'on eust fait trou pour entrer deux hommes de front seulement, car les murailles sont de bonne pierre, & bien espaisses, aussi bonnes qu'il en y ait en Guyenne: & si encores il eust esté malaisé d'y venir, ayant moyen de se retrancher, & croy qu'ils nous eussent donné des affaires, & qu'il y eust eu de l'honneur & pour eux & pour nous: mais il vaut mieux que nous ayons eu le profit. Deux iours apres nous allasmes assieger le chasteau & la ville de Duras, là où il y auoit cent cinquante hommes. Toute la nuict ie ne cessay à loger l'artillerie, pour battre la ville: car de battre le chasteau il estoit difficile, sinon par le iardin de derriere, & encores est-il fort difficile d'y mener l'artillerie. Nous conclusmes qu'il valoit mieux attaquer la ville, & apres par dedans la ville nous battrions la porte du chasteau, & comme i'eus tout appresté, ils appellerent & demanderent si monsieur de Burie estoit là: il leur fut respondu qu'il estoit logé aux metairies, qui sont à deux ou trois arquebuzades, mais que i'estois à l'artillerie: & alors ils me firent dire, si ie les voulois laisser sortir à fiance. Ce que ie leur promis, & vindrent parler à moy. Ie les renuoyay à monsieur de Burie. Le iour commençoit à poindre quand ils retournerent: & me dirent qu'ils auoient capitulé. Monsieur de Burie entra dedãs auec quelques-vns. Ie n'y entray qu'il ne fust huict heures du matin, pource que ie

m'eſtois mis à dormir apres la capitulation faite, car ie veillois quand les autres dormoient. Monſieur de Burie me dit, qu'il n'auoit rien trouué dedans, qu'enuiron cent cinquante corſelets, qui eſtoient du Roy de Nauarre, que la Garde de Thonés Huguenot auoit laiſſé-là, leſquels il portoit à leur camp: mais il eut peur d'eſtre prins par les chemins. Nous les fiſmes departir aux Capitaines, pour armer les ſoldats. Delà Monſieur de Burie s'en alla iuſques à Bourdeaux: & ie deſcendis auec l'armee vers Marmande & Thonens. Tout le monde abandonnoit les places, qu'ils tenoyent d'effroy: ie n'y trouuay que quelques Catholiques : & delà marchay droit à Clairac & Aguillon, où paſſay la riuiere. Et comme ie la paſſois, ie fis faire alte deuant ladite ville, pource qu'ils eſtoient trois ou quatre mil hommes dans Agen : & les voulois aller enuironner pour les attrapper dedans. Ayant r'embarque les trois canons à la Reolle, que ie faiſois tirer contremont la riuiere, il fut nuict quand i'euz tout paſſé. Et comme ie marchois la nuict, il me fut apporté nouuelles d'Agẽ, que ſur l'entree de la nuit ils auoient abandonné la ville, ayant prins le chemin vers Mõtauban. Ie m'eſtonnois comme ces gens auoient tant la peur au ventre, & qu'ils ne deffendoient mieux leur religion. Ils n'eurent loiſir d'en amener les priſonniers, qu'ils tenoiẽt, car l'effroy les ſaiſit tout à vn coup, quand on leur dit que i'eſtois tout aupres delà, ils penſoient auoir deſia la corde au col. Les priſonniers qu'ils tenoient, c'eſtoient Meſſieurs de la Lande, de Nort, les officiers du Roy, & les Conſuls,

ſauf le Preſident d'Agen, auquel ils ne vouloient point de mal. Ces pauures officiers, gens de bien, demeurerent deux ou trois mois priſonniers, cẽt fois on leur preſenta la corde pour les pendre. Ie m'eſtonne qu'ils ne moururent de peur. Et voilà comme la riuiere fut libre. Monſieur de Burie eſtãt arriué au port ſaincte Marie, nous y logeaſmes l'armee & aux enuirõs, puis nous en allaſmes auec peu de gẽs à Agen, & trouuaſmes que la ville eſtoit toute ruinee, car ces gẽs-là où ils paſſent laiſſent de triſtes marques, & là nous demeuraſmes trois ou quatre iours. Monſieur de Burie enuoya à Villeneufue & à Monflanquin trois compagnies de gens d'armes, ſçauoir la ſienne, celle de M. d'Argence, & celle de M. de Carlus Lieutenant de Mõſieur de la Vauguyon. Ils manderent à M. de Burie, qu'il leur enuoyaſt quatre ou cinq cens hommes de pied, & qu'ils iroyent combattre le Capitaine Bordet, qui venoit de Sainctonge auec trois cens cheuaux, où il y auoit ſixvingts ſallades tous lanciers, le demeurant eſtoient piſtolliers & arquebuſiers à cheual, & trois enſeignes de gens de pied. Ie me preſentay à Mõſieur de Burie, pour y aller, lequel me dit qu'il y vouloit aller luy-meſme, & qu'il ſe vouloit trouuer à ceſte faction: bref qu'il partiroit ſur la minuict. Ie ne luy voulus point contredire, pour crainte qu'il ne cuidaſt, que ie vouluſſe tout faire, & gaigner ceſt aduantage ſur luy, & me retiray à Eſtillac, pour donner quelque ordre à ma maiſon, ayant ſceu la mort de ma femme. Le lendemain M. de Burie ſe trouua encores dans Agen, & le lẽdemain apres. Cependãt le Bordet paſſa, & alla

gaigner Montauban, où monſieur de Duras l'attendoit. Ie ſçay bien que monſieur d'Argence & ſes compaignons aduertirent trois où quatre fois monſieur de Burie en haſte, de leur enuoyer les gens de pied, qu'ils demandoyent pour aller combatre. Et croy fermement qu'il ne tint point à eux. Toutes-fois monſieur d'Argence eſt encores en vie, qui pourroit dire à qui eſt la faute. Il ne touche à moy de le dire.

Apres que ie fus arriué à Agen, nous concluſmes que nous irions aſſaillir le chaſteau de Pene, car pendant que noſtre camp eſtoit aux enuirõs d'Agen, nous arriuerent les trois cõpagnies Eſpagnolles, que Dom Loys de Carbajac commãdoit en l'abſence de ſon oncle Dom Ioham de Carbajac, qui amena apres les autres dix enſeignes. Nous aſſiegeaſmes le chaſteau par la teſte, car par autre lieu nous ne le pouuiõs battre. Car c'eſt vne place forte & d'aſſiette & de ſtructure, & y tiraſmes plus de trois cens coups de canon. Il y auoit vn grand retreplain par derriere. Ils auoient fait vne tranchee dans le terre-plain, où leurs ſoldats ſe tenoient pour deffendre la breſche, qui eſtoit difficile: car il falloit encores mõter par des eſchelles ſur le terre-plain. Or la nuict nous auions gaigné la ville, car le Capitaine Charry & ſes compagnons auoient mis le feu à la porte. Ceux de dedans apres l'auoir deffenduë longuement, ſe retirerent dans le chaſteau. Ils pouuoient eſtre enuiron trois cens hommes. Or ie vins recognoiſtre la breſche par le coſté des maiſons de main droite, leſquelles ie fis percer paſſant de l'vne à l'autre: & là derriere eſtoit ſi pres

du chaſteau qu'il n'y auoit que le chemin entre-deux. I'apperceus vn relais de pierre au flanc de main droite en la muraille : & fis aller vn ſoldat le ventre à terre recognoiſtre le relais. Il monta iuſques à la moitié, & trouua qu'il eſtoit fait cõme s'ils y auoient laiſſé des degrez pour monter par là. Puis retourna à moy, & tout incontinent m'en allay à monſieur Dortobie : & tiraſmes vn canon vn peu à main droite. Nous euſmes aſſez affaire de l'y pouuoir loger, à cauſe que c'eſt vn precipice bien grand, qui alloit iuſques à la riuiere : de là tiraſmes en biais à ceſte muraille. Et pource qu'elle n'eſtoit pas là guere forte, en quatre coups de canõ nous euſmes percé la muraille : de ſorte que par le trou on pouuoit voir dedans leurs tranchées. Ie deſcendis incontinent bas, & fis monter le meſme ſoldat par ces degrez iuſques à recognoiſtre ſi le trou eſtoit vis à vis de la tranchee, & qu'il ne ſe deſcouuriſt point en aucune maniere, ce qu'il fit, & me retourna dire, qu'ils eſtoient tous en bataille dans la tranchee, & qu'il y auoit force corſelets, comme il eſtoit vray. Alors ie fis prendre les eſchelles, que i'auois fait recercher par tout. Et en pouuois auoir douze ou quinze, Monſieur de Burie ſe tenoit à l'artillerie. Ie vins conclure deuant luy l'aſſaut. Ie le priay que les Gaſcons donnaſſent les premiers, & les Eſpagnols apres. Dom Louis dit qu'il deſiroit qu'ils combatiſſent enſemble : ce qui luy fut accordé. Cependant ie fis chois de quatre arquebuziers pour monter ces degrez, car il n'en pouuoit plus demeurer ſur le haut pour tirer dans la tranchee par le trou, quand les noſtres donne-

royent l'assaut par la teste. Et ainsi leur liuray l'assaut. Les soldats prindrent eux-mesmes les eschelles: & ie me rendis ausdits degrez auec les quatre arquebusiers. Et comme les vns dressoient les eschelles, les quatre montoient. Et à mesme temps que les enseignes monterent les eschelles, les quatre arquebusiers tirerent dans leur tranchee. Ils en tuerent vn, qui me tõba aux pieds, i'en fis remonter vn autre. Comme les ennemis se virent tuez par ce trou, ils se retirerent en vne autre fortereſſe, là où ils se deffendirent plus de trois grosses heures, & par deux fois repousserẽt nos gens iusques sur la breſche. Et cogneus alors deux choses, encores que d'autresfois ie les eusse bien remarquees: c'est que les Espagnols ne sont pas plus vaillans que les Gascons, & l'autre que les grands combats se font par les Gentils-hommes: car plus de cinq cens hommes Espagnols ou Gascons furent renuersez sur les eschelles, ou par terre: toutesfois il ne faut point oster l'honneur à celuy qui l'a acquis. Ayãt les Capitaines Gascons & Gentils-hommes de leurs compagnies soustenu tout le iour le combat, ie ne veux pas dire, que les Capitaines Espagnols n'y fissent leur deuoir, mais bien peu de leurs soldats. A la fin ie donnay courage à nos gens leur faisant remonter les eschelles, accourageant les vns, & menassant les autres, car i'auois l'espee nuë au poing, pour faire quelque mauuais coup, si i'en eusse veu de poltrons. Tous commencerent à faire mieux, Espagnols & Gascons: tellement qu'ils gaignerent le second fort. Les ennemis se departirent en deux autres forts:

c'est

c'eſt à ſçauoir à la grãd tour, & en vn autre quartier de maiſon à main gauche. Il falloit mõter vn degré de pierre, où y auoit vne baſſe court entre ladite tour & l'autre fort : de ſorte que nos gens furent contraints mettre le feu à la porte de ladite baſſe-court. Il y auoit au bout du degré contre la porte vn coin à main gauche, où pouuoient demeurer quinze où ſeize hommes. Le capitaine Charry & le Baron de Clermon y eſtoyent, qui faiſoyent tirer à trauers de la porte dans la baſſecourt. Et comme la porte fut bruſlee, elle tõba ſur l'entree d'icelle. I'eſtois à demy degré: & comme ie vis la porte tombee, dis au capitaine Charry, qu'ils ſauraſſent dedans à trauers du feu. Ce qu'ils firent, ſans marchander. Il ne luy failloit pas dire deux fois. Il ne craignoit pas la mort. Ie pouſſay ceux, qui eſtoyent deuant moy ſur le degré, bon gré, mal gré: & ainſi nous entraſmes tous de furie, & ne trouuaſmes dans la baſſecourt que femmes & filles. Tout en eſtoit remply iuſques aux eſtables. Ceux de la tour de l'autre fort de main gauche nous tiroient là dedans. Ils y tuerent 5. ou ſix ſoldats. Le capitaine Charry y fut vn peu bleſſé & le ſieur Bardachin auſſy. Nous faiſi ons deſcendre les femmes par ce degré de pierre. Les Eſpagols qui eſtoent dans la grãd baſſecourt, & au deſſous du degré les tuoiẽt, diſans que c'eſtoient des Lutheranos deſguiſez. Nous redoublaſmes l'aſſaut à ce fort de main gauche par vne porte, qu'il y auoit, & par deux feneſtres, & l'enportaſmes, paſſãt au fil de l'eſpee tout, ce qui ſe trouua dedans. Or il nous falloit combattre puis apres la grand tour, & la porte

qui'eſtoit au milieu I'y laiſſay les Capitaines, qui n'eſtoient point bleſſez dans ce coſté de main gauche, & dedans les eſcuyries, pour les tenir aſſiegez. La fortune porta, qu'ils auoient tous leurs viures en ce dernier fort de la main gauche, & n'auoient rien dans la grand tour. Ce qui fut cauſe, que ſur l'entree de la nuict ils ſe rendirent aux Capitaines, la vie ſauue Les Eſpagnols eſtoiẽt logez dans la ville, leſquels ſceurent qu'ils s'eſtoient rendus, & que nos Capitaines les menoiẽt le matin à Mõſieur de Burie & à moy, qui eſtions logez à la maiſon de Monſieur de Carlus, à vne arquebuſade du chaſteau. Monſieur de Pons y eſtoit auſſi: car il eſtoit venu auec Monſieur de Burie. Nous baillaſmes à quinze ou vingt ſoldats, ces priſonniers, qui pouuoient eſtre en nombre quarante ou cinquante. Les Eſpagnols les vindrent oſter à ces quinze ou vingt ſoldats, & les tuerent tous, ſauf deux ſeruiteurs de madame la Mareſchalle de ſainct André, que i'auois retenu à mon logis. Il ne ſe trouua point d'enuiron trois cens hommes qu'ils eſtoient, qu'il en eſchapaſt que les deux, que ie ſauuay: & vn qui deſcendit par la muraille auec vne corde par le chaſteau, & alla paſſer la riuiere à nage, ayant beaucoup de ſoldats apres, à coups d arquebuſades: mais il ſe ſauua miraculeuſement en deſpit de tous. Son heure n'eſtoit pas venuë: car il luy fut tiré vn monde d'arquebuſades, ſans qu'aucune portaſt. Ie cogneus à ceſte heure, que ces gens de Dom Loys eſtoient la pluſpart Biſoignes. Car les vieux ſoldats ne tuent pas les femmes: & ceux-là en tuerent plus de quarante, &

m'en courrouçay à eux. Les Capitaines en eſtoiẽt marris : mais ils n'y peurent donner ordre, car ils diſoient que c'eſtoient des Lutheranos deguiſez, parce qu'en foüillant quelqu'vne, pour ſe ioüer auec elle, ils auoient trouué que c'eſtoit vn diacre eſbarbat, qui eſtoit habillé en femme. Voylà la priſe de Pene, qui n'eſtoit pas de petite importance, pour eſtre vne place tres-forte, & à vn bon pays ſur la riuiere, où pluſieurs mauuais garçons furent depeſchez : leſquels ſeruirent de combler vn puits bien profond qui eſtoit au chaſteau. Il ſe peut dire, que tout le monde fit là ſon deuoir, & Monſieur de Burie, qui eſtoit touſiours au canon, prenant autant de peine qu'homme de ſon aage euſt ſceu faire.

Or comme le Capitaine Bordet fut ioinct auec Monſieur de Duras, leur camp commença à ſe renforcer, pource que ceux qui n'eſtoient bougez encores ſur l'eſperance de l'arriuee dudict Bordet, il leur ſembla que leurs affaires iroient bien: & ſe rendirent à leur armee. Or nous auiõs peur qu'vne nuict ils nous emportaſſent Moiſſac ou bien Cahors, pource que les riuieres eſtoient ſi baſſes, que l'on les paſſoit à gué. Ie dis à Monſieur de Burie, qu'il nous falloit enuoyer promptement des gens dans Cahors : car puis que les eauës ſe pouuoient paſſer, à leur arriuee ils emporteroient la ville, n'y ayant dedans que les habitans: & fis election de mõſieur de Sainctorens, auec quatre vingts ou cent argoulets, qu'il auoit en ſa compagnie de gens de pied : & le priay de faire diligence iour & nuict. Ie contay que delà où les ennemis eſtoient, ils iroient dans ſept ou

huict heures à Cahors. Et comme Dieu veut garder, quand il luy plaiſt, que le mal n'aduienne, nous auions nouuelles, & penſions qu'elles fuſſent veritables, que les ennemis venoient à Moyſſac, & ne ſe parloit point de Cahors. Monſieur de Sainctorens fit grand diligence, ne ſe iournant iamais ſinon pour manger ſur le chemin vn peu de pain, & boire vn peu de vin, qu'il auoit fait porter pour les ſoldats: auſſi il luy eſtoit bon beſoin de la faire ainſi. Il falloit qu'il paſſaſt tout aupres de leur camp. Et comme il marchoit la nuict, ainſi faiſoient les ennemis, de ſorte que comme le main au ſoleil leuant il arriua par delà la riuiere, les ennemis arriuoient deçà. Et trouua la ville tout eſbahie, & les gens commençoient à l'abandonner, pour ſe ſauuer, par les montaignes. Ils reprindrent courage, & ſur l'heure, ſans entrer en maiſon aucune, M. de Sainctorens ſortit à l'eſcarmouche: ſe ietta ſur le paſſage de la riuiere, ayant de fort bons ſoldats, car auſſi c'eſtoit la premier compagnie, qui auoit eſté faite. Et tout le iour les ennemis demeurerent aux enuirons de la riuiere, faiſant touſiours quelque ſemblant de vouloir paſſer. Et penſe qu'ils attendoiẽt le reſte de leur armee, qui venoient derriere eux. Ils ne s'efforcerent d'auantage de paſſer. La nuict venant, M. de Sainctorens ſe retrancha auec des tonneaux, pierres & bois, & tout ce qui ſe trouuoit. Toute la ville trauailloit, de ſorte que le matin les ennemis virent qu'il n'y feroit pas bon pour eux: Et le reſte de leur camp arriué, ils ſe logerent aux plus prochains villages de la riuiere, & là demeurerent quelques iours. Et

nous allaſmes à Moyſſac. Mõſieur de Burie auoit fait venir deux grãdes couleurines de Bourdeaux, & deux pieces de campagne. Nous laiſſames à Moyſſac les trois canons, & marchaſmes vers Cauſſade, Mirabel, & Realuille, ou leur camp eſtoit retiré. Le Roy nous auoit enuoyé Monſieur de Malicorne, pour nous faire entendre comme les affaires ſe portoient en France: & auſſi afin qu'il luy rapportaſt comment alloient celles de pardeça. Nous arriuaſmes à Mirabel en deux ou trois iours, pendant leſquels ie ne pouuois mettre en teſte à Monſieur de Burie, qu'il nous falloit faire diligence pour les attraper. Car on luy mettoit touſiours difficulté ſur difficulté.

Or faut-il, que tous nous, qui ſommes en vie, confeſſions, que nous eſtions tous en peine de luy: parce qu'il auoit eu reputation de combattre: & eſtoit eſtimé bon Capitaine, dequoy il auoit fait preuue en beaucoup de lieux: & nous le trouuions ſi dur & ſi lent, qu'il ſembloit à vn chacun, qu'il vouluſt fuyr le combat, & donner moyen à l'ennemy de ſe ſauuer: de façon que pluſieurs le ſoupçonnoient, à cauſe que preſque tous ſes ſeruiteurs, meſmement vn ſien Secretaire, qu'il aymoit fort, eſtoient Huguenots. Vn ſien maiſtre d'hoſtel, Baſque, nommé Hactſe, nous diſoit, que volontiers, s'il euſt eſté creu, Monſieur de Burie euſt changé de ſeruiteur, cognoiſſant bien que l'on le ſoupçonnoit, à cauſe d'eux, & meſmes les Eſpagnols, comme à la verité celà eſtoit importable, pour le ſoupçon qu'il y auoit que les ennemis ne fuſſent

aduertis de nos desseins. Ie ne cogneus iamais aucun de ce party qui ne vouluſt quelque mine qu'il fiſt, la ruine de celuy du Roy. Quant à moy ie penſe qu'il n'entra iamais rien de mauuais dãs ſon cœur: & que ce qui le faiſoit ainſi dilayer, c'eſtoit pource qu'on luy rompoit les oreilles, que ie le ferois perdre. Comme nous arriuaſmes à Pecornet, qui eſt à Monſieur de Thonens, il ſe campa, & ie marchay droit à Mirabel auec ma compagnie, & vne bonne trouppe de Gentils-hommes: & enuoyay mon fils le Capitaine Mõtluc deuant. Et comme il fut à Mirabel: il trouua que les ennemis ne faiſoient que deſloger, & auoient pris le chemin deuers Cauſſade. Il les rencontra-là, & en deffit vne trouppe, & le reſte ſe ietta dans deux ou trois maiſons. Et pource que cela eſtoit pres de Cauſſade, où eſtoit leur camp, & qu'il n'auoit point de gens de pied auec luy, il fut contrainct de les laiſſer, & ſe retira à Mirabel, où ie l'attendois. Or auois-ie mandé à Monſieur de Burie, que ie le priois venir camper à Mirabel, n'y ayãt de Pecornet à Mirabel qu'vne lieuë. Il me manda, que le camp eſtoit deſia la pluſpart logé. I'y allay moy-meſmes ſur des courtaux, & trouuay qu'il eſtoit deſia logé dans la grange de Monſieur de Thonens. Ie fis tant auec l'aide de Meſſieurs de Malicorne, d'Argence & des autres Capitaines des gens-d'armes, que nous les fiſmes cheminer. Or quelque bruit, que l'on fiſt courir de luy, ie ne le ſoupçonnois point comme i'ay dit: & penſois que ce qui le faiſoit eſtre ainſi lent, eſtoit pour crainte de perdre, ne vouluſt rien hazarder, ſçachant bien que s'il per-

doit vne bataille, le pays eſtoit perdu : & d'ailleurs il voyoit les ennemis s'en aller en France. Mais ie diſois touſiours, que ce ſeroit faire vn beau ſeruice au Roy, de les deffaire auant ſe ioindre, & que cent traiſtres & rebelles n'attendirent iameis dix hommes de bien. Il s'en plaignoit ſouuent à ſon nepueu M. du Courré, diſant, que ie les ferois vn iour tous perdre, & la Guyenne au Roy par conſequent. Et quant à moy i'oſerois aſſeurer que ceſte crainte le faiſoit tenir bride en main : car il n'eſtoit pas meſchant ny deſloyal à ſon maiſtre : & n'auoit pas faute de cœur ny de ſageſſe à bien conduire : mais il ne vouloit rien hazarder, qui eſtoit vn grand deffaut à luy.

Or la nuict nous enuoyaſmes par deux fois recognoiſtre les ennemis à Cauſſade, il n'y auoit que demy lieuë. Et la derniere fois ce fut par M. de Verduſan mon enſeigne, qui leur chargea vn corps de garde. Or ie voulois aller charger la nuict, car tout leur camp eſtoit logé hors de la ville, & aſſez eſcarté, mais iamais il n'y eut ordre, qu'il y voulut entendre. Le lendemain matin i'allay auec la compagnie du Roy de Nauarre, celle de monſieur de Termes, & la mienne, recognoiſtre, menant monſieur de Malicorne auec moy : & trouuaſmes qu'il y auoit quelques arquebuſiers dedans, qui nous tirerent. Or monſieur de Duras, & le Capitaine Bordet eſtoient allez à Montauban, là où il n'y a que deux lieuës, & auoiẽt laiſſé là tous les bons cheuaux qu'auoit amené le capitaine Bordet, car luy & monſieur de Duras n'en auoient mené que dix ou douze, & auoient couché à Montauban ceſte nuict là,

Iamais ils ne firent semblant de se monstrer & auoient vne grand peur que tout nostre camp descendist de Mirabel à Realville, n'y a qu'vn quart de lieuë. Nous temporisasmes là deuant plus de deux heures, ne sçachant point que ces gens fussent dedans. Bien nous dirent des paysans, que Monsieur de Duras estoit allé le iour deuant à Montauban : mais ils ne sçauoient s'ils estoient retourné. La nuict nous retournasmes à Monsieur de Burie, & entrasmes au conseil, tous les Capitaines des gens d'armes, le Seigneur Dom Loys de Carbajac aussi : & là disputasmes si nous les deuions aller assaillir dans Caussade, auec les deux grandes couleurines, parce que les murailles ne valloient rien. Les vns disoient qu'ouy, les autres que non. A la fin ceux qui disoient que non demeurerent les plus forts. Et comme ie vis celà, ie proposay, que nous deuions incontinent apres disner descendre là bas en la plaine, & nous mettre tous en bataille, & que nous ferions deux effets : le premier, que nous cognoistrions la force de l'ennemy, & verrions à leur contenance, s'ils auoient peur ou non : & l'autre, que nous rengerions nos gens, comme ils deuroient combattre, & departirions de nostre arquebuserie auec les trouppes de la gend'armerie : afin que si nous venions à combattre, chacun sçeust le rang, qu'il deuroit tenir, ce que ne pouuions faire, où nous estions logez, cause que c'estoient toutes colines. A la fin nous conclusmes tout celà, & arrestasmes, qu'apres auoir vn peu mangé nous monterions à cheual Toute la Noblesse, qui estoit belle & grande (a

retira auec moy. Nous nous haſtaſmes de manger. I'enuoyay vn gentil-homme à monſieur de Burie l'aduertir, que ie commençois à macheminer pour commencer à prendre place. Voicy venir monſieur de Malicorne, qui auoit entendu le changement & me vint dire, que monſieur de Burie eſtoit reſolu de ne deſcendre point là bas, ny permettre que le camp y deſcendit: & me dit, que ceux-là que ie penſois tenir bon à ce que nous auions arreſté, eſtoient les premiers, qui s'en eſtoient deſdits en toutes choſes. C'eſt grand cas, que le chef tire volontiers les autres à ſon opinion. Ie le priay y vouloir retourner, pour luy remonſtrer la grande faute, que nous faiſions, de n'ordonner comme nos gens deuoiẽt combattre: & que ie luy promettois ſur mon honneur, que nous ne combattrions point: & ne ferions ſinon veoir la contenance de l'ennemy, & auec noſtre artillerie nous les battrions, s'ils ſe preſentoient de l'autre coſté du ruiſſeau. Mais i'en penſois bien vne autre. Si i'euſſe veu la commodité propre, ie les euſſe ſi bien approchez qu'ils ne ſ'en fuſſent peu deſdire. Ledit Seigneur de Malicorne n'y vouloit point retourner, & dit qu'il y auoit fait tout ce qu'il auoit peu, à luy remonſtrer, & qu'il n'y feroit rien d'aduantage. Et le trouuay fort faſché. Ie cognus bien, qu'il ne diſoit pas tout ce qu'il en penſoit. Et alors luy enuoyay monſieur de Madaillan. Monſieur de Malicorne demeura auecques moy: car il ne voulut plus retourner. Nous nous acheminaſmes, & paſſames deuant ſon logis, ayant tous eſperance, que quand il nous verroit

acheminer, la fantaisie luy changeroit, & s'en viendroit. Et comme nous fusmes au bas, nous vismes arriuer les compagnies du Roy de Nauarre, & de monsieur le Mareschal de Termes, que le capitaine Arne, & le capitaine Masses commandoient, & me dirent que monsieur de Burie auoit enuoyé protester contr'eux, s'ils venoient me trouuer, mais qu'ils m'auoient respõdu, qu'auant disner ils auoient conclu de descendre bas en la plaine, & que quant à eux, ils se vouloient arrester au premier conseil, & que i'y estois desia. Et que si les ennemis me combattoient, ils en vouloient manger leur part. Il protesta aussi cõtre tous les autres capitaines (i'ay sçeu depuis que Dom Loys estoit de ceux qui auoient chargé d'aduis) protesta aussi contre le capitaine Charry maistre de camp, lequel luy laissa les compagnies & s'en vint tout seul, pour me trouuer. Bref nous voila en diuision. O la mauuaise beste que c'est, quand elle se met en vne armee. Empeschez la tant que vous pourrez, vous qui commandez aux armees. Car si vne fois elle a ouuert la porte, il est mal-aisé de l'en chasser.

Les ennemis partirent de Caussade, prenant le chemin droit à Realville, pour se sauuer deuers Montauban. Et comme ils furent en la pleine de leur costé, ils m'apperceurent, & firent alte: puis se mirent en bataille, & demeurerent plus d'vne grande heure à s'y mettre. Ie cogneus bien qu'ils n'estoient pas fort expers en cela, & que leur ordre n'estoit pas bien fait. Ils n'osoient tirer plus auant, craignant que ie les chargeasse par queuë: & demeurasmes ainsi vis à vis, ayant vn petit

ruisseau entre deux, plus de quatre grosses heures. Ie ne voulus point que quelques arquebusiers à cheual que i'auois, attaquassent rien: afin de luy monstrer que ie n'auois point enuie de combattre qu'il n'y fust, esperãt qu'il y viendroit nous sçachant si pres, mais tout fut pour neant. Et ainsi fusmes contraints nous retirer de là. Et comme nous nous retirions droict à Mirabel, aucuns de leurs gens de cheual qui estoient dans Realville, lesquels auparauant n'auoient iamais osé bouger, passerent le ruisseau (c'estoient ceux du capitaine Bordet) ils auoiẽt tous des casaques blanches, qui furent les premieres que i'auois iamais veuës. Et cõme ils virent que nous tournions visage à eux, ils tournerent repasser le ruisseau, & passerent l'eauë par dessus Realville à nostre veuë, prenant le chemin de Montauban. Ie me retiray à mon logis, aussi faſché que ie fus iamais, pour auoir perdu ceste belle commodité, de cõbattre les ennemis. Quelque promesse que i'eusse faite, si le gros fust descendu, nous estions aux mains: car ie les eusse, comme i'ay dit, tant approchez, que sans combat il n'estoit possible de se desmesler. Le soir monsieur de Burie m'enuoya dire si ie voulois venir au conseil, ce que difficilement apres plusieurs prieres ie fis, & malaisément m'y peut on amener. Ie luy remonstray la couyõnade que nous auions faicte. Il me dist n'auoir tenu à luy que l'on n'eust combatu. Il ne s'en alla pas sans response. M. de Malicorne, M. d'Argence sont encores en vie. Ie pense qu'il leur souuient mieux de ce que i'endis, qu'à moy: car ie n'estois point en mon bon sens, tãt i'estois

deſeſperé & en colere. Bref ie quitray ſon conſeil. Il monſtroit bien qu'il eſtoit plus ſage que moy, & plus patient, d'endurer mes imperfections : Et croy qu'en ſa conſciéce il iugeoit qu'il auoit tort. La nuict les Capitaines Arne, Maſſes, & moy auecques ma compagnie & la nobleſſe, penſant trouuer les ennemis deça la riuiere de Labeyrõ, pource que le paſſage eſtoit fort mauuais, fuſmes à l'erte, & ne penſions point qu'ils paſſaſſent de ceſte nuict là : mais à leur arriuée ils paſſerent tous en deſordre, & s'allerent mettre aupres de Montauban dans vn bois, qu'ils appellent le Romier. Le ſieur du Maſſes, & Arne en trouuerent quelques vns, qui eſtoient demeurez aux metairies par deça la riuiere, à cauſe qu'il s'en eſtoit noyé quelques-vns, mais ils les garderent bien de paſſer. Et ainſi nous en retournaſmes ſans pouuoir faire autre choſe, ayant reſolu de nous perdre tous, ou les combattre, ſi nous les euſſions trouuez. Et croy que la colere où nous eſtions, nous euſt redoublé la force de combattre, pour laiſſer la honte & vergongne à ceux qui n'en vouloient pas manger. Les payſans des metairies nous aſſeurerent qu'ils ne deuoient arreſter qu'ils ne fuſſent dans Montauban. Qui fut cauſe que ne paſſaſmes la riuiere. Ils nous aſſeurerent que ſi cent cheuaux fuſſent arriuez comme ils commençoiẽt à paſſer, ils les euſſent tous deffaits ou ils ſe fuſſent noyez, tant ils auoient de peur, & qu'vn nombre s'eſtoient noyez, ayant eu l'effroy ſur vne fauſſe alarme: de ſorte que tous ſe ietroient à pied & à cheual à coup perdu dans la riuiere, pour paſſer. Et voila la belle coyonnade qui fut faite, laquelle iamais ne me departit de

deſſus le cœur, iuſques apres la bataille de Ver, que nous euſmes quelque temps apres. Il me ſembloit que les pierres nous regardoient, & que les payſans nous monſtroient au doigt. Nous auions la meilleure commodité de les eſtriller, que nous n'euſmes depuis à Ver.

I'eſtois en telle colere, qu'il ne tint qu'à bien peu que le matin ie ne me departiſſe d'auec le ſieur de Burie. Et ſans les capitaines & Seigneurs qui eſtoient auecques nous, qui m'en garderent, ie l'euſſe fait, eſtant bien certain que la pluſpart de l'armee ne fuſt demeurée. Celuy qui me deſtournoit le plus de mon intention que nul autre, eſtoit monſieur de Malicorne, me remonſtrant que le Roy le trouueroit mauuais, & que tout iroit mal, & apres on me impropeteroit le tout, qui ſeroit aſſez ſuffiſant pour me rendre hay de la Royne, & me ruïner à iamais. Quãt à moy, ie voulois faire la guerre à mon plaiſir: & me ſembloit que ie ferois beaucoup mieux. Il me ſouuenoit touſiours de Targon, les ayant rompus auec ſi peu de gens. Et auois auſſi opinion que les Seigneurs d'Argence, & de Carlus ſe rendroient aupres de moy, encores qu'ils fuſſent venus auecques luy. Toutesfois ie creus le conſeil dudict ſieur de Malicorne, & des autres, qui me repatrierent auec luy: car ma colere n'eſt pas des plus mauuaiſes, encor qu'elle ſoit prompte. D'ailleurs il eſtoit Lieutenant de Roy. Il m'aſſeura que la premiere occaſion qui ſe preſenteroit, il oublieroit toute crainte de perdre la Guyenne. Il ſçauoit bien que ce n'eſtoit que bonne volonté que i'auois au ſeruice du Roy,

qui me faiſoit ainſi parler. Auſſi autre choſe ne l'auoit gardé, que la peur de perdre : eſtant certain que le Roy s'en prendroit à luy, puis qu'il en auoit la charge.

O la mauuaiſe choſe que c'eſt à vn Lieutenant de Roy, d'eſtre touſiours en crainte de perdre. Ayez hardiement ceſte peur dans vne place : fortifiez vous iuſques au ciel, ſi vous pouuez. Gardez vous, veillez & ayez peur de ſurprinſe : mais auoir forces ſuffiſantes, & auoir touſiours peur de perdre cela ſent ie ne ſçay quoy. Croiez, lieutenans de Roy, que c'eſt vn mauuais preſage. Quant à moy, ie n'eſtois pas marchand à tel prix : car ie voyois bien touſiours, que ſi les affaires de la Guyenne alloyent bien, celles de France en iroient mieux, & ſi nous deffaiſions les forces de pardeçà, qu'apres nous nous ietterions dans le Languedoc, gardant par ce moyen que monſieur le Prince de Condé n'auroit forces ny argent de la Guyenne ny du Languedoc.

Monſieur de Malicorne s'en retourna quelques iours apres, & penſe qu'il conta au Roy ce qu'il en auoit veu. Ie cuide que pour ceſte occaſion ſa Majeſté enuoya monſieur de Montpenſier de pardeçà, ayant entendu, que nous n'eſtions gueres de bon accord. Cela eſt fort dangereux au ſeruice de celuy qu'on ſert. Ie ne ſeray iamais d'aduis de donner commandement à deux. Il vaut mieux vn moindre Capitaine ſeul, que deux bons enſemble. Il eſt vray que i'en prenois plus que le Roy ne m'en auoit donné. Peut eſtre fut il beſoin. Il y en a aſſez qui en peuuent teſmoigner. Pleuſt à Dieu que le Roy en euſt fait autant à ce-

ſte derniere guerre. Et peut eſtre, que ſon ſeruice, & le payss'en fuſſent mieux portez, n'eſtant pas ſeul en ceſte opinion: car ie fus fort bien accompagné, & des meilleures teſtes. Et conſeilleroisſouſiours au Roy, que comme il entendroit vne diuiſion en vne armee, qu'il y enuoyaſt touſiours vn Prince de ſon ſang, pour commander ſur tout. Et le pluſtoſt ſeroit le meilleur, auant que la diuiſion puiſſe prendre grand pied pour porter dommage à ſes affaires. Car apres qu'elle auroit prins & faict fondement, & que le deſordre ſeroit aduenu, n'y pourroit iamais donner ordre, qu'auec grand difficulté & dommage, ou ſeparant ceux qui ſont en diuiſion, ce qui ne ſe peut faire ſans incommoder les affaires: veu que l'vn & l'autre ont des amis & ſeruiteurs.

Or peu apres monſieur de Burie mit en auant vne entrepriſe, qui eſtoit d'aller aſſieger Montauban par le coſté de Thouloufe, & qu'il falloit retourner à Moiſſac, & paſſer la riuiere, il fit venir encor vn canon & vne couleurine, & priſmes le chemin droit à Moiſſac. Ie le voulus laiſſer faire, ſans le contredire en rien, ayant iuré vn bon coup, que ie ne dirois mot, pour voir ce qu'il feroit, encores que ie cogneuſſe bien que ſon entrepriſe retourneroit en fumee, & àneant. Car puis que nous ne les auions oſé combattre à la campagne, que pouuions nous eſperer de les vouloir combattre dans vne ville, & encore telle que celle là? toutesfois ie ſuiuis cõme les autres, & arriuaſmes au bourg. Et la demeuraſmes ſept ou huict iours, ayant faict tirer quelques coups de canon à la tour du pont. Nous tenions le

bourg iuſques aux maiſons, qui eſtoient tout aupres du pont, là où il y auoit vne Egliſe, qu'ils auoient fortifiée. Bref ie ne ſçay par quel bout cõmencer à eſcrire cette belle entrepriſe, car ie n'en ſçaurois faire vn bon potage: & vaut mieux, ſans tirer plus outre, que ie le laiſſe là: & fut arreſté que nous nous retirerions à Montech.

A noſtre arriuée à Moiſſac, ie fus aduerty que ceux qui eſtoient dans Lectoure eſtoient ſortis en campagne, faiſant vne infinité de rauages ſur les gentils-hommes, & par tout là où ils en pouuoient prendre, & qu'ils attendoient des forces de Bearn, que le Capitaine Meſmes amenoit, qui eſtoient en nombre de cinq cens hommes. Leur deſſein eſtoit de faire vn camp-volant, ce qui fut cauſe que i'en r'enuoyay le Capitaine Montluc auec quelques-vns de ma compagnie. Le Comte de Candale, les ſieurs de Cancon, de Monferran, Guitinieres, & autres voulurent aller auec luy, & amenerent le Capitaine Patron, la compagnie du Baron de Pourdeac, que le Capitaine la Roque Dornon commandoit: car le Baron de Pourdeac auoit eſté bleſſé quelques iours auparauant deuant Lectoure, à vne eſcarmouche, que le Capitaine Montluc auoit faicte. Or comme ils furent arriuez à Florence, ils entendirent que les Begolles, neueux de monſieur Dauſſun eſtoient chefs de ceux qui eſtoient ſortis de Lectoure, & qu'ils auoient pris le chemin droit au Sampoy, pour aller au deuant dudit de Meſmes, qui ſe deuoit rendre ce matin à Aiguetinte. Monſieur de Baretnau, qui faiſoit vne compagnie de gens de pied, s'y trouuant, alla ſe mettre entre Terraube, & Lectoure,

Lectoure, parce qu'ils les vouloient là combattre. Les ennemis qui furent aduertis de ſon partement de Florence, cuiderent retourner à Lectoure, pource qu'ils furent aduertis, que le Capitaine Meſmes ne pouuoit arriuer de ce iour là, à Aiguetinte. Et comme ils eurent paſſé Terraube pour retourner à Lectoure, ils virent, qu'il falloit combattre le Capitaine Montluc qui s'eſtoit mis au deuant. Et aymerent mieux retourner à Terraube. Il y eut de l'eſcrmouche à l'entree: car s'ils euſſent eſté encores cinq cens pas en arriere, le Capitaine Mõtluc les deffaiſoit, auãt que d'entrer. Lors il depeſcha vers Auch, Florence, la Sauuetat le Sampoy, & iuſques à Condom: afin qu'on le vint ſecourir, pour les tenir aſſiegez, ce que tout le monde fit: & y arriua plus de deux mille perſõnes. Il me depeſcha en poſte vn courrier, m'aduertiſſant que ſi ie voulois venir là auec l'artillerie, nous prendrions Lectoure: car tous les bons hommes, qui eſtoient dedans, ils les tenoient enfermez dans Terraube, qui eſtoient en nombre de quatre cens: & tous les deux Begoles, neueux de M. Dauſſun y eſtoient. Ie monſtray la lettre à M. de Burie. Il y eut vn peu de diſpute, pource qu'il ne vouloit pas, que ie prinſe des Capitaines de gens de pied. A la fin il m'accorda le Baron de Clermon mon nepueu, auquel i'auois dõné vne cõpagnie de creuë. Et promptemẽt M. d'Ortobie & Fredeuille attellerẽt trois canõs, & ie me mis deuãt à Moiſſac, pour preparer les batteaux. Et à l'arriuee de l'artillerie ils trouuerẽt les batteaux preſts, & toute la nuit ne fiſmes que paſſer. I'enuoyay vn cõmiſſaire de village en village,

tenir des bœufs preſts, pour touſiours rafraichir les autres. Puis me mis deuant, & trouuay le Capitaine Montluc qui auoit aſſiegé la ville, & s'eſtoient rendus les quatre cens qui eſtoient à Terraube à luy, leur ayant promis la vie ſauue.

Le Capitaine meſmes s'approcha iuſques à la riuiere de Bayſe, à vne lieuë dudict Terraube. Et entendant comme les autres eſtoient aſſiegez, ſe recula par le meſme chemin, qu'il venoit: & ſe retira dans vn petit village, appellé Rocquebrune, pres de Vicfezenſac. Monſieur de Gohas mien nepueu, qui auoit eſté Lieutenant de Monſieur de la Mothe-Gondrin en Piedmont, & auoit eſpouſé ſa fille, s'eſtoit mis aux champs auec quelques Gentils hommes ſes voiſins, & des payſans, au ſon de la cloche. Il ſe mit ſur la queuë, & le contraignit de ſe ſauuer dans ledit Roquebrune. La nuit les payſans ſe faſcherét de les tenir aſſiegez: & ſe deſroberent preſque tous: de ſorte que le Capitaine Meſmes s'en alla le matin en Bearn, d'où il eſtoit venu, conter des nouuelles des belles afres, qu'il auoit eu.

Or Monſieur d'Ortobie fit ſi grand diligence, qu'il fut le lendemain paſſé la riuiere, deux heures deuant iour, & fut deuant Lectoure. Et ſur la pointe du iour, luy, Monſieur de Fredeuille, Mõſieur de la Mothe-Rougé, & moy, allaſmes recognoiſtre où nous mettrions l'artillerie, & aduiſames de la mettre ſur vne petite montaigne du coſté de la riuiere, là où il y a vn moulin à vent, pour battre du coſté de la fontaine. Et la battiſmes tout le iour, de ſorte que la breche fut faicte de ſept ou huict pas de long. Ils s'eſtoient

retranchez par dedans, & auoient bastionné le bout des ruës, & le chemin, qui va au long de la muraille, & percé deux ou trois maisons qui regardoient sur la bresche. Cependant que l'artillerie battoit, ie faisois faire des eschelles, pour donner l'assaut au bouleuart, qui flancquoit la breche : afin d'empescher ceux du bouleuart, qu'ils ne peussent tirer à la breche. Et pource qu'ils auoient enuironné ce bouleuart de tonneaux, & de gabions pleins de terre, & qu'aussi la breche n'estoit pas encore raisonnable, ie ne voulois pas faire ceste nuict là ce que ie fis l'autre nuict apres.

Le lendemain matin, ie fis tirer à ces tonneaux & gabions, & agrandir la breche, & la baisser, la nuict apres nous nous mismes en camisade : & ordonnay que le Capitaine Montluc iroit donner l'assaut à la breche auec les deux compagnies du Baron de Clermon, & celle du Baron de Pourdeac, & la Noblesse qui voudroit aller auec luy: entre lesquels estoit le Comte de Candalle ieune Seigneur, plein de bõne volonté, aussi est il mort depuis en vne breche en Languedoc, comme on m'a dit. Et quant à moy ie deuois donner par les eschelles au bouleuart auec la compagnie du sieur de Baretnau, & vn autre, & ma compagnie de gens d'armes, que i'auois fait mettre à pied. Ie fis prendre mes eschelles, & mis deuant le Capitaine Montluc & sa trouppe, allãt sur leur queuë voir quel effect ils feroient. Apres moy venoient les eschelles, & ma trouppe. Or il les emporterent d'vne grand hardiesse, & entrerent dedans, & commencerẽt à combattre les rampatts, qu'ils

auoient faits auxruës : & desia estoient presque maistres de l'vn.

La nuict deuant ils auoient faict vn fossé entre la breche & les ramparts, & y mirent vne grande trainee de poudre : & par dedans vne maison ils y deuoient mettre le feu. Nous dressames les eschelles, & monterent deux enseignes iusques aupres du haut du bastions. Ie faisois monter les soldats, & acheuer de dresser les eschelles. Et comme nos gens de la breche estoient presque maistres des ramparts, ceux de derriere, qui mirent les pieds dans le fossé de la traine, qui estoit couuerte de quelques fassines, commencerent à crier, nous sommes dans la trainee, & s'effrayerent de telle sorte, que tous se renuerserent sur la breche. Les premiers qui combattoient les ramparts, n'eurent autre remede que de se retirer : & là y fut blessé le Capitaine la Roque, Lieutenant & parent du Baron de Pourdeac, lequel mourut le lendemain, vn des vaillans Gentils hommes qui sortit, il y a cinquante ans de Gascogne. Il y en mourut aussi d'autres : & y en eut quelques-vns de blecez de ceux qui donnoiēt par les eschelles. Et comme ceux de la breche furent retirez, ie retiray les miens, bien aise d'en estre eschappé à si bon marché, que s'ils eussent donné le feu de bonne heure, ils eussent faict vne terrible fricassee.

Le lendemain Monsieur d'Ortobie, le gouuerneur de la Mothe-Rougé, & moy allasmes recognoistre de l'autre costé de la ville, deuers le petit bouleuart. Et nous ne sceumes trouuer lieu, que pour y mettre deux canons, que bien malaysé-

ment: car ceſte ville eſt pour vne ville de guerre, des mieux aſſiſes de la Guyenne, & bien forte. Et ſi y demeuroit encores le petit bouleuart, qui flanquoit ceſt endroit, où nous voulions battre, qui nous garda de nous pouuoir bien reſoudre. Et ſur le midy Monſieur d'Orbie tourna battre encores par la breche à quelques flancs qu'il y auoit, pour ce que le lendemain ie me reſolus de donner l'aſſaut de plein iour. Et en pointant vn canon luy-meſmes fut bleſſé à la cuiſſe d'vn coup de fauconneau, qui eſtoit ſur le grand bouleuart, qui me deconforta fort: car c'eſtoit vn vaillant Capitaine, & qui entendoit bien l'eſtat de l'artillerie. Il mourut deux iours apres. C'eſt là charge de noſtre meſtier la plus dangereuſe: toutesfois en tous les ſieges où ie me ſuis trouué, i'eſtois touſiours pres du canon. Si ie n'y eſtois, il me ſembloit que tout n'y alloit pas bien. Ceſtuy-là entendoit bien ſon meſtier, qui eſt vne choſe bien rare, & perilleuſe, comme i'ay dit: auſſi n'en eſchappe-il guere de ceux qui ſe hazardent trop. Cependant les ennemis parlementerent. Il fut arreſté qu'ils me bailleroient pour oſtages trois de ceux de là dedans, & que ie leur en enuoyerois autres trois: & me demanderent Meſſieurs Berduzan, de la Chappelle, & vn autre. Et comme ils furent aupres de la porte, & que nous penſions que les autres ſortiſſent, il leur fut tiré trente ou quarante arquebuſades tout à vn coup: de ſorte qu'ils faillirent de les tuer: & bleſſerent l'vn de mes trompettes. Alors ie fis crier à Brimond, que ce n'eſtoit la foy d'vn homme de bien, mais d'vn Huguenot. Il s'excuſoit, & diſoit que c'eſtoit vn

meschant, qui auoit commencé, & que bien toſt i'en verrois faire la punition.

Mais ces meſchans pendirent aux carneaux vn pauure Catholique, qui n'en pouuoit mais. Or ils demandoiét touſiours de me voir, & diſoient, qu'ils ne pouuoient croire que ie fuſſe là. Aucuns me diſoient que ie me deuois monſtrer: mais ie ne le voulus iamais faire, dont bien m'en print. Vn vieux routier eſt difficile d'eſtre pris au trebuchet. Defiez vous touſiours de tout, ſans le mõſtrer pourtant ouuertement. Apres que le pendu fut mort, ils coupperent la corde, & le firent tomber dans le foſſé, & fut arreſté que les meſmes deputez entreroient, & les leur ſortiroient: car nous penſions que celuy qui auoit eſté pendu fuſt celuy qui auoit fait le coup.

Or tout le monde ſe mettoit ſur la ruë, pres de ſaincte Claire, & en trouppe, pour voir ce que faiſoient les deputez & quãd les autres ſortirent. Ils auoient affuſté trois ou quatre pieces qu'ils auoient, & quelques mouſquets tout droit à la trouppe, penſant que i'y fuſſe. Et comme nos deputez furent aupres de la muraille, ils commencerét à tirer les pieces droit à la trouppe, & y tuerent vn Gentil-hõme d'aupres d'Agen, nõmé M. de Caſtels, & trois ou quatre autres bleſſez. Ie voyois tout cecy de derriere vne petite muraille: & m'eſmerueille que nos deputez ne furét tuez. Car ils leur laſcherent plus de ſoixante arquebuſades. Ils ſe ſauuerent courant. Et comme ie vis cecy, pour la ſeconde fois: i'enuoyay derriere la muraille leur dire, que puis qu'ils faiſoiét ſi bon marché de leur foy & promeſſe, que i'en

ferois autant de la mienne. Et enuoyay Monsieur de Berduzan mon enseigne, qui estoit vn des deputez, & ma compagnie auec vne compagnie de gens de pied à Terraube, pour faire tuer & depescher tous ceux qui estoient là. Et luy baillay le bourreau pour faire pẽdre le chef. Ce qu'il fit, & de bon cœur, attendu la meschãceté, que ceux de Lectoure auoient fait en son endroit. Et apres qu'ils furent morts, les ietterent tous dans le puy de la ville, qui estoit fort profond, & s'en remplit tout: de sorte que l'on les pouuoit toucher auec la main. Ce fut vne tresbelle depesche de tresmauuais garçons. Ils m'amenerent les deux Begolles, & deux autres de Lectoure de bonne maison, lesquels ie fis pendre en vn noyer pres de la ville, à la veuë des ennemis. Et sans l'honneur que ie portois à la memoire de feu Monsieur Daussun, les Begolles ses nepueux n'en eussent pas eu meilleur marché, que les autres. Ils furent à deux doigts pres, ayant vne fois commandé de les depescher. & puis ie ne sçay comment ie chãgeay d'aduis. Leur heure n'estoit pas venuë. Si n'eut esté pour les faire pendre à la veuë de ceux de Lectoure, ils n'eussent eu la peine de venir, & eussent esté logez dans le puits, comme les autres.

La nuict ie commençay à remuer mon artillerie de l'autre costé, où auions recogneu Mõsieur d'Ortobie, le gouuerneur la Mothe-Rogé, & moy. Et la nuict cõme ie la remuois, ils cogneurent bien par là, où ie les voulois battre, & se douterent qu'ils n'auoient pas gens pour soustenir deux bresches. Ils demanderent le Capitaine

Montluc, & parla Brimond à luy, & luy dit qu'il vouloit capituler, pourueu qu'il luy dõnaſt la foy de les laiſſer ſortir auec les armes, & leurs vies ſauues. Cependant le iour vint. Preſſé des Capitaines, ie leur accorday : car ie voyois bien que ie n'eſtois pas encore au bout de ma leçon.

Quand ie laiſſay Monſieur de Burie, i'amenay Monſieur de Sainctorens auec moy, & le Capitaine Gimond : mais comme ie fus à Moiſſac, ie fus aduerty par Monſieur de Burie, que le camp des ennemis partoit de Montauban, & qu'il prenoit le chemin deuers Cahors. Qui fut cauſe, que ie renuoyay Monſieur de Sainctorens, & le Capitaine Gimõd dedãs Cahors: & s'il eut grand difficulté d'entrer dedans la premiere fois, encores plus la ſeconde, qui fut la deuxieſme fois, que par extreme & grande diligence il ſauua la ville. Ledit ſieur de Burie me manda, que ſi ie cognoiſſois, que ie ne peuſſe emporter Lectoure en deux iours, que ie l'abandõnaſſe, m'allant ioindre auec luy, & que ſans moy il eſtoit le plus foible, ayant perdu quatre cens Eſpagnols de trois compagnies qui s'eſtoient mutinees, & qu'ils auoient pris le chemin deuers eux.

I'enuoyay vn Gentil-homme apres ces Eſpagnols, lequel ne peut rien faire, & y renuoyay M. de Durfort de Bajamond, auec lettres & prieres. Et comme ils eurent veu mes lettres, ils ſe mirent tous en conſeil. En mes lettres y auoit, que ie ne voulois pas donner l'aſſaut, qu'ils n'y fuſſent. Et reſolurent tous de retourner à moy. Et comme i'eus fait la capitulation, ils arriuerent à Florẽce vne lieuë de Lectoure, c'eſtoit vn Ven-

dredy. Et mis la cõpagnie du Baron du Pourdeac dedans: car il y vint auec ſon pied bandé. Et le Samedy matin ie fis ſortir tous les huguenots dehors, afin que chacun ſe retiraſt où il voudroit. Aucuns ſe mirent de nos cõpagnies. Ils n'auoient iamais entendu la mort de leurs cõpagnons, iuſques à ce que ie fus dedans, & ne penſoient pas eſchapper à meilleur marché que les autres: mais ie leur tins la promeſſe. Incontinent ie fis partir le Baron de Clermon auec les cinq enſeignes que i'auois: & luy dis qu'il s'en allaſt paſſer la riuiere de Garonne à Leyrac, & allay parler aux Eſpagnols bas en la prairie, & leur promis faire leur appointement auec leurs Capitaines, leur faiſant pluſieurs remonſtrances: de ſorte qu'apres ils ſe reſolurent de me ſuyure. I'en laiſſay touſiours la charge à monſieur de Durfort. Ils s'en allerent auec les cinq compagnies à Leyrac paſſer la riuiere. I'employay tout le demeurant du iour à remettre les gens d'Egliſe en l'Eueſché, & aux monaſteres, les gens de la Iuſtice en leurs ſieges. Et laiſſay l'ordre au Baron de Pourdeac, qu'il deuoit tenir. Puis le Dimanche matin ie m'en allay diſner à Stillac, mienne maiſon, & coucher à Agen: & là ie fus aduerty que monſieur de Duras auoit prins le chaſteau de Marques, qui eſt à l'Eueſque de Cahors, & l'Eueſque lequel il emmenoit priſonnier. Et ayant entendu que monſieur de Sainctorens eſtoit arriué dans Cahors, ils prindrent leur chemin droit à Sarlac. Ie ſceus que monſieur de Burie alloit apres. Auſſi i'entendis des nouuelles de monſieur de Montpenſier, lequel eſtoit arriué à Bregerac, ayant auec luy les Seigneurs de

Candalle, de la Vauguyon, Deſtiſſac, de Lauſſun, de Chauigny.

Tout le Dimanche, & la nuict venant au Lundy nos gens demeurerent à paſſer à Leyrac, car il n'y auoit que deux batteaux, & ne peurent paſſer le Lundy, qu'il ne fuſt pres de dix heures. Qui fut cauſe que ie ne peux faire grande traicte, que de Villeneufue. Le Comte de Candalle nous tomba malade, & fus contraint le r'enuoyer à ſa maiſon, le Capitaine Montluc pareillement, lequel auoit eu deſia deux accez de fieure. Le Mardy le Baron de Clermon me manda qu'il n'auoit peu faire le Lundy que deux lieuës, à cauſe du paſſage de la riuiere, & qu'il s'acheminoit tant qu'il pouuoit droit à Belulé, là où ie luy auois mandé qu'il print ſon chemin. Et pour luy donner aduantage, le Mardy matin ie ne fis que trois lieuës, qui fut à Montaignac pres Monflanquin. Le Mercredy deux heures deuant iour ie fus à cheual, & allay repaiſtre à Belulé, où les compagnies de gens de pied commençoient à arriuer, & les fis là ſeiourner deux heures, & me mis deuant à Ciurac ſur la Dordoigne. Et lors ie fus aduerty que monſieur de Burie eſtoit aux Mirandes qui eſt à monſieur de Caumon, auec le camp, & que monſieur de Montpenſier eſtoit à Bregerac. Incontinent que ie fus logé, vn gentil-homme de Ciurac, qui eſt de la religion nouuelle, me preſta deux ſeruiteurs, l'vn pour enuoyer à Bregerac vers monſieur de Montpenſier, l'aduertir de mon arriuée, & de la priſe de Lectoure, laquelle encores il n'auoit entendu, & que s'il luy plaiſoit de s'auancer vn peu deuers nous, qui

nous trouuerions moyen de nous aſſembler pour combattre le lendemain. Monſieur de Duras qui eſtoit campé ſur vne petite riuiere nommée la Veſere, pres de Fages. Tout autant en auois-je eſcrit à monſieur de Burie : afin qu'il paſſaſt la Dordoigne ſur la pointe du iour, ce que i'auois fait : & fut monſieur de Burie eſbahy que ie fuſſe ſi toſt là, veu qu'il n'y auoit que deux iours qu'on luy auoit mandé deuers Agenois que i'eſtois encore deuant Lectoure, en danger de ne la prendre point.

Ie n'eus iamais achené mes dépeſches, que le Baron de Clermon arriua auec les cinq enſeignes, & les Eſpagnols. Et fis qu'ils paſſerent la riuiere ſur deux grãds bateaux, & allerent coucher à S. Suiban, pres Fages, où ils n'arriuerent qu'ils ne fuſſent deux heures de nuict : & y trouuerent logez les compagnies de monſieur de Burie, de Randan, & de Vauguyon. Et ſans madamoiſelle de Fages, mere de Madame de Lioux ma belle ſœur, ils n'euſſent rien mangé de toute ceſte nuict : mais elle monſtra qu'elle eſtoit femme d'vn braue capitaine, qui eſtoit feu monſieur de Fages. Car elle leur diſtribua tout le pain qu'elle auoit, & ſix ou ſept poinſons de vin, & toute la nuict ne fit faire autre choſe que cuire pain, & tous les lards, & autres choſes de ſa prouiſion, ſans dormir de toute la nuict, & ne fut à ſon aiſe qu'ils n'euſſent repeu.

Le lendemain qui eſtoit le Ieudy, ie paſſay la riuiere de Dordoigne à gué, car l'eau eſtoit gayable en deux endroits, où on me mena. Et en tout ie n'auois que quarante ou quarante cinq che-

uaux. Et ſur mon partement de Ciurac, i'eus reſponce de monſieur de Burie, lequel me mandoit, qu'il eſtoit bien aiſe de mon arriuée, & que i'euſſe prins Lectoure : toutesfois que de paſſer la Dordoigne il n'en eſtoit point d'auis, car les ennemis eſtoient plus forts que nous, & qu'il falloit regarder ſi nous nous pourrions ioindre auec monſieur de Montpenſier, & apres que ledit ſieur aduiſeroit ſi nous deuions combattre ou non. Soudain ie me mis en furie, me craignant que nous ferions comme à Mirabel: & fus conſeillé des ſiens qui eſtoient auec moy, d'enuoyer proteſter contre luy s'il ne paſſoit la riuiere, & que ie m'allois engager au combat, ce que ie ne voulus faire. Mais bien enuoya proteſter par Seignan homme d'armes de ma compagnie contre Meſſieurs d'Arne, du Maſſes, & de Charry maiſtres de camp, leſquels incontinent allerent trouuer M. de Burie, & luy dirent que quant à eux ils eſtoiẽt reſolus de paſſer la riuiere, & qu'ils ne vouloient point qu'il leur fuſt reproché deuant M. de Mõtpenſier, lequel deſia nous tenions pour noſtre chef, & quant & quant firent ſonner leurs trompettes, & le capitaine Charry mettre les enſeignes aux chãps. Alors ſe prepara de partir. Le capitaine Charry ſe miſt deuãt ſelõ ſa couſtume auec les gẽs de pied ſur la riuiere, & prõptemẽt fit vn pont de charrettes, & paſſa à la haſte.

Ie n'arreſtay point à ſainct Subrou ſous Fages, & parlay auec Meſſ. d'Argence & du Courré, & les priay mõter à cheual, & que i'auois prié M. de Burie de venir, qu'il falloit cõbattre dãs le midy. Ils me promirẽt qu'ils mõteroient à cheual, mais

qu'il falloit qu'ils enuoyaſſent vn homme en poſte vers monſieur de Burie pour l'aduertir. Ie dis au Baron de Clermon, que promptement il fit repaiſtre ſes ſoldats, & à Monſieur de Durfort les Eſpagnols, & qu'ils me ſuiuiſſent au paſſage de la Vetere. Et comme ie parlois à eux, arriua Seignan, car il eſtoit party dés la minuict pour aller parler à monſieur de Burie, & me diſt qu'il auoit laiſſé monſieur d'Arne, & le capitaine Maſſes, qui commẽçoient à marcher: & que le capitaine Charry paſſoit la riuiere. Ie me mis deuant. Or de Fages iuſques au paſſage de la Vezere n'y a qu'vne grand lieuë. Ie fus bien toſt ſur le paſſage: & trouuay des payſans qui venoient de leur camp, de cercher quelques aſnes que les ennemis leur auoient prins: & me dirent que les ennemis deſlogeoient de trois ou quatre vlliages, où ils auoient campé ceſte nuict là, où il n'y auoit que demy lieuë. Ie paſſay & enuoyay monſieur de Fontenilles auec trois ou quatre cheuaux, pour prendre langue la nuict. Meſſieurs d'Argence & du Courré auoient enuoyé le mareſchal des logis de monſieur de Randan à la guerre: & ſe trouuerent monſieur de Fontenilles & luy. Or le Mareſchal des logis luy aſſeura auoir veu deſloger le camp, & marcher. Et comme Dieu veut aider ou punir les gens, quand il luy plaiſt, il n'y auoit de là où il eſtoit deſlogé, que deux petites lieuës iuſques à Ver, & de Ver deux petites iuſques au paſſage de la riuiere de l'Iſle, là où ils auoient fait eſtat de la paſſer ce iour là. Mais pource qu'ils voyoient que monſieur de Montpenſier eſtoit à Bregerac auec bien peu de forces, &

monſieur de Burie aux Mirandes, ils ne ſe voulurent pas haſter, pource qu'ils auoient deux bons logis entre deux, Ver pour les gens de pied & l'artillerie: & Sainct Andras, & deux ou trois autres villages pour la cauallerie. Et ne ſçauoiẽt aucunes nouuelles de moy. Il leur euſt plus valu s'incommoder pour ſe mettre en ſeureté.

Monſieur de Burie arriua, ayant ſeulement auec luy deux ou trois cheuaux, & me trouua que ie parlois auec le Mareſchal des logis, qui me diſoit que les ennemis s'en alloient paſſer la riuiere de l'Iſle, ainſi que luy auoit dit vn priſonnier qu'il auoit prins, & des payſans qui venoient de leur camp, & que de là ils s'en alloient en France trouuer monſieur le Prince de Condé. Alors ie dis à monſieur de Burie qu'il ſe falloit haſter de combattre ce iour là. Il me reſpondit que M. de Montpenſier ſeroit marry ſi nous ne l'attendiõs Ie repliquay qu'il eſtoit ſi loin de nous, qu'à peine nous pourrions-nous ioindre ce iourlà, & qu'il ne falloit pas arreſter pour cela à les combattre: & que ſi nous les laiſſions paſſer la riuiere, & ſe ioindre auec monſieur de la Rochefoucaut, qui les attendoit vers ſainct Iean d'Angely auecques des forces, que le Roy & la Royne auroient tout iamais moins d'eſtime de nous, n'eſtãs pas dignes d'eſtre iamais mis au rang des gens de bien. Ie vous reſpons qu'ils ſont à nous: mon bon Ange me le dit. Et comme nous eſtions en ceſte diſpute, arriua le capitaine Charry, & commençay à deſcouurir ſes gens, qui deſcendoient vne petite montagne, qui venoit ſur la Veſere de l'autre coſté. Ie vis venir auſſi les cornettes du

Roy de Nauarre, & Monſieur de Termes. Ie voyois auſſi deſcendre en meſme temps les trois cornettes de Monſieur de Burie, de Randan & de la Vauguyon. Tout celà me reſiouit fort : & dis à Mõſieur de Burie, qu'il falloit tout à coup marcher & nous ietter ſur la queuë, & qu'au paſſer de la riuiere de l'Iſle nous les combattriõs. Il me dit, qu'il ne tiendroit pas à luy : Toutesfois que ſi Monſieur de Mont penſier eſtoit marry, ou que les affaires allaſſent mal, qu'il s'en excuſeroit ſur moy. Alors ie luy reſpondis preſent beaucoup de gens, Monſieur, Monſieur, *ſanguis eius ſuper nos & ſuper filios noſtros*, que tout le monde charge hardiment ſur moy : car ie veux porter la coulpe de tout. I'ay les eſpaules aſſez fortes. Mais ie vous aſſeure, que ie ſeray chargé d'honneur & non de honte, & que pluſtoſt y demourerayie le ventre au Soleil Monſieur de Burie fit ſigne de la main, diſant. Allons donc, de par Dieu ſoit. Cependant le Baron de Clermon & les Eſpagnols paſſerent la Vezere. Ils auoient l'eau iuſques aux cuiſſes. Le Capitaine Charry s'en retourna faire paſſer les ſiens. Et à meſme que les gens de pied paſſoient, ils ſe mettoient en bataille dans vne plaine qu'il y auoit. Les Capitaines Arne & Maſſes vindrent à moy à courſe de cheual m'embraſſer, & tous les genſd'armes à leur ſuite. Meſſieurs d'Argence, & du Courré, & de Carlus pareillement, ayant deſia entendu le Mareſchal des logis, que les ennemis n'eſtoient pas loin de nous : & eſperions tretous, que nous combattrions dans trois ou quatre heures. Ie me ſuis trouué en ſept ou huict autres batailles : & ne

vis iamais les capitaines & soldats à pied & à cheual si ioyeux comme ils estoient là, ce qui augmentoit mon bon presage. Et pour attendre que tout le monde fust passé & mis en ordre pour combattre, ie me mis au long d'vne haye: & enuoyasmes cercher vn peu de foin à vne metairie pres de là, pour faire repaistre nos cheuaux, car chacun s'estoit porté vn peu d'auoine. Et veux dire à la verité, que ie ne vis iamais monsieur de Burie si ioyeux, qui me faisoit penser que ce dilayemẽt qu'il faisoit, c'estoit plus pour crainte de perdre, que pour autre occasion que fust en luy. Car ie croy que iamais lascheté ny coüardise n'entra en son cœur. Car c'estoit vn vieux & vaillant caualier, qui auoit tousiours fait preuue de luy: mais il auoit peur de faillir. I'enuoyay apres les ennemis mõsieur de Fontenilles & ledit Mareschal des logis, auec trente cheuaux, sur leur queuë, & moy qui pouuois auoir quelque quinze sallades de ma compagnie, & enuiron trente gentils hommes (tout pouuoit faire quarante ou cinquante cheuaux) ie dis à monsieur de Burie, que ie le priois de marcher apres moy: & ainsi nous departismes. Monsieur de Fontenilles n'eut pas fait plus haut d'vne demie lieuë, qu'il rencontra dans les metairies quelques-vns qu'ils taillerent en pieces. Il y auoit trois cornettes à la queuë de leur camp, qui faisoient teste à monsieur de Fontenilles, & bien souuent leurs troupes faisoient alte. Ie suiuois monsieur de Fontenille, & aduertissois du tout monsieur de Burie, le priant de vouloir marcher, & que i'estois à la veuë de leur camp. Et ainsi i'allay tousiours sur la

queuë

queuë des ennemis iuſques enuiron les deux heures apres midy. Et m'arriua Monſieur de S. Genyes, pere de Mõſieur Daudaux, lequel Monſieur de Burie m'enuoyoit, pour ſçauoir de mes nouuelles, & me faire part des ſiennes. Il eſtoit encore en la plaine de la Veze, où i'auois laiſſé le camp tout en bataille. Il me dit prou de choſes: de ſorte que ma ioye tourna bien toſt en faſcherie. Ie priay ledit Sieur de S. Genies vouloir retourner deuers luy, ce qu'il ne voulut faire: car il ne me voulut abandonner. Ie le tiray à part, & arreſtaſmes tous deux de parler aux Capitaines, à pied & à cheual, & leur dire ce que nous penſions, qui ſeruiroit pour les faire marcher: & s'en retourna ainſi, & les trouua encores là, Et apres l'auoit tiré à part luy dit, ce que nous auiõs arreſté luy & moy: lequel ſe reſolut alors de partir. Et voudrois donner ceſte loüange audict Sieur de ſainct Genyes, d'auoir eſté cauſe que la bataille ſe donna. Et ainſi il marcha apres moy, auec deliberation de loger à ſainct Aluere auec tout le camp. Au deſſus de ſainct Aluere demy quart de lieuë y a dix ou douze maiſons, qui tiennent logis pour les paſſans, meſmement pour les marchans trafiquans, car c'eſt vn grand paſſage venant de Perigueux à Bregerac. Comme ie fus arriué, ie me ioignis auec Monſieur de Fontenilles, & me monſtrerent que le camp ſe logeoit au delà d'vn petit ruiſſeau dans des villages, que nous voyons. Et fuſmes d'opinion de repaiſtre nos cheuaux, car nous y trouuaſmes du foin & de l'auoine: mais nous n'y trouuaſmes que quelques pauures femmes: car

les payſans s'en eſtoient fuys, ayant entendu leur venuë. Et comme nos cheuaux eurent repeu, tenant touſiours la bride de ſon cheual chacun au bras, vint vn ſeruiteur de Monſieur de Sainct Aluere, qui auoit accompagné deux nepueux dudit Sieur, & le ieune Bordet à leur camp: & nous dit que l'artillerie & les gens de pied ſe campoiẽt à Ver, qui eſt vn grand bourg, & Monſieur de Duras auec la cauallerie à ſainct Andras pres de nous vne petite demie lieuë: & nous monſtra les villages. Nous voyons qu'il y auoit trois cornettes de gens à cheual, & au deça tout aupres du ruiſſeau y eſtoient logez les Capitaines Salignac, Moncaut, & vn autre: il ne me ſouuient du nom, qui pouuoiẽt auoir vingt ou vingt-cinq cheuaux, mais que le village où eſtoient les trois cornettes, eſtoit a moins de deux arquebuſade de ladite maiſon, & qu'il auoit laiſſé ledit Salignac, qui preparoit à ſoupper pour le ieune Montferran, dit depuis Langoiran, le Puch de Pardillan, & cinq ou ſix autres, leſquels ils auoient laiſſé, qui chaſſoient en vne campagne pres de là, ayant des oyſeaux. Vous pouuez penſer s'ils eſtoient de loiſir, & ſi c'eſtoit marcher en gens de guerre, veu qu'ils auoient les ennemis ſi pres. Ie luy dis s'ils nous y voudroient mener: il me dit qu'ouy: & tout à coup montaſmes à cheual: & baillay à Monſieur de Montferran la moitié de la troupe, pour aller donner dans la maiſon: & moy ie me ietterois auec le demeurant entre le bourg où eſtoient les trois cornettes, & la maiſon. Et ne voulus point aduertir Monſieur de Fontenilles, qui eſtoit au bout du village en vne maiſon ſepa-

rée, pource que ie voulois que la compagnie demeurast toute la nuit à cheual, & ainsi nous acheminasmes. Et comme nous fusmes auprès de la maison, ils ne pensoient point qu'il y eust ennemy à deux lieuës de là. Monsieur de Montferran donna dans la closture de la maison: & de prime arriuee print Salignac & Montcaut: & forcerent vne chambre basse, là où se retirerent quelques vns, & tuerent ce qui se trouua dedans. Monsieur de Cancon estoit auec moy. Le seruiteur de monsieur de S. Aluere me dit, que ie me retirasse, & que les trois cornettes qui estoiēt au village estoiēt des meilleures de leur camp: car c'estoit la trouppe de M. de Tors, qui estoit venu auec le capitaine Bordet. Ie le creus: & nous retirasmes au mesme logis. Et trouuasmes que monsieur de Burie auoit passé, s'allāt loger à S. Aluere: & le camp passoit à la file. I'arrestay les cinq enseignes, que i'auois à Lectoure, & les Espagnols mutinez, & les logeasmes pesle-mesle parmy nous. De chair, de vin & de chastaignes nous en trouuasmes assez. Ie recouuray quelques pains noirs, qu'ils font en ce pays là: & les baillay aux Espagnols, puis m'en allay sans descendre, trouuer monsieur de Burie: & n'amenay que monsieur de Montferran, qui amena le capitaine Salignac, qui estoit son prisonnier. Ie le trouuay logé au chasteau de monsieur de S. Aluere: & luy dis, monsieur i'ay prins vn de vos grans mignons du temps passé, le Capitaine Salignac, que voicy. Il me demanda où ie l'auois pris: Ie luy dis, que c'estoit dans le camp des ennemis. Il pensoit que le camp fut à trois lieuës de là vers le passage de

la riuiere de l'Isle : & me manda, où estoit leur camp, ie luy dis qu'il estoit aupres de nous : & que nous estions campez pesle mesle. Alors il me sembla qu'il le trouua estrange : & luy dis ces mots, Monsieur il faut que vous monstriez que le prouerbe de nos Autheurs est veritable, que *Iamais vn bon cheual ne se rend.* Par ainsi resoluez-vous à combattre demain matin, & mandez à toute la gendarmerie, laquelle n'estoit pas encore descenduë, qu'ils repaissent, la bride en la main, & que personne ne se desarme. Car nous sommes si pres que nous ne pouuons reculer le combat : & apperceus en disant celà Monsieur de Sainct Aluere, & luy dis qu'il fit venir le seruiteur, qu'il auoit baillé à ses nepueus, pour les ramener au camp des ennemis, car il estoit demeuré bas à l'entree du chasteau, ce qu'il fit : & comme il fut venu, ie luy dis qu'il dist à Monsieur de Burie, où estoit logé leur camp : lequel luy dict lieu pour lieu. Alors Monsieur de sainct Aluere luy dict, vous estes logé à quatre arquebusades les vns des autres, sauf l'infanterie, qui est à Ver, là où il y a vne lieuë, & demie d'icy à S. Andras, où est M. de Duras qui tient iusques aupres d'icy. Alors Monsieur de Burie, dit ie voy bien, que nous sommes engagez à vne bataille : mais puis qu'il est ainsi, il le faut boire. Et vis qu'il se resjoüit, dequoy ie fus fort aise : & luy dis en l'embrassant ces mots, Monsieur si nous deuions mourir, nous ne pourriõs plus honnorer nostre mort, que de mourir en vne bataille, faisant seruice à nostre Roy. Il me respondit, c'est la moindre peur que i'aye : pour moy ce n'est rien, mais

ie crains la perte du pays. Ie le priay qu'à la pointe du iour tout le monde fut à cheual, & qu'il falloit dire, comme l'Italien. *Qui asalta, vince*: & sur cet arrest luy donnay le bon soir, & m'en retournay à mon quartier, le laissant bien resolu au combat.

Toute la nuict nous demeurasmes armez, nos cheuaux sellez. Leurs sentinelles & les nostres s'oyoiēt les vns les autres. Nous fusmes au point du iour à cheual: & enuoyay voir si Monsieur de Burie estoit prest, & que son chemin estoit de passer où i'estois. Il me manda qu'il s'acheminеroit tout incontinent que le camp seroit prest à marcher. Et cependant ie marchay droit à S. Andras, & trouuay que M. de Duras estoit deslogé, & estoit à Ver. Ie mis M. de Fōtenilles auec vingt cinq cheuaux deuant moy, & luy dis qu'il fist alte à l'entree d'vn petit bois, qui est au dessous de Ver: & que ie ferois alte à vn petit village, quatre ou cinq arquebusades au deça, attendant M. de Burie. Monsieur de Duras ne se hastoit aucunement: & pensoit que le camp fust encores sur la Vezere, & que ceux là, qui auoient prins le soir Salignac, estoient des coureurs. Monsieur de Fontenilles me manda qu'il auoit enuoyé deux sallades descouurir: lesquelles luy auoient rapporté, que leur camp estoit tout en bataille dans les prez de Ver. Ie manday à Monsieur de Burie de se haster, & faire haster quatre pieces de campagne qu'il menoit, ce qu'il fit. Et comme ie fus aduerty qu'il estoit à demy mil de moy, ie marchay droit à Monsieur de Fontenilles: & les trois compagnies de gensd'armes, sçauoir est celle de

Monsieur de Burie, de Messieurs de Randan & de la Vauguyon se mirent deuant, pour se ioindre à moy. Mais il faillirent le chemin: & allerent droit à la veuë de Ver par des Chasteniers. Et pensoient que ie fusse desia à Ver. Et ne se donnarent garde, qu'ils se trouuarent sur les bras ennemis, ayant vne compagnie d'argoulets, que le Capitaine Pechié de Perigort commandoit. Et cõme ie fus au bout du bois, ie dis à Monsieur de Fontenilles, qu'il s'aduançast, ce qu'il fit: dont bien nous en print: car il arriua à point nommé sur vne cargue, que le Capitaine Bordet fit sur les trois compagnies, auec cent ou six vingt cheuaux, tous lanciers. Et comme les argolets du Capitaine Pechié virent venir la cargue, ils se mirent en fuitte presque dans les trois compagnies. La cargue fut si rude, qu'vne fois toutes les trois compagnies estoient esbranslees. Monsieur d'Argence se remarqua fort la: & me dict on, que sans luy, tout auoit prins la fuitte. Monsieur de Fontenilles auec vingt-cinq lances seulement, qu'il auoit, donna de cul & de teste: & firent reprendre la fuitte aux ennemis par aduẽture trois cens pas: puis apres ils firent alte, & les nostres aussi. I'arriuay sur cela: & les ennemis se mirent dans les autres trouppes de gens à cheual. Il y eut la plus de vingt lances rompuës: & a ceste cargue, tout le camp des ennemis fist alte. Ie prins Monsieur de Montferran tout seul & allay recognoistre les ennemis tout a mon aise: & vis qu'ils cõmençoient à s'acheminer les tambours sonnans: & vis qu'ils auoient laissé a main gauche en vn arriere coin des arquebusiers à pied & à cheual,

& a main droicte en vn petit bois des arquebuſiers à pied.

Cependant Monſieur de Burie arriua. Ie luy dis tout ce que i'auois veu, le priant de faire auancer ſes quatre pieces ſur le bord d'vn foſſé, & qu'il fiſt tirer à l'arriere coin Ce qu'il fit trouuãt mon aduis bon: ie dis à M. du Maſſes, qu'il ſe iettaſt à main droicte du coſté d'vne petite montee qu'il y a: & fis mettre la compagnie du Roy de Nauarre & la mienne à main gauche, tirant à l'arrierecoin, comme fis auſſi les trois compagnies de Monſieur de Burie, de Randan & de la Vauguyon au milieu dans le pré. Monſieur de Burie commença à faire tirer, & comme ceſt ordre fut mis, voicy arriuer tous nos gens de pied, enſemble les Gaſcons deuant, & les Eſpagnols apres à quatre vingt ou cent pas les vns des autres. Ie vins aux Eſpagnols, & parlay au ſieur Louys de Carbajac, & à toute leur troupe, le moins mal que ie peus, en Eſpagnol. Car pendant les guerres i'auois retenu quelque peu de leur langage. Vous Meſſieurs qui auez le moyen, & qui voulez pouſſer vos enfans, croyez que c'eſt vne bonne choſe de leur faire apprendre, s'il eſt poſſible, les langues eſtrangeres. Cela ſert fort, ſoit pour paſſer, ſoit pour paſſer, ſoit pour ſe ſauuer, ſoit pour negotier, & pour leur gagner le cœur. Ie parlay donc a eux en ceſte maniere, la nuict i'y auois reuaſſé: & ay eu ce don de Dieu, encore que ie ne ſois pas grand clerc, de me ſçauoir bien exprimer, quand i'en ay eu beſoin.

Souuenez vous mes compagnons, tels vous puis-ie appeller, puis que nous combattons

ſous meſmes enſeignes, Souuenez-vous de la grande & belle reputation, dont voſtre nation s'eſt faict remarquer par tout le monde, ayant eu ſi ſouuent tant de belles & grandes victoires, tãt contre les Turcs, Maures & Barbares, que contre les Chreſtiens. Vous nous auez faict ſouuent ſentir, que vaut l'infanterie Eſpagnolle, laquelle parmy toute celle du monde tient le premier lieu. Puis que Dieu a voulu, que nous, qui eſtions n'y a pas trois iours ennemis, combattons ſous meſme baniere, faictes paroiſtre que l'opinion que nous auons eu de vous, n'eſt pas vaine. Les ſoldats François auront l'œil ſur vous: ils deſirent vous deuancer. Faictes à qui mieux mieux: autrement pour iamais vous deshonnorerez la nation Eſpagnolle. Le Roy voſtre maiſtre, ſçachant le deuoir que vous aurez faict, vous en ſçaura meilleur gré, que ſi vous combattiez pour luy-meſme. Car c'eſt pour la querelle de Dieu: c'eſt contre les Lutheranos, qui vous mettront en mille pieces, ſi vous tombez entre leurs mains. Que ſi ceſte ſeule occaſion ne vous ſemond d'aller de bon cœur & allegrement au combat, il n'y a rien au monde, qui vous doiue enfler le cœur. Il me ſemble que ſi ie combattois dans les Eſpagnes, que mes bras ſe roidiroient au double. Vous eſtes mes compagnons, en France, qui ſe reſioüit de voſtre venuë, qui attend de voſtre ſecours beaucoup de bien: & qui nous faict eſperer, que quelque iour ces deux grãds Royaumes ioints enſemble iront ietter le Turc de ſon ſiege. Or ſus donc mes cõpagnons, ſus, aux armes. Si ce n'eſtoit que ie ne

veux deſrober l'hõneur au ſeigneur Dom Louys, ie me mettrois à la teſte de voſtre bataillon la picque au poing, pour vous voir manier les mains : mais ie n'en ſeray pas fort eſloigné, pour voir ſi vous auez rendu ce que vos peres ſouloient faire, comme i'ay veu en Italie, Piedmont, Roſſillon, & Fontarabie. Il me tarde que le iour de demain ne ſoit arriué : afin d'aduertir noſtre Roy, & le voſtre, du bon deuoir que vous aurez fait contre ceux qui ſont cent fois pires que les Mores de Barbarie, ayant rompu les croix, les autels, & polu les Egliſes de Dieu, baſties par nos anceſtres : & dont ie m'aſſeure que vous ferez la vengeance. *No quieren Vueſtras merſedes nos otros que ſeamos hermanos y compagneros por todas las fouerças nueſtras por honra de Dios, y protection del Rey Chriſtianiſſimo, hermano del Rey Catholico.* Alors le ſeigneur Dom Loys me diſt : *Crea Vueſtra merced que nos auemos bien apelear del premero aſta el poſtre o, y quanto aueremo Vna gotta di ſangre nellos cuerpos. Nos tarda il tiempo que non Veiamos a las manos contra los herege.*

Lors ie les priay tous en ſigne d'allegreſſe de leuer la main, ce qu'ils firent, apres auoir baiſé la terre. Puis retournay aux Gaſcons, & dis à monſieur de Charry qu'il remontaſt à cheual, & que ie voulois qu'il menaſt tous les arquebuſiers à cheual au coſté gauche de moy : afin de les faire deſcendre à l'heure que ie le commanderois, ce qu'il fit. Et alors ie fis vne remonſtrance aux Gaſcons, & leur dis, qu'il y auoit vne diſpute de longue main entre les Eſpagnols & les Gaſcons, & qu'il falloit à ce coup en vuider le procez com-

mencé il y a plus de cinquante ans, c'eſtoit que les Eſpagnols diſoient qu'ils eſtoient plus vaillãs que les Gaſcons, & les Gaſcons qu'ils en eſtoient plus que les Eſpagnols, & que puis que Dieu no⁹ auoit fait la grace de nous trouuer en ceſte occaſion en meſme combat, & ſouz meſmes enſeignes, qu'il falloit que l'honneur nous en demeuraſt. Ie ſuis Gaſcon. Ie renie la patrie, & ne m'en diray iamais plus, ſi auiourd'huy vous ne gaignez le procez à force de combattre, & vous verrez que ie ſeray bon Aduocat en ceſte cauſe. Ils ſont brauaches, & leur ſemble qu'il n'y a rien de vaillant qu'eux au monde. Or mes amis, monſtrez leur ce que vous ſçauez faire: & s'ils frappent vn coup, donnez en quatre. Vous auez plus d'occaſion qu'eux. Car vous combattez pour voſtre Roy, pour vos autels, & pour vos foyers: ſi vous eſtiez vaincus, outre la honte, voſtre pays eſt perdu pour iamais, & qui pis eſt, voſtre religion. Ie m'aſſeure que ie ne ſeray pas en peine de mettre la main dãs les reins de ceux qui les monſtreront à nos ennemis, & que vous ferez tout voſtre deuoir. Ce ne ſont que gens ramaſſez, gens qui ont deſia accouſtumé d'eſtre battus, & qui ont deſia peur d'auoir les bourreaux ſur les eſpaules, tant la cõſcience les accuſe. Vous n'eſtes pas ainſi qui combattez pour l'honneur de Dieu, ſeruice de voſtre Roy, & repos de la patrie. Surquoy ie leur commanday que tout le monde leuaſt la main. Sur ceſte opinion ils la leuerent, & cõmencerent à crier tous d'vne voix, laiſſez nous aller, car nous n'arreſterõs iamais que nous ne ſoyons aux eſpees, & baiſerent la terre. Les Eſpagnols

s'accoſterent des noſtres. Ie leur dis, qu'ils marchaſſent ſeulement le pas, ſans ſe mettre hors d'alaine. Ie m'en courus à la gendarmerie, trouppe à trouppe : & les priay de s'acheminer ſeulemẽt le petit pas, leur diſant: ce n'eſt pas à vous meſſieurs à qui il faut par belles remonſtrances mettre le cœur au vẽtre. Ie ſçay que vous n'en auez beſoin. Il n'y a nobleſſe en France qui egalle celle de noſtre Gaſcongne, à eux donc mes amis, à eux : & vous verrez comme ie vous ſuiuray.

Monſieur de Burie monta lors ſur vn grãd cheual, s'eſtant armé derriere l'artillerie. Ie luy dis que s'il luy plaiſoit de màrcher deuant les gens de pied auecques l'artillerie, les trois compagnies luy ſeroient à coſté, & il feroit la bataille. Ce qu'il m'accorda promptement: & à la verité ie ne luy vis iamais faire ſi bonne mine, ny monſtrer plus belle reſolution pour venir combattre. Il ne me contredit iamais en aucune choſe, tout ainſi que ſi i'euſſe tenu ſa place : & me dit-on qu'il auoit dit, cet homme eſt heureux, laiſſons le faire. Et comme toute l'armee commença à marcher en ceſt ordre, ie courus au galop, monſieur de Montferran & le ſieur de Cajelles, qui eſt de la maiſon de Mongairal, & à preſent Cheualier de l'Ordre auecques moy, & n'arreſtay que ie ne fus à moins de trente ou quarante pas de cinq ou ſix cheuaux qui eſtoient ſoubz vn arbre. Le Sieur de Puch de Pardillan m'a dit depuis que c'eſtoit monſieur de Duras, le Bordet, & luy, le Capitaine Peyralongue & vn autre, du nom duquel ne me ſouuient. Ledit Capitaine Peyralongue eſtoit leur maiſtre de camp de gens de

pied, & à la cargue que le Capitaine Bordet auoit fait, ils auoient prins vn archer de la compagnie de monsieur de Randan: & le menerent prisonnier tout aupres de ceſt arbre, & luy donnerent deux piſtollades de ſang froid: & n'eſtant point encore mort, le Capitaine Peyralongue luy demanda qui eſtoit en noſtre camp, & qui commandoit. Alors il luy diſt que i'eſtois arriué, & que ie commandois, ſe remettant monſieur de Burie ſur moy, ſçachant bien qu'ils en ſeroiét en frayeur. Il s'en alla à monſieur de Duras, qui eſtoit ſouz ceſt arbre à dix pas de l'archer, lequel y vint: & luy demanda ſi i'eſtois à noſtre camp, il luy diſt qu'ouy: & que i'eſtois arriué le ſoir deuant ayant prins Lectoure, dont ils furent eſbahis. Alors ils retournerent tout court à leur troupe, qui n'alloit que le petit pas, & n'eſtoit pas encor hors des prairies: & cogneus qu'à leur arriuée les gens de pied commencerent à doubler le pas: & dis à monſieur de Monferran, voyez-vous ces cinq cheuaux qui eſtoient ſouz l'arbre? ils ſont courus faire aduancer de cheminer leurs gens. Voyez-vous comme ils allongent le pas? & alors ie tournay au galop à la troupe où eſtoit monſieur d'Argence, & luy dis ces mots: O monſieur d'Argence mon compagnon, voilà nos ennemis en peur, à peine de ma vie la victoire eſt noſtre. Et criay tout haut, ô gentils hommes ne penſons à autre choſe qu'à tuer: Car nos ennemis ſont en peur, & ne nous feront d'auiourd'huy teſte. Allons ſeulement hardiment au combat, ils ſont à nous. Cent fois i'ay eſſayé le

meſme, ils ne veulent que couler. I'embraſſay les Capitaines, puis courus habilement au Capitaine Maſſes, & luy en dis autant. Puis retournay au Capitaine Arne, & aux gentils hommes qui eſtoient ſouz ma cornette eſtans venus auecques ma compagnie : & commençames à marcher au grand pas à demy trot. Ie courus encores vers les ennemis eſtant tout en ſueur, n'ayãt que monſieur de Montferran : & comme ie fus pres d'eux, ie voyois la mine qu'ils tenoient, qui eſtoit d'auancer fort le pas, penſant gagner vne petite montagne qu'il y auoit. Et d'autre part ie voyois venir les noſtres en furie : ie voyois leurs cornettes de gens à cheual, les vns alloient, les autres tournoient. Ie voyois trois ou quatre cheuaux parmy les gens de pied, & cognoiſſois bien à leur façon qu'ils faiſoient haſter leurs gens. Alors ie tournay aux noſtres, & leur commençay à crier : Voylés là en peur, voylés là en peur : prenons les au mot, mes compagnons, prenons les au mot, afin qu'ils ne s'en deſdiſſent. Ce ſont des poltrõs. Ils tremblent ſeulement de nous voir. Ie manday à monſieur de Burie qu'il laiſſaſt là l'artillerie, & qu'il s'aduançaſt pour ſe ietter dans l'eſcadron de trois compagnies, & commençames à aller au grand trot droict à eux. Aucuns me crioient d'attendre les gens de pied : mais ie reſpondois qu'il ne leur falloit pas laiſſer gaigner la montagne : car là ils nous feroient teſte, & combattroient à leur aduãtage. Il me ſouuenoit touſiours de Targon, où ils nous auoient fait teſte ſur la montagne, & fallut que nous les combattiſſions de bas en haut. Que s'ils fuſſent deſcendus nous com-

battre, nous eſtions deffaicts. Nos gens de pied faiſoient bien toute la diligence que gens de pied pouuoient faire. Et comme ils virent qu'ils ne pouuoient gaigner la montagne, ils r'allierent mil ou douze cens vieux ſoldats qu'ils auoient à leur artillerie, c'eſtoient ceux là qu'ils auoient laiſſé à l'arriere-coin, où monſieur de Burie auoit fait tirer: & alloient ainſi le grand trot, toutes les trouppes coſte à coſte: & cõme nous fuſmes à deux cens pas les vns des autres, ie commençay à crier, Cargue, cargue. Ie n'eus ſi toſt fait le cry, que nous voila tout peſle-meſle dans leurs gens de pied, & gens à cheual, ſauf le Capitaine Maſſes: car camme il vit tous leurs gens renuerſez, il voyoit vne grande trouppe bien pres de la montée, qui ne bougeoit, qu'eſtoient ceux que i'ay dit à l'artillerie, & ne chargea iuſques à ce qu'il fuſt aupres d'eux, & alors il donna dedans. Monſieur de Fontenilles, qui r'allia quelques-vns, s'y trouua: & là furent tous deffaits, & l'artillerie prinſe. Nous executaſmes la victoire tout au long de la plaine, & par les vignes. Il s'en ietta force dans vn bois à main gauche: & montoient ſur les chaſtaigners. Les Eſpagnols & les Gaſcons leur tiroient comme ceux qui tirent aux oiſeaux. Il me ſeruit d'eſtre bien armé: Car trois picquiers me tenoient enferré & bien en peine: mais le Capitaine Baretnau le ieune, & deux autres me deſengagerent. Et y eut ledit Baretnau ſon cheual tué, & le mien bleſſé au nez & à la teſte, de coups de picques: car mon cheual m'auoit porté dans leur bataillõ. Et n'auois cogneu iamais qu'il eut mauuaiſe bouche, que ce coup là, qu'il me cuida faire

perdre. Les Capitaines Arne & Bourdillon y furent bleſſez tout contre moy. Cela fut cauſe que ie ne me peus plus r'allier dans la cauallerie : car elle chaſſoit du coſté de main gauche, & moy auec quinze ou vingt cheuaux qui s'eſtoient r'alliez chaſſions à main droicte vers vn village, là où il en fut tué trente ou quarante. Et là ie fis vn peu alte pour predre aleine. Puis retournay à l'artillerie gaignée, & là trouuay monſieur de Burie, où nous attendiſmes ſe retour de nos gens, qui chaſſoient encores, & les r'alliaſmes. Nous trouuaſmes qu'il y auoit de nos gens qui auoiẽt chaſſé deux grandes lieuës : & retournaſmes loger à Ver enuiron deux heures apres midy, r'enuoyant du beſtail pour amener l'artillerie gaignée, & demeuraſmes à Ver tout le lẽdemain. Il ne s'en-fallut que de bien peu, que les fuyans ne rencontraſſent M. de Montpenſier, qui s'alloit mettre à Muſſidan, ſe penſant ioindre auec nous. Que ſi Dieu l'euſt voulu, tout eſtoit acheué, écores qu'il n'euſt gueres de forces auec luy : car gẽs qui s'enfuyent ne tournent guere iamais viſage : & tout leur fait peur. Il leur ſemble que des buiſsõs ſont des eſcadrons. Ce qui ſe ſauua, qui fut bien peu de gens de pied, ſe r'allia auecques leurs gens de cheual, & cheminerẽt tout le demeurant du iour & de la nuict, tirant vers la Sainctonge, porter ceſte triſte nouuelle. De vingt-trois enſeignes qu'ils auoient de gens de pied, les dixneuf nou. demeurerent : & de treize cornettes de gens de cheual, les cinq, leſquelles nous enuoyaſmes à monſieur de Montpenſier, le recognoiſſant tous pour noſtre chef. Les villageois en tuerent

encores plus que nous: car la nuict ils se desroboyent pour se retirer en leurs maisons, & se cachoyent dans des bois: mais comme ils estoient descouuerts, hommes & femmes leur couroient sus, & ne sçauoient où se cacher. Il fut nombre sur le champ ou dans les vignes plus de deux mil hommes morts, outre ceux que les villageois, depescherent.

Apres ceste victoire nous marchasmes droit à Mussidan. Monsieur de Burie se mit deuant pour faire la reuerence à Monsieur de Montpensier: & laissasmes tout le camp à Grignoux, à deux ou trois grands villages, qu'il y a entre Mauriac & Mussidan: puis ie m'en allay faire la reuerence audit sieur de Montpensier à Mussidan, où ie fus aussi bien receu, que ie seray iamais en compagnie, que ie sçaurois arriuer: & croy que Mõsieur de Montpensier m'embrassa plus de dix fois: & demeuray trois ou quatre heures auec luy. C'estoit vn bon Prince, & vrayement hõme de bien, aymant bien la religion & l'estat, il fut d'auis, que ie m'en retournerois en Guyenne, par l'opinion de tous les Seigneurs susnõmez, qui estoiẽt auecques luy, aussi en la compagnie du Roy de Nauarre & à la mienne n'y auoit pas trente cheuaux qui ne fussent blessez: & qu'il emmeneroit Monsieur de Burie & les trois compagnies, & celle de Monsieur le Mareschal de Termes auecques luy: & les dix compagnies Espagnolles, pour les ioindre auec les dix que Dom Iohan de Carbaiac menoit, qui deuoient arriuer ce iour-là à Bergerac. Voylà le succez de la bataille de Ver. Et pource qu'aucuns voudront dire, que ie me loue en-

tierement d'auoir donné la bataille & eſtre cauſe de l'auoir gaignee, monſieur de Montpenſier, meſſieurs de Candalle, Chauigny, & de la Vauguyon ſont encore en vie, s'il leur plaiſt, ils porteront teſmoignage de ce qu'ils entendirent dire à tous ceux du camp, & meſmes aux gens propres de monſieur de Burie : lequel ſeigneur de Burie ne nioit pas, qu'il ne m'eut laiſſé faire & conduire le tout. Car il eſtoit vieux, & n'auoit pas la diſpoſition que i'auois, pour commander, & aller des vns aux autres, comme ie fis, eſtãt au partir de la bataille en eau, comme ſi on m'euſt plongé dans la riuiere. Ledit Sieur de Burie ne peut auſſi eſtre repris, car il vint bien à propos: & encor qu'il ne ſe meſlaſt, & ſi eſt-ce que ce gros qu'il menoit fit peur aux ennemis, ce qui fut cauſe que nous euſmes meilleur marché. Si ceſte trouppe ſe fuſt peu ioindre auec mõſieur le Prince de Condé, elle eut fait de l'eſchet au camp du Roy, puis que ſans ceux-là nos gẽs cuiderẽt perdre la bataille à Dreux. Et ſi iamais les Eſpagnols ne ſe fuſsẽt oſez acheminer vers la Frãce: car ſans la bataille, monſieur de Montpenſier ne ſe fuſt pas retiré en Frãce. Il auoit eſté enuoyé pour deffendre & ſecourir la Guyenne: & par le gain de la bataille, il en amena toutes les forces de Guyenne & de Sainctonge, qui eſtoient quatre compagnies de genſdarmes, & ſix qu'il en auoit auec luy, ou dans la Sainctonge : & monſieur de Sanſac auec la ſiẽne, vingt trois enſeignes de Gaſcõs, ou d'Eſpagnols, qui ne fut pas petit ſecours qu'il mena au Roy, dont vne bonne partie s'eſtoient trouuez au gain de la bataille. I'ay entẽdu que to⁹

ceux qui allerent de pardelà, firent tres bien le iour de la bataille de Dreux: Auſſi n'y a il pas de ſoldats en France, qui ſurpaſſant les Gaſcons, s'ils ſont bien conduicts. Et meſmement les dix enſeignes du capitaine Charry, leſquelles depuis le Roy honora tant, qu'il les print de ſa garde, & les retient encores à preſent, que monſieur de Stroſſi en a la charge apres la mort meſchante du capitaine Charry aſſaſſiné à Paris. Et encores qu'il ne faille point qu'vn homme ſe louë, ie diray à la verité, & mettray par eſcrit, que ie fis alors de plus grands ſeruices à mon Roy & maiſtre, que gentil homme fit iamais, & à ſon grand & extréme beſoin & neceſſité. Et que la Royne mette la main ſur ſa conſciẽce, ie m'aſeure quelle le confera. Elle ſçauoit mieux que tout autre la neceſſité où les affaires eſtoient: & cõbien cela incommoda les intelligences, que monſieur le Prince auoit en Guyenne, de laquelle il faiſoit eſtat.

Or Seigneurs, & mes compagnons, qui liſez mon liure, prenez exemple à la diligence & haſtiue execution que ie fis depuis la priſe de Lectoure: & ne vous attendez Lieutenãs de Roy, ie vous prie à tout le moins ſi vous auez la diſpoſition, au rapport qu'vn autre vous fera de la recognoiſſance de voſtre ennemy. Car il faut que vous meſmes le voyez. Et ſi vous le faictes, vous commanderez touſiours plus aſſeurément, que ſur le rapport d'vn autre. Vos yeux voyẽt plus clair que ceux d'autruy à ce qui eſt neceſſaire. Vous pouuez prendre auec vous vn ou deux des vieux capitaines: mais gardez vous ſur tout, que par quel-

que affection particuliere que vous pourriez porter à quelque vieux capitaine, de le prendre auec vous quand vous irez recognoistre: car il est à craindre que ceste affection ne vous faisse prendre quelque happelourde au lieu d'vn bon capitaine. Lequel dés qu'il descouurira l'ennemy, sentira quelque mutation de cœur: qui sera cause, que sur l'estimation que vous auez de luy & amitié que luy portez, il vous fera faire vn si grãd erreur, que vous ne regaignerez iamais ce qu'il vous aura faict perdre. Mais prenez tousiours quelque vieux capitaine, lequel par tout là où il sera trouué, aura combattu & faict combattre: & encore qu'il aye quelquefois esté malheureux & battu, mais qu'il n'aye perdu à faute de cœur & de sens, n'arrestez pas pour celà de le prendre au pres de vous car tout le monde n'est pas si heureux que Montluc, qui n'a iamais esté deffaict. Prenez plustost celuy-là, qu'vn qui n'aura iamais perdu ny gaigné, & qui n'aura iamais seruy en vn camp, que de tesmoing. Ie ne vous escris point cecy sans experience. I'ay appris ces leçons soubs feu monsieur de Lantrec, estant vn bon regent: car s'il fut malheureux, ce fut plus pour le deffaut de son conseil, que de faute de cœur, ny de bon iugement. Car il auoit ces deux choses, autant que Lieutenant de Roy, que i'aye iamais suiuy. I'ay continué mon apprentissage, soubs messieurs les Mareschaux de Strossi, de Brissac, & autres. I'ay veu faire assez d'erreurs à des Lieutenãs de Roy, sur le rapport que leur faisoient ceux qu'ils enuoyoient recongnoistre. Et veux dire encore, qu'vn Lieutenant de Roy, comme il a luy mesme

veu & recogneu les ennemis, il en eſt plus aſſeuré,& cõmande plus hardiment, Car s'il auoit eu quelque peur, il n'y a homme au monde à qui n'en vienne quelque peu,quand il void ſon ennemy, qui luy fait teſte, il ſe r'aſſeurera & ne luy en ſouuiendra plus. Combien de fois ſe maudit & deſpita monſieur d'Anguyen la nuit de Paſques venãt au Lundy, de ce qu'il n'auoit creu ſon opinion & de ceux qui vouloient combattre, quand il eut veu les ennemis face à face, & qu'il n auoit ſon cãp auec luy? Aſſeurez-vous Seigneurs, Lieutenans de Roy, que ie ne mets point cecy par eſcrit, ſans grande raiſon, Mais vous me direz, que c'eſt mettre la perſonne du chef de l'armee au hazard. C'eſt choſe qui ſe peut faire ſans danger ſi apparẽt. Que ceux qui craignent tant le dãger, qu'ils demeurent au lict. Allez y vous meſmes, il n'y a meilleur iuge que vous, qui cognoiſtrez, ſi vous auez tant ſoit peu d'experience à la deſmarche de voſtre ennemy, ce qu'il a dans le ventre: & s'il a de la peur ou du cœur. Pardonnez moy, ſi ie ſuis contrainct mettre moy-meſme mes loüanges. Puis que i'eſcris ma vie, ie la veux eſcrire au vray: auſſi bien le dirois-ie, ſi i'auois eſté battu: ſi ie mens, mille gentils-hommes me peuuent deſmentir.

Reuenant à mon propos pour acheuer ceſte guerre, monſieur de Montpenſier s'en alla auec toutes ſes trouppes attendre les Eſpagnols à Barbezieux, où monſieur de Sanſac luy manda, que monſieur de Duras s'eſtoit retiré, & monſieur de la Rochefoucaut, & qu'ils faiſoient ſemblant de vouloir retourner vers luy. I'eſtois arriué à

Bergerac. Monſieur de Montpenſier me deſpecha deux couriers queuë ſur queuë, & me priant qu'en extréme diligence ie tournaſſe à luy: & que meſſieurs de la Rochefoucaut & Duras s'eſtoiẽt r'aliez: & qu'on luy mandoit qu'ils tournoient viſage à luy. Et comme ie veux que Dieu m'ayde, en toute la nobleſſe de la compagnie du Roy de Nauarre & la mienne, ie ne trouuay pas trente cheuaux, qui peuſſent aller vn pas, que biẽ difficillement: ſi me mis-ie en chemin deux heures apres minuit: & repeus vn peu au chemin, & n'arreſtay que ie ne fuſſe à deux lieuës de Barbezieux, & rencontray deux fois par les chemins des ennemis, qui eſtoient eſchappez de la bataille: & les taillay en pieces. Ie me logeay vne heure de nuit à ſainct Priuat. Mon frere monſieur de Lieux eſtoit auec moy, qui ne s'eſtoit peu trouuer à la bataille: & fuſmes au leuer de mõſieur de Montpenſier, lequel me ſçeut fort bon gré de la diligence, que i'auois faicte à le venir trouuer: là où ie trouuay monſieur de Sanſac, qui me dict, que les ennemis auoient faict en vn iour & vne nuict dix-huict ou vingt lieuës. Monſieur de Montpenſier me licencia, & m'en retournay coucher à ſainct Priuat pres d'Aubeterre, & le lendemain à Bergerac. Et y trouuay Dom Iohan de Carbejac auec les dix compagnies d'Eſpagnols, qui auoit ſeiourné vn iour: & fus cauſe qu'il partit le lendemain matin. Ainſi m'en reuins, & renuoyant tout le monde à leur maiſon, n'y ayant rien en tout la Guyenne, qui bougeaſt, ny qui oſaſt dire, qu'il auoit iamais eſté de ceſte religiõ: car tout le monde alloit à la Meſſe & aux proceſ-

sions, assistans au seruice diuin: & les ministres trompettes de tout ce boute-feu auoient vuidé. Car ils sçauoient bien qu'en quelque coing qu'ils fussent, ie les attraperois, & leur ferois bonne guerre.

Estant arriué à Agen, ie fus aduerty, que monsieur de Terride s'estoit allé engager deuãt Mõtauban, auec l'artillerie de Thoulouse, & les deux compagnies de Bazordan, que i'auois laissé pour prendre garde au païs, & sept ou huict autres, que la ville de Thoulouse auoit faict, & ce fut incontinent apres qu'il eut entendu le gain de nostre bataille. Et comme i'eus sejourné huict iours, monsieur le Cardinal d'Armagnac, qui pour lors commandoit à Thoulouse, m'enuoya prier, ensemble toute la Cour de Parlement, de vouloir aller à Montauban, leur semblant que les affaires alloient fort à la longue, & auoient presque perdu l'esperance. Ie partis incontinent, & m'en allay droit à Thoulouse. I'y trouuay vne lettre, qu'vn mien amy m'escriuoit, par laquelle il me mandoit, que monsieur de Terride auoit escrit vne lettre à monsieur le Cardinal, & vne autre à la Cour, & aux Capitouls vne autre, par laquelle leur mandoit, qu'il auoit entendu, qu'ils m'auoient enuoyé querir, pour aller commander au siege de Montauban: & qu'en cela, ils luy faisoient vn grand tort, & le touchoient de son honneur. Et qu'apres qu'il auoit battu le buisson, les autres prendroient la proye. Voylà le contenu des lettres, que le capitaine Bidonnet auoit apportées. Estant à Thoulouse, ie fus fort pressé d'y aller: mais ie respondis à monsieur le Cardi

nal & autres, que ie ne voulpis point faire ce tort à vn mien compagnon. Car selon le contenu de ses lettres, il se tenoit asseuré de prendre la place. Et comme ils virent que ie n'en voulois point prendre la charge, ils me prierent à tout le moins que i'allasse iusques là, voir comme tout y passoit ce que ie fis. Monsieur de Terride me monstra tout ce qu'il auoit faict: & trouuay qu'en douze iours qu'il auoit demeuré deuant, il ne s'estoit pas faict œuure de deux iours: & congneus bien, que le commencement n'auoit gueres esté bon, me doutant que la fin en seroit pire. Car ie trouuay, qu'il auoit abandonné les fauxbourgs S Anthoine, qui est sur la venuë deuers Caussade, par là ou on entroit, & sortoit dans la ville tout ce qu'on vouloit. Il auoit esté contraint de ce faire, pource que les soldats, le laissoient tous depuis la mort du Capitaine Bazordan, qui luy auoit esté tué, & le seruoit de maistre de Camp. Et ay bien opinion, comme ont beaucoup d'autres, que sans sa mort, les choses fussent allées mieux: car c'estoit vne sage teste, & homme de guerre. Il ne faut pas trouuer estrange, si monsieur de Terride n'entendoit gueres à assieger places, car ie veux maintenir, qu'il n'y a homme qui l'entende, qu'vn maistre de l'artillerie qui longuement aura pratiqué, & que les Commissaires de l'artillerie, vn Ingenieur, le maistre de Camp, & le Colõnel, si ce sont vieux soldats. Car en ces charges, il faut qu'ils ayent veu souuent telles choses. Tous les autres n'y entendent rien, ny le Lieutenant de Roy mesmes, sinon qu'il aye appris auec ceux-là. Et allant recognoistre la place auec ceux-là, il

drent cognoissance, & ce faict sage pour les assieger : mais autrement non : car les Capitaines des gendarmes ne vont iamais veoir recognoistre, ny aux approches : mais se tiennent volontiers à la largue, pour garder que secours ny autre chose ne puisse entrer dans la place. Et comment veut-on que les capitaines des gendarmes le sçachent, veu que iamais ils n'ont assisté à la recognoissance, ny entendu la dispute, qui se faict entre les vns & les autres ? car là on discourt à l'œil le fort ou le foible de la place. C'est la chose la plus difficille & importante de la guerre. Plusieurs sont bons & grands Capitaines, qui s'y trouueront empeschez. Il faut auoir fort pratiqué celà, sçauoir que c'est des fortifications, remarquer & cognoistre le deffaut d'vn bastion, d'vn esperon, d'vn flanc, deuiner ce que peut estre faict par dedans : parce que vous mesmes feriez, si vous estiez dedans. Monsieur de Terride estoit bon pour commander à cheual à la campagne & pour combattre, mais non pour assieger places. Aussi ne sont pas d'autres, qui n'ont iamais fait autre mestier, que le sien : encores qu'au logis chacun en veut dire son aduis, & en parler sur le tapis, ou sur vne fueille de papier. Il est bon d'ẽ voir le plan, mais cela trompe souuent. Ie voudrois de bon cœur, que quand quelques vns qui n'ont eu iamais de ces charges, ou bien qui n'ont suyuy le Lieutenant du Roy, qui est allé recognoistre auec les susdicts, & entendu toutes les disputes, quand ils en veulent parler, & en dire leur aduis, que le Lieutenant du Roy leur dict, qu'ils s'allassent hasarder à receuoir des ar-

quebusades à la recognoissance. Et alors ils en pourroient parler. C'est tousiours le lieu le plus chatouilleux: parce que si les assiegez valent rien, ils empescheront à leur possible, que l'assaillãt ne puisse recognoistre leur fort. Et s'il est possible, qu'ils disputent tout ce qu'il y aura dehors, iusques à vne maisonnette: car si du premier coup ils laissent faire les approches, ils monstrent ou qu'ils sont foibles, ou que ce ne sont gens de guerre.

Ie l'aissay donc ce beau siege, & m'en retournay à Agen, en ayant dict mon aduis à monsieur de Terride, qui n'en rapporta que ce que i'auois predit. Quelques iours apres, la Cour de Parlement de Bourdeaux, & monsieur de Nouailles, gouuerneur de la ville m'enuoyerent prier vouloir aller iusques à Bourdeaux, pour aider à pacifier vne partialité, qui s'estoit esmeuë dãs ladite ville. Ce que ie fis, & y demeuray quelques iours, puis m'en retournay à Agen, pour estre au cœur de la Guyenne, ou aborde ordinairement toute la Noblesse. C'est là où doit estre le siege d'vn Lieutenant de Roy, & non à Bourdeaux, encores que ce soit la ville capitalle: car elle est trop esloignée. Et puis il y a vn parlement, qui se mesle du tout, & la Noblesse ny peut aller sans grãds frais: & tousiours il y a quelque verre cassé, qui fait peur aux gentils-hommes, lors qu'ils y vont. Quelque temps apres mõsieur le Cardinal d'Armagnac, & la Cour de Parlement de Thoulouse, & les Capitouls m'enuoyerent prier, si ie voulois aller iusques à Thoulouse, pour quelques affaires d'importance, qu'ils ne pouuoient escrire.

Ce que ie fis. Il ne me falloit pas semondre deux fois. Et comme ie fus là, ils tindrent vn conseil, où se trouuerent messieurs les Cardinaux d'Armagnac, & de Strossi, monsieur le premier President Dassis, les Seigneurs de Terride, Negrepellice, Forqueuaux, du Faur, Aduocat general du Roy, & les Copitouls. Ils me remonstrerẽt, qu'ils vouloient dresser vn camp, pour aller en Languedoc, & qu'ils me vouloient eslire chef de l'armée. Mais ie leur remonstray que monsieur le Conneſtable n'y prendroit pas plaisir, veu que c'estoit en son gouuernement, & que d'ailleurs il ne m'aimoit gueres. Or la bataille de Dreux estoit desia donnée, où comme chacun sçait, les affaires du Roy furẽt en branſle : mais la victoire en demeura au Roy, par la vaillance & prudence de monsieur de Guyse. Toutesfois ledit sieur Conneſtable y demeura prisonnier, & de l'autre costé mõsieur le Prince de Condé, & ainsi les deux chefs, ce qui ne se vid iamais. Cela monstre qu'elle fut bien combatuë : mais puis que ie n'y estois pas, il ne touche à moy d'en parler. Ces gens me presserent tant, qu'enfin i'acceptay ceste charge : & mismes par escrit tout ce qu'il nous falloit. Monsieur le Cardinal de Strossi se chargea de faire venir douze cens balles de canon, & quelque quantité de poudres de Marseille en hors, & monsieur de Forqueuaux d'en faire venir aussi à Narbonne. Et commençasmes à bailler les commissions de gens de pied. Et arrestames qu'en trente iours tout seroit preſt, & la leuée des deniers que la ville, & le pays de Languedoc faisoit : car tous estoient de l'entrepriſe.

Sur ces entrefaictes m'arriuerent trois courriers en vn iour & vne nuict de Bourdeaux, dont le fils aisné du Greffier Pontac fut le premier, l'Aduocat du Roy la Het, qui depuis a esté Procureur General, l'autre, & vn Gentil-homme de Nouailles le dernier. Lesquels tendoient tous à vne mesme fin, qui estoit, que si ie n'allois promptement, & à extréme diligence secourir la ville de Bourdeaux, qu'elle s'en alloit perduë, pour vn grand different, qui estoit suruenu dans la ville entre monsieur le premier President Lagebaston, & monsieur de Nouailles Gouuerneur. Et me prioit la Cour, les Iurats, & ledict Sieur de Nouailles de me vouloit haster, autrement i'y arriuerois trop tard. Car Monsieur de Nouailles auoit desia mandé apprester toutes les banlieuës, pour les mettre dans la ville par le chasteau du Ha, qu'il auoit. Ceux de la ville se faisoient maistres des portes les vns: car l'vne partie soustenoit monsieur de Nouailles. A grand difficulté, ces messieurs me voulurent permettre d'y aller. Ie leur promis que dans quinze iours, à peine de mon honneur, ie me rendrois à Thoulouse, & que cependant ils diligentassent de faire les preparatifs: afin qu'à mon arriuée ie trouuasse tout prest. Et ainsi me mis en chemin: car ie n'ay iamais esté homme de remises. Et pource qu'il y auoit grand quantité de noblesse auec moy, ie ne me peuz mettre par eauë, & fallut que i'allasse par terre: & à cause des armes & grands cheuaux, que nous auions, demeurasmes trois iours à aller iusques à Agē. I'auois depesché Pontac, & le gentil-hōme de monsieur de Nou-

ailles donnant asseurance à ceux de Bourdeaux, que ie m'en allois. Monsieur de Het ne voulut partir, qu'il ne me vid à cheual: & fit si grande diligence, qu'il en tomba malade, & en cuida mourir. Leur arriuée fit tenir tout le monde en cruelle d'vn costé & d'autre. Nous n'arrestames qu'vne nuict à Agen, & passames outre. Et en trois iours ie fus à Bourdeaux, où ie trouuay vne patente, que le Roy me mandoit: par laquelle il me faisoit son Lieutenant en la moitié du gouuernement de Guyenne, en l'absence du Roy de Nauarre: & à monsieur de Burie demerroit l'autre moitié, sans que pour lors il nommast ce que demeureroit à monsieur de Burie, & ce qui demeureroit à moy.

On pensoit qu'à mon arriuée ie mettrois la main aux armes, & que ie tuerois toute la part du premier President. Beaucoup s'en estoient fuys: mais ie cognoissois bien, que c'estoit la ruyne de la ville: & que le Roy perdroit beaucoup, car si cela se faisoit, tout le monde n'eust sçeu garder que la ville ne fust estè saccagee. Ie passay à Cadillac, où monsieur de Candalle me fit cest honneur de m'accompagner. Et nous mismes dans son gallion, & dedans d'autres vaisseaux: car il y auoit force noblesse. Et sur le chemin arriuerent nouuelles, que ceste nuict-là monsieur de Nouailles estoit mort, & n'auoit demeuré malade que deux iours. On dit apres, que l'on luy auoit aduancé ses iours. Ie ne sçay s'il est vray. Ce fut dommage pourtant: car c'estoit vn bien sage gentil homme, & bon seruiteur du Roy. Le lendemain, que ie fus arriué, i'allay au Palais, & là ie

proposay à la Court ce que i'auois retenu du siege de Siene, & comme l'on se doit gouuerner en vne grande ville, & en vne guerre ou sedition. Et que si nous mettions la main au sang, la ville estoit destruicte, aussi bien les vns que les autres: & leur mit en auant aussi le faict de Thoulouse: que si i'eusse laissé entrer, ce que venoit des montagnes & de Comenge, tout le monde n'eust sceu garder, que la ville n'eust esté saccagée, & qu'autant leur en aduiendroit si l'on mettoit la main au sang, & donnoit licence au peuple, mesmes à celuy de dehors: qu'ils se souuinssent de ce qui estoit aduenu lors que Monsieur de Monens fut tué, que le peuple print l'auctorité. Qu'il falloit commencer par vn bon accord & vnion, sans entrer en aucun desordre & trouble: & que puis apres on puniroit les delinquans par la voye de la Iustice. Toute la Cour trouua mon opinion fort bonne, & m'en remercierent infiniment. Au partir de-là, comme i'euz disné, i'allay à la maison de la ville où i'auois assigné les Iurats, & tous ceux du conseil d'icelle, & leur fis semblable remonstrance. Et encores qu'il en y eust quelques vns, qui eussent voulu remuer besongnes, neantmoins ie leur alleguay tãt d'exemples & de bonnes raisons, qu'ils changerent tous d'opinion. Et sur les quatre heures ie me rendis à l'Archeuesché, où i'auois assigné tout le Clergé, & là leur fis vne remonstrance selõ l'Estat de l'Eglise, comme i'auois faict aux autres, chacun pour le sien: de sorte qu'en ce iour-là i'appaisay la ville. Et le lendemain commençames entrer sur l'ordre, qu'il falloit tenir, pour faire

que la pacification y duraſt. Et fis ſi bien, qu'en trois iours toutes choſes changerent en paix & bonne vnion. Ie veux dire, & au teſmoignage de toute la ville de Bourdeaux, que ſi i'euſſe fait autrement, la ville eſtoit deſtruite: car il ne faut venir à la violence, lors qu'on y peut proceder par autre moyen, veu meſmement que c'eſtoit diuiſion entre les Catholiques, ou pour le moins qui s'en diſoient: car ie ne ſuis pas Dieu, pour lire dans leur cœur.

O que le Roy doit bien regarder, à qui il baille les gouuernemens, & que ſur tout il eſliſe des perſonnes qui ayent eſté gouuerneur autresfois de quelque places, car ſi par vne longue experience il n'eſt couſtumier d'auoir telles charges, il court vn grand peril, pour l'eſtat du pays, & de la ville où tels inconueniens aduiennent. I'auois eſté gouuerneur de Montcailler, d'Albe, & Lieutenant de Roy à Sienne, & apres à Montalfin. Tant de diuerſes choſes, que i'auois experimentées là, m'auoient apprins à congnoiſtre, & preuoir la ruyne ou le ſalut d'vne place. Et ſans l'experience que i'auois, ie me doute, que i'euſſe prins le chemin de l'execution. Car mon naturel tendoit plus à remuer les mains, qu'à pacifier les affaires, aymant mieux frapper & ioüer des couſteaux, que faire des harangues. Mais la prudence me gaigna pour ce coup. Il n'eſt pas beſoin ſe laiſſer emporter à ſon naturel, & à ſa paſſion: car les affaires du maiſtre vont alors mal. Il y auoit prou de gens en ceſte ville-là, qui euſſent voulu remuer beſongne en haine du premier Preſidẽt, qui n'a iamais gueres eſté aimé. Si c'eſt à tort

ou à droit, ie m'en remets. Mõſieur de Bourdeaux qui eſt en vie, ſçait bien l'aduis, qu'on me vint donner, me promenant dans ſon iardin.

Or ie fus prié de toute la Cour de Parlement, & de toute la nobleſſe, enſemble de toute la ville, d'accepter la charge, que le Roy m'auoit donnée ce que ie ne voulois iamais faire: & auois faict la depeſche au Roy, & à la Royne pour remercier leurs Majeſtez, car ie me mettois touſiours deuant les yeux, qu'il m'en aduiendroit, ce qui m'en eſt aduenu: & que ce gouuernement ne m'ameneroit qu'enuies & haynes. Ie n'ay iamais preſagé choſe de moy, qui ne ſoit aduenuë. Que l'on demande à monſieur le Preſident Lagebaſton, qui me fit la harangue dans le Palais, pour me faire prendre ceſte charge, la reſponce que ie luy en fis, & auſſi en particulier. Il y a encores d autres Preſidens & Conſeillers, qui ſont en vie qui entendoient, les raiſons miennes. Ie m'aſſeure qu'il leur ſouuiendra, ſi la prediction, que ie faiſois lors de moy, ne m'eſt aduenuë. Si eſt-ce que pour lors ie ne l'acceptay point, ny de deux iours apres, non pas que le Roy ne me fiſt trop d'honneur, & que ie n'euſſe bien ſouhaitté vn tel bien: mais i'auois touſiours deuant les yeux mille choſes bien chatoüilleuſes, mais le premier Preſident Lagebaſton, & les autres Preſidẽs ſes cõpagnons, & les anciens Conſeillers vindrent à mon logis, où ils me dirent beaucoup de choſes. Monſieur de Candalle, & monſieur Deſcars, que ie trouuay là, & monſieur de Lieux mon frere, meſieurs de Barſac, Duza, & toute la nobleſſe, qui eſtoient auec moy, me preſſoient d'autre coſté:

disant que ie la deuois prendre, les Iurats & toute la ville de mesme. Et par ainsi ie demeurois seul en mon opinion: & fus contrainct de passer le guichet, comme vn homme quon met en prison. Car ainsi puis-ie dire y auoir esté mis. Et si i'eusse demeuré en ma liberté, ie fusse mort, ou i'eusse fait quelque seruices, qui fussent esté agreables au Roy, dont i'en eusse tiré quelque recompense, au lieu que des seruices, que i'ay faits auec ceste charge de pardeça, ie n'en ay eu que reproches, & malle graces. Et si diray-ie qu'il n'y a hõme sous le ciel qui eust sceu faire mieux que i'ay fait au dire de tous les trois Estats de la Guienne. Et si i'eusse faict tels seruices du viuant des feus Roys François, où Henry, il n'i a Gentil-homme en France, s'il ne porte tiltre de Prince, qui eust esté plus aduancé ni mieux recogneu, que i'eusse esté. Or Dieu soit loüé de tout. Ma recompence a esté vne grande arquebuzade au visage, de laquelle ie ne guerirai iamais, qui me fait tousiours maudire l'heure, que iamais i'eus ceste charge. Plusieurs plus grãds Seigneurs que moi s'en fussent sentis honorez, aussi faisois ie moi: mais aiant à seruir vn Roy en son enfance, & vn pais où ie preuoiois bien que i'auois prou d'affaires, & loin de moiens, il me sembloit que ce seroit plus d'auantage pour moi, d'aller loing de mon fumier que demeurer dessus. Et conseilleray tousiours à vn mien ami, de prendre charge, plustost loing, que pres du lieu de sa demeure, car enfin nul n'est Prophete en son pais. Quoi qu'il en soit pour le bien de la patrie, ie prins ceste charge pesante sur mes espaules.

Or

Or comme ie penſois partir de Bourdeaux pour aller à Thoulouſe, apres auoir tout pacifié: arriua la paix, que le Capitaine Fleurdelis apporta. Il auoit trouué le Capitaine Montluc deuant Muſſidan, qui amenoit au Roy douze compagnies de gens de pied, les plus belles compagnies & les mieux armées, qu'encores fuſſent leuées en Guyenne: & vne compagnie de cheuaux legers. Le Sieur de Cancon eſtoit ſon Lieutenant, & le Sieur de Montferran ſon Enſeigne. La ville de Bourdeaux luy auoit enuoyé deux canons, & vne couleurine, que le Capitaine Fleurdelis trouua à deux lieuës de Muſſidan. Le Capitaine Montluc ne voulut iamais arreſter de paſſer ourre, qu'il n'euſt de mes nouuelles. La paix arriuée, tout le monde fut d'aduis, que ie le contremandaſſe. Ce que ie fis, & ramena l'artillerie, & fis retiret tous ſes gens de pied, & gẽs de cheual, afin que le peuple ne fuſt mãgé d auantage Et manday à Thoulouſe de faire le ſemblable: de ſorte qu'en huict iours tout le monde fut retiré, m'aſſeurant de garder la Guyenne ſans garniſon d'homme de cheual, ny de pied. Ce que ie fis: car l'eſpace de cinq ans, homme de pied ny de cheual ne mangea en toute la Guyenne vne poulle, tenant les champs. I'auois trois canons à Agen, & auec braueries & menaces, ie teuois tout le monde en crainte: & fis poſer les armes, meſmement toutes armes à feu: & n'y auoit homme qui portaſt armes ſinon les Gentilshommes leurs eſpées & dagues. Et mis vne ſi grande crainte par tout le pays, pour deux ſoldats Catholiques, que ie fis pendre, ayant tranſgreſſé l'Edict, que nul n'oſa

plus mettre la main aux armes. Les Huguenots penſant eſchapper à bon marché, & que ie ne les punirois pas à eux, deux autres de leur religion tranſgreſſerent l'Edit: & ſoudain ils furent pendus, pour faire compagnie aux autres. Et quād les deux religions virent que les vns ny les autres ne pouuoient auoir d'aſſeurance de moy, s'ils tranſgreſſoient, ils ſe commençerent à entr'aymer & ſe frequenter. Voyla comme i'entretins la paix l'eſpace de cinq ans en ce pays de Guienne entre les vns & les autres. Et croy que ſi tout le monde euſt voulu faire ainſi, ſans ſe partialiſer d'vn coſté ny d'autre, & rendre la iuſtice à qui la meritoit, nous n'euſſions iamais veu tant de troubles en ce Royaume. Ce n'eſtoit pas petite beſongne, car i'auois affaire auec des cerueaux auſſi fols & gaillards, qu'il en y aye en tout le Royaume de France, ny parauenture en l'Europe. Qui gouuernera bien le Gaſcon, il peut s'aſſeurer, qu'il aura faict vn chef d'œuure: car comme il eſt naturellement ſoldat, auſſi eſt-il glorieux & mutin. Toutesfois tantoſt faiſant le doux, puis le collere, ie les maniois ſi bien, que tout plioit ſoubs moy, ſans que qui oſaſt leuer la teſte. Bref le Roy y eſtoit recogneu & la iuſtice obeye.

Voyla la fin de la guerre des premiers troubles où ie me ſuis trouué, & ce que i'ay fait en iceux. Qui eſt en ſomme, que ſi Dieu ne m'eut donné le courage de m'oppoſer aux Huguenots, ils ſe fuſſent tellement quantonnez, qu'il n'euſt eſté en la puiſſance du Roy de les en tirer de long-temps. Et ne ſuis pas de l'aduis de ceux, qui diſent que ce n'eſt rien, & que quand bien ils ſeroient

icy quantonnez, qu'on les y enfermerdit. C'eſt vn bon pays & riche, s'il y en a en France, auec de belles riuieres, & beaucoup de places fortes & de ports de mer. Comment ſe peut donc vn tel pays r'enfermer, veu qu'Anglois & autres eſtrangers y peuuent aborder par la mer? Le Roy n'en a tenu que trop peu de compte. I'ay peur qu'à la longue il s'en pourroit trouuer mal. Mais pourueu que ces Meſſieurs qui en parlent à leur aiſe, aient les coudées franches, ils ne ſe ſoucient pas des autres, quand on leur demande aide & ſecours d'argent, car d'autre choſe nous n'en auõs que trop. Ils diſent qu'on s'aide du païs. Et ainſi le ſoldat n'eſtant payé, eſt forcé, de voler & ſaccager, & le Lieutenant du Roy de l'endurer. C'eſt tout vn diſent-ils, païs gaſté n'eſt pas perdu. O la meſchante parole, indigne d'vn Conſeiller du Roy, qui a les affaires d'Eſtat en main. Ils n'en porte pas la peine, ny n'en a pas les reproches: mais bien celuy qui a ceſte charge, lequel le peuple accable de maledictions. Voila donc noſtre Guienne perduë & reconquiſe, & puis maintenuë en paix pour le bien de tout le peuple, & particulierement pour mon grand malheur Car mon fis le Capitaine Montluc ne pouuant nõ plus viure en repos que ſon pere, ſe voiãt inutile en France, pour n'eſtre Courtiſan, & ne ſçachant nulle guerre eſtrangere, où s'emploier, deſſeigna vne entrepriſe ſur mer, pour tirer en Affrique, & conquerir quelque choſe. Et pour cet effect ſuiui d'vne belle nobleſſe volontaire (car il auoit plus de trois cens Gentils-hommes) & d'vn nombre des meilleurs ſoldats & Capitai-

nes qu'il peuſt recouurer, s'embarquer à Bordeaux auec ſix nauires, auſſi bien equippez qu'il eſtoit poſſible. Ie ne veux m'arreſter plus longuement ſur le deſſein de ceſte mal-heureuſe entrepriſe, en laquelle il perdit la vie, ayant eſté emporté d'vne mouſquetade en l'iſle de Maderes, où il fit deſcente, pour faire aiguade. Et parce que les inſulaires ne vouloient permettre de rafraiſchir les vaiſſeaux, il fallut courir aux mains, à leur perte & ruyne, & plus à la mienne, qui perdis là mon bras droit. Que s'il euſt pleu à Dieu me le cõſeruer, on ne m'euſt preſtez les charitez qu'on a fait Bref ie l'ay perdu en la fleur de ſon aage, & lors que ie penſois qu'il ſeroit mõ baſton de vieilleſſe, & le ſouſtien de ſon païs, qui en a eu bon beſoin. I'auois perdu le courageux Marc-Anthoine mon fils aiſné au port d'Oſtie: mais celuy qui mourut à Maderes peſoit tant, qu'il n'y auoit Gentil-homme en Guenne, qui ne iugeaſt, qu'il ſurpaſſeroit ſon pere. Ie laiſſe à diſcourir à ceux-là qui l'ont cogneu, qu'elle eſtoit ſa valeur & ſa prudence Il ne pouuoit faillir d'eſtre bon Capitaine, ſi Dieu l'eut preſerué: mais il diſpoſe de nous comme il luy plaiſt. Ie croy que ce petit Montluc, qu'il m'a laiſſé, taſchera à l'imiter, ſoit en valeur ou en loyauté enuers ſon Prince, comme touſiours les Montlus ont faict. S'il n'eſt tel, ie le deſauouë. On ſçait bien, & la Royne mieux que toute autre, que ie ne fus iamais l'autheur de ceſte infortunée entrepriſe. Monſieur l'Admiral ſçait bien cõbien ie taſchay à la rompre, non pas pour vouloir retenir mon fils ſur les cendres: mais pour la crainte que i'auois qu'il ne fuſt cauſe

d'ouurir la guerre entre la France & l'Eſpagne. Et encor que ie l'euſſe deſiré, ſi euſſe-ie voulu, que quelque autre euſt fait l'ouuerture, pour la tirer de nos maiſons. Le deſſein de mon fils n'eſtoit pas de rompre rien auec l'Eſpagnol, mais ie voyois bien, qu'il eſtoit impoſſible, qu'il ne donnaſt là, ou au Roy de Portugal: car à voir & ouyr ces gens, on diroit que la mer eſt à eux. Monſieur l'Admiral n'aimoit & eſtimoit que trop mon fils ayant teſmoigné au Roy, qu'il n'y auoit Prince, ny Seigneur en France, qui euſt peu de ſes ſeuls moyens, & ſans bien-fait du Roy, dreſſer en ſi peu de temps vn tel equipage. Il diſoit vray, car il auoit gaigné le cœur de tous ceux, qui le cognoiſſoient, & qui vouloient ſuiure les armes. Et moy i'eſtois ſi mal-aduiſé, qu'il me ſembloit que la fortune luy deuoit eſtre auſſi fauorable, qu'à moy. Pour vn vieux guerrier, tel que ie ſuis, ie confeſſe que ie fis vne grande faute de n'auoir auant partir, deſcouuert l'entrepriſe à quelque autre, veu que les Vicomtes Duza, & de Pompadour, & mon ieune fils eſtoient de la compagnie, qui euſſeut peu tenter fortune, & pourſuiure l'entrepriſe proiettée. De laquelle ie tairay, parce que peut eſtre, la Royne la renoüera quelque iour.

COMMENTAIRES DE MESSIRE *Blaise de Montluc Mareschal de France.*

LIVRE SIXIESME.

LA France ioüist cinq ans de ce repos auec les deux religions: toutesfois ie me doutois touſiours, qu'il y auoit quelque anguille ſoubs roche: mais pour la Guienne ie ne craignoïs pas beaucoup. I'auois touſiours l'œil au guet, donnant aduis à la Roine de tout ce que i'entendois, auec toute la fidelité, dont ie me pouuois aduiſer. Pendant ce temps, le Roy viſita ſon Royaume. Eſtant arriué à Thoulouſe, ie fus baiſer les mains à ſa Majeſté, laquelle me fit plus honorable recueil, que ie ne meritois. Les Huguenots ne faillirent à faire leurs pratiques & menées: & me faiſoient faux feu ſous main, car à deſcouuert ils n'oſoient le faire: mais ie ne m'en donnois pas grand peine. La Roine me fit ceſt honneur de me dire tout ce qui ſe paſſoit, & me monſtra la fiance, qu'elle auoit en moy. Et cognus bien lors, qu'elle n'aimoit pas les Huguenots. Vn iour eſtant en ſa chambre auec meſ-

sieurs les Cardinaux de Bourbon & de Guyse, elle me raconta ses fortunes, & la peine, où elle c'estoit trouuée. Et entre autres choses me dict, que le soir, que la nouuelle lui vint, que la bataille de Dreux estoit perduë (car quelque hardie lance lui donna ceſt alarme, n'aiant pas eu loisir d'attendre ce que Monsieur de Guise feroit, apres que monsieur le Conneſtable fut rompu & prins) elle fut toute la nuict en Conseil, où estoiēt mesdits Seigneurs les Cardinaux, pour aduiser quel party elle prendroit pour sauuer le Roy. En fin sa resolution fut, que si la nouuelle se fut trouuée veritable, elle tascheroit se retirer en Guienne, encore que le chemin fust bien loing, où elle se tenoit plus asseurée qu'en tout autre païs de la France. Ie prie à Dieu, qu'il ne m'aide iamais, si les larmes ne m'en vindrent aux yeux, lui oiant racōter sa desolation. Et lui dis ces mémes mots, Hé mon Dieu, Madame, vous estes vous trouuée en telle neceſſité? Elle me l'asseura, & iura sur son ame, comme firent aussi messieurs les Cardinaux. Il faut dire la verité, que si ceste bataille euſt esté perduë, sa Majesté eut bien eu a souffrir: & croy que c'estoit fait de la France, car l'Estat euſt esté changé, & la Religion. Car à vn ieune Roy, on fait faire ce qu'on veut.

Or leurs Majestez aiant trauersé la Guienne trouuerent les choses en meilleur estat qu'on ne leur auoit dit: car les Huguenots mes bons amis auoient faict courir le bruit, que tout estoit ruiné & perdu: mais ils trouuerent qu'elle estoit en meilleur estat que le Languedoc. Leurs Majestez sejournerent au Mont de Marsan quelque

temps,attendant que la Royne d'Eſpagne vint à Bayonne. Ie veux eſcrire icy vne choſe, que ie deſcouuris-là, pour monſtrer que i'ay touſiours tenu à la Royne la promeſſe, que luy fis à Orleãs,apres la mort du feu Roy Frãçois,Que ie ne deſpendrois iamais que du Roy & d'elle,comme i'ay touſiours fait.Encore que ie n'en aye pas rapporté grand fruict,ſi eſt-ce que i'ayme mieux que la faute ſoit venuë d'ailleurs, que ſi i'auois manqué à ma promeſſe.Ie ſentis donc le vent,qu'vne ligue s'eſtoit dreſſée en la France, là où il y auoit de grands perſonnages, Princes, & autres, leſquels ie n'ay que faire de nommer, bien engagez de promeſſe. Ie ne ſçay au vray à quelle fin ceſte ligue ſe faiſoit: toutesfois vn gentil-homme me les nomma preſque tous: & fus perſuadé par ledit hentil-homme de m'y mettre, m'aſſeurant que ce ne ſeroit que pour bon effect: mais il cogneut à mon viſage,que ce n'eſtoit pas viande de mon gouſt. I'en aduertis ſecrettement la Royne tout auſſi toſt, car ie ne le pouuois porter ſur le cœur.Elle le trouua bien eſtrange, & me dit que c'eſtoient les premieres nouuelles,me commandant de m'enquerir encor mieux du tout. Ce que ie fis,& n'en trouuay rien d'auantage, que ce que ie luy en auois dit:car ce Gentil-homme ſe tint ſur ſes gardes.

Sa Majeſté me demanda aduis,comme elle s'en deuoit gouuerner:ie luy dis & la cõſeillay qu'elle deuoit mettre en auant, & moyenner que le Roy propoſaſt luy-meſme, qu'il auoit entendu qu'vne ligue ſe dreſſoit en ſon Royaume, & que cela ne pouuoit eſtre, ſans le mettre en crainte

& ſoupçon: qu'il deuoit prier tous generalement de rompre ceſte ligue: & qu'il vouloit faire vne aſſociation en ſon Royme, de laquelle il ſeroit le chef. Elle fut ainſi appellée quelque temps: mais apres on changea de nom, & l'appella-on la confederation du Roy. La Royne pour lors que ie luy donnay ce conſeil, ne le trouua pas bõ: & me dit que ſi le Roy en faiſoit vne, il ſeroit à craindre que les autres en fiſſent vne autre. Mais ie luy repliquay, qu'il falloit que le Roy y obligeaſt ceux, qui en pourroient faire au contraire, & que c'eſtoit choſe, qui ne ſe pourroit celer: & à laquelle on pourroit pouruoir. Deux iours apres ſa Majeſté ſouppant, elle m'appella, & me dict, qu'elle auoit mieux penſé en l'affaire, que ie luy auois parlé, & qu'elle trouuoit que mon conſeil eſtoit fort bon: & me dit, que le lendemain ſans plus tarder elle vouloit faire propoſer au Roy ceſt affaire, cõme elle fit. Et m'enuoya querir à mon logis, pour m'y trouuer: mais ie n'y eſtois point. Le ſoir elle me dit pourquoy ie n'y eſtois venu, & me commãda de m'i trouuer le lendemain: parce qu'au conſeil y auoit eu pluſieurs grandes difficultez, leſquelles on n'auoit peu reſoudre. Ie m'y trouuai ſelon le commandement qu'elle m'en auoit fait. Il y eut encores pluſieurs diſputes. Monſieur de Nemours parla fort ſagement, & remonſtra qu'il ſeroit bon de faire ligue & aſſociation pour le bien du Roi & de ſon eſtat, afin que tous d'vne meſme volonté, ſi les affaires ſe preſentoient, ſe rendiſſent aupres de ſa Majeſté, pour expoſer leurs biens, & leurs vies pour sõ ſeruice. Et d'autre part, que ſi quelques vns de

quelque religion que ce fuſt, leur vouloient courir ſus, ou remuer quelque choſe, que tous d'vn accord & vnion expoſaſſent leurs vies, pour ſe deffendre. Monſieur le Duc de Montpenſier fut de ceſte meſme opinion, & pluſieurs autres, diſant tous, que cela ne pouuoit que d'autant plus tenir le Roy en paix, veu qu'on ne ſçauroit les plus grands ainſi liguez pour la deffence de la couronne.

La Royne me fit cet honneur de me commander que i'en diſſe mon aduis. Alors ie propoſay que ceſte ligue ne pouuoit porter preiudice au Roy. Car tout tendoit à vne bonne fin, pour le ſeruice de ſa Majeſté, bien & repos de ſon Eſtat, & de ſes ſujects: mais que celle qui ſe faiſoit à cachettes, ne pouuoit porter que mal-heur. Car comme l'on entendoit qu'il s'eſtoit faict vne ligue, d'autres en voudroient faire vne autre, & nõ ſeulement vne, mais pluſieurs: & qu'il n'y auroit rien, qui nous menaſt ſi toſt aux armes que cela. Et que ſi les vns tẽdoient à bonne fin, on n'eſtoit pas aſſeuré que d'autres ne tendiſſent à la mauuaiſe. Car les bons ne pouuoient reſpondre pour les mauuais. Que ſi les cartes ſe meſloiẽt vne fois de ligue à ligue, il y auroit bien affaire d'en tirer vn bon jeu: car c'eſtoit vne vraie porte ouuerte pour faire entrer les eſtrangers dans le Roiaume, & mettre tout en proie: mais que tous generallement, Princes & autres deuions faire vne ligue ou aſſociation, qui s'appelleroit la ligue, ou bien confederation du Roy: & faire les ſermẽs grands & ſolemnels de n'y contreuenir, à peine d'eſtre declarez tels, que le ſerment porteroit: & que ſa

Majeſtez aiant fait les concluſions, deuoit depeſcher meſſagers par tout le Royaume de France, auec procurations pour receuoir le ſerment de ceux, qui n'eſtoient là preſens : & que par là l'on cognoiſtroit, qui voudroit viure & mourir au ſeruice du Roy & de l'Eſtat. Que ſi quelqu'vn eſt ſi fol, d'oſer leuer les armes, iurons tous, Sire, de luy rompre la teſte. Ie vous reſpons, que i'y mettray ſi bon ordre en ce païs, que rien ne branſlera, que vous ne ſoyez recogneu pour noſtre maiſtre. Et par meſme moien promettons par la foy, que nous deuons à Dieu, que ſi quelque autre contreligue ſe trouue, nous vous en aduertirons. Faictes ſigner la voſtre au plus grands de voſtre Royaume. La feſte ne ſe pourroit ioüer ſans eux, ainſi on pourra les obliger, & pouruoir aux inconueniens. Voila ma propoſitiõ. Là il y eut pluſieurs diſputes : mais enfin fut concluë l'aſſociation du Roy, & arreſté que tous les Princes, grands Seigneurs, Gouuerneurs des prouinces, & Capitaines de gendarmeries renonceroient à toute ligue, & confederation, tãt dehors que dedans le Royaume, & que tous ſeroiẽt de celle du Roy, & feroient le ſerment, à peine d'eſtre declarez rebelles à la Couronne. Et y a encores d'autres obligations, deſquelles il ne me reſouuient. Il y eut pluſieurs difficultez pour coucher les articles. Les vns diſoient, qu'ils deuoient eſtre couchez d'vne ſorte, & les autres d'vne autre. Car à ces conſeils, auſſi bien qu'aux noſtres, il y a du blanc & du noir, & de l'opiniaſtriſe, & de la diſſimulation. Et tel, peut eſtre, faiſoit bonne mine, qui eſtoit emprunté ailleurs. Ainſi va du mon-

de. O que c'eſt vne choſe miſerable, quand vn Royaume tombe en la ieuneſſe d'vn Roy. S'il eut eu lors la connoiſſance, qu'il a eu depuis, ie croy qu'il eut bien fait parler des gens bon François. Enfin tout fut paſſé & accordé, & commencerent les Princes à faire le ſerment le ſigner, puis les Seigneurs. Et encores que ie ne ſoye qu'vn pauure gentil-homme, le Roy voulut que ie m'y ſignaſſe, pour la charge que ie tenois de luy, & fut enuoyé à monſieur le Conneſtable, qui eſtoit à Bayonne, lequel s'y ſigna. D'autrepart ils deſpeſcherent vers monſieur le Prince de Condé, monſieur l'Admiral, monſieur Dandelot & autres Seigneurs & Gouuerneurs de la France. Et les meſſagers de retour, le Roy en fit faire vn inſtrument, comme l'on me dit, lequel fut mis dans ſes coffres. Et croy bien, qu'il n'eſt pas perdu, & qu'on y peut veoir des gens en blanc & noir, qui ont eſté pariurez à bon eſcient. Or ie ne ſçay, qui fut cauſe de commencer la guerre à la S. Michel: car celuy qui la commença, a contreuenu à ſon ſerment. Et iuſtement, ſi le Roy le vouloit, le feroit declarer tel: car luy meſmes s'y eſt obligé par ſon ſeing. On ne lui feroit pas de tort, puis qu'il s'y eſt ſoubmis. Et encores que cela ne conſiſte pas en combats, ſi penſe-ie auoir faict vn grand ſeruice au Roy, & à la Reine de leur auoir deſcouuert ceſte menée. Car pe[illegible]e que les affaires fuſſent allez encores pis, qu'il n'ont faict.

Or le Roy prit ſon chemin au retour de Bayõne vers Sainctonge & la Rochelle, où ie l'accompaignay, & là me commanda m'en retourner, &

faire bien obſeruer les Edicts de la paix, ce que i'ay touſiours faict. Et ne faut poinct qu'on die, que la guerre ait iamais commencé par mō gouuernement. Auſſi n'y euſſent-ils iamais rien gaigné, & ne m'euſſent peu prendre au deſpourueu: mais leur deſſein eſtoit à la teſte. La Royne, qui eſt en vie, ſe reſſouuiendra, qu'eſt-ce que ie luy dis ſur le faict de la Rochelle Car ſi ceſte plume eut eſté enleuée aux Huguenots, & aſſeurée comme ie luy dis qu'elle deuoit faire, la France n'eut veu tant de malheurs. Mais elle craignoit tant de mettre les choſes en trouble, qu'elle n'oſoit rien remuer. Et ſçay bien, qu'vn ſoir elle m'entretint plus de deux heures, ne me parlant que des choſes, qui auoient paſſé, viuant le Roy ſon mary, mon bon maiſtre. Et toutesfois vn, qui n'eſtoit pas des plus petits, alla dire, que ie dreſſois quelque choſe au preiudice de la paix. Pleut à Dieu qu'elle m'eut creu, la Rochelle n'eut iamais oſé gronder. Or comme le Roy commença à ſortir de Bretaigne, pour prendre ſon chemin à Blois, i'eus aduertiſſement de Rouergue, Quercy, Perigord, Bourdelois, & Agenois, comment les Huguenots s'acheminoient auec grands cheuaux à petites trouppes, & portoient des coffres: & diſoit-on, que leurs armes & piſtoles eſtoient dedans. I'en aduertis trois ou quatre fois la Royne: mais elle n'y voulut iamais adiouſter foy. A la fin ie luy enuoiay Martineau contreroolleur à preſent des guerres: lequel ne fut gueres bien venu d'apporter telles nouuelles. Et trois iours apres ſon arriuée, y arriua Boëry vn mien Secretaire, qui apporta de ma part nouuelles à la Royne,

que tous marchoient à la descouuerte le iour & la nuict: & croy qu'ils n'en eussent rien creu, si ne fut, qu'en mesme temps que Boëry arriua, sa Majesté en fut aduertie de tous les autres gouuernemens de la France. Qui fut cause, que le Roy print son chemin bien hastiuement droict à Moulins. Ie ne sçay à quelle fin cela tendoit, ni pourquoi on s'en alloit ainsi à trouppes. Ils le deuoient sçauoir. Cela n estoit pas signe de vouloir rien de bon: car sans le sçeu du Roy: ou de son Lieutenant, on ne doit entreprendre telles choses. Et si ie n'eusse eu peur d'estre accusé d'auoir rompu la paix, ie les eusse bien tost reserrez en leurs maisons: car ie ne dormois pas. Ie m'en allay bien accompagné de Noblesse, & de ma cõpagnie en Rouergue, Quercy, & au long de la lisiere de Perigord voir si personne s'esleueroit à descouuert. Et manday au Roy, que s'il vouloit qu'à leur retour ie parlasse à eux, i'esperois de lui en rendre bon conte. Le Roy me manda, qu'il ne le vouloit point: mais que ie les laissasse retourner chacun en leur maison. Là ie cogneu que le serment du Mont de Marsan ne dureroit guere Ce-ci ai-ie voulu escrire, afin de faire cognoistre cõbien i'ai tousiours esté vigilant en ma charge, puis que i'estois le plus loing du Roy, & le premier à lui donner aduertissement. A present ie veux commencer la guerre de sainct Michel, qui sont les seconds troubles.

Encores que l'on aie dict, & ie le sçay bien aussi, que les Huguenots me veulent mal, si est-ce que ie n'estois pas si peu soigneux de ma charge que ie n'eusse acquis des amis en leur trouppe, &

qui eſtoient du conſiſtoire. Ce n'eſtoit pas comme aux premiers troubles. Nos cartes eſtoient ſi meſlées, qu'il n'eſtoit poſſibles de plus: & ces gẽs n'eſtoient plus ſi eſchauffez en leur religion, cõme ils ſouloient. Pluſieurs ou de crainte, ou de bonne volonté venoiẽt à nous: de ſorte que nous commencions à eſtre compagnons. La crainte auſſi, qu'ils auoient de moy, m'en rendoit quelqu'vn amy, au moins il en faiſoit la mine. Enuirõ deux mois & demy deuant la S. Michel, i'eus aduertiſſement d'vn Gentil-homme, & d'vn autre riche homme, ne ſçachant nouuelles l'vn de l'autre, que M. le Prince de Condé & monſieur l'Admiral leur auoient mande à tous ſe tenir preſts armez & montez, ceux qui auoient le pouuoir: & que ceux qui ne l'auoiẽt, s'armaſſent d'armes ſelon leur moyen. Et que l'on fit grãdes prouiſions de bleds, & d'autres munitions de viures à Montauban. Ie iugeay que c'eſt aduis auoit grand apparence: car ils ne laiſſoient cheual à acheter, & y en auoit qui enuoyoient ſur les paſſages d'Eſpagne: & rien ne leur eſtoit cher, vieux ne ieune. Ie depeſchay le Sieur de Luſſan en poſte vers la Royne, luy donnant aduis du tout: mais ſa Majeſté n'en creut rien: ains me manda, que ie n'adiouſtaſſe foy aux aduertiſſemens, que l'on me donnoit, & que ie fiſſe ſeulement garder les Edicts. Cependant de iour à autre i'eſtois aduerty, que leur trame continuoit, & que l'on auoit faict vne aſſemblée ſecrette à Montauban, & vne autre à Thouloufe à la maiſon de Dacezat. Ie manday encores à la Royne tout ce que i'entendois: mais la Majeſté n'y vouloit oncques aiouſter foy. Et ce

fut par trois ou quatre hommes l'vn apres l'autre. A la fin elle ſe faſcha tant de mes aduertiſſemens, qu'elle dit à Araignes Sindic de Condommois, que ie ne luy donnaſſe plus d'aduis : car elle ſçauoit bien tout le contraire de ce, que ie luy mandois, & qu'il ſembloit que i'euſſe peur. Et me fut mandé par d'autres, que l'on ſe mocquoit de moy au conſeil, & qu'on m'appelloit corneguerre. Ils pouuoient dire pis, puis que ie n'en entendois rien. Si i'euſſe eſté à vne picque d'eux, i'en euſſe, peut-eſtre, faict taire quelqu'vn, qui parloit bien haut. I'excepte ce que ie dois. Mais ces meſſieurs les courtiſans, qui ne manierent iamais autrefer, que leurs horloges & mõſtres, parlent cõme bon leur ſemble. Ils font des demy-dieux, & font des empeſchez, comme ſi rien n'eſtoit bien faict, s'il ne paſſoit par leur teſte Ie m'eſtonnois fort, comment la Royne, qui auoit ſi bon entendement, ſe reſouuenant de ce, qu'elle m'auoit dit, me traitoit ainſi. Il n'y auoit ordre: car i'eſtois ſi eſloigné, que ie ne pouuois repliquer.

Enuiron quinze ou vingt iours auant la S. Michel, ie m'en allay à la maiſon d'vn gentil-hõme mien amy: & là ſe rendit, vn de ceux qui m'aduertiſſoient, lequel me dict, qu'il n'y auoit de deux iours qu'vn gentil-homme de monſieur l'Admiral eſtoit paſſé à Montauban, & s'en alloit en poſte d'Egliſe en Egliſe pour les aduertir de ſe tenir preſts à s'eſleuer à l'heure, qu'vn autre gentilhomme dudict ſieur Admiral, ou bien de monſieur le Prince de Condé arriueroit, qui ſeroit dans quinze ou vingt iours au plus tard. Ie priay celuy-là, que s'il eſtoit dãs Montauban, à l'heure que ce

que ce gentil-homme, arriueroit qu'il fit sauuer tous les Catholiques qui estoiẽt dedans. Et ainsi me departis, & m'en vins à Cassaigne, où ie trouuay vne lettre d'vn gentil-homme, qui pour lors se tenoit à Thoulouse, me donnant pareil aduertissement. Et pource que la lettre n'estoit pas signée, ie ne la voulus enuoyer à la Royne craignant qu'elle n'y adioustast point de foy. Le lendemain arriua audict Cassaigne le Baron de Gondrin, lequel à present nous appellons monsieur de Montespan, qui s'en alloit en poste à la Cour, pour obtenir de sa Majesté quelques lettres pour vn procés que son pere & luy auoient au Parlement de Thoulouse. I'adiouſtay foy à ceux qui m'aduertissoient, & me seruit bien: pour ce que de trois qu'ils estoient, les deux auoient affaire de moy pour des biens qu'ils plaidoient, & cognoissois bien à leur complexion, qu'ils ne-stoient pas si deuotieux en leur religion, qu'ils ne fussent plus affectionnez à gaigner leur biẽ, qu'ils plaidoient, & quitter ministres & tout. Ie croy, que ceste religion n'est qu'vne piperie, & sans moy ils ne pouuoient pas y faire ce qu'ils vouloient: & ie les aydois de ce que ie pouuois, pour touſiours estre par eux aduerty. Car i'auois credit, estois aymé aux Parlemens de Bourdeaux & Toulouse, & de tous les officiers du Roy. Ils auoient raison, & moy de leur rendre la pareille; car ie les ay touſiours cogneus fort affectionnez au seruice du Roy. Ie dis au Baron de Gondrin, qu'il me recõmendast tres-humblemẽt à la bonne grace de la Royne, & qu'elle eut souuenance qu'elle n'auoit iamais voulu adiouster foy aux ad

uertiſſemens, que ie luy donnois, & qu'elle en pleureroit de ſes yeux, pour ne m'auoir creu. Que ſa Majeſté m'auoit mandé qu'il ſembloit que i'euſſe peur, & qu'au conſeil du Roy on diſoit que i'eſtois vn corneguerre. Que ie ſuppliois tres-humblement croire, que ie n'auois point peur de moy, car Dieu mercy i'eſtois né ſans peur, & ne ſçauois que c'eſt d'autre peur, que celle qu'vn hõme de bien doit auoir. Mais que i'auois peur du Roy & d'elle, car ils ne touchoient pas moins que de la mort, ou de la priſon: qu'elle ſe gardaſt pour quelques iours, & empeſchaſt que le Roy n'allaſt pas ſi ſouuent à la chaſſe, ny à l'aſſemblee, comme il faiſoit, ſur tout tant qu'il deſiroit conſeruer ſa vie & ſon eſtat. Le Baron de Gondrin, s'en acquita: & me dict que ſa Majeſté luy auoit reſpondu, qu'elle ne vouloit plus eſcouter nul aduertiſſement, que ie luy donnaſſe, & quelle ſçauoit mieux la volonté des Huguenots, que moy, & leur forces, iuſques où elles ſe pouuoient eſtendre, & qu'ils ne demandoient que la paix. Ces gens faiſoient leurs pratiques de loing, & elle eſtoit à mon aduis charmee par ie ne ſçay quelles gens. Ledict ſieur de Monteſpan fit ſi grande diligence, qu'il fut de retour dans dix ou douze iours auant la ſainct Michel, & me dict, ce que la Royne luy auoit reſpondu. Il n'eſt pas poſſible, que ſa Majeſté ne fut, comme i'ay dict, pippee & abbreuuee de quelques gens, qu'elle auoit aupres d'elle, qui procedoient par malice, ou bien par ignorãce. Mais c'eſt grãd cas car pardeça les pages & laquais ſçauoient les appareils, que les hu-

guenots faiſoiēt, pour s'eſleuer. Et auant que ledict ſieur Baron de Gōdrin arriuaſt, ie fus aduerty, que huict iours auant la ſainct Michel, ou huict iours apres, le gentil-homme de M. l'Amiral deuoit arriuer. & ſur les reſponces que me faiſoit la Royne, ie cuiday faire vn grand erreur d'oſter tout ſoupçon, & penſer qu'elle eſtoit mieux aduertie, que moy : & qu'il ne me failloit adiouſter foy à ceux qui me donnoient ces aduis. Sur cela ie fis vne autre entreprinſe auec le feu Eueſque de Condom, les ſieurs de Sainctorens, & de Tilladet freres, pour aller aux bains à Barbottan, comme les Medecins m'auoient ordonné, pour vne douleur de cuiſſe, que i'ay, laquelle ie prins à la prinſe de Quiers : dequoy monſieur d'Aumalle eſt bien ſouuenant. Ie croy que ie ne la perdray, que ie ne ſoys mort.

Nous partiſmes de Caſſaigne le Samedy pour aller couēher à la maiſon de M. de Panjas faiſant apporter deux tiercelets d'autour, pour paſſer noſtre temps aux bains. Et la nuict propre que nous arriuaſmes, à mō premier ſommeil ie fis vn ſonge, qui me trauailla plus que ſi i'euſſe eu quatre iours la fieure continue, lequel ie veux eſcrire icy (pluſieurs ſont en vie à qui ie le dis deſlors) ce ne ſont pas des contes faicts à plaiſir. Ie ſongeay que tout le Royaume de France eſtoit en rebellion, & qu'vn Prince eſtranger s'en eſtoit ſaiſi, & auoit tué le Roy, Meſſeigneurs ſes freres, & la Royne, & que i'eſtois fuyant nuit & iour de tous coſtez, pour me ſauuer : car i'auois (comme il me ſembloit) tout le monde en teſte, pour me prendre. Ores ie me ſauuois en vn endroit, puis ie me

sauuois en vn autre. En fin ie fus surpris en vn logis: & m'amena-on deuãt le Roy nouueau, qui se promenoit dans vne Eglise au milieu de deux grands hommes. Il estoit de statuë petite, mais gros & fort d'espaules: & portoit vn bonnet de velours carré, cõme l'on les portoit le temps passé. Ses archers de la garde portoiẽt le iaune, rouge, & noir, & m'amenant prisonnier le long des ruës tout le mõde couroit apres moy. L'vn disoit tuez-le, le meschãt: l'autre me presentoit l'espee nue à la gorge: l'autre la pistolle à l'estomach. Et ceux qui me menoient, crioiẽt, ne le tuez pas: car le Roy le veut faire pendre deuant luy. Et de ceste sorte me menerent deuant le Roy nouueau, qui se promenoit comme i'ay dit. Il n'y auoit image, n'autel: & de prime face me dit en Italien, *Veni qua forfante, tu mai fatto la guerra & a quelli i quali suono mei seruitori, io ti faro apiquar, adesso, adesso.* Alors ie luy respondis en mesme langage, m'estant aduis, que ie parlois le Tuscan aussi bien, que quand i'estois dans Sienne. *Sacra Maesta io seruito al mio Re si como suono obligati fare tutti gli huomini da bene sua, Maesta non deue pigliar questo à male.* S'emflambant lors de colere il dict aux Archers de sa garde, *Andate, andate, menate lo adpicar quel forfante, que mi farebe encor la guerra.* Surquoy ceux qui me tenoient me voulurent amener: mais ie tins ferme & luy dis, *Io supplico su Maesta voler mi salnar la vita, poi que el Re mio signore e morto ensi eme gli Senori soi fratelli: io vi prometto che vi seruira con medesima fidelta col laquale io seruito il Re mentre viueua.* Sur cela, les Seigneurs qui se promenoient auec luy, le supplierent me vouloir sauuer la vie.

Alors il me regarda au visage: & me dict, *prometti tu questo dal cuore. Or su io ti do la vita per la pregiere di quelli che mi pregano, sia mi fidele.* Ces seigneurs parloient François : mais nous deux parlions Italien. Surquoy il commanda qu'on me menast vn peu à part, & qu'il vouloit encor parler à moy. Ils me mirent contre vn coffre pres la porte de l'Eglise : & ceux qui me tenoient, se mirent à parler auec les archers de la garde. Et estant contre ce coffre ie commençay à penser au Roy ; & auoir regret du serment que i'auois faict : & que par aduenture le Roy n'estoit point encor mort : & que si ie me pouuois sauuer, ie m'en irois plustost seul & tout à pied par le monde trouuer le Roy, s'il estoit en vie : & me print opinion de me sauuer. Ie sortis de l'Eglise estant dans la ruë ie commençay à courir ne me souuenant point alors que i'euſſe mal à la cuisse, car il me sembloit que ie courois plus viste que ie ne voulois. Tout à vn coup ioüys derriere moy crier, Prenez le, le meschant. Les vns sortirent des maisons, pour me prendre, les autres se mettoient deuant moy. Mais i'eschapois tousiours, & de l'vn & de l'autre: & gaignay vn degré de pierre, par là où l'on montoit sur la muraille de la ville. Et comme ie fus au haut, ie regarday contre bas: & me sembla que c'estoit vn precipice si grãd, qu'à peine pouuois ie voir le fonds. Ils montoient les degrez, ie n'auois rien pour me deffendre, que trois ou quatre pierres que ie iettay. Et me voulois faire tuer: car il me sembloit, que l'on me feroit mourir de mort cruelle: & comme ie n'eus plus rien pour me deffendre, ie me iettay en bas par dessus la

muraille. Et en tombant ie m'eſueilay : & me trouuay tout en eau, comme ſi ie fuſſe ſorty d'vne riuiere. Ma chemiſe, les draps, la couuerte de lict, toutes trampez. Il me ſemboit que i'auois ma teſte plus grande qu'vn tambour. I'appellay mes valets de chambre, leſquels firent du feu incontinent & m'oſterent ma chemiſe, & m'en baillerent vne autre. Mes gens allerent à Madame de Panjas, laquelle commanda qu'on leur baillaſt des draps. Elle meſme ſe leua, & vint en ma chambre, & vid que les draps & la couuerte eſtoient en eau, & ne partit de là, que le tout ne fut ſeché. Ie luy comptay mon ſonge & la peine que i'auois eu dont m'eſtoit venuë ceſte ſueur. Il luy en ſouuiẽt auſſi bien qu'à moy. Le ſonge que ie fis de la mort du Roy Henry mõ bon maiſtre, & ceſtui-cy m'ont dõné plus de peine & de traual, que ſi i'euſſe eu toute vn ſepmaine la fieure continue. Les Medecins me diſoiẽt, que c'eſtoit à force de l'imagination, pour eſtre mon eſprit ocupé touſiours à cela : & crois qu'il eſt vray. Car ſouuent me ſuis-ie trouué la nuict en combats : auec les ennemis, ſongeant des malheurs que ie voyois apres aduenir, & des bonnes fortunes auſſi. I'ay eu ce malheur là toute ma vie, que dormant & veillant ie n'ay iamais eſté en repos. I'eſtois aſſeuré qu'ayant quelque choſe à faire & en ma teſte ie ne faillois iamais d'y eſtre toute la nuict. C'eſt vne grande peine.

Le lendemain qui fut le Dimanche. l'on me voulut amener aux bains : ie n'y voulus oncques aller, m'eſtant imprimé en ma fantaiſie, que le Roy deuoit tomber en quelque malheur, me

ſouuenant touſiours du ſonge du Roy Henry, quoy qu'õ me ſçeut dire, nous nous en reuinſmes le Lundy. Le Ieudy vint vn Conſul de Lectoure, qui me dit que le Sieur de Fõterailles, Seneſchal d'Armagnac, demeuroit enfermé dans le chaſteau, & ne ſortoit poinct dehors: & que toute la nuict ils oyoient là dedans frapper cõtre quelque muraille, ou bien contre du bois, & que les huguenots de la ville preparoient ſecretement des armes. Il l'en fis retourner, l'aſſeurant que le ſieur de Fonterailles ne feroit iamais choſe qui portaſt preiudice au ſeruice du Roy, me fiant ſur vne promeſſe, qu'il m'auit faite à Agen en ma maiſon. Ledit Cõſul ne prenoit point cela pour bon payement. Ie luy dis qu'il regardaſt de bien apres, ce que ledit Seneſchal feroit. Le Vẽdredy arriuerent deux Conſuls de Moyſſac, qui me vindrẽt dire, que deux ou trois officiers du Roy qui eſtoient de Montauban, & pluſieurs autres s'eſtoient rendus à Moyſſac, pour des apparences, qu'ils auoient veuës dans ledit Montauban de la priſe des armes. Ie les fis retourner: & leur dis que ſans faire aucune emotion, ny leuee d'armes, ils fuſſent ſoigneux de la garde de leur ville: & s'ils entendoient que les autres prinſſent les armes, qu'ils les priſſent auſſi, & que du tout ils m'aduertiſſent. Le Dimanche mõſieur de Sainctorẽs vint diſner auec moy: & arreſtaſmes d'aller le Lundy voler nos oyſeaux, & qu'il ſe rendroit à la poincte du iour à Caſſaine. Sur la minuict m'ariua vn meſſager du Sieur de la Lande Chanoine d'Agen, qui m'apporta vne lettre, & vne que monſieur de Lauzun luy auoit enuoyee. La

ſienne diſoit, ie vous enuoye vne lettre que monſieur de Lauzun m'a enuoyée en ſi grand diligence, que l'hõme qui l'a portee n'eſt peu aller plus auant. En celle de Monſieur de Lauzun, y auoit, monſieur de la Lande, aduertiſſez promptement, & en diligence monſieur de Montluc, comme les huguenots ont pris les armes à Bergerac: & ſont allez incontinẽt prẽdre les cheuaux de monſieur le Marquis de Trans qu'il tenoit à Eymet; & que tous ceux de ce pays les prennẽt. Et pource que Monſieur le Marquis de Trans auoit vne querelle cõtre ſon beau-frere nommé monſieur de Sainct Laurens pour quelques procés, ie penſay promptement que c'eſtoient les gens dudict Sainct Laurens, qui ſeroient allez pour exploiter quelque executoire de deſpens contre ledit Sieur Marquis, & n'en fis autre compte. Sur la pointe du iour me leuay: & me faiſant attacher regardãt à la feneſtre, attendant monſieur de Sainctorens arriua vn homme à cheual, qui venoit d'vn lieu qui eſt au long de la riuiere de Garonne, lequel ie ne veux nommer, pour cainte qu'il ne ſoit tué, car l'homme qui me l'enuoya eſt encore en vie. Et cõme i'ouurois la lettre, mon valet de chãbre veid tomber vn breuet en terre. Ie me mis à lire ladite lettre: & y auoit dedans, qu'il me prioit de luy laiſſer vendre à vn Portugais vn quintal de poiure & de colere ie rõpis la lettre, maudiſſant le Portugais, car il me reſſouuint lors de la mort de mon fils, mort à Madere. C'eſte lettre eſtoit faite en feinte pour mettre le breuet dedãs. Mon valet de chambre commẽce à recueillir le breuet: & me dit qu'il eſtoit tombé ainſi que i'ou-

urois ladicte lettre. Ie me mis à lire le breuet: & y auoit ainſi, du vingt-huictieſme iuſques au trãtieſme de ce mois de Septembre, le Roy prins, la Royne morte, la Rochelle priſe, Bregerac prins, Montauban prins, Lectoure priſe, & Montluc mort Voila les propres mots, qui eſtoient dans ledit breuet. A lors ie commençay à penſer à autre choſe qu'à la chaſſe, & laiſſe ma colere du Portugais: & fis partir tout incontinent le capitaine Mauries, qui auoit eſté Lieutenãt en Piedmont du feu capitaine Montluc, le capitaine Iean d'Agen, & Tibauuille Cõmiſſaires de l'artillerie, leur commandant d'aller droit à la maiſon de monſieur de Sainctorans, lequel ils trouuerent par les chemins: & qu'ils luy diſſent, qu'il tournaſt viſage à ſa maiſon: & qu'il aduertiſt monſieur de Tilladet ſon frere, & les gentils-hõmes ſes voiſins, pour ſe rendre à dix heures au Sampoy, vne ville qui eſt au Roy, où i'ay ma maiſon, auec cheuaux & armes, ſans faire aucun bruit. Nous ſommes à vne lieue les vns des autres. Leur dis auſſi qu'apres auoir parlé audit ſieur de Sainctorens, ils s'en allaſſent touſiours au galop droit à Lectoure, qui eſt à trois lieues du lieu de Caſſaigne, car celà que le Conſul m'auoit dit, me vint au deuant, auſſi auoit-il apparence, que pour remuer beſongne en Gaſcongne, on commenceroit ſur ceſte forte place. Ie leur mandày que comme ils arriueroiẽt à la veue du chaſteau, ils allaſſent le pas feignans eſtre marchans; & qu'ils allaſſent entrer à la porte du bouleuart, me doutant que le Seneſchal auroit mis des gens dans le chaſteau par la fauce porte, leſquels, s'ils s'apperçeuoient que l'on ſe doutaſt

promptemẽt ſe ſaiſiroient de la ville auec l'ayde des Hugenots, qui eſtoient dedans. Mais que comme ils ſeroient dedans icelle, qu'ils parlaſſent ſecretement aux Conſuls, ſe ſaiſiſſant de la porte dudit bouleuart, & que ie les trouuaſſe morts ou en vie dedans, car ie ſerois bien toſt à eux, ce qu'ils firent. Et deſpeſchay à monſieur de Verduzan Seneſchal de Bazadois & à pluſieurs autres gentis-hommes, ſes voiſins, les aſſignant tous à dix heures au Sampoy, où ie me rendis, & n'y trouuay que monſieur de Sainctorens, lequel par mal-heur n'auoit trouué gentil-hõme ſien voiſin, qui fut à ſa maiſon: & monſieur de Tilladet meſmes s'eſtoit fait ſaigner ce matin, de ſorte qu'il ne vint qu'vn archer de ma compagnie nommé Seridos, & deux enfans de monſieur de Berand, qui eſtoient auſſi de ma compagnie, leur pere s'eſtoit trouué malade, & vn mien parent, nommé M. de la Vit. I'attendis là M. de Verduzan iuſques à midy, & ne voyant venir perſonne, ie deliberay m'en aller à Lectour ſans plus rien attendre, me doutant bien encore que i'y arriuerois bien tard. Lon me diſoit que ſi le Seneſchal eſtoit bien accort, & qu'il euſt des gẽs dans le chaſteau, que facilement il me deferoit dans la ville: Ie reſpondois auſſi que ſi i'attẽdois d'auantage il ſeroit aduerty de l'arriuee des trois, qui ſe ſaiſiroient des portes: & ie ne pourrois entrer dedãs: & qu'il valoit mieux mettre à l'auanture nos vies dedans la ville, que de demeurer dehors, & la ville perduë. Nous montaſmes à cheual, n'eſtans que ſix maiſtres: & pouuions eſtre en tout, compris les valets, trente cheuaux. Ie fis

venir apres moy quatorze arquebuziers conduicts par vn prestre nommé Malaubere: & leur commanday venir tousiours le trot apres nous: & ainsi nous en allasmes auec ces grandes forces. Et cõme nous fusmes pres de Taraube vne petite lieuë de Lectoure arriua vn hõme à cheual despesché par les Consuls & par le Capitaine Mauriez, qui me mandoyent qu'ils s'estoyent saisis des portes: & que la ville estoit toute en armes. Et me mandoiẽt aussi les aduertir par quelle porte ie voulois entrer. Ie luy dis par la porte du chasteau: & s'en retourna courant comme il estoit venu. Là par fortune se trouua le Sieur de Lussan, & le capitaine son frere, qui vindrent au deuant de moy, ne scachant rien de cecy, car ils y estoient pour quelque appointement de procez, & ainsi entrasmes dans la ville. Et comme nous fusmes au logis chez mõsieur de Poisegur, ie priay ledit Sieur de Lussan d'aller dire à monsieur de Fonterailles, qu'il vint parler à moy, car ie luy voulois dire chose, qui concernoit le seruice du Roy. Il me manda qu'il n'en feroit rien, & qu'il estoit dãs le chesteau de la part de la Royne de Nauarre, dame & maistresse desdits chasteau & ville. Ie luy contremanday, que s'il ne vonoit, i'assaillirois ledit chasteau au sõ de la cloche: & assemblerois toutes les villes voisines, ie croiois qu'il s'estõna. Alors il vint. Ie luy dis, que ie voulois auoir le chasteau, pour y mettre des gens, qui fussent de la religion du Roy, & vn gẽtil-homme pour y commander, iusques à ce que i'aurois veu ce cõmencement d'emotion à quelle fin il tẽdoit. Il me fit responce qu'il estoit bon

seruiteur du Roy: & qu'il aymeroit mieux estre mort, que de faire chose contre sa volonté. Ie luy dis que ie l'en croiois bien, mais que cependant ie me voulois asseurer du chasteau, & que ie me fiois plus de moy-mesmes que de luy. Et apres quelques contestations, monsieur de Sainctorens dit quelque chose: & s'attaqua à luy. Il ne s'en alla pas sans responce. S'il ne sefust resolu, ie l'allois faire prendre prisonnier. Monsieur de Lussan le tira à part, & luy remõstra, qu'il se faisoit vn grand tort de n'obeyr, & qu'il ne luy alloit que de sa vie, car ie mourrois plustost là, que ie ne l'eusse: qu'il sçauoit bien quel homme i'estois. Alors il vint à moy: & me dit qu'il estoit prest de me remettre le chasteau, mais qu'il me prioit bien fort, que ie le laissasse r'entrer dans iceluy, & y dormir ceste nuict: afin de faire apprester tous les meubles qu'il auoit dedans, pour s'en aller le matin. Ie le priay de ne bouger de la ville, & que ie baillerois en garde ledit chasteau à vn gentil-hõme Catholique, que luy mesmes nommeroit. Il en nomma plusieurs, mais ie n'y voulus entendre. Et comme il veid que ie n'y voulois pas mettre ceux qu'il vouloit, il nomma monsieur de la Cassaigne voisin de la ville, qui depuis a esté Lieutenant de la compagnie de M. d'Arme, lequel me contenta: & l'enuoya incontinent querir. Ie fis vn pas de clerc, car ie luy fay r'entrer ledit Sieur de Fonterailles sur sa foy dans le chasteau. Il faut touſiours prendre tout au pis

Cependant arriua monsieur de Verduzan auec quatre ou cinq gentils-hommes, monsieur de

Maignas, & d'heure en autre arriúoyent. Apres ſoupper nous ſortiſmes hors du chaſteau: & me mis à regarder la fauſſe porte de la fauſſe braye, & cõmençay à diſputer auec eux, que ſi le Seneſchal auoit baillé aſſignation de ſe rendre ceſte nuict-là à la fauſſe porte, que les gardes & ſentinelles de la ville ne l'euſſẽt ſçeu garder qu'il ne miſt des gens dedans. Et reſolus de faire coucher Beauille Commiſſaire de l'artillerie, & le preſtre auec les quatorze arquebuziers dãs la fauſſe braye, entre les deux fauſſes portes, qui fut bon pour moy car autrement ils nous auoyent atrapez, & couppez la gorge à tous ceſte nuict là. Voyez cõment vn homme peut tomber en peril, pour ſa faute? Car ie penſois eſtre biẽ ſage & aduiſé: & toutes-fois ie mis vne place de telle importance en dãger d'eſtre perduë, & tout le pays. Ie ne m'arreſtay encore en ceſte garde: car i'ordõnay que tous les gentils-hõmes & ſeruiteurs coucheroiẽt veſtus: & manday, que tous ceux de la ville en fiſſent de meſmes. Le matin au Soleil leuant ledit Sieur Seneſchal vint à moy me prier encores de luy laiſſer le chaſteau, & qu'il me bailleroit pleges, & beaucoup de promeſſes qu'il me faiſoit. Ie luy reſpondis, qu'il perdoit temps, & que ie voulois mettre des gens dedans. Et comme il vid qu'il n'y auoit plus de remede, il reçeut le Sieur de la Caſſaigne auec vingt ſoldats dedãs: puis me vint dire à Dieu. Ie luy perſuadois de demeurer dans la ville, mais il me reſpõdit, qu'il ne ſe fieroit point aux habitans: & me cõmença à dire que ie luy faiſois ſouffrir vne grand eſcorne de ne me fier point de luy, & qu'il eſtoit de race

trop remarquee d'eſtre bons ſeruiteurs & loyaux ſujects de la couronne de France: & que les ſiens auoyent ſauué le Royaume. Ie luy reſpõdis, que ſon grand pere, de qui il vouloit parler ne ſauua iamais le Royaume: & que de ſon temps regna le Roy Louys XII. En ce temps-là le Royaume n'auoit eſté en peril d'eſtre perdu: & que ſi c'eſtoit du temps du Roy Charles retiré à Bourges, qu'il voulust parler, que ceſt honneur-là deuoit eſtre attribué à Pottõ & à la Hire. Toutes Chroniques ſont pleines de leur valeur. Car la Hire & Potton deux gentils-hommes Gaſcons furẽt cauſe du recouuremẽt du Royaume de France: & que ie ne niois pas que ſon grand pere ne fuſt vn grand & vaillant capitaine, ayant cinquante hommes d'armes des ordonnances, & eſtant general des douze cẽs cheuaux legers, dont la pluſpart eſtoient Albanois: & qu'il auoit fait de grands ſeruices au Roy, & qu'auſſi le Roy luy auoit fait eſpouſer l'heritiere de Chaſtillon, qui auoit ſept ou huit mil liures de rente, que la maiſon dõt ſon pere eſtoit ſorty, qui eſt celle de Fõterailles, eſtoit auſſi pauure que la mienne. Alors tout à vn coup il ſe mit en colere, diſant pleuſt à Dieu, pleuſt à Dieu que ie mouruſſe tout à ceſte heure pourueu que monſieur le Prince de Nauarre fuſt d'aage pour commander. Et quoy luy diſ-ie, ſouhaittez-vous voſtre mort pour M. le Prince de Nauarre: vous ny hõme de voſtre race ne receuſtes iamais bien ny hõneur de la maiſon de Nauarre, ny d'autre que du Roy. Alors il me dit, qu'il eſtoit vray, mais qu'il aimoit tãt M. le Prince de Nauarre, qu'il voudroit eſtre mort

pourueu qu'il fuſt ainſi qu'il diſoit. Alors ie cõmencay à douter, qu'il y auoit quelque choſe ſous corde: & ainſi me dit à-Dieu. M. de la Caſſaigne, qui eſtoit là, l'accõpagna iuſques au deuãt du chaſteau: & cõme il voulut monter à cheual, il dit en maniere d'vn homme deſeſperé ô mal-heureux que ie ſuis : ie ne m'oſeray plus trouuer deuant les gens de bien: Alors M. de la Caſſaigne dit, qu'il auoit tort de ſe plaindre de moy, car ie luy auois vſé de toutes les honneſtetez, qu'il pouuoit deſirer, & que parauanture vn autre ne l'euſt pas tant reſpecté, comme i'auois fait. Et il luy reſpondit ces mots, mais vous n'entendez pas le tout. Auiourd'huy le Royaume de Frãce eſt en proye, & à Dieu vous dis. Et monta à cheual s'en allant droit à la Garde, maiſon de monſieur de Fimat con ſon oncle.

Auant que le Sieur de la Caſſaigne fuſt reuenu à moy, arriuerent quinze ou ſeize payſans chargez d'arquebuze, halebardes, & arbaleſtres : & à la porte de la ville en auoyent arreſté autãt, leſquels menoient vn garſon priſonnier. & l'amenerent dans ma chambre en preſence de tous les gentils-hommes, qui là eſtoient: & me dirent qu'ils eſtoiẽt de la Maſquere à vn quart de lieuë de Lectoure, qui ſont ſept ou huict meſtairies qui ſe touchent: & qu'à-la minuict eſtoient arriuez là vne grande trouppe de gens armez à pied & à cheual, & qu'ils s'eſtoient mis dans vn prẽ tout ioignant des maiſons: & que là ils s'eſtoiẽt couchez en terre. Les pauures gens les voyoient & n'oſoient ſortir hors des maiſons. Ils enuoyerent ſix cheuaux iuſques aux faux-bourgs de Le-

ctoure : & là prindrent langue, que i'eſtois entré dans la ville auec grand nombre de gentils-hommes, ayant enuoyé recognoiſtre ceux que i'auois mis dehors pour empeſcher le ſecours. Par-là ils virent que leur entreprinſe eſtoit rompue, & penſerent que le Seneſchal ſeroit priſonnier, ce qui fit qu'ils s'en retournerẽt courant vers leurs trouppes. Et à leur arriuée dirent, que i'eſtois entré dedans la ville, & que i'auois prins le Seneſchal priſonnier, & qu'auãt qu'il fut iour, il ſe failloit retirer, pour n'eſtre cognus. Et cõme la nuit n'a point de honte, l'effroy les print ſi grãd, qu'ils commencerent à ietter les armes en fuyant : & paſſerent à la pointe du iour aupres de Plieux, là où la commune ſe mit apres : & eux abandonnerent les armes fuyans. La commune de Plieux les eurent preſque toutes, & vne partie ceux de la Maſquere. Les gens de cheual coururent droit à l'autre trouppe, qui auoient fait alte à ſaincte Roze : atendant qu'ils euſſent mandement de marcher : & prindrent l'effroy ſe retirant courant droit à leurs maiſons, d'où il eſtoient partis. Les principaux chefs de ces deux trouppes eſtoient le Sieur de Montamat frere du Seneſchal, les Sieurs de Caſtelnau, d'Audaus, de Popas, & de Peyrecaue. Ie ne ſceus point encore rien de la trouppe de ſaincte Roze. Car le garçon ny les payſans de la Maſquere n'auoient rien entendu, que de celle qui eſtoit là. Tous les gentils-hommes me conſeilloient de faire aller prendre le Seneſchal, & le retenir priſonnier ce que ie ne voulus faire, reſpectant la maiſon de Fimarcon, de laquelle il eſt nepueu : & remonſtray que ſi ie

le tenois

le tenois priſonnier, la Cour de Parlement de Thouloufe le m'enuoyeroit incontinẽt demander: & iuſtement ie ne leur pourrois pas refuſer: & s'ils le tenoient, il ne viuroit pas deux heures. Or ie ne voulois eſtre cauſe de ſa ruyne.

Eſtant en ces diſputes, mõſieur de la Caſſaigne me racompta les propos qu'il luy auoit tenus à leur depart, ſans que perſonne l'euſt entendu. Ie le priay d'aller par la Ville recognoiſtre quelque huguenot amy du Seneſchal, & qu'il luy donnaſt toute aſſeurance, que deſplaiſir ne luy ſeroit faict pourueu qu'il reuelaſt l'entrepriſe. Il s'en alla parler auec vn', qui eſtoit fort ſon amy: & luy dict ce que le Seneſchal luy auoit dit à ſon depart: & qu'il luy alloit de la vie, s'il ne reueloit ce qu'il en ſçauoit. Et apres luy auoit baillé l'aſſeurance qu'il luy demanda, il luy dit, & qu'auoit que faire monſieur le Seneſchal d'entrer en tant de diſputes auec monſieur de Montluc? I'eſtois derriere luy quand il conteſtoit auec ledit Sieur: & me ſuis eſmerueillé qu'il ne l'a pris priſonnier car s'il l'euſt fait, nous autres de la religion eſtions tous morts. Ie vous prie faictes que nous n'ayons point de deſplaiſir. Car il n'y a perſonne de la religion, qui ſçache l'entrepriſe de France, n'y de ceſte ville, qui ne ſoit ſorty auec luy, reſerué moy, qui n'ay oſé. Auiourd'huy ou bien demain le Roy ou la Royne ſont prins ou morts: & tout le Royaume de France reuolté. Voyez vn peu comment ces gens ſçeurent cacher vne telle entrepriſe? On me dit, que dans leur conſiſtoire on les faiſoit iurer & renier Paradis, s'ils reueloient iamais rien. Monſieur de la Caſſaigne

tourne promptement à moy, & me tirant à part me compta ce que l'autre luy auoit dit. Alors me va ſouuenir des aduertiſſements du breuet, & du mal-heureux ſonge, que i'auois faict : & commençay les larmes aux yeux de declarer le tout à meſſieurs le Seneſchal de Bazadois, & de Sainctorens, & à toute la nobleſſe, qui eſtoit-là. Leſquels tous commencerent à crier, que nous deuions monter à cheual, & courir apres le Seneſchal. Ce que ie ne voulus faire, pour les raiſons ſuſdites, & leur remonſtray, que quand bien il ſeroit prins, ſa prinſe ne gueriroit pas le mal, & que le mal-heur eſtoit aſſez deſcouuert aux paroles qu'il auoit dites à monſieur de la Caſſaigne ce que c'eſt, autre luy auoit confirmé Et incontinent i'enuoyay à tous les gentils-hommes les prier d'auertir toute la nobleſſe & leurs voiſins, bien ioyeux pourtant de leur auoir oſté vne ſi belle plume de l'aiſle.

Ienuoyay promptement en poſte à Thouloufe aduertir la Cour & les Capitouls, qu'il falloit prendre les armes, & y mettre le vert & le ſec, ou pour ſecourir noſtre Roy s'il eſtoit en vie, ou pour venger ſa mort. Ie fis mettre quelques viures incontinent dans le chaſteau : & laiſſay les quatorze arquebuſiers a monſieur de la Caſſaigne, mandant aux ſoldats de Florence & de Pancillac, qu'il ſe vinſſent ietter dans la ville. & qu'ils obeiſſent a monſieur de la Caſſaigne. Faiſant ces depeſches arriua monſieur de la Chapelle Viſſeneſchal, & monſieur de Romegas, qui s'eſt faict tant remarquer cõtre les Turcs a Malte, leſquels auoient demeuré toute la nuict a cheual: pour-ce

qu'vn Huguenot, à qui monsieur de la Chappelle auoit sauué la vie, les vint aduertir à la minuict qu'ils marchoient droit à Lectoure, & que le Seneschal les mettoit dedans par la faulse porte. Ils monterent incontinent à cheual, car ils sont voisins, & se ietterent dans vn petit bois: & descouurirent ces gens, qui s'en alloient en effroy: & n'osoient partir du bois: car ils n'estoient que sept ou huict cheuaux. Et comme il fut iour, ils prindrent leur chemin vers Lectoure, encore qu'ils pensassent qu'elle fust prinse. Et comme ils furent aupres de la ville, eurent aduertissement que i'estois dedans: & me dirét le desordre, qu'ils auoient veu de la trouppe de saincte Roze: & alors cogneusmes, qu'ils estoient en deux trouppes. Monsieur de la Chappelle commença à informer de son costé. La Cour de Parlement y enuoya en diligence pour informer du leur. Le proces en est tout fait: & cent tesmoins ou plus d'ouys, la pluspart desquels sont de la nouuelle religion, & qui estoient en ces trouppes. Tous ont deposé d'vne sorte de là conspiration faicte contre le Roy & son Estat.

Or par la procedure, les tesmoins ont deposé l'entreprise: & que ceste nuict-là, qu'estoit la nuict de la S. Michel, le Seneschal deuoit mettre toutes ces deux trouppes de gens de pied dans la ville, par la faulse porte de la faulse braye: & puis dans le chasteau par la faulse porte d'iceluy. Les Consuls de la ville tenoiét vne clef de ceste porte, & le Seneschal vne autre. Et comme il s'en fut allé, l'entreprise ayant esté descouuerte, visiterent les deux serrures: & trouuerent que celles

des Conſuls eſtoit leuee&remiſe enſon lieu auec des cloux,ſans eſtre riuee. Tout cela eſt couché dans le procés,& apres que les trouppes ſeroient maiſtres de la ville, les gens de cheual deuoient venir au grand trot deuãt la Caſſaigne,où i'eſtois qui n'eſtoit qu'à trois lieuës de Lectoure, & me deuoient enfermer dans le chaſteau & en meſme tẽps toutes leurs Egliſes de Nerac,Caſtelgeloux Tonneins,Cleirac,Mourejau,Condon,Moncrabeau, & autres lieux és enuirons deuoient venir courant autour du chaſteau. Voy-là de bonnes prieres de leurs maiſtres. Et pource qu'il n'y a point de flancs, ils ſe tenoient aſſeurez de m'auoir en deux fois vingt quatre heures auec la ſappe. Rapin ſe rendit auec quatre cens hommes ce meſme iour à Granade,eſtant party de Montauban: & deuoit incontinent qu'il ſeroit aduerty, marcher iour & nuict deuant ledit lieu de la Caſſaigne. Et faiſoient eſtat que ie ne pouuois eſtre ſecouru de huict iours, pource qu'il n'y auoit point de forte ville, où l'on ſe peut aſſembler ayant eux prins Lectoure. L'entrepriſe eſtoit ſeure, ſi ie me fuſſe endormy,ou que i'euſſe voulu marcher en Lieutenant de Roy, & attendre iuſques au matin, que ceux que i'auois aduertis fuſſent arriuez.

En cecy les Lieutenans de Roy peuuent prendre vn bon exemple aux aduertiſſemens que i'auois,à l'intelligence & prompte reſolution, & à ne regarder ſi i'eſtois foible ou fort,quãd ie marchay,pour m'aller ietter dans la ville. Car toutes ces choſes ſauuerent la ville au Roy,& à moy la vie,& par conſequent tout le pays qui eſtoit en-

tieremẽt perdu, ſi i'euſſe eſté tué, & que Lectoure fut eſté priſe. Car l'on ne ſe pouuoit ſauuer dans les portes de Thoulouſe & Bordeaux. Et comme toute la France eut entẽdu que la Guyẽne eſtoit perduë, ie laiſſe à diſcourir aux gens de bon iugemẽt combiẽ les affaires du Roy ſe fuſſent refroidis. Ie croy que la plus grand part euſſent cerché party. Ne vous mettez donc point celà deuant les yeux, meſſieurs les Lieutenans de Roy, il faut que i'attende la Nobleſſe, il faut que i'aille accompagné. Si vous eſtes tel que vous deuez eſtre, c'eſt à dire craint & aymé, vous tout ſeul en vaudrez cẽt. Chacun qui vous verra marcher, ira au ſecours & prendra cœur: & vos ennemis pour vn homme que vous aurez, ils diront que vous en aurez cẽt. Il n'eſt pas tẽps de marchãder en tels affaires, ny faire le long: car ce pendãt que vous voulez marcher en grãd Seigneur vous perdez voſtre place. Prenez garde à l'erreur que ie cuiday faire, ayant laiſſé r'entrer le Seneſchal dans le chaſteau ſur ſa foy. Nous ſommes en vn temps, qu'il ſe faut desfier de tout le monde: car on fait bon marché de ſe diſpenſer de ce qu'on a promis. On s'excuſe qu'on a donné ſa force & cependãt vous voy-là dehors. Ne remettez iamais à demain, ce que vous pouuez faire auiourd'huy. Car il ne tint à rien, que ie ne fuſſe perdu: & ſi ie n'euſſe mis ces gens dehors, le ſecours entroit, & le Seneſchal euſt eu raiſon auec ſa foy de ſe mocquer de moy. Voy-là l'entrepriſe qui eſtoit en la Guyenne. I'oſeray dire que Bourdeaux n'eſtoit guerre aſſeuré, ſi i'euſſe eſté tué: car vn pays ſans chef, eſt fort haſardé:

& les huguenots auoient beaucoup d'intelligence sur ceste ville là.

Apres l'ordre laissé à monsieur de la Caussaigne pour Lectoure, ce mesme Mardy, qu'estoit le iour S. Michel, ou bien le Lundy, ie machemina en extreme diligence dans Agen : & tout incontinent manday venir à moy le Sieur du Nort Conseiller. De las Aduocat du Roy: Lesquels me seruirent tousiours en toutes mes depesches, & estoient de mon conseil en toutes choses. Nous fismes venir deux Clercs du greffe, & deux Secretaires, que i'auois. De toute la nuict ne fismes qu'escrire lettres à tous Seigneurs & gentilshommes du pays: & croy que ceste nuit nous en fismes plus de deux cens. Le frere aisné dudict Conseiller nommé de Naux, qui estoit Consul, ne fit toute la nuit que chercher messagers, pour enuoyer de tous costez. Ie donnois aduis à tous, tant de l'entreprise de Lectoure, que de ce que le Seneschal auoit dit, & l'autre, qui auoit confirmé le dire dudit Seneschal: Les aduertissois qu'a present se cognoistroient les Bons François, & que depuis qu'il auoit vn Roy en France, ne s'estoit presenté vne si belle occasion, pour faire cognoistre la fidelité, & loyauté, que nous deuons porter à la couronne de France : & qu'à ce coup il y alloit de la vie du Roy, ou de la vengence de sa mort, ou prison, & que ceux qui demeureroient en leurs maisons, on les pourroit remarquer pour desloyaux au Roy & à sa couronne: Que les Gascons n'auoient iamais esté marquez de telle marque: que ie les priois, que nous ne la laississions point à ceux qui nous auoient engendrez,

ny à ceux, que nous lairrions apres nous. Bref ie n'oubliay toutes les choſes dont ie me pouuois aduiſer, qui pouuoient affectionner les hommes à prendre les armes, & ſecourir le Roy. Et aſſignay tout le monde à Agen, au deuxieſme du mois d'Octobre. Les ſuſdits & moy demeuraſmes cinq iours & cinq nuicts, ne faiſans que depeſches de tous coſtez: & ne croit point, qu'en vingt-quatre heures nul de nous euſt vne bonne heure pour dormir, de ſorte que tous trois cuidaſmes tomber malades. I'ay toute ma vie hay ces eſcritures, aymãt mieux paſſer toute vne nuit la cuiraſſe ſur le dos, que nous pas à faire eſcrire. Car i'ay eſté mal propre à ce meſtier. Il y peut auoir du deffaut de mon coſté, comme i'ay remarqué aux autres, qui s'en ſoucient trop, aymãs mieux eſtre dãs leurs cabinets qu'aux tranchees. De tous coſtez me venoient nouuelles, que tout le monde ſe preparoit, pour marcher. Ie depeſchay quarante Capitaines de gens de pied, Quatre compagnies de gens d'armes, qui furent les Sieurs de Gondrin, de Maſſes, d'Arne, & de Bazordan, & huict ou dix cornettes d'arquebuſiers à cheual. Ie baillay les gens de pied à monſieur de Sainctorens, qui eſtoit collonel des Legionnaires, quinze enſeignes pour luy, & quinze pour mon fils le cheualier de Malte, qui eſtoit en Piedmont, auquel i'eſcriuis ſe rendre au camp. Ie l'enuoyay vers ſa Majeſté apres auoir ſçeu ce qui ſe paſſa à ceſte belle iournee de Meaux, la ſuppliãt de luy donner la charge des quinze enſeignes, ce qu'il fit de fort bonne volonté.

Le neufieſme iour apres la ſainct Michel, com-

me ie me promenois sur le grauier d'Agen regardant arriuer gens de pied & de cheual de touees parts, lesquels ie faisois loger deçà & de là la riuiere de Garonne, arriua à moy le Capitaine Buree, qui auoit demeuré huict iours à venir, car il auoit failly quatre ou cinq fois d'estre prins, ayãt fait la plus part du chemin à pied, ne s'osant monstrer aux postes, car la plus part estoient huguenots. Il m'apporta vne lettre du Roy, & vn autre de la Royne, par lesquelles leurs Majestez me descouuroient leurs fortunes: & comme l'on les auoit faillis de prendre: Et m'admonnestoit sa Majesté, de luy conseruer encores vne autre fois la Guyenne, comme i'auois fait aux premiers troubles Par ces lettres sa Majesté ne me mãdoit point, que ie luy enuoyasse secours, craignant que i'aurois assez à faire à conseruer le pays auec les gens qui y estoient. Ledict Capitaine Buree ne demeura que deux heures auec moy. Ie l'en fis retourner en extreme diligence, (car ainsi en faut il faire, & l'ay touiours faict) pour asseurer leurs Majestez du secours que i'ẽuoyois en Frãce, & que i'esperois luy garder la Guyenne auec les gentils-hommes casanniers seulemẽt, & auec le peuple. Mais ie ne faillis d'escrire à la Royne, qu'elle ne fut plus si incredule, ny sourde à mes aduertissemens, & que si elle eut voulu commẽcer la feste, & gaigner le deuãt, qu'elle eut mis le ieu bien loin à ses ennemis. Incontinent ie depeschay messagers nouueaux à Thoulouse & à Bourdeaux, & à tous les sieurs du pays: & leur enuoyay les copies des lettres du Roy & de la Royne, les suppliant à tous de marcher en diligence

pour ſecourir le Roy qu'on tenoit aſſiegé dedans Paris. Ie puis aſſeurer vne choſe veritable, qu'onques en ma vie ie n'auois veu ny leu en liure vne ſi grande diligence, que tout le mõde faiſoit pour cet effect, tant les gens de pied que de cheual. Il n'y a point au monde vn ſi bon peuple, ny nobleſſe, qui ayme plus ſon Roy, ſi ceſte nouuelle religion ne l'euſt corrompu: car certes elle a tout gaſté. Ie ne ſçay pas qui le racouſtrera. Ie fus dans Limoges en vingt neuf iours, contant le trentieſme de Septembre que i'eſcriuois les lettres, auec mil ou douze cens cheuaux, & trente enſeignes de gens de pied: auſquels ie fis faire monſtre, & aux gens-darmes quelque preſt, ayant pour cet effet amené auec moy le ſieur de Gourgues general des finances. Car ie n'auois pas accouſtumé toucher aux deniers du Roy. Eſtant à Limoges i'aſſemblay tous les Seigneurs & Capitaines de gens-darmes en ma chambre: & là ie leur parlay en ceſte ſorte.

Meſſieurs mes compagnons de toutes les bonnes fortunes que i'ay eues depuis que ie ſuis en ce monde, & ſi en ey eu autant que Capitaine de France, ny de tous les ſeruices que i'ay faicts à la Couronne, qui ne ſont pas ſi petits, comme vous meſmes ſçauez, auſſi y auez vous eu tous bonne part, & y auez employé vos vies & vos biens, ie n'en ay iamais eu, qui m'ait donné tant de contentement que ceſtuy ay. Vous en deuez faire le meſme & ſentir pareil ayſe dans voſtre cœur, que ie fais au mien. Car quel plus grãd bien vous peut eſtre enuoyé de Dieu, que vous voir en ſi belle trouppe en ſi peu de temps à cheual, pour

aller au secours de vostre Prince, & de vostre Roy pour la deffence duquel Dieu vous à donné la vie & à moy aussi, pour le secours dis-ie, de sa personne? Car comme vous sçauez, le masque est osté. Il n'est plus question de Messe, ou Presche, c'est à sa personne, que cela s'addresse : ceux qui ont faict la meschãte entreprise de Meaux, comme vous sçauez, l'ont faicte contre luy. Quel bõheur vous est-ce de voir que Dieu vous à reseruez, pour vanger vne telle iniure, & assister vostre Roy & Prince naturel en vne telle necessité? O mes compagnons, que vous deuez estre contans. Quelle ioye pensez vous que ce sera au Roy de voir vne telle Noblesse du dernier bout de son Royaume, en si peu de temps & en tel equipage le venir secourir? Iamais il n'oubliera vn tel seruice: & le recognoistra à vous & aux vostres. Croyez, Messieurs, que si i'ay de la ioye de voir que i'ay part en ce seruice, que i'ay bien de l'ennuy que ie ne peus auoir part au bon du fait, que ie ne vous puis seruir de conducteur, & aller tout ensemble offrir nos vies à sa Majesté. Ie veux que Dieu ne m'aide iamais, si ie ne le desire plus, que ie ne fis iamais chose en ce monde. Mais vous voyez que c'est chose qui ne se peut faire, sans mettre en hazard tout le pays. Lequel i'espere conseruer en despit de toutes les pratiques des ennemis, auec les forces qui me restent. Il ne reste donc, Messieurs, si ce n'est que vous faciez la diligence requise. Souuenez vous de ce que vous m'auez veu faire, & dire, que c'est la meilleure piece qu'vn Capitaine sçauroit auoir. Vous ne sçauez les affaires du Roy, ny s'il est

preſſe de ſecours. Parce ne ſeiournez pas, ie vous prie. Ie ſçay biẽ qu'il en y a parmy vous pluſieurs dignes, non pas de mener vne trouppe, mais de conduire vne armee. Par ainſi ie vous ſupplie trouuer bonne l'eſlection que ie fais pour cõduire celle-cy, de la perſonne de monſieur de Terride, lequel monſieur de Gondrin aſſiſtera. Il eſt le plus ancien & experimẽté Ie m'aſſeure, qu'il s'en acquittera dignement, auſſi aſſeurez vous qu'en voſtre abſence il me reſouuiendra de conſeruer vos maiſons. Et faites moy ce plaiſir de vous reſſouuenir de moy. Et ſi vous vous trouuez en meſme, faictes paroiſtre que vous eſtes gentils-hõmes & Gaſcons, & qu'il n'y a nation pour les armes, pareille à la noſtre. I'ay pratiqué toutes celles du monde: mais ie n'en ay poinct veu de pareille. Et en tous les faits d'armes petits & grãds i'ay veu faire, touſiours les Gaſcons y ont eu la meilleure part. Conſeruez, ie vous ſupplie, ceſte reputation. Iamais pareille commodité ne s'offrira, pour faire paroiſtre ce que vous ſçauez faire, & le zele & affection, que vous portez à voſtre Roy & naturel Seigneur.

Tous me remercierent, & me donnerent aſſeurance, qu'ils ne ſeiourneroient, que pour repaiſtre, qu'ils ne fuſſent aupres du Roy. Mõſieur de Terride me remercia de l'honneur que ie luy faiſois. Il fut diſputé du chemin, & chacun en opina. Car en matiere de conſeils i'ay touſiours eu ceſte couſtume de faire opiner tout le monde, & m'en ſuis biẽ trouué. Et apres pluſieurs diſpute il fut reſolu, que l'on prendroit le chemin droit à Moulins. Monſieur de Monſallez me cuida vn

peu mettre en colere: car il vouloit s'en aller deuant, comme s'il eut eu plus de desir & affection, que les autres. Ie luy dis, que cela n'estoit pas bon d'abandonner la trouppe, & cogneut bien qu'il m'auoit faſché. Ie luy donnay la charge de conduire l'auangarde, & à monſieur de Sainctorens les gens de pied. Auãt noſtre depart de Limoges ie les vis tous partir. Ie ne veux rien eſcrire de ceſte entrepriſe de ſainct Michel, elle eſt trop vilaine & indigne d'vn François, pire que celle d'Amboiſe. Et vis bien, que c'eſtoit des effects de la ligue, ou contre ligue, dont i'auois ſenty le vẽt au mont de Marſan. Ie ne ſçay comme l'on s'aida du ſecours que i'enuoyay: mais i'oſerois bien dire, que iamais Lieutenant de Roy ne tira hors du pays tãt de nobleſſe, ny de gens de pied tout à vn coup, comme ie fis, ny ſi grande quantité d'hommes ſignalez. I'auois telle opinion d'icelle, que ſi i'euſſe rencontré monſieur le Prince de Condé ſans les Reiſtres, ie n'euſſe pas quitté noſtre victoire pour la ſienne. Et encore en m'en retournant, ie rencontray pluſieurs trouppes, qui venoyent pour eſtre de la partie. Ie ne veux poinct me meſler d'eſcrire comme ſe ſecours ſe porta aux affaires, qui ſe preſenterent: car monſieur y eſtoit, & tous les Princes & grands Capitaines de France, qui ſe rendirent bien toſt aupres de mondict Seigneur.

Or comme ie penſois que l'on me ſceuſt bon gré de la diligence, que i'auois faicte, & que i'eſperois en receuoir vn bon remercimẽt de leurs Majeſtez, en contr'eſchãge de ce, on me preſenta la patente, q u'vn Dragon commis du receueur

de Guyenne apporta, laquelle le Roy enuoyoit à monſieur de Candalle, par là où ſa Majeſté faiſoit ledict ſieur de Candalle ſon Lieutenãt general dans la vllle de Bourdeaux, & au Bourdelois, y commandãt comme ſi i'y eſtois. Ie fus fort eſbahy de cela, & cogneus biẽ, que l'on m'auoit donné vne trauerſe à la Cour: & que le Roy & la Royne ne m'euſſent iamais faict ce tour-là, ſans quelques preſteurs de charitez. Car graces à dieu aupres des Roys de France en y a touſiours de telles gens à reuendre, & qui ne s'attaquent iamais, qu'aux meilleurs, & plus affectionnez ſeruiteurs que les Roys ont. Qui eſt cauſe, que ie n'ay pas trouué eſtrãge celle que l'on m'a preſtee ceſte derniere fois. Car ce n'eſt pas la premiere. Monſieur de Malaſſiſe, qui eſt auiourd'huy m'en preſta vne en la Romaine, à l'endroit de monſieur de Guyſe: & me vouloit par ce moyen faire oſter le gouuernemẽt de la Toſcane, pour y mettre monſieur de la Molle, & luy fit à croire, que i'auois dit beaucoup de mal de luy: & ledit ſieur l'en creut, & m'en voulut grand mal vn temps. Depuis en preſẽce de monſieur d'Aumalle, monſieur de Monpeſat, meſſieurs de Cipierre & de Randan (les deux ſont morts, & les autres deux en vie) à Macherate ie m'en demeſlay: mais ſi ne ſceus-ie encor ſi bien luy oſter l'opinion, qu'il en auoit conceuë, qu'il ne m'en gardaſt quelque racine: de ſorte que iuſques à Thionuille il ne changea d'opinion. A mon retour à Montalſin il tint à peu que ie ne coupaſſe la gorge à celuy qui en eſtoit cauſe. Il ne faut trouuer eſtrange, s'il m'en veut tãt comme il fait. Ie ne veux point dire

icy les raisons, pour beaucoup de considerations Ie le laisseray faire tousiours, comme il fait iusques icy, maniant la Royne. I'espere qu'auec le temps sa Majesté changera l'opinion, comme fit monsieur de Guyse.

On m'en presta vne autre, quand le Roy Henry m'enuoya en Piedmont apres le retour de Siene à la prinse de Vulpian, pour ce que ie me tenois pres de monsieur d'Aumalle, n'y espargnāt ma vie, non plus que le moindre soldat du camp. Et croy qu'on n'eut pas voulu, que le sieur d'Aumalle eut eu cet honneur de prendre Vulpian, ne autres places qu'il print. Et me fut rappotté vne lettre de Monsieur le Connestable, par laquelle Iedit sieur me mandoit, que le Roy luy auoit cōmandé m'escrire que ie me retiraſſe à ma maison iusques à ce, qu'il me manderoit, me chargeant que i'auois dict, que ie n'obeyrois pas à M. de Termes, comme si ie n'auois iamais accoustumé de luy obeyr. Car toute ma vie ie l'ay preferé en toutes choses à moy. Aussi il le meritoit. Auparauant l'on en auoit bien presté vne autre audict sieur de Termes, luy mettant sus que pour l'alliance qu'il auoit faicte par son mariage en Piedmont, & pour l'amitié que les Biragues & luy auoient ensemble, il se pourroit bien emparer en Piedmont, comme si les vns ou les autres y auoient iamais pensé. Quoy que ce soit on le tira du Piedmont. Il estoit trop homme de bien. Ce n'estoit pas le recompenser de tant de seruices. L'on le presta bien aussi à monsieur d'Aumalle, disant que les Princes ne luy vouloiēt pas obeyr & qu'il falloit enuoyer Monsieur de Termes

pour les commander, comme si M. d'Aumalle n'estoit de meilleure maison, que M. de Termes, & que les Princes deuoient plustost obeyr à vn pauure gentil-homme, qu'à vn qui est Prince, encor que ce ne soit pas du sang Royal. Ie puis dire pour l'auoir veu: & n'y a homme qui en puisse mieux tesmoigner que moy, que lesdits sieurs Princes ne s'espargnerẽt non plus que les moindres gentils-hommes de l'armée: & firent acte digne du lieu d'ou ils sortoient: car ils furent à l'assaut, & monterent sur la breche à Vulpian, grinpans auec des picques, & quelque eschelles de cordes: car elle n'estoit pas raisonnable, comme i'ay escrit cy dessus.

Et puis que ie me suis mis à escrire des charitez, que l'on preste aux gens à la Cour, i'en veux encor escrire d'autres, que i'ay veuës en mõ tẽps & de celles que i'ay leu aux histoires Romaines. Premierement ie vis donner celle qui cuida couster si cher à M. de Lautrec. L'on luy retint cent mil escus, que le Roy auoit commandé à Sainct Blanzay de les luy enuoyer, pour le payemẽt des Suisses. Que si cẽt argent fut venu, les Suisses ne s'en fussent retournez en leurs pais. Car ils ne s'ẽ retournerent que par faute de payement Et la Duché de Milan s'en perdit. Ce pauure seigneur de Lautrec ne fut bon à grand peine pour les chiens tout vn temps, & ne pouuoit auoir audiẽce pour dire ses raisens A la fin le Roy l'escouta & en fit prendre S. Blanzay, encore que le tort ne vint de luy. Mais le pauure homme en porta la penitence. Ie sçay bien qui en fut cause, mais ie n'ay affaire de l'escrire. O qu'il y a de peine à ser-

tir les grands,& de danger quant & quant. Mais il faut passer par là. Dieu les a faits naistre pour commander, & nous pour obeyr. D'autres nous obeissent à nous:& toutesfois nous sommes tous d'vn pere & d'vne mere : mais il y a trop long temps pour alleguer nos titres.

Ie vis le trait qu'on fit à monsieur de Bourbon. L'on le mit en tel desespoir, qu'il fut contraint de faire beaucoup de choses indignes d'vn Prince: car l'on luy vouloit oster son bien, & le remettre à la legitime du bien, qu'il auoit eu de la maison de Bourbon, de laquelle il estoit puisné. Au camp de Mesieres, & au voyage de Valéciennes on luy en fit aualler deux. Si M. de Bonniuet, qui estoit Admiral, en estoit cause, ie n'en scay rien: mais on le disoit. Quelqu'vn tousiours porte la marote. Ie pẽse que si le Roy n'eut voulu, ny luy, ny madame sa mere, n'eussent mis ce braue Prince au desespoir. Ceste trauerse fut cause d'vn grãd mal-heur en la France: & le Roy s'en repentit plus de trois fois depuis. Le Prince d'Orange, qui commanda le camp de l'Empereur à Rome apres la mort dudit Seigneur de Bourbon, auoit aussi peu auant quitté le seruice du Roy, pour auoir sa Majesté commãdé au Mareschal des logis de le desloger, pour loger vn Ambassadeur du Roy de Pologne. C'este occasion est bien legere, mais si est elle veritable. Vn bon cœur se fasche quand on le mespriſe.

L'on en presta vn autre aussi à André d'Orie, qui commandoit les galleres du Roy, au temps que nous tenions le Royaume de Naples tout asseuré : & ce fut pour faire bailler les galleres à

monsieur de Barbesieux. Car par faute, qu'il eut fait, il ne se peut dire : car le Comte Philippin d'Orie son neueu auoit gaigné la bataille aupres de Naples, comme i'ay escrit, contre le Viceroy Dom Hugues de Moncalde, où il mourut, & le Marquis de Guast, & plusieurs grands Seigneurs prisonniers. Ledit Comte estoit si vigilant & soigneux, qu'il ne pouuoit entrer vn chat dans la ville de Naples. Ceux de dedans estoient à l'extremité: le Viceroy mort, les grãds seigneurs prisonniers, & les autres reuoltez du costé du Roy. Il faut donc cõfesser que le Royaume estoit au Roy en despit de tout le monde: & le iuste despit dudit André d'Orie le luy fit perdre. Quand le Roy fut pris prisõnier à la bataille de Pauie, & que l'on le menoit par mer en Espagne, André d'Orie s'en alla au deuãt des galleres qui les portoient, pour les combattre, & leur oster le Roy. Ce qu'il eut faict, & eust mis tout en hazart: mais le Roy l'enuoya prier de ne le faire point: car s'il le faisoit il estoit mort. Et desia l'on luy auoit annoncé de le faire mourir, si André d'Orie se presentoit pour les combattre. Qui fut cause que ledit André d'Orie tourna à Gennes: laquelle pour lors estoit au Roy. Voilà vn autre grand mal heur, & vne malheureuse trauerse, qui porta autant de dommage, que celle de monsieur de Bourbon. Car non seulement pour ceste occasion se perdit tout ce que nous auions gaingné du Royaume de Naples: mais encore se perdit Gennes. Car toutes les pertes, tant du Royaume de Naples, que de Gennes vindrent pour la reuolte dudit André d'Orie, laquelle il fit offencer du tort & des-

hõneur, que l'on luy auoit fait, de luy auoir osté la charge de commander les galleres pour bailler à vn autre, sans auoir aucunement malfaict, ny auoir receu vne seule escorne en sa charge: & aussi luy vouloir faire rendre les prisonniers de guerre, sans aucune recompense. Or tenoit ledit André d'Orie en si grand crainte la mer, que le Roy n'osa iamais passer en Italie iusques à ce que ledit André d'Orie fust à son seruice. L'Empereur ayant entendu le traict qu'on luy auoit fait, luy enuoya la carte blanche, & qu'il couchast là dedãs tout ce qu'il voudroit de luy, & qu'il vinst à son seruice. Et mãda apres ledit André d'Orie au Comte Philippin son nepueu se retirer de deuant Naples, & qu'il abandonnast le seruice du Roy, le venant trouuer à Gayette: ce qu'il fit. Et auãt partir il fit mettre tant de viures qu'il peust promptemẽt dans Naples, afin qu'elle ne se perdist. Et ainsi celuy qui leur auoit faict le mal leur fit le bien: Car autrement dedans huict iours il falloit qu'ils entrassent en capitulation. O que cest homme deuoit estre recherché! Ie croy que luy seul a ruyné les affaires du Roy François. Les Roys ny les Princes ne doiuent ainsi traicter les estrangers, ny leurs subiects aussi, quand ils les cognoissent gens de seruice. Et si nostre maistre fut mal conseillé, l'Empereur fut tres-bien aduisé de se haster de bonne heure pour tirer ledit Dorie à son party: afin que le Roy n'eust le loisir de faire son appointement, & se rendre cest homme son seruiteur. Les Princes doiuent icy prendre vn bon exemple. Et pour se faire sages aux despens des autres ils se doiuent garder d'offen-

ser vn grand cœur, & vn homme de seruice, mesmement quand vous ne le tenez pas obligé comme celuy qui a sa femme & ses enfans à vostre mercy. Le Roy n'auoit rien de tout cela sur André Dorie. Ce fut vne des plus grandes incongruitez que i'aye veu faire en mon aage, plus importante encor que celle de Monsieur de Bourbon.

Puis i'en ay veu donner vn autre au Prieur de Capue, qui estoit vn des vaillants hommes que cent ans a, aye monté sur mer, & autant craint des Turcs & des Chrestiens: & luy voulut-on faire accroire qu'il auoit mangé le lard. Il fut cõtraint s'en aller auec ses deux galleres se rendre à Malte à sa religion. O le grand tort que le Roy se fit là, de croire si legerement! Le dommage en fut à luy, & la perte à la France: car ce Seigneur estoit homme de seruice, & qui sçauoit bien le mestier dont il se mesloit.

I'en ay veu donner vne autre aussi à Monsieur le Mareschal de Biez. I'oseray gager mon ame, que ce Seigneur-là ne pensa iamais à faire acte meschant contre le Roy: toutes-fois on le calõnia fort vn peu apres la mort du Roy François le grand, luy mettãt sus qu'il estoit cause que Mõsieur de Veruin son gendre auoit rendu Bologne: & luy bailla-on pour faire son procez vn Cortel, le plus renommé mauuais Iuge qui fut iamais en France. Qui veit iamais, ny ouyt dire qu'õ punist quelqu'vn pour la lascheté d'vn autre? Quand on luy faisoit son procez on luy meit à front trois grands pendarts, lesquels luy soustindrent que le iour du grand rencontre qu'il eut cõtre les An-

glois, il monta sur vn grand cheual portant vn panache blanc pour se faire remarquer: afin que les Anglois ne donnassent à luy, comme si c'estoit chose bien aisee à faire. Quand on est meslé en vne bataille, la pousſiere, la fumee, & les cris empeschent bien ce iugement. C'est aussi l'ordinaire des braues hommes de se remarquer pour se faire cognoistre vn iour de combat: mesmement aux guerres estrangeres, qui se font comme pour honneur, & non pour haine. Car aux ciuiles monsieur de Guyse s'en fut mal trouué à la bataille de Dreux. Voila comme on calomnioit ce pauure Seigneur, lequel ce iour là deffit huict cens Anglois. Ie croy que si le Roy eut enuoyé vn tel Cõmissaire, & qu'il eut voulu ouyr les Huguenots, il eut trouué prou de tesmoins, que i'auois promis la Guyenne au Roy d'Espagne. Ie n'aymay iamais ceste nation, ny les aymeray: car ie suis trop bon Frãçois. Et pour retourner audit sieur Mareschal, comme ceux-là, qui luy auoient baillé ceste trauerse, virent qu'ils ne le pouuoiẽt attraper par nul moyen, & qu'il s'en alloit relaxé au grand des-honneur de ceux qui l'auoient mis en ceste peine, l'on luy mit sus, qu'il auoit faict passer des passe-volans en sa compagnie d'hommes d'armes, pour gaigner les payes, ce qui se trouua veritable, cõme l'on m'a dit: mais c'estoit pour donner à des gens qu'il tenoit en Flandres, pour le tenir aduerty de ce qui se passoit au pays de l'ennemy. Car quelquesfois nous sommes contraints de nous ayder du nostre mesme pour seruir le Roy. Ie laisse penser à vn chacun, si cela meritoit de le faire venir sur vn eschaffaut, &

estre degradé de noblesse, des armes, & de la Mareschaussee, condamné d'auoir la teste tranchee. Mais comme l'on le vouloit executer, le Roy Henry se ressouuenant qu'il l'auoit faict cheualier, luy enuoya sa grace, & mourut, tant de vieillesse que de regret qu'il eut, cinq ou six mois apres. Car qui eut voulu viure apres vne telle iniure & honte? La Iustice de France n'est pas sans Cortels, car il y en a prou, que si le Roy leur bailloit entre les mains le plus homme de bien de sõ Royaume, ils y trouueroient assez de prise, comme Cortel disoit, que si l'on luy bailloit le plus iuste Lieutenant du Roy du Royaume de France, pourueu qu'il ait exercé la charge vn an ou deux qu'il ne craignoit pas, qu'il ne trouuast matiere, pour le faire mourir. Ce pauure seigneur auoit faict vn acte belliqueux, si iamais homme en fit, aupres du fort de Montreau, Quand les Anglois sortirent de Bologne, pour luy venir donner la bataille, il auoit auec luy le regiment du Comte Ringraue, & croy que luy-mesmes y estoit, celuy des François, que monsieur de Tais commandoit & sept enseignes d'Italiens. Et comme les ennemis chargerent nostre cauallerie, elle se mit en routte: & voyant ledit sieur le desordre de gens de cheual, il s'en courut au bataillon des gens de pied, & leur dit. O mes amis, ce n'est pas auec la cauallerie que i'esperois gaigner la bataille, car c'est auec vous, & mit pied à terre, & prenant vne picque d'vn soldat, auquel il bailla son cheual, se fit oster les esperons: & commença sa retraicte tirant à Ardelot. Les ennemis apres auoir chassé longuement nostre cauallerie, retournerẽt à luy,

lequel demeura quatre heures ou plus en sa retraicte, ayant les gens de cheual l'vne fois deuant, vne autre au costé, & leurs gens de pied sur la queuë: mais ils ne l'oserent iamais enfoncer. Et m'a esté dit par ces Capitaines qui y estoiẽt, que iamais il ne fit cinquante pas qu'il ne fist teste aux ennemis. Ceste retraicte se peut dire vne des plus braues retraictes qui se soient faictes depuis cent ans. Ie serois bien aise que l'on m'en nommast vne pareille, ayant gens de pied & de cheual dessus, & sa cauallerie en fuitte. Voila ce que ce Seigneur fit pour sa derniere main, estant aagé de plus de soixante & dix ans: & neantmoins il fut traicté de ceste sorte. Que l'on demande à Monsieur le Cardinal de Lorraine qui estoit celuy-là qui luy bailla ceste trauerse: car à Poissi, lors de l'assemblee que le Roy fit des Cheualiers de l'Ordre deuant le Roy François second, il le luy reprocha, & vindrent fort auant en paroles. Ie suis vn trop petit compagnon pour le nommer, encores que i'y fusse. Aussi il y a des Dames meslees.

Vn an apres ie veis aussi faire vne autre escorne à M. de Tais, le chargeãt qu'il auoit mal dit d'vne Dame de la Cour. Ce mal-heur est en France qu'elles se meslent de trop de choses, & ont trop de credit. Et luy fut ostee la charge de l'artillerie, & depuis ne r'entra en credit. Le Roy de Nauarre pria le Roy ne trouuer mauuais s'il se seruoit de luy à la prise de Hedin: ce qu'il luy accorda, & fut tué aux trenchees dudit Hedin, faisant seruice à celuy qui ne l'auoit agreable: qui est vn grãd creue-cœur, & vn grand regret de mourir faisant

seruice à son Prince; auquel on est agreable. En quoy nostre cõdition est miserable: toutefois ie croy que le Roy s'en fust en fin seruy: car à la verité il estoit homme de seruice. Et croy que le Roy eut regret de l'auoir chassé de la Cour: mais bien souuent ceux ou celles qui gouuernent les Rois leur font faire des choses cõtre leur naturel & volonté, & apres ils en sont marris. Mais il n'est pas temps de se repentir quand les trauerses ont porté tel dommage au Prince, qu'il est irreparable. Et ceux qui les veulent apres excuser tasehent de se couurir enuers le Roy d'vn sac moüillé, mettant de nouueaux faicts en auant. Ie ne veux parler de celle de Monsieur le Conneſtable, qui le fit esloigner de la Cour, & tout dit-on, pour les femmes, ny aussi de feu Monsieur de Guyse. On les a veu tantost dehors, tantost dedans. Le Roy deuroit clorre la bouche aux Dames qui se meslent de parler en sa Cour. De là viennẽt tous les rapports, & toutes les calõnies. Vne babillarde causa la mort de Monsieur de la Chastaigneraye. S'il m'eust voulu croire, & cinq ou six de ses amis, il eust demeslé sa fusee contre Monsieur de Iarnac d'autre sorte. Car il cõbatit contre sa conscience, & perdit l'hõneur & la vie. Le Roy leur deuroit commander de se mesler de leurs affaires. I'excepte celles que ie dois. Leur lãgue a cousté beaucoup, & apres il n'est pas tẽps, comme i'ay dit. Ce sont les trauerses & charitez qu'en mon temps i'ay veuës prester à grands personages, & à de pauures Gentils hõmes comme moy. Aussi tout cela prouient des enuies que les vns & les autres ses portoiẽt, & qui sont pres des

Roys. Cependant que i'ay esté à la Cour, i'en ay veu plusieurs, qui se faisoient faux-feu : & se fussent entremangez, s'ils eussent peu. Qui toutesfois se faisoient bonne mine, s'embrassant & caressant, comme s'ils estoient les meilleurs amis du monde. Ie n'ay sceu iamais faire ce mestier. I'ay porté au front ce que i'ay dans le cœur.

Par là on peut iuger, que le mal-heur, auquel ce Royaume est tombé, n'est pas arriué par faute de hardiesse, ny de sçauoir qui ait esté en nos Roys, ny à faute d'auoir des vaillans capitaines & soldats, car iamais Roys de France n'en eurent tant à pied & à cheual, que les Roys François, Henry & Charles. Que si on les eust voulu employer aux conquestes estrãgeres, ils eussent mis la guerre loing d'eux. C'à esté vn grand malheur pour eux, & pour toute la France: & si ne faut pas dire, qu'il tint à l'Eglise, ny au tiers estat: car tout ce que les Roys leur ont demandé, leur a esté accordé. Les enfans pourront donc iuger à qui il a tenu: & qu'elle a esté la source des guerres ciuiles, i'entends des grands, car ils n'ont pas de coustume de se faire brusler pour la parole de Dieu. Si la Royne & monsieur l'Admiral estoient en vn cabinet, & que feu monsieur le Prince de Condé, & monsieur de Guyse y fussent aussi, ie leur ferois confesser qu'autre chose que la Religion les a meus à faire entretuer trois cens mil hommes : & ie ne sçay pas si nous sommes au bout: car i'ay ouy dire, qu'il y a vne Prophetie, ie ne sçay pas si c'est de Nostradamus, qui dict, que les enfans monstreront à leurs meres par merueille, quand ils verront vn homme, tant peu il

y en aura, s'estans tous entretuez. Mais n'en parlons plus: le cœur m'en creue à moy-mesmes, qui y ay le moindre interest, & qui m'en iray bien tost en l'autre monde.

Ie n'aurois iamais fait, si ie voulois escrire toutes les trauerses & charitez que i'ay leu dans les liures des Romains, qu'autresfois i'ay pris plaisir de voir, en m'estonnant, pourquoy & à quoy il tient, que nous ne soyons si vaillans qu'eux. I'en conteray seulement vn ou deux, & commenceray parce que i'ay leu ie ne sçay en quel liure, de Camille grand capitaine Romain, qui gaigna plusieurs batailles, & eslargit l'Empire Romain de grand' estendue du pays: & à la fin fut appellé en iugement, pource qu'il auoit donné la despoüille des conquestes, pour edifier des temples & sacrifices à leurs Dieux: de laquelle despoüille la moitié appartient aux gens de guerre. Mais afin que les Dieux l'assistassent en leurs batailles & conquestes il leur fit don, disant que les gens de guerre auoient autant de besoin que les Dieux leur aydassent, comme luy mesmes. Et comme il fut retourné à Rome, l'on luy fit son procez en recompense des grands seruices, qu'il auoit fait au peuple, & des grandes batailles qu'il auoit gaignees Toutesfois ils ne le firent mourir: mais l'enuoyerent en exil, en vne ville, du nom de laquelle il ne me souuient, parce qu'il y a long temps que ie n'ay leu Tite-Liue, non pas en Latin: car ie ne sçay pas plus de ma Patenostre, mais en François. Et comme il eut demeuré quelque temps en ceste ville, vindrent trois ou quatre Roys Gaulois auec grand' armee,

& prindrent Rome, & tuerent presque tous les citoyens, reserué quelques-vns qui se retirerent au Capitolle: & là tindrent bon quelque temps. Tite-Liue racompte, qu'vne nuict ceux qui s'estoient ainsi retirez au Capitolle s'estoient endormis: & les ennemis auoient desia gaigné vn endroit au Capitolle, & qu'vne Oye commença à crier, qui esueilla les gardes, & entrerent en combat contre les ennemis, & les repousserent. Or ledit Camille se mit en cãpagne, & assembla tant de gens qu'il peut. Et parce que les ennemis ne trouuoient plus à desrober, ne de viure à leurs plaisirs dans Rome, ils s'espandirent par la campagne, à dix ou douze mil de Rome. Ledit Camille fit vne grande caualcade, & en tua au trauers des campagnes sept ou huict mil. (Quand ie fus à Rome au temps du Pape Marcel, ie me faisois monstrer ces lieux-là, prenant grand plaisir de voir les endroits où tant de beaux combats s'estoient faits, & me sembloit que ie voyois les choses deuant les yeux que i'auois ouy racompter, ou lire. Mais ie n'y veis rien pourtant qui ressemblast ny rapportast à Camille.) Le bruit de ceste desconfiture ayant couru par toutes les villes prochaines, fit que beaucoup de bons hõmes se rendirent au camp de Camille, lequel se voyant assez fort, s'en alla à Rome, occupee d'vn grand nombre de Gaulois, lesquels il deffit, & sauua vne grande somme d'argent, que ceux qui s'estoient retirez au Capitolle auoient promis de donner: & depuis fut appellé le second fondateur de Rome. Les Historiens rendront meilleur compte de ceste Histoire que non pas moy, qui

peut-eſtre me meſconte: pource qu'il y a plus de trente ans que ie n'ay leu liure, ny moins en oſe lire de preſent, à cauſe de ma veuë, & de ma bleſſeure.

En Eſpagne les deux Scipions furent deffaicts à trente lieuës l'vn de l'autre, & en trente iours, à ſçauoir P. Scipion le premier, & ſon frere Cornelius Scipion par Aſdrubal. Et de l'vn camp & de l'autre ſe ſauuerent quelques-vns, & ſe rendirent tous aux cloiſons, où ils auoient hyuerné. Et comme ils furent là, trouuerent que tous leurs Colonels eſtoient morts: & furent contraints d'en eſlire vn, qu'ils appellerent le Nouueau Capitaine. Aſdrubal ſçachant que ce Nouueau Capitaine auoit raſſemblé les ſoldats Romains qui s'eſtoient ſauuez des deux deffaites, s'en alla ſoudain les aſſaillir: mais il fut virilement repouſſé, & contraint de ſe retirer en vn lieu auquel ce vaillant Capitaine le vint combatre de nuict, & deffit non ſeulement l'armee qu'il auoit, mais vne autre qui eſtoit en vn lieu pres de là. Tellement que par ſa vaillance il ſauua non ſeulement ce peu de Romains qui s'eſtoient ſauuez des deux batailles perduës, mais les Eſpagnes au peuple Romain: car ſans luy tout y eſtoit perdu pour les Romains. Or le Senat demeura long temps ſans auoir nouuelles des Scipions, ny de leurs affaires, & apres fut aduerty de la perte qu'auoient faict les deux Scipions, & des victoires du Nouueau Capitaine. Il ne me ſouuient comment il s'appelloit auparauant qu'il fut creé, & appellé Nouueau Capitaine. Il en ſouuiendra mieux aux Hiſtoriës qu'à moy, qui n'ay

veu il y a si long temps liure. Et comme le Senat fut aduerty du tout, ils enuoyerent Scipion le ieune pour commander. Ie croy qu'il estoit fils du premier Scipion, qui auoit esté tué, & manderent au nouueau Capitaine, qu'il vint à Rome. Et comme il fut à Rome, au lieu de le recompenser, ils le mirent en iugement, luy mettant sus, qu'il auoit pris l'election & commandement des soldats & non du Senat. Et croy qu'ils le firent mourir, à tout le moins ie n'ay point veu en Tite-Liue, qu'il se parlast plus de luy.

O combien d'autres grands capitaines ont esté payez de telle recompenses du temps des Romains. Les histoires en sont toutes pleines. Et puis que la Iustice de France est regie & gouuernee par les loix des Romains, c'est bien raison, que les Roys de France se gouuernent par leurs coustumes. Que pleust à Dieu que le Roy vouluſt faire parler de luy pour iamais, & laisser memoire de sa prudence, qui seroit à iamais loüee. C'est qu'il fist brusler tous les liures des Loix, suiuant lesquelles sa Iustice iuge, & faire vne Iustice toute iuste, & saincte (car i'oserois dire, qu'il n'y a Monarque en la Chrestienté, qui s'aide de ces loix, que les Roys de Frãce. Tous les autres ont des loix faites par eux, pour abreger tous procez, ouy mesmes Bearn, & Lorraine, qui sont aux coings du Royaume) & que les procez ne puissent durer plus de deux ans. Si le Roy faisoit cela, il se pourroit vanter d'auoir vn monde de soldats, qui seroient forcez de prendre les armes puis qu'ils n'auroient que faire au Palais: car ostez ceste vacation, à quoy voulez vous qu'vn

bon cœur noble & genereux s'adonne sinon aux armes? Qui accroist la puissance & l'estendue du grand Seigneur? rien que celà. Il ne songe qu'aux armes. O combien de braues capitaines sortiroient de ce Royaume! Ie croy que les deux tiers s'amusent en ces Palais & plaidoyeries. Et cependant encor qu'ils ayent naturellement bon cœur, auec le temps s'apoltronissent. Ce Royaume seroit formidable aux estrangers. Combien seroit-il riche & opulent? car toute la ruine de la noblesse ne vient que des mauuais conseils que les Aduocats donnent aux parties. Ie me souuien auoir leu en vne fenestre d'vne maison à Thoulouse, qu'vn Aduocat des plus fameux de la Cour qui se nomme Mainery, auoit faict mettre vn escriteau, où il y auoit tels motsgrauez.

Faux conseils, & mauuais testes,
M'ont faict bastir ses fenestres.

Et puis qu'eux mesmes le mettent par escrit, ie le puis bien dire. Nous sommes bien fols de nous destruire les vns les autres, pour les enrichir. La ruine vient aussi bien à celuy qui gaigne, qu'à celuy qui pert: car ils tirent les procez en si grande longueur, que quand celuy qui a gaingné, conte l'argent qu'il a despendu, il trouue auoir plus mis que gaigné, outre le temps qu'il a perdu. Et si le Roy faisoit cela, peut estre, que les coustumes des trauerses & charitez, que l'on donne, se perdroient comme les loix. Et tous les bons seruiteurs du Roy, qui ne pensent à autre chose qu'à le seruir fidelement & loyallement, demeureroient pres de leurs Maiestez, ou seroient employez pour son seruice.

Or puis que ie fais compagnie à tant de grands personnages du temps passé, & de ceux que i'ay veu de mon temps, ie me resiouyray à la retraitte que i'ay faicte en ma maison, me tenant heureux de tenir compagnie à si grands hommes, estans asseuré de deux choses, c'est à sçauoir, de la loyauté, laquelle on ne me peut oster en aucune maniere: & l'autre, que i'ay affaire à vn bon Roy, qui cognoistra auec le temps le seruice que ie luy ay faict, & à sa Couronne. Que si ie suis retiré en ma maison ce n'est à regret: car c'est tout ce que de long temps ie desirois, pourueu que ce fust en la bonne grace du Roy & de la Royne, laquelle iustement on ne me peut oster. Dequoy i'en louë Dieu, qui m'a si bien conduit en toutes mes charges, que ie ne leur ay iamais donné occasion de m'en priuer. Et suis plus heureux & plus content que ceux-là qui m'ont baillé ces trauerses: car ie me ris de la peine en laquelle ils sont de se garder les vns des autres, & s'en donner. Ie croy que les ames de Purgatoire n'ont point tant de peine, & ie suis icy en repos auec ma famille, & mes parens & amis, prenant plaisir à faire escrire sous moy ce que i'ay veu. Ie pourrois dire que sans ceste grande arquebuzade qui me perce le visage, & laquelle il faut que ie laisse ouuerte, ie serois tres-content & heureux: car en la perte de mes enfans ie me console, qu'ils sont tous morts en gens de bien, l'espee en main pour le seruice de mon Roy. Et pour le reste, ie serois vn homme sans sens ny entendement si ie ne iugeois que ce sont des tours qui se ioüent au monde, & quant & quant que c'est vn grãd bien

pour moy, qui n'ay pas occasion de faire mal à personne. Dequoy ie ne me pourrois exempter, continuant vne telle & si grande charge comme estoit celle que i'auois.

Ie laisseray ce propos qui m'a mis en colere, pour retourner à ce que ie deuins apres auoir dit à Dieu à tous ces Seigneurs & Capitaines qui alloient en France. Ie repassay en Perigueux, & baillay cõmission au Seneschal de Perigord, pour faire teste à tout ce qui se remuëroit par delà. Et comme ie fus à Agen, i'enuoyay vne patente à Monsieur de Bellegarde à Thoulouse, pour cõmander en mon absence aux pays de Cominge, Bigorre, & iusques aux frontieres de Bearn : vne autre à Monsieur de Negrepelice, pour commander aux iugeries de Verdun & Riuiere. I'en enuoyay vne autre à Monsieur de Cornusson le vieux, pour commãder à Roüergue. Puis laissay encor' quatorze ou quinze Enseignes de gens de pied, lesquelles ie tenois partie en Quercy, pour faire teste aux Vicontes, qui ne bougeoient du pays, & remuoient tousiours quelques besongnes, & le demeurãt vers Bourdeaux. Et au bout de quelque temps le Roy me manda que i'allasse assieger la Rochelle, & qu'il m'enuoyoit commission pour recouurer de l'argent pour faire les frais de la guerre.

Premierement il vouloit que ceux de Thoulouse me baillassent vingt mille francs de l'argẽt qui estoit prouenu des meubles des huguenots, pour payer les gens de pied : & pour les frais de l'artillerie, que ie prendrois quinze mille francs sur quelques droicts que le Roy a en Xaintonge,

& ſa Maieſté n'en tire que neuf mil. Que ſadicte Maieſté manderoit au Gouuerneur de Nantes, qu'il m'enuoyaſt quatre canons, & quelque couleurine. Voy-là mes aſſignations bien aſſeurees & propres, pour vne telle beſongne. Il ſembloit pluſtoſt que c'eſtoit vne mocquerie, & vne farce, qu'autrement : & qu'on me vouloit enuoyer deuant la Rochelle pour me faire perdre, ou pour y receuoir vne eſcorne. Si eſt ce, que ie vouluz tenter tout ce qui s'en pourroit tirer. Et manday incontinent au Parlement & Capitouls de que le Roy leur eſcriuoit. Ils me firent reſponce, qu'il y auoit long temps que ce peu de meubles, qui s'eſtoient trouuez de huguenots en leur ville auoient eſté vendus & deſpendus, pour les fraits qu'il leur auoit conuenu faire aux affaires qui s'eſtoient preſentez. Et ayãt entendu ceſte reſpõce, ie m'en allay à Bourdeaux voir, ſi ie pourrois conuertir la Cour de Parlement, & les Iurats qu'ils aidaſſent de quelque argent à l'entrepriſe : & ne ſceuz iamais tant faire auec eux, qu'ils y vouluſſent fournir vn ſeul denier, diſant qu'ils vouloient garder ce qu'ils auoient, pour l'employer à la deffence de leur ville, ſi l'occaſion s'en preſentoit, & non pour la Rochelle, qui n'eſtoit de leur reſſort. Ie depeſchay vers leurs Maieſtez, leur faiſant ſçauoir leurs reſponces, & que pour cela ie ne m'arreſterois de m'acheminer en Sainctonge, les ſuppliant m'enuoyer autres aſſignations plus ſeures, autrement ie ne me pouuois aller engager deuant la Rochelle ſans perdre leur reputation & la mienne, & peut eſtre tout le camp, car aſſiegeant

geant vne place de telle importance, sans que les soldats fussent payez, pour les tenir subiects aux trenchees, ils seroient contraints s'en aller au pillage : & cependant l'artillerie me demeureroit engagee. Aussi ie sçauois bien ce que valloit l'aune de tels affaires. I'escriuis aussi à sa Maiesté qu'il commandast au Gouuerneur de Nantes, qu'il m'enuoyast l'artillerie en diligence, & qu'il la fist porter en broüage, esperant bien tost auoir gaigné les Isles. Et comme i'euz mandé à leurs Maiestez ceste depesche, ie m'en reuins en Agenois, pour faire marcher douze ou treize Enseignes que i'y auois, & aussi pour amener la Noblesse du pays. Et estant à S. Macaire i'y trouuay Monsieur de Luzan, & les Commissaires qui faisoient la monstre de sa compagnie. Ie priay ledit seigneur qu'incontinent la monstre faicte, il fist acheminer Mõsieur de Madaillan, qui portoit son enseigne, droit à Saincte, & baillay audit sieur de Madaillan, vne cornette d'argoulets, qui estoit au sieur de Verduzan, Seneschal de Bazadois, mien parent. Et luy baillay les compagnies de Mabrun, Thodias, & la Mothe Mongauzy. Et luy ordonnay de faire extresme diligence, sans arrester qu'ils ne fussent à Saincte: & que si les Marenneaux estoient à sainct Seuerin, que dés qu'ils auroient repeu ils les allassent combatre, & que s'ils auoient la victoire, ils menassent bien les mains: car ce n'estoit que communes. Et dés que les autres entendroient la deffaicte de leurs compagnons, ils se mettroient en telle crainte, qu'ils ne seroient iamais plus teste. Et que la peur iroit iusques à la

Rochelle : mais qu'il falloit sur tout faire grand' tuërie, pour donner de l'espouuente. I'escriuis à Monsieur de Pons toute l'entreprise, & qu'il enuoyast des forces à Sainctes, pour que tous à vn coup allassent faire ceste execution. I'auois desia mandé aux Enseignes, qu'ils se rendissent vers Agenois, & à la Noblesse pareillement. Ledit Seneschal de Bazadois print la charge d'estre nostre Mareschal de Camp. Ie n'auois de gens d'armes que la compagnie de Monsieur de Lauzan, la mienne, & celle de Mõsieur de Meruille, grand Seneschal en Guyenne. De celle de Monsieur de Iarnac, que le Roy auoit commandé se rendre pres de moy, ne s'en trouua pas la quarte part : car les autres estoient auec Monsieur le Prince de Condé, & n'arrestay que trois iours à Agen, & m'en retournay droit à Bourdelois auec ce peu de forces que i'auois peu assembler. Et baillay la charge des gens de pied à commander à mon nepueu le sieur de Leberon. Et comme ie fus à la seconde iournee d'Agen, ie receus lettres de Monsieur de Madaillan, par lesquelles il m'aduertissoit comme ils auoient faict si grande diligence, qu'ils estoient arriuez la troisiesme nuict apres que ie les euz laissez à Sainctes: & qu'ayant entendu qu'il y auoit trois Enseignes de gens de pied à Sainct Seuerin, qui s'y estoient parquez & fortifiez, ils les auoient chargez, & de fait emporté trois drapeaux. I'arriuay cinq ou six iours apres à Marennes, où ie trouuay Monsieur de Pons, à qui sa Maiesté auoit escrit, & à Monsieur de Iarnac aussi, de se rendre aupres de moy au siege de la Rochelle. Peu apres ie receus

vne lettre du Gouuerneur de Nantes, par laquelle il me mandoit, qu'il ne se falloit point attendre à son artillerie: car il n'auoit qu'vn canon monté sur vieux roüages, & que le demeurant estoit tout par terre, sans qu'il peust estre prest d'vn mois. Voila comme les villes de frontiere & d'importance estoient pourueuës & munies. La Rochelle n'estoit pas ainsi. Ie me mis à temporiser aux enuirons de Sainct Iean & de Saincte, attendant la response de leurs Maiestez, & l'argent pour faire partir l'artillerie de Bourdeaux, bien merry de m'estre auancé si auant. De iour à autre ie leur faisois des depesches, mais ie n'en pouuois auoir response. Le dernier que i'y enuoyay ce fut Dragon, qui s'estoit retiré aupres de Monsieur de Pons. Et cependant Monsieur de Lude s'approcha de Sainct Iean, & parlasmes ensemble à la maison d'vn Gentil-hõme. Il me monstra les lettres que le Roy luy auoit escrites, par lesquelles il luy commandoit de se rendre à l'entrepriſe de la Rochelle auec moy: & me dist qu'il m'obeyroit d'aussi bonne volonté, qu'à la propre personne du Roy, pour estre le plus vieux Capitaine de France: & qu'il m'ameneroit six ou sept Enseignes de gens de pied, & trois ou quatre cens cheuaux. Doncques il ne tint à moy, ny aux Seigneurs à qui le Roy auoit commandé m'y assister, ny à force gens de pied, ny de cheual, sinon à faute de moyens pour mener l'artillerie, & vn peu d'argent pour les gens de pied, que ce siege de la Rochelle ne reüssist. Ie ne veux pas dire que ie l'eusse emporté, mais ie leur eusse faict peur, & peut estre du mal.

Pendant ce temps Monsieur de Pons auoit reduit les Isles d'Oleron & d'Aluert, car elles sont presque à luy, & le Capitaine la Gombaudiere estoit dedans, y ayant sa maison, & commandoit tant en Aluert qu'Oleron. Il ne restoit plus que l'Isle de Ré, où on auoit faict vn fort aupres d'vne Eglise, & plusieurs autres aux descentes. Ie fis eslire cinq cens arquebusiers de toutes nos trouppes, & tous les Capitaines Enseignes, & Lieutenans, sauf la moitié de la compagnie de Monganzy le vieux, qui demeura à terre pour commander ce qui restoit, & fis embarquer mon nepueu de Leberon auec ladicte trouppe au haure de Broüage. Guillet Receueur pour le Roy en ces quartiers-là, print grãde peine d'auitailler & preparer les nauires. La Royne de Nauarre l'a faict mourir depuis en ces derniers troubles, & n'ay iamais peu entendre pourquoy. Ie l'auois touſiours cogneu bon seruiteur du Roy. Et croy que la diligence qu'il fit en cest embarquement, luy a porté plus de dommage que de profit, & peut-estre, a esté cause de sa mort: car la Royne de Nauarre n'aimoit pas ces gens-là. La tourmente garda vn iour & vne nuicte, que mondit nepueu ne peust faire descente. Aussi les ennemis defendoient la descente des forts qu'ils auoient faicts. A la fin il s'aduisa la nuict d'enuoyer tous les petits batteaux, qu'il auoit mené auec luy chargez de soldats, faire descẽte par les rochers, derriere l'Isle, où les ennemis ne se prenoient garde. Et comme il y en eust vne partie en terre, les ennemis s'en apperceurent, & coururent là, & combattirent; mais les nostres demeurerent

maistres. Mondit nepueu qui estoit au combat enuoya par deuers les Capitaines & soldats qui estoient demeurez aux nauires pour les faire venir. Ce que promptement fut fait. Et comme tous furent à terre ils marcherent droit au grand fort de l'Eglise, qui estoit à vne grand' lieuë & demie de là: & l'assaillirent par deux ou trois costez: de sorte qu'ils l'emporterent, & tuerent tout ce qui se trouua dedans. Car ceux qui gardoient les descentes se mirét dans les petits bateaux, & se sauuerent deuers la Rochelle. Monsieur de Pons & moy estions sur le bord de la mer, & voyons les batteaux qui fuyoient deuers la Rochelle. Nous iugeasmes que c'estoiét des gens de l'Isle qui se sauuoient, & que nos gens auoient eu la victoire. Et deux iours apres mondit nepueu me māda comme le tout s'estoit passé: car plustost il ne peust, à cause que le vent estoit si contraire: qu'il n'y auoit ordre de venir à Marennes, où ledit sieur & moy estions: puis laissay dans l'Isle deux compagnies de gens de pied: & fismes reuenir mondit nepueu. Ie laissay Monsieur de Pons à Marennes, & m'en allay à Sainct Iean, où Monsieur de Iarnac se rendit, pour pourueoir à tout ce qui seroit necessaire au siege. Ie fis faire de grandes prouisions de viures. Le Mareschal des logis de feu Monsieur de Burie m'aida fort: car il est de deuers ces quartiers-là.

Or i'attendois touſiours nouuelles du Roy: mais ie n'en euz iamais aucunes, ny aucun messager ne reuenoit. Et à la verité il y auoit du peril par les chemins: Car les ennemis tenoient tous

les grands chemins par lesquels on reuenoit en Sainctonge. Et le premier qui arriua ce fut Dragon, qui porta nouuelles que la paix estoit presque arrestee, & que bien tost le Roy me deuoit mander ce que i'auois à faire. Ie croy qu'ayant veu Monsieur le Prince, & Monsieur l'Admiral auec leurs forces aux portes de Paris, pour donner vne bataille, & puis se promener par la France, ils songeoient plus à cela qu'aux affaires de la Guyenne. Voila le succez de mon voyage de Sainctonge. Et pource que l'on m'a reproché qu'il y auoit trois ans que ie n'auois rien fait qui vaille, ie voudrois de bon cœur que ceux qui proposent au Roy les entreprises fussent aussi prompts à faire estat de ce qui est necessaire comme ils sont prompts à donner des assignations & remedes qui ne vallent rien du tout, comme celles que l'on m'enuoya: & ainsi nous ferions quelque chose de bon. Mais de la sorte que l'on en vse, il faudroit estre Dieu pour faire miracles. O que les gens sont bien-heureux qui demeurẽt pres du Roy, ne s'approchants pas de combats: & taillent force besongne & à bon marché aux autres, afin que le Roy les estime sages & bien aduisez. Ils n'ont garde de dire au Roy que si Montluc, ou autre n'y veut aller à ce prix, qu'ils s'offrent d'y aller. Il suffit de sçauoir bien parler. Et peut-estre tel en parle qui seroit bien aise que l'on ne fist rien qui vaille. Et ne sont le plus souuent que dissimulations, feintises, & ialousies. C'est en bon Frãçois trahir son maistre. Ie m'asseure à la bõne volonté des Seigneurs qui estoiẽt auec moy, & à l'estonnement en quoy ce peuple

se mettoit. Que si i'eusse esté secouru de moyẽs, i'eusse essayé d'emporter ceste ville, qui s'est depuis renduë tres-forte. Que si le Roy leur laisse prendre plus grand pied, il est à craindre qu'ils ne se tirent de son obeyssance. Ie fus donc si mal assisté, & le Roy si mal seruy, que ie ne peuz faire autre chose.

Quelques iours apres le Roy m'enuoya la paix, pour la faire publier à Bourdeaux, & me manda que ie fisse retirer en leurs maisons tous les gens de pied. Ce que ie fis, & l'enuoyay à la Cour de Parlement, & aux Iurats, pour la faire publier. Ie ne m'y voulus trouuer, cognoissant bien que c'estoit vne paix pour prendre haleine & temps pour se pourueoir d'autres choses necessaires pour la guerre, & non pour la faire durer. Car le Roy, qui auoit esté pris au despourueu, n'entendroit iamais le traict qu'on luy auoit voulu faire. Encor' qu'il fust bien ieune, si estoit-il Prince de grand cœur, & qui portoit impatiemment ceste audacieuse entreprise, à ce que i'ay ouy conter à ceux qui y estoient. Il monstra son courage genereux, & vrayement digne d'vn Roy, se mettant à la teste des Suisses pour se sauuer à Paris. Et pensez-vous Messieurs, qui auez conduit ces trouppes, qu'il oublie ceste iniure? Mal aisément l'endureriez-vous de vostre pareil, voyez ce que vous feriez de vostre valet. Ie n'ay iamais veu chose si estrange, ny leu. Ce qui me faisoit tousiours penser que le Roy s'en ressentiroit. Monsieur le Prince & Monsieur l'Admiral firẽt en ceste paix vn pas de clerc: car ils auoient l'aduantage des ieux, & croy qu'ils eussent emporté

Chartres. Ceux qui moyennerent lors la paix firent vn bon seruice au Roy & à la France.

Voila la fin de ce que i'ay fait aux seconds troubles. Et me semble que ce n'est pas faire peu de seruice au Roy de luy ennoyer de secours vnze ou douze cens cheuaux, trente Enseignes de gẽs de pied, & luy garder le pays de la Guyenne, luy conquerir les Isles, & ne tenir nullement à moy que ie n'allasse tenter la fortune à la Rochelle, & luy enuoyer tout l'argent qui se leuoit par deçà. Mais ie pourrois faire miracles: ceux qui sont aupres de sa Maiesté m'en ont tousiours presté quelqu'vne: & croy fermement que si le Roy les veut escouter encores à ceste heure, que ie n'ay nulle charge, ils trouueroient encores quelque chose à redire. Car il ne faut pas perdre les coustumes de la Cour: qui sont rapports & trauerses à ceux qui ont enuie de bien faire. Si i'estois pres d'eux ie sçaurois bien leur respondre: mais il y a trop de Gascogne à Paris: & puis i'ay perdu mes enfans, & en vieille beste il n'y a point de ressource.

Ceste paix des seconds troubles qui fut faicte à Chartres ne dura que huict ou neuf mois au plus: aussi on l'appella la petite paix. Pendant ce temps ie me transportay à Bourdeaux au commencement de May, pour voir comme toutes choses se passoient. Et selon les nouuelles, qui ordinairement venoient de la Cour par ceux qui en partoient, ie cognoissois bien par discours que ceste paix ne dureroit gueres. Car aucunes fois on me disoit que Monsieur le Prince de Condé, & Monsieur l'Admiral estoient contens en leurs

maisons: & le plus souuent on m'asseuroit le contraire: & aussi que le Roy n'auoit fait aucun commandement, qu'on laissast les armes, comme il auoit faict à la paix des premiers troubles, & que ceux de la nouuelle religion alloient & venoient d'vn lieu à autre: & tenoient souuent cõsistoires. On disoit que la Rochelle ne se rendoit point, ny Montauban, Castres, Millau, & autres places: & qu'il sembloit, que ce fust plustost vne trefue, qu'vne paix. D'autre part i'estois entré en defiance du Capitaine de Blaye, nommé des-Roys. I'allay à Blaye, & menay le Procureur general du Parlement nommé Lahet auec moy. Lequel Des-Roys me commença à tenir beaucoup de propos de la Cour de Parlement & des Iurats de Bourdeaux, me disant qu'ils le soupçonnoient, & craignoit d'aller à Bourdeaux. Ie luy respondis, que cela ne venoit point du Parlement, ne des Iurats principalement, mais que luy-mesmes estoit cause de se faire soupçonner, pource que tous ceux de la garde de la place estoient Huguenots, lesquels il fauorisoit dans la ville, hors laquelle en sa presence ils auoient rõpu vne Eglise: mais que s'il vouloit que personne n'eut soupçõ, ny parlast de luy, qu'il mit la plus part de ceux de la garde de la place, Catholiques. Il me respondit qu'il en auoit beaucoup de Catholiques. Toutes fois ie sçauois bien le contraire: & luy fis vne remonstrance cõme d'amy à amy, qu'il se souuint, de quel pere il estoit sorty: & que pour les bons seruices qu'il auoit faict aux Roys François & Henry, ils luy auoient donné la charge de ceste place, & depuis continuee à luy: & plusieurs

autres remonſtrances qui me ſembloient eſtre à propos pour luy oſter vne mauuaiſe opinion, ſi deſia il l'auoit miſe en ſon entendement. Auparauant ie l'auois touſiours ſouſtenu, pour l'auoir touſiours cogneu fort affectionné au ſeruice du Roy, comme il me ſembloit: & auois eſcrit à ſa Maieſté que ſi ie deuois reſpondre d'vn homme, ie reſpondrois de celuy-là. Voyez comme on ſe trompe quelques-fois à iuger les hommes à la parole. Mais comme ie fus de retour de Bourdeaux, & veu les apparences qui ne me plaiſoient gueres, ie n'en eus pas l'opinion que i'en auois eu, & en eſcriuois à leurs Maieſtez: mais ce fut ſept ou huict iours apres que i'en fus party. I'ay ſceu depuis que quelques iours apres mõ depart il s'eſtoit rendu à Eſtauliers, pour parler auec Monſieur de Mirambeau, & le Baron de Pardaillan, où ils auoiẽt demeuré enſemble cinq ou ſix heures enfermez dans vne chãbre. Trois iours apres ils ſe r'aſſemblerent encores. Ie fus auſſi aduerty qu'il auoit reſolu d'aller à la Cour ſe preſenter au Roy, & luy donner encor plus grãde aſſeurance de ſa fidelité. Ie depeſchay deuers le Roy, luy donnãt aduis de tout ce que i'en auois donné aſſeurance dudit Des-Roys, mais qu'à preſent ie ne l'en aſſeurois plus, reuocquant ma parole, veu les parlemens qu'il auoit fait à Eſtauliers, & que ſi ſa Maieſte me vouloit croire il l'oſteroit de là, y mettant vn qui fuſt de la Religion de ſadicte Maieſté: & que s'il trouuoit mon conſeil bon, il deuoit retenir ledit Des-Roys iuſques à ce que i'y euſſe mis celuy qu'il voudroit en ſa place, & que i'euſſe changé la garniſon. Par

mes lettres ie suppliay tres-humblement sa Maiesté vouloir croire le conseil que ie luy mādois: autremēt, qu'il s'en repentiroit le premier. Des-Rois ne faillit pas de partir au iour mesme, qui estoit vn Lundy, que i'auois dōné aduis au Roy. Et à ce qui me fut dit, il s'addressa à Monsieur de Lansac: & croy bien qu'il luy fit ses doleances, & mit en opinion ledit sieur de Lansac que tous ces soupçons ne procedoient sinon de ce que i'auois eu quelque enuie de faire bailler la charge de ceste place à quelque Gentil-homme qui fust à ma deuotion. Et croy bien, que tant pour le voisinage qu'il auoit auec ledit sieur de Lansac, que pour la femme & bōne renommee du pere dudit Des-Rois & des siens, ledit sieur de Lansac le soustenoit, & en parla au Roy, dont il en fut le premier trompé, & en peine. On ne peut faire iugement d'vn homme qui n'a iamais faict faute: mais plustost bien que mal, comme celuy-là. Les hommes ne se cognoissent pas au veoir, comme les faux testōs. Dieu seul peut lire dās leur cœur. Il s'en reuint fort content du Roy: & encor' afin qu'il eust tousiours meilleure affection au seruice du Roy, il luy fit donner mil escus. Sa Maiesté ne considera pas qu'il estoit de mauuais poil, duquel il n'en sort gueres de bōnes gens: mais quoy que s'en soit, vn autre y eust esté aussi bien trōpé que luy, car il parloit d'or, & sçauoit bien desguiser la mauuaistié de son cœur.

Voyez combien vn Prince doit prendre garde & obseruer les particularitez de ce parlement auec les huguenots, & en ce doute prendre plustost vn party que l'autre. Il y a moyen de contē-

ter celuy de qui on se craint, sans se desesperer, au lieu qu'on court fortune, luy laissant la place en main, comme on fit à Des-Roys, & vne bonne place, laquelle seruit de beaucoup aux Huguenots. Depuis qu'vne femme escoute, à Dieu vous dis: aussi depuis qu'vn gouuerneur d'vne place parle ainsi en secret, il y a quelque anguille soubs roche. Il faut que le Roy, ou le Prince soit lors aussi ialoux que le mary, qui sçait sa femme prester l'oreille, par mesme moyen celuy qui se trouue à ces pourparlers, n'en aduertit sous main son maistre, ou le Lieutenant du Roy, encore y a il du danger: & il est mal-aisé se garder d'vn traistre.

Auant que partir de Bourdeaux, le matin i'assēblay le Procureur general, le general de Gourgues, le Capitaine Verte, le sieur de Leberon mō nepueu y estoit aussi: & voulus discourir auec eux, ce que i'auois pensé en moy-mesme sur les nouuelles, qui venoient iournellement de la Cour, de la defiance & mal-contentement en quoy estoit monsieur le Prince de Condé, & ce que ie ferois, si i'estois en sa place. Ils se ressouuiendront que ie leur disois, que si monsieur le Prince pouuoit passer, il s'en viendroit en Sainctonge, ayant la Rochelle à sa deuotion & presque tout le pays: & que les Isles seroient bien tost renoltees, quand ils verroient forces dans la Sainctonge, & à la Rochelle, & monsieur de la Rochefoucaud pres d'eux: que resolument ledit sieur Prince & les Huguenots tourneroient tous leurs dessеins du costé de deça: car dans la France ils n'auoient plus Rouen pour eux, & n'auoiēt

plus aucun port de mer à leur deuotion: & qu'ils seroient fort mal conseillez de recommencer vne tierce guerre, sans auoir vn port de mer en leur pouuoir. Or ils n'en pouuoient choisir vn plus à leur aduantage, que celuy de la Rochelle, duquel depend celuy de Brouage, qui est le plus beau port de mer de la France. Car estãt là ils auroient secours d'Allemagne, de Flandres, d'Angleterre, d'Escosse, de Bretagne, & de Normandie, tous pays farcis de leur religion. Et à la verité si le Roy leur bailloit à choisir, pour se cantonner au Royaume de France, ils n'en eussent sceu choisir vn plus à leur commodité & aduantage, que celuy-là. Ils trouuerent mon discours approchant de la verité, lequel i'auois faict la nuit mesme, resuassant apres nos affaires. Car ç'a esté mon entretien. Cela presageoit presque autãt d'infortune & de malheur, comme les songes, que i'auois fait du Roy Henry & du Roy Charles. Les ayãt ainsi entretenus, ie leur dis, qu'il falloit trouuer des remedes auãt que le malheur aduint. Et que ie pensois bien que dõnant cet aduis à leurs Maiestez si l'on ne leur proposoit des moyẽs pour rõpre leurs desseins, ils n'adiousteroient point de foy, & mespriseroient mon aduis. Nous commẽçames à discourir, que pour couper chemin à to⁹ ces malheurs, qui nous menassoient, il n'y auoit autre moyen que de se faire forts de la mer, & se saisir de bonne heure des ports: & qu'auec quatre nauires & quatre chaluppes, que l'on tiendroit à Chedebois, à la Palice, & à l'ẽboucheure de Brouage, il suffiroit. Et que si les ports estoient vne fois nostres, ny Anglois, ny homme, qui les peut fa-

uoriſer n'y pourroit veoir, ſçachãt qu'il faudroit aborder és lieux où d'heure à autre la tourmẽte eſt faſcheuſe : que gens de marine ne partent iamais pour venir en vn lieu s'ils n'y ont port pour aborder : & d'autre part que nos nauires ſeiournans aux enuirons des Iſles les habitans ne s'oſeroient iamais reuolter: & que nos nauires tiendroient la Rochelle comme aſſiegee : de ſorte qu'ils ſeroient bien toſt contraints de ſe mettre à la deuotion du Roy, ou ſe cõtenir ſans remuer. Ie leur fis tout ce diſcours, & tous enſemble concluſmes, que i'en deuois donner aduis au Roy & à la Royne.

Or il falloit diſcourir où ſe prendroit l'argent pour dreſſer l'equipage, & ce qu'il faudroit pour les vaiſſeaux, & pour payer les gẽs: & aduiſaſmes qu'auec dix mille francs nous les mettrions en mer, auec deux mille ſacs de bled que ie baillerois du mien pour faire des biſcuita. Le General de Gourgues offrit d'en faire venir du haut pays, & du beſtail des Landes ſur ſon credit, & le tout ſur la fiance que nous auions qu'auec le temps ſa Maieſté nous rẽbourſeroit. Le Procureur general ſe fit fort auec ledit ſieur de Gourgues de cõuertir toute la Iurade, qu'ils aideroient tous les mois de quelque choſe, & auſſi qu'on leueroit la couſtume, que le Maiſtre de la Monnoye qui eſtoit lors auoit gaigné au Conſeil Priué, & au profit du Roy: ce qui n'auoit encor eſté executé, pource que le Comptable de Bourdeaux s'eſtoit mis à la trauerſe, diſant que cela deuoit eſtre cõpris en ſõ afferme: & pour deſpit, le Maiſtre de la Monnoye n'auoit voulu faire executer l'Arreſt,

& que quand la Iurade verroit que c'estoit pour vn grand bien, non seulement pour le Roy, mais pour la ville de Bourdeaux, que tout le monde y aideroit, & qu'auec cela & l'auance que i'ay mis cy deuant, il ne coufteroit plus rien au Roy. Le Procureur general, & ledit sieur de Gourges, auec le Capitaine Verre en firent le calcul auec le ietton deuant moy: & conclusmes que le sieur de Leberon iroit remonstrer tout cecy à la Royne, & que sa Maiesté comprendroit mieux cest affaire que personne de son Conseil. Et ainsi ie depeschay ledit sieur de Leberō en poste à la Cour.

La Royne escouta toutes les remonstrances que mondit nepueu luy fit. Sa Maiesté luy dit qu'elle en vouloit parler au Conseil: & au bout de trois iours la Royne luy dit que le Conseil du Roy ne l'auoit pas trouué bon. Et croy que ce fut plus pource qu'aucuns mirent en auant que ie faisois cela plus pour courir au long de la coste, que pour raison qu'il y eust que cela deust aduenir. Il me souuient que ie donnay charge à mondit nepueu de dire à la Royne que i'estois si mal-heureux aux conseils que ie luy donnois, qu'elle n'y auoit iamais voulu adiouster foy, encores qu'elle voyoit qu'ils se trouuoient tousiours veritables, & que ie la suppliois de me vouloir croire vne fois en sa vie seulement: & que si elle ne le faisoit elle s'en repentiroit: qu'il ne seroit pas temps d'y remedier quand le mal-heur seroit aduenu. Mais toutes ces remonstrāces ne seruirent de rien: & me renuoya mondit nepueu sans autre depesche, sinon que le Conseil du Roy ne l'auoit pas trouué bō. Ce qui a porté vn

tref-grand dommage : car ie penſe que les affaires des Huguenots ne ſeroient auiourd'huy tant à leur aduantage, comme ils ſont. Mais Dieu fait comme il luy plaiſt. Ie ſcay bien : encores que tous les iours ie fiſſe miracles, qu'on ne croiroit iamais à la Cour, que ie fuſſe deuenu ſainct, à tout le moins ceux, qui ſont aupres du Roy : car ils ſeroient bien marris, que leurs Maieſtez penſaſſent, qu'il y eut gens en tout le Royaume de France, qui fuſſent ſi vigilans ne attentifs aux affaires du Royaume qu'eux, ny qui fuſſent ſi ſages. I'ay touſiours ouy dire, que ceux qui preſument tant d'eux, ſont le plus ſouuent les moindres,

O qu'vn Roy ſage & prudent doit veiller pour deſcouurir ces piperies. I'eſtois trop eſlogné pour le leur faire toucher au doigt : & les lettres n'ont point de replique. Auſſi dans le conſeil du Roy vn ennemy peut plus faire de mal, que trẽte amis ne peuuent faire de bien. Ie n'en ay que trop ſenty les effects : & cependant tout va au rebours, ſans qu'on puiſſe eſperer qu'on s'amende, quoy qu'on ſcache dire. Ie puis bien icy faire le conte de Marc de Breſſe. C'eſtoit vn Italiẽ, lequel auoit faict quelques ſeruices à la ſeigneurie de Veniſe. Il auoit pourſuiuy & ſollicité ſa recompenſe : mais il n'auoit eu que du vent. La fortune porta, que le Duc mourut, ce qu'ayant entendu le ſegnor Marc, dreſſa vne requeſte, par laquelle il ſuplioit la ſeigneurie de le vouloir eſlire Duc, pour recompenſe de ſes ſeruices. Toute la Seigneurie fut fort esbahie de la hardie demãde de ceſt hõme : & furẽt quelque vns deputez pour luy faire

vne

vne reprimende & remonstrance. Il leur dit, les ayant ouys: *Perdonate mi, voi haueti fatto tante coiõnerie, che io pensato che sarette anchora questa, ma basta, son contento.* Ainsi pouuons nous dire à ces Messieurs qui gouuernent tout, qu'il ne se faut estõner de ce qu'ils font, ny esperer mieux A la longue le Royaume s'en trouuera bien. Il ne se faut estonner de rien qu'ils facent. Ie reuiens à mon propos.

Or ie m'en retournay deuers le pays d'Agennois. A mon arriuee à Agen ie m'offençay vne iambe: ce qui me tint trois mois au lict. Et en outre comme ie pensois estre guery, vn caterre me surprit, qui me cuida couper la gorge: & sans ce qu'il prit son cours par vne oreille, les Medecins disoient que i'estois mort. Comme ie fus vn peu releué, ie m'en vins à Cassaigne, pour changer d'air, qui fut enuiron la fin de Iuillet. Ie fus aduerty du costé de Bearn, que la Royne de Nauarre estoit partie de Pau pour s'en aller en Foix faire tenir ses Estats. Soudain apres i'eus aduis qu'elle s'estoit arrestee à Vic Bigorre. Et incontinent apres i'eus vn autre aduertissement qu'vn Mercredy au soir luy estoit arriué vn Gentilhomme de Monsieur de la Rochefoucaut, qui auoit demeuré plus de quatre heures enfermé auec elle dans son cabinet. Quelque paix qu'il y eust, i'estois tousiours aux escoutes, & auois des gens apostez pour obseruer ce qui se passoit en Bearn: car ie sçauois bien qu'il se forgeroit là quelque chose qui ne valoit gueres. I'eus aduis que le Ieudy elle estoit partie en grand haste, & prenoit le chemin de Nerac, comme il fut vray.

Car elle arriua le Dimanche matin. Sa venuë dõna à penser à beaucoup de gens, beaucoup de besongnes, & que la paix ne dureroit gueres. Ie l'enuoyay le lendemain visiter par mon nepueu le Leberon, la suppliant tres-humblement que sa venuë nous apportast quelque profit pour l'entretenement de la paix, l'asseurant sur mon honneur que de mon costé ie prendrois tel soin, que par les Catholiques la guerre ne se commẽceroit point. Elle me manda qu'elle n'estoit venuë à Nerac que pour ceste occasion, & pour abbatre les opiniõs qu'aucuns de sa Religion pourroient prendre, sçachant bien que d'vne Religiõ & d'autre il y en auoit qui ne desiroient que la guerre: & puis que i'estois en ceste vololonté de faire entretenir la paix, que bien tost ie cognoistrois que sa volonté & intention n'estoit autre: & que ie l'aduertisse seulement de tout ce que i'entendrois, car elle donneroit ordre à tout ce qui depẽdroit de ceux de sa Religion. Deux choses me commandoient de la croire, encores qu'à la Cour on m'en aye voulu reprendre. La premiere, que iamais le Roy ne luy auoit dõné occasion de rien faire contre luy: & me souuenant que le Roy l'auoit soustenue cõtre le Pape, & de nouueau contre ses subiects de Bearn: & l'autre, des grandes promesses qu'ordinairemẽt par lettres & messagers expres elle faisoit au Roy, de ne luy estre iamais cõtraire; Ie croy que sa Maiesté en a vne centaine de lettres. Toutes ces choses considerees, & la parentelle prochaine qu'elle a auec le Roy, qui seroit celuy-là qui eust osé entreprẽdre de luy mõstrer que l'on auoit soupçon

d'elle? Si ie l'eusse fait elle eust dit & m'eust chargé estre cause de luy auoir fait changer la bonne volonté, qu'elle auoit tousiours porté au seruice du Roy: & n'eut pas ladicte Dame eu faute de soustien à la Cour contre moy, pour me charger le bast plustost que la selle. I'aime mieux qu'elle ait fait ce qu'elle a fait sans occasion, que de l'auoir fait auec l'occasion qu'elle eust peu mettre en auāt. Tousiours le plus petit à tort. Si le Roy ou la Royne auoient enuie que ie le fisse, pourquoy est-ce qu'on ne me le mandoit? Ie n'eusse rien craint alors. On veut que ie sois Prophete. Ie prenois garde à ce qui se faisoit en Bearn, parce que ce pays est gasté de ceste Religion qu'elle y a semee. Ie ne sçay qui l'ostera. Il y auoit plusieurs Ministres, lesquels auec leur douce mine ne chantoient que la guerre. Mais quant à elle, ie n'eusse iamais pensé qu'elle eust faict telle faute, qu'elle eust voulu hazarder son Estat cõme elle fit, lequel le Roy luy auoit cõserué. Ie croy que ces bons Ministres sous pretexte de la parole de Dieu la tirerent à leur party. Car pour ceste effet ils n'oublient rien, & disent merueilles à qui les veut escouter. Elle partit de Nerac vn Dimanche au matin. Ma femme luy alloit faire la reuerence ce mesme iour, Monsieur de Sainctorēs & mes enfans auec elle, pour courir la bague, & dõner passe-temps à Monsieur le Prince: ayant fait estat de n'en bouger de huict ou dix iours. I'y enuoyois ma femme expressément pour l'entretenir tousiours en asseurance de moy & des Catholiques, que nous ne prendrions point les armes. Ce mesme Dimanche à la pointe du iour arriua

vn Controlleur des siens, par lequel elle me mãdoit qu'il ne falloit pas que ma femme y allast: car elle s'en alloit à Castelgeloux pour quelques nouuelles qu'elle auoit entenduës, qu'aucuns broüillons de sa Religion auoient enuie de remuer quelque chose, & qu'elle les en garderoit bien. Ie cogneus alors que c'estoit autre besongne que d'y donner ordre: car elle l'eust bien peu faire de Nerac en hors sans aller à Castelgeloux. Toutes-fois ie ne pouuois bien entẽdre le fonds de son dessein. Le lendemain matin ie m'en allay à Agen, & depeschay deuers Monsieur de Madaillan, afin que secrettement il assemblast tous ceux de ma compagnie de delà la riuiere de Garonne à la Sauuetat, où est sa maison: & au Cheualier mon fils, qui estoit Colonnel en Guyenne, qu'il aduertist tous ses Capitaines, afin que iour & nuict ils s'acheminassent en diligence au Port Saincte Marie auec quinze ou vingt arquebusiers à cheual à chacun: & qu'ils n'attendissent point d'en auoir dauantage. Ie manday aussi à Monsieur de Fontenilles, qui estoit en garnison à Moissac, qu'il en fist de mesmes, & qu'il mandast à ceux de sa compagnie qui n'estoient en sa garnison, qu'ils le suiuissent en diligence.

La Royne de Nauarre ne demeura que deux iours à Castelgeloux, & print son chemin droit à Thonens & Aymet. Son partement fut si bref, qu'il s'en fallut quatre heures que le Cheualier mon fils ne se peust ioindre auec Mõsieur de Madaillan, à cause du passage de la riuiere d'Aiguillon, où il n'y auoit que deux petits batteaux: & comme nos gens arriuerent à Aymet, il n'y

auoit que trois ou quatre heures qu'elle estoit partie en haste droit à Bregerac. Le sieur de Piles luy estoit venu au deuant auec soixante ou quatre-vingts cheuaux. Et ainsi elle passa la Dordogne. Ie prins tant de peine à faire mes depesches iour & nuict, pour aduertir tous les Capitaines & sieurs du pays de prendre les armes, n'estant encores bien guery de mon caterre, que ie tombay de nouueau en vne extresme maladie. Tout le monde cuidoit que ie n'en eschaperois iamais. Ie n'en pensois pas moins, car ie fis mon testament: ce que ie n'auois iamais fait, pour maladie ne blesseure que i'eusse euë. Et tant de maladies & blesseures que i'ay euës, ie n'auois soin que de mes armes & cheuaux: mais lors pensant mourir ie songeois à tout. Ce qui plus me tourmentoit, estoit de laisser le pays en tel estat, & mon Roy. Pendant ma maladie ie fis dresser trente Enseignes de gens de pied au Cheualier mon fils. La leuee fut si prompte que les Capitaines ne peurent recouurer soldats pour la tierce partie de leurs eõpagnies: & d'autre part presque tous ceux que Monsieur de Sainctorens en amena aux troubles seconds estoient demeurez en France parmy les regimens, & vne partie des Capitaines.

Estant encores en l'extremité de ma maladie, Monsieur de Ioyeuse, qui estoit vers Mõtpellier m'aduertit que les Prouençaux auoient passé le Rosne, & que Monsieur d'Acier les estoit allé recueillir vers Vsez, & qu'ils n'estoient que cinq ou six mille belistres (c'estoit le mot de sa lettre) conduisans femmes & enfans auec eux, & que facilement ie leur empescherois le passage, s'en

allans rendre en Saincton ge à Monsieur le Prince de Condé, & à Monsieur l'Admiral, lesquels desia y estoient arriuez. Aussi la Royne de Nauarre auoit pris le chemin comme en lieu de seureté, & où ils auoient beaucoup de moyens, & le pays à leur deuotion. Il me fut mandé de la Cour que le Roy auoit depesché Monsieur de Montpensier pour venir recueillir les forces de la Guyenne & de Poictou. Dequoy i'estois bien aise, m'asseurant bien, que si nous estions auec luy nous combattrions. Le iour propre que ie cheminay droit à Cahors menant vn Medecin & vne lictiere apres moy. I'auois plus besoin de cela que d'vn cheual d'Espagne: & ainsi me traisnay iusques à Castelnau de Monratrier, cinq lieues pres de Cahors, pour nous assembler tous là. Il y arriua Messieurs de Gondrin, de la Valette, de Saincte Colombe, qui amenoit vingt-cinq hommes d'armes, ou Archers de la compagnie de Monsieur, qui estoit de ce pays, le Lieutenant & Enseigne de Monsieur de Montpezat, qui en auoit quelques-vns de Monsieur le Marquis de Villars, Monsieur du Massez auec sa compagnie & la mienne, qui pour lors estoit de soixante hommes d'armes. Ie demeuray quatre ou cinq iours à Castelnau, où ie commençay vn peu à me remettre. Et là ie receus lettres de Mõsieur Descars, qu'il se venoit ioindre à moy auec sa compagnie, & vne cõpagnie de cheuaux legers qu'il auoit fait, & le Vicomte de Limeuil auec sa cõpagnie, & vne compagnie de cheuaux legers, & quelque Noblesse qu'il auoit auec luy de Limosin & Perigord. I'ẽ auois aussi quelques-vns.

Entre la troupe de Mõsieur Descars & la nostre, nous iugeasmes au rapport de nostre Mareschal de Camp, qui estoit Mõsieur de Biron, que nous pouuions estre au plus quatre cens sallades : & quant aux gens de pied en toutes les Enseignes, il n'y pouuoit auoir que dix-huict cens hommes pour combatre, bons ou mauuais. Et passant le pont à Cahors, le Cheualier fit la reueue de ses gens: & en cassa trois ou quatre cens, qui ne seruoient que de piller le pays, & ne luy en demeura que dix-huict cens. Il y en venoit tousiours quelqu'vn : car les Capitaines auoient laissé derriere leurs Lieutenans, qui en assembloient tousiours. Nous marchasmes droit à Cahors, là où ie demeuray douze iours, & le camp aux enuirõs. Ie receus lettres encores de Monsieur Descars, qui m'attendoit vers Souillac, & aussi de Monsieur de Ioyeuse, m'aduertissant par icelles que les ennemis s'acheminoient tousiours au long de la montagne vers Rhodés: & ainsi partismes, & en deux iours nous en vinsmes à Souillac.

Là ie receus lettres de Monsieur l'Euesque de Rhodés, de Messieurs de l'Estang, fils aisné de Monsieur de Cornusson, & de Sainct-Benssa, toutes d'vne mesme teneur: qui estoit, qu'ils les auoient recogneus, & qu'ils n'estoient que cinq ou six mille coquins, ayãs leurs femmes & enfans auec eux : tout de mesme sorte que Monsieur de Ioyeuse nous auoit mandé. Et pource que tant de gens de bien nous donnoient cest aduertissement, mesmement Monsieur de Ioyeuse, qui me mandoit les auoir faict recognoistre par gens de bien, & les autres par eux-mesmes les auoir re-

cogneuz, nous pensions tous que cela fust ainsi. Voila que c'est que de faire recognoistre, ou recognoistre soy mesmes bien à la verité. Car ces aduertissements nous cuiderent faire perdre : & fusmes plustost conseruez par œuure de Dieu, que par œuure d'homme, combien que nous eussions tous en vn pensemẽt, qui estoit, que mal aisément pouuions - nous imprimer dans nostre teste, que Messieurs les Comtes de Tande, de Gordes, de Maugiron, & de Suze, ayans toutes les forces de Dauphiné & de Prouence eussent laissé passer le Rosne à si peu de gens, en si mauuais equipage, sans les combatre (car ils estoient tous ensemble, ainsi que m'auoit mandé Monsieur de Ioyeuse) ny ledit sieur de Ioyeuse mesmes, qui auoit prou de forces en Languedoc pour leur empescher de son costé le passage de la riuiere : Car il en estoit à deux ou trois iournees. Ie ne pouuois aussi m'imaginer comment ceste poignee de gens estoit si hardie d'oser trauerser ainsi la France. Ie disois tousiours : Voila de bien hardis & braues beliſtres. Il les faut voir : si ainsi est, nous en aurons bon marché. L'enuie que nous auions de les combatre nous faisoit de l'autre costé croire que ce qu'on nous mandoit estoit vray : car souuent on se persuade ce qu'on desire. En ceste resolution nous faisions estat de les aller combatre incontinent qu'ils s'approcheroient de la riuiere de Dordogne. Estant à Gourdon arriua Monsieur de Mõsalés, qui m'apporta lettres du Roy, & à Monsieur Descars aussi, par lesquelles sa Maiesté nous mandoit de nous rendre aupres de Monsieur de

Mõtpenſier, qui eſtoit vers Poictou, pour combatre Monſieur le Prince de Condé, & Monſieur l'Admiral. Il vint fort eſchauffé, pour nous faire partir incontinent. Nous entraſmes tous au Conſeil, là où nous eſtions, Meſſieurs Deſcars, & des Bories, de ſainct Genies le vieux, deux ou trois autres Cheualiers de l'Ordre, qui eſtoient venus auec Monſieur Deſcars: & de noſtre coſté eſtoient Meſſieurs de Gondrin, de la Valette, de Maſſes, de Fontenilles, de Giuerſac, de Saincte Cõlombe, & de Cancon, de Braſſac, de la Chappelle Loſieres, de Caſſaneul, & quelques autres Cheualiers de l'Ordre. I'auois renuoyé Monſieur de Sainctorens vers Moiſſac, pource que l'on m'auoit mandé que les Vicomtes s'aſſembloient pour s'aller ioindre auec Monſieur de d'Acier, & les Prouençaux: afin de me tenir touſiours aduerty, & faiſois eſtat de combatre ces gens-là auec ce que nous eſtions enſemble, puis qu'ils n'eſtoient que cinq ou ſix mille beliſtres, cõme l'on nous mandoit. Il n'y eut vn ſeul Capitaine, ny Cheualier de l'Ordre, qui fuſt au Conſeil, qui n'opinaſt d'vne meſme voix: qui fut, que Monſieur le Prince de Condé, & Monſieur l'Admiral n'eſtoient point ſi nouices aux armes, ny ſi ieunes Capitaines qu'ils ne ſe ſceuſſent bien garder de combatre ſinon quand il leur plairoit, veu qu'ils auoient deſia vne riuiere en leur faueur, qui eſtoit la Charante, & qu'ils auoient les Ponts de Saincte & de Cougnac pour eux: & d'autre part, qu'ils ne ſe hazarderoient pas de combatre qu'ils n'euſſent des gens de pied. Ce qu'ils n'auoient point, s'en eſtans venus deſnuez

auec trente ou quarante cheuaux, & qu'ils attendroient, auant que se mettre en campagne pour combatre les Prouençaux que Monsieur d'Acier menoit: & que puis qu'il nous venoit sur les bras, il nous valoit beaucoup mieux les combatre nous-mesmes, que non de nous aller ioindre auec Monsieur de Montpensier, qui estoit loin de nous: & laisser les Prouençaux derriere en liberté de prendre en toute seureté le chemin qu'ils voudroient au long de la Dordogne droit à Cougnac: qu'il n'y demeuroit point de forces en Guyenne pour les en garder. Ainsi resolurent tous qu'il les falloit combatre auant que s'acheminer ailleurs, esperant en Dieu que la victoire nous en demeureroit, puis qu'ils estoient si peu de gens. Il fut aussi proposé que lesdits Prouençaux, cõme ils se verroient au large prendroient le chemin vers les Vicomtes: car toutes les riuieres estoient gayables, & que Monsieur le Prince & Monsieur l'Admiral se viendroient ioindre auec eux vers Libourne & Fronsac. Car à Bourdeaux il n'y auroit personne pour les empescher. D'autres disoient que comme nous penserions defendre les villes de Sainctonge, nous perdriõs les nostres. Baste qu'il n'y eut Capitaine ne Cheualier de l'Ordre qui tinst autre opinion, sinon Monsieur de Monsalés, qui estoit demy desesperé, voyant qu'il ne pouuoit mener le secours cõme il s'estoit promis qu'il feroit. Et comme il veit nostre resolution il se departit d'auec nous. Ie ne sçaurois dire où il alla: vne chose sçay-ie bien, qu'il estoit fort en colere. Il depescha prõptement deuers le Roy, son frere. Et à ce que

i'ay esté aduerty du depuis, il me chaussa bien les esperons enuers leurs Maiestez, disant que i'auois conuerty tous les Capitaines à faire ceste responsе.

A la verité ceste responsе luy estoit grandement à contre-cœur, car il eust bien voulu mõstrer au Roy & à la Royne qu'il auoit grand credit en Guyenne d'auoir mené ce secours là, où il y auoit tant de braues & genereux Capitaines, pour touſiours auoir plus de credit & de faueur aupres de leurs Maiestez, aux fins d'obtenir ſes demandes, qui estoient ſi espaiſſes que iamais le Roy ne luy fit bien en vne main, qu'il n'ouurist l'autre pour en demander touſiours dauantage. Et diray cela, que iamais les Roys de France ne firent tant de bien à Gentil hõme de la Guyenne cõme le noſtre auoit fait à luy. Car il luy donna pour vn coup deux Eueſchez, deux Abbayes, & d'argent plus de cent mille francs. Et neãtmoins il ne demeura iamais content. Et ſi diray vne autre choſe, que quand bien tous les Capitaines ſe fuſſent reſolus d'aller trouuer Mõſieur de Mõtpenſier, il n'en y auoit vn ſeul qui euſt voulu y aller auec luy. Ils le monſtrerent bien apres: car perſonne ne le voulut ſuiure, lors qu'il fut pres de Monſieur: ouy bien Monſieur de la Valette, qui n'eſtoit pas la moitié ſi fauoriſé qu'il eſtoit, mais il ſçauoit mieux que c'eſtoit du faict de la guerre. Ie ne dis pas que le ſieur de Monſalés ne fuſt braue Gentil-hõme de ſa perſonne: mais il ſe faut meſurer, & auoir ſué ſous le harnois auant que de faire le grand Capitaine, & le Gouuerne-tout. A ce Conſeil tenu à Gourdon, s'eſtant le-

dict sieur de Monsalés departy de nous, arriuerẽt nouuelles de l'Euesque de Cahors son oncle, qui nous mandoit que le Camp des Prouençaux estoit arriué à trois & à quatre lieuës de Cahors, & qu'il nous prioit pour l'honneur de Dieu, que nous allassions secourir la ville: ils attendoient les ennemis le lendemain matin. Et auant que nous partissions de Souillac, il passa vn que ie ne veux nommer icy, pour crainte que s'il est en vie il fust tué: & portoit vne lettre de la Royne à Monsieur Descars, luy mandant que le plus secrettement qu'il pourroit il fist passer cest homme, lequel elle enuoyoit au camp des Prouençaux, pour descouurir le nombre qu'ils estoient. Monsieur Descars le me vint dire, & me mena à son logis dans vn cabinet où il l'auoit caché. Et comme ie fus là, il me dist la charge qu'il auoit de la part de la Royne: & arresta auec moy, que si ie luy voulois bailler vn homme en qui i'eusse fiance, & qui sceust bien nombrer les gens, qu'il luy feroit monstrer tout leur camp, non pas qu'il s'amusast à les conter: car il falloit qu'il ioüast vn autre personnage, mais qu'il luy feroit voir tout à son aise leur armee. Ie luy en baillay vn en qui ie me fiois, & falloit qu'il contrefist le huguenot: & ainsi s'en alla les trouuer. Pour reuenir à l'aduertissement de Monsieur de Cahors, nous tournasmes tous vers Cahors, pour les aller combatre. Monsieur de la Valette se mit deuant auec sa compagnie: & amena auecques luy Monsieur de Fontenilles, qui pour lors estoit mõ Lieutenant, auecques la moitié de la mienne. I'attẽdois la response du Roy sur vne priere que

ie luy auois faicte, de donner la moitié de ma compagnie audit sieur de Fontenilles, & l'autre moitié au Cheualier mon fils, pensant de ne viure gueres, pour la longue maladie que i'auois euë, d'où ie n'estois point encores dehors, m'efforçant pourtant tousiours de faire plus que ie ne pouuois.

Monsieur de la Valette fit vne si grande traitte pour aller descouurir ces gens, que de deux iours nous ne peusmes nous assembler : car leurs cheuaux s'estoiẽt tous defferrez: c'estoit vn Chef bien diligent, autant que i'en cogneus iamais. Il fallut qu'ils demeurassent vn iour à Cahors pour les ferrer: car tout le chemin qu'ils auoient fait est tout pays pierreux. Et ayãt entendu Mõsieur Descars, qu'ils prenoient le chemin & la routte de Limosin, il voulut aller defendre son Gouuernemẽt, mais il ne demeura gueres à s'en repentir: car les ennemis s'acheminerent deuers Acier & Gramat: ce qu'entẽdant ledit sieur Descars, & par ainsi qu'ils estoient au deuãt, il tourna à nous: & nous r'alliasmes à Gourdon, qui est à Monsieur de Sainct Supplice. Ie manday prõptement au Cheualier qui estoit desia fort aduãcé vers Cahors, que tout incontinent il tournast visage à nous: & mãday à Monsieur de la Valette qu'il s'auançast, & qu'il se rendist à Gramat le lendemain, afin de les combatre ce iour là, ou bien le lendemain matin. Monsieur Descars & moy, Mõsieur de Goudrin, Messieurs les Viscomte de Limeuil & du Massez partismes incõtinent apres auoir repeu : & marchasmes droit à Gramat, & enuoyay Monsieur du Massez & le

Vicomte de Limeuil, & la cõpagnie de cheuaux legers deuant, auec le Mareſchal de camp droit à Gramat: à trois ou quatre arquebuzades de la ville nous fiſmes alte, attendant Monſieur de la Valette, & ſa trouppe qu'il auoit auec luy, où Monſieur de Saincte Colombe, & tous ces autres que i'ay nõmez, l'auoient ſuiuy, & nos gens de pied. I'auois departy en trois regimens nos trente Enſeignes: encores que le Cheualier cõmandaſt tout, Monſieur de Leberon en cõmandoit dix, & le Capitaine Sendat les autres dix. Et pource que ce pays-là eſt ſterile, furent contraints loger vn peu ſeparément. Ce qui fut cauſe, tant pour le long chemin qu'ils auoient faict, de retourner en arriere, & auſſi que les logis des trente Enſeignes eſtoient ſeparez, & que Monſieur de la Valette ne ſe peuſt rendre à Gramat ce iour là, que nous y attendiſmes iuſques à ce qu'il fuſt ſi tard, que le Soleil ſe vouloit coucher: & d'heure en autre Monſieur du Maſſés nous mãdoit que les ennemis marchoient, qu'ils prenoiẽt le chemin vers la Dordoigne: & qu'il enuoyoit camper en des villages qu'il y auoit entre Gramat & la Dordoigne.

Monſieur d'Acier ſçauoit là où nous eſtions, & fut mis en deliberation de no⁹ venir attaquer, & ſçauoit-on preſque les forces que nous auiõs, iuſques à cinquante hommes. Tous ſes Capitaines le vouloient: mais il monſtroit vne lettre de Monſieur le Prince de Condé, par laquelle il luy mandoit de ne s'engager aucunement à combatre, ſinon que ce fuſt par grande contrainte: & que de luy & de ſes forces ſortoit ſon bien & ſon

mal. Or attendant nos gens arriua à Gramat le Capitaine Pierre Moreau, qui eſtoit leur Mareſchal de Camp, pour voir les logis, ne pẽſant pas que nous fuſſions ſi pres: & là fut pris par trois ou quatre de ceux du Vicomte de Limeuil, & du Capitaine des cheuaux legers: & nous l'amenerent aux Iuſtices où nous eſtions. Et pource que ie cognoiſſois ledit Capitaine Pierre Moreau, & que d'autres-fois il auoit eſté de ma compagnie en Piedmont, nous le tiraſmes à part Monſieur Deſcars & moy: & luy demanday qu'il me diſt la verité, à peine de ſa vie, combien de gens ils eſtoient. Vous ſçauez, Capitaine Moreau, qu'il ne me faut pas mentir. Il me reſpõdit, qu'il obligeoit ſa vie à moy s'il ne diſoit la verité. Nous cognoiſſions qu'il auoit vne grand' peur, car il me pria de prime face me ſouuenir qu'il auoit eſté de ma compagnie, & qu'il m'auoit ſeruy en beaucoup de bõs lieux, & que ie l'aucis touſiours veu faire en homme de bien. Ie laiſſeray de ſa vie. Il nous dit qu'ils eſtoient de ſeize à dix-huict mille hommes de pied, & de cinq à ſix cens cheuaux: dans la troupe deſquels il y pouuoit auoir trois cens ſalades bien montez & armez: & les autres deux ou trois cens, arquebuſiers à cheual, & argoulets, dont il ne faiſoit pas grand cas. Et quant aux gens de pied, qu'il y auoit ſix mille arquebuſiers, tous vieux ſoldats, & qu'il n'en auoit iamais veu ſi grãd nombre en cãp de Roy: & en auoient autres ſix mille dont ils ne faiſoient pas ſi grand cas, comme des ſix premiers: toutes-fois qu'il y auoit de bons hommes, & qu'il penſoit qu'à la faueur des ſix mil premiers, qu'ils combatroient

& que le demeurant, iuſques à dix-ſept ou dix-huict mille, la pluſ-part eſtoient encores arquebuziers, & le reſte hallebardiers, & quelques picquiers. Monſieur Deſcars & moy, nous regardaſmes l'vn & l'autre, bien eſtonnez pour les aduertiſſements que l'on nous auoit donné. Il luy dit ces mots: Capitaine Moreau, au lieu de ſauuer voſtre vie vous la voulez perdre: car vous vous eſtes obligé à dire la verité, à peine d'eſtre pendu. Monſieur de Montluc eſt bien aduerty que vous n'eſtes que cinq ou ſix mille, encores la meilleure partie ſont femmes, enfans, & valets. Alors il reſpondit: Monſieur, nous ſçauons bien que l'on vous fait entendre cela, mais à peine de ma vie ſi ie vous ments de cinquante hommes. Et alors ie luy dis: Nous ſommes aduertis par Mõſieur de Ioyeuſe, qui vous a fait recognoiſtre iuſques à vn homme, que vous n'eſtes que cinq ou ſix mille, & par des Gentils-hommes gens de bien, qui vous ont recogneus aupres de Rhodés. Nous ſçauons bien, dit-il, que Monſieur de Ioyeuſe, l'Eueſque de Rhodés, & autres, vous ont donné ceſt aduertiſſemẽt: mais puisque nous eſtions ſi peu pourquoy ne ſe mettoit-on au deuãt pour nous garder de paſſer le Roſne? Ie veux eſtre pendu ſi iamais l'on a donné vne alarme: & regardez comment ils nous peuuent auoir recogneus? M. ma vie y eſt obligee, ie ne veux point mentir: car puis qu'il vous plaiſt la me ſauuer diſant verité, ie ne la veux perdre diſant menſonge. Et pour vous en porter meilleur teſmoignage, tenez voila les roolles de tout noſtre camp, regiment pour regiment. Car moy indigne, ils m'ont

faict

fait Mareschal de camp. Alors Monsieur Descars print les rooles, & les leut deuant moy. Et pource que le Soleil se vouloit coucher, nous fusmes d'opinion de ne loger point à Gramat, ains reculer de là où nous estions partis le matin, & là recueillir Monsieur de la Valette, & tous nos gens de pied, pour deliberer sur ce que nous auions à faire. Ce que fismes, & priay Monsieur de Cassanueil d'aller faire retirer Monsieur du Massés & nostre Mareschal de cãp: car de Gramat, là où les ennemis se campoiẽt, au plus loin, il n'y auoit point vn quart de lieuë. Et alla bien pour le sieur du Massés, car comme il s'amusoit à regarder loger leur camp, voir s'il pourroit nombrer les ennemis, & estant descendu de cheual, troisiesme, le regardant retirer contre le Soleil, qui se couchoit, ledit sieur de Cassanueil apperceut toute leur cauallerie qui venoit tout au long pour leur couper chemin, & courut les aduertir, lesquels s'en vindrẽt en haste deuers nous. Et ainsi nous nous retirasmes vers Gourdon. Et comme nous eusmes cheminé demy lieuë, arriua l'espion de la Royne, qui ne sçauoit rien de la prinse du Capitaine Moreau, & nous tirasmes à part Monsieur Descars, Monsieur de Gondrin & moy: & nous dit le soldat, que ledit espion luy auoit donné moyen de voir & nombrer tout le camp en la plaine de Figeac, là où ils s'estoient mis tous en bataille, pour y donner l'assaut, mais que les gens de la ville auoient fait vn present à monsieur d'Acier, qui les garda. Il nous dit qu'il auoit conté cent cinquante-deux Enseignes de gens de pied. Et pource que les gens de

cheual estoient vn peu à l'escart, ne les auoit nombrez de si pres que les gens de pied: mais qu'il pensoit qu'ils fussent de six à sept cens cheuaux, & qu'il auoit nombré les gens de pied de vingt-trois à vingt-quatre mille hommes. Apres Mõsieur Descars & moy tirasmes à part l'espion, qui nous dist tout ainsi qu'auoit faict le soldat. L'espion auoit grand peur que le Capitaine Moreau l'eust recogneu: car incontinent qu'il l'apperceut il se retira à part de la troupe: & auãt que nous fussions chacun en son quartier la minuict fut passee.

Le lendemain nous fusmes tous assemblez, & tous les Capitaines se trouuerent en mon logis à Gourdon, pour deliberer ce que nous deuions faire, ayant trouué que nous auions affaire à autres gens qu'à cinq ou six mille belistres, femmes & enfans. Le soir ledit Capitaine Pierre Moreau me dist à part, que si nous les allions combatre là où ils estoient campez, que quand nous serions bien quatre fois autant de gens de cheual & de pied, nous serions deffaicts: pource que Monsieur d'Acier, qui estoit de ce pays, auoit choisi ce lieu, pour n'en bouger de huict ou dix iours: & pour attẽdre le messager qu'ils auoiẽt enuoyé vers Monsieur le Prince & Mõsieur l'Admiral, pour leur dire qu'ils ne vouloient point passer plus outre, & qu'ils prioient Monsieur le Prince venir faire la guerre en Guyenne, & qu'ils estoiẽt bien asseurez d'emporter la Guyenne auant que le Roy eust assemblé assez de forces pour les cõbatre: qu'à ces fins ils marcheroient au deuãt de Libourne, & qu'ils s'essayeroient d'en emporter

Bourdeaux, ne craignant que noſtre cauallerie: & pour cela ſe cãpoit en ces quartiers-là, qui eſt vn pays tout plein de pierres, qui tranchẽt comme couſteaux: de ſorte qu'il n'y a cheual qui s'y puiſſe tenir, ny qui oſe courir deſſus. Et en outre tous les champs & chemins ſont enuironnez de murailles de pierre ſeiche, de la hauteur d'vn hõme, d'autres iuſques à la ceinture: & par ce moyẽ ils faiſoient eſtat d'enfermer toute l'arquebuzerie dans ces murailles, & les gens de cheual à leur queuë: De façon que ne les pourrions aller combattre ſans nous mettre à la mercy de leur arquebuzerie.

Toutes ces choſes, tant l'aſſiette du lieu, que le nombre des gens, nous fit penſer ce que par la raiſon nous deuions croire. Et arreſtaſmes que Monſieur Deſcars enuoyeroit vn gent-d'arme des ſiens, ſonder les paſſages ſur la Dordoigne, tirant à Figeac: & ſi nous trouuions le paſſage aſſeuré, nous nous camperions là, & ferions apporter des viures de Figeac en hors: & que là nous ſeriõs hors des pierres, là où la cauallerie ne pouuoit combattre: & que trouuant les guez, comme nous penſions, nous pourrions paſſer pour combatre les premiers qui paſſeroient, ou bien les derniers qui ſeroient à paſſer: car nous ne ſerions qu'à vne petite lieue les vns des autres. Et ainſi depeſchaſmes ledit gent-d'arme pour aller ſonder les guez, & les Commiſſaires pour aller preparer les viures. Et concluſmes de partir le iour apres, pource que nous voulions donner temps aux Commiſſaires d'auoir trouué des viures, & au Gentil-hõme loiſir de ſonder les guez.

Le lendemain ſur les dix heures du matin voicy arriuer le frere de Monſieur de Monſalés, nommé Monſieur de Vallaguie, qui n'auoit demeuré que ſix ou ſept iours au plus à aller & reuenir de la Cour, & nous apporta lettres du Roy, que combatu ou à combatre, incontinent que nous aurions receu ſes lettres, laiſſant toutes choſes en ordre ou en deſordre pour les affaires où nous eſtions, que l'on marchaſt trouuer Monſieur de Montpenſier. Nous cogneuſmes bien que ces lettres auoiẽt eſté forgees par Monſieur de Mõſalés, pource qu'il nous auoit dit quand il eſtoit venu nous querir, que le Roy & la Royne ne ſe ſoucioiẽt point que la Guyenne ſe perdiſt, pourueu que l'on allaſt combattre Monſieur le Prince de Condé: car pourueu qu'il fuſt deffait, tout le reſte ſe pourroit recouurer. Et en y eut qui luy reprocherent deuant moy, qu'il parloit bien à ſon aiſe: car quand ſa maiſon ſeroit bruſlee, il eſtoit aſſeuré que le Roy & la Royne luy donneroient trois fois plus qu'il ne pourroit perdre. Et iuſques icy on n'auoit point entendu que le Roy euſt fait tant de biens à tous les Capitaines de la Guyenne, comme à luy ſeul. Voila qui nous fit penſer qu'il auoit enuoyé la lettre toute faite au Roy, afin qu'elle nous fuſt eſcrite de ceſte ſorte. Car aux cabinets des Roys ces traits ſe font biẽ, & ces paſſe-droits encores plus aiſément qu'aux noſtres. Meſſieurs les Capitaines ſuſ-nommez teſmoigneront quelle diſpute il y euſt auant que marcher: pource que nous voyõs la perte & ruine du pays ſi Monſieur le Prince venoit faire la guerre en Guyenne, comme nous penſions fer-

mement qu'il feroit, voyant que ses gens ne vouloient passer outre: & aussi que nous sçauiõs que Monsieur d'Acier estoit de ceste opinion, & que la Royne de Nauarre estant aupres de Monsieur le Prince, le soliciteroit de ce faire, ne fust-ce que pour secourir son bien. Car ayant la Guyenne à sa deuotion, elle asseuroit bien l'Estat de son fils, & pourroit pretendre plus auant.

Apres toutes disputes i'appelle tous les Capitaines en tesmoignage, si ie ne proposay de suiure la volonté du Roy, & marcher où Monsieur de Montpensier se trouueroit, & que voyãt ma disposition mauuaise, ie ne me pouuois engager à l'entree d'vn hyuer fascheux, pour ne pouuoir seruir de rien en vne armee, & qu'ils allassẽt hardiment sans craindre que leurs maisons fussent bruslees: car auec les Gentils-hommes qui demeuroient au pays, & les cõmunes, i'esperois de les conseruer, ou pour le moins leur donner tant d'affaires, que ie leur vendrois bien cher nostre marchandise. Il fut question de faire marcher les gens de pied: les Capitaines dirent que c'estoit les enuoyer à la boucherie, car ils n'estoient pas assez forts pour respondre aux gens de pied des ennemis. Et furent tous d'opinion que ie les deuois mettre en garnison vers Saincte Foy, Libourne, & Bregerac, au long de la Dordoigne, & que cependant on verroit quel chemin les ennemis prendroient. Et que si les ennemis alloient en Sainctonge, le Cheualier s'en pourroit apres aller par le Limosin, se ioindre au camp du Roy. Ainsi ie m'en retournay à Cahors, & à Castelnau, de Mourratier attendant nouuelles quel chemin

les ennemis prendroient. Et audit Castelnau vne dissenterie me surprint. Mon Medecin cuida perdre sa leçon, & moy les bottes. Et pource qu'il y a aucuns qui m'ont voulu prester vne charité, disant, que si i'eusse voulu, i'eusse combatu les ennemis: autres ont dit, que puis que ie ne les voulois combatre ie deuois enuoyer promptement les forces à Monsieur de Montpensier: i'ay escrit icy la verité du fait bien au long, iusques à vne parole, le tout tesmoigné par les Capitaines qui y estoient, sauf ceux qui sont morts: & croy qu'il n'en y a de morts que Monsieur du Massés: & s'il y a du tort en aucune chose il s'en faudroit prendre aux autres Gouuerneurs, qui premierement les ont laissez assembler en leur Gouuernement, passer les riuieres, & ne les ont pas cõbatus. Et croy que s'il y a aucuns qui les veulent charger qu'ils n'ayent bien fait, ils ne demeureront sans raison. Mais il faut que l'on se prenne tousiours à celuy qui n'a iamais voulu dépendre que du Roy & de la Royne: pource que ie n'ay point d'Idole aupres d'eux, qui Idolatre (ie ne le fis iamais, & ne le feray) pour rabatre les charitez que l'on me preste. Ie n'ay point accoustumé de fuyr les combats. I'y ay esté trop accoustumé dés mon enfance. Ie ne me trouuay iamais en lieu là où nous fussions pres des ennemis que ie n'aye esté tousiours d'opinion de combatre. Et si i'ay esté Chef, ie les ay combatus plustost foible que fort. Et si on m'eust laissé faire à ceste heure là, i'en eusses emporté poil ou plume, ou de la queue, ou de la teste: & eussions donné le temps à Monsieur de Montpensier de s'approcher de

nous. Mais les lettres forgees de l'inuention de Monſallés eurent plus d'authorité que non ce que nous voyõs à l'œil qu'il falloit faire. A ouyr parler ceux qui m'accuſent, vous diriez qu'auec les ongles ie deuois tuer tout, & auec les dents prendre la Rochelle & Montauban. Ie ne ſuis pas ſi fol de cracher contre le Ciel, & en pays deſaduantageux, auec trois mille hommes en cõbatre vingt mille: & par ma perte tirer la ruyne du pays apres moy. Ie laiſſeray ce propos, ne voulãt point entrer en excuſes: car ie n'ay en rien failly, & ne veux apprendre mon meſtier de ces controolleurs qui en parlent ſous la cheminee, loin des coups : & cependant font donner de mauuais conſeils au Roy, pres duquel ils ſont. Mais c'eſt à faire à vn Lieutenãt de Roy de prendre ſon party: car il n'eſt pas beſoin touſiours de faire ce que le Roy commande. Il eſt loin, & ſe repoſe ſur vous. C'eſt donc à vous, ſi vous auez tant ſoit peu de prudence, de iuger le bien d'auec le mal. Il n'y a nul qui oſe nier que ſi i'euſſe combatu i'euſſe mis la Guyenne en proye: car c'eſtoit donner vn aſſaut à dix contre vn. Et ſi i'euſſe fait ceque le Roy me mandoit par l'importunité du ſieur de Monſallés, ie laiſſois tout le pays à la deuotion de l'ennemy. I'en fais iuge tout homme ſans paſſion.

Ie reprins mon chemin à Agen, là où ie recouuray vn peu de ſanté : & tout incontinent me mis en opinion d'aller trouuer Monſieur de Montpenſier : & manday à M. de Terride, & à M. de Gondrin, lequel s'en eſtoit retourné de Gourdõ à cauſe d'vne maladie qui l'auoit ſaiſi : & y eut

assez affaire de l'en faire retourner : car tout malade comme il estoit, il vouloit passer auec sa compagnie, s'ils vouloient venir auec moy. Et nous assignasmes à Ville-neufue d'Agenois. Ie menois dix Enseignes de gẽs de pied, que le Cheualier mon fils conduisoit : & laissay les deux sieurs cy dessus nommez pour commander Prouince pour Prouince. Et comme nous fusmes tous ensemble prests à marcher, ie receus vne lettre de Monsieur de Montpensier, par laquelle il me mandoit que tous affaires laissez ie m'en courusse ietter dans Bordeaux, si desia ie n'estois dedans : car il estoit aduerty que les ennemis auoient vne entreprise dessus, & qu'il craignoit que ie n'y pourrois pas arriuer à bonne heure. Et à mesme heure m'arriua vn Huissier de la Cour de Parlement de Bourdeaux, par lequel la Cour me mandoit les aller secourir, & qu'ils tenoient la ville pour perduë si promptement ie ne m'en allois mettre dedans. Ie fus grandement estonné d'où pouuoient venir ces entreprises : & fus contraint de mander à Messieurs de Terride, & de Gondrin à Castillon, assembler lesdictes compagnies de gens de pied & de cauallerie, qui venoient auec nous, & qu'ils m'attendissent là ; car i'esperois bien tost y auoir remedié. Et pris seulement quinze ou vingt Gentils-hommes, & m'en allay en grand diligence, faisant venir nos armes & grands cheuaux apres. Et comme ie fus entre Marmande & la Reolle, ie trouuay Monsieur Lignerolles qui venoit d'Espagne, & Monsieur de Lansac le ieune, lesquels me prierent de m'acheminer en toute diligence, & qu'ils se

doutoient que le lendemain, qui estoit vn Mercredy, la ville seroit prise, laquelle ils auoiẽt laissée en telle diuision, que les vns ne se fioient des autres. Ledit sieur de Lansac auoit receu deux lettres, par lesquelles on pouuoit recognoistre y auoir quelque entreprise dans la ville. Ie n'eus pas loisir à grand' peine de les embrasser, & m'en allay coucher à Langon: & le lendemain à midy ie fus à Bourdeaux. Et premierement depeschay l'Huissier en poste pour donner aduis à la Cour de Parlement, que i'arriuois: afin que si l'entreprise estoit veritable, que cela fist tenir les gens en cruelle: & fus contraint d'y mettre six iours. I'entray en la Cour le lendemain, & leur feis vne remonstrãce le mieux que ie peus pour les asseurer, & pour les mettre hors de tout doute. Ceste Compagnie monstra auoir beaucoup de contentment de moy, & me remercia. Puis apres disner ie m'en allay à la Maison de Ville, où i'en fis aux Iurats, & à tous ceux de la Iurade vne autre. Puis ie leur ordonnay de faire mettre le lendemain en armes tous ceux de la ville. Ce qui fut faict, & trouuay qu'il y auoit deux mil & quatre ou cinq cens hommes bien armez. Ie trouuay aussi qu'il y auoit les deux cõpagnies de Monsieur de Tillaladet, qui pour lors estoit encores Gouuerneur, & trois autres. Le lendemain ie r'entray encores en la Cour, & leur remonstray les forces que i'auois trouuees, & le peu d'occasion qu'ils auoient d'estre entrez en peur, & la bonne volonté que i'auois trouuee, tant au peuple, qu'aux soldats, leur faisant ma remonstrance, & les exhortant de faire leur deuoir à la deffense de la ville: & cõme

ie leur auois fait leuer la main de viure & mourir enſemble pour la defenſe d'icelle: & que s'ils cognoiſſoient qu'aucun vouluſt faire le contraire, que tous luy couroient ſus. Tous generalement m'auoient fait le ſerment. Ce qui reſiouyt fort toute la Cour: & leur remõſtray qu'eux-meſmes deuoient prendre les armes, ſi l'occaſion ſe preſentoit. Et qu'il leur ſouuinſt que les plus vaillãs Capitaines qu'auoiẽt les Romains c'eſtoiẽt gens de lettres, & que s'ils n'auoient appris les lettres on les tenoit pour indignes de grãdes charges: & que les lettres ne les deuoiẽt empeſcher de prendre les armes & cõbatre, mais pluſtoſt leur donner hardieſſe, ſe ſouuenans des anciens Romains: & qu'ils eſtoient hommes comme eux, leſquels n'auoient que deux bras & vn cœur comme eux. Meſſieurs (leur diſ-ie) ie voy à vos viſages que vous n'eſtes pas hommes pour vous laiſſer batre. Ceux qui ont la barbe & la teſte blanche ſeront pour le conſeil: mais vn bon nombre que ie voy icy ſont propres à porter la picque. Cõbien penſez-vous que cela accouragera le peuple, quand il verra ceux qui ont puiſſance ſur leur bien & ſur leur vie, prẽdre les armes pour leur deffenſe? Nul n'oſera gronder, vos ennemis ſeront en peur quand ils ouyront que la Cour de Parlemẽt s'arme. Ils verront que c'eſt à bon eſcient. Et puis tant de ieuneſſe que i'ay veu dans voſtre ſalle entrant ceãs, plus propre à porter vn corſelet qu'vne robe longue, fera le meſme. Pour ceſt effet ie les ſupplyay de fermer le Palais pour huict iours, afin que dãs ce terme de huict iours chacun d'eux euſt recogneu les armes, dequoy ils voudroient

au beſoin combatre, & qu'ils ſe departiſſent de deux en deux pour ſe tenir aux portes auec les armes, qu'en ce faiſant toute la ville y prendroit exemple. Et d'autre part que s'il y auoit aucune trahiſon dans ladicte ville, ce bon ordre ſeroit cauſe de l'aſſoupir, & oſteroit à l'ennemy de dehors l'eſperance qu'il pourroit auoir de prendre la ville. Et que puis que tant de bien ſortoit de ceſte police, & de l'aduis que ie leur donnois, qui eſtoit la conſeruation de leur ville, vies & biens, qu'ils n'y deuoient rien eſpargner. En fin ie leur dis : Meſſieurs, ie vous offre ma vie, & de tous mes compagnons. Monſieur le Preſident Roffignac, qui preſidoit (car Monſieur de Lagebaſton s'eſtoit retiré, pour n'eſtre ſon ſeruice agreable au Roy) reſpõdit pour toute la Cour, me remerciãt bien fort de la remonſtrãce que ie leur auois faite: de laquelle à iamais ils m'en demeureroiẽt redeuables, & qu'il n'y auroit vn ſeul d'entr'eux, vieux ou ieunes, qui ne prinſt les armes pour le ſeruice du Roy, & defenſe de la ville. Ie croy que le Roy doit fort à ceſte Compagnie-là, & à celle de Thoulouſe : car ſi l'vne ou l'autre euſt mãqué la Guyenne euſt eu beaucoup à ſouffrir. Car la perte d'vne de ces deux villes emporte & traiſne vne grand' queuë, voire la ruyne de la Guyenne. En quatre iours i'eus oſté tout le ſoupçon & la crainte qui eſtoit dans la ville.

Meſſieurs les Gouuerneurs, que c'eſt vne belle choſe que de ſçauoir cognoiſtre la complexion de la nation que vous commandez. Ie veux dire vne choſe pour ceſte natiõ, que ſi le Gouuerneur a gaigné quelque reputation parmy elle, & qu'il

leur ſçache faire des remonſtrãces là où ils puiſſent prendre quelque fondement, que non ſeulement il fera combatre la Nobleſſe, les ſoldats, les gẽs de Iuſtice, mais les Moynes, les Preſtres, les labourẽurs, & les femmes auec. Car ceſte nation n'a point beſoin de hardieſſe, mais a beſoin d'vn bon Chef, qui la ſçache bien ordonner & commander. Et croyez que puis que les anciens s'aident tant de remonſtrances qu'ils faiſoient aux combats, & qu'ils auoient cognoiſſance du grand bien que cela apportoit, nous ne les deuons meſpriſer. Ils n'ont pas oublié de les eſcrire dans leurs liures. Par ainſi il nous faut aſſeurer qu'en vſant ainſi, & ſuyuant leur exemple, cela nous portera autant de profit qu'il a faict à eux. Et croy que c'eſt vne tres-belle partie à vn Capitaine que de bien dire. Ie n'ay pas eſté nourry pour ceſt effet, mais encor ay-ie eu ce bon heur de pouuoir exprimer en terme de ſoldat ce que i'auois à dire auec aſſez de vehemẽce, qui ſentoit le pays d'où ie ſuis ſorty. Ie vous conſeille, Seigneurs, qui auez le moyen, & qui voulez anãcer vos enfans par les armes, de leur donner pluſtoſt les lettres. Bien ſouuent ils ſont appellez aux charges, ils en ont beſoin, & leur ſeruent beaucoup: & croy qu'vn homme qui a leu & retenu eſt plus capable d'executer de belles entrepriſes qu'vn autre. Si i'en euſſe eu i'en euſſe faict mon profit. Encor auois-ie aſſez de naturel pour perſuader le ſoldat de venir au combat.

Or le cinquieſme iour ie m'en retournay. Et pource que Monſieur de Meruille grand Seneſchal de Guyenne auoit eſté malade, & n'auoit

peu aller en l'armee, & amener sa cõpagnie, nous vinsmes ensemble iusques vers Saincte Foy, où ie receus des lettres de Monsieur de Montpẽsier, par lesquelles il me mãdoit que ie me tinsses vers la Dordoigne, & que sur tout i'eusse le cœur à Bourdeaux & à Libourne: car il ne pouuoit iuger encores si l'ennemy reculeroit en Guyenne, ou s'il tireroit en auant. Qui fut cause que ie m'arrestay autour de Saincte Foy, & Mõsieur de Terride à Castillonne, attendant ce que les ennemis voudroient faire, & aussi le cõmandement dudit sieur de Montpensier, estant certain qu'en deux ou trois iournees nous nous ioindrions à luy. Et bien tost apres entendismes qu'il s'en estoit allé en grand' haste vers Poictiers au deuant de Mõsieur, frere du Roy, & que les ennemis s'en alloient au long de la riuiere de Loire tirant vers la Charité, au deuãt du Duc des deux Ponts. Et cõme ie veis qu'il ne seroit possible d'atteindre l'armee, pour soulager ce pays du lõg de la Dordoigne, ie laissay seulement deux Enseignes de gens de pied à Castillonne, & trois à Saincte Foy: & enuoyay dans Libourne le sieur de Saincterens auec sa compagnie de gens d'armes: & le sieur de Leberon demeura à saincte Foy, ayãt trois compagnies, auec charge que si les ennemis s'approchoient de la Guyenne, qu'ils iroient ietter dans Libourne auec lesdictes trois compagnies. Le Cheualier mon fils tenoit le reste vers le pays de Quercy & Agenois: & nous autres nous retirasmes chacun en son quartier. Voila tout ce qui fut fait depuis le commencemẽt de ces troubles iusques à lors en ces quartiers de Guyenne.

Depuis que Monſieur frere du Roy fut arriu en ſon armee, elle temporiſa vers Poictou, & au long de la riuiere de Loire. Cependant rien ne ſe remuoit de par deçà: car les Vicomtes ſe tenoiẽt vers Caſtres, Puis-Laurens, Millau, Sainct Antonin, & Montauban, faiſant quelques courſes pour deſrober quelque choſe. De moy ie ne voulois dreſſer armee pour le peu de dommage qu'ils pouuoient faire, ne tendans à autre choſe qu'à eſpargner argent, pour le tout enuoyer à Monſieur: & ne voulois entrer en aucune deſpenſe. Les Capitaines des gens d'armes, & de gens de pied, qui eſtoiẽt en l'armee de mondit Seigneur, venoient ou enuoyoient querir des gens, autres ſe venoient rafraiſchir pour incontinent apres s'en retourner. Et au bout de quelque temps ie receus lettres de Monſieur, par leſquelles il me mandoit que i'allaſſe en Roüergue combatre les Vicomtes s'il m'eſtoit poſſible.

Et alors i'enuoyay querir mon nepueu le Leberon à Saincte Foy auec ſes trois compagnies. Et encor que ie cogneuſſes bien que ie n'y ferois rien, ſi me mis-ie en chemin. Ce qui m'en faiſoit ainſi douter eſtoit, pource qu'incontinent que leſdits Vicomtes entendroient que ie me mettrois en campagne, ils ſe retireroient dans les villes & tanieres qu'ils tenoient, le droict de la guerre, en laquelle ils ſe faiſoient ſages tous les iours, le vouloit. La moindre place qui m'euſt fait teſte me pouuoit arreſter: & d'eſperance de les trouuer en la campagne ie n'en auois pas: & cognoiſſois bien que ie ne ferois autre choſe que manger le public ſi ie demeurois ſi longuement és

enuirons des villes, & que puis que ie n'y pouuois mener d'artillerie, à cause qu'il n'y auoit point d'argent pour les frais d'icelle, aussi ie n'en faisois pas du tout grand amas, pource que ie voulois que tout allast au camp de Monsieur: car c'estoit là qu'il falloit que le grand ieu se ioüast, & qu'aussi c'estoit raison que la grande despense s'y fist: car tout le reste de la guerre n'estoit que petites escarmouches au prix de ce qui se faisoit là, & de ce qu'il falloit qu'à l'aduenir s'y fist.

Comme ie preparois mon voyage, arriua Monsieur de Pilles, & auec luy les sieurs de Bonneual, de Monens, & force autres Gentils-hommes qui estoient partis de leur camp pour venir assembler des gens, ou bien sur l'entreprise qu'ils auoient sur Libourne, laquelle il faillit de prendre. Et apres ledit de Pilles se mit dans Saincte Foy, & là fit ses assemblees: pource que i'en auois retiré mon nepueu de Leberon auec les trois compagnies, pour les mener auec luy en Roüergue. Et comme ie fus à Cahors ie fis mettre mon nepueu de Leberon deuant auec cinq Enseignes, & vne partie de la compagnie de Monsieur de Gramont, qu'vn nommé le Capitaine Maussan, Mareschal des logis de ladicte compagnie, commandoit. Et le fis partir en grand haste pour surprendre quelques ennemis qui estoient aux enuirons de Ville-Franche de Roüergue. Ils partirēt d'vne lieuë pres Cahors: & firent huict grandes lieuës arriuant vne heure de nuict. Ils pensoient le matin, vne heure deuant iour les aller surprendre: mais ils ne furent iamais dans la ville que les ennemis ne fussent

aduertis & retirez en leurs fortereſſes. Il ne le faut pas trouuer eſtrange : car ie m'eſmerueille que Monſieur meſmes, ny homme qui aye commandé armee pour le Roy, aye rien fait qui vaille, à cauſe de l'Ordonnance & Edict que ſa Maieſté auoit fait. Qu'homme n'euſt rien à demãder aux huguenots, pourueu qu'ils ne portaſſent les armes, & qu'ils demeuraſſent en leurs maiſons paiſiblement. De là eſt venuë la ruyne du Roy, de ſes armees, & de tous ſes affaires, & du peuple auſſi: car ceux-là fourniſſoient argent: & moyennoient que les femmes qui auoient leurs maris au camp de Monſieur le Prince de Cõdé, par leur moyen & intelligence fiſſent tenir argent à leurs maris ou enfans, ſeruans d'eſpions aux ennemis: de ſorte qu'il ne falloit point qu'ils deſpendiſſent rien, ny qu'ils ſe donnaſſent peine d'entendre ce que nous faiſions. Eux-meſmes les aduertiſſoiẽt pour ſurprendre quelques priſonniers, leſquels leurs gens pouuoiẽt venir prẽdre, & partageoiẽt le butin. Ie maintiendrois touſiours deuant le Roy que ceſt Edict-là ſeul eſt cauſe que ſa Maieſté n'a demeuré victorieuſe, & que ceſte nouuelle Religion n'a eſté du tout deſtruite. Il eut mieux vallu cent fois que tous fuſſent eſté aupres de M. le Prince: nõ à leurs maiſons: car eſtãt pres dudit ſieur Prince, ils n'euſſent peu faire grande choſe qui euſt eſté aduantageuſe pour eux: car c'eſtoient gens de peu de faciende, gens de ville: au contraire euſſent affamé bien toſt ſon camp. Et alors nous euſſions fait la guerre ſans eſtre eſpiez, ny ſans qu'ils fuſſent eſté aduertis de ce que nous vouluons faire: & n'euſſent peu recouurer

argent ne choſe aucune, qui leur fuſt eſté neceſſaire. Meſmes nous nous fuſſions aydez de leurs moyens. Et par ainſi bien toſt fuſſent morts de faim, ou ſe fuſſent retirez auec le pardon que le Roy leur donnoit. Ie ſçay bien qu'en ce pays de la Guyenne n'en fut pas demeuré vn, qui ne fut mort, ou il eut faict la proteſtation de quitter ceſte religion là, comme ils firent aux premiers troubles. Car ie ſçauois bien le chemin par où ie les deuois mener. Et puis que ie les auois ſçeu bien faire aux premiers troubles, auec vne braſſe de corde, ie l'euſſe biẽ fait aux autres. Mais à cauſe de ce bon Edict, l'on ne leur oſoit rien dire & falloit que l'on les enduraſt parmy nous. Il ne faut pas donc trouuer eſtrange, s'ils ont fait tant de belles choſes, veu qu'à toutes heures ils eſtoient aduertis de tout ce que nous faiſions ou voulions faire. On ſçait bien qu'vne armee ne peut riẽ faire qui vaille, ſi elle n'a de bons eſpiõs. Car il faut que ſur le rapport d'iceux, vn camp ſe gouuerne. Nous n'en auions pas parmy eux, car il n'y auoit hõme Catholique ſi hardy fut-il, qui y oſaſt aller ſur peine de la mort. Par ainſi nous ne pouuions ſçauoir rien de leurs affaires: & ils ſçauoient tous les noſtres. O pauure Roy, que vous auez eſté bien pipé en vos Edicts, & y eſtes tous les iours. Ie ne veux pas nier, qu'en aucuns endroits vo⁹ n'ayez eſté mal ſeruy de vos ſoldats & capitaines: mais qui regardera de biẽ pres, on trouuera que les Edits & Ordonnances que l'on vous a fait ſigner ſont plus cauſe de voſtre malheur & du noſtre que nõ la faute du cõbat des ſoldats, ny de vos gouuerneurs. Croyez, Sire, croyez

qu'auec ceſte douceur vous ne viendrez iamais à bout de ces gens-là. Le plus homme de bié d'eux vous voudroit auoir baiſé mort. Et puis vous nous deffendez de leur faire mal? Il vaut donc mieux eſtre de leur party, que du voſtre: car demeurant en leur maiſon quelque vent qui coure ils ſeront en ſeureté. Tel, Sire, eſt preſt de vous qui vous fait faire ces Edicts, lequel eſt gaigné pour eux. La rigueur les fait trembler. Lors que ſansforme de procés ie les faiſois brãcher ſur les chemins, il n'y auoit perſonne qui ne tremblaſt. Penſez donc, Sire, de quelle importance ſont ces beaux Edicts: & encores on vous a faict ſigner vne Ordonnance, d'enuoyer des Commiſſaires par toute la France, pour faire rendre aux huguenots, ce que nous leur auions prins, & non pas à nous, ce qu'ils nous ont volé. Qui eſt vne loy faicte par ignorãce & ſans conſiderer le mal, qui en aduiẽt, ou bien par malice couuerte pour vous faire hayr de nous autres, qui eſtes noſtre Roy, & qui vous auons ſouſtenu: afin que ſi la guerre ſe dreſſe vne autre fois, vous ne puiſſiez trouuer Catholique qui vous ſouſtienne. Mais s'il vous ſouuenoit, & à la Royne, de ce que i'en propoſay deuant vos Majeſtez à Thoulouſe, preſent voſtre conſeil, vous n'euſſiez iamais accordé d'enuoyer commiſſaires, pour faire rendre aux huguenots, qu'au preallable n'en euſſiez enuoyé d autres, pour nous faire auſſi rendre iuſtice, des pilleries & volleries, qu'ils ont faict ſur les Catholiques. Ils ont vne excuſe grande. Les commiſſaires diſent, que nous ne nous plaignõs point, comme font les huguenots. Comment

nous plaindrions nous? car en premier lieu, ils diſent, que ceux qui portoiẽt les armes nous ont pillé à nous & que nous les auons pillé à eux, qui ne bougeoiẽt de leurs maiſons. Il ne ſe trouuera vn ſeul huguenot, qui s'en ſoit allé porter les armes, qui n'aye caché ſes meubles dans la maiſon de ceux qui demeuroient. Et d'autre part, par la paix, que le Roya faicte, il leur eſt pardonné tout ce qu'ils ont fait, nonſeulement contre luy, mais contre nous meſmes, qui auons porté les armes pour ſa Majeſté. Et puis que le Roy les a tãt voulu fauoriſer, que de leur pardonner tout, n'eſt il pas raiſonnable qu'elle ſoit eſgale pour nous? Et toutesfois elle eſt tout au contraire ce qu'ils ont faict contre nous, eſt approuué: & ce que nous auons fait, blaſmé, & trouué mauuais, voire mis en iuſtice. Donc conſeiller au Roy faire vne loy pour les vns, & non pour les autres, ie dis & diray toute ma vie, que c'eſt la plus iniuſte loy, qui fut iamais conſeillee à Prince du monde.

A Thoulouſe tout cecy fut diſputé, & furent reuoquez les Commiſſaires & commiſſions, ordonnances & Edits: & pardonna ſa Maieſté à tous generallement, cognoiſſant bien que ces commiſſaires n'ameneroient qu'vne ruyne des vns & des autres, pour y entretenir vne haine perpetuelle, qui ſeroit cauſe de nous enuahir, & nous deffier touſiours les vns des autres, & de là procederoit nouuelle guerre. Le Roy s'en eſt biẽ trouué, car la paix a duré cinq ans. Ie ne ſçay à qui me prẽdre de ceux qui ſont en cauſe, qu'elle s'eſt recommencee: car ie ne ſçay pas qui il eſt. Ie ſçay bien que ie n'en ſuis pas cauſe. A qui de-

mandera on iuſtice des maiſons de monſieur de Sarlabours, de monſieur de Sainctorens, des Capitaines Parron, Campanes, Lartigue, & vne infinité d'autres ? Tout a eſté bruſlé : & leurs femmes, eſtans au ſeruice du Roy, ſe ſont retirees par les maiſons de leurs parens. Encore auiourd'huy elles, ne leurs maris ne ſçauent où mettre leurs teſtes ſous couuerture qui ſoit à eux. Et quand on en demande raiſon, ils diſent que ce ſont des beliſtres, qui n'ont rien. Ils diſent vray: car les richeſſes ne ſont bougez de leurs maiſons, & les ont gardees. Et neantmoins il faut faire iuſtice contre les noſtres & non contre les leurs, veuque les beliſtres, qui n'ont rien, ont fait cela. Mais ſi le Roy eut approuué ce que nous auions faict, vne autres fois ceux qui demeureroient de leur religion, garderoient que les leurs ne pouuoient rien faire aux noſtres : mais ie retourne à mes mourons.

Ie depeſchay vn autre courrier vers monſieur de Leberon à la compagnie de monſieur de Gramond, qu'ils tournaſſent en arriere en auſſi grande diligence comme ils eſtoient allez, à tout le moins s'ils ſe vouleient trouuer au combat. Ce courrier trouua qu'vne heure deuant iour ils eſtoient partis, pẽſant encores trouuer les ennemis: & comme ils ne les trouuerent, pour les raiſons que i'ay cy deſſus dictes, ils bruſlerent les batteaux, ſurquoy ils paſſoient la riuiere, portant grand dommage au pays. Ayãt receu mes lettres, ils tournerent tout court: & firent encores plus grande diligence, qu'à aller: car ils arriuerent deuant ſaincte Foy, auſſi toſt que nous. Et ſi les cõ-

pagnies de M. de Sauignac euſſent fait la moitié de la diligence que ceux-là firent, nous euſſions attrapé le Capitaine Pilles: & ne s'en fut eſchappé vn ſeul. Mõſieur de Chemeraut vid toutes les depeſches que ie fis. Ie fus auec cinq cõpagnies, qui eſtoient demeurees auec le Cheualier mon fils, & ma compagnie, & quelque quarante ou cinquante gentils hõmes, qui ſuiuoient ma cornette en deux iours à Mõflanquin: & là i'eus reſponce de meſſieurs de Terride, & de Bellegarde eſcrites à Moiſſac, là où ils m'aduertiſſoient de la difficulté, qu'ils auoient trouué à paſſer les riuieres, & les mauuais chemins que les gens de pied trouuoient: qu'ils ne pouuoient abandonner les gens de pied. Et d'autre part que ie ne me deuois engager en vn combat, que nous n'euſſions les forces de gẽs de pied & de cheual enſemble: mais qu'ils feroient la plus grande diligence qu'il leur ſeroit poſſible. Et tout incontinent que ie fus arriué à Monflanquin, qui pouuoit eſtre deux heures apres midy, ie fis trois depeſches, l'vne à M. de Lauſſun, le priant de me mander nuict & iour ou ſe trouueroit monſieur de Pilles, & ſes forces: car ie le voulois aller attaquer. I'en eſcriuis vne autre à M. de Sainctorens, qui ſe rendit à moy au Soleil leuant en vn village nommé Monbahus, qui eſt à M. de Lauzun: & de meſmes depeſchay le Sieur de Las Aduocat du Roy à Agen, pour faire haſter meſſieurs de Bellegarde, & de Terride, leſquels ſe trouuoient encores trois lieuës en arriere: & ne ſçeurent faire partir leur gens de pied que ne fuſt le point du iour. Et comme ils furent à Villeneufue, qui eſtoit plus d'vne heure apres midy, il ne fut poſſible les faire paſſer

outre, à cauſe des grandes boües qu'il y auoit, y ayant quelque raiſon: toutesfois ie ne prenois rien en payement, car il me ſembloit que tout le monde deuoit cheminer, comme ma volonté. Apres toutes ces depeſches, ce matin ayant faict repaiſtre nos cheuaux, & les cinq enſeignes, ie m'acheminay droit au village où i'auois aſſigné M. de Sainctorens, & trouuay en quatre ou cinq maiſons logez monſieur de Fontenilles & le capitaine Montluc mon fils, & leur dis qu'ils fiſſent bien repaiſtre leurs cheuaux, car la nuict ils auoient fait vne grande traitte, pour m'atteindre: & que ie m'en allois repaiſtre au village ſus nommé. I'y penſois trouuer monſieur de Sainctorens, & qu'apres ils me ſuiuiſſent: & commanday à monſieur de Madaillan, qui eſtoit mon Lieutenant, qu'il fiſt deſcendre ma compagnie, & qu'ils repeuſſent les vns Parmy les autres: & apres qu'ils me vinſſent trouuer au village où ie m'acheminay. Et comme ie fus là, ie ne trouuay aucunes nouuelles de M. de Sainctorens, ny de monſieur de Lauzun, car les meſſagers, que ie leur auois enuoyé, leſquels les Conſuls de Monflanquin m'auoient baillé pour les plus aſſeurez hommes, qu'ils euſſent, n'allerent point porter les lettres la nuict, comme ils auoient promis: de ſorte qu'il fut plus de midy, auant que leſdits Sieurs de Sainctorens & de Lauzun euſſent nos lettres, comme ils me dirent depuis. Et comme nous fuſmes deſcendus, penſant repaiſtre, nous euſmes vne alarme qui venoit deuers Miremont & remontaſmes à cheual, en allant vn grãd quart de lieuë ſur le chemin de Miremont, d'où venoit

l'alarme; & me trouuay auoir fait vne grand folie de m'eſtre tant aduãcé car ie n'auois que quarante cinq gentils-hommes auec moy, & les gẽs de pied qui n'eſtoient encores arriuez. Là ie ne peus apprendre où eſtoit monſieur de Pilles ny ſes forces bien me diſoient les bonnes gens qu'il eſtoit delà le Lot, vers ſainct Venſa & Aymet, & vers Marmande & Tonens. On me diſoit qu'ils eſtoient tous gens de cheual. Et comme i'eus demeuré ſur le chemin enuiron deux heures, m'arriuerent meſſieurs de Fontenilles, de Madaillã, & le ieune Montluc mon fils: & là ie leur dis que monſieur de Madaillan ſe miſt deuant auec ma compagnie & que monſieur de Fonteuilles, & le capitaine Montluc le ſouſtiendroit, & que ie les ſouſtiendrois eux auec la nobleſſe, & qu'ils marchaſſent ainſi iuſques avne demye lieuë pres Miremont, où ils prindrent langue, ſçauoir où eſtoient les ennemis. Et que ſi il y en auoit à Miremont, qu'il m'aduertiſſent à cinq cens pas les vns des autres: car incontinent ie m'acheminerois au trot, pour eſtre pres d'eux. Ce qu'ils firent. Ie faiſois marcher nos gens de pied, ſans ſonner tabourin pour n'eſtre deſcouuerts, leſquels arriuerent à Monbahus. Et cõme le chenalier ne m'y trouua, il marcha apres moy, & monſieur de Madaillan eſtant à demy lieuë de Miremont, print langue: & luy fut dit, que les ennemis eſtoient tout delà le Drot, & qu'il n'y auoit perſonne à Miremont: & en donna aduis à monſieur de Fontenilles, luy mandant qu'il m'en aduertiſt pour veoir ce que ie voulois qu'il fit mõſieur de Fonteniles me depeſcha vn Archer: &

comme ie vis qu'il n'y auoit perſonne deça le Drot, ie leur manday que monſieur de Madaillan s'aduançaſt encores iuſques à Miremont, pour eſtre plus certain du lieu où les ennemis eſtoient : afin que le lendemain matin eſtans vnis enſemble, Meſſieurs de Terride, de Bellegarde, & moy, les peuſſions aller attaquer, & que cependant ie me reculois à Monbahus, où nous auions laiſſé noſtre bagage pour repaiſtre. Ce que ie fis apres auoir mis le Cheualier & ſes compagnies en cinq ou ſix maiſons qu'il y auoit aupres de là, où ie me retiray : & en donnay aduis à monſieur de Fontenilles, afin que ſi quelque cargue leur venoit, qu'ils ſceuſſent là où eſtoient nos gens de pied. Et comme ie fus deſcendu, auant que d'entrer dans le logis, ie dépeſchay vers monſieur de Terride & de Bellegarde, les priant d'eſtre à la minuict auec la cauallerie à Monbahus, & que monſieur de Pilles n'auoit que gens de cheual, parmy leſquels il n'y en auoit pas trois cens de bons, le reſte iuſques à quinze ou ſeize cens eſtoient montez ſur meſchantes roſſes, qui ne valoient rien. Le meſſager y arriua, ne pouuant eſtre plus d'vne heure & demie de nuict : car il n'y auoit que deux lieuës de Monbahus à Villeneufue. Ils me rendirent reſponce, & m'aſſeuroient qu'ils ſeroient au poinct du iour auec moy. Mais il faut retourner à meſſieurs de Fontenilles, de Madaillan, le capitaine Montluc : & faut que i'eſcriue icy premierement l'entrepriſe de monſieur de Pilles. Incontinent que ie fus arriué à Monflanquin, qui pouuoit eſtre deux heures apres midy, les Huguenots de Monflan-

quin aduertirent monsieur de Pilles, qui auoit tourné visage de Cahors en hors: & que i'estois deliberé de m'approcher le lendemain pres de luy, attendant messieurs de Terride, & de Bellegarde: lesquels ne pouuoient encores se ioindre auec moy de deux iours: & que ie n'auois pas pl⁹ de cinquante ou soixãte bons cheuaux auec moy Ledict de Pilles depescha toute ceste nuict a six cornettes, qu'il auoit vers Marmande & Tonens afin qu'ils se rendissent le lendemain, qui estoit le mesme iour que i'arriuay à sainct Pastour à vn lieu d'où il me souuient: & qu'il vouloit partir auec toutes ses forces auant que ie fusse rallié auec messieurs de Terride & Bellegarde. Ceux qui l'aduertirent, pensoiẽt que ie demeurerois le lendemain à Monflanquin, ou à tout le moins, si i'en partois, que ie ne ferois pas plus d'vne lieuë ou deux au plus. Il auoit baillé le rendez-vous à se trouuer tout assez pres de là: & partirent incontinent les six cornettes les vnes apres les autres, pource qu'ils estoient separez: & entr'eux six s'estoient baillé le rendez vous à Miremont, pour repaistre seulement, iusques à la minuict & puis aller trouuer monsieur de Pilles à l'autre rendez-vous.

Cependant monsieur de Madaillan s'achemina droit à Miremont: & comme il fut à la veuë de l'entree du village, là où il n'y a point de marailles, il apperçeut forces casaques blanches qui alloient & venoient au long de la grand ruë. Et soudain depescha à monsieur de Fontenilles, & à mon fils le capitaine Montluc, qu'ils s'auançassent, car il estoit engagé au combat, & qu'ils

m'aduertiſſent. Il y a vne bonne lieuë de Miremont à Monbahus. Ledit Sieur de Fontenilles m'aduertit en extreme diligence. Il y auoit deux cornettes, qui eſtoient venuës les premieres, leſquelles eſtoient deſia deſtenduës, & leurs cheuaux dans les eſtables, & les autres deux qui eſtoient encores à cheual, ne faiſoiẽt qu'arriuer & cherchoient de s'accommoder pour repaiſtre monſieur de Madaillan qui ſe voit deſcouuert, charge ces deux cornettes qui eſtoient à cheual & les ramene hors du village en routte & fuitte vers la Sauuetat. Les autres deux qui eſtoient deſia logez, couroient à leurs cheuaux, & à meſme temps qu'ils mõtoient, M. de Fontenilles, & le capitaine Mõtluc arriuent, & chargẽt ceux cy leſquels prindrẽt la fuitte vers Aymet. En moins de demy quart d'heure arriuerẽt les autres deux cornettes. Et comme ils virent leurs gens deffaits, ils tournent viſage vers Tonens, de là où ils venoient; & par mal-heur, ſi monſieur de Madaillan ne m'euſt mandé, qu'il ne trouuoit point de nouuelles des ennemis, ie marchois touſiours au meſme ordre, que nous auions cõmencé: & ne m'en fuſſe pas retourné repaiſtre en arriere. I'arriuay en meſme temps, que les autres deux cornettes dernieres arriuoient, où i'eſperois bien que i'en euſſe eu auſſi bon marché comme auoient eu les autres. Et comme ie fus à l'endroit des gens de pied, voicy vn Archer qui me vint dire cõme ils auoient combattu, & qu'ils auoient chaſſé les ennemis enuiron demy lieuë: & quelques priſonniers qu'ils auoient prins, les aſſeurerent, que Pilles & toutes les trouppes

eſtoient à S. Benſa & Aymet, là où il n'y a qu'vne lieuë & demie: & qu'ils ſe retiroient deuers moy pour n'eſtre aſſez forts pour ſouſtenir les forces de l'ennemy, ſi elles venoient pour reuencher leurs compagnons. Voyla a la verité comme toutes choſes paſſerent en ce combat, & m'apporterent deux cornettes: toutes-fos en fuyans ils auoient arraché le taffetas.

Que ſi nous pouuions ainſi tenir des eſpions parmy eux, comme ils font parmy nous de ceux auſquels le Roy a donné permiſſion de demeurer en leurs maiſons, nos affaires s'en porteroiẽt mieux. I'euſſe eſté aduerty des noſtres, comme ils ſont des leurs, de la retraicte que fit monſieur de Pilles, ie l'euſſe deffait fort facilement: car monſieur de Sainctorens ſe fuſt r'allié auec moy qui eſtoit en campagne me cerchant du coſté meſme, que les ennemis s'enfuyoient. Et comme il vit aprocher la nuict il ſe retira à Monſegur, pour attendre nouuelles de moy. Et en les chaſſant la nuict i'auois moyen d'enuoyer vn hõme ou deux vers luy pour l'aduertir du tout: Nous demeuraſmes à l'herte craignant que ledit Pilles vint prendre la reuanche: mais ce fut bien au contraire: car il ſ'en alla toute la nuict tant qu'il peut droit à Saincte foy: & y fut comme l'on nous dit, au point du iour combien qu'il y-a le plus mauuais chemin; qu'on ſçauroit trouuer: car ce pays eſt gras à metueilles, & la nuict eſtoit ſi obſcure, qu'on n'euſt ſceu ſe cognoiſtre à vn pas l'vn de l'autre Et voyla comme bien ſouuent les affaire de la guerre vont diuerſement par faulte d'eſtre bien aduertis car la reſpõce de

monſieur de Sainctorens ne m'arriua, iuſques au lendemain, ny celle de monſieur de Lauzun, Et ceux là qu'ils m'auoiẽt depeſché pour m'aduertir cuiderẽt donner à trauers des ennemis: & eurẽt ſi grand peur, qu'ils ſe cacherent, tant que la nuict dura. Le matin au Soleil leuant, meſſieurs de Terride & Bellegarde arriuerent: & comme ils entendirent le combat ils, ſe cuiderent deſeſperer: & maudiſſoient les gens de pied, & quand iamais ils eſtoient partis des enuirons de Thoulouſe. Car facilement ils pouuoient arriuer auſſi toſt à Monbahus, que moy, ſans les gens de pied & que pour les attendre & ne faire point d'erreur à nous trouuer au combat, que nous ne fuſſions tous enſemble, cela leur auoit gardé de ne laiſſer point en arriere les gens de pied: & ouys là dire vn mot notable à monſieur de Bellegarde, qu'il croioit à ceſte heure, Qu'il n'eſtoit pas touſiours bon d'aller trop ſagement à la guerre. Il diſoit vray: car qui veut touſiours ſe tenir dans les regles ordinaires da la guerre, il pert ſouuent plus qu'il ne gaigne.

Nous marchaſmes droit à Miremont: & par les chemins nous trouuaſmes l'vn des gens de monſieur de Madaillan, qui nous venoit porter nouuelles du deſordre des gens de monſieur de Pilles: la fuitte de leurs gens eſtoit arriuee à eux: que meſmes mõſieur de Pilles & ſes gens auoiẽt prins le chemin droit à Saincte Foy: & que douze ſoldats que monſieur de Madaillan tenoit en ſa maiſon pres la Sauuetat, en auoient tué vingt-deux à la porte de ladicte maiſon eſtant montez ſur des meſchantes roſſes: & que les gens de la

Sauuetat eſtoient ſortis ſur eux, & en auoiẽt tué ſoixante ou quatre-vingts, & gaigné leurs cheuaux. Et ſi monſieur de Sainctorens euſt demeuré ſeulement vn quart d'heure en vn lieu, iuſques là où il eſtoit venu, la pluſ-part luy paſſoient deuant: ce qu'il ne ſçeut iuſques au lendemain, non plus que moy, & print ſa part du deſplaiſir, auſſi biẽ que nous autres. Mais l'on ne peut pas deuiner les choſes. Voylà pourquoy l'Italien dit, *Fame in deuino, ti daro denari.*

Nous fuſmes contraincts de loger à la Sauuetat à ſainct Venſa, & à Aymet, de là où ils eſtoiẽt partis: pour-ce qu'il n'y auoit aucun logis, depuis la Sauuetat iuſques à Sainɛte Foy, & laiſſames à Miremont monſieur de Sauignac auec ſes dix enſeignes, pour ce qu'il n'y auoit point de logis plus auant. Car la cauallerie tenoit tout: & audit Miremont trouuerent plus de vingt hommes cachez dans les maiſons, leſquels ils tuerent & y gaignerent quinze ou ſeize cheuaux, car perſonne de nous n'eſtoit deſcendu de cheual, ains paſſames outre. Le lẽdemain de bon matin nous marchames droit à Sainɛte Foy. I'oſerois dire que ie n'ay veu long temps y a, vne telle cauallerie, que celle que nous nous trouuaſmes là, pour le nombre des compagnies que nous auions. Et comme nous fuſmes à la veuë de Sainɛte Foy, meſſieurs de Fontenilles, de Madaillan, & le capitaine Montluc ſe mirent deuant, & le Cheualier auec ſes ſix compagnies droit à la ville. Monſieur de Terride auec ſa compagnie & celle de monſieur de Negrepliſſe les ſouſtenoiẽt. Monſieur de Bellegarde & monſieur de Sainɛto-

rens & moy ſoutenions monſieur de Teride. Et la nous ariua la compagnie de monſieur de Gramont & monſieur de Lebron auec les cinq enſeignes. Ie cuide que le meilleur courtault de toutes nos trouppes n'euſt ſçeu faire plus grãde diligẽce quils firent, car ils ne demeurerẽt que deux iours à venir, depuis Villefranche de Rouergue iuſque deuant Saincte Foy. Monſieur de Lauzun & le viconte ſon fils s'eſtoiẽt rendus à nous le matin auec quelques gentilshommes car ie penſe que leurs compagnies eſtoiẽt au cãp: & nous aſſeurerẽt pere & fils que monſieur de pilles auoit dix-huict cens cheuaux, la ou il y en auoit trois ou quatre cens bien montez, & bien en ordre: le reſte eſtoit arquebuziers à cheual mal montez. Le Cheualier deſcendit de cheual, & print cent arquebuziers & ſe mit deuant, droit à la ville: le reſte le ſuiuoit: & meſſieurs de Fontenilles, de madaillan & le capitaine de Montluc apres. Et comme il fut aupres de la ville, ſortirẽt quinze ou vingt arquebuziers, qui commancerent d'attaquer l'eſquarmouche. Le Cheualier pouſſa outre: & ceux cy ce r'enfemerent dans la ville. Monſieur de pille auoit paſſé ſes gens toute la nuict la Dordoigne auec grand deſordre: & luy eſtoit paſſé au Soleil leuant: & auoit laiſſé ces quinze ou vingt arquebuziers dans la ville, pour nous amuſer, & vn grand batteau & vn autre petit pour paſſer la riuiere: car auſſi il n'en y auoit que ceux-la. Et comme ils furent rentrez ils coururent aux bateaux & paſſerent à point nommé. Ils deſembarqueroiẽt à l'heure que le Cheualier arriua ſur le bort de la riuiere, eſtant

paſſé tout au long de la ville ſans trouuer perſonne, que les femmes: Et voylà comme à la verité le tout paſſa. I'ay eſté contrainct eſcrire ceſte faction par le menu & au long, qui ennuyera, peut eſtre, le lecteur, pour-cequ'on m'a dit qu'aucuns auoient fait rapport, au Roy à la Royne, & à Monſieur, qu'il n'auoit tenu qu'à moy que ie n'auois combattu Pilles, & qui lira ceſte faction, il trouuera la verité, comme tout eſt paſſé, au teſmoignage de tous les capitaines, qui y eſtoient, dont il n'y en a que deux de morts, qui ſont meſſieurs de Terride & de Bellegarde: & par là on verra s'il a tenu à moy, & n'en veux donner tort à perſonne, ſinon aux mauuais chemins, que les compagnies de monſieur de Sauignac trouuoient: car quant auſdits Sieur de Terride & de Bellegarde, ils ſe gouuernerent plus par la raiſon de la guerre, que non par faulte de bõne volonté de ſe trouuer au combat. Monſieur chemerault, qui m'auoit porté les lettres de Monſieur, participa à toutes mes depeſches: car il vouloit eſtre de la partie, & ne m'abandonna de quinze iours. Ie m'aſſeure qu'il portera touſiours teſmoignage, que ce que i'eſcris de ceſte faction eſt veritable, & qu'il eſtoit auſſi ayſe de s'y trouuer, qu homme de la trouppe: & en penſoit porter à Monſieur de meilleures nouuelles, qu il ne fit. Ceux qui ſçauent que c'eſt de la guerre, ont ſouuent experimenté, combien il eſt difficile de combattre vn homme qui n'en veut point manger, meſmemẽt quand c'eſt vn ſoldat, ou capitaine ruzé, comme eſtoit le Sieur de Pilles. Ie croy que c'eſtoit

l'vn des meilleurs, que les huguenots euſſent. Il ſçauoit bien, qu'auec nous il ne gaigneroit que des coups. Voylà pourquoy il ne ſeiournoit gueres en ce pays.

Deux iours apres nous fuſmes dans Saincte Foy. M. de Terride reçeut le pouuoir que le Roy luy enuoyoit pour aller en Bearn: & ſe departit de moi. Il eſtoit fort aiſe de ceſte charge, & moy auſſi pour l'amour de luy. Ie penſois que tout allaſt mieux. Monſieur de Bellegarde me laiſſa auſſi: & amena auec luy ſa compagnie & les dix enſeignes de monſieur de Seuignac. Monſieur de Terride en amena la ſienne & celle de monſieur de Negrepliſſe. Nous demeuraſmes monſieur de Sainctorens & moy. Le Cheualier mon fils s'en alla auec ſes dix enſeignes droict à Limouſin, pour ſe ioindre au camp de Monſieur. Cinq iours apres, Monſieur gaigna la bataille à Iarnac ou monſieur le Prince de Condé fut tué. Pluſieurs pẽſent que ſa mort a allongé nos guerres: mais ie croy que s'il euſt veſcu, nous euſſions veu nos affaire en pire eſtat. Car vn Prince du ſang, comme celuy là, ayant de ſia ce grand party des huguenots, euſt eu beaucoup plus de creance que monſieur l'Admiral n'euſt. Ce pauure Prince aymoit ſa patrie: & auoit pitié du peuple. Ie l'ay anciennement fort praticqué, ce qui cuida eſtre cauſe de ma ruine. Ie l'ay cogneu touſiours fort debonnaire La ialouſie de la grandeur d'autruy l'a perdu & ſi en a biẽ perdu d'autres. Cependant il eſt mort au combat, ſouſtenãt vne mauuaiſe querelle, deuant Dieu & les hommes. C'eſtoit dõmage: car s'il euſt eſté employé

allieurs

ailleurs, il pouuoit ſeruir à la France. La malheureuſe paix qu'on fit faire au Roy Henry, a cauſé tous les malheurs que nous auons veus. Car auoir tant de Princes du ſang Royal, & autres Princes eſtrangers, & les tenir ſans auoir quelque guerre eſtrangere, c'eſt vn mauuais conſeil. Il faut penſer, ou debattre les autres, ou s'entrebattre ſoy-meſme. Si on pouuoit touſiours viure en paix, cela ſeroit bon, & que chacun fiſt ſon labourage, comme faiſoient les Romains en paix. Mais cela ne ſe peut faire. Ainſi, Sire, ie dis, & ſouſtiens, que c'eſt vn mauuais cõſeil, de penſer faire la paix, ſi par meſme moyen vous ne ſongez à commencer vne guerre eſtrangere. Il ne faut pas renouueller les guerres de la terre Saincte: car nous ne ſommes pas ſi deuotieux que les bonnes gens du temps paſſé: il vaudroit mieux s'exercer comme faict le Roy d'Eſpagne aux nouueaux mondes: & ſeparer ainſi ces Princes, enuoyant les plus ieunes à l'eſcolle de Malte, car ſi ceux-là ne broüillent rien ne bougera. Que ſi vous voulez guerroyer vos voiſins, renouuellez la querelle du Duché de Millan, qui vous appartient de droicte ligne. Car il ne ſe trouuera point par eſcritures, que ceux de la race du Roy d'Eſpagne ayent appartenu à ceux de Millan: ſi faictes bien vous par les femmes. Le Roy d'Eſpagne ne le tient qu'à tiltre de force. Vous trouuerez auſſi qu'vn Duc d'Anjou eſtant extraict de la maiſon de France, & de la propre ligne d'où vous eſtes, eſtoit Roy de Naples, lequel le Roy d'Eſpagne tient auſſi. Le Roy voſtre ayeul n'a iamais voulu quitter ce droit: & ſe ſaiſit des terres

de M.de Sauoye, encor qu'il fut ſon oncle, pour auoir paſſage aſſeuré pour entrer dans la Duché de Milan. Le Roy voſtre pere ne print en protection le Duc de Parme, & les Sienois, & pour auoir le chemin pour reconquerir Naples. Vous eſtes extrait de ces grands Princes magnanimes: vous auez leurs droits : ſi Dieu vous donne la paix, vous luy prouuez enuoyez la tempeſte: vous en aurez meilleur marché que vous ne penſez: car le Roy d'Eſpagne eſt plus addonné aux negotiations, qu'aux armes. Il ne reſſéble pas ſon pere, dans cinq ou ſix ans il ſera vieux, & vous en la fleur de voſtre aage. Il laiſſera deux enfans petits. Et puis que le pere n'a eſté valeureux en ſa ieuneſſe, il ne faut pas eſperer qu'il le ſoit en ſa vieilleſſe. Que ſi vous vous ſçauez ayder des Princes d'Italie, vous les trouuerez à voſtre deuotion, meſmes le Duché de Florence, pour les raiſons que ie pourrois bien dire, l'ayant eſprouué pendant que i'eſtois Lieutenant de Roy en la Toſcane. Ledit Sieur Duc n'en dira pas le contraire : Il eſt plus François qu'Eſpagnol. L'Angleterre ne vous empeſchera pas : car il n'y a qu'vne femme, en Eſcoſſe qu'vn enfant. Bref rien ne vous deuroit faire peur: mais ie laiſſe ce propos pour vne autrefois. La mort dudict Seigneur Prince, eſt cauſe que i'y ſuis entré: car ie ſuis François, & regrette la mort de ces braues Princes tuez de nos propres mains, qui nous pourroient ſeruir ailleurs.

Or pour retourner à mon diſcours, ie demeuray audict lieu de Saincte Foy cinq ou ſix ſepmaines, ayant encor ſix enſeignes de gés de pied, que

mon nepueu de Leberon commandoit. I'en enuoyay les quatre à Bregerac, & mondit nepueu auſſi: afin de deſmanteler la ville, comme le Roy & Monſieur m'auoient mandé: mais cela fut mal executé. Quelques iours apres Monſieur s'approcha: & vint à Montmoreau, où ie luy allay baiſer les mains, ſuiuy d'vne bonne trouppe de Nobleſſe. Mondit Seigneur me fit vne fort grand chere, me commandant de ne bouger d'aupres de luy, Dieu ſçait ſi i'en fus aiſe. I'enuoyay chez moy chercher mes charrettes, tentes & argent, comme firent auſſi tous les Gentils-hommes, qui eſtoient auec moy, faiſans eſtat que nous ne bougerions plus de l'armee, car auſſi en toute la Guyenne rien n'oſoit gronder: & n'y auoit place qui tint pour les Huguenots, que Montauban. M. partit de Montmoreau, & s'en alla à Villebois.

A peine y euſt-il ſeiourné cinq ou ſix iours, leſquels nous employaſmes à diſcourir des moyẽs de faire la guerre, que voicy arriuer vn Gentilhomme, que Monſieur de Monferran gouuerneur de Bourdeaux auoit depeſché en poſte vers mondit Seigneur, luy donnant aduis qu'vne grãd partie du camp de monſieur l'Admiral eſtoit arriué en Medoc à pied & à cheual, & que deux compagnies de gens de pied qu'il y tenoit, auoiẽt eſté contrainctes d'abandonner le paſſage, & ſe ſauuer la nuict. Monſieur ne ſe haſta pas trop de le croire, car nous diſcouruſmes ſur le paſſage. Ie luy preſentay la grand largueur, que la riuiere a en cet endroit, qu'il falloit toute vne maree pour la paſſer, & vn monde de vaiſſeaux,

Car vne armee meine vn grand attirail: d'ailleurs qu'il n'y auoit point d'apparence, que monſieur l'Admiral qui eſtoit guerrier, s'allaſt retourner parmy les landes, en vn pays ſterille, & au delà des riuieres qu'il n'euſt iamais repaſſé. La nuict enſuiuant, arriua vn autre courrier, qui portoit pareil aduertiſſement de la Cour de Parlement, & dudit Sieur de Monferran, encor plus eſchauffé que le premier, & faiſoit le nombre plus grãd: il eſt vray qu'il eſcriuoit à mondit Seigneur qu'il montoit à cheual, pour aller luy-meſme recognoiſtre. A ce que i'ay entendu, il y alla, mais il n'auoit point de gens de cheual auec luy, ſinon quelques arquebuſiers à cheual. Et comme il fut à demy lieuë pres du paſſage, ceux qu'il auoit enuoyé deuant recognoiſtre, rapporterent que deſia eſtoit paſſé vn grand nombre de gens de cheual, & que les gens de pied commençoient à paſſer. Et eſtant ſi mal accompagné ledit Sieur de Monferran, fut contraint ſe retire. D'autre part le peuple s'enfuyoit tout deuers Bourdeaux. Ledict Sieur de Monferran depeſcha encore vn autre courrier deuers Monſieur, luy donnant les choſes pour certaines. Qui fut cauſe que Monſieur m'en r'enuoya à mon grand mal-heur: car depuis ie n'eus que faſcherie & ennuy, & ſi ie n'euſſe bougé d'aupres de Monſieur, tout ce qui m'eſt aduenu, ne me fuſt arriué, car ou bien ie ſerois mort en luy faiſant quelque bon ſeruice, ou bien ie ne ſerois pas bleſſé, comme ie ſuis, pour n'en guerir iamais, & viure en extreme langueur. Tout ce mal-heur m'aduint, pour le deffaut de vingt cinq

bons cheuaux. Que ſi Monſieur de Monferran les eut eus auec luy, luy-meſme les eut recogneus, n'ayant pas faute de hardieſſe: & eut trouué que ce n'eſtoit que ſoixante ou quatre-vingt Bearnois & quelques autres des terres de la Royne de Nauarre, qui alloit à Bearn, pour aller ayder à deffendre le pays, dont la moitié furent deffaicts par les chemins vers le Mont de Marſan. Monſieur ſe reſſouuiendra, s'il luy plaiſt, qu'eſtant à ſon cheuet de lict, ie luy dis, que ſur ma vie & mon honneur, il eſtoit impoſſible, que ceſt aduertiſſement fut du tout veritable: car ie ſçauois le pays, & que ce pouuoit eſtre quelque petite trouppe de gens pour Bearn ou Chaloſſe. Car vne grand trouppe ne ſçauroit paſſer, ny ne s'oſeroient hazarder: car il faut qu'ils paſſent à la fille. Mondict Sieur me dict lors ces meſmes mots. Ie voy bien, mon bon homme, que l'enuie que vous auez d'eſtre pres de moy, vous faict dire cela, croyez que quelque part où vous ſerez, ie vous aymeray. Peut-eſtre le droit de la guerre me tirera en Guyenne. Ie voudrois faire mon apprentiſſage en vne ſi bonne eſcolle, que la voſtre. Ie prins congé de ſon excellence. Voylà comment il importe fort de recognoiſtre l'ennemy, auant que prendre l'alarme.

Capitaines mes amis, il faut pluſtoſt vous haſarder d'eſtre pris, & ſçauoir le vray, que non pas vous fonder ſur le rapport des vilains. Ils ont la peur ſi auãt dans le ventre, qu'il leur ſemble, que tous les buiſſons ſont des eſquadrons, & l'aſſeuaent: & cependant fiez vous là. C'eſt comme

quand ils voyent cent escus, il leur semble aduis qu'il en y a mille. Enuoyez tousiours quelques soldats sans peur, & que plustost ils se hasardent: & si vous voulez faire mieux, allez y vous mesmes. Ainsi ay ie tousiours faict & m'en suis bien trouué. Or comme ie fus à Saincte Foy, ie fus aduerty de la verité: & en donnay aduis à mondict Sieur, bien marry contre ledit sieur de Monferran Et pource que rien ne se presentoit pour lors, ie me tenois tousiours à Saincte Foy, pour estre pres de mondit Sieur: afin que quand il me manderoit, i'y fusse en deux ou trois iournees. A ce que i'ay sceu depuis, vn des principaux, qui estoit pres de son excellence, luy dict, qu'il auoit bien faict de se depestrer de moy: que i'estois fascheux, & que ie voulois tousiours commander en quelque part que ie fusse. Monsieur mesme m'en fit le conte, au siege de la Rochelle. Ie n'ay iamais esté si opiniastre, que ie ne me sois payé de raison: & faut dire pour la verité que ie me suis tousiours mieux trouué de mon conseil, que des autres. Il est raisonnable, que ces messieurs qui n'ont bonne mine, qu'à courir la bague, apprennent de ceux qui ont estudié sous les plus grands docteurs de l'Europe: mais c'est leur coustume. Ils ne veulent que personne les contreroolle, & veulent tout gouuerner.

Or ne faisant rien à Saincte Foy, ie vins iusques à Agen, où monsieur de Monferran me manda, que le Sieur de la Roche Chalais & le Capitaine Chanteirac estoient dans la Roche auec cent ou six vingts soldats Huguenots, qui couroient tout le pays, faisant mille maux: de

ſorte qu'il ne pouuoit venir perſonne de Sainctonge à Bourdeaux: & que ſi ie voulois aller à la Roche, nous ſerions prou de gens pour faire l'entrepriſe, & que monſieur de la Vauguyon eſtoit aux enuirons de Montpont & Muſſidan, auec le regiment de monſieur de Sarlabous, & trois compagnies de genſd'armes: que ſi ie luy mandois, qu'il ſeroit volontiers de la partie: & tout incontinent ie m'acheminay à Bourdeaux: & ſecrettement i'aduertis monſieur de la Vauguyon, par vn Gentil-homme. Tout incontinent il me reſpondit, qu'il ſeroit volontiers de la partie, & que ie luy mandaſſe le iour, qu'il voudroit que ie marchaſſe, & le rendez vous. Ie l'enuoyay prier de ſe rendre à Libourne trois iours apres, qu'eſtoit vn Samedy matin, & que Monſieur de Monferran & moy nous nous y rendrions, pour arreſter ce que nous auions faire: ce qu'il fit, & moy auſſi. Ledict Sieur de Monferran demeura pour ayder à l'artillerie, car il l'a falloit amener par eauë iuſques à Coutras. Nous eſtiõs en diſpute, car Monſieur de la Nouë eſtoit aupres de S. Aulere, appartenant à Monſieur de Iarnac, & eſtoit entre les deux riuieres, auec douze enſeignes de gens de pied, & quatre ou cinq cens cheuaux: & eſtant ſoldat & vaillant homme, comme il eſt ſage, s'il y a Capitaine en France, ne laiſſeroit iamais perdre la Roche ſans la ſecourir, & qu'il n'auoit à paſſer que la riuiere de ſainct Aulere, laquelle en pluſieurs lieux ſe paſſoit à gué par les gens de cheual, & que les gens de pied auroient paſſé en quatre heures: & quant à la riuiere qui paſſe deſſous la

Roche, ils tenoient le pont de Parcou, la ville & tout, où ils auoient garniſon: & qu'il nous falloit reſoudre de l'vn & de l'autre, ou n'y aller poinct. A la fin nous concluſmes d'attaquer la Roche, & combattre Monſieur de la Nouë, s'il venoit pour la ſecourir: & iuraſmes tous ceux qui eſtions au conſeil, de ne deſcouurir noſtre deliberation. Monſieur de Monferran s'attendit auec Fredeuille le commiſſaire pour faire embarquer deux canons, & moy ie partis le Samedy de grand matin & me rendis à Libourne, où ie trouuay Monſieur de la Vauguyon, arriué deſia le Vendredy. Et comme nous eſtions à ces entrefaictes à Bourdeaux, ſur l'entrepriſe de la Roche, i'en faiſois vne autre d'auſſi grand importance, que celle de la Roche, qu'eſtoit qu'vn Capitaine Huguenot s'eſtoit ſaiſi du chaſteau de Leuignac, qui eſt à Monſieur le Marquis de Trans: & y auoit ſoixante ou quatre vingts ſoldats dedans: & auoit fermé les ruës du bourg qui eſt grand, auec ramparts: & la nuict ſe retiroient tous dans le chaſteau: & c'eſtoit le lieu, ou Pilles eſtoit allé ſurprendre la Mothe-Mongauzy le vieux, & là le tua, & deffit preſque toute ſa compagnie. Monſieur de Madaillan eſtoit allé auec moy à Bourdeaux, & ma compagnie eſtoit à Cleyrac & Thonens: & ſe trouua à la deliberation que nous fiſmes de l'execution de la Roche: & l'en fis retourner à toute diligence, & eſcriuis à monſieur de Leberon de ſe ioindre enſemble auec quatre compagnies de gens de pied, & qu'ils fiſſent vne grande traicte, & qu'en

vne nuict qu'ils les enfermassent dedans, à quelque prix que ce fust qu'ils prinssét le chasteau, & les taillissent en pieces: & que de là ils se rendissent en vne nuict deuant le chasteau de Bridoire, qui est à monsieur de la Mothe-Gondrin, où il y auoit quatre vingts ou cent autre huguenots conduits par vn nommé Labaune, c'estoit le lieu où Geoffre, cest insigne voleur, qui a faict tant de maux, se retiroit. Aux choses que ce vilain a faictes, il a monstré qu'il auoit du cœur & du courage, & qu'il estoit homme d'execution: Ie leur manday qu'ils les enfermassent, & assiegeassent le chasteau de si pres, qu'il n'en eschappast rien: car dés que i'aurois faict à la Roche, ie tournerois tout court auec le canon à eux. Et si monsieur de la Nouë nous venoit combattre, qu'il falloit qu'ils abandonnassent tout, & qu'ils vinssent iour & nuict, pour se trouuer au combat.

Voilà la charge de Messieurs de Leberon & de Madaillan, lesquels enleuerent le chasteau. Il est prou fort pour batterie de main, & n'en pouuoiét venir à bout: car les ennemis se deffendoiét fort, & cognoissoient bien que l'on leur feroit vne mauuaise guerre, à cause des grandes cruautez & meschancetez qu'ils auoient faict autour de Leuignac. Monsieur de Lauzun leur presta vne couleurine: & firent vn trou, par lequel pouuoit passer deux hommes. Et les vns auec les eschelles par le costé de la basse cour, & les autres par le trou donnoient, & les emporterent. Il ne se sauua que trois prisonniers, & tout le reste fut mis en pieces: & la nuict apres s'en allerent ceux qui

s'eſtoient ſaiſis du chaſteau de Taillecabat, qui eſt à monſieur de Meruille, grand Seneſchal de Guyenne, ayant entendu comme l'on auoit traité ceux de Leuignac : & nos gens marcherent deuant le chaſteau de Bridoire, & trouuerent qu'ils eſtoient ſur leur parrement de ſe ſauuer, & les aſſiegerent : & par malheur à cauſe de la haſte l'on n'auoit peu faire marcher viures pour les ſoldats. La nuict les gens de pied ſe commencerent à eſcarter pour aller chercher des viures, & les gens de cheual ſe retirerent en quelque village, pour repaiſtre iuſques à la minuict. Et ainſi n'y eſtant demeuré guere de gens, ceux de dedans ayant eſpié leur commodité, la nuict ils ſortirent en furie, & ſe ſauuerent. Nos gens monterent à cheual pour les ſuyure : mais incontinent qu'ils furent dehors, ils ſe ſeparerent comme perdriaux, chacun ſe tirant à ſa maiſon, & par les ſentiers. La nuict eſtoit obcure, qui fauoriſoit leur fuitte : & ainſi de ceſte trouppe n'en fut tué que trois ou quatre. Dieu ſçait quand ie le ſçeus ſi i'en fus en colere, & ſi ie leur eſcriuis qu'ils monſtroient bien qu'ils n'auoient pas retenu ce que ie leur auois appris.

Or quant à noſtre entrepriſe de la Roche Chalais, le Dimanche au ſoir monſieur de Monferran ſe rendit auec l'artillerie à Coutras, comme auſſi ie fis. Monſieur de la Vauguyon deuoit prendre ſon chemin droict à Parcou, là où eſt le pont, & regarder s'il pourroit prendre la ville à ſon arriuée, & ſe faire maiſtre du pont, & mettre les gens de cheual de l'autre coſté, qui iroient

courir vers ſainct Aulere, pour entendre nouuelles de monſieur de la Nouë, & pour ſçauoir s'il feroit ſemblant de venir à nous. Or de la Roche iuſques audit Parcou n'y a que deux lieuës. Nous faiſions eſtat d'eſtre en deux heures enſemble: car il y a beau chemin. Et cõme nous nous departiſmes le Samedy meſmes, mõſieur de la Vauguyon s'en va pour faire auancer les gens, cheminant iour & nuict: & moy ie fus le Dimanche de grand matin à Coutras, où ie trouuay monſieur de Gironde, gouuerneur de Frõſac, qui eſtoit de noſtre entrepriſe & du conſeil que i'auois tenu à Bordeaux. Ayant preſt tout le charroy qu'il nous falloit, & monſieur de Monferran eſtant arriué le Dimanche au ſoir, ie ne le laiſſay ſeiourner que trois heures: & l'enuoyay toute la nuict, pour eſtre deuant le iour à la Roche, pour les enfermer dedans, ce qu'il fit, & monſieur de Gironde & moy nous attendiſmes à faire atteler l'artilletie, & apres l'auoir faicte acheminer, i'y laiſſay ledit ſieur de Gironde auec Fredeuille, & quelque cent pionniers, que ledit ſieur de Gironde m'auoit appreſté. Cependant ie partis enuiron la minuict: & fus au poinct du iour à vn quart de lieuë de la Roche, où ie trouuay monſieur de la Vauguyon, qui y eſtoit arriué à la minuict, & auoit enuoyé quinze ou ſeize cheuaux des ſiens deuant le chaſteau. Leſquels incontinent furent de retour où nous eſtions: & nous dirent qu'ils auoient trouué les gens de cheual des ennemis dehors, & qu'ils les auoient chargez. Chanteyrac ne ſe voulut point enfermer dans le chaſteau, ains alla au long de la muraille de la baſſecour, &

gaigna le passage du moulin, & se mist dans vn batteau : & à la faueur de dix ou douze soldats qui tenoient bon dans le moulin, il passa la riuiere, faire marcher les cheuaux, les tenant par la bride. Monsieur de la Roche ne print pas ce chemin : ains s'en retourna dans le chasteau auec six ou sept cheuaux. Et comme il veit que ces coureurs de monsieur de la Vauguyon s'enfuyoient, & que Chanteyrac l'auoit abandonné, il cuida sortir dehors pour se sauuer : & desia estoient la pluspart dans la bassecourt : mais monsieur de Montferran arriua, & le chargea, le contraignant de se retirer dans le Chasteau. Il gaigna la bassecourt, & y mit force gens dedans : puis alla combattre les moulins, qui se deffendoient fort : mais à la fin ils les prindrent, & mirent en pieces ceux de dedans. Il me donna aduis de tout. Monsieur de la Vauguyon & moy desieuniõs, & incontinẽt ledit sieur de la Vauguyon s'en alla au deuant de ses gens, pour aller droict à la ville, & arrestames qu'il m'enuoyeroit trois compagnies du regiment de monsieur de Sarlabous, pour m'aider à donner l'assaut. Et ainsi s'en alla à son entreprise de Parcou, & moy ie m'acheminay deuant la Roche, estant desia aduerty que l'artillerie estoit à demy lieuë pres de nous, qui ne peut arriuer à la Roche qu'il ne fust midi, à cause du mauuais chemin qu'il y auoit. Monsieur de la Vauguyon entra dans la ville : car les ennemis s'estoient retirez aux moulins qui sont sur le pont. Ses gẽs les forcerent, & gaignerent le pont, & par ainsi tout fut gaigné : & la nuict ie fis mes approches, & mis mon artillerie en batterie. Le sieur de la Roche à

la pointe du iour voulut parlementer auec monſieur de Monferran: & pource qu'il eſt ſon parẽt & ieune gentil-homme, ne le voulut laiſſer retirer dedans, ains le retint. Et comme les autres veirent l'artillerie preſte à tirer, ils commencerent à crier qu'ils ſe vouloient rendre. Voyant qu'on ne les vouloit point eſcouter, ils dirẽt, qu'ils ſe rendroient à noſtre diſcretion. Le gouuerneur de Fronſac & les Huguenots meſmes qui eſtoiẽt de Coutras, & qui eſtoient venus auec nous, crioiẽt qu'on ne les print point à mercy : car c'eſtoient libertins & gens ſans religion, & ſur tout qu'il y en auoit vn nommé Bruſquin, qui auoit tué plus de quatre-vingts hommes, la pluſpart laboureurs & gens des champs. Il fut queſtion de ſortir, ledit ſieur de la Roche me demanda vn ſien laquay, ſon valet de chambre, & ſon cuiſinier, ce que luy fut accordé, & les tiraſmes hors de la trouppe. Monſieur de Monferran ſe miſt dans le chaſteau auec dix ou douze hommes : afin qu'il ne fut pillé. Ie recommanday ces gens-là aux ſoldats. Ils furent accouſtrez ſelõ la vie qu'ils auoiẽt menée: car il n'en eſchappa vn ſeul, que ceux que i'ay nommez. Ce Bruſquin meſme que les Huguenots crioient tant qu'il fuſt tué, s'empoigna à ma iambe, car i'eſtois à cheual, ayant cinq ou ſix ſur luy. I'eus prou affaire à m'en démeſler, & bien peu s'en fallut que ie ne fuſſe bleſſé. Et luy fut trouué vn roolle dans ſes chauſſes, de cẽt dix ſept hommes qu'il auoit tué, y ayant en eſcrit vn tel Preſtre, vn tel Laboureur, vn tel Moyne, tel marchant, & les conſignoit tous de quel art ils eſtoient. Comme cela fut leu, les ſoldats tourne-

rent à luy, & luy donnerent deux cens coups d'eſpee, encores qu'il fuſt deſia mort. Monſieur de la Vauguyon arriua ſur l'execution. Vn s'enfuyant le choqua luy & ſon cheual ſi roide, que preſque le deſtourna hors du chemin : mais il eſtoit ſuiuy de ſi pres, qu'il n'alla pas gueres loin. L'on me dit que ces gens eſtoient reuenus deuers Sainct Aulaye, & qu'ils auoient parlé auec monſieur de Iarnac, qui leur auoit dit que monſieur de la Nouë ſe retiroit vers la Roche Chalais, qui fut cauſe que nous arreſtaſmes qu'il ſe retireroit de là où il eſtoit party : & que monſieur de Monferran & moy nous en irions amener l'artillerie droict à Bridoire. I'arreſtay auec eux, qu'ẽcores que mõſieur de la Roche m'appartint, & fut mon priſonnier pour eſtre chef de l'entrepriſe, ie voulois que tous trois partiſſions ſa rançon, comme nous auons faict. Et fut mis à la fin à ſix mille eſcus, dequoy chacun de nous trois en a tiré deux mil.

Eſtant arriué à Libourne ie fis paſſer l'artillerie contremont la riuiere, qui alloit iour & nuict : car nous auions force gens pour tirer la corde du batteau. Et cõme l'artillerie fut aupres de Caſtillon, qui eſt à mõſieur le Marquis de Villars, arriua vn homme, que mõſieur de Madaillan m'enuoyoit, pour m'aduertir que les ennemis de Bridoire s'eſtoient ſauuez. Dequoy ie fus auſſi marry que de nouuelles qu'on euſt ſçeu apporter : car ma deliberation eſtoit de ne leur faire pas mieux qu'aux autres, & fit-on tourner l'artillerie contre bas la riuiere, tiront droict à Bourdeaux : & là laiſſames le Capitaine Mabrun auec trois compagnies, pour l'en r'amener à Bourdeaux. Et

monſieur de Monferran & moy nous en allaſmes deuant audit Bourdeaux. Le iour apres eſtre arriué i'allay au Palais, pour prendre congé de la Cour, pource que ie m'en voulois retourner en ces quartiers, pour eſtre plus pres de Monſieur, s'il me mandoit. Monſieur le Preſident de Roſſignac me fit les remerciemens de la part de toute la Cour, parce que noſtre petite guerre auoit aſſeuré les chemins deuers Sainctonge: de ſorte que tout le monde pourroit aller & venir de Bourdeaux en France ſeurement. D'autre part, ie les auois mis en ſeureté du coſté de la Dordoigne, ayant le chaſteau de Bridoire, & du coſté de la Garonne ayant pris Leuignac, Taillecabat, & Pardaillan, parce que de ces coſtez ne pouuoient venir viures, ne hommes à Bourdeaux, ſinon du coſté de Gaſcongne. Voila le ſuccez des entrepriſes que nous fiſmes en cinq ou ſix iours, qui ne couſterent pas vn teſton au Roy, & à meſſieurs de la Cour encore moins Que ſi meſſieurs de la ville de Bourdeaux m'euſſent tenu ce qu'ils m'auoient promis, i'euſſe gagé ma teſte que i'euſſe fait donner à Blaye de cul à terre. Et n'y voulois que huit iours, pourueu que M. le Baron de la Garde me fuſt demeuré pour aſſaillir par mer. Et me voulus obliger à leur rendre les trente mille francs que ie leur demandois, pour payer les gens de pied, les fraiz de l'artillerie, & les pionniers, ſi ie ne l'emportois. Et comme ie vis qu'ils ne vouloient entrer là, ie leur preſentay douze mil francs en preſt pour vn an, ſans en vouloir aucun intereſt. Monſieur de Valance mon frere leur en preſtoit deux mille: bref la Cour de Parlement eſtoit fort

eſchauffee en ceſte entreprinſe mais depuis qu'il ſe parloit, qu'il falloit que tous y aydaſſent, il ne s'en parloit plus. Ces gens de robbe longue ſont de faſcheuſe deſſerre : & nous battent touſiours de leurs priuileges. Ie veux maintenãt au teſmoignage des plus grands & gens de bien de Bourdeaux, qu'ils furent cauſe, que cette entreprinſe ne s'executa. Car comme les gens de la ville virent, qu'ils ne vouloient fournir deniers, ils ne le voulurent auſſi faire, diſans que la Cour de Parlement tenoit autant ou plus de richeſſes que la moitié de laville. Et par deux fois me firent aller là, m'aſſeurant que dés qu'ils me verroient, que tous ſeroit preſt. Et quand i'y eſtois, ie les trouuois ſi longs de me tenir, ce qu'ils me promettoient, qu'il m'en falloit retourner. Et croy qu'ils euſſent voulu, que i'euſſe faict l'executiõ à mes deſpens, & que le profit & vtilité leur en fuſt reuenu: & neantmoins aux offres que ie leur faiſois, chacun peut bien cognoiſtre, que ie m'y voulois tenir du mien propre. Ie faiſois toute la deſpence pour tous les gentils-hommes, qui me faiſoient ceſt honneur de me ſuiure, ſans que ie vouluſſe que laville m'en deffrayaſt d'vn poulet. Et voyla l'occaſiõ à la verité, pourquoy l'entreprinſe de Blaye ne ſe fit. Ie m'aſſeure, qu'il n'y auoit rien en Guyenne, qui me peut empeſcher d'en venir à bout. Lors que Des Rois la trahit, ie l'auois recognuë. Ce n'eſt pas vne ſi mauuaiſe beſte, qu'on la faict. D'auantage en ce temps les huguenots ne leuoient gueres la teſte, & la Guyenne eſtoit aſſez paiſible. Tous ceux qui eſtoient capables de porter les armes s'en allerẽt au gros,

pres

pres de monſieur l'Admiral, qui apres la mort de monſieur le Prince, le fit declarer chef, ne luy ſeruant monſieur le Prince de Nauarre que d'ombre ſeulement. C'eſt pourtant cela qui a tant ſouſtenu ledit ſieur l'Admiral & ſon party, car vn Prince du ſang peut beaucoup, encor qu'il fuſt bien ieune, & le fils de feu monſieur le Prince de Condé auſſi. Ce fut vne bonne fortune pour luy : ſans eux il ne l'euſt pas faicte ſi longue.

COMMENTAIRE DE MESSIRE *Blaiſe de Montluc, Mareſchal de France.*

LIVRE SEPTIESME.

PVIS que i'ay entrepris laiſſer ma vie à la poſterité, & eſcrire tout ce que i'ay fait de bien & de mal depuis tant d'annees que i'ay porté les armes pour le ſeruice des Roys mes maiſtres, ie ne veux laiſſer rien en arriere. Et encor que ce ne ſoient pas des conqueſtes de Naples ou Milan, ie ne les veux pourtant obmettre. Car tel les lira qui en fera sõ profit. Et les Capitaines & gens de guerre peuuent faire leur apprentiſſage aux petits faits d'armes. Car c'eſt par là qu'ils commencent leur leçon. Ceux qui ont auſſi le gouuernement des prouinces en main, pourront par ce que i'ay fait prendre exemple au bien s'il y en a, & laiſſer le mal. I'auois ſi bien rongné les aiſles aux Huguenots, qu'ils ne pouuoient faire grand cas en la Guyennne, ny faire que de bien legeres entrepriſes. Et moy par conſequent ne pouuois auſſi que faire ces petites conqueſtes, ayant d'ailleurs enuoyé beaucoup de forces en l'armee de Mon-

ſeigneur, & reſeruant l'argent pour ſon ſecours. Vne autre raiſon me contraint à cotter ces particularitez, c'eſt afin que ſi le Roy prend la peine de voir mon liure, ie croy qu'il en lit de pires, que ſa Majeſté voye combien ceux-là ont parlé contre la verité, qui ont dit qu'à preſent ie n'auois ſoucy, ſi ce n'eſt de viure en repos chez moy. O qu'ils me cognoiſſent mal. Si i'euſſe eu les moyés que ie deſirois, & qu'on me pouuoit donner, & qu'on m'eut laiſſé faire, ſans apporter les empeſchemés que les Edicts ont fait, i'euſſe bien gardé les Huguenots de regner en Guyenne. Et croy que i'en euſſe oſté la ſemence.

Or pour ſuiure le fil de mon diſcours, & eſcrire au vray ce qui a cauſé la ruine de ceſte pauure Guyenne, ie vous diray que quelque temps apres ces entrepriſes executées, Monſieur m'enuoya vne lettre contenant ces mots: *Monſieur de Montluc, Monſieur le Mareſchal Danuille a eſté icy: il s'en va en ſon gouuernement, pour executer quelques entrepriſes qu'il y a: ie vous prie s'il a beſoin de quelque choſe de voſtre gouuernement, luy en aider en ce que vous pourrez.* Ceſte lettre me fut rendue à ſaincte Foy. Il y en auoit vne autre au ſieur de Sainctorens, afin qu'il ſe rendiſt en l'armee auec ſa cõpagnie: & c'eſtoit pource qu'il auoit donné congé à monſieur de Fontenilles de ſe venir rafraiſchir, & r'aſſembler la ſienne. Et depuis me manda que ie retinſſe celle de monſieur de Fontenilles aupres de moy, ſans abandonner le pays, & que i'euſſe bien le cœur à Bourdeaux, fauoriſant monſieur de Terride de ce que ie pourrois en la conqueſte de

Bearn. Et quant à luy il deſcendoit vers Poictou.

Cela me fut vne dure nouuelle, encore que ie fuſſe bien aiſe de la venuë de monſieur le Mareſchal Danuille. Et veux que Dieu ne m'aide iamais, ſi ie ne fus auſſi aiſe de cela, comme preſque ſi monſieur meſmes y fuſt venu: & me ſembloit, que les huguenots en Lãguedoc & Guyenne ne dureroient pas deux mois deuant nous. Ledict ſieur Mareſchal demeura quelques iours par les chemins.

Eſtant arriué en Auuergne, il me depeſcha vn courrier, m'aduertiſsãt de ſa venuë, & qu'il eſtoit bien ayſe de venir faire la guerre de pardeça, tant pour l'ayſe qu'il auoit de m'y trouuer, que pour l'eſperance qu'il auoit, que nous ferions quelque choſe de bon en ce pays de Guyenne & Languedoc: & qu'il s'en venoit par Albigeois droict à Thoulouſe. Ie luy renuoyay ſon homme & le priay de ne prendre point ce chemin, mais qu'il vint à Rhodés & en Quercy, & que ie luy irois au deuant à Cahors: que le Comte de Mongommery eſtoit arriué vers Caſtres, qui cõmençoit d'aſſembler des gens, & qu'il ne pouuoit paſſer par là, qu'il ne paſſaſt par le milieu des forces des ennemis. Ie n'eus reſpõce de luy, qu'il ne fut à Thoulouſe: & me depeſcha vn courrier, m'aduertiſſant de ſon arriuee: & me mandoit qu'il eſtoit paſſé à la barbe des ennemis, & qu'ils ne s'eſtoient point monſtrez, pour luy empeſcher ſon chemin. Ie fus fort ayſe d'entendre ſon arriuee en ſeureté & ſanté. Et par ſa lettre me prioit que nous nous viſſions: afin de prendre vne bon-

ne reſolution enſemble, pour faire vn grand ſeruice au Roy : & qu'il ne vouloit rien faire ſans mon conſeil. Vne defluxion m'eſtoit tombee ſur vn tetin : ie fus contrainct le faire percer en deux lieux, & y mettre deux tentes, & n'y pouuois endurer ſeulement la chemiſe. Et comme la fureur du mal me fut vn peu paſſee, & la fieure que le mal me donnoit, ie me mis en chemin, ne pouuãt faire que trois lieuës le iour au plus, auec grandiſſime douleur. Ceux qui liront ma vie, pourront voir de combien de ſorte de maux i'ay eſté aſſailly : & neantmoins ie n'ay iamais pour cela eſté oiſif aux commandemens de mes maiſtres, ou en ma charge. Cela n'eſt pas ſeant à vn guerrier de croupir dans le lict pour vn peu de mal, Or le Roy ny la Royne ne m'eſcriuirent iamais que ie luy obeyſſe, ne meſme par la lettre qu'il m'eſcriuit : neantmoins pour l'amitié que ie luy portois, & affection que toute ma vie ie luy auois voüée de ma propre volonté, ie luy allay offrir de luy obeyr : & en ſon particulier luy faire ſeruice. Ie le trouuay qu'il auoit quelque peu de fievre, & demeuray deux iours à Thoulouſe aupres de luy, eſtant bien mieux accompagné pour lors, qu'il n'eſtoit : Car i'auois auec moy ſoixante ou ſoixante dix gentils hommes. Nous arreſtaſmes que ie m'en viendrois à Agen, faire tenir les Eſtats de la Guyenne, & ſçauoir combien ce pays voudroit ſoudoyer. Ie luy donnay aſſeurance que la Guyenne fourniroit argent pour payer mil ou douze cens arquebuſiers, pourueu auſſi que quand monſieur le Mareſchal auroit pris vne ville en Languedoc,

il en vint attaquer vne en Guyenne. Ce que ie leur promis, que ledit Sieur Mareſchal feroit. Mais ie contois ſans l'hoſte. Ie dreſſay promptement les compagnies de mil arquebuſiers, & fis eſlection des meilleurs capitaines qui pour lors fuſſent dans le pays. Les eſtats baillerent la charge de receuoir l'argent à de Naux, fils de la maiſon de Nort d'Agen. Nous arreſtaſmes d'eſtre preſts le premier iour d'Aouſt, pour nous mettre en campagne. Sur ces entrefaictes ſe paſſerent deux ou trois mois, pendant leſquels monſieur de Terride eſtoit touſiours à ſon prix fait deuant Nauarreins. Et quant à moy ie tenois la ville pour prinſe: car nous auions touſiours nouuelles qu'il n'y entroit point de viures, & qu'ils cõmençoient à patir. D'autre-part ie conſiderois que tous les gens que le Comte de Mongommery auoit amené, n'eſtoient que ſoixante ou ſoixante dix cheuaux, & qu'il n'auroit autres forces que celles des Vicontes, leſquels ie ne craignois pas beaucoup, pource qu'auec peu de gens ie leur faiſois teſte: de ſorte qu'ils n'oſoient rien entreprendre. En Quercy monſieur de la Chapelle Lozieres leur faiſoit teſte. En Rouergue monſieur de Cornuſſun & ſes enfans: & mõſieur de ſainct Venſa en faiſoit le ſemblable: Monſieur de Bellegarde auſſi vers Thoulouſe. Bref ils eſtoient tenus de ſi court que rien plus. Apres ie conſiderois que nous auions beaucoup de compagnies de gens d'armes dans le pays. Ie ne faiſois iamais eſtat que Mongommery aſſemblaſt des gens pour ſecourir Nauarreins, car il falloit qu'il paſſaſt à Verdun, ou en deux iour

i'estois sur le passage, & auois de si bonnes espies, que i'estois bien asseuré d'estre aduerty incontinent qu'il arriueroit à Montauban, ou qu'il passeroit où il alla passer, qui est à sainct Gaudens. D'autre part aussi ie considerois qu'en ce quartier là il y auoit sept ou huict compagnies de gens-d'armes, qui estoient les deux Bellegardes, d'Arne, de Gramond, de Sarlabons, celle du Comte de Candalle, & de monsieur de Lauzun, les dix compagnies de monsieur de Sauignac. Tout le monde ne m'eust sçeu mettre en teste que le Comte de Mongommery fut venu pour secourir Bearn. Voila comment quelquesfois auec la raison on se trompe: ains ie pensois que ce fust pour deffendre le pays qu'il tenoit en Languedoc & Guyenne. D'autre part, le bruit couroit que les Vicomtes ne se vouloient obeyr l'vn l'autre: qui me faisoit penser que sa venuë estoit plus pour cela que pour Bearn. Et à la verité il y auoit de l'apparence: mais les Huguenots ont tousiours cela, qu'ils ont esté plus secrets que nous. Ils ne se descouurent gueres. Voila pourquoy leurs entreprises ne font gueres faux feu. Ainsi ce Comte de Mongommery monstra bien qu'il estoit aduisé & sage. C'estoit luy qui fut cause du plus grand mal-heur qui aduint il y a cinq cens ans en ce pauure Royaume: car il tua mon bon maistre le Roy Henry à la fleur de son aage, courant en lice contre luy. Cet homme a causé la ruine de la Guyenne, & a remis les Huguenots, comme il sera dit en son lieu.

Vous Lieutenans de Roy, sur qui toute la Prouince repose, pesez combien la faute que ie fis,

& non pas moy tout seul: mais de plus grãds que moy, sur ceste venuë du Comte de Mongommery. Considerez mieux toutes choses quand vous vous trouuerez en mesme, & prenez tout au pis: afin d'y pouruoir mieux que nous ne fismes. M. le Mareschal Danuille sçait bien que nous estiõs à Thoulouse, que tous d'vn accord nous pensions que ce Comte ne fust pas venu pour l'effect qu'il monstra par apres, Nous auions des raisons tres-belles pour excuser ceste faute, & moy plus que tous, comme le discours suiuant monstrera à ceux qui le voudront sçauoir. Mais ceste homme estranger en vn pays où il n'auoit pas esté, monstra qu'il auoit de bons amis, & peut-estre parmy nous. Les huguenots ont tousiours esté plus fins & rusez que nous. Il faut confesser franchement qu'vne des plus grandes fautes qui se sont faites en toutes les guerres, est celle qui fut faicte là. Ie sçay bien qu'on en a parlé diuersement, & que la Royne de Nauarre auoit gaigné des gens pour ce faire. Ie sçay bien que ce n'est pas moy. Ie croy que monsieur le Mareschal Danuille en dira le mesme. Il est trop bon seruiteur du Roy. A mon depart de Thoulouse ie parlay à part à deux des premiers Capitouls, & leur dis plusieurs choses: afin de les faire entendre à leur corps de ville, sur le fait de nostre guerre. Ces gens estoient de bonne volonté: mais ce n'est pas tout. Il faut que i'escriue en passant vne chose que i'ay tousiours dite, & diray tant que ie viuray, que la Noblesse s'est fait grand tort & dommage de desdaigner ainsi les charges de villes, principalement des capitales, comme Thoulouse & Bourdeaux. Ie

ſçay bien que de mon premier aage i'oyois dire, que les Gentils-hommes & Seigneurs de bonne maiſon acceptoient la charge de Capitouls à Thoulouſe, & de Iurats à Bourdeaux : mais encore plus à Thoulouſe. Car refuſant ces charges, où les laiſſant prendre, les gens de ville s'emparent de l'auctorité, & quand nous arriuons, il les faut bonneter, & leur faire la cour. C'a eſté vn mauuais aduis à ceux qui en ſont premierement cauſe. Pleuſt à Dieu, que cõme en Eſpagne, nous euſſions touſiours logé dans les villes. Nous en ſerions plus riches, & ſi aurions plus d'auctorité. Nous auons la clef des champs, & eux des villes. Et cependant il faut que nous paſſions par leurs mains : & que pour le moindre affaire nous allions auec beaucoup de peine trotter par les villes. Pour retourner à mes Capitouls, s'ils euſſent eſté gens qui euſſent veu quelque choſe aux inſtructions que ie leur donnay, ils m'euſſent peu donner vn bon aduis. Ce n'eſt pas en cela ſeulement, que i'ay recogneu ceſte faute, mais en pluſieurs autres choſes. Et ſi les Gentils-hommes Catholiques vouloiẽt faire introduire ceſte couſtume de prendre la charge des villes, ils y trouueroient du proffit, & verroient en peu de temps que tout iroit mieux. Acheuons noſtre compte.

Ie fus aduerty du quartier de Thoulouſe, que ledit Comte ſe renforçoit de gens de pied & de cheual, & qu'il faiſoit ſon aſſemblee à Caſtres & à Gaillac : mais pour cela iamais ie ne chãgeay d'opinion. Ie confeſſe que Dieu nous oſtoit le ſens, iuſques à ce que huict ou dix iours auant qu'il ſe miſt aux champs, Monſieur de ſainct

Germain m'eſtant venu voir à Agen, pour quelques affaires que nous auions enſemble, me dit, & aſſeura, que l'aſſemblee, que Mongommery faiſoit, c'eſtoit pour paſſer à Bearn. Ie debatis auec luy le contraire, & que ledict Mongommery ſçauoit bien que les forces de monſieur le Mareſchal Danuille eſtoient preſque preſtes, & que dans huict ou dix iours i'eſtois preſt, eſperant deſtre dans douze iours aupres de luy. Ledict Sieur de Sainct Germain me reſpondit, que ie ne l'eſtimaſſe iamais bon ſeruiteur du Roy, ſi le Comte de Mongommery ne paſſoit en Bearn: & qu'il paſſeroit la riuiere à Verdun, ou bien vers la ſource contremont. La grande aſſeurance, qu'il m'en donnoit, me fit mettre en opinion, que i'en deuois aduertir monſieur de Terride. Ce que ie fis en poſte, & ayant promené en ma teſte le tout, ie penſay qu'il y auoit de l'apparence. Et cependant ie priay ledit Sieur de ſainct Germain, d'aller à Thoulouſe, le dire à monſieur le Mareſchal. Il me reſpondit, qu'il ne penſoit point, que monſieur le Mareſchal n'en fuſt aduerty, attendu que les aſſemblees du Comte de Mongommery ſe faiſoient à ſept ou huict lieuës de Thoulouſe. Ie luy fis grande inſtance & priere d'y vouloir aller. A la fin il le m'accorda, encores qu'il ſe trouuaſt bien faſché d'vn mal de reins, qu'il a encores. Et ce neantmoins i'en eſcriuis à M. le Mareſchal, & ne luy nommois point par ma lettre dudict Sieur de Sainct Germain, ſinon qu'vn Gentilhomme Cheualier de l'Ordre, qu'il cognoiſſoit bien, & qui eſtoit fort bon ſeruiteur du Roy, alloit deuers luy, dire quelque choſe, qui concer-

noit le ſeruice de ſa Majeſté, le ſuppliant d'adiouſter foy à ce qu'il luy diroit. Ledit ſieur de S. Germain ne fut pas ſi toſt à Thoulouſe, comme mon meſſager, car monſieur le Mareſchal m'eſcriuit, que le Cheualier de l'Ordre, qui deuoit aller parler à luy, comme ie luy auois eſcrit n'eſtoit encores arriué: mais s'il y venoit, il entendroit ce qu'il vouloit dire, & qu'il me donneroit aduis de ce qu'il luy ſembloit, ſelon le propos qu'il luy tiendroit. Quatre ou cinq iours apres monſieur de S. Germain m'eſcriuit qu'il auoit parlé à monſieur le Mareſchal, & qu'il luy auoit ſemblé, qu'il auoit aduertiſſement d'ailleurs, que de luy, qu'il y adiouſtoit à ſon aduis plus de foy, qu'au ſien: mais qu'il me ſouuint de ce qu'il m'en auoit dit, & que ie le verrois bien toſt. Ie donnois touſiours aduis à monſieur de Sainct Girous, qui eſtoit au Mas de Verdun gouuerneur de la place qui eſt frere du Sieur de la Garde, qui de preſent eſt Cheualier de l'Ordre, & de la maiſon du Roy, qu'il ſe tint bien ſur ſes gardes, & que ſi les ennemis faiſoient ſemblant de vouloir paſſer la riuiere, qu'il m'en aduertiſt, & que ie ſerois dans vn iour & demy à luy. Il me reſpondit, qu'il me donneroit trois iours de terme. Que ceux de Grenade & du Mas de Verdun auoient commandement de s'entre-ſecourir les vns les autres, & de rompre les gués & paſſages. Ce qui eſtoit aduancé audit Mas de Verdun, où ledit Sieur Mareſchal eſtoit. Or i'auois baillé la charge du pays de Comenge iuſques aux Monts Pirenees à monſieur de Bellegarde, & luy auois baillé autant de puiſſance de commander en ces quartiers-la, comme moy-

meſme, ayant touſiours fort bien fait en tout ce qui s'eſtoit preſenté, battu & repouſſé les ennemis auecques les gens de Monſieur de Sauignac, ſa compagnie, & les Gentils-hommes de Comége, là où il auoit fort bon credit, & eſtoit bien ſuiuy de la Nobleſſe, pource qu'il eſtoit vn braue Gentil-homme, & vieux Capitaine.

Ie receu reſponce de Monſieur de Terride, par laquelle il me mandoit, qu'il n'auoit pas grand crainte du Comte de Mongommery, n'y de ſes forces, & qu'il eſtoit ſuffiſant pour les combattre. Celuy que i'y auois enuoyé eſtoit ſoldat, qui me dit, que quelque choſe, que Monſieur de Terride me mandaſt, il n'auoit pas tant de gens qu'il penſoit, & qu'il auoit là entendu des Capitaines & ſoldats, que les ennemis ne faiſoient gueres iamais ſortie, que les noſtre ne fuſſent battus. Et ne tarda pas trois iours au plus, que ie ne receuz vne lettre de Monſieur de Fontenilles: là où il diſoit, *Ie vous enuoye vne lettre, que m'a eſcrit Monſieur de Noé mon Lieutenant, par laquelle verrez que le Comte de Montgommery eſt deſia ſur la Saue, & qu'il prend le chemin vers Sainct Gaudens, là où il fait eſtat de paſſer la Garonne auec ſon camp.* La lettre dudit Sieur Noé portoit, *Monſieur ie vous aduertis, que le Comte de Montgommery a paſſé la Saue & la Riege, & auiourd'huy il diſne à la maiſon du Vicomte de Caumon mon beau-frere. En tout ce pays ne ſe monſtre perſonne pour luy empeſcher le paſſage de la Garonne: & en aduertiſſez en toute diligence Monſieur de Montluc.* Ie ne fus oncques en ma vie ſi eſbahy de choſe, qui me ſoit venuë deuant. Et commençay à iuger en mon eſprit, que cecy deuoit eſtre

quelque grand mal-heur, qui nous deuoit aduenir, cognoiſſant bien Monſieur le Mareſchal Danuille, Meſſieurs de Ioyeuſe & de Bellegarde, qui eſtoient pres de luy, & pluſieurs autres Capitaines, qui n'auoient point faute de hardieſſe, d'experience, ny de bonne volonté: & qu'il falloit penſer, que Dieu vouloit enuoyer à Monſieur de Terride vn mal-heur. I'auois la compagnie de Mõſieur de Gondrin à Monſegur en Baſadois, la moitié de la mienne à Nerac, & l'autre à Monflanguin, celle de Mõſieur de Fontenilles à Moiſſac. Lequel de Fontenilles courut audit Moiſſac, eſtant bien certain que ie le manderois bien-toſt. Et promptement ie fis quatre depeſches, l'vne à monſieur de Terride, par laquelle ie le priois de ſe leuer de deuant Nauarreins, & ſe retirer vers Orthez & ſainct Seuer, & qu'il auoit l'ennemy ſur les bras, le priant de ſe ſouuenir des diligences, que nous faiſions en Piedmont, lors que nous eſtions enſemble: & que ie craignois que les forces de monſieur le Mareſchal n'eſtoient encores preſtes, pour promptement l'aller ſecourir, me craignant qu'auant que ma lettre fuſt à luy, il auroit les ennemis ſur les bras, & qu'il ne ſe deuoit obliger à vne retraitte, ny moins à vne bataille, attendu que ſes gens eſtoient tous haraſſez de peine, & les ennemis venoiẽt à luy tous frais. I'en fis vne autre à Monſieur de Fontenilles, pour le faire marcher: vne autre au Baron de Gondrin à Monſegur: & l'autre à Monſieur de Madaillan mon Lieutenant: & que ie m'en allois deuant vers l'Iſle en Iordan, ſi les ennemis n'auoient encores paſſé la riuiere: &

que s'ils l'auoient passée, ie prendrois le chemin d'Aire, & que iour & nuict ils me suiuissent. Il estoit desia nuict, & le matin au poinct du iour, quand i'eu departy les messagers, ie partis, & m'en allay à Lectoure, & delà depeschay à monsieur le Mareschal, l'aduertissant que ie m'en allois droit à luy auecques cinq enseignes: toutesfois que si les ennemis auoient passé la riuiere, que i'estois d'opinion que nous les suiuissions: & que de ma part s'ils estoiét acheminez desia vers Bearn, ie prendrois mon chemin droit à Aire, le suppliant n'attendre personne: car incontinent qu'il seroit hors de Thoulouse, tout le monde iroit apres luy, cognoissant bien le naturel des gens de ce pays. Ie les auois assez pratiquez, & m'asseure, qu'il en fust aduenu ainsi. Maintesfois ay-ie party moy trentiesme, qu'à la seconde iournee ie trouuois toute la Noblesse pres de moy. Ie n'arrestay que ce iour-là à Lectoure: & comme ie veux que Dieu m'aide, quand ie partis d'Agen ie n'auois qu'vn Gentil-homme vieux auec moy, nommé monsieur de Lizac, & mes seruiteurs: mais le lendemain matin il s'en rendit aupres de moy plus de trente: & allay coucher à Cauze, & le lendemain ie n'allay que iusques à Nogarol, pour attendre les compagnies de gens d'armes, & cinq enseignes de gens de pied, que i'auois pres de moy, que le Capitaine Castella commandoit, pource que i'auois enuoyé mon nepueu de Leberon dans Libourne: à cause que le Roy m'auoit escrit, que i'allasse me ietter dedans, & que sa Majesté auoit esté aduertie, que les ennemis s'en vouloient emparer. Lequel commande-

ment m'estoit venu au temps, que i'auois aduerty mõsieur de Terride, & n'estois voulu aller audit Libourne: afin de me trouuer aupres de monsieur le Mareschal, pour aller secourir ledit Sieur de Terride, ou combattre Mongommery sur le chemin. Estant arriué à Aire nous-nous trouuasmes plus de six-vingts Gentils hommes, & arriuerent aussi tost que nous les cinq compagnies de gens de pied. Le matin arriua toute ma compagnie d'vn costé, & par les Landes à mesme heure m'arriua le Baron de Gondrin, qui le iour deuãt auoit fait neuf lieuës, & ma compagnie sept. Et le soir arriua monsieur de Fontenilles. Et ainsi que ie montois à cheual à Nogarol, le messager que i'auois depesché de Lectoure en hors vers monsieur le Mareschal arriua, qui m'apporta la responce du Sieur Mareschal, par laquelle me mandoit, que puis que Mongommery auoit desja passé la Garonne, il luy sembloit qu'il ne seroit rien d'aller apres luy: & qu'il auoit donné aduis à monsieur de Terride, dés que le Comte de Mongommery s'achemina au long des riuieres, de prendre garde à soy: & que ledit Mongommery l'alloit attaquer. Lequel luy auoit fait responce qu'il estoit assez fort, pour combattre Mongommery, & qu'il n'abandonneroit pas le siege. Qui estoit la mesme responce, que ledit Sieur de Terride auoit fait aussi à moy. En outre me mandoit ledit Sieur Mareschal, qu'il alloit battre vn chasteau qui estoit pres de Lauar nommé Figeac, attendant que les gens de pied, qui venoiẽt de Lãguedoc luy fussent arriuez, que le sieur de Sainct Geran de la Guiche commandoit.

Incontinent que i'euz mis pied à terre à Aire, ie depeſchay vers ledit Sieur Mareſchal le Capitaine Mauſan, qui eſtoit Mareſchal de logis de la compagnie de Monſieur de Gramond, & s'eſtoit mis n'auoit gueres de la mienne, & par luy le priois de laiſſer toutes entreprinſes, & que ayant combattu Mongommery il n'y demeuroit plus rien à combattre en Languedoc, ny en la Guyenne: car toutes les forces qu'ils auoient en toutes ces deux Prouinces eſtoiẽt auec ledit Cõte, & que perſonne ne nous feroit plus teſte audit Languedoc & Guyenne. I'auois depeſché à mon arriuee à Nogarol vers M. de Terride, le priant que s'il n'eſtoit retiré, il ſe retiraſt, & ſe deuelopaſt de ſon artillerie, s'il ſe voyoit preſſé, & que pluſtoſt il la jettaſt dans le Gaue, auant que s'engager à vne bataille, & que i'auois depeſché deuers monſieur le Mareſchal de Lectoure en hors, eſperant qu'il viendroit, & que quand bien il auroit perdu l'artillerie, mais que nous fuſſions enſemble la recouuririons biẽ toſt. Ie promenois cependant en ma teſte, qu'encore que Mongommery euſt vne belle & gaillarde trouppe, ſi eſt ce qu'il ſongeroit d'attaquer M. de Terride mevoyãt venir à luy: mais ie croy, qu'il eut aduis, que M. le Mareſchal ny moy ne voulions entrer en pays & que nous n'eſtiõs preſt de nous ioindre. Voylà pourquoy il ſuiuit ſa poincte. Le ſoir meſme que i'arriuay à Aire, apres auoir depeſché le Capitaine Mauſan, arriua le Capitaine Montaut de la part de M. de Terride, qui me mandoit qu'ils s'eſtoit retiré à Orthez, & qu'il me prioit que ie marchaſſe droit à luy. Incontinẽt ie luy r'enuoyay ledit Capitaine Montaut, & luy mãdois que ie ne

partirois

partirois d'Air, ou bien de S. Sauer que M. le Mareschal de fut arriué : car ie n'auois que trois compagnies de gensd'armes, & cinq enseignes de gens de pied, & que le Capitaine Montaut m'auoit dit, qu'en dixhuict enseignes de gens de pied qu'il auoit, il n'y auoit pas dix-huict cens hommes : & d'autre part que si i'allois à Orthez & que nous fussions contraints de combattre, & perdissions la bataille, que iustement le Roy me deuoit faire coupper la teste, pour n'auoir attendu M. le Mareschal : & que ledit Sieur Mareschal pouuoit iustement dire de sa part, que i'auois hazardé la bataille, afin qu'il ne s'y trouuast point, pour acquerir la reputation de l'auoir gaignee, & que ie me garderois d'entrer en telle dispute enuers le Roy, n'y enuers M. le Mareschal : mais que ie le priois de se retirer à S. Seuer, & qu'il laissast quelques gensd'armes dans Orthez : & attendant la venuë de monsieur le Mareschal, ie m'approcherois de luy : Que, cy-deuant bien à propos ie luy auois donné aduis de la venuë du Comte, qu'il l'auoit mesprisé, & qu'à present il vouloit que ie reparasse vne si grande faute, à l'hasart de mon honneur, que ie ne le pouuois faire. Ledict Capitaine Montaut s'en alla toute la nuict droict à Orthez, & luy dit tout ce que ie luy auois donné charge de faire. Il me rendit responce qu'il ne pouuoit bouger d'Orthez, & que s'il sortoit hors du pays de Bearn, que les Bearnois perdroient le cœur me priant d'y vouloir aller : & me voulut renuoyer le Capitaine Montaut, lequel n'en voulut prendre la charge : ains luy dict franchement que ie n'y en-

trerois point : & que mes raiſons eſtoient ſi euidentes, que ie n'auois homme aupres de moy, qui me conſeillaſt d'y aller. Ie luy remanday par ſon meſſager, que ie n'en ferois autre choſe, que ce que le Capitaine Montaut luy auoit dit.

Toutes les lettres que i'eſcriuois à monſieur le Mareſchal, & à Monſieur de Terride, ie les communiquois à Monſieur d'Aire, lequel eſt frere de monſieur de Candalle, & à tous les Cheualiers de l'Ordre, deſquels ie prenois l'aduis, car la choſe le valoit. Le Lieutenant de Caſtelſarraſin, qui eſtoit pres de monſieur de Terride, m'a dit auoir gardé toutes les lettres que i'auois eſcrites audit Sieur de Terride, & que s'il euſt voulu croire aucuns Capitaines, qu'il auoit pres de luy, il ſe fut retiré à ſainct Seuer, comme ie luy mandois. Mais il voulut pluſtoſt croire trois ou quatre Gentils hommes de Bearn, qui eſtoient pres de luy, que non les Capitaines, & les ſeruiteurs. Mõſieur de Bellegarde eſtoit à ſix lieuës d'Aire vers Bigorre. Ie luy depeſchay vn homme, le priant de venir le lendemain à Projan, maiſon du Baron de Compagne, & qu'il menaſt le Capitaine Arne, & le Baron de l'Arbous Lieutenant de monſieur de Gramond, ayant grand affaire de parler à luy. Ce qu'ils firent tous trois. Il auoit quatre compagnies de genſd'armes auec luy : à ſçauoir la ſienne, celles de meſſieurs de Gramond, d'Arne, & de Sarlabous, & là ie leur propoſay tout ce que i auois eſcrit à monſieur de Terride, & les reſponces qu'il me faiſoit, & qu'il me vouloit attirer à Orthez. Et leur dis les raiſons, que i'ay eſcrites, pourquoy ie n'y deuois aller. Leſquelles

ils trouuerent toutes bonnes, & que monsieur le Mareschal auoit grand occasion de se fascher, si ie ne l'attendois, combien qu'ils cogneussent bien aux lettres, qu'il leur auoit escrit, qu'il auoit enuie de faire la guerre en Languedoc, & non en Guyenne. Car tous ceux qui estoient pres de luy, de son conseil, & ceux de Thoulouse mesmes, comme l'on leur auoit mandé, luy conseilloient de faire la guerre au Languedoc: & que ceux de Thoulouse luy fournissoient l'argét pour les frais de la guerre, le persuadant de despendre leur argent au Languedoc, & non en Guyenne. C'estoit vne chose bien facile à croire: car chacun cherche de tirer l'eau à son moulin. Monsieur de Bellegarde nous dict qu'il luy escriroit, qu'il deuoit marcher deuers nous apres les ennemis, mais qu'il ne pensoit pas, qu'il le fist pour les raisons susdites, & que les autres, qui voudroient qu'il fist la guerre en Languedoc, luy diroient que l'occasion pourquoy nous les prions venir vers nous, estoit pour la crainte que nous auions de perdre nos maisons. Nous arrestasmes qu'il luy enuoyeroit vn Gentil-hõme, pour le prier de vouloir venir: & ie luy promis de l'aduertir de ce que le Capitaine Maulan me rapporteroit, qui ne demeura que trois iours à aller & venir, & passa là où estoit monsieur de Bellegarde, & luy apporta lettres dudit Sieur Mareschal, pareilles aux miennes. Elles estoient de ceste teneur. *I'ay veu ce que m'auez escrit: & comme Monsieur de Terride s'est retiré à Orthez: & puis qu'il est retiré & hors de peril, ie ne ferois pas de grands besongnes de pardelà: & me fasche d'employer mal mon*

temps. Car de pardeça ie ſuis aſſeuré, que ie recouureray bien toſt ce qui eſt perdu de mon gouuernement : toutesfois pou l'amour de vous autres qui m'en ſollicitez, ie ſuis contant r'amener mon camp iuſques à l'Iſle en Iordan, pour là attendre quelques iours voir s'il ſe preſentera occaſion pour combattre Mongommery en campagne, ſinon ie ſuis deliberé ſuiure mon commencement, qu'eſt bon, car i'ay pris Figeac, où le Capitaine Mauſan m'a trouué, & des demain matin ie marchay droict à l'Iſle, & eſpere y eſtre dans deux iours. Voylà le contenu de la lettre qui nous apporta à tous beaucoup de plaiſir, & tout incontinent, que i'euz receu ſa lettre, ie m'en allay à Saïnct Seuer auec tous les gens que i'auois à pied & à cheual : & dés que i'arriuay à ſainct Seuer, ie depeſchay vers monſieur de Terride, le Capitaine Montaut, qui ne faiſoit qu'arriuer audit ſainct Seuer venãt d'Orthez, car de là audit Orthez, ny a que quatre lieuës & demye : & priois monſieur de Terride de ſe vouloir rendre le matin à Agetmau : & que nous parlerions vne heure enſemble, pour arreſter ce que nous aurions affaire. Ie penſois qu'il y viendroit, ayant mandé aux gens de monſieur de Gramõd, qu'ils nous appreſtaſſent quelque choſe pour diſner : car Agetmau eſt à luy, à cauſe de ſa belle fille Dandoins, Comteſſe de Guichen : & baillé les lettres, que monſieur le Mareſchal m'auoit enuoyees par le Capitaine Mauſan, audict Capitaine Montaut, afin de les luy monſtrer. Ie l'aſſignois là expreſſement, pour luy remonſtrer qu'à peine monſieur le Mareſchal viendroit ſi auant, qu'en Bearn : car il eſtoit preſſé de tous les eſtats de Languedoc, & de tous les ſeigneurs de

ce pays-là, d'aller faire la guerre en Languedoc, non en Guyenne: & qu'à la fin il seroit contraint de le faire, ou on ne luy bailleroit point d'argent: & qu'il se deuoit retirer à sainct Seuer, & laisser quelques gens dans le chasteau d'Orthez: & que comme nous serions tous ensemble, nous feriõs vne armee, priant monsieur le Mareschal de nous laisser monsieur de Bellegarde auec les quatre compagnies de gens d'armes. Ce que facilement i'esperois qu'il nous accorderoit, pource qu'il en auoit assez, sans ceux-là, pour estre maistre de la campagne, & que dans cinq ou six iours i'esperois que nous aurions pour le moins mil hommes de pied & d'auantage, plus que nous n'auiõs, car monsieur de Bellegarde auoit deux compagnies auec luy, & que le Capitaine Mausan s'en iroit en Bigorre, que luy & son frere ameneroiẽt prou de gens, & que le Vicomte de Labatut en faisoit aussi. Voyla tout le discours que ie luy voulois faire, s'il venoit à Agetmau: & pensois bien qu'auec ce discours ie vaincrois son cõseil, qui le gardoit de se retirer: & me sembloit, que monsieur le Mareschal seroit fort ayse de ceste resolution: afin qu'il allast poursuiure ses entreprises. Or ie ne faisois pas cecy de ma teste seulement: car ie communiquois le tout aux Cheualiers de l'Ordre & Capitaines, qui estoient auec moy. Et comme ie pensois que le matin il vint à Agetmau: car il n'y a que deux lieuës, pour conclure le tout, il me mãda, qu'il ne se pouuoit rendre à Agetmau: car son conseil ne trouuoit pas bõ qu'il abandonnast son gouuernemẽt parce qu'Agetmau n'estoit pas en Bearn: mais que ie deuois

aller là, où il estoit. Voyez vn peu la gloire, & le mauuais conseil, qu'il y a par le monde. Vn hõme foible, batu, & presque deffait, se tient sur le haut bout & encor en l'ẽdroit de celui, qui estoit pour luy sauuer la vie, & l'honneur, & qui n'estoit pas de qualité, qui ne deut estre respectee.

Pour Dieu, Capitaines mes compagnons, laissez ceste gloire derriere le cheuet du lict, quãd la necessité vous pressera: car c'est n'auoir pas de sens & de iugement, voyant qu'on se va perdre miserablement. Quand il eut esté de plus grand qualité que moy, encor deuoit il suiure, mon cõseil, & s'aduancer pour me communiquer de son salut, & de son armee. Son mauuais Ange le guidoit. Il ne sçeut ny auparauant ny depuis prẽdre son party pour se sauuer, ou se deffendre. Ce n'estoit pas faute d'hardiesse: car il auoit touiours monstré, qu'il auoit du cœur. Mais Dieu nous ferme les yeux, quand il nous veut chastier.

Pour retourner à nos Ambassades, ie luy manday tout court, que ie n'en ferois riẽ, & que ie ne m'engagerois point en lieu, où il me fallut combattre, que ie ne visse ses forces & les miennes, pour cognoistre si elles estoient suffisantes pour respondre à l'ennemy: car i'en auois trop veu prẽdre au trebuchet: & ie ne voulois acheter chat en sac, voulant voir dedans & dehors: & que i'estois venu là pour le secourir, sans auoir charge ne cõmandement de personne du mõde: qu'il me sembloit, qu'il se fondoit sur les honneurs: & qu'il n'estoit pas temps qu'on deust disputer de cela. Il me ressembloit celuy, qui est en necessité, & qui pense faire trop d'honneur d'emprunter de l'ar-

gent de celuy, à qui il le demande. Tout cecy luy escriuis de colere, quand ie vis que ie ne le pouuois faire venir en lieu, où ie luy voulois dire de bouche tout le discours, que nous auions faict, tant monsieur de Bellegarde & les Capitaines qui estoient pres de luy, que ceux que i'auois pres de moy. Et comme ils virent, que ie n'y voulois poinct aller, ils m'enuoyerent messieurs Daudaux & de Damasan, pour me persuader, que ie deuois aller là.

Le different n'estoit pas, que i'y deusse emmener les cinq compagnies de gens de pied, que i'auois, & les trois de gens d'armes, car il n'y auoit pas à manger pour trois iours pour eux-mesmes, mais que i'y deuois aller comme font les voisins quand ils se vont voir l'vn l'autre. Ie n'ay pas de coustume de marcher ainsi en temps de guerre, quand l'ennemy est pres. Lesdits sieurs Daudaux & de Damasan n'auoient pas faute de remonstrance, ny moy de diffences, qu'estoient beaucoup plus apparentes que les leurs, comme les enfans eussent peu cognoistre. A la fin comme ils virent que ie n'y voulois point aller, ils me dirẽt, que Monsieur de Gramond vouloit mal à quelques vns de leur conseil, ou bien eux à luy (ie ne sçay lequel c'estoit, car ie ne l'ay point mis en memoire: par ce que les haines des vns & des autres ne m'auoient pas amené là,) & que par ce moyen le lieu d'Argemau n'estoit pas propre pour nostre entreueuë. Nous arrestasmes que le l'endemain sur le midy nous nous rendrions tous en la maison d'vn Gentil homme, qui n'estoit pas en la terre de monsieur de Gramond, encor que

ie leur diſſe, que là où eſtoit vn Lieutenãt de Roy toutes inimitiez deuoiẽt ceſſer Sur l'entree de la nuict ils monterent à cheual, pour s'en retourner à Orthez. Monſieur de Madaillan me pria le laiſſer aller auec eux, pour y demeurer deux iours, voir s'il pourroit faire quelque choſe auec quarante ſalades de ma compagnie. Ie le laiſſay aller: & ainſi partirent tous enſemble. Et enuiron les onze heures, comme ils furent vn peu au delà d'Agetmau ils trouuerẽt vn marchãd d'Orthez, qui ſe ſauuoit, lequel ils cognoiſſoiẽt: & leur dit, qu'ils eſtoient tous deffaits: & que monſieur de Terride & quelques Capitaines s'eſtoient ſauuez dans le chaſteau. A quoy ils ne voulurent adiouſter foy, car nos gens eſtoient dixhuict enſeignes de gens de pied, & les ennemis n'en eſtoient que vingt & deux. Voila pourquoy cela ſembloit impoſſible, veu que les noſtres eſtoient dans la ville. Ils n'arreſterent pour cela de tirer outre. Et à vn quart de lieuë de là ils trouuerent le Capitaine Fleurdelis, qui s'eſtoit ſauué, lequel leur dict le meſme, que le marchãd. Alors ils firent alte pour recueillir les gens qui ſe ſauueroient. Le marchãd arriua, & me trouua couché. Ie trouuay ces nouuelles ſi eſtranges, que ie n'y voulois adiouſter foy, ne pouuant croire, que vingt & deux enſeignes en prinſſent dans vne ville, qui n'eſt pas des plus foibles, dix huict. Mais vn quart d'heure apres, le Capitaine Fleudelis arriua, qui m'en dit autant. Alors ie fus contrainct de le croire, non pas ſans faire plus de trois fois le ſigne de la croix.

I'ay voulu eſcrire au lõg la verité, comme tout s'eſt paſſé, parce que toute la France crie, que ſi

monsieur le Mareschal Danuille & Montluc eussent fait leur deuoir, Mongommery euſt esté deffait: & les Princes apres la route de Moncõtour n'euſſent ſçeu quel party prendre, n'ayant en autre recours qu'à ſe venir ietter entre les bras du Cõte de Mongõmery, qui eſtoit frais victorieux & plein d'eſcus (tout cela eſt) & la Guyenne ne porteroit le dueil cõme elle fait. Et ſi ie croy que les Huguenots n'euſſent paſſé le Limoſin, & Perigort. Car nous fuſſions allez au deuãt leur donner le bon iour. Ce diſcours que i'ay fait au vray monſtrera qui en eſt cauſe. Cependant ceux qui viendront apres nous, pourõt apprendre & iuger qu'en la guerre vne faute eſt irreparable. Il y a beaucoup de gens de bien qui ſont en vie, qui teſmoigneront ce que i'en eſcriuis. Car ie ne faiſois pas mes dépeſches en ſecret, mais en preſẽce des Capitaines & Cheualiers de l'Ordre, qui eſtoient aupres de moy. Ie n'eſcris point pour charger M. le Mareſchal, ne M. de Terride. Ie ne dis que la verité, pour monſtrer à ceux qui ont dit, que ſi i'euſſe voulu ie pouuois ſecourir M. de Terride par ma diligence. Le peu de gens que i'auois, les aduertiſſemens que ie luy donnay, la deliberation priſe par tous nous autres, rendront teſmoignage s'il tint à moy ou non. Ie diray bien que s'il ſe fuſt retiré, & qu'il m'euſt pluſtoſt creu, & mon conſeil, que non le ſien, nous euſſions eſté aſſez forts dans huict iours, pour combattre Mongommery, & le ietter hors du Bearn, ou l'enfermer dans Nauarreins, là où on ne l'euſt pas receu, parce qu'il n'y auoit pas viure pour nourrir ſes gens quatre iours. Et parce il falloit qu'il combattiſt,

par le meſme lieu qu'il eſtoit venu, qui eſtoit bien mal-aiſé : car les payſans meſmes l'euſſent deffaict, nous ſentans à ſa queuë. Monſieur de Terride tenoit encores toutes les autres villes, & ſi cela euſt ſuccedé, il n'euſt pas fallu que monſieur le Mareſchal ſe fuſt empeſché de noſtre guerre, mais fuſt allé tout à ſon aiſe ſuiure ſes entrepriſes, pourueu qu'il nous euſt laiſſé monſieur de Bellegarde, & les quatre compagnies. Ce que ie penſe qu'il euſt faict, n'en ayant aucun beſoin. On ſe doit prendre au conſeil de monſieur de Terride, & non à moy. Pour monſtrer à tout le monde le peu d'apparence qu'il y auoit que le Comte fuſt venu à bout de ſon entrepriſe, il eſt certain qu'il n'eut iamais au plus haut que deux mil cinq cens hommes de pied, & cinq à ſix cens cheuaux, que bons que mauuais. Et quand il paſſa au Port deuers meſſieurs les Princes, il n'auoit pas plus de cent cheuaux, & fort peu de gens de pied, par le teſmoignage principalement de l'enſeigne & du guidon de monſieur de Terride, & de monſieur de ſainct Felix, Lieutenant de monſieur de Negrepeliſſe, & de l'enſeigne du Capitaine ſainct Proget, qui eſtoient priſonniers, leſquels alloient touſiours ſur leur foy par leur camp. Et depuis la paix, i'ay parlé à plus de cinquante des ennemis, qui me l'ont confirmé. Ainſi on peut iuger s'il y auoit apparéce d'auoir peur, ny de penſer que ledict ſieur de Terride, veu les forces qu'il auoit, ſe fuſt laiſſé ainſi ſurprendre, meſmement veu qu'il eſtoit bon homme de guerre, & auoit de bons capitaines. Mais ils perirent l'entendement au bon coup.

Voila la verité du commencement & source des malheurs de la Guyenne. Que si monsieur le Mareschal Danuille ne fust venu en ce pays, ie m'asseure que la pluspart des Seigneurs qui se rendirent pres de luy, m'eussent fait cet honneur de me venir trouuer. Et croy que nous eussions mené le batteau d'vne autre sorte. Il estoit raisonnable qu'ils luy fissent cest honneur: car il est grand Seigneur, fils d'vn Connestable & Mareschal de France, & d'ailleurs braue cheualier de sa personne, plustost qu'à moy qui suis vn pauure gentil-homme, vieux, estropiat, & desfauorisé: mais neantmoins aimé de la Noblesse, & du peuple.

Vous Lieutenans de Roy qui venez apres moy, si mes memoires tombent entre vos mains, faites vostre profit de la faute de monsieur de Terride: afin que vous ne soyez cause de la ruine des affaires de vostre maistre. Ie ne le veux pas blasmer ny accuser de coüardise & lascheté: car il estoit bon pour mener les gens à la guerre. Mais à vn Lieutenant de Roy il faut d'autres parties. Sur vostre teste, sur vostre prudence & bon aduis repose tout le reste. S'il eust creu les aduis que nous luy auions donné que le Comte de Mongommery alloit à luy, il eust fait vne retraite honorable, & eust sauué son canon: que s'il n'auoit assez de loisir, il l'eust ietté dans le Gane, qui est vne riuiere où il y a de grands precipices, il n'estoit en la puissance de Mongõmery de le retirer, & nous eussiõs esté au temps qu'il falloit pour le r'auoir. Mais non contant de ce, ayant esté mis en route en son siege, & encor retiré dans vne ville assez

bonne, deuoit aduiſer les moyens ou de ſe retirer plus auant, ou de ſe fortifier. Et encore la derniere faute fut pire que la premiere, c'eſt que la peur luy oſta le iugement : car il ſe ſauue auecques bon nombre de gentils-hommes dans le chaſteau, qui eſt bien fort, ſans auoir aduiſé d'y faire mettre des viures pour le ſouſtenir. Et parmy toutes ces di'graces encores ſe tenir ſur le haut bout, ſans vouloir ſortir trois pas de ſon gouuernement pour venir communiquer auecques moy. Laiſſez, laiſſez ces honneurs en la neceſſité, Ie n'ay pas faict ainſi. Souuent auec dix cheuaux ie me ſuis mis en campagne. Ie m'aſſeure que s'il fuſt venu parler à moy il ne fuſt tombé au malheur qui luy cauſa la perte de ſa reputatiõ & de ſa vie. Et quant à moy, i'ay touſiours penſé, me reſſouuenant de ceſte faction, que c'eſtoit vn vray iugement de Dieu. Car leuer vn ſiege contre forces egalles, vaincre & forcer vne ville, prendre le Lieutenant du Roy dans vne bonne place en trois iours, preſque à la teſte d'vn Mareſchal de France, & d'vn Lieutenant de Roy comme i'eſtois, & bref en trois iours conquerir tout vn pays, cela ſemble eſtre vn ſonge. Il faut confeſſer que de toutes nos guerres il ne s'eſt fait vn plus beau traict de guerre que ceſtuy-cy.

Capitaines mes compagnons, qui a acquis ceſte belle gloire au Cõte de Mongommery? certes la diligence dont il vſa, ſans donner preſque loiſir à monſieur de Terride de penſer à luy : C'eſt vne des meilleurs pieces de la guerre. Mais qu'eſtce qui fit perdre ledit ſieur de Terride, le peu de diligence qu'il miſt en ſon faict. Quant à moy, i'y

apportay tout ce que ie peus : car d'entrer plus auant en pays ſans auoir entendu de luy l'eſtat, & combattre vn ennemy victorieux, ſans auoir des forces baſtantes, auecques des gens en peur, ie n'eſtois ſi mal aduiſé pour mettre apres toutes choſes peſle meſle, & luy faire compagnie en la ruine. I'auois trop longuement gardé ceſt aduantage de n'auoir iamais eſté deffaict, pour l'hazarder pour le ſecours d'vn homme, lequel en deſpit de tout le monde ſe vouloit perdre.

Qu'on ne s'eſtonne pas ſi ie m'arreſte ſi longuement ſur cecy. Car ie croy que de ceſte faute, laquelle pluſieurs mal inſtruicts m'imputent, eſt prouenuë non ſeulement la ruine de la Guyenne, mais auſſi de ce Royaume. Car ie ſuis aſſeuré que les affaires des Huguenots eſtoient reduictes à telle extremité, qu'il n'eſtoit pas poſſible qu'ils ſe peuſſent remettre. En premier lieu, ſi monſieur le Mareſchal & moy l'euſſions ſuiuy, il n'y auoit doute que Mongommery n'euſt eſté deffaict. Et par ainſi tout Bearn conquis, qui n'eſt pas peu de choſe. Et penſe que par la paix le Roy ſe fuſt bien gardé de le rendre, ayant dequoy recompenſer dans le Royaume la Royne de Nauarre, pour la tenir d'autant plus ſouz ſon obeïſſance. Car vn Roy doit touſiours deſirer que ceux qui ſont ſes ſubjects, s'ils ſont grands & puiſſans, ſoient dãs la Cour du Royaume, & non aux extremitez. Car lors ils n'oſent leuer les cornes. Et puis le Roy n'auoit pas faute de bons tiltres pour Bearn. Car on dit que la ſouueraineté luy appartient. I'en ay ouy diſcourir vne fois à monſieur de Lagebaſton, premier Preſident de Bourdeaux, lequel di-

ſoit auoir veu les titres en la cõtablerie de Bourdeaux. Ie n'ay que faire de reueiller ceſte vieille querelle. Il nous diſoit auſſi, que lors qu'on commença de dreſſer la fortification de Nauarreins, la Cour de Parlement enuoya deuers le Roy François, pour luy remonſtrer combien cela importoit. Mais le Roy leur manda, qu'il ne le trouuoit poinct mauuais. Ce fut vn mauuais conſeil au Roy, car vn Prince, le plus qu'il peut, doit empeſcher ces forteresſes voiſines. Il y a aſſez de moyens de les empeſcher. Sans ceſte forteresſe tout le pays eſtoit au Roy. Mais cela eſt fait: il n'y a plus d'ordre, car à choſe faicte le conſeil en eſt pris. Outre tout cela, ſi Mongommery eut eſté defaict, monſieur l'Admiral, qui perdit cependãt ceſte grande bataille de Moncontour, ne ſçauoit de quel bois faire fleches: & ne ſçauoit à quel ſainct ſe voüer. Ie croy qu'il ne fut pas eſté ſi mal aduiſé que de s'enfourner en la Guyenne, où on l'eut ayſement deffait, eſtant le reſte de ſon armee en fort pietre & miſerable eſtat, ſans bagage, les cheuaux deferrez, & ſans auoir vn ſeul fol. Et biẽ luy ſeruit, qu'il ſe vint ietter entre les mains du Comte de Mongommery, qui le remit ſus, l'accommodant d'argent, qu'il auoit gaigné au ſac de pluſieurs villes, de ſorte que ledit ſieur Admiral eut la commodité de trauerſer tout le Royaume, cependant que le Roy s'amuſa au ſiege de Sainct Iean, au cœur de l'hyuer, qui fut vn tres mauuais conſeil. Mais Dieu nous ferme & ouure les yeux, comme il luy plaiſt. Or retournons à noſtre propos, peut eſtre qu'il y auroit quelques-vns qui voudroient que i'euſſe mis par eſcrit plus au

long, comme M. de Terride fut desfait. Ce que ie n'ay voulu faire : car i'ay touſiours ouy dire que de mauuaiſe viande on n'en ſçauroit faire vn bon potage. Ie laiſſe cela pour ceux qui y eſtoient, & qui me l'ont confirmé, & pour les hiſtoriens qui parlent de tout le monde, & ſouuent mal à propos, comme gens mal entendus qu'ils ſont au faict des armes.

Les allées & venuës de monſieur de Terride vers moy durerent trois iours entiers, & apres Mongommery le vint attaquer. Depuis ſa deffaite ie demeuray à Sainct Seuer, & iuſques à ce qu'il fut prins dans le chaſteau d'Orthez, ie n'en partis: & apres me retiray derechef à Ayre, où ie demeuray neuf iours apres la prinſe dudit ſieur de Terride, & du tout donnay aduis à monſieur le Mareſchal, le priãt encore de vouloir venir où nous eſtions. Il me fit reſponce dequoy il luy ſeruiroit d'y venir, puis que monſieur de Terride eſtoit deffaict & prins: i'y r'enuoyay monſieur de Leberon, pour luy remonſtrer que s'il paſſoit la riuiere vers le Lãguedoc, pour tout certain Mongommery ſe ietteroit dans le pays du Roy, ne trouuant perſonne qui luy fiſt reſte, & que s'il luy plaiſoit de faire alte encore pour quelques iours, l'on pourroit cognoiſtre bien toſt ce que le Comte de Mongommery voudroit faire : car enflé d'vne ſi belle victoire, il ne ſe voudroit arreſter là. Ce qu'il accorda, mais qu'il ne deſpendroit autre temps que la paye d'vn mois, que la ville de Thouloufe auoit donné à ſes gens, & que le deueurant il le vouloit employer à recouurer les places de ſon gouuernement. Or à la verité

dire, depuis que monsieur de Terride fut défaict, les affaires demeurerent si confuses, que l'on eust bien eu affaire de deuiner le party que l'on deuoit prendre, sinon que le pays de Lãguedoc eust voulu payer le camp de monsieur le Mareschal pour deffendre la Guyenne, ce que peut-estre il n'eust pas faict: aussi il n'y auoit point de raison. Durãt les neuf iours que ie demeuray à Ayre, nous nous assignasmes de nouueau en vn village, il ne me souuient du nom. Tous ceux qui s'estoient trouuez à Projan s'y trouuerent, & là discourumes des remedes que nous pourriõs trouuer, ce qu'estoit biẽ difficile, pour les raisons susdites, & furẽt tous d'opinion que i'escriuisse à monsieur le Mareschal, s'il luy plaisoit de s'approcher iusques à Viques, que ie m'ẽ irois le trouuer, afin de resoudre ce qu'il luy sembloit que nous deuions faire, pour la deffence de la Guyenne. Lequel me manda qu'il s'y trouueroit vn iour qu'il me nomma, qui estoit deux ou trois iours apres. Ie veux mettre par escrit icy, qu'est-ce que ie faisois à Ayre, à cinq lieuës des ennemis, & en vne ville qui n'est pas fermée, n'ayant que cinq compagnies, que le Capitaine Castella commandoit, & vne du Vicomte Labatut, qui estoit venuë à Ayre: & pource que cecy seruira paraduenture à quelqu'vn à l'aduenir, ie le veux escrire. Quelques apprentifs en nostre mestier y apprendront quelque chose.

Les trois compagnies de gens d'armes estoient en vn village deçà la Dou vers la Gascongne. Ie descouuris mon intention à messieurs les Barons de Gondrin, & de Fontenilles, & de Madaillan: & leur dis que ie voulois tenter la fortune, voir si ie

si ie pourrois combattre Mongommery à mon aduantage, auec si peu de gens que nous estions, & que ie voulois faire retirer tout le bagage de toute la Noblesse qui estoit auec nous, à Noguerol, & qu'il ne nous demeuroit rien que nos armes & cheuaux : & que ie voulois que toutes les nuicts ils se rendissent auec toutes les trois compagnies, vne heure apres minuit deuant Ayre deçà la riuiere vers la Gascongne. I'auois outre cela quatre compagnies d'argolets. En tout ils pouuoient estre trois cens arquebusiers, lesquels pareillement se rendoient à Millas sur le bard de la riuiere. Nos six enseignes de gens de pied estoiẽt logées au Mas Daire au dessus Ayre, tirant vers les ennemis. Toutes les nuits à mesme heure tous s'y rendroient en bataille au long de la riue, & hors le village : & que quand l'alarme viendroit, sans sonner tambour ne trompette, ils se retireroient par Ayre, & passeroient le pont : & nous qui estions logez audit Ayre, passerions à gué : car la riuiere estoit gueyable, & que cependant toutes les nuicts vingt cheuaux iroient sur trois chemins, que les ennemis pouuoient prendre pour venir à nous : & qu'ils auroient intelligẽce les vns auec les autres, pour se tenir aduertis, & que tous ensemble se retireroient vers Ayre, sans donner l'alarme : & qu'ils aduertiroiẽt les gens de pied, & à nous par consequent, & que les vingt cheuaux iroient à vne grand lieuë, ou à vne lieuë & demie en auant : afin que nous ne fussions contraints de retirer nos gẽs en desordre, & que nous eussions temps pour faire vne demie lieuë sur nostre retraicte, qui estoit vers Noguerol, auant

que les ennemis arriuaſſent à Ayre. Ie meſuray la lõgueurde la nuit: car ie ne craignois pasqu'ils vinſſent le iourà cauſe que ie ne tenoisvn gentilhomme nommé le Capitaine Bahus en vn village fermé, qui eſt a vne lieuë & demye d'Ayre tirant à Morlas, lequel tenoit des gens tout le lõg du iour ſur tous les chemins, que les ennemis pourroient venir à nous: & auoit ſoixante ou quatre vingt ſoldats auec luy, & vingt ou vingt cinq argolets. Et leur mettois en auantque quãd les ennemis auroient faict cinq grands lieuës de ce pays-là, meſmement les gens de pied, & ſingulierement la nuict, qu'à l'arriuée d'Aire il faudroit que les gens de pied mangeaſſent & beuſſent: & qu'ils n'y pouuoient arriuer, que ne fut pres du iour à l'heure du grãd sõmeil & meſmement gens de pied, qui ont cheminé toute la nuit, qu'ils ne tireroient iamais vn homme de pied de là dedans, & que la pluſpart de leur arquebuſerie à cheual demeureroit auec les gens de pied: & que par l'art de la guerre les gens de cheual deuoient paſſer outre, & venir apres nous ayant opinion que nous nous retirerions de peur: & que ie voulois que noſtre rencontre fut à demy lieuë d'Ayre, qui ſeroit proprement entre la pointe du iour & le Soleil leuant: & comme nous les verrions approcher de nous nous tiendrions toute noſtre arquebuſerie couuerte de nos gens de cheual, & baiſſerions la teſte les chargeant. Ie ne faiſois doute, que nous ne les diſſeſſions, ce qu'ils trouuerent bon: & furent de meſme opinion que moy, que nous les defferions & romprions: car nos cheuaux ſe trouueroiẽt frais

& les leurs las: & nos gens de pied qui viẽdroiẽt demy lieuë au trot apres nous, voyant la victoire, & que les leurs ſe trouueroient encores dans Ayre dormant ou mangeant, & voyant leur cauallerie deffaicte & en routte, il ne falloit faire doute, que chacun ne ſe fut eſſayé de ſe ſauuer, par là où il eut peu & non cõbattre. Il faut ainſi ſe repreſenter les choſes, quand on les entreprend, & ouyr les raiſons des vns & des autres là deſſus.

Sur ceſte entrepriſe nous demeuraſmes neuf iours. Toutes les nuicts nous eſtions en bataille de ceſte ſorte, attendant que les ennemis nous vinſſent cõbattre, nous penſant ſurprendre: mais ie croy que nous y euſſions demeuré, ſi nous les euſſions voulu attẽdre, iuſques à ceſte heure. Et le dixieſme iour ayãt eu la reſponce de monſieur le Mareſchal, que dans trois iours il ſe rendroit à Auch, nous nous retiraſmes vers Marſiac, pour nous r'allier auec mõſieur de Bellegarde, auquel ie laiſſay tous les gens que i'auois, & ſeulement m'en aliay auec vingt cheuaux à Auch: & fis neuf grands lieuës ce iour là, qui en vallent vingt de France, pource que le lendemain matin eſtoit le iour que, monſieur le mareſchal mauoit mandé qu'il ſi trouuerroit. Et ne fus en ma vie ſi las, car i faiſoit vne chaleur extrême, & y trouuay M. de Negrepeliſſe qui eſtoit ariué le iour de deuãt ayant entendu que monſieur le Mareſchal s'y deuoit trouuer, & pour r'allier ce qui eſtoit demeuré de ſa compagnie, laquelle eſtoit auec mõſieur de Terride. Le lendemain matin monſieur le Mareſchal ne ſe trouua pas à Auch: mais y

enuoyamonsieur de Ioyeuse, & tinsmes le conseil au logis de monsieur de Negrepelisse, qui auoit la goutte. Et là monsieur de Ioyeuse nous proposa l'intention de monsieur le Mareschal, qui estoit qu'il s'en alloit repasser la riuiere de Garonne, & alloit employer son temps en son gouuernement, veu la despence que le pays faisoit, pour subuenir aux frais de la guerre. Nous debattions tous le cõtraire: & puis que les ennemis estoient en la Guyenne, que luy ayãt la charge du Dauphiné, Prouence, Lãguedoc, & Guyenne, qu'il deuoit aussi tost penser à conseruer l'vn que l'autre: que tous estoient seruiteurs du Roy, tous subjects du Roy, & le pays au Roy, & qu'il falloit aller là où estoient les ennemis, & reparer la grand faute que nous auions faite. Monsieur de Ioyeuse mettoit en auant que le pays de Languedoc ne payeroit pas l'armee de monsieur le Mareschal, s'ils ne voyoient qu'il employast leur argent à recouurer les places de Languedoc: & comme i'ay desia dit, il y auoit de la raison. Neantmoins nous autres qui estiõs de la Guyenne n'atendions autre chose, que la ruine d'icelle, & par consequent de nos maisons. Et pour toutes ces considerations nous eussions bien voulu que monsieur le Mareschal eust pris opinion de deffendre la Guyenne, & non de retourner en Languedoc. En somme il nous dit qu'il se rendroit le soir à monsieur le Mareschal à l'Isle, & que le lendemain matin ledit Sieur passeroit la Garonne vers le Languedoc. Et nous laissa tous bien esbahis, cognoissant bien que Mongõmery ne pouuoit pas viure longuement en Bearn, &

qu'il ſe ietteroit dans le pays du Roy. Ie dis à monſieur de Ioſtauſe, que puis qu'il ne me demeuroit forces pour deffendre la Guyenne, ie ne pouuois faire autre choſe, que de me retirer à Libourne, là ou le Roy m'auoit mandé. Et ainſi ie m'en retournay trouuer monſieur de Bellegarde à Marſiac qui fut auſſi eſbahy que moy meſme : car il n'eſtoit pas ſans crainte de la ruine de ſes maiſons, auſſi bien que moy & les autres qui eſtiõs de la Guyenne. Ie laiſſay le Vicomte de Labatut, auec ſes deux compagnies dans Marſiac, & luy mis à ſa diſcretion de faire ce qu'il pourroit, car de forces ie n'en auois point pour le ſecourir. monſieur de Bellegarde ſe retira auſſi vn peu plus auant vers le Comenge, attendant ce que monſieur le Mareſchal commanderoit, qu'il fit, & le Baron de Gondrin s'en alla vers Euſe, pour faire le mieux qu'il pourroit auec ſa compagnie. Nous eſtions tous comme brebis eſgarées. Ie m'en vins auec les cinq compagnies paſſer la Garonne, & les mis au port ſaincte Marie, & Aguillon: pour veoir ſi ie pourois aſſembler encores des gens : & baillay trois ou quatre cõmiſſions, pour en leuer. Il ne demeura auec moy que trentecinq ſallades de la compagnie de monſieur de Fontenilles, & quatorze de la mienne : car monſieur de Madaillan, qui eſtoit allé à l'enterrement de ſa femme, en auoit amené vne partie, qui eſtoient ſes voyſins. Son frere qui portoit mon enſeigne s'en eſtoit allé à ſa maiſon malade, lequel en auoit auſſi amené de ſes voyſins. Mon guidon eſtoit priſonnier, mon Mareſchal des logis s'en eſtoit allé à Thoulouſe pour vn procés que l'on

luy iugeoit. Et voy-là l'occaſion pourquoy i'eſtois demeuré ſeul. Il eſt vray que i'eſtois aſſeuré que dedans huict iours ils ſe rendroient tous à moy Quant à la nobleſſe d'Armagnac, tous s'eſtoient retirez à leurs maiſons, pour donner ordre à retirer leurs meubles dãs Lectoure, car ils ne penſoient pas moins, que ce qu'ils en ont veu depuis. Il ſembloit que ce fut vn fleau de Dieu ſur nous, car tout le monde ſongeoit à ſauuer sõ bien, & non à ſe deffendre, ny faire teſte à l'ennemy. Voyez qu'elle fut la ſuitte de la faute, que nous fiſmes de nous entendre ſi mal.

Ie n'eus pas demeuré quatre iours à Agen, que ie fus aduerty, que monſieur le Mareſchal, qui a preſẽt eſt ſeigneur de Peyre, eſtoit arriué à Thonens auec trois cens cheuaux, parmy leſquels il y en pouuoit auoir ſoixante de bons, le reſte eſtoit arquebuſerie à cheual, mal mõtez, & qu'il deuoit paſſer en Bearn, ſe ioindre auec le Cõte de Mongommery. Incontinẽt ie partis, & me rendis à Aguillon, de cinq compagnies i'en auois enuoyé 2. à Villeneufue, pour ſoulager le pays: & aux trois, qui m'eſtoient demeurees, & qui eſtoient au Port Saincte Marie & Aguillon, s'il y auoit cent hommes pour compagnie, c'eſtoit tout: car chacun s'en eſtoit allé à la maiſon, auſſi bien que les gẽs de cheual, & les capitaines meſmes. I'auois donné commiſſion aux capitaines du Plex & Pommies, qui ſont de Cõdomois, de faire chacun vne compagnie: & leur manday qu'ils ſe rendiſſent vers Buzet, & que ie voulois eſſayer de paſſer la riuiere de Garonne: & s'ils ntendoient que les ennemis me vinſſent em-

pescher le passage, qu'ils leur donnassent des alarmes par derriere. Ledict Sieur de Peyre n'arresta point à Thonens, & passa la riuiere, s'estendant vers Monurt, Montluc, & Damasan. Le soir que i'arriuay à Aguillon, ie fis semblant de vouloir passer la riuiere: lors ils se prefanterent pour m'enpescher: mais il n'y eut autre chose, que quelques arquebusade tirees de l'vn bort de la riuiere à l'autre. Le landemain matin ie fis decẽdre deux batteaux deuers le port saincte Marie, en l'vn pouuoiẽt passer trois cheuaux & en l'autre deux: & me presentay au passage du port de Pascau & embarquay dans les deux batteaux vingt-cinq arquebuziers. Et comme ie pensois qu'il vinssent deffendre le passage, il firent le contraire, car il abandonnerent Damasam, Montluc, & Monurt, & se retirerent vers la Gruere & le Mas d'Agenois: & ainsi me quitterent le passage: & allay loger à Damazan, où ie trouuay le Capitaine du Plex & Pommies, qui estoient ariuez, & auoient tout deux enuiron quatre vingt hommes de pied seulement, car ils n'auoiẽt pas eu le loisir de faire leurs compagnies, & quelque quatre vingt arquebusiers à cheual si rendirent aussi. Le capitaine Lauba, vn mien parent qui pouuoit auoir soixante arquebusiers à cheual, y arriua, enuiron les quatre heures apres midy nous fusmes tous passez, A mon arriuee à Damasan m'ariuerent deux hommes de Castel-geloux, que les consuls & habitans de la ville m'enuoyoient, demandant secours: de Callonges auoit esté deuant la ville pour les sommer, & qu'ils luy auoient respondu

que s'ils n'auoient nouuelles de moy le lendemain matin, qu'ils leur bailleroient la ville. C'estoit vne chose estrange, les villes qui n'auoient apparence de pouuoir estre forcées trembloient de peur. Ils auoient capitulé qu'il n'y entreroit que les capitaines, moyennant quelque argent qu'ils donnoient, mais c'estoit vne feinte, car ils vouloient s'emparer de la ville, & y laisser des gens : car les capitaines estans dedans auec les Huguenots de la ville, estoiét bien asseurez qu'ils seroient maistres des Catholiques. Tout incontinent i'ordonnay à monsieur de Noé & au capitaine Bengue, Lieutenant & guidon de la compagnie de monsieur de Fontenilles, qu'ils fissent repaistre leurs cheuaux, & aux capitaines du Plex & Pommies, faire repaistre leurs arquebusiers à cheual, & qu'à l'entrée de la nuict monsieur de Noé partiroit auec vingt-cinq sallades, & lesdits capitaines du Plex & Pommies auec leurs arquebusiers à cheual auec luy, & que l'vn des messagers iroit en leur trouppe: & le reste des sallades, qui pouuoient estre dix, & les quatorze de ma compagnie iroient auec ledit capitaine Bengue, & le capitaine Lauba auec luy, & s'arresteroient à vn quart de lieuë de la ville, en vn lieu assigné: & si monsieur de Noé pouuoit entrer, il en donneroit aduis au capitaine Bengue, sinon il se retireroit à luy : & moy ie me deuois rendre auec quatorze ou quinze gentils-hommes qui estoient auec moy, & quelques quatre vingts arquebusiers à pied, à demy quart de lieuë dudit capitaine Bengue, à la maison d'vn gentil homme nommé monsieur de Canet, & que là ils me donneroient

aduis de tout ce qui ſe paſſeroit. Cecy faiſois-ie afin que ſi les ennemis venoient pour empeſcher l'entree de monſieur de Noé, que le Capitaine Bengue, & luy ſe r'allieroient enſemble, & moy auſſi me monſtrerois en campagne, pour les faire tenir en ceruelle, entendant que nous eſtiõs trois trouppes en campagne. Ie ſçauois bien qu'ils en ſeroient bien toſt aduertis par ceux-là qui faiſoient les bonnes gens demeurant en leurs maiſons ſous l'edict du Roy: & partiſmes toutes les trois trouppes de nuict pour ne donner cognoiſſance aux aduertiſſemens du peu de nombre que nous eſtions. Monſieur de Noé fut à vne heure apres minuict aux portes de Caſtelgeloux, là où il y eut grandes diſputes, ſi on le laiſſeroit entrer ou non. Les vns diſoient ouy, & les autres non, de ſorte qu'ils le firent demeurer deux groſſes heures auant que conclurre, & à la fin les Catholiques ſe ietterent à la porte de la ville & ſe firent maiſtres d'icelle porte, & l'ouurirent: & comme il fut dedans, il en donna aduis au Capitaine Bengue, & luy manda de ſe retirer à moy, comme il eſtoit ordonné, ce qu'il fit. Il eſtoit deſia Soleil leuant. Sur la poincte du iour arriuerent deuãt Caſtelgeloux deux Huguenots, qui eſtoient enfans de la ville, & venoient ſçauoir auec ceux de la ville, ſi l'argent eſtoit preſt, & s'ils eſtoient deliberez de laiſſer entrer les Capitaines, comme ils auoient accordé, & que ledict Sieur de Peyre eſtoit auecques tous ſes gens à vn quart de lieuë de là, qui auoit fait alte, attendant leur retour. Et comme quelques vns les amuſoient en paroles, ſortirent qua-

tre cheuaux, qui prindrent l'vn & l'autre se sauua & donna aduis à monsieur de Peyre, que son cõpagnon auoit esté prins, & que c'estoiẽt gens d'armes, qui portoient casaques iaunes. Alors Monsieur de Peyre cogneut que ie m'estois leué plus matin que luy: & se retira au Mais. Monsieur de Fontenilles estoit arriué la nuict à point nommé à Busset, vn quart de lieuë Damasan, où ie m'estois retiré, apres que i'euz donné l'ordre de marcher la nuict: & me conta par les chemins, que monsieur le Mareschal n'auoit point passé la riuiere de Garõne pour s'en aller en Languedoc, comme monsieur de Ioyeuse nous auoit asseuré, qu'il feroit: mais qu'il s'en alloit vers Muret, pour soulager le pays. Ceste nuict-là, i'euz deux grandes ioyes: la premiere & principalle de ce que M. le Mareschal s'estoit r'auisé, & ne passoit point la riuiere, car i'esperois que nous ferions quelque chose de bon, pour le seruice du Roy & du pays: & l'autre de ce que i'auois secouru Castelgeloux, qui nous apporteroit grandissime proffit, tant en Bourdelois qu'en Bazadois. Ce que i'ay voulu escrire, pour monstrer, qu'auec peu de forces, i'ay fait ce que i'ay peu, sans croupir en ma maison, ny laisser tout à l'abandon.

Capitaines, encores que ce ne soit pas icy de grandes conquestes & batailles, si pouuez vous apprendre aussi bien qu'en autres endroits de mon liure, dequoy profite vne grande diligence. (Ie suis touiours sur ceste leçon. On ne vous la sçauroit trop repeter) & comme il fait bon hazarder, quand il est necessaire. Quand ie passay la riuiere, vingt hommes m'eussent empesché de

passer, s'ils fussent demeurez aux maisons du port de Pascau, car il faut malgré que l'on en ait, arriuer entre les deux grandes maisons. Car vous ne pouuez faire descente que là, où à Montluc, là où pareillement il y a vne grande maison à la descente. Et si i'eusse voulu discourir sur la raison de mon passage, ie n'eusse trouué homme qui eust esté d'aduis, que ie deusse hazarder de passer, par ainsi vous pouuez cognoistre que la guerre porte, qu'il faut hazarder quelquefois quand l'affaire est de grande importance, & ne regarder pas tousiours à la raison de la guerre. Mais aussi peus ie bien dire, que si vous estes longs à entreprendre, & longs de pouruoir à l'executiõ, vous pouuez plus perdre en hazardant, que gaigner. Car l'homme qui hazarde, il faut que son entreprinse soit secrette, & de prompte executiõ, pour garder que l'ennemy ne sçache ce que vous voulez faire, auãt que vous veniez à l'execution. Car si vous luy donnez temps de le sçauoir, ou de pouuoir rompre ce que vous voulez faire, pensez qu'il a du iugement comme vous, il pouruoira si bien à son fait, qu'au lieu que vous le penserez surprendre, vous-vous trouuerez surprins & deffaits. Ne prenez pas tousiours le plus aisé, ains trompez le, faisant semblant de vous jetter en vn lieu pour passer par vne autre. Quant à la diligence, monsieur de Noé ne demeura pas deux heures à repaistre à Camasan, que la nuict le surprint: toutesfois sur l'heure il partit sans marchander. Combien y a il de chefs, qui eussent voulu donner temps de cheual de repaistre, & seiourner la nuict pour le moins, iusques à vne

heure ou deux deuant iour, veu qu'ils auoient demeuré tout le long du iour au passage de la riuiere, auec vne extreme chaleur. Que si ie l'eusse ainsi ordonné, mõsieur de Noé eust trouué les ennemis dans la ville, comme ils le trouueaent à luy dedans Par ainsi ie vous conseilleray tousiours de vous souuenir de la deuise d'Alexandre le grand, *Ce que tu peux faire auiourd'huy, n'attends au lendemain.* Apres vne grande coruee, vous vous reposerez à vostre aise,& acquerrez de l'hõneur. Il faut souuent faire creuer vos cheuaux souz le fais,vous en recouurerez assez,& non pas l'honneur,quand vous l'aurez perdu. C'est chose qui ne se trouue pas, & pour laquelle vous portez l'espee au costé.

Comme ie fus retourné à Damasan, ie me retiray à Buset, maison du Seigneur de Caumont mien parent: & incontinent apres disner montay à cheual, & m'en allay auecques trente cheuaux que ie pouuois auoir, & les argoulets du capitaine Lauba,droict à Peuch,qui est à la Royne de Nauarre, & à moy. Le Sieur de Peyre s'estoit retiré auec tous ses gens dans le Mas, qui est vne grand lieuë de Peuch: & quand i'y fus arriué, il estoit trois heures apres midy. Les nouuelles allerẽt à luy que ie marchois droit au Mas: qui fut cause qu'il partit incontinent,& chemina toute la nuict. Lauba se mist sur la queuë. & en eust eu poil ou plume, car il est hazardeux gentil-homme, & les deux capitaines qui estoient auec luy de mesmes: mais il ne sçeut rien de sa retraicte, iusques au lendemain qu'estoit soleil leuant,& s'en allerent ietter sur la piste. Et leur dit-

on qu'ils estoient desia au mont de Marsan. Et le lendemain ie tiray droit Castelgeloux ledit sieur de Noé & la cauallerie, & y laissay dedans les Capitaines du Plex & Pommies, qui paracheuerent de faire leurs compagnies, lesquelles touſiours ont esté bonnes, car ils ont ordinairemẽt eu quatre-vingts arquebuziers à cheual pour le moins: & ne seiournoient gueres qu'ils ne fussent iournellement en campagne: & bien souuent couroient iusqu'au mont de Marsan, & y ont fait beaucoup de combats. Ie m'en retournay à Agẽ: & le mesme iour que i'y arriuay, vn courrier de monsieur le Mareschal m'apporta des lettres, par lesquelles il me mandoit, qu'il auoit entendu, tant par monsieur de Ioyeuse, que d'autres, que ie m'en voulois aller à Libourne sur le commandement que le Roy m'en auoit fait, & que quand le Roy m'auoit escrit de m'y aller mettre, il ne sçauoit pas, que les affaires de la Guyenne allassent si mal: & qu'il me prioient, que ie considerasse bien, & que si i'abandõnois le plat pays, le Roy ny monsieur ne le trouueroient pas bon. Ie luy escriuis, que quelque chose que i'en eusse dit, ce n'auoit iamais esté ma volonté, & qu'il s'asseuraſt, que ie n'estois pas marchand pour estre prins au premier mot: & que i'estois fort resiouy, de ce qu'il vouloit encores temporiser en la Guyenne, pour voir la deliberation que l'ennemy voudroit prendre, car il me mandoit ainsi par ses lettres, & que s'il luy plaisoit, cependant que son camp ne faisoit rien, marcher vers Nogarol & le mont de Marsan, pour voir si l'ennemy voudroit prendre courage de sortir de Bearn,

pour nous venir combattre, nous pourrions faire quelque choſe, & que celà, ſelon mon aduis, proffiteroit: afin que ſi Mongommery vouloit entrer és terres du Roy, il cogneuſt, qu'il luy ſeroit bien toſt ſur les bras pour le combattre. I me reſcriuit, qu'il eſtoit contant, & qu'il ſe rendroit à Auch dans cinq iours, & que ie m'y trouuaſſe. Ie ne voulois bouger les cinq enſeignes, que mon nepueu de Leberon commandoit, de Libourne & Saincte Foy, combien que les deux qui demeuroient à Saincte Foy, n'y eſtoient, ſinon pour eſpargner les villes de Libourne: mais aduenant vn ſiege, ils auoient charge, qu'incontinent que M. de Leberon leur manderoit, ils ſe retiraſſent à Libourne, où le Cheualier Horloge eſtoit, qui faiſoit des tranchees par dedans, comme ſi de iour en iour on euſt attendu le ſiege. Ie prins les cinq enſeignes que le Capitaine Caſtella commandoit, en abſence du Cheualier & de mon nepueu, ma cõpagnie, celle de Meſſieurs de Gondrin & de Fontenilles. Depeſchay en poſte à monſieur de la Chappelle Louzieres, qui eſtoit à Cahors, & qui ſe tenoit touſiours preſt, pour amener la Nobleſſe de Quercy, qu'il marchaſt en diligence, & que M. le Mareſchal marchoit de ſon coſté droit en la Chaloſſe, ce qu'il fit prõptement, & amena ſous ſa cornette ſoixante dix gentils-hommes. Tous ceux d'Agenois vindrent auec moy. Ils n'en demeura vn ſeul en ſa maiſon, ſauf le capitaine Pauliac le vieux, que i'ẽ fis retourner par force à Villeneufue, pource qu'il en eſtoit gouuerneur tant pour garder ledit Villeneufue, que pour fauoriſer de ce qu'il pourroit Libour-

ne, si les ennemis y alloient. Monsieur de Cassaneuil estoit Mareschal de camp de nostre troupe, & logeoit, comme son roolle mesme portoit, cent trente cinq Gentils-hommes sous ma cornette, & soixante dix, soubs celle de M. de la Chapelle Lozieres, les susdites compagnies de gensd'armes, & six cornettes d'arquebuziers à cheual. Voylà la trouppe que i'auois. Sous la cornette de M. le Mareschal il y auoit pres de trois cens Gentils-hommes, comme ledit Sieur Mareschal mesme dit à Granade, present son Mareschal de camp, qui estoit Monsieur de la Croisette, tant du costé de Comengeque de Languedoc Il auoit vingt & deux enseignes de gens de pied, que Monsieur de sainct Giron de la Guiche commandoit, dix de Monsieur de Sauignac. Sa compagnie d'hommes d'armes, celle de Messieurs le Comte d'Esterac, de Lausun, de Terride, de Negrepelisse, des deux Bellegarde, pere & fils, de Gramond, du Mareschal de la Foy, de Ioyeuse, d'Aubigeon, d'Arne, de Sarlabous auec les trois que i'auois, faisoiēt le nombre de quinze cornettes de gensd'armes, & la sienne que nous prenions pour deux, pource qu'il a cent hommes d'armes, le tout reuenoit à dix sept. Et nous ioignismes auec luy à Auch: puis allasmes à Nogarol, où ledit sieur Mareschal demeura deux iours. Les ennemis auoient desia passé la Dou, & tenoient le mont de Marsan Granade & Cazeres. Ie commandois l'aduantgarde.

Le lendemain que le camp fut à Nogarol, M. le Mareschal tint conseil, où ie me trouuay, & voulois que nous marchissions en auant ce mes-

me iour : & eſperois que nous ſurprendriõs ceux de Cazeres & de Granade : toutesfois M. le Mareſchal n'en fut point d'opinion de ce iour là: qu'aucuns propoſoient, que dés que les ennemis entendroient noſtre arriuee, ils paſſeroient la riuiere de la Dou en Bearn, pource qu'elle eſtoit fort baſſe, & ſe gayoit en pluſieurs lieux. Monſieur le Mareſchal propoſa en ce conſeil, qu'attẽdu qu'il n'auoit point de groſſe artillerie pour battre les villes, & qu'il n'auoit que quatre pieces de campagne, qu'il ne deliberoit point de paſſer plus outre, ains s'en retourner en ſon gouuernement pour executer les entrepriſes, qu'il y auoit, & pour recouurer les places, que les ennemis y tenoient, & beaucoup d'autres raiſons, que ledit Sieur Mareſchal mettoit en auant. Ceſte faſcheuſe chanſon eſtoit touſiours en nos oreilles. Et encores que ſes raiſons fuſſent apparẽtes, ie ne les pouuois trouuer bõnes, pource que ie voyois clairement aduenir en la Guyenne, ce qui eſt aduenu, comme faiſoient auſſi tous ceux qui y auoient intereſt cõme moy. Et entraſmes ſi auãt, que ie fus contraint de luy dire, qu'il falloit qu'il reſpondit au Roy auſſi bien de la Guyenne, que du Languedoc : & que par ſa patente il trouueroit, qu'il auoit accepté de cõmander aux quatre Prouince, qu'eſtoient Dauphiné, Prouence, & Guyenne, auſſi bien qu'au Languedoc, dont il en eſtoit gouuerneur: & que ie luy priois d'y vouloir aduiſer. Il me reſpondit que par toutes les trois Prouinces il y auoit gouuerneurs, & que chacun gardaſt ſon gouuernement, comme il feroit le ſien. Ie cogneuz à ſes paroles, qu'il ſe faſcha de ce que ie luy auois dit, car ces gens veulent qu'on

qu'on leur accorde tout ce qu'ils disent. Si estoit il vray pourtant, car il auoit embrassé tout celà. Et demeura ainsi le conseil sans resolution: & me retiray, apres auoir prié M. de Ioyeuse & M. de Bellegarde de luy vouloir remõstrer, car de moy ie cognoissois bien que ie l'auois faſché, & ne luy en voulois plus rompre la teste. Ils me promirẽt de le faire: & laissay vn gentil-homme aupres d'eux, afin qu'ils m'aduertissent de sa deliberatiõ Bien tost apres lesdits Sieurs me mãderent qu'ils s'estoient resolus d'aller à Granade, dequoy ie fus fort aise cõme aussi fut toute nostre trouppe. Ie luy escriuis promptemẽt s'il trouueroit bon que i'allasse la nuit deuant enfermer ceux qui estoiẽt dans Granade, voir si nous leurs pourrions donner vne estrecte, il me manda qu'il le trouueroit bon, & qu'il auoit desia fait partir l'Estãg de cornusson auec les quatre cornettes de cauallerie, qu'il auoit, pour se ietter dedans Cazeres, qui estoit celle dudit de l'Estang de sainct Pourget, du Sendat, & Cleyrac. Ie partis à l'entree de la nuict auecques la Noblesse & ma compagnie: & sans vne pluye, qui nous print la nuict, la plus grande que ie pense iamais auoir veu, i'eusse atrapé à Granade quatre vingt ou cent cheuaux, qu'il y auoit, qui estoient de mes voisins de Tonnens, & Clairac. I'eusse mieux aymé les rencontrer que trois cens d'autres, & croy que les eusse si bien accoustrez, qu'à peine eussé ie eu iamais crainte d'eux: car c'est la taniere de mauuais garçons. Mais vn mal-heur seul ne m'auint pas, car la pluye me contraignit me ietter dans Gaube, qui est à monsieur de Valẽce mõ frere, qui dura pour

le moins trois grosses heures : & encores ne me fussent ils pas eschappez, n'eut esté que comme monsieur de l'Estang fut arrivé à Cazeres, il depescha sur l'entree de la nuict l'enseigne du capitaine Sainct Porget auec douze sallades, pour aller descouurir iusques au de là de Granade, tirant au mont de Marsan. Et comme l'enseigne fut aupres de Granade, il n'entra point dedãs (& ne pensoit aussi qu'il y eust des ennemis, & ne se vouloit point descouurir) & passa outre plus d'vne lieuë vers le mont de Marsan. Comme il vid qu'il ne trouuoit riẽ, il s'en retourna par le mesme chemin. Et estant deuant les portes de Granade, il fit entrer sa guide, descouurir dans la ville, s'il y auoit rien, lequel estant à la porte, vid sortir gens de cheual à la place, & par les ruës, qui alloient & venoiẽt. Il tourne à l'enseigne, & luy dit ce qu'il auoit veu: & qu'ẽcore que la nuit fust fort obscure, il luy sembloit qu'ils portoient casaques blanches. L'enseigne mit pied à terre, & s'enva tout seul sur la porte de la ville, & entra dedans, encores qu'il vid bien les gens à cheual mais il auoit quelque opinion que c'estoit, pource qu'ils auoient entendu, que ie m'y deuois rendre au point du iour, ce que i'eusse bien faict encores deux heures deuant iour, si la pluye ne m'en eust gardé. Il ne pouuoit bien descouurir s'ils auoient casaques blanches, ou non, & se mit dans la ville quatre ou cinq pas en auant. Ceux qui estoient logez contre la porte sortirent dehors pour monter à cheual. L'enseigne qui les apperçeut, estoit si pres d'eux qu'il cogneut qu'ils auoient casaques blanches, & cuida regaigner la

porte de la ville, mais il fut enfermé par derriere, & prins. Ils luy firent dire tout, & le monterent en crouppe, l'en amenant au grand trot & galop. Le Comte de Mongommery, qui eſtoit vers Montaut & Nugron, en fut bien toſt aduerty: & luy donnerent telle alarme, qu'il monta incontinent à cheual, ſans deſcendre iuſques à ce qu'il fut à Orthez: & ſon artillerie demeura par les chemins abandonnee: & n'y auoit pas trente hommes à la rellation des bonnes gens du pays, & d'eux-meſmes, & de ceux qui eſtoient priſonniers. Monſieur le Mareſchal arriua à Granade vn peu apres le Soleil leuant. Mon quartier auec l'aduantgarde fut à S. Maurice, qui eſtoit à monſieur de Barſac de Quercy. Et voulut monſieur le Mareſchal, que mõſieur de Sauignac fut de l'aduantgarde, & les cõpagnies de meſſieurs de Gramond & d'Arne, & monſieur de la Chapelle Lozieres, & les trois compagnies de gens-darmes, que i'auois. Et voy-la comme nous arriuaſmes tous à Granade, trois lieuës du mont de Marſan Deux iours apres noſtre arriuee, mõſieur le Mareſchal tint encore propos de s'en vouloir retourner: car c'eſtoit touſiours ſon refrain, & diſoit, qu'eſt-ce que ie voulois qu'il fit dans le pays de Bearn, veu que toutes les villes eſtoient renduës & que le Roy n'y tenoit plus de villes ne chaſteaux, qu'il ne faiſoit que perdre temps: & d'autre part, que les viures luy failloient, & que deſia les ſoldats crioyent à la faim: & auſſi qu'il n'auoit point d'artillerie pour battre les villes. Il y auoit de la raiſõ de viures, pource que le charroy n'eſtoit pas encore arriué: car dés qu'il me

manda qu'il vouloit marcher, ie manday promptement cottiſer tout le Condomois, l'Armaignac, l'Eſterac, Commenge & Bigorre, & dans deux iours nous euſmes plus de viures qu'il ne nous falloit. A la fin ie cogneus bien que ſon affection ne ſe perdroit point, ny de ſon conſeil: car de moy, ie n'y entray iamais, ſinon à celuy de Nogarol. L'on ne m'y appelloit point, ny ne m'y preſentois pas auſſi, parce que ie cognoiſſois biẽ qu'on ne prenoit pas plaiſir quand ie diſois que nous deuions faire la guerre en Guyenne, puis que les ennemis y eſtoient. Et cogneus bien que tous les conſeils, qui ſe tenoient ſans moy, n'apportoient rien de bon en la Guyenne. Nous qui eſtions Gaſcons, en tenions de noſtre coſté.

Oyant donc que ceſte volonté continuoit, ie priay monſieur le Mareſchal me laiſſer aller attaquer le mont de Marſan, eſperant de l'emporter. Il me dict comment ie penſois prendre vne ville fermee de murailles, qui eſtoit bõne, & non ſeulement vne, mais toutes trois cloſes de bonnes murailles, ce qui eſtoit vray. Touresfois ie luy reſpõdis, que i'en auois pris d'autres plus fortes, que le mont de Marſan, d'emblee, & là où il y auoit de meilleurs ſoldats. Il me reſſouuenoit de Piance, qui eſtoit bien autre choſe que le mont de Marſan, encor qu'il eſtoit aſſez fort. Ie luy diſois auſſi, que monſieur de Terride auoit bien eſté prins en meſme ſorte à Orthez. Parquoy puis que nos ennemys l'ont faict, ie le pouuois faire, & que par aduanture ie leur pourrois bien rendre la pareille. A la fin il me dit qu'il en eſtoit contrent. Ie le priay de laiſſer venir mon-

ſieur de Sauignac auec leſdits enſeignes, ce qu'il m'accorda. Ie ne peus pas partir le lendemain, qui eſtoit le trezieſme iour, car il plut tout le iour: & neantmoins ie voulus aller auec quarante ou cinquante cheuaux recognoiſtre la ville: & ne peus aller plus de demy-lieuë I'arriuay en trois ou quatre maiſons, où ie trouuay le Capitaine Arne, & monſieur de l'Arbous Lieutenant de Monſieur de Gramond, leſquels me dirent, que le ſoir deuant ils y auoient eſté, comme auſſi auoit faict monſieur de la Chappelle Lozieres. Et parlaſmes longuement tous trois de la reſolution que monſieur le Mareſchal prenoit de s'en vouloir retourner faire la guerre en Languedoc, & laiſſer la Guyenne, qu'ils ne trouueroient pas grand reſiſtance à executer leurs entreprinſes au Languedoc, veu que la force des ennemis eſtoit en Bearn, d'où ie croy bien, qu'ils penſoient que les ennemis ne bougeroient. Mais nous autres qui eſtions de la Guyenne, ſçauions bien que Mongommery ne pouuoit viure longuement en Bearn, & qu'il falloit que par neceſſité, quand bien il ne le voudroit pas faire, il ſe iettaſt ſur le pays du Roy, & ſur nos maiſons. Ie cognoiſſois bien auſſi, que ceux qui ſuyuoient l'opinion de monſieur le Mareſchal penſoient, que reprenant les villes de Languedoc, ils feroient de grands ſeruices au Roy, dont ils tireroient grandes loüanges, & mettroient leurs maiſons en ſeureté. Ie n'eſtois pas marry que ceux qui eſtoient du Languedoc, euſſent ceſte opinion, & qu'ils vouluſſent tirer monſieur le Mareſchal en Languedoc, pour toutes ces conſiderations, car i'ay

tousiours ouy dire, que plus pres est la chemise, que la robbe, & quelque chose qu'on face, on cerche le profit. Cela les excuse, n'y ayant point de deshonneur, comme il n'y auoit pas aussi. I'estois seulement despit contre ceux qui tenoient l'opinion des autres, & qui estoient de la Guyenne, ce qu'ils faisoient pour plaire à monsieur le Mareschal, & desirois que les ennemis leur brulassent leurs maisons, pour ce qu'ils tenoient pour le secours de Languedoc, où ils ne pouuoient rien perdre, & sembloient cercher la ruine de leurs maisons & parens. Ie sçay biẽ d'autre part, qu'il me fut dit, qu'il y en auoit de ceux qui estoient de la Guyenne, qui disoient a monsieur le Mareschal, que toute les persuasions, que ie luy faisois de faire la guerre en Guyenne, n'estoit sinon, pource que si monsieur le Mareschal faisoit quelque chose de bõ l'on m'en donneroit la loüange: & diroit on que i'en estois cause, comme l'on faisoit du temps des premiers troubles, quand monsieur de Burie & moy estiõs ensemble. Et si iamais i'y auois pensé, ie prie Dieu qu'il n'ait iamais pitié de mon ame, & si ie taschois ou auois autre volonté, sinon qu'il fit quelque chose grande, & que ie fusse aupres de luy, pour faire quelque bon seruice au Roy: afin qu'il acquist vne telle reputation, que le Roy à iamais l'aymast & estimast, & qu'il me sentist si bon gré du seruice que ie luy aurois fait, qu'il print en protection mes enfans, & les aydast d'auoir quelque bien du Roy: car de moy i'estois deliberé, si ie voyois la guerre finie, me retirer en ma maison, me sentant desia vieux & cassé du

corps,& de l'esprit. D'ailleurs i'auois, Dieu mercy acquis assez d'honneur, sans aller desrober celuy d'autruy: mais quoy, l'on ne sçauoit oster la malice du cœur des hommes, depuis qu'ils luy ont donné vne fois racine. Ils nous font penser à ce que nous n'auons pensé,& dire ce que nous n'auons iamais dit. Ie laisseray ce propos, & retourneray à mon entrepriſe du mont de Marsan.

Le soir mesme estant retourné à sainct Maurice, monsieur le Mareschal m'enuoya remonstrer que ie ne deuois point aller au mont de Marsan, & que si i'estois repoussé, ie donnerois mauuaise reputation a son armee, & que ie n'en pouuois esperer qu'vne honte, & qu'aussi il estoit resolu s'en retourner dãs deux iours. Ie creuois de despit quand i'ouys ce langage. Ie luy enuoyay les seigneurs Viconte de Labarut, Cheualier de Romegas, monsieur de Sauignac mesmes, qui estoit des siens, Darblaee, & la Mothe Gondrin, pour luy remonstrer & prier de ma part, de ne se vouloir point fascher, & auoir patience encore pour quelques iours: & que de viures il voyoit qu'ils en auoient tant, que l'on n'en sçauroit que faire. D'autre part, qu'il ne falloit que passer la Dou, que nous trouuerions cinq maisons des huguenots, qui estoient en la souueraineté du Roy là où nous trouuerions viures, pour nourrir son campvn mois: car par tout ce païs les huguenots & Catholiques les y auoient retirez, & qu'il me laissast seulement aller au mõt de Marsan,& que ie ne luy demandois que deux de ses pieces de campagne, pour battre les guerites,& deffences

qui seruoient aux ennemis de flancs. Ils me rapporterent que quelques discours qu'ils m'eussẽt sçeu faire, il estoit resolu s'en retourner, & qu'il estoit bien content de me prester les deux pieces Le matin comme tout le monde eut repeu, nous marchasmes, estant arriué monsieur de Montastruc auec les deux pieces ayãt charge de me dire de la part de mõsieur le Mareschal qu'il seroit fort ayse, que ie changeasse d'opinion, & que ie n'y allasse point. Ie croy qu'il le faisoit, afin d'auoir cest aduantage sur moy, de pouuoir dire si ie receuois vne escorne, Ie luy auois biendict. Toutesfois nous nous mismes en chemin, & marchay auec la cauallerie, & quelques cent ou six vingts argolets, les cinq enseignes miennes apres moy. Et mõsieur de Sauignac venoit apres menãt les deux pieces. I'eusdeux lettres par chemin d'vne femme de la ville, par lesquelles me mandoit, que ie n'y allasse point, car les ennemis estoient aduertis de ma venuë, & que le iour deuant le capitaine Fauas, qui est de sainct Macaire, y estoit arriué auec cent ou six vingts cheuaux & vn autre Capitaine auec cent hõmes de pied. La seconde lettre me vint à demy quart de lieuë de la ville, par laquelle me mandoit qu'ils auoiẽt faict leur reueuë, & qu'ils s'estoient cõptez cinq cens hommes de combat, en ce comprins les habitans de la ville: que si i'y allois, ie ne receurois qu'vne grãd honte. Et encores que la femme & son mary, qui n'estoient pas dans la ville, fussent Catholiques & de mes amis, ie n'y voulus adiouster foy & marchay iusques à la veuë de la ville, laquelle est en vn lieu bas. Ie fis descẽdre

cent ou six vingts argolets : afin qu'ils allassent gaigner les maisons, qui estoiẽt aupres de la porte, & les yfis courir, afin de les garder de n'y mettre le feu, ce qu'ils eussent faict: car il y en auoit desia dehors, qui l'y mettoient, & furent contraints se retirer dedans & commencerent à tirer à nos argolets des murailles en hors. Et pour attendre nos gens de pied & les deux pieces, qui venoient derriere, i'allay passer la riuiere auec vne trouppe de gẽs de cheual, au dessous du mont de Marsan tirant vers Dacqs, & à vne arquebusade pour aller descouurir de l'autre costé de la ville, & recognoistre le fossé, s'il y auoit de l'eau : afin d'y faire passer les enseignes du sieur de Sauignac pour donner par deux costez.

Il y auoit eau iusques à demy ventre des cheuaux. Nous passames: & comme ie fus delà, nous apperçeusmes quatre ou cinq cheuaux, qui se venoient ietter dedãs mais ils tournerẽt tout court sans pouuoir estre pris. Ie fis mettre tous les gẽs de cheual en bataille, puis descendis de cheual, & fis descendre seulemẽt le Capitaine Fieux, qui est d'aupres de Miradoux, & m'en allay droict au fossé. La chaleur estoit grande, & les armes me pesoient fort : & fus contrainct de me mettre dans vn petit fossé: car ie ne peus passer plus auãt à cause de la pesanteur des armes, & qu'il falloit monter le fossé, & fis passer monsieur de Fieux, qui alla tout au long du fossé de la ville, & trouua vne femme tout contre le fossé, cachee derriere vne petite haye, laquelle il fit leuer, cheminant tousiours : car l'on luy tiroit fort, comme faisoient bien à moy car de là où i'estois, il n'y

auoit pas dix iuſques au foſſé. A la fin le Capitaine Fieux reuint à moy & la femme auſſi, qui nous dit qu'il y auoit eau de la hauteur d'vne picque, comme auſſi le capitaine Fieux m'affermoit ſelon ſon opinion, & à ce qu'il en auoit peu cognoiſtre: & nous diſoit la femme, qu'encore il y auoit beaucoup de vaſe. Ie perdis toute mon eſperance de pouuoir rien faire par ce coſté là, & qu'il falloit dõner tous par vn lieu, & laiſſay meſſieurs de Fontenilles & de Madaillan en ceſt endroit: & m'en retournay auec la nobleſſe repaſſer la riuiere. Et comme ie repaſſois, il me ſembla voir quelques enſeignes dans la ville, & bien pres du pont. Et tout a vn coup ie les perdis de veuë, & penſois que fuſſent des ennemis. I'auois au partir de ſainct Maurice prié mõſieur de Tilladet de vouloir aller parler à mõſieur le Mareſchal, ſurce que m'auoit dit monſieur de Montaſtruc: & pour l'aſſeurer, que nous auions bonne eſperãce d'emporter la ville, & voir s'il luy pourroit faire trouuer bon, que nous paſſiſſions la riuiere, & luy oſter l'opinion qu'il auoit ledit Seigneur de Tilladet s'en retourna incontinent, qui fut ſon mal-heur, car à ſon retour il me trouua deſia party pour paſſer la riuiere, & me voyoit ſur le paſſage: & d'autre part il voyoit que nos argollets, qui eſtoient deſcendus à pied, faiſoient la cane, derriere des maiſõs. Il vint bas à courſe de cheual & les fiſt oſter de derriere, les faiſant mettre a la largue, pour tirer aux carneaux, ſe mettãt à galopper au long du foſſé pour dõner courage aux argollets: & s'en retournant par le meſme lieu, par ou il eſtoit allé au long du foſſé, on luy

tiroit à force. Et à la fin vne arquebuſade luy dõna dans le ventre: ſon cheual tomba, & luy ſe ſaua tout bleſſé plus de cent pas hors du tirer des arquebuſades, il ſembloit qu'il n'eut poinct de mal. Et fut aporté en vne maiſon hors la ville: & dans deux iours apres il mourut de ce coup. Ie n'auois rien veu de tout cecy: ie recognoiſſois de l'autre coſté de la ville. Cependant les Capitaines Arne, Baron de l'Arbous, l'Eſtang, auec les quatre compagnies de cheuaux legers, & monſieur de la Chappelle Lozieres, eſtoyent à main droicte contremont la riuiere à vne arquebuſade de la ville.

Il faut à preſent dire, comment elle fut prinſe Le Capitaine Caſtella auec les cinq compagnies, qui marchoient apres moy, comme il fut à la veuë de la ville, qui n'eſt qu'à vne arquebuſade [i'auois faict apporter cinq ou ſix eſchelles ſur vne charrette] voyãt que nos argolets ne faiſoiẽt guere bien: car touſiours il vouloient regaigner le derriere des maiſons, il fit deſcẽdre les eſchelles & trainer aux ſoldats: & ſans m'attendre ny attendre monſieur de Sauignac, ſes pieces d'artillerie, ny autre commandement ils baiſſerent la teſte droict à la muraille, leur fut fort tiré neantmoins ils n'arreſterent iamais, qu'ils ne fuſſent au pied de la muraille, où d'ariuee il dreſſerent trois eſchelles, qui furent aſſez longues venant iuſques au haut de la muraille, par leſquels les Capitaines ayant des rondelles, quelque tirer que les ennemis fiſſent, nareſterent iamais de monter qu'ils ne fuſſent ſur ladicte muraille. Et voyla les ennemis en fuitte. Nos gens les ſuiui-

rent par lemeſme lieu ou ils prenoient la fuitte, & deſcendoient apres eux: & comme ils penſoiét gaigner la porte de l'autre ville pour la ferme apres, les noſtres furent ſur les bras, & entrerent peſle-meſle. Les ennemis tirerent droict au pont le long d'vne grand ruë, là où ils auoiét faict vne barricade, laquelle tous ne peurent pas gaigner, car l'on en attrappa vne bonne trouppe par les chemins. Or comme ils faiſoient teſte à la barricade, arriua monſieur de Sauignac & ſes gens, leſquels à poinct nommé, comme les noſtres acheuoient d'entrer auecques les eſchelles, veſtoient accourus mõtans par les meſmes eſchelles à qui mieux-mieux: & à meſme qu'ils entroient, couroient droict au pont, & y fut tué à l'arriuee vn de ſes Capitaines nommé Eſcaufours, lequel eſtoit vn des vaillans hommes que ie vis iamais: car il y auoit long temps que ie le cognoiſſois. A la fin les ennemis abandonnerent la barricade, & ſe ietterent dans l'autre ville par le guichet. Les cinq enſeignes miennes les ſuiuirent & bien peu s'en fallut qu'ils n'entraſſent peſle-meſle, les ennemis fermerent le guichet, & nos cinq enſeignes furẽt contrainctes de ſe ietter dans vne petite maiſon qui touche à la porte de la ville, & à l'entree fut tué vn des cinq Capitaines nommé Moſſaron. Les ennemis tiroient fort de la tour du portal: & les noſtres auſſi de ceſte petite maiſon ietroient fagots & tables contre la porte, & fut là ou le Capitaine Moſſaron fut tué. Et pour la grande quantité de pierres que les ennemis leur tiroiét auecques beaucoup d'arquebuſades, les noſtres ne laiſſerent de mettre le feu à la por-

te dela ville. I'auois veu comme i'ay dict, ces enſeignes en repaſsãt la riuiere: mais ie penſois que ce fuſſent ennemys, & comme nous euſmes repaſſé, vn arquebuſier vint à cheual courãt à moy me dire que nos cinq enſeignes eſtoient dans la ville: & ſans attendre ce que monſieur de Sauignac feroit, nous nous miſmes au galop & fuſmes incõtinent à la porte, car il n'y auoit pas quatre cens pas. Ie trouuay des gens de monſieur de Sauignac par dedans & par dehors la porte, qui deſia auoient faict vn trou: de ſorte qu'on pouuoit paſſer vn à vn par deſſous. Nous miſmes tous pied à terre, & paſſames par ce trou. I'auois amené quelques payſans de S Maurice, qui venoient auecques l'artilerie, leſquels ſe ietterẽt incontinent à la porte & l'ouurirẽt par force, mais nous eſtions deſia tous dedans. Monſieur des Caſſeneuil noſtre Mareſchal de camp n'eſtoit pas venu auec moy, car ie le trouuay au bout du põt à vne ruë à main droicte, & me dict qu'il venoit de recognoiſtre vne maiſon ou deux qui regardoient à l'autre ville. Il n'y auoit homme qui oſaſt demeurer en la grand ruë: car la tour de la porte voyoit tout. Il m'amena aux deux maiſons leſquelles eſtoient ſur le bout de la riuiere: & mõtay en degré iuſques dans vne chãbre qui regardoit ſur la riuiere: & là promptemẽt fit faire ſept ou huict trous en la muraille qui regardoiẽt de l'autre coſté de la ville d'où les ennemis tiroient fort puis deſcẽdis en la ruë & entray dans l'autre maiſon tout ioignant dans vne ſalle baſſe, là où il y auoit vne porte, par laquelle on deſcendoit par quatre ou cinq degrez ſur la riuiere. Les ennemis

tiroient fort à la porte: & par vn coing d'vne petite feneſtre i'apperceus que les ennemis réplissoient quelque tõneaux qu'ils auoient mis ſur vne breſche de la muraille. Monſieur de Sauignac monſieur Dandoſielle ſon maiſtre de camp, le Capitaines Sainct Aubin, & encore vn autre de ſes capitaines, il ne me ſouuient du nom, ſe trouuerent dans ceſte ſalle aupres de moy, Monſieur de Caſſaneuil eſtoit entré en vne autre maiſon la où il trouua vn rabilleur de cuirs grand homme & le m'amena: & me dict qu'il n'y auoit poinct eauë plus auant que la ceinture. Ie luy dis que ie luy donnerois dix eſcus s'il vouloit monſtrer le chemin aux ſoldats, pour paſſer la riuiere, & que ie luy baillerois vne rondelle à l'eſpreuue. Il me dict qu'il le feroit. Ie luy baillay la rondelle: mais ce vilain la ietta incontinent, me diſant qu'elle peſoit trop: & encores qu'il fut gros & puiſſant il s'en trouuoit empeſché, & qu'il paſſeroit bien ſans cela Monſieur de Mõtaſtruc commiſſaire de l'artillerie eſtoit auſſi pres de moy. Ie voyois qu'il ſe failloit haſter & paſſer, car ſi les énemis auoiẽt vne fois remply les tonneaux, il ſeroit difficile d'entrer par ceſte breche. Qui fut cauſe que ie dis à monſieur de Sauignac de faire entrer trois ou quatre de ces enſeignes Monſieur Dandoſielle Sainct Aubin, & l'autre Capitaine coururent à la rue, & firent entrer les leurs: car les cinq miennes eſtoient à la maiſonnette pres la porte. Et comme les trois enſeignes furent dans la ſalle & force ſoldats des leurs que entroient, ie dis aux enſeignes, qu'il ſuiuiſſẽt hardiment ceſt homme, quil leur mõtreroit le chemin, & qu'il

ne failloit arrester qu'õ ne fut delà la riuiere, cõtre les tonneaux, mandant promptement aux arquebuziers, qui estoient en la chambre qu'ils tirassent fort afin de fauoriser le passage des nostres. Et tout à vn coup i'ouuris la porte & mis ceſt homme & vn bon soldat qui s'offrit de se tenir pres de luy, & apres eux deux, les trois enseignes: et les trois capitaines se mirẽt àleurs queuë Ie iettay cinq ou six arquebusiers apres. Puis ie me iettay aussi apres eux & tous ces gentilshommes qui estoient auec moy. Il nous failloit descẽdre ces quatre ou cinq degrez. Les ennemis tiroiẽt fort du costé de dela: mais les arquebusiers qui estoient à la chambre, les tenoient de si pres qu'ils n'osoient monstrer la teste. Tousiours descendoit soldats. I'estois sur le bort de la riuiere: & leur donnois tousiours esperance de passer auec eux Monsieur de Montastruc commissaire qui vit que ie descendois les degrez, se iette à la ruë & commẽce à crier. Or soldats, voila mõsieur de Montluc, qui passe la riuiere. Les soldats qui s'amusoient au pillage, & ceux qui estoient dans la ruë laisserẽt tout aux cris, que faisoit mõsieur de Montastruc, que ie passois, & entrerent de foulle dans la salle: & ceux qui ne pouuoient gaigner les degrez sautoient à bas par les costez: de sorte que sans regarder rien, ils se iettoient dans l'eauë, comme quãd on y pousse vne troupe de moutons: & vis la riuiere si couuerte d'vn bord à autre, que l'on ne voyoit point l'eauë. I'entrois tousiours iusques àla moitié de la iambe dans l'eauë faisant semblant de vouloir passer comme faisoient messieurs de Brassac, Cheualier

de Romegas, & tous les autres gentils hommes, qui eſtoient auec moy, & monſieur de Sauignac y eſtoit auſſi Il n'y faiſoit guere bō pour luy. Car il y auoit ſoldat qui auoit cauë iuſques aux eſſelles: & croy que s'ils s'y fuſt mis, il en eut eu iuſques au col: car chacun ſçait bien, qu'il n'eſt pas de la taille d'vn geant: & y penſames perdre beaucoup de ſoldats, qui eſtoient petits: mais ie leur criois touſiours qu'ils ſe ſecouruſſent les vns & les autres, comme ils faiſoient. Et faut croire, & à la verité, que ſi ie n'euſſe aduiſé de faire ces trous en ceſte chambre, & y mettre beaucoup d'arquebuſiers, comme i'auois faict, ſi que l'vn coup ne demeuroit pas l'autre, & encores ouurirent vne feneſtre d'où pouuoiēt tirer deux ou trois à la fois, nous euſſions perdu plus de cent hommes: car de la muraille d'où ils nous tiroient, & des tonneaux, il n'y auoit pas plus de ſix pas iuſques au bord la riuiere où nos gens abordoient. Les enſeignes & les Capitaines allerent aux tonneaux. Ie manday promptement à ceux de la chābre, qu'ils ne tiraſſent plus, car ils donneroient auſſi toſt aux noſtres, qu'aux leurs. Nos arquebuziers, qui eſtoient pres des enſeignes, tiroient comme ceux de dedans. Les Capitaines s'aduiſerent de prēdre le bord des tonneaux qui n'eſtoiēt pas à demy pleins, parce qu'ils n'auoiēt pas eu le loyſir de les remplir: & tout à vn coup, ie vis les tonneaux renuerſez de noſtre coſté: & les enſeignes & Capitaines ſe ietterent dedās. Et voyla les ennemis en route & fuitte droict au chaſteau. Nos gens les pourſuiuirent, & en tuerent grand nombre ſur leur fuitte. Et comme ie

les

les vis dedans, ie m'en reuins en la ruë eſtant ſi las que de ma vie ie ne m'eſtois trouué en tel eſtat. Et cogneus bien qu'il ne me falloit plus parler de porter les armes: car ie cuiday tomber dix fois en la ruë. Il n'y a ordre, nous ne pouuons eſtre deux fois. Le Cheualier de Romegas, & le Capitaine Fabien mon fils m'amenerent par deſſous les bras, à la maiſon de Ionca, où ie trouuay ſa femme, laquelle promptement m'appreſta vn lict, & me mit dedans. Ie trouuay que la ſueur m'auoit percé le collet de beuffle: de ſorte que les armes ſe reſſentoiēt de l'humidité. Nous n'auions apporté nul bagage: car nous auions tous laiſſé à ſainct Maurice, pource que moy-meſmes n'auois pas trop d'eſpérance de venir à bout de l'entrepriſe, comme y ayant auſſi de la raiſon: & furent contraincts mes gens de m'eſſuyer la chemiſe, & tous les habillemens que i'auois deſſus. Et comme le Cheualier de Romegas, mon fils & les autres Gentils-hommes m'eurent remis entre les mains de mes ſeruiteurs, ils s'en allerent à l'executiō du chaſteau. I'ay veu le temps, dis-ie à ce braue Cheualier, que pour vne telle iournee ie n'euſſe quitté ny caſaque, ny corcelet: & s'il y eut eu apparence de danger, i'euſſe paſſé la nuit en ceſt eſtat. Mais il n'y a ordre, faites vous autres ieunes, ce que les vieux ne peuuēt faire. Eſtans tous mes habillemens ſecs, ayant demeuré au lict enuiron demie heure, ie me leuay, & me tournay reueſtir. Surquoy arriua Monſieur de Sauignac, le Capitaine Fabien, & quelques autres Gentils-hommes auec eux, me dire que ceux du chaſteau ſe vouloient rendre, & voir ſi ie

trouueroit bon, & que l'on les print à mercy, capitulãt auec eux. Pource que ie voyois, que monsieur de Sauignac, & le Capitaine Fabié vouloiẽt fort sauuer Fauas, & qu'ils vouloient luy faire bonne guerre, parce qu'il estoit en reputation d'estre bon soldat, ie leur dis, qu'ils allassent capituler cõme bon leur sembleroit, ie signerois leur capitulation, combien que i'eusse bonne enuie d'en faire vne depesche. Voylà pourquoy, quand ils se furẽt departis de moy, ie fis partir apres eux vn Gentilhomme, pour aller parler secrettement aux soldats, & à quelques Capitaines, que comme on parlementeroit, qu'ils regardassent d'entrer par vn costé ou autre, & qu'ils tuassent tout: Car il falloit venger la mort des Gentils-hommes qui auoient esté massacrez si malheureusement à Nauarreins. Parce que contre la foy promise on auoit dagué le sieur de Saincte Colombe, & sept ou huict autres, qui s'estoient rendus, vies sauues, à Orthez, lors que monsieur de Terride fut pris. On fit ceste executiõ sous pretexte qu'ils estoient subjets de la Royne de Nauarre. Et si le Roy veut toucher au bout du doigt d'vn de ses sujets ils disent qu'il ne peut. Tout est permis à ces gens-là, & rien à nous. Le temps viendra que la chance tournera, comme i'espere: & les payerons de mesme monnoye.

Ie ne pouuois pas mettre l'entreprise en meilleure main que de ce Gentil homme là: car il estoit parent proche du Baron de Pordeac, qui estoit du nombre des massacrez. Et comme il eut parlé à deux ou trois Capitaines, & aux soldats, ils coururẽt cercher quelques eschelles, & les dres-

ſerent au coing de la baſſe-court à main gauche pres des galleries, & les autres parlementoient à la porte: & par là les ſoldats entrerent, & tuerent tout ce qui ſe trouua là dedans, ſauf le Capitaine Fauas qui parlementoit. Et comme monſieur de Sauignac & le Capitaine Fabien virent le deſordre, ils tirerẽt ledit Capitaine Fauas à eux dehors, qui fut bon pour luy, car autrement ie croy bien qu'il fut paſſé par le chemin des autres. Et cõme les gens de cheual, qui eſtoient à main droicte, virent que nos gens eſtoient dans la ville, ils coururent vn peu contremont la riuiere, & trouuerent vn gué. Et encores qu'il fut bien profond, ils paſſerent & coururent droit au chaſteau par le coſté des Religieuſes. Par les feneſtres s'en ietterent vingt-cinq ou trente, que les gens de cheual ſauuerent: car ſans cela à grande peine en y euſt eu, qui euſſent porté teſmoignage, ſi ce n'euſt eſté le Capitaine Fauas. Et voylà comme la ville fut priſe. I'en donnay du tout aduis promptement à monſieur le Mareſchal: & le matin ie m'en allay le trouuer. Il me promit de venir le lendemain auec tout le camp, & tout incontinent ie m'en retournay au mont de Marſan.

Monſieur le Mareſchal vint le lẽdemain, que ie m'attendois donner ordre, le mieux que ie pouuois, que la ville ne fuſt plus ſaccagee: mais ie n'y pouuois donner guere bon ordre. Et comme ie voulois ſortir par vne porte pour luy aller au deuant, ils entroient par l'autre, car mal-aiſément pouuois-ie ſortir, à cauſe que tout ſon cãp eſtoit dans les ruës, qui paſſoit meſmement la cauallerie: & me dit-on, qu'il alla droit où nos

gens estoient entrez. Et comme il eut veu le tout, & sceu comme tout s'estoit passé, il dit, il y a eu icy plus d'heur que de raison. Plusieurs faisoient bonne mine : mais ils eussent esté plus aises, que i'eusse receu vne escorne. Et cõme ie fus dehors, on me dit qu'il estoit entré. Ie m'en retournay, & demeuray plus de demie heure enfermé dans les charrois, que ie n'en pouuois sortir. Et à la fin ie fis tant, que ie gaignay son logis. Son Mareschal de camp logea toute la cauallerie hors la ville en des villages delà la riuiere, & l'infanterie aux fauxbourgs, & la Noblesse dans la ville. Ie pensois que celà luy donnast opinion & à son conseil aussi, de vouloir passer la riuiere & entrer en Bearn, que nous eussions sans doute enleué, & forcé le Comte de combattre, ou de s'enfermer dans Nauarreins. Mais il dit tout resolument, qu'il s'en retourneroit apres ses entreprinses en son gouuernement, & qu'il ne se vouloit point aller engager deuãt des villes en Bearn, veu qu'il n'auoit point d'artillerie pour faire batterie, & qu'il ne vouloit point que le Roy ny personne luy mist sus, qu'il s'estoit amusé à autres entreprinses, qu'aux siennes : qu'il auoit dit au Roy à son partement ce qu'il vouloit faire, veu qu'il falloit qu'on cõbatist les murailles des villes de Bearn. Ie luy remonstray comme le Comte prendroit l'vn de ces partis, ou de hazarder la bataille, ce que ie ne pẽsois pas, qu'il osast iamais faire, ou de quitter le pays, sçachãt nostre venuë, ou de s'enfermer en sa place forte : & que ie pensois que volõtiers il ne prendroit ce dernier party, ainsi se retireroit : & par ainsi nous aurions ai-

sément des canons de Dacqs & de Thoulouse, que cela fait, la Guienne estoit paisible, le pays de Bearn conquis, & qu'apres tout ce qui se trouueroit en Languedoc trembleroit, que si nous voulions nous mettre en queuë dudit Mongommery, nous l'attraperions en quelque part, offrant de le suiure la part où il iroit, pour ceſt effet. Mais il me proposoit demy en colere difficulté sur difficulté pressé de ces messieurs. Or il auoit enuoyé le Baron de l'Arbous pour entẽdre nouuelles des ennemis vers Agetmau: lequel Baron luy manda par vn Gentil-homme nommé le Repeyre qui estoit de la compagnie de M. de Gramond, le desordre en quoy le Comte de Mongommery s'estoit retiré en Bearn, & cõme son artillerie auoit esté abandonnee pres de deux iours sur les chemins vers Orthez: & M. le Mareschal mesmes fut le premier, de qui ie l'entendis, & depuis par d'autres, cõme i'ay escrit cy dessus.

Le iour deuant qu'il vouluſt partir pour s'en retourner, ie fus aduerty, qu'il auoit depesché le Sieur de Lussan deuers le Roy, sans m'en rien dire: lequel Lussan estoit mon ennemy, pource que ie n'auois voulu souffrir qu'il fust gouuerneur de Lectoure. Ie trouuay estrange qu'il ne m'en auoit rien dit, & pensay qu'il n'auoit pas fait eſlection de celuy-là, pour dire bien de moy, car ie cognoissois bien, qu'il n'estoit gueres contẽt de moy, pource qu'il tenoit touſiours son conseil à part, ny appellant que Monsieur de Ioyeuse, Messieurs de Bellegarde, pere & fils, & Mõsieur de la Croisette son Mareschal de camp. Il ne faut pas trouuer estrange si i'estois marry,

que les conſeils ſe tinſſent ſans moy, & que rien ne fuſt cõmuniqué, veu que i'amenois l'aduant-garde, & eſtois la ſeconde perſonne de l'armee. Si eſt-ce que cela eſt ainſi : I'auois occaſion de m'en offencer bien auant : auſſi voyois-ie que ces conſeils ſe tenoient à nos deſpens.

Or comme ie vis, que c'eſtoit vne reſolution, qu'il s'en vouloit retourner, ie me rendis le ſoir à ſon logis, & luy remonſtray le plus doucement que ie peus, car ainſi le falloit faire, comme ie voulois enuoyer mon fils quitter le gouuernement au Roy : & que puis qu'il s'en alloit, ie voyois bien, que tout me tomberoit ſur les bras, & que ie n'auois point de forces pour reſiſter & empeſcher que l'ennemy ne fit ce qu'il voudroit faire aux terres du Roy : & qu'autant d'honneur & de reputation, que i'auois gaigné aux precedents troubles, à conſeruer la Guyenne, ie l'allois tout perdre à ceux-cy, aymant beaucoup mieux, qu'vn autre en euſt le blaſme que moy, qui n'auois eu autre deſſein, que de m'enſeuelir auec l'honneur, & rien plus. Il me reſpondoit, que ie ne le deuois point faire, ny me deſpiter, ny cõtre le Roy, ny contre moy-meſme: & que ie cognoiſſois bien qu'encores que le Roy luy euſt baillé la charge de la Guyenne, comme des autres Prouinces, il ne s'en meſloit du tout point, & me laiſſoit faire, comme i'auois accouſtumé : qu'il ſeroit bien marry de m'en deſpoüiller. Ie luy reſpondis, que cela eſtoit de ſon honneſteté & bon gré, mais que ſa patente eſtoit ſi ample, qu'elle deſrogeoit à la mienne : & que quand il luy plairoit, il commanderoit comme bon luy ſemble.

roit, sans qu'il me restat vne once de pouuoir, non plus qu'au plus simple cadet de Gascogne, Il me respondit que cela estoit vray, mais que ma valeur & mon experience me feroit tousiours rechercher. Voyla là où on print seulement que ie quittois mon gouuernement, pour ne luy vouloir obeyr. Et fut rapporté au Roy de ceste sorte que ledit Capitaine Lussan, ou autre qui partit bien tost apres luy (& voylà pourquoy le Roy fut si marry contre moy, de ce que ie quittois le gouuernement) ne luy faisant iamais entendre que ce fust pour autre occasion. A quoy i'auois autant pensé, comme à me donner la mort moy-mesme. Mais ie suis né sur ceste planette: d'estre tousiours sujet aux calomnies. Ie le monstray bien, quand ie l'allay trouuer à Thoulouse aussi tost qu'il fut arriué, si mal comme i'estois, en luy offrant toute obeyssance, sans en auoir lettre ne commandement du Roy, de la Royne ny de Monsieur.

Par là on peut iuger, si le differēd, qui est commencé à venir entre luy & moy, sortoit de là. Si est-ce que ie craignois qu'on me donnast vne estrecte, pource qu'vn personnage auoit mandé à Monsieur de Noé, Lieutenant de Monsieur de Fontenilles, qu'il allast parler à luy, pour chose qui m'alloit de la vie, ledit Sieur de Noé partit de Panjas, ou bien de Nogarol, & s'en alla sur des courtauts à grād haste, sans le dire qu'à monsieur de Fontenilles. Et à son retour nous trouuant dans le mont de Marsan, il nous dit à monsieur de Fontenilles & à moy, qu'vn homme qui ne bougeoit de la chambre de monsieur le Ma-

reſchal, & qui pouuoit entendre tout ce qui s'y diſoit, auoit dit à vn ſien amy ces mots : Montluc ne ceſſe d'importuner & faſcher mõſieur le Mareſchal, mais il ſe trouuera vn iour ſur les carreaux mort de coups de dagues. Or incontinent ce perſonnage vint à la maiſon de celuy-là, qui enuoya querir Monſieur de Noé, & luy dit pour m'en aduertir. Qui fut cauſe, qu'on aduertit Mõſieur de Noé d'aller là où il alla. Monſieur de Valence mon frere eſtoit à Graue, qui eſt à luy, & n'y a que trois lieuës du mõt de Marſan en hors. Ie l'enuoyay par deux fois prier à ioinctes mains de vouloir venir iuſques là. Ce qu'il ne voulut iamais faire. Il ne me ſouuient des excuſes qu'il m'en donnoit. Ie voulois qu'il demeſlaſt cecy auec Monſieur le Mareſchãl, & que perſonne ne l'entendiſt qu'eux deux: & luy voulois faire nommer l'homme, qui l'auoit dit, lequel eſtoit pres de luy. Cela demeura ainſi: car ie ne m'en vous lois fier à perſonne: & encores que ie n'en fiſſe aucun ſemblant, ſi le tenois-ie fort mal à mon aiſe dans le cœur, & me ſuis depuis ſouuent eſtonné, comme ie me peus tant commander, & cogneuz bien, que les ans deſrobent la chaleur: car autresfois le plus grand Prince de la terre ne m'euſt pas fait aualler ceſte pillule. Tant plus que nous auons d'annees ſur la teſte, tant plus le ſang ſe deſrobe du cœur: & ſemble que nous craignons plus la mort, lors que nous en approchons le plus. Peut-eſtre que celuy-là aduançoit celà de luy-meſme, & que Monſieur le Mareſchal n'y auoit pas penſé.

Le lendemain matin ie me rendis à ſon leuer, & deuant iour ouys les tabourins ſonner aux champs: & commencerét à marcher à la pointe du iour. Et comme le Soleil fut leué, ie m'en allay heurter à ſa chambre. Vn ſien valet de chambre ſortit, qui me dit, qu'il n'eſtoit point eſueillé, combien qu'on m'auoit dit au bas du degré, que Meſſieurs de Ioyeuſe, le ieune Bellegarde & la Croiſette eſtoient entrez dedans. Neantmoins ie demeuray demi heure, ou plus deuant la porte: & y heurtay trois ou quatre fois: mais iamais perſonne ne me reſpondit, encore que le valet de chambre, qui eſtoit ſorti, eſtoit r'entré, lequel i'auois prié luy dire, s'il eſtoit eſueillé que i'eſtois là. A la fin de honte que i'auois d'eſtre à ſa porte attandant, ce que prince de la Chreſtiété n'eut voulu permettre, ie fut contraint de me mettre dans vn petit iardin, qu'il ya dans le logis & la me promenay n'eſtant pas ſi mal accompagné que ie n'euſſe deux cens gentils-hõmes ou plus aupres de moy, & des meilleures maiſõs du pays, qui en creuoient de deſpit, autant ou plus que moy: & me diſoiét beaucoup de choſe. Ie cognus biẽ, que ceſtoit l'amour qu'ils me portoiét mais comme le plus aagé ie deuois eſtre ſage, & conſiderer que ie mettois beaucoup de choſes en hazart, ſi tout a fait ie rompois auec luy. Ie demeuray plus d'vne grande heure deuãt ſa porte, ou dans le iardin. Et à la fin vint monſieur de Bellegarde: & comme il vid ceſte Nobleſſe, demanda ou ieſtois. Ils luy dirent que i'eſtois dans le iardin, par lequel on y entroit de la ſalle. Alors

il vint à moy, & me demanda pourquoy ie n'allois à la chambre de monſieur le Mareſchal. Ie luy dis que i'y auois eſté, & heurté pluſieurs fois & que iamais on ne m'auoit voulu reſpondre. Il me dit qu'il y auoit plus d'vne heure que monſieur de Ioyeuſe & ſon fils le capitaine la Croiſette y eſtoient entrez. Alors ie luy dis que ie ne ſçauois la raiſon, pourquoy monſieur le Mareſchal me faiſoit tenir la mule à la porte de ſa chãbre & que ie ne luy en auois iamais donné occaſion, & que i'auois eu ceſt honneur du Roy, & de Mõſieur, tant qu'ils auoiẽt demeuré en Guyẽne, que iamais la porte de leur chambre ne me fut refuſee que ie n'eſtois de taille pour eſtre ainſi traitté: mais puis qu'il y alloit du ſeruice du Roy, ie ne voulois rien gaſter. Il en demeura fort faché, car luy & moy auions eſté bons compagnons & amis: iamais ne nous en ſeparaſmes que par ſa mort. Il heurta à la porte, & incontinent elle luy fut ouuerte, & ſoudain fermee à mon nez. Tous les gẽtils-hommes me conſeilloient de m'en retourner à mon logis, & de n'y retourner plus: mais ie voulus auoir patience, dequoy ie me ſuis cent fois eſtonné, Et depuis que monſieur de Bellegarde fut entré, ledit ſieur Mareſchal demeura encores plus d'vn quart d'heure à ſortir: & comme il ſortit, ie mefforçay à luy donner le bon iour: & l'accompagnay à la meſſe, le priay de me vouloir laiſſer vne compagnie de celles de monſieur de Sauignac, ou deux cens arquebuziers, iuſques à ce que i'aurois deplacé les grains, qui eſtoient dedans la ville: afin que les ennemis ne s'en aidaſſent, pour auitail-

ler Nauarreins, car il fut estimé par monsieur de Cumies, ou ses gens, qu'il y auoit dans la ville plus de douze cens charrettes de tous grains: & aussi par ceux qui manioient la munitiõ, qui estoient vnis auec les siens. Car ceste ville sert de grenier à touttes les Landes & pays de Basques, d'où au dommage de la France on les trãsporta aux Espagnes. On dit que c'est vn des plus beaux marchez de France il monta à cheual, & l'allay accompagner hors la ville: & me trouuay tout seul, car il n'eut pas vn gentil-homme de tous ceux, qui estoient auec moy, qui montast à cheual. Ie ne sçay s'ils le firẽt pour n'auoir leurs cheuaux prests, ou bien ils n'auoient gueres de volonté d'y aller. Et comme i'euz prins cõgé de luy hors de la ville, & pensant que les arquebuziers, qu'ils auoit enuoyé querir par le ieune la Croisette vinsẽt pour demeurer auec moy, ledit la Croisette me vint dire, qu'il n'en y auoit pas vn, qui fut voulu demeurer: & ainsi s'en alla. Ie despeschay incõtinent mon fils le capitaine Fabien deuers le Roy auec mes lettres, pour remettre le gouuernement entre les mains de sa Majesté: mais quand il fut au Bourg de Dieu, il fut prins des ennemis: & là il perdit les lettres Qui fut cause qu'il ne peust dire à sa Majeste les raisons, qui mouuoient à le quitter, & m'en voulut grand mal sadicte Majesté, pensant que ie le quitasse pour ne vouloir obeyr à monsieur le Mareschal Dãuille, cõme le capitaine Lussan luy auoit faict entendre A quoy ie ne pensay iamais: mais ie preuoyois la tẽpeste, Ie voulois me retirer, pour dõner loisir aux autres de faire mieux

La chose s'est trouuee toute notoire au dire de beaucoup de gens tant d'vne religion que d'autre, que si monsieur le Mareschal eut passé la riuiere, le Conte de Mongommery s'en retournoit, par là où il estoit venu, car de mettre son camp dans Nauarreins, il ne le pouuoit faire: par ce qu'il n'y auoit point de viures, & dans les autres places de Bearn encore moins, par ainsi il failloit, que la necessité & la faim l'en fit retourner à vaude-route par la ou il estoit venu, & nous quitter le pays. Et sans difficulté nous l'eussiõs desfait sur la queuë ou, a la teste: & les paysans mesmes l'eussent mis en desordre, qui eussent prins courage, quand ils nous eussent senty pres, & n'eussent iamais passé les riueres. Et si luy mesme veut confesser la verité, comme font d'autres qui estoient auec luy, il se tint tousiours pour perdu iusques à ce qu'il eust entendu, que monsieur le Mareschal s'en retournoit: & d'attendre vne bataille, il ne le pouuoit faire, veu le grand aduantage des forces, que nous auions sur les siennes, il disoit tousiours qu'il auoit deux gros matins à sa queuë, & que ce seroit merueilles s'il eschappoit: mais qu'il vaudroit bien sa peau. Que ie veille dire aussi, que monsieur le Mareschal s'en retournast pour couardise, il n'y à homme qui puisse dire cela. Car iusques icy l'on ne luy à pas baillé ceste vilaine renommee. Il est d'vne trop braue race, & à tousiours fait preuue du contraire: & le tient pour vn grand capitaine qui peut faire & beaucoup de bien, & beaucoup de mal, quand il luy plaira. Et quoy que quelques-vns l'ayent calomnié, par-ce qu'il estoit si

proche de monsieur l'Admiral, si neus-ie iamais c'este opinion de luy. Ie ne sçay pas ce qu'il fera à l'aduenir Ie l'ay tousiours conen fort seruiteur du Roy : mais il ne me deuoit pas traiter ainsi. I'auois veu trop de rosti & de boüilly en ma vie. Ce n'est donc la peur qu'il le fit retirer, car ses forces estoiét sigrãdes par dessus celles des ennemis, que nous eussions deffait le Cõte de Mõtgommery auecques la cauallerie seule, & nos argoulets, qui fussent descenduz àpied, sans que homme de pied des nostres s'en fust meslé. Car à la bataille de Ver, monsieur de Duras auoit trois fois plus de gens de pied que n'au oit le Conte de Mongommery, & beaucoup plus de gens de cheual, & de meilleurs hommes, & de meilleures capitaines: & nous n'estions pas tant pour deux tiers de cauallerie, que nous estions à ceste heure: & neantmoins nous les desfismes & gaignasmes la bataille, parquoy il ne faut point dire que celà fut pour peur, qu'il eust d'estre batu, veu qu'il en y auoit si peu de raison : mais ce fut nostre-malheur, de ce que monsieur le Mareschal s'imprima en son opinion, & son conseil encores plus, qu'il se ruineroit deuant les villes de bearn, & qui ne feroit rien qui vaille, ne cognoissant point la sterilité dupays, cõme nous & que mõsieur de Teride auoit mangé tous les viures en ces quartiers-la, de sorte qu'ils n'ẽ pouuoient auoir dãs les villes pour le Conte de Mõgommery, s'il eut demeuré dedans. Or si Dieu eust voulu que mõsieur le mareschal n'eust prins si grande opinion de s'en retourner en Languedoc, pour executer ses entreprinses, & que son

conſeil meſmes euſt eſté de contraire opinion, qu'il n'eſtoit, & qu'il euſt prins le party de paſſer la riuiere cela euſt porté vn grand bien & profit & ainſi n'a de rien ſerui: car il s'alla engager deuant Mazeres, la où il perdit vn grand nombre des meilleurs ſoldats, qu'il euſt, & ruina preſque ſon cãp, ſans pouuoir plus tanter aucune fortune. Et par ainſi, ny du coſté de Languedoc, n'y du coſté de la Guyenne, il ne s'eſt fait rien qui vaille, que ruiner entierement tout le peuple. Car les noſtre propres de tous coſtez auoient fait autant de maux ou plus au peuple, que les ennemis meſmes. Autrement n'eſtoit poſſible, à cauſe du grãd nombre des gens-d'armes de cheuaux legers, d'argolets, & de gens de pied que nous auions. Il falloit que tous veſquiſſent à diſcretiõ. Voy-la comme toutes les forces aſſez baſtantes, & pour deffaire Montgommery, & pour venir faire teſte à monſieur l'Amiral, s'eſuanoüirent ſans faire rien, qui merite eſtre eſcrit.

I'ay touſiours cogneu, que quand Dieu veut que les choſes n'aillent, comme les hommes deſirent, il renuerſe la volonté du chef & de ſon conſeil, tout au contraire de ce qu'on deuroit faire. Dieu ſoit loué du tout, puis qu'il luy a pleu que les choſes allaſſent ainſi. Il n'y a perſonne apres le peuple, qui en porte la penitéce que moy Pour-ce que i'en ay encouru l'inimitié de monſieur le Mareſchal, pour auoir dit le vray. Il me deuroit par raiſon mieux aymer, que non ceux, qui le conſeilloient de faire au contraire, de ce que ie luy conſeillois: mais c'eſt la loy du pays de Bearn, que le battu paye l'amende. Car le Roy a

aduoué & trouué bon tout ce que monſieur le Mareſchal auoit fait, & mauuais tout ce que i'auois fait. Auſſi ſuis ie ſur le ſoleil couchant, qui n'eſt pas adoré comme le leuant. Sy ſuis ie auſſi innocent, & auſſi incoulpable de la faute, s'il en y a que ſi ie n'euſſe iamais eſté au mõde. Et n'en demande meilleure teſmoignage, que les trois Eſtats de la Guyenne, & du pays de Languedoc, qui eſt proche d'icelle, qui ont entendu comme les choſes ſont paſſees, & ſe ſont reſſantis des mal-heurs de la Guyenne. Et encores en demeureray-ie à la depoſitiõ de tous les capitaines ſauf de trois ou quatre qui eſtoient du conſeil : car ceux-là ſont cauſe du mal. Ie ne ſuis pas le premier, qui apres auoir bien fait, a eſté payé de ceſte monnoye. I'en ay aſſez eſcrit en ce liure, & voy bien qu'il faict bon eſtre grãd Seigneur, car il faut touſiours qu'vn petit compagnon cõme moy, paye la folle chere, & eſt touſiours ſubjet à la loy de Bearn, qúe i'ay alleguee. Ledit Sieur Mareſchal auoit raiſon de vouloir emploier ſes gens & ſes deniers en Languedoc, & moy de le deſirer en Guyenne. S'il ne pouuoit embraſſer tout, pourquoy le faiſoit-il coucher en ſa patante ; Ce que nous pouuions faire en quinze iours, chaſſant ou desfaiſant Mongommery euſt apporté plus de biẽque la prinſe de trois ouquatre chetiues villes de Languedoc. C'eſt aſſez parlé de ceſte diſpute, qui à ruiné les affaires du Roy en ce pays. Ie reprendray mon propos pour racomter ce qui aduint.

Le depart dudit Sieur Mareſchal mit grãd trouble en nos affaires, & donna courage à nos en-

nemis. Quant à moy en cinq compagnies, que i'auois, il n'y demeura pas deux cens hommes, pource qu'ils s'eſtoient deſrobez pour apporter ou prou ou peu de butin, qu'ils auoient gaigné chacun en ſa maiſon. Voy-la l'incõuenient qu'il y à de faire la guerre auec les gens du pays. Il faut aller voir la moulhé: il faut deſcharger le bagage. Et puis chacun à ſon couſin, frere & amy, les ennemis, lequel il fauoriſe. Et quand à la cauallerie, elle n'y pouuoit viure, à quatre ou cinq lieuës aux enuirons: pour ce que les ennemis auoient mangé vne partie des viures, & les noſtres l'autre, le pays de ſoy meſmes eſt ſterile. Si eſt ce que i'y demeuray encores quatre ou cinq iours apres que monſieur le Mareſchal s'en fuſt allé: & fis deſplacer trois ou quatre cens charrettees de grains, & les fit porter vers Euſe, & autres lieux voiſins, afin que les ennemis ne peuſſent auitailler leurs villes en Bearn. Mais il m'eut falluquinze ou plus auãt, que de les pouuoir tous tirer. Et ſi les cinq enſeignes euſſẽt eſté cõplettes cõme elles eſtoient à mon arriuee, ie me fuſſe engagé dedans, encores que ie fuſſe bien certain que ie ne fuſſe pas eſté ſecouru: car i'ay bien fait en ma vie de plus grãdes folies, que ceſte là, dont iuſques icy, graces à Dieu ie ne m'en ſuis iamais trouué mal, & le ſeruice du Roy encores moins. Ie me retiray vers Angenois, & laiſſé le Baron de Gondri Sieur de Monteſpã auec ſa compagnie dans Euſe, & vne compagnie nouuelle de gens de pied, que ie trouuay en noſtre quartier qui ſe faiſoient, non pas pour y endurer le ſiege, car la ville ne vaut rien, mais ſeulement

pour

pour fauoriser vn peu le pays & afin de ne l'abãdonner pas du tout, encores que nous cogneussions bien, que sa demeure ne seruiroit pas de grand chose. I'enuoiay M. de Fontenilles vers le pays de Bigorre, voir s'il pourroit faire quelque chose par de là pour tenir les ennemis en cruelle mais tout celà n'estoit pas medecine pour guerir si grande maladie. Ie ne me veux point mesler d'escrire la deffaicte du Capitaine Arne & du Baron de Larbous, car ie ne les auois pas mis, là où ils furent deffaits. Si est-ce que ie manday au capitaine Arne, qu'il estoit soldat, & qu'il pouuoit biẽ cognoistre que le lieu où il estoit, ne luy pouuoit apporter que mal'heur, & qu'il me sembloit qu'il se deuoit retirer à Auch, qui estoit ville fermee. Il me respondit que l'on l'auoit laissé là & qu'il estoit deliberé d'y mourir, plustost qu'en bouger. Il ne tarda pas quatre jours apres, que ie luy eut dõné aduis que l'on me porta les nouuelles qu'il estoit deffaict, & au bout de deux iours sa mort, qui fut vn grand dommage pour le seruice du Roy. & pour toute nostre patrie: car c'estoit vn des plus gentils capitaines & des plus vaillans, & de qui nous auions autant d'estime, que de capitaine qui fust en Guyenne.

Or bien tost apres monsieur le Mareschal fut vers Mazeres, & moy en Agenois. Le Conte de Mongommery fit comme les loups, qui sortent de la foreſt par famine, & s'en vint en Armagnac & peu à peu s'achemina vers Condomois. Il auoit fait venir trois canõs & deux couleurines pour battre Euse, sçachant qu'il n'y auoit dedãs, que monsieur de Montespan auec la compagnie

de ſon pere, & la nouuelle compagnie de gens de pied, que ie luy auois enuoyé. Et comme l'artillerie fut à Nogarol, & qu'il eut enuoyé recognoiſtre, & que de ſes parens & amis, qu'il auoit huguenots l'en eurent aduerty, il le me manda. Ie n'auois perſonne pour l'enuoyer r'enforcer, ny moins de moyen de le pouuoir ſecourir de mõ coſté, ny d'ailleurs il n'en pouuoit eſtre, car monſieur le Mareſchal eſtoit deuant Mazeres ou bien retiré à Thoulouſe. Ie luy manday, que ie ne voulois point qu'il fuſt fait de luy vn rampeau au capitaine Arne, & qu'il ſuffiſoit d'auoir perdu vn braue & vaillãt capitaine, & vne compagnie de gens-darmes, ſans en perdre d'eux, & qu'auec luy il retiraſt tous les Preſtres & Religieux de la ville, & tous les riches marchans Catholiques, & qu'il les ſauuaſt vers Lectoure, ce qu'il fit, & ores que i'euſſe enuoyé quitter mon gouuernement, ie n'arreſtois pour cela de faire, ce que ie pouuois, pour le ſeruice du Roy & du pays. Et fis dreſſer cinq ou ſix compagnies vers Villeneufue, & autour de Florence: & en laiſſay vne vieille & deux nouuelles audit Florence, quatre auec celle du gouuerneur, qui eſtoit monſieur de Panjas, à Lectoure, & en y auoit aſſez, pource que toute la nobleſſe d'Armagnac s'y eſtoit retirée auec leur famille. Et la ville eſtoit ſi pleine, qu'il ne s'en y pouuoit plus loger: & m'en vins iuſques à Agen: & là i'aſſeuray les gens de la ville le mieux que ie peus: & y demeuray quelques iours. Le Comte Mongómery vint à Euſe, & comme il fut la arriué, les huguenots de Coudom, qui eſtoient demeuré ſous l'Edict du Roy

ayant faict touſiours la chatemitte, de ne vouloir prendre les armes, ſe couurant ſous la promeſſe du Roy, leſquels auoient eſté traictez plus humainement, que les Catholiques meſmes, prindrent les armes: & allerent trouuer le Comte Mongommery à Euſe, qui ne s'oſoit aduancer ny ne l'eut faict, ſi i'euſſe eu ſeulemẽt quatre cõpagnies, pour les mettre dedans Condom. Mais ils luy donnerent toute aſſeurance, que ie n'auois point de gens, ny moyen d'en recouurer, pour luy faire teſte: & qu'il pouuoit venir ſeurement. Et ainſi l'amenerent dans ledict Condom, Et voyla les beaux fruicts, que l'on a tiré de ce beau Edict, que l'on fit faire au Roy, que s'ils ne bougeoient de leurs maiſons, perſonne ne leur demanderoit rien. I'en ay aſſez eſcrit à vn autre endroit, combien que ſi ie voulois, i'ay bien matiere pour en eſcrire d'auantage: & de plus grande importance: mais cela ne ſeruiroit de rien: car le Roy auſſi bien n'y dõneroit point ordre puis que ceux qui ſont pres de luy, le veulent ainſi.

Peu de iours apres nous entendiſmes la victoire, que Dieu auoit donné au Roy par la bõne conduicte & vaillance de Monſieur ſon frere des Capitaines, qu'il auoit pres de luy: & que les Princes & monſieur l'Admiral auec ce qu'il leur reſtoit de la bataille de Moncontour, s'en venoient tirant vers le Limoſin: & diſoient tous ceux qui venoient, qu'il s'en alloit droict à la Charité. Qui fut cauſe que i'enuoyay querir monſieur de Leberon à Libourne, auec quatre compagnies qu'il auoit là, & à Sainct e Foy, & le fis venir au Port ſainct e Marie, & à Aguilõ. Au

parauãt il m'en auoit enuoyé vne autre, laquelle i'auois laiſſé à S. Seuer, auãt qu'il ſe perdit ſous le capitaine Eſpiemõt Dauuilla, & encore en auois enuoyé vne autre à Dacqs ſous le capitaine Teyſſander de Florence. Et ledit Eſpiemont fut contrainct ſe retirer à Dacqs apres la bonne beſongne, que fit le capitaine du chaſteau, qui en voulut charger le capitaine Montaut: & fuſt ſouſtenu de quelque vns, qui eſtoiẽt pres de monſieur le Mareſchal, de qui il eſtoit parent. Mais ie m'en remets a la verité, que ceux de la ville ne celerẽt pas, & depuis ne l'ont iamais voulu receuoir. La ville d'Agen, gens d'Egliſe, & tous auoient dreſſé vne compagnie de deux cent hommes foreſtiers, leſquels vn Capitaine Raphaël Italien commandoit, lequel eſtoit marié dans la ville.

Ledit comte de Mongõmery demeura à Condom, ſix ou ſept ſepmaines, en quoy il fit vn erreur: car s'il eut ſuiuy ſa poincte, il eut mis pluſieurs a deuiner: mais qu'eſt-ce qui n'en faict pas? Le camp de mõſieur le Mareſchal eſtoit à Thouloufe, Granade, & là aux enuirons. Ils n'auoient garde de ſe mordre les vns ny les autres: & ne ſe donnerent iamais allarme d'vn coſté ny d'autre. Monſieur le Mareſchal auoit oſté monſieur de Fontenilles de là, où ie l'auois enuoyé: & luy oſta la charge que ie luy auois baillé de ces quartiers-là: & le mit és enuirons de Beaumont de Lomagne, entreprenant ouuertement ſur mon gouuernement, ſuyuant ſa patente. Manda au Baron de Gondrin ſeigneur de Monteſpan (duquel le pere eſtoit malade dans Lectoure) qu'il

s'en allast vers luy : & manda par tout qu'on ne m'obeit en aucune sorte, & que ie n'estois plus Lieutenant de Roy en Guienne, que c'estoit luy. Il escriuit par deux fois à M. de Madaillan qu'il ne fit point de faulte de luy amener compagnie, lequel fit tousiours responce que la compagnie estoit à moy, & nõ à luy, & qu'il n'estoit point en sa puissãce la luy amener. Et tous les desplaisirs qu'il me pouuoit faire il le faisoit Ce qui ne touchoit rien à mon particulier : car ce que faisois, c'estoit pour le seruice du Roy, & pour la conseruation du pays. voyla comment les inimitiez particulieres causent la ruine dugeneral. Neantmoins pour cela ie n'arrestois de faire tout ainsi que si i'eusse esté Lieutenant de Roy. Et fut bon besoin pour le pauure, pays, que ie ne regardasse pas à ce qu'il me faisoit. Mon despit eut porté grand dommage: Estant fils d'vn Connestable de France, & luy Mareschal, ie ne me desdaignois d'estre commandé de luy, s'il eut voulu, & s'il eut faict ce qu'il deuoit. Tant y a, qu'il trauersa en tout ce qu'il peut, les desseins, que i'auois pour la conseruation de la Guyenne, qui en auoit plus de besoing, que le Languedoc. Cependant nouuelles nous vindrẽt, que messieurs les Princes & Admiral estoient en Perigord; & prenoiẽt le chemin de Quercy, pour se retirer à Montauban. Et cogneus bien qu'ils venoient recueillir le Comte de Mongõmery, pour se rẽforcer : car sans aide il estoit mal aysé, qu'ils trauersassent tout ce pays. Ie me suis cent & cent fois estonné, comme tant des grands & sages Capitaines, qui estoient pres de M. prindrent ce mauuais party d'assieger

ces places, au lieu de suyure ledits Princes mis qn route, & tellement reduicts en extremité leu'il n'y auoit nul moyen de se remettre sus. Si l peuple eut eu des forces pour les suyure, facilement ils les eussent tous mis en pieces. On dict, que nous mesmes qui portons les armes, entretenons la guerre: & voulõs allonger la courroye, comme on faict au Palais les procez. Le diable emportera tout. Si n'ay-ie iamais eu ceste intention, pouuant dire auec la verité, qu'il n'y a Lieutenant de Roy en France, qui ait plus faict passer d'heugnenots par le cousteau, ou par la corde, que moy. Ce n'estoit pas vouloir entretenir la guerre.

Ayant donc entendu le chemin que Messieurs les Princes prenoient, sans declarer à personne mon intention, estant au logis de monsieur de Gondrin à Lectoure, ie fis venir monsieur de Panjas, le Cheualier de Romegas, & le Cheualier mon fils, monsieur de Gondrin estoit malade, & là ie leur dis, que i'estois vieux, & que ie ne pouuois prendre la peine si le siege nous venoit: & que pour me soulager, ie voulois touſiours laisser la charge de gouuerneur à monsieur de Panjas, pour la police de la ville, & quant à la deffence, & à ce qui y seroit besoin, lesdicts Cheualier de Romegas, & le Cheualier mon fils, qui s'estoient trouuez au siege de Malte, qui a esté le plus furieux siege que iamais ayt esté, depuis qu'il y a eu artilllerie au monde, & qu'ils entendoient mieux à la deffence, & a ce qui estoit besoin de faire que moy mesmes: & que tous deux estoient compagnons d'vn mesme ordre de sainct Iean de Ie-

rusalem: qu'ils s'accorderoient bien ensemble, & que le Cheualier mõ fils obeiroit à icelluy de Romegas, pource qu'il estoit plus vieux que luy, & aussi qu'il auoit commandé sur la mer en trois ou quatre combats, où mondict fils s'estoit trouué pres de luy (à la verité c'est vn homme plein de cœur & de courage, autant qu'autre que i'aye cogneu,) que cependãt ie voulois courir iusques à Agen, pour y mettre l'ordre, qu'il falloit tenir à se deffendre. Tous le trouuerent bon, & ne voulurent point faire quartiers, mais que tous deux iroient ensemble: & commencerent dés l'heure à redoubler les maneuures de la fortification. Mõsieur de Panjas pourueoyoit à ce qu'ils luy demãdoient, comme gouuerneur. Ie m'en allay le lendemain à Agen: monsieur de Valence mon frere s'estoit retiré à Lectoure. I'auois enuoyé quelque iour deuant ma femme & mes deux filles à Bourdeaux: & comme ie fus à Agen, monsieur de Cassaneuil, à qui i'auois baillé la charge de Villeneufue, & de ces quartier delà encores que i'en eusse baillé le gouuernement au Capitaine Paulhac le vieux, ils s'accordoient bien ensemble, & me manderent que les Princes estoient arriuez à Montauban, & qu'ils vouloient venir droict à Villeneufue. Ie leur enuoyay la compagnie des Peyroux: & vne autre auec deux qu'ils en auoient nouuelles là dedans, & quelques cent arquebusiers, qu'estoient audict Capitaine Paulhac gouuerneur, & bien trente ou quarante gentils hommes de ces quartiers-là, qui s'estoient retirez dans la villes auec eux. Puis m'en retournay à Lectoure, là ou ie ne demeuray que trois ou bien

quatre iours: car ny ma vieilleſſe, ny mõ indiſpoſition ne m'arreſtoiẽt guere envn lieu. Peu apres on m'aduertit, que la ville d'Agen eſtoit entree en peur, & que tout le monde commençoit à plier bagage, & que la ville s'en alloit abandonnee. I'eus le ſoir ces nouuelles: & remonſtray a tous ces ſeigneurs, qui eſtoient là, & que i'y voulois aller le matin: & fut trouué bon, pourueu que ie retournaſſe audict Lectoure: car de m'engager à Agẽ, ie ferois la plus grand folie que iamais homme fit: & que l'on pouuoit bien cognoiſtre que tous les deux campsdes ennemis viendroient là. Ie les aſſeuray de ne m'y engager point. Ils me dirent ſi ie trouuerois bonqu'ils eſcriuiſſent vne lettre a M. le Mareſchal de la part de toute la nobleſſe d'Armagnac, pour le prier de vouloir venir auec tout ſon camp, pour combattre Mongommery a Condom, auant qu'il fut ioinct, l'aſſeurant que ledit Mongommeryne s'engageroit point dans la ville: car elle ne valoit rien, & en pluſieurs lieux l'on y entroit comme l'on vouloit: & qu'ils luy offroiẽt tous de mourir aupres de luy pour le ſeruice du Roy, & pour s'aider à remettre en leurs maiſons. Ie le trouuay bon, & qu'ils ne pouuoiẽt faire moinsque de lui enuoier vn gentil homme, pour l'en ſupplier. Ils eſlirent monſieur de la Mothe Gondrin, pour porter la parole. Ievoulus repaiſtre le matin auãt partir, parce qu'il y a cinq bonnes lieuës delà à Agen, & le pire chemin en hyuer du monde cõme nous eſtions pour lors en peur, i'auois eſcrit monſieur de Monferrã, d'Agé en hors, qu'il falloit, qu'il s'efforçaſt de nous amener quatre ou

cinq cens arquebusiers. Il me fit responce, qu'il m'en ameneroit mille dans huict iours deuant Agen: & encores que ie cogneusse bien, que M. le Mareschal ne prenoit plaisir a voir mes lettres si luy escriuis ie, car pour le general, il faut oublier le particulier, & luy enuoyay la lettre du sieur de Monferrã & que ie luy asseurois sur mõ hõneur luy en amener autres mille, pour espouseter Mongommery, car ie luy en voulois fort.

Pendant ces allees & venuës, les Princes seiournoient à Montauban & és enuirons de là, en ayant bon besoin: car ils n'auoient cheual, qui peut mettre l'vn pied deuãt l'autre, cõme beaucoup, de gens, qui estoient auec eux m'ont confessé depuis, ayãs esté contraincts d'en abandonner par les chemins plus de quatre cens n'ayant aucun moyen de les faire ferrer. Et comme i'eus acheué de disner, m'arriua encores vn messager d'Agen, qui estoit party à la minuit, venãt m'aduertir que les marchans commençoient à vouloir tirer leurs marchandises dehors: mais que le sieur de la Lande & les Consuls les engardoient iusques ace qu'ils auroient responce de ce qu'ils m'auoient escrit. Et comme ie montois à cheual, quelqu'vn que ie ne sçaurois nommer, me vint lire la lettre, que la Noblesse escriuoit à monsieur le Mareschal, à laquelle ie n'auois aucunement le cœur, pource que ma fantaisie me portoit à Agẽ: & leur dis, qu'il me sembloit, qu'elle estoit bonne toutesfois qu'ils la monstrassent à mõsieur de Valance, pour voir s'il y trouueroit riẽ qui deust desplaire à monsieur le Mareschal: & montay à cheual, m'en allant tant que ie peus à Agen. Et y

eſtant arriué, ie trouuay tout le monde en crainte. Les gens d'Egliſe, tous les Conſeillers, & toute la Cour Preſidialle, & les marchans empreſſez à empaqueter, pour s'en aller. Ie ne fis que deſcendre de cheual, & tout incontinent arriuerent les ſieurs de la Lande, de Nort, ſes enfans, & pluſieurs autres: & me dirent que toute la ville eſtoit en effroy. Ie leur dis, qu'incontinent ils s'en allaſſent à la maiſon de la ville, & qu'ils y appellaſſent tous les principaux, & toute l'Egliſe, & la iuſtice: & incontinent qu'ils ſeroient aſſemblez, qu'ils m'en aduertiſſent: car ie voulois aller parler à eux. Ce qu'ils firent: & ne ſe firẽt point prier d'y venir: car pauures & riches, tout le monde y couroit, pour me veoir. Et ie fus en la ſalle, qui eſtoit ſi pleine, qu'à peine y peurent entrer cinq ou ſix gentils hommes, que i'auois amené auec moy, ie me mis au milieu d'eux: afin que de tous coſtez ilt ouyſſent ce que ie leur voulois dire, qui fut comme s'enſuit.

Meſſieurs, vous m'auez aduerty par deux fois en meſme iour, comme la pluſpart des gens de ceſte ville ſont ſur le poinct de l'abandonner, & ſe retirer vers Bourdeaux, Thoulouſe, & autres lieux de ſeureté: & bref que toute voſtre ville eſtoit en peur Ie voy bien que ceſte crainte vous eſt venuë, pour l'opinion que vous auiez cõceuë que ie vous abandonnaſſe en telle neceſſité, & que ie me fuſſe retiré à Lectoure, parce que c'eſt vne bonne place. I'ay grãd occaſion de me plaindre de vous, pource que vous n'auez iamais ouy dire, qu'en Italie ny autres lieux i'ay faict acte,

par lequel on ait peu cognoistre, que la peur m'aye faict ietter dans les villes fortes. Et auez touſiours ouy dire, que ie me ſuis engagé au plus foible, pour faire teſte à l'ennemy. Ma renommee n'eſt pas en ſi petit lieu, & en la Guyenne ſeulement. Ie ſuis tenu pour tel par toute l'Italie & par toute la France: Et à preſent que ie ſuis preſt d'entrer en la foſſe, péſeriez vous mes bons amis, que ie vouluſſe perdre à vn coup, ce qui m'a couſté de gaigner en cinquante vn an, que i'ay porté les armes? Il faut que vous vous reſoluiez à trois choſes. La premiere, d'oſter toute peur & crainte, qui vous pourroit auoir prins, & l'aſſoupir ſous vos pieds: afin qu'il n'en ſoit iamais memoire: La ſeconde que vous vous accordiez tous à vne meſme volonté, & que vous n'eſpargniez vos biens à ce que ie vous ordonneray, pour promptement & diligemment recouurer tout ce que ſera beſoing pour la deffence de voſtre ville: & la troiſieſme, que vous obeyrez entierement à ſix ou huict de voſtre ville, que ie vous choiſiray, ou bien vous meſmes les choiſirez, tãt pour remparer, que auſſi pour les fournitures, qui ſeront neceſſaires: Et ſi vous m'accordez ces trois choſes, ie vous iure Dieu tout puiſſant, leuant la main, que ie viuray & mouray auec vous autres. Et encores vous iure, qu'auec la fiance & eſperance que i'ay en luy, ie garẽtiray voſtre ville de tous les deux cãpe des ennemis. Car en ma vie i'ay faict de plus grands miracles auec l'ayde de Dieu, que ceſtuy cy. Comme vous voyez mon viſaige remply de bonne volonté de vous deffendre, ie veux auſſi que me montriez le vo-

ſtre, que ie puiſſe cognoiſtre que vous accomplirez ces trois choſes, que ie vous demande. Ie ſçay, qu'il y en a, qui plaindront la deſpence & les frais, qu'il conuiendra faire, mais que ceux-la conſiderant, qu'eſt ce qu'ils deuiendront, ſi les ennemis ſe rendent maiſtres de la ville, comme ſans doute ils feront, ſi vous ne vous eſuertuez. Et que deuiendront vos biens? vos eſtats? vos maiſons? vos femmes & enfans tombant entre les mains de ces gens, qui gaſtent tout? Tout ſera renuerſé ſans deſſus deſſous. C'eſt pour cela, que vous combattez, & auſſi principallement pour l'honneur de Dieu, & conſeruation de vos Egliſes: leſquelles ont eſté aux premiers troubles eſgratignees par ces gens vos ennemis, mais à preſent s'ils y entrent, ils les raſeront rez pied, rez terre, comme vous voyez, qu'ils ont faict à Condõ Puis que ie ſuis auec vous, croyez Meſſieurs qu'ils ſongerõr trois fois à nous venir attaquer, & qu'encores que ceſte ville ſoit foible, ſi leur monſtreray-ie, que ie ſçay deffendre & aſſaillir. Octroyez moy donc ce que ie vous demande, qui eſt en voſtre puiſſance. Et croyez, que ie deſpendray ma vie pour voſtre ſalut & conſeruation: Que ſi vous n'auez deliberé d'y employer le verd & le ſec, c'eſt a dire de faire ce que bons citoyens doyuent faire, ne vous engagez pas & moy auſſi: & que ceux qui auront peur: ſe retirent de bonne heure, & me laiſſent faire auec ceux, qui auront bonne, volonté de mourir pour leur patrie.

Alors les ſieurs de Blazimond, & de la Lande parlant pour tout le Clergé, en peu de parol-

les me dirent, que tout le Clergé depẽdroit leurs vies & biens, pour se deffendre, & pour accomplir ce que ie demanderois, & que tous prendroient les armes, & se rendroient aussi subiects à la faction, que les soldats. De mesmes les messieurs de Iustice en dirent autant. Puis parla le vieux homme de Nort auec vn des Cõsuls, pour toute la ville, m'asseurant qu'ils feroient le semblable de ce, que le Clergé & la Iustice auoient dict, & d'auantage. Car ce n'estoit pas à l'Eglise ne à la Iustice de porter la peine continuellemẽt: mais que tous ceux de la ville riches & pauures, femmes & enfans, sans rien espargner y mettroient la main. Et deuant que laisser parler messieurs de Blasimond & de la Lande, ie priay que tous ceux qui respõdroiẽt, parlassent si haut, que tout le monde l'entendist, comme aussi ils firent. Et comme tous les trois ordres eurent acheué de parler, ie haussay la parolle & dis: Auez vous entendu tous vous autres, ce qu'ont proposé ces messieurs icy, qui ont parlé pour toute la ville ils crierẽt tous qu'ouy. Alors comme i'auois leué la main, ie leur fis leuer la leur, & faire le mesme serment, que i'auois faict: & leur dis, que tout le monde se retirast pour preparer toutes sortes d'outils, & que ie me retirois à mõ logis auec les grands de la ville pour faire l'election des huict. Et pource qu'il estoit desia presque nuict, ils me prierent, que cependant qu'ils estoient assemblez, ie leur laissasse faire l'election des huict, & que ie me retirasse chasser, & me desboter, & que le lendemain matin ils m'apporteroient vn roolle de leurs citadins, & que ie choisirois les

huict qu'il me plairoit. Et ainſi me retiray a mon logis: & apres mon ſoupper arriuerent meſſieurs de Blazimond, de la Lande, le bon homme de Nort, & ſes enfans, auecques vne ioye ſi grande, qu'ils ne la pouuoient monſtrer d'auantage, & me dirent, que les marchans, qui auoient emballé leurs marchandiſes, & vne bonne partie deſia chargee ſur des charrettes, auoient tous deſchargé, & qu'ils ne penſoient point que iamais ville fut plus en ioye, qu'eſtoit la leur. Et iuſques aux femmes & enfans il ne ſe parloit que de combattre, ſçachant la reſolution, que i'auois prinſe d'y demeurer.

Mes compagnons qui voudrez lire ma vie, vous pouuez prendre de beaux exemples en moy Ce peuple qui eſtoit tout eſtonné, & qui abandonnoit la ville, reprint incontinent à ma ſeule parolle tel courage, que ie veux dire auec la verité, que iamais depuis homme n'a cogneu aucune peur dans icelle, combien qu'il y eût apparence de n'y prendre point trop de ſeurté, pour eſtre la ville d'vne trop grand garde, commandee d'vne montagne, & voir deſcendre ſur nos bras deux armees en meſme temps. Croyez mes cõpagnons, que de voſtre reſolution depend celle de tout le peuple, lequel prend courage à meſme qu'il void, que vous en prenez. Auſſi quel bien faictes vous outre l'honneur que vous acquerrez de ſauuer vne pauure ville du ſac: Tant de familles vous ſont redeuables & non ſeulement la ville mais tout vn pays. Car la prinſe de la ville capitale d'vne Prouince amene ordinairement apres, la perte de toute la Seneſchaucee. Ouy, mais

direz vous, il ſe faut enfermer en lieu, ou on peut acquerir de l honneur. Et ou le voulez auoir dans vn chaſteau de Milan? ce n'eſt pas là, ce ſont les murailles qui vous ſauuent: c'eſt en ce lieu, que vous voyez importer au public, encores qu'il ſoit foible. C'eſt vne belle forereſſe qu'vn bon cœur. Ie pouuois demeurer à Lectoure & eſcouter d'ou viendroit le vent. Ie n'auois rien a perdre a Agen, & pouuoir charger tout le fais ſur monſieur le Mareſchal Danuille, qui auoit bonnes eſpaules. Mais ceſte bonne ville perduë, ie voyois tout le pays perdu. Au beſoing monſtrez donc que vous auez le cœur de chaſſer la peur des autres. Et ce faiſant vous ferez touſiours paroiſtre celuy, qui vous eſtes, & tenez vous aſſeuré, que les ennemis vous y voyant engagé, ſongeront trois fois à vous venir attaquer, comme vous auez veu cy deuant. I ay touſiours eu ce bon-heur, qu'Eſpagnols, Italiens, Allemans, & Huguenots Frãçois ont touſiours eu peur ou de m'attendre, ou de m'attaquer. Gaignez ce priuilege ſur vos ennemis, comme vous ferez, en faiſant bien, & mõſtrant vn bon & ferme cœur.

Trois ou quatre iours apres i'eſcriuis à ces meſſieurs, qui auoient charge de Lectoure, & principalement au Chenalier de Romegas, & au Chevalier mon fils les exhortant d'employer tout ce qu'ils auoient peu apprendre au ſiege de Malthe, & de ne faire moins, qu'ils auoient faict là, & que plus d'honneur auroi ils ſans comparaiſon de faire ſeruice au Roy & à leur patrie, que non au pays eſtrange. Ie priois tout le monde de leur obeyr, attandu qu'il n'y auoit homme là de-

dans qu'eux, qui se fut trouué en siege. Et quant à moy, i'estois deliberé de ne bouger d'Agen, & mourir là pour le deffendre. Ils furent fort esbahis, quand il virent ma lettre, & la communiquerent tous ensemble, & m'en escriuirét incõtinent vne, signee des sieurs de Gondrin de Panjas, de la Mothe Gondrin, de Romegas, de Maignas, & du Cheualier mon fils, par laquelle ils me mandoiét, qu'ils trouuoient tous fort estrange, que ie me vouluſſe tãt oublier, que de m'égager dãs vne ville, si foible comme Agen, & si dominee de montaignesque pour tout certain l'artillerie estoit partie de Nauarreins: & que les cinq pieces, qui estoient à Nogarol, n'auoient bougé attendant l'arriuee des autres & qu'ils me prioient m'en aller à Lectoure, & que les Cheualiers de Romegas, & mon fils s'en iroient ietter dans Agen, & qu'estans ieunes & deliberez, s'ils se perdoient, la perte ne seroit si grande. D'ailleurs que si i'abandonnois la campagne, tout le demeurant du pays seroit ruiné & perdu. Ie leur fis respõce, & les remerciay bié fort de la remonstrance, qu'ils me faisoient. Et qu'encores que ie cogneusse bien qu'elle estoit iuste & veritable, neantmoins ie cognoissois bienque c'estoit aussi pour le regret, la crainte que ie me perdisse, & que ie les asseurois, qu'auant qu'ils entendissent dire, que ie m'estois perdu, la prise d'Agẽ cousteroit aux ennemis. Que si monsieur le Mareschal les vouloit venir combattre, il en auroit bõ marché & que ie n'estois aucunement deliberé d'en bouger: mais qu'ils fissent seulement leur deuoir si le siege leur venoit: que de mon costé i'estois

resolu

resolu de le faire, & ne laisser entrer les ennemis que par dessus mon ventre.

Au mesme temps arriua monsieur de la Bruille, maistre d'Hostel de Monsieur de Marescal Danuille, lequel sieur Marescal l'enuoyoit deuers moy, pour sçauoir si monsieur de Monferran venoit auec les mil arquebusiers, comme ie luy auois mandé: & aussi de combien de forces de mon costé ie luy pouuois ayder. Ie comptay de Villeneufue, ou de Lectoure, d'Agen, & de Florence, que i'aurois mil arquebusiers, & les mil de monsieur de Monferran. Ie luy monstray les lettres que ledit Sieur de Monferran m'auoit escrit de S. Macaire. Il ne trouua pas auoir assez de temps à faire repaistre ses cheuaux, pour s'en retourner porter ces nouuelles à monsieur le Marescal. Et comme il se voulut despartir d'auec moy, arriua vne lettre de monsieur de Monferran, escrite à Marmande, qui disoit ainsi, *Monsieur, ie parts à l'heure presente auec mes trouppes, qui sont mil arquebusiers, & soixante sallades, & passeray auiourd'huy mesme vne partie de nos gens la riuiere à Aguillon: & l'autre partie faudra qu'elle demeure iusques à demain matin: & toutes les trouppes se rendrõt demain au soir au port Saincte Marie.* Ledit de la Bruille print vn double de la lettre: & me dict ces mots: Ie m'en vois porter à monsieur le Marescal, les meilleures nouuelles qu'il sçauroit iamais ouyr. Et asseurez-vous sur ma vie, & sur mon honneur, que dés que ie seray-là, il marchera. Et quant & quant courut monter à cheual. Au bout de trois iours estant les trouppes au port Saincte Marie & Aguillon, on me manda de Lectoure, que M.

le Mareſchal s'en eſtoit retourné de Granade à Thoulouſe pour deſpit de la lettre, que la Nobleſſe d'Armagnac luy auoit eſcrite; dont ie vous ay faict mention cy-deſſus, pour vn mot qu'il auoit trouué dedans, qui diſoit, que s'il ne luy plaiſoit de marcher pour les venir ayder à remettre en leurs maiſons, ils ſeroient contraints ſe retirer au Roy, pour le ſupplier de les ſecourir. Voylà de là où vint tout ſon meſcontentemẽt: & deſchargea ſa colere ſur moy, me chargeant que ie luy auois fait eſcrire ladicte lettre. Ie ne veux nier, que le broüillart ne me fut leu en montant à cheual: mais comme ie veux que Dieu m'aide, ie n'euſſe ſceu dire ſix mots de ce qui y eſtoit, car mon affection me portoit à courir à Agen, pour garder que la ville ne s'abandonnaſt: & montois à cheual à l'heure qu'õ me liſoit ledit broüillard, comme deſia i'ay eſcrit. Ie laiſſe à penſer à tous ceux qui ont tant ſoit peu de iugement, ſi ces mots eſtoient de telle importance, que ledit ſieur Mareſchal euſt à ſe picquer de telle façon. C'eſtoit contre le Roy, & non contre nous. Il eſt au Roy & nous auſſi. Sa maiſon en eſt venuë. O ſi i'euſſe voulu entrer ainſi en cholere, combien de fois ay-ie eu occaſion de quitter tout? Ie n'en ay, peut eſtre, que fait trop, non pas pour moy: mais pour le pays, & pour le peuple, qui m'a trouué à dire depuis que i'ay quitté mon gouuernemẽt. Or quand Monſieur de Monterran, qui demeura trois iours à Agen auec moy, & ſes gens au Port ſaincte Marie entendit, que Monſieur le Mareſchal s'en eſtoit retourné à Thoulouſe malcontant, & qu'à grand peine il viendroit, il me

dit, qu'il s'en vouloit retourner à Bourdeaux : & qu'il ne sçauoit si les Princes s'achemineroient vers ledit Bourdeaux, entendant qu'il n'y auoit personne dedans. Ce qu'il fit, comme la raison le vouloit aussi. Et ie demeuray en blanc, sans esperance d'estre secouru de personne du monde. Voylà comment pour vn mot, pour vn seul despit, le pays courut grand fortune.

Vous Messieurs les Princes, Mareschaux, Lieutenants de Roy, qui commandez aux armees, pour vne picque particuliere, n'abandonnez le general. Monsieur le Mareschal deuoit considerer, que c'estoient des Gascons exilez de leurs maisons, qui escriuoient en cholere. Il ne s'en deuoit prendre à moy, ny à eux, ains les excuser, & pour cela ne laisser le pays à l'abandon. Nostre Prouerbe dit, *Qui perd le sien, perd le sens.* I'ay souuent recherché l'aduis, & secouru celuy que ie sçauois ne m'aymer guere. Ne permettez que vos despits & vos passions particulieres offencét le general. Bien souuent me suis-ie trouué voir des grands, qui se fussent voulus entre-manger, bien d'accord pour leur maistre, & se parler & entretenir comme freres : & apres quelque chose de bon ou quelque bon succez, se faire bons amis. I'ay depuis ouy raconter à ceux, qui ont eu ce bon-heur d'y auoir esté, que la pluspart des chefs, qui se trouuerent à ceste grande bataille qu'on a gaignée contre le Turc estoient ennemis mortels : mais que pour le combat ils s'accorderent : & apres la victoire se firét bons amis. Pleust à Dieu que monsieur le Mareschal eut voulu laisser le mal talent qu'il auoit contre moy à Thou-

louſe, pour venir rompre la teſte à Mongommery. Il euſt acquis de l'honneur, & le pays du profit, au lieu que ſa colere nous a ruinez. Ie penſois eſtre le plus colere homme du monde: mais il a monſtré qu'il l'eſtoit plus que moy. Et s'il fuſt venu, ie l'euſſe aſſiſté comme le moindre Gentilhomme de l'armee.

Ayant ouy ſa reſolution, ie manday deux fois à monſieur de Fontenilles qu'il s'en vint auec ſa compagnie ſe jetter dans la ville auec moy. Difficillement pouuoit-il auoir ſon congé, pour venir: ſi eſt-ce qu'il ſe rendit à moy. I'auois les quatre compagnies que mon nepueu de Leberon m'auoit ramenees de Libourne, les trois au port ſaincte Marie, & l'autre à Aguillon, qui arriuerent incontinent que monſieur de Monferran en fut party. Et auant que monſieur de Fontenilles arriuaſt à Agen, il y a vn Gentil-homme nommé monſieur de Montazet, qui me vint prier d'oſter la cõpagnie qui eſtoit à Aguillon, & qu'ils s'obligeoient de garder la ville auec le peuple. Et encores bien que ie cogneuſſe, qu'il n'eſtoit en ſa puiſſance de faire ce qu'il promettoit, & qu'il le faiſoit pour eſpargner les viures de la ville, ie le luy accorday, me doutant bien qu'il eſcriroit à monſieur le Marquis de Villars, que ie luy auois faict manger ſes terres, & enuoyay ladicte compagnie à Villeneufue. En quoy ie fis vne grande faute: car ceſte place euſt tenu la riuiere de Lot & de Garonne: mais quoy, ces criards, qui veulent eſpargner les maiſons de leurs maiſtres, pour faire les bons valets & meſnagers, perdent bien ſouuent les places. Fermez les oreilles ſes plain-

ctes & si presentes necessitez, vous qui iurez cest honneur de commander. I'eusse mieux fait, si i'eusse bien retenu la leçon que ie vous apprens à present.

Or ie faisois mener vne traficque à monsieur de Leberon, pour donner vne escallade aux Capitaines Manciet & Chassaudy, deux mauuais garçons, qui estoient à Monheurt. Ledict Sieur de Leberon estoit auec huit ou dix arquebusiers seulement à Aguillon : afin de mener plus secrettement l'entrepriſe. Viard Cõmissaire des guerres arriua, qui s'en alloit à la Cour, de la part de monsieur de Marescha l. Et encores que ie sceusse bien que ledit sieur Marescha l estoit marry contre moy, si est-ce que ie fauorisois tout ce qui venoit de luy, puis que c'estoit pour le seruice du Roy. Et escriuis à monsieur de Leberon, qu'il luy fist faire compagnie iusques à ce qu'il auroit passé Thonens, lequel il trouua à Aguillon apres l'entrepriſe qu'ils deuoiẽt executer le lendemain à la minuict : car ie luy enuoyois cinq ou six batelees de soldats d'Agen, & alloient les trois cõpagnies qui estoient au Port. Mais comme la fortune de la guerre est bisarre, elle s'en trouua bien ce iour-là, que le Commissaire Viard passa : car pour luy faire escorte, ledit Sieur de Leberon luy bailla vn nombre d'arquebusiers, faisant estat que dans trois heures ils seroient de retour. Et attendant lesdits arquebusiers, voicy arriuer messieurs de la Caze, de la Loue, de Guytenieres, de Moneins, & autres Capitaines auec sept ou huict cornettes de gens de cheual, qui estoiẽt partis de Lanserthe, là où il y a neuf grands lieuës, &

n'auoient repeu qu'vne heure à Haute-faye. Bref ils firent vne caualcade de gens de guerre, & enuironnerent Aguillon. Monsieur de Leberon se trouue seul auec quelques soldats & les habitans. Incontinent mõsieur de Montazet luy vint dire, qu'il ne pouuoit pas tenir la ville, & qu'il ne la vouloit point mettre au hasard d'estre destruicte & ruinee: & firent quelque capitulation, laquelle fut bonne pour ledit de Leberon: car il tomba és mains de ces quatre, qui estoient fort de mes amis, pource que le temps passé i'auois faict quelque chose pour eux. I'estois le premier Capitaine, qui iamais auoit faict combattre le Capitaine Moneins, & chacun voulut recognoistre le plaisir qu'il auoit autresfois receu de moy: de sorte qu'ils le laisserent aller. Ce sont des honnestes courtoisies entre gens de guerre. Mais mon dit nepueu fit là vn pas de clerc, de n'auoir sceu garder ses gens, pour la necessité. Il pensoit les ennemis trop esloignez pour venir à luy. Capitaines mes compagnons, c'est vn mauuais penssement: car il deuoit considerer l'importance de la place, qui estoit sur deux riuieres, & que les ennemis ne faudroient de souhaitter vn si bon morceau, veu mesme le bon voisinage de Cleyrac & Thonens. Or i'eus part à la folie, d'auoir tiré la garnison pour la crainte d'offencer monsieur le Marquis.

Incontinent que i'entendis sa prise, ie retiray dans Agen les trois compagnies, qui estoient au Port. Deux iours apres y arriua le camp de messieurs les Princes. Ils se camperent depuis Aguillõ iusques à demy lieuë de Villeneufue & iusques

au grand chemin, qui va au long des vallons, qui ſont en cet endroit-là où il y a de fort bons villages. Or comme deſia i'ay dict, i'auois party la ville en huict: & auois mis en chacune part deux bons chefs de la ville. C'eſtoit vn plaiſir de veoir les hommes & femmes au trauail, leſquels y arriuerent à la poincte du iour, & n'en ſortirent que la nuict ne les en tiraſt. On ne demeuroit qu'vne heure au manger ſans plus. Tous les principaux de la ville eſtoient touſiours à la ſolicitation du labeur. Il n'y auoit rien qui fuſt eſpargné, iuſques aux Religieuſes propres. On me vint vn ſoir dire, qu'vne compagnie de Reiſtres s'eſtoit eſlargie iuſques à vn quart de lieuë pres de nous en vn village, tout aupres de Monbran, chaſteau de l'Eueſque d'Agen. Le matin ie mõtay à cheual auec ma compagnie, & allay iuſques aupres du village. Et pource que deux payſans me dirent, que trois autres cornettes eſtoient logees tout ioignant celuy-là, ie fis demeurer derriere les argoulets, qui eſtoient ſortis auec moy, m'aſſeurant bien que les Reiſtres ſecourroient leurs compagnons, puis qu'ils eſtoient ſi pres, & qu'il nous faudroit retirer en haſte. Et craignant de perdre leſdits argoulets, pource qu'ils n'eſtoient gueres bien montez, & il y auoit bouë iuſques aux genoux des cheuaux, quelques-vns des mieux montez allerent auec Monſieur de Madaillan, auquel ie fis charger ſans rien regarder au trauers du bourg. Quelques-vns furent tuez ſur la ruë en paſſant. Les Reiſtres ſe ietterent dans deux ou trois logis, là où eſtoient leurs Capitaines. Les trois autres cornettes qui

eſtoient terre-tenant, furent incontinent à cheual, & tout ce que nous peuſmes faire, ce fut de leur en amener trente ſix cheuaux. Et croy que ſi i'euſſe laiſſé aller tous les argoulets, ils ne leur en euſſent pas laiſſé vn. Et comme monſieur de Madaillan vit venir au galop les trois cornettes, il ſe retira à moy: mais elles ne le ſuiuirent pas beaucoup. Et ainſi nous retiraſmes dans la ville.

Or Viard fut bien toſt de retour de la Cour, car il auoit paſſe port du Roy, & de Meſſieurs les Princes, & s'en alla trouuer M. le Mareſchal. Monſieur de Fontinilles arriua le lendemain que nous euſmes prins ces cheuaux. Et par ainſi i'eus deux compagnies de genſd'armes dans la ville, & trois de gens de pied. I'auois mis, dés que i'arriuay-là, M. de Laugnac à Peymirol auec deux compagnies de gens de pied, qui eſtoient celles de la garde du Port ſaincte Marie & Malues, qui firent de belles eſcarmouches. Et encores que monſieur de Laugnac fuſt malade de la maladie, qui l'a ſi long temps tenu: neantmoins ſi tenoit-il les ſoldats nuict & iour dehors, & faiſoient touſiours quelque prinſe ſur les ennemis. Nos gens de cheual ſortoient bien ſouuent: mais il trouuoit touſiours ces Reiſtres ſi ſerrez dans les villages, & enfermez auec des barrieres, qu'on ne pouuoit rien gaigner ſur eux, que des coups, & tout incontinent eſtoient à cheual. A la verité ces gens-là campent en vrays gens de guerre. Il eſt mal-aiſé de les ſurprendre. Ils en ſont plus ſoigneux que nous: & encores plus de leurs armes & cheuaux. D'auantage, ils ſont plus eſpouuentables à la guerre: car on ne void rien que

feu & fer, & n'y a valet d'estable en leurs troupes qui ne se dresse pour le combat: & ainsi auec le temps se font gens de guerre. Ie ne pouuois secourir nostre cauallerie de gens de pied, à cause des grandes bouës, aussi que ie craignois vne perte, ayant si peu de gens, comme i'auois dans la ville, laquelle peut estre, eust mis vne telle espouuante dedans, que la perte s'en fust ensuiuie. Ie n'estois que sur la deffensiue: & toutesfois ie les tenois en ceruelle, leur monstrant que ie ne les craignois gueres. Messieurs les Princes & l'Admiral demeurerent cinq sepmaines ou plus, campez là où i'ay dit: Monsieur de Mongommery trois & plus à Condon, où il fit tous les diables, ruynant & saccageant les Eglises, & pillant tout: & tenoit son camp iusques à Plume des Bruilles. Ny de leur costé ny du mien nous ne faisions rien: à cause que ie n'auois point de gens. Ils mangeoient leur saoul, & faisoient grand chere: car ils auoient tant paty depuis la perte de Moncontour, qu'il n'estoit possible de plus. Ie croy qu'ils auoiét plus d'enuie de se repoſer, que de m'attaquer. Quant à moy ie m'attendois nuict & iour à me fortifier. Estant en ces termes, arriua vne nuict M. de la Valette, qui venoit du camp de Monsieur: & par fortune se trouua à Villeneufue à l'heure que Messieurs les Princes enuoyoiét vn trompette à M. de Cassaneuil qu'il leur rendit la ville. Ledit Sieur de la Valette ordonna luy-mesme la responce: qui fut, que la ville estoit au Roy & non pas à eux, & que s'il y auoit trompette ny tabourin qui retournast plus, l'on les pueroit, & qu'il y auoit trop de gens de bien là

dedans pour la rendre. La nuict ledict Sieur de la Valette se hazarda de passer auec beaucoup de danger, & me vint trouuer enuiron les neuf heures. Il me trouua au lict, car i'estois fort secouru de Messieurs de Fontenilles, & Madaillan, de Leberon, & des autres Capitaines. Par ainsi ie dormois à mon aise allant tout d'vn grãd ordre, aussi bien la nuict que le iour. Il faut pardonner à la vieillesse. Ledit sieur de la Valette me dit, que i'enuoyasse vn chef pour commãder à tous ceux, qui estoient dans la Ville neufue: car autrement la ville s'en alloit perduë: & iamais ne me voulut dire la raison: mais seulement me hastoit d'y enuoyer promptement vn chef, & me disoit tousiours que si ie ne me hastois, i'en serois le premier marry, car c'est vne ville d'importance, & belle ville de guerre Qui fut cause que ie me leuay du lict, ne voulant mespriser l'aduis d'vne si bonne teste que la sienne: & depeschay promptement deux hommes au Cheualier mon fils à Lectoure, que tout incontinent ma lettre veuë, il montast à cheual, & qu'il me vint trouuer, pour s'aller ietter dans Villeneufue: & qu'à la diligence qu'il feroit, ie cognoistrois s'il estoit mon fils. Ie manday au Cheualier de Romegas, que ie le priois qu'il fit tout seul, ce qu'ils faisoient eux deux ensemble. Il fut iour auant que les deux messagers fussent à Lectoure. Le Cheualier mon fils print promptement congé de tous ces Seigneurs qui estoient là: & arriua à Agen sur les trois heures apres midy. Quatre ou cinq iours deuant, monsieur de Mongommery auec tout son camp à pied & à cheual, vint donner vne camisade au

capitaine Cadreils Lieutenant de la compagnie de cheuaux legers du capitaine Fabien mon fils, que i'auois mis dans Moyrax auec vingt-cinq sallades, & vingt cinq arquebuziers. Or Moyrax est vn petit village fermé de murailles. A la plus haute on y montoit auec vne eschelle de douze degrez, sans aucun flanc: & y arriua demy-heure auant iour. On m'en vint aduertir à Agen, ayant prins vn clistere, lequel i'auois encores dans le corps: sans autre attente ie m'armay & montay à cheual, & allay passer la riuiere. Les Gentils-hommes de ma compagnie passoient les vns apres les autres, tant qu'ils pouuoiẽt apres moy. Monsieur de Fontenilles n'arriua que le lendemin. Ie me trouuay seul auec quatre cheuaux deça la riuiere deuers Gascogne, là où Moyrax est assis, & pres d'Estillac, qui est à moy. Et auec ces quatre cheuaux ie donnay à toute bride droit à Moyrac, la où il y a vne lieuë. Et à la verité si M. de Mongõmery eust enuoyé seulement dix ou douze cheuaux sur le chemin d'Agen à Moyrax, i'estois prins ou mort: Mais il faut par fois tenter la fortune, & faire le soldat. L'ennemy ne sçait pas ce que vous faites. Et ainsi arriuay à Moyrax: & trouuay que ledit Mongommery s'en estoit party, il y auoit enuiron demy heure: & laissa les eschelles au pied de la muraille. Ayant demeuré deux heures là, ils n'eurẽt iamais la hardiesse d'en dresser vne. Et encores qu'auparauãt ie n'estimasse gueres leurs gens de pied, cela confirma encores mon opinion de les estimer moins. Et ainsi m'en retournay à Agẽ. Les Medecins furent contraints me donner vn autre clistere, pour me iet-

ter celuy-là du corps, parce que le trauail auoit arreſté ſon operation. Ie demeuray deux iours ſans bouger du lict. Et comme mon fils le Cheualier fut arriué, ie manday ſoudain querir le Capitaine Cadreils, & enuoyay vingt cinq arquebuſiers en ſa place: afin qu'il allaſt auec mondit fils à Villeneufue. Monſieur de ſainct Giron, frere de monſieur de la Guyche, Colonnel des vingt-deux enſeignes de monſieur le Mareſchal s'eſtoit fait apporter à Agen malade, pource qu'il auoit eſté bleſſé à l'aſſaut de Mazeres, en vne jambe, ou en vne cuiſſe, que ie ne mente, lequel ſe vouloit retiter à ſa maiſon, pour ſe faire guerir. Et à vne heure de nuict ie les tiray dehors, & leur baillay deux bonnes guides, qui les rendirent le lendemain au point du iour à Villeneufue. Tout le monde fut fort ioyeux de la venuë de mon fils le Cheualier: & croy que leur diſpute eſtoit, qu'ils ne ſe vouloient pas obeyr les vns aux autres. I'y euſſe enuoyé le Capitaine Fabien mon ieune fils, mais nous le tenions à la mort, depuis ſon retour du camp: & pour lors n'auions autre eſperance de luy, que la mort.

Or d'heure en autre i'eſtois aduerty comment monſieur l'Admiral dreſſoit vn pont de batteaux au port ſaincte Marie: & auoit recueilly tous les batteaux de Lot, & de Garonne, iuſques à Marmande. I'eſtois auſſi aduerty d'heure à autre cõment les ennemis auoient enuoyé querir de la groſſe artillerie en Bearn. Toutes ces nouuelles me faiſoient haſter les trãchees & fortifications, que ie faiſois à Agen, penſant comme il y auoit de la raiſon, qu'ils me vouluſſent attaquer. Car

ce n'eſtoit petite prinſe, tant pour les richeſſes, que pour deffaire la Nobleſſe, qui s'eſtoit enfermee là dedans, pour l'amour de moy. Ie tins vn conſeil dans mon logis & dans vn petit cabinet, là où nous n'eſtiõs que huict ou neuf, & diſputames quel moyen il y auoit de rõpre ce pont. Vn maiſtre maſſon, qui eſt de Thouſe, qui faiſoit les moulins de monſieur le Marquis de Villars à Aguillon parlant à quelqu'vn mit en auant que ſi nous deſtachions vn moulin d'eauë de ceux qui eſtoient attachez deuant la ville, il romproit le pont, car la riuiere de Garonne eſtoit grande & deſbordee: & touſiours croiſſoit, à cauſe qu'il pleuuoit preſque touſiours. Il ne ſe trouua homme de ſon opiniõ, qu'il fuſt poſſible, qu'vn moulin rompit le pont: car l'on nous aſſeuroit que monſieur l'Admiral auoit fait faire à Thonens de grands cables, comme la jambe d'vn homme, & en auoit fait apporter de Montauban pareillement, & de groſſes chaiſnes, comme il eſtoit vray. Car outre les grands cables, le pont eſtoit enchaiſné d'autre-part. En fin de compte il n'y euſt nul de nous qui fuſt de l'opinion du maſſon, ſauf le Capitaine Thodias noſtre ingenieur, qui diſoit, que ſi l'on le pouuoit charger de groſſes pierres, qu'il penſoit que l'entreprinſe reüſſiroit, mais non ſans eſtre chargé: & par ainſi ne priſmes aucune reſolution. Et deux iours apres l'on me manda de Thoulouſe, que monſieur le Mareſchal Danuille faiſoit armer trois batteaux, & que le Capitaine Sainct Projet les deuoit conduire auec ſoixante ſoldats dedans, & que dedans huict iours ils deuoient eſtre preſts, & que

ledit Sainct Project passeroit de nuict dans ce terme. Nous auions discouru, que nous ne pouuiõs charger le moulin, que monsieur l'Admiral n'en fut aduerty par ceux de leur religion, qui estoiẽt dedans Agen soubs la protection du malheureux Edict, ainsi nous le pouuions appeller, & l'appelleray touſiours. Et en vne sorte ou autre nous demeurasmes confus, sans esperance d'autre remede, que nous bien deffendre.

Pendant ce, le Commissaire Viard estoit reuenu, & incontinent vne autrefois depesché par monsieur le Mareschal deuers le Roy: & arriua auec vne trompette dudit Sieur Mareschal vn Mecredy entre neuf ou dix heures: & me dit en secret l'entrepriſe de monsieur le Mareschal pour rompre le pont, mais qu'il se doutoit que monsieur l'Admiral en fust aduerty: & que pour ceste occasion il amenoit l'vn des trompettes de monsieur le Mareschal auec luy iusques au Port saincte Marie, & que s'il attendoit, quand il seroit audit Port, que les ennemis en fussent aduertis, il me renuoyeroit le trompette pour m'en aduertir: afin que ie gardasse que ledit Capitaine Sainct Projet ne passast outre, & qu'il falloit que ie tinsse garde sur la riuiere iour & nuict. Et ainsi se departit de moy: & fut sur les deux heures apres midy au Port Saincte Marie: & vit passer trois cornettes de Reistres par dessus le pont, venant loger vers la Gascogne. Le trompette eut fort bon moyen de veoir tout le pont, comme il estoit bien attaché. Et se peut-on asseurer que ceux de Cleyrac, & de Thonens n'y auoient rien espargné; car ces bonnes gens

n'ont rien eu de cher, pour faire mal à leurs voiſins, & contre le ſeruice du Roy. Le trompette arriua eſtant neuf heures du ſoir, par lequel Viard me mandoit que ie gardaſſe que le Capitaine Sainct Projet ne paſſaſt outre, pour aller executer ſon entreprinſe, car les ennemis en eſtoient aduertis, & qu'ils auoient mis ſept ou huict petites pieces d'artillerie au bout du pont vers la Gaſcogne, & que mil ou douze cens arquebuziers gardoient le bout du pont. Bref qu'il n'y falloit point aller, car il n'en eſchapperoit pas vn de ceux qui iroient. Et comme le trompette eut parlé à moy, il ſe retira à ſon logis: & ſans faire autre bruit, i'enuoyay ſecrettement querir trois perſonnages de la ville, a qui i'auois deſia deſcouuert mon intention, qui eſtoit d'enuoyer à bas la riuiere le moulin du Preſident Seuin, pource qu'iceluy Preſident auoit abandonné la ville. Ie ne veux point icy nommer les trois, car il les mettroit en procez: & les Commiſſaires qui ſont à preſent par deça, facilement luy feroient raiſon à ſa volonté, comme ils font bien à d'autres, contre les Catholiques. Et comme nous euſmes parlé enſemble, nous arreſtames qu'ils iroient faire ſortir ſix ſoldats mariniers, & qu'ils iroient deſtacher le moulin, faignant d'aller faire la garde ſur le bord de la riuiere, pour garder que le Capitaine ſainct Projet ne paſſaſt outre. Et ainſi tous trois ſe departirent de moy, & ne furent pas pareſſeux à mettre les ſoldats dehors, ny leſdits ſoldats à deſtacher le moulin. Deſquels s'en noya vn en deſtachant la chaiſne, qui tomba du petit batteau, ainſi que le pal où eſtoit attachée la chaiſ-

ne, se defit Il pouuoit estre vnze heures de nuict: & ainsi que i'ay entendu depuis par les ennemis, le moulin arriua au pont vers vne heure, lesquels auoient mis des sentinelles vne grãd demie lieuë contremont la riuiere: afin de donner l'alarme, quand le Capitaine Sainct Projet passeroit. Et cõme ils commencerent à ouyr le bruit du moulin, donnerent l'alarme, laquelle incontinent fut au Port. Et tout le monde se ietta aux deux bouts du pont: & commencerent à tirer force arquebuzades au pauure moulin, lequel ne disoit mot: mais il donna vn tel choc, qu'il emporta tout le pont, cables, chaisnes, & batteaux: de sorte qu'il n'en y demeura qu'vn, qui estoit attaché à la muraille du logis de monsieur le Prince de Nauarre. Il alla des batteaux iusque à sainct Macaire. Et en y a, qui m'ont dit qu'il en estoit allé iusques aupres de Bourdeaux. Ce braue moulin du President alla encores rompre vn autre moulin Huguenot au dessous de Thonens: & en fin s'arresta aux Isles vers Marmande. Les premiers par qui nous sceusmes la rupture du pont, ce fut par des pauures gens, qui alloient achepter du sel au bout dudit pont des soldats Huguenots, qui en auoiẽt prins sept ou huict batellees chargees. Les ennemis auoiẽt tué plusieurs de ces pauures gens, leur chargeant qu'ils estoient cause de la rupture du pont. Quelquesvns de leurs soldats, qui s'estoiẽt iettez sur le pont s'en allerent à vau-l'eau. Mais il n'estoit qu'entre l'aube du iour & le Soleil leuant, que les gardes me manderent qu'il estoit arriué sept ou huict de ces pauures gẽs, qui portoient le sel, lesquels disoient le pont estre rompu:

rompu. Ie m'en allay tout incontinent sur le grauier, & du costé de deça la riuiere deuers Gascogne. Et du passage enhors l'on me fit passer deux ou trois de ces pauures gens qui estoient arriuez audit passage, & qui estoient au bout du pont auec ceux que les ennemis auoient tué & s'estoiét sauuez par la campagne la nuict, qui me conterent le tout, de mesmes que les autres, qui estoient venus par le costé du port: & tousiours quelqu vn en venoit, qui nous confirmoit mesmes nouuelles. Ie fis passer dix ou douze sallades du costé de Gascogne, qui allerent iusques au dessous de Serignac, & prindrent deux prisonniers, qui le me conterent encores mieux, que ces bonnes gens. Cependant secretement ie fis accoustrer vn petit batteau auec sept ou huict rames: & donnay au mariniers vingt cinq escus pour aller porter les nouuelles à Bourdeaux, & escriuis vne lettre à messieurs de Lansac. Baron de la Garde, & Eueſque de valance mon frere, là ou ie leur discourois comme tout s'estoit passé, les priant en donner aduis à la cour de Parlemét & aux Iurats: afin que tout euſſent part de ceste bonne nouuelle. Car cela rompit fort le dessein des ennemis, lesquels nous euſſions fort incommodez, si monsieur le Mareschal eut voulu oublier sa colere, les prenant ainsi separez. Le trompette dudict sieur auant qu'il partit, entendit la ioye que toute la ville auoit de la rupture du pont: & s'en alla en diligence porter les nouuelles à son maistre. Ceste executiõ fut faite le Mercredy vers la minuit, & le Ieudy à l'entree de la nuict les mariniers partirent & comme ils furent

au Port saincte Marie,& pres de là, ou estoit le pont ils laisserent couler le batteau à la discretiõ de la riuiere estans eux tous couchez dans le batteau. Les ennemis commencerent à crier:mais personne ne respondoit. Et ils eurent opiniõque ce fust vn batteau qui se fust destaché de luy mesmes: & comme ils furent vn iect d'arbaleste au dessoubs, tous se leuerent:& chacun print sa rame:& leur commencerent à dire des iniures, & firent si grand diligence, qu'ils furent le lendemain matin,qu'estoit le Vendredy au soleil leuãt à Bourdeaux,& en fut la ioye fort grãde.Ie croy que iamais marinier venant des terres neufues n'apporta nouuelles, ou il y eust si grand presse. Presque tous ces Seigneurs y faisoient doubte. Tout le monde alloit aux logis de messieurs de Lansac, Baron de la Garde& de Valance,pour en entendre la verité. Monsieur de Valence despescha incontinent son secretaire nommé Chauny vers leurs Majestez,pour rapporter des nouuelles, au contraire de ce que le commissaire Viard leur apportoit. Ledict Viard,à ce qu'on m'a dit, arriua le matin,qui donna de la fascherie grande à leurs Majestez,& à Monsieur du paracheuemẽt du pont,de sa structure,& force,y pouuãt passer grosse artillerie par dessus à plaisir:& que les gẽs de cheual y passoient trois à trois de rang, comme il estoit bien vray:& ne mentoit de rien. Il y auoit raison de s'en fascher:car la commodité de ce pont leur eust donné le loisir de prendre tout: & faire passer tout le canon à l'aisse. Chauny arriua le soir,qui apporta la rupture. Et que si l'vn auoit porté la fascherie, l'autre apporta la ioye:

pour quelques iours ie fuz le meilleur homme du monde, & grand guerrier : mais ceste bonne opinion de dura gueres. Car mes ennemis, que i'auois à la Court desguisoient au Roy qui estoit lors à sainct Iean, toutes choses. Et en fin quelque chose, qu'il y eust, ie ne faisois, ny n'auois iamais rien faict qui vaille, & le Roy le croyoit, ou à tout le moins ie croy qu'il faisoit semblant de le croire, pour les contenter. Et voyla l'hiſtoire de la rupture du pont, & à la verité.

Maintenant il faut dire, quel profit a porté la rupture de ce pont, & la deliberation qu'auoit faicte monsieur l'Admiral, si ledit pont fust demeuré en pied. Il fust arresté & conclu en leur conseil, que l'on passeroit l'hyuer iusques à la recolte, en ces lieux, ou estoit leur camp, & qu'ils se feroiẽt venir la grosse artillerie de Nauarreins pour prendre toutes les villes, qui estoient au long de la riuiere de Garonne, iusques aux portes de Bourdeaux, & qu'ils attaqueroient Agen, mais que ce seroit la derniere, pource qu'ils vouloient prendre Castel jaloux, Bazas, & tout ce qui estoit deça & delà la Garonne, iusques aux portes de Bourdeaux, & que par ce moyen de ce pont l'vn & l'autre pays, qui sont des plus riches de France, leur seroit à commodité. Ils faisoient estat d'auoir prins tout cela en moins de quinze iours, comme il eust esté vray, car ils estoient lors maistres de la campagnes. Ils esperoient attaquer Libourne, s'asseurans que en toutes ces villes ils trouueroient grand quantité de viures, & que par ce moyen & entreprinse qu'ils auois faictes, rien ne descendroit dans Bourdeaux, ny au Inog

de la Garonne, n'y moins du costé des Landes, faisant leur compte, que dans trois mois la ville de Bourdeaux seroit reduicte à toute extremité. Et croy qu'il n'eust pas tant duré: car desia le bled y estoit à dix liures le sac: & par mer à cause de Blaye, il n'y eut peu rien entrer. Ceste ville est bonne & riche, & vne bonne ville de guerre, mais elle est en vn pays sterile: de sorte que qui luy osteroit la Garonne & la Dordoigne, elle seroit bien tost reduicte à la faim. Elle ne vid que du iour à la iournee.

Ils auoient desaigné faire venir leurs nauires en riuiere & à Blaye, laquelle ils tenoient, pour garder que les galeres ne peussent sortir ne rentrer. Les Vicomtes auoient promis à monsieur l'Admiral, de luy faire venir soixante mil sacs de bled, au long de la riuiere de Garonne, prenant ledits bleds en Commenge & en Lomaigne, qu'est le pays de la Guyéne, la où il en y à le plus Car pour le moins il y a cinq cens marchans, & autant de gentils-hommes, qui font estat de les garder trois ou quatre ans attandant que la vente des bleds soit grande. Par ainsi facillement & aysément ils eussent tenu promesse à monsieur l'Admiral. Et par là ils se tenoient certains de faire venir le Roy à telle composition qu'il leur eust pleu, Ie ne sçay s'ils eussent eu Bordeaux s'ils l'eussent rendu, aussi peu que la Rochelle pour le moins ils se pouuoient bien vanter ayant eu Bourdeaux & tenant la Rochelle, quils auoiét le meilleur coing, & le plus fort du Royaume de France, tant par mer que par terre dominant cinq riuieres nauigables, y comprenant la Cha-

rante. Depuis qu'ils eussent esté entre les riuieres de l'isle, Dordogne, Lot & Garonne, il falloit au Roy pour le moins quatre camps pour les contraindre à combatre. Et veux dire qu'ils tenoient le meilleur pays, & les deux meilleurs & plus grands hautes du Roiaume de France, qu'est celuy de Brouage, & celuy de Bourdeaux.

Ie m'estonne comme il y a des gens si mal habilles, qui donnent entendre au Roy qu'il faut encoigner les huguenots dans la Guienne C'est vne mauuaise piece. Si le Roy l'auoit perduë, il la recouureroit bien tard. Mais ces bons conseillers le font pour leur commodité & pour ietter la guerre loing d'eux: si la leur vendrons nous bien cher auant qu'ils l'ayent. Certes le Roy en deuroit faire plus d'estat, & empescher ses ennemis d'y prendre pied, & ne laisser ce pays à l'abandon, permettant qu'on se rie de nos miseres iusques à demander si nous couchons encores dedans le lict. Ie ne puis, croire, que c'este parolle soit sortie de la bouche de la Royne: car elle y a touſiours trouué, & y a encores de bons seruiteurs. Ces messieurs de France, qui se mocquent de nous, en pourront auoir à leur tour. Touſiours le mal n'est pas à vne porte. Or voyla la conclusion de leur conseil, qui estoit tresbon. Monsieur de Valance mon frere tesmoignera, qu'vn qui assistoit au cõseil, quand bon luy sembloit, nous a dict ladicte deliberation, qui estoit grande. Et croy que quãd ils eussent voulu chasser tous les Catholiques, & retirer tous les huguenots du Royaume de Erance dans ce pays, qu'ils eussent tenu, ils possedoient prou, pour les

faire tous riches, & si tous ceux de la noblesse de ce pais de deçà eussent esté contraincts se faire huguenots, & prendre les armes pour eux. Ainsi mal ayséement apres, le Roy en eut esté maistre. Car de les faire retourner de rechef à nostre religion, il y eut eu bien affaire, parce que depuis qu'on est accoustumé à quelque chose, soit bonne ou mauuaise, il est fort facheux de la quitter Mais Dieu n'a point voulu vn si grand mal pour le Roy, ny pour nous qui sommes Catholiques

Voy-là dequoy à seruy la rupture du pont, au iugement des amis & ennemis. Et veux dire, que de tous les seruices, que i'ay iamais faicts à la Guyenne, celuy cy est des plus remarquables, qui n'est procedé d'autre chose, sinon de la deliberation que ie prins à m'aller ietter dans Agen Car autrement la ville estoit abandõnee: & mõsieur l'Admiral s'en venoit droict là & non au Port saincte Marie, ny à Aguillon, comme il fut contrainct de faict. Car à Lauserte, le conseil fut tenu qu'au partir de là, on s'en venoit loger à Castel-Sagrat, Monjoy, sainct Maurin & Ferussac, & le lẽdemain à Agen, tenant pour certain, qu'ils ny trouueroient aucune resistance. Si cela fut aduenu, il eut bien eu les coudees franches, Et dans deux grosses riuieres eut non seulemẽt rafreschy son armee, mais aussi asseuré le pays pour luy. Ie sçay bien, qu'il fut respondu à monsieur l'Admiral, par deux ou trois, que s'il estoit vray, que i'y fusse dedans, ils ne m'en tireroient qu'en pieces, & que i'auois bien faict en ma vie de plus grandes folies que celle là. Et en y eut qui dirent, qu'ils m'auoient veu engager en trois ou quatre

places, la plus forte desquelles ne valoit par la moitié d'Agen, & que i'en estois sorty à mon honneur. Ceux là qui respondoient cela, le pouuoiét bien tesmoigner à la verité: car ils s'estoiét trouuez auec moy en ces lieux au besoin. Monsieur l'Admiral soustenoit tousiours, qu'il estoit bien asseuré que ie n'estois pas à Agen pour y demeurer, & que dés que i'entendrois qu'il y viédroit, que ma deliberation estoit de passer la Garonne, & me ietter dans Lectoure, disant, il est trop vieux routier, pour s'engager en vne si mauuaise place. Les autres asseuroient tousiours, que ie n'en bougerois point, à peine de leur vie. Qui fut cause, que monsieur l'Admiral adhera à leur opinion, & changea le chemin droict à Aguillon s'estendant iusques au Port saincte Marie: & s'ils voyoient que i'abandonnasse la Ville, & que ie me retirasse vers Lectoure, comme il pensoit, que ie fisse, ils s'en viendroient à Agen. Il a trouué à la fin, que ceux qui soustenoient que ie n'en bougerois point, me cognoissoient mieux que luy, & que ceux qui l'auoient aduerty, que ie me voulois retirer à Lectoure, estoient fort mal informez. Et pource que l'on m'a reproché, qu'il y auoit trois ans que ie n'auois rien faict qui vaille l'on cognoistra aux œuures que i'ay faictes pendant les trois ans, sans argent, ne gens à pied ny à cheual, que si i'eusse esté secouru d'argent seulement pour soldoyer des hommes, & que le Roy m'eut donné les compagnies & gens d'armes que ie demandois, i'eusse bien gardé à monsieur l'Admiral de faire boire ses cheuaux en la Garonne, & les Reistres de venir boire nostre

vin. Car le Comte de Mongommery n'euſt iamais eu le loiſir de les appeller : & en euſſe eu bon marché.

Le pont rompu, monſieur l'Admiral demeura quatre ou cinq iours, ne ſçachant de quelle bois faire fleſches, & logé chez Guillot le ſongeur, car il auoit ourre le camp du Comte de Mongommery trois cornettes de Reiſtres engagees deçà la riuiere vers Gaſcogne, & c'eſtoient ceux qui auoient paſſé la riuiere eſtant logez à Labardac : & ne pouuoit trouuer moyen de les retirer, à cauſe que le ruiſſeau, qui paſſe au paruis, monaſtere des Religieuſes, eſtoit ſi grand, qu'il n'y auoit homme, qui l'oſaſt paſſer à pied ne à cheual. Le Comte Mongommery eſtoit encors à Condon & vers Nerac & Bruch. Monſieur l'Admiral fit faire vn petit pont ſur deux batteaux, ou ils pouuoient paſſer ſeulement cinq ou ſix cheuaux au coup & auec vne corde tiroient les batteaux à la mode, d'Italie. Et comme le ruiſſeau commença à diminuer, les Reiſtres le commencerent à paſſer à vn pôt de pierre qu'il y a & s'approcherent du paſſage du port : & commencerét à paſſer ce pont de batteaux ſix à ſix ou ſept à ſept au plus. Et quelque grand diligence, que les paſſagers pouuoient faire, ſi areſtoient il pres d'vne heure & demie, auant que le batteaux fut allé & reuenu, & en ceſte peine paſſerent ces trois cornettes, qui demeuroient deux iours à paſſer. Mõ. ſieur le Comte de Candalle & mõſieur de la Valette eſtoient à Stafort auec huict ou dix cornettes de gẽs de cheual. Et cõme le Comte de Mongommery abandonna Condom, pour s'appro-

cher de la riuiere, i'escriuis vne lettre audit sieur Comte de Candalle, que si sa deliberation estoit de combattre Mongommery sur le passage, que ie me trouuerois au combat auec les deux compagnies de gensdarmes que i'auois, & cinq cens erquebusiers, non pour commander, mais pour luy obeyr, comme le moindre soldat de la troupe. Il me remercia fort: & me fit responce, que quand cela seroit, luy & toute la trouppe, qu'il commandoit, m'obeyroit: & toutesfois il ne se parloit point, que ie passasse pour me ioindre auec eux: & cogneus bien par la lettre, que tous eussent esté bien ayses, que i'eusse esté aupres d'eux: mais la Croizette, qui estoit là, seruoit de *Dominus fac totum.* Encores leur manday ie que s'ils ne vouloient que ie m'y trouuasse, ie ferois passer les deux compagnies, & les cinq cens arquebusiers se ioindre auec eux. Et par là, chacun peut bien cognoistre, que ie n'estois pas party de monsieur le Mareschal, pour ne luy vouloir obeyr, puis que i'offrois d'obeyr au Comte, & à monsieur de la Valette, & au Capitaine la Croizette mesmes, qui estoit plus grand qu'eux en leur trouuppe.

Ie ne veux poinct escrire comme ils firent, pour-ce que ie n'y estois: pas & ne m'en suis pas informé, sauf qu'on me dict, qu'ils auoient faict vne charge à quelques vns, qu'ils trouuerét hors de Bruch: & les rembarrerent dedans. Et m'a on dict depuis, que le Comte de Mongommery estoit dans la ville. Ie ne sçay s'il est vray: & pense fort bien qu'ils firent tout ce qu'on y pouuoit faire: car ils sont trop cogneus & estimez. Le

Comte de Mongommery passa premieremẽt les gens de cheual, puis ses gens de pied les vns apres les autres. Ie fis passer la riuiere à soixante sallades de ma cõpagnie, & de monsieur de Fontenilles auec trois cẽs arquebusiers pour les retirer & allerent iusques à vn petit village, qui est aupres du passage appellé la Rozie, où ils tuerẽt quinze ou seize hommes, & y gaignerent douze ou treize cheuaux, leur dõnant vne alarme bien chaude. Et m'a-on dit depuis, que si nos gens de cheual eussent pousse outre, iusques sur le passage, ils en eussent fait noyer deux ou trois cens: car de ceste alarme il s'en noya quatre ou cinq à la haste quils auoient. Et du costé de mõsieur l'Admiral, ne les pouuoient secourir: car ils ne pouuoiẽt repasser, que six ou sept cheuaux sur le pont à batteaux. Parquoy ils demeurerent cinq ou six iours à passer. Et voyla la peine, en laquelle se trouua monsieur l'Admiral à pouuoir tirer à luy le Comte de Mongommery, & les trois cornettes des Reistres Monsieur de la Chappelle Viceneschal, & monsieur de Bouzet m'auoient mandé, que si ie voulois donner passeport à vn Huguenot, à qui i'auois donné à leur requeste asseurance de demeurer en sa maison, il s'offroit d'aller au Port saincte Marie, pour entendre & descouurir le chemin, que monsieur l'Admiral vouloit prendre apres que le Cõte de Mongommery seroit passé, ou bien s'ils voudroient redresser vn autre pont. Ie leur enuoyay le passeport qu'ils me demandoient pour luy. Et le iour mesmes que le Comte eut acheué de passer, ce personnage fut de retour à leur maison, & leur dict & asseura, qu'au

partir du Port ſaincte Marie, qui ſeroit dãs deux ou trois iours apres que tout ſeroit acheué de paſſer, ils prenoient leur chemin vers Thouloufe. & iroient paſſer à Montauban, eſtans deliberez de bruſler toutes les maiſons, qui ſeroient à quatre lieuës aux enuirõs de Thouloufe, & ſur tout celles des Preſidens & Conſeillers: & diſoit encores qu'il auoit appris d'vn Capitaine de gens de cheual, qu'on luy auoit donné pour ſa part, vne maiſon pres de Thouloufe nommee l'Eſpinette, afin de la bruſler. Ce perſonnage luy reſpondit, que c'eſtoit vne des plus belles maiſons, qui fuſſent autour de Thouloufe. Et le Capitaine luy dict, que ſi le maiſtre de la maisõ n'en auoit d'autres que celle là, qu'il eſtoit ſans maiſon. Ledict ſieur de Bouzet meſmesme rapporta tout ce que ce perſonnage là leur auoit dict. Et tout incontinent i'en aduertis monſieur le premier Preſidẽt car d'en aduertir monſieur le Mareſchal, i'eſtois biẽ certain qu'il n'eut pas bien pris mes lettres: & qu'il eut creu tout au cõtraire de l'aduertiſſement, que ie luy en euſſe donné. Qui fut cauſe, que i'en aduertis ledit ſieur Preſident: & luy mãdois, qu'il deuoit retirer monſieur de la Valette, qui deſia s'en eſtoit retourné vers Thouloufe, & meſſieurs de Negrepeliſſe & Sarlarbous: & qu'ils ne pouuoient auoir trop de gens de bien dans la ville: car les ennemis tenoient des propos: qui ne valloient rien, leſquels ie ne voulois eſcrire, pour ce que ce n'eſtoit que le vulgaire de leur cam, à quoy on ne deuoit adiouſter aucune foy.

Voyla tout le contenu de ma lettre. Ie m'aſſeure que ledict ſieur Preſident ne l'a pas perduë: &

ainſi s'en allerent toutes les forces du port ſaincte Marie, & paſſerent tous à la veuë du chaſteau de Bajaumont, ou eſtoit monſieur de Dufort, frere du ſieur de Bajaumont qui eſt à ceſte heure. Ie ſortis auec les deux compagnies de gens darmes, & les vis tous paſſer à vne arquebuſade de moy, & plus pres encores, n'ayant moy que huit ou dix cheuaux, ayant laiſſé la cauallerie vn peu derriere. Mais ie ne l'auois peu mettre ſi bien à couuert, que les ennemis ne la peuſſent voir. Iamais homme ne ſe deſbanda pour me venir recogoiſtre, & camperent ceſte nuit-la vers le pōt du Caſſe, & tirant vers S. Maurin, puis ſe mirent vers ledict ſainct Maurin & autres villages là autour: & là demeurerent deux ou trois iours. Et pource que ledict ſieur de Durfort auoit veu paſſer tout à ſon aiſe tout leur camp, gens de pied, & gens de cheual, & les auoit peu nombrer à ſon ayſe, ie le priay de prendre la poſte, & aller aduertir ſa Majeſté du nombre de ce camp. Et me dict entre autres choſes, qu'il auoit deſcouuert vne trouppe de cinq ou ſix cens cheuaux, qui paſſoiēt vn peu plus loing, que les autres, dont la pluſpart n'auoient point de bottes, & que c'eſtoient valets & laquais, qu'ils auoient fait monter à cheual, pour faire nombre. Ie ne faiſois rien que ie ne le communiquaſſe à l'Eueſque d'Agen, me fiant lors autant ou plus en luy, qu'à mon frere propre, & le tenois pour vn des meilleurs, amis, & d'auſſi bonne conſcience, que Prelat, qu'il y euſt en toute la France. Il eſt ſorty de la maiſon des Fregoſes de Genes. Ie baillay inſtruction audict ſieur de Durfort, & vne lettre de creance, qui cō-

tenoit cecy, *Que ie luy enuoyois le sieur de Durfort, lequel auoit peu nombrer tout a son ayse l'armee de messieurs les Princes, pour luy dire tout ce, qu'il en auoit veu & nombré.* Puis luy donnois aduis du chemin qu'ils tenoient, & de leur deliberation de mettre tout a feu vers Thoulouse, & en auois donné aduis à M. le premier President, pour le dire aux gẽs qui auoient aux enuirons de la ville des maisons: afin qu'ils retiraſſent les meubles: & qu'ils feroiẽt bien de retirer monsieur de Negrepelisse, si desia il n'y estoit, & messieurs de la Vallette, & Sarlabous. Puis en vn autre article, que le personnage, que ie ne nomme point icy, de leur religion qui estoit allé à leur camp, auoit porté nouuelle, aux sieurs de la Chappelle, & du Bouzet, que le Capitaine des gens de cheual, à qui il auoit parlé auoit dit, qu'ils auoient entreprise sur Mõtpelier & le pont sainct Esprit toute asseuree, & que ie cognois bien le gouuerneur de Montpelier, qui estoit monsieur de Casteluau, pour lequel ie respondrois de ma vie: mais que ie ne cognoissois pas celuy du pont sainct Esprit. Qu'il pleut à sa Majesté en aduertir lesdicts gouuerneurs. afin qu'ilsfussent soigneux de tenir l'œil sur leurs places, & que cela leur seroit vn coup d'esperõ, pour leur faire prendre garde à la seureté d'icelles. Et en vn autre article, que l'Eueſque d'Agen, lequel estoit arriué de l'Abbaye, qu'il à en Languedoc pres Narbonne, m'auoit dict, que tout le bas Languedoc depuis Montpellier vers Auignon estoient en grand peine, n'ayant aucun chef ences quartiers, & qu'ils auoient enuoyé prier monsieur le Mareschal de leur vouloir enuoyer mon-

ſieur de Ioyeuſe : car pourueu qu'ils euſſent vn chef, ils ſeroiét prou gens pour deffendre le pays uoit mander à monſieur le Mareſchal, qu'elle deuoit mander à monſieur le Mareſchal qu'il laiſſaſt aller monſieur de Ioyeuſe au bas Langüedoc. Il auoit prou d'autres grands Capitaines pres de luy : parce que ledit ſieur de Ioyeuſe y ſeruiroit de beaucoup, à ce que m'auoit dict ledit Eueſque Et en vn autre article, que s'il plaiſoit à ſadicte Majeſté de faire marcher monſieur auec la moitié ſeulement de ſon armee, que nous eſtions aſſez forts, pour combatre des forces plus grandes, que celles de meſſieurs les Princes : & qu'il m'eſtimaſt pour l'vn des plus meſchãs hommes, qui porta iamais armes, ſi monſieur marchoit auec la moitié de l'armee, mais qu'il amenaſt les Reiſtres, s'il ne desfaiſoit les Princes, & mettroit fin à la guerre : & ſi ſa Majeſté ne trouuoit bon, que Monſieur y vint, qu'il commandaſt à monſieur le Prince Dauphin, qu'il marchaſt auec le camp vers le Pays de Roüergue, auec lequel ie me ioindrois, & que nous trouueriõs bien moyé que mõſieur le Mareſchal Danuille s'y ioindroit auſſi, & qu'autour de Thoulonſe, & au chemin, qu'ils ſeroient, nous les combattrions à noſtre aduentage.

Voyla tous les articles de mes inſtructions. Et à dire le vray, il ne s'ẽ fut iamais retourné vn en France, où ils ſe fuſſent cachez dans les villes, & euſſions gardé le pays. Que s'ils fuſſent eſté rompus ou ſeparez, malaiſément ſe fuſſent-ils iamais r'alliez. Ce bon Eueſque d'Agen m'auoit dict, qu'il tenoit Narbonne pour perduë, & que mõ-

sieur de Rieux, qui en estoit gouuerneur, estoit huguenot, & qu'il auoit chassé vn des principaux Catholiques de la ville auquel tous les Catholiques s'addressoient : & que la ville en estoit à demy desesperee, mesmes que les Catholiques auoient mandé à monsieur le Mareschal, pour le supplier de vouloir escrire à monsieur de Rieux, de le laisser r'entrer dans la ville, lequel sieur de Rieux luy auoit r'enuoyé force excuses, qu'il ne le pouuoit faire. Et voyãt que mõsieur le Mareschal ne prenoit pas trop les choses à cœur, pour le faire r'entrer, les Catholiques s'estoiẽt retirez au Parlemẽt, lequel l'auoit remonstré à mõsieur le Mareschal, & que de nouueau il en auoit escrit audict sieur de Rieux, qui n'en auoit voulu rien faire: & que tout le peuple se tenoit entierement pour perdu. Ie le contay audict sieur de Durfort non qu'il fut escrit aux articles, ne moins luy dõnay-ie charge d'en parler au Roy: car peut estre, cela n'estoit pas vray: mais pour en estre certain, il la deuoit demãder audict Eueſque, & s'il vouloit que par luy il le dist au Roy. Ledict Eueſque luy dict tout eu la mesme sorte, qu'il m'auoit conté, & de plus, que luy mesmes le vouloit escrire au Roy, ce qu'il fit. Ledict Sieur de Durfort ne voulut prendre la lettre, qu'il ne vid ce qui estoit couché dedãs, comme il fit. Et alors ledict sieur de Durfort print la lettre, & me dict qu'il auoit veu ce que ledict Eueſque escriuoit au Roy, & que c'estoit en la mesme forme, qu'il le m'auoit dit. Voilà le contenu de mes instructiõs car de creance, ledict Durfort n'en apporta que ce qui estoit contenu dans icelles instructions &

me dit franchement qu'il n'aportetoit iamais creance sans instruction signee. Voyla surquoy monsieur le Mareschal Danuille s'est fondé d'escrire vne lettre diffamatoire contre moy. Que si n'eust esté le respect de ceux auquels il appartiẽt & l'estat qu'il tient du Roy, ie me fusse essayé de luy apprendre comme il doit donner desmanties, sans bien estre aduerty de la verité. Ie les luy pouuois bien donner, d'autant que le tesmoignage du Roy & les instructions eussent declaré la verité Mais il me suffit que le Roy & la Royne sçauent le contraire de, ce qu'il acouché dans sa lettre, & que ma consience en est du tout exẽpte. Nous verrons de luy ou de moy, qui mieux seruira son maistre. Il a deux aduantage sur moy, il est grand seigneur, & ieune, & moy pauure & vieux. Si suis ie gentil-homme & Cheualier, qui n'ay iamais soufert iniure, & suis moins taillé que iamais de l'endurer, tant que pouray porter espee. I'oserois croire que pour lors le susdict Euesque n'auoit encore rien entendu de l'entreprinse que l'on a voulu executer cõtre moy: mais son meschãt frere vint demenrer quatre ou cinq iours auec luy, lequel pendant ce temps le conuertit d'entendre à ceste belle execution, de laquelle ie n'escriray rien d'aduantage: car Dieu à commencé faire paroistre ses miracles pour me vanger. I'espere tãt en luy, qu'il ne s'arrestera pas là Or les Princes s'en allerent par le mesme chemin que i'auois mandé à monsieur le Presidẽt: & firent l'execution du bruslement entreprins. Ie voudrois de bon cœur que mon aduertissement ne se fust pas trouué veritable, car i'ay aprins de

gens

gens de bien de Thoulouse que l'armee des Princes leur apporta dommage de plus d'vn million de francs. Ie ne me veux mesler de mettre icy, ce qu'ils firent par le Languedoc, car ie ne me mesle point d'escrire ce que les autres ont faict, ou le deuoir auquel se mit ledit Sieur Mareschal: & retourneray à vne lettre, que le Roy m'escriuit pour aller en Bearn.

Sa Majesté me mandoit, que i'assemblasse tant de gens que ie pourrois, & le plus promptement & que ie prinsse de l'artillerie à Thoulouse, à Bayonne, & Bourdeaux, & là où i'en trouuerois, & que i'allasse attaquer le pays de Bearn. Et escriuoit à messieurs les Capitouls de Thoulouse de me bailler de l'artillerie, & munitions: d'argent, il ne s'en parloit point, pour les frais, ou pour payer les gens de pied, & l'equipage du canon. Et Dieu sçait, si en telles entreprises, il faut que rien manque. Vne armee ressemble vn orloge: si rien deffaut, tout va mal apropos. Ie luy enuoyay Espalanques, gentil-homme Bearnois, auec ample instruction de ce qu'il me falloit, & qui estoit necessaire pour marcher. Et fus contrainct de ce faire, pource que les lettres que sa Majesté m'auoit escrites pour l'entreprise estoiẽt si maigres, qu'il sembloit que celuy qui les auoit deuisees, n'auoit point grand enuie que i'y allasse, ou bien que i'y fisse rien qui vallust: si ce n'est qu'il fut tout ignorant. Mais ie ne luy en manday autre chose, sinon d'escrire vne lettre bien pressaente aux Capitouls, pour me prester deux canons, & vne grande couleurine, auec des munitions, & dont ie leur respondrois, car

l'artillerie & munitions ſont à eux. Deſia ils m'auoient fait reſponce n'auoir point d'artillerie preſte, ny moins de munition, à cauſe que monſieur de Bellegarde leur auoit deſpendu la plus part d'icelle au Carla, & à Puylaurens, & que monſieur le Mareſchal Danuille leur auoit deſpendu le reſte à Mazeres. I'eſcriuois auſſi à ſa Maieſté qu'il luy pleuſt commander à Monſieur de Valence, qu'il me fit deliurer vn peu d'argent pour faire vne monſtre, où à tout le moins vne demy monſtre aux gens de pied, pour acheter de la poudre, car en deux ans que ceſte guerre a duré, tous les gens de pied que i'ay leuez de par deça, n'ont fait que deux monſtres, & la pluſpart qu'vne: & auſſi qu'il mandaſt à monſieur de Valence, qu'il fit venir auec moy vn Threſorier, pour faire les frais de l'artillerie: & qu'attendant le retour d'Eſpalanques, ie donnerois ſi bon & prompt ordre à toutes choſes neceſſaires, qu'il me trouueroit à ſon arriuee preſt à marcher.

Voylà toutes les demandes que ie faiſois au Roy. Sa reſponce fut qu'il trouueroit fort eſtrange, que ie miſſe ce voyage en telle longueur, & penſoit, que ie fuſſe deſia dans le pays, & que ſi ie ne voulois faire autrement, que i'auois faict iuſques icy, qu'il y pouruoyroit auſſi autrement, & qu'il y auoit trois ans, que ie n'auois rien faict, qui vaille. Ces lettres me mirent en tel deſeſpoir & colere, qu'vne fois ie fus reſolu de n'y aller point, & deſcrire au Roy, qu'il y enuoyaſt vn autre, qui euſt fait cy-deuant mieux que moy, & qui acheuaſt la beſongne, comme monſieur de Terride auoit faict. Toutesfois à la fin ie me re

solus de ne le faire, cognoissant bien, que ces lettres ne venoient pas du naturel du Roy, de la Royne, ny de monsieur, car il y en auoit de tous trois aussi picquantes l'vne que l'autre. Ie cognoissois bien que cecy venoit du conseil de mes ennemis, que i'ay pres leurs Majestez: car le Roy la Royne, ny Monsieur n'escriuirent iamais lettres au plus grand ennemy qu'ils ayent eu, si picquantes, que celles-là: & ne les monstray qu'à Monsieur de Valence mon frere, de crainte que tout le monde ne perdist le cœur à mon exemple, de faire iamais seruice au Roy. Car tous gene rallement, de quelque vacation qu'ils fussent, sçauoient bien le contraire, & que i'auois fort bien faict auec le peu de moyens qu'on m'auoit laissé. Et lors ie cogneus bien qu'on me vouloit ietter toutes les fautes qui estoient aduenuës par deça, sur mes espaules, n'ayant personne à la Cour pour me deffendre. Ie cognois à present, que la plus grande faute que i'ay faict en ma vie, ç'à esté de n'auoir voulu despendre, depuis que les vieux sont morts, que du Roy & de la Royne: & qu'vn homme qui a charge, est plus asseuré de despendre d'vn monsieur, ou d'vne madame, ou d'vn Cardinal ou d'vn Mareschal, que non du Roy, de la Royne ny de Monsieur. Car ils desguiseront tousiours à leurs Majestez les affaires comme bon leur semblera, & en seront creuz de tous trois: car ils n'y voyent que par les yeux d'autruy, & n'y oyent que par les aureilles des autres. Cela est mauuais: mais il est impossible d'y mettre ordre. Et celuy qui aura bien faict, demeurera en arriere. Par ainsi si ie pouuois re-

tourner à mon commencement d'aage, ie ne me ſoucierois iamais de dependre du Roy, ny de la Royne, ſinon de ceux qui ont credit pres de leurs Majeſtez. Car encore que ie fiſſe le plus mal qu'homme ſçauroit faire ils me couuriroient mes fautes, voyant que ie ne deſpendrois que d'eux: & leur bien & honneur eſt d'auoir des ſeruiteurs qu'ils appellent Createurs. Si le Roy ne faiſoit du bien que de luy-meſmes, il leur rongneroit les ongles. Mais qui veut auoir recompence, qui veut eſtre cogneu, il faut ſe donner à monſieur ou a madame: car le Roy donne tout à eux, & ne cognoit les autres, que par leur rapport. Ie ſuis bien marry que ie ne puis retourner à mon ieune aage, car ie me ſçaurois bien mieux gouuerner, que ie n'ay fait iuſques icy: & ne me fonderois pas tant en l'eſperance des Roys, que des autres, qui ſeroient pres d'eux. Mais ie ſuis à preſẽt vieux & ne puis retourner ieune. Parquoy il faut que ie ſuiue la complexiõ que i'ay tout iamais euë. Car ie ne ſçaurois par quel bout commencer, pour en prendre vn autre. Il n'eſt pas temps, celà peut eſtre ſeruira pour ceux que ie delaiſſe. Mais ſi le Roy les veut tromper qu'il ſoit veritablement Roy, & ne donne rien que de luy-meſme. O qu'il y en aura qui ſeront trompez.

Encores ay-ie fait vne autre faute, c'eſt de n'auoir tenu quelqu'vn de mes enfans pres du Roy. Ils eſtoient aſſez bien nez pour ſe faire aymer de leurs Maieſté. Mais Dieu m'oſta mon Marc-Anthoine trop toſt: & depuis le capitaine Montluc, qui fut tué à Maderes, l'vn ou l'autre eut fait taire ceux, qui vouloient controoller & calom-

nier mes actions. Leur deſmentis de ſi loing, ne me pouuoient faire mal. Si nous eſtions à vne picque les vns des autres, ie leur ferois tout vieux que ie ſuis, trembler le cœur au ventre. Ie ne les tenois pas pres de moy, pour eſtre oiſifs, mais pour apprendre mon meſtier. Car le premier a ſuyuy les armes, s'y eſt fait remarquer, & m'a ſuyuy en mes voyages. Le ſecõd auoit acquis tel credit en Guyenne, que i'eſtois bien aiſe, pendãt la guerre, qu'il n'en bougeaſt. Le troiſieſme depuis ſõ retour de Malthe m'a ſuiuy en ces guerres & le dernier auſſi. Mais ie laiſſe ce propos qui me met en colere, pour retourner à l'entrepriſe. Monſieur de Valence s'en courut à Bourdeaux voir s'il y auroit moyen de trouuer argent aux finances: & me manda n'en y auoir trouué vn ſeul liard: toutes-fois qu'il auoit tant fait, que l'on auoit emprunté quatorze mil francs, leſquels il auoit fait bailler à vn Commis, pour faire tenir pres de moy: & que dans dix iours il m'en feroit tenir autant: mais qu'il ne falloit nullement eſperer d'en auoir d'auantage, & que le Receueur auoit encores emprunté cela. Monſieur de Fontenilles s'en alla à Thouloufe auec procuration mienne, pour nous obliger tous deux de rendre & payer les munitions, ſi le Roy ne le faiſoit: & en ceſte condition ils me preſterent vn canon, & vne couleurine, auec quelque peu demunitions. Ie fis partir meſſieurs de Monteſpan, & de Madaillan, auec cent cheuaux, choiſis en la compagnie de monſieur de Gondrin & la mienne, droit a Bayonne, pour tenir eſcorte a l'artillerie, que M. le Vicomte d'Orthe me deuoit enuoyer.

Et enuoyay monſieur de Gondrin à Nogarol, pour commencer à dreſſer l'armee, & Monſieur de Sainctorens auec luy, à qui i'auois baillé la charge de Mareſchal de camp, & moy ie demeuray quatre ou cinq iours, pour faire aduancer les gens de pied & de cheual, & donner temps auſdits Commiſſaires de viures d'aller par les Prouinces executer les mandemens que i'auois baillé pour faire aduancer les viures. Et ne demeuray que ſix iours à temporiſer, puis m'en allay en deux iours à Nogarol. Là nous entraſmes incontinent en conſeil, pour deliberer par quel moyen deuions commencer. Les vns dirét que ie deuois commencer par ſainct Seuer, d'autres diſoient, que ie deuois aller droit à Pau. Mon opinion fut, que ie deuois aller cõmencer à Rabaſtens, pource que commençant par là, ie mettrois derriere moy tout le meilleur pays de Gaſcoigne, pour les viures: & d'autrepart, que Rabaſtens eſtoit vn chaſteau le plus fort, que fuſt en la puiſſance de la Royne de Nauarre, & que ſi ie le prenois par force, comme ie voyois qu'il falloit qu'il ſe print ainſi, car l'on eſtoit bien aſſeuré qu'ils ne ſe rendroient pas legerement, ie voulois faire mettre tout au fil de l'eſpee, m'aſſeurant que cela donneroit vne ſi grand peur à tout le demeurant du pays de Bearn, qu'il n'y auoit aucune place qui y oſaſt attendre le ſiege, ſi ce n'eſtoit Nauarreins. Et d'autre-part que ceux de Thoulouſe entendant ce bon commencement, ils n'eſpargneroiént rien à me fournir, voyant que les choſes me ſuccederoient à bien & au contraire, ſi ie commençois à ſainct Seuer, ie me mettois ſur

les Landes, là où il n'y a que le sable, où mes gens mourroient de faim: & n'auroient aucun secours de Bourdeaux, encores que ie prinsse biẽ S. Seuer. Par ainsi qu'il valoit mieux aller commencer par le plus fort, & y employer promptement mes forces, que non à la plus foible, allant de iour à autre pendant le temps. Voylà ma proposition laquelle à la fin fut trouuee bonne, & suiuie de tous. Mais sur tout ie leur dis, que pour mettre les ennemis en peur, il falloit tuer tout ce qui se presenteroit, & qui feroit teste: & que cela occasionneroit messieurs de Thoulouse, à nous accommoder de ce qui nous seroit necessaire, voyant que c'estoit bon ieu, bon argent.

Ce conseil se tint à mon arriuee: & le matin deuant le iour ie prins vingt cinq ou trente cheuaux, & m'en allay en diligence à Dacqs. Monsieur de Gondrin me monstra vne lettre que monsieur de Montespan son fils luy auoit escrit de Bayonne que l'artillerie n'estoit pas si preste comme nous pensions, mais bien que monsieur le Vicomte d'Orthe y faisoit toute la diligence qu'il pouuoit. Et dés que ie fus à Dacs, ie luy depeschay deux Gentils hommes, queuë sur queuë, pour la faire haster. Or mandois-ie à monsieur le Vicomte, que ie le priois de s'aduancer vn iour ou deux deuant, & qu'il regardast, s'il pourroit amener auec luy messieurs de Luxe & de Damezan: afin de prendre conseil d'eux, de ce que nous aurions affaire, ce qu'il fit: & amena ledit Sieur de Damezan auec luy: & ne peut si tost recouurer mõsieur de Luxe. A Dacqs ie luy remõstray le conseil, que nous auions tenu

à Nogarol, & mon opinion, laquelle fut trouuee bonne par tous, & meſmement par Monſieur de Damazan, qui me dit, que ſi nous venions droit à ſainct Seuer, ils n'auroient moyen de tirer vn Baſque du pays, par-ce qu'il failloit, qu'ils paſſaſſent les eauës par le pays des ennemis: mais que ſi i'allois commençer par la, où i'auois propoſé, dés que ie ſerois à Nay, tout le pays des Baſques & la vallee du Sault, & Daſpe ſe ioindroient à moy. Ie fus fort aiſe de ce que ie les trouuay de mon opinion. Ie fus contraint de demeurer trois iours à Dacqs, auant que l'artillerie fut arriuee. Ie laiſſay deux canons à monſieur le Viconte d'Orthe auec des munitiõs, lequel deuoit marcher droit à Pau, incontinent qu'il auroit entendu, que i'aurois prins Rabaſtens: & en meſme temps que ie marcherois, ie luy deuois enuoyer deux compagnies de gens d'armes, pour luy aller au deuant, & deux de gens de pied, qui eſtoient au mont de Marſan & mil hommes, qu'il auoit aupres de luy, de ſes terres, ou bien de Labour. Et luy laiſſay mõſieur d'Amou pour le ſoulager, & quelques autres gẽtils-hommes du pais voiſin de Dacqs: & commençay à marcher auec l'artillerie iour & nuict. Monſieur de Montamat Lieutenant de la Royne de Nauarre en ce pays-la, ne pouuoit deuiner quel chemin ie voulois prẽdre, ou ſi i'irois droit à Pau ou à Rabaſtens, car de ſainct Seuer il coguoit bien à ma deſmarche, que ie ne prenois pas ce chemin-là mais s'attẽdoit que i'irois droit audict Rabaſtens, ou à Pau. Ie diligentay tãt que ie fus en deux iours & deux nuicts auec quatre

canons, vne grande couleurine, & deux bastardes aupres de Nogarol, Messieurs de Gondrin & de Sainctorens se ioignerent à moy. Et ainsi marchasmes droit à Rabastés. Et en trois iours nous y fusmes deuant auec la plus grand part de la cauallerie, & de l'infanterie. Il pluuoit tousiours, de sorte que les ruisseaux venoit grands. Qui fut cause, que l'artillerie ne fust pas si tost deuãt Rabastens, comme l'armee, incontinent que i'arriuay, ie prins le Commissaire Fredeuille, & le Sieur de Leberon, lesquels auoient desia recogneu le matin deuant le iour cõme aussi auoient fait le capitaine saincte Colombe, monsieur de Basillac & autres gentils-hommes voisins de là. Et les trouuay en dispute Les vns disoient, qu'il failloit prendre premierement la ville, par dedãs laquelle il failloit batre le chasteau : les autres & mesmes tous ceux de Bearn, que ie deuois attaquer le chasteau par le dehors, comme Fredeuille estoit mesmes de leur opinion. Ie voulu veoir la dispute à l'œil, car en ces choses ie ne me suis iamais fié à personne, & vn bon assigneur de places en doit faire ainsi : & amenay les susdits de Fredeuille & de Lebron seuls auec moy: & encores qu'ils tiraſſent fort, si ne me garderent ils point de recognoistre à ma volonté : & me retirai pres du chasteau dans vne petite loge couuerte de paille, Et la ie fis confesser audit de Fredeuille, que c'estoit la ville, que nous deuions attacquer le premier, & par dedans icelle le chasteau. Et ainsi nous retirasmes l'vn apres l'autre courant, car il ne faisoit guere bon s'y arrester: & allasmes cõclure auec messieurs de Gondrin, de

Basillac, de Seuignac, de Sainctorens, de Montespan, de Madaillan, & du capitaine Paucillac Colonnel de l'infanterie, qu'il nous falloit attaquer la ville. I'employay tout le demeurant du iour à faire faire des gabions & fassines, & au point du iour i'euz l'artillerie en batterie deuant la ville: dans peu de vollees le canon fit bresche. Leur deliberatiõ n'estoit pas de tenir la ville: car ils auoient remply toutes les maisons de paille & fagots, & comme ils virent que nos gens alloient à l'assaut, tout à coup ils mirent le feu à la ville, & coururent se ietter dans le chasteau, hõmes, femmes, & enfans: nos gens firent ce qu'ils peurent pour garentir la ville, afin qu'elle ne se bruslat: mais ils tiroient tant du chasteau, qu'il n'y eust ordre de garder, qu'il ne s'en bruslast la pluspart. Et la nuict apres ie mis l'artillerie dedans, & commençay de battre vn corps de maison, qui tiroit à main gauche: là où il y auoit vn tourrion au bout, qui couuroit le pont leuis, & la porte du chasteau. Et sur le soir ledit corps de logis fut tout couuert: & le tourrion par terre. Et le matin au point du iour nous commençasmes à battre leur grand tour, où estoit l'orloge: & en mesme temps que la batterie se faisoit, nos soldats gaignerent la porte de la ville, qui estoit tout aupres de celle du chasteau, à dix pas au plus, & qui pouuoit voir vn peu des fausses brayes: toutesfois il y auoit vn grand terrain de la hauteur d'vne picque, & d'autant d'espesseur fait de fassines en maniere de rampart, qui couuroit leur pont leuis. Qu'estoit cause que nos gens ne leur pouuoient pas porter grand dommage, si faisoient

bien eux aux noſtres : mais nous y miſmes quelques barriques & tables qui tenoient vn peu en ſeureté nos gens, qui eſtoient ſur ledit portail. Tout le iour noſtre artillerie battit le viſage de la tour, & a la fin ladicte tour fut ouuerte, puis fis tirer de l'autre, qui tiroit dans le chaſteau: & iuſques a midy nous n'en peuſmes veoir la fin. Mõſieur de Fontenilles & le capitaine Moret arriuerent auec le Canon, & vne grand couleurine de Thoulouſe, qui ne ſeruit de rien: car elle ſe mit en cinquante pieces, & le canon fut eſuenté.

Ie fis remuer deux canons à main gauche, tout aupres de la muraille de la ville, qui voyoit l'autre viſage de main gauche. Mon intention eſtoit, que ſi ie pouuois faire tõber la tour deuers nous elle cõbleroit tout le foſſé, qu'eſtoit plein d'eauë & rempliroit les fauces brayes de ceſt endroit la, & que nous pourrions aller à l'aſſaut par deſſus la ruine, qui m'auroit comblé le foſſé, car la tour eſtoit fort haute. Tout le quatrieſme iour auec ces deux canons ie battis ce viſage de la tour & a la fin ie fus maiſtre, & ne demeura que le coſté de main droite, & les coins. Alors ie fis tirer au premier canon, qui faiſoit viſage à l'artillerie premiere, du coſté de main gauche, & dés deux pieces que i'auois remuees la nuict a l'autre canton, qui tiroit vers la ville. Et en dix ou douze coups les cantons furent rõpus: & la tour tombee deuers nous, & là ou ie la demandois: mais quelque hauteur & groſſeur qu'elle euſt, elle ne ſçeuſt du tout remplir le foſſé, dãs lequel il failloit deſcendre bien profond. Il eſt vray que la ruyne de la tour auoit beu l'eau, & auoit remply vne par-

tie du fossé, mais non pas tellement qu'il ne fallut encore descendre bien bas. La nuict du cinquiesme iour les sieurs de Basillac & Baron de S. Lary m'amenerent cinquante ou soixante pionniers, car tous ceux que i'auois, s'en estoient fuis & desrobez: & ils les prenoient en leurs terres voisines de là. Ie les baillay à monsieur de Leberon & au capitaine Montaut, son beau frere, & trente ou quarante soldats, que les capitaine l'Artigue & Soles faisoient trauailler. Les capitaines mesmes leur aidoient. C'estoit pour oster le terrain: afin que l'artillerie peust voir le pont leuis. & battre le costé d'iceluy: afin que la balle passast par flanc au long & en courtine au long de la bresche par dedans. Et aussi ils auoient fait vne barriquade sur des chambres, de sorte qu'on ne pouuoit aucunement voir par vn des deux costez Ie baillay la charge ou Vicomte d'Vsa de remuer les deux canons à l'endroit, où mõsieur de Leberon faisoit tirer le terre plein & m'en allay vn peu reposer, car c'estoit la cinquiesme nuict. que ie n'auois pas eu vne heure entiere de repos. Et a la pointe du iour i'ouys tirer les deux canons: & ne pensois point qu'il fust possible, que de tout ceste nuict le terrain peut estre osté à tout le moins tout ce qui nous faisoit empeschement. Nostre artillerie commença à faire des siennes tout au long de ce flanc: & nous cousta beaucoup de rompre ceste barriquade, qui nous portoit vn grandissime dommage, car ils tiroient desesperement à nos deux canons. Ie fis aller reposer le Vicomte d'Vsa, monsieur de Leberon, & le capitaine Montaut, & laissay monsieur de

Basillac pour secourir l'artillerie. Nous fismes faire vn trou à la muraille de la ville tout à l'endroit de nostre artillerie : afin d'y venir en seureté par le dehors, car par le dedans il n'y auoit ordre sans estre tué ou blessé, I'auois baillé au capitaine Bahus la charge de faire faire des gabions, ce quatriesme iour, qui auoit fait grand diligence: mais il les fit faire trop petits, car les vent de nostre artillerie les eut bien tost mis en pieces, qui est vne chose à laquelle il faut prendre garde. Toute nostre cauallerie estoit en des villages à vne lieuë & demie de nous : là où il auoit commodité de faire viure les cheuaux: & auoient cõmandemẽt d'estre toute la nuict en campagne, pour garder que secours ne vint. Nous auions prins vn grand pacquet de lettres le iour propre, que nous arriuasmes à Rabastens, que monsieur de Montamat enuoyoit au Vicomte de Caumon, monsieur de Dandaux, & plusieurs autres, iusques au nombre de trente ou quarante lettres, par lesquelles il les prioit de venir secourir le pays de Bearn, s'ils desiroient faire seruice à la Roine de Nauarre & à M. le Prince, & qu'ils n'estoient pas assez forts pour deffendre le pays, s'ils ne les venoient secourir: que desia il leur en auoit escrit par deux ou trois fois : & qu'ils luy mandassent, quand ils seroient prests, car dans vne nuict ils feroient si grand caualcade, qu'ils se ioindroient a eux pour incontinent se retirer tous ensemble dans le pays de Bearn : ou autrement qu'il seroit contrainct d'abandonner le plat pays, n'ayant assez de forces pour y resister qu'il n'auoit pas affaire à monsieur de Terride. Ce que nous fut cause de prendre la

reſolution qui s'enſuit.

Premierement de mander au Baron de Larbous, qui venoit auec la compagnie de monſieur de Gramont du haut de Comenge pour ſe venir ioindre auec nous, qu'il fiſt alte és enuirons de là, où il falloit que le ſecours paſſaſt, & que iour & nuict il tint gens de cheual ſur les paſſages afin de nous tenir aduertis, & qu'il n'empeſchaſt point le paſſage, mais ſeulement ſe miſt ſur la queuë. Puis depeſchay le capitaine Mauſan, qui eſtoit de ma compagnie, pour s'en aller aux vallees, par là où il falloit que les ennemis paſſaſſent: & commanday qu'auec le bat-ſain ils fiſſent leuer toutes les communes des vallees & villages, & ſe ioigniſſent auec le Baron de Larbous, pour ſe ietter à leur queuë. Puis de noſtre coſté vne partie de noſtre cauallerie eſtoit toutes les nuicts à cheual, & tenions des ſentinelles iuſques aupres de Nay, car il falloit que monſieur de Montamat paſſaſt au pont dudit Nay, pour venir au deuant de ſon ſecours, & que monſieur de Gondrin demeureroit auecvingt ſallades, & quatre enſeignes de gens de pied à l'artillerie, ſi nous n'auions prins le chaſteau, auant que ledit Montamat & ſon ſecours s'aſſēblaſſent & que ie marcherois auec le reſte du camp, iour & nuict, quād l'aduertiſſement nous viendroit, pour les aller combattre. Voylà l'ordre que nous tenions, ſi le ſecours leur futvenu & faiſions eſtat que s'ils deffaiſoient celà, tout le pays de Bearn eſtoit perdu. Ie vous dis & eſcris cecy: afin que ceux qui ſe trouueront en ſemblables beſongnes, y prenent exemple. Ie dis les ieunes capitaines, car les vieux

routiers ſçauent bien qu'il en faut faire ainſi. Ma deliberation eſtoit auſſi, le chaſteau eſtant prins, de depeſcher vn gentil-homme vers ſa Majeſté, qui couroit iour & nuict, pour l'aduertir de la prinſe: afin qu'il enuoyaſt dire par quelque gentil-homme a monſieur le Mareſchal Danuille, qui eſtoit vers Montpelier apres les ennemis (ie ne ſçay pas s'il leur fit grand mal) qu'il mandaſt à Thoulouſe que l'on me fiſt venir huict canons des douze de Narbonne, qui eſtoient encores audict Thoulouſe: qu'il enuoyaſt à la Cour de Parlement & Capitouls, des lettres pour les eſmomuoir à prõptement faire les fraiz, pour m'amener leſdits huit canons. Et cependant nous irions attaquer vn autre chaſteau a deux petites lieuës de Rabaſtens, qui n'eſtoit pas beaucoup fort. Et de là deuions aller paſſer le Gaue au deſſous de Nay, à vn gué, que les gentils-hommes Bearnois, qui eſtoient auec nous, ſçauoient, & prendre. Nay pour là dreſſer le magaſin de nos viures: & là receuoir meſſieurs de Luxe de Damezan, Vicomte de Cheuaux, & Dalmalbarix auec les Baſques qu'ils deuoient mener pour marcher deuant Pau, où le Vicomte d'Orthe ſe deuoit rendre auec les deux canons & la couleurine, qui eſtoit demeuree entre ſes mains à Dacqs, & eſtions bien aſſeurez que tout le pays ſe rendroit incontinent a nous, les vns par amour, les autres par craintes de leurs vies & biens. Et ayant prins Pan, & les huict canons venus, nous voulions marcher deuant Nauarreins. Et qui m'euſt mis a iurer ſi ie le prendrois ou non, i'euſſe pluſtoſt iuré ouy, que non: car nous auions des

gentils-hommes de Bearn, & Bigorre auec nous & principalement monſieur de Bazillac, qui commandoit l'artillerie au ſiege de Nauarreins, pour monſieur de Terride qui diſoit, & a dit depuis, que ſi on eut aſſailly Nauarreins, comme nous auions: faict Rabaſtens plus facilemẽt l'euſſions emporté, que Rabaſtans. Et eſtimoiẽt tous ceux qui cognoiſſoient l'vne place & l'autre, que Rabaſtans eſtoit plus fort que Nauarreins.

Mais comme les hommes propoſent, Dieu en diſpoſe à ſa volonté, & fit tourner la chanſe bien au rebours, car le cinquieſme iour du ſiege & le vingttroiſieſme iour de Iuillet, mil cinq cens ſoixante & dix, vn iour de Dimanche enuiron les deux heures apres midy, ie me deliberay de donner l'aſſaut: & fut l'ordre tel que monſieur de Sainctorens, Mareſchal de camp amenerent les troupes à la breche, les vns apres les autres. I'ordõnay que l'on mettroit toutes les compagnies de quatre en quatre hors la ville, leſquelles ne bougeroiẽt point de leurs lieux, que monſieur de Sainctorens ne les allaſt querir. Lequel deuoit demeurer trois quarts d'heure entre deux, & faire marcher les trouppes l'vne apres l'autre, & fut ordonné que les deux capitaines qui eſtoient de la garde aupres de la breche, donneroient des premiers, qui eſtoiẽt Lartigue & Salles de Bearn, & en acheuant noſtre ordre on me vint dire que nos deux canons, qui battoient par flanc, leſquels la nuict l'on auoit remuez, eſtoient abandonnez, & qu'il n'y auoit homme qui s'y oſaſt monſtrer, car noſtre artillerie meſmes auoit ruiné tous les gabions. Ie laiſſay entre les mains de meſ-

messieurs de Gondrin & de Sainctorens de parachever l'ordre du combat: c'est a sçauoir quelles compagnies iroient vne apres l'autre, & le mettoient par escrit: & m'en courus par dehors au trou de la muraille: & n'y trouuay que dix ou douze pionniers le ventre a terre: car Tibauuille commissaire d'artillerie qui tiroit de ces deux canons, auoit esté contrainct de les abandonner, & monsieur de Basillac mesmes. Et comme a mon arriuee ie vis ce desordre, promptement me souuint d'vne quantité de fassines que i'auois faictes apporter le iour deuant dans la ville: & dis aux gentils hommes, ces parolles: Gentils hommes mes compagnons, i'ay touiours veu & ouy dire, qu'il n'y a trauail ny faction, que la noblesse: suyuez moy tous ie vous prie, & faites comme moy. Ils ne se firent pas prier, & allasmes à grand pas, droict aux fassines, qui estoient dans la ville, & au milieu d'vne ruë, ou il n'y auoit homme, qui osast demeurer, & prins vne fassine sur le col: & toute ceste noblesse en print chacun la sienne. Et y en auoit prou qui en portoient deux & tournasmes sortir hors la ville, par la ou nous estions entrez. Et ainsi marchay le premier iusques au trou, Et en nous en allant i'auois commandé que l'on me fist venir quatre ou cinq hallebardiers, lesquels ie trouuay arriuez au trou, & les fis entrer. Nous leur iettions les fassines dans le trou, & eux auec la poincte des hallebardes les prenoient, & les couroient ietter sur les gabions, pour les hausser. I'oserois affermer, & à la verité que nous ne demeurasmes point vn quart d'heure a faire ceste diligence. Et incontinent que l'artillerie fut cou-

uerte, Tibauuille r'entra & les cannoniers, & cõmença a tirer plus furieusement, qu'ils n'auoient faict tous les autres iours, car il sembloit qu'vn coup n'attendoit pas l'autre: & tout le monde le secouroit d'vne fort grande volonté. Capitaines, si vous faictes ainsi, & que vous mettiez la main à la besongne, vous y ferez aller tout le monde. La honte mesmes les y pousse, & les yforce. Quãd il faut chaud en quelque lieu, si le chef n'y va, ou pour le moins quelque homme signalé, le reste ne va que d'vne fesse, & grande qu'on les enuoye a la mort. Puis que vous desirez de l'honneur, il faut prendre le hazard souuent autant que le moindre soldat.

Ie ne veux poinct desrober l'honneur de personne, car ie pense auoir assisté en autant de batteries qu'homme qui soit auiourd'huy en vie: & veux dire n'auoir iamais veu commissaires d'artillerie plus diligens ny hazardeux, que Fredeuille & Tibauuille se monstrerons durant les cinq iours que la batterie dura. Et eux mesmes braquoient & pointoiẽt, encores qu'ils eussent d'aussi bons canonniers, que i'en vis a ma vie. Et oserois dire, que de mille coups de canon, il ne s'en perdit pas dix qui fussent mal employez. Le matin i'enuoyay querir mõsieur de Gohas qui estoit à Vic-Bigorre, & les Capitaines, qui tenoient le guet sur Montamat, & sur le secours, luy escriuant qu'il s'en vint, pour se trouuer a l'assaut auec moy, a cause que le Capitaine Paulliac Colonnel de l'Infanterie auoit esté blessé tellement que nous n'auions poinct d'esperance en sa vie. Son coup luy fut donné quãd i'allois mener messieurs

de Leberon & de Montaut le ſoir auant pour couper ceſte grande contreſcarpe. Il auoit le coup tout au trauers du corps. Mon fils Fabian fut auſſi bleſſé d'vne harquebuſade au menton tout aupres de moy, & deux ſoldats tuez. Ie fis là vne grande erreur, car i'y allay la nuict n'eſtant pas encores bien fermee. Et croy qu'ils s'eſtoient apperçeus que nous voulions coupper la contreſcarpe: car toute leur arquebuſerie s'eſtoit iettee en ceſt endroit. La raiſon qui me fit faire ceſt erreur, ce fut que ie mis en conſideration combien d'heures duroit la nuict: & trouuay qu'elle ne pouuoit durer plus de ſept heures ou enuiron: & voyois d'autre part, qu'en demy heure ie perdois tout ce que i'auois faict: ſi la contre-eſcarpe n'eſtoit abbatue au point du iour: & que ſi ie ne dõnois l'aſſaut ce iour la, ils ſe ſeroient ſi fort remparez & fortifiez, qu'auec autant de coups de canon que i'y auois tiré, il ſeroit bien difficile d'y entrer. Voyla pourquoy ie me haſtay tant d'aller commencer, pour au poinct du iour auoir acheué. Ie fis toucher au doigt a meſſieurs de Leberõ & de Montaut, & aux Capitaines qui eſtoient de garde, qu'en leur diligence cõſiſtoit toute noſtre victoire. Ils ne dormoient pas: car comme i'ay deſia dict, a la poinctedu iour l'artillerie commẽça à tirer, & la contreſcarpe fut raſee.

O mes compagnons, qui irez aſſieger des places, icy & en beaucoup d'autres endroits, vous confeſſerez, que mes victoires m'ont plus reuſſi, pour la grand vigilance, diligence, & prompte execution, que non pour ma hardieſſe, & ie confeſſeray d'autre part qu'au camp y auoit de plus

hardis homme que moy. Mais il n'y a nul, qui puisse auoir coüardise, s'il a ces trois choses, car d'icelles trois sortent tous les combats & victoires, & tous les vaillans hommes suiuent les Capitaines garnis de ces choses. Et au contraire il n'y peut auoir hardiesse, encores que l'homme en soit tout plein, s'il est lent, tardif, & long a executer. Car auant qu'il aye prins sa deliberation, il y met vn si long temps, que l'ennemy est aduerty de ce qu'il veut faire, & remediera au tout. Et s'il est hastif, il le surprẽdra a luy mesmes. Par ainsi il ne faut iamais auoir grand esperãce en chef, qu'il ne soit garny de ces parties. Que l'õ regarde tous les grands guerriers qu'ont iamais esté, on verra qu'ils ont tous eu ces qualitez. En vain ne portoit pas Alexandre le Grand la diuise, que i'ay dit cy deuant. Regardez les Commentaires de Cesar, & de tous ceux qui ont escrit de luy, vous trouuerez qu'il dõna en sa vie cinquãte deux batailles, sãs en perdre iamais que celle de Dirache, & trente iours apres il eut bien sa reuenche contre Pompee: car il gaigna vne grand bataille, où il le deffit. Vous ne trouuerez point qu'en ces cinquante deux batailles, il aye cõbatu de ses mains trois fois: & par là vous cognoistrez doncques que toutes victoires luy sont aduenuës pour estre diligent, vigilant & prompt executeur. Ces parties ne se trouuent gueres: & croy que nous, qui sommes Gascons en sommes mieux pourueus qu'autre nation de France, ny peut estre de l'Europe. Aussi en est il sorty de bons & braues Capitaines depuis cinquante ans. Ie ne me veux comparer a eux: mais si veux-ie dire cela de moy

meſmes, puis qu'il eſt vray, que iamais ma pareſſe & ma longueur ne me fit perdre rien, ny à mon maiſtre. L'ennemy me penſoit à vne lieuë de luy, que ie luy allois porter la chemiſe blanche. Et ſi diligence eſt requiſe en la guerre, elle l'eſt plus en vn ſiege, car il ne faut que peu de choſe pour rõpre voſtre deſſein, ſi vous preſſez voſtre ennemy, vous luy redoublez la peur, il ne ſçait où il en eſt & n'a loiſir de ſe rauiſer. Veillez lors que les autres dorment, & ne laiſſez iamais voſtre ennemy ſans luy donner quelque choſe a faire.

Or ie retournay a l'aſſaut, noſtre ordre eſtant dreſſé, ie me mis aupres de la porte de la ville & pres la breche, où nous eſtions entrez auec toute la nobleſſe. Il y pouuoit auoir ſix ou ſept vingt Gentils-hommes, & touſiours en arriuoit d'autres, car monſieur de la Chappelle Louzieres qui venoit de Quercy en amenoit vne grand troupe. Ie diray cecy de mon preſage, que iamais on ne me peut oſter de la fantaſie, que ie deuſſe eſtre tué par la teſte ou bleſſé. Ie m'eſtois mis en opinion pour ceſte occaſion, que ie n'irois point a l'aſſaut, ſongeant bien que ma mort troubleroit fort le pays: & le matin ie dis a monſieur de Las Aduocat du Roy a Agen, lequel eſtoit de noſtre conſeil, & qui eſtoit venu auecques moy ces parolles: Monſieur l'Aduocat, il y a des gens qui ont crié & crient que ie ſuis fort riche, vous ſçauez l'argent, que i'ay iuſques a vn eſcu: car par mon teſtament, ou vous eſtiez appellé, vous le ſçauez. Et pource qu'on ne ſçauroit oſter l'opinion aux gens, que ie n'aye beaucoup d'argent, & ſi par fortune ie mourrois en ceſt aſſaut, l'on demande-

roit à ma femme quatre fois plus que ie n'en ay, voylà le roolle de tout l'argent que i'ay auiourd'huy en ce monde, tant aux intereſts, que ce qui eſt entre les mains de ma femme. Barate mon maiſtre d'Hoſtel a eſcrit le bourdereau, le voyla ſigné de ma main. Vous m'eſtes amy, ie vous prie que ſi ie meurs, que vous & le conſeiller de Nort vous monſtriez amis de ma femme, & de mes deux filles, & ſur tout de Charlotte Catherine qui a cet honneur d'auoir eſté tenuë ſur les fonts par le Roy, & la Royne. Et luy deliuray ledit roolle entre ſes mains, & cogneus bien qu'il eut plus d'enuie de pleurer que de rire. Et par là on peut iuger ſi le malheur qui m'aduint, ne m'alloit deuant les yeux. Ie n'ay point d'eſprit familier: mais il ne m'eſt guere arriué malheur, que mon eſprit ne l'aye predit. Ie taſchois touſiours à me l'oſter de la fantaiſie, remettant tout à Dieu, qui diſpoſe de nous comme il luy plaiſt. Ie n'en fis iamais autrement, quoy que les Huguenots mes ennemis ayent dit & eſcrit contre moy.

Comme les deux heures furent venuës, ie fis apporter huict ou dix flaſcons de vin, que madame de Panjas m'auoit enuoyé, & le deliuray aux Gentilshommes, & leurs dis, Beuuons mes compagnons: car bien toſt ſe verra qui a tetté de bon laict. Dieu vueille que nous puiſſions quelque iour boire enſemble. Si nos iours derniers ſont venus, il n'eſt en noſtre pouuoir de rompre les deſtinees. Et comme tous eurent prins du vin, s'accouragerent les vns les autres, apres que ie leur eu fait vne petite remonſtrãce en trois mots, leru diſant. Mes amis & compagnons, nous voicy

prests à iouër des mains, il faut que chacun monstre ce qu'il sçait faire. Ceux qui sont dans ceste place, sont de ceux qui auec le Comte de Mongommery, ont ruiné vos Eglises, & pillé vos maisons: il faut leur faire rendre gorge. Si nous les emportons & mettons au cousteau, vous aurez bon marché du reste de Bearn. Croyez-moy: rien ne vous fera teste. Or allez, ie vous suiuray bien toſt. Lors ie fis sonner l'assaut, les deux Capitaines y allerent, & quelques vns de leurs soldats, & les enseignes ne firent pas fort bien. Et comme ie vis que ceux-là n'y entreroient pas, monsieur de Sainctorens marcha auec quatre enseignes, & les mena iusques aupres de la breche, qui ne firent pas mieux que les autres, car ils estoient encores demeurez loing quatre ou cinq pas de la contrescarpe, laquelle n'empescha pas que nostre artillerie ne fit ce qu'elle vouloit faire: & tous se mirent les genoux à terre derriere. Soudain, ie cogneus bien, qu'il falloit que d'autres y missent la main, que nos gens de pied. Tout à vn coup ie perdis la souuenance de l'opinion, que i'auois d'y deuoir estre tué ou blessé, & ne m'é souuint plus: & dis à la Noblesse. Gentils-hommes mes amis, il n'y a combat que de Noblesse. Il faut que nous esperions, que la victoire doit venir par nous autres, qui sommes Gentilshommes, allons, ie vous monstreray le chemin: & vous feray cognoistre que iamais bon cheual ne deuint rosse. Suiuez hardiment, & sans vous estonner dõnez, car nous ne sçaurions choisir mort plus honnorable. C'est trop marchandé, allons. Ie prins lors monsieur de Goas par la main, & luy dis, monsieur de Goas,

ie veux que vous & moy combattions enſemble. Ie vous prie ne nous abandonnons point, & ſi ie ſuis tué ou bleſſé, ne vous en ſouciez point, & me laiſſez-là, & pouſſez ſeulement outre, & faictes que la victoire en demeure au Roy. Et ainſi marchaſmes tous d'auſſi bonne volonté, qu'a ma vie ie vis gens aller à l'aſſaut, regarday deux fois en arriere, ie vis que tous ſe touchoient les vns les autres. Il y auoit vne grande pleine, qui duroit cent cinquante pas ou plus, toute deſcouuerte, par là où nous marchiõs droit à la breche. Les ennemis tiroiẽt là ſur nous, & me furẽt bleſſez ſix gentils hommes pres de moy. Le ſieur de Beſoles en eſtoit vn, ſon coup fut au bras, & fort grand: auſſi il cuida mourir, le Vicomte de Labatut à vne iambe, ie ne ſçaurois dire le nom des autres, par ce que ie ne cognoiſſois pas tous. Monſieur de Goas en auoit mené ſept ou huict auecques luy: & entre autres le Capitaine Sauillan l'aiſné: & luy en fut tué la trois, & ledit Capitaine Sauaillan bleſſé d'vne arquebuſade au trauers du viſage. Il y auoit vn Capitaine du Plex, vn autre Capitaine la Baſtide, mien parent, d'aupres de Ville neufue, qui touſiours auoit ſuiuy monſieur le Comte de Briſſac, vn Capitaine Rantoy; qui eſt de Damaſan, le Capitaine Sales de Bearn, qui deſia auoit eſté bleſſé, d'vn coup de picque à l'œil. Il y auoit deux petites chambres, qui eſtoient de la hauteur d'vne longue picque, & d'auantage, les ennemis deffendoiẽt ces chambres de bas en haut, de ſorte qu'homme des noſtres ne pouuoit monſtrer la teſte, qu'il ne fut veu: & commencerent nos gens a tirer a grands coups de pierre la

dedans, & eux auſſi en tiroient contre nous : mais l'aduantage eſtoit aux noſtres, qui tiroient contre bas. I'auois fait porter trois ou quarre eſchelles au bord du foſſé : & comme ie me retournay en arriere, pour commander que l'on apportaſt deux eſchelles, l'arquebuſade me fut donnee par le viſage du coin d'vne barricade, qui touchoit à la tour. Ie croy qu'il n'y auoit pas là quatre arquebuſiers : car tout le reſte de la barricade auoit eſté mis par terre des deux canons, qui tiroient en flanc. Tout à vn coup ie fus tout en ſang : car ie iettois par la bouche, par le nez, & par les yeux. Monſieur de Goas me voulut prendre, cuidant que ie tombaſſe : Ie luy dis, laiſſez moy, ie ne tomberay point, ſuiuez voſtre pointe. Alors preſque tous les ſoldats, & preſque auſſi tous les Gentils-hommes commencerent à s'eſtonner, & voulurent reculer : mais ie leur criay, encores que ie ne pouuois preſque parler, à cauſe du grand ſang que ie iettois par la bouche, & par le nez. Où voulez-vous aller, où voulez-vous aller ? vous voulez-vous eſpouuanter pour moy ? Ne vous bougez, n'y n'abandonnez point le combat, car ie n'ay point de mal, & que chacun retourne en ſon lieu, courant cependant le ſang le mieux que ie pouuois, & dis à monſieur de Goas, monſieur de Goas, gardez, ie vous prie, que perſonne ne s'eſpouuante, & ſuyuez le combat. Ie ne pouuois plus demeurer là, car ie commençois à perdre la force, & dis aux Gentils-hommes, Ie m'en vois me faire penſer, & que perſonne ne me ſuyue, & vengez moy, ſi vous m'aymez.

Ie prins vn Gentilhomme par la main, ie ne le sçaurois nommer, car ie n'y voyois presque point, & m'en retournay par le mesme chemin, que i'y estois allé, & trouuay vn petit cheual d'vn soldat, sur lequel ie montay comme ie peus, aydé de ce Gentilhomme, & ainsi fus conduict à mon logis, là où ie trouuay vn Chirurgien du Regiment de Monsieur de Goas, nommé maistre Simon, qui me pensa, & m'arracha les os des deux joues auec les doigts, si grands estoient les trous, & me coupa force chair du visage, qui estoit tout froissé.

Monsieur de Gramond estoit sur vne petite montagnolle tout aupres de là, bien à son ayse, qui voyoit le tout, & parce qu'il est de ceste belle religion nouuelle, encore qu'il n'aye porté les armes contre le Roy, il craignoit se mesler parmy nous nous. Et se doutant qu'il y eut des ennemis, il vid que comme ie fus blessé, tous les soldats s'effrayerent: & dit à ceux qu'il auoit pres de luy. Voyla quelque grand personnage mort. Voyez vous comme les soldats se sont effrayez. Ie me doute que ce soit Monsieur de Montluc: & dit à vn sien Gentilhomme, nommé monsieur de Sart, courez voir, si c'est luy, & s'il l'est, & qu'il ne soit mort, dictes luy, que ie le prie qu'il permette, que ie l'aille voir. Ledit sieur de Sart est Catholique, il y vint. A l'entree de la ville on luy dict, que c'estoit moy. Il vint à mon logis, & trouua que l'on pleuroit, & que i'estois à la renuerse sur vn lict en terre, & me dict que monsieur de Gramond me prioit, qu'il me veid, & si ie prendrois plaisir qu'il y vint. Ie luy dis,

que ie n'auois point d'inimitié auec monsieur de Gramond, & que quand il viendroit, qu'il cognoistroit, qu'il auoit autant d'amis en nostre camp, & par aduenture d'auantage, qu'à celuy de leur religion. Il ne fust si tost party de moy, que voicy monsieur de M daillan mon Lieutenant, lequel estoit à mon costé, quand i'allay à l'assaut, & monsieur de Goas à l'autre, qui venoit voir, si i'estois mort, & me dit, Mõsieur resioüissez vous, prenez courage, nous sommes dedans. Voyla les soldats aux mains, qui tuent tout: & asseurez vous que nous vengerons vostre blessure. Alors ie luy dis, ie louë Dieu de ce, que ie vois la victoire nostre auant mourir. A present ie ne me soucie point de la mort. Ie vous prie vous en retourner, & monstrez moy tous l'amitié que m'auez portee, & gardez qu'il n'en eschappe vn seul, qui ne soit tué. Et quant & quant s'en retourna: & tous mes seruiteurs mesmes y allerent, de sorte qu'il ne demeura aupres de moy, que deux pages, l'Aduocat de Las, & le Chirurgien. L'on voulut sauuer le Ministre, & le Capitaine de là dedans nommé Ladon, pour le faire pendre deuant mon logis, mais les soldats les osterent à ceux qui les tenoient, & les cuiderent tuer eux mesmes, & les mirent en mille pieces. Les soldats en firent sauter cinquante ou soixante du haut de la grande tour, qui s'estoient retirez là dedans, dãs le fossé, lesquels se noyerẽt. Il ne se trouue que l'õ en sauuast que deux, qui s'estoient cachez. Il y auoit tel prisonnier, qui vouloit donner quatre mil escus: mais iamais homme ne voulut entendre à aucune rançon, & la plus part des femmes furẽt tuees,

lesquelles aussi faisoient de grands maux auec les pierres. Il s'y trouua vn Espagnol marchād, qu'ils tenoient prisonnier là dedans : & vn autre marchand Catholique aussi, qui furent sauuez. Voylà tout ce qui demeura en vie, des hommes qui se trouuerent là dedans, qui furent les deux, que quelqu'vn desroba, & ces deux marchans, qui estoient Catholiques. Ne pensez pas, vous, qui lirez ce liure, que ie fisse faire ceste execution, tant pour venger ma blessure, que pour donner espouuante à tout le pays, afin qu'on n'eust le cœur de faire teste à nostre armee. Et me semble que tout homme de guerre au commencement d'vne conqueste en doit faire ainsi contre celuy qui oseroit attendre son canon. Il faut qu'il ferme l'oreille à toute composition & capitulation, s'il ne void de grandes difficultez à son entreprise, & si son ennemy ne l'a mis en peine de faire breche. Et comme il faut de la rigueur (appellez la cruauté si vous voulez) aussi faut il de l'autre costé de la douceur, si vous voyez qu'on se rende de bonne heure à vostre mercy.

Monsieur de Gramond arriua à moy, & me trouua en fort mauuais estat, car ie ne luy pouuois à grand peine respondre, à cause du grand sang, que ie iettois par la bouche. Monsieur de Goas reuint du combat pour me voir : & trouua monsieur de Gramond aupres de moy, & me dict, Reconfortez vous monsieur, & prenez courage: car asseurez vous, que nous vous auons biē vangé. Car il n'y est demeuré vne seule personne en vie. Alors il recogneust monsieur de Gramond, & s'embrasserent. Monsieur de Gramond

le pria de l'amener au chasteau, ce qu'il fit. Et trouua bien estrange la prinse, & dit qu'il n'auoit iamais creu, que ceste place fut si forte, & que si i'eusse attaqué Nauarreins, plus facilement ie l'eusse emporté. Il voulut voir tout le remuemẽt de l'artillerie que i'auois faict: & disoit qu'il n'auoit pas esté besoin, que nous eussions rien oublié à la batterie. Il retourna vne heure apres, & m'offrit vne maison, qu'il auoit pres de là, & tout ce qui estoit en sa puissance. Et m'a dict depuis, qu'il ne pensoit pas à l'heure qu'il me vid, que ie fusse en vie le lendemain, & qu'il me pẽsoit auoir dict à Dieu pour tout iamais. Tout ce iour-là & toute la nuict ie ne fis que saigner. Le lendemain matin i'enuoyay prier tous les capitaines de venir deuers moy. Ce qu'ils firent, & leur fis la Harangue qui s'ensuit, ayant repris cœur, & vn peu de parole.

Mes compagnons & amis, ie ne porte pas tant de regret de mon malheur, pour le mal que ie souffre, que ie fais pour voir les affaires du Roy descousuës, & moy contraint de vous abandonner. Ie ne vous ay poinct caché la deliberation, que i'auois prinse de ceste execution, car tous l'auez entenduë. Ie vous prie, que pour moy, vous n'arrestiez poinct d'executer vostre victoire, & marcher en auant, car ceste execution mettra en peur tout le pays de Bearn. Ie m'asseure, que vous ne trouuerez resistãce qu'à Nauarreins. Ne laissez point perdre ceste occasion, puis que Dieu la vous a donnee: car si vous le faictes, tout le monde dira, que vostre hardiesse dependoit de la miẽne, & que sans moy vous ne pouuiez rien. Et en-

cor que ce fut vne grande loüange pour moy, ſi ne voudrois-ie pas que cela aduint, pour l'honneur & amitié que ie vous porte, eſtant auſſi ialoux du voſtre que du mien. Ne faictes doncques eſtat de moy, non plus que ſi i'eſtois deſia mort. Surquoy ie vis la pluſpart de la compagnie, ayant les larmes aux yeux. Et ayant vn peu reprins haleine ie ſuiuis mon propos. Vous eſtes icy beaucoup de Capitaines auſſi ſuffiſans que moy, pour commander: vous auez de bons & vaillans hommes, qui auront à preſent double courage, pour vanger leur chef. Ie m'aſſeure qu'il n'y a nul de vous qui ne cede à Monſieur de Gondrin que voyla: car outre qu'il eſt de la meilleure maiſon, c'eſt auſſi le plus vieux Capitaine de tous vous autres. Et parce qu'il n'eſt pas beaucoup ſain, ie vous prie monſieur de Sainctorens, & vous meſſieurs de Goas, & de Madaillan, vous tenir pres de luy, afin que ceſte conduicte paſſe par vos teſtes: car il eſt vieux, comme vous voyez, & faudra que vous trois, qui eſtes ieunes, portiez toute la peine. Soyez bien d'accord, ie vous prie, puis que vous auez tous bonne volonté. Ma bleſſeure ſera cauſe, ſi vous faictes quelque choſe de bon, que vous acquerrez de l'honneur. Pour Dieu mes compagnons, ne laiſſez au bon coup ceſte entreprinſe, & à ſon commencement. Suyuez ſur ceſt eſtonnement, & monſtrez que ce n'eſt pas moy ſeulement, mais vous autres auſſi, qui aurez bonne part à la victoire. Ne le voulez vous pas ainſi: & acceprer pour Chef monſieur de Gondrin? Ils me dirent, qu'ouy, & que c'eſtoit raiſon qu'il commandaſt. Alors ie les priay

de ne venir plus: afin de n'empirer ma fiebure, & se retirer à luy. Ainsi ils se departirent de moy bien tristes & ennuyez.

Ie puis dire cela, Lieutenant de Roy, ie le puis dire sans mentir, & sans brauerie, qu'homme iamais tenant le lieu, que i'ay eu, n'a esté plus aymé de la Noblesse que moy. Et encores que ie fusse de naturel faschеux & colere: si est-ce qu'ils portoient mes imperfections, sçachant bien que ie ne faisois rien de malice. O la bonne partie que c'est à celuy qui a telle charge! Croyez, que quelque grand Seigneur que vous soyez, que si vous ne vous faictes aymer à la Noblesse, aux Capitaines & aux soldats, que vous ne ferez rien bien à propos: & si par fois la colere vous faict faire ou dire quelque chose: car nous sommes hommes, il faut reparer cela. O que ie voudrois voir ces Messieurs de France qui contreroollent nos actions au gouuernement de la Noblesse de Gascoigne, pour voir s'ils la sçauroient manier à leur aise, & à toutes mains, comme ils disent. Il y a vne autre chose, laquelle m'a tousiours entretenu l'amitié non seulement des Gentilshommes, mais de tous ceux qui portoient les armes sous moy, c'est que ie n'ay eu iamais rien de cher pour les soldats & Capitaines. Maintefois ay-ie donné estant Capitaine, & mes armes & mes habits, voyant quelqu'vn, qui en auoit besoin. Pour vne picque, vne hallebarde, vn chappeau gris auec le panache, ie gaignois le cœur de tel qui se fut mis au feu pour moy. Ma bourse n'estoit non plus serree à la neceſſité des compagnons, & toutesfois on dit que ie suis auare.

Celuy qui me iuge tel, me cognoiſt mal. C'eſt le vice duquel i'ay touſiours eſté le moins entaché. Ie puis dire qu'en ceſte derniere guere ſeulement i'ay donné aux Seigneurs & Gentils-hommes de ma ſuitte onze cheuaux d'Eſpagne, & deux courſiers. Et afin qu'on ne penſe point que ce ſoit menſonge, ie nommeray ceux à qui ie les ay donnez, non pas pour reproche; car ils m'ont fait honneur en les acceptant.

Premierement, i'ay donné vn courſier à M. de Braſſac, qui m'a ſuiuy toutes ces guerres à ſes deſpens, Gentilhomme de dix mil liures de rente. Les ennemis luy ont touſiours tenu tout le bien, qu'il a en Sainctonge, & en Chaloſſe. Il ne donneroit ce courtaut encor auiourd'huy pour quatre cens eſcus. I'ay dõné vn autre courſier au Capitaine Coſſel, qui a vingt ans porté les armes auec moy qui eſtoit Lieutenãt du Capitaine Charry: lequel au commencement eut mon enſeigne. I ay donné au Sieur de Madaillan & à ſon frere, qui eſt mon Lieutenant, vn cheual d'Eſpagne, qu'il ne laiſſeroit pour quatre cens eſcus, ny ſon frere ſon courſier pour cinq cens. Le Cheualier de Romegas a eu de moy vn cheual d'Eſpagne en don, qui me couſtoit deux cens ſoixante quinze eſcus. Ie donnay auſſi deux cens eſcus à Monguieral, Sieur de Cazelles, pour s'achepter vn cheual parce que les ſiens luy auoient eſté bruſlez à Sainct̃e Foy. Il eſt pauure Gentilhomme, mais fort vaillant, comme teſmoignera monſieur de Sanſac, qui eſt vn des plus vieux, vaillans & ſages Capitaines de ce Royaume. Et parce qu'encore vn cheual par malheur luy mourut, ie luy donnay

dõnay vn cheual d'Eſpagne fort & puiſſãt, pour porter hardes, duquel apres la paix il eut ſeize cens francs. Le capitaine la baſtide euſt de moy vn autre cheual d'Eſpagne, & vn autre auſſi le ieune Beauuille mon beau-frere, parce que le ſiẽ luy auoit eſté tué en vne ſortie qu'il fit ſur les ennemis. I'en dõnay vn autre au capitaine Mauzan qui eſt de ma compagnie parce qu'à vne rencontre qu'il eut pres de Roquefor, le ſien luy fut tué entre les iambes, luy, ſon frere, & ſon beau-frere bleſſez. I'en dõnay auſſi vn autre au capitaine Romain, hõme d'armes de ma cõpagnie pauure gentil homme & fort courageux. I'ẽ dõnay vn autre au capitaine Fabien ayant perdu ſon cheual au retour de la Cour, duquel i'auois ſouuẽt refuſé cinq cens eſcus, vn autre encor au capitaine Mons mon guidõ, qui auoit demeuré priſonnier vn an à Montauban, lequel eſt pauure gẽtil-homme, il m'auoit couſté trois cens quarante cinq eſcus. Eſtãt au lict bien malade, renuoyant mon nepueu de Balagny, qui ne fera pas honte, cõme i'eſpere à la maiſon d'où il eſt ſorty, ie luy dõnay le cheual d'Eſpagne que i'auois touſiours gardé pour moy. Pluſieurs autres en ayie perdus & en ceſte derniere guerre trois, meſme vn, que i'auois deſdié au Roy, cõme ie dis au ſieur de Roche, premier eſcuier à Biron, lequel greſſé fondit ſous moy, allãt ſecourir le mont de Marſan, penſãt que Montamat l'allaſt aſſieger, Si ie pouuois conter tout ce que i'ay donné en ma vie, ie croy qu'il excederoit mon bien. Si vous faictes ainſi Seigneurs Lieutenans de Roy, vous ferez touſ-

ious bien suiuis : car le soldat ne hait rien tant, qu'vn capitaine auare.

Pour retourner à mon propos, toute ceste braue noblesse print congé de moy: & le lendemain matin, qui fut le troisiesme iour de ma blessure mon nepueu de Leberon me fit porter à Marsiac qui est à deux grandes lieuës de Rabastens. L'on cogneut bien soudain l'amitié, que tous les gens de guerre me portoient : car toute la Noblesse, qui estoit pour sõ plaisir en l'armee, se retira, & la pluspart des gẽs de pied, dequoy ie fus bien marry: & voudrois certes de mõ cœur qu'il ne se fussent point souuenus de moy. Quel tort fites vous là, mes compagnons, à vostre honneur, à vostre Roy, & à vostre patrie. Si vous vous fussiez vnis comme vous m'auiez dit, & bien entendus, tout le Bear estoit en proye. C'est grand cas, que la ialousie de commander. Le mesme iour que ie fis la remonstrance à la noblesse, ils depescherent le capitaine Montaut vers le Roy, Ie luy dis qu'ils baisast les mains de ma part à sa Majesté, & que ie le suppliois de pouruoir au gouuernement, ou pour la mort ou pour la vie, & qu'il ne falloit pas qu'il esperast tirer seruice de moy : que c'estoit assez fait, & qu'il falloit faire place aux autres, & que ie voulois mes-huy cercher ce que i'auois tousiours fuy, qui estoit le repos. Il trouua à son arriuee à la Cour, que le Roy y auoit pourueu, il y auoit plus d'vn mois, ce que iamais Roy de France n'auoit fait: mais ie ne m'en deuois prendre à luy. Oyant ceste nouuelle, ie ne m'en donnay pas grand peine, bien marry toutesfois qu'on m'eut fait ceste hõte, car

quand bien ie n'euſſe eſté bleſſé, ie n'euſſe iamais exercé charge. Et croy que celuy qui l'a, qui eſt monſieur le Marquis de Villars, qui ne ſe ſoucieroit pas fort d'en eſtre deſchargé non plus que moy: car ce n'eſt benefice ſans cure, d'auoir affaire à la Royne de Nauarre, & à monſieur le Prince ſon fils, qui eſt deſia grand, & le principal gouuerneur, contraire à noſtre religion, lequel eſtant ce qu'il eſt, ne peut auoir faute de cœur, de credit, ny de moyens, non ſeulement en la Guyenne, mais dans le capinet du Roy. Long temps auant i'euſſe quitté le gouuernement pour ceſte conſideration, n'euſt eſté que ie ne voulois pas que le Roy me peuſt reprocher que ie l'auois abandonné durant les guerres, & à ſa neceſſité.

Voyez vous qui eſtes genereux des armees & Lieutenans de Roy, afin que ie retourne à ma bleſſeure, de laquelle il ne me ſouuient que trop combien il importe de conſeruer voſtre perſonne, & ne la mettre au hazard comme ie fis, faiſant le pionnier & le ſoldat. Ceſte mal-heureuſe bleſſeure fit deuenir noſtre armee à neant. Ce n'eſt pas pour vous dire, que vous deuiez eſtre coüards & vous cacher derriere des gabiõs, lors que les autres sõt aux arquebuſades: mais ſeulement pour vous faire ſages à mes deſpens, & que vous y alliez prudemment. Car de voſtre perte depend le reſte, comme vous ſçauez qu'il aduint à ce braue Gaſton de Foix en la iournee de Rauenne. Ie ſçay bien qu'vn bon cœur, qui voit ſes gẽs mal faire, ne ſe peut contenir de leur monſtrer le chemin: & s'expoſer au danger, comme ie fis

voyant mes gens de pied faire si mal. Ce qui me fit appeller la noblesse: car i'ay tousiours cogneu par experience, que cinquante gentils-hommes feront plus d'effect que deux cens soldats. Nous retenons quelque chose de l'honneur que nos peres nous ont acquis y ayant gaigné ce beau tiltre de noble.

Par tout le discours de ma vie iusques icy, vous auez peu iuger si le Roy auoit occasion de me mal traitter, veu que ie n'ay espargné ma propre vie, qui est ce que nous deuõs auoir de plus cher en ce mõde, apres l'honneur, & non seulemẽt la mienne: mais celle de mes enfans. De quatre que i'ay eu, i'en ay veu mourir les trois au combat, pour son seruice, le quattiesme reste encores, qui est le Cheualier. Et combien que ie l'aye destiné à l'Eglise & à l'Euesché de Cõdom, si est ce que ie luy ay tousiours commandé de faire paroistre qui porte le nom de Montluc, & qu'il a eu ceste honneur d'auoir esté nommé Cheualier par le feu Roy Henry mon bon maistre, qui l'ẽuoya à Malte, où il a faict son apprentissage aux armes sous le Cheualier Romegas. Le Seigneur grand Maistre m'escriuit que soudain apres son arriuee, il l'auoit faict mettre à l'espreuue, pour sçauoir s'il estoit de ma race. Il s'est trouué au siege, que le grand Seigneur à mis deuant Malthe qui a esté le plus beau, qui soit aduenu depuis que l'artillerie a esté fonduë. Ne vous desespe-rez pas pour celà, vous faictes seruice au Roy: car cela ne vient pas de luy. Vous serez peut estre plus heureux, & n'aurez pas tant d'ennemis que moy, qui pour n'auoir voulu estre creature de

perſonne, n'ay pas eu de patron, & d'ailleurs ay parlé peut eſtre trop librement, & dict ce qui m'en ſembloit. Il faict mauuais dire la verité, & ie ne ſçeus iamais mentir. Si ne veux-ie pas eſtre ſi meſchant, que ie ne me confeſſe treſ-redeuable aux Roys, mes maiſtres, des biens & honneurs qu'ils m'ont faict, car d'vn pauure gentil-homme, ils m'ont eſleué aux premieres charges de ce Royaume. Mais auſſi peux-ie dire, que ie l'ay gaigné au pris de mon ſang. Or ayant recouuré vn peu de ſanté, i'eſcriuis au Roy vne lettre, laquelle i'ay voulu inſerer en ce lieu.

Sire, i'ay tant tardé à vous faire mes doleances, pour ma grande indiſpoſition, & auſſi qu'on ma celé que vous m'auez oſté le gouuernement de Guyenne. Que s'il eut pleu à voſtre Majeſté attendre ſeulement deux mois, vous euſſiez trouué qu'apres auoir eſtably la pais, i'eſtois reſolu d'enuoyer treſ-humblement vous ſupplier d'y pouruoir, à cauſe de ma vielleſſe & grande bleſſeure, & alors ſans me diffamer vous auiez legitime argument d'y pouruoir. Mais à la façon que voſtre Majeſté en a vſé, elle a monſtré euidemment à tout le mõde que vous m'en priuez pour auoir forfaict, ou bien pour les armes, ou pour quelque mauuaiſe verſation que i'ay faict ſur vos finances. Et par ce moyen mon honneur eſt en danger d'eſtre mis en diſpute par tout ce Royaume, ce que ie ne penſe auoir merité, & ſi ſuis bien empeſché, comme ſeront pluſieurs autres, à deuiner d'où peut proceder le grand meſcontentement, que vous monſtrez auoir contre moy: ſi ce n'eſt pour vous auoir ſouuentes fois

ſupplié d'y pouruoir d'vn autre, pour le peu d'eſperance que i'auois pour lors de vous y faire ſeruice : mais vous m'auez depuis commandé de le reprẽdre. Ce n'eſt pas auſſi pour auoir penſé, que i'aye touché à vos finances, car vous ne voudriez pas m'auoir puny pour vn crime, duquel vous ne pouuez pas eſtre aſſeuré encores. Et ſi veux tant eſperer en voſtre bonté & prudence, que vous n'aurez facilemẽt preſté l'aureille à tels rapports ſi eſloignez du vray-ſemblable, car pendant que i'ay eſté icy voſtre Lieutenant, il y a eu pluſieurs commis de l'extraordinaire, il y a eu de vos Recepueurs generaux & autres officiers de vos finãces, qui ont rendu leurs comptes. Et ſi i'euſſe eſté trouué dans leurs papiers, l'on n'euſt pas failly à rayer les parties, qui auroient eſté mal couchees Or iuſques icy ie n'ay point eſté en peine de les faire valider. Comme auſſi Sire, ne ſe trouuera-il point que ie me ſuis iamais tant aduancé que de toucher à vos deniers, non ſeulement en voſtre Prouince, mais auſſi à Sienne & en Toſcane, où i'auois plus de commodité d'en prẽdre, que ie ne pouuois auoir par deçà. Et meſmes il vous pourra ſouuenir, que m'ayãt fait ceſt honneur depuis trois ans d'ordonner, que la penſion que ie faits à monſieur le Cardinal de Guyſe de ſix mil liures, ſeroit prinſe ſur l'eſpargne, ie ne me ſuis onques voulu aider de ladite depeſche, tant s'en faut que i'y vouluſſe mettre la main ſans voſtre congé. Et de tout cela pourrez vous eſtre eſclarci au retour des Commiſſaires, que vous enuoyez de pardeça, leſquels ie m'aſſeure ne rapporterõt point mon nom couché dans leurs papiers. Et quoy

qu'il en ſoit, il n'y auoit rien de verifié contre moy. Et n'eſt pas à croire que voſtre mal-contentement ſoit procedé de cela. Mais ſi c'eſt par opinion que i'aye commis quelque faute au fait des armes, ceſte opinion ſeroit bien contraire à celle que vous auiez, quād vous m'eſcriuites par trois ou quatre fois, que i'auois reconquis & conſerué la Guyenne. Et m'aſſeure que vous n'auez pas oublié les cauſes pourquoy vous me vouluſtes honnorer d'vn tiltre ſi digne & ſi honnorable. Car il vous ſouuiendra, comme i'eſpere, que ce fut par-ce qu'aux premiers troubles, Thoulouſe, qui auoit eſté combatuë par trois iours & gaignee par les deux parts, àma venuë fut deliuree. Et ceux qui l'auoient combatuë pour ſeulement m'auoir veu, furent mis en routte, pluſieurs prins & punis, comme ils auoient merité, de ſorte qu'encores auiourd'huy ladite ville me tient pour conſeruateur de leurs vies, biens, & honneur de leurs femmes. De meſme diligence & bon-heur fut par moy incōtinent ſecourue la ville de Bourdeaux, où ie me rendis au partir de Thoulouſe dans deux iours & deux nuicts: & combattis, & mis en routte en chemin les trouppes qui s'eſtoient eſleuees, pour empeſcher le paſſage. Et ayāt deliuré Bourdeaux du meſme danger que Thoulouſe, ſans ſeiourner que deux iours, ie paſſay la riuiere auec ſix vingts cheuaux, eſtimant que monſieur de Burie me viendroit trouuer, comme il fit, mais ce fut quatre heures apres le combat. Et trouua que i'auois deffait ſix enſeignes de gens de pied, & ſept cornettes de gens de cheual, conduites par mōſieur

de Duras. Et apres ceſte victoire, ledict Sieur de Burie & moy allaſmes aſſieger Monſegurqui fut battu, & gaigné d'aſſaut, comme auſſi fut Penne d'Agenois. Depuis ie pris Lectoure en deux iours, parce que le feu Capitaine Montluc auoit ſurprins quatre cens hommes de la garniſon de ladicte ville, qu'il auoit tous taillez en pieces. Et incontinent ſans m'arreſter iour ne nuit ie ſuiuis monſieur de Duras de ſi pres, que ie le contraignis de venir au combat auant que nos gens de pied peuſſent arriuer. Et à peine donnay-ie le loiſir à monſieur de Burie, d'y venir à tẽps pour s'y trouuer. Et ſucceda ſi heureuſemẽt, qu'vne poignee de gens deffirent vingt & trois enſeignes de gens de pied & vnze cornettes de cauallerie. Et au partir de là, ie vous enuoyay dix compagnies de gens de pied Eſpagnols, qui ne nous auoient de rien ſeruy, mais bien ſeruirent ils à la bataille de Dreux, comme auſſi firent dix compagnies de Gaſcons, que ie vous enuoyay par le Capitaine Charry. Et voſtre pays de Guyenne demeura repurgé de tous troubles : & n'y auoit homme qui oſaſt leuer la teſte, ſinon pour voſtre ſeruice. De ſorte qu'auec bonne & iuſte cauſe, me donnaſtes vous ce tiltre d'auoir reconquis & conſerué voſtre pays de Guyenne. Et quant aux ſecõds troubles, i'auois aſſez aduerty long temps auant voſtre Majeſté, & celle de la Royne, de ce que depuis vous viſtes aduenir. Et bien que voſtre cõmandemẽt me fut eſcrit, par deux ou trois fois, que i'eſtois fort mal informé, ſi ne laiſſay-ie pas de me pouruoir, pour me garder d'eſtre ſurprins. Et le meſme iour que les troubles ſnruin-

drent a Parisfans que i'en fusse autrement aduerty, & la propre veille de la S. Michel ie me iettay dans Lectoure, ville la plus importance de la Gascogne, si bien a propos que ie rompis l'entreprise de six cens hommes qui y deuoient entrer par la fauce porte. Et apres auoir cõserué la ville en vostre obeyssance, sçachant que vous auriez besoin de secours, comme vous me mãdastes apres, ie fis telle diligence d'assembler des hommes, qu'en vingt & neuf iours apres ledit iour S. Michel, ie vous enuoyay douze cens cheuaux, & trente enseignes de gens de pied, qui furent conduits par moy iusques a Limoges, & de là par les Sieurs de Terride, de Gondrin, & de Monsalés. Et combié qu'il semblast a beaucoup de gens, que la Guyéne demeureroit en proye aux Vicõtes qui auoiẽt beaucoup de forces, toutesfois mon retour leur donna si bien a penser, qu'ils ne gaignerent rien sur moy, ny sur vostre pays. Et auec si peu que ie peuz r'amasser, i'allay depuis en Sainctonge: & a mon arriuee ceux qui s'estoient esleuez a Marennes, furent deffaits a Madaillan, & le Seneschal de Bazadois, lesquels se r'allierent auec monsieur de Pont, & prindrent Marennes, les Isles d'Oleron, & d'Aluert. Et de mesme diligence fut reconquise l'Isle de Ré par mon nepueu de Leberon, que i'y auois enuoyé. Et s'il vous eut pleu me faire bailler ce que vous m'auiez mandé tant d'argent, d'artillerie, que d'autres munitions, i'eusse pris peine de vous regaigner la Rochelle, deuant la paix que vous fistes en ce temps la. Et quant aux derniers troubles, il est vray qu'ils suruindrent au tẽps que i'estois malade, &

ſortois de danger de mort, mais ie ne laiſſay pas pourtant de me mettre aux champs, & d'aſſembler le plus de gens, que ie peus, à pied & à cheual : & ayant eſté aduerty, que les trouppes de Languedoc, de Prouence & Dauphiné s'approchoient de ce pays, i'allay au deuant pour les combatre, accompagné de monſieur de le Valette, de mõſieur Deſcars, & de pluſieurs autres capitaines de vos ordonnances. Et les approchay de ſi pres que ſi le maiſtre de cãp de leurs trouppes, appellé le capitaine Moreau n'euſt eſté prins nous eſtions tous deffaits. Car outre que le rencontre eſtoit en lieu, où les cheuaux ne ſe ponuoient aucunement ſouſtenir, ils nous euſſent cõbattu ſix contre vn, d'autant que nous ne pouuions pas eſtre plus de deux mil cinq cens hommes : ils eſtoient plus de vingt mil hommes. Et de tout cecy peuuent teſmoigner leſdits ſieurs de la Valette, Deſcars, & autres capitaines, qui tous furẽt d'aduis, que le mieux que no⁹ pouuions faire, eſtoit de nous retirer. Et cõme nous eſtiõs tous d'aduis de coſtoyer les ennemis, pour les tenir en bride, & pour eſſayer de prẽdre quelque aduãtage ſur eux, le ieune Monſalles apporta lettre de voſtre Majeſté à tous les capitaines de marcher deuers M. de Montpenſier, & moy de m'en retourner, ce que ie fis, tant pour ma maladie, que pour conſeruer le pays, comme i'ay fait tant que les forces ont eſté entre mes mains. Apres eſtant à Cahors, où i'eſtois allé pour combattre les Vicomtes, ie fus aduerty que Pilles eſtoit vers Agenois auec vn grãd nombre de cauallerie. Et cuidant le ſurprẽdre, ie marchay iour

& nuict pour le combatre. Ce qui fuſt aduenu, n'euſt eſté que le ſeigneur de Fõtenilles, & le capitaine Montluc auec quelques ſallades, rencõtrerent quelques cinq ou ſix cornettes dudit Pilles, & les chargerent de telle roideur, qu'ils les mirent en routte. Qui fut cauſe que ledit Pilles paſſa la meſme nuict la riuiere de Dordoigne, & ſe retira vers leur armee. quãd à la venuë du Cõte de Mongommery, l'on ſçait qu'au partir du mõt de Marſan que i'auois aſſiegé, aſſailly & pris en deux heures, monſieur Danuille, pour les entreprinſes qu'il auoit en Languedoc on emmena toutes les forces: & ne me laiſſa que ma compagnie, celles du ſeigneur de Fontenilles, & de monſieur de Gondrin, enſemble cinq enſeignes de gens de pied, deſquelles ie me ſeruis, pour la deffence de Lectoure, Florance, Agen, Villeneufue. Et bien que ledit Sieur Mareſchal euſt r'appellé depuis leſdites deux compagnies, & que ie fuſſe demeuré ſeul auec la mienne, ie ne laiſſay pourtant de m'aller ietter dans Agen, quand le camp des Princes en approcha, ſans que ie fuſſe ſecouru que dudit Sieur de Fõtenilles, lequel amena ſa compagnie. Duquel lieu ledit camp des Princes fut ſouuẽt en dommage. Et d'autant que leſdits Sieurs auoient fait faire vn pont ſur la Garonne, pẽſant y paſſer en ce pays, & faire du pays de Condõmois & d'Agenois comme d'vne ville ie leur rompis leur pont: & le mis ſi bien en pieces, qu'ils n'en ſçeurẽt iamais recouurer que deux batteaux, auec leſquels ils repaſſerent la riuiere mais ce fut auec tel loiſir, que s'il euſt pleu à voſtre Majeſté m'enuoyer tant ſoit peu de forces,

on les euſt bien gardez de s'aſſembler. Et pour autant que pendant que leſdits Princes eſtoient par deça l'on s'eſtoit ſaiſi de quelques chaſteaux du pays d'Agenois, ie les reprins & remis tous ſous voſtre obeyſſance. Et depuis il vous pleut me commander d'aller faire la guerre au pays de Bearn : & bien qu'il fut mal-ayſé de recouurer des gens, par-ce qu'on tenoit la paix pour faite ſi eſt ce qu'en moins de quinze iours ie mis aux champs quarante & cinq enſeignes de gens de pied, & bien ſix cens ſallades, & reſolus d'aller en Bearn & contraindre Montemat de venir au combat ou laiſſer prendre les villes, les vnes apres les autres, comme l'on peut bien iuger, qu'il fut aduenu. Car ayant commencé à Rabaſtens comme il eſtoit neceſſaire pour les raiſons que ie vous ay cy deuãt, eſcrites bié que ce fut de plus fortes place de la Guienne, ie l'emportay en huict iours ou ie ſeruis de pionnier, de canõnier de ſoldat & de capitaine, & faiſant les approches i'y panſay y perdre mon ieune fils, qui fut bleſſé tout aupres de moy, comme auſſi fut le capitaine Paulac. Et quand ſe vint au iour de l'aſſautvoyãt que les deux premiers trouppes n'alloient à l'aſſault comme i'euſſe peu deſirer, ie marchay moy-meſmes à la breche accompagné des ſeigneurs de Goas, & du Viconte d'Vſa, & ſuyuy d'enuirõ cens ou ſix vingt gentils-hõmes à deſquels y en eut quarante deux bleſſez : ie fus du nõbre eſtant bleſſé en telle lieu, que ie porteray toute ma vie la marque. Et encores que ce fait d'armes rapporté auec pluſieurs ſemblables, que i'ay fait durant le reigne des Roys voſtre pere &

grand pere: ne m'eut rien fait esperer d'auantage de ce que i'auois accoustumé d'en desirer, qu'estoit vn bon gré, & vn bon remerciement desdits sieurs Roys mes maistres : toutes-fois i'auois occasion de penser que vostre Majesté en tiendroit quelque peu de compte. D'auantage ie representois deuant vos yeux vn vieux soldat de soixante dix ans, vostre Lieutenant general par deça, & lequel cõmandant aux autres, sans s'approcher du combat, pouuoit satisfaire au deuoir de sa charge: toutes-fois pour le desir qu'il auoit de vous rendre victorieux en toutes vos entreprinses, il s'estoit mis au rang des moindre fantassins, & en danger de mort : & plusieurs gentils-hommes auroient couru mesme peril, s'estimãt heureux de suiure l'vn des plus anciens soldats de France, ie ne diray pas capitaine. Ie pẽsois aussi que vous pourriez considerer, que cõme aux premiers troubles les premieres victoires vindrent de ma main aussi en ces derniers troubles ie vous auois faict victorieux au dernier fait d'armes, qui auoit esté fait en ce Royaume. Mais comme i'attendois au moins vne lettre, telle que i'auois accoustumé escrire au moindre capitaine de ce Royaume, la longue attãte ne ma apporté autre chose sinon que i'ay entendu, que vous m'auiez osté le gouuernement: & qui pis est sans m'en auoir escrit vne seule parolle. De sorte que plustost ay-ie veu venir celuy qui me doit succeder, que d'auoir esté aduerty, qu'on m'auoit despouillé. Et au temps, que par vne loy vniuerselle par tout vostre Royaume, vous auiez remis en leurs estat & charges ceux qui en auoient esté

priuez : ie puis dire que par vne loy particuliere faite par moy seul ie suis desmis de la charge que i'auois soustenuë auec les armes en main. Mais quand bien l'on m'auroit mis en pourpoint, si demeureray-ie tousiours vestu d vne robe honnorable, qui est telle que i'ay porté les armes depuis mon enfance pour le seruice de vostre Couronne, auecques toute la fidelité que les Roys mes maistres eussent sçeu desirer. L'on accordera tousiours, que ie me suis trouué en autant de combats, batailles, rencontres, entreprinses de nuict, & de iour, assauts, prinses & deffences de villes, qu'homme, qui soit auiourd'huy en toute l'Europe, & pour tel suis ie cogneu par tout les estrãgers. Ie puis dire auec la verité, & la gloire en soit à Dieu, & aux Roys qui m'ont employé. que soit pour mõ bon heur, soit pour autres occasiõs, que ie ne fus õcques deffait en lieu où i'ay commandé : & n'attaquay iamais les ennemis que ie ne les aye battus. Plusieurs gens de bien tesmoigneront aussi du deuoir, que ie fis aux batailles de Pauie, de la Bicoque, & de Serizolles, où ie menois toute l'arquebuzerie. Tesmoigneront aussi en quelle reputation le feu Sieur de L'autrec me tenoit, pour m'auoir veu en sa presence combatre entre Bayonne & Fontarabie, & depuis pour auoir suiuy auec charge de gens de pied, au voyage qu'il fit en Lombardie, & Royaume de Naples où ie fus blessé de quatre arquebuzades. Il y a encores de gens de bien qui sont viuant, & sont records du deuoir que ie fis, quand la terre d'Oye fut prinse, estant maistre de camp de toutes les bandes françoises

Autres tesmoigneront en quel rang me tenoit le Prince de Melphe, & feu monsieur le mareschal de Brissac, pour m'auoir veu en Piedmont à toutes heures, & à toutes occasions, & de iour & de nuict, hazarder ma vie pour le seruice de ceste Couronne, comme aussi plusieurs pourront tesmoigner, que le iour qu'aduint la disgrace de nos gens en la basse Bolongne, ie demeuray seul auec bien petit nombre au combat. Et alors que feu vostre pere mon bon maistres de recommandable memoire, pensoit que tout fut perdu, ie sortis en despit de tous les Anglois, & rapportay vingt deux drappeaux des nostres, qui auoient esté prins, & n'é fut perdu qu'vn. Si M. de Guise estoit en vie, il ne celeroit pas ce qui me vit faire à la prinse de Thiomuille, comme aussi ne fera pas mõsieur le Mareschal de Vieilleuille, & pourra tesmoigner si ce ne fut pas moy, qui prins la tour, pour laquelle s'ensuiuit la perte de la ville, Tous les Capitaines estrangers d'Italie, d'Espagne, & d'Allemagne, m'honnorent tousiours du deuoir, que ie fis au siege de Sienne, ou i'estois Lieutenant du feu Roy vostre pere, & depuis en Toscane, où ie ne perdis rien, & fus victorieux sur les ennemis: & en fus tellement recognu par le feu Roy vostre pere, qu'outre qu'au retour de Sienne, il me donna l'ordre, qui estoit lors vn enseigne de grand & notable seruice, il me dõna la Comté de Gaure, pour en iouyr toute ma vie, laquelle depuis & apres la mort dudit sieur Roy me fut ostee à la reduction de vostre domaine, & si ne fis onc semblant de m'en douloir.

Tout cecy vous ay-ie voulu representer, Sire,

parce que peut estre, vous ne l'auez pas entendu, & qu'en parlant de moy deuant vostre Maiesté, l'on m'a tenu en autre rãg, que ie n'auois merité. Par fois l'on a parlé de moy, cõme si ie fusse esté vn larron: par fois, & le plus souuant disoit on que ie n'auois rien faict qui valluſt, depuis trois ans. En cela vous faisoit on plus de tort qu'a moy Sire, car tous les langages du monde ne me sçauroient oster l'honneur, que i'ay acquis. Et vous Sire, l'on vous a par importunité induit a faire chose que ie crains, pourra seruir d'vn mauuais exemple au gens de mon mestier: d'autant que ceux, qui ont esté appellez aux charges depuis quelque temps, & qui desirent paruenir par l'exercice des armes, craindront a mon exemple que les seruices de longues annees, & la gloire & la vertu acquise par tout le mõde, ne pourra tãt leur ayder que pourroient leur nuire les langues de ceux qui voudront quelque iour les reculler. Il me reste, Sire, par la fin de ma longue & prolixe lettre, vous supplier tres-humblement m'excuser, si receuant vn tel coup de fortune, i'ay esté contrainct me plaindre, & me douloir a vous, & non a autre & ay esté contrainct de ce faire, tant pour me faire cognoistre a vostre Majesté, mieux que ie n'ay esté par le passé, qu'aussi pour vous supplier tres-humblement, que doresnauant, quant on vous importunera de traicter mal, ou moy ou autre de vos bons seruiteurs, vous vueillez tousiours reseruer vne aureille pour celuy, qui sera accusé, auant vous resoudre à faire chose, qui püisse l'interesser. Quant a moy pour le desir que i'ay de tousiours vous veoir prosperer, ie suis tres-

aise,

ayse, si en ces derniers troubles vous auez esté si bien & si heureusemẽt seruy en tous les endroits de vostre Royaume, par tous ceux que vous auez employez, qui ay par deçà conserué les villes & le pays, ay battu les ennemis, quand i'ay eu le moyen de les combattre, & ay pris les villes d'assaut auec grand danger de ma vie. Encores que l'on die, que ie n'ay rien faict qui vaille: si vous suppliray ie tres-humblement de croire qu'il n'y à homme, qui m'aye passé de bonne volonté. Et puis qu'ainsi vous plaist, ie me retire n'ayant autre marque de mes peines & seruices depuis tant d'annees, que le regret de la perte de mes enfans morts pour vostre Couronnne, & sept arquebusades, qui seruiront à ramanteuoir tous les iours l'humble & affectionnee deuotion, que i'ay euë à faire tres-humble seruice à vos predecesseurs, comme aussi l'auray-ie semblable à l'endroit de vostre Majesté. A laquelle ie prie Dieu donner tout bon-heur, prosperité & santé.

Voyla qu'elle fut ma lettre, sur laquelle ces messieurs, qui gouuernoient lors tout à la Cour eurent plus de peine à philosopher, que ie n'auois eu à la dicter. Elle fut imprimee à mon deçeu, & veuë par tout. Mes amis & ceux qui sçauoient le deuoir que i'auois faict à la conseruatiõ de la Guyenne, estoient autant ou plus offencez que moy. Et veux biẽ qu'on sçache, que lors & depuis, si i'eusse eu le cœur aussi desloyal, qu'auoient ceux là que me representoient apres les premiers troubles à la Cour pour Espagnol à la Royne, que i'auois encore assez de moyen & de credit

pour faire beaucoup de mal: mais ie ne ſuis ny ne ſeray iamais que bon François, & ſeruiteurs de la Couroune. Auſſi ſçauois-ie bien que tout cela ne venoit pas du Roy, qui ne me ſloigna iamais de ſa bonne grace. Mais vn ieune Prince qui eſt enueloppé parmy tant d'affaire, eſt bien empeſché de contenter tout le monde: ioinct que pluſieurs qui ne me pouuoient faire mal que de leur langue, poſſedoient fort non pas ſa Majeſté qui n'ayma iamais les huguenots, quelque mine qu'il fit, mais ſon conſeil.

O que les Roys & les Princes doiuent bien ſonger à ne faire ſouffrir vne honte à celuy, qui a touſiours porté la fidelité, qu'il doit à leur ſeruice & qui a du cœur. A tel, peut eſtre, le fera on, qui mettra leurs affaire en mauuais eſtat, comme depuis cinquante ans nous en auons veu de beaux exemples au dommage du Roy de France, comme i'ay dict cy deſſus, lors que i'ay parlé des trauerſes & charitez, qu'on a preſté à de grands capitaines Combien en y a-il, qui euſſent non ſeulement quitté tout, mais, peut eſtre. faict pis? Car celuy qui fait ſon deuoir, & ſe voit indignement traité ſent cela iuſques au cœur. I'ay ouy dire que le Roy François, ou Louys, ie ne ſçay lequel c'eſt, demandant vn iour à vn gentil-homme, qui eſtoit Gaſcon, cõme ie ſuis, qu'elle choſe eſt-ce qui le pouroit diſtraire de ſon ſeruice? Rien, Sire, reſpondit l'autre, ſi ce n'eſt vn deſpit. Auſſi, dit on que pour deſpit on ſe feroit Turc. Tout cela pourtant ne me ſçauroit faire ny Eſpagnol ny huguenot. I'ay trop aimé mon honneur, ie me veux enſeuelir auec ceſte belle robbe blanche,

sans mettre vne vilaine tache au nom de Mõluc, Et tout homme qui aymera le sien en doit faire de mesmes. Si son maistre, si son Roy ne se veut seruir de luy, il peut demeurer chez soy, & considerer les autres. S'il a de la valeur, la fortune qui l'aura rabaissé, le releuera: car elle n'est pas touſjours en colere. Combien de grands seigneurs & grands capitaines auons nous veu, qui estoient chez eux à faire leurs iardins, lequels le Roy estoit contrainct de rappeller à son seruice, estant marry de les auoir esloignez?

I'en ay veu prou de mon temps du costé du Roy, & du costé de l'Empereur: qui ont tourné leur robbe, & quelques vns bien legerement, & sans grande occasion: mais ils ne se sont pas fort remontez pour cela: & estans parmy nous, ils estoiẽt regardez de mauuais œil. Ie croy que nos ennemis en faisoient de mesme. On ayme bien leur marchandise, mais, non pas le marchand. Quand ce braue prince Charles de Bourbon fut contrainct prendre le party de l'Empereur, & le donner au diable, puis que Dieu ne le vouloit (car certes il y fut forcé & cõtrainct) nous entendions dire que les espagnols mesmes le regardoient de trauers. Et le pauure Prince apres nous auoir fait beaucoup de mal, y perdit la vie. Apres qu'il fut tué à Rome, on disputoit, qui en estoit plus aise, ou le Pape ou le Roy ou l'Empereur: le premier, parce qu'il le tenoit assiegé, le Roy pour se veoir deliuré d'vn grand ennemy, & l'Empereur pour estre deschargé d'vn Prince banny & necessiteux, qu'il portoit sur ses espaules, ne l'aiãt enrichi que de promesses, & non d'autre chose

Ces despits vont trop auant : les miens ne me firent, n'y ne me feront iamais faire chose contre mon deuoir & mon honneur. Si i'estois ieune, & qu'on ne se voulut seruir de moy, la terre est assez grande, ie chercherois fortune ailleurs: mais non pas aux despens de mon prince & de mon honneur, le Roy ayãt receu ma lettre, m'enuoya plusieurs belles parolles, pour responce : car cela ne leur coute rien. L'yssuë monstrera si le pays sera mieux gouuerné, & sa Majesté mieux seruie & si ceux qui sont venus apres moy, encore qu'ils soyent & grands Seigneurs & grands Capitaines ont mieux fait, & feront cy apres.

Or pour retourner de là ou, i'estois sorty, ma femme me vint prendre à Marsiac, & me fit porter dans sa lictiere iusques à Cassaigne pres de Condon, la ou la collicque pour me rafraichir me tint trois sepmaines, & me cuida emporter. Monsieur, de Valance mon frere ne m'abandonna iamais, iusques à ce qui me vid hors de danger de mort. Plusieurs seigneurs Catholiques & huguenots aussi me visiterent. Auant que le Capitaine Montaut fut ariué à la Court, la Royne despescha M. de Beaumont Mareschal des logis de monsieur le Prince de Nauarre, par laquelle elle me mandoit, que si i'estois dedans les terres de ladicte Dame que ie m'en retiraſſe & que ie misse mes gens en garnison. Voyez quels changemens soudains. Ie luy demanday si nous auiõs la paix il me respondit que non, mais qu'on esperoit bien tost de l'auoir. Pourquoy donc veut le Roy, dis-ie qu'on mette en garnison l'armee? le pays n'est-il pas assez ruyné & destruict? Que si

ie fais cela, quand la paix viendra, & qu'il faudra donner congé aux gens de pied & de cheual, il n'y en aura pas vn qui ne pille ſon hoſte, pour ſa derniere main, voyant qu'il ſe faut retirer ſans argent, Et puis qu'il fault qu'il ſe retirent aux garniſons, ie les feray du tout retirer en leurs maiſons. Ie priay monſieur de Valence de faire eſcrire la lettre & la ſigner, parce que ie n'euſſe ſçeu, à Monſieur de Gondrin afin qu'il licentiaſt tant les gens de pied que de cheual, & que tout le monde fut dans quatre iours retiré chez ſoy: ce qui fut faict. Monſieur de Beaumond meſmes porta la lettre à Monſieur de Gondrin Cinq ſepmaines apres la Royne me manda, que ie fiſſe du tout retirer l'armee, En vſant comme ie fis i'eſpargnay plus de cinq cens mil frans au peuple, comme le pays teſmoignera. I'auois conſerué les chetifs quatre mil frans, que i'auois eu du Roy, ſans qu'il euſt eſté touché que cent eſcus pour bailler au Capitaine Montaut, pour le voyage de la Cour. Et voyla comment i'ay deſrobé ſes finances, & comme i'ay pillé le peuple. Ceux qui fauoriſent les huguenots pres de ſa Majeſté n'ont garde de faillir de me charger de calomnies.

Mais ie veux qu'on ſçache, & veux inſerer dans ce liure, que pandãt tant d'annees, que i'ay commandé, & aux grandes charges que i'ay eu, ie n'ay peu acquerir pour vingt mil francs de bien: & ſi on dit que i'ay pillé trois cens mil eſcus. Ie voudrois qu'il fut vray, pourueu que ſe fuſt ſur les huguenots, nos ennemis. Dieu ſoit loué du tout Ces calõniateurs n'aurõt pas ceſte auãtage de me

faire baiſſer la teſte: car ie la porteray haute, comme vn homme de bien. Les threſoriers & receueurs ſont en vie: que le Roy s'en informe, qu'il voye leurs comptes: & s'il ſe trouue vn ſeul liard tourné à mon proffit, ſi ſa Maieſté ne me fait faire mon procés, elle ne fera pas bien. Il ne faut pas s'eſtonner s'il eſt mal ſeruy, comme l'on dict qu'il eſt: veu qu'il n'en faict aucun exemple. Il faut donc qu'il s'en prenne à luy-meſme, & non à ceux qui le font. Et quant aux impoſitions & exactions ſur le peuple pour m'enrichir, encore en doit faire le Roy plus grande punition, car il y a plus de pitié au peuple, qu'au Roy: car ſi ſa Majeſté n'en a point, elle en ſçait bien faire trouuer à ſon peuple. Ce ſont les priuileges de nos Rois, depuis qu'ils ſe mirent hors de page, comme on diſoit du Roy Louïs vnzieſme. Et par là ie conclus, que le Roy doit faire plus grande punition de ceux qui eſcorchent ſon peuple, que non pas s'ils deſrobent l'argent de ſon eſpargne propre. Les commiſſaires ont faict rendre compte à toute maniere de gens, qui ont leué deniers, qu'ils regardent s'ils me trouueront en leurs papiers: & s'il eſt rien entré en ma bourſe. Ie confeſſe que i'ay donné des biens des huguenots, qui faiſoient mine de demeurer en leur maiſon, mais ils eſtoiét pis que les autres. Il n'eſtoit pas raiſonnable, qu'ils fuſſent traictez plus doucement que les pauures Catholiques, qui eſtoient mangez iuſques aux os. Si ie n'euſſe faict cela, la Nobleſſe ſe deſpitoit, & le ſoldat ſe fuſt reuolté: car où il n'y a rien à gaigner que des coups, volontiers il n'y va pas. Et cependant on eut dict, que ie m'en-

tendois auec les huguenots, & n'euſſe trouué perſonne, qui m'eut voulu ſuiure. I'euſſe mieux aimé mourir, qu'acquerir telle reputation. Si les officiers du Roy les euſſent ſaiſis, il s'en fut tiré vn million de francs: mais ce n'eſtoit qu'intelligence entre les vns & les autres. I'en ay eu ma part, mais ç'a eſté de bonne guerre, de ceux qui fauoriſoient & portoient des viures & marchandiſes aux ennemis. Encor croy-ie, que tout cela ne ſe mõte trois mil eſcus. Pleut à Dieu que tous les chefs de la France fuſſent allez auſſi rondemẽt au ſeruice du Roy & du public que moy, & qu'ils euſſent deſiré auoir la paix par la force. Il n'y a homme en ce Roiaume, qui s'oſaſt dire huguenot. Mais ie laiſſe ces propos faſcheux.

Peu de temps apres, la paix fut publiee fort aduantageuſe pour nos ennemis. Nous les auons battus & rebattus: mais ce nonobſtant ils auoiẽt ſi bon credit au conſeil du Roy, que les Edicts eſtoient touſiours à leur aduantage. Nous gaignions par les armes: mais ils gaignoient par ces diables d'eſcritures. Ha pauure Prince, que vous eſtes mal ſeruy, que vous eſtes mal conſeillé, ſi vous n'y prenez garde, voſtre Roiaume s'en va le plus miſerable qui fut iamais: au lieu qu'il ſouloit eſtre le plus floriſſant. Encore que du temps de voſtre ayeul & pere, il eut eſté aſſailly de diuerſes guerres, eſquelles ie les ay touſiours fidellement ſeruis: ſi eſt-ce qu'on voyoit toutes choſes aller par ordre, & les charges n'eſtre prophanees. Ie laiſſe le tort que vous vous faictes de faire ces beaux Edits, & donner tant d'auantage à vos ennemis. Ie laiſſe le deſordre de voſtre iuſtice, & de

vos finances, & veux seulement auec vostre permission dire quelque chose, qui cõserue la charge des armes, car si ie m'enfonçois plus auãt sur ce qui à causé la ruyne de vostre Royaume, ie parlerois trop & non pas des petits.

Ie sçay bien, Sire, que vostre Majesté ne me fera pas cest honneur de vouloir entendre la lecture de mon liure: vous auez d'autres occupations, & le temps trop cher, pour l'employer à lire la vie d'vn soldat: mais peut estre, quelqu'vn qui l'aura leu vous entretenant, en pourra faire quelque recit à vostre Majesté. Cela est cause, que i'ay pris la hardiesse de vous faire ce petit discours lequel ie vous supplie vouloir ouyr, d'autãt qu'ẽ iceluy consistent les causes & mal-heurs que i'ay veu aduenir en vostre Royaume depuis cinquante deux ans que iay commencé à porter les armes, regnant vostre grand pere le Roy François durant le reigne duquel commença vne coustume, qui me semble n'estre guere bonne pour vostre Estat. Vostre Majesté la pourra changer. Ce, que pourra apporter vn grãd biẽ à vostre Royaume, pour l'exercise des armes, vn ieune Prince, comme vous, bien né, le plus grand & premier de la Chrestienté doit touiours apprendre des vieux Capitaines. Vous estes naturellemẽt martial, & auez le cœur genereux: voyla pourquoy vous ne trouuerez mauuais d'ouir le discours d'vn vieux gẽdarme vostre subiet & seruiteur. Il me souuient, que vous preniez plaisir de m'entretenir seul, lors que vous fistes le voyage de Bayõne: & vis bien que vos discours excedoiẽt la portee de vostre aage, de sorte que i'oserois dire, que

ſi on vous eut laiſſé faire, tout fuſt mieux allé: car quand vous n'auriez faict autre choſe, que vous monſtrer & faire voire à voſtre peuple eſtre en perſonne en vos armees, au moins quelquesfois vous euſſiez gaigné le cœur de pluſieurs, & eſtõné les autres. Et ſans doute euſſiez eſté mieux ſeruy, ie dis depuis que l'aage vous l'a peu permettre. Ie croy que c'eſt vne des plus grandes fautes, qu'on vous aye fait faire, (car vous n'eſtes pas cauſe d'auoir eſté ſi renfermé) lors que vos armees marchoient. Le peuple de voſtre Royaume eſt bon, & ſe reſiouit de voir ſon Roy de ſorte que pluſieurs euſſent eſté plus ſages, meſmes en noſtre Guyenne. Mais ie viens à mon diſcours.

Sire, quand voſtre Majeſté baille vn office de Preſident, ou conſeiller, Lieutenant general, ou Euelque autre office de iudicature, vous vous reſeruez qu'ils ne pouſſront exerſer la charge qu'ils ne ſoient examinez par vos Parlemens, pleins d'hommes fort ſçauans: & bien ſouuant vous ordonnez que voſtre Chãcelier les examinera auãt que le parlement les voyent: afin qu'ils iugent s'ils ſont capables: & qu'ils ne puiſſent errer aux iugemẽs des proces de vos ſubjets: & que le droit ſoit randu à qu'il appartiendra. C'eſte vne choſe bonne & iuſte Sire, car vous nous deuay la iuſtice droicte, & au poix de la balance C'eſt la premiere choſe que vo⁹ nous deuez. Voyla pourquoy c'eſt bien faict à vous, de mettre tant de rigueurs aux examens, qu'on faict és chambres aſſemblees de vos Parlemẽs. Et encore ne pouuz vous faire que tout aille bien droict.

Sire, vous deuriez faire ainſi en toutes autres

charges, que vous donnay en voſtre Royaume : toutesfois ie voy, que le premier qui vous demande vn gouuernement de quelque place, vne compagnie de genſ-d'armes, ou de gens de pied, vn eſtat de maiſtre de camp, ſans cõſiderer quelle perte & quel dommage peut aduenir à voſtre Royaume, & à voſtre perſonne propre, facillement vous l'accordez, voire meſme à la requeſte de la premiere dame, qui vous en prie, & qui vous aura peut-eſtre, entretenu le ſoir au bal: car quelques affaires qu'il y ait, il faut que ce bal trotte. Sire, elles n'ont que trop de credit en voſtre Cour. O combien de malheurs ſont aduenus & aduiennent tous les iours pour auoir legerement donné ces charges. Et encor que voſtre ordonnance ſoit iuſte & ſaincte de faire examiner les gens tenans offices de iudicature, elle n'importe pas tant à voſtre Eſtat. Car quelle perte pouuez vous faire, encore qu'ils ſoient ignorans ? elle ne tombe pas ſur vous : car celuy qui gaigne, encore qu'il ſoit ſans droict, vous paye le meſme deuoir que celuy qui pert, vous faiſoit. Par ainſi il n'y a rien de perte en voſtre particulier, tout demeure en voſtre Royaume, & ne vous importe, que Iean ou Pierre ſoit ſeigneur de tel ou tel lieu. Nous ſommes tous vos ſujets, mais la faute & ignorance des gouuerneurs & Capitaines à qui facillement vous accordez les gouuernemẽs pour le premier, qui le vous demande, porte grand & grand preiudice à voſtre Royaume. Les grands Capitaines & gens de bien, qui ayment voſtre ſeruice, m'accorderont ce que i'en eſcris.

Si vous baillez le gouuernement d'vne place à homme qui n'aye experiẽce, ny ne se soit iamais trouué en telles charges, voy-cy ce que vous en aduiendra. Premierement les anciens disent, que quand l'œil void ce qu'il n'a iamais veu, le cœur pense ce qu'il n'a iamais pensé. Or si vn siege luy vient sur les bras, comment voulez vous, qu'il le sçache demesler, comment pourra il entendre & descouurir les desseins des ennemis, & par où ils le peuuent ou veulent assaillir? car sans espion il y a moyen de le descouurir, comme on le pourra apprendre par ce que ie fis à Sienne. Comment sçaura il dresser ses fortifications, & se couurir bref faire mil & mille choses qui sont necessaires, puis que iamais il ne s'est trouué en tel affaires? Ceux-là qui s'y sont trouuez dix fois, y sont bien empeschez. Bien souuent ils ne sçauent où il en sont. Or comme vous entendez, que vostre place s'en va assiegee, vous voudrez leuer vne armee pour la secourir, parce que la raison le veut, ne vous osant reposer sur le peu d'experience de ce ieune gouuerneur, peut estre que vous serez forcé d'y aller bien souuent à la haste ou vn de Messeigneurs vos freres. Il faut que la ville se perde, ou que vous hazardiez vne bataille, là où vostre personne propre se peut perdre, ou vn de messeigneurs vos freres, qui conduira l'armee & plusieurs Princes de vostre sang, & de grands Capitaines. Or considerez donc la perte & grand malheur qui depend de donner facilemẽt vne charge à vn homme, sans sçauoir ce qu'il porte. Car s'il est experimenté, & qu'il aye monstré par tout où il s'est trouué, soubs de bons Capitaines, qu'il

aye le cœur & l'entendement bon, dés qu'il entrera en place, soudain il regardera à la force & à la foiblesse d'icelle, luy souuenãt de ce qui aura esté faict, là où il se sera trouué sous quelque autre, & ce qu'il a veu faire à tel & tel Capitaine & promptement il donnera ordre à la foiblesse & commencera à se fortifier: vous enuoyera demander vn ingenieur, vous aduertira des munitions, tant de viures, d'arquebuserie que d'artillerie, qu'il y aura trouué, & ne cessera de vous en soliciter que vous ne l'ayez pourueu, cognoissant bien par la perte de sa place, quel grand malheur elle vous pourroit porter. Et comme vous luy aurez enuoyé ce qu'il vous aura demandé, & remedié à la foiblesse de la place, par sa prouidẽce, il aura dequoy resoudre & vous aussi, sans se precipiter. Car i'ay touſiours cogneu, qu'en la guerre sela est fort dangereux, si ce n'est que l'affaire requiert vne extreme celerité.

Deux choses se presentent en cecy: la premiere est, que comme vostre ennemy aura entendu la valeur de ce gouuerneur l'experience grande, la pouruoyance & diligence qu'il employe à remedier aux deffauts, qui estoiẽt en sa place, le bõ ordre qu'il y tient, voulez vous croire que l'ennemy aille attaquer vn telle hõme garny de toutes ces vertus, que i'ay escrites? Ie croy qu'il n'y à assaillant au monde, qui n'y pense deux fois. Et s'il le met au conseil, il ne trouuera à peine vn seul vieux Capitaine, qui luy conseille d'y aller pour receuoir perte. Et si le chef est sage & bien experimenté le conseil des ieunes n'enportera celuy des vieux, car ceux icy ont cognoissance des af-

faires de ce monde, plus que les autres, & se fascheront de hazarder l'honneur qu'ils ont acquis: parce qu'on regarde tousiours les derniers sans se ressouuenir guere des passez. Voyla pour l'vne. L'autre bien que vous en receurez, est que vostre Majesté se souuenant de la valeur du personnage de son ordre, & son experience en demeura en repos, sçachant bien qu'vn si homme de bien ne s'embarquera pas si mal à propos, & ne voudra perdre son honneur. Et lors dresserez vostre armee à loisir, & viendrez camper en lieu fort. Que si l'ennemy vous y vient assaillir, il y sera defaict: d'autre part s'il veut donner assaut à la ville, vous luy estes de si pres à la queuë, que quand bien la breche seroit grande il n'oseroit auoir donné l'assaut: car ou qu'il la gaigne ou qu'il la perde il est deffect. Vous le surprendrez en desordre. Parquoy il se gardera bien d'entrer en ceste perte, & sera contraint de leuer & prẽdre autre party, ou vous venir attaquer dans vostre fort. Ce qu'il se gardera bien de faire, comme fit l'empereur Charles au cãp de prouence, lors que vostre ayeul estoit fortifié en campagne raze & que son ennemy faisoit mine de vouloir attaquer Marseille. Il se faut tousiours garder de faire des fautes à l'entree d'vne guerre: car depuis que vos affaires entrent en deffaueur en leur commencement, vostre Majesté se peut asseurer que les soldats perdent le cœur, chacun regarde à se pouuoir retirer, de sorte qu'il ne faut esperer que vostre armee face plus rien qui vaille. Ie vous mettray icy des exemples, & combien importe vn bon chef dans vne place. Le premier sera du Duc

Charles de Bourgoigne, qui venoit de perdre deux batailles contre les Suisses à Morat. Il vint là dessus auec ce camp des fauorisé assieger Nancy, lequel il cuida surprendre, ne pensant iamais le Roy René de Cecille, & Duc de Lorraine, qu'il vint assieger sa place. Par ainsi elle se trouua despourueuë de viures, de munitions & de gens. Le Roy René auoit cinq ou six gẽtils-hommes Gascõs auec luy, (tousiours ces Princes Lorrains ont aymé nostre nation) le Capitaine Gratian Daguerre, vn autre pauure gẽtil-homme de ce pays nommé Pons, vn autre nommé Gajan, vn autre nommé Rocquepine. Les autres moururent au siege, & firent si vaillamment ces braues Gascõs, qu'auec quelque peu de gens ramassez du pays, qui se ietterent dedans, & quelques gentils-hõmes dudit pays, ils deffendirent la villle & endurerent la faim iusques à l'extremité: & donnerent loisir au Roy René d'aller luy mesme en Suisse cercher son secours. Le Roy Loys onziesme ne le vouloit secourir à la descouuerte, à cause qu'il auoit paix auec ledit Duc: mais, comme vous autres Princes faictes ordinairement, soubs main il le fauorisoit, & cassa quatre cens hommes d'armes qui vindrent iusques au pont de S. Vincent, deux lieuës de Nancy. Et comme le Duc vid arriuer les Suisses, & ceste gendarmerie, il se voulut leuer, & là perdit la bataille, & y mourut. Si le Roy Iean d'Albret voyant venir les forces de Ferdinand sur luy, eut mis vn ou deux bons Capitaines dãs la ville de Pampelonne, il n'eut pauuremẽt perdu son Royaume, comme il fit. Car il ne falloit qu'vn homme pour arrester les Espa-

gnols : la place eſtoit bonne. Or il l'a perduë & le Royaume, & pour luy & pour ſa poſterité, car elle eſt en trop bonne main pour la r'auoir. Voylà les exemples de l'ancienneté que i'ay ouy racompter aux vieux capitaines de cet aage-là. I'en ay ouy racompter cent autres, leſquels ie pourrois bien mettre par eſcrit: mais ie laiſſe cela pour les hiſtoriens, qui le ſçauent mieux que moy, i'en eſcriray maintenant de celles de mon temps.

Le Roy François voſtre grand pere aſſiegea Pauie où i'eſtois. Il trouua dedans ce vieux & vaillant Anthoine de Leue Eſpagnol, experimenté de longue main autant qu'autre ait eſté il y a cent ans. Il n'auoit que trois enſeignes d'Italiens & trois mil Allemans. Sa Maieſté le tint aſſiegé enuiron ſept mois, où il fit donner pluſieurs aſſauts, encores que la place ne fut gueres forte : mais au moyen de ce grand Capitaine, & par ſon induſtrie, il la deffendit : & donna le loiſir à monſieur de Bourbõ d'aller en Allemagne cercher ſecours & reuint pour donner la bataille au Roy, qu'il gaigna, & print le Roy. Que ſi ledit Sieur de Bourbon victorieux euſt tourné la teſte vers la France, ie ne ſçay comme toutes nos choſes fuſſent allees. Toute cette bonne fortune vint à l'Empereur, pour auoir fait choix de ce vieux guerrier, qui arreſta le bon-heur de noſtre Roy. De fraiſche memoire ce vaillant Duc de Guyſe à Mets fit ſouffrir vne honte à l'Empereur Charles qui fut contrainct leuer honteuſemẽt ſon ſiege, de ſorte que ceſte grande armee s'eſuanoüit par la ſeule vertu de ce chef, qui s'y oppoſa. Et en-

cores à ces derniers troubles, ſon fils qui eſt Duc de Guyſe, à conſerué Poictiers, qui eſt vne grande villaſſe, ſans fortereſſe. Que ſi monſieur l'Admiral l'euſt prinſe, il euſt dominé tout le poictou la Sainctonge, & iuſques aux portes de Bourdeaux. La vertu de ce ieune Prince radouba fort vos affaires, & de toute la France. Comme auſſi voſtre victoire de Moncontour, fut arreſté par le choix que vos énemis firét du capitaine Pilles laiſſé dans S. Iean, Et la valeur de ce chef, qui ſceut bien deffendre la place, mit ſus les affaires des huguenots, qui gaignerent pays & nous vindrét ruyner. On m'a dit qu'il fut bien aſſiſté d'vn capitaine braue ſoldat nommé la Mothe Pujols. Si on meuſt laiſſé faire à la bataille de Ver, ie l'euſſe bien gardé de vous faire la guerre : car ie luy tenois l'eſpee à la gorge, lors qu'il me fut oſté par ie ne ſçay qui pour le ſauuer. Si monſieur l'Admiral eſt ouy en confeſſion, il ne niera pas que ma ſeule perſonne l'empeſcha d'attaquer Agen, qui ne vaut rien. Ne faite doute, Sire, que la valeur d'vn ſeul homme arreſte tout.

Voſtre Royaume eſt mieux peuplé que Royaume du monde. Vous eſtes riches en bons & grand capitaines, ſi vous les voulez entretenir ſans aduãcer ceux qui ſont indignes. L'Empereur Charles, comme i'ay ſouuant ouy dire, ſe vantoit qu'il en auoit de meilleurs que le feu Roy François. Il en auoit de bons : mais les noſtres ne leur deuoyent rien. Vous auez donc le choix, Sire de mettre de bons hommes dans voz places de frõtiere. Voyez que couſte la perte de Fontarabie, pour le peu d'experience du Capitaine franger

&

& combien a couſté au Roy voſtre pere, le peu d'experience du ſieur de Veruins laiſſé à Boulongne. Souuenez-vous auſſi s'il vous plaiſt, Sire, car vous l'auez ouy dire, quel honneur & profit apporte le choix, que voſtre pere, mon bon maiſtre, fit de ce vieux Cheualier Mõſieur de Sanſac, qui ſouſtint ſi longuement le ſiege de la Miran-de. L'eſlection qu'il fit de moy pour la deffence de Siene fut honorable au nom François. La ſeureté d'vne place, Sire, deſpend du chef, qui fera tout combattre iuſques aux enfans, & ſera cauſe que l'aſſaillant mal-aiſément l'attaquera. Voyez doncques, Sire, combien il importe pour voſtre eſtat, pour voſtre peuple, & pour voſtre reputation. Car on dira touſiours & ſe trouuera par eſcrit, que c'eſt le Roy Charles neufieſme, qui a perdu vne telle & telle place, dõt Dieu vous vueille garder, les Eſcritures en parleront à iamais: car tout le bien & le mal qui vous aduient, eſt mis par eſcrit, & pluſtoſt le mal que le bien. Aduiſez y donc, Sire, & ſongez y trois fois auant donner la charge de deffendre vne place à quelqu'vn, vous fiez pas, qu'il eſt vaillant, il faut qu'il ſoit experimenté.

Quant aux Capitaines de genſd'armes, vous les creées auſſi facilement pour l'amour de celuy qui le vous aura nommé, comme vous feriez vn Sergẽt du Chaſtellet de Paris: & celuy-là ſe trouuant en vne bataille, vous luy baillerez quelque coin à deffendre, & ce pauure homme qui ne cognoiſtra ſon aduantage, ſoit pour faute de cœur ou d'experience, vous fera perdre ce coin: & donnera courage aux ennemis de ſauuer leur

victoire: & ne sera cause que les vostres perdront cœur : car quatre coyons prenans la fuitte, sont suffisans pour attirer le reste, mesmement les chefs. Et encores qu'ils soient vaillans de leurs personnes, & qu'ils vueillent faire teste si est-ce que s'ils ne sçauent se resoudre & prendre leur party, tout ira en desordre. Car lors cela despend de luy, & non du General, qui ne peut auoir l'œil par tout. Et parmy la grande confusion, qui est aux batailles, il ne peut pouruoir à toutes choses. Celuy donc qui a charge, ou d'vn coin, ou d'vne aisle, s'il n'a l'experience, pour s'estre trouué en tels affaires, comment conduira-il son faict ou sa troupe? Et voylà vne bataille perduë, & vostre personne, si vous y estes, prise ou morte (car ie n'ay pas ouy dire que les Rois de France ayent iamais fuy.) Il n'en faut esperer moins aux autres entreprises, que l'on luy baillera à executer. Prenez donc garde, Sire, à qui vous donnerez des compagnies de gend'armes à conduire. Il faut que les ieunes demeurét apprentifs, & obeïssans aux vieux. Ie sçay bien que les Princes doiuent estre exceptez, lesquels ont ordinairement de braues Lieutenans, qui sont les chefs: car lesdits Seigneurs Princes ne s'y trouuent point.

Vous auez aussi les Estats des Mareschaux de camp & de maistres de camp, soit pour la cauallerie, ou pour l'infanterie, qui sont deux Estats de grand importance: car il faut qu'ils descouurent toutes choses. Et si les armes sont pres l'vne de l'autre, il faut que tous deux recognoissent ensemble, car l'vn ne peut rien faire sans l'autre, & vous rapporteront ensemble ce que touche le

combat de la cauallerie & des gens de pied, apres auoir recogneu l'aſſiette des lieux, où il faut que les gens de cheual ſoient pour leur aduantage, & & les gens de pied auſſi. Et s'eſtant accordez ils vous en feront le rapport: ſur lequel vous conclurez auec voſtre conſeil ce que vous aurez affaire. Il faut neceſſairement faire fondement ſur leur aduis. Que ſi ce ſont gens peu experimentez, ô Sire, combien d'erreurs vous feront ils faire! Or il faut que les perſonnes qui exercent ces charges, ayent trois choſes, la premiere deſquelles eſt la longue experience. Que s'ils ſont de lõgue main experimentez, & qu'ils ayent veu quelque deſordre aux armees là où ils ſe ſeront trouuez, pourueu qu'ils ayent retenu, cela les fera garder de tomber dans le foſſé des autres. La ſeconde, il faut qu'ils ſoient hardis & courageux: car vos Mareſchaux & maiſtres de cãp ne doiuẽt eſtre coüards, ou pour le moins s'ils ne ſont plus vaillans que le commun (ie ne deſire pas qu'ils ſoient des Rolands) pour le moins il faut qu'ils ne craignẽt point les coups. Que s'ils ſont craintifs, il ne faut pas eſperer que voſtre armee faſſe rien qui vaille: car ils logeront touſiours voſtre armee en crainte & en peur, & camperont à leur deſaduantage. Que ſi le chef des ennemis eſt accord & pratic en tels affaires, il cognoiſtra aiſément que voſtre armee eſt en peur. Ce que i'ay iugé ſouuent faiſant ceſte charge, voyant ſeulement camper l'ennemy: & ne me ſuis de gueres trompé. C'eſt la choſe du monde la plus perilleuſe. Car il n'y a rien qui donne tant de courage aux chefs, & à l'armee, que quand il cognoiſt que ſon

ennemis marche ou campe en peur. La derniere partie qu'il leur faut, eſt, qu'ils doiuent eſtre vigilans & diligens. Et ainſi ils ſeront bons maiſtres tout à fait. Il ne faut pas que ce ſoient gens qui aiment à dormir à la Frãçoiſe ny ſongeards ou lõs à prendre reſolutiõ. Il faut qu'ils ayent le pied, la main, & l'eſprit prõpt, & touſiours l'œil au guet: car de leur prouidẽce depend le ſalut de l'armee.

Il faut encores qu'en l'eſlection, que voſtre Majeſté ou voſtre Lieutenant fera de telles perſonnes, qu'il regarde de bien pres, qu'ils n'ayẽt point d'inimitié enſemble, ny quelque dent de laict, car là où il y a de l'inimitié, il y a touſiours de l'enuie. Et depuis qu'elle eſt parmy eux, iamais l'vn ne trouuera bon, ce que l'autre fera: ce ne ſeront que diſputes, dont ne peut ſortir que tout malheur. Il n'y a meſtier ſi ialoux que le noſtre, ny ſi plein de tromperie. Entre gens qui ne s'aiment pas, ce ne ſont que contradictiõs. Et au cõtraire s'ils ſont bõs amis, l'vn ſuppleera touſiours le deffaut de l'autre, & diſputerõt de ce qu'ils auront affaire ſans ſe preſter des charitez les vns aux autres: car il faut qu'ils ſoient à loger l'armee ou à recognoiſtre l'ennemy, touſiours enſemble. Et que deuant le Lieutenant du Roy, ils diſputent pour prendre leur logis, & diſcourent la raiſon pourquoy on loge en ce lieu là: & qu'ils ſçachent où ſe retirera la cauallerie, ſi elle eſtoit chargee, à l'aduangarde ou à la bataille. Mais elle ſe doit pluſtoſt retirer à l'aduantgarde, pource que la cauallerie eſt vn membre qui deſpend d'icelle. Il faut auſſi qu'ils iugent bien les aduenuës de l'ennemy, où ſe mettra l'artillerie, où ſe campera la

bataille, où le chef de l'armee prendra place: si l'armee suruient, il faut dresser la garde, & poser les sentinelles, bref tout passe par leur teste.

Quand ceux-là auec celuy qui commande en l'armee, sçauent tout cela, & le font bien à propos, elle ne pourra estre surprise: car ils auront si bien discouru ce qui sera necessaire, qu'il n'y aura nul de toute l'armee, qui ne sçache ce qu'il faut faire. Que si chacun le sçait, on confessera que l'armee ne peut tomber en desordre. Car les pertes qu'on fait, ne procedent que d'iceluy. Ce bel ordre se doit tousiours tenir loing ou pres de l'ennemy, ou en marchant: car si cela se faict, le camp ne trouuera iamais aucune nouueauté qui le puisse mettre en desordre, quand il sera pres. des ennemis. Que s'ils attendent de le faire à la neceſſité, ils ne trouueront les soldats si bien disposez, d'ailleurs telles fois ils penseront auoir les ennemis bien loing, qu'ils se leueront plus matin qu'eux, & leur porteront la chemise blanche. Encores doiuent-ils auoir vne vnion ensemble plus qu'au marcher: & lors que le maistre de l'artillerie soit ioinct auec eux. Ainsi de ces trois personnes apres le chef de l'armee, sort le gain ou la perte des batailles. Sire, iugez si ces charges se doiuent facillement bailler, puis que la perte & ruyne des armees procedent d'eux. Quand vostre Majesté ou vos Lieutenans font choix de telles personnes, le cœur vous doit trembler de peur de faire mauuaise election. Vous y deuez penser plus de quatre fois, Sire, les Capitaines de gens de pied, à qui vous donnez les charges à l'appetit

d'vn monſieur ou d'vne madame, parce qu'ils voudront aduãcer touſiours quelqu'vn dés leurs, ou en obliger d'autres. De ces charges peuuent aduenir autant de malheurs preſque que des autres, ſoit à la deffence d'vne breſche, ou bien à mener vne trouppe d'arquebuſiers à vne bataille, ou à quelque entrepriſe, qui vous ſera de grande importance: car ſi celuy qui prend telle charge n'eſt tel qu'il faut, il ſera deffaict par ſon defaut, & tous ceux qui ſont auec luy perdus: vous en aurez de la desfaueur: la hardieſſe & le courage de vos ennemis croiſtra tous les iours. Vous en auez veu & voyez les experiences. Du temps que ie commençay à porter les armes, le tiltre d'honneur: & des Gentilshommes de bonne maiſon ne ſe deſdaignoient de le porter. Ie n'ay pas appellé d'autre tiltre mes enfans. A preſent le moindre picqueboeuf ſe fait appeller ainſi, s'il a eu quelque commandement. Vous direz, Sire, que nous qui ſommes vos Lieutenans faiſons ces fautes: mais pardonnez-nous s'il vous plaiſt, elles viennent premierement de vous, qui auez commencé les donner à gens de peu, & apres les Gentilshommes n'en veulent plus. Du temps de voſtre ayeul, les compagnies eſtoient de mil hommes, qui eſtoit vne treſbelle choſe, & qui eſpargnoit beaucoup à vos finances, pour n'eſtre beſoin de tant de membres, comme i'ay dict en quelque lieu de ce liure, à preſent c'eſt vn grand deſordre. Vous y deuez apporter quelque nouueau remede, afin que tant de capitaineaux retournent ſoldats. C'eſt la meſme confuſion, qu'on void auiourd'huy parmy les Cheualiers de

voſtre ordre, qui eſt vn deſordre tres-grand.

Or, Sire, que veut dire cecy, que pour iuger les procez, vous faictes examiner tous ceux qui prennent de vous office de iudicature, & vous ne pouuez rien perdre de quel coſté que le iugement tourne: & là où il y va de voſtre vie & de celle de meſſieurs vos freres, & de tous les Princes & grands Capitaines qui ſeront en voſtre camp: & par conſequent de voſtre Eſtat, facillement vous baillez les charges à qui les vous demande, ſans aucune conſideration? Or il y a eſcrit.

Si le fol vn conſeil te donne,
N'en fais refus pour ſa perſonne.

Ie dis cecy, pour le conſeil que ie vous veux donner, & vous le deuez prendre en bonne part de moy, qui ſuis auiourd'huy le plus vieux capitaine de voſtre Royaume, & qui aux choſes que i'ay veu, dois auoir quelque experience. Le conſeil que ie vous donne, Sire, eſt que vous preniez exemple à l'examen que l'on faict en vos Parlemens. Il faut qu'ils ſe preſentent à voſtre Chancelier, à vos Preſidens & Conſeillers, pour eſtre examinez ſur leur ſuffiſance, & s'ils ne les trouuent capables, ils les r'enuoyent eſtudier iuſques à ce qu'ils ſçachent d'auantage, & ſe ſoient rendus dignes des charges qu'ils pourſuiuent.

Doncques, Sire, auant donner aucune charge, dont & deſquelles deſpendent tant de malheurs, à l'appetit d'homme du monde ne la donnez iamais, que premierement vous n'ayez mis la perſonne à l'examen, la r'enuoyant par deuant vos

Docteurs, qui ſont les vieux Capitaines, qui de longue main ſont experimentez aux armes. Vous en pourriez bien auoir de vieux qui ſeront gueres partis de leurs maiſons, ie ne prens pas ceux là pour vieux Capitaines, mais pires que ceux que M. le Chancelier renuoye eſtudier: car on dit, Sire, qu'é vieille beſte n'y a point de reſcource. I'entends que vous appelliez pour aſſiſter à l'examen ceux qui ont touſiours ſuiuy les guerres, & qui ont force paragraffe, c'eſt à dire arquebuſades, ou coups d'eſpee ſur leurs corps. C'eſt ſigne qu'ils n'ont pas touſiours croupy ſur les cendres. Or il vous faut vn Chancelier. Il eſt raiſonnable, Sire, que ce ſoit M. voſtre frere, encores qu'il ſoit bien ieune, car en trois ou quatre ans, qu'il a porté les armes, il a gaigné deux batailles: de ſorte qu'auec le bon entendement & iugement qu'il a: & eſtãt de ſi bonne maiſon, il eſt impoſſible qu'il n'ait beaucoup retenu: car il a ouy de grands docteurs diſputer deuãt luy. Il ne faut donc que vous ayez autre Chancelier des armes, que luy. Vous ſerez par deſſus, Sire, car perſonne ne vous peut oſter ce rang: c'eſt vous qui le donnez aux autres. Puis que Dieu vous faict naiſtre Prince, pour commander à tant de milliers d'hommes, il vous a donné auſſi quelque choſe de plus particulier qu'aux autres. Ainſi quand on vous demandera quelques charges de celles que i'ay eſcrit, voſtre Majeſté doit aſſembler ſes Docteurs, & voſtre Chancelier. Et ſi vous y eſtes, vous-meſmes deuez prendre la peine de les interroger, s'ils cognoiſſent le perſonnage dont eſt queſtion, où eſt-ce qu'il a fait ſon apprentiſſage, ſous qui: car

bien souuent tel le maistre, tel valet, quel acte d'homme d'honneur il a fait. Ie ne croy pas que ces vieux Cheualiers ne vous en dient franchement la verité, cognoissant bien de quelle importance est vn capitaine ignorant, ou coüard, & peu experimenté. Et selon leur rapport & opinion, vous luy pourrez bailler la charge qu'il vous demande: car celuy-là sera passé, par l'examen. Et afin de vous deliurer des importunitez, faictes, Sire, comme ie fis vne fois en Piedmond, a Albe. Tous les iours mes cheuaux estoient a l'emprût, car nous auiõs quelque peu de trefues. Cela me faschoit, & ne sçauois comment m'en depescher. Ie commandav a mon trompette d'aller publier par toute la ville, de par monsieur le Gouuerneur, qui estoit moy, que i'auois fait vn grand serment de ne prester iamais plus mes cheuaux, & que personne n'en eut plus a prẽdre cause d'ignorãce. Depuis ce temps, ie ne fus plus importuné. Faictes ainsi, Sire. Vn iour que vous ferez quelque grande assemblee, dittes deuãt to⁹ les Seigneurs & dames de vostre Cour, que vous auez fait vn grand serment, de ne donner iamais charge ny gouuernement, que par l'aduis des vieux cheualiers & capitaines. Cela courra par tout: car ce que vous autres Roys & Princes faites & dites, court soudain d'vne merueilleuse viteſſe. Cela apportera vn autre fruit, c'est que les apprentifs au fait des armes, sçachant qu'ils ne peuuent entrer par la fenestre, s'estudieront a se faire remarquer, & cognoistre a ceux qui leur doiuent ouurir la porte. Et ainsi nous tascheront a faire a qui mieux mieux.

O que si vous faictes cecy, combien de braues capitaines aurez vous en peu de temps. Vous en aurez plus de vaillans, qu'il n'y en aura en tous les autres Royaumes de l'Europe. Il sorta de cecy deux choses tresbonnes, que vous deuez plus desirer qu'autres qui soient en l'art militaire: la premiere est, que comme ce capitaine & gouuerneur sera creé par le rapport de vos vieux Chevaliers, deuant vostre Maiesté, ou Monsieur vostre frere, il se tiendra si honnoré, qu'il fera resolution en soy-mesme, s'il a tant soit peu de cœur, de mourir cent fois, plustost que de faire vne couyonnade, ou vne faute: car il pẽsera touſiours, s'il la faisoit, qu'il fera tort à ceux qui l'ont nommé, & que vostre Maiesté pourroit iustement reprocher la faute qu'ils ont faict en ceste nomination. Ainsi il taschera à faire le mieux qu'il pourra: afin d'acquerir de l'honneur, & que vous luy bailliez plus grãd charge, sçachant qu'il doit encore passer par l'eslectiõ pour y paruenir, & par l'examen des vieux capitaines, & que s'il a mal faict, ils tesmoigneront touſiours ce qui en est, & auront honte de vous dõner aduis de creer Maistre de Camp, ou Mareschal de Camp, celuy qu'ils aurõt veu mal faire, estãt simple capitaine.

La seconde vtilité, qui sortira de cecy, sera que vous fermerez la bouche à ces importuns, & importunes, qui si legerement vous demandent les charges, desquelles despendẽt tant de malheurs, estans certains, que vous ne les leur octroyerez, sans estre examinez de vos docteurs, & de vostre Chancelier: & que vous les refuserez, comme vous feriez celuy qui vous demanderoit vn

eſtat de Conſeiller au Parlement de Paris, ſans eſtre examiné. Car la Cour n'en feroit rien. I'ay ouy dire qu'autrefois le Roy voſtre pere, ſçachant qu'ils en auoient refuſé vn, lequel eſtoit recommãdé par quelque dame, leur dit que parmy tant de cheuaux d'Eſpagne, vn aſne pouuoit bien paſſer: mais ils ſe garderent bien de le croire Sire, mettez à l'eſſay ceux, dont voſtre Maieſté deſire ſe ſeruir. I'ay veu autrefois vn Gentilhomme, il me ſemble qu'il eſtoit Prouençal, lequel auoit ceſte couſtume, que quand vn vallet ſe preſentoit à luy, pour ſe mettre à ſon ſeruice, ſoudain il le mettoit à l'eſpreuue: & luy mettant vne eſpee en la main, commandoit de ſe deffendre, ſans qu'il fut pourtant loiſible de ſe tirer des eſtocquades. Et s'il le trouuoit homme reſolu & ferme, il le retenoit, ſinõ il luy diſoit qu'il n'eſtoit pas pour luy. Ainſi il auoit touſiours de braues & reſolus hommes aupres de luy: car on ſçauoit ſa couſtume, & nul ne ſe preſentoit, qui ne fut bien ferré: car il eſtoit vn rude ioüeur. Voylà l'examen que faiſoit voſtre ſujet, & la loy qu'il auoit mis chez luy, car chacun eſt Roy en ſa maiſon, comme reſpondit le Charbonnier à voſtre ayeul. Eſtabliſſant doncques ce beau examen, bien toſt toute l'Europe le ſçaura, & tant d'importuns demandeurs ſe trouueront bien eſtonnez d'vne telle loy, & ne ſongeront qu'a l'honneur, & à apprendre, au lieu de courtiſer monſieur ou madame: & vous ſerez depeſtré de ces faſcheuſes, que vous pourrez renuoyer faire leur reſul.

Il vous en reuiendra vne autre commodité, Si-

re, qui n'eſt pas petite : c'eſt que ceux que vous eſlirez, & que vous honnorerez de ces charges, les tiendront de vous & de vos docteurs, & non des dames, ou de quelqu'vn de vos courtiſans, qui entendent mieux a monter vne monſtre, qu'à affuter ou pointer vn canon, ou meſme tirer vne arquebuzade : & cependant a veoir la mine, qu'ils font, & leur deſmarche, vous diriez que tout doit trembler ſous eux. I'en ay ouy vne fois en ma vie vn, lequel a l'ouyr parler, auoit preſque ſeul emporté l'honneur de la bataille de Mõcontour. Monſieur de Biron ny monſieur de Tauanes n'auoient rien fait au pris de luy, non pas meſmes monſieur voſtre frere. Or comme ié dis, ces gentils hommes, qui auront cet honneur de tenir leurs charges de vous en ceſte ſorte, s'en ſentiront beaucoup plus honnorez. Sire, vous deuez plus deſirer d'accomplir ces choſes, & y tenir l'œil, qu'à tout le reſte, qui depend de l'art militaire : car tout ce qui conſiſte en la guerre, ſoit le bien ou le mal, depend du choix que vous faites de ceux qui ont le commandement.

Ie ne parleray point icy des generaux de la cauallerie, ny des Colonels de l'infanterie, par ce que ce ſont deux eſtats, qui ſe doiuent donner aux Princes ou grands Seigneurs, encores qu'ils ſoient ieunes, & peu experimentez : celà n'importe pourueu que le maiſtre de camp ſoit bien experimenté. Faiſant celà, vous verrez en peu de temps la confuſion, qui eſt parmy vos gens de guerre perduë, l'ancienne ſplendeur, & beauté de vos compagnies de gens-d'armes remiſe. Vne choſe voy-ie, que nous perdõs fort l'vſage de nos

lances, ſoit a faute de bons cheuaux, dont il ſemble que la race ſe perde, ou pour n'y eſtre pas ſi propres que nos predeceſſeurs. Et voy que nous les laiſſons pour prendre les piſtolles des Allemans. Auſſi auec ces armes, peut on mieux combattre en hoſt, qu'auec les lances, car ſi on ne combat en haye, les lanciers s'embaraſſent plus: & le combat en haye, n'eſt pas ſi aſſeuré qu'en hoſt.

Pour retourner a mon diſcours, vous cognoiſtrez, Sire, que tous ceux, qui deſirent s'aduancer par les armes, s'eſtudieront d'eſtre mis ſur le bureau de l'examen. Et enſemble, que ce ſeroit bien & ſagement faict a voſtre Majeſté de mettre en roolle ſelon vos Prouinces, les gens de valleur, dont vous entendez parler, & leurs qualitez: afin qu'aduenant vacation de quelque charge, vous puiſſiez pouruoir, & vous reſſouuenir d'eux. Ceux qui ſçaurõt, qu'ils ſeront dans voſtre roolle, prendront cœur, & s'eſuertueront pour vous faire quelque ſeruice. Et les autres qui n'y ſeront pas s'expoſeront a mil dãgers, pour y eſtre mis. Vous deuez appeller ce liure, le liure d'honneur. Et quand vous entendrez parler de quelqu'vn, apres vous en eſtre bien informé, vous deuez dire tout haut, qu'il ſoit mis dans voſtre roolle. Ainſi ay-ie ouy dire en ma ieuneſſe auoir fait le feu Roy Louys douzieſme, meſmes des gens de Iuſtice. Vacant l'eſtat de Iuge Mage d'Agenois, qui eſt vne belle charge, & honnorable, il ſe reſſouuint qu'vn bon clerc luy auoit fait vne belle harangue a Orleans, le nom duquel il auoit mis en ſon rollet, & luy enuoya ledit eſtat

en pur don. Il faisoit le mesmes en toute autres charges. I'ay veu pratiquer le mesme a ce grand Odet de Foix, sous lequel i'ay fait mon apprentissage. Il sçauoit le nom de tous les capitaines, & personnes remarquables: & quand quelqu'vn auoit fait quelque acte signalé, il escriuoit son nom.

Mais, Sire, vous deuez souuent fueilleter ce liure, & aussi ne vous contenter pas de les y auoir mis ains les employer, & leur faire du bien, selon leur degré & merite, les accourager par quelque gracieuse parolle, ou si c'est quelque pauure gentil homme, luy donner de l'argent. Si vous le faites de vostre main, cinq cens escus seront prins de meilleur part, que deux mil parvos Threſoriers: car quelque chose leur demeure touſiours dans les pattes. Vne fois le Roy Henry vostre pere, mon bon maistre que Dieu absolue, m'auoit donné deux mil escus: Celuy qui me les deuoit bailler, n'eut pas de honte de m'en retenir cinq cens: mais il trouua vn Gascon, qui n'auoit pas accoustumé ce tour de bastõ. Il sceut que ie m'en voulois plaindre au Roy il eut plus de ioye de me les faire prendre, que ie n'eus de les receuoir. Si vous donnez de vostre main, toutes ces pilleries ne se feront pas. Du tẽps du Roy vostre ayeul, on disoit, que son predeceſſeur en faisoit ainsi, & auoit dans son coffre forces bourses, dans lesquelles il auoit des escus, en l'vne plus, en l'autre moins: & les distribuoit selon la qualité de ceux, qui luy faisoient seruice. Ie sçay bien, que l'on vous dira que cela n'est pas digne d'vn Roy: ne le croyez pas, ce sont des gés

qui veulent auoir toute la paste entre leurs mains vne chose vous veux-ie dire, Sire, que vous ne deuez pas tout donner à vn, ou a peu de gens, vostre Majesté me pardonnera, elle a donné a vn gentilhomme de la Guyenne ce, dequoy elle eut peu contenter cinquãte. Ie ne veux pas dire qu'il ne fut braue & vaillant, mais il en y auoit qui le meritoient autant ou mieux que luy: & toutesfois n'ont eu rien du tout. Vostre Majesté prendra en bonne part, s'il luy plaist, ce que ie luy en dis. I'ay vn pied dedans la fosse, l'affection que ie porte a vostre couronne, me faict tenir ce langage. Ie suis voisin de l'Espagnol, mais il n'y a eu iamais que des fleurs de lis chez moy. Si j'osois, ie vous dirois bien d'autres choses: car certes il n'y a que trop a dire, & reformer. Il faut que i'entretienne vn peu Monsieur vostre frere, vostre nouueau Chancelier des armes, auec vostre congé.

C'est a vous donc, Monseigneur a qui ie m'adresse. Ie serois marry que ce liure partist de chez moy, qu'il ne portast quelque honnorable tesmoignage de vostre grandeur. Vous estes sorty de la plus grande race, qui soit au monde. Il n'y a poinct de memoire, de dix races en ça, que les Roys de France n'ayent esté tous hardis & belliqueux. Et bien peu depuis le premier Roy Chrestien, ont esté autres, encor que les races ayent finy & changé, & que de nouuelles se soient empatees de la Couronne, qui est chose admirable: car en quatre races de gentils hommes, a peine en trouuerez vous deux de suitte, vaillans. Ce que nous doit faire croire, que Dieu a mis la main sur

ce Royaume, puis qu'il a donné de si grands dons & graces à ceux qui tiennent sa place comme aux Roys, vostre ayeul pere & frere. Et encor que vous ne soyez pas Roy, si participiez vous a la benediction que Dieu leur a departy. O Mõseigneur que vous auez grand argument de penser, & vous asseurer que Dieu vous a eslеu, pour faire de grãs faicts, comme on commence à cognoistre par les victoires qu'il vous a donnees en vos ieunes ans, lesquelles on peut manifestemẽt iuger vous estre aduenuës, plus par la volonté de Dieu que par le combat des hommes. Doncques il faut, que chacun confesse, que ce Royaume est a Dieu, & que le Roy vostre frere est son Lieutenãt & vous le sien. Voyla de beaux titres.

Il faut que ie parle vn peu à vous vous estes le baston, sur lequel il s'appuye. Vous estes celuy, qui doit commander les armes, qui les doit porter a tous hazards, perils, & fortunes. Vous estes la trompette, qui nous doit faire entendre ce que nous deuons faire. Vous estes nostre recours, & nostre esperance, pour nous faire auoir la recompense de nostre Roy. C'est vous qui nous deuez faire cognoistre a sa Majesté, & qui vray Chancelier de l'espee, luy deuez faire le rapport de ce que nous auons faict pour son seruice. Et quand nous serons morts, vous luy deuez faire cognoistre nos enfans, si nous auons faict ce que gens de guerre doyuent. Bref toute la France a les yeux tournez sur vous, qui presidez aux armees, & qui auez battu & rebattu si souuent les Huguenots. Toute la Chrestienté sçait, que c'est vous: car le Roy est contrainct, puis que son conseil le veut,

faire

faire la guerre de son cabinet. Puis que vous tenez si grand lieu, d'où dependent toutes les charges, qui procedent des armes, & qu'il faut, que nous tous mourions aupres de vous, pour le seruice du Roy & le vostre il faut que vous mettiez tout vostre soing, & vos pensées en nous, qui suiuons les armes: car tous les autres estats ne participent rien auec le vostre: d'autant que tout le reste depend des gens de robbe lõgue. Il y en a prou au cõseil du Roy, vous n'auez riẽ a demesler auec eux: car on dit que qui trop embrasse, peu estreint.

Si vous voulez vn peu considerer ma remonstrance, vous trouuerez, qu'il faut, puis que vous tenez si grand lieu, que vous pensiez, qu'est ce qui vous peut aider a maintenir vne si grande charge & honnorable, elle ne le peut estre dauantage. Sera ce des ieunes Capitaines que vous attẽdrez cela? non certes, car en ceste maniere de gens il n'y a point d'experience, mais plustost de la legereté. Sera ce de gens de robbe longue? encores moins. Ils en parleront en clers d'armes: ils s'en m'eslent trop, & veulent sur le tapis verd iuger des coups. De qui doncques? ce sera des vieux capitaines, qui de longue main seront experimentez aux guerres, & passez par les rudes examens des batailles, cõbats, escarmouches, sieges, & assauts. Ils seront memoratifs de ce qu'ils auront veu & auront bien retenu les pertes & pourquoy elles sont aduenues. S'ils ont esté battus, ils s'en souuiendront, & s'il gaignent aussi. Si vous prenez aduis & conseil de telles gens, vous ne pouuez faillir de maintenir vostre grandeur, accroistre vostre renommee & reputation, car de

telles gens vous apprendrez de ſçauoir bien commander, & retiendrez d'eux ce qu'ils vous mettront en auant, racomptant ce qu'ils auront veu. Vous ne ſçauriez employer mieux les heures: afin que la poſterité ſçache voſtre nom. Vous eſtes de trop bon lieu pour ne vouloir qu'il ſoit parlé de vous apres voſtre mort.

Il y en pourroit bien auoir de vieux pres de vous qui n'auront pas veu ou faict de grandes choſes, ou pour auoir plus aymé leurs maiſons, & richeſſes, que l'exercice des armes. Certes Monſeigneur, il n'y a que trop de gentils-hommes de telle humeur. Le Roy deuroit degrader telles gens de nobleſſe, qui ſont cazaniers, & ne commandent qu'aux chiens & aux leuriers, cependant que les autres cerchent les coups: & leur ſemble que c'eſt aſſez de ſçauoir donner dans le trou d'vne bague. Il en y a auſſi d'autres, qui a faute d'eſprit n'ont peu retenir ce qu'ils ont veu. Ils peuuent bien dire, i'ay eſté aux batailles de Cerizolles, de Dreux, de Iarnac, & Moncontour: mais de ſçauoir diſcourir comment monſieur d'Anguyen gaigna la premiere, & monſieur de Guyſe ſauua la ſeconde, la faute que fit monſieur l'Admiral aux deux autres, la belle reſolution voſtre, bref comme tout paſſa, & les raiſons de l'vn & de l'autre rien de tout cela. Vous diriez, qu'ils n'en ont iamais ouy parler, non plus que le plus rude Lanſquenet, qui s'y ſeroit trouué. Ce ne ſont pas les gens qu'il vous faut. Vous ne les deuez pourtant rebutter: car il ſe faut ayder de toutes perſonnes, meſmement a la guerre.

Ceux que vous deuez auoir pres de voſtre per-

ſonne & de voſtre conſeil eſtroit, doiuent eſtre lesvieux capitaines qui ont eu reputation d'eſtre gens ſans peur, vigilans, & de Prompte execution. Vn capitaine lent, fera quelque choſe de bon en ſa vie: mais pour ſa longueur il laiſſera perdre cent belles commoditez, où il eut eu de l'honnuer & du profit. Ie ne diray pas pour cela que vous deuiez du tout meſpriſer ceux-là, & ne ſuis pas ſi fol d'auoir ceſte intention: car ie me bruſlerois, peut eſtre a la chandelle. Tel que ie ſuis, vous me verrez dans mon liure. Ie puis bien dire, qu'auiourd'huy il n'y a pas de bons & grãds capitaines à douzaines. Vous deuez faire pour vn chacun, en quelque degré qu'il ſoit, non eſgallement, mais chacun ſelon ſon merite & renommee. Ie ſçay biẽ qu'on vous dira, que ſi vous attirez tant de gens pres de vous, qu'ils vous importuneront a faire de grandes demãdes au Roy. Car les gens de guerre ſont grands demandeurs, & peut eſtre que ſa Majeſté ſe faſchera. En cela il y a bon remede: ſuyuez le dire des anciens.

Qui n'a de l'argent en bource.
Qu'il ait du miel dans la bouche.

Ainſi vous ne mettez perſonne hors d'eſpoir, que vous n'ayez ſouuenance d'eux, lors que la commodité ſe preſentera, & que vous y tiendrez la main. Vn bon accueil, vn ſuſris, vne accolade les tiendra en haleine. Que s'il y a quelque faſcheux & importun, qui ne ſe vueille contenter de vos amiables reſponces vous deuez croire, que celuy-là ne ſert point le Roy, ne vous de bon cœur, ne pour amitié, qu'il vous porte. De telles gens vous n'en pouuez rien faire qui vaille. Si la

guerre ne vous en depeſtre, il y a aſſez de moyen de s'en deffaire : car tout hõme qui ſert ſon maiſtre, plus par auarice, que par amitié, n'a rien de bon au ventre. Car en premier lieu, on peut dire, que là où il à faute d'amitié, il y a faute de loyauté. Car comme le ſeruiteur auare ne peut accomplir ſon auarice, il voudroit deſia auoir changé de maiſtre, penſant qu'il fera mieux ſon profit, & corrompt les autres pour les plainctes ordinaires, qu'il faict. Fuyez doncques, Monſeigneur telle gens de bõne heure, auant que leur poiſon & venin n'enpoiſonne le reſte : car telles gens font toute ce qu'ils peuuent, pour faire hayr le Prince, afin de couurir leur mauuaiſtié par l'opinion qu'ils auront mis en la teſte de leurs compagons. Telles gens ſont ayſez à recognoiſtre. I'en ay cogneu de tels, & vous les voyez tous les iours. Encores qu'ils creuent ſous les biens faicts du Roy, ils ne ceſſent pourtant de demander, & demanderont ſans ceſſe.

Monſieur, pour entretenir l'amitié des gentils-hommes & Capitaines, vous leur pouuez eſcrire quelquesfois, afin qu'ils s'aſſeurent d'eſtre en vos bonnes graces & ſouuenance. Cela leur faict pẽſer, que vous auez quelque opinion de faire quelque plus grande choſe, & que vous voulez ſuyure voſtre fortune. Or de cecy ſont ce que ie vous diray : c'eſt qu'ils monſtreront les lettres à leurs parens & amis : & comme ceux-là verront, que vous faites cas de l'vn que vous l'honorez de vos lettres, ils ſe mettrõt en deuoir & deſpence de le ſuiure. Ainſi vn ſeruiteur vous en acquerra vingt ou trente, pour l'eſperance

qu'ils auront, qu'en vous faisant seruice, vous ne les oublirez non plus que luy. Cela ne vous sera pas grand peine, mais a vos secretaires. Quittant vne heure de vos plaisirs, vous signerez plus de depesches, qu'il n'en faudra pour tout ce Royaume. Que si c'est a quelque grand seigneur, vn petit mot de vostre main par apostille ne nous donnera pas grand peine. Mais il ne faut pas aussi que cela soit trop commun en mesmes temps, n'y en mesmes termes. I'ay tousiours remarqué c'este faute au Secretaire des Princes & aux nostres aussi: car les vns les montrent aux autres, & apres en font peu de cas.

Si vous ne faictes ce que ie vous dy, Monseigneur, voycy ce qu'il vous aduiendra. Quand le Capitaine verra que vous ne faites compte de luy, n'y n'en auez souuenãce, il pensera que vous vous contentez de la fortune, que Dieu vous a dõné: & qu'il ne faut plus esperer, que vous vueillez estre plus grand, que vous estes, & faut que chacun pense de se retirer en sa maison, sans se soucier plus des armes. Et depuis que l'homme de guerre pour peu de bien qu'il aye, commence a sentir le plaisir de sa maison, de sa femme & de ses chiens, & qu'on luy laisse prendre ce ply, il est bien mal-aysé de le tirer plus du foyer, pour aller a la guerre, & de quitter la plume, pour dormir sur la dure: & s'il y vã, ce sera à regret, desirãt tousiours de reuoir sa femme & ses enfans. Il n'ouyra tirer arquebusade, que comme le franc archer il ne pense estre mort. En toutes ces choses il n'y a que continuer, les canonnades & arquebusades estonnent ceux qui ne les ont pas accoustumées,

mais apres qu'on les a ouyes souffler aux oreilles, on ne s'en soucie pas tant. Il n'y a rien si ennemy de la guerre, que de laisser roüiller le soldat, ou le Capitaine. Mettez vostre sallade & vostre cuirasse au crochet, en peu de temps la roüille s'y mettra, & les araignes: ainsi est il des gens de guerre, si on les laisse en oysiueté. Parquoy il vous faut prendre garde a cecy: car tenant esueillez les capitaines, auec quelque lettres & quelque peu de bien faits du Roy vous tenez tout le monde en cerueille & prest a marcher, quand le commandement du Roy, & le vostre arriuera. Instruisez vos secretaires de vous en faire souuenir: car les dames ou le plaisir de la cour vous en osteront la memoire: vous estes ieune, ie voy bien qu'il faut que vous gouſtiez le plaisir du monde. Il est raisonnable que vous sçachiez que c'est: ainsi auons nous fait, & feront ceux qui viendrõt apres nous. Mais allez y sobrement.

Par ce reueille matin, que vous donnerez aux gens de guerre, par vos lettres, vous monstrerez a tout le monde, que vous ne voulez oublier, ny laisser en arriere le don de grace, que Dieu a mis en vous. Chacun qui aura enuie de suyure les armes se resoudra d'accompagner iusques au bout vostre fortune. Vous ferez cognoistre, que puis que Dieu vous a desia mis la main sur l'espaule, vous essayerez s'il l'a voudra mettre sur la teste: vous deuez auoir vous-mesme ceste opinion de vous & prendre le vers du Pseaume en vostre deuise, qui dit, *Cælum Cæli Domino: terram autem dedit filijs hominum*, qui vaut autant à dire, que Dieu a gardé le Ciel pour luy, & a laissé la terre pour

nous pour la conquerir. Ces vers n'ont pas esté faicts pour les petits compagnons, comme moy, mais pour des Roys & des Princes tel que vous estes. Si faut-il que ie vous die, que ie suis pauure gentil-homme, & n'ay pas le cœur de Prince, ny de Roy, mais si Dieu m'auoit conſ rué mes enfans, & qu'il me donnaſt vn peu plus de ſanté que ie n'ay, ie pẽſerois auec l'aide de mes amis, pourueu que la France fuſt en paix, acquerir quelque coing du monde: que ſi ie n'auois vn gros morceau, pour le moins en aurois ie quelque lopin. Au fort ie ne perdrois que les frais & la vie, que ie tiendrois bien employee, puis que c'eſt pour acquerir de l'honneur. Si mon fils eut veſcu, ie croy qu'il fuſt venu a bout du deſſein que monſieur l'Admiral ſçait bien qu'il auoit dans la teſte qu'il vous pourra dire, Monſeigneur. Vous eſtes ieune, vous auez voſtre frere, qui a le gros morceau, il faut que vous alliez buſquer fortune ailleurs: & au lieu d'eſtre ſuiect, vous aquerir des ſujects. Voyez donc puis qu'vn pauure Gentilhomme comme moy, oſe voller ſi haut, puis que meſme a ce que i'ay ouy dire, car ie ne ſçay pas bien, des enfans de laboureurs & de forgerons, par leurs vertus ſont paruenus a l'Empire, que deuez vous eſperer, vous qui eſtes fils & frere du plus grand Roy de la Chriſtienté? Vous ne deuez doncques perdre ceſte eſperance, quand l'occaſion ſe preſentera, & que vous cognoiſtrez qu'il ſera temps. Vn Prince de cœur ne doit iamais eſtre contant: ains faut pouſſer ſa fortune: la terre eſt ſi grande il y a prou a conquerir. Le Roy voſtre frere a aſſez de moyens pour vous aſſiſter.

Vous auez l'aage & la bonne fortune. Ie suis marry que vous ayez laissé ce beau & braue nom d'Alexandre, qui a esté, si ie ne me trompe, le plus vaillant homme, qui porta iamais armes. Sa Majesté vous aydera pour mettre sur vostre teste quelque couronne estrangere. Que si Dieu vous faict la grace de mettre fin à ces miserables guerres, essayez à dresser vos desseins, & immortaliser vostre nom. Employez tant de seruiteurs à conquerir quelque chose. Puis que mes ans & mes blessures ne me permettent de vous y seruir, au moins vous donneray-ie conseil de ne vous arrester iamais, ains touſiours entreprendre choses grãdes & difficiles, prenant la deuise de l'Empereur Charles, qui a donné tant de peine à vos ayeuls. Si vous ne pouuez arriuer au bout, pour le moins atteindrez vous à la moitié. Ie n'espere pas estant si maladif & cassé, vous y pouuoir seruir: mais ie vous laisse trois petits Montlucs, lesquels i'espere, ne degenererõt de leur ayeul ny de leurs peres. Ie ne vous diray autre chose, car il est temps que ie mette fin à mon liure.

Voylà, mes compagnons, qui lirez ma vie, la fin des guerres, où ie me suis trouué depuis cinquante cinq ans, que i'ay commandé pour le seruice de nos Roys. I'en ay rapporté sur moy sept harquebusades pour m'en faire ressouuenir, & plusieurs autres blesseures, n'ayant membre en tout mon corps, où ie n'aye esté blessé, si ce n'est le bras droict. Il m'en reste l'honneur & la reputation, que i'ay acquise par toute la Chrestienté: car mon nom est cogneu par tout: i'estime plus cela, que toutes les richesses du monde. Et auec

l'ayde de Dieu, qui m'a assisté, ie n'enterreray auec ceste heureuse reputation. Ce m'est vn merueilleux contentement, quād i'y pēse: & lors qu'il me souuient cōme ie suis paruenu de degré en degré, ayāt eschappé tāt de dangers pour iouyr de si peu de repos qu'il me reste en ce mōde, en ma maisō: afin d'auoir loisir de demander pardō à Dieu des offenses que i'ay cōmises. O que si sa misericorde n'est grāde, qu'il y a de danger pour ceux qui portent les armes, & mesmemēt qui cōmandent: car la necessité de la guerre nous force en despit de nous-mesmes à faire mille maux, & faire non plus d'estat de la vie des hommes que d'vn pouler, & puis les plaintes du peuple, qu'il faut manger en despit qu'on en aye, les veufues, & orphelins, que nous faisons tous les iours, nous donnēt toutes les maledictions, dont ils se peuuent aduiser. Et à force de prier Dieu, & implorer l'ayde des Saincts, quelqu'vne nous en demeure sur la teste. Mais certes les Roys en pātiront encores plus que nous. Car ils le nous font faire, comme ie dis au Roy l'entretenant à Thoulouse, & n'y a mal duquel ils ne soient cause: car puis qu'ils veulent faire la guerre, il faut payer pour le moins ceux qui s'en vont mourir pour eux: afin qu'ils ne puissent faire tant de maux qu'ils font. Moy doncques bien-heureux qui ay le loisir de songer aux pechez que i'ay commis, ou plustost que la guerre m'a faict commettre: car de mon naturel ie n'estois pas addonné à faire mal, & sur tout ay touſiours esté ennemy du vice, de l'ordure & vilenie, ennemy capital de la trahison & desloyauté. Ie sçay bien que la colere m'a fait faire & di-

dire beaucoup de choſes, dont i'en dis *mea culpa*: mais il n'eſt pas temps de les reparer: vn en ay-ie ſur le cœur, par deſſus toutes les autres. Si ie n'en euſſe ainſi vſé, on m'eut baillé des nazardes: & le moindre conſul de village m'eut fermé la porte au nez, ſi ie n'euſſe touſiours eu le canon à ma queuë: car chacun vouloit faire le maiſtre. Dieu ſçait ſi i'eſtois pour l'endurer, meshuy cela eſt faict. I'auois la main auſſi prompte, que la parolle. I'euſſe voulu, ſi i'euſſe peu, ne porter iamais de fer au coſté: mais mon naturel eſtoit tout autre. Auſſi porte-ie en ma deuiſe *deo duce, ferro comite*. Vne choſe puis-ie dire auec la verité, que iamais Lieutenant de Roy n'eut plus de pitié de la ruyne du peuple que moy, quelque part que ie me ſois trouué. Mais il eſt impoſſible de faire ces charges ſans faire mal, ſi ce n'eſt que le Roy ait ſes coffres pleins d'or, pour payer les armes, encor y aura-il prou affaire. Ie ne ſçay ſi apres moy on fera mieux: mais ie ne le penſe pas. Tous les Catholiques de la Guyenne porterõt teſmoignage, ſi ie n'ay pas eſpargné le peuple. Car des huguenots ie les recuſe: ie leur ay faict trop de mal: & ſi n'en ay pas faict aſſez, n'y tant que i'euſſe voulu, il n'a pas tenu à moy. Ie ne me ſoucie s'ils diſent mal de moy: car ils en diſent autant ou plus de leurs Roys.

Mais auant que ie mette fin à ce mien eſcrit lequel mon nom fera veoir à pluſieurs: ie les ſupplieray de ne me penſer ſi ingrat, que ie ne recognoiſſe apres Dieu tenir de mes Princes & de mes maiſtres, tout ce que i'ay, ie dis biens, & hõneurs, meſmement de mon bon maiſtre le Roy

Henry, que Dieu abſolue. Que ſi par fois dans mon liure i'ay dict que les playes ſont les recompenſes de mes ſeruices, ce n'eſt pas pour leur reprocher mõ ſang. Celuy de mes enfans, qui ſont morts pour leur ſeruice eſt bien employé. Dieu me les auoit donnez, & ils me les ont prins? i'en ay perdu trois a leur ſeruice, Marc Anthoine mõ aiſné, Bertrand, auquel par chuffre ie donnay le nom de Peyrot, qui eſt vn mot de noſtre Gaſcongne, parce que ce nom là de Bertrand me deſplaiſoit, & Fabian Seigneur de Monteſquieu, Dieu m'en a redonné trois autres. Car i'ay du ſecond, Blaiſe, & du dernier Adrian, & Blaiſe, Dieu les vueille conſeruer pour faire ſeruice a leurs Roys & a leur patrie, ſans faire honte au nom qu'ils portent, & qu'ils eſtudient bien mon liure, & ſe mirent dedans ma vie, taſchant a ſurmonter leur ayeul, s'ils peuuent Sire, ſouuenez vous d'eux, s'il vous plaiſt. Ie laiſſe parmy leurs papiers la lettre que vous m'eſcriuiſtes, de Villecoſtrets, le troiſieſme de Decembre, mil cinq cens ſeptante, où il y a ces mots, *Tenez vous tout aſſeuré que i'auray ſouuenance a iamais de vos longs & grands ſeruices deſquels ſi vous ne pouuez receuoir la recompence condigne vos enfans acheueront d'en cueillir le fruit, ioint qu'ils ſont tels, & m'ont ja ſi bien ſeruy que d'eux meſmes ils ont merité, que l'on face pour eux, ce que ie ſeray bien aiſe de faire quand l'occaſion ſe preſentera.* Sire, voyla voſtre promeſſe, vn Roy ne doit iamais rien dire ny promettre, qu'il ne le vueille tenir.

Ie n'vſe donc de reproches a l'endroit de mes maiſtres. Il me doit ſuffire encore que ie ne ſois pas riche, qu'vn pauure cadet de Gaſcogne ſoit

pourueu aux plus hautes dignitez de ce Royaume. I'en vois plusieurs auiourd'huy, qui entrent en reproche contre leurs Majestez: & le plus souuent ceux qui n'ont rien faict, se plaignent le plus. Aux autres il est vn peu pardonnable: tout ce que nous auons grands & petits, nous le tenons de nos Roys. Tant de grands Princes, Seigneurs, Capitaines, & Soldats, qui viuent & qui sont morts, doiuent au Roy l'honneur, qu'ils ont receu. Car leur nom vit encores pour les charges qu'ils ont euës des Roys. Ils se sont non seulement enterrez en grand honneur, mais encores ils ont honnoré ce qui est descendu d'eux. Il s'en parlera tant que les escritures dureront au monde. I'en ay couché vn bon nombre dans mon liure: i'ay veu des soldats fils de laboureurs, qui ont vescu & se sont enterrez en reputation d'estre enfans de grands Seigneurs, pour leur valleur, & le compte, que les Roys & leurs Lieutenans faisoient d'eux. Quant mon fils Marc Anthoine fut porté mort, à Rome, le Pape, tous les Cardinaux, le Senat, & peuple Romain luy firent autant d'honneur que s'il eust esté vn Prince du Sang. Qui fut cause de cela? sa valeur & ma bonne renommee: & mon Roy qui m'auoit fait tel. Le nõ de Marc Anthoine se trouue encore parmy les escrits des Romains. Quand ie cõmençay d'entrer aux armes, sortant de page de la maisõ de Lorraine, on ne nous parloit d'autre chose que du grand Consaluo, appellé le grãd Capitaine. Quel honneur fut-ce à luy qui durera eternellement, d'estre couronné de tant de victoires? I'ay ouy compter, qu'estãt le Roy Louys,

& le Roy Ferdinand ensemble, ie ne sçay où c'estoit, car ils auoient assigné lieu pour s'entreuoir, estans ces deux grands Princes en table, le nostre pria le Roy d'Espagne, qu'il trouuast bon, que Consaluo disnast à leur table: ce qu'il fit, pendant que de plus grands Seigneurs que luy estoiẽt debout. Le Roy son maistre & sa valleur l'auoient faict tel. Voyla l'honneur qu'il receut du Roy de France, lequel pour recompense de ce qu'il luy auoit fait perdre le Royaume de Naples, luy mit vne grosse chaisne d'or au col. I'ay ouy dire à monsieur de Lautrec, qu'il ne print iamais tant de plaisir de voir homme que celuy-là. O le bel exẽple pour ceux qui veulent paruenir par les armes. Quand ie retournay la seconde fois en Italie, passant par les ruës de Rome, tout le monde accouroit aux feneſtres pour voir celuy, qui auoit deffendu Sienne. Ie prisois plus cela, que tout le monde. Ie pourrois bien escrire icy des exemples de nos François qui sont sortis de bas lieu, qui par les armes sont paruenus à de grands grades: mais pour ne faire tort à leurs maisons, ie m'en tais. Ce sont les bienfaits des Roys, qui ont recompensé leurs seruices.

Recognoissons donc, que nous ne serions rien sans eux. Si nous les seruõs, c'est obeïr aux commandemens de Dieu sans tascher auoir des recõpenses par reproches & importunitez: & le tort n'est pas en nos Roys, si quelqu'vn est mal recogneu, mais à ceux qui sont pres d'eux, qui ne leur font cognoistre ceux qui les seruẽt biẽ ou mal: car il y en a prou des vns & des autres: afin que ces biẽ faits ne soient bien employez. Il n'y a rien qui fa-

ce tant de mal de cœur des bons, que quand le Roy faict bien à ceux, qui le seruent mal. C'est ce qui m'a le plus faſché. I'en ay veu souuent, qui disoiét, le Roy ou la Royne ont fait cecy, ont fait cela pour vn tel, pourquoy n'en feront ils autant pour moy? le Roy a remis & pardonné vne telle faute à vn tel, & pourquoy ne me pardonnea il auſſi à moy? Ie ſçay bien, que leurs Majeſtez ont ſouuent dit on ne fera plus de ces fautes, pour ce coup il faut fermer les yeux: mais le landemain c'eſtoit à recommẽcer. C'eſt le comte de Marc de Breſſe: il ne faut pas pourtant ſe deſpiter contre ſon maiſtre L'honneur de telles gens demeure en petit lieu, puis qu'il eſtime plus les biens que leur renommee & reputation, & qu'ils ſont promps à ſe deſpiter. Et encor, comme i'ay dit, ce ſont des gẽs qui ne tirent iamais trois coups d'eſpee: & ſe vantent cependant d'auoir ſouffert beaucoup de peine & de trauaux. Que ſi on les déſpouilloit tous nuds, l'on verroit de beaux perſonnages qui n'auroient pas vne ſeule plaie ſur le corps. Telles gens s'ils ont gueres porté les armes, ſont bien heureux: car le iour de la reſurrection, s'ils vont en Paradis, ils y porteront tout leur ſang, ſans en auoir reſpandu vne ſeule goutte ſur la terre.

I'en ay ouy d'autres & de toutes manieres de gens qui ſe plaignent, & iuſques au moindres, qu'ils ont ſeruy le Roy, quatre, cinq & ſix ans: & neantmoins n'ont peu acquerir que trois ou quatre mil liures de rante: les voila bien gaſtez. Ie ne parle pas des gens de guerre ſeulement mais de tous les autres eſtats, dont le Roy ſe ſert.

I'ay oui dire à mon pere, qui estoit vieux, & autres plus anciés que luy, qu'il se disoient à la Cour & par tout la France du tẽps du Roy Louys 12.

Chatillon, Bourdillon,
Galliot & Bonneual,
Gouuernant le sang Royal.

I'oserois dire que tous ces quatre Seigneurs, qui ont gouuerné deux Roys, n'aquirent iamais tous ensemble dix mille liures de rente. Ie l'ay dit autres-fois à monsieur le Mareschal de Bourdillon, lequel respondit que tant s'en faut que son predecesseur eut acquis trois mil liures de rante, qu'il en auoit vendu quinze cens, & les auoit laissé pauures. Que l'on demande à monsieur l'Admiral, qu'il monstre ce que son predecesseur qui gouuernoit tout, a acquis, ie gageray qu'il n'en sçauroit montrer deux mil liure de rente, Quant à Galliot, il à vescu grand aage apres les autres. Il a acquis par aduanture trois ou quatre mil liures de rante ou reuenu. Quant à Bonneual monsieur de Bonneual, qui est auiourdhuy, & mõsieur de Biron sont heritiers. Ie croy qu'ils ne sçauroient pas monstrer grandes acquisitions. O bien-heureux Roys d'auoir eu de tels seruiteurs: on peut bien iuger qu'ils seruoient leurs maistres pour l'amitié qu'ils leur portoient, & non pour l'auarice. I'ay ouy dire, qu'ils demandoient plustost pour les seruiteurs du Roy, que pour eux-mesmes. Ils sont morts auec honneur: & leurs successeurs ne sont pas necessiteux.

Puis que i'ay parlé des autres, ie veux parler de moy-mesmes. Peut estre quelqu'vn apres ma mort parlera de moy, comme ie parle des autres.

Ie confesse que ie suis tres obligé aux Roys que i'ay seruy, mesmement au Roy mon bon maistre, comme i'ay dit souuent. Ie ne serois qu'vn simple Gentilhomme, si ce n'estoient les moyens qu'ils m'ont donné, pour acquerir la reputation que i'ay gaigné, que i'estime plus que tout le biẽ du monde, ayant immortalisé le nom de Montluc. Et encor que ie n'aye acquis pendant si long temps que i'ay porté les armes que fort peu de bien, si ne m'a on iamais ouy plaindre des Roys mes maistres, ouy bien de ceux qui estoient pres d'eux, lors qu'en ces dernieres guerres ils m'ont calomnié, comme si de rien ie pouuois faire tout. Croyez que les playes que i'ay receuës, m'ont plus donné de recõfort que d'ennuy. Et m'asseure quand ie seray mort, qu'à grand peine dira on que i'emporte au iour de la resurrection en Paradis, tout le sang, os & veines que i'ay apporté au monde du ventre de ma mere: pour le bien i'en ay prou. Il est vray que si i'eusse esté nourry en l'escole du Bayle de l'Esperon, i'en eusse d'auantage, le compte merite qu'on le sçache: & que ie le mette icy.

Le Roy Louys douziesme allant à Bayonne logea en vn petit village nommé l'Esperon, lequel est plus pres de Bayonne que de Bourdeaux. Or sur le grand chemin, le Bayle auoit fait bastir vne tresbelle maison. Le Roy trouua estrange, qu'en vn pays si maigre & sterile, & dans des landes & sables, qui ne portoient rien, ce Bayle eust fait vne si belle maison: dequoy il entretint pendant son souppper son Mareschal des logis: qui luy fit responce, que le Bayle estoit vn riche homme;

homme, ce que le Roy ne pouuoit croire, veu le miserable pays, où la maison estoit assise, il l'enuoya querir sur l'heure mesme, & luy dit ces mots: Venez ça Bayle, pourquoy n'auez vous faict bastir ceste maison en quelque endroit, où le pays fust bon & fertille. Sire, dit le Bayle, ie suis natif de ce pays, & le trouue prou bon pour moy. Estes vous si riche dit le Roy, comme l'on ma dit? Ie ne suis pas pauure, dit il, graces à Dieu, i'ay dequoy viure. Le Roy dit lors, comment est-il possible, qu'en vn pays si maigre & sterille, tu sois peu deuenir si riche? Cela m'a esté bien aysé dit le Bayle, Sire. Dittes moy donc comment, dit le Roy. Par ce Sire, que i'ay tousiours plustost fait mes affaires, que celles de mon maistre & de mes voisins. Le diable ne m'emport, dit le Roy, (ainsi estoit son serment) ta raison est bonne: car en faisant de ceste sorte & te leuant matin, tu ne pourrois faillir de deuenir riche. O combien d'enfans à laissé ce Bayle heritiers de ses complexions. Ie n'ay iamais esté de ceux-là. Certes ie croy, qu'il n'y a si petit mercadant au monde, qui ayt tãt trotté, couru & tracassé, comme i'ay fait, ne se fust enrichy. Et n'y a financier ou recepueur, pour homme de bien qu'il fust en ce royaume, que s'il luy eust passé tant d'argent par les mains comme il a faict à moy, qu'il ne luy en fust plus demeuré. I'ay esté sept ou huict fois capitaine de gẽs de pied, qui n'est pas petit moyẽ, pour commencer à gaigner quelque chose. I'ay veu de mon temps plusieurs capitaines, qui se sont faits riches seulement sur la paye de leurs soldats. Ie n'estois pas si ignorãt, ny si mal habile,

que ie n'euſſe ſçeu faire le tour du baſton, auſſi bien qu'eux il n'y a pas ſi grande affaire pour apprendre cela: auec vn bon fourrier, & vn peu d'aide, cela eſtoit facile. Puis apres i'ay eſté Maiſtre de camp par trois fois: Dieu ſçait ſi ie pouuois trouuer force paſſe volans, & auoir intelligence auec les Commiſſaires des viures. Car ie pouuois deſcouurir s'il y auoit rien à gaigner auſſi toſt ou plutoſt qu'homme de l'armee: car i'auois aſſez bon nez. Apres i'ay eſté gouuerneur des places. Ie pouuois touſiours auoir à ma deuotion quatre vingt ou cent hommes pour les faire paſſer, comme meſſieurs les gouuerneurs le ſçauent trop bien faire. Ainſi ayant eu ces charges ſi long temps, & faict tant de montres, comme i'ay fait en ma vie, auec quelque peu d'eſpargné, mon Dieu qu'elle montaigne d'or auroi-ie? quand il m'en ſouuient, ie le trouue eſtrange. Et puis encore i'ay eſté Lieutenant de Roy à Siene, & vne autres-fois à Montalſin, où il y auoit bien dequoy faire ſon proffit, comme d'autre, qui ont eu pareilles charges, l'on ſait, car il ne failloit ſinon que i'euſſe intelligence auec trois ou quatre marchans, leſquels euſſent aduoüé, que les bleds que les ſoldats mangeoient, auoit eſté acheptez par eux, & prins ſur leur credit. Et Dieu ſçait quel profit on fait à ſes magaſins. Puis ie pouuois faire des demandes par maniere d'emprunt, deputant quelques vns, qui en euſſent pris la charge, & euſſent apporté cent ou deux cens mil frans de debtes. Mais au lieu de cela, ſa Majeſté nous deuoit cinq payes quand nous ſortiſmes de Sienne, dequoy ie luy en fis quitter les

trois, dés que nous fuſmes arriuez à Montalſin. Puis à la ſeconde fois que ie fus renuoyé, au lieu de monſieur de Soubize, ie demeuray ſix ſepmaines par le cõmandement du Roy à Rome aupres du Pape, & des Ambaſſadeurs & Agents du Roy. C'eſtoit au temps que le Duc d'Albe faiſoit la guerre à ſa Saincteté. Toute la coſte de la mer s'en alloit abandõnee, & Groſſette n'en pouuoit plus pour n'y auoir vn ſeul grain de bled, non plus qu'aux autres garniſons. Ie trouuay à Rome quelques gentils hommes Sienois, leſquels eſtoient ſortis auec moy de Siene, qui me mirent en cognoiſſance auec vn banquier nommé Iulle d'Abie, auſſi Sienois, lequel ſur ma parolle preſta ſix cens moges de bled, qui ſont trois cens tonneaux à douze muid pour tonneau, moyenant que tous les mois ie luy dõnerois ſix cens eſcus à chaſque monſtre. Ie ne pouuois prendre cet argent que de l'eſpargne que ie faiſois ſur les montres: & au lieu de mettre cela dans mes bouges, ie le fis du tout payer ſauf le dernier pact, car il n'yeut plus d'argent, ny moyen d'en auoir: de ſorte que nous ne fiſmes point monſtre. Ie pouuois bien faire mon profit la deſſus: car i'en pourueu des places, qui en auoient beſoin, ſelon la charge que i'en eu, & ſieſpargnay encore la moytié du bled, lequel ie repreſtay aux paiſans, qui mouroient de faim, encore plus que les ſoldats. Ce fut là ou ie commençay à eſtre vſurier: mais ce fut au deſpés de la conſcience du Roy: car pour vn muid à la recolte i'en eus deux: car il valloit deux fois plus, quād ie le preſtay. Ce gain n'entra non plus en ma bourſe: car ie le laiſſay tout au

Roy. Ie seiournay encore en ce pays-là sept mois sans tirer vne seule paye, & fis viure mes gens quatre mois à vingt onces de pain le iour, du gain que i'auois fait sur les bleds, espargnant tant que ie pouuois le bien de mon maistre. Ie payay les autres trois mois les soldats auec remonstrances & bonnetades, cõme ie faisois quand i'estois à Siene. Quelque temps apres arriua le Seigneur Dom Francisco, lequel trouua encores des bleds aux munitions. Encore fis ie vne praticque auec la Duchesse de Castro, femme du Duc, qui fut tué à Plaisance, laquelle cognoissoit M. de Valence mon frere, du temps qu'il estoit au seruice du Pape Paule Fenes. Le Pape Paul Caraffe auoit fait deffence de ne laisser sortir hors de Romanie aucuns bleds: mais ceste duchesse par dessous main permettoit que des marchãs en fissent apporter de nuict dans nos terres: & nos marchãs les alloient achepter. Ie menay ceste praticque bien secrettement, sur laquelle ie pouuois gaigner beaucoup: mais vn seul liard n'en vint à mon profit.

Ie pouuois apporter au Roy pour deux ou trois cens mil francs de debtes, aussi bié qu'a fait le Seigneur Iourdain de Corsegue, & autres que ie ne veux nommer, lesquels ont esté bien payez. Ie n'estois pas garny de si peu d'entendement, ny de moyens, que ie ne l'eusse sçeu faire aussi bien qu'eux. I'ay esté Lieutenãt de Roy en ce pays de Guyenne, i'ay fort couru le monde: mais ie croy qu'il n'y a rié, qui esgalle ce pays, soit en richesses cõmoditez, & viures. Ayant vne telle charge ie pouuois bien auoir intelligence auec le Rece-

ueur de la Prouince (ces gens ne demandent pas mieux) & emplir bien mes coffres : car tant ſur les monſtres & garniſons, qu'attellages d'artillerie, ie pouuois faire vn grand gain. Combien d'impoſitions pouuois-ie faire ſur le pays : car le Roy m'en auoit baillé le pouuoir, leſquelles fuſſent tournees a mon profit. Car encore que ſa Majeſté entendiſt, que ce fuſt pour ſon ſeruice, ſi i'euſſe voulu, i'euſſe bien ſçeu faire le change : de ſorte que la pluſpart fuſt demeuré entre mes mains. Ie pouuois ſi i'euſſe voulu, auoir vn homme de paille pour aller par les villes & villages dire a l'aureille aux principaux, qu'il me falloit dõner de l'argent, pour eſtre ſoulagez, ou qu'autrement ie les ferois ruyner & mãger iuſques aux os aux gens de guerre : car nous ne laiſſons mal a faire. Ie pouuois auſſi faire dire aux huguenots, qu'ils demeuroiẽt en leurs maiſons ſous l'authorité d'vn Edit, que s'ils ne crachoient au baſſin, ie les ferois tous ruyner. Combien m'en euſſent ils donné pour eſtre aſſeurez de leurs vies & biens, car ils ne ſe fioyent gueres en moy, ſçachãt comme ie les auois accommodez. Mais au lieu d'vſer de tous ces artifices pour me faire riche, ie laiſſois prendre le tout aux capitaines & gens-darmes & gens faiſant ſeruice au Roy, qui me le demandoient, n'en ayant que peu ou point tourné a mon profit. Et encore ce que i'eus de Clairac, ie le prins auec permiſſiõ du Roy. Or que les autres ſe contentent, ie ſuis contant. Que ſi Dieu me faiſoit la grace de guerir de ceſte grande arquebuſade que i'ay au viſage, ie penſe encores que ſi la guerre recõmençoit iamais, que ie ferois hom-

me pour monter à cheual. Ie croy qu'elle n'en eſt pas loing: car tant qu'il y aura deux religions, la France ſera en diuiſion, & en trouble Il ne ſe peut faire autrement. Et le pis eſt, que c'eſt choſe qui ne ſe peut finir de long temps. Les autres querelles ſe pacifient aiſément: mais celle de la religion à lõgue ſuitte. Et encore; que les gens de guerre ne ſoient pas fort religieux, ils prennent party, & eſtant engagez ils ſuiuent puis apres. Aux termes que ie voy les affaires, ie ne croy pas que nous ſoyons au bout. Pour le moins ay-ie ce contentement en moy-meſmes, de m'y eſtre oppoſé, autant que i'ay peu, & fait mon deuoir. Pleut à Dieu que tous ceux qui ont eu les forces en main, n'euſſent non plus conniué que moy. Il faut laiſſer faire Dieu. Apres qu'il nous aura prou foüettez, il mettra les verges au feu.

Or Seigneur & capinaines, qui me ferez ceſt honneur de lire ma vie, n'y apportez nul mal talent. Croyez que i'ay dit le vray, ſans derober l'honneur d'autruy: & ſçay bien qu'il en y aura, qui mettront en diſpute mon eſcrit, pour veoir ſi i'auray touſché quelque mẽſonge, pour ce qu'ils trouueront que iamais Dieu n'a accompagné plus la fortune d'vn homme, pour les charges qu'il a euës, que la mienne. Si les aſſeuray-ie que i'ay laiſſé infinies particuliaritez à eſcrire, car ie n'auois iamais rien eſcrit, ny penſé à faire des liures. I'eſtois incapable de cela: mais pendant ma derniere bleſſeure & mes maladies, i'ay dicté ce que ie vous ay laiſſé: afin que mon nom ſe perde, ny de tant de vaillans hommes, que i'ay veu bien faire, car les hiſtoriens n'eſcriuẽt qu'à l'hon-

neur des Roys & des Princes. Combien de braues ſoldars & gentils-hommes ay-ie nõmé icy dedans, deſquels ces gens ne parlent du tout, non plus que s'ils n'euſſent iamais eſté? Celuy, qui a eſcrit la bataille de Cerizolles, encore qu'il me nomme, en parle toutesfois en paſſant. Si me puis ie vanter, que i'eus bonne part en la victoire, auſſi bien qu'à Bologne & Thionuille: & ces eſcriuains n'en diſent rien, non plus que de la valleur d'vn grand nõbre de vos peres & parens, que vous trouuerez icy. Or ne trouuez pas eſtrãge, ſi i'ay eſté ſi heureux, comme i'ay eſcrit, car ie ne me ſuis iamais propoſé, que ma charge. Et ay recogneu que tout venoit de Dieu, auquel ie remettois tout, quoy que les huguenots m'ayent eſtimé vn Atheiſte. Ils ſont mes ennemis, & ne les faut pas croire. Encor que i'aye eu des imperfections, & des vices, ne ſois pas ſainct non plus que les autres: (ils en ont leur part, quoy qu'ils facent les mortifiez) ſi eſt ce que i'ay touſjours mis mon eſperance en dieu, recognoiſſant qu'il failloit: que de luy vint mon hõneur ou mõ malheur, luy attribuant toute les bonnes fortunes qu'il me donnoit à la guerre. Ie ne me ſuis iamais trouué en faction quelconque, que ie ne l'aye appellé à mon ayde, & n'ay paſſé iour de n a vie, ſans l'auoir prié, & demandé pardon. Et pluſieurs fois ie puis dire auec la verité, que ie me ſuis trouué, & voyant les ennemis en telle peur, que ie ſentois le cœur & les membres s'affoiblir & trembler (ne faiſons pas des braues, l'apprehenſion de la mort vient deuant les yeux) mais comme i'auois mon oraiſon à Dieu, ie ſentois

mes forces reuenir. Elle estoit ainsi, l'ayant, dés mon entree aux armes, appriſe en ces mots, *Mon Dieu qui m'as creé, ie te ſupplie garde moy l'entendemẽt afin qu'auiourd'huy ie ne le perde: car tu le m'as donné & ne le tiens que de toy. Que ſi tu as auiourd'huy determiné ma mort, fais que ie meure en reputation d'vn homme de bien, laquelle ie recherche auec tant de perils. Ie ne te demande point la vie: car ie veux tout ce qu'il te plaiſt. Ta volonté ſoit faite. Ie remets le tout à ta diuine bonté.* Puis ayant dit mes petites prieres Latines, ie promets & atteſte deuant Dieu, & les hommes, que ie ſentois tout à coup venir vne chaleur au cœur & aux mambres: de ſorte que ie ne l'auois pas acheuee, que ie ne me ſentiſſe tout autre que quãd ie l'auois commencee. Ie ne ſentois plus de peur: de façon que l'entendement me reuenoit. Et auec vne promptitude & iugement ie cognoiſſois tout ce qu'il me failloit faire, ſans l'auoir iamais perdu en combat, que ie me ſois trouué.

Combien y en a il de morts, qui pouroient s'ils eſtoient en vie, teſmoigner, ſi iamais m'ont veu effrayé ny perdre l'entendement à la guerre, ſoit à aſſaut, rencontre ou bataille? Meſſieurs de Lautrec, de l'Eſcut, de Barbezieux, de Monpezat, de Termes, du Bié, de Strorſi, de Bourdillon, de Briſſac, d'Anguiẽ, de Borieres, de Guiſe, en pourroient bien dire la verité, car ils m'ont tous commandé, & m'ont veu en mil & mil perils, ſans peur ny eſtonnement. Que s'ils pouuoient retourner en vie, ils ſeroient bons teſmoins de ce que ie dis, encores ne ſont pas morts tout ceux, qui m'ont commandé: car combien que ie ſois plus vieux capitaine qu'eux, il eſtoit raiſonnable

que ie leur obeiſſe. Monſieur le Duc d'Aumale, meſſieurs les Mareſchaux de Coſé, & de Vieilleville ſont de ce nombre. Ie vous ſupplie mes bõs Seigneurs, ſi mon liure tombe entre vos mains, de faire iugement ſi ce que ie dis eſt vray ou faux car vous en auez veu vne partie, & croy qu'apres ma mort, vous voudrez veoir ce que i'ay eſcrit. Il y en a d'autres auſſi qui me peuuent deſmentir, comme le Seigneur Ludouic de Birague, & M. le Preſident de Birague, lequel n'abandonna gueres ce braue Mareſchal de Briſſac. Pluſieurs autres viuẽt, qui ont eſté mes compagnons d'armes, & pluſieurs auſſi qui ont marché ſous moy Tous leſquels peuuent eſtre fideles teſmoings de ce que i'ay dit, & ſi quand il à eſté queſtion de faire vne execution, i'ay iamais trouué rien impoſſible: mais au contraire, ce qu'on tenoit impoſſible, ie les trouuois poſſible. Ie l'entreprenois, & en venois à bout, ayant touſiours ceſte ferme fiance en Dieu, qu'il ne m'abandonneroit point, m'ouuriroit touſiours l'eſprit pour cognoiſtre ce qui eſtoit beſoing, pour venir au bout de mon entreprinſe. Ie n'en trouué iamais aucune impoſſible, ſi ce n'eſt celle de Thionuille. Il en faut donner l'honneur à monſieur de Guyſe ſeul, il y eut la plus de l'heur que de la raiſon, quoy que ledict ſieur de guiſe aſſeuraſt touſiours de l'emporter, comme il fit.

Mes compagnons, combien de choſe grands ferez vous, ſi vous mettez toute voſtre fiance en Dieu, & ſi vous propoſez touſiours l'honneur deuant les yeux diſcourant en vous meſmes, que ſi nos iours doiuent finir ſur la breſche, vous a-

uez beau a demeurer dans le fossé. *Vn bel mourir* dit l'Italien, *tuta la vita honora*. C'est mourir en beste, de ne laisser nulle memoire apres soy. Ne taschez iamais a desrober l'honneur d'autruy, ny a vous proposer l'auarice ou ambition. Car vous verrez le tout tomber en mal-heur & infortune. Ie ne dis pas cecy pour faire le prescheur mais pour la verité. Combien y en a il au monde qui ont eu le bruict d'estre fort vaillans, mesmes qui sont en vie, que ie ne veux nommer, neantmoins ils ont esté fort mal-heureux en leurs entreprinses. Croyez que cela venoit de Dieu, Et encores qu'ils l'appellassent a leur aide leur zele n'estoit pas bon. Voyla pourquoy Dieu leur estoit contraire. Il faut, si vous voulez qu'il soit à vostre secours, que vous despoüilliez toute ambition, auarice & hayne, & soyez pleins de la loyauté & fidelité, que nous deuons a nostre Prince. Et encore que sa querelle ne soit iuste, il ne laissera pas pourtant de nous assister : car ce n'est pas a nous de demander à nostre Roy, si sa querelle est bonne ou mauuaise: mais seulement d'obeyr. Que si vous n'estes recogneus des seruices, que vous auez faicts, vous ne vous en fascherez pas par ce que vostre intention n'aura pas esté de combatre, pour ambition, ny grandeur, ny pour conuoitise de richesses, mais pour la fidelité, que Dieu nous a commandé de porter a nostre Roy. Vous vous resiouïrez d'estre estimez & aimez de tout le monde, qui est la plus belle richesse & acquisition que tout homme d'hõneur doit desirer : car les richesses & grands estats periront auec les corps, & la bonne renommee

viura a iamais auec l'ame. A preſent ie me vois tirant a la mort dans le lict, ie me ſens grandement ſoulagé, en deſpit d'elle mon nom viura, non ſeulement en la Gaſcogne, mais parmy les eſtrangers.

Or c'eſt icy la fin de mon liure, & de ma vie, que ſi Dieu me la continuë plus longuemẽt quelqu'autre eſcrira le reſte, ſi ie me trouue en lieu, où ie face quelque choſe digne de moy: ce que ie n'eſpere pas, me ſentant ſi incommodé, que ie ne penſe meſ-huy pouuoir iamais plus porter les armes. I'ay ceſte obligation à ceſte meſchante arquebuzade, qui m'a percé & froiſſé le viſage, d'auoir eſté cauſe que i'ay dicté ces Commẽtaires, leſquels, comme ie penſe, dureront apres moy. Ie prie ceux qui les liront, de ne les prendre point comme eſcrits de la main d'vn hiſtorien, mais d'vn vieux ſoldat, & encore Gaſcon, qui à eſcrit ſa vie, à la verité, & en guerrier. Tous ceux qui porteront les armes, y prendront exemple, & recognoiſtrõt que de Dieu ſeul procede l'heur & le mal-heur des hommes. Et pour ce que nous deuons auoir recours a luy ſeul, ſupplions le no' aider & conſeiller en nos tribulations, car ce monde n'eſt autre choſe, & dont les grands ont auſſi bien leur part, que les petits. En cela ſe manifeſte ſa grandeur: veu qu'il n'y a Roy ny Prince, qui en ſoit exempt, & qui n'aye ordinairemẽt beſoing de luy, & de ſon ſecours.

Ne deſdaignez vous, qui deſirez ſuiure le train des armes, au lieu de lire des Amadis, ou Lancellots, d'employer quelqu'heure a me cognoiſtre dedans ce liure vous apprendrez a vous con-

gnoistre mesmes, & à vous former, pour estre soldats & capitaines: car il faut sçauoir obeïr pour sçauoir apres bien commander. Cecy n'est pas pour les courtisans, ou gẽs qui ont les mains polies, ny pour ceux qui aiment le repos: c'est pour ceux, qui par le chemin de la vertu aux despens de leur vie veulent eterniser leur nom, comme en despit de l'enuie, i'espere que i'auray faict celuy de Montluc.

Icy auoit mis fin le Seigneur de Montluc à son liure, mais depuis l'eschantillon qui s'ensuit, s'est trouué.

IE pensois auoir mis fin a mes escriptures, & à ma vie tout ensemble, ne pensant pas iamais que Dieu me fist la grace de monter a cheual, pour porter les armes: mais il ne l'a pas ainsi voulu. Toute la Frãce iouït quelque temps de la paix & du repos, moy seul affligé de maladies, & de ma grand blessеure estois le plus souuent dans le lict: toutesfois peu a peu ie recouuray santé, estant plus aise d'estre deschargé du gouuernement, que si pesant faix & me fust demeuré sur les espaules. Monsieur le Marquis de Villars, qui en est chargé, s'en acquittera, comme vn vieux Cheualier & grand Capitaine doit faire.

Or ie disois touſiours en moy-mesme, oiãt les nouuelles de la Cour, car encore y auois ie quelques amy, qu'on faisoit trop de careſſe aux Huguenots: & cognoissois bien qu'il y auroit du bruit au logis. Le Roy par ses lettres, que i'ay encores, parlant a mes amis, tesmoignoit touſ-

iours qu'il n'auoit nul meſcontentemẽt de moy, qu'il deſiroit me faire paroiſtre combien il m'aimoit: mais que mon indiſpoſition eſtoit cauſe qu'il auoit enuoyé monſieur le Marquis de Villars en ma place. Ie le creuz ainſi: car il faut croire ce que les Roys veulent autrement on les offence. Or quoy que ie ne fuſſe. Lieutenant de Roy, ſi eſt ce, que toute la nobleſſe, & tous les trois eſtats de la Guyenne me portoient touſiours beaucoup d'honneur, & me viſitoient. Ce n'eſtoit pas ſans diſcourir qu'eſt ce que ce temps deuiendroit: car il me ſembloit que les Huguenots eſtoient venus fort inſolens, & parloient preſque auſſi haut qu'aux premiers troubles. Si i'euſſe eſté auſſi ſain, & auſſi ieune que i'eſtois lors, ie les euſſe fait taire, pour le moins en la Gaſcogne, ou i'eſtois.

Quelque annee eſtant ainſi paſſee: la nouuelle ſuruint de ce, qui eſtoit aduenu a la iournee de S. Barthelemy à Paris, ou monſieur l'Admiral fut ſi mal aduiſé de s'aller enfourner, pour monſtrer qu'il gouuernoit tout. Ie m'eſtonne qu'vn ſi aduiſé & ſage homme pour le monde, fiſt vne ſi lourde faute. Il la paya bien cher: car il luy couſta la vie, & a pluſieurs autres. Il auoit auſſi mis ce Royaume en vn grand trouble: car ie ſçay bien que tout ne venoit pas de Monſieur le Prince de Condé, ny la moitié. Ledit Sieur Prince ne m'en communiqua que trop a Poiſſy: & croy que ſi ie ny euſſe preſté l'oreille, il m'euſt tiré le fonds du ſac. Ie le dis a la Royne, mais elle commanda de me taire. Elle ne penſoit pas lors que les choſes allaſſent comme elles ont fait. Ie ſçay bien, &

tout le monde auſſi, qu'elle a eſté accuſee d'eſtre cauſe des premiers remuemens, qui aduindrent aux premiers troubles. Et Monſieur le Prince luy fit ce tort d'enuoyer ſes lettres en Allemagne, & les monſtrer, & faire imprimer par tout. Cela n'aduança pas ſes affaires. Eſtant ladite Dame à Tholouſe, elle me fit cet honneur de me parler plus de trois heures ſur ce ſubiect: & me dict beaucoup de choſes, que ie me garderay bien d'eſcrire. Tant y a qu'il eſt bien aiſé de reprendre & trouuer en faute ceux, qui ont le maniement des affaires du monde, & meſmes ſi grands, comme elle a eu: ayant ſur ſes bras le Roy & Meſſieurs ſes freres ſi ieunes, & eſtãs tous les Princes bandez l'vn contre l'autre, les vns aduancez, puis reculez: & apres ce beau manteau de religion, qui a ſeruy aux vns & aux autres, pour executer leurs vengeances, & nous faire entre manger. Ie vous prie quelle apparence y auoit il, qu'elle euſt intelligẽce auec ledit Seigneur Prince. Ce qu'elle a faict depuis a bien monſtré le contraire: mais ie laiſſe cela? car peut eſtre, ie n'en parle que trop, & retourneray à mon propre.

Tout le monde fut fort eſtonné d'entendre ce qui eſtoit aduenu à Paris, & les huguenots encores plus, qui ne trouuoient aſſez terre pour fuyr gaignant la pluſpart le pays de Bearn. Les autres ſe firent Catholiques, ou pour le moins en firent ſemblant. Ie ne leur fis poinct de mal de mon coſté: mais par tout on les accouſtroit fort mal. Ie penſay lors que l'armee qui eſtoit deuant la Rochelle, eſtoit la pour autre beſongne, que pour aller en Portugal: & cogneus bien l'encloüeure,

mais ie ne pouuois imaginer pourquoy on eut ſeulement bleſſé monſieur l'Admiral au cõmencement ſi on auoit le deſſein, que ie vis depuis. Car ſi le lendemain tous les huguenots ſe fuſſent reſolus auec les grands, qui leur eſtoient alliez ou les ſouſtenoient, il leur eſtoit ayſé de ſe retirer de Paris & ſe mettre en ſeureté. Or ils furẽt eſblouis & Dieu leur ferma les yeux. Ie ne veux pas icy dire, ny me meſler d'eſcrire, ſi ceſte procedure fut bien ou mal faicte: car il y a prou a dire & de bien & de mal: & puis cela ne porteroit nul profit. Ceux qui viendront apres nous, en parleront mieux a propos, & ſans crainte: car les eſcriuains d'auiourd'huy n'oſent eſcrire qu'a demy, de moy i'ayme mieux me taire.

Encor que ie fuſſe lors ſeulement maiſtre de ma maiſon, ſi eſt ce que la Royne me fit ceſt hõneur de m'en eſcrire, & me mander qu'on auoit deſcouuert vne grande conſpiration contre le Roy & ſon eſtat: & que cela auoit eſté cauſe de ce qui eſtoit aduenu. Ie ſçay biẽ ce que i'en creus il fait mauuais offencer ſon maiſtre. Le Roy n'oublia iamais quand monſieur l'Admiral luy fit faire la traitte de Meaux a Paris plus viſtes que le pas. Nous perdons l'entendement au bon du coup: & ne ſongeons que les Roys ont encor plus de cœur, que nous: & qu'ils oublient pluſtoſt les ſeruices que les offences. Or laiſſons cela. Il en ſera aſſez parlé par d'autres, qui s'en ſçauront mieux de meſler que moy.

Tout le ſoin du Roy & de la Royne fut lors à enleuer la Rochelle, ſeul refuge des huguenots. Dieu ſçait ſi i'en manday a la Royne mon aduis.

Au voyage de Bayonne, & depuis en Sainctonge ie luy auois fait l'ouuerture de s'en rendre maistresse sans bruit, & sans rien rompre. Et à l'aleinade monsieur de Iarnac, auquel ie m'en descouuris vn peu, & non pas trop, ie croy qu'il n'i eut pas eu grand doubte. Elle craignoit tousiours de faire reueiller la guerre : mais pour vn si bon morceau il ne failloit craindre de rompre le ieusne. Cela eut esté faict, on eut eu beau crier. Il y auoit assez de moyen d'appaiser lors lès gens : car qu'eussent il sçeu dire, si le Roy vouloit faire vne citadelle dans sa ville il n'est plus temps de s'en repentir. Ceste ville a dõné le moyẽ aux huguenots de renouueller les guerres, & leur en donnera encores plus si le Roy ne la leur oste, pourquoy faire il ne doit rien oublier. Car par le moyen de ceste ville, ils manient & entretiennent les intelligences qu'ils ont en Angleterre, & en Allemagne: & font sur mer de grãdes princes auec lesquels ils font la guerre. Ils tiennent aussi les Isles, d'où sort grand argent, à cause du sel. La Royne me pardonnera, s'il luy plaist, elle fit la vne grãde faute: & encore vne autre depuis de n'auoir voulu enuoyer des moyẽs, lors qu'on nous commanda de l'assieger. Car en ce temps la elle n'estoit en l'estat qu'elle est. Et croy que ie luy eussent fait grand peur.

Voyla tout le monde a la Rochelle, ie fus appellé au festin comme les autres : & comme ie veux que Dieu m'ayde, quand ie prins ma resolution de m'y en aller, ie fis estat d'y mourir, & que ce seroit la mon tombeau. Estant arriué, ie fus estonné d'y voir tant de gens de diuerses humeurs

qui

qui euſſent eſté biẽ maris, qu'elle euſt eſté prinſe. Ce ſiege fut grand, long & beau : mais à bien aſſailly, mieux deffendu. Ie ne veux pas m'amuſer à eſcrire ce qui fut fait là: car ie n'eſtois que comme vn particulier: & ne veux meſdire de perſonne. Monſieur qui a depuis eſté Roy, lequel commandoit à ce ſiege, ſçait bien que m'ayant faict cet honneur de m'en parler, & ſçauoir mon aduis, ie luy en dis franchement ce que i'en ſçauois. Par ce ſiege, tous ceux que nous eſtions lors, & ceux qui viendront apres, pourront iuger qu'il faut meſ-hui prendre les places de telle conſequence, ou par famine les bloquant, ou auec le tẽps pied a pieds. Il s'y fit vne grande faute, d'hazarder tant d'homme aux aſſauts : & encore plus d'auoir fait ſi mauuais guet, afin que ſecours de pouldres n'entraſt, comme il fiſt par la mer: mais pour en dire mon aduis comme les autres, quelque choſe qu'ils euſſent ſçeu faire ils eſtoient à nous, & n'euſſent ſçeu s'en deſdire, ie dis la corde au col : car le ſecours que le Compte Mongõmery leur menoit, s'eſtoit retiré, nous eſtions ſur le point de venir aux mains auec eux, tout leur defailloit. Mais en meſme temps, mon frere Monſieur de Valance eſtoit en Poulongne, pour faire eſlire Monſieur pour leur Roy, comme il fit. Et croy que ceſte gloire luy en eſt deuë : mais cela auſſi fut cauſe que chacun penſa à entrer en capitulation : laquelle en fin ſe fit. Les deputez de Poulongne le vindrent ſaluër la pour leur Roy. Or toute la trouppe s'en retourna pour s'apreſter & ſe trouuer à la feſte de ceſte nouuelle couronne, apres auoir laiſſé pluſieurs morts en ce

ſiege,& les Rochelois maiſtres de leur ville. Il ſembloit aux propos que Monſeigneur tint à ſon depart, qu'il n'eſtoit pas fort content de ce nouueau Royaume. Si penſe-ie que c'eſtoit grand honneur,& pour luy& pour nous,qu'vn Royaume ſi eſloigné vint chercher vn Roy dans le noſtre. Monſieur de Valence mon frere y aquit beaucoup d'honneur: ſes harangues ſont belles, leſquelles il mettra,comme ie penſe,dans ſon hiſtoire.

Pendant ces malheureuſes guerres & ce ſiege, où ie perdis pluſieurs de mes parens, Monſieur l'Admiral de Villars, qui eſtoit Lieutenant de Roy en guienne, fit ce qu'il peut à mon aduis auſſi n'y auoit il pas beaucoup à faire: car les Huguenots eſtoient eſcartez, comme perdriaux. Mais ayant pris cœur pour la longueur de ce ſiege,ils firent quelques entrepriſes. Ie perdis pour mon dernier mal heur,mon fils Fabié, Seigneur de Monteſquieu, lequel voulant forcer vne barricade à Nogarol,fut bleſſé d'vne arquebuſade, de laquelle il mourut. Encor qu'il fut mon fils, ie puis dire qu'il eſtoit bien né, & valeureux. Cela me cuida accablet d'ennuy: mais Dieu me donna le courage de le porter, non pas comme ie deuois,mais comme ie peus.

Cependant que tous les triomphes ſe faiſoient en France pour le depart du nouueau Roy de Pologne ie demeuray chez moy accompagné d'ennuis & triſteſſes, viſité de mes amis & de la nobleſſe. Le Roy fit vn nouueau remuement fort dommageable à la Guienne. Ceux qui en viendrõt apres nous,ſe feront ſages par les fautes d'autruy,

c'eſt qu'il departit le gouuernement en deux ayant donnè ce qui eſt deça la Garonne, & du coſté de Gaſcogne àmonſieur de la Valette, & ce qui eſt delà à monſieur de Loſſe Ce fut vn grand erreur au conſeil du Roy & de la Royne, principallement: car encore elle en vouloit faire trois parts, pour en donner vne à monſieur de Gramond. Ceſt vn grand cas que tant de ſages teſtes ne priſent garde quel mal auoit apporté à la Guyēne le pouuoir qui fut donné à mōſieur Dāuille, pour le peu d'intelligēce qu'il y auoit entre nous, comme i'ay eſcrit en mon liure, & que puis que les forces de tout le gouuernement general vnies auoit aſſez affaire à rendre le Roy obey, qu'en pouuoit on eſperer de les veoir ſeparees, & en diuerſes mains? Cela met de la diuiſion & de la ialouſie parmy eux, laquelle en fin amene l'inimitié, & tout au deſpens du Roy & de ſon peuple. Les effects s'en enſuiuent peu apres: car monſieur de Loſſe entreprint le ſiege de Clerac, lequel ne m'auoit iamais oſé fermer la porte, ou monſieur de la Vallette auſſi fut, mais pour veoir ſeulement ce qui s'y faiſoit. En fin il ne s'y fit rié, qui vaille la peine de l'eſcrire, auſſi il ne touche à moy. Ie dis ſeuleuent pour aduertir le Roy, que pour eſtre bien ſeruy, il ne doit deſ-vnir le gouuernement, ains le laiſſer tout entier. Son Royaume eſt aſſez grand pour contenter l'ambition, de ceux qui demandent des honneurs. Sa Majeſté m'excuſera, s'il luy plaiſt, ils doiuent attendre a leur rang: il en y aura aſſez pour tous.

Quelque temps apres nous oyons dire tant de choſes, qu'il me ſembloit voire les entrepriſes

d'Ambroise renouuellees: car on disoit merueilles & des plus grands, que ie n'eusse iamais pensé si ce qu'on disoit est vray, comme ie m'en remets, Peu apres suruint la nouuelle de la maladie du Roy, de tant d'empriſonnemens, qui se faisoient a la Cour. Ce qui me fit estimer bien heureux d'en estre loing: car on se trouue souuẽt engagé, la où on ne pense pas. Apres tout cela, vint la nouuelle de la mort du Roy, qui fut à la verité vn grand dommage. Car i'oserois dire, que s'il eut vescu, il eust fait de grandes choses, & aux despens de ses voisins eut ietté la guerre de son Royaume. Et si le Roy de Pologne eust voulu s'entendre auec luy, & mettre sus les grandes forces, qu'il pouuoit tirer de son Royaume, tout leur eut obey: & l'Empire eut esté remis en la maison de France. Sa mort nous estonna fort, à cause des grandes entrepriſes qu'il y auoit, disoit on, au Royaume. Ie croy que la Royne ne se trouua iamais si empeschee depuis la mort du Roy son mary, mon bon maistre.

Sa maiesté me fit cet honneur de m'escrire, & me prier l'assiter en vne si grande affliction, pour sauuer l'estat, attendant la venuë du Roy. Encore que ie fusse accablé d'annees & incommodité de maladies, si est ce, que pour m'oster l'enuy que ie portois de la mort de mon fils Fabien, & luy tesmoigner le desir que i'auois de luy garder la parolle, que ie luy donnay à Orleans, ie m'en allay à paris trouuer sa Majesté & l'acompagnay à Lyon, où i'eu le plaisir de l'entretenir là tout à mon ayse de plusieurs choses, dont depuis i'en ay veu faire les aproches. Elle fera beaucoup si ell

y peut apporter des remedes. Le Roy arriuant à ſon entree, on luy fit faire vne erreur : car au lieu qu'il deuoit aſſoupir le tout & nous dõner la paix qui eſtoit choſe bien ayſee lors on le fit reſoudre a la guerre. Et encore pis, on luy fiſt accroire, qu'entrant au Dauphiné tout ſe rendroit a luy: & neantmoins la moindre place luy fit teſte. Ie n'ay affaire de deduire toutes ces choſes. A ſon arriuee il me fit fort bõne chere, & ſi n'en faiſoit pas trop a tout le monde. Ie le trouuay tout changé: la furent tenus quelques conſeils, mais il y en auoit de priuez & de ſecrets. Or ſa Majeſté ſe reſſouuenãt des ſeruices que i'auois fait au Roy ſon ayeul, pere & freres, l'ayant ouy dire & veu vne partie me voulut honorer de l'eſtat de Mareſchal de France, me faiſant riche d'honneur, puis qu'il ne le pouuoit faire de biens. Et m'ayant fait appeller, & faict mettre a genoux deuant luy, apres auoir faict le ſerment. Me mit le baſton de Mareſchal de France en la main. Ie luy dis en le remerciant, que ie n'auois autre regret en ce monde ſi ce n'eſt d'auoir dix bons ans dans le ventre pour luy faire paroiſtre, comme ie deſirois en ceſte honnorable charge luy faire ſeruice, & a ſa couronne. Ayant receu ſes commandemens & de la Royne ie m'en reuins en Gaſcogne, pour faire les apreſts pour la guerre, car tout tendoit là. Mais ie cogneus bien a la longueur de mon voyage, que ie deuois pluſtoſt ſonger a ma mort qu'à la donner aux autres. Car ie n'eſtois plus capable de porter les grandes courues, ny prendre grande peine. Et puis ie vis bien qu'il aduiendroit de meſme entre les nouueaux Lieutenans de Roy & moy,

que m'eſtoit aduenu auec monſieur le Mareſchal Danuille.

Quelque temps apres la Cour de Parlement de Bourdeaux m'eſcriuit que les huguenots remuoient beſogne ſur la riuiere de Dordoigne, & qu'il falloit y pouruoir, me priant m'approcher d'eux, pour y apporter quelque remede, & que le mal n'allaſt plus auans. Ie vins a la Reolle, ou meſſieurs le Preſident Nemond, qui n'eſtoit pas de ma cognoiſſance, de Meruille, de Monferran, & de Gourgues me vindrent trouuer, me propoſant beaucoup de choſes. Ie n'eſtois pas ſans reſponce ny excuſe apparente, veu meſmes qu'on ne m'auoit pas tenu, ce qu'on m'auoit promis: leur remonſtray ma vieilleſſe & mon indiſpoſition. Et m'eſtant venu trouuer au lict, leſdits ſieurs de Meruille & de Monferran, ie leur fis voir mes playes & bleſſeures. Ie leur dis auſſi le ſerment que i'auois faict de ne porter iamais plus les armes: mais en fin ie ne les peus deſdire, & me firent pariurer. S'en eſtans retourner pour aller faire les appreſts, afin d'attaquer Genſac, ie m'y acheminay. Quelque temps apres, monſieur de Monferran amena vne belle trouppe de nobleſſe de ſon gouuernement, cõme il en vint auſſi d'ailleurs, & bon nombre de gens de pied, d'abordee nous emportaſmes le fauxbourg & les barricades Meſſieurs de Duras, de la Marque, & de la Deueſe, y allerent en pourpoint le coutelas au poing, & donnerent iuſques aux portes. Ils n'en eſtoient pas plus ſages, car les arquebuſades y eſtoient à bon marché. Ils le faiſoient a l'enuie l'vn de l'autre, & pour monſtrer qu'ils eſtoient ſans

peur. Or le mal-heur voulut que monſieur de Monferran eut vne arquebuſade au trauers du corps, de laquelle il mourut, qui fut dommage, car il eſtoit gentil-homme de valeur, & fort aymé du pays, qui le trouuera à dire.

Les ennemis ſe voyans bouclez en telle ſorte & le canon preſt a ioüer, enuoyerent vn grand vilain, qu'ils appelloient le Capitaine Tonnelier, bon ſoldat pourtant, diſoit on, lequel capitula & rendit la place, où monſieur de Rauſan frere de monſieur de Duras fut mis. Or ie veux mettre icy vne choſe qui m'aduint en ce ſiege, laquelle ne m'eſtoit iamais arriuee. Apres la mort de monſieur de Monferran, ie voulus donner la charge, qu'il auoit en l'armee, à monſieur de Duras, parce qu'il me ſembloit qu'eſtãt ſeigneur de ſi bonne maiſon, comme il eſt, il ſeroit aggreable : mais tout le monde ne le trouua pas bon. Dequoy ſortit vne autre choſe, c'eſt qu'on me dit que la nobleſſe, qui eſtoit venuë auec tous ces meſſieurs me trouuer, ſe plaignoit fort de quelques propos que i'auois tenu d'elle, auſſi faux que le diable eſt faux. Les mots eſtoient vilains & ſalles, voyla pourquoy ie ne les coucheray point dans mon eſcrit, tout eſtoit ſi mutiné qu'ils furent ſur le point de monter a cheual, & me laiſſer engagé auec le canon. Ie les enuoyay prier tous me faire ce plaiſir de ſe trouuer de bon matin en la campagne, ou i'auois a leur dire quelque choſe, ce qu'ils firent. I'y fus de bon matin aux flambeaux tant i'auois haſte de deſcharger mon cœur. S'eſtans tous mis en rond, ie me mis au milieu d'eux, & leur parlay le chappeau au poing en telle ſorte.

Meſſieurs il ya long temps que pluſieurs d tre vous me cognoiſſez, ayant porté les armes ſous moy tant és geurres de ceſte Guyéne, qu'aux guerres eſtrangeres, d'autres auſſi qui ſont preſens ont ouy parler de moy, de mes complexions & de mes humeurs: mais ie croy que nul de tous, tant que vous eſtes, n'a iamais ſçeu ne ouy dire, que i'aye eſté d'vn naturel meſdiſant & iniurieux. Encor que ie ne ſois pas ſans vice: ſi n'ay-ie iamais eu celuy-là. Comment donc m'auez vous faict ce tort de croire que i'aye eſté ſi maladuiſé de parler de vous, auec tel meſpris, comme on m'a dict qu'il vous a eſté rapporté? De vous qui eſtes gentils hommes, tant s'en faut que ie le vouluſſe faire, que ie ne voudrois pas auoir tenu tel langage de la moindre compagnie de ſoldats, qui ſoit en ceſte armee. I'ay touſiours aymé & honoré la nobleſſe: car apres Dieu, c'eſt elle qui m'a fait acquerir l'honneur & reputation que i'ay acquiſe. Vous ſçauez bien meſſieurs, que ie ſuis hors de combat tenant le rang que ie tiens, & ne veux donner des deſmentis. Bien vo⁹ diray ie, qu'il n'en eſt rien, & que ie n'en ay iamais parlé, & ne le voudrois auoir fait pour choſe du monde Meſ-huy en ceſt aage & a tant de choſes, qui ſont paſſees par deuant moy, ie dois ſçauoir que c'eſt de viure au monde, & ſe garder d'offencer tant de gens d'honneur, & gentilshõmes de bonne maiſon. Or i'ay ſçeu la reſolution que vous auez prinſe de vous retirer chez vous, dequoy ie ſuis bien marry: & qu'auſſi vous n'auez eu aggreable la nomination, que i'auois faicte de monſieur de Duras, Ie m'en remets a vous auſſi,

puis que la chose va en ceste sorte, il n'est plus besoin d'en nommer. Le Roy pouruoya quelque autre de la place de feu monsieur de Monferran, que ie regrette. Pour le moins, messieurs, ne me refusez pas de me faire ce plaisir d'accõpagner le canon en lieu de seureté. Si vous ne le voulez faire pour l'amour de moy, qui ay esté vostre chef & vostre capitaine depuis tant d'années, faictes le pour l'affection & seruice, que vous deuez au Roy. Quant a moy ie m'en vois retirer aussi chez moy: car mon aage, mes maladies, & playes ne me peuuent plus permettre de porter les armes, ny prendre la peine qui est requise a la guerre. Aimez moy tousiours, ie vous prie, & souuenez vous de moy.

Ma remonstrance les satisfit & contenta tous: & me dirent d'vne voix qu'à la verité cela les auoit fort offencez, leur ayãt esté rapporté par vn homme qui portoit tiltre de gẽtil-homme, mais qu'ils n'en croyoient rien: & estoient mes seruiteurs, m'offrant d'accompagner non seulement le canon, mais me suyure là ou ie les voudrois cõmander. I'ay voulu mettre cela par escrit, afin que ceux qui viendront apres moy, apprennent comme il se faut comporter en telles occurences. Ie sçeus depuis que ce rapporteur estoit vn la Mothe. Si ie l'eusse sçeu sur l'heure, ie croy que ie luy eusse faict mauuais party. Or le canon ramené, qu'ils accompagnerẽt nous nous dismes à Dieu. Ayant seiourné quelque temps chez moy i'oiois tousiourrs d'estranges nouuelles de la Cour, & des entreprinses des plus grands. Et quand i'ouys dire que le Roy de Nauarre s'en messoit, & qu'il

eſtoit party de la Cour ſans dire à Dieu, ie iugeay deſlors, que la Guyenne auroit de nouueau beaucoup a patir: car eſtant ſi grand Prince, ieune, & qui dõne eſperance d'eſtre quelque iour vn grand Capitaine, il gaigneroit ayſément le cœur de la Nobleſſe & du peuple: & tiendroit tout le reſte en crainte. Comme ie veux que Dieu m'ayde, mille malheurs m'allerent au deuant, de ſorte que bien ſouuent il me prenoit fantaiſie de faire reraicte, pour n'auoir pas le deſplaiſir, d'ouyr tant de faſcheuſes nouuelles, & la ruine de ce pauure pays. Il me reſſouuenoit touſiours d'vn Prieuré aſſis dans les montagnes, que i'auois veu autresfois, partie en Eſpagne partie en France, nommé Sarracol. I'auois fantaiſie de me retirer là en repos. I'euſſe veu la France & l'Eſpagne en meſme temps. Et ſi Dieu me preſte vie, encores ie ne ſçay que ie feray.

BLASII
MONLVCI
FRANCIÆ MARESCHALLI.
TVMVLVS.

Illiadis rursum nascatur conditor aluæ,
Hoc tumulo rursum conditor Æacides.

Flor. Ræmondus, Senat. Burdigal.

TOMBEAV DE MESSIRE Blaise de Montluc.

CE Marbre icy (passant) le grand Montluc n'enserre,
Vn tel homme que luy, dedans si peu de terre
Ne peut estre comprins ce tombeau labouré
Clost seulement son corps, dont il est honoré.
Que la Gascogne a faict, depuis veuue & deserte.
Et franc de passion, voy comme le laurier
Ceignant son front receut honneur de ce guerrier,
Ce grand guerrier qui fut la garde de son Prince,
Le soustien & l'appuy de toute la prouince,
Ou Lieutenant de Roy & en guerre & en paix
Tesmoins de sa vertu, il fit tant de beaux faicts,
Qu'il a laissé mourant ce beau doubte à tout aage
Quel des deux il estoit, plus vaillant ou plus sage.

En bataille rangee, il defit par trois fois
L'Ennemy de son Roy, il remit sous ses loix
La Guyenne reuoltee, aux factions ciuiles.
Par force il emporta, & print cinquante villes,
Le premier a l'assaut en tesmoignant la foy
Qu'il auoit a son Dieu, qu'il auoit à son Roy.
Par degrez il acquist d'vne honorable peine
Tous les tiltres d'honneurs, de Soldat, Capitaine,
Colonnel, Lieutenant, Vice-Roy, Mareschal,
Et tousiours commandant, à soy tousiours esgal:
Dedans soy retenant sous esgale balance
La vaillance d'Aiax, de Nestor l'eloquence.
De l'homme plus coüard il animoit le cœur:
Et au plus courageux faisoit venir la peur
A sa seule parolle, à sa seule presence,
Il fut chaud & actif, remply de vigilance
En tout il se monstra, & par tout conuaincu,
Et ne sceut onc vaincueur que c'est qu'estre vaincu,
Ou fut ce par la force, ou par la courtoisie,
Tant il auoit d'honneur sa belle ame saisie.
L'Italie le sçait, ou de son braue cœur
Mainte marque il laissa, & courtois & vaincueur:
Et le sçait l'Angleterre, & la France, & l'Espagne,
Et ceste nation, que l'onde du Rhin baigne.
Braue, s'il eut voulu de l'inuincible mort
Il eut encore peu faire languir l'effort.
Mais voyant la vertu faire place à l'envie,
L'honneur à la faueur, il desdaigna la vie
Et desira mourir au monde vicieux.
Pour aller immortel viure dedans les cieux,
O vous de qui iamais l'amitié ne varie
Plurez-le ses amis, vous mirant en sa vie.
Vous laschez envieux guidez d'vn autre sort,

Pleurez ensemblement, & sa vie & sa mort.
Sa vie vous osta tout l'honneur & de sa gloire,
Et la mort vous rauit, l'espoir & la victoire,
Ayant si bien sceu viure, & encor mieux mourir,
C'est à luy desormais à qui faut recourir
Pour le patron des deux, afin qu'on y contemple
De belle vie & mort vn admirable exemple.
Heureux trois fois Montluc, qui viuant si longs iours
As eu pour compagnons, auecque toy tousiours
Et l'heur & la vertu: & qui malgré l'enuie,
Vois d'vn los immortel ta memoire suyuie.

SVR LE TOMBEAV DE SON COEVR.

Icy de Montluc vainqueur
Est enclos le braue cœur,
Où plustost affermer i'oze,
Qu'il est icy tout entier, (rier
Car tout cœur, ce grand guer-
Estoit, & non autre chose.

EPITAPHE DE BLAISE DE MONTluc Mareschal de France, & Marc Antoine, Pierre, & Fabien ses enfans.

Celuy se plaint en vain qui dit que nostre vie
Theatre infortuné de mainte Tragedie,
Est serue du destin: que le lasche & le fort
Pesle-mesle sans chois sont rauis de la mort.
Ainçois que de Pluton la chartre tenebreuse
Va plustost deuorant vne ame genereuse
Que celle qui moisit d'vn languissant seiour
Dans son corps inutile, & mange en vain le iour.
Vn iour du vertueux vainc vne longue vie.
De celuy qui la passe aux vices asserue.
Vn acte valeureux est l'embellissement

Du tableau de la vie. & luy sert d'ornement,
Ores qu'il soit tout seul, & ne pert point sa grace
Lors que la mort le vif de nos couleurs efface.
I'honnore plus d'Apelle vne ligne, vn seul traict.
Que le labeur entier d'vn vulgaire pourtraict.
C'est le faict d'vn grand maistre à bien tirer sa vie
Et la rendre d honneur de tout point accomplie.
L'œuure artistement fait garde ses liaisons,
Sa grace, sa beauté, & ses proportions:
Le temps ne destaint point son rajeunissement lustre.
Ains contre ses efforts il se rend plus illustre:
De l'indocte tableau la honte & le mespris,
Et vne obscure mort en est seule le pris.
C'est vne Athlantee, estre endossé d'annees,
Qui ne les fait marcher d'honneur accompagnees,
L'honneur de la vieillesse est l'estançonnement,
C'est son front, c'est son champ, c'est son propre element.
Ceste aage est vn tombeau sans la belle lumiere
De la vertu, qui doit luy estre familiere.
Celuy qui maistrisé d'appetits éhontez
Se precipite au sein des fauces voluptez
Est soubs l'escorce humaine vne idole mouuante,
Non homme ains seulement sa peinture viuante.
Nostre vie est vn songe, vn ombre deceuant,
C'est vn nuage vain pousse au gré du vent,
Vne fueille d'Automne à la premiere halaine
Des Aquilons qui doit s'abattre sur la plaine.
Qu'on soit doncques d'honneur, non des ans enuieux,
Que s'ils nous sont donnez de la faueur des cieux,
Il les faut souleuer d'vne viuante gloire,
Dont la parque ne puisse arracher la memoire:
Comme a fait ce Montluc Montluc ce grand guerrier,
Qui honore son front d'vn belliqueux Laurier,

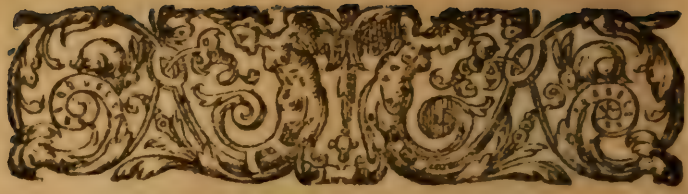
Et de Palmes ſa main, Palmes victorieuſes
Le ſignal verdoyant des armes glorieuſes.
C'eſt ce Montluc, qui fut aux combats nompareil,
Le plus prompt à l'eſpee, & plus ſage au conſeil,
Capitaine inuincible, ayant ſous ſes bannieres
Rompu cent & cent fois mille bandes guerrieres.
Son berceau fut Gaſcogne, où les peuples ardans
Naiſſent, meurent ſoldats, & deſpendent leurs ans
Indomptables, hautains à ſecourir leurs Princes,
Et replanter les bords de leurs belles Prouinces.
Il eſtoit deſcendu d'ayeuls braues & forts,
Praticqs en toute guerre, entreprenants, accorts,
Eſchauffez d'vn beau ſang, & d'vne noble enuie
Ou de vaincre aux combats, ou d'y verſer la vie.
Le los de nos ayeuls va noſtre cœur hauſſant,
Ainſi de la vertu de ſon pere ſe ſont
Le ieune Lyonneau, qui ia deſia menaſſe
De ſes ongles tranchans des fiers taureaux l'audace.
L'aigle à grand peine eſclos de ſon lit maternel
Oze attaquer des cerfs le peuple au pied iſnel:
Il aſſaut des dragons l'engence venimeuſe
Et eſchange ſa vie en mort victorieuſe.
Ainſi ce cheualier auant que la ſaiſon
Luy fraiſat ſur la ioue vne treſſe toiſon
Eſpoinçonné d'honneur, il voulut chaud apprendre
Fier de cœur & de mains en ſa ieuneſſe tendre
Le meſtier de Bellonne, ayant deuant ſes yeux
De ſes preux deuanciers les geſtes glorieux.
Bien toſt on s'apperçeut que ſa vertu cogneue,
Sa vaillance aux dangers, ſa prudence chenue
Aux affaires doubteux vouloit deuant ſes ans
Ieune ſoldat ia vieux de geſtes triomphant.
Comme l'on voit la nuit à la robe eſtoillee

Qui n'a point ſa clarté de nuage violee,
Des chetifs iournaliers affublant les trauaux
Et d'vn profond repos adouciſſant leurs maux
Ardante eſtinceler de mille flames viues,
Que Thetis a lauë dans le frais de ſes riues,
Entre toute bluete vn feu plus radieux,
Horrible, perruqué, qui menaſſe les cieux,
Qui menaſſe la mer & la terre d'orage:
Ainſi du grand Montluc le Martial courage
Terrible flamboyoit entre tous les ſoldats
Actif, laborieux, vray champion de Mars.
La Toſcane en tremblоit, la ſuperbe Italie
Angleterre, Piedmont, Flandres, la Germanie.
Sa grand picque en ſa main, guides des bataillons.
Eſtoit l'horreur, frayeur des peuples Bourguignons.
Sous les feus ondoyans de l'acier de ſa targe
Le François gros de cœur ne craignoit point la charge
De l'arrogante Eſpagne ayant plus cher mourir
Et voir ſon eſtomac d'vn coup mortel ouurir,
Que receuoir le froid d'vne peur palliſante,
Coupable deshonneur d'vne ame peu vaillante.
Son ſeul regard rendoit le ſoldat ſi hautain
Qu'il ſembloit ia tenir la victoire en la main
Il n'y a point d'honneur ny tiltre militaire,
Dont ne l'ait ennobly, non la faueur proſpere
De fortune, mais bien ſa fameuſe valeur,
Qui à touſiours vaincu des armes le malheur:
Ayant le cœur plus grand non que Mareſchauchees,
Gouuernemens, grandeurs a la foule entaſſees,
Ains plus grand qu'vn Empire, & né pour commander
Depuis le flot Indois iuſqu'à l'Angloiſe mer.
Poſez moy vn Coloſſe au ras de la campagne
Il eſt toutefois grand: vn Nain ſur la montagne
Eſt toutesfois petit, ainſi l'indignité

D'vn homme bas & vil monstre sa lascheté,
Quoy que haussé d'honneurs & que la main Royalle
De biens & de grandeurs luy soit trop liberalle.
Depuis quand le François diuisé en deux parts
Fit flotter contre soy ses propres estandarts,
Et que Mars tout sanglant, & la discorde iree,
Trainoit ceste couronne en pieces deschiree.
Grand Alcide Gaulois il ramassa le bris:
Mille fois la campagne il ioncha d'ennemis,
Et vaincueur abbatit sous le fer de sa lance
De l'heretique erreur l'outrageuse licence,
Hardy, determiné indomté, valeureux,
Et l'exemple immortel des faits cheualeureux,
Mais qui pourroit conter ces guerres terminees,
Escarmouches, assauts, & bataille données,
Murs prins & deffendus, celuy pourra nombrer
Les estoiles des cieux, & les flots de la mer.
Luy seul escrire a peu digne de ceste gloire
De ses diuers trauaux vne immortelle histoire,
Luy vn second Cesar, le sçauant escriuain
Des exploits acheuez par sa vaillante main.
Non autrement qu'vn chesne orgueilleux de trophees
Ses armes reluysoient de l'auriers étophees,
Ayant tousiours fait voir par le glaiue pointu,
Qu'il estoit impossible abbatre sa vertu:
Si bien que le Dieu Mars voyant qu'il portast enuie
N'a iamais entrepris dedans l'estour sanglante
Sur la poudre adenter ce Tydé de vaillant.
Dont époint de fureur & bouillant de colere,
A meurtry coup sur coup en leur fleur printaniere
Trois freres, ses trois fils, trois Achilles François,
Trois Scipions nouueaux flambants sous les harnois,

Comme l'astre iumeau qui sauue de tempeſte
Du matelot la preſt à l'orage la teſte.
Ces vaux Heraux de Grece & ces foudres Romains
N'euſſent paſſé l'honneur des trois freres germains,
Si leur forte vigueur aux armes ſi bien nee
En leur tendre bourgeon n'euſt eſté moiſſonnee.
Comme on voit trois beaux lis qui d'vn meſme pareil.
Desboutonnent leur robbe aux rayons du Soleil,
Ou trois beaux Hyacints à la face vermeille
Epanir les treſors de leur vive merueille,
Le ciel s'en reſiouit, & verſe ſur ces fleurs
Les larmes dont l'aurore argente leurs couleurs,
Mais le coutre trenchant ou le griſeux orage
Les celeſtes honneurs de leurs beautez ſaccage,
Le deſtin nous monſtra, puis à ſoudain repris
Ces trois freres à ſoy du terreſtre pourpris.
Craignez vous que ſous eux la Françoiſe vaillance
Fit ployer (ô bons Dieux) du monde la puiſſance?
Celuy qui fit boucher le Macedonien,
Qui fit pomper ſon char du ſang Emathien,
Vid d'vn œil aſſeuré, haut reueſtu de gloire,
La mort de ſes deux fils aſſieger ſa victoire.
De meſme (ô grand Monluc heurté d'vn tel malheur
On ne vid iamais foible ſous la douleur:
Ferme comme vn rocher dedans la mer profonde,
Lequel plus eſt battu, plus ſe mocque de l'onde.
Tu deſſeignois encor les combats retenter
Quand la fleureuſe mort vint au lict te donter.
Tel eſt le fier torrent des affaires humaines
Qui faict & puis deffait toutes choſes mondaines.
Nous mourons en naiſſant, & maintes fois au bord
Deceſte freſle vie on eſt pris de la mort:
Mais heureux qui a peu plein d'honneurs & d'annees

Attendre de pied coy les fieres destinées,
Qui a veu pres de soy sans iamais s'esbranler
Puissances, Royautez, Empires chanceller:
Qui a peu sans frayeur voir fondre sur sa teste
Des grands esclats du ciel la b uyante tempeste.
Tel fut ce Cheualier, auquel oncques la peur
Par aucun accident ne fit tomber le cœur.
Ayant heureusement vaincu Mars & l'enuie
Qui voyoit de trauers la splendeur de sa vie:
Ayant veu retourner deux fois quarante Estez,
Assailly combattu de mille aduersitez,
Mais compris en soy-mesme, il esteignoit la fleche
Dont le malheur pouuoit à son los faire breche.
Vous son fils, honorez du Pere & de ses enfans
Le tombeau non de pleurs, mais de chars triomphans
Gemissans sous le faix des despouilles vaincues,
Pistolles, coutelas, picques, lances, massues,
Morions, gantelets, brassars, cuissots percez,
Panaches tous sanglans, corselets enfoncez,
Phirses, tambours, guidons, fanfares de trompettes,
Enseignes, estandars, & lancieres cornettes,
Marques de leur prouesse, & dignes monuments
De ces quatre guerriers, les premiers de leur temps,
Lesquels ores la haut de la voute doree
Font trembler d'esclairs leur sala le timbree
Foudroyans Encelade & l'orgueil furieux
Des Geans qui encor s'arment contre les Cieux.



LES MANNES
DE MESSIRE BLAISE DE MONTLVC MARESCHAL de France.

PAR P. DE-BRACH.

QVand Cloton file-uie, a qui les deſtinees
Font tourner le fuzeau de nos courtes annees,
Voulut du grand Montluc tramer les heureux iours,
Pour ne les tramer pas, comme elle fait touſiours,
D'vn fil ſimple commun, a l'ouurage attentiue
Sa quenouille chargea d'vne filace viue:
En arma ſon coſté, & auec vne main,
Tira brin deſſus brin le bout d'vn fil humain,
Faiſant de l'autre main auec le fil baiſſée
En l'air piroüeter la vitale fuzée.
Le fil par le pezon iuſqu'en terre alongé
Fortement s'arondit bien retors bien dougé.
Et la Parque acheuant de tirer la filace
Par trois fois ces deux vers chanta d'vne voix baſſe,
I'attache ceſte vie auec vn fil ſi fort,
Qu'a peine ſera il deſnoué par la mort.
Puis le fuzeau groſsi d'vn grand nombres d'annees

Au pois elle donna és mains des Destinées.
Et luppin retastant la paste entre ses mains,
Dequoy pere commun il moule les humains,
L'ayant fort repaistrie en fit vne grand masse:
Vn beau chef en forma imprimé d'vne face,
Qui s'esleuoit hautaine, & l'enta sur vn corps
Dont les membres estoient muscleus, nerueus, & forts.
Auquel en l'animant Mars vint a bouche plaine
Neuf fois soufler dessus le vent de son haleine,
Vene bruyant, sous lequel auec mille dangers
Le grand nom de Montluc fit voile aux estrangers,
Vent qui venant de Mars souffler sur ceste image,
Luy soufla dans le cœur l'ardeur de son courage:
Alluma dans son ame vn feu de guerroyer,
Qui l'a fait entre nous tempester, foudroyer,
Battre, bouleuerser mille fortes murailles,
Tenter & retenter le hazard des battailles:
Apprendre comme il faut vne ville aborder,
Comme il faut l'assaillir, comme il la faut garder.
Ce qui fit qu'vn Laurier marquant mainte desfaicte
Espais feuille sur fueille enuironna sa teste.
Mais las! comme il n'est qu'il est né,
Ne soit d'vn sort commun à la mort destiné,
Ce Montluc plein d'honneur, de biens & de vieillesse
Sentit le traist mortel, duquel la mort nous blesse.
Or comme son esprit deslogeoit de son corps,
Mercure il rencontra, Mercure qui des morts
Tous les esprits attend afin d'estre leur guide
Au chemin tenebreux de l'onde Acherontide.
Ce Dieu le conduisant de son double esteron
Hachoit l'air qui sifflant bruyoit à l'enuiron:
Et l'esprit le suyuant parmy l'obscure voye.
De l'enfer plein d'effroy sans frayeur le coustoye:

Auquel comme de loing il eut monſtré le lieu
Du paſſage infernal Mercure dit a Dieu
L'eſprit demeure ſeul, pourſuyuant ſon voyage
Se rendit à la fin ſur le bord du riuage,
Ou plantant fermement ſes pieds ſur le grauois
Appella le Nocher à haute & rude voix:
Mais ſa nacelle armee & de voile & de rames
Paſſoit a l'autre bord vn monde infiny d'ames,
Il paſſa par deux fois & au meſme batteau
Pour la tourner paſſer, tourna repaſſer l'eau.
L'eſprit qui cependant attendoit ſur l'arene,
Contemploit ce Nocher, qui ramoit auec peine,
Au poil blanc, au teint noir, au regard eſgaré,
Couuert d'vn vieil habit à lambeaux deſchiré,
Plein de poix, qui meſlee au tortis des filaces
Auoit de ſon vaiſſeau calfutré les creuaſſes.
Ses bras tiroient la rame auec vn tel effort,
Qu'en trois coups ſon batteau reuint baiſer le bort.
De mille endroicts diuers ſuiuoient les aduenuës,
Afin de s'embarquer mille ames ſont venuës,
Qui deça, qui dela, ſautant du bord de l'eau
L'vne ſur l'autre entroient foule à foule au batteau,
Qui n'a deux doigts de franc, affeſſé de ſa charge,
Qui ia le vieux Nocher vouloit paſſer au large,
Quand l'eſprit à Montluc, à qui chaſſé du bord
Le Nocher commandoit d'attendre vn ſecond port,
S'eſlança dans l'eſquif, qui ne vouloit le prendre:
Et dit ie paſſeray, c'eſt trop me faire attendre.
Si toſt qu'il eut gaigné le bord de ce vaiſſeau,
Et charge & Nocher tonnier ſe renuerſe à vau-leau:
Et le premier meſtier qu'aprint ceſte belle ame
Dans ce Royaume noir, ce fut tirer la rame.
Et comme en ſon viuant iamais neceſſité,

N'auoit reduit Montluc en telle extremité,
Qu'il n'y trouua remede : ainsi dans l'enfer mesme.
Il trouua le remede à se passer plaisir soy mesme.
Charon qui cependant dedans l'eau grenouilloit,
Pluton & ses esprits à son aide appelloit.
Et tout soudain qu'il eust d'ongles croches prins terre,
Commença de crier nous sommes à la guerre.
Alarme, alarme, alarme: & reduoblant ces cris
Espouuanta l'enfer, effraya les esprits.
Pluton craint que quelqu'vn par secrette rapine
Vienne encor de nouueau rauir sa Proserpine.
Il ne sçait qu'il doit faire il va de tous costez
Rechercher dans l'enfer les soldats indomptez
Qui ont durant leur vie, auec quelque gloire
Achepté par leur sang l'honneur d'vne victoire,
Hardis apres, vaillant, ardans de sang humain,
Et qui ont furieux porté la guerre en main.
Dix mille tels esprits sont sortis des lieux sombres,
Où logent dans l'enfer plus paisibles les ombres.
L'vn d'vn grand coup d'espee a le chef aualé
L'autre le bras, la iambe, estoit escartelé,
L'vn porte dans le sein vne balle cachee :
L'autre a d'vn coup d'espee vne oreille tranchee.
Mais comme la pluspart de ces braues soldats
Ont veu l'ame à Montluc, qui marchoit a grand pas
En l'air branlant sa main d'vne horrible menasse
Suiuant à vau-de-route ils ont quitté la place.
Presque tous les esprits à l'alarme venus
En voyant l'autre esprit se sont resouuenus
Que c'estoit ce Montluc, qui viuant sur la terre
Estoit vn second Mars, vn foudre de la guerre.
Et tout ceux qui viuans luy furent ennemis,
Comme il les cherchoit en fuitte se sont mis

Chasque ame il sembloit pensant estre attrappée
Sentir encor le fil de la sanglante espee.
Les Toscans, les Lombars, Napolitains, Anglois,
Allemans Espagnols & rebelles François
Pesle mesle fuyans d'vne fuitte pressee
Cul sur teste tombant à iambe renuersee.
Tout l'enfer retentist: & les esprits pourueus
Cerchoient, pour se musser, leurs sepulchres ombreus
Ils veulent tous crier: mais vne crainte molle
Dans leur bouche brante amortit la parole.
Pluton qui cependant cerchoit par tous moyens
De r'asseurre le cœur de ses noirs citoyens,
Et cognoistre l'autheur de l'esmeute auenuë,
Ne les voyans suiuis fors que d'vne ame nuë
Se bouffit de colere: il enrage de voir
Qu'vne ame ait peu l'enfer de frayeur esmouuoir.
Et rougissant de honte à grand pas il s'auance
Vers l'esprit de Montluc qui ferme en contenance
Sans s'effrayer de luy deuers luy s'aduançoit,
Comme assez pres de luy l'esprit il apperçoit,
Vomissant son couroux il commence a luy dire,
Viens tu superbe esprit pour troubler mon Empire?
Arreste, arreste toy: sinon malgré le sort
Ie te feray sentir vne second mort:
Ou ie feray souffrir à ton om're coulpable
L'impitoyable arrest du Iuge inexorable
Plus rigoureux vers toy sera son iugement,
Que du fer, que du feu que du geyneux tourment.
Qui és tu? d'où viens tu? de quelle audace folle
Ose tu sans Caron passer dans sa gondolle?
L'esprit ayant estél'hoste d'vn corps vainqueur,
Duquel iamais la peur n'auoit glacé le cœur,
Ne s'estonna craintif au bruit de sa menasse:

Ains luy contrespond auec humble audace.
Icy ie ne viens pas, comme on faict autre fois
Hercule iugent, Theſee, ou Pirithois,
Pour troubler ton enfer : car ceſte ame eſchauffee
D'gloire n'a iamais deſiré ce trophee
Sans peur doncques demeure en ces ombreux enfers,
D'enfer le chien portier aux trois goſiers ouuerts,
Et toy ſans peur de moy, Pluton garde ta femme,
Là haut vne plus belle encore garde la flame,
De ton amour vers moy : mais ſi tu es le Roy
De ce Royaume noir plein d'horreur & d'effroy,
Pourquoy n'eſtablis tu auec quelque iuſtice,
Les fauorables loix d'vne douce police?
Et quoy luy dit Pluton, qu'as tu ça bas trouué,
Qui par nouuelle loy doiue eſtre repouué?
Apres qu'on euſt, dit-il, mis mon corps ſous la lame,
Voulant paſſer ton fleuue, ainſi que fit tout ame,
D'vne rame Caron me chaſſa rudement,
Bien que i'euſſe attendu ſur le port longuement,
Et qu'il en eut ia paſſé maintes ame dans ſa barque,
Qui auoient eu congé depuis moy par la Parque.
Moy qui ay le cœur gros & penſe meriter
Pour le corps d'où ie ſors de me voir mieux traitter,
Tout flambant de couroux i'entray dedans la naſſe
En renuerſant ſa charge & tout ſeul ie me paſſe.
Or Pluton ſi tu veux auec vn long diſcours
Entendre qui ie ſuis & quels furent mes iours,
Ie n'aurois iamais faict contant ma vie entiere,
Le parler me faudroit pluſtoſt que la matiere.
Pluton, dont le couroux eſtoit deſia flaté
Par ces propos diſers, plein d'humble grauité,
Luy dit approche toy, ame qui genereuſe
Viens ça bas pour parer ma grand chambre fumeuſe,

D'où es-tu, qui es-tu, & tes faicts contre moy.
L'ame sans sonner mot longuement se tint coy:
Puis dit en s'esleuant, comme vn qui se resueille,
Si le nom de Montluc à frappé ton oreille,
Nom que la renommee embouche en mille cors,
Ie fus quand il viuoit, l'hoste sse de son corps.
La France est mon pays, Gascogne est ma nourrisse,
Qui blandit ses enfans d'vn guerrier exercice,
Qui arme leurs berçeaux de petits estendars,
Et leurs mains de tambours les vouans au Dieu Mars
La lignee de ceux, desquels ie prins naissance,
Est assez par mon nom cogneue par la France.
Comme vn lyon iamais n'engendre vn cerf poureux,
Succedant aux Montlucs en leur cœur genereux
De guerre desireux ie n'eus loisir d'attendre
Qu'vn poil vint mollement sur ma ioue s'espandre,
Poil la fleur du printemps, qui point sur nostre taint:
Car encor n'auois trois fois six ans attaint,
Que sortant hors de page au Duc Lorrain i'eschappe,
N'emportant, comme on dit, que l'espee & la cape.
Comme vn ieune poulain, qui branslant teste & col
A force à destaché la boucle à son licol,
Lors que libre il se sent en fuyant l'escurie
Dispos court par les champs, & cerche vne prairie,
Où la terre gratant d'vn iarret souple & prompt
Il galope, il gambade, il fait en l'air le bond,
Dessous ses pieds vagueux le long de sa carriere.
L'air demeure espaissy, d'vne obscure poussiere,
Son crain flotant espars se meut au gré du vent
Sous son viste galop par accord se mouuant,
La terre retentit: mais quand sur vn riuage
Il oit hannir la poastre, ou le poulain sauuage,
Vne oreille dressant s'estant court arresté

Escoute en quel endroit, puis court de ce costé.
Ainsi du tabourin, qui le soldat reueille,
I'escoutay quand le son viendroit à mon oreille,
Pour courir celle part. Alors cet Empereur,
Ce grand Charles qui fut du monde la terreur,
Dessoignoit de la France eriger vn trophée
La guerre estoit par tout viuement echauffée.
Là doncques i'accoureuz: & sous Odet de Foix
I'apprins ieune soldat à porter le harnois.
Et ores en Espagne & ores en Angleterre
Ieune ie m'adextray au metier de la guerre
Ie trauersay les monts suiuant l'espoir de tous,
Qui pensoient que Milan seroit gardé par nous.
Mais comme bien souuent la fortune se mocque,
Nous fusmes d'vn malheur suiuis à la Biquoque:
La ou comme pieton, tout de poudre noircy
Ie vis combattre à pied le grand Mommorancy,
Que i'allay coudoyant au milieu du carnage,
Faisant sentir l'effort de mon ieune courage.
Apres que nostre camp desespera de voir
Par sa force Milan remis sous son pouuoir,
Reuenu, sans long temps m'arrester en Gascogne,
La Nauarre ie vis, Picardie & Bourgongne.
Et bien que i'eusse veu ia maint & maint combat,
Mon vol n'estoit plus haut, que le vol du soldat.
Mais lors vn point d'honneur salariant ma peine
De soldat, ie receu tiltre de capitaine.
Bien tost ie me trouuay plus chaut en guerre espris,
Lors que Fonterabie aux Espagnols fut pris.
Inuincible au trauail, apres Fonterabie
Ie vis, ô grand malheur, la route de Pauie,
Iournée ou nostre Roy demeura prisonnier,
Ou presque ie restay combattant le dernier:

Mais playé dans le corps, à la teſte, au viſage,
Auec peine à la fin i'eſchappe ce carnage.
Puis auec le Lautrec ſous qui ie m'auancé
Encor en Italie hardy ie repaſſé:
Et ſuiuant la Romaigne & la Bruſſe & l'Apouille
Melphe nous demeura pour guerriere deſpouille:
Ou mes ſoldats Gaſcons me ſuiuant d'vn prin-ſaut
Furent veus les premiers ſur la breche à l'aſſaut.
Naples ſçait quels aſſauts en aſsiegeant ie baille:
Et quante fois du pied i'ay marqué ſa muraille.
De ce voyage long d'vn malheureux bon-heur
Ie reuins tout chargé de louange & d'honneur.
Aux charges, aux aſſauts, rencontres, camiſades
Ayant ſeelé mon los de quatre arquebuſades
Me trouuant à Marſeille on vid là de quel ſoing
Ie ſçay la peur d'vn ſiege aſſeurer au beſoin.
D'où l'Empereur qui peut t'en faire encor le conte
Partiſt ſans l'aſsieger auec ſa courte honte.
Au ſiege contre luy ie fus à Perpignan.
Le Piedmont s'eſmouuant Caſal & Carignan
Et Carmagnole & Quiers virent en ceſte guerre,
Combien de cheualiers ie renuerſay par terre.
Encore que de l'onneur ſans l'auoir deſiré
De grand maiſtre de camp le Roy m'eut honnoré
Alors que l'aigle ioincte aux armes Eſpagnoles
Entreprint d'aſſaillir noz gens à ſeriſoles
Ie voulu, bien qu'aux chef ces traicts ſoient deffendus,
Guider les pas douteus de noz enfans perdus.
Ce fut lors qu'en, vainquant, le François magnanime
T'offrit mainte ennemy pour ſanglante victime.
Ce fut lors qu'acharné i'ampourpray mes deux mains
Au ſang des Eſpagnols, des Lombars, des Germains.
Or l'Anglois cependant, qui d'autre part guerroye

Pour la guerre s'armoit deuers la terre d'Oye:
Pour ne veoire guerre aucune ou ie n'euſſe ma part
De gloire deſireux ie courus celle part.
La ie fis voir le cœur d'vn guerrier de Gaſcogne.
Alors mon Roy me vid en la baſſe Boulogne
(Et ceſt acte ie mets pour mes geſtes plus beaux)
Sauuer l'honneur perdu de vingt & deux drappeaux:
Et malgré l'ennemy, qui crioit la deffaicte,
Fai e couuert de ſang vne braue retraicte.
En Piemont appellé pour quelque remuement
D'Albe & de Moncallie, i'eus le gouuernement.
Siene, pour ne rantrer deſſous la tirannie
Des voiſins Florentins, dont elle eſt ennemie,
D'entre les maius deſquels noz Roys auoient oſté,
Le ioug qui captiuoit ſa douce liberté,
Craignant & l'Empereur & le Duc de Florance,
En ce temps mandia le ſecours de la france.
Le Roy preſtant l'oreille au prier des Sienois
M'enuoya pour leur aydant de moy faict chois,
La ou repreſentant ſa Maieſté Royalle
I'euz de ſon lieutenant la charge generalle,
Et gardant aux Sienois leur chere liberté
Là i'auois les fleurons du lis ſi bien planté,
Qu'encores auiourd'huy les bannieres Françoiſes
Dans les vents boufferoient deſſus les tours Sienoiſes,
Si de Stroſſy le camp, en pieces eſtant mis
N'euſt donné l'aduantage aux vainqueurs ennemis.
Henry lors noſtre Roy, Henry mon ſecond maiſtre,
Auquel ia ma vertu s'eſtoit faicte cognoiſtre
Dans Siene me ſçachant ſans ſecours aſſiegé,
Bien toſt pour ne me perdre enuoya mon congé.
Mais moy braue & vaillant, a qui iamais la crainte
N'auoit dedans le cœur donné la moindre attainte,

Voulant voir les assaux des campez ennemis,
D'attendre ieu ieours deux mois ie luy promis.
Et comme le Nocher, qui au fort d'vn orage
Est des flots & des vents menassé de naufrage,
Prouidant or deçà or delà, suit par tout,
Despuis vn bout de nef, iusques à l'autre bout,
Pour voir si sa naure au ventre creus & large
Cale trop dessous l'eau, sous le pois de sa charge:
Si les fiers Aquilons le cordage ont lasché:
Si la hune est entiere, où le mast arraché:
Si les bancs, si les rocs, ou les ondes bouffues,
Ont enfoncé les plis de ses cotés pensues.
Dans Siene ainsi i'alloy, visitant les rampars
I'auisoy si du sein quelqu'vn de mes soldats
Laissoit tomber le cœur à ceux là par menasse
Couards les hontoyant, ie remetois l'audace.
Viuement assailly ie gardé les Sienois,
Comme i'auois promis non seulement deux mois,
Ains encor six apres: de la ville assaillie
Faisant coup dessus coup mainte braue sallie
Et là ie fusse mort combattant, si la faim
N'eust vaincu mes soldats abayant dans leur sein
Ausquels pour destourner la honte de se rendre
A tout accoustumez sous moy ie fis apprendre
Pour ne mourir de faim, à se paistre de chats,
De cheuaux, & de chiens, & d'asnes, & de rats.
Mais en fin ent e nous manquant ce viure mesme
Nous fortismes vaincus d'vne famine extreme,
Tous mes soldats & moy auant que d'esloger
Ayant trois iours entiers demeuré sans manger.
Apres ce siege long ie m'en reuins en France,
Où ie vis hautelouant aplaudir ma vaillance
Et mon col etonner d'vn belliqueux colier

De l'ordre de mon Roy, estant fait cheualier,
Ordre, qui lors pendoit pour enseigne honorable
A signaler en nous, vn seruice notable.
Au grand camp d'Amiens ie fuz faict Colonnel.
Que ce Prince Lorrain, dont le nom eternel
Suiuant de pere en fils, commande à nos batailles,
Te conte de quel heur i'assailly les murailles
De ce fort Thiomuille, ou de prouesse armé
D'vn tel cœur mes soldats à l'assaut i'animé,
Que i'emporte par force vne tour haute & forte,
Qui pour entrée apres nous seruit d'vne porte.
Puis d'honneur sur honneur estant du Roy payé
En Toscane ie fus lieutenant renuoyé.
Mais apres que la paix eust par ferme alliance
Ioint le sang de Sauoye, & d'Espagne à la France:
Que l'Anglois fut bouclé plus estroit dans sa mer:
Que par la paix l'Itale on eust faict desarmer,
En France ie reuins: auec mes capitaines,
Qui par leurs faits voillans emportoient leurs mains pleines
De palmiers triomphans, & de veinqueurs lauriers,
Que la paix marioit aux pasles oliuiers:
Mais comme apres la guerre, vn vieil soldat l'on paye
Du seruice passé, l'enrollant morte paye
De quelque vieux chasteau, ainsi de mes estats
Que la paix rauissoit au gain de mes combats,
Charles me surpaya, & d'vne charge hautaine,
Me fit son Lieutenant sur toute l'Aquitaine,
Son Lieutenant en chef, honneur estroictement
Gardé iusques alors aux Princes seulement.
En ce tems les Francois qui trop chauts à la guerre
Ne peurent en la paix viure en paix en leur terre,
Firent comme iadis les trop vaillads Romeins

Contre leur propre sang a mains leurs propres mains,
Le gnaut leur fer sanglant au sang de leurs entrailles,
Les vaillants soldats, se donnans des batailles,
S'efforçans, pour donner voile à leur sedition,
Couverts du faux manteau d'une religion.
La France pour lors estoit toute troublee:
Le nostre jeune Roy la couronne esbranlee
Panchoit aussi son chef sa cheute menassoit:
De ses armes le lis pasle ment fletrissoit,
Au Sceptre qui tenoit en main ce jeune Prince
Dessa n'obeissoit ma rebelle province;
Quand contre ces mutins aux armes i courus:
Bourdeaus, Thoulouse prise à temps ie secourus,
Le Mans ie regagnay, & le fort du fort Pene,
Là ou print le tombeau de maint grand capitaine.
Apres (vn que fuyuy de peu de cauallions
Desquels i'auois fait chois, pour belliqueurs guerriers)
En suyuant ma fortune egallonné de gloire
Ie combat Dreux, & gaignay la victoire:
Sous mes corps ou de bale ou de glaiues tranchans,
Iessis long temps la mort en parny les champs,
Des champs fatals de Vert, d'ou sept mille ombres palles
Virent en ça bas hurter aux portes infernales.
Depuis, bien que l'hyuer de ma vieille saison
Fust ny é sur mon chef, tout viel & tout grison
Deliberay de garder mon pays par ma perte,
I'assiegeay Rochelle, la guerre estant r'ouuerte.
Là pour marquer mon los par vn exploit dernier;
Ie redeuins soldat, ie deuins pionnier,
Et plein de desespoir de despit & de rage
Voyant qu'en vn assaut mes gens perdoyent courage
Qu'ils bransloient au retour à la breche hazardeus
Ie marchay le premier guidant leurs pas douteus.

La honte de me voir marcher de telle audace,
(Encore qu'vn coup de bale à iour perçat ma face)
Combattre opiniaſtre auec vn tel effort,
Cela leur donnant cœur nous fit monſtre du fort.
A bout de quelques ans quand la mort qui aſſomme
Les Princes & les Roys, auſſi toſt qu'vn pauure homme,
Euſt Charles noſtre Roy mis deſſous le cercueil,
Laiſſant la France en proye, & le François en dueil,
Et que Henry pour France euſt Poulogne laiſſée,
Ie me vis honoré de la Mareſchauſſee
Se ſouuenant mon Prince autrefois de m'auoir
A la guerre ſous luy veu faire mon deuoir,
Voulant par cet honneur, liberal recognoiſtre
Mon ſeruice employé pour ſon frere mon maiſtre
Ainſi aux grands eſtats, dont ie fus honoré,
Ie ne vins tout à coup, ains degré à degré,
Comme l'aſtre éclairant, qui dans le ciel flamboie,
Qui pour ſuiuant le cours de ſon oblique voie
Marche à pas meſurez, & ſelon les ſaiſons
De degrez en degrez voit ſes douze maiſons.
Bien que ie fuſſe ſec, & caſſé d'vn long aage,
Ie me ſentois encor aſſez verd de courage,
Pour ſuiure des deſſeins que i'auois pour penſez
Qui euſſent couronné tous mes geſtes paſſez,
Mais m'eſtant retiré pour ne voir tant de brigues,
Pour ne voir les plus grands conniuer ſous leurs ligues,
Vieil ie prins le chemin, qu'à tous prendre il nous faut,
Mourant comme vne lampe, à qui l'huile deffaut.
Voila donques Pluton, le diſcours de ma vie,
Qui fuſt & de grandeurs, & de bon-heur ſuiuie.
Bon-heur que i'ay cherché, en guerroyant touſiours
N'ayant iamais oyſeux en vain mangé le iour.
Mais le couard mal-heur, qui ne m'oſoit attendre

Pour s'attaquer à moy, sur les miens s'alla prendre:
Car ayant eu ceſt heur, d'engendrer quatre enfans
Tous quatre enfans de Mars, tout guerriers triomphans,
Le mal-heur contre moy bourrellé d'vne enuie
Aux trois trancha le fil de leur trop courte vie.
Mon braue Marc Antoine hayſſant le repos
Mourut en Italie, on repoſent ſes os
Sur les rampars d'Hoſtie, ou ſa main redoutable
La memoire laiſſa de maint acte notable.
Peirot dont le cœur haut & plein d'ambition,
Eſtoit pour commander à quelque nation,
Faiſant voille au conqueſte d'vn Royaume d'Affrique
Fuſt tué dans vn'Iſle en la mer Atlantique.
Fabien, le François, comme ie t'ay conté
Eſtant contre ſoy-meſme en armes reuolté,
Ayant d'vn fort tenu, forcé la barriquade,
Sentiſt vn coup mortel, par vne arquebuſade.
Ainſi veu de ces trois que ie plaindray touſiours,
Vn ſeul iouit là haut de la clarté du iour,
Qui a dans la cité de cheualiers armée
Par maint exploit vaillant plantè ſa renommée,
Qui les armes portant pour deffendre ſa loy,
Dans l'armée croiſée a fait parler de ſoy
Aux deſpens des vaincuz: & qui braues n'agueres,
Commandant ſur la mer aux Royalles galeres
Les ſçeut pour le combat ſi bien faire ramer,
Vainqueur en terre, en mer, deux fois heureux en guerre.
Me vainquant qui n'aprins qu'a vaincre ſur la terre.
Lors qu'il executoit ceſt acte Martial
Ie tirois à la mort, aggraué de mon mal:
Mais m'eſtant de ce faict la nouuelle annoncée,
Tout rauy ie ſentis ma force renforcée

Par cet aise dernier flatté si doucement,
Que ie mourus apres, plein de contantement.
En voyant apres moy rester encor au monde
Pour me faire reuiure, vn fils qui me seconde.
Or donq Pluton, content de quoy plus ie ne vy,
Et d'auoir mes trois fils auant ma mort rauy,
Garde au moins celuy la, & que la mort funeste
N'emporte des Montlucs le peu de grand qui reste.
Garde mon frere encor, lequel ambassadeur
Nos Roys ont douze fois chargé de leur grandeur:
Ont faict voir les Romains, ont faict voir l'Allemagne,
Ont faict voir la Hongrie, & la ville que baigne
La mer de tous costez, l'Anglois, & l'Escossois,
Deux fois voir le leuant, deux fois le Poulonnois,
Voyage par lequel ceste gloire on luy donne
Qu'au chef de nostre Roy il a mis leur couronne:
Renuerçant les complots de mainte nation,
Qui brigoit la faueur de ceste eslection.
C'est ce docte prelat, qui pere d'eloquence
Est baptisé du nom d'Ambassadeur de France:
Qui par le miel coulant de sa diserte vois
A faict autant d'exploits, que moy par le harnois.
Or attendant qu'icy son ombre ie renoye
Dont le terme soit long fait moy montrer la voye
Par ou ie sois conduict au seiour bien-heureux
Ou logent les esprits des hommes genereux.
L'ombre a peine auoit dict, que le Roy qui s'abbaisse
Pour honorer les grands, l'embrasse, la caresse,
Luy mesme la guidant au xchamps Elisiens,
Au quartier Martial des guerriers anciens
D'Alexandre, Hanuibal, de Cesar de Pompée,
Des Cantons Scipions, vrays enfans de l'espée.
La Charles, la François, Henry, Mommorancy.

Bourbon, Lautrec, Bayard, la Trimouille Stroßi,
Leue, Termes, Briſſac & ce grand Duc de Guyſe
Le bouclier des François, le pilier de l'Egliſe,
Iouyſſent des rayons d'vn autre plus beau iour,
Ou ceſte ame auec eux faict ſon heureux: ſeiour.
Et la trompant le temps, d'vn guerrier exercice,
L'vn de ces chevaliers elle appelle à la lice.
Elle court vne bague, & cerche les esbats,
Deſquels le ieu figure vn'ombre des combats.
Car meſmes quand le corps eſt ſous la ſepulture,
L'ame immue retient l'inſtint de ſa nature.
Les ames de ceux là, qu'amour a tourmentez
Souſpirent, lamentant deſſous les bois mirtez
Des penibles nochers les ames marinieres
La bas dans vn eſquif frequentent les riuieres,
Et quand le corps eſt mort, les ames des guerriers
Combattent ſe iouant ſous l'ombre des lauriers.
Ainſi vis'exerçant ceſte ame bien-heureuſe
Veſtue du corps enclos ſous la tombe poudreuſe,
Ame qui pleine d'heur ne doit point deſirer,
Qu'honnorent ſa memoire on aille éleurer
Ny vn marbre imagé de figures antiques,
Ny vn or rebruny ſur des piliers Doriques,
Ny qu'vne Pyramide eſleuée hautement
Preſſe en terre ſes os ſeruant de monument:
Car iamais par leur mort, iamais ceux-là ne meurent
De qui les braues faicts, pour monuments demeurent:
Ce ſont les vrais tombeaux: & le temps mange tout,
De ſa rongeardе dent n'en peut venir a bout.
Montluc donc ne mourra, & ſa gloire immortelle
Ne verra, que le temps aye pouuoir ſur elle.
Montluc qui a laiſſé ceſte marque de ſoy.
D'auoir ſix fois dix ans faict ſeruice à ſon Roy,

E'cinquante & huict ans commandé pour son Prince
Soit en la France ou soit en estrange prouince.
De l'auoir quand luy seul a eu commandement,
Attaqué l'ennemy, qu'il n'ait heur usement,
Soit que il fust bon ou fort, emporté l'aduantage,
De n'auoir combattant iamais tourné visage.
D'auoir eu ceste gloire auant voir son trespas,
Qu'autres homme plus que luy, n'auoit veu de combats,
De batailles, assauts, rencontres, entreprises.
Plus de murs deffendus, ny plus de villes prises,
De n'auoir veu ses fils de luy degenerer.
O heureux qui se peut, comme luy, bien heurer
Par vne heureuse mort, par vne heureuse vie,
D'vne telle memoire apres la mort suiuie.

FIN.